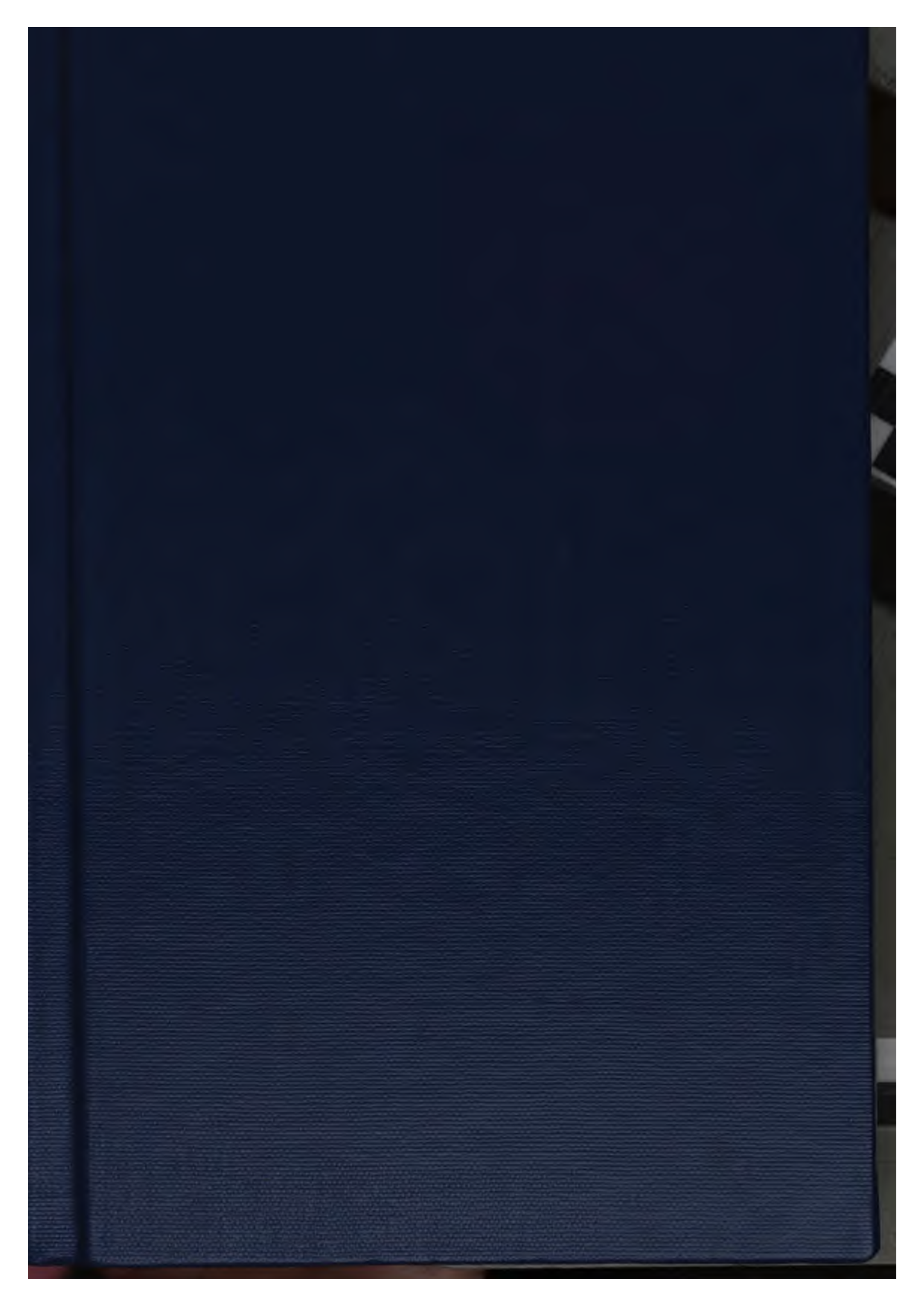




LA VIE PARISIENNE AU XIXe SIÈCLE

PARIS

de

1800 à 1900

par

CHARLES SIMOND



★ ★ ★

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE, PARIS

PARIS

DE 1800 A 1900

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1416.

LA VIE PARISIENNE A TRAVERS LE XIXe SIÈCLE

PARIS DE 1800 A 1900

D'APRÈS LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SIMOND

Ouvrage illustré de 4,000 gravures reproduites en fac-similé, d'après les documents des bibliothèques publiques, musées, collections particulières.

TOME III

1870 — 1900

TROISIÈME RÉPUBLIQUE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1901



LE BOUCLIER DE PARIS.
Sculpté par le statuaire Ch. Lebourg.
(Collection Charles Simond.)



LA FRANCE CONVIE LA RUSSIE A VISITER SA CAPITALE.
Ouvrage d'orfèvrerie sculpté et ciselé par J.-P. AUBÉ. — (Musée du Luxembourg.)

PARIS DE 1800 A 1900

HUITIÈME ÉPOQUE

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

1870-1900

1. — PARIS ADMINISTRATIF.

LES trente années qui s'écoulèrent de la chute du second Empire à la fin du dix-neuvième siècle furent pour Paris une incomparable période d'activité administrative. Aucune époque de son histoire n'égala, au point de vue de son amélioration surtout matérielle, ce qui a été réalisé de 1871 à 1900. Si l'on suit, du point de départ au point d'arrivée, la route parcourue malgré les difficultés à surmonter, on doit reconnaître, à quelque opinion politique qu'on se rallie, le zèle et le dévouement avec lesquels a été remplie sans repos la tâche acceptée par les municipalités et par les préfets de la Seine qui se sont succédé, durant cette époque, à la tête de l'administration.

Cette tâche était considérable. Elle ne pouvait être entreprise et menée efficacement jusqu'au bout qu'à la condition de joindre à une inlassable vigilance un souci constant des intérêts à gérer et à défendre.

Après les malheurs et les souffrances du

siège, après les ruines dues à la Commune, il y avait tout d'abord à travailler à la reconstruction de Paris dans la plupart de ses quartiers. Or, la situation de la Ville se trouvait grevée de charges accablantes. Le passif était énorme : en dehors des obligations normales de dépenses et de la réparation de dommages particuliers, il s'élevait à 636,061,300 francs, dans lesquels était comprise pour 210 millions l'indemnité exigée par l'Allemagne comme rançon de Paris.

De ce passif il fallait, aussi rapidement que possible, faire disparaître le poids et effacer en même temps sans délai les traces nombreuses de l'invasion et de la guerre civile. Aussi le conseil municipal élu le 23 juillet 1871 fut-il, le jour même de son entrée en fonctions (4 août), saisi par le préfet de la Seine, Léon Say, d'un plan financier ayant pour objet un emprunt de liquidation de 350 millions.

Cet appel au crédit suivait de quelques semaines à peine celui que l'État avait adressé à la France et auquel le patriotisme du pays avait répondu par l'offre de quatre milliards et demi. Les Parisiens firent preuve du même empressement. Le succès de la souscription dépassa toute attente. L'emprunt fut couvert quinze fois. La spéculation y intervint assurément, mais les petits souscripteurs furent légion, si bien que, pour accueillir l'appoint fourni par la petite épargne, on dut créer un nouveau type de titres : des quarts d'obligation d'une valeur nominale de cent francs.



COURONNEMENT DE L'ÉDIFICE DE L'OPÉRA.
Exécuté par la maison Christofle et Cie
Cliché de la maison Christofle et Cie

La dette municipale n'était toutefois pas éteinte. Les budgets de 1871 et 1872 laissèrent un déficit de 57,979,413 fr. 13 centimes, et ceux de 1873 et 1874 y ajoutèrent 7,484,419 fr. 69 centimes : au total, 65,463,832 francs 82 centimes.

Or, il importait, quel que fût le manque de ressources, de rendre à Paris, pour y ramener la population flottante qui dépense, sa physionomie accoutumée en rebâtissant les édifices incendiés, surtout l'Hôtel de Ville, et en faisant renaître ses embellissements détruits. Et, d'autre part, il était nécessaire de construire des écoles pour développer l'enseignement primaire et pour combattre l'ignorance qui, de l'aveu de tous, avait été une des causes de la défaite dans la lutte contre les Allemands.

Pour prendre ces mesures, il était urgent d'avoir sous les yeux un inventaire de tous les engagements auxquels on aurait à faire face. Léon Say présenta, dans un exposé d'une remarquable lucidité, la série d'échéances à payer et les moyens d'équilibrer l'exercice budgétaire sans perdre de vue les nouvelles dépenses à contracter. La majorité du conseil municipal partagea les vues du préfet, et, grâce à cette entente, il fut possible de panser et de cicatriser les blessures graves et profondes faites par les deux sièges.

« Quand on passe en revue, dit M. Gaston Cadoux (*Les Finances de la Ville de Paris de 1798 à 1900*), l'œuvre accomplie par la municipalité au cours de cette période; quand on songe en même temps à l'état de trouble politique de l'époque, on ne peut se défendre d'un sentiment de gratitude pour les élus de 1871 et pour les divers fonctionnaires qui réussirent si complètement à vaincre toutes les difficultés accumulées et à remettre le crédit de la Ville de Paris hors de pair après les effroyables convulsions qu'elle venait de traverser. »

A la fin de cette laborieuse législature qui s'acheva le 27 novembre 1874, le président du conseil municipal, M. Vautrain, qui en résuma les travaux, put dire avec justice à ses collègues, en les félicitant des heureux résultats obtenus, qu'ils avaient répondu, dans l'ensemble de leur gestion, à leur importante mission, en ne reculant ni devant le labeur excessif ni devant les obstacles presque insurmontables au début. A l'expiration de l'exercice de 1874, le crédit de la Ville était entièrement restauré : elle pouvait, dès

ce moment, reprendre sa marche ascendante, reconquérir ses droits à la confiance du pays, revendiquer son rang de capitale, son renom de phare de la civilisation, et prouver à l'Assemblée de Versailles que Paris s'était ressaisi et qu'une fois de plus le vaisseau symbolique, au lieu de sombrer comme l'avaient dit les pessimistes, allait, à pleines voiles, voguer vers l'avenir et vers l'idéal.

L'acclamation de la République, le 4 septembre 1870, par le peuple de Paris, avait, avant toute autre chose, été une réponse à la capitulation de Sedan. Paris croyait encore à la victoire quand il reçut la nouvelle de la défaite écrasante. Il avait crié « A Berlin! », en juillet, avec conviction, et voici qu'il apprenait brusquement que les régiments français ne devaient être conduits en Allemagne que comme prisonniers. De même que l'enfant, en un geste de colère, arrache de son livre tout un chapitre d'histoire pour qu'il n'en soit plus question, Paris, toujours impulsif, en une explosion de représailles, rayait de ses annales toute la période de Louis-Napoléon Bonaparte, présidence et empire, pour revenir au 24 février 1848. C'était, à ce moment, la pensée dominante. Cela fait, et se rappelant 1814 et 1815, il se prépara à l'héroïsme, en attendant de Moltke, cet autre Blücher, et en espérant que le général Trochu, mis à la tête du gouvernement de la Défense, serait, lui aussi, un Moncey.

Le siège, qui dura près de cinq mois, prouva qu'aucune des grandes qualités d'âme de la vaillante population parisienne n'avait dégénéré : ces longs jours de souffrances ininterrompues et d'interminables et torturantes angoisses furent marqués par bien des actes sublimes restés discrets ou ignorés, qui, s'ils avaient été publiquement connus, seraient encore aujourd'hui admirés et glorifiés. A peu d'exceptions près — et les faiblesses doivent se pardonner en ces heures cruelles, — chacun fit son devoir.

Il n'y eut, en définitive, chez tous les Parisiens, devant l'ennemi, quelles que fussent leur condition et leurs idées, qu'une même attitude patriotique. La Ville, incarnant, à ce tournant des destinées, la nation, et consciente de sa responsabilité, était fermement décidée à s'ensevelir sous ses murs plutôt que de se rendre, comme elle l'avait déclaré dans la proclamation du 8 septembre.

Ceux qui, avec le Comité central des fédérations ouvrières, voulurent, dans les manifestations, s'installer à l'Hôtel de Ville et déposséder du pouvoir le général Trochu et ses collègues, n'obéissaient au fond qu'à l'intention d'imprimer à la résistance une activité fiévreuse qu'ils croyaient plus propre à assurer le succès. Ils se persuadaient que la Commune, la levée en masse, les décrets révolutionnaires seraient plus efficaces que les promesses d'un plan secret dont les événements devaient d'ailleurs montrer l'inanité. Dans leur violence, ne voyant que des incapables en dehors des hommes de leur parti, ils accusaient de duplicité, de lâcheté, de trahison quiconque ne partageait pas leurs vues outrées, et ils ne parlaient que de destituer, emprisonner les fonctionnaires et les chefs, civils ou militaires, qu'ils considéraient comme tièdes ou nuls. Ils étaient mus surtout par la crainte de voir le gouvernement accueillir des propositions d'armistice qu'ils jugeaient déshonorantes. Ils exigeaient que Paris, après avoir épuisé toutes ses ressources contre les Allemands, fît comme Missolonghi contre les Turcs. Et c'était, à leurs yeux, du patriotisme que cet appel à l'émeute qu'ils soutenaient valoir mieux que l'ordre devant l'étranger investissant la ville.

Le gouvernement de la Défense nationale, issu lui-même de l'irrégularité et en possession d'une autorité légalement discutable puisqu'il ne la devait qu'à un coup de force de la foule, manquait en réalité de prestige pour tous ceux qui ne voulaient pas de ces syndics de la faillite impériale, la plupart des avocats, n'apportant presque tous, comme titres à la direction des affaires, en ces circonstances pleines d'inconnu et de péril, que leur réputation d'orateurs ou de politiciens. Quelques-uns étaient, au surplus, par leur âge avancé, peu aptes à porter le fardeau très lourd qu'ils prenaient sur leurs épaules.

On ne mettait généralement pas en doute la sincérité, l'honnêteté de ceux qui avaient charge de tant de graves responsabilités, mais ils n'eurent que pendant trois semaines à peine la confiance sans réserve du peuple de Paris. On s'aperçut bientôt qu'ils ne disposaient, pour soutenir les courages, que des affiches murales, où ils ne pouvaient que répéter des phrases vibrantes, mais forcément stériles. Ceux qui ne les approuvaient pas les taxaient d'impéritie, et les plus véhéments les appelaient des traîtres; ceux qui se ralliaient autour d'eux ne comptaient que très faiblement sur leurs moyens de faire une sortie victorieuse qui eût débloqué la capitale.

Il n'était pas facile, dans ces conditions, à l'administration municipale de remplir son rôle, d'autant plus qu'elle avait affaire à une

population surexcitée, nerveuse, rendue méfiante par tous les bruits répandus, par toutes les douloureuses informations qu'on lisait dans les journaux, dont un assez grand nombre poussaient à la discorde.

Le 5 septembre 1870, Étienne Arago, appelé à la mairie de Paris, rétablie comme en 1848, avait invité le peuple à « se souvenir des grandes dates révolutionnaires ». Estimant qu'un vieux soldat de la République — c'était le nom qu'il prenait — pouvait décider personnellement, à lui seul, de la forme des institutions, il s'était empressé d'écrire en tête de son premier acte officiel les mots : « Commune de Paris. » On les lui fit effacer aussitôt, il est vrai, pour les remplacer par ceux d' « Hôtel de Ville de Paris » ; mais cet incident était significatif, car il faisait prévoir ce que les ultras s'efforceraient de réaliser dès qu'ils en auraient l'occasion.

Le maire de Paris avait pour adjoints Charles Floquet, Henri Brisson, Clamageran, Hérisson, qui appartenaient comme lui à la démocratie avancée. Il fit, avec leur appui, prévaloir pour ainsi dire exclusivement l'élément radical dans le choix des vingt maires d'arrondissement. Nommés par décret du gouvernement, en attendant l'élection d'un conseil municipal, ils s'efforcèrent d'organiser la lutte pour la vie, au milieu des privations générales, en réglementant les distributions de viande et de pain aux portes des bouchers et des boulangers, et en créant les cantines qui sauvèrent de la mort un demi-million d'individus affamés. Cette organisation ne fut pas parfaite et pouvait difficilement l'être, mais elle se maintint aussi régulièrement et aussi pacifiquement qu'il était possible d'en établir et diriger le fonctionnement.

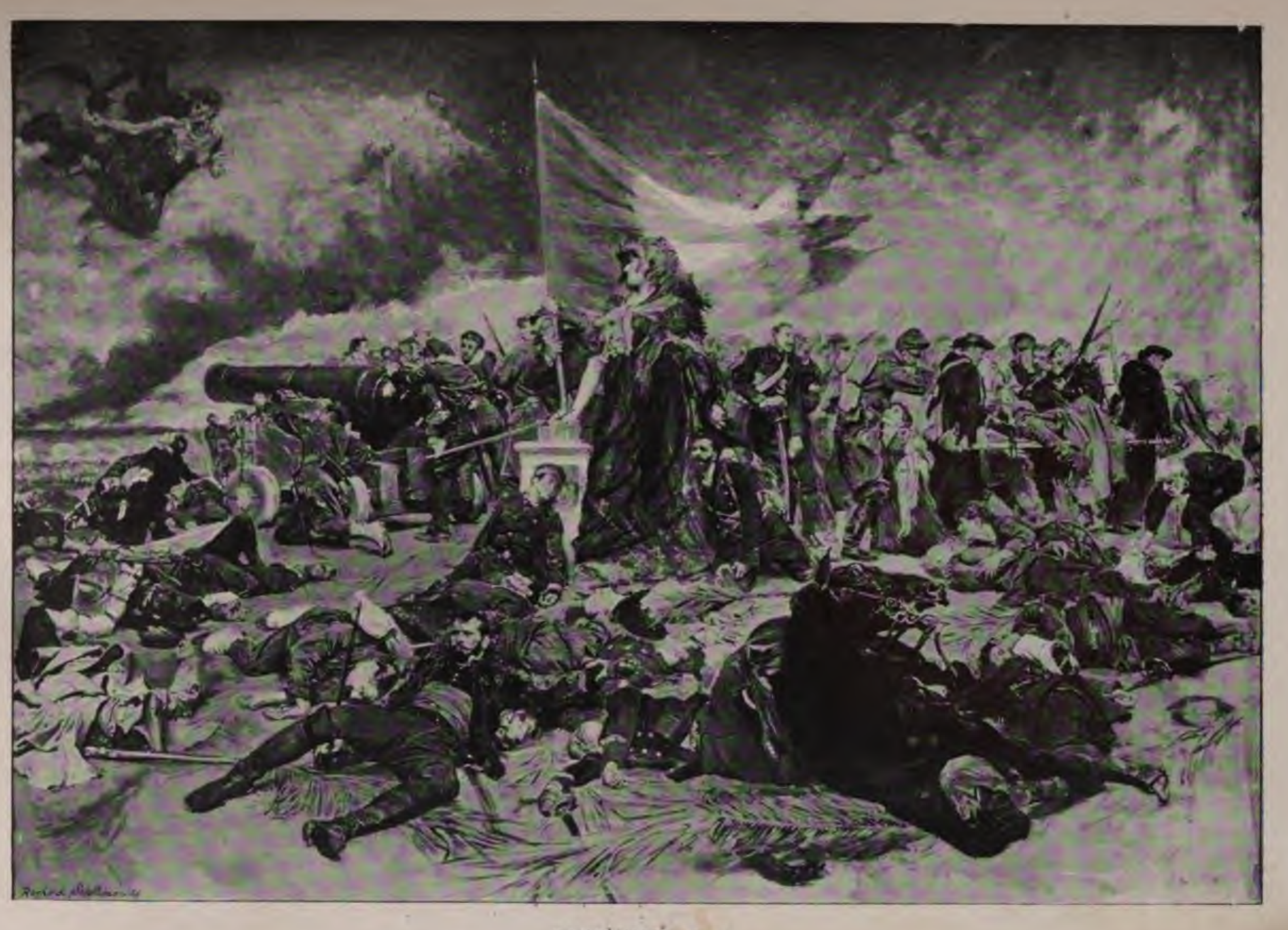


LE TRAVAIL.

Œuvre d'art offerte à M. Dietz-Monnin par les membres des comités d'installation et du jury des récompenses de l'Exposition française de 1878. — Pièce d'orfèvrerie exécutée par la maison Christofle.

(Photographie appartenant à M. Christofle.)

Il faut se rappeler ces jours et surtout les avoir vécus pour comprendre combien on dut mettre en œuvre de prudence administrative et d'action réfléchie afin d'éviter des conflits pénibles à chaque instant avec la population. La faim, conseillère des révoltes, augmentait à mesure que le blocus de Paris se prolongeait. Les vivres s'épuisaient. On était obligé de rationner la viande, de donner du cheval, de substituer à la farine de froment des mélanges qui rendaient la nourriture indigeste. Les Parisiens supportaient patiemment ce régime, mais peu à peu la terreur s'emparait d'eux lorsqu'ils apprenaient — et il était impossible de le leur cacher — que la mortalité faisait des progrès effrayants. Ajoutez que ceux qui avaient assez d'argent à leur disposition pouvaient, en payant très cher, se procurer des aliments sains en quantité suffisante. C'étaient les riches, et leur bien-être relatif au milieu de la misère atroce ne faisait qu'exciter l'envie et la haine. Quoi d'étonnant alors d'entendre maudire les privilégiés de la fortune restés à Paris ? Devant leurs hôtels passaient les malheureux privés de tout, les femmes des petits employés, des petits bourgeois, des ouvriers, obligées d'aller faire la queue pendant des heures dans la boue, sous la pluie ou le vent, pour attendre la distribution des vivres. Sans doute il y en avait beaucoup de résignées — c'était le plus grand nombre — qui ne faisaient jamais entendre une plainte, quoiqu'elles eussent la



PARIS (1870-1871)

TABLEAU DE MEISSONIER

mort dans l'âme, sachant leurs enfants malades ou moribonds chez elles, leur mari au combat ou sur les remparts sous la grêle des obus. Celles-là faisaient acte d'héroïsme, mais d'autres, moins soumises au sort, criaient qu'il était temps d'en finir et que si l'on souffrait, c'était parce que à l'Hôtel de Ville on ne s'inquiétait pas des souffrances de Paris.

De jour en jour la fermentation des esprits, le nervosisme, l'exaltation maladive, la « folie obsidionale », comme écrivaient quelques journalistes, croissaient et devenaient plus menaçants. Chaque nouvelle reçue du dehors, tantôt confirmant une espérance, tantôt exacerbant une déception, faisait renaître avec recrudescence cette fièvre du siège et rendait la tâche administrative extrêmement compliquée. Les maires des arrondissements, quoique courageux, résolus, et sympathiques à la majorité de la population, ne pouvaient pas toujours endiguer l'exaspération publique quand arrivaient des dépêches fatales comme celle de la capitulation de Metz, ou quand à l'avantage obtenu succédait, le lendemain, une perte désespérante comme celle du Bourget.

MÉDAILLE GRAVÉE PAR F. LEVILLAIN.
(Musée du Luxembourg.)

L'administration de Paris était du reste presque confondue avec le gouvernement de la Défense, l'Hôtel de Ville étant leur centre commun de réunion et leurs pouvoirs se trouvant fort souvent dans le cas d'empiéter réciproquement sur les limites légales de leur ressort. C'est ainsi qu'au 31 octobre, pendant que les membres de la Défense nationale étaient, dans un coin de la salle des délibérations, prisonniers des gardes nationaux de Flourens, le maire de Paris et ses adjoints, à quelques pas de là, rédigèrent, sans en avoir le droit, l'affiche fixant au 1er novembre les élections municipales. La convocation n'eut pas lieu par suite de l'échec de l'émeute et de la victoire du gouvernement. Jules Ferry, pour éviter le retour de cette usurpation, prit lui-même, en remplacement d'Étienne Arago, la mairie de Paris, tout en conservant la préfecture de la Seine, et le gouvernement, pour être mieux à l'abri de toute autre tentative d'un coup de main, alla siéger au Louvre, renonçant ainsi à se réunir à l'Hôtel de Ville.

Le surlendemain du plébiscite du 3 novembre, qui permit à Trochu et à ses collègues de compter leurs partisans — un peu plus d'un demi-million, — sans ajouter toutefois à leur prestige, les élections municipales se prononcèrent dans les vingt arrondissements, sauf deux (le XIXe et le XXe) en faveur de l'opinion républicaine moyenne et modérée. Paris, blâmant, par cette démonstration, les violents, affirmait sa volonté de garder le calme en face de l'ennemi.

Cependant, en dépit de cette affirmation, les têtes s'échauffaient, les agitateurs travaillaient. Le préfet de police, M. Cresson, qui avait succédé à Edmond Adam, était un homme à poigne. Malheureusement il se trouvait, quoique chargé de maintenir l'ordre, dans l'impossibilité d'agir à l'égard des meneurs de la démagogie comme il en avait l'intention. Le général Trochu ne cessait de dire que l'on était sur le radeau de *la Méduse* et qu'il ne fallait pas se manger les uns les autres. En attendant, on pérorait et on excitait dans les clubs ; une partie de la presse encourageait la sédition, et personne ne prenait les mesures commandées par la situation. Il en résulta que l'émeute, inspirée par Flourens, Delescluze, Sérizier, Félix Pyat, Blanqui, redoubla d'audace, força les portes de Mazas, où étaient détenus quelques-uns des chefs du parti démagogique, et les délivra. L'Hôtel de Ville serait tombé au

pouvoir des insurgés, sans le général Vinoy, nouveau gouverneur de Paris, et sans le préfet de police, qui, à la tête d'un détachement de la garde municipale, enleva une barricade construite sur le quai. Cette insurrection, qui eut lieu dans la nuit du 21 au 22 janvier, fut ainsi réprimée, et M. Cresson, usant, avec le consentement du gouverneur de Paris, des droits conférés par l'état de siège, tint les clubistes et les nouveaux jacobins en respect avec une indomptable persévérance. Huit jours après, dans la nuit du 28 au 29 janvier, Jules Favre télégraphiait à Gambetta qu'il avait signé un armistice avec Bismarck. C'était le prélude de la capitulation. Paris cédait à la fatalité inéluctable.

Fatalité terrible, qui pesa sur la ville pendant plusieurs mois encore, quand, après la période de la guerre et du siège, sévit presque sans transition le fléau de la lutte civile. Du 18 mars au 21 mai 1871, il y eut deux gouvernements : l'un siégeant à Versailles, sous la présidence de Thiers, et s'appuyant sur l'armée de Sedan, mise en liberté par les Allemands et revenue en France, grâce au traité de Francfort; l'autre, aux mains des fédérés, qui installèrent leur Comité central à l'Hôtel de Ville de Paris et cédèrent la place à la Commune après la proclamation du résultat des élections dans les vingt arrondissements (28 mars). Vingt et un conseillers sur quatre-vingt-cinq ayant le jour même donné leur démission, Paris demeura pendant soixante-huit jours sous l'arbitraire de la révolution, dont on connaît les actes. Le dernier fut l'incendie de l'Hôtel de Ville.

Nous avons dit comment les administrations préfectorale et municipale réparèrent ces désastres. L'Hôtel de Ville est le foyer de la vie administrative de Paris. Ce foyer détruit, brûlé, la première pensée, une fois l'insurrection vaincue, devait être de rebâtir cette maison qui, depuis des siècles, avait à la fois été le gage et le symbole de la personnalité parisienne à travers l'histoire, en dépit des disparitions de dynasties et des orages politiques. Il était indispensable, pour que Paris revécût dans Paris, de réédifier sans tarder ce monument, témoin d'un passé si glorieux pour la Ville, et, afin de faire disparaître le souvenir des jours néfastes, de donner à cette reconstruction l'aspect primitif, avec des modifications de détail seulement. Les commissions chargées de l'étude de ce projet, soumis au conseil municipal de Paris dès le 6 septembre 1871, présentèrent leurs rapports avant la fin de l'année. La discussion en fut longue et aboutit à une délibération par laquelle on mettait au concours les plans du nouvel édifice. Un arrêté préfectoral du 25 mai 1872 ouvrit ce concours public, qui fut clos le 31 janvier 1873. Un jury de trente membres, dont dix élus par le conseil municipal, dix nommés par le préfet de la Seine et dix choisis parmi les concurrents, fut chargé de l'examen des projets, et, dans sa séance du 25 mars 1873, confia l'exécution des travaux aux architectes Ballu et Perthes. Les démolitions commencèrent le 9 août 1873; la construction ne s'acheva qu'au bout de neuf ans. Trente et un millions de francs, somme ronde, y furent dépensés. L'inauguration eut lieu le 13 juillet 1882. La maison paternelle de la cité, comme l'appelait le Président de la République, Jules Grévy, sortait de ses ruines avec une nouvelle splendeur.

La municipalité parisienne, dès 1871, avait compris qu'il lui incombait une œuvre sociale considérable, et que l'accomplissement de celle-ci, poursuivie patiemment, chaque année apportant ses résultats, devait avoir pour but en même temps l'essor intellectuel et moral de la ville et l'amélioration de sa vie matérielle. Il était, en outre, utile et juste que, dans les transformations ainsi réalisées, chaque arrondissement eût sa part; que ce mouvement de transfiguration ne se bornât point à offrir aux visiteurs de Paris des merveilles arrêtant la vue, mais que tous les services fussent réorganisés de manière à ne négliger aucun des intérêts de la capitale.

Les conseils municipaux de Paris et les administrateurs de la Ville, les élus du peuple et les fonctionnaires chargés par le gouvernement de collaborer à cette tâche, sont, il faut leur rendre cette justice, restés fidèles à leur mission pendant la période dont il s'agit ici (1870-1900). Ils ont développé l'enseignement sous toutes ses formes, institué l'inspection médicale des écoles, les classes de garde, les cantines scolaires; créé l'enseignement professionnel, organisé l'enseignement primaire de jeunes filles, fondé l'enseignement populaire, installé des bibliothèques municipales, facilité l'étude de l'histoire de Paris par la création de la bibliothèque et du musée Carnavalet, encouragé les beaux-arts par des achats, par l'érection de nombreuses statues sur les places publiques, par la décoration remarquable de l'Hôtel de Ville à l'extérieur et à l'intérieur. La santé publique a été sauvegardée par l'adduction d'eaux de source, par la réfection des égouts, la construction de nouveaux hôpitaux. L'assistance publique, surtout

l'assistance de l'enfance, le transport des malades, les asiles de nuit, les secours médicaux et pharmaceutiques ont fait l'objet de nombreuses mesures dont on a reconnu successivement les bienfaits. Bien d'autres institutions sont venues se joindre à ces grandes réformes. Tout cela, au cours de trente années, a coûté près de deux milliards, mais le chiffre de la dépense se conçoit lorsqu'on considère le chemin parcouru.

Pour mettre en mouvement ces rouages multiples et en assurer le fonctionnement, il fallait deux choses : une organisation administrative et financière embrassant tous les problèmes vastes et complexes de la vie d'une des plus grandes capitales du monde, avec ses mille incidents, et, d'autre part, des hommes voulant et sachant dégager des difficultés la solution exigée en ne compromettant point la vitalité de l'immense cité et en faisant circuler dans toutes ses artères ce qui doit assurer son existence normale, tout en tenant compte de l'incessant accroissement de sa population et de l'extension des besoins de celle-ci. L'organisation, qui n'est pas l'œuvre d'un jour, a été, dans l'ensemble, sagement entendue et surveillée avec vigilance; les hommes n'ont pas fait défaut. Quelques critiques qui aient été faites sous ce rapport, — et il y en a évidemment de fondées, — il faut rendre hommage à ceux qui, connaissant toute l'étendue de leurs devoirs, n'y ont pas failli, et qui, élus de Paris ou en ayant, suivant une expression adoptée, la tutelle administrative, n'ont obéi qu'aux soucis de leur très lourde tâche. Aussi les noms de bien des présidents du conseil municipal, de bien des conseillers municipaux, de bien des hauts fonctionnaires de l'administration, sans distinction d'opinion, sont-ils restés dans la mémoire des Parisiens : tel Alphand. Il en est de même des préfets de la Seine : Léon Say, Calmon, Duval, Hérold, Floquet, Oustry, Poubelle, de Selves, qui maintinrent, dans leurs relations avec les représentants de la cité et dans l'opposition qu'ils eurent parfois à leur faire, l'esprit de la vie parisienne et s'en pénétrèrent. Deux seulement de ces « préfets-maires », comme on les a appelés, étaient des Parisiens de Paris : Léon Say et Ferdinand Duval; mais tous le furent, suivant le mot de M. Poubelle, « de sympathie et d'admiration; » tous eurent des titres à la confiance et à la reconnaissance publiques. La préfecture de police, de son côté, compta des administrateurs fermes et habiles. La prospérité de Paris s'accentua progressivement sous ces diverses impulsions, et les grandes Expositions internationales, auxquelles Paris convia le monde, 1878, 1889, 1900, démontrèrent que l'œuvre sociale avait été conduite avec dévouement, aménité et intelligence. Le vingtième siècle pouvait, à son tour, entrer dans la voie que lui avait tracée le dix-neuvième.

II. — PARIS INTELLECTUEL.

Il y a une âme de Paris. On l'a appelée ondoyante et diverse, mais elle a eu le privilège d'être beaucoup aimée. Assez souvent elle en a été digne. Fréquemment orageuse, elle a repris toujours, après ses grandes tempêtes, sa sérénité, et on l'a retrouvée alors avec ses qualités, qui sont quelquefois des vertus. L'âme de Paris siège à la fois dans le cœur et dans le cerveau, les mouvements de l'un ayant leur répercussion sur ceux de l'autre. Paris ne se comprend point, si on sépare de lui ses deux puissants moteurs : la poussée intellectuelle et la vibration du sentiment. Paris pense sans trêve; c'est une usine d'idées qui ne chôme jamais, travaille jour et nuit, perpétuellement. Paris n'est pas seulement en fermentation incessante de pensée; il reste de façon permanente en état de sensibilité, et c'est pour cette dernière raison qu'il a des crises d'émotion, des transports généreux, des incitations charitables qui se traduisent sous toutes les formes de la bienfaisance.

Paris intellectuel embrasse tout le domaine de l'intelligence. Il est poète, artiste, savant, et, dans chacune des routes où il s'engage ainsi, il élève très haut le flambeau qu'il porte, pour que le monde entier en soit éclairé. 1870 et ses désastres prouvèrent l'abaissement de niveau de l'enseignement en France, par suite des défauts de système et de programme. Aussitôt Paris, avec ardeur, entreprend la réforme de ses écoles, y introduit des courants modernes, les ouvre à tout ce qui peut les régénérer, cédant même, en certaines circonstances, aux outrances de l'impatience. Mais ce ne sont pas les écoles seulement qui revivifient l'atmosphère intellectuelle de Paris. Les efforts individuels s'unissent aux encouragements et aux travaux administratifs et officiels. Paris revendique son rang de pionnier dans la science et reconquiert les plus brillants lauriers.

Les chemins les plus ardus ne l'arrêtent pas dans son émulation. Les mathématiques citent avec orgueil, à la tête de leurs illustrations, de 1870 à 1900, nos Bertrand, nos Serret, nos Hermitte, nos Darboux, nos

Poincaré, nos Picard, nos Méray, nos Tisserand; les sciences physiques nomment. avec non moins de fierté, nos Cailletet, nos Deprez : la chimie, nos Raoult, nos Berthelot, nos Moissan; les sciences naturelles, Pasteur et ses disciples; la biologie, Charcot; la philosophie, Boutroux. Fouillée, Guyau; la physiologie, Marey, Richet, d'Arsonval, Binet.

Les audaces vont de concert avec toutes ces investigations patientes ou brillantes. Les audacieux sont les artistes et les lettrés. L'art fournit à Paris un contingent toujours renouvelé de travailleurs dont quelques-uns, s'affranchissant des juges académiques, proclament vigoureusement leurs révoltes. De 1870 à 1900, elles ont été marquantes, même en architecture, où les hardiesses sont généralement rares. Les Expositions universelles ont, il est vrai, offert aux architectes parisiens des occasions de sortir offensivement des routines. Tandis que les uns s'en tenaient, comme M. Vaudremer, aux traditions nationales de l'art religieux avec quelques concessions à la nouveauté, d'autres, tels MM. Formigé, Dutert, Bouvard, acceptaient les lois démocratiques de l'architecture du fer combinée avec les revêtements polychromes inaugurant la renaissance de la céramique; d'autres, encore plus hardis, acceptaient même le style moderne et l'art nouveau, en donnant des modèles de mobilier.



J.-V. SCHNETZ.

Gravé par Chapu.

Né à Versailles en 1787, mort à Paris en 1870, Schnetz fut un des peintres célèbres du XIXe siècle. Ses meilleurs tableaux sont *la Bohémienne* et *Sixte Quint*, *Jésus appelant à lui les petits enfants*, *Jeanne d'Arc*, etc.

La sculpture à son tour sacrifie à ces tendances. Si quelques maîtres se réclament encore, en ces trente années de fin de siècle, de l'art grec et de l'idéal de l'antique, comme Chapu, le romantisme trouve des représentants plus nombreux, quelques-uns l'associant encore avec l'idéalisme, comme Falguière, mais tous revendiquant la liberté comme Falguière lui-même, comme Barye, Carpeaux, Fremiet, Dalou, Bartholomé, etc. Plusieurs, délaissant la sculpture officielle, remettent en honneur la sculpture d'appartement où excellèrent jadis Falconet et Clodion, et à leur exemple créent des chefs-d'œuvre que signent Dampt, Aubé, Théodore Rivière, Gardet. Les médailleurs, ces sculpteurs qui gravent, s'insurgent, eux aussi, contre les sécheresses académi-



J.-F. MILLET.

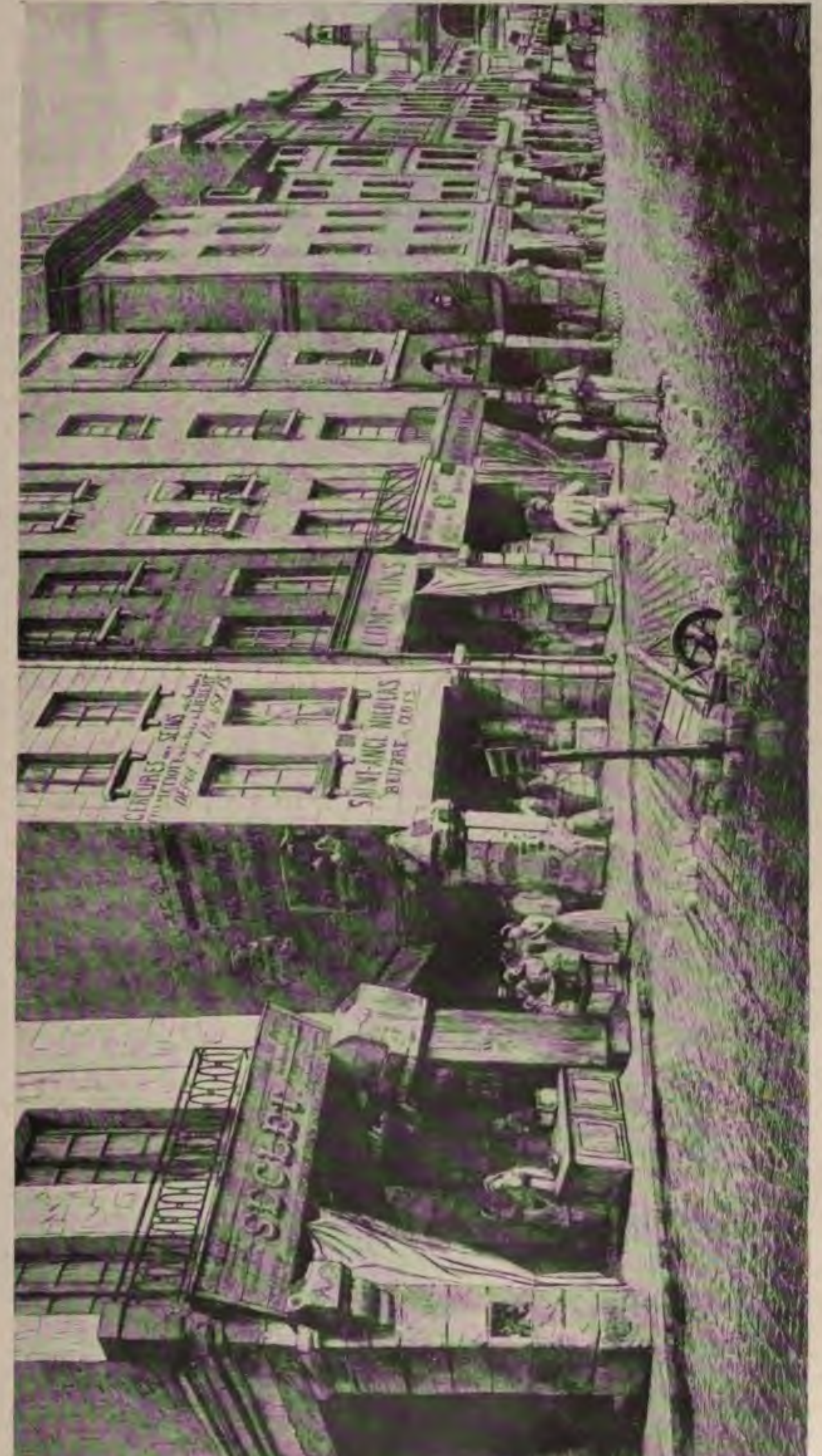
Dessin de Bouvet, gravé par Trufaut.

(Collection de *l'Art*.)

Né à Gréville (Manche) en 1815, mort en 1875 à Barbizon, Millet fut un des maîtres de l'école française. Ses œuvres les plus remarquables sont *l'Angelus du soir*, *la Mort et le Bûcheron*, *la Tondeuse de moutons*, etc.

ques, et, lorsqu'ils s'appellent Chaplain, Dupuis, Roty, reviennent aux souplesses savoureuses des Dupré et des Warin.

Mais, c'est en peinture surtout que triomphe l'insurrection. Henri Regnault, le 15 juillet 1870, dans une lettre écrite de Tanger à un ami, proclame, avec Courbet, le droit des impressions personnelles. Il n'a guère le temps de réaliser ce qui alors n'est qu'une aspiration et un rêve, car la mort le prend à Buzenval, le 19 janvier 1871, tout frémissant de patriotisme, et l'ensevelit à jamais dans le drapeau national, glorieux linceul; mais le mot qu'il a jeté aux artistes de son temps devient un mot d'ordre. Manet le recueille, pousse la nouvelle théorie à ses conséquences extrêmes, crée l'impressionnisme, que les défenseurs de l'arche académique signalent comme un délit, et qui suit son évolution, allant de Courbet à Manet, de Jongkind à Baudin, à Lépine, à Claude Monet, Pissaro, Sisley, pendant que les classiques résistent sur leur terrain. En même temps s'épanouit toute une floraison de talents, avoi-



LE VIEUX PARIS. — LA RUE DE LA TONNELLERIE. — Eau-forte de MARTIAL-POTHÉMONT. — (Collection Charles Simond.)



JULES DE GONCOURT.
Dessin d'Edmond de GONCOURT.

autres arts, et ce sont des fils de Paris, comme Bizet, Gounod, Saint-Saëns, Vincent d'Indy qui illustrent avec leurs œuvres, que consacre l'admiration universelle, leur berceau, en l'entourant de tous les charmes de la mélodie; Bizet, qui, selon le mot de Nietzsche, découvre une terre nouvelle; Gounod, mariant les langueurs sensuelles au mysticisme plein de dévote expression; Saint-Saëns, le dernier classique; Vincent d'Indy, le plus célèbre des élèves de ce Liégeois francisé, César Franck, qui mourut à Paris en 1890 et qui fut le plus grand éducateur de la musique contemporaine, le plus profond des musiciens après Wagner.

sinant ou égalant le génie : Puvis de Chavannes, Corot, Cazin, Gustave Moreau, pour ne citer que des morts. Renversant la hiérarchie des genres, affirmant la fécondité du sentiment intérieur ou de la vision directe, les maîtres — tous auréolant Paris de leur gloire — ont rendu à Paris sa suprématie avec sa virtuosité.

La musique ne fut pas en retard sur les

Si la littérature française a été en décadence de 1870 jusqu'à nos jours, en suivant la pente déjà inclinée de 1847 à 1870, Paris n'est pas, en ce qui le concerne particulièrement, déchu de son rang. Les poètes, Sully-Prudhomme, Eugène Manuel, François Coppée, qui ont parmi les contemporains le plus de sympathie ou de renommée, sont des Parisiens de naissance, de même que les



DUMAS FILS ET CLARETIE.
(D'après un croquis de BERTALL.)

auteurs dramatiques les plus écoutés du public, Dumas fils, Victorien Sardou, Halévy, Meilhac, Labiche; les romanciers Zola, Anatole France, que leurs livres, à des titres divers, ont rendus les plus populaires, virent le jour à Paris; et ce fut encore Paris qui vit naître les princes de la critique, comme Saint-Marc-Girardin (mort en 1873), Paul de Saint-Victor (mort en 1881); les plus redoutables des polémistes, Rochefort, Cassagnac, Drumont; les plus savants parmi les historiens et les érudits, Michelet (mort en 1874), Littré (mort en 1881), Egger (mort en 1885), Fustel de Coulanges (mort en 1889). La vie littéraire de Paris a, comme le cœur de Paris, ses pulsations qui trahissent ou son calme ou sa fièvre, et plus souvent celle-ci que celui-là. Cette quiétude, intermittente d'ailleurs, et toujours plus apparente que réelle, parce que ce n'est qu'un court repos de névrose, cette inquiétude, plus coutumière, et passant par toute la gamme de l'agitation, s'est, à toute époque, reflétée, répercutée, dans la causerie parisienne, qui, elle-même, a eu des centres de réunion dans les salons littéraires. Autrefois, ils dictaient la loi à l'esprit, régentaient les élections académiques, faisaient et défaisaient les réputations. Sous la troisième République, de 1870 à 1900, ils ont perdu de leur autorité, en perdant de leur nombre. Pendant la première moitié de cette période, le salon de Mme Adam, alors directrice de la *Nouvelle Revue*, fut l'oracle des succès et des gloires, et prononça, pour bien des écrivains, comme Paul Bourget, Pierre Loti, etc., le *Tu Marcellus eris*. Plus tard, Mme Aubernon tint ce sceptre en ses soirées où les intimes, comme Renan, étaient les seuls assidus. Les salons virent disparaître, quand elle mourut, leur dernière Mme Geoffrin. A leur place s'ouvrirent des foyers plus restreints, comme celui de Goncourt, d'Alphonse Daudet, comme les rédactions des revues, principalement celles où se formèrent les nouvelles écoles, *la Plume*, *le Mercure de France*, et les vingtaines de petites chapelles ou d'associations provinciales, *la Cigale*, *la Pomme*, *la Prune*, les unes, s'ouvrant au gai soleil de la jeunesse, les autres se voilant plus mystérieusement d'ombre, mais toutes attestant que le Paris intellectuel garde jalousement la verdeur de ses forces et le trésor de son activité.

MÉDAILLE GRAVÉE PAR CHAPLAIN.
(Musée du Luxembourg.)

III.

LA VIE DE LA RUE.

Les grandes voies, qui ont assaini Paris en lui ôtant de son pittoresque en beaucoup de quartiers, étaient presque toutes comprises dans les travaux dont le second Empire traça les plans. Cependant quelques-unes ne furent achevées que sous la troisième République. Elles contribuèrent à changer la vie de la rue. Ce qui ajouta considérablement à ce changement de physionomie, ce furent les nouveaux réseaux de moyens de transport dans Paris, d'abord l'augmentation des lignes d'omnibus, puis les lignes de pénétration reliant la ville à la banlieue, les tramways,

en dernier lieu le métropolitain. Paris cessa ainsi peu à peu d'être parisien pour devenir cosmopolite, et les grandes foires internationales, principalement celles de 1889 et de 1900, y amenèrent la province et l'étranger à flots si pressés que l'on se vit dans la nécessité de multiplier sur tous les points ces modes de locomotion inconnus du passé. La bicyclette, l'automobile envahirent concurremment tous les lieux de passage. Les dangers s'en accrurent pour les piétons, qui se trouvèrent désormais à peine en sûreté dans l'espace relativement étroit laissé aux trottoirs. Partout où il fallait traverser un square, une place, un carrefour, ou se porter d'un trottoir de gauche à un trottoir de droite et *vice versa*, le promeneur, le marcheur, si prudent fût-il, était maintenant en péril. Alors qu'au commencement de la troisième République, Paris ne connaissait qu'un seul carrefour des écrasés, chaque arrondissement avait, en 1900, les siens et plutôt trois qu'un seul. Par suite, le Parisien ou le provincial fixé ou séjournant à Paris, l'étranger y venant pour un temps plus ou moins long, subirent l'influence de l'affolement, de l'ahurissement, de la désorientation, du manque de placidité jusqu'alors accoutumée. La population de Paris changea positivement d'allure dans sa marche à travers la ville; les types croqués autrefois par Gavarni, Monnier, Daumier disparurent progressivement. Paris s'américanisa. Les embarras déplorés par Boileau n'étaient que des désagréments de village en comparaison des encombrements d'à présent. Les Expositions y propagèrent l'exotisme. Il y eut des brasseries comme en Allemagne, des *mail-coach* comme à Londres, des cohues comme à New-York. L'invention des confetti apporta un nouvel élément à cette métamorphose, plutôt regrettable, de l'ancien Paris. Les batailles entre hommes et femmes, parfois du monde, et du beau monde, en ces effervescences populaires, où la petite rondelle de papier frappait insolemment les visages, sous le regard protecteur de la police, démocratisait les mœurs. Paris se plaisait toutefois à ces journées de laisser-aller contraire à la courtoisie, à la politesse française proverbiale et à ce raffinement que l'on a appelé le parisianisme. Et, chose curieuse, en même temps qu'il perdait la notion de la politesse élégante, réservée, il acquérait le respect de la discipline. Le sergent de ville, armé du bâton blanc, immobilisait du geste voitures et passants.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE
DU CENTENAIRE DE CHEVREUL.
(Musée du Luxembourg.)
Gravée par Oscar ROTY.

Paris en 1900 est tout autre que Paris en 1870. La vie y semble plus intense, le mouvement y est certainement plus vif et plus impatient; les cafés-concerts, en y popularisant la chanson rosse ou grivoise; les journaux illustrés, en y mettant sous les yeux de tous des allusions soulignées avec intention de scandale; les événements sensationnels, en y excitant les passions et y provoquant les désordres qui durent plusieurs semaines, comme l'affaire du Fort Chabrol; vingt autres causes de tout genre ont déterminé, vers la fin du dix-neuvième siècle, l'existence d'un Paris tout nouveau. Celui d'autrefois, celui d'il y a trente ou quarante ans, de la veille de 1870 et des premiers lendemains, appartient chaque jour davantage à la documentation.

Il est probable que dans vingt ans les Parisiens eux-mêmes ne retrouveront plus la



LA PARISIENNE.
Dessin et gravure de Rodolphe PIQUET.
(Collection de l'*Art*.)

trace de cet autrefois que dans les illustrations et le texte de cet ouvrage.

IV

LA SOCIÉTÉ PARISIENNE

De tout temps la société de Paris fut un miroir. En elle se reflètent les mœurs, les idées, les lettres, les arts, les préoccupations du jour, les tendances du moment, les directions de l'esprit, les courants de toute nature, surtout ceux de la politique. Elle se compose d'éléments divers, initiatives primesautières, incitations, suggestions exercées ou obéies, impressions, qui réagissent sur le goût et la conversation, on pourrait dire sur l'aimantation des différents milieux qu'elle comprend. Suivant que ces impulsions partent d'en haut ou d'en bas, elle sera élégante et frivole, ou grave et rigide, ou relâchée et vulgaire. Quand c'est, comme on disait sous Louis XIV, la cour qui mène la ville, celle-ci tâche à affiner son langage et ses manières, et quand la cour déroge, la bourgeoisie et le peuple en subissent l'ascendant. La bourgeoisie, inconsciemment ou volontairement, a toujours suivi le geste et la parole des grands. Quant au peuple, on l'a vu, pendant le XIX[e] siècle, et presque sans exception jusqu'en 1870, dépouiller sa personnalité : il savait qu'il n'avait pas voix au chapitre. Sous la troisième République, au contraire, le suffrage universel a fait, à Paris principalement, de l'influence populaire une puissance qui va s'affirmant.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
Camée, sardoine naturelle à deux couches, gravé par Henri FRANÇOIS.
Musée du Luxembourg.

La société parisienne s'est démocratisée en se laissant pénétrer, qu'elle l'ait voulu ou non, par cette action, et les cercles en apparence les plus fermés n'ont pas été exempts des fissures par où se sont infiltrés les effluves. Les hommes du monde ont peu à peu émaillé leur vocabulaire courant de mots et de pensées sans voiles qui sont monnaie usuelle chez le peuple; les femmes du monde ont sacrifié aux audaces de la toilette, aux libertés de la phrase et du maintien. Le féminisme exagéré, entendu dans le sens de l'indépendance en fait et en droit, a créé des thèmes de propos familiers qui, en bien des cas, ne s'arrêtèrent pas aux théories. Les journaux, pour augmenter leur clientèle ou pour lui plaire, ont fait place dans leurs colonnes aux récits des tares sociales que les five o'clock se sont cru obligés de commenter. Tout cela a dévié ce que l'on est convenu d'appeler la société parisienne, et lui a enlevé le vernis qui la couvrait encore sous le second Empire. Très curieuse à étudier pendant la dernière période trentennale terminant le dix-neuvième siècle, cette société fut, de compte fait, d'ordre composite dans la signification architecturale de ce terme, c'est-à-dire que Corinthe et l'Ionie se la partagèrent. Examinez l'édifice : les colonnes, comme à l'époque romaine déjà décadente, ont des chapiteaux ornés de trophées et de victoires ; elles supportent des entablements de sculpture voyante, mais dans la construction, qui manque de simplicité, tout ou presque tout est sacrifié à la décoration. Paris sous la troisième République, surtout à partir de 1879, après la première Exposition universelle organisée par le gouvernement républicain, est la ville des plaisirs comme Corinthe, la ville de morale légère comme Ephèse d'Ionie. Il a, comme Corinthe, le luxe et l'éclat des arts, cent monuments splendides, des riches qui étalent leur opulence, des pauvres qui crèvent de misère; comme Ephèse, des Dianes vêtues d'or et admirées; mais il ne se souvient plus que Corinthe eut le sort de Carthage et que les Scythes tinrent en leurs mains les destinées d'Ephèse.

Charles SIMOND.



LA MORT DE L'ÉLÉPHANT DU JARDIN DES PLANTES.

D'après une lithographie en couleurs imprimée en 1870. — (Collection G. Hartmann.)

Il y avait au Jardin des Plantes, en 1870, deux éléphants, Pollux et Castor, très populaires à Paris. On les tua à la fin de décembre pour les manger. Pollux périt le premier, Castor fut fusillé le lendemain.

1870



LA GARDE AUX REMPARTS.

(D'après un crayon de BERTALL.)

Du 4 septembre au 31 décembre.

Au lendemain de la révolution du 4 septembre, le nouveau gouvernement s'installe tant bien que mal.

A quelque parti qu'ils se rattachent, tous les honnêtes gens se rallient autour de ces nouveaux maîtres de Paris et de la France. « Les combattre, avait dit Thiers, serait une œuvre antipatriotique. Ces hommes doivent avoir le concours de tous les citoyens contre l'ennemi. »

Dès le dimanche 5, des escouades d'ouvriers peignent sur tous les monuments publics les mots : *Liberté, Égalité, Fraternité.*

En même temps on prépare la défense. Paris se transforme en un immense camp. A partir du 7 septembre, les mobiles commencent à affluer, harassés par les longues marches ou les intermina-

bles trajets dans des wagons à bestiaux, épuisés, avant la lutte, par des fatigues qu'une organisation meilleure leur aurait facilement épargnées.

Le corps d'armée de Vinoy est campé sur les avenues voisines de l'arc de triomphe de l'Étoile. Des détachements isolés traversent les boulevards.

LE PEINTRE MEISSONIER GARDE NATIONAL.
(D'après une photographie appartenant à Mme Plon.)

Autour de la ville se déroule une ceinture de flammes. Les forêts aux arbres séculaires, les bois aimés des Parisiens, sont incendiés, et de tous les sacrifices qu'exigent les nécessités de la résistance, ce n'est pas le moins douloureux.

Paris, si impressionnable, si facile à affoler, se montre de plus en plus enfiévré. Contre le gouvernement qui vient de disparaître, qui est vaincu et par suite n'a plus droit à aucun ménagement, une explosion de haine éclate, habilement exploitée par tous ces industriels qu'enrichissent les discordes publiques. Rues, passages, boulevards, se couvrent de caricatures, où l'Empire et ses anciens ministres sont insultés. Des camelots — les mêmes qui vendaient naguère les brochures favorables au gouvernement — colportent des pamphlets dans lesquels la violence remplace l'esprit.

Des journaux et placards illustrés abondent qui révèlent un patriotisme ingénu. Ils représentent Gambetta conduisant la France à la victoire, Jules Favre terrassant Bismarck, etc.

Il est si difficile, heureusement, à la nature humaine de complètement désespérer! Thiers a été chargé d'une mission auprès des cours de Londres, de Vienne et de Saint-Pétersbourg. On compte sur une intervention étrangère et Paris, d'ailleurs, même livré à ses seules forces, n'est-il pas invincible?

Le 13 septembre, le général Trochu passe la revue de toutes les troupes, échelonnées de la Bastille à l'arc de triomphe. L'enthousiasme est indescriptible.

Le 17 septembre, les éclaireurs à cheval du commandant Franchetti repoussent, près de Maisons-Alfort, un petit corps de hussards bleus. C'est le premier combat sous Paris et c'est une victoire.

Cependant l'ennemi approche. On en a la preuve dans l'arrivée par toutes les portes de Paris d'interminables files d'habitants de la banlieue, poussant devant eux ou traînant des charrettes sur lesquelles s'entasse leur pauvre mobilier. Ces fuyards s'installent comme des bohémiens sur les places publiques.

Paris prend dès ce moment la physionomie d'une ville assiégée. Sur les boulevards extérieurs, dans le jardin du Luxembourg on établit des parcs de bœufs et de moutons.

Le 19 septembre, à une heure, on coupe le réseau télégraphique de l'ouest, dernier lien entre Paris et la France. Il n'y a plus pour communiquer avec la province que le ballon.

Le 7 octobre à 11 heures du matin, Gambetta prend place dans la nacelle de l'*Armand-Barbès*, préparé sur la place Saint-Pierre, à Mont-

martre. Il emmène avec lui son ami Spuller. Une foule considérable assiste à ce départ.

Le 8, une manifestation du commandant Sapia contre l'Hôtel de Ville avorte, il est vrai, mais démontre, comme l'a déjà fait celle de Flourens, le 5, qu'il existe un parti hostile au gouvernement.

On est de plus en plus sans nouvelles. Le gouvernement ne reçoit que des informations vagues, incomplètes. Les imaginations se surexcitent, s'affolent. L'angoisse étreint toutes les âmes. On vit dans une sorte de nuit, en proie à d'incessants cauchemars. Et simplement parce que, dans cette disette de nouvelles sûres, on ne peut connaître le vrai, on suppose toujours le pire.

Les souffrances croissantes, l'exaltation morbide des esprits provoquent ou aggravent ce trouble spécial, la folie obsidionale, dont tout le monde est plus ou moins atteint. Aux uns elle inspire, sous prétexte d'assurer la défense, les plus absurdes projets; elle amène chez les autres cette obsession de la trahison, qui, en s'exagérant jusqu'à la monomanie, aboutira à la guerre civile.

Les deuils se multiplient. Pendant les deux premières semaines d'octobre, la mortalité s'élève à 3,093, tandis qu'elle n'avait été que de 1,499 dans la période correspondante en 1869 ; et ce sont surtout les enfants qui succombent, privés des soins nécessaires, désarmés contre les difficultés de l'alimentation et les rigueurs de la température.

Presque chaque jour, Paris, anxieux et ému, se réveille au son du canon et voit passer, le soir, les corps des soldats tombés au champ d'honneur. Parmi ces morts, on compte des vieillards, des enfants.

Les mairies des vingt arrondissements mettent en œuvre une grande activité pour organiser les distributions de viande et de pain, les cantines municipales qui viennent en aide aux indigents, évalués à 470,000. Malgré ces mesures qu'inspirent le dévouement, il y a beaucoup de mécontents. C'est que le découragement s'accentue. Les stationnements dans les rues, à la porte des bouchers et des boulangers, par la pluie et le froid qui glace, le piétinement des femmes et des enfants dans la boue, les queues interminables s'allongeant sans cesse, autant de spectacles affligeants ! Dès le soir, la ville offre encore un aspect plus sinistre. Le gaz fait défaut en beaucoup de quartiers, le pétrole le remplace, et l'on est presque partout plongé dans l'obscurité.



JOSEPH PRUDHOMME PENDANT LE SIÈGE.

D'après un dessin de Henri Monnier (Collection de l'*Art*.)

Dans les derniers jours d'octobre, les vivres commencent à être rares et coûteux. Le 24 octobre, le Jardin d'acclimatation vend à M. Deboos, boucher, boulevard Haussmann, 173, pour 2,650 francs, six jacks, trois zèbres et un buffle.

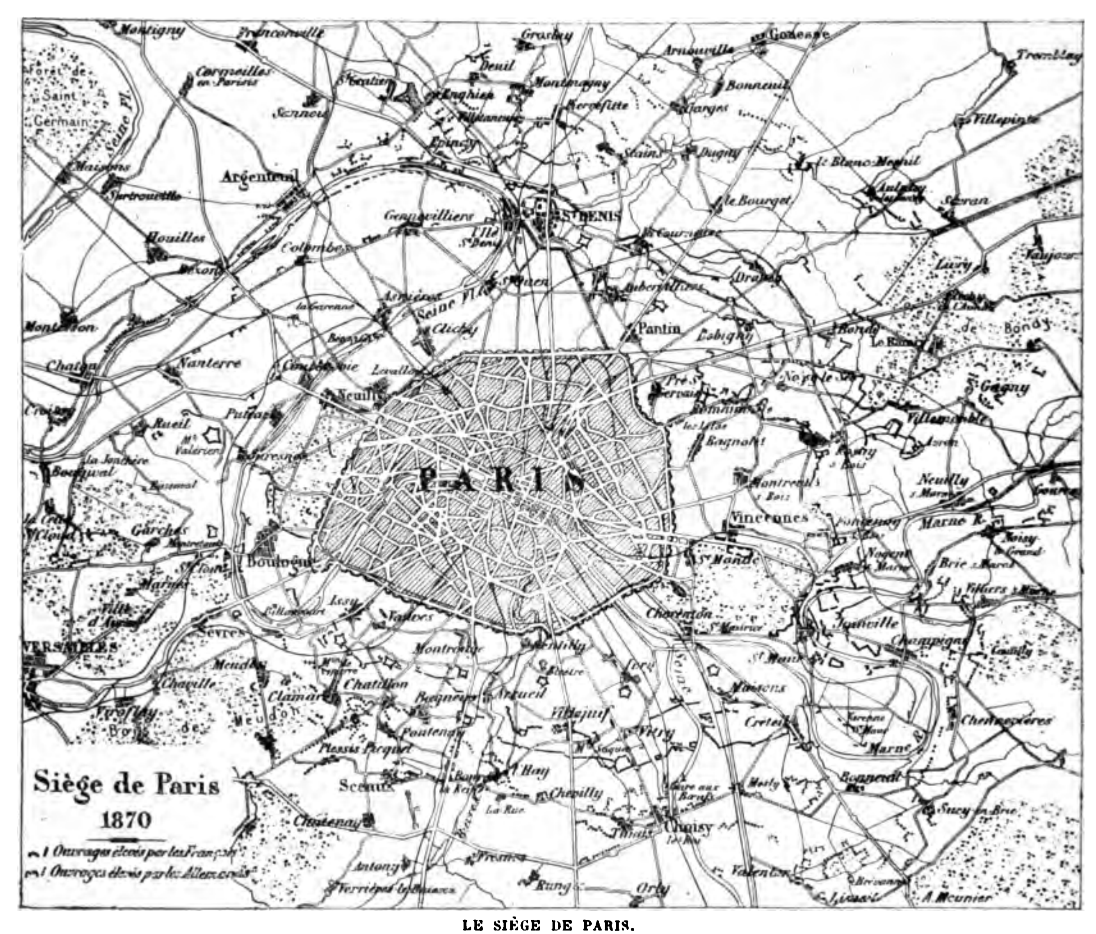
On espère, on attend des victoires, et ce sont des revers qui se succèdent.

Le 27 octobre, *le Combat*, journal de Félix Pyat, publie la note suivante qui excite une vive émotion : « Fait vrai, sûr et certain, que le gouvernement de la Défense nationale retient par devers lui comme un secret d'Etat et que nous dénonçons à l'indignation de la France comme une haute trahison :

« Le maréchal Bazaine a envoyé un colonel au camp du roi de Prusse, pour traiter de la

reddition de Metz et de la paix, au nom de S. M. l'empereur Napoléon III. »

Le gouvernement flétrit, le 28, « l'auteur de ces tristes calomnies », et, le 31, confirme la nouvelle donnée. Le même jour, l'Hôtel de Ville est envahi et *la Patrie en danger*, journal de Blanqui, publie ce programme :



LE SIÈGE DE PARIS.

Plan dressé par Al. Meunier, d'après des documents inédits.

(Collection Charles SIMOND.

« Mise en commun des subsistances et rationnement ;

« Les églises fermées au culte et transformées en greniers, clubs, etc. ; les prêtres incorporés dans l'armée ;

« Tous les citoyens armés de fusils, baïonnettes, poignards ou revolvers ;

« Chaque maison, pourvue à sa porte principale d'un écriteau indiquant le nom, l'âge et la profession des habitants de ladite maison. »

Ce ne fut qu'une tentative d'émeute, à vrai dire, sans coup de fusil tiré, mais elle révélait les tendances du parti révolutionnaire. Le gouvernement, pour se mettre à l'abri d'un coup de main qui pouvait se renouveler contre l'Hôtel de Ville, décide de tenir ses séances au Louvre, à partir du 1er novembre. Il croit aussi raffermir son autorité en recourant, le surlendemain, à un plébiscite. 557,996 voix contre 62,638 lui donnent un vote de confiance. Les élections des maires et adjoints des vingt arrondissements, qui ont lieu le 5, appellent à ces fonctions des républicains moins avancés que ceux désignés par les chefs du pouvoir, mais elles attestent que ces derniers ont l'appui de la majorité de la population.

Paris ressemble de plus en plus à un camp. Dès sept heures du matin, à toutes les portes de la ville, la garde prend les armes, le tambour roule, on abaisse les ponts-levis. A 8 heures, on bat le rappel de la garde nationale, qui se rend aux remparts, aux postes, à l'exercice. A 3 heures nouveau rappel. A



5 heures, on bat aux champs devant les portes de l'enceinte et les ponts-levis sont hissés partout.

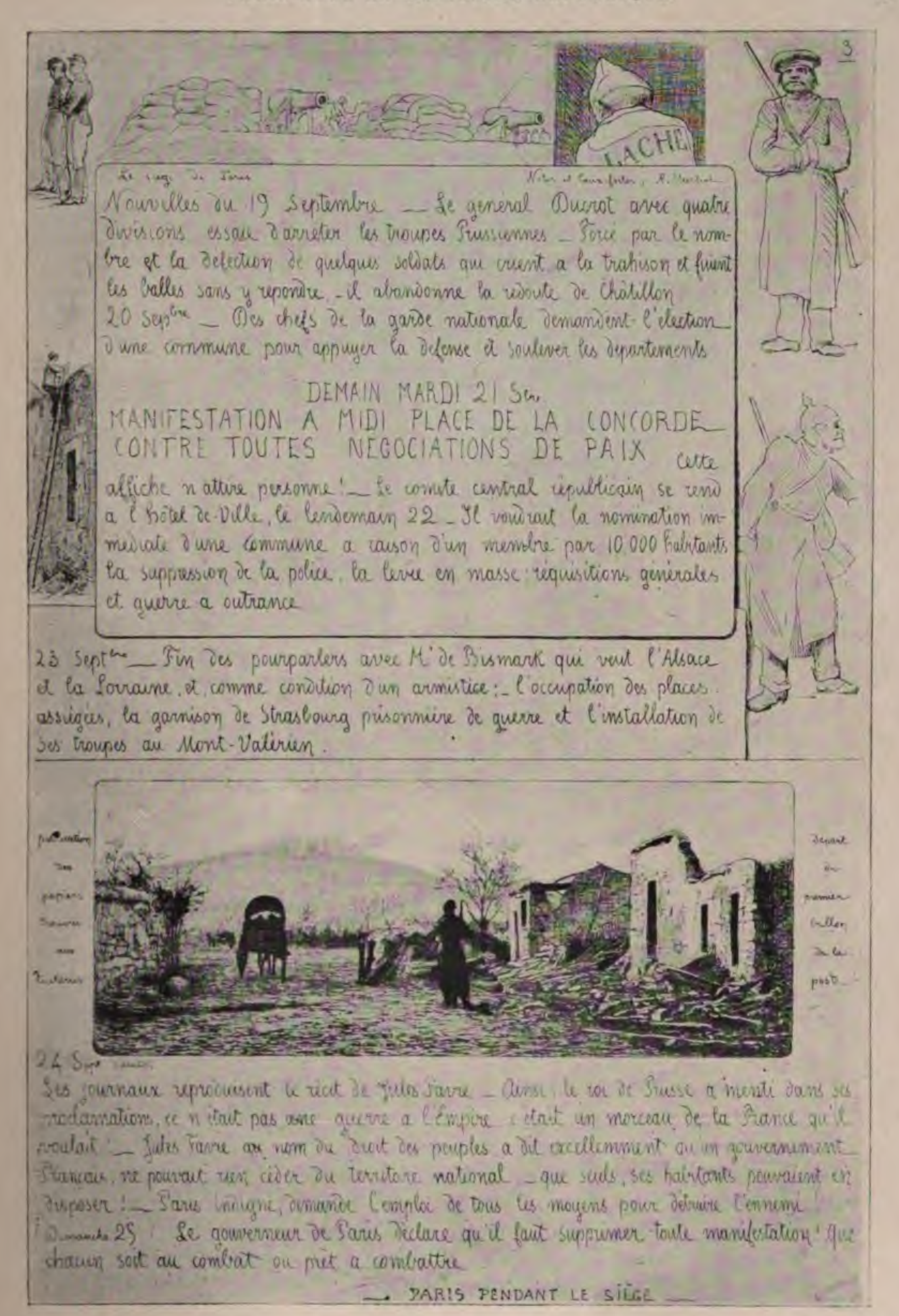
Pendant toute la première quinzaine de novembre, un calme et un silence lugubres pèsent sur la ville.

PARIS PENDANT LE SIÈGE

Autour de Paris — tout est deuil et dévastation — Les maisons les plus riantes tombent l'une après l'autre sous l'effort de milliers de bras, de la mine ou du canon — Les arbres sont abattus, les ponts n'existent guère; — ils manquent d'une arche, ou leurs planchers sont coulés bas! — Ces ruines volontaires semblent défier l'ennemi qui n'y pourra trouver de gîte et de cachette — L'assaut par surprise des forts ou de l'enceinte est maintenant impossible!



Le 14 novembre, dans cette période sinistre, est une journée de joie, une éclaircie pendant l'orage. Une dépêche de Gambetta, annonçant la reprise d'Orléans par le général d'Aurelle de Paladines, est affichée aux portes des mairies. L'enthousiasme renaît dans une



3

Nouvelles du 19 Septembre — Le général Ducrot avec quatre divisions essaie d'arrêter les troupes Prussiennes — Forcé par le nombre et la défection de quelques soldats qui crient à la trahison et fuient les balles sans y répondre, il abandonne la redoute de Châtillon

20 Septbre — Des chefs de la garde nationale demandent l'élection d'une commune pour appuyer la défense et soulever les départements

DEMAIN MARDI 21 Sep.
MANIFESTATION A MIDI PLACE DE LA CONCORDE
CONTRE TOUTES NEGOCIATIONS DE PAIX

Cette affiche n'attire personne ! — Le comité central républicain se rend à l'Hôtel de Ville, le lendemain 22 — Il voudrait la nomination immédiate d'une commune à raison d'un membre par 10.000 habitants la suppression de la police, la levée en masse : réquisitions générales et guerre à outrance

23 Septbre — Fin des pourparlers avec M. de Bismarck qui veut l'Alsace et la Lorraine, et, comme condition d'un armistice : — l'occupation des places assiégées, la garnison de Strasbourg prisonnière de guerre et l'installation de ses troupes au Mont-Valérien.

Départ du premier ballon de la poste

24 Sept

Les journaux reproduisent le récit de Jules Favre — Ainsi, le roi de Prusse a menti dans ses proclamations, ce n'était pas une guerre à l'Empire, c'était un morceau de la France qu'il voulait ! — Jules Favre au nom du droit des peuples a dit excellemment qu'un gouvernement français ne pouvait rien céder du territoire national — que seuls, ses habitants pouvaient en disposer ! — Paris indigné, demande l'emploi de tous les moyens pour détruire l'ennemi !

Dimanche 25 : Le gouverneur de Paris déclare qu'il faut supprimer toute manifestation ! Que chacun soit au combat ou prêt à combattre

— PARIS PENDANT LE SIÈGE —

population qui ne demande qu'à reprendre courage, mais le succès d'Orléans est une victoire sans lendemain, et les Prussiens resserrent chaque jour davantage autour de Paris leur cercle de fer.

Un hiver terrible aggrave les maux du



1870 Pendant le siège de Paris

Lundi 26 septembre — Le journal des chiffons et de l'effilochage constate que les triages ne se vendent plus ! — Les 20,000 chiffonniers de Paris demandent à former une légion. — Mardi 27 — Règlement de la solde des gardes nationaux à 1f 50c qu'on ne doit accepter qu'en cas d'urgent besoin. — Les forts tonnent. — Retour d'un pigeon annonçant l'atterrissement à Dreux du 1er ballon postal. Incendie des pétroles emmagasinés aux buttes-Chaumont.

Mercredi 28. — Les lycées sont devenus des ambulances. — Ajournement indéfini des élections municipales. — Le comité des barricades est complété. — Protestation d'une grande quantité d'officiers de la garde nationale contre l'ajournement des élections. — Jeudi 29. Cours martiales et conseils de guerre élus !

27 Sept. Incendie de pétrole. Boulevard St Denis.

Vendredi 30 Septembre. Trois reconnaissances militaires, à Créteil, par le général d'Exéa ; à Bougival par le général Ducrot ; à Villejuif par le général Vinoy. — Décret ajournant le paiement des loyers.

Samedi 1er Octobre. 254 bataillons sont formés : arrêt des inscriptions ; ces 400,000 volontaires ne pouvant être tous armés, faute de fusils, on forme des compagnies de génie.

Dimanche 2 oct. — Obsèques du général Guilhem tué le 30 devant Choisy. — Lundi 3 oct. Toul et Strasbourg ont capitulé !

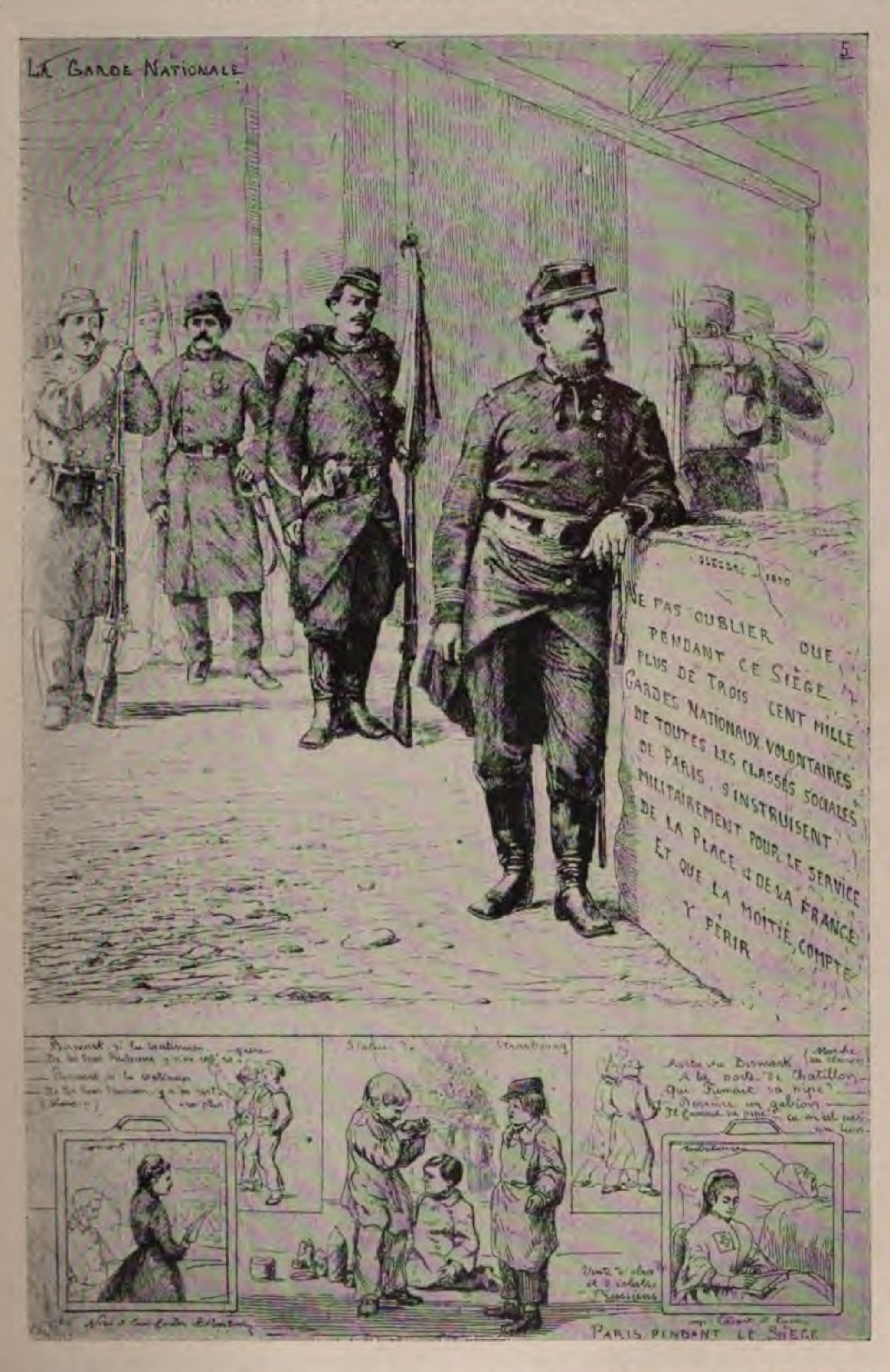
Mardi 4 oct. — On commence à vendre de la viande de cheval !

Mercredi 5 oct. — Les travaux des Prussiens à St Cloud et à Meudon sont vigoureusement canonnés.

Jeudi 6 oct. — 5 bataillons commandés par Flourens se rendent auprès du gouvernement. Gambetta et Trochu disent que les élections ne peuvent encore être faites. — Ils affirment qu'on improvise une artillerie qui fera taire celle des Prussiens. — Vivement interpellés, ils déclarent n'avoir plus de fusils et faire l'impossible pour créer un autre armement.

siège, le thermomètre marque à midi — 8°7 et le charbon vaut à cette époque 7 francs le sac.

Le prix des vivres atteint des proportions énormes : les pommes de terre, 20 francs le décalitre ; — le litre de lait, 2 fr. 50 ; — le



litre d'huile d'olive, 10 francs ; — le kilogramme de beurre, 80 francs ; — l'œuf de poule, 2 francs ; — la livre de chocolat, 5 francs ; — un poulet, 60 francs ; — un chat, 20 francs ; — un rat, 2 francs ; — un moineau, 1 fr. 25.

M. Deboos achète 27,000 francs au Jardin



6 Octobre 1870 — Le siège de Paris — Notes et croquis — 6

Le public est prévenu que les lettres pour les départements doivent être écrites sur carte mince mesurant 11 centimètres sur 7 — l'adresse d'un côté, la rédaction de l'autre. En conséquence — réduire son style et son écriture !

Vendredi 7 oct. — Réception de la 1ère dépêche de la délégation de Tours annonçant que la France se lève et s'organise. — Publication d'un journal de Rouen donnant des nouvelles du pays. — Abolition du cautionnement des journaux. — Prorogation de toutes échéances et du paiement des loyers.

Samedi 8 oct. — Les bataillons de la garde nationale persistent à se rendre chaque jour à l'Hôtel-de-Ville ; le gouvernement persiste à les supplier de s'en abstenir. — Il répond de la Défense.

Dimanche 9 oct. — Départ de Gambetta, Ministre de l'intérieur, dans un ballon postal.

Lundi 10 oct. — Annonce de l'arrivée de Gambetta à Montdidier (Somme).

Mardi 11 oct. — 1er rationnement de la viande de boucherie dans le 15ème arrond.

Mercr. 12 oct. — Combats de Bagneux et de Châtillon.

Jeudi 13 oct. — Manifestation pour la Commune à l'Hôtel-de-Ville ; plus nombreuse cette fois que celles qui ont lieu chaque jour.

Vendredi 14 oct. — On recommande le feu grégeois de Mrs Brianne et Dreams. Tous les moyens doivent être employés contre un ennemi sans pitié pour nos villages.

Samedi 15 oct. — Des souscriptions sont ouvertes partout pour la fabrication de canons à culasse mobile.

Dimanche 16 oct. — Le général Trochu écrit au maire de Paris relativement à la formation des compagnies de marche de la garde nationale. — Il déclare qu'il suivra jusqu'au bout le plan qu'il s'est tracé et qu'il ne le révélera pas se trouvant seul responsable.

Lundi 17 oct. — Les journaux ouvrent tous des souscriptions pour les canons à fabriquer. — Chaque compagnie de garde nationale se cotise avec ardeur. — Nouvelles par pigeons !

Mardi 18 oct. — Le château de St-Cloud est brûlé !

Mercredi 19 oct. — Circulaire de M. de Bismarck rectifiant quelques détails du récit de Jules Favre. — Réponse à cette circulaire. — Journaux étrangers à Paris.

Jeudi 20 oct. — On pêche le poisson du canal, et celui des lacs du bois de Boulogne ; mais il en figure bien peu aux halles.

Vendredi 21 oct. — Les notaires de Paris annoncent qu'ils offrent une batterie de canons à la ville. Combats à la Malmaison, la Jonchère et Buzenval.

Samedi 22 oct. — On fait courir le bruit de la mort du prince Albert de Prusse et de la maladie du fils du neveu du roi.

Dimanche 23 oct. — Dépêche de Tours — l'armée est en cours d'organisation ; que Paris tienne bon et la France est sauvée.

Lundi 24 oct. — Pigeon de Tours. — L'armée de la Loire couvre Bourges et se prépare à prendre l'offensive.

Mardi 25 oct. — Nouvelles de Châteaudun, ville ouverte, défendue héroïquement, a été incendiée et ravagée.

Mercredi 26 oct. — Réquisition du lait pour les malades et les enfants. — Queues aux boucheries, réclamations énergiques, de cartes d'ordre et de portions.

Jeudi 27 oct. — On annonce que les canons Krupp sont arrivés aux Prussiens.

Vendredi 28 oct. — Grande émotion. — Un journal prétend que Bazaine aurait traité de la reddition de Metz, au nom de Napoléon III. — Démenti du gouvernement !

LES JOURNAUX DE PROVINCE AU BASTION

PARIS PENDANT LE SIÈGE. —

d'acclimatation les deux éléphants Castor et Pollux, tués le 30 décembre et qui sont certainement les plus grosses victimes du siège.

Les riches trouvent encore à se chauffer et à se nourrir ; les pauvres résistent de moins en moins à tous les maux qu'entraîne le siège, et dans la dernière semaine de décembre, tandis que nuit et jour les obus



Samedi 29 octobre 1870
Le Bourget est pris par les Francs tireurs de la Presse et les Mobiles de la Seine qui demandent du renfort

Dimanche 30 oct. — 20.000 Prussiens reprennent le Bourget. — abolition de la Légion d'honneur pour les services civils

Lundi 31 octobre
La reddition de Metz est annoncée par le gouvernement. — Mr Thiers adresse en même temps un projet d'armistice. — La foule se porte à l'hôtel de Ville. Elle demande la déchéance du gouvernement de la Défense la commune, — pas d'armistice. — la levée en masse. — la guerre à outrance — Les Maires des 20 arrondissements votent à l'unanimité les élections municipales immédiates. — Le gouvernement accepte ses élections, lorsque Flourens à la tête d'un bataillon fait envahir l'hôtel de Ville. La commune est proclamée. Des listes sont jetées des fenêtres sur la place. — Trochu. Favre J. Simon G. Pagès sont gardés à vue. — on exige leur démission.

Mardi 1er novembre
Les membres du Gouvt délivrés par leurs collègues et le 106ème bataillon font afficher que Paris votera le 3, par oui ou par non. — si l'élection du Gouvernement et de la municipalité aura lieu à bref délai. — Le général Clément Thomas est nommé Commandt en 1er des Gardes Nationales

Mercredi 2 nov. — L'affiche suivante est posée partout.
La population de Paris maintient elle oui ou non — les pouvoirs du gouvernement de la défense nationale. — Le vote aura lieu demain. — Il sera procédé le samedi 5 à la nomination d'un maire et de trois adjoints par arrondissement

Jeudi 3 novembre
Dans toutes les sections, l'on vote avec empressement

Vendredi 4 nov
Les votes des citoyens empêchés par leur service, non compris le recensement donne 321.373 oui — 53.585 non

Samedi 5 nov.
Le général C. Thomas est nommé Commandt supérieur des gardes nationales de la Seine
H. Rochefort donne sa démission de membre du gouvernement

Dimanche 6 nov
Le vote de l'armée a donné 236.628 oui 9.035 non. Total des votes en faveur du maintient du Gouvernement 557.996 oui 62.638 non.

PARIS PENDANT LE SIÈGE

pleuvent sur la ville, la mortalité est de deux tiers plus élevée que la moyenne.

Si les cafés et les clubs regorgent d'habitués, avides de nouvelles et désireux d'échapper aux tristesses du foyer, les théâtres sont fermés. La plupart des acteurs sont soldats et quelques-uns, comme Didier Seveste, tué le 14 décembre, donnent l'exemple du plus admirable



PARIS PENDANT LE SIÈGE

courage. De temps en temps, à la Comédie française, à l'Opéra, des représentations sont données au bénéfice des victimes de la guerre, d'œuvres de charité ou de cette indomptable ville de Châteaudun, qui s'est signalée par son héroïsme, au moment où

Lundi 28 novembre — 1870. Les clubs critiquent vertement l'inaction du gal Trochu.

Mardi 29 nov. — Il se dit que Mrs Thiers, Grévy et l'amiral Fourichon installés à Tours, ont une action considérable sur le gouvernement de Paris.

Mercredi 30 nov. — Sortie et proclamation du gal Ducrot qui fait le serment de ne rentrer dans Paris, que mort ou victorieux!

Jeudi 1er décembre. La bataille d'hier ne se continue pas aujourd'hui. — Le gal Ducrot a été admirable. — Le gal Trochu annonce que l'armée reste sur les positions conquises à Champigny.

Vend. 2 déc. — L'action est vive. — Des blessés en grand nombre parmi eux le gal Renault, le commandant Franchetti. — Les nouvelles de 1 heure 45, disent que l'ennemi a attaqué le gal Ducrot avec une extrême violence mais qu'il a pu être repoussé. — La canonnade est formidable.

Samedi 3 déc. — Plus de nouvelles. — On tire du côté d'Avron.

Dimanche 4 déc. — Nos troupes ont repassé la Marne et sont concentrées à Vincennes.

Lundi 5 déc. — Le froid est intense; — la lutte paraît terminée!

Mardi 6 déc. — On assure que les prisonniers faits à Champigny sont au nombre de 8.000. [illegible]

Mercredi 7 déc. Dissolution des tirailleurs de Belleville, [illegible]



Jeudi 8 déc. — Rationnement de la viande de cheval à 37 grammes 1/2 par bouche et par jour, les os compris.



Vendredi 9 déc. — Un voyageur apporte une lettre de Mr de Moltke annonçant que l'armée de la Loire est battue.



Samedi 10 déc. — Obsèques du général Renault. — Paris apprend que Belfort est admirablement défendu par le colonel Denfert.

Dimanche 11 déc. — Le commandant du Mont Valérien demande à instituer une cour martiale pour juger les pillards qui dévastent Rueil et Nanterre.

Lundi 12 déc. — Neige abondante. — La viande de cheval est la seule distribuée! — Réquisitions des combustibles.

Mardi 13 déc. — Le bois et les charbons manquent.

Mercredi 14 déc. — Le pain a manqué à Belleville. — Une grande agitation s'en est suivie.

Jeudi 15 déc. — Le gouvernement déclare que les farines et le pain sont loin de manquer.

Vendredi 16 déc. — Interdiction des ventes de farine.

Sam. 17 déc. — La légion des brancardiers est organisée par les frères de la doctrine chrétienne.

Dim. 18 déc. — On dit que le blé est abondant mais que les meules font défaut.

Lundi 19 déc. — Après la neige la pluie survient; torrentielle, glacée!

Mardi 20 déc. — On vend des chiens, des rats. — On recommande divers procédés pour préparer leur chair!

Mercredi 21 déc. — Attaque sur un grand développement. — Cent bataillons de gardes nationaux dehors!

Jeudi 22 déc. — On découvre du riz en grandes quantités, du seigle, et des meules! — Il gèle à 12°.

Vend. 23 déc. — Les combats du 21 ont eu lieu au Bourget et à Bagnolet.

PARIS PENDANT LE SIÈGE

l'héroïsme est devenu quotidien et presque banal. On relit les *Châtiments*, mais ceux qui acclament l'œuvre du poète ne se doutent pas encore que ce n'est pas seulement un régime qui expie ses fautes, mais tout un pays durement frappé pour n'avoir aimé,



depuis une vingtaine d'années, que le plaisir et l'argent.

Henri D'ALMERAS.

N. B. — La collection d'eaux-fortes qui forme l'illustration de cette fin d'année de 1870, et qui comprend toute la période du siège jusqu'au 29 janvier 1871, est, comme on peut s'en rendre compte, un



journal écrit *de visu*. L'aquafortiste Martial-Pothémont a d'heure en heure noté ses impressions en les accompagnant de croquis et dessins. Cette collection, aujourd'hui très rare, parce que les eaux-fortes n'ont été tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, appartient à M. Victor Prouté.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1870

(*Du 4 septembre au 31 décembre.*)

Septembre.

4. — Le gouvernement de la Défense nationale s'installe à l'Hôtel de Ville. **Étienne Arago** est nommé **maire de** Paris; Kératry, préfet de police.

5. — Proclamation du maire de Paris invitant la population à se serrer autour de la municipalité. — **Nomination des maires provisoires** des vingt arrondissements de Paris. — Gambetta ajoute à la garde nationale soixante bataillons nouveaux.

7. — **Jules Ferry** est nommé **délégué du gouvernement et du ministère de l'intérieur près l'administration du département de la Seine.**

12. — Le gouvernement décide l'envoi d'une délégation à Tours.

13. — Le ministre des travaux publics fait fabriquer de nouveaux canons à l'usine Cail. Le général Trochu passe la revue de l'armée de Paris.

17. — Le Comité central révolutionnaire, installé rue de la Corderie, n° 6, fait afficher sa première proclamation sur les murs de Paris. — Combat de Maisons-Alfort.

18. — Les avant-gardes prussiennes arrivent devant Paris. Une commission dite des barricades est instituée sous la direction de Rochefort, avec mission d'établir une seconde enceinte de défense de la capitale en deçà des fortifications.

19. — **L'investissement de Paris est complet.** Trochu fait évacuer le plateau de Châtillon.

23. — **Le premier ballon-poste** part de la place Saint-Pierre, à Montmartre.

30. — Réquisition des blés et des farines. Formation de nouveaux bataillons de la garde nationale. Ils s'élèvent en totalité à 194, soit 350,000 hommes.

Octobre.

3. — Décret du gouvernement de la Défense nationale portant que la **statue de la ville de Strasbourg** sera coulée en bronze et recevra une inscription commémorative de son héroïque défense.

7. — **Départ de Gambetta** par le ballon l'*Armand-Barbès.*

8. — **Manifestation populaire pour demander l'élection de la Commune.** Arrestation du commandant Sapia, qui a tenté avec son bataillon, de marcher sur l'Hôtel de Ville.

10. — Réception de la dépêche (par pigeon) de Gambetta annonçant son arrivée à Montdidier.

11. — **M. Edmond Adam est nommé préfet de police.**

13. — **Combat de Châtillon.** Mort du comte Picot de Dampierre.

14. — Arrivée à Paris du colonel Lindsay. Il apporte 500,000 francs, produit de la souscription ouverte en Angleterre pour les blessés français.

18. — **Rationnement de la viande** à raison de 100 grammes par jour et par personne.

27. — Le journal *le Combat* demande s'il est vrai que le gouvernement retienne une dépêche lui annonçant que le maréchal Bazaine a rendu Metz. La nouvelle est démentie par le gouvernement le lendemain.

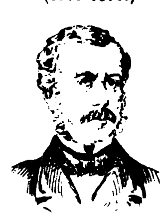
28. — **Prise du Bourget par les francs-tireurs de la Presse.**

30. — **Retour** à Paris de **Thiers** apportant une proposition d'armistice, concertée entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et l'Italie, et ayant pour base le ravitaillement de Paris. — Reprise du Bourget par les Prussiens.

31. — Proclamation du maire du 6e arrondissement, le docteur Robinet, et de son adjoint, M. Rousselle, sommant le gouvernement de repousser l'armistice et de décréter la levée en masse des Parisiens, sinon de donner sa démission. — **Le gouvernement annonce la nouvelle de la capitulation de Metz. — Envahissement de l'Hôtel de Ville par les bataillons de la légion Flourens.** Les membres du gouvernement sont déclarés prisonniers et gardés à vue. Un comité provisoire proclame la Commune. Ernest Picard, qui a réussi à s'échapper, fait battre la générale. A trois heures du matin, le gouvernement est délivré. — Départ de Thiers pour aller conférer avec les représentants de la Prusse sur les propositions relatives à l'armistice.



Gal CLÉMENT THOMAS.
(1809-1871.)



C. TALHOUET.
Homme politique
(1819-1884.)



Gal DOUAI.
(1816-1879.)



Gal RENAULT.
(1807-1870.)



Gal DE LA CHARRIÈRE.
(1806-1870.)



Gal FROSSARD.
(1807-1875.)

Novembre.

1er. — Un décret appelle à voter sur cette question : « La population de Paris maintient-elle, oui ou non, les pouvoirs du gouvernement de la Défense nationale? »

2. — **Démission de Rochefort** comme membre du gouvernement de la Défense nationale.

3. — **M. Cresson est nommé préfet de police.** — Scrutin ouvert en vertu du décret du 1er novembre : pour le maintien du gouvernement, 557,996 voix; contre 62,638. — Le général Clément Thomas est nommé commandant supérieur de la garde nationale de Paris.

5. — **Elections des maires et adjoints de Paris.**

6. — La Prusse refusant le ravitaillement de Paris, le gouvernement de la Défense repousse l'armistice à l'unanimité. — Les trois armées de Paris sont placées sous le commandement des généraux Clément Thomas, Ducrot et Trochu.

10. — **La colonie étrangère quitte Paris.**

12. — Bulletin de **la mortalité du 6 au 12 novembre** : 1,885 décès, 112 pour 100 de plus qu'en temps normal.

14. — Un pigeon apporte les dépêches réduites par la photographie microscopique.

15. — **Jules Ferry** est nommé **maire de Paris** en remplacement d'Étienne Arago, démissionnaire.

26. — Pénurie presque totale des approvisionnements. Prix fabuleux des aliments de toute espèce.

30. — **Attaque du plateau de Villiers** par les généraux Ducrot et Trochu; les généraux Renault et Ladreit de la Charrière sont mortellement blessés.

Décembre.

2. — **Bataille de Champigny.**

3. — L'armée de **Ducrot se replie sur Vincennes.** Vive émotion à Paris.

6. — Actes d'indiscipline des tirailleurs de Belleville. Flourens est traduit en conseil de guerre. On commence à pêcher les poissons du bassin des Tuileries.

14. — Mort de l'acteur Didier-Seveste, tué en combattant les Prussiens.

18. — Les boucheries de Paris ne vendent plus que du cheval. La disette est extrême. Le combustible et l'éclairage font défaut. **Il meurt 5,000 personnes par semaine.** Absence totale de nouvelles du dehors. Le *Journal officiel* annonce qu'à partir du 19 décembre à midi toutes les portes seront fermées.

21. — **Bataille de Paris.** Échec de Trochu. Froid terrible.

22. — Irritation des Parisiens contre Trochu. Le froid augmente encore. Le thermomètre descend à 13 degrés. On constate dans l'armée jusqu'à 980 cas de congélation. Le général Trochu réunit au fort d'Aubervilliers un conseil de guerre.

26. — Le général Trochu offre sa démission.

29-30. — On tue les deux éléphants du Jardin des Plantes, *Pollux* et *Castor*.

31. — Conseil de guerre présidé par Trochu. On décide qu'avant de déposer les armes, on exécutera une nouvelle et dernière opération offensive.

Les morts de l'année.

Mérimée, littérateur (23 septembre). — **Duban**, architecte (6 octobre). — **Picot de Dampierre** (11 octobre). — **Baroche**, ministre d'État (2 novembre). — **Alexandre Dumas** (père), romancier et auteur dramatique (5 décembre). — **Didier-Seveste**, acteur (14 décembre). — Les généraux **Renault** et **Ladreit de la Charrière.**



L'ANNÉE TERRIBLE.
D'après une gravure anglaise de 1871.
(Collection G. Hartmann.)

1871

C'est une triste année : la guerre étrangère, l'investissement, le siège de Paris, la guerre civile, les discordes incessantes et un souffle de folie passant sur la France... Elle naît cependant et ramène dans les cœurs un peu d'espérance.

« Oui, tu nous vengeras, année nouvelle, écrit M. Francis Magnard, toi dont le spectre indistinct est monté des abîmes de l'Éternité quand ont sonné les douze coups de minuit...

« Tu commences bien tristement, et les voix joyeuses qui accueillent la bonne année n'auront pour toi ni souhaits ni sourires.



L'ANNÉE 1871.
Statue de Paul Cabet. (Collection de l'*Art*.)

« Longtemps, longtemps, les enfants se rappelleront l'année sans étrennes, l'année où leur père attendait aux avant-postes, sous une bise glacée, le danger et la mort, où la mère était assise près de la cheminée sans bois, sans avoir pu acheter pour les petits les friandises de l'an nouveau...

« Pauvres mignons, retenez bien la date de ce janvier fatal ; retenez-la pour célébrer le courage de vos pères ; retenez-la aussi, non pour haïr les peuples qui ont combattu, mais pour

exécrer les rois qui les ont fait combattre.

« Sois donc bénie, année nouvelle ; que par toi règnent la justice, l'honnêteté, le respect de la loi, le travail, l'abondance, la gaieté sereine, l'amour des femmes et la santé des petits enfants. Donne aux citoyens la sagesse de profiter de la victoire et la modestie de ne point s'en enorgueillir ! »

« ... Voici, » chante M. Albert Millaud,

« l'aurore nouvelle
De l'an qui renaît et qui luit.
Sa première heure se révèle
Comme une étoile dans la nuit.

Puisse-t-elle, avec son cortège
De bons retours et de bienfaits,
Dans son berceau de pure neige
Porter la victoire et la paix ! »

Souhaits vains ! Oh ! espérance grandiose : ces vers sont écrits tandis que, des hauteurs de Meudon, le Prussien bombarde Paris, tandis que le gouvernement, entêté dans une résistance audacieuse, proclame la résolution de continuer la lutte. Ils disent à l'ennemi la constance du peuple français, sa confiance en l'avenir, sa foi inaltérable en sa force, en sa supériorité. Ils énervent aussi sa jalousie et l'incitent à des rigueurs insolites. La France vaincue, Paris détrôné : idéal insensé. Les vivres manquent, le froid est rude, le combustible est rare : ces souffrances-là ne comptent guère et nul ne songe à s'en plaindre. La famine est imminente pourtant, et c'est une expectative que savent exploiter les hordes révolutionnaires, bandes d'émeutiers, tartufes inlassables, déchaînés sur la ville par la lâcheté de meneurs anonymes. Leur œuvre reste inachevée momentanément et l'émeute du 22 janvier n'a pour prétexte que le dernier échec de Montretout.

Cependant les négociations de M. Jules Favre aboutissent et produisent un armistice, qui doit amener un large ravitaillement immédiat. Il équivaut, pour Paris et ses forts, à une capitulation, et pour la France, à la résignation de subir les conditions implacables du vainqueur. Mais, parmi ces conditions, il en est une particulièrement néfaste : la garde nationale — qui, pendant toute la durée de la campagne, s'est trouvée impuissante et dont le concours a été tout à fait inefficace — a été autorisée à conserver ses armes ; les autres corps sont pour la plupart prisonniers en Allemagne. Aussi, lorsque la garde nationale tout entière se met dans la main de comités occultes, voués à la république sociale et à l'Internationale, Paris et le gouvernement se trouvent à la merci des insurgés. Les esprits sont agités : nul n'entrevoit le dénouement de tant de drames, horribles ou burlesques, et l'on semble oublier dans les luttes intestines que la situation extérieure est grave : la paix n'est pas encore conclue et nul gouvernement n'est autorisé pour en débattre les conditions. Le décret du gouvernement de la Défense nationale, qui convoque les collèges électoraux pour le 5 février, crée de nouvelles difficultés et avive le combat entre les partis républicain et monarchiste ; les listes s'opposent aux listes et les journaux bataillent violemment. M. Rochefort soutient la lutte et la commande même : ce qui ne va pas sans fomenter quelques troubles. Cependant le 5 février arrive et ne trouve pas achevés les préparatifs des élections : la date en est reportée trois jours plus tard : elles se font non sans calme ; la liste radicale a la majorité. Dès lors, l'Assemblée nationale siège à Bordeaux, où, avec une grande sérénité et la conscience d'un devoir laborieux, elle s'emploie à dénouer la situation. Le 17 février, elle nomme M. Thiers « chef du pouvoir exécutif de la République



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DES MORTS DE LA GUERRE.
Gravure de Ch. Degeorge.
(Musée du Luxembourg.)



PARIS (MAI 1871)

GLORIA MAJORUM USQUE SUPERSTES

TABLAAU DE MEISSONIER

(Musée du Luxembourg)



MGR G. DARBOY, ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Fusillé comme otage par la Commune.

Buste en marbre de GUILLAUME. — (Musée du Luxembourg.)

Georges Darboy, né en 1813 à Fays-Billot (Haute-Marne), avait été nommé archevêque de Paris en 1863. Quand l'insurrection de la Commune éclata, il fut incarcéré comme otage dans la prison de Mazas. Transféré à la Roquette, le 24 mai, il fut fusillé avec M. Bonjean, l'abbé Deguerry, l'abbé Allard, le P. Ducoudray et le P. Clerc. Le peloton d'exécution était commandé par un étranger, Virigg, à la tête d'une compagnie du 180e bataillon. Ce fut lui qui, après le feu de peloton, acheva de sa main l'archevêque. L'exécution eut lieu par ordre du délégué à la sûreté générale, Ferré.

française, en attendant qu'il soit statué sur les institutions de la France ». Une commission est alors nommée pour assister le gouvernement dans les négociations avec l'Allemagne et, sur la proposition de M. Thiers, l'Assemblée s'ajourne jusqu'à la conclusion de la paix.

En attendant le ravitaillement de Paris se fait rapidement et la population se prépare à reprendre ses occupations longtemps interrompues. Elle n'en a guère le loisir toutefois : l'énervement est à son comble lorsqu'on apprend, le 26 février, qu'il faudra subir l'entrée des troupes ennemies dans la capitale. Des symptômes de sédition ne tardent pas à se révéler; les agitateurs se fourvoient parmi les troupes françaises et les incitent à la révolte; le Comité central — qui garde l'anonymat le plus rigoureux et qui comprend nombre des insurgés de janvier — fait saisir les armes et munitions de guerre des dépôts publics et les concentre dans les quartiers pauvres, livrés à la révolution; les gardes nationales s'organisent en fédération; chaque jour des manifestations se produisent et même les bruyantes réunions de l'Assemblée de Bordeaux les animent de leur écho. Celle-ci revient à Versailles le 20 mars; la répercussion de ses tumultes sera désormais plus prompte.

A Paris la révolution se précise; depuis longtemps elle était dans l'air et il ne lui avait manqué qu'une occasion pour s'affirmer. Cette occasion lui est maladroitement fournie par le général Vinoy. La garde nationale avait émis la prétention de conserver ses canons comme son bien propre; de là déjà bien des querelles, que le gouvernement n'avait pas su réprimer avec assez de volonté.

Le 18 mars, le général Vinoy tente d'enlever des hauteurs de Montmartre les canons en litige : il n'y réussit pas, mais pousse les fauteurs de trouble au paroxysme de la férocité; la troupe se joint à eux, et c'est pendant plus de deux mois la guerre civile, avec toutes ses calamités.

Le gouvernement se transporte à Versailles, emmenant tous les services de l'administration. Paris reste livré aux fureurs de l'émeute; le drapeau rouge est arboré et le *Journal officiel* lui-même passe aux mains de l'insurrection.

Le Comité central essaye de donner à la Commune les apparences d'un pouvoir régulier en en faisant élire les membres le 26 mars.

Paris est délaissé : l'Internationale y règne.



M. DUCATEL.

Conducteur des ponts et chaussées, éclaireur volontaire du général Douai. Il fit entrer les troupes de Versailles dans Paris.

D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)



OFFICIERS DE L'ARMÉE DE LA COMMUNE.
D'après une photographie. (Musée de la Préfecture de police.)
(Collection particulière de MM. Rey et Ferron.)

Les lois les plus insensées sont promulguées et les décrets les plus arbitraires sont rendus : loi d'otages, arrestations arbitraires, suspicions. C'est la Terreur... Tout est autorisé ; tout crime est légal, pourvu qu'il s'imprègne de barbarie et de vandalisme. Enfin l'armée, revenue d'Allemagne, soutient cette nouvelle guerre ; elle triomphe non sans peine, mais ne peut empêcher l'assassinat des otages, l'incendie de Paris...

L'insurrection est vaincue le 29 mai : les émeutiers sont jugés, condamnés, exécutés; Trinquet, Urbain, Verdun, Ferrat, Régère, déportés; Rossel, Ferré et d'autres, fusillés.

Les Prussiens continuent d'occuper le territoire français, ils ne l'évacueront qu'au jour où l'indemnité de guerre sera versée. La population parisienne montre un généreux empressement à répondre aux demandes du gouvernement : l'emprunt de deux milliards et demi est couvert plus de deux fois ; l'emprunt de 350 millions par la Ville de Paris, le 27 septembre, pour participation à l'indemnité de guerre, est couvert plus de quatre fois.

En cette année, les préoccupations ne vont ni aux modes, ni aux spectacles, ni aux lettres : il n'y a pas de salon; les théâtres sont fermés pour la plupart; les fonds ne roulent pas dans les caisses du commerce.

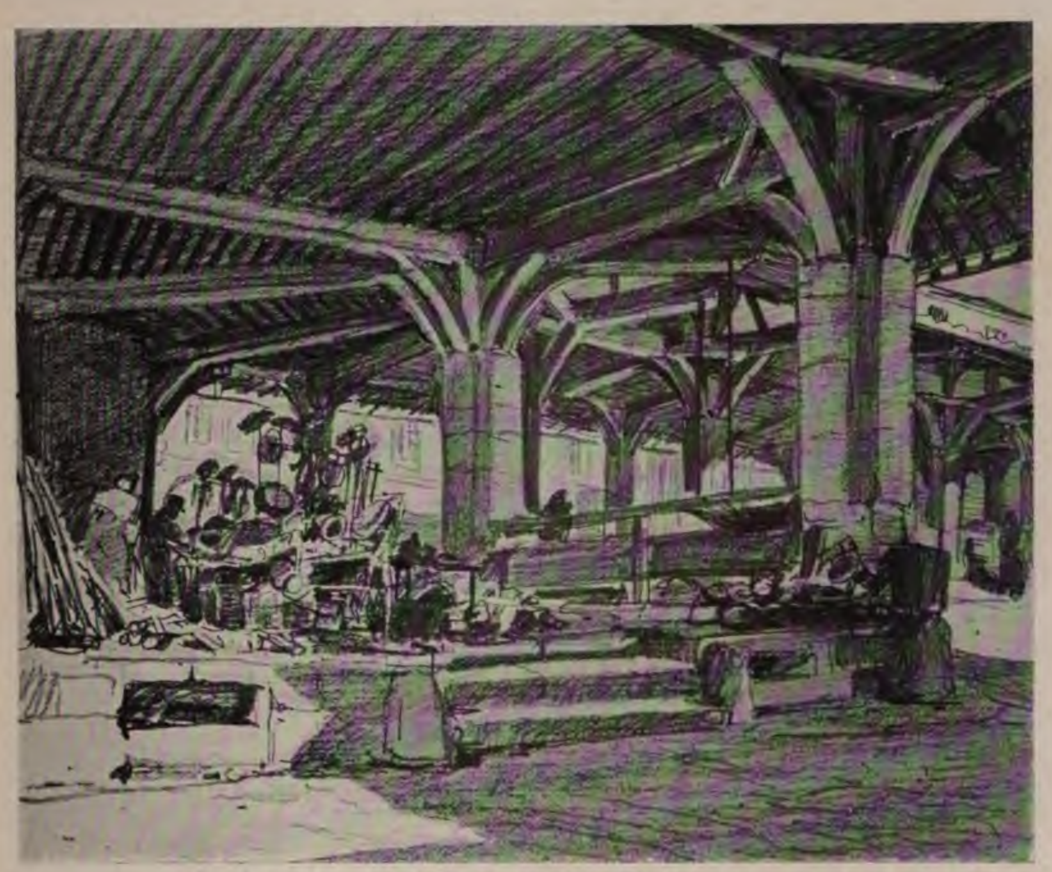
M. Emile Zola publie cependant le premier volume des *Rougon-Macquart*, et la mort de Gustave Lambert et d'Henri Regnault met en deuil doublement les sciences et les arts.

C'est l'année du malheur, année terrible s'il en est, où périssent 92,000 hommes, où la guerre étrangère triomphe, la guerre civile renaît, où la France perd deux provinces, où Paris détruit sa gloire...

Jacques DE NOUVION.



LES CANONS DE MONTMARTRE.
D'après une eau-forte de MARTIAL-POTHÉMONT.
(Collection Victor Prouté.)



PARIS EN 1871. — HALLES DU MARCHÉ AUX VEAUX, RUE DE POISSY.
Dessiné d'après nature, par M. Albert MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

LES ÉCHOS DE PARIS



RUINES DE LA PORTE DE LA PRÉFECTURE DE POLICE.

D'après un document de l'époque. — (Musée Carnavalet.)

L'hôtel de la préfecture de police était celui du président du parlement Achille de Harlay; il datait du commencement du XVIIe siècle.

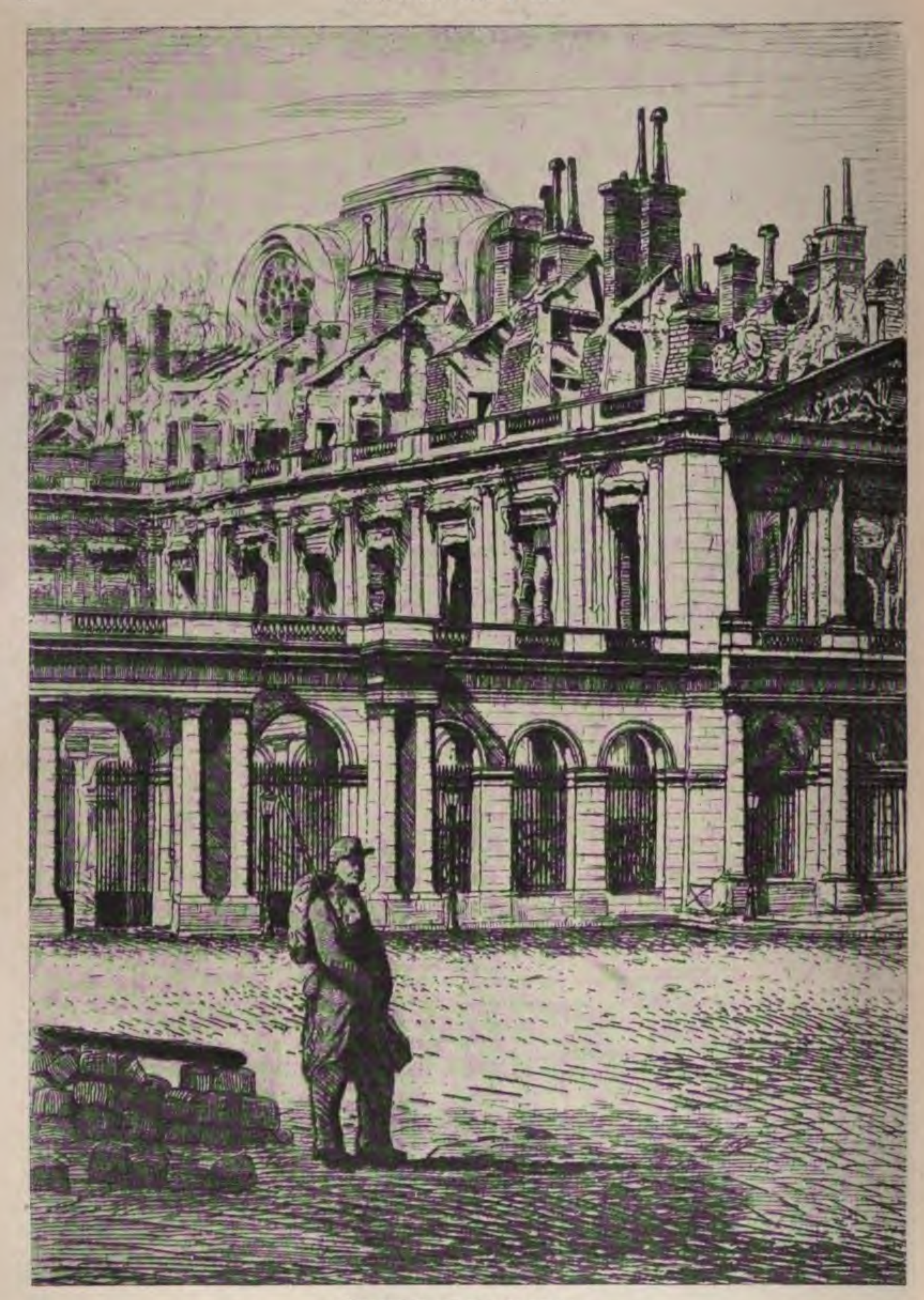
Le jour de l'An.

Si le vieux Bismarck, le vieux Guillaume et le vieux de Moltke fussent venus se promener hier dans Paris, ils se fussent convaincus combien nous tenons à mépris leurs obus et leurs canonnades.

Ils auraient vu, ces trois vieillards entêtés et cruels, que les Parisiens se rient du danger et conservent, au milieu des calamités les plus grandes, la gaieté et l'insouciance qui jamais ne les abandonnent.

Hier, en effet, malgré un froid de cinq degrés, la foule encombrait les boulevards garnis, presque comme à l'ordinaire, des petites boutiques du 1er janvier.

Les dames, en toilettes d'hiver, faisaient un choix dans les magasins de parures, de jouets et de bonbons.



L'INCENDIE DU PALAIS-ROYAL.

Eau-forte d'après nature, par Martial-Pothémont. — (Collection Victor Prouté.)

Pendant la nuit du dimanche 21 au lundi 22, le général de la Commune, Eudes, donna par écrit l'ordre suivant : « Faites évacuer le Palais-Royal, brûlez-le, et repliez-vous sur l'Hôtel de Ville. » Le cachet de la Commune manquant à cet ordre, le colonel Boursier, qui commandait le poste du Palais-Royal, refusa de l'exécuter. Le Palais-Royal fut incendié plus tard, par Isnard, colonel d'état-major de la première légion.



RUINES DU MINISTÈRE DES FINANCES, RUE DE RIVOLI.
Eau-forte d'après nature, par Martial-Pothémont. — (Collection Victor Prouté.)
Le ministère des finances occupait l'emplacement d'une partie des bâtiments et des jardins du couvent des Feuillants, ondé en 1587 et démoli en 1804.

Les hommes, en costume militaire, achetaient des képis, des fourniments ou des armes. Les enfants s'extasiaient devant les polichinelles, représentant une truite comique et tudesque, pendant que les crieurs de journaux offraient leur éphémère gazette à la foule, malgré les ordres du préfet.

Les cafés étaient pleins de monde, beaucoup trop pleins, et cependant le canon grondait à quelques kilomètres de là.

Il en est même qui rendaient des visites; on se dirigeait vers les cafés qui donnaient des concerts en faveur de nos soldats blessés.

La charité primait les plaisirs, et les souhaits du jour de l'An ne se terminaient jamais sans une malédiction contre la Prusse.

Parmi les boutiques des boulevards, rendues plus rares, du reste, par la température exceptionnelle que nous subissons, on remarquait l'absence des marchands d'oranges, et pour cause.

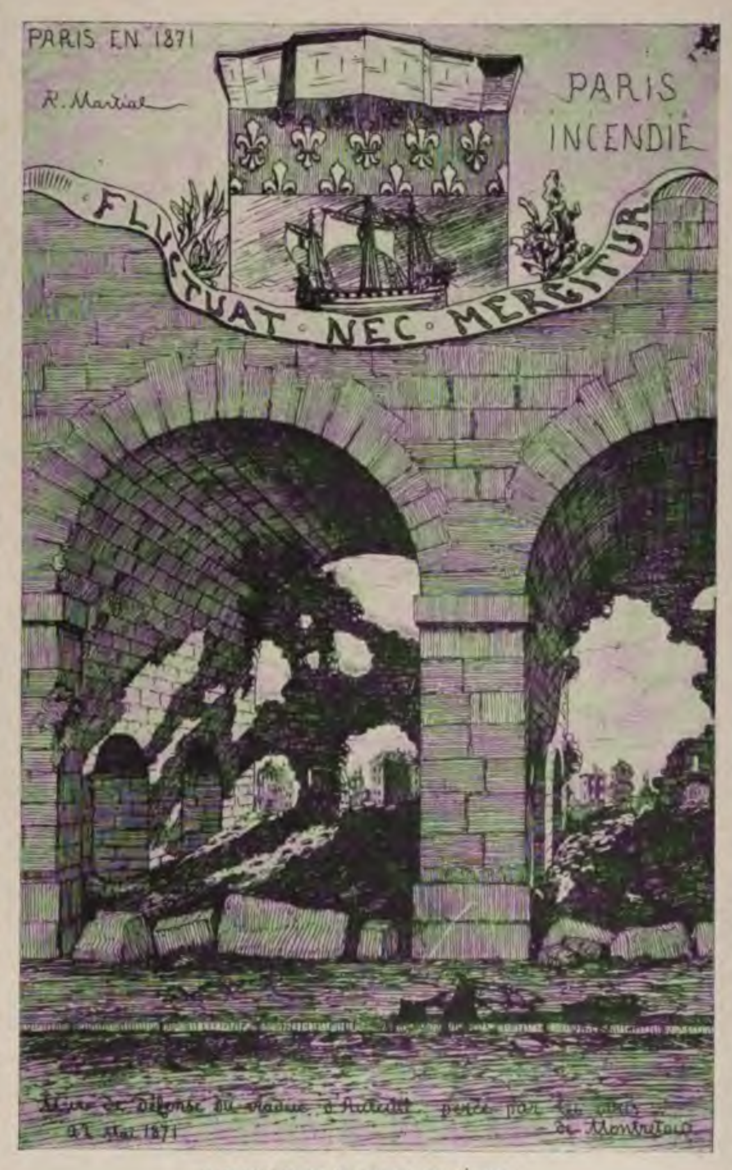
Le Portugal n'a pas voulu percer les lignes prussiennes pour rafraîchir à nos dépens les soldats de Guillaume.

Seuls, les marins des forts envoyaient aux ennemis des oranges parisiennes, moins digestives que celles de Nice.

On peut dire, sans mentir, que le 1er janvier s'est passé comme à l'ordinaire, mais jamais les souhaits n'ont été plus sincères.

M. C.

(Le Petit Journal.)



EAU-FORTE DE MARTIAL-POTHÉMONT.

(Collection V. Prouté.)

L'An nouveau.

Depuis quelques heures, l'an 1870 a disparu dans le gouffre où s'entassent, bonnes ou mauvaises, toutes les années qu'a vécues l'humanité. Imperturbable, comme le *Journal officiel* de la destinée, le temps suit son cours, détruisant les joies, puis consolant les douleurs. Année sombre et fatale entre toutes que celle-ci, et qu'on voudrait pouvoir rayer de l'histoire de notre siècle civilisé, progressif, sillonné, traversé, perforé par la vapeur ou par l'électricité! Ainsi, dans le palais des doges, à Venise, on a recouvert d'un voile noir la place où devait être peint le portrait de Marino Faliero, traître à sa patrie et décapité pour ses crimes.

Cette année, qui finit en drame, a commencé par la comédie. Le 2 janvier 1870, la France, l'empereur et le ministère Ollivier se trompaient réciproquement; l'Empereur en se figurant qu'il allait devenir constitutionnel, la France en ayant l'air de le croire, et M. Ollivier en se déclarant capable d'opérer cette transformation.

On n'avait pas encore eu le temps de goûter au régime parlementaire, que le coup de pistolet d'Auteuil tuait Victor Noir et liait désormais à l'histoire de notre temps ce pauvre grand garçon qui rêvait si ardemment et si naïvement de gagner une petite notoriété. A quoi tient le sort des



LA RUE DU BAC (MAISON A L'ANGLE DE LA RUE DE LILLE) ET LE GRENIER D'ABONDANCE.

Ruines après les incendies de mai, d'après une eau-forte de Martial. — (Collection V. Prouté.)

La rue de Lille fut le théâtre de nombreux incendies pendant la semaine sanglante. Là se trouvaient les archives de la Grande Chancellerie, l'entrée du palais de la Légion d'honneur, l'hôtel de Praslin, l'hôtel du marquis de Villeneuve-Bargemont. Toutes ces richesses furent incendiées. La rue du Bac eut beaucoup à souffrir.

Le Grenier d'abondance datait de 1807. Il occupait, sur une longueur de 350 mètres, la belle allée d'ormes du jardin de l'Arsenal.

peuples! Victor Noir eût habité Paris, les deux cent mille hommes qui ont suivi son convoi se fussent réunis sur le boulevard ou dans la rue de Rivoli, que l'Empire sombrait peut-être dans ces étranges funérailles du 10 janvier.

. . . . .

Nous ne reviendrons point sur les responsabilités de cette lutte effrayante qui nous décime; nous ne ferons point l'énumération de toutes les douleurs amoncelées, de toutes les ruines, de toutes les haines que la guerre va laisser derrière elle : oublions et l'Empereur qui l'a voulue, et les ministres responsables qui l'ont laissé faire, et les généraux dont la bravoure maladroite n'a pas su prévoir des désastres inouïs... C'est en vain que le cri des veuves, que les pleurs des orphelins montent chaque jour vers le ciel fermé et sourd. Ce sang, ces larmes et ces misères, un seul homme les ignore, et trente laquais, après avoir traversé l'Allemagne dépeuplée et la France dévastée, sont venus lui offrir, à Versailles, une couronne d'empereur, teinte du plus généreux sang des deux nations.

Cet homme est un vieillard; il parle souvent de Dieu, lui qui fait œuvre de démon; il est excellent père de famille, il est bonhomme, simple dans ses mœurs, chaste dans ses plaisirs; c'est pour lui cependant et par lui que l'on souffre et que l'on meurt. Un signe de lui interromprait le carnage, mais ce signe il ne le fait pas, il ne le fera pas, et beaucoup de ses semblables mourront avant que son orgueil infâme soit châtié. Un homme en moins et l'Europe redevient calme, et la paix sereine fleurit dans le monde réconcilié, et l'homme robuste qui s'est levé le matin peut espérer vivre jusqu'au soir sans qu'un obus stupide vienne briser sa force et sa vie.

. . . . .

. . . . .

Oui! tu nous vengeras, année nouvelle, toi dont le spectre indistinct est monté des abîmes de l'éternité quand ont sonné les douze coups de minuit!

. . . . .

Sois donc bénie, année nouvelle : que par toi règnent la justice, l'honnêté, le respect de la loi, le travail, l'abondance, la gaieté sereine, l'amour des femmes et la santé des petits enfants. Donne aux citoyens la sagesse de profiter de la victoire et la modestie de ne point s'en énorgueillir. Donne aux chefs du peuple la prudence qui sauve et la sagesse qui reconstruit! Fais des Français triomphants un peuple uni sous des lois justes, à l'abri des méchants, des intrigants et des sots.

Fais tout cela, année nouvelle, et quand reviendra le solstice d'hiver, quand la neige de Noël couvrira de nouveau la terre durcie, nous penserons avec une mâle tristesse à nos morts, à nos douleurs de 1870, puis nous bénirons le souvenir de l'année réparatrice et consolatrice qui nous apporta le salut dans son manteau de givre et de frimas.

Francis MAGNARD.

RUINES DE L'HÔTEL DE VILLE, APRÈS LES INCENDIES DE LA COMMUNE.

Eau-forte de MARTIAL-POTHÉMONT. — (Collection Victor Prouté.)

L'Hôtel de Ville, brûlé par la Commune, datait du XVIe siècle. La première pierre de cet édifice fut posée le 15 juillet 1523, par Pierre Mollé, prévôt des marchands. Ce fut d'abord un palais gothique. La construction en fut suspendue sous Henri II, et l'on adopta alors, en 1549, un nouveau projet, celui du Boccador, Dominique de Cordoue. Les guerres de religion interrompirent encore les travaux, qui ne furent repris qu'à l'avénement de Henri IV, sur les plans de Ducerceau. Sous Louis-Philippe, on gâta l'œuvre exquise du Boccador par une amplification exagérée de ce beau bâtiment.

L'entrée des Prussiens dans Paris.

Dans l'attente du douloureux événement qui allait s'accomplir, la capitale avait pris le deuil. Les statues de la place de la Concorde étaient voilées, les magasins étaient fermés *pour cause de deuil national,* aux fenêtres flottaient des drapeaux cravatés de noir; les journaux avaient spontanément suspendu leur publication, et le quartier des Champs-Élysées, complètement isolé par un double cordon de troupes empruntées à l'armée et à la garde nationale, avait été transformé en une sorte de désert. On eût dit une ville dont la vie s'était retirée, et qui, pour recevoir la visite de ses vainqueurs, s'était volontairement enveloppée dans un linceul.

« La grande ville, dit Jules Favre, ne cessa pas un instant de conserver une attitude morne et silencieuse : et quand la nuit descendit sur elle, au lieu d'offrir le spectacle du mouvement et de la vie, qui donne un air de fête à ses soirées les plus ordinaires, elle s'enveloppa de ténèbres volontaires. Aucun de ses habitants ne songea à franchir le seuil d'un café, et sur ses boulevards, dans ses rues habituellement étincelantes de lumières et sillonnées de promeneurs, on entendait à peine le pas solitaire et cadencé des patrouilles qui veillaient, inquiètes, sur la cité muette et consternée. »

C'est dans cette ville désolée que les troupes allemandes, qui n'avaient pu la réduire, allaient faire une entrée ne ressemblant en rien à une entrée triomphale. L'occupation des Champs-Élysées fut douloureuse pour les Parisiens; pour nos vainqueurs, elle n'eut rien de glorieux.



RUINES DU THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN APRÈS LES JOURNÉES DE LA COMMUNE.

Eau-forte de MARTIAL-POTHÉMONT. — (Collection Victor Prouté.)

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, incendié par la Commune, avait été construit en 1781 aux frais de l'artiste le Noir, près de la porte Saint-Martin, sur un terrain à lui. Ce devait être une « salle provisoire » offerte aux danseurs et chanteurs de l'Opéra, après l'incendie de cette dernière salle, qui était alors comprise dans l'enceinte du Palais-Royal. Le provisoire de 1781 dura quatre-vingt-dix ans. La Commune y mit fin en livrant au feu le « Théâtre-Français des romantiques ».

Dans la matinée du 1er mars, la troupe d'occupation, placée sous le commandement du général de Kamecke, fut passée en revue par l'empereur d'Allemagne sur l'hippodrome de Longchamp. Quand le souverain arriva auprès des tribunes désertes dans son landau attelé de quatre chevaux pur sang, il fut salué par l'hymne national : *Salut à toi couronné par la victoire !* Et ses lourds soldats firent retentir l'air de hurrahs frénétiques, pendant qu'il passait à cheval sur le front des troupes, suivi d'un état-major ne comprenant pas moins de six cents officiers. Le Kaiser vint ensuite avec son escorte se placer devant les tribunes, et le défilé, dirigé par le Kronprinz, commença. L'opération fut longue, mais elle s'exécuta méthodiquement, et le général Kamecke, prenant le commandement de l'armée, la divisa en deux sections, dont l'une, composée de soldats bavarois, se dirigea vers Paris par l'avenue des Acacias et l'avenue de la Grande-Armée, et dont l'autre, composée de régiments prussiens, gagna l'Arc de triomphe par l'avenue de l'Impératrice. Quelques régiments passèrent sous l'Arc de triomphe, les autres le contournèrent, et tous ces régiments, musique en tête, s'engagèrent dans les

Champs-Élysées, précédés d'une avant-garde qui avait été envoyée en avant pour reconnaître le terrain. Il ne se produisit aucun incident notable. Quelques soldats s'arrêtèrent pour danser lourdement devant la statue de Strasbourg, aux sons d'une musique de régiment massée sur le terre-plein de la place de la Concorde. Ils étaient fort sales, mais ne paraissaient pas farouches. Beaucoup de leurs camarades, assis le long des trottoirs ou sur le pas des portes, fumaient tranquillement leur pipe de porcelaine. La rue de Rivoli et le quai étaient noirs de monde.

L'opération de l'évacuation ne fut commencée que le 3 mars à 8 heures du matin. Elle s'effectua d'ailleurs sans encombre et ne donna lieu à aucun incident. Les soldats allemands, dont les espérances, si promptement déçues, aboutissaient en dernière analyse à une immense déconvenue, remontèrent tristement l'avenue des Champs-Élysées, se hâtant vers les portes de l'enceinte. A midi, l'évacuation était complètement terminée. L'occupation avait tout juste duré quarante-huit heures. Elle n'avait eu à aucun degré le caractère d'une marche triomphale, et dans leur rapide passage à travers les rues désertes de la grande ville nos ennemis eux-mêmes avaient dû éprouver cette impression, que si la Prusse était momentanément victorieuse, la France resterait indomptée à jamais !

INCENDIE ET RUINES DES TUILERIES.

D'après une gravure de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

Le feu prit d'abord dans la partie centrale du château et s'étendit progressivement à droite et à gauche jusqu'au pavillon de Flore. Le pétrole mis partout facilita l'incendie. Un amas de poudre dans le pavillon de l'Horloge fit sauter cette solide construction.

Après le départ des Allemands, deux établissements du rond-point, le café Dupont et le restaurant Le Doyen, qui étaient restés ouverts pendant toute la durée de l'occupation et qui, en hébergeant les officiers du général de Kamecke, avaient fait des recettes extraordinaires, furent saccagés par la foule, et des filles de mauvaise vie qui étaient venues rôder dans les Champs-Élysées furent publiquement fouettées. On respirait plus à l'aise maintenant que l'ennemi n'était plus là pour insulter à nos malheurs et tous les cœurs s'ouvraient à l'espérance, sans qu'on parût prendre garde que l'orage qui grondait sourdement dans les bas-fonds du parti révolutionnaire pourrait bien éclater quelque jour. L'armée allemande, disait le ministre de l'intérieur, M. Ernest Picard, dans sa proclamation adressée à la population de Paris le 3 mars 1871, a évacué ce matin à onze heures les quartiers où elle avait pénétré. Pendant son séjour, la tenue de Paris a été au-dessus de tout éloge. Partout les lieux publics, les établissements particuliers, les magasins se sont spontanément fermés... Les occupants, laissés à eux-mêmes, ont pu comprendre que si le droit succombe quelquefois devant la force, il n'est pas si facile de dompter les âmes, et que la fortune de la guerre ne domine pas seule le monde.

Samuel DENIS.

Histoire contemporaine, t. III. (Librairie Plon.)



RUINES DES TUILERIES. — SALON DES MARÉCHAUX.

Tableau d'après nature, par M. A. MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

La salle des Maréchaux avait vue tout à la fois sur la rue et le jardin. A peu près à la moitié de sa hauteur, elle était entourée d'une balustrade richement ornée. Elle devait son nom aux portraits en pied des maréchaux de France qui s'y trouvaient en grand nombre.

La journée du 18 mars.

Quelle journée! Ce soleil tiède et clair qui dore la gueule des canons, cette odeur de bouquets, le frisson des drapeaux, le murmure de cette révolution qui passe tranquille et belle comme une rivière bleue, ces tressaillements, ces lueurs, ces fanfares de cuivre, ces reflets de bronze, ces flambées d'espoirs, ce parfum d'honneur, il y a là de quoi griser d'orgueil et de joie l'armée victorieuse des républicains. O grand Paris! Lâches que nous étions, nous parlions déjà de te quitter, et de nous éloigner de tes faubourgs qu'on croyait morts!

Pardon, patrie d'honneur, cité du salut, bivac de la Révolution! Quoi qu'il arrive, dussions-nous être de nouveau vaincus et mourir demain, notre génération est consolée. Nous sommes payés de vingt ans de défaites et d'angoisses. Clairons, sonnez dans le vent; tambours battez aux champs! Embrasse-moi, camarade, qui as comme moi les cheveux gris.

Le 18 mars te l'a sauvé belle, gamin! Tu pouvais comme nous grandir dans le brouillard, patauger dans la boue, rouler dans le sang, crever de faim et crever de honte, avoir l'indicible douleur des déshonorés! C'est fini! Nous avons saigné et pleuré pour toi. Tu recueilleras notre héritage. Fils des désespérés, tu seras un homme libre.

Jules Vallès.

(Le Cri du Peuple.)



LA BANLIEUE DE PARIS PENDANT LA COMMUNE.
Eau-forte de Martial-Pothémont. — (Collection Victor Prouté.)

Proclamation du général Cluseret sur la manie du galon.

A la garde nationale.

Citoyens,

Je remarque avec peine qu'oubliant notre origine modeste, la manie ridicule du galon, des broderies, des aiguillettes commence à se faire jour parmi nous.

Travailleurs, vous avez pour la première fois accompli la révolution du travail par et pour le travail.

Ne renions pas notre origine et surtout n'en rougissons pas. Travailleurs nous étions, travailleurs nous sommes, travailleurs nous resterons.

C'est au nom de la vertu contre le vice, du devoir contre l'abus, de l'austérité contre la corruption, que nous avons triomphé, ne l'oublions pas.

Restons vertueux et hommes du devoir avant tout; nous fonderons alors la République austère, la seule qui puisse et ait le droit d'exister.

Avant de sévir, je rappelle mes concitoyens à eux-mêmes: plus d'aiguillettes, plus de clinquant, plus de ces galons qui coûtent si peu à étager et si cher à notre responsabilité.

A l'avenir, tout officier qui ne justifiera pas du droit de porter les insignes de son grade, ou qui ajoutera à l'uniforme réglementaire de la garde nationale des aiguillettes ou autres distinctions vaniteuses, sera passible de peines disciplinaires.

Je profite de cette circonstance pour rappeler

chacun au sentiment de l'obéissance hiérarchique dans le service; en obéissant à vos élus, vous obéissez à vous mêmes.

Le délégué à la Guerre,

E. CLUSERET.

Paris, le 7 avril 1871.

La soirée des Tuileries.

(12 mai)

La soirée dramatique et artistique donnée hier aux Tuileries au bénéfice des blessés de la garde nationale a été très brillante dans son organisation et son exécution.

Le docteur Rousselle, inspecteur général des ambulances, qui présidait à cette seconde fête de bienfaisance, avait pris toutes les dispositions nécessaires pour éviter l'encombrement de samedi dernier et satisfaire complètement le public.

Le premier et principal concert avait lieu dans le salon dit des Maréchaux. Un autre était installé dans l'ancienne salle de théâtre, dont les draperies avaient été enlevées pendant le siège pour y placer une ambulance. Enfin, une musique militaire jouait, dans le jardin réservé, des symphonies et des airs patriotiques.

L'éclairage était splendide, non seulement à l'intérieur, mais encore au dehors. Des verres de couleur rouge étaient disposés partout dans les arbres et les massifs; des lampions émaillaient les gazons et les bordures. C'était d'un effet charmant.

Aussi le public, attiré de plus par le beau temps, y est-il en partie resté pendant les premiers morceaux du concert, au lieu d'affluer, comme l'autre jour, dans les salons du premier étage.

Les artistes avaient, d'ailleurs, prêté leur concours, avec l'empressement qu'ils mettent toujours en pareilles circonstances.

Dans la salle des Maréchaux, Mlle Agar a électrisé l'auditoire en disant *le Lion blessé* de Victor Hugo, avec le merveilleux talent qu'on lui connaît et le galbe si expressif qui donne encore du relief à sa diction.

Mlle et M. Caillot ont été vivement applaudis dans le duo du *Maître de chapelle* et l'air du *Pardon de Ploërmel*.

On a encore entendu Mme Tesseire dans des chansonnettes amusantes; M. Danbé, dans un solo de violon; M. Roussel de Mery, qui a redit des vers populaires, et enfin Mme Bordas, qui a chanté deux chansons de circonstance, avec sa verve accentuée et communicative, et qui a été



LA BANLIEUE DE PARIS PENDANT LA COMMUNE. — PORTE DE NEUILLY.
Eau-forte d'après nature, par MARTIAL-POTHÉMONT. — (Collection Victor Prouté.)

écrasée de bravos enthousiastes dans *la Canaille*, exigée et bissée avec frénésie. Cette pièce est en effet remplie de philosophie populaire, et Mme Bordas la rend en véritable artiste.

Enfin l'orchestre, après avoir joué par intermittences, a terminé par *la Marseillaise*, dans toute son ampleur musicale. Il était dirigé par M. Schneider (rien de l'ex-président de la Chambre de l'ex-empereur).

Un petit incident a égayé un instant la salle. Le bouquet d'une des artistes, arrivé en retard, a été apporté jusqu'à l'estrade et remis à l'exécutante par un garçon de café en tablier et serviette sous le bras. Oh! monsieur le duc, grand

chambellan, combien vous vous fussiez courbé avec humilité et confusion devant votre auguste magot, si pareil scandale avait pu se produire de la part d'un des valets dont vous étiez le chef!

Le programme varié se composait de musique militaire, de chansonnettes comiques et de poésies.

En résumé, malgré les frais d'organisation qui avaient été faits en vue de la foule que l'on pouvait attendre, ce doit être encore une bonne journée pour les familles malheureuses des victimes de la guerre.

Charles Nel.

(Journal officiel de la Commune.)

Renversement de la colonne Vendôme.

(16 mai.)

Annoncée pour deux heures, la démolition de la colonne de la place Vendôme avait attiré une foule immense qui se pressait rue de la Paix, place du nouvel Opéra et rue Castiglione. Cependant les ouvriers travaillaient encore sur l'échafaudage masqué par des toiles. Des manouvriers achèvent le lit, formé de sable, de fascines et de fumier, où doit tomber le monument de bronze.

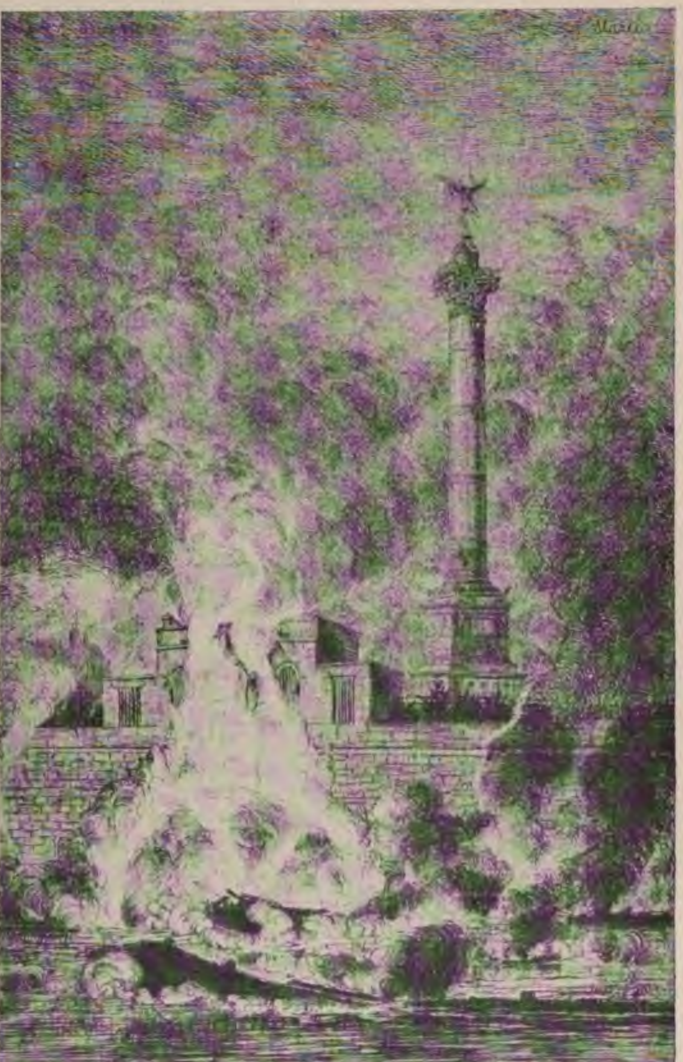
Vers les trois heures, un citoyen monte sur la colonne, agite un drapeau tricolore pour indiquer que la chute de la colonne doit entraîner celle du drapeau. Les musiques de la garde nationale exécutent *la Marseillaise* et le *Chant du départ*. Quelques membres de la Commune prennent place sur le balcon du ministère de la justice.

A trois heures et demie, le clairon sonne. Les ouvriers descendent de l'échafaudage et font éloigner tout le monde. On manœuvre le cabestan. Tout à coup un fort craquement se fait entendre : c'est un cabestan qui casse en renversant cinq ou six travailleurs attelés au moulinet. On envoie chercher un nouvel appareil. Pendant ce temps, cinq ou six ouvriers escaladent le piédestal de la colonne et commencent à travailler de la pioche et de la pince sur le fût de la colonne qui ne paraît pas suffisamment entamé. A quatre heures et demie, on hisse de nouveaux cordages. Le clairon avertit de s'éloigner.

A cinq heures un quart, les cabestans recommencent à fonctionner. La tension des câbles s'opère lentement. Chacun est haletant.

Un cri, étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches. La colonne s'ébranle. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse. Puis, après avoir oscillé un instant sur sa base, cette masse de bronze et de granit tombe sur le lit qui lui a été préparé. Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines : des nuages de poussière s'élèvent dans les airs.

La colonne est toute disloquée. La statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc. En deux minutes, le drapeau rouge est arboré sur le pié-



LA PLACE DE LA BASTILLE. — LES BATEAUX-PÉTROLE SOUS LA VOUTE DU CANAL SAINT-MARTIN.

Eau-forte de Martial-Pothémont. — (Collection Victor Prouté.)

La place de la Bastille et ses environs, rues, boulevards, offraient, le lendemain des sinistres journées de mai, un spectacle navrant. Partout de grands trous noirs. Parmi les constructions incendiées se trouvèrent le café Gibé, à l'angle du boulevard Beaumarchais et de la rue Saint-Antoine, la brasserie des Phares de la Bastille, sur la place même.



L'HÉRITAGE.

Composition de H. DAUMIER. — (Collection du *Charivari*.)

destal qui est resté debout. Un fédéré escalade le soubassement de l'ex-édifice et prononce un discours. Il est interrompu par la foule, qui désire écouter le général Bergeret, monté sur les débris de la colonne brisée. Dessinateurs et photographes sont à leur poste pour prendre des croquis. On vend sur la place une brochure intitulée : *Oraison funèbre des citoyens morts pour la République,* avec la souscription pour leur élever un monument commémoratif à l'endroit même de la colonne Vendôme.

Pendant que les démolisseurs travaillent à renverser la colonne sur un lit de fumier, les Peaux-Rouges qui nous gouvernent sablent le champagne



RUINES DE LA COLONNE VENDÔME APRÈS LA COMMUNE.
Eau-forte de MARTIAL-POTHÉMONT. — Collection Victor Prouté.)

sur les estrades où ils étaient installés. A la page écrite de sang et de boue de la révolution du 18 mars, il faudra ajouter les orgies de la Commune, alors que de pauvres gardes nationaux râlaient leur agonie aux remparts, que d'autres, égarés, mouraient de faim dans les catacombes, et qu'aux ambulances on manquait de chirurgiens.

J. D'ARSAC.

Complainte du chansonnier.

On voit avec leurs insignes
Arriver nos r'présentants.
Ils ont tous l'air très contents.
Faut dir' qu' c'est des gens bien dignes !
Ceux qui les insult'nt, souvent
N'en pourraient pas faire autant.

Des orchestres très conv'nables,
Et qui jouaient en même temps,
Mais sur des airs différents,
Rendaient la fête agréable.
On s' s'rait cru à l'Opéra
Qui, d'ailleurs, n'est pas loin d' là.



Croquis de MARTIAL-POTHÉMONT.
Vue prise pendant les incendies de la Commune. — (Collection Victor Prouté.)

Au signal du machiniste
On vira le cabestan,
Mais la cord' se tendit tant
Qu'on redoutait un sinistre.
L'appareil avait le tort
De n' pas être le plus fort.

Enfin, il faut qu'il succombe.
A cinq heures trente-cinq...
Quel exempl' pour Henri Cinq !
La colonn' s'inclin' et tombe...
Et Napoléon Premier
S'étale dans le fumier.

La foule se précipite
Pour ramasser les débris
De ce monstre qui l'a mis'
Dans un état si critique.
Chacun, en signe d'espoir,
Agite en l'air son mouchoir !

Mais lorsque l'on examine
Cett' colonne de canons,
Ell' n'était fait' que d' moellons...
C' monument n' payait pas d' mine.
D' bronze il n'y avait pas beaucoup :
On nous avait monté l' coup.



PARIS LA NUIT
PENDANT LES INCENDIES DE LA COMMUNE.
Croquis d'après nature, par MARTIAL-POTHÉMONT.

La Commune à l'Opéra-Comique.

(17 mai)

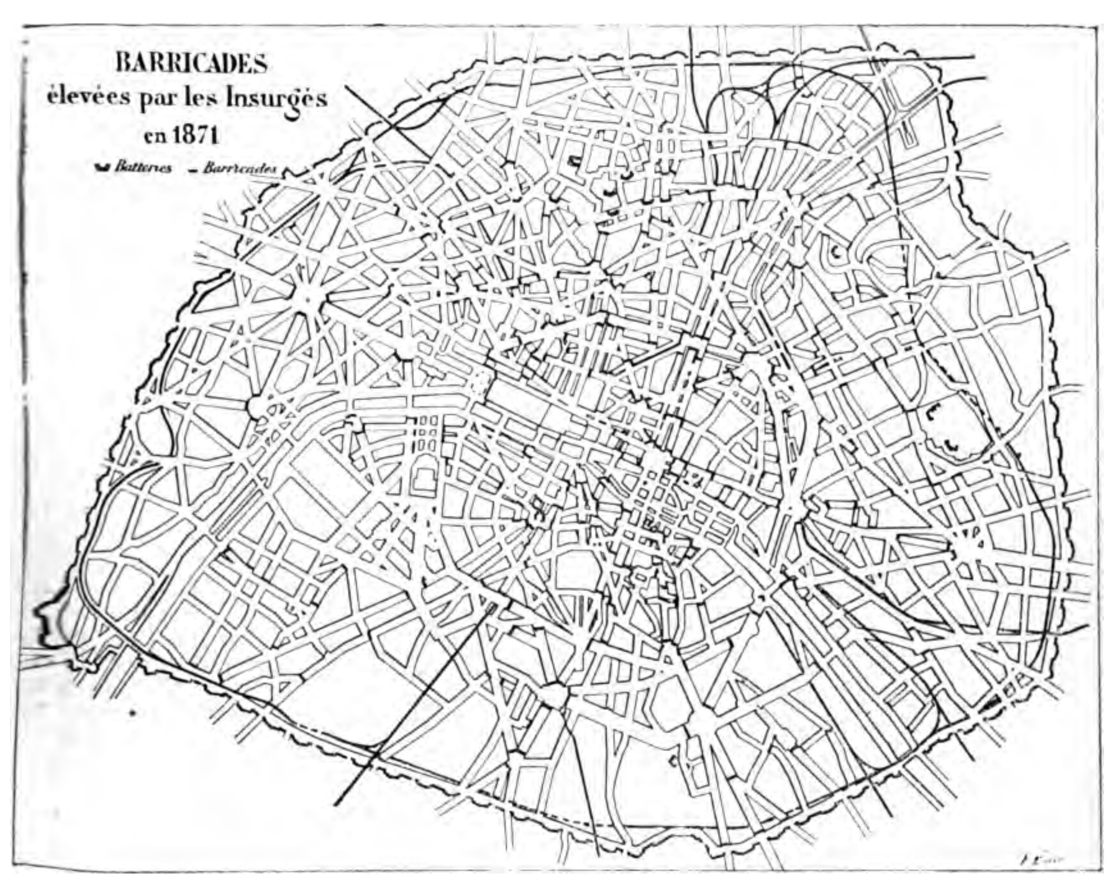
BIEN que la représentation eût été annoncée pour sept heures et demie, une heure plus tard la loge officielle réservée aux chefs du régime nouveau était encore vide. Comme je l'ai déjà dit, des rumeurs inquiétantes couraient depuis plusieurs jours au sujet de l'approche des Versaillais; et pire encore, quarante-huit heures venaient de s'écouler sans qu'aucune « victoire signalée » eût été affichée sur les murs de Paris ou annoncée dans les journaux.

Le théâtre était plein, du par-

terre au paradis; le vacarme devenait terrifiant et la chaleur accablante; le gaz, fort heureusement, n'apportait qu'un mince contingent de lumière et aussi de calorique, les compagnies n'étant pas encore à même d'en fournir en quantité suffisante. On ne voyait guère que des uniformes dans les loges et aux fauteuils, mais les régions supérieures étaient envahies par les blouses, sur lesquelles tranchaient çà et là quelques redingotes; les femmes surtout

Vers neuf heures moins un quart, les portes des loges officielles s'ouvrirent enfin et livrèrent passage à leurs hôtes d'un soir. Hélas! ce n'était pas les grands chefs de la Commune; nous avions à nous contenter des seconds rôles; ceux-ci, du moins, ne le cédaient en rien à leurs supérieurs hiérarchiques comme magnificence dans leurs atours. Leurs uniformes disparaissaient positivement sous les broderies et les galons d'or.

Sur-le-champ, l'orchestre attaqua l'inévitable



PLAN DES BARRICADES ÉLEVÉES PAR LES INSURGÉS EN 1871.

Dressé d'après les documents de l'époque, par Alexandre Meunier. — (Collection Charles Simond.)

y faisaient un bruit infernal. Les deux avant-scènes du rez-de-chaussée restaient inoccupées; dans les autres se trouvaient en grand nombre des journalistes et quelques femmes venues pour critiquer le physique et la tournure des « dames de nos nouveaux gouvernants ». Une loge concentrait particulièrement l'attention du public: celle qui l'occupait, une femme du monde, à n'en pas douter, avait arboré une toilette de soirée rehaussée d'une parure de splendides diamants; tandis que ses égales au point de vue social s'étaient fait, cela sautait aux yeux, un point d'honneur de s'habiller avec la plus stricte simplicité. Il m'a été impossible à l'époque de découvrir le nom de cette dame; oncques ne l'avais vue avant et ne l'ai revue depuis.

Marseillaise, dont les spectateurs des galeries reprenaient en chœur le refrain; le bâtiment en tremblait sur ses bases, et, malgré le tapage effroyable, encore percevait-on distinctement comme un écho formidable la grande voix de la foule chantant au dehors : « Aux armes, citoyens... » Les auditeurs de la loge officielle donnèrent le signal des applaudissements et, au lever du rideau, une comédienne en péplum et en cothurnes nous déclama les fameuses strophes. Puis le rideau tomba et l'auditoire se précipita au foyer, ou plutôt peut-être au dehors, car la circulation resta assez libre dans l'intérieur du théâtre. Parmi ceux qui se promenaient de long en large au foyer, j'aperçus la dame aux diamants appuyée aux bras d'un individu d'allures

assez vulgaires, mais revêtu d'un uniforme somptueux. Il me sembla reconnaître aussi le ministre d'Amérique, mais je ne l'affirmerais pas.

L'entr'acte finit; je regagnai ma place. Cette fois, le rideau se leva sur une scène de comédie qui ne parut intéresser que médiocrement les spectateurs; le clou de la soirée était évidemment le duo annoncé de Mme Ulgalde et d'un ténor dont j'ai oublié le nom. C'était, chuchotait-on autour de moi, un amateur de grand avenir.

Mais à peine Mme Ugalde avait-elle lancé ses premières notes, qu'un clairon des francs-tireurs de la Commune parut sur le devant d'une loge vide et sonna la charge. L'effet fut saisissant. L'auditoire se leva comme un seul homme et courut aux portes. En moins de cinq minutes la salle était vide. Cependant, j'avais laissé passer l'avalanche humaine, et lorsque je sortis à mon tour, on m'assura que c'était une fausse alarme ou plutôt une simple plaisanterie. Personne toutefois ne rentra au théâtre.

Ainsi se termina la grande représentation de gala de la Commune, et tout observateur attentif pouvait dès lors prévoir sans peine le prochain dénouement de la sanglante aventure insurrectionnelle.

Le clairon mystificateur venait, inconsciemment peut-être, de sonner son glas de mort.

(*Un Anglais à Paris.*)



PARIS EN 1871.
RUE MOUFFETARD. — ENTRÉE DU MARCHÉ DES PATRIARCHES.
Eau-forte de MARTIAL-POTHÉMONT. — (Collection G. Olive.)

Une visite à l'ossuaire de l'église Saint-Laurent.

Nous avons pu pénétrer dans le curieux ossuaire qui vient d'être découvert dans les substructions de l'église Saint-Laurent.

Cette trouvaille, rapprochée des bruits sinistres qui coururent il y a quelques années, et surtout les circonstances singulières dans lesquelles elle s'est produite, ont donné lieu à une enquête qui éclaircira sans doute ce mystérieux événement.

La crypte où se trouvent les squelettes est située derrière le chœur, au-dessous de la chapelle de la Vierge, qui occupe le petit bâtiment circulaire faisant le coin du faubourg Saint-Martin et de la rue Sibour. On enjambe des décombres, puis on descend un petit escalier de pierre rapide et sombre; on pose le pied sur une terre molle ou grasse : c'est l'entrée du caveau. Tout d'abord une odeur étrange me saisit à la gorge, odeur *sui generis*, et que j'appellerai sépulcrale. Mes yeux ne s'habituaient pas encore à la lueur vacillante d'une bougie fichée dans la terre.

Cette lueur frappait obliquement sur le crâne dénudé d'un squelette dont elle accusait avec exagération les saillies et les dépressions.

Les mâchoires étaient démesurément ouvertes, comme si le mort eût voulu dans un suprême effort lancer un appel desespéré. Autour de lui

tout était sombre. Bientôt, cependant, on apporta d'autres bougies et je pus me rendre compte de la conformation du caveau et de son funèbre contenu.

C'est un hémicycle voûté, percé de deux soupiraux fort étroits qui ont été bouchés à une époque relativement récente.

On y pénètre par trois entrées formées au moyen de deux piliers en arceaux.

Le côté droit seulement a été déblayé; à gauche, la terre recouvre encore les squelettes peu profondément enfouis, car à chaque instant le pied se heurte à quelque affreux débris.

Quatorze squelettes ont été ainsi mis à découvert, mais ils recouvrent une seconde couche de cadavres et peut-être une troisième.

Ils ont été ensevelis sans bière, dans de l'humus ou terre de jardin, et recouverts de chaux.

Ils sont symétriquement pressés, et avec un ensemble de dispositions qui impliquerait que l'opération a été faite en une seule fois et avec la préoccupation de faire tenir le plus grand nombre de cadavres dans un espace restreint.



RUELLE DES PATRIARCHES. — QUARTIER SAINT-MÉDARD.

D'après un dessin de M. Albert MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

La plupart sont des squelettes d'hommes, reconnaissables surtout par la forme du crâne et la formation de l'os iliaque; leur taille varie de 1 m. 50 à 1 m. 70.

L'inhumation, paraissant de beaucoup postérieure au décret de la première Révolution qui interdit l'ensevelissement dans les églises, doit avoir été sinon criminelle, du moins illégale.

Un témoin, parmi les infiniment petits, vient corroborer cette opinion : c'est un insecte que vient de trouver un entomologiste qui nous accompagne, et *qui se nourrit exclusivement de ligaments;* il est peu probable que cette bestiole se soit imposé un jeûne de quatre-vingts ans.

En outre, près de la tête d'un squelette de femme déterré non loin d'un des piliers de la triple entrée, on a trouvé un peigne d'écaille, dont la fabrication ne peut remonter fort loin, et qui a pu être orné de matières précieuses.

En inspectant les murs du souterrain, on voit qu'il a dû servir de prison, à une époque fort antérieure à l'enfouissement de ces cadavres.

Nous avons, à l'aide d'une allumette-bougie, déchiffré quelques grossières inscriptions:

BARDOM 1713.
JEAN SERGE
1714.
VALENT.....

Ces noms sont placés en face de l'ouverture du soupirail qui donnait sur la rue Sibour, ancienne rue de la Fidélité.

Les murs du caveau portent des traces de crépi qui dénoncent une restauration qui ne doit pas remonter à plus de quelques années.

J'ai remonté le petit escalier de pierre en haut duquel on m'a fait remarquer une excavation pratiquée sous la maçonnerie en brique du calorifère, et dont la récente construction est de toute évidence.

Là ont été retrouvés sept cadavres; leur enfouissement ne peut absolument remonter à plus

de quelques années, et la situation anormale de leur sépulture prouve surabondamment qu'il y a eu crime.

Quel est l'assassin? Quelles sont les victimes? Il y a, renfermé dans une armoire, le squelette d'une jeune femme encore orné de magnifiques cheveux blonds; les commères qui assiègent les alentours de l'église parlent de la fille d'un marchand de vin du quartier; on ne sait quel fondement accorder à ce bruit qu'éclaircira l'instruction.

Toujours est-il qu'il y a là un fait mystérieux, illégal, dont la justice est saisie, et c'est d'elle que les citoyens doivent attendre les éclaircissements qui leur sont dus.

L'ETOILE.

(Journal officiel de la Commune.)

Mort des otages.

Un émissaire de la préfecture de police se présenta, avec quelques insurgés en armes, au premier étage du bâtiment de l'ouest, en proférant d'horribles menaces : « Les royalistes assassinent les républicains; c'est horrible! Il faut que cela finisse! » Puis, prenant une liste marquée au crayon rouge, il cria : « Citoyen Darboy! citoyen Deguerry! citoyen Bonjean! citoyen Ducoudray! citoyen Clerc! citoyen Allard! » C'étaient les six victimes vouées à la fureur d'une démagogie en délire. Tout le monde connait les trois premières; le P. Ducoudray, de la Compagnie de Jésus, était le supérieur de l'établissement d'instruction de l'ancienne rue des Postes, et consacrait son dévouement à donner au pays de bons chrétiens et de bons Français; le P. Clerc, également jésuite et ancien officier de marine, était un des directeurs du même établissement; M. l'abbé Allard, ancien missionnaire apostolique, venait de se dévouer au service des ambulances : il portait encore le brassard et la croix de la Société internationale de Genève.

Chacun répondit d'une voix ferme et résignée : « Présent! »



PARIS EN 1871. — RUE D'HAUTEFEUILLE.

Dessin d'après nature, par M. Albert MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

J'appris le lendemain même, de la bouche de Mgr Surat, premier vicaire général de Paris, que les Pères jésuites avaient reçu l'avant-veille quelques hosties consacrées; les PP. Ducoudray et Clerc avaient pu se donner dans ce moment suprême la sainte communion; ils lui avaient fait passer au moment de l'arrivée des assassins deux saintes hosties; il en avait donné une à M. Deguerry, qui marcha ainsi à la mort avec la force chrétienne et les espérances immortelles que donne le pain de vie.

Au moment de descendre, Mgr Darboy et M. Bonjean, qui déployèrent jusqu'à la fin une invincible fermeté, se donnèrent le bras. Tous furent abreuvés de grossières injures jusqu'au lieu de leur supplice; on avait choisi un réduit obscur du chemin de ronde qui sépare les bâtiments de la prison du rempart extérieur. Les victimes purent s'adresser de salutaires encouragements et se donner absolution et bénédiction. On attribue à Mgr l'archevêque quelques paroles que lui aurait dictées son cœur d'archevêque; non seulement je n'ai pu constater l'authenticité de ces paroles, il m'a même été impossible de m'assurer s'il avait parlé. Il est très probable qu'en face de la mort, les victimes se tinrent dans un religieux

recueillement, ne répondant que par le silence et le pardon aux insultes de leurs bourreaux. Ce qui est hors de doute, c'est que tous montrèrent un calme et une dignité inaltérables.

Les bourreaux ne devaient pas être nombreux, ou l'ivresse et la fureur devaient avoir bien nui à la justesse de leur tir. Quelques-unes des victimes, en effet, ne furent atteintes que par deux projectiles. Lorsque les corps furent retrouvés, je fis examiner celui de M. Deguerry par trois médecins des plus compétents, les docteurs de Beauvais, Moissenet et Raynaud. Une balle ronde avait pénétré à côté de l'œil droit dans le crâne, et s'était enchâssée dans les fragments osseux; on la conserve dans l'église de la Madeleine. D'après les conclusions des médecins, la mort avait été instantanée. Au moment d'être frappé, M. Deguerry, dans un mouvement qui convenait à sa nature militaire, avait ouvert sa soutane et présenté son cœur aux balles de ses bourreaux; celle qui avait atteint le poumon avait seulement traversé la partie postérieure de la soutane.

Abbé Lamazou.

(*La place Vendôme et la Roquette.*)



PARIS EN 1871. — RUE SAINT-MARTIN. — TOUR DU VERT-BOIS.

Dessin d'après nature, par M. Albert Maignan. — (Collection Albert Maignan.)

Le Val-de-Grâce.

Le lundi 22 mai, jour de la première attaque des troupes de Versailles, un membre de la Commune, jeune homme alerte et d'intéressante figure, arriva de bonne heure au Val-de-Grâce. Il portait en sautoir le large ruban rouge, insigne de sa position et marque de son autorité, un chassepot en bandoulière et un revolver à la ceinture. Du reste, pas de costume militaire, mais un veston correct et, je me le rappelle, un chapeau de haute forme. La mise convenable, quoique sans gêne, d'un courtier de haut commerce. Il conduisait sa troupe, composée de ceux qu'on appelait les vétérans de la garde nationale, braves gens de cinquante à soixante ans dont les allures étaient bien peu guerrières. Pendant deux heures, il s'agita beaucoup et fit, je le suppose, d'excellente besogne.

Les circonstances m'ayant rendu chef de l'hôpital par intérim, je dus, pour les choses du service, m'entretenir fréquemment avec lui. Nos relations d'une heure furent des plus courtoises; nous nous disions « monsieur » et non pas « citoyen ». Il quitta notre hôpital pour s'occuper des barricades. Depuis, je ne l'ai jamais rencontré.

Les choses demeurèrent en l'état pendant les journées du lundi et du mardi. Les vétérans paraissaient prendre un médiocre souci de leurs fonctions, non plus que de nos personnes; ils étaient peut-être nos gardes, mais non pas nos geôliers. Leur troupe, du reste, diminuait à vue d'œil. De tous ceux qui trouvaient le prétexte ou l'occasion de s'en aller, nul ne revenait.

Le mercredi 24 mai, vers neuf heures du matin, deux obus, lancés à une minute d'intervalle, pas

sèrent, en les effleurant, par-dessus les toits de l'hôpital. Dix à douze minutes après, deux autres obus nous arrivèrent encore, et il en fut ainsi jusqu'à trois heures du soir. Une petite salve de coups de canon était tirée toutes les dix minutes, et fort régulièrement le Val-de-Grâce recevait ses deux obus. Il en reçut soixante-dix-huit ou quatre-vingts. La plupart tombèrent dans les jardins et dans les cours; quelques-uns vinrent frapper les murs; un côté de l'église conserve encore une assez large trace des coups ainsi portés; mais aucun n'éclata dans les salles des malades, dans les endroits peuplés. C'est une chose assez singulière que quatre-vingts obus tombant et éclatant dans un espace aussi rempli que l'était alors le Val-de-Grâce n'arrivèrent à tuer ni à blesser personne.

A deux heures environ, nous entendîmes près de nous comme un formidable coup de tonnerre, et ce fut dans tout l'hôpital un indescriptible cliquetis d'éclats de verre pleuvant sur les dalles et sur les planchers. La poudrière du Luxembourg venait de sauter. Les cloisons et les murs n'étaient nullement endommagés par l'ébranlement, mais peu de vitres avaient résisté.

Trois heures sonnaient lorsqu'une troupe de soldats de marine, après avoir franchi les barricades avoisinantes, fit irruption dans notre hôpital. Un puissant murmure de satisfaction et de soulagement l'accueillit en libératrice. Les vétérans avaient eu la prudence de s'éclipser. Pourtant, un d'entre eux, placé en sentinelle au fond du jardin potager, ne trouva aucune issue pour s'échapper et tomba entre les mains de ses adversaires. Ce fut bien malheureux pour lui. Le soir même, le sergent-concierge vint me dire que l'histoire des obus lui avait été racontée par un artilleur et qu'ils venaient bien d'une batterie française. Je lui répondis presque vertement, refusant de le croire. Mais, le lendemain, un capitaine d'état-major, qui s'était cassé la jambe en tombant de cheval, fut confié à mes soins. Tout en lui appliquant un appareil, le mieux possible, je causais avec lui des affaires de la veille. Il n'y avait guère alors qu'un sujet de conversation, cela se comprend. Il me raconta que le général commandant l'attaque du cinquième arrondissement voulut, avant de lancer ses soldats, débarrasser un peu le terrain et mettre un certain désordre dans les troupes de la Commune, qu'il savait être massées autour du Panthéon. En conséquence, il donna l'ordre à une batterie d'artillerie d'envoyer des projectiles sur le point ainsi occupé. Le commandant, qui ne connaissait pas, il faut le croire, les monuments de Paris, renseigné, il faut le croire aussi, par des cartes d'une lecture difficile, prit le dôme du Val-de-Grâce pour celui du Panthéon, et ses projectiles se trompèrent absolument de direction. Comme je manifestais mon étonnement, le capitaine ajouta : « J'ai dû porter moi-même au commandant X... l'ordre du général de cesser le feu, attendu que l'attaque dans les rues allait



PARIS EN 1871. — SOUS LES MURS DU PALAIS ABBATIAL.
Dessin d'après nature, par M. Albert Maignan. — (Collection Albert Maignan.)

commencer; remarquant la direction des pièces, je lui dis : « Mais, mon commandant, est-ce que « vous croyez tirer sur le Panthéon? — Sans doute, « me répondit-il. — Vous vous trompez, c'est le « Val-de-Grâce! — Le Val-de-Grâce!... ah! N. D. D. « je le bombarde « depuis ce matin! »

Dr SERVIER.
(*Le Val-de-Grâce.*)

Paris après la Commune.

Quel spectacle offrait Paris au lendemain de la semaine sanglante! Dès le Point-du-Jour commence la longue série de toits effondrés, de murs abattus, de poutres noircies; aux Champs-Élysées, la toiture du Palais de l'Industrie est crevée. De la place de la Concorde à l'Hôtel de Ville, par ces trois magnifiques voies qui mènent à l'ancienne barrière du Peuple, rue de Rivoli et sur les deux rives de la Seine, ce ne sont que pierres calcinées, ruines et décombres. Des rues entières ont disparu. Quelques-uns des monuments qui formaient la parure de cet admirable quartier gisent informes au pied des grands murs noircis par les flammes. Le ministère des Finances n'est plus qu'une masse de décombres. Le socle de la colonne Vendôme subsiste seul. En face, la svelte Légion d'honneur et le Conseil d'État ont eu le même sort. Le superbe quadrilatère que formaient le Louvre et les Tuileries, ouvert au nord et à l'ouest, permet aux deux arcs de triomphe de la place de l'Étoile et de la place du Carrousel de se voir à travers les fenêtres béantes des Tuileries. Plus loin le Palais de Justice est atteint et la place de Grève n'offre plus à l'est la belle perspective de la maison du Peuple; le Peuple a laissé ses sinistres mandataires détruire sa demeure. Un nuage épais de fumée désigne le lieu où s'élevait l'Hôtel de Ville...



PARIS EN 1871. — COUR ET PASSAGE CHARLEMAGNE, RUE SAINT-ANTOINE.
D'après nature, par M. Albert MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

Jour et nuit des cavaliers, le sabre au poing, le revolver chargé dans les fontes, sillonnent la cité. Toutes les maisons sont fouillées de haut en bas, par la police et par la troupe, à la recherche des fédérés. Les cafés, les débits de vin sont obligatoirement fermés à onze heures du soir. L'industrie des crieurs de journaux et des camelots est interrompue. Les feuilles publiques ne peuvent plus paraître qu'avec l'autorisation du commandant en chef de l'armée de Paris. Les théâtres chôment. Jusqu'au 3 juin il faut un laissez-passer de l'autorité militaire pour entrer à Paris ou pour en sortir. Le mouvement de l'immense organisme qu'est Paris est comme arrêté : les seuls gardes nationaux que l'on aperçoit, et que désigne un brassard tricolore, sont ceux qui ont prêté leur concours pour le rétablissement de l'ordre; les fusils, au nombre de 450,000, ont été rapportés dans les mairies et dans les arsenaux; les costumes et les képis qui peuvent désigner aux poursuites ont disparu comme par enchantement.

Cependant la vie de Paris ne tarde pas à re-

prendre et sous toutes ses formes, aussi intense, aussi fébrile que la veille. Dès le 3 juin, la suppression du laissez-passer rétablit les communications plus nombreuses que jamais après cette longue interruption entre la province et Paris. Le Paris curieux, le Paris laborieux, le Paris patriote, se retrouvent aux funérailles réparatrices de l'archevêque, de Chaudey et des otages, aux guichets des souscriptions pour l'emprunt de deux milliards et enfin à la revue de Longchamp, le 20 juin. Ce grand spectacle militaire, à pareil jour, fut le plus beau de tous ceux qui furent donnés depuis, dans le cadre incomparable assigné à ces cérémonies.

E. Zévort.

Histoire de la troisième République.

La Présidence de M. Thiers.

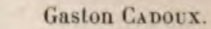
(Paris, Félix Alcan, éditeur.)



PARIS EN 1871. — QUAI DES ORFÈVRES ET LA SAINTE-CHAPELLE.
Dessin d'après nature, par M. Albert Maignan. — (Collection Albert Maignan.)

L'emprunt de 350 millions (1).

L'empressement patriotique de la population lors de l'emprunt de juillet 1871, où l'État demandait 2 milliards et où on lui offrit 4 milliards et demi, et la sympathie avec laquelle le monde financier suivait les efforts de la municipalité de Paris pour faire honneur aux engagements de la ville permettaient d'avoir confiance dans la réussite de cet appel au crédit; mais il fallait réaliser promptement ces 350 millions, et l'on ne savait guère, à ce moment, de quelles immenses ressources la France pouvait disposer. On fit donc aux souscripteurs des conditions avantageuses : on leur accorda notamment 130 francs de prime de remboursement. Les obligations, émises au taux de 270 francs, étaient remboursables à 400 francs, rapportaient un intérêt annuel de 12 francs, et participaient au tirage au sort de 352 lots représentant une valeur de 1,500,000 francs. A distance on peut juger ces avantages excessifs; mais il faut songer qu'avant tout, en 1871, il fallait réussir. L'emprunt, amortissable en 75 années, sera remboursé en 1946. Le succès de cette souscription fut très grand, l'emprunt fut couvert quinze fois. La spéculation s'exerça sans doute sur cette émission; mais le nombre des petites souscriptions fut grand, et ce fait fit une vive impression.



Gaston Cadoux.

Les Finances de la Ville de Paris. (Berger-Levrault.)

(1) Cet emprunt, de même que celui des 2 milliards et l'obligation de payer à l'Allemagne le premier acompte de l'indemnité de guerre n'amenèrent pas la rareté de l'argent que l'on redoutait. La création par le Comptoir d'escompte de coupures de 5 francs, de 2 francs et 1 franc, facilita les petites transactions. Quant à la crise financière qu'aurait pu produire l'immense déplacement de capitaux qui eut lieu pendant les derniers mois de 1871, elle fut très heureusement conjurée,

(E, Zévort.)

Pourquoi M. Thiers fut élu Président de la République.

La majorité des membres de l'Assemblée de Bordeaux étaient des « ruraux », comme on les appelait, c'est-à-dire des hommes qui, éloignés des passions et des entraînements de la grande ville, n'avaient jamais eu de sympathie pour l'Empire, né d'un coup d'audace, puis tombé sous le mépris à la suite des désastres provoqués par lui. Mais ces « ruraux » élevés dans la crainte des excès révolutionnaires de 1793 et

1848, et confirmés dans cette terreur par la toute récente insurrection communaliste, n'éprouvaient que défiance accompagnée d'épouvante pour la République, qu'ils croyaient ne pouvoir exister sans violences, sans menaces, sans échafauds, ou tout au moins sans abus et sans vexations.

Avec de telles craintes il n'était pas étonnant que dans les campagnes on se tournât vers les royalistes, et qu'en eux seuls on vît les sauveurs de la société, de l'ordre et de la fortune publique. Les royalistes ou, comme on les nommait, les conservateurs, n'étaient-ils point, dans l'espérance de leurs électeurs, des hommes prudents par éducation, respectables par tradition, supérieurs par origine, et la royauté elle-même ne rappelait-elle point l'âge d'or de la politique? A la vérité, si ceux qui pensaient ainsi avaient lu attentivement l'histoire exacte de tous les règnes et de tous les rois, ils auraient été singulièrement désillusionnés et sur les règnes antérieurs à la Révolution de 1789 et sur ceux qui avaient suivi la chute de Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Louis-Philippe. Ils se seraient convaincus que sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet les royalistes eux-mêmes avaient, en bien des rencontres, critiqué le pouvoir, renversé les ministères et exprimé leur mécontentement en appelant des réformes. Les ruraux, maîtres de la situation, ne tenaient pas compte de ces leçons qu'ils ignoraient, d'ailleurs, pour la plupart. Ils avaient des prédilections préconçues pour la monarchie, et c'était tout. Il faut reconnaître, toutefois, que leurs forces n'étaient pas concentrées vers un but déterminé et que leur premier mouvement fut celui du patriotisme lorsqu'ils confièrent, avec une imposante majorité de suffrages, les destinées du pays à M. Thiers.

Ce choix était, au reste, indiqué : Thiers était, sans conteste, le premier homme d'État de la France, et le seul, en réalité, à qui il fût alors possible de remettre la sauvegarde de la patrie. Il n'y avait pas d'autre personnalité éminente que l'on pût opposer à Bismarck. L'Empire n'avait créé aucune de ces hautes capacités qui s'imposent à la considération et au crédit de tous. Thiers, au contraire, se recommandait à tous les partis par des services passés, par son immense expérience, par ses qualités merveilleuses d'orateur et de parlementaire familiarisé avec les débats législatifs, par sa lucidité et la vigueur de son intelligence, par son ardeur au travail, par sa grande foi patriotique, par sa sagesse dont on avait malheureusement si peu profité lorsqu'il avait protesté contre la politique étrangère de M. Émile Ollivier et contre la déclaration de guerre, par son dévouement, enfin, lorsqu'il avait, au cours des hostilités, fait tous ses efforts pour concilier à la France les sympathies de l'Europe.



MORT DE MESSALINE.
Prix de Rome. Grand prix de peinture de 1870. Tableau de M. Lematte.
(École des Beaux-Arts.)

Son attitude sous l'Empire ne pouvait qu'augmenter son autorité morale. Il avait donné des preuves de sa droiture quand, un des premiers, il s'était déclaré contre le coup d'État avant et après le 2 décembre; quand, le 4 septembre, il avait contribué à refréner les passions démagogiques. Les républicains, tout en sachant que son libéralisme était essentiellement modéré, lui avaient, en grande partie, donné leurs voix aux élections du 8 février. Élu dans vingt-six circonscriptions, il avait obtenu plus de deux millions de suffrages, représentant l'immense majorité du corps électoral. D'autre part les monarchistes n'oubliaient pas que son libéralisme, si bien vu des partisans de la République, était au fond plutôt favorable à la monarchie constitutionnelle. Ministre de Louis-Philippe, il ne s'était jamais montré l'adversaire personnel du roi et de la royauté, et lorsqu'il avait combattu dans les rangs de l'opposition, c'est contre les hommes au pouvoir qu'il avait dirigé son action. En 1848, quand la République avait été proclamée, il était demeuré l'inflexible soutien de l'ordre et de la loi; on l'avait vu plus d'une fois, à la tribune, tenir tête aux fanatiques des idées extrêmes, aux socialistes surtout, et il était resté ainsi l'interprète le plus écouté, le plus applaudi des conservateurs eux-mêmes.

Charles Simond.
(*Histoire d'un patriote.*)



LES ADIEUX D'ŒDIPE.
Prix de Rome. Grand prix de peinture de 1871. Tableau de M. Toudouze.
(École des Beaux-Arts).

Thiers n'était un républicain ni de sentiment ni de conviction. Son idéal politique ne dépassait pas la monarchie constitutionnelle. Il avait travaillé à l'avènement de celle-là... Il voulait une France libérale, affranchie du despotisme du souverain comme du joug théocratique, mais il l'imaginait gouvernée par les classes dirigeantes. Il redoutait la démocratie, il se défiait de la République... Il avait, en 1848, compté parmi ses adversaires les plus acharnés, mais s'il l'avait combattue, c'était au nom des intérêts conservateurs. Lorsque, vingt ans après l'avènement de l'Empire, la République avait reparu, il avait suivi le mouvement de l'opinion publique. Semblable à Turenne qui devenait plus hardi à mesure qu'il avançait en âge, à soixante-quinze ans il rompit avec les idées, les habitudes, les relations, les préjugés de toute une vie, et, une fois décidé à franchir l'Atlantique, il le franchit résolument, sans regarder en arrière. C'est lui surtout qui, par sa conversion à la République, détermina tant de conversions dans les rangs des « conservateurs », autour de lui d'abord, et parmi ses amis, puis, de proche en proche, par toute la France et dans toutes les classes de la société.

Charles Bigot.
(*La Fin de l'anarchie.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1871

Janvier.

1er. — Bombardement de Bondy. — Des bombes allemandes percent des casemates dans le fort de Rosny.

4. — Protestation des cinq académies contre l'arrestation du baron Thénard, conduit en Allemagne comme otage.

5. — Les batteries de siège prussiennes ouvrent le eu contre les forts du sud. — **Les projectiles** des batteries ennemies **arrivent pour la première fois dans l'intérieur de Paris.**

6. — Proclamation du général Trochu dans laquelle il déclare qu'il ne capitulera pas.

8. — Dans la nuit du 8 au 9, **beaucoup de monuments et de maisons sont atteints par les obus.** Un obus qui éclate dans le dortoir de l'établissement de Saint-Nicolas, rue de Vaugirard, tue cinq enfants et en blesse gravement six autres.

11. — Le Gouvernement de la Défense nationale décrète que tout citoyen atteint par les bombes prussiennes est assimilé au soldat frappé par l'ennemi. — **La fabrication du pain de luxe est interdite.**

14. — Richard Wallace propose à M. Jules Favre d'ouvrir une souscription en faveur des familles que le bombardement oblige à quitter leur domicile et s'inscrit pour 100,000 francs (le lendemain il faisait remettre à l'administration municipale une nouvelle somme de 30,000 francs pour les pauvres).

16. — Le bombardement de Paris détruit les serres du Jardin des Plantes.

18. — Arrêté du maire de Paris portant qu'à partir du 19 les boulangers ne devront distribuer du pain qu'aux porteurs d'une **carte alimentaire.** Le pain sera rationné à raison de 300 grammes par jour et par personne. — Arrêté réquisitionnant les combustibles, comestibles, denrées, liquides de toute nature, laissés par les personnes qui ont quitté Paris, ainsi que les logements des personnes absentes. — Couronnement de Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, à Versailles.

19. — Combat de Montretout et de Buzenval. — Dernière sortie (malheureuse) de l'armée de Paris. Mort d'Henri Regnault et de Gustave Lambert.

21. — Dans la nuit du 21 au 22, la prison de Mazas **est forcée : les émeutiers délivrent Gustave Flourens** ainsi que plusieurs autres détenus politiques.

22. — Dans la matinée, un certain nombre de gardes nationaux du 101e bataillon essaient de s'emparer de l'Hôtel de Ville : ils sont repoussés par les mobiles de la Vendée et la garde républicaine.

23. — Départ de Jules Favre pour Versailles, afin de discuter les conditions d'un armistice.

25. — Commencement de **l'incendie de Saint-Cloud** par les Allemands.

26. — Le feu est suspendu, des deux côtés, à partir de minuit.

27. — Proclamation du gouvernement informant la population qu'il a entamé des négociations ayant pour base la conclusion d'un armistice.

28. — Un armistice, dont la durée est fixée à vingt et un jours, **est signé à Versailles** par Jules Favre et Bismarck. — Organisation d'un service postal pour les lettres *non cachetées* entre Paris et les départements, par l'intermédiaire du quartier général prussien.

29. — Occupation de Saint-Denis et de tous les forts de Paris par les Prussiens.

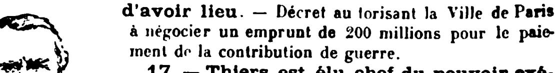
30. — Les premiers convois de ravitaillement sont dirigés sur Paris.

Février.

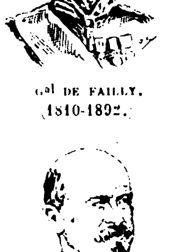
4. — Proclamation du gouvernement pour défendre l'ensemble de ses actes pendant la durée du siège. — Arrivée en gare du Nord du premier convoi de vivres (envoyé d'Angleterre).

8. — Élection des membres de l'Assemblée nationale.

10. — Le rationnement du pain cesse d'avoir lieu. — Décret autorisant la Ville de Paris à négocier un emprunt de 200 millions pour le paiement de la contribution de guerre.



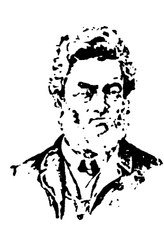
G^al DE FAILLY.
(1810-1892.)



Gal TROCHU.
(1805-1896.)



BISMARCK.
(1815-1898.)



JULES FAVRE.
Homme politique
(1809-1880.)



DE ROON.
Feld-maréchal
(1803-1879.)



GAMBETTA.
Homme politique.
(1838-1882.)

17. — Thiers est élu chef du pouvoir exécutif. — Les maires et adjoints de Paris, réunis à l'Hôtel de Ville, votent des remerciements au lord-maire de Londres et au peuple anglais, à l'occasion du ravitaillement de Paris.

26. — Signature à Versailles des préliminaires de paix. (Le traité définitif fut signé à Francfort le 18 mai.) — Commencement d'émeute dans la nuit du 26 au 27.

30. — Troubles autour de diverses casernes.

Mars.

1er. — Entrée des Prussiens à Paris, à 10 heures, par l'avenue des Champs-Élysées. Les magasins et les boutiques sont fermés, ainsi que la Bourse. — Des émeutiers s'emparent de canons qu'ils conduisent sur la butte Montmartre, sous prétexte de les soustraire aux Prussiens.

3. — Les Prussiens quittent Paris. — Des gardes nationaux s'emparent d'armes et de munitions renfermées dans quelques-uns des dépôts d'artillerie de Paris.

7. — Évacuation par les Prussiens des forts de la rive gauche de la Seine.

11. — Un arrêté du général Vinoy prononce la suppression des journaux *le Vengeur, le Cri du Peuple, le Mot d'Ordre, le Père Duchêne, la Caricature* et *la Bouche de Fer.*

15. — Le général Valentin est nommé **préfet de police.**

18. — Le gouvernement envoie dans la matinée des troupes pour faire enlever de la butte Montmartre le matériel d'artillerie : la résistance de la garde nationale de Montmartre et la défection d'une partie des troupes de ligne font avorter l'entreprise. A 6 heures du soir, **les généraux Lecomte et Clément Thomas sont fusillés** dans la maison n° 5 de la rue des Rosiers. Dans la soirée, les insurgés envahissent l'état-major de la garde nationale et le ministère de la justice. — Arrestation du général Chanzy, à la gare d'Orléans. — Obsèques de Charles Hugo, au Père-Lachaise.

19. — Les bataillons insurgés, dirigés par un *Comité central de la garde nationale,* **s'emparent de l'Hôtel de Ville. — Le gouvernement se retire à Versailles.** — Appel d'Henri Martin, maire et député de Paris, à la population parisienne.

20. — Jusqu'à nouvel ordre et dans le but de maintenir la tranquillité, les propriétaires et les maîtres d'hôtel ne pourront congédier leurs locataires ou voyageurs. — Le comité central de la garde nationale convoque les électeurs pour l'élection d'un conseil communal. Protestation des vingt-huit principaux journaux de Paris contre cette élection.

20 (et **21**). — Mise en liberté de tous les militaires détenus dans les deux prisons du Cherche-Midi.

21. — Dans l'après-midi, **manifestation des « amis de l'ordre »** sur les boulevards. Les manifestants se dirigent ensuite vers la place de la Concorde, où les gardes nationaux les accueillent par des coups de fusil. Une centaine de morts ou de blessés. — **Le fort de Vincennes** est **livré aux gardes nationaux** par les soldats chargés de le défendre.

23. — Proclamation du vice-amiral Saisset aux habitants de Paris dans le but d'amener une transaction.

24. — Le comité central remet les pouvoirs militaires de Paris aux délégués Brunel, Eudes et Duval. — Protestation de la Jeunesse des Écoles contre le comité central.

25. — Bagarre place du Carrousel. Un jeune homme de vingt-deux ans, M. Trémelot, est tué par le poste placé près de la grille des Tuileries. — Arrestation de Charles Lullier (commandant en chef de la garde nationale de la Seine), par ordre du comité.

26. — Élection de la Commune.

27. — Proclamation de la Commune.

28. — Le comité central reste constitué et élit Assi comme président.

29. — La Commune décrète l'abolition de la conscription et la remise générale aux locataires des termes d'octobre 1870, janvier et avril 1871. — La vente des objets déposés au Mont-de-Piété est suspendue. — L'état-major du comité et une soixantaine de gardes nationaux se font photographier derrière la barricade de la place Vendôme.

31. — **La vente du tabac sur la voie publique est interdite.** — Première sortie officielle du citoyen Assi, gouverneur de l'Hôtel de Ville.

Avril.

1er. — Jules Vincent est délégué provisoirement par la Commune à la Bibliothèque nationale.

2. — La Commune décrète la séparation de l'Église et de l'État. — Elle fixe à 6,000 francs le maximum de traitement des employés aux divers services communaux. — **Premier engagement, à Neuilly,** entre les troupes de l'armée de Versailles et les gardes nationaux fédérés.

3. — Séance de l'Académie des sciences, sous la présidence de M. Delaunay. — **Tous les trains entre Paris et la province sont coupés.** — Un certain nombre de bataillons fédérés rencontrent sur la route de Versailles l'armée régulière qui les met en déroute. **Flourens est tué,** à Chatou, d'un coup de sabre, par le capitaine Desmarest.

4. — Arrêté du général Cluseret, délégué au ministère de la guerre, qui incorpore dans les bataillons fédérés tous les citoyens de dix-sept à trente-cinq ans, non mariés. — **Les troupes de Versailles reprennent le plateau de Châtillon** aux bataillons de la Commune.

5. — La Commune décrète que toutes les personnes arrêtées, pour complicité avec le gouvernement de Versailles, seront « les otages du peuple de Paris ». Toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du « gouvernement régulier de la Commune de Paris » sera sur-le-champ suivie de l'exécution d'un nombre triple des otages. — Arrestation de M. Icard, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. — Suppression du *Journal des Débats*, du *Constitutionnel*, du *Paris-Journal* et de *la Liberté*.

6. — Proclamation de la Commune de Paris aux départements. — **Dombrowski est nommé commandant de la place de Paris.** — **Arrestation de Mgr Darboy**, archevêque de Paris, et de plusieurs autres ecclésiastiques. — Le 137e bataillon va chercher aux Folies-Méricourt la guillotine et la brûle au pied de la statue de Voltaire.

7. — Proclamation du général Cluseret sur l'abus des galons.

8. — **Création d'une commission des barricades** — Les dames de la Halle vont réclamer le curé de Saint-Eustache arrêté et le font relâcher.

9. — Funérailles du colonel (de la Commune) Bourgoin, tué à Neuilly.

10. — Séance de l'Académie des sciences. — Destruction des cinq dalles sur lesquelles était posée la guillotine, devant la prison de la Roquette. — Arrêté ordonnant que l'église Saint-Pierre de Montmartre soit fermée. — Nul ne peut plus sortir de Paris sans un laissez-passer, délivré par la Commune.

11. — Protestation des pasteurs Guillaume Monod et E. de Pressensé contre l'arrestation de l'archevêque de Paris et des autres membres du clergé. — A 8 heures du soir, réunion des citoyennes patriotes, rue du Temple, 79, salle Larcher, pour organiser la défense de Paris par les femmes. — **Le maréchal de Mac-Mahon prend le commandement de l'armée de Versailles.**

12. — **La Commune décrète la démolition de la colonne Vendôme.**

14. — Arrestation de Gustave Chaudey. — Perquisitions dans l'hôtel Thiers et dans l'hôtel Pereire, d'où l'on enlève toutes les bouteilles cachetées.

15. — **La télégraphie privée recommence à fonctionner** dans 9 bureaux. — Réouverture d'une partie des musées du Louvre. — Perquisitions chez les dominicains d'Arcueil.



EUG. PELLETAN.
Homme politique.
(1813-1884.)



SERGENT HOFF.
(né en 1836.)



Gal DE CHABAUD-LATOUR.
(1804-1885.)



EUG. VAUTRAIN.
Avocat
et homme politique
1818-1881.)



Gal LALLEMAND.
(1817-1893.)



Gal CREMER.
(1840-1876.)

16. — Institution d'une **cour martiale** sous la présidence de Rossel.

18. — La cour martiale condamne à la peine de mort Girot, chef du 74e bataillon fédéré, « coupable d'avoir refusé de marcher contre l'ennemi. » — Suppression des journaux *le Soir, la Cloche, l'Opinion Nationale* et *le Bien public*.

19. — **Les troupes de Versailles s'emparent d'Asnières.** — Lancement d'une nouvelle canonnière, *la Voltigeuse* (sortie des ateliers Cail).

20. — **Création d'une compagnie d'aérostiers** civils et militaires de la Commune de Paris, sous les ordres du citoyen Claude-Jules Duruof. — Arrêté de la commission exécutive de la Commune supprimant le travail de nuit dans les boulangeries.

22. — **La Cécilia** est nommé **commandant de la place de Paris.**

24. — Réouverture de la Bibliothèque nationale.

25. — Suspension d'armes, à Neuilly, de 9 heures du matin à 5 heures du soir.

26. — **Raoul Rigault** est nommé **procureur de la Commune.** — Arrêté du général Cluseret créant dans chaque municipalité de Paris un bureau militaire chargé de requérir les armes et de recher cher les réfractaires.

29. — Élie Reclus est nommé directeur de la Bibliothèque nationale.

30. — **Arrestation de Cluseret** par ordre de la commission exécutive de la Commune. — **Rossel** est nommé **délégué à la guerre.**

Mai.

1er. — La Commune décrète l'institution d'un **Comité de salut public.** — Suppression des bons de pain.

3. — **La sortie des marchandises est autorisée** (sauf vivres, farines, boissons, équipements militaires, armes et munitions de guerre). — Ouverture du *Club de la Révolution sociale*, dans l'église Saint-Jean, aux Batignolles.

5. — Le Comité de salut public ordonne la destruction de la chapelle expiatoire. — **Rossel est chargé de la direction des opérations militaires.** — Suppression des journaux *le Petit Moniteur, le Petit National, le Bon Sens, la Petite Presse, le Petit Journal, la France* et *le Temps*.

9. — **Occupation du fort d'Issy** par le 38e régiment de ligne. — **Démission de Rossel** qui réclame une cellule à Mazas. — Révocation d'Émile Perrin, directeur de l'Opéra. Eugène Garnier est nommé à sa place.

10. — **Arrêté du Comité de salut public portant que la maison de Thiers sera rasée.** — Renvoi de Rossel devant la cour martiale. Delescluze est nommé délégué à la guerre. — Soirée dramatique aux Tuileries, au bénéfice des blessés de la garde nationale.

11. — Occupation par les fédérés de l'église Saint-Sulpice, transformée en salle de club. — Suppression des journaux *le Moniteur universel, l'Observateur, l'Univers, le Spectateur, l'Étoile* et *l'Anonyme*.

13. — Les canonnières de la Commune sont mises hors de combat. — **Ferré** est nommé **délégué à la Sûreté générale** en remplacement de Cournet.

14. — Arrêté du Comité de salut public portant que tout citoyen devra, sous peine d'arrestation, être muni d'une carte d'identité.

16. — André Gill est délégué comme administrateur provisoire du musée du Luxembourg. — Le citoyen Ferdinand Janssoulé est autorisé à former un corps franc dit des *Lascars*. — Le citoyen Joseph, rue Clignancourt, 64, demande la formation d'un corps de **tyrannicides** chargés « de combattre corps à corps et d'exterminer par tous les moyens praticables la race des empereurs ». — Ordre aux dépositaires de pétrole de faire, dans les quarante-huit heures, la déclaration des quantités qu'ils ont en magasin. — A 5 h. 1/2 du soir, **renversement de la colonne Vendôme.**

17. — **Explosion de la cartoucherie de l'avenue Rapp** (attribuée par la Commune à des agents du gouvernement de Versailles).

18. — Fouilles dans les caveaux de l'église Notre-

Dame-des-Victoires, où on découvre des cadavres. Quatre prêtres sont arrêtés. — **Concerts et représentations dramatiques**, à des heures diverses et dans des salles différentes, **aux Tuileries**, sous le patronage de la Commune. — Suppression des journaux *la Commune, l'Écho de Paris, l'Indépendance française, l'Avenir national, la Patrie, le Pirate, le Républicain, la Justice, la Revue des Deux Mondes* et *l'Éco de Ultramar*.

19. — Arrestation des dominicains d'Arcueil, les Pères Captier, Bourard, Cotrault, Delhorme, Châtaigneret, etc.

21. — Grâce à M. Ducatel qui a signalé l'abandon de cette partie du rempart, **les troupes de l'armée de Versailles pénètrent dans Paris**, par la porte Saint-Cloud, à 3 heures de l'après-midi.

22. — Proclamation de Delescluze, du Comité de salut public et du Comité central, **appelant les insurgés aux armes** pour la guerre des rues. — Des barricades s'élèvent de toutes parts. — Les otages de la Commune sont transférés de Mazas à la Roquette.

23. — A midi, les troupes de l'armée de Versailles sont complètement maîtresses de Montmartre et de la moitié sud-ouest et nord-ouest de Paris.

24. — Les insurgés, à mesure qu'ils sont forcés de se retirer, **incendient les monuments publics** (ministère des finances, palais de la Légion d'honneur, Tuileries, Hôtel de Ville, Théâtre-Lyrique, etc.). — Raoul Rigault est fusillé rue Gay-Lussac. — A la Roquette, à 8 heures du soir, **on fusille les otages** (Mgr Darboy, le président Bonjean, Deguerry, curé de la Madeleine, les jésuites Ducoudray, Clerc et Allard).

25. — Continuation de la lutte dans les quartiers extrêmes du nord-est et du sud-est de Paris. — Avenue d'Italie, **on fusille des dominicains d'Arcueil** (Captier, Bourard, Cotrault, Delhorme, Châtaigneret) et six employés du collège.

26. — On fusille les jésuites Bengy, Ollivaint, Caubert; les séminaristes Gard, Seigneuray; les missionnaires Houillon et Perny; Petit, secrétaire de l'archevêque; Sabathier, vicaire de Notre-Dame-de-Lorette; l'abbé Polanchin et le banquier Jecker. — **Tuerie de la rue Haxo** (47 victimes).

27. — Les troupes de l'armée de Versailles s'emparent de Belleville et des Buttes-Chaumont.

28. — La lutte est circonscrite au cimetière du Père-Lachaise, où les soldats de la Commune ont amené quelques pièces d'artillerie.

29. — Proclamation du maréchal de Mac-Mahon annonçant aux Parisiens que **la lutte est partout terminée.**

Juin.

1er. — Obsèques de Gustave Chaudey. — **La liberté d'entrée et de sortie est rétablie à Paris.**

5. — M. Lambrecht est nommé ministre de l'intérieur, M. Victor Lefranc ministre du commerce, le général de Cissey ministre de la guerre. — M. Léon Say est nommé préfet de la Seine.

7. — Funérailles solennelles des otages fusillés par la Commune.

12. — Les ministères reprennent leur fonctionnement.

26. — Rétablissement du service de la télégraphie privée dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

27. — Ouverture de la souscription à l'emprunt national de 2 milliards. La souscription est close le soir même. Elle donne un total de près de 5 milliards (2 milliards et 1/2 pour Paris seul).

29. — Grande revue de l'armée de Paris à Longchamp.

Juillet.

1er. — Ducatel, piqueur des ponts et chaussées, est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour avoir facilité l'entrée à Paris de l'armée de Versailles, le 21 mai.

10. — Vote de la loi qui règle le **mode provisoire de délivrance des actes de naissances** jusqu'à la reconstitution des registres de l'état civil détruits pendant la dernière insurrection.

14. — Explosion de la capsulerie de Saint-Maur.

19. — Mgr Guibert, archevêque de Tours, est nommé **archevêque de Paris.**

21. — Arrêt de la Cour de cassation déclarant qu'il n'y a pas lieu à exercer de poursuite disciplinaire contre le président Devienne.

23. — Scrutin pour les **élections municipales de Paris.**



COMTE APPONYI.
Ambassadr d'Autriche
(1812-1872.)



Mal LEBŒUF.
(1809-1888.)



DE GOULARD.
Homme politique.
(1808-1874.)



CH. PICHON.
Homme politique.
(1814-1888.)



P.-P. MIGE.
Homme politique
1817-1878.)



PRINCE ORLOFF.
Ambassadeur de Russie
(1827-1885.)

Août.

2. — M. Charles de Rémusat est nommé ministre des affaires étrangères, en remplacement de Jules Favre.

6. — Ouverture du 3e conseil de guerre, à Versailles, chargé de juger le procès de la Commune et du Comité central.

7. — Vote de la loi qui règle **l'organisation des conseils de guerre** chargés des affaires se rapportant à l'insurrection de Paris.

24. — Circulaire du ministre de l'intérieur faisant appel au patriotisme de tous les bons citoyens pour les engager à s'abstenir de toute manifestation le jour anniversaire du 4 septembre.

31. — L'Assemblée nationale confère à Thiers, par 491 voix contre 94, **le titre** et les pouvoirs **de président de la République.**

Septembre.

1er. — Suspension du journal *la Vérité*.

2. — Condamnation à mort de Ferré et de Lullier par le 3e conseil de guerre.

8. — Condamnation à mort de Rossel par le 3e conseil de guerre.

20. — Évacuation des forts du nord et de l'est de Paris par les troupes prussiennes.

21. — Condamnation de Rochefort, par le 3e conseil de guerre, à la déportation dans une enceinte fortifiée.

27. — Ouverture de la souscription à l'emprunt de 350 millions de la Ville de Paris. Le même jour, l'emprunt est couvert seize fois.

Octobre.

2. — Condamnation à mort, par le 3e conseil de guerre, de Gustave Maroteau, rédacteur du journal *la Montagne*.

7. — Pour la seconde fois, le premier jugement ayant été annulé, **Rossel est condamné à mort** (par le 4e conseil de guerre).

8. — Élections des conseils généraux.

11. — M. Casimir-Perier est nommé **ministre de l'intérieur.**

16. — Première réunion de la commission des grâces à Versailles.

19. — Pouyer-Quertier, ministre des finances, est nommé grand officier de la Légion d'honneur.

26. — Le pourvoi de Rossel est rejeté.

Novembre.

2. — Rentrée solennelle des cours et des tribunaux de Paris.

17. — Léon Renault est nommé **préfet de police** en remplacement du général Valentin. — Suspension des journaux *l'Avenir libéral* et *le Pays*.

18. — Condamnation à mort, par le 6e conseil de guerre, des six principaux accusés dans l'affaire de l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas.

20. — Condamnation aux travaux forcés à perpétuité, par le 3e conseil de guerre, d'Alphonse Humbert, rédacteur du *Père Duchêne*. — **Vermesch est condamné** par contumace **à la peine de mort.**

24. — Une députation d'étudiants se rend à Versailles pour demander au président de la République la grâce de Rossel. — Suspension du journal *le Rappel*.

25. — Condamnation de Louis Ulbach, rédacteur en chef de *la Cloche*, par le 3e conseil de guerre, à

trois ans de prison et 6,000 francs d'amende, pour compte rendu infidèle et injures au conseil.

26. — Élections complémentaires du conseil municipal de Paris.

27. — **Installation, à Notre-Dame, de Mgr Guibert,** archevêque de Paris.

28. — **Exécution de Rossel, Ferré et Bourgeois** à Satory. (Émotion produite à Paris par l'exécution de Rossel, en faveur duquel s'était formé un courant de sympathie ou de pitié.)

Décembre.

2. — **Service funèbre** (célébré sur le champ de bataille) **pour l'anniversaire de la bataille de Champigny,** en présence de Mgr Guibert et des généraux Vinoy et Ducrot.

5. — A Saint-Philippe-du-Roule, **service religieux à la mémoire d'Alexandre Dumas.**

28. — Arrêté du général de Ladmirault, gouverneur de Paris, prohibant la vente des « dessins et emblèmes de nature à troubler la paix publique », ainsi que l'exhibition et la vente des portraits des individus poursuivis ou condamnés « pour leur participation aux derniers faits insurrectionnels ».

30. — A l'Académie française, **élection du duc d'Aumale, de Camille Rousset, de Littré et de Loménie.**

Evénements divers.

1° Période de la Commune.

Découverte d'un ossuaire dans les substructions de l'église Saint-Laurent.

La place d'Italie reçoit le nom de **place Duval.** — La rue de Morny, devenue le 4 septembre 1870 rue Mac-Mahon, reçoit le nom de **rue de la Commune,** changé plus tard.

Le régiment des **sapeurs-pompiers,** licencié comme corps militaire, est reconstitué comme corps civil sous le titre de *corps civil des sapeurs-pompiers de la Commune de Paris* (décret du 12 avril).

2° Gouvernement régulier.

Achèvement de **l'église Saint-Augustin.** — Achèvement de la restauration de la **galerie dorée** à la Banque de France.

Le **ministère des finances** s'installe dans les bâtiments du Louvre (pavillon Mollien). — **La Bibliothèque de la Ville de Paris s'installe** (juillet) **dans l'hôtel Carnavalet,** rue de Sévigné, 23.

Arrêté (25 juin) relatif à **l'administration de la Morgue.** — Réorganisation du **conseil de préfecture de la Seine** (12 novembre). — Création (18 novembre) de 4 divisions au **ministère de l'intérieur** (secrétariat et comptabilité, administration départementale et communale, prisons, sûreté) — La librairie est rattachée à la sûreté.

La Ville de Paris est autorisée (6 septembre) à émettre un **emprunt de 350 millions.**

Nomination (19 juin) d'une **commission chargée de préparer la reconstitution des actes de l'état civil** de la Ville de Paris.

La vie de la rue.

Ouverture des **Folies d'Athènes,** théâtre de genre — du **théâtre des Nouveautés,** rue du Faubourg-Saint-Martin — de la **salle des Porcherons** (dirigée par M. Massip) — du **théâtre Miniature,** spectacle d'enfants, passage Jouffroy — des **salons Saint-Georges** (bals), rue Saint-Georges — de **la Tertulia,** théâtre dirigé par M. Montrouge, rue Rochechouart — de la **salle Saint-Laurent,** rue de la Fidélité, 9 — du **théâtre des Écoles,** rue de la Gaîté.

Beaux-Arts.

Pas de Salon cette année.

Fondation par Courbet d'une « fédération des artistes ».

Ambroise Thomas est nommé (8 juillet) **directeur du Conservatoire.**



EMMANUEL LIAIS.
Astronome.
(Né en 1826.)



Gal LADMIRAULT.
(Né en 1808.)



COMTE D'ARNIM.
Ambassadr d'Allemagne.
1824-1881.



DEMETZ.
Magistrat.
1796-1873.



APOLLINAIRE LEBAS.
Ingénieur
(1797-1873.)



GOSSE.
Peintre. (1787-1878.)

La vie littéraire.

Théodore de Banville : *Idylles prussiennes.* — **Coppée** : *Lettre d'un mobile breton.* — **André Lemoyne** : *Poésies.* — **Émile Zola** : *la Curée.* — **Francisque Sarcey** : *le Siège de Paris.*

Fondation de la revue *le Drapeau tricolore,* par Francisque Sarcey (12 numéros, du 6 mai au 22 juillet 1871) — du *XIXe Siècle* — du *Mot d'ordre* (1er numéro : 3 février 1871), par Rochefort — de *la République française* (1er numéro : 7 novembre).

Fondation (15 juin) de **l'Union parisienne de la Presse.**

Rétablissement (6 juillet) du cautionnement pour les journaux et écrits périodiques.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 8 juillet. **Perrin** succède comme **administrateur** à Édouard Thierry.

Opéra. — 8 juillet. **Halanzier** est nommé **directeur.** — 12 juillet. Réouverture. — 16 octobre. *Érostrate,* opéra en 2 actes, paroles de Méry et Pacini, musique de Reyer.

Opéra-Comique. — 3 juillet. Réouverture.

Odéon. — 21 octobre. *Fais ce que dois,* drame, en vers, en 1 acte, par Coppée.

Gymnase. — 10 octobre. *Une Visite de noces,* comédie en 1 acte, par A. Dumas fils. — 13 novembre. *L'Abandonnée,* drame en 2 actes, en vers, par Coppée. — 2 décembre. *La Princesse Georges,* comédie en 5 actes, par A. Dumas fils (succès).

Palais-Royal. — 6 décembre. *Tricoche et Cacolet,* vaudeville en 5 actes, par Meilhac et Halévy (succès).

Bouffes-Parisiens. — 23 octobre. *Le Testament de M. de Crac,* opérette en 1 acte, par Moinaux et Jules Noriac, musique de Lecocq.

Folies-Dramatiques. — 1er août. **Cantin** devient **directeur.**

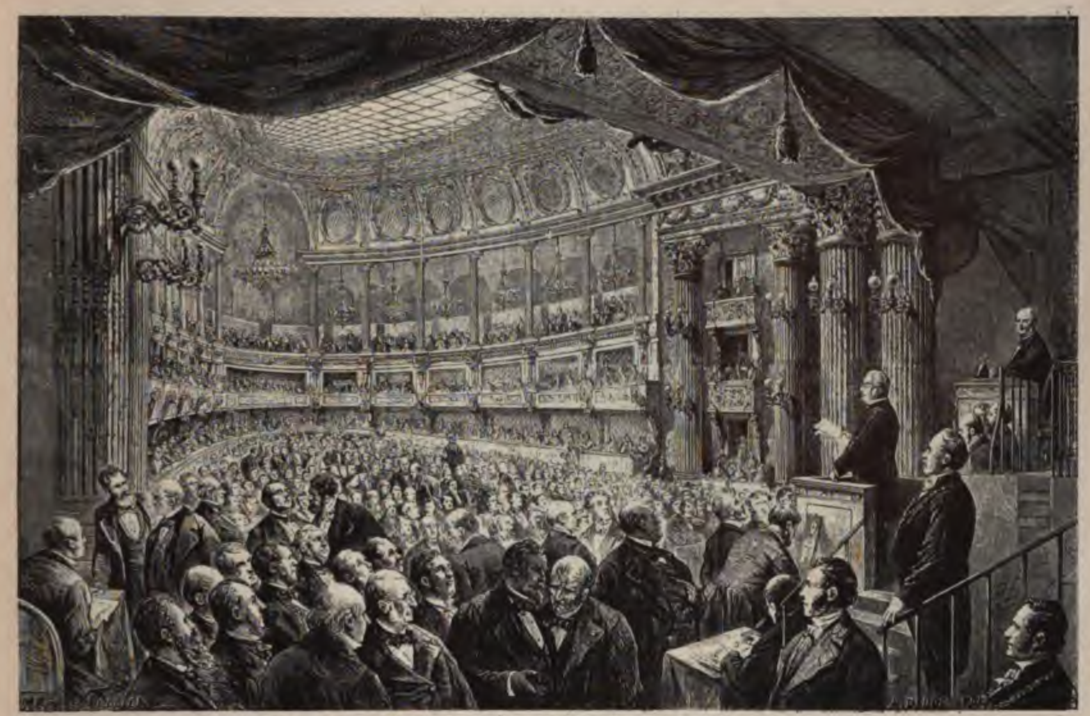
Théâtre-Déjazet. — 13 septembre. Eugène Déjazet cède son théâtre à M. Manasse.

Ambigu. — 12 mars. *Les Nuits de la Courtille,* drame en 5 actes, par Beauvallet et Marc Fournier. — 20 octobre. *L'Article 47,* drame en 5 actes, par A. Belot (succès).

Théâtre du Château-d'Eau. — 30 mars. *Le Procès des Francs-Fileurs,* vaudeville en 1 acte, par Clairville et Desbeaux. — 24 décembre. *Qui veut voir la lune ?* revue par Blondeau et Montréal.

Les morts de l'année.

Le marquis de Coriolis (19 janvier). — L'explorateur **Gustave Lambert** (19 janvier). — Le peintre **Henri Regnault** (19 janvier). — **Charles Hugo** (16 mars). — **Les généraux Lecomte et Clément Thomas** (18 mars). — **Samson,** ancien acteur du Théâtre-Français (30 mars). — **Francisque Bouillier,** ancien directeur de l'École normale (mars). — **Gustave Flourens** (3 avril). — Le philosophe **Pierre Leroux** (12 avril). — Le poète **Émile Deschamps** (23 avril). — **Baroilhet,** artiste de l'Opéra (avril). — **Raoul Rigault,** procureur de la Commune (24 mai). — **Mgr Darboy,** archevêque de Paris; l'abbé **Deguerry,** curé de la Madeleine; **Mgr Surat; Bonjean,** président de chambre à la Cour de cassation; **Gustave Chaudey,** rédacteur du *Siècle* (24 mai). — **Delescluze** (25 mai). — Le président **Delesvaux** (1er octobre). — **Lambrecht,** ministre de l'intérieur (8 octobre). — Le vaudevilliste **Montjoye** (24 octobre). — **Rossel et Ferré** (28 novembre). — Le peintre **Pilastre** (novembre). — Le vaudevilliste **Brisebarre** (11 décembre). — Le peintre **Édouard Desplechin** (13 décembre). — Le médecin **Paul Dubois.** — Le journaliste **Polydore Milhaud.** — Le docteur **Arnal.** — **Verdot,** président de la Société des chefs d'institution de la Seine. — Le peintre **Morel-Fatio,** conservateur du musée de Marine. — **Lucien-Tyrtée Van Cleemputte,** architecte de la Cour des Comptes.



LA RENTRÉE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.
Séance du 13 novembre 1872. — M. Thiers lisant son message.
D'après un dessin de MM. Lix et Sellier. — (Bibliothèque nationale.)

1872



LE MARÉCHAL VAILLANT.
Décédé à Paris le 4 juin 1872.
(D'après une photographie de M. Pierson.)

V'là l' travail qui r'prend,
Espérance, confiance!
V'là l' travail qui r'prend...
Paris sera toujours grand!...

Dans sa triviale banalité, ce refrain de l'époque traduit bien l'état d'esprit du peuple parisien au commencement de l'année 1872; on se reprend à la vie, on se reprend à l'espoir. Il semble que c'est un cauchemar de mort et de folie qui a pesé pendant près de deux années sur l'âme de la grande cité : aujourd'hui, c'est la sensation d'un réveil bienfaisant. On vit; qu'il fait bon de vivre!

Cependant les blessures de l'amour-propre national sont à vif; la muse populaire, larmoyante et naïve jusque dans son emphase, en traduit bien l'acuité, et elle y mêle l'hommage enthousiaste dû à ceux qui ont péri noblement, la pieuse glorification des vaincus.

Elle célèbre les Cuirassiers de Reichshoffen :

Ils reculaient, ces soldats invincibles;
A Reichshoffen la mort fauchait leurs rangs.
Depuis le jour, dans les bois invisibles,
Les ennemis massacraient ces géants!

. . . .

A cette muse des carrefours, aux images négligées et aux rimes indigentes, sœur de


L'INCENDIE DES TERNES, RUE SAINT-FERDINAND

D'après une photographie prise …

tunes est trop modeste font don à la patrie de leurs seules richesses — les plus précieuses — des objets qu'un usage héréditaire, intime et journalier, a chargés des plus chers souvenirs : ils envoient leur argenterie, leurs bijoux de famille... Voici la France revenue à l'âge du papier; pour la possibilité des transactions, il a fallu émettre des billets de cinq francs, de deux francs et même de un franc. Qu'importe! on tire gaiement de sa poche le frêle papier, coupé aux plis, taché, graisseux, tripé : on en rajuste les fragments s'il le faut, sans se plaindre, sans prophétiser la ruine : pas un instant la confiance ne fait défaut.

l'orgue de barbarie, et plus riche de passion que de poésie vraie, une autre muse répond; la voix du plus grand poète du siècle, celle de Victor Hugo, se fait entendre.

C'est en 1872 que paraît *l'Année terrible*. Le poète d'ailleurs n'est pas enfermé dans sa tour d'ivoire : il combat au plus fort de la mêlée politique : aux élections du 7 janvier, il est battu par M. Vautrain, président du conseil municipal et du conseil général, qui l'emporte de 28,000 voix sur l'auteur des *Châtiments*!

Mais qui connaît aujourd'hui M. Vautrain? Qui, au contraire, ne connaît par cœur les vers dont le poète a bercé le sommeil des morts héroïques :

... O morts pour mon pays, je suis votre envieux!

. . . .

Et cet élan général de patriotisme ne palpite pas seulement à fleur d'âme : il ne s'exhale pas tout entier en strophes et en romances sur les lèvres des poètes et des chanteurs des rues. Il vibre au fond des cœurs mêmes : il se traduit par des actes.

De simples citoyens entreprennent de venir au secours du Trésor par une souscription nationale pour la libération du territoire. L'Assemblée nationale ayant voté le 15 juillet un emprunt de deux milliards, le chiffre des souscriptions atteint quarante-deux milliards, quatorze fois la somme demandée! Ceux dont la for-

Le mot d'ordre, partout, semble être tacitement le même : « Réparer, refaire. » Dans le domaine politique aussi, il faut faire face aux questions financières : pour couvrir les intérêts de la dette publique, si prodigieusement grossie par les frais de la guerre, il faut, hélas! créer des impôts nouveaux.

L'Assemblée nationale repousse l'impôt sur le revenu : elle en établit un sur les matières premières. L'Assemblée n'a pas encore réintégré Paris — non, il s'en faudra de plusieurs années encore : aussi Versailles, où les députés s'acheminent quotidiennement, n'est-il vraiment, à cette heure, qu'un faubourg de Paris. Dans son sein s'agitent d'autres ques-


DÉMOLITION DE LA PLACE DAUPHINE

Pour le dégagement de la façade occidentale du Palais de Justice.

D'après un dessin de M. [illegible]. — (Bibliothèque nationale.)



UNE CHASSE AUX VAGABONDS DANS LES RUINES DE L'HOTEL DE VILLE.
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque nationale.)

tions, également vitales : sous quel gouvernement Paris va-t-il s'éveiller quelque matin ? on ne le sait pas encore. Toutefois un des prétendants en présence vient de se retirer avec éclat : le comte de Chambord, par une lettre rendue publique le 1er février, déclare qu'il ne consentira pas à « devenir le roi légitime de la Révolution ». — D'autre part, l'aigle impériale renaîtra-t-elle de ses cendres ? Le 26 octobre, le prince Jérôme se rend à Paris, en contravention à l'autorisation qu'il a reçue de traverser la France ; M. Thiers lui fait intimer l'ordre de quitter le territoire français ; sur son refus, il est arrêté et conduit à la frontière suisse. Ironique retour des choses de l'histoire : le même homme chasse le neveu après avoir écrit en faveur de l'oncle une apologie enthousiaste !

Pendant que ses destinées politiques se jouent ainsi au-dessus de lui, le peuple de Paris, en vrai badaud qu'il est, assiste à la reconstruction des maisons détruites ou brûlées. — Que de plaies à panser sur le corps de la pauvre meurtrie : trous béants creusés par les obus ennemis, ruines fumantes amoncelées par les mains de ses propres enfants ! Mais Paris refera ce que Paris a défait. Voici que de tous côtés s'élève le bruit du travail réparateur. Le Limousin est, encore une fois, maître et roi de Paris ! Dans la rue de Rivoli, la maison Botot, brûlée au moment de la Commune, est rebâtie. A côté d'elle, le magasin du bijoutier Cardeilhac, qui, longtemps, exposera dans ses nouvelles vitrines les bijoux désormais historiques ramassés sous les décombres, débris noircis, tordus, à demi fondus dans les flammes de l'incendie. Un peu plus loin, les bâtiments de *Pygmalion*, victimes eux aussi, en partie, de la redoutable émeute, s'élèvent de nouveau, plus vastes, plus riches, plus grandioses qu'autrefois. Les monuments publics ne sont pas oubliés : un concours est ouvert pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville ; et celui qui, dans quelques mois, sera chargé d'en diriger les travaux, l'architecte Ballu, est dès cette année élu membre de l'Académie des beaux-arts (avril 1872).

Dans tous les domaines, une expansion de vie plus pleine, plus facile et plus libre se fait jour. La littérature et l'art, renouvelés dans leur inspiration par les récents événements, prennent un remarquable caractère de sincérité et d'émotion. C'est cette année même qu'Edmond About, au cours d'un voyage privé en Alsace, est arrêté par la police prussienne ; remis en liberté après une or-



LES RÉCEPTIONS DE M. THIERS AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE.

LE DINER DU CORPS DIPLOMATIQUE.

Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Gilbert. — (Bibliothèque nationale.)

donnance de non-lieu, il fait paraître quelques semaines plus tard son livre patriotique sur *l'Alsace*. Un jeune peintre, Edouard Detaille, destine au Salon de 1872 un tableau intitulé *les Vainqueurs* et représentant les pillards qui suivaient les armées allemandes; mais, par ordre supérieur, le jury doit refuser cette œuvre à laquelle il accorde néanmoins une médaille de 2e classe. Un jeune musicien, J. Massenet, fait jouer ses *Scènes pittoresques*, évocation des bords du Rhin et des mœurs patriarcales des provinces perdues.



RÉCEPTION DE L'AMBASSADE BIRMANE

Par le Président de la République.

D'après un dessin de l'époque. — (Bibliothèque nationale.)

Et l'opérette? l'opérette qui a, dit-on, tué l'empire, est-elle morte avec lui? Non, l'opérette n'est pas morte : cette année même, Sardou et Offenbach donnent à la Gaîté *le Roi Carotte*, opéra-bouffe en quatre actes et vingt-deux tableaux. Les Variétés reprennent *les Cent Vierges*, de Ch. Lecoq, représentées à Bruxelles l'année précédente, elles se préparent à accueillir *la Fille de Madame Angot*...

Puisque l'espoir est revenu, on ne saurait proscrire la gaieté. Il faut rendre à Paris cette marotte enrubannée et légère qu'il sait agiter avec esprit et avec grâce au milieu même des tâches les plus austères.

C'est le refrain populaire qui a raison, dans sa joie bon enfant :

V'là l' travail qui r'prend,
Espérance, confiance!
V'là l' travail qui r'prend...
Paris sera toujours grand!

Ch. Normand.



TRENTE ANS APRÈS!
UN ÉQUIPAGE DE 1842 TRAVERSANT LES CHAMPS-ÉLYSÉES EN 1872.
D'après un dessin pris sur nature. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le banquet des Croque-Morts.

Le repas a été d'une cordialité charmante et d'une grande gaieté. Rien de plus facétieux que les gens condamnés aux métiers lugubres. Dès qu'ils le peuvent, ils se rattrapent. Le moindre croque-mort est d'un tempérament plus folâtre à lui seul que Molière et Paul de Kock réunis. On ferait tout un *ana* avec les bons mots et les calembours qui ont été débités entre la julienne et le *pousse-café*. C'était un feu roulant de plaisanteries à donner le vertige aux garçons ahuris. Le doyen Moreau, homme très distingué, qui célébrait ce soir sa cinquantaine de croque-mort, sait par cœur le répertoire de Béranger et de Désaugiers. Il a chanté au dessert, d'une voix mordante et avec beaucoup de goût *le Corbillard,* d'Armand Gouffé, une chanson classique de nos pères :

Que j'aime à voir un corbillard!
Ce début vous étonne?
Mais il faut partir tôt ou tard.
Le sort ainsi l'ordonne.
Et, loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir en voiture!



LE MARÉCHAL FOREY.
Décédé à Paris le 20 juin 1872.
D'après une photographie de M. Disderi.



THÉATRE DU QUARTIER SAINT-MARCEL.

D'après une estampe de l'époque. — (Collection G. Hartmann.)

Le quartier Saint-Marcel faisait autrefois partie du XII[e] arrondissement et devait son nom à l'église fondée, suivant la légende, par Roland, neveu de Charlemagne. Cette église fut détruite en grande partie par les Normands, reconstruite au XI[e] siècle et démolie définitivement en 1800. Le petit théâtre dont il s'agit ici n'eut qu'une existence temporaire et il n'en est guère fait mention dans les documents de l'époque.

On juge de l'enthousiasme qui a accueilli ces couplets. Emoustillé par le succès du doyen, un jeune employé des pompes funèbres, qui a des antécédents littéraires, car il collabora jadis aux journaux du quartier Latin *le Bohème* et *le Triboulet*, a improvisé une strophe pleine de fines allusions, en voyant apparaître sur la table le fromage dit *tête de mort*. A partir de ce moment l'enthousiasme s'est changé en délire, et les convives se sont précipités dans les bras les uns des autres en versant des larmes d'attendrissement.



Cremorne, GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS (1872).

(Collection *Auteuil-Longchamps*). — *Cremorne* était monté par le jockey Maidment.)

Si je parviens à me procurer ce morceau de poésie, je n'en priverai pas mes lecteurs. On affirme



EXPÉRIENCES DE TRAMWAYS SYSTÈME LARMOUJAT AU TROCADÉRO EN PRÉSENCE DE M. LE PRÉFET DE POLICE.

Dessin de LANÇON. — (Bibliothèque nationale.)

que les éditeurs se le disputent. Il aurait déjà paru dans *le Figaro* si le reporter de ce journal, venu pour étudier *incognito* le banquet, n'avait été découvert sous le tablier blanc du garçon et évincé avant le hors-d'œuvre.

Un incident s'est produit. Un orateur révolutionnaire, perverti par la fréquentation des clubs pendant la Commune et par la lecture du *Rappel*, journal favori des croque-morts, s'étant levé pour proposer une grève générale de la corporation, a été remis à sa place par le docteur X..., qui s'est bien comporté en cette circonstance.

« Mes amis, mes auxiliaires, a-t-il dit d'une voix émue, ne mêlons pas des pensées de discorde aux joies de cette réunion fraternelle. La grève ne pourrait être qu'une entente commune entre nos deux grands corps étroitement unis, dont l'un est représenté ici par moi seul. Que diriez-vous, que deviendriez-vous si nous nous mettions en grève sans vous prévenir? Ayez pour nous les égards que nous avons pour vous-mêmes, messieurs, et continuons à travailler les uns pour les autres. »

Ce *speech* en style académique fut salué par des applaudissements unanimes, et un convive plus transporté que les autres s'écria en levant son verre :

« A la santé du docteur X... !

— Silence! fit sévèrement le docteur; on ne boit à la santé de personne ici! »

BERNADILLE.

Les fontaines de Sir Richard Wallace.

Il existe à Londres, dans tous les quartiers, mais surtout dans les quartiers populeux, des fontaines établies par des dons ou des legs, qui distribuent abondamment aux passants une eau fraîche et pure.

Dans les chaleurs, des ladies et des gentlemen ne dédaignent pas de venir se rafraîchir au gobelet populaire en métal toujours entretenu propre et luisant.

Sir Richard Wallace, qui, dans des circonstances difficiles, a donné à la population parisienne des marques de dévouement, a voulu doter la capitale de fontaines semblables à celles de Londres.

M. Richard Wallace a eu la première idée de ces fontaines au mois de septembre 1871. Après s'être assuré de l'acceptation de la Ville de Paris, il en a fait la commande à M. Lebourg. Le sculpteur n'a pas mis moins de sept mois à terminer les deux modèles. C'est M. Barbezat, fondeur, qui a été chargé de les exécuter.



L'HOPITAL NECKER.

D'après photographie. — (Collection Charles Simond.)

L'hôpital Necker, rue de Sèvres, 151 (ancien n° 3), fut fondé par la femme du ministre de ce nom (1778).

Ces fontaines, dont la première a été élevée boulevard du Combat, près de la Villette, sont de deux modèles ; un grand et un petit. Le grand modèle, de 3 mètres de haut environ, se compose d'un socle de granit et d'attributs mythologiques. Ce socle est surmonté d'une sorte de dôme en campanile, soutenu par quatre cariatides style Renaissance. Du centre du dôme s'échappe un filet d'eau qui tombe dans une vasque placée entre les quatre cariatides; aux quatre faces de la fontaine sont attachées par des chaînettes des tasses en métal destinées aux buveurs. Le petit modèle consiste en une fontaine d'applique, destinée à être fixée le long des murs dans les rues des quartiers populeux. Il figure des tritons en relief; l'eau s'échappe au sommet d'une naïade et retombe dans une vasque en forme de coquillage.



LE VIEUX PARIS.

Ancienne entrée du manoir de Clisson.

(Palais des Archives.)

Dessin d'après une photographie instantanée. — (Collection Ch. Simond.)

L'hôtel de Clisson fut bâti en 1383 par le connétable, avec les dépouilles des Parisiens, après l'écrasement des Maillotins et la rentrée de Charles VI dans Paris. Par ironie on l'appela Hôtel de la Miséricorde. Il passa, après la mort du connétable, dans la maison de Penthièvre et fut acheté en 1553 par la duchesse de Guise. Il devint célèbre au XVIe siècle. C'est en allant de l'hôtel de Saint-Paul à l'hôtel de la Miséricorde que le duc de Guise fut assassiné par le prince de Craon. L'hôtel de Clisson fit ensuite partie de l'hôtel de Soubise, qui devint, en 1793, propriété nationale. En 1808, on y transporta les archives de l'État.

Chacune des fontaines que M. Richard Wallace vient d'offrir à la Ville de Paris coûte, non posée, 675 francs en moyenne. Les frais de pose sont à la charge de la Ville de Paris.

Le nombre des fontaines étant de 80, M. Richard Wallace fait donc à la Ville un cadeau qui lui coûte 54,600 francs en chiffres ronds.

Nous avons vu autour de ces fontaines déjà établies, les ouvriers faire un véritable succès au nouveau cadeau du célèbre philanthrope. C'est à qui goûtera à cette eau de la Dhuys si claire et si fraîche.

(*Anonyme.*)

Revers d'une médaille.

Un journal a annoncé — sans s'étonner, et plusieurs autres journaux ont répété — sans s'étonner davantage — que quatorze estomacs reconnaissants, dont ils donnent les noms, viennent de faire frapper à la Monnaie une médaille d'or d'une valeur de trois cents francs en l'honneur du restaurateur Brébant, grâce à qui, pendant le siège, ces quatorze estomacs ont pu se croire aux époques les plus fortunées de la gastronomie.

Voici d'ailleurs l'inscription textuelle qui occupe la face de la médaille :



TYPES PARISIENS.
Les amateurs de livres sur les quais. — (Bibliothèque nationale.)

Pendant
le siège de Paris,
quelques personnes, ayant
accoutumé de se réunir chez M. Brébant
tous les quinze jours, ne se sont pas une seule
fois aperçues qu'elles dînaient dans
une ville de deux millions
d'âmes assiégées.
1870-1871.

Les quatorze noms inscrits au revers sont ceux de quatorze confrères, quatorze gens de goût, disons-le, qui pour cette fois n'en ont guère montré.

Quoi! pas une seule fois, dans une ville de deux millions d'âmes assiégées, c'est-à-dire dans une ville où chaque jour des millions d'estomacs criaient la faim, pas une fois ces messieurs ne *se sont aperçus* de la rareté des vivres!

Quoi! cela est; et ils ont assez peu de tact pour oser l'avouer, que dis-je, pour le faire imprimer, pour en transmettre le souvenir à la postérité dans la mesure de leurs moyens!

Quel manque de sens moral est donc le nôtre!

Allons, le jour où ils se sont assemblés pour voter cette médaille commémorative, les quatorze dîneurs de Brébant n'étaient pas, comme on pourrait croire sur leurs noms, quatorze gens d'esprits; c'étaient bien quatorze estomacs!

Je ne voudrais pas faire de sensibilité exagérée; mais est-il possible à ceux qui ont vu de près les misères du siège, de leur opposer en idée, sans une certaine indignation, les quatorze estomacs insouciants qui s'emplissaient complaisamment sous l'aile protectrice de Brébant?



LES BATAILLONS SCOLAIRES.
Exercices militaires des élèves du collège Chaptal. — (Bibl. nat.)

Si jamais l'égalité s'impose, n'est-ce pas dans les circonstances douloureuses que Paris traversait alors; égalité de souffrances morales, égalité de souffrances physiques, aussi bien devant la table vide que devant le bastion glacé? Il ne reste plus à nos quatorze estomacs, pour être complets, qu'à faire frapper une seconde médaille collective en or :

A NOTRE SERGENT-MAJOR.
qui,
pendant le siège de Paris,
tandis que d'autres attrapaient aux [avant-postes,]
çà et là, quelques balles ennemies
et force fluxions de poitrine,
nous a galamment
préservés de tout service.
1870-1871.



LE RESTAURANT LEDOYEN
Aux Champs-Élysées. — (Bibliothèque nationale.)


LES MÉTIERS DE PARIS.
La marchande de bouquets.

Nos quatorze estomacs vont se récrier.

Cette seconde médaille irait pourtant tout à fait de pair avec la première. Au cas où M. Brébant voudrait donner une belle leçon de cœur à ces quatorze estomacs trop reconnaissants, la chose lui serait facile.

Il conserverait, si bon lui semble, la médaille qu'ils lui ont décernée; mais il en verserait le prix à la souscription pour les victimes de la guerre avec cette simple mention :


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le conducteur d'omnibus.

« Pour les femmes et les enfants de ceux qui sont morts de faim, tandis que quatorze estomacs reconnaissants oubliaient devant une table servie les difficultés culinaires du siège. »

***

On m'assure, au dernier moment, qu'un des signataires de la médaille en question a passé tout le temps du siège à Versailles.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de macarons.

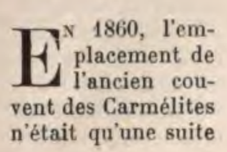
Peut être y aurait-il plusieurs autres des quatorze estomacs dans le même cas.

Je ne sais alors qui je dois le plus admirer, ou de l'admirable désintéressement dont ils font preuve en remerciant Brébant, ou de la sérénité avec laquelle ce dernier reçoit leurs témoignages d'inaltérable reconnaissance.

(*Le Grelot*, 1872.)


LES MÉTIERS DE PARIS.
Marchande de lard et saucisses.

Découverte d'un cimetière gallo-romain, rue Nicole.



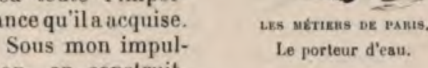
En 1860, l'emplacement de l'ancien couvent des Carmélites n'était qu'une suite de terrains vagues, dont une partie seulement était occupée par un horticulteur. Ces terrains se trouvaient situés entre un étroit passage, aboutissant rue d'Enfer, et la petite rue de la Bourbe, aujourd'hui disparue. C'était bien le coin le plus misérable qu'on puisse imaginer, et le voisinage immédiat du Luxembourg, du Val-de-Grâce et de l'Observatoire en rendait l'aspect plus misérable encore.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de marrons.

La rue de la Bourbe, qui avait à peine trois mètres de largeur, ne présentait que quelques maisons sales, lézardées, habitées par une population aux mœurs hétéroclites, qui n'avait rien de précisément rassurant, ce qui faisait qu'aussitôt la nuit venue, cet endroit devenait désert et paraissait abandonné. Un ruisseau infect partageait la rue, et allait se perdre, tout chargé d'immondices, dans l'égout le plus proche.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le colleur d'affiches.

A cette époque, je devins acquéreur d'une partie des terrains qui l'environnaient. Immédiatement j'y fis commencer les travaux qui ont donné à ce lieu toute l'importance qu'il a acquise.



Sous mon impulsion, on construit, sur le modèle des Halles Centrales, un marché spacieux que les habitants du quartier réclamaient en vain depuis longtemps; on perce de larges voies; des maisons confortables s'élèvent et donnent enfin à ce coin de Paris déshérité un aspect tout moderne.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le porteur d'eau.

C'est en 1872, à force de concessions de ma part et de démarches sans fin, qu'intervint un ac-

LES MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de coco.


LES MÉTIERS DE PARIS.
La marchande de bonnets.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le cocher de fiacre.

cord entre la Ville de Paris et moi pour la construction du marché dont je viens de faire mention.

Un jour que j'assistais aux travaux commencés pour établir les fondements du mur d'édifice, un ouvrier mit à nu, d'un coup de pioche, un squelette d'homme assez bien conservé que je jugeai devoir appartenir à la race gallo-romaine. Ma prévision se trouva bientôt confirmée, car en examinant attentivement le crâne de ce squelette je trouvai placées dans la cavité des yeux deux médailles frustes sur lesquelles, néanmoins, on pouvait distinguer, sans loupe, l'effigie de Domitien.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le cureur d'égouts.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Marchande de gâteaux et limonade.

Vivement ému de cette découverte inattendue, des ordres furent immédiatement donnés aux ouvriers pour qu'ils ne continuassent désormais leurs travaux qu'avec les plus grands soins et la plus grande circonspection. Je pensais avec juste raison, comme on va le voir bientôt, que cette découverte ne serait pas la seule que nous ferions. J'avais entendu parler des fouilles qu'on avait exécutées autrefois dans le quartier Saint-Marcel, et le rapprochement qui s'était établi naturellement dans mon esprit entre ces fouilles et la trouvaille qui venait d'être faite me fit comprendre toute l'importance qu'elle pouvait avoir.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le charlatan.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Marchand de savon à détacher.

Le lendemain, en effet, à quelques mètres seulement de l'endroit où avait été trouvé le premier squelette, l'ouvrier rencontra de nouveau sous sa pioche divers ossements et un crâne d'homme à côté duquel se trouvaient deux vases en poterie rouge. Ce crâne ne présentait avec le premier qu'une légère différence de volume et dans la cavité des yeux se trouvaient également deux médailles frappées, cette fois, au type de Trajan. Les recherches furent continuées les jours suivants et on trouva dans un espace de terrain peu étendu (environ 1,200 mètres) trente-trois fosses et une centaine d'objets divers consistant surtout en vases en poterie de couleurs différentes et en médailles à l'effigie de Domitien, de Trajan et d'Antonin. Au fur et à mesure de leur découverte, ces objets étaient envoyés au musée Carnavalet pour y être placés sous mon nom dans la collection des antiquités trouvées à Paris.

Durant les fouilles qui avaient été faites, et malgré les opinions contraires qui avaient été exprimées devant moi, j'avais acquis la certitude de l'existence d'une nécropole gallo-romaine. Aussi, malgré le nombre peu élevé des squelettes découverts qui semblaient devoir détruire mes premières suppositions, ma conviction n'en resta pas moins entière. Je résolus donc de faire pratiquer, dans un terrain contigu à celui sur lequel avait été élevé le marché, des fouilles qui devaient confirmer ma première hypothèse,


LES MÉTIERS DE PARIS.
Le paveur.


LES MÉTIERS DE PARIS.
Marchand de melons.

et me faire découvrir la plus vaste, la plus ancienne et la plus intéressante des nécropoles gallo-romaines qu'on ait trouvées à Paris, jusqu'à ce jour.

LANDAU.

(Cimetière gallo-romain de la rue Nicole.)

Courses d'autruches au Jardin d'acclimatation.

Le jardin d'acclimatation de Paris possède trois autruches, dont deux adultes de grande taille, et une troisième qui n'a pas encore atteint son développement. Cette dernière, envoyée de la province de Constantine en Algérie en 1872, est accompagnée d'un Arabe qui est attaché à son service.

C'est à ce cornac que l'on doit l'invention du système d'attelage qui permet d'utiliser aujourd'hui les autruches comme bêtes de trait. Il fixe une bricole au poitrail de l'oiseau et une sorte de ceinture en croupière en arrière des cuisses, le tout réuni par deux bandes longitudinales qui rejoignent l'une à l'autre la bricole et la croupière. A ce harnachement on ajoute une petite voiture-panier à quatre places pour promener les enfants, à laquelle l'autruche est attelée. Un anneau est passé à la naissance de son cou; on tire dessus avec les guides pour l'arrêter. On la dirige avec une baguette en la frappant sur le cou à droite ou à gauche, suivant la direction qu'on veut lui donner. L'autruche suit au trot les petits chevaux siamois réputés pour leur vitesse.

Le spectacle des courses d'autruches est devenu bientôt une des récréations les plus goûtées des promeneurs du Jardin d'acclimatation.

(Almanach de 1872.)



LA DISTRIBUTION DES SOUPES.

(Musée Carnavalet.)

Les distributions de soupe aux portes des corps de garde datent de loin, mais elles se renouvelèrent au lendemain de la guerre et de la Commune. Le dessin de Godefroy Durand que nous donnons ici remontait, il est vrai, à sept ans. Mais en 1872 il n'avait rien perdu de son actualité, et plusieurs journaux illustrés le reproduisirent comme nouveauté du jour.



LE VIEUX PARIS. — RUE DES BOULANGERS.

Dessin d'après photographie instantanée. — (Col. Ch. Simond.)

Cette rue, qui figure dans l'atlas de Dulaure (édition de 1834) avec pour tenant la rue des Fossés-Saint-Victor et pour aboutissant la rue Saint-Victor, faisait, à cette époque, partie du 12e arrondissement (5e actuel). Elle doit probablement son nom à la Boulangerie générale établie au dix-septième siècle dans la maison de Scipion, située dans la rue de ce nom et bâtie par Scipion Jardini, riche traitant italien établi à Paris sous le règne de Henri III.

Le siège d'une maison de jeu.

L'impasse Béranger, à l'extrémité des Batignolles, en 1872, donnait sur un terrain vague, dans lequel était jeté un amas de constructions en bois, avec escaliers extérieurs, ressemblant à de solides chalets. Peu fréquenté pendant le jour, cet endroit était le soir complètement désert, et aucun bruit n'y révélait la vie sociale.

Ce passage Béranger, qui partait des rues Capron et Forest, pour aller aboutir à la rue des Carrières, ne le cédait en rien, comme pittoresque, aux voies les plus misérables et les plus négligées du vieux Paris; d'un côté, des masures en plâtras, basses, enfumées, suintant le froid et l'humidité, et de l'autre des chantiers de pierre de taille et quelques petits enclos de cinq ou six mètres carrés, qui semblaient avoir été des jardins, mais qui, pour le moment, n'avaient ni herbes, ni plantes; quant à l'éclairage, il était

absolument inconnu au passage Béranger; il n'y avait ni bec de gaz, ni réverbère à l'huile; aussi, durant les nuits d'hiver, n'y passait-il personne; à chaque entrée de ce chemin, on lisait cette inscription : « Le passage est interdit au public. »

Au n° 5 de ce passage se trouvait, au fond d'une cour, une espèce de cité ouvrière, dont les habitations en planches, recouvertes de carton bitumé, formaient les deux côtés d'un carré; toutes ces échoppes s'ouvraient sur une galerie extérieure à laquelle on montait par un escalier prenant pied sur ladite cour, à quelques pas de la loge du concierge; car, chose bizarre, il y avait un concierge. La rumeur publique désignait cet endroit comme un des repaires où l'on jouait avec le plus de frénésie; des avis parvinrent à la police. MM. Bérillon et Fontaine furent chargés par le préfet d'opérer une descente; accompagnés de plusieurs agents, ils partirent bravement pour le passage Béranger; détrempé par la pluie, le terrain environnant les chalets formait une sorte de cloaque, dans lequel ils enfonçaient jusqu'aux genoux. Ils s'en tirèrent non sans difficultés, et, ayant déjoué les mesures de surveillance prises par les joueurs, ils envahirent la maison.

Il y avait là une chambre secrète, suspendue comme un décor d'opéra, et à laquelle donnaient accès des ponts de bois tournant sur eux-mêmes de manière à intercepter au besoin toute communication, et à ne laisser autour de la salle de jeu que le vide; mais l'irruption des agents fut si prompte qu'on n'eut pas le temps de faire jouer le mécanisme; ils pénétrèrent au milieu des joueurs terrifiés; chose incroyable, dans cet immonde taudis, on trouva des gens appartenant au meilleur monde; l'un d'eux déclara qu'en trois séances il avait perdu cent sept mille francs!

Ch. VIRMAITRE.
(*Paris-Police.*)

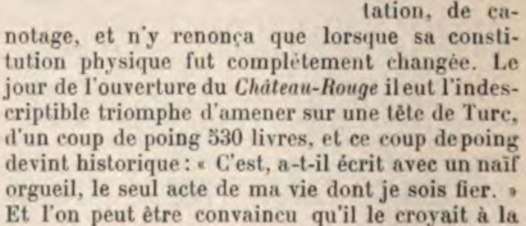


PARIS EN 1872. — LA RUE BRISEMICHE, PRÈS SAINT-MERRY.

Dessiné d'après nature par M. Albert MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

Un portrait de Théophile Gautier

THÉOPHILE Gautier avait d'abord été délicat et grêle; il ne connaissait alors des exercices physiques que la natation; mais il avait pour idéal de devenir un hercule, et les lutteurs, les boxeurs de la foire lui paraissaient les premiers d'entre les mortels. Il prit pendant plusieurs années des leçons de canne, de boxe, d'équitation, de canotage, et n'y renonça que lorsque sa constitution physique fut complètement changée. Le jour de l'ouverture du *Château-Rouge* il eut l'indescriptible triomphe d'amener sur une tête de Turc, d'un coup de poing 530 livres, et ce coup de poing devint historique : « C'est, a-t-il écrit avec un naïf orgueil, le seul acte de ma vie dont je sois fier. » Et l'on peut être convaincu qu'il le croyait à la



lettre. Bien longtemps après, quand entre amis on se récriait à ses paradoxes et que tous à la fois tombaient sur lui, il leur imposait silence en criant à son tour de sa voix fluette et un peu cassée : « Moi, je suis fort, j'amène 530 sur une tête de Turc et je fais des métaphores qui se suivent. » Tout est là. Dans *Mademoiselle de Maupin* on retrouve le jeune dandy qui avait assez de biceps pour distribuer de formidables coups de poing, et aussi l'artiste raffiné dont les métaphores se suivent, c'est-à-dire qui n'emploie les mots à outrance que pour mettre sa phrase sous les yeux et la rendre saisissante. On y remarque surtout le naturel vraiment antique et plastique qui distingue le poète de tous ses contemporains dans cette génération si luxuriante. Gautier s'est peint lui-même dans son livre lorsqu'il dit d'un de ses héros :

« Je suis un homme des temps homériques; le monde où je vis n'est pas le mien, et je ne comprends rien à la société qui m'entoure. Le Christ n'est pas venu pour moi; je suis aussi païen qu'Alcibiade et Phidias. Je n'ai jamais été cueillir sur le Golgotha les fleurs de la Passion; et le fleuve profond qui coule du flanc du Crucifié et fait une ceinture rouge au monde ne m'a pas baigné de ses flots; mon corps rebelle ne veut point reconnaître la suprématie de l'âme et ma chair n'entend point qu'on la mortifie. Je trouve la terre aussi belle que le ciel et je pense que la correction de la forme est la vertu. La spiritualité n'est pas mon fait, j'aime mieux une statue qu'un fantôme, et le plein midi que le crépuscule. Trois choses me plaisent : l'or, le marbre et la pourpre : éclat, solidité, couleur. Mes rêves sont faits de cela; tous les palais que je bâtis à mes chimères sont construits de ces matériaux... Jamais ni brouillard, ni vapeurs, jamais rien d'incertain et de flottant. Mon ciel n'a pas de nuages, ou s'il en a, ce sont des nuages solides et taillés au ciseau, faits avec les éclats de marbre tombés de la statue de Jupiter... J'ai toujours été ainsi; je me suis toute ma vie inquiété de la forme du flacon, jamais de la qualité du contenu. J'aurais eu la boîte de Pandore entre les mains que je ne l'aurais pas ouverte. »

Il disait un jour à Taine, qui exprimait ses préférences pour Musset au détriment de Hugo : « Taine, il me semble que vous tombez dans l'idéalisme bourgeois. Demander le sentiment à la poésie, à quoi bon? Des mots flambants, des mots illuminés, du rythme, de la musique : voilà la poésie! Cela ne dit rien, cela ne prouve rien. Prenez par exemple le commencement du *Ratbert* de Hugo; il n'y a pas de poésie au monde comme cela, c'est le plateau de l'Himalaya : toute l'Italie avec ses blasons du moyen âge y est représentée, et pourtant ce ne sont que des mots. »

PARIS EN 1872. — ENTRÉE DE L'ANCIEN HÔTEL DU PARLEMENT.
Préfecture de police.
Dessin d'après nature par M. Albert MAIGNAN. — (Collection Albert Maignan.)

Théophile Gautier est un des romanciers français qui offrent le plus de parallèles marquants avec les Allemands. Il ressemble à Tieck par son amour pour une poésie sans pensée, une poésie de la forme pure; mais il se distingue de lui, en bon romantique, profondément, en



HOPITAL DE LA PITIÉ.

D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

Rue Lacépède, 1, contient 715 lits, fut fondé par Louis XIII et consacré à Notre-Dame de la Pitié. D'abord destiné à recueillir des enfants, cette maison est devenue un hôpital général.

un autre point : tandis que Tieck voulait volatiliser les mots en tons et réduire la poésie à un simple accord, à une musique, l'autre, au contraire, veut que les mots jaillissent en éclairs,

LA MODE EN 1872
(D'après le *Journal des Demoiselles.*)
(Collection F. Roche.)

en nuances, et que la poésie soit une peinture et une plastique du mot

Par contre il partage avec les romantiques allemands la haine absolue de tout utilitarisme. Sa formule : *l'art pour l'art,* vient de cette haine.

Il débuta comme poète lyrique, cinq mois après la première représentation d'*Hernani*, et malheureusement le jour même où éclata la révolution de juillet, il donna ses premières *Poésies* qui furent tout naturellement en ce moment emportées par le courant du temps, mais qui n'auraient, à une époque de calme, attiré que très faiblement l'attention. Comme lyrique, Gautier ne fut jamais populaire; il se distingua par la décision et l'impeccabilité de la forme, mais le naturel est chez lui trop superficiel pour être vraiment lyrique; il lui manque l'âme. Ce qu'il y a de mieux, c'est sa poésie de jeunesse, où il donne cours à son épicuréisme antique et païen qui se rapproche le plus de celui des Romains. Un beau soleil, une femme, un cheval, y résument tout son bonheur. Bonnes aussi ses chansons où il célèbre la joie de la vie, la couleur, les chants et les vers. Sa belle poésie intitulée *Fatalité* est magistrale et absolument typique. Théophile Gautier ne perça décidément comme lyrique que lorsqu'il eut atteint l'âge mûr.

George BRANDÈS.

(*Traduit du danois par* Charles SIMOND.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1872

Janvier.

2. — Élection de l'économiste Hervé-Mangon à l'Académie des sciences, à la place de Payen.

18. — **Cérémonie à Notre-Dame pour la mémoire des soldats morts pendant le siège.**

20. — **Élection de Victor Massé** à l'Académie des beaux-arts, à la place d'Auber.

23. — Devant le 6e conseil de guerre de Versailles, **condamnation de Genton** à la peine de mort; — de **François**, directeur de la Roquette pendant la Commune, aux travaux forcés à perpétuité; — de Ramain, à dix ans de travaux forcés (affaire de l'assassinat des otages).

24. — **Le duc d'Aumale et l'abbé Bossuet sont élus membres de la Société des bibliophiles** à la place de Mérimée et du comte Fernand Foy.

Février.

1er. — **Désordres dans la salle du Vaudeville,** pendant la représentation de *Rabagas*.

7. — La Société des antiquaires raye de la liste de ses membres l'historien prussien **Mommsen**, pour ses écrits hostiles à la France pendant la guerre.

13. — Funérailles du P. Gratry.

16. — Devant le 4e conseil de guerre, à Versailles. **condamnation de Blanqui** à la déportation dans une enceinte fortifiée (affaire des attentats du 31 octobre 1870 et du 22 janvier 1871).

17. — Devant le 6e conseil de guerre, à Versailles, condamnation à mort de Scrizier, Lucipia, Boin dit Bobèche, Pascal Boudaille (affaire des dominicains d'Arcueil).

24. — **Élection de Rosseeuw-Saint-Hilaire** à l'Académie des sciences morales, à la place de Mortimer-Ternaux.

27. — Vente aux enchères du matériel, accessoires et costumes du théâtre Déjazet.

29. — **Réception de Duvergier de Hauranne** à l'Académie française.

Mars.

1er. — L'Assemblée nationale vote une **pension viagère aux veuves des gendarmes et gardiens de la paix tués pendant la Commune.**

12. — Devant le 6e conseil de guerre, condamnation à mort de François, directeur de la Roquette; Benot, Aubry, Trouvé, Racine, Dalivous, Saint-Omer (affaire de la rue d'Haxo).

23. — Bal des Israélites dans les salons de Tivoli-Wauxhall.

29. — Concert spirituel au Théâtre-Italien.

Avril.

4, 5 et 6. — **Congrès des délégués des comités catholiques de France** dans la grande salle du Cercle du Luxembourg.

10. — Dîner du journal *le Sifflet* au restaurant Marguery.

16. — Devant le 4e conseil de guerre, condamnation à mort de la femme Ménard, marchande de journaux; — aux travaux forcés, de la femme Vandewal, journalière, et de la femme Bachu, brossière (affaire de l'incendie de la rue Royale, le 24 mai 1871).

24. — Adjudication du café Procope, rue de l'Ancienne-Comédie, n° 13.

25. — Séance d'inauguration, sous la présidence de Claude Bernard, de **l'Association française pour l'avancement des sciences.**

30. — Soirée chez le préfet de la Seine.

Mai.

2. — **Réception de Camille Rousset** à l'Académie française.

6. — **Incendie des magasins de fourrage de Bercy** (cet incendie dura deux jours, mais il n'y eut qu'un seul blessé).



GÉNÉRAL DE CISSEY.
(1810-1882.)



VACHEROT.
Philosophe.
Né en 1809.



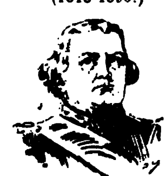
COMTE DE SAINT-VALLIER.
Diplomate.
(1833-1886.)



Mgr DUPANLOUP.
(1820-1878.)



SIR RICHARD WALLACE.
(1818-1890.)



AMIRAL RIGAUD DE GENOUILLY.
(1807-1878.)

10. — **Ouverture du Salon.**

14. — **Arrestation de Bazaine.** Il est enfermé dans une maison de l'avenue de Picardie (n° 32), à Versailles.

20. — Élection du mathématicien Tresca à l'Académie des sciences, à la place de Combes.

25. — Condamnation à mort du tailleur Lolive, reconnu coupable d'avoir tiré deux coups de feu sur Mgr Darboy, le 24 mai 1871.

27. — Réouverture des magasins du *Bon Diable*, incendiés pendant la Commune.

Juin.

1er. — Élection de Martha à l'Académie des sciences morales, à la place d'Augustin Cochin.

5. — Rue Saint-Dominique, n° 5, assassinat de la fille Berthe Dumas (le meurtrier ne fut pas découvert).

14. — **Dîner offert par Victor Hugo aux acteurs de** *Ruy Blas* (joué à l'Odéon).

19. — Accident de chemin de fer à Juvisy. Grande émotion à Paris.

Juillet.

2. — Distribution des récompenses du Salon (la grande médaille d'honneur est décernée à Jules Breton).

28. — Ouverture, au Palais de l'Industrie, de **l'Exposition universelle et internationale d'économie domestique.**

Août.

8. — **Séance à l'Académie française,** sous la présidence du duc de Noailles, directeur. **Distribution des prix.** (Prix de 2,500 francs à Coppée pour son recueil de poésies : *les Humbles;* — à Eugène Manuel, pour ses *Poèmes populaires.* — Prix de 2,000 francs à Guizot, pour son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants.* — Ce prix, abandonné à l'Académie, devint le prix Guizot et fut décerné pour la première fois en 1875. — Prix de 2,000 francs à Henri de Bornier; — à Ferdinand Fabre, pour son roman des *Courbezon :* — aux Frères de la Doctrine chrétienne, pour leur dévouement pendant le siège.)

14. — **Explosion de gaz dans les locaux du ministère des finances,** au Louvre (un mort et trois blessés).

26. — Un journal scientifique annonce le retour à la vie d'une jeune fille tirée de la Seine dix jours après s'y être noyée, et qui aurait été sauvée de l'asphyxie, assure ce journal, par une syncope.

Septembre.

5. — **Suicide** de l'auteur dramatique **Léon Laya,** à qui le gouvernement venait de refuser une pension.

11. — Condamnation à mort, par contumace, de Félix-Léopold Clément, impliqué dans les affaires de la Commune.

23. — Au Conservatoire des arts et métiers, **ouverture des conférences de la Commission internationale du Mètre.** (La commission devait adopter à l'unanimité les types des mesures métriques françaises.)

Octobre.

24. — Banquet des croque-morts dans les salons de l'Élysée, avenue de Wagram.

25. — Séance publique annuelle des cinq académies.

30. — Inauguration du **monument élevé à la mémoire des défenseurs du Bourget** (au Bourget).

Novembre.

10. — **Séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. Distribution des prix.** (Peinture : 2e second grand prix : Comerre, élève de Cabanel. — Sculpture : 1er grand prix : Coutan, élève de Cavelier. — Architecture : Bernier, élève de Daumet. — Gravure, médaille et pierres fines : 2e grand

[illegible]

14 [illegible]

15 Célébration à Bagneux de l'anniversaire du combat du 13 octobre 1871.

Décembre

1 [illegible]

4 [illegible] monument élevé à la mémoire du représentant Baudin.

30 [illegible]

31 [illegible]

Monuments et Fondations.

[illegible] église de Saint-Pierre de Montrouge [illegible]

Palais de Justice [illegible] façade de la rue de Harlay [illegible]

[illegible]

La vie de la rue.

Augmentation du prix du tabac [illegible] tabac supérieur.

Une médaille est frappée [illegible] en l'honneur de Brésard [illegible]

[illegible] du concert Béranger [illegible]

Les magasins des Villes de France transformés en concert [illegible]

Exposition d'horlogerie [illegible] vélocipédistes [illegible]

Mort du père Maurras [illegible] Mort du père Giret [illegible]

Beaux-Arts.

Salon de 1872 [illegible]

[illegible] galerie de tableaux des frères Pereire.

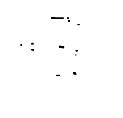
La vie littéraire.

Victor Hugo [illegible] — Jules Favre : *Histoire du gouvernement de la Défense nationale.* — Erckmann-Chatrian : *Histoire d'un plébiscite* [illegible]















[illegible] homme politique [illegible]

Taine [illegible] — Alexandre Dumas [illegible] Champfleury [illegible] — Sully-Prudhomme [illegible] — Coppée [illegible] — Émile [illegible] — Ferdinand Fabre [illegible] — Alphonse Daudet [illegible]

Théâtre.

Théâtre-Français [illegible] Début de Mlle Rousseil [illegible] et de Mounet-Sully [illegible] Début de Sarah Bernhardt [illegible]

Opéra [illegible] Début du baryton [illegible]

Opéra-Comique [illegible]

Théâtre-Italien [illegible]

Vaudeville [illegible] — Début de Julia [illegible]

Variétés [illegible] Halévy [illegible]

Palais-Royal [illegible]

Bouffes-Parisiens [illegible]

Menus-Plaisirs [illegible]

Folies-Dramatiques [illegible]

Gaîté [illegible]

Ambigu [illegible]

Cluny [illegible]

Les morts de l'année.

Combes [illegible] Stanislas Laugier [illegible] L'abbé Gratry [illegible] — Au[illegible] Luchet [illegible] Michel Lévy [illegible] — Théodore [illegible] gnard [illegible] — Le maréchal Vaillant [illegible] — De Chilly [illegible] — Madame Lamb[illegible] — Michel [illegible] — Le [illegible] Lachambeaudie [illegible] — Léon Laya. [illegible] — La vicomtesse de Saint-Mars, dite comtesse Dash, femme [illegible] — le savant Babinet [illegible]



LE BUREAU DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE PRÉSENTANT AU MARÉCHAL DE MAC-MAHON LE RÉSULTAT DU VOTE QUI LE NOMME PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.
Dessin de M. Lix. — (Collection G. Hartmann.)

1873

En 1873, la France eut la fièvre. Paris n'était plus à Paris, Paris était à Versailles ou plutôt en wagon. Les destinées de la patrie se décidaient dans le train parlementaire qui faisait la navette entre la gare Saint-Lazare et le château de Louis XIV.



LA MAISON DE M. THIERS RECONSTRUITE PLACE SAINT-GEORGES.
D'après un dessin de 1873. — (Collection G. Hartmann.)

Pendant les trois premiers mois de cette année, historique entre toutes, il était facile de constater dans l'atmosphère politique de la capitale les signes précurseurs qui annoncent de graves événements. Le public se précipitait avec avidité sur les journaux; les discussions sur l'avenir prochain du pays prenaient une tournure passionnée jusque dans la vie domestique, brisaient les vieilles amitiés et semaient la discorde entre les parents les plus proches. Des groupes se formaient spontanément sur les boulevards à propos du plus insignifiant prétexte; des altercations s'engageaient entre des personnes qui ne se connaissaient pas. On sentait que le dénouement était proche et que la guerre sourde, depuis longtemps engagée entre M. Thiers et l'Assemblée ou plutôt entre la République et la Monarchie, allait passer à l'état de conflit aigu.



LA FÊTE DU TROCADÉRO. — ARRIVÉE DE LA RETRAITE AUX FLAMBEAUX AU PONT D'IÉNA
Dessin d'après nature, par M. LIX. — (Musée Carnavalet.)

En descendant du fauteuil présidentiel où il était chaque jour en butte aux manifestations hostiles d'une majorité qui lui accordait encore ses suffrages mais lui avait retiré sa confiance, M. Grévy laissa le terrain libre aux partis impatients d'en venir aux mains. Il eût dépendu de la population parisienne de raffermir l'autorité du chef de l'État, ébranlée par l'élection de M. Buffet à la présidence de l'Assemblée nationale, mais ce fut en vain que M. Thiers n'hésita pas à se lancer dans la mêlée et à rédiger lui-même des articles de journaux où il mettait sa propre autorité aux voix en la personne de son candidat officiel, M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères. Paris répondit à ses objurgations en élisant M. Barodet. La victoire de M. Barodet fut la préface du 24 mai. Pendant qu'il était au pouvoir, M. Thiers n'avait jamais été populaire dans la capitale, il ne fut acclamé qu'après sa chute; c'était trop tard.

MÉDAILLE DE RÉCOMPENSE POUR ÊTRE DÉCERNÉE A LA SUITE DES SALONS. (SECTION DE SCULPTURE.)
Gravée par Jean LAGRANGE, de Lyon, et représentant *Milon de Crotone*, d'après PUGET.
(Musée du Luxembourg.)

La population parisienne suivait avec anxiété les péripéties du drame à jamais historique qui se jouait en même temps à Versailles et à Frohsdorff. L'émotion était vive, mais personne ne songeait à s'opposer de vive force aux décisions de l'Assemblée, qui semblaient imminentes; rarement il avait été donné aux représentants d'un peuple de statuer avec



FÊTE DONNÉE A L'ÉLYSÉE PAR LE MARÉCHAL PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AU SHAH DE PERSE. — LA SALLE DU TRÔNE.
D'après un dessin de Lix. — (Musée Carnavalet.)

plus de liberté sur son sort. Une fois de plus l'expérience prouva que dans ces moments de crise où se décident l'avenir et les institutions d'un pays, l'intervention suprême, qui fait pencher la balance en faveur de telle ou de telle solution, vient en général du côté où on l'attendait le moins. De même que la ville de Paris, dont le dévouement à la République n'était pas douteux, avait, en élisant M. Barodet, provoqué la chute de M. Thiers et remis en question la forme du gouvernement, ce fut le comte de Chambord qui, au moment où ses fidèles réglaient déjà les détails de son entrée solennelle à Paris, se chargea d'ensevelir la monarchie dans son drapeau blanc.

Cette crise, décisive dans l'histoire, où, pareille à Hercule entre les deux chemins, la France avait eu à choisir entre la Royauté et la République, se prolongea pendant plus de sept mois, depuis l'élection de M. Buffet à la présidence de l'Assemblée, en remplacement de M. Grévy, jusqu'au vote du septennat. Ce serait une erreur de croire que durant cette période où les destins du pays étaient en suspens, la population parisienne ait été



LA GRANDE REVUE. — LE SHAH DE PERSE NASSR-ED-DIN OFFRE UN SABRE D'HONNEUR AU MARÉCHAL MAC-MAHON.
Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Hardouin de Loulay.

à tel point absorbée par les péripéties d'une lutte féconde en changements à vue, qu'elle n'ait accordé aucune attention aux épisodes tantôt divertissants et tantôt dramatiques qui se produisaient en dehors de la partie engagée à Versailles. Bien au contraire : jamais peut-être Paris ne s'était plus passionné pour des événements qui ne se rattachaient que de loin à la politique et méritaient à peine d'être classés parmi les faits divers d'intérêt secondaire.



L'INCENDIE DE L'OPÉRA.

Bibliothèque nationale. — (Cabinet des Estampes.)

Parmi les victimes de ce sinistre, se trouva le caporal Bellet. Le bâtiment que l'on aperçoit encore en partie préservé est l'ancien hôtel Choiseul, qui était occupé par la direction de l'Opéra. Dans la partie incendiée, quelques artistes avaient leur loge.

On a de la peine à comprendre aujourd'hui le prodigieux enthousiasme que le shah Nassr-ed-Din excitait en 1873 dans les rues de la capitale. Ce potentat asiatique, cruel et mal élevé, n'avait d'autre titre à l'admiration des Parisiens que son aigrette. Il est vrai qu'elle était magnifique et que le prix des diamants énormes dont elle était chargée éblouissait les imaginations.



UNE BONNE AFFAIRE.

Scène de l'Hôtel des Ventes.

Dessin de DAUMIER. — (Collection G. Hartmann.)

Après l'opérette le drame. Les habitants de la capitale avaient complètement oublié le voyage du shah lorsque s'ouvrirent à Versailles les débats du procès Bazaine.

Pour se distraire de ces émotions, les Parisiens eurent le plaisir de contempler l'homme-chien et Millie-Christine, plaisirs de badauds, à la vérité, qui s'émerveillent devant les laideurs ou les bizarreries de la nature.

D'autres, de meilleur goût, s'intéressent à l'art et aux lettres. Toutefois les artistes produisent peu de chefs-d'œuvre. De Neuville obtient un grand succès, un succès populaire, avec ses *Dernières Cartouches;* Falguière expose sa *Danseuse égyptienne* et Barrias son beau groupe de *la Religion et la Charité*. La littérature est plus pauvre. Elle ne produit de marquant que *l'Antechrist* de Renan, qui n'est pas remarqué, du moins par les lettrés. Et ceux-ci ne trouvent pas de compensation au théâtre : ni dans *les Erynnies* de Leconte de Lisle, presque sifflées à l'Odéon, ni dans *la Femme de Claude* de Dumas fils, un désastre pour le Gymnase, de même dans *le Roi l'a dit,* qui ne peut épargner un échec au compositeur Léo Delibes. Par une fatalité singulière, sa première représentation eut lieu le 24 mai. Seule *la Fille de Madame Angot* suscite des applaudissements enthousiastes parce qu'elle tourne la politique en couplets.

G. LABADIE-LAGRAVE.



L'ORAGE DU 19 JANVIER 1873 A PARIS.
Croquis d'après nature. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Les goguettes au quartier Popincourt.

Si je vous demandais, chers lecteurs, ce que c'est qu'une goguette, vous me répondriez certainement ceci : « C'est un café chantant. »

Eh bien, vous seriez dans l'erreur ; ce n'est pas un café chantant, c'est un concert d'amateurs.

Dans l'un, les artistes sont payés ; rien à dire, ils font leur métier. Dans l'autre, c'est différent, on travaille pour la gloire.



L'INCENDIE DES MAGASINS DU GRAND MONGE.
Dessin de VALNAY. — (Musée Carnavalet.)
Plusieurs personnes périrent dans cet incendie. Un des habitants se jeta par la fenêtre et se tua. Le sinistre fut effroyable et causa dans Paris une très vive émotion.

Un directeur, aussi impayable que ses amateurs, est chargé de les inscrire et de les faire manœuvrer à tour de rôle devant un jury composé de gens qui s'y entendent.

Si le sujet convient, ce sont des tonnerres d'applaudissements et des trépignements frénétiques ; autrement, ce sont des bourdonnements et des murmures à n'en plus finir. Le directeur se lève, dérange sa chaise, la fait glisser sur le parquet avec un léger grincement propre à donner des attaques de nerfs même au plus insensible, hausse les épaules en homme qui s'y connait, et lance sur le patient un regard de pitié qui est compris par toute l'assemblée, car aussitôt :



LE VIEUX PARIS. — [illegible]

Dessin de [illegible] d'après une photographie. — Collection Charles Simond.

Au coin de la rue Oudinot se trouve la maison mère des Frères de la doctrine chrétienne.

L'un miaule en [illegible] comme un [illegible]
L'autre [illegible] comme un enfant qui crie.

Le tumulte devient général, et l'agitation qui



LE VIEUX PARIS. — LA RUE SAINT-DOMINIQUE.

Dessin de [illegible] d'après photographie. Collection Charles Simond.

La rue Saint-Dominique s'appelait jadis le chemin aux Vaches. Elle a pris son nom actuel des Dominicains, qui s'y établirent vers [illegible].

redouble tend tellement à s'accroître, que le patron de l'établissement demande à faire une motion d'ordre.

On n'entend plus que ces deux cris : *Silence ! A la porte !* qui se croisent et avec lesquels les clients semblent jouer à la balle. Vous avez, pour cinq minutes, une haute idée de ce qui se passait à la tour de Babel, le jour où les hommes cessèrent de se comprendre.

Enfin, le calme se rétablit; on vient d'annoncer M. Arthur de Rigobeck, *poète, compositeur, musicien et chanteur*. Il est coiffé en saule pleureur et chante la romance; il a l'allure un peu godiche et fait l'enfant pour se rendre intéressant. Plus un mot, le voilà qui gravit silencieusement les trois degrés qui conduisent à l'estrade. Il est appelé à captiver l'attention de tout son monde : *silence !*... Il ouvre la bouche... il chante... une romance qu'il a composée lui-même (Ce sont les amours contrariées de Paul et Virginie; il a eu le courage d'en composer quinze couplets.

Le récitant est parfois un peu troublé par les



LE VIEUX PARIS. — RUE MONSIEUR, N° 8.

Dessin d'après photographie. — Collection Charles Simond.

Le n° 8 de la rue Monsieur, occupé par les Pères Barnabites, est l'ancien hôtel de Jarnac.

ronflements sonores des quelques personnes qui se sont endormies; néanmoins, à la dernière stance, on verse des larmes d'attendrissement, et le directeur reconnaissant lui offre la correspondance pour... Charenton.

Mlle Lili, grande, sèche et mince comme un clou, faisait tous ses efforts pour écouter M. Arthur, sans pouvoir jamais y parvenir; elle désirait qu'il eût fini pour pouvoir, elle aussi, briller à son tour. Toute fière du talent qu'elle croyait posséder, elle grimpa les trois degrés aussi lestement qu'une petite chatte, et se mit à nous miauler la complainte de *Geneviève de Brabant* ou *la Pauvre* [illegible], en s'appesantissant sur les malheurs de cette pauvre femme qui, n'ayant que sa longue chevelure pour toute parure, avait dû bien souffrir des rigueurs de l'hiver.

Mlle Lili eut du succès, et le dernier couplet fut bissé. Aujourd'hui, elle fait les délices de l'Alhambra; elle a quinze sous par soirée, les espérances en plus. C'est toujours ça.

La complainte était à peine terminée, qu'une femme, les cheveux en désordre, la tête enflammée, se précipite sur l'estrade comme une tigresse, enjambant les chaises et les tables, brisant un verre par-ci, une bouteille par-là, renversant tout ce qui obstrue son passage. En deux bonds elle est sur la scène; son regard est courroucé, elle se voile la face avec un vieux mouchoir en loques, et se drape le mieux qu'elle peut dans le tablier de sa mère.

Qu'est-ce que c'est que cette femme?

C'est la fille de la marchande de jujube, qui, tout en détaillant sa marchandise, s'est sentie une vocation pour la tragédie.

Elle vient de composer une petite pièce de vers ; elle s'apprête à les réciter. Ecoutons-la :

O absinthe! O ma mère !... encore une victime!
Prenez cette liqueur, jetez-la dans l'abime.
C'est un poison très lent qui torture le cœur,
Qui vous ronge le foie... O ma mère! O horreur !
Si j'en buvais beaucoup, je deviendrais donc folle.
Puis-je faire autrement ?... Il est mort, mon idole.

. . . .

Allons, encore un verre, et puis cessons de vivre;
Christophe, mon amant, je ne puis te survivre.

. . . .

Si nous avons fauté, tous deux, par le suicide,
Si, pour te retrouver, ta femme se décide
A appeler la mort... sois certain que Caron
La conduira vers toi, dans l'antre de Pluton.

La salle croula sous les bravos, mais bientôt deux camps bien distincts se formèrent et, se mettant l'un et l'autre à crier et à commenter chacun à sa façon, allaient en venir aux mains, lorsqu'un groupe de gens pacifiques qui, jusque-là, s'était tenu coi, se précipita entre les deux partis, afin de les séparer et de rétablir la paix.



HÔPITAL DE LA MATERNITÉ.

D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

L'hôpital de la Maternité, créé en 1795, occupe les anciens bâtiments de l'abbaye de Port-Royal. Il contient 525 lits.

Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que si, pour l'avenir,
En pareille cohue on peut me retenir,
Je consens de mon cœur, pour punir ma folie,
A réciter les vers de la chaste Aurélie.

Paul Monseigle.



TOMBEAUX DÉCOUVERTS RUE DE LA MONTAGNE-SAINTE-GENEVIÈVE EN CREUSANT UN ÉGOUT.

Dessin de Lix, d'après le croquis de M. Tobb. — (Collection G. Hartmann.)

Arrivée du shah de Perse à Paris.

A six heures et quelques minutes le train royal touche au débarcadère construit près du Ranelagh pour la circonstance. Le sol, couvert de sable rouge, disparaît presque sous les tapis et sous les fleurs. Un immense *velum* abrite ce merveilleux reposoir.

Le shah met pied à terre et apparaît aux regards éblouis des assistants.

Tout ce qu'on avait dit des magnificences orientales est dépassé par la réalité.

Le shah est coiffé du classique bonnet persan; ce bonnet est tout noir, en mérinos fin, et il est orné d'une simple aigrette en diamants, dont il n'y a pas trop à dire, si ce n'est que la pierre centrale représente une valeur d'environ cent cinquante mille francs.

De sa chaussure, nous ne parlerons pas : ce sont des bottines vernies; le pantalon à l'européenne est noir, sans aucun ornement.



L'HOSPICE NATIONAL DES QUINZE-VINGTS

Situé rue de Charenton, 28 (ancien 38), était autrefois rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Nicaise. L'ancien hospice eut pour fondateur saint Louis et fut construit vers 1260 et destiné à loger et entretenir 300 aveugles pauvres. Les Quinze-Vingts, en 1779, furent transférés en leur nouvelle habitation que Louis XV avait fait construire pour ses mousquetaires noirs.

Une ample tunique fermée en haut et tombant, à pans droits, bien au-dessous des genoux, telle est la partie du vêtement qui mérite une description spéciale.

A chaque épaule, une épaulette de la même forme que celles de nos officiers généraux, mais dans la composition de laquelle la « graine d'épinards » est remplacée par des diamants. Le long du buste, du col à la taille, une triple rangée de boutons de dimensions différentes, et dont le moindre a la grosseur d'un œuf de pigeon. Ces boutons sont un énorme diamant, ou un rubis phénoménal, ou une topaze brûlée d'une valeur inestimable, ou un saphir aux reflets resplendissants. Les pierreries, se détachant sur le fond du drap, brillent des feux les plus invraisemblables.



LE VIEUX PARIS — QUARTIER DU ROULE.
RUE LORD-BYRON.

Dessin de PARENT, d'après photographie. — (Collection Ch. Simond.)

Le Roule était encore un village avant 1722, année où il fut compris dans l'enceinte de Paris. En 1789, il formait le 54e district de Paris.

La poitrine du shah n'est pas une poitrine humaine; c'est une constellation! Sa Majesté porte en sautoir le ruban de grand-croix de la Légion d'honneur. Des soleils, des croix de tous les ordres, pour lesquels on croirait qu'ont été épuisées les mines de Golconde, scintillent et forment comme un embrasement. Une ceinture de rubis, d'émeraudes et de diamants dessine la taille du monarque. Cette ceinture, d'après le trésorier de la cour de Perse, vaut à elle seule un million.

Enfin, le shah tient à la main, très haut et appuyé au côté, un cimeterre dans son fourreau. Ce fourreau est une merveille de joaillerie. On le croirait fait d'un seul diamant, tant les pierres qui le composent sont d'un sertissage serré.

Nous n'étonnerons personne en ajoutant qu'on a vu des spectateurs, des femmes surtout, au moment où passait le monarque asiatique, porter vivement la main devant leurs yeux, comme aveuglés par tant de splendeurs.

Le shah a été reçu, à la descente du wagon, par M. le maréchal de Mac-Mahon et M. le duc de Broglie, tous deux en grand costume.

Nassr-ed-Din est monté en voiture et auprès de lui le maréchal de Mac-Mahon. En face du maréchal a pris place M. de Broglie; en face du shah, son premier ministre, dont le riche costume est pourtant éclipsé par celui du maître. Les hauts dignitaires occupent les voitures suivantes en compagnie d'officiers supérieurs de notre armée.


L'HOPITAL DES ENFANTS MALADES.
Est situé rue de Sèvres, 149; il contient 193 lits. Il fut fondé en 1802. On le désigne généralement à Paris sous son ancien nom de Maison de l'Enfant-Jésus.

Derrière chaque carrosse se forme, en bataille, un escadron de cuirassiers. Le général de Ladmirault prend, avec l'état-major général, la tête du cortège, qui part dans la direction du bois de Boulogne.

Le cortège a suivi l'avenue Ingres et l'avenue Raphaël, a passé devant la Muette, est entré dans le Bois de Boulogne, a touché au lac, puis est entré par l'avenue de l'Impératrice.

Là, le coup d'œil était magnifique et vraiment grandiose. Des pyramides de distance en distance et des mâts, portant des fleurs et des oriflammes aux couleurs de Perse et de France, bordaient la voie centrale. Une foule immense remplissait les bas-côtés de l'avenue. A toutes les fenêtres des hôtels et des villas pavoisées, décorées de tentures, se montraient des spectateurs et des spectatrices.

Enfin, une haie de troupes, contenant les piétons, présentait les armes au passage du souverain. Les tambours battaient aux champs, les clairons sonnaient, les corps de musique jouaient l'air national persan, et au loin le Mont-Valérien, se couronnant de blanches fumées, tirait par toutes ses embrasures!...

Au fond de l'avenue, sur l'Arc-de-Triomphe, qui cachait ses blessures sous des guirlandes, des crépines et des tentures, se dressait le lion persan gigantesque, se détachant sur son soleil d'or, avec des drapeaux pour rayons.

Malgré ses habitudes de réserve, le shah était dans l'enthousiasme, et, à plusieurs reprises, remerciait le maréchal, et exprimait son amour pour la France, si bien justifié par la vraie grandeur de cette réception.


« BOÏARD », GRAND PRIX DE PARIS DE 1873. — JOCKEY : CARVER.
(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

Sous l'Arc-de-Triomphe s'élevait une estrade superbement décorée, sous laquelle l'hôte auguste de notre cité s'est assis pour recevoir les compliments de bienvenue des autorités municipales. Après cette cérémonie, le shah regagna sa voiture, et le cortège reformé dans le même ordre, toujours entre deux haies de soldats, toujours au bruit de l'air national et des tambours, se rendit au palais du Petit-Bourbon, par l'avenue des Champs-Élysées, la place et le pont de la Concorde, le quai d'Orsay, l'esplanade des Invalides et la rue de l'Université. Devant l'entrée de ses grands appartements, le shah fut reçu par M. Buffet, président de l'Assemblée.



LE VIEUX PARIS. — MAISON AU COIN DE LA RUE VIEILLE-DU-TEMPLE ET DE LA RUE DES FRANCS-BOURGEOIS.

Dessin de PARENT, d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

Cette maison date de la fin du XVe siècle. Elle était habitée en 1561 par la veuve d'un neveu du cardinal de la Balue. Sa tour est une des plus jolies du vieux Paris. Elle a été restaurée en 1886.



LE VIEUX PARIS. — TOUR A L'ANGLE DES RUES SAINT-MARTIN ET DU VERT-BOIS.

Photographié et redessiné par L. PARENT. — (Coll. Ch. Simond.)

Cette tour a fait partie du monastère de Saint-Martin des Champs. Suivant Sauval, elle aurait servi de prison aux moines convaincus de quelque crime. (DULAURE.) — La fontaine incrustée dans le pied de cette tour a été transportée là en 1712; c'est la première fontaine publique qu'on ait vue à Paris. Elle date en réalité de la première moitié du XIVe siècle.

Un moment après, Sa Majesté persane se rendait dans les appartements privés, préparés pour la recevoir, et dont voici la description :

La chambre à coucher du shah a vue, ainsi que tous les salons, sur le jardin qui borde le quai. Au fond de la pièce, faisant face aux deux fenêtres, est placé le lit décoré de quatre cornes d'abondance dorées.

Ce lit, qui provient du Garde-Meuble, n'est autre que le lit de l'impératrice Marie-Louise. Deux marches recouvertes en velours rouge servent de marchepied. Le dais est formé de velours rouge, à crépines d'or, et surmonté de quatre panaches en plumes d'autruche. Les rideaux de



LE VIEUX PARIS. — HOTEL DE SENS.

Dessiné d'après photographie par L. PARENT. (Collection Ch. Simond.)

L'hôtel des archevêques de Sens, dont Paris fut suffragant jusqu'en 1622, est, avec l'hôtel de Cluny, le seul spécimen encore debout de l'architecture privée du XVe siècle. Il fut construit de 1474 à 1519 par l'archevêque Tristan de Salazat.

(Ed. BEAUREPAIRE.)

velours sont doublés en soie blanche, ornée d'un bouquet de fleurs d'or. Dans la pièce à gauche de l'entrée, est placé un large divan turc, havane et or, avec les deux grands lampadaires en or qui ont servi à la chambre nuptiale du duc d'Orléans. Entre les deux fenêtres est posé un immense vase de porcelaine bleu et or, de fabrication turque. La garniture de cheminée est fort simple, presque mesquine.

De la chambre à coucher nous passons dans le cabinet de toilette, meublé en satin bleu; du cabinet de toilette, dans une autre pièce tout intime et garnie entièrement de nattes; à gauche se trouve un lavabo dans lequel l'eau coule d'une façon permanente ; *au ras de terre* est une ouverture ovale sur laquelle est placée une boiserie élevée seulement de deux centimètres au-



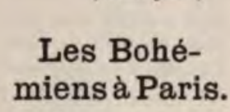
LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
L'aveugle musicien.

dessus de terre ; en posant les pieds sur cette boiserie, on fait jaillir l'eau immédiatement.

Au premier étage sont disposés les appartements de la suite du shah. Ils se composent de deux chambres à coucher, de trois salons, d'un grand cabinet de travail et d'une salle de bain. Citons encore une magnifique piscine construite pour le comte Walewsky, au-dessus de laquelle sont installés un petit trapèze et deux cordes de soie cerise ; il paraît que Sa Majesté persane se livre à la gymnastique avec assiduité.

(Anonyme.)

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le savetier.

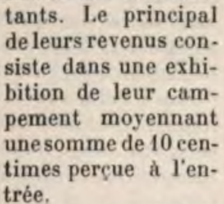


Les Bohémiens à Paris.

La France paraît être, depuis quelques mois, en proie à une véritable invasion de Bohémiens. Les journaux du Nord, du Centre et du Midi annoncent à chaque instant l'arrivée d'une nouvelle bande de ces nomades : chaudronniers, étameurs, fabricants de paniers ou simplement marchands d'ustensiles de ménage en fil métallique. Partout ils restent peu, font un travail à peu près nul, mais ils ne s'en vont pas pour cela sans remporter d'assez fortes sommes arrachées à la curiosité ou à la commisération des habitants. Le principal de leurs revenus consiste dans une exhibition de leur campement moyennant une somme de 10 centimes perçue à l'entrée.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le gardien de travaux publics.



Partout aussi s'élèvent des plaintes contre leur trop grande propension à considérer comme étant à tout le monde, et partant à eux, ce qui n'est point enclos et gardé. Ils entrent également avec trop de sans-gène dans les maisons pour offrir leurs services, et leur aspect peut effrayer les femmes et les enfants. Il n'est donc pas étonnant que l'opinion publique réclame promptement leur éloignement, et nous croyons en effet que c'est le parti qu'ont pris dans ces derniers temps les journaux de Lyon, de Lille, de Clermont (Oise), de Douai, etc., où nos voyageurs avaient voulu planter leurs tentes.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le repasseur de ciseaux.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le camelot vendeur de journaux.

C'est une de ces bandes, venue du Loiret, qui est arrivée à Paris et a dû en repartir après avoir été repoussée des villages de la banlieue auxquels elle avait demandé l'hospitalité.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Le marchand
de peaux de lapin.

Nous ne ferons point une description des costumes et des habitudes de ces nomades. Nous croyons qu'il y a beaucoup d'affectation dans le déguenillé des femmes. Elles sont certainement sales naturellement, mais elles le sont peut-être plus encore dans le but d'exciter la pitié. Il est difficile, du reste, de voir mendiantes plus tenaces, plus loquaces et plus familières. Elles ne sont pas chiches non plus de promesses de récompenses dans ce monde et dans l'autre pour l'âme charitable qui les écoute, et elles assurent facilement une part de paradis au visiteur qui leur donne un sou. Les hommes, plus flegmatiques, répondent peu aux questions ; mais, dès qu'ils y ont répondu, ils savent dire aussi : « De l'argent ! » Si on ne leur donne pas le « franc » qu'ils demandent, ils en réclament deux, mais n'insistent pas devant un refus. Les enfants

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le porteur d'eau de Seine.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le décrotteur.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand d'articles de ménage.

mendient dès le berceau, et les filles de huit ans vous prient indifféremment de leur donner un sou ou une cigarette.

Les tentes, au nombre de six, installées dans un terrain vague de la cité du Trône, sont supportées par trois perches formant triangle et couvrent chacune l'une des voitures. Dans ces voitures sont entassés les effets et les lits de plume sur lesquels ou plutôt dans lesquels on enfouit les enfants. Les chevaux ne paraissent pas mauvais et les voitures sont solides. Si les vêtements sont sordides, il doit y en avoir d'autres en réserve pour certaines solennités, car nous avons vu l'une des femmes, chez une marchande à la toilette, se faisant montrer un crêpe de Chine presque neuf, d'un jaune éclatant, avec une large bordure brodée. Ces Bohémiens paraissent avoir beaucoup voyagé. Ils prétendent, comme la plupart de leurs congénères, venir d'Autriche. L'un d'eux, qui paraît jouer le rôle de chef, parle, dit-on, sept langues. Ce qui est vrai, c'est qu'il répond très bien en français et que les femmes parlent un allemand assez pur. Ils doivent avoir encaissé des sommes considérables pendant leur court séjour à Paris, leur campement ne désemplissant pas et la perception du droit d'entrée étant très sévère.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
L'acheteur de bouteilles cassées.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
La marchande d'oublies.

C'est même à cela qu'ils doivent sans doute leur prompt départ. Les gavroches du faubourg préfèrent, en effet, escalader les clôtures, et il s'en est suivi à plusieurs reprises des rixes. Deux des grandes cannes du chef lui ont été arrachées au moment où elles allaient s'abattre sur les envahisseurs, et ont été portées chez le commissaire de police, qui a dû intervenir.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand d'ail et d'échalote.

Nous avons dit que ces Bohémiens prétendaient venir d'Autriche. C'est en effet l'un des pays où ils sont le plus nombreux. Il y en a en Russie, en Turquie, en Italie même. La Perse, la Syrie et l'Égypte en possèdent aussi bien que la Suède et la Norvège. La question de leur origine n'est pas encore bien élucidée, mais c'est dans les principautés roumaines et en Transylvanie qu'ils sont agglomérés, et c'est de là que partent en général les colonies voyageuses. Un des noms qu'ils se donnent le plus fréquemment dans ces contrées est celui de *Rom*. Le nom de *Tzigane* est un nom générique beaucoup plus étendu, et c'est celui qu'on donne généralement à leur langue.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le poseur de robinets.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
La marchande de cartons.

Quelques auteurs croient que les Bohémiens ont habité longtemps la Mésopotamie et les environs de Babylone, d'où ils se seraient éloignés après la destruction de cette ville : d'autres les font venir de l'Inde, d'où ils seraient passés en Médie et en Perse : quelques-uns trouvent certaines ressemblances entre leur langue et le basque. On croit pouvoir évaluer leur nombre à plus de 600,000 pour l'Europe seulement. Ils se divisent en plusieurs groupes, suivant le métier qu'ils exercent. Les plus nombreux sont les *calderari* (chaudronniers); quelques autres, les *ursari* (montreurs d'ours), sortent principalement de la Roumanie, mais s'allient plus facilement avec les populations qui les avoisinent. Quant à leur religion et à leur littérature,


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de programmes.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de cordons et lacets.

on les connaît peu, ces nomades étant toujours de la religion de l'endroit qu'ils habitent momentanément, et ayant ajouté à leurs contes, à leurs chants et à leurs traditions, vraiment antiques, beaucoup de choses bien plus modernes.

(*Journal des Débats.*)

Les coulisses de Séraphin.

De vraies coulisses en chambre. Figurez-vous une pièce carrée, haute et large de quelques mètres à peine. Et il y a place pour tout : pour des « dessous » machinés comme ceux du Châtelet, pour des cintres où sont enroulées les nombreuses toiles qui attendent leur tour, pour des portants minuscules, où rien ne manque, — et même pour un pompier de service!

Dans un coin, à côté du rideau, est ce que je me permettrai d'appeler : *le foyer des artistes*. On s'y trouve au milieu d'un monde de marionnettes



LES TYPES DE PARIS. — LA MÈRE BERLINGOT.
Dessin de P. Renouard. — (Collection de *l'Art*.)

suspendues à leurs fils, monde fantastique qui vous frappe étrangement.

Sur la petite scène du Théâtre-Miniature, se mouvant dans les petits décors, au milieu des petits accessoires, les marionnettes semblent presque des personnages vivants, des acteurs qu'on regarderait à travers le gros bout de la lorgnette. Mais une fois dans les coulisses, l'effet est tout autre. Tous ces petits figurants en carton qui vous frôlent les genoux, ces jeunes-premiers qu'on emporte au bout d'une perche, ce traître qui gît le long d'un portant dans la pose d'un ivrogne cuvant son vin, ces diablotins qui vous passent sous les jambes, vous produisent je ne sais quelle impression de cauchemar. Il m'a semblé que j'étais Gulliver et que je flânais dans les coulisses du théâtre de Lilliput!

Une fois fait aux proportions exiguës de ces coulisses, je m'oriente et je regarde.

C'est dans les frises qu'il faut aller chercher le petit côté intéressant. C'est là en effet que se tiennent les « artistes » chargés de faire mouvoir les marionnettes. Ces artistes manœuvrent sur



LE VIEUX PARIS. — L'HOTEL DE ROISSY,
RUE BÉRANGER, N° 3.
Photographié et redessiné par L. Parent. — (Coll. Ch. Simond.)

Il ne reste de cet hôtel, presque entièrement disparu, que quelques vestiges de la première demeure occupée au commencement du XVIIIe siècle par le grand prieur de France, Philippe de Vendôme.

une sorte de pont ou galerie suspendue, à laquelle on monte par un escalier d'une vingtaine



VIEILLES MAISONS DE LA RUE DE BELLEYME.
LE VIEUX PARIS.
Photographié et redessiné par L. Parent. — (Coll. Ch. Simond.)

de marches. Il y en a tantôt deux, tantôt trois, quatre au plus, selon les besoins de la pièce. Ce sont des hommes et des femmes prenant leur métier fort au sérieux, et ayant, tout comme leurs camarades des grands théâtres, l'amour-propre, les émotions et les manies qui se développent si facilement au contact de la rampe.

Les toucheurs de marionnettes sont recrutés un peu partout. Les uns ont joué le drame à la Porte-Saint-Martin, les autres ont chanté le vaudeville aux Folies-Dramatiques. Un autre encore est le fils de Séraphin.

Il faut les voir à l'œuvre. Ils sont penchés sur la balustrade du pont, le buste en avant, regardant ce qui se passe sur la scène. La voix a des intonations de comédie et le corps reste immobile. Les doigts seuls s'agitent fiévreusement, faisant aller les fils, décrivant des courbes, des signes cabalistiques : on dirait des sourds-muets *qui parlent!*

Les artistes savent, du reste, toute la pièce par cœur, le souffleur étant impossible au Théâtre-Miniature. Par une fantaisie originale, les artistes-toucheurs donnent des noms à leurs petits acteurs en carton. On entend se croiser des dialogues comme ceux-ci :

— Passe-moi Parade!

— Sais-tu où est Laurent?

— Eh bien! et Marioni?

— Ah! mon dieu, je ne la vois pas!

Et on se met à chercher partout avec fièvre.

— Ah! la voici : elle était encore dans son sac!

Et, en effet, on découvre avec précaution une superbe fée au costume brillant, et dont les formes ne laissent rien à désirer.

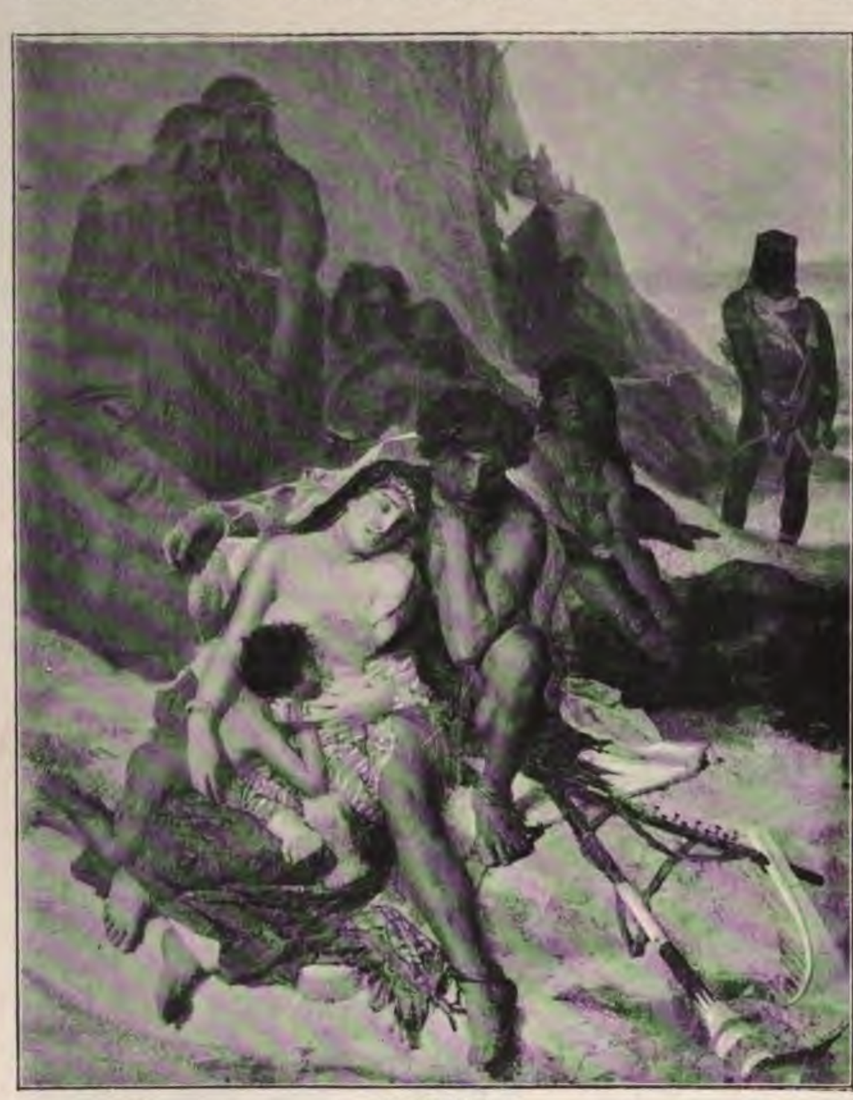
Le sac est un honneur réservé aux artistes bien habillés.

En quittant les coulisses, le directeur, M. Plet, me conduit dans son magasin.

C'est là que commence la désillusion. Au milieu des poupées qui ont joué dans les féeries précédentes, au milieu des trucs en vacances, des diables sans cornes, des notaires sans perruque, des rois sans couronne, se trouvent des torses en bois blanc, mal rabotés, dont les jambes et les bras décharnés pendent lugubrement.

Hélas! le Théâtre-Miniature n'est pas le seul où la désillusion arrive avec le déballage (1)!

(*Figaro.*)



BABYLONE.
Prix de Rome. Grand prix de peinture en 1873. Tableau de M. Morot.
(École des Beaux-Arts.)

(1) Le théâtre des Marionnettes fut fondé au Palais-Royal en 1784 et s'y maintint jusqu'en 1861. Il émigra ensuite, sous la direction de Séraphin et de ses héritiers, sur les boulevards, où il vécut pendant longtemps. Disparu alors, il fut reconstitué sous les auspices du poète Maurice Bouchor, après avoir subi la rivalité des castellets de Guignol.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1873

Janvier.

19. — Orage très violent dans la soirée. Panique à **l'Odéon.** La Seine s'élève à deux mètres.

22. — L'amiral Pâris est nommé président du **Bureau des Longitudes.**

24. — **M. Wallon** est élu **secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions,** à la place de **M.** Guigniaut démissionnaire.

Février.

10. — **Élection de M. Janssen** à l'Académie des sciences. (Section d'astronomie.)

13. — **Le Verrier** est nommé **directeur de l'Observatoire.**

14. — Arrestation d'Émile-Léopold Clément, membre de la Commune.

16. — Expérimentation à Suresnes de **nuages artificiels** destinés à protéger les vignes contre la gelée.

26. — Inauguration à la Sorbonne d'un **monument élevé à la mémoire de Victor Cousin.**

27. — Dans la nuit du 27, **incendie de la raffinerie de la Villette** (5 millions de pertes).

Mars.

3. – **Élection de M. Berthelot** à l'Académie des sciences, à la place de M. Duhamel. (Section de physique.)

14. – **Édouard Laboulaye** est nommé **administrateur du Collège de France.**

27. — Soirée chez Arsène Houssaye, dans son hôtel du quartier Beaujon, avenue de Friedland.

Avril.

2. – **Jules Grévy donne sa démission** de président de l'Assemblée nationale.

3. – **Réception du duc d'Aumale à l'Académie française.**

4. – **Élection de M. Buffet à la présidence** de l'Assemblée nationale.

5. – **Élection de Bazin** à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Carafa.

16. – Devant le 18e conseil de guerre, condamnation à une année d'emprisonnement du soldat Ernest Combier, qui avait refusé de se laisser armer « parce que l'Évangile défend de porter les armes contre son prochain ».

27. – **Élection de M. Barodet** à Paris, contre M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères.

29. – Condamnation d'Émile-Léopold Clément aux travaux forcés à perpétuité.

Mai.

1er. – **Élection du baron de Viel-Castel** à l'Académie française, à la place du général Philippe de Ségur.

18. – **Ministère Dufaure** (ne vécut que jusqu'au 24 mai).

19. – **Congrès** annuel **des comités catholiques** de France.

24. – **Exécution** sur la place de la Roquette **de Couturier,** condamné à mort le 17 avril pour assassinat. — Élection du maréchal de **Mac-Mahon à la présidence de la République,** à la place de Thiers, démissionnaire.

28. – **Inauguration de la statue du général Daumesnil** sur le cours Marigny, à Vincennes.

Juin.

5. – **Réception de Littré** à l'Académie française.



Mgr CHIGI.
Nonce apostolique.
(1810-1885.)



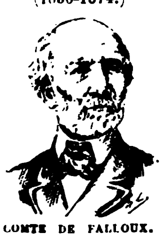
Gal GRAMONT
(1825-1881.)



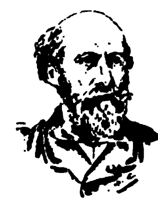
ARNAUD DE L'ARIÈGE.
Homme politique
(1819-1878.)



AIMÉE DESCLÉE.
Artiste dramatique.
(1836-1874.)



COMTE DE FALLOUX.
Homme politique
(1811-1886.)



OCTAVE FEUILLET.
Romancier
(1821-1890.)

8. — **Courses du grand prix** à Longchamp. Le prix de 100,000 francs est gagné par Boïart, cheval de l'écurie de M. Delamarre.

Juillet.

6. — A six heures du soir, **arrivée du shah de Perse,** Nasser-ed-din, à la gare de Passy.

7. — Visite du shah au jardin d'Acclimatation.

8. — **Fête à Versailles en l'honneur du shah.**

9. — Le shah se fait photographier par Nadar dans l'après-midi. — Visite à l'hôtel des Invalides.

10. — **Revue des troupes de Paris à Longchamp,** en présence du shah.

11. — Visite du shah au Panorama des Champs-Élysées — au Cirque Franconi — au Musée du Louvre.

12. — Visite du shah à Notre-Dame. — **Soirée de gala à l'Opéra.**

13. — **Fête donnée au shah par la Ville de Paris.**

14. — Visite du shah aux boutiques du Palais-Royal.

15. — Visite du shah à l'hôtel des Monnaies. Une médaille est frappée en son honneur. — **Fête à l'Élysée.**

16. — Visite du shah aux Gobelins — à l'Imprimerie nationale.

17. — Visite du shah à la manufacture de Sèvres — à l'Assemblée nationale, à Versailles. **Fête au ministère des affaires étrangères.**

18. — Promenade du shah au bois de Vincennes.

19. — **Départ du shah.**

24. — Vote par l'Assemblée nationale de l'édification sur la butte Montmartre de l'**église du Sacré-Cœur,** dite du Vœu national.

28. — Devant le tribunal civil de Versailles, **Mme veuve Millière,** qui réclamait 150,000 francs de dommages et intérêts au commandant Garcin, qui avait fait fusiller son mari, est déboutée de sa demande.

30. — Au Cirque des Champs-Élysées, l'écuyer Lehmann tombe de cheval et se casse les reins.

Août.

28. — **Séance publique** annuelle **de l'Académie française.** Distribution des prix. Prix de 2,000 francs à M. Paul Déroulède pour ses *Chants du Soldat.*

Septembre.

1er. — Ouverture, à la Sorbonne, du **congrès international des Orientalistes,** sous la présidence de l'amiral Roze.

Octobre.

6. — **Première journée du procès Bazaine,** au grand Trianon, à Versailles.

13. — **Condamnation de Rano,** par contumace, à la peine de mort, pour participation à la Commune.

25. — **Séance publique** annuelle **des cinq Académies.** Le prix biennal de 20,000 francs est décerné à Mariette Bey, directeur du Musée archéologique de Boulaq, en Égypte.

28. — Dans la nuit du 28, vers onze heures, **incendie de l'Opéra de la rue Lepeletier.** Presque tous les décors sont détruits. Un caporal de sapeurs-pompiers est tué.

Novembre.

3. — **Distribution des récompenses du Salon.** A. de Neuville, Detaille, T. Robert-Fleury,

Alma-Tadema, Henner, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

5. — Réunion de l'Assemblée nationale à Versailles.

8. — Célébration à Notre-Dame des prières publiques demandées par l'Assemblée nationale.

10. — **Vote du Septennat du maréchal de Mac-Mahon.**

15. — Séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. Distribution des prix. Composition musicale : Puget, élève de Massenet.

19. — L'Assemblée nationale proroge pour sept ans les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon.

27. — **Réception du baron de Viel-Castel** à l'Académie française.

Décembre.

3. — Procès Bazaine. — Commencement du **réquisitoire du général Pourcet.** (*Ce réquisitoire dura quatre jours.*)

7. — Procès Bazaine. — Commencement du **plaidoyer de Lachaud** (terminé le 10.)

10. — A 8 h. 40 du soir, **condamnation de Bazaine à la peine de mort** (peine commuée en celle à vingt ans d'emprisonnement dans une forteresse).

27. — Inauguration du **concert Frascati**, rue Vivienne, n° 49.

Monuments et Fondations.

Achèvement du nouveau **théâtre de la Porte-Saint-Martin** — du nouveau **théâtre de la Renaissance** (sur l'emplacement du restaurant Deffieux, incendié pendant la Commune, à l'angle de la rue de Bondy et du boulevard Saint-Martin).

Déblaiement de l'aile du **palais des Tuileries** située sur la rue de Rivoli.

Le **collège Chaptal** est transféré de la rue Blanche au boulevard des Batignolles. — Le **collège Rollin** est transféré de la rue Lhomond au boulevard Rochechouart.

Fondation de l'**École primaire supérieure d'Auteuil** (rue d'Auteuil) — de l'**École primaire supérieure J.-B. Say** (à Passy).

Établissement par la Société des steeple-chases d'un **nouvel Hippodrome à Auteuil.**

Fondation de la **Société de Tempérance** (contre l'abus des boissons alcooliques).

La vie de la rue.

Concert Frascati, rue Vivienne, 49 (bals et concerts).

Bals masqués du Châtelet (direction Chambon).

Jettichjew, l'Homme-Chien russe, au Wauxhall.

Millie-Christine, au Cirque des Champs-Élysées. — Mort de **Trufot, l'Homme-Caoutchouc** (à Saint-Ouen). — Mort de **Julien Marasquet**, dit l'**Homme à la tête de carton**, qui, affublé d'une tête de carton, jouait le rôle de mannequin articulé à la devanture d'un tailleur.

Exposition gastronomique au Palais de l'industrie. — Arrivée d'une tribu de Bohémiens à Paris

Beaux-Arts.

Salon de 1873 : *les Dernières Cartouches*, par A. de Neuville. — *L'Été*, par Puvis de Chavannes. — *Les Danaïdes*, par Tony Robert-Fleury. — *La Tricoteuse*, par Hébert. — *L'Office*, par Philippe Rousseau. — *Les Vendanges à Rome*, par Alma Tadéma. — *Les Petites Maraudeuses*, par Bouguereau. — *Le Matin* — *Le Soir*, par Charles Marchal. — *Souvenir de Nice*, par Français.



LÉON SAY.
Économiste. (1826-1896.)



LISZT.
Musicien. (1811-1886.)



COMTESSE DE CHAMBORD.
(1820-1883.)



LEGRAND DU SAULLE.
Aliéniste. (1830-1886.)



CARPEAUX.
Sculpteur.
(1827-1875.)



PAUL BAUDRY.
Peintre. (1826-1886.)

Un Secret d'en haut, par Charles Busin. — *F... connier*, par Frémiet. — *Danseuse égyptienne*, par Falguière. — *La Religion et la Charité*, par ...

La vie littéraire.

Renan : *l'Antéchrist*. — **André Lemoyne** : *Poésies*. — **Ludovic Halévy** : *Monsieur et Madame Cardinal*. — **Ferdinand Fabre** : *l'abbé Tigrane*. — **A. Daudet** : *Contes du Lundi*. — *Mémoires de Paul de Kock*. — *Œuvres de Rabelais*, illustrées par **Gustave Doré**. — *Dictionnaire de l'argot parisien*, par **Lorédan Larchey**.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 25 juin. *Le Testament de César Girodot*, comédie en 3 actes, par A. Be... (succès). — 22 juillet. *Chez l'Avocat*, comédie, 1 acte, en vers, par Paul Ferrier (succès).

Opéra. — 10 janvier. *La Coupe du roi de Thulé*, opéra en 3 actes, paroles d'E. Blau et L. Gallet, musique d'Eugène Diaz.

Opéra-Comique. — 24 mai. *Le Roi l'a dit*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Gondinet, musique de Léo Delibes (chute). — 29 octobre. *Les Trois Souhaits*, opéra-comique en 1 acte, paroles d'Adenis, musique de Poise.

Odéon. — 6 janvier. *Les Érynnies*, drame antique en 2 parties, par Leconte de Lisle, musique de Massenet (chute). — 11 avril. *Marie-Magdeleine*, drame sacré, musique de Massenet. — 13 octobre. Début d'**Hélène Petit** dans le rôle de Cendrillon, dans la pièce du même nom, par Théodore Barrière.

Vaudeville. — 6 novembre. *L'Oncle Sam*, comédie en 4 actes, par Victorien Sardou.

Gymnase. — 16 janvier. *La Femme de Claude*, pièce en 3 actes, par A. Dumas fils (chute). — 26 novembre. *Monsieur Alphonse*, pièce en 3 actes, par A. Dumas fils (succès).

Variétés. — 25 août. *Toto chez Tata*, comédie en 1 acte, par Meilhac et Halévy.

Folies-Dramatiques. — 21 février. *La Fille de Madame Angot*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Clairville, Siraudin et Koning, musique de Lecocq (immense succès).

Palais-Royal. — 9 avril. *Le Roi Candaule*, comédie en 1 acte, par Meilhac et Halévy. — 20 juin. **Début de Montbars**, dans *les Esprits des Batignolles*, 1 acte de Clairville et Busnach.

Renaissance. — 11 juillet. *Thérèse Raquin*, drame en 3 actes, par Émile Zola (chute).

Gaité. — **Offenbach** remplace Boulet comme **directeur.** — 2 septembre. *Le Gascon*, drame en 9 tableaux, par Théodore Barrière et Poupart-Davyl.

Théâtre-Déjazet. — décembre. **Charles Bridault** devient **directeur.**

Les morts de l'année.

L'ingénieur **J.-B.-A. Lebas** (1[er] janvier). — L'économiste **Charles Dupin** (20 janvier). — Le peintre **Lesguillon** (22 janvier). — **Le général de Ségur** (23 février). — **Stanislas Jullien**, administrateur du Collège de France (février). — L'historien **Amédée Thierry** (26 mars). — Le jurisconsulte **Ortolan** (27 mars). — **A. Jal**, ancien archiviste de la marine (6 avril). — Le critique littéraire **Saint-Marc Girardin** (11 avril). — L'acteur **Lafont** (11 avril). — Le poète **Albert Glatigny** (17 avril). — L'armurier **Devismes** (28 avril). — **L'amiral Rigault de Genouilly** (4 mai). — Le poète **Lebrun** (25 mai). — **Vitet**, critique d'art (5 juin). — Le libraire **Jacques Techener** (10 juin). — **Odilon Barrot**, ancien ministre (6 août). — Le peintre **Célestin Nanteuil** (2 septembre). — Le docteur **Nélaton** (septembre). — Le romancier **Émile Gaboriau** (octobre). — Le romancier **Ernest Feydeau** (29 octobre). — **François-Victor Hugo** (26 décembre). — L'acteur **Beauvallet** (décembre).



LA POPULATION DE PARIS DÉPOSANT DES COURONNES
AU PIED DE LA NOUVELLE STATUE DE JEANNE D'ARC, PLACE DES PYRAMIDES.
(Dessiné d'après nature, par MIRANDA. — Musée Carnavalet.)

1874



MICHELET, DÉCÉDÉ LE 9 FÉVRIER 1874.
D'après une photographie de REUTLINGER.
(Coll. du *Monde illustré.*)

L'ANNÉE 1874 est d'une importance exceptionnelle dans l'histoire de Paris. Politique, elle montre, d'une part, l'élaboration des lois constitutionnelles de 1875; — économique, elle va, d'autre part, faire surgir des ruines de la guerre de 1870 un autre Paris, ayant une physionomie toute distincte de celle qu'elle offrait quatre ans auparavant. L'élégance de la ville renaît en même temps que son commerce. A ce dernier le septennat du maréchal de Mac-Mahon ouvre de nouveaux horizons. Au Paris de l'Empire succède le Paris de la République, un Paris nouveau, aimable, accueillant, embelli, qui bientôt deviendra le plus recherché, le plus cultivé, le plus aimé des centres du cosmopolitisme.

Les discussions politiques qui ont lieu à l'Assemblée législative, réunie à Versailles, sous la présidence de M. Buffet, ne sont-elles pas d'ailleurs elles-mêmes une des manifestations très claires de cette vie intense que

vit tout le pays dont Paris reste le cœur. Car Versailles, le Versailles de l'Assemblée, n'est, en définitive, qu'une salle de séances législatives où vibre avant tout l'âme de Paris en dépit de la majorité issue des idées de province. Les événements qui y passionnent les députés ne sont que les échos de ce qui émeut, préoccupe ou intéresse les Parisiens : l'évasion de Bazaine et celle de Rochefort, la loi sur les maires, le manifeste du comte de Chambord, les démonstrations républicaines de Gambetta, la loi sur l'électorat de vingt et un ans, — et dans l'intervalle le départ des notabilités bonapartistes pour Chislehurst, où les derniers fidèles vont investir le prince impérial, maintenant majeur, des droits qu'ils lui donnent à la couronne de Napoléon III, sans prévoir que lui aussi ne sera qu'un Fils de l'Homme.

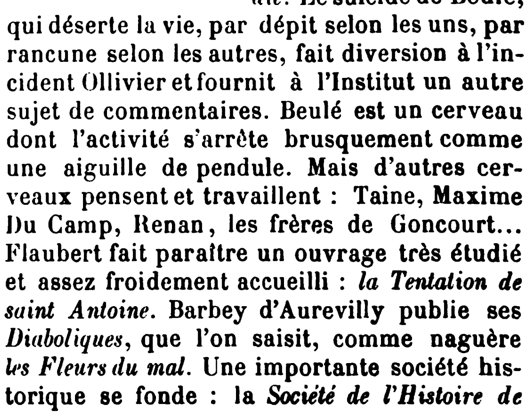


MÉDAILLE COMMÉMORATIVE FRAPPÉE A L'OCCASION DE L'ACHÈVEMENT DE LA RECONSTRUCTION DU PALAIS DE JUSTICE.
Gravure de LAGRANGE. — (Musée du Luxembourg.)

En même temps, Paris se réveille de sa torpeur d'autrefois. Il sort de cet engourdissement qui est le résultat des guerres malheureuses et intestines. Et voici que se font des rues, voici que s'élèvent des monuments et des statues. Au mois d'avril, on dégage Notre-Dame, puis l'Hôtel-Dieu est aménagé, l'école Turgot est ouverte, l'Hôtel Carnavalet installé. Le Jardin des Plantes s'enrichit d'un palais de reptiles. Enfin c'est l'Opéra, l'œuvre magnifique et gracieuse de Charles Garnier, théâtre où vont s'exécuter de grands chefs-d'œuvre et où déjà resplendissent les fresques de Paul Baudry. La construction du boulevard Saint-Germain se poursuit au delà de la rue Saint-Dominique ; on perce le boulevard Henri-IV (la majorité radicale du Conseil municipal propose même de tracer une rue dans les Tuileries).

Avec les voies de communication plus fréquentes, les moyens de transport deviennent aussi plus aisés. De nouveaux véhicules contribuent à la commodité de la circulation. Le premier tramway *à impériale* apparaît (celui de Neuilly à Suresnes). Sans relâche, le préfet travaille à faire de Paris une cité pratique et décorative. Il réprime avec sagesse les excès des « vélocipédomanes », crée de nouveaux cimetières *extra muros*, décrète que les corps non reconnus à la Morgue seront photographiés, commence enfin cette réglementation minutieuse qui formera la discipline de l'avenir.

La littérature affirme en cette année son éclat. Paris est, ce qu'il fut toujours et par excellence, le foyer de la République des lettres. L'Académie reçoit comme successeurs à Lamartine et à Saint Marc-Girardin Emile Ollivier et Mézières. A vrai dire, comme une tempête sous un crâne, il se déchaîne sur la coupole, parmi les immortels, un véritable orage. Le discours de réception que doit prononcer l'ancien ministre de 1870 est discuté avec violence L'opposition républicaine le trouve trop favorable à l'Empire et l'ajournement du récipiendaire est décidé *sine die*. Le suicide de Beulé, qui déserte la vie, par dépit selon les uns, par rancune selon les autres, fait diversion à l'incident Ollivier et fournit à l'Institut un autre sujet de commentaires. Beulé est un cerveau dont l'activité s'arrête brusquement comme une aiguille de pendule. Mais d'autres cerveaux pensent et travaillent : Taine, Maxime Du Camp, Renan, les frères de Goncourt... Flaubert fait paraître un ouvrage très étudié et assez froidement accueilli : *la Tentation de saint Antoine*. Barbey d'Aurevilly publie ses *Diaboliques*, que l'on saisit, comme naguère *les Fleurs du mal*. Une importante société historique se fonde : la *Société de l'Histoire de*



Paris et de l'Ile-de-France. Le Salon, qui s'ouvre au mois de mai, est particulièrement brillant. Parmi les artistes les plus remarqués on nomme : Bonnat, Humbert, Henner, J.-P. Laurens, Gustave Doré, A. de Neuville, Puvis de Chavannes, Manet, Harpignies. Le *Gloria victis* du statuaire Mercié obtient un beau succès de patriotisme. Les grands prix de Rome sont décernés à Besnard (peinture) et Injalbert (sculpture). Au théâtre, on applaudit les conférences de Francisque Sarcey, les pièces de Sardou (*les Merveilleuses, la Haine*), de Meilhac et Halévy (*la Veuve, la Petite Marquise*). Les comédies d'Offenbach obtiennent plein succès. A la Comédie française, on répète le *Charlemagne* de M. Henri de Bornier. A l'Opéra-Comique, Mistral et Gounod introduisent dans *Mireille* la beauté et la grâce provençales sur la scène française. Et toutes ces pièces, avec les fêtes grandioses qui se donnent à Paris (Champs-Elysées, Mabille, les courses), y attirent des visiteurs princiers comme le roi Louis II de Bavière, Milan de Serbie, etc. On applaudit Sophie Croizette, Sarah Bernhardt, la Patti, et on prend plaisir comme Renan à voir et à entendre Mlle Théo, de même qu'on s'est affligé de la mort d'Aimée Desclée.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE FRAPPÉE A L'OCCASION DE L'ACHÈVEMENT DE LA RECONSTRUCTION DU PALAIS DE JUSTICE.

Gravure de LAGRANGE. — (Musée du Luxembourg.)

Toutes ces joies des yeux et de l'esprit ne sauraient pourtant retarder la marche de la science. C'est en 1874 que, par une induction géniale, Leverrier dénonce la présence d'une nouvelle planète.

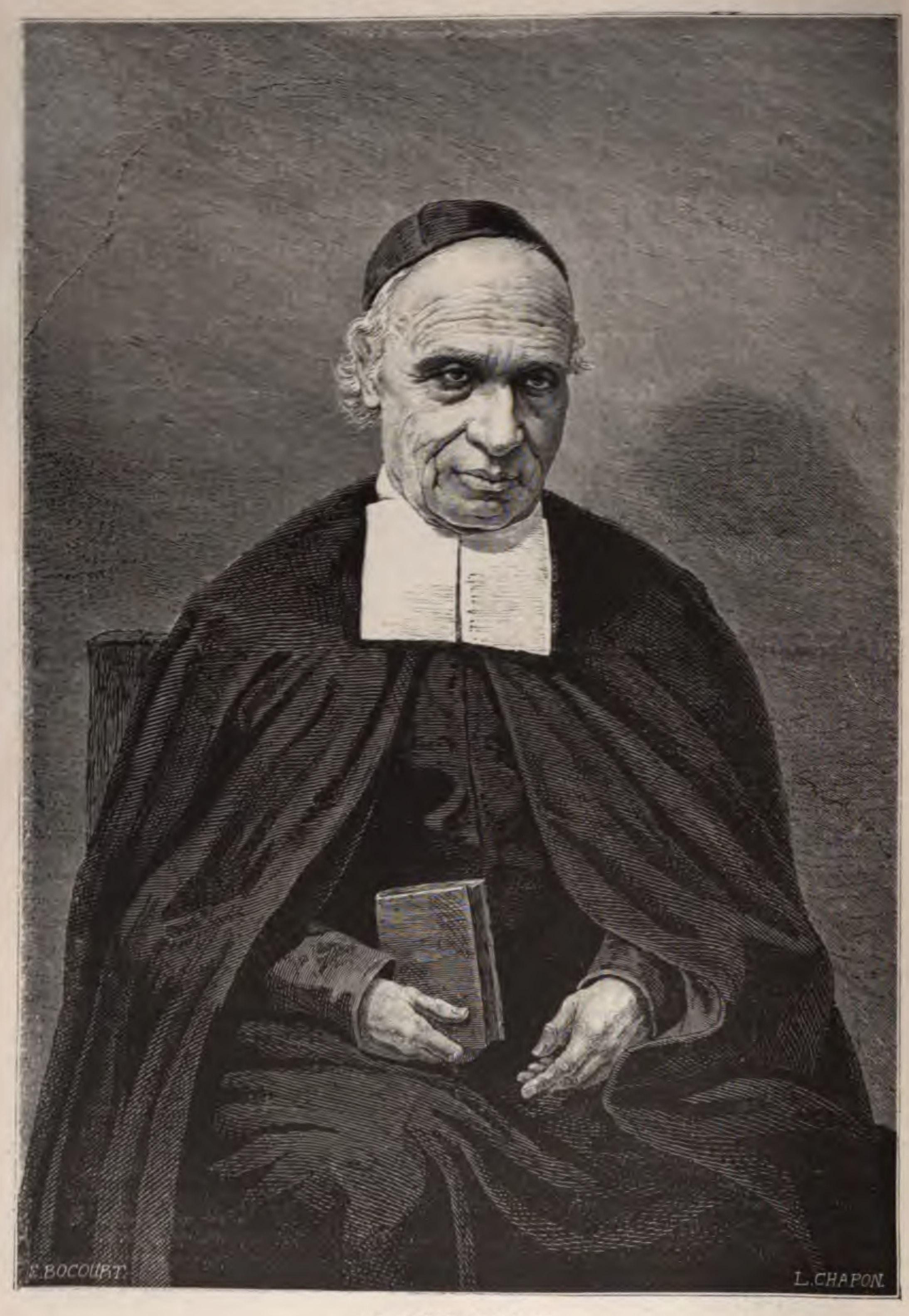
1874 marie cependant les deuils aux fêtes, les regrets aux espérances, de grands écrivains disparaissent : Michelet, « le créateur de la légende révolutionnaire; » Guizot, « l'historien de l'Angleterre; » Jules Janin, « le prince des critiques. »

N'oublions pas le frère Philippe, figure sympathique aux Parisiens, qui ne perdront point le souvenir de cet homme de paix et de bonté dont la guerre de 1870 fit un héros.

Dans sa réunion du 4 novembre 1874, le Conseil général de la Seine émettait le vœu que désormais le département fût soustrait à l'état de siège. Paris n'a pas eu besoin de cette proposition. De lui-même, dès le commencement de l'année, il l'a réalisée. Il fait mieux. Il ne se contente pas de jouir de la sécurité matérielle ; il s'est assuré largement tous les avantages qu'implique la tranquillité. La construction de nouveaux forts qui environnent la ville dissipe les appréhensions des timorés. La reprise animée des affaires stimule les hésitations. Paris dispose d'un budget municipal de 150 millions. L'industrie et le commerce font pour plus de 20 milliards de francs d'opérations. Le ciel parisien de 1874 est un des plus calmes qu'ait connus le siècle. Les souvenirs de l'année terrible ne sont pas effacés; mais la confiance règne et les regards se fixent avec assurance sur l'avenir.

A voir Paris s'embellir, s'enrichir, on devine que la France elle-même va suivre l'exemple de la glorieuse capitale et se ressaisir. En même temps que Paris devient la ville la plus élégante et la plus pratique du monde, la France reprend aussi son rang prépondérant parmi les premières nations de l'Europe. Et c'est Paris qui lui a montré l'exemple ! Sans doute il reste encore beaucoup à entreprendre, mais les mandataires des électeurs parisiens qui ont charge de la ville ne s'effraient point de la tâche. Ils veulent que Paris reprenne sa physionomie riante d'autrefois. M. Alphand y veille : il publie cette année son *Fleuriste de la ville de Paris*, et M. Alphand est un arrière-petit-neveu de Lenôtre.

Edouard CHAMPION.



LE FRÈRE PHILIPPE
D'après un portrait. — (Bibliothèque nationale.)



INCENDIE DE LA RUE DE CITEAUX.
Dessin fait le lendemain du sinistre par M. DESROCHES-VOLNEY. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS



AIMÉE-OLYMPE DESCLÉE.
Actrice du Gymnase, née en 1836, morte à Paris en 1874.
Elle fut la principale interprète du théâtre de Dumas fils dans *Diane de Lys, Froufrou, la Princesse Georges, une Visite de Noces, la Femme de Claude.*
Photographie de LEJEUNE. — (Collection du *Monde Illustré.*)

Millie-Christine.

LE ROSSIGNOL A DEUX TÊTES. — On donne ce nom gracieux à un phénomène vivant des plus remarquables. C'est une femme à deux têtes, quatre bras et quatre jambes, qui se trouve actuellement au cirque des Champs-Élysées. Miss Millie et miss Christine, car chacun des bustes a son nom, ne sont pas réunies l'une à l'autre comme les frères siamois par une membrane indépendante. Les deux sœurs n'ont qu'une seule épine dorsale qui se bifurque au-dessus des reins. Par le haut du corps elles sont complètement distinctes l'une de l'autre; chacune des têtes a son intelligence, sa volonté, sa sensibilité qui lui est propre. Ce qui est plus curieux, elles ont deux voix différentes, Millie étant un soprano, et Christine un mezzo. A partir des reins, le bas du corps ne constitue plus qu'une seule personne, ayant une seule épine dorsale, un seul tube digestif, mais quatre jambes. Cette dualité singulière donne lieu à des phénomènes scientifiques curieux. Le pouls de Millie, au poignet, est de deux à quatre pulsations plus fréquent que celui de Christine ; mais cette différence disparaît en examinant le pouls au pied. Si l'on touche un des bras de Millie, Christine ne le sent pas ; mais si l'on touche n'importe lequel des quatre pieds, les deux têtes perçoivent les sensations du toucher.

Ce phénomène extraordinaire n'a rien de dé-

plaisant. Chose bizarre, lorsque cette femme à deux têtes valse avec ses quatre jambes, talons contre talons, on est surpris de sa grâce et de sa légèreté. Millie et Christine sont nées à Colombus, en 1851, d'un père nègre et d'une mère sang-mêlé. Elles sont petites, mais bien proportionnées, et n'ont pas cet air maladif qui rend la vue des monstres humains si pénible. Au contraire, Millie-Christine est très gaie et très bien portante.

(*Musée Universel*, 1874.)



LE DÉPART DES PIFFERARI A LA GARE DE LYON.

Dessin de KAUFFMANN. — (Bibliothèque nationale.)

La loi de 1874 ordonna l'expulsion des Italiens, musiciens ambulants, etc. Cette loi fut exécutée avec rigueur.

M. Beulé.

M. BEULÉ, qui vient de mourir de la rupture d'un anévrisme (1), n'est pas de ceux dont le jugement appartient à l'histoire. Par une de ces fortunes que ne justifiaient ni son talent ni ses aptitudes, et qu'expliquaient une rare élasticité de conscience et une incroyable ténacité d'ambition, il avait atteint, jeune encore, les plus beaux sommets des lettres et de la politique. Mais ses œuvres, pas plus que son passage aux affaires, ne laisseront cette trace lumineuse dont l'éclat rayonne jusqu'à la postérité. Le ministre fut oublié le lendemain même de sa disgrâce ; l'écrivain l'était depuis le jour où les faveurs de l'Empire firent un anachronisme de ses travaux historiques, dont les allusions timides et quémandeuses constituaient à peu près tout le mérite. Le mieux est donc de faire paix à sa cendre et de résumer en quelques mots sa courte carrière, où la chance joue un rôle si important.

Il avait commencé sa fortune à l'école d'Athènes, en découvrant l'escalier du Parthénon, ce qui n'était nullement le but de l'institution. Dans l'esprit de M. de Salvandy, son fondateur, on y devait apprendre à parler grec, malgré Molière. Promu à tous les honneurs dans l'instruction publique, M. Beulé fit un riche mariage, écrivit des articles pompeux pour la *Revue des Deux Mondes*, obtint une chaire d'archéologie à la rue Richelieu, et s'y livra à une politique d'allusions orléanistes, que l'Empire dédaigna paternellement.

Le 8 février 1871 installa ce grand homme dans la politique, et le 24 mai 1873 au ministère de l'intérieur. Il y apporta son esprit cassant, son ton rogue, ses métaphores étranges. Une fois, en pleine tribune, il déclara que « l'Assemblée nationale avait été élue en un jour de malheur! » Une autre fois, il promit de « faire resplendir dans toute sa beauté la responsabilité ministérielle ». Il devenait compromettant ; il fallut le rendre à l'archéologie.

C'est depuis deux mois le second mort universitaire qui s'éteint comme une lampe

(1) Ce bruit courut. Au vrai, il se suicida.


« TRENT », GRAND PRIX DE PARIS DE 1874. — JOCKEY : CANNON.

(Collection *Auteuil-Longchamps*.)



LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

D'APRÈS UNE LITHOGRAPHIE DE 1874

sans huile. Le premier est M. Caboche, inspecteur général.

M. Beulé laisse vacante la place de secrétaire perpétuel des Beaux-Arts, qui lui conférait de beaux privilèges, entre autres celui de verser quelques pleurs de rhétorique sur les académiciens défunts. Ses oraisons funèbres vivront moins que celles de Bossuet, mais elles auront sur celles-ci l'avantage d'avoir exercé la verve des satiristes contemporains. Je me rappelle qu'au lendemain du panégyrique de l'architecte Duban, l'on se passait de main en main, à l'Institut et à l'École des beaux-arts, l'épigramme suivante :

Monsieur Duban est mort; Dieu, la saison dernière,
Auprès de lui l'a rappelé!
Il ne lui manquait plus, pour suprême misère,
Que d'être loué par Beulé.

Mac GÉRARD.
(*Le Gaulois.*)



ENTRÉE DES CATACOMBES.
D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

Georgius Konstantin.

Georgius Konstantin, plus connu sous le nom de l'HOMME TATOUÉ de Birma. Célèbre phénomène de potichomanie humaine, né en Albanie vers 1831. De sa jeunesse, on ne sait rien de positif. Lui-même, par suite de la cruelle opération qu'il a subie, a perdu le souvenir de l'emploi de ses premières années. Il se rappelle seulement qu'une vieille diseuse de bonne aventure avait annoncé à ses parents que la Providence avait formé beaucoup de desseins sur lui, mais qu'ils ne se verraient que plus tard.

Comme on va le voir, l'avenir justifia cette prophétie. — Vers l'année 1862, Georgius Konstantin faisait partie d'un groupe de chercheurs d'or qui exploitaient leur industrie dans la Tartarie chinoise, lorsque eut lieu un soulèvement de la population. Bien qu'en pareille circonstance, le mot d'ordre d'une association de chercheurs d'or parût être : *Filons*, ils restèrent et se mirent à faire le commerce des armes et vendirent des fusils aux insurgés. La révolte ayant été réprimée et les vaincus ayant fait leur soumission, ceux qui leur avaient fourni les moyens de combattre furent faits prisonniers. Nos chercheurs d'or étaient au nombre de douze; neuf furent massacrés sur place après une instruction criminelle auprès de laquelle celles des *coups de fer à la*



LE VIEUX PARIS. — LA RUE MOUFFETARD.
Photographié et redessiné par L. PARENT. — (Coll. Ch. Simond.)

La rue Mouffetard doit son nom, selon Dulaure, à une corruption de *Mons Cetardus*, mont Cétard, éminence où aurait été enterré saint Marcel, évêque de Paris, vers l'an 436.



LE VIEUX PARIS. — LA RUE MOUFFETARD.
Photographié et redessiné par L. PARENT. — (Col. Ch. Simond.)

La rue Mouffetard, ancienne rue du Mont Cétard, se trouvait dès l'époque de Charles Martel dans la voie issue de la rue Saint-Jacques, à l'endroit où naissait la rue Galande et allant jusqu'au champ de sépultures pour aboutir au *mons Cetardus* même. Elle fait ainsi partie du Paris mérovingien.

DULAURE et E. DE MÉNORVAL.

minute du mois de mai 1871 eussent paru d'une lenteur démesurée. Les trois autres, au nombre desquels était Georgius Konstantin, furent condamnés à la peine du tatouage. — Nos lecteurs savent tous ce que c'est que cette décalcomanie appliquée à la peau humaine. Nous dirons seulement qu'il y a tatouage et tatouage; et que celui

MORT DE TIMOPHANE.
Prix de Rome. Grand prix de peinture en 1874. Tableau de M. BESNARD.
(École des Beaux-Arts.)

auquel furent condamnés Georgius Konstantin et ses deux camarades ne ressemble en rien aux légers dessins — quelquefois même aux dessins un peu légers — que nos matelots rapportent sur leurs bras d'un voyage aux pays lointains. Le tatouage que l'on fit subir à Georgius Konstantin est un tatouage artistique d'abord, et considérablement renforcé, car il consiste à ne pas laisser sur le corps du patient un centimètre carré qui ne soit recouvert de figures ou de signes quelconques. Tout l'espace disponible est employé minutieusement, depuis les ongles du pied jusqu'à la racine des cheveux. Deux des compagnons de Georgius ne purent supporter ce burinage, et succombèrent au moment où les opérateurs terminaient sur la fesse droite une reproduction des traits de Vélocipède IV. Seul, Georgius Konstantin résista jusqu'au bout. Son tatouage avait demandé trois mois d'un travail assidu, à raison de trois heures par jour. Au bout de ce temps, il réussit à s'évader et se sauva à travers la Chine. Il atteignit un port indien où il demanda à un navire anglais de le recueillir. Repoussé, il usa d'un stratagème ingénieux. Il s'enferma dans une grande caisse sur le dessus de laquelle il avait écrit : *Envoi de cachemires à la maison Chevreux-Aubertot de Paris*. Le capitaine du navire fit lever le couvercle, et voyant le dos de Georgius Konstantin, embarqua de confiance la caisse, n'ayant aucun doute sur l'authenticité de son contenu. Transporté d'abord à Manilla, ramené à Hong-Kong, l'homme tatoué revint en Grèce après avoir traversé l'isthme de Suez. A partir de ce moment, il voyagea en Europe, excitant partout la curiosité. Dans tous les endroits où il passait, les plus grands médecins tenaient à honneur de l'examiner avec le plus grand soin. Il semblait si incroyable qu'un homme eût pu résister à une telle opération, que les savants craignaient tous d'être la dupe d'un subterfuge misérable; comme par exemple une teinture quelconque ou quelque maillot mince et adhérent recouvrant la peau. Cette défiance exposait Georgius Konstantin à des désagréments sans nombre, chacun d'eux usant de ruse pour tâcher de trouver le mot de l'énigme. Tantôt, au restaurant, c'était un monsieur qui se glissait sous la table et lui pinçait le mollet pour s'assurer que c'était bien sa peau; tantôt, c'était un fumeur qui s'approchait de lui, et,



LA SEINE A L'ÉCLUSE DE LA MONNAIE.
Dessin de LANSYER. — (Collection de l'*Art*.)

sous prétexte de lui demander du feu, le brûlait sur la main avec son cigare, pour voir si ça ferait une cloque. — On raconte qu'un jour de l'été dernier, à Londres, un savant anglais, qui soupçonnait fort Georgius Konstantin d'être tout simplement peint à l'huile, résolut d'en avoir le cœur net. Il corrompit le domestique de Georgius et sut par lui que le 27 juillet, à deux heures, son maître devait aller au bain froid. Immédiatement il alla trouver le directeur de l'école de natation où Georgius devait se rendre, et, moyennant une indemnité de 50,000 livres sterling, obtint qu'il remplacerait, pendant toute la journée du lendemain, l'eau de la Tamise qui alimentait son grand bain par de l'essence. A l'heure dite, Georgius Konstantin arriva, se déshabilla et piqua une tête pendant que le savant le guettait d'une cabine où il restait caché. Après avoir nagé pendant une demi-heure, l'homme tatoué sortit de l'eau — c'est-à-dire de l'essence — aussi bleu qu'il y était entré. Le savant anglais en fut pour ses frais... Georgius Konstantin vient d'arriver à Paris, où il se montre au public chaque soir dans l'établissement des *Folies-Bergère*.

Sa vogue est déjà très grande, et menace — tant est grand l'empressement du public féminin — de ramener Paris aux beaux jours des triomphes de Léotard.

BIENVENU.

(*Le Trombinoscope*, par Touchatout.)

« La Haine »

Trois cent soixante-deux mille francs furent dépensés pour monter *la Haine*, et, dans ce chiffre, les armures (dont la moitié seulement put être employée) figurent pour la somme de cent seize mille francs, ces cuirasses, ces casques, ces épées à deux mains avec lesquelles Guelfes et Gibelins s'assénaient de si formidables horions que le foyer se transformait en ambulance.

La première fut donnée le 3 décembre 1874.

Jamais salle ne présenta coup d'œil plus gracieux que la Gaîté ce soir-là, grâce aux modifications apportées par Offenbach dans la distribution du service. Les deux premiers rangs du alcon n'étaient donnés qu'à bon escient : journalistes, artistes, hommes du monde, les titulaires devaient être mariés ou parents d'une femme charmante. Au lieu de porter deux numéros se suivant, les coupons assignaient un fauteuil du premier rang, l'autre correspondant au second rang, et le balcon ne formait ainsi qu'un chapelet de têtes exquises et de toilettes ravissantes.

Les craintes de Sardou devaient se réaliser. Le public perdit de vue, au milieu de la pompe qui l'enserrait, l'action déjà ralentie par certaines faiblesses d'interprétation, puis la neige survint, qui s'abattit avec fureur sur Paris, exerçant à l'égard des recettes une influence funeste.



L'ACCIDENT DE L'OMNIBUS DE BASTILLE-GRENELLE AU PONT DE LA TOURNELLE
D'après un croquis pris au moment de l'accident. — (Bibliothèque nationale.)



LES JOUEURS D'ÉCHECS DU CAFÉ DE LA RÉGENCE.

Dessin de M. Horsin-Déon. (D'après des photographies.)

A. de Rivière Journaud. Comte de l'Église. Samuel Lévy. Winaver. Kolisch. Devinck. Lequesne. Tourgueneff. Baron d'André. Gogorza.
Dermenon. Swinski. Chamier. Garraud. Preti, père. Preti, fils. Brandon. De Vaufreland. Bernard Morel. Mauban. Nachmann.
Comte de Villafranca. Rosenthal. De Polignac.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de statuettes.

Prolonger l'épreuve, c'était marcher à une condamnation certaine. Sardou le comprit, et au bout de dix jours, dit à Jacques son intention formelle de retirer *la Haine*. Lui se récria d'abord, hésitant à abandonner si brusquement l'œuvre tant caressée ; puis M. Vizentini lui ayant fait remarquer que ces armes, ces costumes, toutes ces richesses pourraient reparaître lors de la solennelle reprise de *Geneviève de Brabant* depuis longtemps projetée, il se rendit et, le 28 décembre, communiquait à la presse la lettre suivante :

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand de lunettes.

Mon cher Ami,

Ce que j'apprends de *la Haine* est bien triste.

Si l'on nous avait prédit qu'une pièce écrite avec tant de soin, d'amour et de conviction!... accueillie par ses interprètes avec un tel enthousiasme!... montée par toi avec tant d'art et de goût! applaudie le premier soir avec les honneurs peu communs d'un rappel d'artistes à tous les actes!... et forte le lendemain de l'approbation presque unanime de toute la presse!... que cette pièce, à la vingt-cinquième représentation, ne ferait pas de recettes capables de couvrir ses dépenses!... nous ne l'aurions cru ni toi, ni moi!


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Le marchand d'éponges.

Et c'est pourtant ce qui arrive!

J'ai trop la fierté de mon œuvre pour admettre qu'elle se traîne dans des recettes indignes d'elle.

Et je t'aime trop pour t'associer plus longtemps à son injuste destinée.

Je te demande en grâce de cesser les représentations de *la Haine* et de rassurer les spectateurs qui ne trouvent pas cette tragédie en prose ***assez amusante***, en leur promettant de ma part que je n'en ferai pas une autre.

Ton affectionné,

Victorien Sardou.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Le joueur d'orgue.

A peine cette lettre eut-elle été répandue par les journaux que le public prit en masse le chemin du théâtre; chacun voulait voir *la Haine*; on criait à l'injustice, on assiégeait la location.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
L'écrivain public.

Devant ce revirement de l'opinion, Sardou resta inflexible, et le drame, qui avait nécessité trente et un jours de relâche, ne fut joué que vingt-huit fois.

Le soir où elle disparut de l'affiche, *la Haine* faisait une recette de 10,200 francs.

André Martinet.

(Offenbach, sa vie et son œuvre.)


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le chanteur ambulant.

Le Marché des Musiciens en 1874.

Le marché des musiciens a une origine très ancienne. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, il se tenait dans la rue des Ménétriers, ainsi nommée parce que c'est là qu'on allait chercher les joueurs de violon et autres musiciens dont on avait besoin. La rue Rambuteau n'avait pas encore absorbé dans son parcours la vieille rue des Ménétriers que les musiciens l'avaient, depuis longtemps, abandonnée pour aller tenir leurs assemblées à la pointe Saint-Eustache; ils se fixèrent ensuite à la rue du Petit-Carreau, où ils sont depuis les premières années de ce siècle.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le cantonnier.

Le café du n° 18 est le lieu de réunion. Le maître de l'établissement a un registre sur lequel les musiciens sans emploi se font inscrire, avec le nom de l'instrument qu'ils jouent et le chiffre du salaire qu'ils ambitionnent. De cette façon, on peut, pendant la semaine, en s'adressant à ce café, organiser par correspondance,


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand d'abat-jour.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand d'habits.

du matin au soir, un orchestre complet.

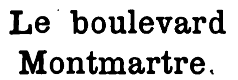
Les prix sont, pour ainsi dire, réglés à l'avance et ne varient que dans de faibles proportions; les musiciens à la soirée coûtent de 5 à 25 francs, selon les instruments dont ils jouent. Les violons et les basses sont les mieux payés; la flûte et la clarinette sont peu demandées et dans les prix de 2 fr. 50 à 3 francs.

On engage également à ce marché des exécutants au mois et on en voit beaucoup, hélas! qui se contentent de 50 francs d'appointements. Les premiers violons sont payés jusqu'à 500 francs.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le balayeur.

Le débitant qui tient le registre des musiciens et donne leur adresse pendant la semaine ne prélève aucune espèce de droit.

(*Musée universel.*)



Le boulevard Montmartre.

Le soir, après dîner, sur les sept heures, nous nous asseyons sur un banc et, avant de rentrer, nous jouissons du spectacle animé que présente toujours le boulevard Montmartre. Devant nous, sur la chaussée, se croisaient en tous sens les véhicules les plus divers : le chariot de commerce et le lourd omnibus qui roule sans cesse de la Madeleine à la Bastille; l'équipage de maître à l'allure fringante et rapide, et le fiacre modeste au cheval moins fougueux dont le pas alourdi trahissait la fatigue. Il n'était pourtant pas à la fin de sa journée, le malheureux! Et il avait encore de longues heures à battre le pavé de son sabot meurtri, pour recommencer le lendemain dès l'aube; car le repos, à Paris, sur la voie publique, commence tard et finit tôt; le tarif de jour est appliqué de six à sept heures le matin jusqu'à minuit et demi, et l'autorité, par cette fixation, semble avoir resserré entre ces deux limites la nuit officielle. Nous admirions comment, sans se heurter, peuvent circuler à des vitesses inégales tant de voitures; six de front quelquefois occupaient le boulevard dans sa largeur. La fantaisie me vint de faire un peu de statistique, et, deux jours de suite, je comptai les véhicules qui passaient devant moi pendant cinq minutes, montre en main. J'en trouvai un soir 51, le lendemain 72, et encore il était trop tard et trop tôt pour que la circulation fût à sa plus grande puissance.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le cocher de remise.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le rempailleur de chaises.

Nous regardions les habitués d'omnibus descendre lestement de la voiture en marche, le pied droit en avant, ou l'atteindre en courant et grimper sur l'impériale avec la dextérité que donne l'expérience.



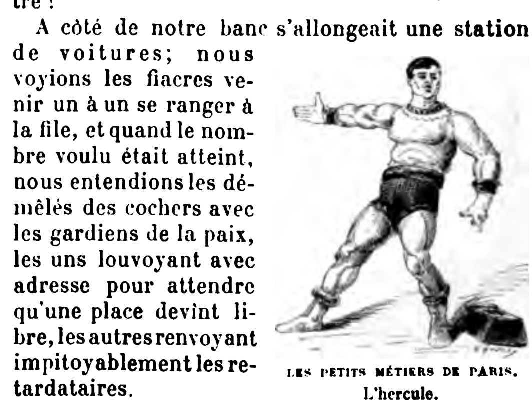
LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
La marchande de mouron.

De temps en temps, nous assistions au désappointement d'une personne qui, l'estomac vide, guettait le véhicule à six sous qui devait la ramener chez elle et en voyait passer deux, trois, quatre portant à l'arrière le mot fatal : *Complet !* Ou bien encore, nous suivions les manœuvres habiles auxquelles se livrait un provincial pour traverser la chaussée encombrée; encore un talent, celui-là, une stratégie savante qui a bien sa valeur : plût au ciel que certains avocats n'en eussent jamais fait d'autre !



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le ramoneur.

A côté de notre banc s'allongeait une station de voitures; nous voyions les fiacres venir un à un se ranger à la file, et quand le nombre voulu était atteint, nous entendions les démêlés des cochers avec les gardiens de la paix, les uns louvoyant avec adresse pour attendre qu'une place devînt libre, les autres renvoyant impitoyablement les retardataires.





LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
Le marchand d'asticots.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.
L'hercule.



LA CONVALESCENCE DE GRESSET, PAR EM. DESTOUCHES.

Gravé d'après l'original. — (Bibliothèque historique de la ville de Paris.)

Le peintre Destouches, né en 1794, mourut à Paris en 1874. Il fut élève de David, Guérin, Gros et Girodet.

Derrière nous, sur le trottoir, circulait une foule affairée, suivant la ligne des boulevards ou



LE VIEUX PARIS. — LA RUE EGINHARD.

Photographié et redessiné par L. PARENT.

Les maisons de cette rue sont du XVIIe siècle.

débouchant des rues Vivienne, Montmartre, des passages Jouffroy et des Panoramas. Devant les cafés, des dîneurs rassasiés savouraient leur demi-tasse; d'autres, plus attardés, s'ouvraient l'appétit en buvant l'absinthe. A deux pas, le théâtre des Variétés avait déployé ses barrières, et il y arrivait des couples plus ou moins authentiques, des ménages parisiens plus ou moins légalisés. Plus loin, les jours de représentation, la façade de l'Opéra étincelait de mille feux. Dans les kiosques de marchands de journaux s'offraient à la vente les feuilles du soir, moins recherchées par ces temps de chômage politique.

J. BASCHET.

(*Huit jours à Paris.*)

Un portrait de Gambetta.

GAMBETTA s'élance à la tribune, tout bouillant d'indignation, la voix tremblante de colère; il s'empare de la foule lasse, irritée par la lutte, énervée par quatre heures de séance, toutes pleines d'orages et de surprises. Il la domine, il la tient : c'est l'*orateur* dans toute la force du mot.

Car, à côté des grands talents, ses égaux, qu'on peut lui préférer selon la tournure ou les habitudes de son esprit, si l'on prend l'éloquence dans son type propre et traditionnel, si on la place



GARE D'ORLÉANS. — (Coll. G. Hartmann.)
Le chemin de fer d'Orléans date de 1840. Son exploitation commença par la ligne de Paris à Corbeil. Les bâtiments en façade sur la Seine, à côté du pont d'Austerlitz, furent construits par une société coopérative d'ouvriers maçons, peu de temps après l'Exposition universelle de 1867.

dans le retentissement éclatant de la pensée, dans les inspirations soudaines du moment, dans cette décision impérieuse qui donne au discours la valeur et la force de l'action, dans la passion vivante et tout en dehors qui se livre à la foule pour lui communiquer sa contagion, dans le galop de la parole dirigé par la main habile d'un politique, asservi à une sorte de calcul impétueux qui étonne et qui démonte, dans ce grand mouvement, par lequel les exposés des doctrines, les argumentations, les tactiques de tribune, amenés, soulevés, entraînés dans un large courant, enveloppant et emportant la foule sous leur fougueuse impulsion, si c'est là l'éloquence dans son sens propre, dans son type le plus caractéristique, M. Gambetta est, à l'heure actuelle, l'orateur par excellence; il l'est de nature, de tempérament, presque malgré lui; il l'est encore la plume à la main; il est né pour piétiner de son talon n· rveux le piédestal de la trib·· e.

Il faut le voir avec son masque massif, son cou de taureau, aux gros traits frappants, modelés sommairement, avec la voix profonde, vibrante, assourdie ou grandement fatiguée, il faut le voir, d'abord déroulant avec lenteur ses amples périodes, puis s'animant par degrés, se jetant en pleine mêlée, s'agitant dans toute la largeur de la tribune, secouant sa tête ardente, se pliant sur la foule, se redressant orgueilleusement avec un geste impérieux, croisant les bras d'un air de défi, faisant éclater la sonorité de sa voix méridionale, avec des déchaînements de coups de foudre; passionné, brusque, en désordre, échangeant avec les colères et les passions soulevées autour de lui un feu roulant de ripostes, sans cesser une minute de manier à son gré sa fougue, sa colère et son entraînement (1).

Camille Pelletan.

(1) Orateur, il possède toutes les puissances, habile à s'adresser tour à tour à la raison et à la passion; tour à tour familier et véhément, emporté et railleur, plein d'arguments saisissants et de traits superbes, pressant et dominateur, le plus ardent et le plus logique, toujours éclatant de verve et d'enthousiasme; aucun genre d'éloquence ne lui était étranger.
(Joseph Reinach.)



UNE SOIRÉE A L'OBSERVATOIRE.
Dessin de Miranda. —(Bibliothèque de l'Observatoire.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1874

Janvier.

4. — Concert donné par M. Danbé, à la salle Herz (rue de la Victoire, 49).
10. — Messe à l'église Saint-Augustin pour **l'anniversaire de la mort de Napoléon III.** A la sortie de l'église, quelques cris de : Vive l'Empereur!
11. — **Dîner offert par Millie-Christine,** dans les salons du Grand-Hôtel, aux principaux membres de la presse.
19. — **L'Opéra** joue pour la première fois dans la **salle Ventadour.**
30. — Élection d'Alexandre Dumas fils à l'Académie française.

Février.

1er. — Premier **banquet des Francs-Tireurs** *à la Branche de Houx* (Tirailleurs-Éclaireurs des Ternes) dans les salons du restaurant de Valois, au Palais-Royal, sous la présidence du capitaine Catalan.
3. — **Réception d'Alexandre Dumas fils** à l'Académie française.
4. — **Visite du président de la République au tribunal de commerce.** (Il fait allusion dans son discours à la crise commerciale et à la reprise des grands travaux de Paris.) — Condamnation en police commerciale de l'Arménien Ostranitz Markariants, qui avait volé pour plusieurs millions de diamants à des bijoutiers de Paris.
17. — Décret présidentiel transférant au préfet de police les attributions qui composaient, au ministère de l'intérieur, « la direction de la sûreté publique. »
26. — **Discussion à l'Académie du discours de réception d'Émile Ollivier.** Ce discours, quoique accepté en dernier lieu par la commission académique, soulève une vive opposition à cause de divers passages trop favorables à Napoléon III.

Mars.

2. — Rue Blondel, assassinat de la veuve Pelissier, marchande à la toilette. (Le meurtrier ne fut jamais découvert.)
3. — **L'Académie française ajourne** indéfiniment **la réception d'Émile Ollivier** qui était fixée au 5 mars.
8. — Inauguration des matinées littéraires et musicales au théâtre de la Gaîté.
9. — **Bal offert au tribunal de commerce au président de la République** par le commerce parisien (cette fête coûta 125,000 francs).
11. — **Funérailles d'Aimée Desclée,** actrice du Gymnase. Discours d'Alexandre Dumas.
13 (*vendredi*). — **Départ des notabilités bonapartistes pour Chislehurst** (manifestation organisée à l'occasion de la majorité du prince impérial qui devait avoir lieu le 16).
22. — Distribution des prix de l'Association polytechnique sous la présidence de M. de Fourtou.
28. — La Chambre adopte le projet du gouvernement **sur les travaux de défense à exécuter autour de Paris.**
29. — **Clôture de la session législative.**
31. — On apprend à Paris que Rochefort, Paschal Grousset et trois ou quatre autres condamnés se sont évadés de la Nouvelle-Calédonie.

Avril.

4. — **Suicide de Beulé** (il se tue d'un coup de couteau dans la poitrine; d'autres attribuent sa mort à une rupture d'anévrisme).

Mai.

3. — **Courses de Longchamp.**
4. — **Ouverture des Concerts Besselièvre.**
5. — Départ du chef d'orchestre Arban et de seize de ses principaux artistes pour Saint-Pétersbourg.



BARBEY D'AUREVILLY.
Romancier.
(1811-1889.)



GÉROME.
Artiste peintre.
(Né en 1824.)

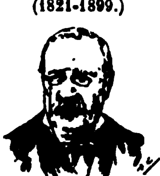


HIPPOLYTE TAINE.
Philosophe.
(1828-1893.)



M. CHARCOT.
Médecin.
(1825-1893.)

COMTE DE CHAMBRUN.
Homme politique.
(1821-1899.)



CHAMPFLEURY.
Romancier.
(1821-1889.)

12. — Ouverture de la session législative.
16. — Démission du ministère de Broglie.
18. — **Banquet de la centième d'*Orphée aux Enfers*** à la Gaîté. (Proclamation officielle des recettes faites par *Orphée aux Enfers* depuis le 7 février 1,180,000 francs.)
21. — **Nouveau ministère** : de Fourtou (intérieur). — Magne (finances). — Tailhand (justice et cultes). — Decazes (affaires étrangères). — Amiral de Montaignac (marine). — De Cumont (instruction publique). — Grivart (agriculture). — Caillaux (travaux publics). — De Cissey (guerre).

Juin.

8. — Séance orageuse à l'Assemblée, à la suite d'un discours de Gambetta contre les hommes du second Empire qu'il appelle « les misérables qui ont perdu la France ».
10. — **Manifestation politique à la gare Saint-Lazare.** Gambetta est frappé d'un coup de canne au visage par le marquis de Sainte-Croix, fils d'un haut fonctionnaire de l'Empire. Occupation militaire de la gare Saint-Lazare.
12. — Rue Cujas, n° 7, chez le restaurateur Gautier, assassinat de la servante Marie Cotard, par Thouviot. — Condamnation du marquis de Sainte-Croix à six mois de prison.
19. — **Mort de Jules Janin,** à Passy.
25. — Thouviot, l'assassin de la fille Marie Cotard, se pend dans sa cellule à Bicêtre.

Juillet.

4. — **Suspension du journal *l'Union*** pour avoir publié, ce même jour, le manifeste du comte de Chambord (du 2 juillet).
19. — Le *Journal officiel* annonce la démission du ministre de l'intérieur, M. de Fourtou, remplacé par le général de Chabaud-Latour.

Août.

5. — **Clôture de la session législative de 1874.**
10. — La nouvelle arrive à Paris de **l'évasion du maréchal Bazaine** de l'île Sainte-Marguerite (cette évasion avait eu lieu dans la nuit du 9 au 10).
14. — Le conseil municipal vote **l'établissement sur le plateau de Méry-sur-Oise d'un cimetière parisien** qui sera relié à Paris par un chemin de fer.
16. — Départ du président pour un voyage dans les départements de l'Ouest.

Septembre.

3. — Inauguration de la **nouvelle synagogue dans la rue de la Victoire.**
27. — **Représentation de retraite de Virginie Déjazet** dans la salle Ventadour. Frédérick Lemaître paraît pour la dernière fois sur la scène.

Octobre.

2. — Rue de Vaugirard, 142, **assassinat de la veuve Rougier,** par Maillot dit le Jaune, Georges dit Boher et Thauvin.
9. — Éclipse annulaire de soleil en partie visible à Paris.
20. — Chasse à Chantilly, à laquelle assiste le prince de Galles.
24. — Éclipse de lune en partie visible à Paris.

Novembre.

15. — **Courses d'Auteuil.**
19. — A 6 heures du matin, **explosion à l'usine de matières colorantes Poirier, à Saint-Denis.** (Deux ouvriers sont tués.)

29. — **Élections municipales** dans le quartier de la Seine. Succès de la liste radicale.

30. — **Ouverture de la session législative de 1875.** Élection de M. Buffet à la présidence.

Décembre.

3. — Message du président de la République sur la situation générale du pays.

8. — **Inauguration du théâtre Taitbout,** rue Taitbout.

23. — Loi relative à la protection des enfants en bas âge.

Monuments et Fondations.

Achèvement de l'**église Notre-Dame-de-la-Croix**, à Ménilmontant — de l'**église évangélique de la Rédemption**, avenue de la Grande-Armée — de la **synagogue de la rue de la Victoire**, commencée en 1865.

Achèvement des deux **fontaines de la place du Théâtre-Français** — de la **fontaine de l'Observatoire** — de la **nouvelle fontaine de la place du Château-d'Eau.**

Nouvelles **constructions au Jardin des Plantes.** (Pavillon des reptiles, etc.)

Découverte de sarcophages mérovingiens, place Gozlin, dans l'ancien enclos de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Inauguration de la **statue de Jeanne d'Arc,** place des Pyramides. — Rétablissement de la **colonne Vendôme.**

Érection à Bagneux d'un monument au commandant de Dampierre et aux mobiles de l'Aube, tués en 1870.

La **construction des nouveaux forts** est commencée.

Achèvement de **l'aqueduc de la Vanne.**

Exposition au Palais de l'Industrie des **projets** des architectes **pour la construction de l'église du Sacré-Cœur** (1er prix : Abadie).

Fondation de nouveaux **fourneaux économiques.**

Décret réorganisant le **Bureau des longitudes** (15 mars).

Création du **service photographique judiciaire.**

Création de l'**école Saint-Ignace** (rue de Madrid) — de l'**école Alsacienne** (rue Vavin).

Fondation de la **Société de l'histoire de Paris** (août) — du **Club Alpin** français (2 avril).

Budget de Paris

Budget municipal : 150 millions. — **Chiffre annuel des affaires à Paris** : 20 milliards environ.

La vie de la rue.

Nouveau **théâtre des Délassements-Comiques** (direction Forget), faubourg Saint-Martin, n° 60. — **Théâtre des Familles,** cité du Retiro, faubourg Saint-Honoré. — Le café-concert **Tivoli** est transformé en théâtre (direction Pittou).

Trianon d'hiver, dans l'ancienne salle du Casino Cadet (direction Markowski).

Ouverture du **cirque Fernando,** à l'angle de la rue des Martyrs et du boulevard Rochechouart.

Le géant américain Miles Darden. — **Georgius Konstantin, l'homme tatoué de Birma,** aux Folies-Bergère. — **Les Almées,** aux Folies-Bergère.

Exposition des fleurs au Palais de l'Industrie.

Beaux-Arts.

Salon de 1874 : *Christ*, par Bonnat. — *Combat sur une voie ferrée*, par A. de Neuville. — *Charge de cuirassiers*, par Detaille. — *L'Eminence grise*, par Gérôme. — *Satyre jouant avec une bacchante*, par Gervex. — *Gauloise au réveil*, par Luminais. — *Rôdeurs de nuit*, par Munkacsy. — *Sortie de bal*, par Moreau. — *Messager d'amour*, par Delaplanche. — *Caïn*, par Caillé. — *Gloria Victis*, par Mercié.

Fondation des **concerts Colonne.**



ALPHAND.
Ingénieur.
(1817-1891.)



FERDINAND DE LESSEPS.
Ingénieur. (1805-1894.)



ÉLISÉE RECLUS.
Géographe.
(Né en 1830.)



DE VILLEMESSANT.
Journaliste. (1812-1897.)



CAPOUL.
Artiste lyrique.
(Né en 1839.)



LÉON BONNAT.
Artiste peintre.
(Né en 1833.)

La vie littéraire.

Mérimée : *Lettres à une inconnue.* — **Flaubert** : *la Tentation de Saint-Antoine.* — **Victor Hugo** : *Quatre-vingt-treize.* — *Mes Fils.* — **Théophile Gautier** : *Histoire du Romantisme.* — **Barbey d'Aurevilly** : *les Diaboliques.* — **Charles Deulin** : *Contes du roi Cambrinus.* — **Jules Claretie** : *Histoire de la Révolution de 1870-1871.* — **Coppée** : *le Cahier rouge.* — **Alphonse Daudet** : *Fromont jeune et Risler aîné.* — **Émile Zola** : *La Conquête de Plassans.*

Fondation du **Bulletin de la Société de l'histoire de Paris.**

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 23 mars. *Le Sphinx*, comédie en 4 actes, par Octave Feuillet.

Opéra. — 19 janvier. **Inauguration de la salle Ventadour.** — 17 juillet. *L'Esclave*, opéra en 5 actes, musique de Membrée.

Opéra-Comique. — 19 janvier. **Du Locle devient seul directeur.** — 24 mars. *Le Cerisier*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Jules Prével, musique de Duprato (chute).

Opéra populaire (Châtelet). — 15 novembre. *Les Parias*, drame lyrique en 3 actes, paroles d'Hippolyte Lucas, musique de Membrée.

Odéon. — 14 mars. *La Jeunesse de Louis XIV*, pièce en 5 actes, par Alexandre Dumas père.

Vaudeville. — 11 mars. *Le Candidat*, comédie en 4 actes, par Flaubert (chute). — 19 novembre. *Le Chemin de Damas*, comédie en 3 actes, par Théodore Barrière.

Variétés. — 14 novembre. *Les Prés-Saint-Gervais*, opérette en 1 acte, paroles de Sardou et Philippe Gille, musique de Lecocq.

Théâtre-Lyrique dramatique. — 7 novembre. *La Jeunesse du roi Henri*, drame en 5 actes, par Ponson du Terrail.

Renaissance. — 11 novembre. *Giroflé-Girofla*, opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Vanloo et Leterrier, musique de Lecocq (succès).

Gaîté. — 3 décembre. *La Haine*, drame en 5 actes, par Victorien Sardou. — 31 décembre. **Début de Théo** dans le rôle de Cupidon d'*Orphée aux Enfers.*

Bouffes-Parisiens. — 31 octobre. *Madame l'Archiduc*, opérette en 3 actes, paroles d'Albert Millaud, musique d'Offenbach (succès).

Porte-Saint-Martin. — 20 janvier. *Les Deux Orphelines*, drame en 5 actes, par Dennery et Cormon (grand succès). — 7 novembre. *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, pièce en 5 actes et 15 tableaux, par Jules Verne et Dennery (grand succès).

Palais-Royal. — 2 avril. *Le Homard*, comédie en acte, par Gondinet. Début d'Alice Regnault. — 12 octobre. *Le Panache*, comédie en 3 actes, par Gondinet. Début de Marie Magnier. — 24 novembre. *La Boule*, comédie en 4 actes, par Meilhac et Halévy (succès).

Théâtre-Cluny. — 3 novembre. *Les Héritiers Rabourdin*, comédie en 3 actes, par Émile Zola.

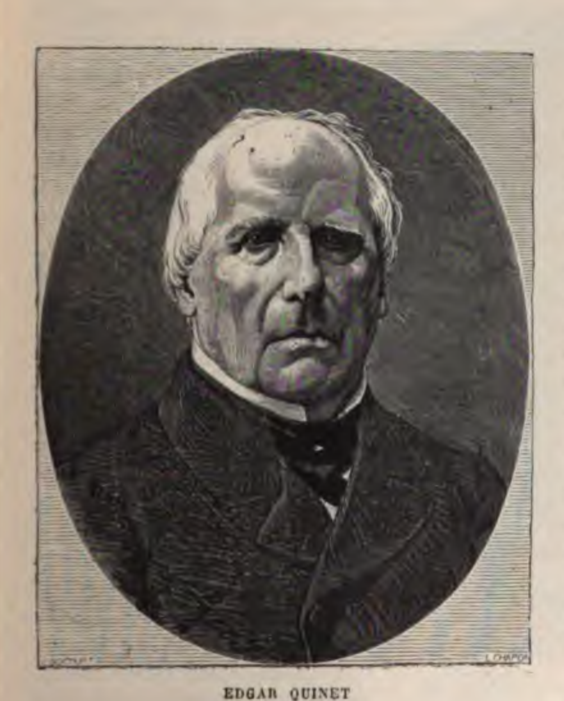
Les morts de l'année.

Mathieu Brausiet, dit **Frère Philippe**, supérieur général de l'Institut des Frères de la doctrine chrétienne (7 janvier). — L'architecte **Baltard** (13 janvier). — **Philipon**, directeur du *Journal amusant* (janvier). — L'acteur **Berton** (janvier). — **Polo**, directeur de *l'Eclipse* (14 février). — **Le contre-amiral Bruat** (20 février). — **Aimée Desclée**, du Gymnase (mars). — Le prestidigitateur **Robin** (mars). — L'ancien ministre **Beulé** (4 avril). — Le peintre **Gleyre** (3 mai). — Le sculpteur **Henri de Triqueti** (11 mai). — **Jules Janin** (19 juin). — **Pierrot-Deseilligny**, ancien ministre des travaux publics (octobre). — L'économiste **Husson** (3 décembre). — **Ledru-Rollin**, ancien membre du gouvernement provisoire (31 décembre). — L'historien **Crétineau-Joly** (décembre).



PROJET DE DÉCORATION POUR LE COURONNEMENT DE L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE
Par FALGUIÈRE. — (Collection de *l'Art.*)

1875



EDGAR QUINET
Décédé le 27 mars 1875.
(D'après la photographie de M. MANOURY. — Biblioth. Nationale.)

L'ANNÉE débute mal. Ce verglas du 1er janvier qui fait glisser tout Paris sur la glace et dont les victimes se comptent par centaines est évidemment un fâcheux pronostic. Aussi les prophètes de malheur annoncent-ils à brève échéance les calamités politiques. D'ailleurs, les prédictions d'événements graves sont faciles : il court des bruits de guerre avec l'Allemagne et personne ne sait ce qu'il en adviendra. Il y a aussi des points noirs qui grossissent à l'horizon du côté de l'Italie. Enfin le ministère de Cissey est vivement attaqué ; — quoiqu'il soit issu d'une coalition entre les partis monarchiques, l'extrême droite pousse à sa chute. Elle lui en veut amèrement d'avoir reconnu Alphonse XII en Espagne au lieu de soutenir ouvertement les carlistes, et de garder la neutralité entre Victor-Emmanuel II et Pie IX au lieu de tenter au profit du pape une nouvelle entrée de nos troupes à Rome. Le cabinet, incapable de trouver un appui suffisant dans ces conditions, quitte la partie après le rejet du septennat unipersonnel. Cependant le ventavonnat, renvoyant le régime définitif à 1880 après l'expiration des pouvoirs du ma-



VUE GÉNÉRALE DU NOUVEL OPÉRA
(Bibliothèque Nationale.)

réchal, ne satisfait personne; il est hors de doute qu'il faut sortir de l'incertitude où vit le pays depuis le 4 septembre 1870. La nécessité s'impose de savoir comment s'orienteront les destinées de la France. On en a, somme toute, assez de ces discussions confuses et de ces scènes violentes auxquelles on se livre à la Chambre. Le commerce souffre de tous ces discours où l'on sème la tempête sans rien récolter d'aucun côté. L'argent parisien va aux emprunts municipaux. Celui du mois de janvier, couvert quarante-deux fois et demie, l'a démontré. Il est temps que l'on vote une Constitution, que l'on ait un drapeau national, quelle qu'en soit la couleur. La solution n'est toutefois pas aisée à obtenir, car l'opposition à la République est telle que de l'urne où les députés vont jeter leur suffrage il peut sortir aussi bien l'élection du comte de Paris, de Henri V, que celle d'un président. On attend une main habile autant que prudente pour dénouer délicatement ce nœud gordien. Un professeur de Sorbonne, doublé d'un homme d'Etat instruit à l'école de Guizot, se charge de l'opération et y parvient par un ingénieux artifice. Sur l'échiquier politique, faute d'un point, les droites perdent leur roi. Ce sauvetage vaut à M. Wallon un nom qui restera célèbre : il est « le père de la Constitution ». Cela mériterait une médaille d'or. On ne la lui décernera que trois ans plus tard, pour avoir repêché un nageur qui se noyait à la mer. Le ministère Buffet, constitué après deux mois d'intérim, fait monter le sauveteur de la République dans sa barque, et celle-ci glisse entre les écueils. Elle ne sombrera qu'en 1876.

MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU NOUVEL OPÉRA EN 1875.
Grav. de LAGRANGE. — (Mus. du Luxembourg.)

L'attention de Paris est occupée tout entière en ces trois premiers mois par la comédie politique; mais il s'en désin-



INAUGURATION DU TOMBEAU DE FRÉDÉRIC SOULIÉ AU PÈRE-LACHAISE, LE 20 FÉVRIER 1875.
Dessin de M. VALNAY. — (Musée Carnavalet.)

téresse aussitôt que d'autres faits l'attirent. D'ailleurs les séances législatives perdent de leur attrait. Les députés et sénateurs siègent encore à Versailles; la Constitution le veut ainsi. Patience! Les délégués de la nation subiront bientôt l'attraction du boulevard des Italiens, cet irrésistible aimant.

Le 1er avril, Paris ne prête déjà plus l'oreille à ce qui se dit dans le Conseil des ministres. C'est affaire à M. Buffet et à ses collègues de se tirer les épines du pied. Paris ne parle que de M. de Molènes, l'ambassadeur du roi Alphonse XII, qui envoie au maréchal président la Toison d'or. C'est un don de joyeux avènement. Le nouveau roi qui monte sur le trône de Charles-Quint oublie que les carlistes ont trouvé sous l'œil bienveillant du gouvernement français des facilités d'organisation dans le Roussillon. Et Paris bon enfant sait gré au jeune prince de cette marque d'amitié pour la France. Paris applaudit Alphonse XII. Il est vrai que dans quelques années il le sifflera et l'accablera de huées. Mais que serait Paris s'il n'était inconstant?

Quinze jours après cette joie, une tristesse poignante étreint l'âme parisienne. La douloureuse catastrophe du *Zénith* émeut profondément tous les cœurs. Crocé-Spinelli, Sivel, ces deux martyrs de la science sont l'objet d'unanimes regrets.

Hélas! ce deuil n'est pas le seul que Paris doive porter cette année. D'illustres personnalités qui toutes furent populaires disparaissent; l'archevêque de Paris, Mgr Guibert; les grands sculpteurs Barye et Carpeaux, le grand compositeur Bizet, le grand historien Quinet, les grands peintres Millet et Corot, l'inoubliable Virginie Déjazet et l'inimitable Mélingue.

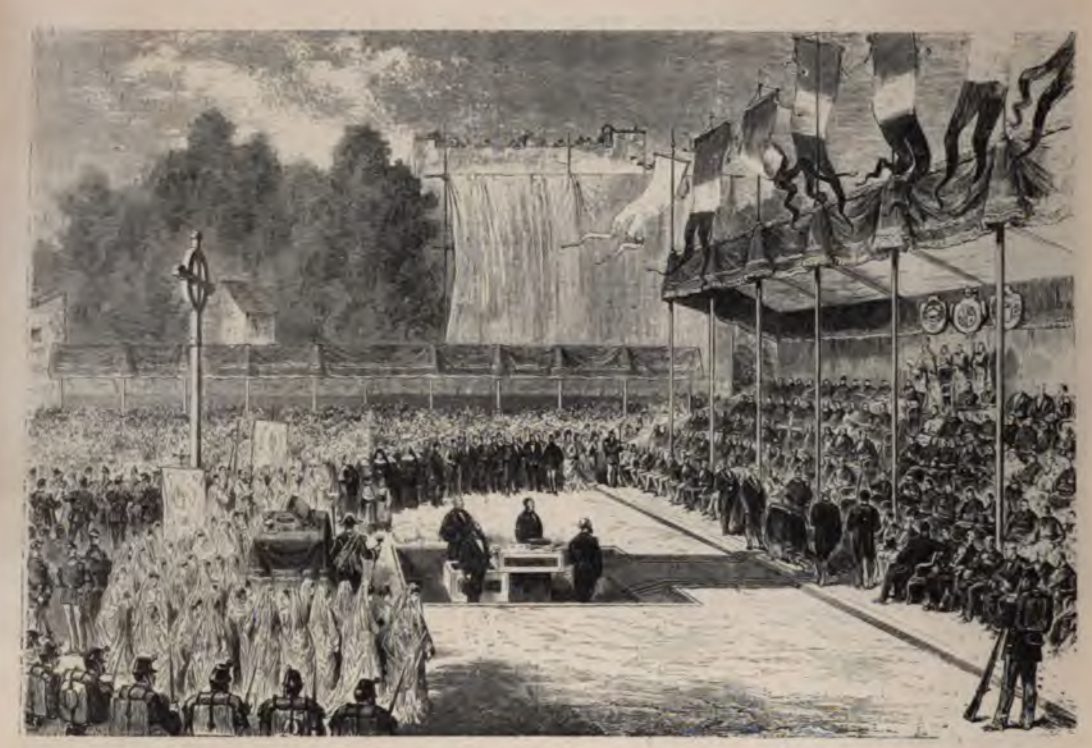
Les solennités et les manifestations promènent les curieux aux quatre coins de la ville. Le 15 juin, une foule recueillie assiste à la pose de la première pierre de l'église du Sacré-Cœur. Le 29 août, une autre foule, non moins considérable, mais moins pieuse, court aux Tuileries, où six mille exécutants donnent un concert au profit des inondés du Midi, et Paris généreux, toujours compatissant autant que gai, apporte avec empressement son obole à l'œuvre charitable.

Le 19 septembre, on suit les péripéties des courses internationales de vélocipèdes, comme au mois de mai on s'est pressé au Salon, où l'on a remarqué les tableaux de Bonnat, Jules Breton, Benjamin Constant, Gustave Doré, François, Glaize, Henner, Albert Maignan, Roll.

Les réceptions à l'Académie française sont des fêtes brillantes cette année. On y voit la fleur du panier de l'aristocratie et de la beauté. C'est que les élus qui prennent place parmi les immortels s'appellent Dumas fils,



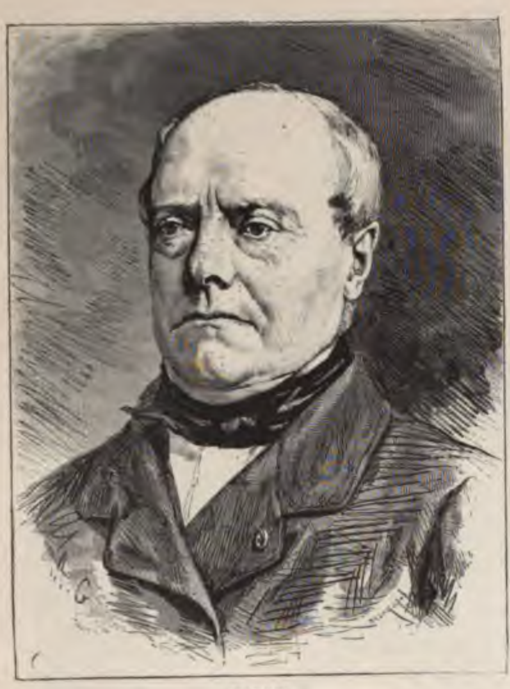
INAUGURATION DU MONUMENT DE THÉOPHILE GAUTIER AU CIMETIÈRE MONTMARTRE
Dessin de G. JANET, d'après un croquis de M. VALNAY.
(Musée Carnavalet.)



CÉRÉMONIE DE LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE DE L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR A MONTMARTRE

Vue d'ensemble prise pendant le discours de Mgr GUIBERT, archevêque de Paris.

Dessin de LIX. — (Musée Carnavalet.)



BARYE

D'après un portrait de famille. — (Collection de *l'Art.*)

Antoine-Louis Barye, sculpteur français (1795-1875), naquit et mourut à Paris. Ses groupes d'animaux, d'une fougue toute romantique s'alliant à la vigueur, lui assurent une gloire impérissable. Parmi ses plus beaux chefs-d'œuvre figurent *le Lion et le Serpent* (1832), le *Lion assis* (1847), *Thésée et le Minotaure*, le *Lapithe*, le *Centaure*, le *Tigre dévorant.*

John Lemoinne, Jules Simon. Les « carolines » ont fait triompher un philosophe, l'aimable Caro; la science a obtenu un fauteuil pour le chimiste J.-B. Dumas. Paris tout entier commente les discours prononcés en ces grandes journées de l'intelligence, et c'est — pourquoi s'y tromper? — l'orgueil de Paris qui accentue ces commentaires.

L'Europe elle-même accorde à Paris la suprématie littéraire, artistique, scientifique. N'en a-t-il pas eu la preuve aux premiers jours de 1875, quand, à côté du président de la République, on a vu le roi d'Espagne, le roi de Hanovre, le lord-maire de Londres, le bourgmestre d'Amsterdam apporter leurs félicitations à Paris doté de son nouveau palais de l'Opéra, grâce aux merveilles créées par Charles Garnier et par Carpeaux? Et n'est-ce point une affirmation de la grandeur de Paris que cette présence de tant d'illustrations aux représentations de la Comédie-Française, où débutent cette année Truffier et Jeanne Samary; à l'Opéra-Comique, où Bizet, « ce découvreur du Midi de la musique » — comme dira un jour Nietzsche, l'opposant à Wagner — vient de créer avec *Carmen* le drame lyrique latin, égalant dans les splendeurs de l'harmonie Paris à Bayreuth.

L. SEVIN-DESPLACES.



LE VERGLAS A PARIS

Aspect de la rue de Rivoli dans la nuit du 1er au 2 janvier 1875.

Dessin d'après nature, par VIERGE.

LES ÉCHOS DE PARIS



GEORGES BIZET

D'après un croquis de RENOUARD. — (Collection de *l'Art*.)

Alexandre-Léopold, dit Georges Bizet, né à Paris en 1838, mort à Bougival en 1875, est un des maîtres de la musique dramatique contemporaine. *L'Arlésienne* et surtout *Carmen* le placent au tout premier rang des compositeurs du XIXe siècle.

L'inauguration de l'Opéra.

MARDI 5 janvier a eu lieu, par une représentation de gala, l'inauguration du splendide monument élevé à l'art lyrique par M. Garnier.

Dès le matin, plusieurs centaines de personnes stationnaient aux abords de l'édifice; l'après-midi, la foule s'est accrue d'heure en heure, et le soir, au moment de l'entrée, on peut évaluer à sept ou huit mille le nombre des curieux qui se pressaient autour de la place de l'Opéra, sur les boulevards adjacents et dans les rues voisines.

Les voitures qui amenaient les visiteurs étaient dirigées vers la façade, et faisaient un circuit de gauche à droite autour de la place, en prenant leur point de départ du côté de la Madeleine.

Ce défilé, qui a été fort long, s'est opéré avec le plus grand ordre. Les premiers arrivants se massaient sur les marches et les balcons du grand escalier, afin de mieux assister au spectacle intéressant de l'entrée. D'autres gagnaient en toute hâte leurs places dans la salle, pour ne pas être exposés à trouver plus tard les passages trop obstrués.

Les fauteuils et les loges sont demeurés à peu

près vides jusqu'à huit heures et demie, bien que le commencement de la représentation fût annoncé pour huit heures. En s'installant à sa place avant le moment où la salle allait devenir comble, il était loisible de lui consacrer toute son attention et de comparer l'impression présente avec celle que l'on avait pu éprouver aux répétitions d'essai.

Le rideau qui est d'un rouge splendide, avec de larges franges d'or en bas, renvoie de bonnes clartés dues au puissant effet de la rampe. L'éclairage du lustre est suffisant ; la lumière de ses branches supérieures est reflétée par la rosace claire de la coupole. L'effet général est excellent. Cette salle est véritablement magnifique. Les critiques de détail disparaissent; on n'est occupé qu'à admirer!

Un grand mouvement se produit. De tous les côtés les spectateurs affluent. En quelques minutes le rez-de-chaussée se garnit et s'encombre ; les loges sont occupées comme par enchantement. Les toilettes claires des femmes inondent la salle d'une clarté qui lui manquait tout à l'heure.



LE BROUILLARD DU 15 DÉCEMBRE

Dessin de FERDINANDUS. — (Musée Carnavalet.)



Salvator, GRAND-PRIX DE PARIS DE 1875. — Jockey : WHEELER.

(Collection *Auteuil-Longchamp*.)

Enfin chacun se case. Une curiosité communicative, électrique, envahit chaque rang d'orchestre, de parterre, d'amphithéâtre, de loges. Chacun regarde et est regardé.

On cherche les célébrités de la politique, du monde riche et élégant; on se demande les noms des personnes que l'on remarque. C'est un murmure général et cependant discret.

Deux mouvements plus marqués ont lieu : d'abord l'entrée de M. le maréchal de Mac-Mahon et de Mme la maréchale; ensuite l'arrivée du lord-maire, de sa femme et des personnes venues à leur suite. Le lord-maire est revêtu de son costume officiel.

Il a une aimable physionomie et il jette sur l'assemblée des regards amis; puis il examine la salle avec une tranquillité parfaite.

Le rideau se lève. *La Juive* commence. Un beau décor; les draperies des plafonds l'écrasent un peu. Villaret, Mme Krauss, Bosquin, chantent avec une verve et une vigueur remarquables. D'abord on ne les applaudit pas; le spectacle est encore dans la salle plus que sur la scène, et puis on se dit qu'à une représentation de gala, il est de bon goût d'attendre que le signal des applaudissements soit donné par le chef de l'État.

L'attention est encore détournée. Troisième mouvement des plus mar-



L'EXPÉRIENCE DE M. HOLTUM
DIT L'HOMME AU BOULET DE CANON
EN PRÉSENCE DE LA PRESSE PARISIENNE, AU JARDIN MABILLE

Dessin de D. VIERGE. — (Bibliothèque Nationale.)

qués parmi les spectateurs à l'entrée de la reine Isabelle et de son fils Alphonse XII. Toutes les lorgnettes sont braquées sur la jeune Majesté. Le public, par sa curiosité, semble faire aussi un *pronunciamiento*. Les regards cherchent et rencontrent d'autres princes et chacun fait ses ré flexions.

L'acte marche; l'orchestre paraît sourd : les sons ont comme de l'humidité. Cependant la finale est si vigoureusement enlevée par Mme Krauss et par Villaret, et le cortège royal est d'une telle splendeur, que l'enthousiasme l'emporte sur l'étiquette. On applaudit brillamment, et après l'acte on fait le meilleur accueil aux artistes rappelés par la claque, dont les accents connus émanent du paradis, où on l'a reléguée, vu la solennité du jour.

Pendant l'entr'acte, le mouvement de curiosité reprend de plus belle. Tout le monde passe de la salle dans les corridors, et c'est avec une surprise



LE VIEUX PARIS. — LA RUE DES ANGLAIS
LE CABARET DU PÈRE LUNETTE

Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

Le cabaret du père Lunette, rendez-vous fameux des malfaiteurs et gens de mauvaise vie, est resté célèbre dans les annales parisiennes.

des plus agréables que l'on voit les dames en grande toilette, les épaules et les bras nus, se rendre, comme dans les salons, des corridors à l'avant-foyer et au foyer public. Il est à désirer que cette circulation reste à la mode à l'Opéra. Ce sera un spectacle sans pareil à ajouter à celui que le monument représente. La reine Isabelle a d'ailleurs donné l'exemple; elle se promenait avec le roi et on leur faisait curieusement escorte, sans trop les gêner.

Le second acte de *la Juive* n'a rien présenté de particulier. A cet acte a assisté, dans la loge présidentielle, le jeune M. de Mac-Mahon, dans son costume de saint-cyrien.

L'ouverture de *Guillaume Tell*, parfaitement exécutée par l'orchestre; *la Bénédiction des Poignards*, enlevée par les chœurs et dont le solo a été bien chanté par M. Gailhard; enfin le ballet de *la Source*, avec mademoiselle Sangalli, telles



LA RUE DU PETIT-PONT (MAISON Nº 10).
Photographié et redessiné par L. PARENT. — (Coll. Ch. Simond.)
Une des vieilles maisons du quartier de la Sorbonne.

ont été les attractions de la fin de cette soirée mémorable.



PERCEMENT DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN
Salle où se tinrent les séances
du tribunal révolutionnaire de septembre 1792.
D'après nature, par SCOTT. — (Musée Carnavalet.)
L'emplacement est actuellement occupé par la rue Gozlin.

En résumé, cette inauguration de l'Opéra a tenu, et au delà, les promesses qu'elle avait pu faire concevoir.

La représentation a réuni, ainsi qu'on devait s'y attendre, toutes les aristocraties, celle du rang, celle de la fortune, celle de l'art, celle de l'élégance parisienne.



FRÉDÉRICK LEMAITRE, dans le rôle du PÈRE GACHETTE
Dessin de F. Bunot. — (Collection de *l'Art*.)

La première de "Carmen".

(3 mars.)

On fut un peu surpris, légèrement décontenancé et presque scandalisé. On n'admira pas comme il convenait le tact et la mesure avec lesquels MM. Meilhac et Ludovic Halévy avaient adapté aux nécessités du théâtre la nouvelle sombre et brutale de Mérimée; on se déclara choqué d'un réalisme que les librettistes (l'un d'eux nous en a fait l'aveu) auraient volontiers atténué, mais que le compositeur avait « férocement » maintenu; on trouva l'action bien noire, les couleurs de la *posada* bien crues au second acte, et les amours de la Carmencita bien vulgaires pour le temple classique des entrevues matrimoniales. On n'apprécia guère davantage la partition, dont un seul numéro, la chanson du Toréador, obtint les honneurs du *bis;* les plus indulgents et les mieux disposés qualifièrent cette première audition de « laborieuse », et, tout en concédant au musicien qu'il savait son métier, jugèrent la mélodie « brumeuse », la coupe des morceaux « peu claire », les chœurs « tourmentés et ambitieux », l'ouvrage en somme « long et diffus ». En revanche, on distingua les costumes qu'avait dessinés Detaille pour les dragons espagnols et Clairain pour l'héroïne de la pièce; on approuva la mise en scène et les décors; surtout on applaudit les interprètes, Bouchy et Mlle Chapuy, parfaits tous deux comme toréadors, et Micaëla Lherie, un José dont la voix laissait à désirer mais qui jouait avec chaleur; enfin Mme Galli-Marié, à laquelle les auteurs n'avaient pas songé tout d'abord (car ils avaient eu un moment l'idée de faire engager Mme Zulma Bouffar) et qui, par son allure, ses mines, sa grâce féline, sa hardiesse provocante et ses inflexions de voix, réalisant le type de Carmen, fit du rôle une des créations les plus complètes de sa carrière dramatique. Mais, il faut bien le reconnaître, nul parmi les spectateurs n'eut alors la sensation qu'il venait d'assister à l'audition d'une œuvre de premier ordre, et que cette soirée du 3 mars 1875 marquerait dans les annales du théâtre et de la musique, puisque *Carmen* est, avec *Mignon*, le succès le plus grand, le plus universel et le plus durable auquel la seconde salle Favart ait donné naissance. On sortait du théâtre avec moins d'illusions qu'en y rentrant, et l'on n'était pas éloigné d'approuver cette boutade d'un spectateur qui, apprenant la nomination de Georges Bizet comme chevalier de la Légion d'honneur le jour même de la première représentation, disait avec aplomb: « On l'a décoré le matin, parce qu'on savait qu'on ne pourrait plus le décorer le soir! »

Quelques années ont suffi pour retourner complètement l'opinion; mais, cet éclatant revire-



LE *Faust* DE GOUNOD, PAR FORTUNY

D'après le tableau exposé en 1875. — (Collection de *l'Art*.)

Le peintre espagnol Mariano Fortuny, né en 1838 et mort en 1874, peu de temps après sa nomination de membre correspondant de l'Institut. Son allégorie du *Faust*, de Gounod, espèce d'apothéose, eut, en 1875, un grand succès à Paris, où il était très connu et venait séjourner fréquemment. Fortuny fut de son vivant considéré comme un Parisien, quoiqu'il habitât Rome. Ses ouvrages, vendus après sa mort, ont atteint des prix fort élevés.

ment, Bizet ne l'a pas connu. Né à Paris le 25 octobre 1838, il mourait à Bougival le mercredi soir 2 juin 1875, brusquement, si brusquement même qu'on se demanda si cette fin était naturelle. Les journaux publièrent qu'il avait succombé à une maladie de cœur. En réalité, personne, pas



ANTONIN MERCIÉ
Sculpteur français.
D'après un dessin de Ch. WILSON.
(Bibliothèque Nationale.)

même l'ami le plus intime, ne fut admis à le voir sur son lit de mort, et cette inexplicable consigne laissa le champ libre à bien des suppositions. Chose curieuse, alors que le compositeur paraissait plein de jeunesse et de santé, une femme avait eu le pressentiment de ce malheur, et, quelque temps après, M. Ernest Reyer le racontait ainsi dans le *Journal des Débats* : « Un soir, pendant le trio des Cartes, Mme Galli-Marié ressentit une impression inaccoutumée en lisant dans son jeu les présages de mort. Son cœur battait à se rompre; il lui semblait qu'un grand malheur était dans l'air. Rentrée dans la coulisse, après des efforts violents pour aller jusqu'à la fin du morceau, elle s'évanouit. Quand elle revint à elle, on essaya de la calmer, de la rassurer; la même pensée l'obsédait toujours, le même pressentiment la troublait. Mais ce n'était pas pour elle qu'elle avait peur ; elle chanta donc puisqu'il fallait chanter. Le lendemain, Mme Galli-Marié apprenait que dans la nuit Bizet était mort. »

A. SOUBIES et Ch. MALHERBE.
(*Histoire de l'Opéra-Comique.*)

Catastrophe du ballon le "Zénith".

L'ASCENSION a duré quatre heures. Parti à midi de l'usine à gaz de la Villette par un magnifique soleil, l'aérostat atteignit vers une heure l'altitude de 5,000 mètres. Une

partie des expériences, but de l'expédition, étaient terminées. On monta encore et à une heure vingt minutes on atteignit 7,000 mètres. « Sivel et Crocé sont pâles et je me sens faible, » écrit dans son journal M. Tissandier. « Je respire de l'oxygène, qui me ranime un peu. Nous montons encore. Sivel se tourne vers moi et me dit : « Nous avons beaucoup de lest, faut-il en jeter ? » Je lui réponds : « Faites ce que vous voudrez. » Il se tourne vers Crocé et lui fait la même question. Crocé baisse la tête avec un signe d'affirmation très énergique. Trois sacs sont vidés et le ballon monte rapidement. M. Tissandier dit ensuite : « Je me sens tout à coup si faible que je ne peux pas tourner la tête pour regarder mes compagnons... Je veux saisir le tube à oxygène, mais il m'est impossible de lever le bras. Mon esprit était encore très lucide : j'avais les yeux sur le baromètre et je vois l'aiguille passer sur le chiffre de la pression 290, puis 280 qu'elle dépasse. Je veux m'écrier : « Nous sommes à 8,000 mètres ! » Mais ma langue est presque comme paralysée. Tout à coup, je ferme les yeux et je tombe inerte, perdant absolument le souvenir : il était environ une heure et demie. A deux heures huit minutes, je me réveille un moment : le ballon descendait rapidement. J'ai pu couper un sac de lest pour arrêter la vitesse. Sivel et Crocé étaient encore évanouis au fond de la nacelle. »



L'ANNONCIATION AUX BERGERS

Tableau de COMERRE. — Prix de Rome. — Grand-prix de peinture de 1875. (École des Beaux-Arts.)

Mais aussitôt après, l'aéronaute retombe dans sa syncope. Un vent violent de bas en haut indiquait une descente rapide. « Quelques moments après, ajoute-t-il, je me sens secouer le bras et je reconnais Crocé qui s'est ranimé : « Jetez du lest, me dit-il, nous descendons. » Mais c'est à peine si je peux ouvrir les yeux et je n'ai pas vu si Sivel était réveillé. Je me rappelle que Crocé a détaché l'aspirateur qu'il a jeté pardessus bord, et qu'il a jeté du lest, des couvertures, etc... Tout cela est un souvenir extrêmement confus qui s'éteint vite, car je retombe dans mon inertie plus complètement encore qu'auparavant. Que s'est-il passé ? Je suppose que le ballon, délesté, imperméable comme il l'était et très chaud, a remonté encore une fois dans les hautes régions. A trois heures quinze minutes environ, je rouvre les yeux ; je me sens étourdi, affaissé ; mais mon esprit se ranime. Le ballon descend avec une vitesse effrayante, la nacelle est balancée avec violence et décrit de grandes oscillations ; je me trouve sur mes genoux et je tire Sivel par le bras ainsi que Crocé. « Sivel ! Crocé ! m'écriai-je, réveillez-vous ! » Mes deux compagnons étaient

accroupis dans la nacelle, la tête cachée sous leurs manteaux. Je rassemble mes forces et j'essaye de les soulever. Sivel avait la figure noire, les yeux ternes, la bouche béante et remplie de sang; Crocé-Spinelli avait les yeux fermés et la bouche ensanglantée. » Ils étaient morts. Sivel était un ancien capitaine au long cours, quoique fort jeune encore. Il s'était dévoué, depuis quelques années, au progrès de la navigation aérienne comme Crocé-Spinelli, plus jeune que lui, et égament intrépide.

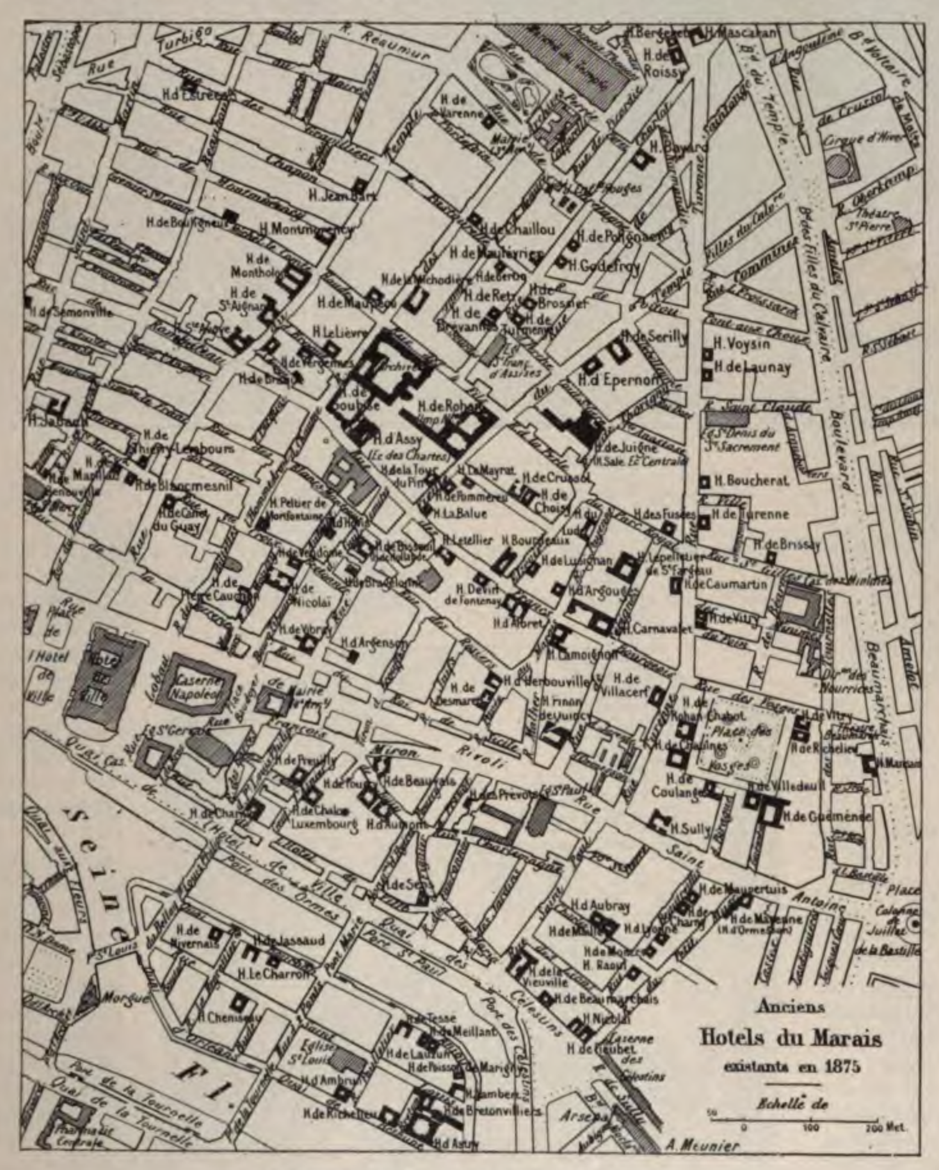
Tous deux ne poursuivaient, dans cette fatale expédition, que l'intérêt de la science.

Gaston TISSANDIER.

Une visite au Salon.

(30 avril.)

APRÈS quinze jours environ d'un soleil d'avril, qui, plein d'accortise au début, avait fini par convertir ses caresses en morsures, mai nous est arrivé traînant après lui une de ces touffeurs orageuses où, énervé, haletant, plein d'angoisses, on s'en va cherchant en vain la bouffée d'air vivifiante. Comme je me rendais au palais des Champs-Élysées, des nuées épaisses balançaient sur nos têtes leur flanc chargé d'eau. On les voyait s'arrêter indécises, puis, au grand désappointement de Paris qui tout entier avait le nez en l'air, elles s'éloignaient avec une désespérante ironie, emportant cette goutte de



LES ANCIENS HÔTELS DU MARAIS

Plan dressé d'après les documents, par Alexandre MEUNIER. — (Collection Charles Simond.)



Carmen, BALLET DU 2e ACTE.
Croquis de RENOUARD. — (Collection de *l'Art.*)

pluie si ardemment désirée qui, hélas! ne tombe jamais à notre heure.

Il était assez tard quand je suis entré à l'Exposition; néanmoins la grande salle n'avait ni son affluence, ni son aspect habituels. On n'y voyait que des mortels consternés. Face écarlate, tenant d'une main un chapeau, de l'autre un mouchoir, ils s'épongeaient consciencieusement le front, et, levant les coudes, ils se détiraient comme pour écarter de leur corps des habits imprégnés d'une humidité chaude. On fondait littéralement sur place. Entre gens qui s'abordaient, un échange d'interjections et d'onomatopées, relatives à cette température d'étuve, témoignait d'une détresse commune et remplaçait les formules de politesse accoutumées. Enfin la poussière fine, impalpable, pénétrante comme le tabac jaune des moines d'Espagne, soulevée par la *traîne* des élégantes, restait suspendue dans l'espace, y formant un vague brouillard à travers duquel les peintures apparaissaient comme estampées. Voilà donc les conditions fastidieuses qui ont présidé à ma première visite au *Salon*, le 30 avril, jour exclusivement réservé aux peintres exposants — si bien que ce *tout-Paris* privilégié, si avide de prémices, s'était donné rendez-vous au Palais de l'Industrie. Néanmoins, en dépit d'une extrême lassitude dont je me ressens encore à l'heure où je commence à vous écrire, je me suis avisé de prendre un vif intérêt à l'Exposition de 1875. Les œuvres d'élite y sont rares à coup sûr, mais en revanche je puis affirmer que pour y rencontrer le talent, il n'est besoin d'aucun effort. Je ne sache pas une seule salle — et elles sont nombreuses — où il se soit abstenu de se manifester. Je dois pourtant vous déclarer que le talent dont je parle ici, le plus commun à cette époque,



Carmen, 4e ACTE.
Croquis de RENOUARD. — (Collection de *l'Art.*)



M. LHÉRIE
Dans le rôle de DON JOSÉ.



Mme GALLI-MARIÉ
Dans le rôle de CARMEN.



Mlle CHAPUY
Dans le rôle de MICADA.



Mlle DUCASSE
Dans le rôle de FRASQUITTA.

c'est le talent d'exécution, l'habileté, l'adresse de la main associées à une certaine dose d'intelligence: mais l'élévation de la pensée, l'inspiration, l'âme enfin, se font de plus en plus rares à nos expositions annuelles. Malgré tout, le présent Salon reste à un bon niveau; aussi certains noms presque ignorés aujourd'hui pourraient bien devenir, sinon célèbres, du moins



M. BACHY
Dans le rôle d'ESCAMILLO.



M. TESTE
Dans le rôle du Guide.



M. DUFRICHE
Dans le rôle de LUMINA.



M. POTEL
Dans le rôle de DONCAIRE.



M. BARNOLT
Dans le rôle de REMENDADO.



M. DUVERNOY
Dans le rôle de MORALÈS.



M. POTEL
Dans le rôle de DONCAIRE.

LES PRINCIPAUX ROLES DE *Carmen*.
Croquis de RENOUARD. — (Collection de *l'Art*.)



FUNÉRAILLES DES AÉRONAUTES SIVEL ET CROCÉ-SPINELLI VICTIMES DE LA CATASTROPHE DU *Zénith*.

Le cortège partant de la gare d'Orléans.

Croquis d'après nature. — (Collection G. Hartmann.)

très connus avant quelques jours. Tels autres, qui s'obstinaient autrefois à forcer le regard des visiteurs par des exagérations et des excentricités d'un goût équivoque, s'avancent désormais d'un pas plus régulier et plus ferme sur ce chemin de Damas où les vrais tempéraments d'artistes rencontrent toujours cette langue de feu de l'initiation qui, à notre époque d'engouement pour les tableaux, ne peut manquer de les conduire à la fortune, sinon à la gloire.

Stéphan Réval.

La mort de Carpeaux.

Lundi soir, à huit heures, l'agonie commença ; elle devint subitement terrible. Le mal devait attaquer vigoureusement cette vaillante nature pour lui arracher les cris qui, pendant deux heures, s'échappèrent de sa poitrine, et dans lesquels on distingua d'abord ces deux mots : « La vie ! la vie !... »

Puis ce fut le nom de son fils Charles qui sortit de sa bouche au milieu des plaintes ..

Enfin, à dix heures et demie, la vie commençant à l'abandonner, il réunit tout ce qui lui restait de force et, tirant à lui sa vieille mère septuagénaire, il murmura : *O ma mère, ma petite mère, je t'aime de tout mon cœur !...*

Ce furent ses dernières paroles ; le silence se fit peu à peu, le mal avait vaincu le moribond. Déjà la tête était froide et les mains se glaçaient. La chambre n'était éclairée que par une veilleuse en porcelaine, à théière, et par la flamme agitée du foyer qui jetait une clarté irrégulière.

Il était minuit alors, et cinq personnes se trouvaient autour de l'agonisant : son père, sa mère, deux gardes et celui qui écrit ces lignes.

Le râle avait commencé ; il dura jusqu'au lever du jour. A six heures, Carpeaux poussa trois soupirs, longuement espacés. Et ce fut tout...

Depuis longtemps, jour par jour, heure par heure, nous avions suivi l'agonie du malheureux artiste qui, dans ses terribles souffrances, eut la grande consolation d'être comblé des soins les plus dévoués. Cette consolation, il la doit tout entière au prince Stirbey et aux personnes dévouées dont ce bienfaiteur l'a entouré. Carpeaux a été soigné jusqu'à sa dernière heure par sa mère, qui, malgré son âge, a trouvé dans sa tendresse des forces surhumaines. Il nous disait, il y a quatre jours, en nous la montrant : « Est-ce triste qu'une femme de cet âge veille son fils ! »

Les relations de l'artiste avec son bienfaiteur s'établirent par les arts et dans les circonstances suivantes :

Le prince venait de se rendre acquéreur du groupe *l'Amour blessé*, lorsqu'il apprit le triste état de maladie de l'artiste, qu'il ne connaissait pas. Il fut le trouver et lui offrit le séjour de sa splendide villa de Nice que tout le monde connait.

Carpeaux fit de longues séances au bord de la mer, où l'on avait établi une tente ; il y crayonna de nombreux dessins, qui presque tous sont demeurés inachevés.

Figaro.



LA MODE EN 1875.

D'après le *Journal des Demoiselles*.

(Collection F. Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1875

Janvier.

1er. — **Journée de verglas** (plus de 1,800 accidents). — **Chevreul** est nommé grand officier de la Légion d'honneur, Charles Garnier officier.

5. — Le lord-maire de Londres est présenté par l'ambassadeur d'Angleterre au président de la République. — **Inauguration du nouvel Opéra** (en présence du président de la République, du roi d'Espagne, du roi de Hanovre, du lord-maire de Londres, du bourgmestre d'Amsterdam).

6. — **Départ du roi d'Espagne.**

23. — **Bal donné par M. Boucicaut**, propriétaire du *Bon Marché*, au haut commerce de Paris (8,000 invitations).

25. — Réunion de la **conférence monétaire**. Les représentants de la France sont MM. Dumas, de Parieu, de Soubeyran, Jagerschmidt et Dutilleul. — **La crue de la Seine** atteint la cote de 4 m. 20 au pont d'Austerlitz.

30. — Réouverture des trois salles du second étage au Louvre (aile de Saint-Germain-l'Auxerrois). Exposition des miniatures et des tabatières de la collection Lenoir.

Février.

5-6. — Émission (février) d'un **emprunt municipal** couvert quarante-deux fois et demie. Le capital souscrit représente 9,336,800,000 francs.

Le premier jour de remboursement, on rend 550 millions.

7. — **Bal masqué à l'Opéra.**

11. — A l'Académie française, **réception d'Alexandre Dumas**. Réponse du comte d'Haussonville.

14. — Ouverture du **Jubilé universel** (qui devait durer jusqu'au 31 décembre). — Organisation du 9e cercle catholique d'ouvriers, celui des Batignolles.

18. — Rue de Belleyme, n° 36, assassinat des époux Bernard, brocanteurs. (Le meurtrier ne fut pas découvert.)

27. — Le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne, est reçu en audience solennelle par le président de la République.

Mars.

1er. — Première séance de la **conférence diplomatique du mètre**, sous la présidence du duc Decazes.

3. — **Georges Bizet**, l'auteur de *Carmen* dont la première devait avoir lieu ce jour-là, est nommé **chevalier de la Légion d'honneur**. — Relâche à l'Opéra par suite de l'indisposition des six premiers ténors : Villaret, Salomon, Sylva, Bosquin, Achard et Vergnet.

10. — **Nouveau ministère** : Buffet (intérieur). — Dufaure (justice). — Decazes (affaires étrangères). — Léon Say (finances). — De Meaux (commerce et agriculture). — Amiral de Montagnac (marine). — Wallon (instruction publique). — Caillaux (travaux publics).

11. — A l'Académie française, **réception de Caro**, à la place de Vitet. Réponse de Camille Rousset.

23. — **Première ascension du ballon** *le Zenith*, à 6 h. 20 du soir, à l'usine à gaz de la Villette (monté par Sivel, Crocé-Spinelli, Jobert, Gaston et Albert Tissandier).

29. — **Funérailles d'Edgar Quinet**. (Discours de Gambetta.)

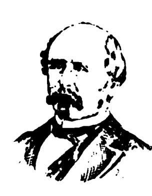
Avril.

15. — **Deuxième ascension du** *Zenith*, à l'usine à gaz de la Villette, à 11 h. 35 du matin. Le ballon, monté par Sivel, Crocé-Spinelli et Gaston Tissandier, s'élève à 8,000 mètres. **Sivel et Crocé-Spinelli sont asphyxiés.**

24. — Le musicien Rubinstein est élu correspondant à l'Académie des beaux-arts.

Mai.

1er — **Ouverture du Salon.**



EDM. GONDINET
Auteur dramatique.
(1829-1888.)



GAL DU BARAIL
(Né en 1820.)



DUC DECAZES
Homme politique.
(1819-1886.)



JULES JAMIN
Physicien (1813-1886).



COMT GOUGEARD
Marin (1826-1886).



Cesse D'AGOULT
(Daniel Stern.)
(1805-1876.)

6. — **Le dompteur Bidel** installe sa ménagerie dans l'immeuble des Magasins-Réunis, place du Château-d'Eau. Le propriétaire lu donne immédiatement congé.

8. — **Mgr Richard**, évêque de Belley, est nommé **coadjuteur de l'archevêque de Paris**, avec future succession.

13. — **Élection de John Lemoinne** à l'Académie française, à la place de Jules Janin.

15. — **Élection de Fustel de Coulanges et de Gréard** à l'Académie des sciences morales et politiques.

Juin.

13. — Revue des troupes de Paris et de Versailles passée par le maréchal de Mac-Mahon, à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance (13 juin 1808).

15. — **Pose de la première pierre de l'église votive du Sacré-Cœur** par Mgr Guibert, archevêque de Paris.

16. — Première audition à l'Opéra-Comique de la *Messe de Requiem* **de Verdi**, sous sa direction. (Les autres auditions eurent lieu les 19, 21, 23, 27, 29 avril; les 1er et 4 mai.)

25. — Les journaux publient l'avis officiel de la **vente du théâtre de la Gaîté à M. Vizentini.**

Juillet.

10. — Ouverture de l'**exposition** internationale des **industries fluviales et maritimes**, au Palais de l'Industrie. — **M. Jacob** est nommé **chef de la Sûreté.**

17. — **Arrivée à Paris du sultan de Zanzibar**, Bourgasch-Ben-Saïd. Il descend à l'hôtel du Louvre. — Départ d'un convoi de forçats de la Roquette. (Maillot, Georges et Thauvin, les trois assassins de la rue de Vaugirard, en font partie.)

Août.

11. — Condamnation aux travaux forcés à perpétuité du parricide Célestin Roques, qui avait tué sa mère, rue Saint-Jacques, 125.

12. — Dans l'église Notre-Dame, **installation** solennelle **de Mgr Richard**, comme coadjuteur de Mgr Guibert.

18. — A la Bourse, M. Legrand donne des coups de canne à M. Degas, banquier, qui riposte par des coups de revolver. M. Legrand est légèrement blessé.

29. — **Fête orphéonique** (6,000 exécutants) organisée dans le jardin des Tuileries au profit des inondés du Midi.

Septembre.

16. — Clôture de l'Exposition de géographie.

19. — Dans le jardin des Tuileries, **courses internationales de vélocipèdes**. Prix des Tuileries, gagné par M. Thuillet ; prix international, gagné par un Anglais, M. Moore.

25. — **Arrivée de l'impératrice d'Autriche** à Paris. — Les époux Ballat, centenaires (le mari âgé de 110 ans, la femme de 106 ans), font l'ascension de la colonne Vendôme.

26. — **Banquet républicain de Saint-Mandé.** (Discours de Louis Blanc.)

28 et 29. — Éclipse annulaire de soleil, en partie visible à Paris.

Octobre.

1er. — **Départ de l'impératrice d'Autriche.**

2. — **Réouverture du bal Valentino** (chef d'orchestre : Deransart).

7. — Constitution du conseil supérieur de l'**Université catholique** de Paris.

14. — **Dîner d'adieu offert à Regnier** par les sociétaires de la Comédie-Française.

24. — Réouverture de la saison d'hiver des **Matinées littéraires au théâtre de la Porte-Saint-Martin.** (*La Mère de Rubens*, drame en 5 actes, en vers, par Potvin ; conférence de Francisque Sarcey.)

25. — Séance publique annuelle des cinq Académies.

30. — Séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts.

Novembre.

4. — **Ouverture de la session législative de 1876.**

11. — **Séance publique annuelle de l'Académie française.** Distribution des prix. (Prix de Jouy décerné à Alphonse Daudet, pour son roman *Fromont jeune et Risler aîné.*)

22. — Lecture de *l'Étrangère*, d'Alexandre Dumas, au comité de la Comédie-Française.

27. — A la Chambre des députés, **vote du scrutin uninominal.**

Décembre.

2. — **Inauguration d'un monument, dans la chapelle du lycée Louis-le-Grand,** à la mémoire des anciens élèves du lycée tués pendant la guerre.

15. — **Journée de brouillard** comme il n'y en avait pas eu depuis 1868. Circulation des voitures interrompue. Agents armés de torches. Au quartier latin, défilé de lanternes vénitiennes.

16. — A l'Académie française, **élection du chimiste Dumas** (secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences) et de Jules Simon.

23. — L'Assemblée nationale vote un crédit de 97,000 francs pour les frais d'installation du **Théâtre-Lyrique.**

Monuments et Fondations.

Achèvement de **l'église Saint-François-Xavier** — de **l'église Saint-Joseph** — de la **fontaine de la place du Trône** — de la **fontaine de l'Observatoire.** — Agrandissement de **l'église Saint-Honoré à Passy.**

Reconstruction de la façade de **l'École polytechnique** et construction de nouveaux bâtiments. — Reconstruction du **pont de Grenelle.** — Reconstruction de la salle des appels correctionnels du **Palais de Justice.** — Reconstruction de **l'Hippodrome.** — Restauration du **théâtre de l'Odéon.**

Un arrêté définitif met à la charge de Courbet les frais de reconstruction de la **colonne Vendôme,** évalués à 230,000 francs.

L'Université catholique, créée cette année, s'installe dans l'ancien couvent des Carmes déchaussés, rue de Vaugirard, 74.

Inauguration de la **nouvelle église de l'Immaculée-Conception,** rue du Rendez-Vous — du **nouveau collège Chaptal,** boulevard des Batignolles.

Les **eaux de la Vanne** commencent à couler dans Paris.

La vie de la rue.

Cercle Fantastique, boulevard Saint-Denis, 8. (Bals et concerts.) — **Théâtre-Miniature,** boulevard Montmartre. — **Cirque Myers,** place du Château-d'Eau.

Bal des cuisiniers à Valentino (janvier).

Burguet, le photographe médium (qui photographie les esprits).

Mort de **Siméon Bouffard,** le banquier des chiffonniers.

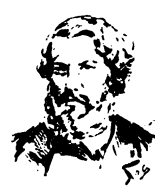
Exposition des tableaux et vues de Paris, au Palais de l'Industrie. — **Exposition internationale des industries fluviales et maritimes,** au Palais de l'Industrie.

Troisième essai d'organisation, par un industriel, de **location de parapluies** à Paris.

Beaux-Arts.

Salon de 1875 : *Les Vagabonds espagnols,* par Gustave Doré. — *La Femme adultère,* par Glaize. — *L'Excommunication,* par J.-P. Laurens. — *L'Insulte aux prisonniers,* par Albert Maignan. — *Le Feu de la Saint-Jean,* par Jules Breton. — *Halte-là!* par Roll. — *Une Surprise aux environs de Metz,* par A. de Neuville. — *Harem du Maroc,* par Benjamin Constant. — *Naïade,* par Henner. — *Rêve,* par Jules Lefebvre. — *Portrait de Mme Pasca,* par Bonnat. — *Portrait de Sarah Bernhardt,* par Parrot. — *Portrait de Mounet-Sully,* par Boutet de Monvel. — *L'Embarquement de Manon Lescaut,* par Charles Delort. — *Le Ruisseau du puits noir,* par Français.

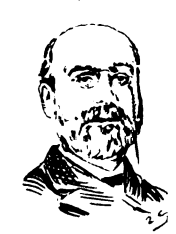
Concours pour le **dessin du nouveau timbre-poste.** (Prix de 15,000 francs à J.-A. Sage, auteur du modèle adopté. — 2e prix, 500 francs, à Chaplain.)


CROCÉ-SPINELLI
Aéronaute (1843-1875).


P. LAROUSSE
Grammairien.
(1817-1875.)


Mgr DUPONT DES LOGES
Archevêque de Metz.
(1804-1886.)


MÉLINGUE
Acteur (1812-1875).


DE FOURTOU
Homme politique.
(1836-1887.)


PILS
Artiste peintre.
(1813-1875.)

La vie littéraire.

Maxime du Camp : *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie.* — **A. Franklin :** *Les Ruines de Paris en 1875.* — **Élisée Reclus :** *Nouvelle Géographie universelle.* — **Victor Tissot :** *Voyage au pays des milliards.* — **Champfleury :** *Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution.*

Fondation de la revue *l'Art.*

Calmann-Lévy prend la direction de la librairie Michel Lévy.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 15 février. **Sarah Bernhardt** est nommée sociétaire. — 1er juin. **Coquelin cadet** cesse d'appartenir à la Comédie-Française. — 17 juin. *L'Ilote,* comédie, 1 acte en vers, par Charles Monselet et Paul Arène. — 7 juillet. **Début de Truffier.** — 24 août. **Début de Jeanne Samary.** — 2 décembre. *Petite Pluie,* comédie en 1 acte, par Pailleron.

Opéra. — 10 avril. **Début de Boudouresque** dans le rôle de Brogni de *la Juive.*

Opéra-Comique. — 27 février. **Représentation d'adieux de Mme Carvalho,** engagée à l'Opéra. — 3 mars. *Carmen,* opéra-comique en 4 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique de Bizet (succès). — 8 mars. *L'Amour africain,* opéra-comique en 2 actes, paroles de Legouvé, musique de Paladilhe. — 18 décembre. **Célébration du centenaire de Boïeldieu.**

Odéon. — 14 avril. *Un Drame sous Philippe II,* drame en 4 actes, en vers, par Georges de Porto-Riche. — 5 décembre. **Début de Mlle Kolb,** dans le rôle de Toinette du *Malade imaginaire.*

Vaudeville. — 19 juin. *Le Procès Veauradieux,* par Delacour et Hennequin (succès).

Gymnase. — 17 novembre. *Ferréol,* comédie en 4 actes, par Victorien Sardou.

Théâtre-Italien (salle Ventadour). — 27 mars. *Une Noce russe au seizième siècle,* pièce en 5 actes, de Soukhonine, musique de Dutsch (pièce jouée en russe). — 2 octobre. **Débuts de la troupe italienne dirigée par Ernesto Rossi.** — 12 décembre. Représentation extraordinaire au bénéfice d'Édouard Plouvier.

Bouffes-Parisiens. — 3 novembre. *La Créole,* opéra-comique en 3 actes, paroles d'Albert Millaud, musique d'Offenbach.

Renaissance. — 21 décembre. *La Petite Mariée,* opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Leterrier et Vanloo, musique de Lecocq (succès).

Palais-Royal. — 12 octobre. *Le Panache,* comédie en 3 actes, par E. Gondinet (succès).

Variétés. — 22 janvier. *Les Trente Millions de Gladiator,* comédie, par Labiche et Philippe Gille.

Les morts de l'année.

Pierre Larousse, éditeur du dictionnaire (3 janvier). — Le banquier **Émile Pereire** (6 janvier). — Le peintre **Millet** (21 janvier). — Le critique **Paul Foucher** (25 janvier). — Le peintre **Corot** (23 février). — **Mme Ancelot,** femme de lettres (22 mars). — Le romancier **Amédée Achard** (27 mars). — L'historien **Edgar Quinet** (27 mars). — L'acteur **Mélingue** (27 mars). — Les aéronautes **Crocé-Spinelli et Sivel** (15 avril). — Le journaliste **Léo Lespès, dit Timothée Trimm** (23 avril). — L'éditeur **Michel Lévy** (4 mai). — Le musicien **Georges Bizet** (2 juin). — **Charles de Rémusat,** ancien ministre (4 juin). — L'architecte **Henri Labrouste** (25 juin). — Le sculpteur **Barye** (27 juin) — Le peintre **Auguste Pils** (septembre). — Le sculpteur **Carpeaux** (12 octobre). — L'actrice **Virginie Déjazet** (1er décembre).



FRONTON DU PAVILLON DE FLORE.
Fac-simile d'un croquis de A. Lançon. — D'après le modèle en plâtre de Carpeaux.
(Collection de l'*Art*.)

1876

La nouvelle république a reçu la consécration officielle : elle est maintenant le gouvernement légal de la France. Le professeur Wallon a tenu l'enfant sur les fonts du baptême; mais combien de fées malintentionnées, invitées ou non à la cérémonie, l'ont environné de leurs maléfices et ont souhaité intérieurement qu'il ne fût pas né viable!

GEORGE SAND.
Née à Paris, le 5 juillet 1804, décédée à Nohant, le 8 juin 1876.
(D'après une photographie de Nadar.)

Avec le mois de janvier de 1876, cependant, s'ouvrent les élections générales, et cette fois il faut bien se rendre à l'évidence : le suffrage universel confirme et consacre l'œuvre des législateurs et des politiciens. Les résultats électoraux sont, sur presque tous les points, un triomphe pour la République. A Paris notamment, l'ardent champion du régime nouveau, Gambetta, est élu, en même temps qu'il l'est à Lille, à Bordeaux, à Marseille. Républicain militant, mais politique sagace, il voudrait éviter les violences à l'égal des faiblesses; il prêche la modération et il attache dès lors son nom au parti « opportuniste », blâmant et condamnant les outrances de ceux qui s'intitulent eux-mêmes des « intransigeants ». Modéré aussi et partisan de l'union de tous les groupes libéraux se montre Jules Simon, sénateur inamovible, directeur influent du *Siècle*, et, vers la fin de cette même année 1876, ministre et président du conseil. M. Thiers refuse toute candidature au Sénat, sauf celle que lui offre le territoire de Belfort où il est nommé. Mais, élu député dans le XIXe arrondissement de Paris



LES INONDATIONS A BERCY.
Aspect du quai de Bercy. — Vue prise en amont du port.
Dessin de Lix, d'après le croquis de Dick. — (Bibliothèque nationale.)

contre M. Daguin, il opte pour la Chambre, où, d'ailleurs, vétéran peut-être lassé de ses longues luttes, il ne prend guère la parole.

Mais il ne faudrait pas croire que, pour la masse des Parisiens, la grande affaire, la question capitale, ce soit les élections : des soucis d'un autre ordre, et plus frivoles, confessons-le, se substituent victorieusement dans l'esprit du public aux âcres préoccupations de la politique intérieure, à l'intérêt des conflits de la politique étrangère, et, avant toutes choses, tout ce qui se rattache, de près ou de loin, au monde du théâtre. Au mois de janvier, une pièce nouvelle de Dumas fils, *les Danicheff*, est jouée à l'Odéon, et elle absorbe et passionne l'attention publique. C'est une comédie de mœurs russes et, à travers l'allure toute française de la pièce, où les mots à la Dumas foisonnent, le public sent et goûte vivement la nouveauté profonde du sujet, l'attrait de ces âmes slaves à la fois primitives et complexes, et ce mélange, où se retrouve bien l'influence du collaborateur étranger, de passion instinctive et de délicatesse raffinée, de réalisme et d'exaltation mystique.

La Comédie française ne compte, elle aussi, en cette année, que de retentissants succès : *La Fille de Roland*, créée en 1875, devient cette fois centenaire. La maison de Molière inaugure *l'Étrangère* avec Croizette; *le Luthier de Crémone*, où Coquelin aîné incarne à miracle le douloureux et pathétique personnage de Filippo. Enfin *Rome vaincue* de Parodi, œuvre inégale mais servie par une interprétation supérieure, met hors de pair une grande tragédienne, Sarah Bernhardt, que viennent consacrer les applaudissements spontanés de la foule.

Mais Sarah veut occuper d'elle le public ailleurs même qu'au théâtre : que de commentaires autour du groupe en marbre qu'elle expose cette même année au Salon de sculpture ! et comme tous les faits de sa vie privée défrayent la chronique journalière !

Paris d'ailleurs adore ses comédiens comme ses comédiennes : il traite en enfant gâté Coquelin cadet qui, après une fugue aux Variétés, due au dépit de n'avoir pas été créé sociétaire à la Comédie, revient en fils prodigue dans le sein de sa bonne mère. Et quelle vogue autour du nom de Capoul !

S'il faut en croire les anecdotes, glissées çà et là en chuchotements discrets, ses succès, dit-on, seraient dus autant à sa personne qu'à son talent... En 1876, Capoul reparaît



LES PARISIENS DE PARIS EN 1876.

D'après les portraits originaux. — (Collection Charles Simond.)

Dumas fils. Guichard.
Commandant Rivière. Lecocq. Duc d'Aumale. Milne Edwards. Protais.
A. de la Forge. Schœlcher. Sully-Prudhomme. Max. Du Camp. Gust. Moreau. Flatters.
P. Meurice. Reichemberg. L. Say. Madel. Brohan. Charcot.
Pailleron. Cham. d'Haussonville. Nadar. Maquet. Jacquemart.
Em. Deschanel. Ch. Garnier. Gounod. Hérold. Em. Arago.

à l'Opéra dans *Paul et Virginie*, de Victor Massé, et les Parisiens, les Parisiennes, qui lui avaient un moment gardé rigueur de ses tournées de deux ans à l'étranger, lui reviennent en fidèles, et en adorateurs plus dévots que jamais.

Aux vieux comédiens qui s'en vont, aussi, Paris sait dire de nobles adieux. De solennelles funérailles sont faites à Frédérick Lemaître, vétéran des luttes romantiques, « Talma du boulevard, » dont les dernières années se sont écoulées presque dans la misère, et qui meurt, en 1876, d'un cancer à la langue : d'un cancer à la langue, celui dont la langue a donné la vie à tant de chefs-d'œuvre; muet comme un vieux lion terrassé, celui dont la voix a rugi, sangloté, modulé tant de phrases immortelles, dont le génie a exalté des générations successives! Ceux qui suivent son cercueil, lourd de fleurs, de palmes et de couronnes, se rappellent les triomphes de sa longue carrière.

D'autres morts illustres marquent encore cette année; George Sand s'éteint à Nohant, loin de Paris, il est vrai; mais il y a quelques mois à peine, elle était acclamée au théâtre de l'Odéon où l'on représentait avec un long succès *le Marquis de Villemer*, et, malgré la paix presque bourgeoise dans laquelle se sont écoulées ses dernières années, sa mort fait un vide profond dans le monde des lettres.



FÉLICIEN DAVID.
Compositeur de musique, auteur du *Désert* et de *Lalla-Roukh*.
Né à Cadenet le 13 avril 1810, décédé le 29 août 1876.
(D'après une photographie de Hermet.)



EUGÈNE FROMENTIN.
Peintre français, né à la Rochelle, le 24 octobre 1820, décédé le 27 août 1876.
(D'après une photographie de Meunier.)

Félicien David meurt à Saint-Germain-en-Laye, et, à l'occasion de ses obsèques, à sa demande purement civiles, éclate un incident qui a son contre-coup jusqu'à la Chambre.

Autre conflit, mais plus âpre encore, et à propos d'un musicien aussi, mais vivant celui-là : l'affaire Wagner-Pasdeloup. M. Pasdeloup, l'organisateur heureux des concerts populaires, grâce auxquels les œuvres de musique les plus savantes, et jusque-là jugées dignes seulement d'une élite, sont offertes à la grande masse du public, essaye de faire entendre des fragments de la *Tétralogie* de Wagner. Mais les susceptibilités du patriotisme parisien voient dans cette tentative une offense et le public manifeste bruyamment l'hostilité la plus vive. Ce n'est pas seulement que Wagner soit Allemand, mais il est l'auteur d'une comédie-pamphlet, *Une Capitulation*, où il a raillé grossièrement les souffrances et les angoisses des Français durant le siège de Paris. Le journal *l'Éclair* vient d'en donner la traduction; et, en face de l'indignation publique, M. Pasdeloup a mauvaise grâce à alléguer que « l'art n'a pas de patrie ». — « Nous écoutions Wagner en 1869, lui répondent les patriotes irréconciliables; on le sifflait, c'est vrai, mais parce que sa musique était mauvaise! » Oui, c'est ainsi qu'on juge Wagner alors, même au point de vue musical. Que les temps sont changés!.....

Charles NORMAND.



LA CIGOGNERIE DU JARDIN D'ACCLIMATATION.

Dessin et gravure d'Aug. LANÇON. — (Collection de *l'Art.*)

LES ÉCHOS DE PARIS



PILS.

Fac-simile d'un dessin fait en 1876,
r P. RENOUARD, d'après un croquis de Pils.

(Collection de *l'Art.*)

-Alexandre-Augustin Pils, peintre français, né en 1815 à
, décédé à Paris le 3 septembre 1875. Il s'illustra dans la
ure des scènes militaires (*la Tranchée de Sébastopol*) et
la peinture décorative (grand escalier du Grand Opéra),
le portrait et l'aquarelle.

Frédérick-Lemaître.

(31 anvier 1876.)

Victor Hugo a prononcé sur la tombe de Frédérick-Lemaître les paroles suivantes :

On me demande de dire un mot. Je ne m'attendais pas à l'honneur qu'on me fait de désirer ma parole; je suis bien ému pour parler; j'essayerai pourtant.

Je salue dans cette tombe le plus grand acteur de ce siècle, le plus merveilleux comédien peut-être de tous les temps.

Il y a comme une famille d'esprits puissants et singuliers qui se succèdent et qui ont le privilège de réverbérer pour la foule et de faire vivre et marcher sur le théâtre les grandes créations des poètes; cette série superbe commence par Thespis, traverse Roscius et arrive jusqu'à nous par Talma; Frédérick-Lemaître en a été, dans notre siècle, le continuateur éclatant. Il est le dernier de ces grands acteurs par la date, le premier par la gloire. Aucun comédien ne l'a égalé, parce qu'aucun n'a pu l'égaler; les autres acteurs, ses prédécesseurs, ont représenté les rois, les pontifes, les capitaines, ce qu'on appelle les héros, ce qu'on appelle les dieux; lui, grâce à l'époque où il est né, il a été le peuple. (*Mouvement*). Pas d'in-

carnation plus féconde et plus haute. Étant le peuple, il a été le drame; il a eu toutes les facultés, toutes les forces et toutes les grâces du peuple; il a été indomptable, robuste, pathétique, orageux, charmant; comme le peuple, il a été la tragédie et il a été aussi la comédie. De là sa toute-puissance; car l'épouvante et la pitié sont d'autant plus tragiques qu'elles sont mêlées à la poignante ironie humaine. Aristophane complète Eschyle; et ce qui émeut le plus complètement les foules, c'est la terreur doublée du rire. Frédérick-Lemaître avait ce double don; c'est pourquoi il a été, parmi tous les artistes dramatiques de son époque, le comédien suprême. Il a été l'acteur sans pair. Il a eu tout le triomphe possible dans son art et dans son temps; il a eu aussi l'insulte, ce qui est l'autre forme du triomphe.

Il est mort. Saluons cette tombe. Que reste-t-il aujourd'hui? Ici-bas, un génie. Là-haut, une âme.

Le génie de l'acteur est une lueur qui s'efface; il ne laisse qu'un souvenir. L'immortalité qui appartient à Molière poète, n'appartient pas à Molière comédien. Mais, disons-le, la mémoire qui survivra à Frédérick-Lemaître sera magnifique; il est destiné à laisser au sommet de son art un souvenir souverain.

Je salue et je remercie Frédérick-Lemaître. Je salue le prodigieux artiste: je remercie mon fidèle et superbe auxiliaire dans ma longue vie de combat. Adieu, Frédérick-Lemaître! (*Vive émotion.*)

Je salue en même temps, car votre émotion profonde, à vous tous, qui êtes ici, m'emplit et me déborde, je salue ce peuple qui m'entoure et qui m'écoute. Je salue en ce peuple le grand Paris. Paris, quelque effort qu'on fasse pour l'amoindrir, reste la ville incomparable. Il a cette double qualité d'être la ville de la révolution et d'être la ville de la civilisation, et il les tempère l'une par l'autre. Paris est comme une âme immense où tout peut tenir. Rien ne l'absorbe tout à fait, et il donne aux nations tous les spectacles. Hier il avait la fièvre des agitations politiques; aujourd'hui le voilà tout entier à l'émo-

FRÉDÉRICK-LEMAITRE.

Dessiné d'après un portrait par E. Morin. — (Collection de *l'Art.*)

Frédérick-Lemaître, le roi des acteurs, naquit au Havre le 20 juillet 1800 et mourut à Paris le 26 janvier 1876.

tion littéraire; à l'heure la plus décisive et la plus grave, au milieu des préoccupations les plus sévères, il se dérange de sa haute et laborieuse pensée pour s'attendrir sur un grand artiste mort. Disons-le bien haut, d'une telle ville on doit tout espérer et ne rien craindre; elle aura toujours en elle la mesure civilisatrice; car elle a tous les dons et toutes les puissances. Paris est la seule cité sur la terre qui ait le don de transformation qui, devant l'ennemi à repousser, sache être Sparte; qui, devant le monde à dominer, sache être Rome, et qui, devant l'art et l'idéal à honorer, sache être Athènes. (*Profonde émotion.*)

(*Le Rappel.*)



LE GRAND PRIX DE PARIS EN 1876.
Kisber, monté par Maidment. — (Collection *Auteuil-Longchamps.*)

Exposition de l'Union centrale.

TABLEAUX ET VUES DE PARIS

Il nous semble bien inutile de vanter à nos lecteurs l'intérêt d'une Exposition telle que celle dont nous allons les entretenir.

LE VIEUX PARIS.
Rue de Poissy, nº 18. — Réfectoire du couvent des Bernardins. Dessiné d'après une photographie. (Collection Charles Simond.)

Le collège des Bernardins fut fondé par des religieux de l'ordre de Citeaux, en 1225 ou en 1244.

Dans une ville aussi bouleversée que l'a été Paris depuis vingt-cinq ans, tout ce qui peut conserver aux curieux le souvenir des multiples transformations de notre capitale sera toujours accueilli du public avec une faveur trop naturelle. De là le succès persistant au Palais de l'Industrie de l'exhibition de documents pittoresques sur l'histoire de Paris, que l'Union centrale a été la première, croyons-nous, à ouvrir. Quatre ou cinq collections particulières ont été réunies pour former ce petit musée, unique au monde, sans équivalent dans les villes rivales de l'Europe, et qui atteste de l'amour singulier que Paris inspire



FONTAINE DE L'ARCHEVÊCHÉ OU DE NOTRE-DAME.
Dessiné d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

Cette fontaine de style gothique, située au centre du square de l'archevêché, a été construite d'après les dessins de Vigoureux, les sculptures sont de Merlieux. Le square fut établi vers 1850 sur un emplacement dépendant autrefois du palais archiépiscopal démoli en 1831.



LE VIEUX PARIS.

Rue Beaubourg, 62 et 64. — Restes du couvent des Carmélites.

Dessiné d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

Ces restes font partie du couvent qui fut construit au commencement du XVIIe siècle, par les Carmélites de la rue Saint-Jacques avec les libéralités de la duchesse d'Orléans et du duc son fils.



LE VIEUX PARIS.

Rue Chapon, nos 4, 5, 13, 22.

Dessiné d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

Le no 13 de la rue Chapon faisait partie de l'hôtel qui appartenait au commencement du XVIIe siècle à l'évêque et au chapitre de Châlons. Les Carmélites de la rue Saint-Jacques acquirent cet hôtel et l'occupèrent en 1619. Elles firent bâtir un couvent dans les dépendances. Presque toute la rue Chapon actuelle était comprise dans l'emplacement de ce couvent.

« jusque dans ses verrues », non seulement à ses enfants légitimes, mais aussi à cette grande famille adoptive qu'il recrute aux quatre coins de l'univers.

Les tableaux et dessins autographes prêtés par MM. le duc de Valençay, le baron Pichon, de Saint-Albin, Baur, Destailleur, etc., ont été classés en cinq parties : 1° vues générales; 2° rive droite; 3° le Pont-Neuf et les îles; 4° rive gauche; 5° sujets divers. De cette sorte, le visiteur aux habitudes régulières peut suivre successivement les divers changements survenus d'âge en âge dans les sections correspondantes de Paris. Nous avouons y avoir mis plus de fantaisie.

L'intérêt artistique de l'Exposition est évidemment primé par la valeur archéologique et anecdotique des pièces, et c'est ainsi qu'il convient de l'entendre. A ce point de vue seulement, nous signalerons aux amateurs divers projets de théâtres pour des emplacements assez imprévus, l'un entre autres près du pavillon de Marsan, à la place actuelle de Jeanne Darc, de Fremiet; une vue de l'Odéon avec ses deux ailes, avant l'incendie; le dessin d'une fête dans la salle des machines, aux Tuileries, sous Louis XVI; la pose de la première pierre du Panthéon; la place Royale au commencement du dix-septième siècle; une autre de la fin du même siècle; un projet de décoration du Trocadéro, sous la Restauration, auquel les plans de l'Exposition universelle de 1878 prêtent une piquante actualité.



LE VIEUX PARIS.

Rue de la Lune et coin du boulevard Bonne-Nouvelle.

Dessin d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

Emplacement de l'ancienne Butte aux Gravois située jadis au dessus des remparts de Charles V.

Que de souvenirs gais ou terribles de l'histoire de Paris sont encore évoqués ici! Les incendies sont en grand nombre.

Voici l'image fidèle de celui de l'Opéra en 1781, peinte par Hubert Robert; celui de l'Hôtel-Dieu en 1782. Arrêtez-vous devant cette curieuse sépia représentant une séance au club des Jacobins, de la rue Saint-Honoré, en 1793. Elle est exécutée d'après nature. Voici encore une vue de la place de la Concorde pendant la Révolution. Puis un autre incendie, sinistre celui-là, du poste du



LE VIEUX PARIS.

La rue Galande. — Eau-forte de Lucien GAUTHIER.

(Collection de *l'Art.*)

La rue Galande doit son nom, par corruption, à l'ancien clos de Garlande, qui, au XIIe siècle, en occupait l'emplacement.

Château-d'Eau, en 1848, sur la place du Palais-Royal. Enfin des types populaires et des scènes de l'histoire contemporaine de Paris, telle que la distribution de soupe au marché Saint-Martin par le célèbre petit Manteau-Bleu. Ce dernier tableau est signé Lecœur et daté de 1833.

Plusieurs sujets arrêtent particulièrement le public. C'est d'abord une assez mauvaise gouache appartenant à M. Champfleury et représentant la prise de la Bastille. Cette déplorable peinture est curieuse par l'inscription qu'elle porte. Elle a été faite pour immortaliser la conduite au 14 juillet 1789 d'un certain sieur Cholat, marchand de vins de son état, à qui l'on doit une relation de cette grande journée, que M. Jules Cousin a réimprimée récemment. Sur le tableau, comme dans l'opuscule, Cholat s'intitule avec un orgueil naïf : « l'un des vainqueurs de la Bastille. »

Une double valeur d'art et de document précieux nous a longtemps retenu devant une toile de Drolling datant très probablement de 1816, et représentant la parade du boulevard du Temple. On y lit sur l'enseigne du théâtre : « La troupe de Mlle Rose réunie à celle des boulevards. » Sur d'étroits tréteaux, Bobêche et Galimafré sont en scène.

Les jeunes générations n'ont guère connu le boulevard du Temple, mais les vieux Parisiens de race n'ont pas encore oublié Mlle Rose. A ce nom de joyeuse mémoire, les vieilles gens revoient passer des visions de franc rire et de joyeuse gaieté en plein air. Or, on peut sans invraisemblance reconnaître dans le jocrisse de la parade de Drolling, jocrisse à tête mélancolique d'ailleurs, le jeune homme qui devait être plus tard Fréderick-Lemaître. C'est à cette époque en effet, et chez Mlle Rose, que le grand comédien débuta comme paradiste; Jules Janin l'affirme formellement dans son histoire du théâtre à quatre sous. Frédérick avait alors dix-neuf ans.

Citons encore une vue des galeries du Louvre sous la Révolution, peinte par Hubert Robert, et dans laquelle les historiographes de la société française trouveront des détails de mœurs intéressants. L'artiste nous a conservé là l'aspect du rapin sans-culotte, avec sa longue chevelure et son chapeau pointu, et celui de la peinteresse à robe chiffonnée, tous deux en contemplation devant les marbres du Muséum. C'était la fureur du temps d'aller ainsi étudier l'antique.

Le dessin de Gabriel de Saint-Aubin, daté de 1760 et intitulé au catalogue *la Promenade des Tuileries*, est sans doute celui qui servit à l'artiste pour ses célèbres eaux-fortes relevées dans le catalogue de M. de Beaudicour, sous le titre de *Spectacle des Tuileries*. Au point de vue de l'art, c'est le chef-d'œuvre de l'Exposition. Il ne faut pas néanmoins qu'il nous fasse oublier la délicieuse petite vue de la place Louis XV en 1770, signée Moreau le Jeune, une perle, elle aussi, d'esprit et de finesse; non plus que ce jardin du Palais-Royal en 1785, inappréciable travail d'un maître peu connu, le chevalier de Lespinasse, dont le Louvre possède l'œuvre de réception à l'Académie.

Les archéologues connaissent depuis longtemps déjà le tableau du seizième siècle, propriété de M. le duc de Valençay, représentant la procession de la Ligue en 1539. Il avait figuré à l'Exposition de Blois, en 1875, et il fut photographié pour le musée Carnavalet. Ce tableau est la mise en scène de la



FRÉDÉRICK-LEMAITRE DANS LE ROLE DE ROBERT MACAIRE.
Dessin de Ad. Lalauze. — (Collection de *l'Art*.)

fameuse procession décrite dans la *Satire Ménippée*, au moment où elle débouche sur la place de Grève par l'arcade Saint-Jean.

L'arcade Saint-Jean existait encore vers 1835; elle ne fut démolie qu'à cette époque et elle a laissé son nom à l'une des salles de l'Hôtel de Ville, construite sur son emplacement.

Cette Exposition a encore révélé aux Parisiens l'existence d'un artiste charmant qui leur était profondement inconnu, quoiqu'il ait passé sa vie à reproduire les aspects variés de notre capitale et particulièrement les bords de la Seine. Nulle part dans les biographies d'artistes il n'est question de Raguenet, et cependant ce Raguenet était un fort habile homme qui peignait de 1750 à 1780, avec un esprit infini, la foule grouillante et élégante de Paris. Les deux catalogues de l'académie de Saint-Luc font mention de Raguenet, et nous apprennent qu'il demeurait rue de la Licorne. On n'en sait autre chose. Comme peintre, c'est une manière de Canaletto ou de Guardi, mais sans la teinte sombre et triste que les deux Vénitiens ont conservée à toutes les vues de leur patrie. Raguenet est clair, limpide, coloré, et délicieusement naïf. L'Union centrale montre plus de quinze de ses toiles appartenant pour la plupart à l'établissement des bains de la Samaritaine. L'une d'elles est un petit chef-d'œuvre; elle représente « la lutte qui se faisait entre le pont Notre-Dame et celui du Change, entre les bateliers, dont celui qui restait le dernier recevait pour prix de sa victoire un gobelet ou un couvert d'argent ». Figurez-vous l'ancienne pompe à feu bâtie sur pilotis au pont Notre-Dame, un jour de fête nautique. Sur l'eau s'entre-croisent de nombreuses barques, chargées de jouteurs : au-dessus, le pont est débordant de peuple les maisons qui le chargent sont bondées d'une foule curieuse qui suit avec avidité les péripéties de la joute. Une grande fille, debout à l'arrière d'un bateau, poursuit de ses quolibets poissards les jouteurs tombés à l'eau qui nagent vers la rive.



DELAUNAY, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Dans le rôle de Clitandre.

Croquis de Paul Renouard. — (Collection de *l'Art*.)

A chaque fenêtre, l'artiste a croqué de charmants petits personnages avec une verve d'observation et un esprit incroyables; ils sont là par milliers, agités, fiévreux, haletants, et jamais le plaisir populaire n'a été rendu avec une connaissance plus approfondie des mœurs et du caractère parisiens. Nous regrettons vraiment qu'un peintre de ce talent de terroir n'ait pas trouvé de biographe, et nous remercions l'Union centrale de nous l'avoir fait connaître.

Emile Bergerat.

(*Les Beaux-Arts illustrés*.)



DELAUNAY, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Croquis de P. Renouard. — (Collection de *l'Art*.)

Louis-Anselme Delaunay naquit à Paris le 21 mars 1826, débuta à l'Odéon le 26 novembre 1845 et à la Comédie française le 25 avril 1848. Reçu sociétaire le 30 mai 1850, il joua avec le plus grand succès dans tout le répertoire de Molière et une partie du répertoire de Musset, d'Augier et de Hugo (*Hernani*). Ses créations furent nombreuses. Retraité depuis 1886, il s'est acquis dans les annales dramatiques françaises un renom glorieux.

L'assassin Gervais.

Un matin, à six heures, on vient chercher Gervais dans sa cellule de la Conciergerie. On lui fait monter un étroit

escalier en spirale. Une porte s'ouvre. Il entre comme aveuglé dans la salle d'assises où est assis le tout-Paris frémissant de curiosité.

Gervais n'est pas de ceux qui posent. Il veut seulement sauver sa tête. Il joue une comédie de larmes. Il se fait câlin, lui le terrible qui voit rouge. Il veut attendrir même le public. Il a raison.

L'avocat a pris enfin la parole. On dirait que cette parole fait une percée lumineuse dans la



GOT, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Dans le rôle de l' « Abbé » de *Il ne faut jurer de rien.*

Croquis de Paul Renouard. — (Collection de *l'Art.*)

Édouard-François-Jules Got, né à Lignerolles (Orne), le 12 octobre 1822, décédé en mars 1901. Élève du lycée Charlemagne, 1er prix de comédie au Conservatoire en 1843 (élève de Provost), il débuta à la Comédie française le 17 juillet 1844 dans le rôle d'Alexis, des *Héritiers*, et fut nommé sociétaire le 30 juin 1850. Il a joué tout le répertoire. Sa création de l' « Abbé » fut un triomphe. Il quitta la Comédie française le 31 janvier 1895 et il a laissé dans la maison de Molière une renommée impérissable.



GOT.

Dans le rôle du « Médecin malgré lui ».

Croquis de Paul Renouard. — (Collection de *l'Art.*)

nuit qui entoure Gervais. L'accusé espère. Sa face s'illumine sous ses larmes vraies ou feintes.

Le jury se retire dans la salle des délibérations. Gervais est emmené dans la salle d'attente des accusés. Il reste muet dans un coin, comme un rat au fond d'une ratière.

La porte s'ouvre.

— Venez, dit le brigadier des gardes de Paris.

Gervais a déjà vu dans le regard de ce soldat que le jury n'a pas admis les circonstances atténuantes.

C'est la mort!

Cependant il a conservé tout son sang-froid pendant la lecture du verdict.

Revenu en haut de l'escalier de la Conciergerie, Gervais est saisi vivement par les bras. On le descend lentement. Il est une masse inerte. On dirait d'un cercueil qu'on descend dans un caveau funèbre. Au bas de l'escalier, Gervais trouve le directeur de la prison. On lui met la camisole de force.

Tout condamné à mort songe avidement au suicide pendant les heures qui suivent la condamnation. Puis l'amour de la vie reprend avec l'espoir dans le succès du pourvoi ou du recours en grâce.

Gervais resta pendant quarante-huit heures à la Conciergerie. C'est à peu près le temps nécessaire pour les premières formalités du pourvoi en cassation. Enfin, une voiture cellulaire le conduit à la Grande-Roquette. On a remarqué que la voiture va très grand train. Tout cocher qui conduit un condamné à mort a les nerfs surexcités!

Gervais est reçu par le directeur de la Roquette. On lui ôte la camisole de force. On le met dans la cellule nº 1. C'est la plus grande des trois cellules des condamnés à mort. Quand l'abbé Crozes entra dans la cellule de Gervais, comme tout condamné à mort, en voyant le prêtre, Gervais pâlit.

Puis il fit :

— Je vois ce que c'est! Vous faites votre métier! Moi, je vous avertis que je ne crois à rien.

L'abbé Crozes l'embrassa. Tous ces criminels sont très étonnés qu'il y ait quelqu'un qui ose les embrasser.

L'attitude de Gervais était devenue cynique. Il espérait dans son pourvoi en grâce. Le maçon reparaissait. Il disait :

— Je bâtirai en Calédonie.

C'est bien l'homme qui s'écriait, quand le fossoyeur creusait dans la cave pour chercher le cadavre :

— N'allez pas si près du mur, vous allez le lézarder!

. . . .



Mme BLANCHE PIERSON, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Croquis de Paul RENOUARD. — (Collection de *l'Art*.)

Née à Saint-Paul (île Bourbon), le 23 mai 1842, Mme Blanche Pierson débuta à l'Ambigu à l'âge de quatorze ans et demi, elle passa ensuite au Vaudeville, au Gymnase, et débuta à la Comédie française dans le rôle de Mistress Clarkson de *l'Étrangère*, le 17 mai 1884. Elle fut élue sociétaire en 1885.



GOT.

Dans le rôle de « M. Poirier ».

Croquis de Paul RENOUARD. — (Collection de *l'Art*.)

Voici la partie la plus longue du chemin de la guillotine.

Gervais, réveillé par le directeur, blasphème. L'abbé Crozes lui parle de sa mère. Une grosse larme rougeâtre coule de ses yeux, lentement, comme une sangsue qui tombe.

Voici la toilette.

C'est la dernière station.

Aujourd'hui, on ne coupe plus les cheveux aux condamnés. Ils le sont à l'entrée de la prison. La toilette n'est plus que la mise des entraves par le bourreau. On devrait supprimer la section du col de la chemise, pour éviter l'approche terrible du froid des ciseaux sur le cou du condamné.

Gervais est dans la cour. La grande porte s'ouvre à deux battants. Il voit la guillotine.

L'exécuteur des hautes œuvres le pousse. J'entends Gervais qui dit avec une voix creuse de ventriloque :

— Pas si vite!...

Gervais avait, le 10 juillet, pris le chemin de la guillotine. Il y arrivait le 18 août à cinq heures et demie du matin.

IGNOTUS (Félix Platel).

(*L'armée du crime*.)

George Sand jugée par Sainte-Beuve.

Mme Sand, est-il besoin de le rappeler? est un plus grand, plus sûr et plus ferme écrivain que M. de Balzac; elle ne tâtonne jamais dans l'expression. C'est un grand peintre de nature et de

paysage. Comme romancier, ses caractères sont souvent bien saisis à l'origine, bien dessinés; mais ils tournent vite à un certain idéal qui rentre dans l'école de Rousseau et qui touche au systématique. Ses personnages ne vivent pas d'un bout à l'autre; il y a un moment où ils passent à l'état



PRIAM DEMANDANT A ACHILLE LE CORPS D'HECTOR.
Prix de Rome de 1876. — 1er grand prix de peinture. — Tableau de WENCKER.
(École des Beaux-Arts.)

de type. Elle ne calomnie jamais la nature humaine, elle ne l'embellit pas non plus; elle veut la rehausser, mais elle la force et la distend en visant à l'agrandir. Elle s'en prend surtout à la société, et déprime des classes entières pour faire valoir *quand même* des individus, qui restent encore, malgré tout, à demi abstraits. En un mot, cette sûreté de maître qu'elle porte dans l'expression et la description, elle ne l'a pas également dans la réalisation de ses caractères. Ceci soit dit avec toutes les réserves convenables pour tant de situations et de scènes charmantes et naturelles. Quant au style, c'est chez elle un don de première qualité et de première trempe.

(*Causeries du lundi*). SAINTE-BEUVE.

« Rome vaincue. »

(27 septembre.)

M. Parodi est un Italien qui s'est assimilé le génie de la langue française de remarquable façon. Déjà une tragédie, *Ulm le parricide*, jouée aux matinées populaires de M. Ballande, l'avait signalé au grand public; aujourd'hui, sa *Rome vaincue* le place au premier rang des poètes dramatiques.

Annibal a vaincu les Romains; le tribun Lentulus a seul échappé au massacre. Le peuple, épouvanté, veut apaiser la colère des dieux. Un sacrilège a été commis: une vestale, Opimia, est l'amante de Lentulus, qui, de retour du champ de défaite, se hâte de venir la revoir encore; ils sont surpris par l'esclave gaulois Vestœpor, mais celui-ci, loin de les trahir, cherche à les faire évader. C'est Opimia elle-même qui, de peur d'attirer sur sa patrie de nouveaux malheurs, si l'insulte faite aux divinités n'est pas réparée, avoue tout aux juges. Elle est condamnée à subir l'horrible supplice réservé aux vestales qui ont violé leur serment de chasteté; elle sera enterrée vivante. Mais sa mère, vieille femme aveugle, veut épargner à sa fille cette mort épouvantable, et lui glisse un poignard. Opimia, faible, émue, n'a pas la force de se frapper; alors, l'aveugle se penche sur elle et la tue.

Anonyme.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1876

Janvier.

8. — **Élection de M. Bouguereau** à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Pils.

16. — Victor Hugo et Spuller sont nommés délégué et sous-délégué du Conseil municipal pour les élections sénatoriales. — Matinée à la Porte-Saint-Martin au bénéfice de la souscription destinée à élever une statue à **Lamartine**. Conférence de Legouvé sur Lamartine.

19. — L'explorateur **Nordenskiold** est élu **membre correspondant de l'Académie des sciences** (Section de géographie et de navigation), à la place de Livingstone.

29. — **Funérailles de Frédérick-Lemaître** au cimetière Montmartre. Discours de Victor Hugo. Lecture par Mounet-Sully d'une pièce de vers de Richepin.

30. — **Élections sénatoriales**. Élus à Paris : de Freycinet, Tolain, Hérold, Victor Hugo, Peyrat.

Février.

9. — **Le service de la Sûreté** rentre dans les attributions du ministère de l'intérieur. — **Coppée** est nommé **chevalier de la Légion d'honneur.**

10. — **M. Félix Voisin** est nommé **préfet de police** en remplacement de M. Léon Renault, démissionnaire.

20. — **Élections législatives**. Élus à Paris : Tirard, Emile Brelay, Spuller, Barodet, Louis Blanc, Denfert-Rochereau, Fréhault, Decazes, Thiers, Brisson, Floquet, Greppo, Cantagrel, Germain Casse, Farcy, Marmottan, Lockroy, Pascal Duprat, Clemenceau, Allain-Targé, Gambetta.

21. — **Obsèques de Patin**, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Mars.

2. — **Réception de John Lemoinne** à l'Académie française.

8. — **Ouverture de la session législative. Jules Grévy** est élu **président.**

9. — **Nouveau ministère : Dufaure** (justice et cultes). — Decazes (affaires étrangères). — Ricard (intérieur). — Léon Say (finances), etc. — Éclipse de lune en partie visible à Paris.

17. — La Seine atteint à minuit le niveau de 6m,69 à l'échelle du pont d'Austerlitz et de 7m,40 au Pont Royal. (**Inondations dans la banlieue.**)

26. — Séance solennelle de la **Société de tempérance**, sous la présidence de J.-B. Dumas.

30. — **Camille Doucet**, littérateur, est élu **secrétaire perpétuel de l'Académie française**, à la place de Patin.

Avril.

3. — Au Sénat, M. Monnet dépose un projet de loi tendant à la nomination d'une commission chargée d'étudier le moyen d'utiliser les **ruines des Tuileries**.

4. — Une commission est nommée pour choisir **l'emplacement de la future Exposition universelle.** (Elle adopte l'emplacement comprenant le Champ de Mars et le Trocadéro.)

6 et 7. — **Vente**, à l'hôtel Drouot, **des tableaux de la collection Sohneider.** Cette vente produit 1,306,365 francs. (*Le Moulin à eau*, d'Hobbema : 100,000 francs. — *Intérieur d'une maison hollandaise*, par Peter de Hooch : 135,000 francs. — *Intérieur de cabaret*, par Van Ostade : 103,000 francs.)

11. — **Grand Carrousel militaire** au Palais de l'Industrie.

23. — A l'Opéra, représentation au profit des fêtes du centenaire de l'Indépendance des États-Unis. Six cents orphéonistes exécutent un chœur de Gounod, sous sa direction.

Mai.

2. — Jugement du tribunal civil de la Seine qui admet la collaboration de **Mme Michelet** à certaines œuvres signées par son mari (*l'Oiseau — l'Insecte — la Mer — la Montagne*) et lui en reconnaît la propriété.

9. — Première séance du **Congrès des cercles catholiques** d'ouvriers. (Ce Congrès dura du 9 au 14.)

18. — **Funérailles civiles de Michelet**, dont le corps avait été transporté d'Hyères à Paris.

30. — **Fête au ministère de l'instruction publique.**

Juin.

1er. — **Réception du chimiste J.-B. Dumas** à l'Académie française.

8. — **Élection de Charles Blanc et de Gaston Boissier** à l'Académie française.

9. — Benjamin Raspail dépose, à la Chambre un **projet de loi tendant à la suppression des sous-préfectures de la Seine**. — On apprend à Paris la **mort de George Sand** (à Nohant, le 8 juin).

20. — Vote à la Chambre de l'emprunt de 120 millions par la Ville de Paris.

23. — **Pèlerinage à l'église du Sacré-Cœur**, à Montmartre.

25. — **Réception de Jules Simon** à l'Académie française.

Juillet.

3. — Interpellation de Gambetta sur l'indiscrétion qui a permis à l'École des Postes de connaître avant le concours le sujet de la composition de géométrie descriptive.

26. — Le Conseil municipal vote une **subvention** de 6 millions **pour l'Exposition universelle** de 1878.

Août.

12. — **Clôture de la session législative. — Exécution du maçon** Gervais qui avait enterré vivante, dans sa cave, la veuve Bonnerue.

13. — Mme Franceline Ribard soutient, dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine, sa thèse de doctoresse.

24. — **Assassinat de la femme Peltier**, gardienne des ruines de la tour Malakoff, par Albert et Hortense Louet.

29. — **Mort de Félicien David**, à Saint-Germain, à 66 ans.

Septembre.

8. — Avenue du Château, assassinat de M. Courtefois, industriel, par Louis Godefroy, négociant.

22. — **Banquet à Saint-Mandé** pour célébrer l'anniversaire de la République. Discours de Louis Blanc.

27. — **Condamnation à mort d'Albert**, qui avait assassiné la femme Peltier, et de sa complice Hortense Louet aux travaux forcés à perpétuité.

Octobre.

3. — Ouverture à Paris d'un **congrès ouvrier.**

14. — **Premier numéro du *Petit Parisien*.**

25. — **Séance publique annuelle des cinq Académies**, sous la présidence de Bersot. — **Exécution de l'assassin Albert.**

27. — Gambetta rend compte de son mandat à ses électeurs, à Belleville.

30. — **Ouverture de la session extraordinaire** du Sénat et de la Chambre.

Novembre.

3. — Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions.

4. — Adoption par la Chambre (par 311 voix contre 175) de la proposition Gastineau tendant à mettre fin aux poursuites pour faits relatifs à l'**insurrection de la Commune.**

8. — Rue des Trois-Frères, à Montmartre, **assas-**



D'AUDIFFRET-PASQUIER.
Homme politique.
(Né en 1823.)



Gal DE ROCHEBOUET.
(Né en 1813.)



BUFFET.
Homme politique.
(1813-1898.)



Gal VINOY.
(1800-1880.)



MAJOR LABORDÈRE.
Homme politique.
(1838-1884.)



CARDal MATHIEU.
Prélat français.
(1796-1875.)

sinat de Marie Le Manach par Billoir, qui avait divisé le corps en deux morceaux et les avait jetés dans la Seine entre Saint-Ouen et Clichy. (Le cadavre, placé à la Morgue, ne fut reconnu que le 12 décembre.)

11. — Élection d'Ernest Reyer à l'Académie des beaux-arts, à la place de Félicien David.

16. — Séance publique annuelle de l'Académie française. Distribution des prix. (Prix de 2,500 francs à Coppée; prix de 1,500 francs à Jean Aicard pour son livre, *la Chanson de l'Enfant*; prix Lambert à Judith Gautier.)

27. — La Société des concerts du Conservatoire célèbre ses noces d'or. (Le premier concert date du 22 novembre 1826.)

30. — Réception de Charles Blanc à l'Académie française. — Obsèques de l'acteur Kime, pensionnaire de la Comédie française.

Décembre.

12. — Nouveau ministère (Jules Simon président du Conseil).

21. — Réception de Gaston Boissier à l'Académie française. Réponse de Legouvé.

Monuments et Fondations.

Achèvement du **pont Sully**, commencé en 1867, — de la **mairie du XVe arrondissement** (Vaugirard), commencée en 1873, — de l'**asile Sainte-Anne**, rue Cabanis, — des travaux de restauration du **Palais-Royal**, commencés en 1872.

Restauration du **Palais de l'Institut** (dôme de la salle des séances publiques).

Le percement de l'**avenue de l'Opéra** est commencé. (La **butte des Moulins** est éventrée.) — Commencement des travaux de la **rue Mozart**. — Démolition d'une partie de la **rue Taranne**.

Ouverture de l'**avenue Benjamin Delessert** — de la **rue des Pyramides**, entre la **rue d'Argenteuil** et l'**avenue de l'Opéra**.

Dépôt à la Chambre (20 juillet) d'un projet de loi tendant à rendre le **Panthéon** à son ancienne destination de lieu de sépulture des grands hommes.

Érection du **monument de Buzenval** à Saint-Cloud.

Fondation de la **Société des institutions de Prévoyance**.

La vie de la rue.

Ouverture des **Fantaisies-Oller**, boulevard des Italiens. (Théâtre et concerts.)

Grande vogue des skatings-rinks (le plus important est le **Skating-palace**, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne).

L'Homme à la fourchette. (C'était un commis du *Printemps* qui avait avalé par accident une fourchette de ruolz. Il en fut débarrassé par le docteur Léon Labbé qui déposa solennellement, le 2 avril, cette fourchette sur le bureau de l'Académie des sciences.)

Mort du père Gagne, poète excentrique et réformateur de la société. — Mort du cuisinier **Vuillemot**, ancien propriétaire du cabaret de la *Tête-Noire*, à Saint-Cloud.

Établissement des **grandes lignes de tramways**. Essais de locomotion par l'air comprimé (système Mekarski) et par la vapeur.

Exposition hippique au Palais de l'Industrie.

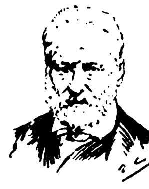
Exposition de tableaux et vues de Paris, organisée par l'Union centrale.

Beaux-Arts.

Salon de 1876 : *Sainte-Geneviève*, par Puvis de Chavannes. — *L'Assassiné*, par Carolus Duran. — *Barbier nègre à Suez*, par Bonnat. — *Portraits*, par Paul Baudry. — *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*, par J.-P. Laurens. — *Portrait d'Emile de Girardin*, par Carolus Duran. — *Un Verger*, par Daubigny.

Le Masque, par Christophe. — *Après la Tempête*, par Sarah Bernhardt.

A l'hôtel Drouot, **vente des œuvres du sculpteur Barye** (février). — Cette vente produisit **246,890 fr. 50.**



VICTOR HUGO.
Poète (1802-1885).



CLAUDE VIGNON.
Femme de lettres et sculpteur. (1832-1888).



BOULANGER.
Peintre (1824-1888).



HENRI DE PÈNE.
Journaliste (1830-1888).



EUGÈNE LABICHE.
Auteur dramatique (1815-1888).



MARIE LAURENT.
(Née le 25 juin 1825.)
Artiste dramatique.

La vie littéraire.

Taine : *Origines de la France contempo* **Garnier** : *Le Nouvel Opéra de Paris.* — **de Philarète Chasles.** — **A. Daudet** : **E. de Goncourt** : *Manette Salomon.* — **É** *Le Ventre de Paris.* — **Huysmans** : *M* **Paul Arène** : *La Gueuse parfumée.*

Fondation de l'*Estafette* (premier numéro — du *Petit Parisien*, sous la direction de M. député du Rhône (premier numéro : 14 octo *Petit Caporal* (premier numéro : 2 décemb la *Revue historique* — de la *Gazette anecdot*

Théâtre (Débuts et Premièr

Théâtre-Français. — 14 février. *L'É* pièce en 5 actes, par A. Dumas. — 8 mai. **sentation de retraite de Mme A Plessy.** — 23 mai. *Le Luthier de Crémone*, 1 acte en vers, par F. Coppée (succès). — 2 bre. *Rome vaincue*, tragédie en 5 actes, par Parodi (succès). **Début d'Adeline Du** 4 décembre. *L'Ami Fritz*, comédie en 3 Erckmann-Chatrian (grand succès).

Opéra. — 5 avril. *Jeanne d'Arc*, opéra e paroles et musique de Mermet. — 14 jui ballet en 3 actes, de Jules Barbier et de musique de Léo Delibes.

Opéra-Comique. — 11 avril. *Piccoli* comique en 3 actes, paroles de Victorie musique d'Eugène Guiraud. — 30 septembr **verture sous la direction Carvalho. Lamoureux est nommé chef d'orches**

Opéra National Lyrique (Gaîté). - *Dimitri*, opéra en 5 actes, paroles d'Armand et H. de Bornier, musique de Victorin Jon 15 novembre. *Paul et Virginie*, opéra en paroles de Jules Barbier et Michel Carré, de Victor Massé.

Odéon. — 8 janvier. *Les Danicheff*, 5 actes, de Pierre Newski et A. Dumas (g cès). — 2 juin. *La Corde au cou*, comédie par André Gill. — 18 novembre. *Déidamia* roïque en 3 actes, en vers, par Th. de Banv

Vaudeville. — 2 février. *Madame* comédie en 4 actes, par Émile Augier. - tembre. *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce par Alphonse Daudet et Adolphe Belot.

Gymnase. — 13 juillet. *Châteaufort*, c 3 actes, de Mme la comtesse de Mirabeau.

Variétés. — 18 février. *Le Dada*, c 4 actes, par Gondinet. — 8 décembre. *La F titre*, revue en 1 acte, par Charles Monsele

Palais-Royal. — 5 février. *Le Pri* comédie en 3 actes, par É. Augier et L 25 septembre. **Début de Fusier.** — 25 *Le Prince*, comédie en 4 actes, par Meilhac

Ambigu. — 7 janvier. *Bellerose*, drame par Paul Féval et Amédée Achard.

Théâtre Déjazet. — 28 octobre. **Réo sous la direction Ballande**, avec 3e Théâtre-Français.

Les morts de l'année.

Le médecin **Andral** (13 février). — L **Brongniart** (18 février). — **Patin**, secr pétuel de l'Académie française (19 février) teur **Ambroise-Firmin Didot** (24 fé L'acteur **Frédérick-Lemaître** (26 ja **Daniel Stern (comtesse d'Agoult)**, lettres (5 mars). — **Louise Collet**, femm (9 mars). — Le romancier **Xavier Eym** — Le chimiste **Balard** (1er avril). — **Geo** (Aurore Dudevant) (8 juin). — **Théophil tre**, critique d'art (20 juin). — Le journal **Assézat** (24 juin). — **Le baron Bris** culinaire (13 juillet). — **Léontine Fay** (**nys**, juillet). — **Gagne**, candidat universe — Le musicien **Félicien David** (29 a géologue **Sainte-Claire Deville** (10 o **Duvert**, auteur dramatique (20 octobre). — **Plouvier**, auteur dramatique (12 novembre cat **Chaix-d'Est-Ange** (14 décembre). - **Kime** (28 novembre).



LES OBSÈQUES DE M. THIERS. — LE CHAR FUNÈBRE.
Dessin de LIX d'après nature. — (Bibliothèque nationale.)

1877



LAFERRIÈRE.
Artiste dramatique, décédé à Paris le 15 juillet 1877.
Dessin d'Edmond MORIN, d'après une photographie de Maunoury.

DANS l'espace trop étroit qui lui est mesuré, entre les murs qui de plus en plus l'étouffent, Paris, chaque année, voit croître sa population, déjà trop grande. Elle s'élève, d'après le recensement terminé dans les premiers jours de janvier, à 1,986,748, ce qui représente une augmentation de 134,956 depuis le dernier recensement, fait en 1872.

Toujours pressé de se rajeunir et d'oublier, sous prétexte d'hygiène, tout ce qui rappelle le passé, il abat les vieux édifices et en construit de nouveaux. L'ancien Hôtel-Dieu est démoli et on termine le Ministère de la guerre. Le projet de reconstruction des Tuileries est adopté par le gouvernement. Le percement du boulevard Henri IV fait disparaître quelques-unes des rues du vieux Paris.

L'année a commencé par un engouement à peu près général pour un jouet qu'on s'accorde à trouver très amusant, la *canne photographique*. C'est un simple jonc, surmonté d'une pomme dans laquelle un mécanisme ingénieux fait défiler plusieurs centaines de photographies : monuments, reproductions de tableaux, et même — ce qui présente moins d'intérêt — têtes de députés ou de sénateurs.



LE NOUVEL HÔTEL-DIEU.

D'après une photographie de Rousset. — (Collection Charles Simond.)

Le nouvel Hôtel-Dieu, dont les bâtiments furent achevés en 1877, contient 543 lits. La fondation de l'Hôtel-Dieu remonte au VIIe siècle.

Les cannes photographiques font beaucoup de tort à Henry Monnier, père de *Joseph Prudhomme*, et à Buloz, père de la *Revue des Deux Mondes*, dont la mort passe inaperçue.

REGNIER, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

D'après un croquis de Paul RENOUARD. (Collection de *l'Art*.)

Regnier de la Brière naquit à Paris en 1807 et mourut en 1885.

La reprise définitive des bals de l'Opéra n'intéresse qu'une faible partie de la population. Tous les Parisiens, au contraire, se passionnent pour le procès de ce Billoir qui a assassiné, rue des Trois-Frères, la femme le Manach. La complainte consacrée à ce sympathique meurtrier obtient presque autant de succès que celle de *Fualdès*. Elle n'a que trente couplets, mais on m'excusera de ne donner que le premier :

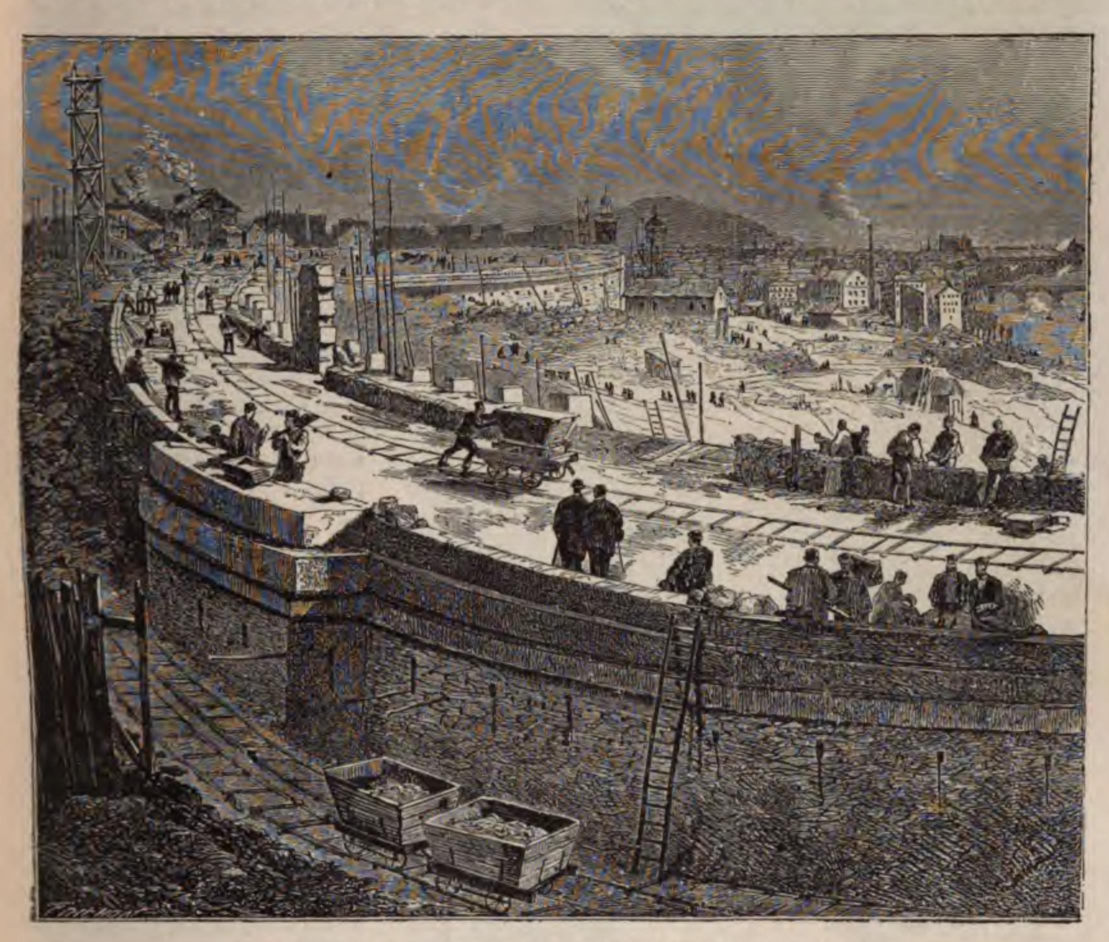
On vient de trouver dans l'eau
Le corps mutilé d'un' femme.
Elle était, Dieu! quel tableau!
Coupée en plusieurs morceaux...
Etait-ell' petite ou grande?
Dans l'état qu'on la trouva,
On n' peut pas deviner ça.

Un marchand de curiosités a l'idée de mettre en vente, à 25 francs, la médaille militaire de Billoir, et dans un mois il en vend sept, à des Anglais principalement.

Ce procès sensationnel, quelque dramatique qu'il paraisse, pâlit devant la vogue extraordinaire, prodigieuse, d'un roman lancé, comme un brûlot, par un écrivain connu seulement des lettrés.

On peut dire que l'année 1877 est l'année de *l'Assommoir*.

Le ministère du 16 mai, la mort et les funérailles de Thiers, les conférences du P. Hyacinthe au Cirque d'Hiver, l'élection de Victorien Sardou à l'Académie, ne sont que des faits divers si on les compare à cet événement littéraire qui remplit Paris, puis la France, puis l'Europe.



LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.
Construction des bâtiments du Palais du Trocadéro.
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque nationale.)

Avez-vous lu *l'Assommoir?* c'est la phrase obligatoire que tout le monde répète et attend.

Un critique exhume un livre de Denis Poulot, *le Sublime*, édité par Lacroix en 1870, et accuse Émile Zola de l'avoir plagié. Un autre, Victor Fournel, suppose que le père du Réalisme a été reçu à l'Académie, à la place de Victor Hugo, et lui attribue un discours de réception ultra-fantaisiste dont voici le début :

Messieurs,

Je ne veux pas faire ma dinde : ça me botte d'être de l'Académie et je me sens tout chose en pensant que je succède au grand homme qui vient de claquer...

Cependant il reste un peu de curiosité pour *l'Histoire d'un Crime* et *l'Art d'être grand-père* de Victor Hugo, pour la réimpression des *Mémoires* de Céleste Mogador, interdits sous l'Empire, et pour la vente du mobilier de Cora Pearl, à qui la Providence, qui sait bien ce qu'elle fait, avait donné le nom d'Emma Cruch.

Une autre femme de lettres, — on a publié des vers signés par elle, — la veuve Gras, obtient aussi quelque succès en jetant du vitriol à son amant, René de la Roche, pour que celui-ci, devenu aveugle, ne la voie pas vieillir et continue à l'aimer. Cette délicatesse d'âme

est vivement appréciée par un certain nombre de vieilles dames trop sensibles.

Les curiosités de la rue, pendant cette année 1877, n'offrent pas un bien vif intérêt. Des Nubiens et des Esquimaux attirent au Jardin d'Acclimatation un public qui n'est pas très exigeant, et les Folies-Bergère exhibent un singe, Jocko, dont les affiches et les journaux garantissent la remarquable intelligence.

Le doyen des marchands d'oublies, le père Tourniquet, ancien rédacteur de *la Sentinelle*, meurt plus que centenaire chez un cocher de fiacre, son petit-fils; mais depuis qu'il a pris sa retraite, à quatre-vingt-dix ans, on l'a un peu oublié. Il n'est plus qu'une célébrité de quartier.

Malgré les trois personnages les plus importants de l'année, Billoir, Zola et Jocko, les Parisiens ne sauraient trop de quoi parler et comment se distraire s'ils n'avaient pas l'inépuisable ressource du théâtre.

INAUGURATION DE L'AVENUE DE L'OPÉRA PAR LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, LE 19 SEPTEMBRE 1877.

Dessin d'après photographie. — (Bibliothèque nationale.)

Les deux grands succès de 1877, *Bébé*, de Hennequin, au Gymnase, et à la Comédie française *l'Ami Fritz*, dont les vingt premières représentations produisent 142.270 fr., alimentent les conversations pendant deux mois au moins. Il convient de remarquer qu'une soupe aux choux authentique, servie dans ce temple des Muses où tant de princes et de princesses échangèrent tant de tirades, contribue considérablement à la vogue de *l'Ami Fritz*. Un succès d'un autre genre et plutôt ironique est réservé au bon Figuier qui se découvre tardivement une vocation d'auteur dramatique et, avec ses *Six Parties du monde*, jouées à Cluny, fait un essai loyal mais malencontreux du théâtre scientifique qui ennuie le public en l'instruisant.

Le modèle des jeunes premiers, Bressant, a pris sa retraite le 1er janvier, et Laferrière meurt oublié, le 15 juillet, dans son appartement du boulevard Voltaire. Les amateurs de théâtre regrettent Bressant, qui ne sera pas remplacé, mais, par une sorte de compensation, Tamberlick, l'illustre Tamberlick, qui semblait avoir renoncé à la scène, fait une rentrée triomphale aux Italiens, avec son *ut* de poitrine remis à neuf.

Des bruits de coulisses, des petits scandales dramatiques, plus amusants que la plupart des pièces, tiennent le public en haleine...

Céline Montalan parviendra-t-elle à se débarrasser d'un embonpoint excessif? L'aimable actrice se charge elle-même de répondre en intentant un procès à un médecin qui s'était engagé à la faire maigrir et qui n'y a pas réussi. Le public apprend avec une douleur trop légitime l'échec de cette tentative qui se rattachait de si près aux progrès de l'art dramatique. C'est une des choses les plus tristes que l'histoire ait à noter dans le cours de l'année 1877.

Henri D'ALMERAS.



L'HOPITAL COCHIN EN 1877.

D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

L'hôpital Cochin, fondé en 1780 par Jean-Denis Cochin, rue Saint-Jacques-du-Haut-Pas, ne reçut que beaucoup plus tard le nom de son fondateur. Il est situé rue du Faubourg-Saint-Jacques, et contient 472 lits. En 1830, il n'en comptait que 130. Les bâtiments de cet hôpital furent élevés sur les plans de l'architecte Vieil.

LES ÉCHOS DE PARIS



PREMIÈRES EXPÉRIENCES DU TÉLÉPHONE AVEC L'APPAREIL DE GRAHAM BELL, A LA GARE SAINT-LAZARE.

D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

Bal masqué à l'Opéra.

(13 janvier 1877.)

Ce soir a lieu le premier bal de l'Opéra. D'autres vous raconteront les splendeurs de la salle et vous parleront de l'orchestre monstre de Strauss et de Métra; nous allons vous dire quelques mots des danseurs spéciaux chargés d'*égayer le public*.

Il y a à Paris un certain nombre de jeunes gens, employés de commerce ou autres, amis du plaisir, fanatiques de la danse, et auxquels, cependant, leurs modiques appointements ne permettent pas de payer leur entrée à chacun des bals masqués. D'un autre côté, ces jeunes gens, pour la plupart de bonne famille, ne veulent pas se commettre avec les *sauteurs* de bas étage qui fréquentent les bals de barrière. Ce sont ces divers motifs qui les ont engagés à se réunir en société.

Les associations de ce genre sont au nombre de trois :

1° La Société de la Quinzaine (15 membres);

2° Les Chevaliers de la Tune (30 membres);

3° La Jeunesse parisienne (60 membres).

Les présidents de ces trois sociétés ont été personnellement rendre visite à notre confrère, Emile Mendel, secrétaire des bals de l'Opéra, qui leur a gracieusement accordé leurs entrées pour eux et leurs administrés. Il y a de tout dans ces habitués de bals publics; presque toutes les professions y sont représentées, et nous savons un certain costume de nourrice qui fait sensation, et dont le haut bonnet et le faux-nez cachent la personnalité d'un avoué. Pauvre *Jacote*, vous pouvez être assurée que nous ne divulguerons pas votre nom véritable! Aujourd'hui le nombre des danseurs inscrits est de plus de quatre cents, et encore a-t-on fait un choix. M. Mendel n'a pris que le dessus du panier — les chorégraphes dont les costumes sont frais et brillants et dont la tenue est bonne.



LE NOUVEAU MINISTÈRE DE LA GUERRE.
Boulevard Saint-Germain. — (Dessin de Clergel.)

Ce soir, à minuit, aura lieu l'entrée des masques; car ce n'est pas le tout de danser, il faut soigner l'entrée *pour empoigner le public*. Les sociétaires font leur entrée en groupe avec des castagnettes, des crécelles, des trompettes criardes; les *femmes* minaudent et font des agaceries aux bons bourgeois rangés sur le trottoir, qui sont venus avec leur moitié pour *voir* les costumes. Parlerons-nous maintenant des femmes? Hélas! ce sont toujours les mêmes! Pauvres filles grelottantes sous leur maigre costume de débardeur ou leur *bébé;* venues dans l'espoir d'un bon souper et rééditant les vieux mots qui depuis trente ans et plus courent les échos des feuilles en vogue.

N'importe, cette réunion de costumes, d'habits noirs, de dominos de toutes les couleurs, dans cette splendide salle de l'Opéra, offrira au public un spectacle unique au monde.

Nous savons bien qu'on s'y bousculera, que bon nombre d'orteils seront écrasés, mais il n'est pas de plaisirs sans horions.

(*Le Figaro.*)



LE GRAND PRIX DE PARIS EN 1877.
Saint-Christophe, monté par Hudson.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

Une soirée au théâtre Taitbout.

(8 février 1877.)

LES POUPÉES PARISIENNES

Il n'y a rien de fantastique dans la pièce de MM. Marot et Bugalet, quoi qu'en dise l'affiche qui trompe l'innocent public. Mais certainement la fée Guignon a jeté un sort sur ce petit théâtre qui, du reste, ne paraît pas se mettre en peine pour le conjurer.

Je ne saurais pour un empire vous raconter *les Poupées parisiennes* en leur entier, à moins de m'écarter de ma sincérité habituelle. Je ne me souviens pas du deuxième acte, pendant lequel Morphée me fit la grâce de me toucher du bout de son aile, et je suis parti à minuit avant le quatrième et dernier acte, — un chef-d'œuvre peut-être. Le hasard est si grand!

Les Poupées parisiennes, c'est comme qui dirait *les Cocottes de Paris, les Jolies Filles de Paris* et autres synonymes. Des provinciaux venus de Montéli-

mar, et qui s'appellent Grispotard et Chauffournier, deux noms bien méridionaux, cherchent à faire leurs farces dans le monde galant. Ils y sont suivis par le bel Alfred, gendre de Chauffournier, et par Mme Chauffournier elle-même, qui se fit remarquer jadis dans le corps de ballet du Châtelet par la hardiesse de ses ronds de jambe. Après une scène et un quadrille échevelé dans le salon de la belle Gardenia, la reine des poupées parisiennes, scène qui rappelle le second acte du *Prince* de MM. Meilhac et Halévy, comme une image d'Épinal rappelle une aquarelle de Gavarni, j'ai pensé qu'il était inutile d'assister au rembarquement de Grispotard et de Chauffournier pour le département de la Drôme, et j'ai bouclé mes malles avant eux.

La troupe du théâtre Taitbout compte peu d'étoiles et beaucoup de nébuleuses; cependant Mme Toudouze ne manque pas de verve et tient agréablement l'emploi créé par Mme Macé-Montrouge. Nous avons trouvé là Mme Tassilly qui a eu du succès au Château-d'Eau et dans les opérettes, et dont j'ai plus d'une fois loué la gaieté franche et communicative.

Or, le public du théâtre Taitbout n'est ni patient ni galant. Il a recommencé ce soir le joli train de *Loup, y es-tu?* L'entrée de chaque acteur était saluée par des lazzis et des huées. Le malheureux Grispotard portait sous son gilet à cœur un plastron qui fuyait obstinément le côté gauche de sa poitrine pour se réfugier sous son bras droit; frappé de cette insistance, un spectateur ne cessait de crier : « Grispotard, redresse ton plastron! » Et de rire. De plaisanterie en quolibet et d'apostrophe en clameur, la chose a fini par tourner au vilain.



INAUGURATION DU NOUVEL OPÉRA. — ARRIVÉE DU LORD MAIRE.
Dessin au lavis rehaussé de gouache, par Édouard DETAILLE.
(Musée du Luxembourg.)

Le pauvre Tassilly, qui n'est pas accoutumé à pareille fête et qui semblait mal à l'aise depuis le commencement du tumulte, a fini par perdre connaissance et a glissé de tout son long sur le plancher heureusement recouvert d'un tapis. Le spectacle a été interrompu; tout le monde avait perdu la tête, le rideau ne baissait pas, et l'aimable Mlle Querette criait au chef d'orchestre : « Sonnez donc, nom d'un chien! » C'est ainsi que nous avons été jetés en plein roman comique, rires et larmes mêlés.

Après deux annonces dont la rédaction burlesque s'expliquait par le trouble général, Mme Tassilly a pu entrer en scène au milieu d'applaudissements sympathiques, mais le sabbat a recommencé. Il faut dire que les claqueurs ont leur responsabilité dans ces incidents plus regrettables qu'amusants. Ils se sont permis d'apostropher les spectateurs qui se retiraient fatigués, et de saluer leur départ par des applaudissements mêlés d'invectives. Il y a là une question d'ordre qui incombe à la direction du théâtre Taitbout.

Ce petit scandale nous fournit le mot de la fin.

— « Si ça ne fait pas pitié! disait un marchand de contremarques; ces gens comme il faut, ça se permet d'interrompre le spectacle! Ce sont pas nos voyous de là-haut qui se conduiraient comme ça! *ils viennent ici pour s'instruire!* »

Je suis parti là-dessus, n'ayant pas perdu ma soirée. VITU.

(*Les Mille et une Nuits du théâtre.*)

Les Attaques nocturnes.

DUPOTIN, *seul. On lui voit des journaux plein ses poches. Ensuite*, LE SOLEIL et MARS.

DUPOTIN, *consultant sa montre.* — Quatre heures! Je me suis attardé chez les Montflaquin. Dans



LE VIEUX PARIS. — RUE DE LA VERRERIE.

Dessin d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

La rue de la Verrerie a été bâtie en partie dans des dépendances de l'hôtel des abbés de Saint-Faron.

cette saison, il fait nuit à quatre heures et demie. Et pas de voitures. D'ailleurs les voitures ont des cochers et les gazettes des tribunaux sont remplies d'histoires de cochers qui... Oui, mais à pied, j'ai peur. Cinq quarts d'heure de marche avant de gagner Levallois-Perret, dans une ville et dans un quartier... où même en plein jour... Baoût... (*Prenant tour à tour dans ses poches les journaux dont il parle.*) Je lisais encore ce matin dans *le Gaulois*, non, dans *l'Estafette*, à moins que ce soit dans *l'Événement*, ou dans *la Liberté*, non c'est dans *la Patrie*, je lisais qu'en plein jour, deux gredins... (*Ici entrent* LE SOLEIL et MARS *couverts de manteaux.*) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

LE SOLEIL. — Ah! quelqu'un! (*Allant à Dupotin.*) Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire l'heure qu'il est?

DUPOTIN, *à genoux, présentant sa montre.* — La voilà, monsieur, la voilà. C'est la troisième du mois. Je finirai par acheter un fonds d'horlogerie.

LE SOLEIL. — Qu'est-ce que c'est que ça?

DUPOTIN. — Ma montre; grâce!

LE SOLEIL. — Votre montre, grâce?

DUPOTIN. — Ne me faites pas de mal!

LE SOLEIL. — Ah çà! dites donc, est-ce que vous nous prenez pour des filous?

DUPOTIN. — Vous n'en seriez pas?

MARS. — Filou vous-même, entendez-vous?

DUPOTIN. — Pardon, messieurs, mais tous les journaux sont tellement remplis d'attaques nocturnes...

MARS. — Nous sommes en plein jour.

DUPOTIN. — Ça ne fait rien, monsieur, nous avons des attaques nocturnes à toute heure.

MARS. — Comment, dans un pays où l'on vient encore d'inventer des lanternes pour les agents de l'autorité?

DUPOTIN. — C'est vrai, monsieur, on fait ce qu'on peut.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Mais en éclairant comme il faut
Un bandit et ceux qui l'escortent,
Ces lanternes ont le défaut
De faire voir ceux qui les portent.
De ces lanternes, les lueurs
Se répandent et tout de suite,
Elles éclairent les voleurs,
Dont elles assurent la fuite.

(*Parlé.*) Enfin, messieurs, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on raconte, ferait croire que Paris n'est habité que par des filous et des brigands.

LE SOLEIL. — Laissez-moi donc tranquille. Certainement je ne crois pas que les hommes soient meilleurs que par le passé, non, ni plus humains, ni plus spirituels; mais, que diable! ils sont ce qu'ils ont toujours été. Seulement, autrefois, les journaux ne faisaient pas tant de réclame aux voleurs.

DUPOTIN. — Ah! c'est ce que je dis, monsieur.



LE VIEUX PARIS. — FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-MERRI.

(Collection Charles Simond.)

Saint-Merri ou Merry (abréviation de Médéric), n'était d'abord qu'une petite chapelle dédiée à saint Pierre. Gozlin, évêque de Paris en 884, présida à la translation des restes de saint Merry, mort en 700 et inhumé dans cette chapelle. Considérablement augmentée en 1016, elle fut démolie et reconstruite telle qu'elle existe encore entre les années 1520 et 1612. Aux journées de juin 1832, les insurgés s'établirent dans cette église et y furent assiégés, ce qui causa des dégâts notables au monument.



AIR : *La première du printemps.*

Quand aujourd'hui comme autrefois,
On signale un acte barbare.
Vite la presse s'en empare,
Et la presse a cent mille voix.
S'il s'agit d'un bandit farouche,
Vous saurez dès demain matin.
S'il dort bien, comment il se mouche,

S'il est gris, noir, blond ou châtain,
S'il est gros, maigre, grand, petit,
S'il est né de parents honnêtes ;
Bref on remplira les gazettes
De ce qu'il fait, de ce qu'il dit.

Les reporters sont une bande,
Dont on paye cher les travaux.
Car les récits qu'on leur demande
Font la fortune des journaux.

Et pour les remplir constamment,
De tous les crimes qu'ils y mettent,
Je ne dis pas qu'ils en commettent,
Mais ils en inventent souvent.

Et moi, l'une de leurs victimes,
Je crois, je le dis en deux mots,
Qu'on diminuerait bien les crimes
En diminuant les journaux.

Car aujourd'hui comme autrefois,
S'il s'agit d'un crime barbare,
Vite la presse s'en empare,
Et la presse a cent mille voix.



LE VIEUX PARIS. — RUE FRANÇOIS-MIRON.

Dessin d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

La rue François-Miron doit son nom à un magistrat, homme de bien, qui fut lieutenant civil de 1596 à 1600 et prévôt des marchands de 1604 à 1606. Il contribua largement de ses deniers à l'embellissement de Paris et surtout de l'Hôtel de ville pour lequel il donna plus de 22,000 livres. Il fit réparer les ponts, quais et ports, remettre en état plusieurs fontaines, bâtir la porte de la Tournelle, etc. Sa mort laissa de très sincères regrets. La rue François-Miron ne fut ainsi dénommée que de notre temps. Elle n'existait pas encore sous ce nom en 1830. On y trouve le magnifique hôtel de Beauvais.



LE VIEUX PARIS. — RUE DU RENARD.

Dessin d'après photographie. — (Coll. Ch. Simond.)

La rue du Renard, qui faisait sous la Restauration partie de deux arrondissements, le 5e et le 7e, avait pour tenants et aboutissants d'une part la rue Saint-Denis et la rue des Deux-Portes, d'autre part la place Baudoyer et le marché Saint-Jean.

LE SOLEIL. — Vous y voilà, vous y êtes !

MARS. — Vous y êtes en plein !

DUPOTIN. — Donc, messieurs, vous croyez que je peux retourner chez moi, à pied ?

MARS. — A moins que vous ne préfériez y retourner en voiture.

DUPOTIN. — En voiture ! oh non ! à cause des cochers !

CLAIRVILLE.

(Les Menus Plaisirs de l'année.)

Les funérailles de M. Thiers.

La curiosité seule m'avait fait quitter Londres ; aucun souvenir d'affection naturelle ne s'éveillait en moi pour M. Thiers. En qualité de négociant anglais, je me rappelais même qu'à une époque cet homme d'État, alors premier ministre, avait failli déclarer la guerre à mon pays à cause des affaires d'Égypte, et je n'avais pas oublié que M. Thiers s'était montré protectionniste. Mais, depuis la fin de l'Empire, il s'était révélé sous un autre jour, et il avait conquis les suffrages de la Cité et de toute l'Angleterre.

Quand je déclarai la résolution de venir à Paris, la partie féminine de ma maison me soumit de graves objections : « J'allais me mettre dans quelque bagarre, dans quelque « riot », etc. » Je passai outre, et je me félicite de n'avoir pas cédé à des peurs que l'histoire du passé rendait fort légitimes. Nous n'avions pas, d'ailleurs,

grande confiance, à Londres, dans la sagesse française.

Je suis arrivé à Paris vendredi dans la soirée. La pluie a commencé à tomber à torrents, et je me demandais ce que, sous un tel déluge, allait devenir la manifestation. Samedi matin, l'état du ciel n'était pas meilleur, l'eau coulait à flots dans les rues. Après avoir été prendre mes lettres et lire mes journaux chez Galignani, je me mis en route; le temps s'élevant un peu, je me dirigeai vers la place Saint-Georges où est situé l'hôtel du défunt. Les boutiques n'étaient en général qu'à demi ouvertes, quelques-unes fermées; et des groupes d'hommes et de femmes, décorés d'immortelles, marchaient dans la même direction que moi. Je trouvai, en approchant de l'église Notre-Dame-de-Lorette, les rues interdites par des troupes à pied, à cheval, et par de nombreux sergents de ville. Je vois passer des brancards chargés de couronnes de fleurs, véritables œuvres d'art, d'une grandeur étonnante.



PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS.
Prix de Rome de 1877. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de Chartran.
(École des Beaux-Arts.)

Je reviens sur les boulevards, à onze heures; les trottoirs, les fenêtres, les toits, les sommets des larges cheminées sont couverts de monde; partout de l'ordre, du silence, des visages émus; pas une seule scène discordante. C'est très digne. La pluie a cessé.

A deux heures, le cortège débouche sur le boulevard, tous les fronts se découvrent, et le silence devient tel dans cette immense foule que l'on n'entend que le bruit des pas des chevaux de la cavalerie, la marche cadencée de l'infanterie et les sons d'une musique lugubre qui précèdent le char funèbre.

Enfin il paraît; à sa vue l'émotion redouble. Il est manifeste qu'il y a là près de moi bien des hommes qui retiennent leurs larmes. Le cercueil disparaît sous un amoncellement de bouquets, de couronnes disposés avec le goût français. Il est splendide. A gauche, à droite, derrière, des citoyens députés par les villes et les corporations s'avancent chargés encore d'autres couronnes suspendues ou portées sur des drapeaux tricolores.

Puis vient l'imposant cortège; le sénat, les députés, les députations des corporations, de la jeunesse des écoles, « le printemps de la France », puis la foule, la foule qui ne finit plus. Si un cri de : « Vive la République! » s'élève, un sénateur, un député, fait un signe; aussitôt l'acclamation tombe et les assistants murmurent : « Silence! »

Cependant il y a eu un moment d'indicible



THÉATRE DE L'OPÉRA : *Le Roi de Lahore.* — Décor du quatrième acte.
(D'après la maquette originale.) — (Bibliothèque de l'Opéra.)
Le Roi de Lahore, opéra en cinq actes, musique de Massenet, paroles de Louis Gallet, fut représenté pour la premièr. fois à l'Opéra, le 27 avril 1877.



Le Roi de Lahore, rôle de SITA
d'après le dessin original
(Bibliothèque de l'Opéra).



Le Roi de Lahore, rôle de TIMOUR
d'après le dessin original
(Bibliothèque de l'Opéra).

saisissement. Quand la foule a vu une grande bannière noire couverte de longs crêpes sur laquelle on lisait ces mots : « Belfort à M. Thiers, » un frémissement a couru dans ces masses profondes, et le sourd gémissement de tout un peuple qui se souvient de ses malheurs s'est échappé des lèvres crispées. L'émotion m'avait gagné, et j'ai trouvé très indécente (*improper*) une musique militaire qui, placée à la fin du convoi, faisait entendre un air léger.

Depuis le couronnement de la reine Victoria, je n'ai rien vu d'aussi splendide que les funérailles de M. Thiers, et rien ne m'a donné plus d'estime pour le caractère français. Je suis heureux



REGNIER, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.
Dans *les Fourberies de Scapin.*
Croquis de Paul Renouard. — (Collection de *l'Art.*)

d'avoir assisté à cet imposant spectacle, à cette manifestation à laquelle ont pris part plus d'un million d'hommes. « *Hurrah for France! England for ever!* »

Smith Robertson.

(*Musée universel.*)

Un discours sur les prix de vertu.

Premier et deuxième académiciens. — Ah! ah! ah! ah!

Premier académicien. — Ah! j'en serai malade!

Deuxième académicien. — Ah! C'est à en mourir!



REGNIER, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.
Dans *le Supplice d'une femme.*
Croquis de Paul Renouard. — (Collection de *l'Art.*)

Ensemble. — Ah! ah! ah! ah!

Le Soleil. — Comment, l'Académie en gaieté?

Premier académicien. — Ah! pardon, mon-



REGNIER, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.
Dans *l'Aventurière.*
Croquis de Paul Renouard. — (Collection de *l'Art.*)



REGNIER (Rogoviane).


GIL NAZA (Mosy).


ANTONINE (Mickla).

sieur, nous sommes d'une académie, c'est vrai, mais de l'académie de Romorantin.

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — Une académie sérieuse.


TALIEN (Ladislas IV).

LE SOLEIL. — Mais, messieurs, l'Académie française...

PREMIER ACADÉMICIEN. — Nous en sortons; il n'y a rien de plus drôle!

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — C'est devenu le théâtre du Palais-Royal.

LE SOLEIL *et* MARS. — L'Académie?

PREMIER ACADÉMICIEN. — Non, jamais on n'a parlé de la vertu comme cela.

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — J'ai tellement ri que deux de mes boutons ont éclaté... et sans mes bretelles...

LE SOLEIL. — Ils m'intriguent... ces débris m'intriguent. Pardon, messieurs, mais oserai-je vous demander...

MARS. — Ce qui cause ainsi votre joie?

PREMIER ACADÉMICIEN. — Mais vous devez le savoir.

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — Tout le monde l'a lu.

MARS *et* LE SOLEIL. — Quoi donc?

PREMIER ACADÉMICIEN. — Le rapport, le fameux rapport de l'Académie sur le prix de vertu.


MARIE LAURENT. (La Marucha).

LE SOLEIL. — Le prix de vertu! c'est un pareil sujet qui vous fait rire?

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — Mais, messieurs, ce sujet n'avait jamais été traité de cette manière-là... c'était rempli de calembours.

PREMIER ACADÉMICIEN. — Et de coq-à-l'âne!

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — Le public se tordait.

PREMIER ACADÉMICIEN. - Les académiciens se tordaient.

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — Les prix de vertu eux-mêmes se tordaient.

PREMIER ACADÉMICIEN. — Jusqu'aux statues de Bossuet et de Fénelon qui crevaient de rire!


FRANÇOIS (Chmoull).


GEFFROY (Frol-Gherasz).


ANTONINE (Mickla).

L'Hetman, DE PAUL DÉROULÈDE.

Représenté à l'Odéon le 2 février 1877.

Principaux rôles, croquis de Louise ABBEMA et divers. — (Collection de *l'Art*.)



GARRAUD (Christel).

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — On se serait cru aux Menus-Plaisirs, les jours où M. Dailly...

LE SOLEIL. — Vous êtes trop aimable!

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — Ne joue pas!

LE SOLEIL. — Dites donc, vous!

MARS. — Mais qui donc s'est permis un rapport si folichon?

PREMIER ACADÉMICIEN. — L'Académie en avait chargé un dramaturge.

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — L'Académie se recrute aujourd'hui à la société des auteurs dramatiques.



GOT (David Sichel).

PREMIER ACADÉMICIEN. — Cette année, le rapport des prix de vertu a été fait par l'auteur de *la Dame aux camélias*.

DEUXIÈME ACADÉMICIEN. — L'année prochaine, il sera fait par l'auteur de *la Famille Benoiton*.

LE SOLEIL. — Eh bien, tant mieux!

CLAIRVILLE.

(Les Menus Plaisirs de l'année.)

La profession de foi du " Journal des Raccourcis".



TRUFFIER (Joseph).

Voici comment le *Journal des Raccourcis* annonçait sa venue :

AUX CONDAMNÉS A MORT !

Messieurs,

L'avez-vous remarqué comme moi?

Chaque industrie, chaque commerce, chaque profession a un organe spécial



COQUELIN (Frédéric).



BARRÉ (Hanezo).

(si ce n'est deux); seuls les *Guillotinés* n'ont pas leur organe.

Ils l'auront demain : c'est le *Journal des Raccourcis!*

Pas une exécution capitale n'aura lieu désormais sur le continent français sans que nous n'en rendions scrupuleusement compte.

Clients de M. Roch, vous pouvez faire votre paquet avec la certitude qu'il sera parlé de vous.

Nous ne vous ferons pas de réclame; vous n'en méritez aucune. Mais il ne vous sera sans doute pas désagréable de lire, dans le *Journal des Raccourcis*, tout ce qui se sera passé à votre sujet, au fichu quart d'heure de l'expiation, que vous n'aurez pas volée, convenez-en.

Si vous *y êtes allé* avec repentir, ce repentir sera constaté, et votre fin pourra faire verser de douces larmes.

Si au contraire vous résistez à cet excellent M. Roch;

Si vous blasphémez Dieu, si vous maudissez vos juges et la société, malheur à votre réputation... de condamné à mort! Fussiez-vous notre meilleur abonné, vous serez honni, conspué, flétri sans pitié dans nos colonnes.

Sur ce, chers lecteurs, que la guillotine vous soit légère et qu'elle ne nous fournisse pas trop de copie.

Si le *Journal des Raccourcis* cessait de paraître, faute d'assassins, nous créerions avec bonheur le *Journal des honnêtes Criminels*.

Mais il m'est bien permis de croire que ce journal serait difficilement pris au sérieux.

Henry BUGUET,
Ch. VIREMAÎTRE.

(Paris-Canard.)



JOUASSAIN (Catherine).



Mlle REICHEMBERG (Suzel).

L'Ami Fritz, D'ERCKMANN-CHATRIAN.

Représenté à la Comédie française.

Principaux rôles. — Croquis de Paul RENOUARD. — (Collection de *l'Art*.)

FEBVRE (Fritz Koobrus).



PARIS QUI MENDIE.

Les pauvres attendant la soupe au coin de la rue de la Santé.

Dessin d'Auguste LANÇON, d'après son tableau.
(Collection de *l'Art*.)

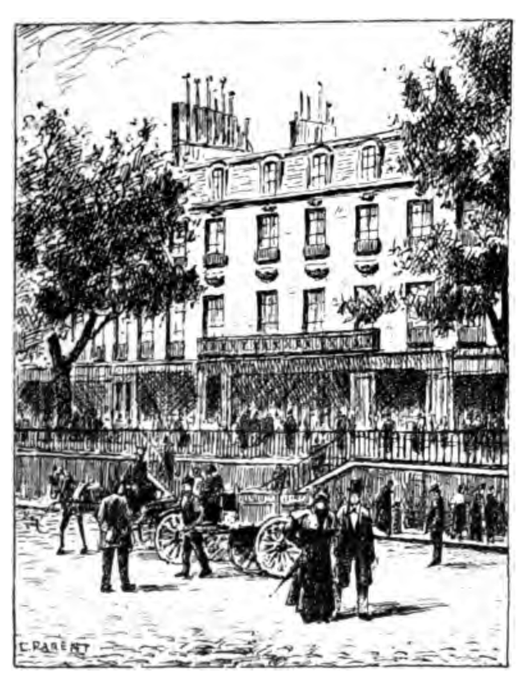


LE VIEUX PARIS. — LA RUE OBLIN.

Photographié et redessiné par L. Parent.

(Collection Charles Simond.)

La rue Oblin, comprise aujourd'hui dans le 1er arrondissement, quartier des Halles, faisait autrefois, sous Louis-Philippe, partie du 4e arrondissement. Elle avait déjà alors pour tenant la rue Coquillière et pour aboutissant la rue de Viarmes. Elle s'ouvre sur le parvis de l'église Saint-Eustache.



LE VIEUX PARIS.

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 33.

Photographié et redessiné par L. Parent.

(Collection Charles Simond.)

Le n° 33 occupe, avec le 31, l'emplacement d'un hôtel construit sous Louis XV, et probablement décoré par Dugoullon, sculpteur des bâtiments du roi. C'est là qu'habitait, en 1771, le commandant de la garde de Paris, créée en remplacement du guet.



LE VIEUX PARIS.

LA PLACE DES VOSGES, N° 18.

Photographié et redessiné par L. Parent.

(Collection Charles Simond.)

Tous les hôtels de la place des Vosges datent des premières années du dix-septième siècle. Au n° 18 était celui du cardinal de Richelieu; au n° 6, l'hôtel de Guéménée, habité par Marion Delorme et par Victor Hugo. Théophile Gautier demeura au n° 8 et Rachel au n° 9

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1877

Janvier.

5. — Fin de la grève des choristes de l'Opéra-Comique (cette grève avait commencé le 24 décembre).

13. — Premier bal dans la nouvelle salle de l'Opéra. Johann Strauss et Métra se partagent a direction de l'orchestre (5,123 entrées. — Recette : 83,900 francs).

15. — Mort du père Dubosc, modèle, qui laisse sa fortune (200,000 francs) à l'Académie des beaux-arts pour que les revenus en soient distribués chaque année par égales portions aux jeunes peintres et aux jeunes sculpteurs reçus en loge pour le grand prix de Rome.

29. — Inauguration au Père-Lachaise **du monument élevé à Auber.** Le soir, l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique donnent des représentations en l'honneur d'Auber.

Février.

2. — Suppression des sous-préfectures de Sceaux et de Saint-Denis.

4. — Représentation donnée par la troupe du Théâtre Français à la mairie, du IVe arrondissement, au bénéfice des écoles du XXe.

7. — Désordres au théâtre Taitbout pendant la représentation des *Poupées parisiennes*, de Marot et Buguet.

14. — Mort du général Changarnier, à 84 ans.

16. — A l'hôtel Drouot, **vente de la bibliothèque de Jules Janin** (cette vente produisit 83,000 francs).

26. — Élection du chimiste Debray à l'Académie des sciences, à la place de Balard.

27. — Éclipse de lune en partie visible à Paris.

Mars.

3. — Bal de l'Opéra-Comique au profit de l'Association des artistes dramatiques.

7. — Arrestation de Moyaux qui avait jeté sa fille dans un puits.

17. — Rue du Faubourg-Saint-Antoine, 61, assassinat de la dame Lachaux. (Le meurtrier ne fut pas découvert.)

21. — Suicide, pour cause de misère, **du peintre Charles Marchal.** (Quelques minutes avant de mourir, il écrit à un de ses amis qu'il se tue parce qu'un marchand de tableaux qui lui devait de l'argent n'a pas tenu ses engagements.)

29 et 31. — Festival religieux au Théâtre-Italien (*Théodora*, de Hædel. — *Le Christ au mont des Oliviers*, de Beethoven. — Le *Requiem*, de Verdi).

Avril.

15. — Première conférence du P. Hyacinthe, au Cirque d'hiver (sur le respect dû à la vérité).

16. — Première journée de **vente de la collection de dessins et d'estampes d'Ambroise-Firmin Didot** (cette vente dura quatre semaines et produisit 626,575 francs).

22. — Deuxième conférence du P. Hyacinthe.

25. — Représentation donnée à l'Élysée par la troupe du Théâtre-Français en l'honneur de l'empereur et de l'impératrice du Brésil.

26. — Exécution de Billoir qui avait assassiné en 1876, rue des Trois-Frères, Marie le Manach.

Mai.

3. — Concert Dengremont au Théâtre-Italien.

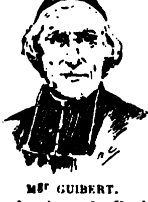
5. — Clôture de l'exposition des œuvres de Fromentin et ouverture de l'exposition des œuvres de Diaz à l'École des beaux-arts.

15. — Mise en vente de *l'Art d'être grand-père*, de Victor Hugo.

16. — Démission du ministère Jules Simon.

18. — Nouveau ministère dit du 16 mai (de Broglie, de Fourtou, Brunet, etc.).





Mgr GUIBERT.
Archevêque de Paris.
(1802-1886.)



GÉNÉRAL
D'AURELLES DE PALADINES.
(1804-1877.)

EMMA VALADON.
dite Thérésa.
Née le 25 avril 1837.

DUCHESSE DE CHAULNES.
(1859-1883.)

GUSTAVE FLAUBERT
Romancier (1821-1880).

FÉLIX TOURNACHON
dit Nadar.
Littérateur et aéronaute.
Né en 1820.

24. — Le service de la presse est érigé en direction au ministère de l'intérieur (M. Lavedan est nommé directeur).

24 et 25. — Vente aux enchères publiques du mobilier de l'hôtel de **Cora Pearl**, rue de Chaillot, 101.

Juin.

1er. — Premier et dernier numéro du *Journal des Raccourcis*, qui devait paraître les jours de guillotine et promettait un abonnement gratuit d'un an « pour tous les condamnés qui apporteront leur tête à la rédaction ».

7. — A l'Académie française, **élection de Victorien Sardou** à la place d'Autran. (Sardou, 19 voix ; — d'Audiffret-Pasquier, 17 voix.)

15. — Rentrée des Chambres.

18. — Désordres au Théâtre-Français. Febvre, qu'on accusait d'avoir débité des vers dans une représentation à Londres en l'honneur du prince impérial, est sifflé par une partie du public.

23. — Assassinat au collège Chaptal de l'aide sommelier Férat par le chef sommelier Jean-Baptiste Blondeau (Blondeau fut acquitté).

25. — Dissolution de la Chambre des députés.

Juillet.

4. — Séance des cinq Académies, sous la présidence de Caro. Le prix biennal est décerné au sculpteur Chapu pour sa statue *la Jeunesse*. Discours d'Alexandre Dumas sur les prix de vertu. (Ce discours excita une sorte de scandale, le public ne l'ayant pas trouvé suffisamment ennuyeux.)

15. — Funérailles de l'acteur Laferrière, au cimetière Montmartre. Discours de Jules Claretie.

Août.

8. — Distribution des **prix du concours général.** (Le discours latin que devait prononcer M. Réaume avait été approuvé, cinq ou six mois auparavant, surtout à cause de ses sentiments républicains ; mais, après l'avènement du ministère du 16 mai, M. Glachan, inspecteur d'Académie, découvrit treize solécismes dans ce discours, que dut être refait, sans aucune allusion démocratique.)

23. — Éclipse de lune visible à Paris.

Septembre.

3. — Mort de Thiers à Saint-Germain-en-Laye, à 6 heures du soir, d'une attaque de paralysie.

8. — Funérailles de Thiers. Le corps est transporté de l'église Notre-Dame-de-Lorette au cimetière du Père-Lachaise. Discours de Jules Grévy, amiral Pothuau, de Sacy, Vuitry et Jules Simon.

11. — Condamnation aux travaux forcés de Ponsard, qui avait assassiné une bonne de l'hôtel où il était garçon.

27. — Condamnation à mort de Joseph Albert, pour assassinat suivi de vol (affaire dite de la Tour-Malakoff.) La complice d'Albert, Hortense Louet, est condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Octobre.

13. — Ouverture du **théâtre-concert de la Porte-Saint-Denis.**

14. — Élections législatives. Élus à Paris : Spuller, Louis Blanc, Denfert-Rochereau, Jules Grévy, Émile de Girardin, Brisson, Floquet, Clemenceau, Gambetta, etc.

Novembre.

17. — Ouverture de la session législative.

23. — Démission du ministère Fourtou-de Broglie (remplacé par le ministère Rochebouët, pris en dehors des Chambres).

Décembre.

9. — Banquet au Grand-Hôtel **offert par**

Victor Hugo à M. Perrin, administrateur du Théâtre-Français, et à tous les artistes jouant dans *Hernani*.

14. — Nouveau ministère Dufaure, président du conseil.

20. — Avenue du Roule, 64, assassinat de la veuve Crémieux, rentière, par Desquiens et Hodister, garçons d'hôtel.

31. — Clôture du concours triennal Crescent, ouvert le 15 avril pour le choix d'un opéra-comique en 1 acte sur un livret de Jules Chantepie, *Dinorah*, couronné précédemment par le jury).

Monuments et Fondations.

Achèvement du **ministère de la guerre**, commencé en 1867 — du **collège Rollin**, rue Trudaine — de la **mairie du XIIe arrondissement** Reuilly, commencée en 1874 — de la **mairie du XIIIe** Gobelins, commencée en 1867 — de **la mairie du XVIe** (Passy), commencée en 1870 — de **la mairie du XXe** Ménilmontant, commencée en 1867.

Restauration des **cuisines de saint Louis au Palais de Justice**.

Commencement de la construction de la **nouvelle école de pharmacie**, avenue de l'Observatoire.

Les **archives municipales de Paris** et du département de la Seine sont installées dans un édifice construit sur le quai Henri IV.

Un nouveau marché aux chevaux est établi, boulevard de l'Hôpital, près du Jardin des Plantes.

Percement du **boulevard Henri IV**.

Arrêté (23 décembre) du préfet de la Seine concernant l'ouverture d'un **cours de médecine légale à la Morgue**.

Fondation du **Musée des Arts décoratifs**, installé au Palais de l'Industrie. (Le 27 avril est créée l'Association du Musée des Arts décoratifs.)

Création d'un **Musée pédagogique**.

Population de Paris.

1,986,748 habitants (recensement terminé dans la première quinzaine de janvier).

La vie de la rue.

Théâtre-concert de la Porte-Saint-Denis (direction Matz-Ferrare). Le **cirque américain Myers** s'installe dans l'ancien local des Magasins-Réunis.

Les **Nubiens** et les **Esquimaux** du Jardin d'Acclimatation. — **Jocko**, l'**Homme-Singe** et le **tireur Howe** aux Folies-Bergère.

Mort (à 102 ans) du **père Tourniquet**, ancien rédacteur du journal *la Sentinelle* et doyen des marchands d'oublies.

Jouets de l'année : **les cannes photographiques** dans la pomme desquelles sont réunies plusieurs centaines de photographies.

Kermesse au Palais de l'Industrie.

Ouverture de **cinq nouvelles lignes de tramways**. (Muetté, rue Taitbout. — Place Walhubert, pont de l'Alma. — La Villette, Trocadéro. — Clamart, Saint-Germain-des-Prés.)

Beaux-Arts.

Salon de 1877 : *L'Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*, par J.-P. Laurens. — *L'Inondation*, par Roll. — *Tarquin et Lucrèce*, par Cabanel. — *Salut aux blessés*, par Detaille. — *Un Banc d'église en Suisse*, par Bida. — *Portrait de Thiers*, par Bonnat. — *Portrait d'Émile Augier*, par Dubufe. — *Portrait d'Alexandre Dumas fils*, par Meissonier. — *Portrait de Faure*, par Manet.

Statue de Lamartine, par Falguière. — *La Parque et l'Amour*, par Gustave Doré. — *La Pensée*, par Chapu.

Vente des tableaux et objets d'art provenant de la succession des peintres Diaz et Fromentin.

La vie littéraire.

Victor Hugo : *L'Art d'être grand-père* — *Histoire d'un crime*. — **Gustave Flaubert** : *Trois Contes*. — **Daniel Stern (comtesse d'Agoult)** : *Mes Souvenirs*. — **Louis Veuillot** : *Molière et Bourdaloue*. — **Mario Uchard** : *Mon Oncle Barbassou*. — **E. de Goncourt** : *La Fille Elisa*. — **É. Zola** : *L'Assommoir*.

Fondation de *la Lanterne*, par Adrien Duvaud (premier numéro : 21 avril) — du *Radical*, par Yves Guyot (premier numéro : 19 février).



JULES GRÉVY.
Homme politique.
(1807-1891.)



M^{al} CANROBERT.
(1809-1895.)



JULES SIMON.
Homme politique.
(1814-1896.)



Gal DUCROT.
(1817-1882.)



EDMOND ABOUT.
Romancier.
1828-1885.



ADELINA PATTI.
Artiste lyrique née à Madrid, le 9 février 1843.

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 1er février. **Bressant** cesse d'appartenir au Théâtre-Français. *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian (grand succès). — **6 septembre. Émilie Broisat** est nommée sociétaire.

Opéra. — 27 avril. *Le Roi de Lahore*, opéra en 5 actes, paroles de Louis Gallet, musique de Massenet. — 5 juillet. **Lamoureux est nommé chef d'orchestre**. — 26 novembre. *Le Fandango*, ballet en 1 acte, de Meilhac, Halévy et Mérante, musique de Salvayre.

Opéra-Comique. — 14 mars. **Début de Mlle Fechter** dans le rôle de Mignon. — 5 avril. *Cinq-Mars*, opéra en 4 actes, paroles de Poirson et Gallet, musique de Gounod. — 9 septembre. **Début de Fugère**. — 31 octobre. *La Surprise de l'Amour*, opéra-comique en 2 actes, paroles de Monselet, musique de l'oise. — 5 décembre. **Début de Mlle Bilbaut-Vauchelet** dans le rôle d'Isabelle du *Pré aux Clercs*.

Théâtre-Italien. — 10 avril. **Représentation d'adieux de Mlle Albani**. — 3 au 16 décembre. Représentations données par la troupe Salvini.

Opéra National Lyrique (Gaîté). — 18 avril. *Le Bravo*, opéra en 3 actes, paroles d'Ernest Blavet, musique de Salvayre.

Odéon. — 2 février. *L'Hetman*, drame en 5 actes, en vers, par Paul Déroulède demi-succès). — 13 décembre. *Le Bonhomme Misère*, légende du treizième siècle en 3 actes et en vers, par Ernest d'Hervilly et Grévin.

Vaudeville. — 22 janvier. *Dora*, pièce en 5 actes, par Victorien Sardou succès). — 22 novembre. *Le Club*, comédie en 3 actes, par E. Gondinet et F. Cohen.

Gymnase. — 17 février. *Le Père*, drame en 4 actes, par Ad. Decourcelle et Jules Claretie. — 10 mars. *Bébé*, comédie en 3 actes, par Hennequin et de Najac (succès). — 29 novembre. *La Belle Madame Donis*, pièce en 4 actes, par Ed. Gondinet et Hector Malot.

Variétés. — 4 avril. *Professeur pour dames*, comédie en 1 acte, par E. Gondinet. — 6 octobre. *La Cigale*, comédie en 3 actes, par Meilhac et Halévy succès).

Palais-Royal. — 5 janvier. *La Clef*, comédie en 4 actes, par Labiche et Duru. — 29 septembre. *Les Demoiselles de Montfermeil*, comédie en 3 actes, par Th. Barrière et V. Bernard.

Ambigu. — 3 mars. *Justice*, drame en 3 actes, par Catulle Mendès. — 4 décembre. *Une Cause célèbre*, drame en 6 actes, par Dennery et Cormon.

Bouffes-Parisiens. — 28 novembre. *L'Étoile*, opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Vanloo et Leterrier, musique d'Emmanuel Chabrier.

Renaissance. — 31 octobre. *La Tzigane*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Delacour et Wilder, musique de Johann Strauss.

Folies-Dramatiques. — 19 avril. *Les Cloches de Corneville*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Clairville et Gabet, musique de Planquette grand succès).

Menus-Plaisirs. — 7 décembre. *Les Menus plaisirs de l'année*, revue, par Clairville et Blum.

Les morts de l'année.

Henry Monnier (3 janvier). — **F. Buloz**, directeur de la *Revue des Deux Mondes* (12 janvier). — L'actrice **Sarah Félix** (12 janvier). — **Le général Changarnier** (14 février). **Ernest Picard**, ancien député (13 mai). — Le journaliste **Taxile Delord** (mai). — **Edmond Adam**, ancien préfet de police (14 juin). — L'acteur **Laferrière** (15 juillet). — L'éditeur **Jules Delalain** (juillet). — **Thiers** (3 septembre). — **Le Verrier**, directeur de l'Observatoire (23 septembre).



LA FÊTE NATIONALE DE 1878. — DÉCORATION DE LA RUE DU FAUBOURG-SAINT-DENIS
Croquis de M. Oms. — (Bibliothèque nationale.)

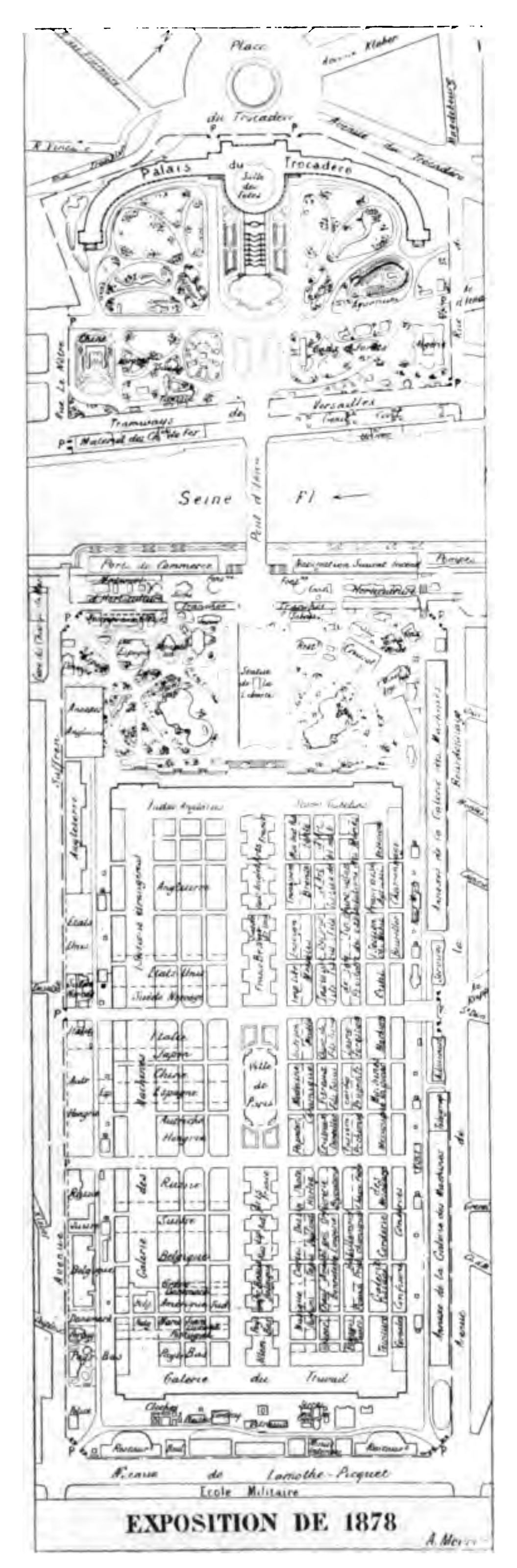
1878



CLAUDE BERNARD
né à Saint-Julien (Rhône), en 1813, décédé à Paris, le 10 février 1878.
Dessin de M. Bécourt. — (D'après la photographie de M. Truchelot.)

Cette année est la première où, après sept ans de deuil, de tristesse et d'âpres luttes politiques, la France, qui a en grande partie pansé ses plaies et payé sa rançon, se reprend à espérer, à songer à autre chose qu'à l'horrible cauchemar de l'Année terrible, qui peu à peu s'efface dans la brume du passé. Elle est à un tournant nouveau de son histoire; les élections républicaines d'octobre ont désarçonné les partis monarchiques, ramené la confiance et éloigné la crainte d'un coup d'Etat et d'une guerre civile. Le maréchal de Mac-Mahon s'est soumis, à l'appel de la voix puissante de Gambetta, aux volontés clairement exprimées du peuple souverain, a accepté la République sans enthousiasme, mais sans arrière-pensée de trahison, et l'année s'est ouverte dans le calme et la paix.

La première nouvelle que Paris reçoit au jour de l'an est celle de la mort en exil, à la Tour-de-Peilz, de G. Courbet. Elle produit une certaine impression, car Courbet était un type très parisien et célèbre au Quartier la-



PLAN GÉNÉRAL DRESSÉ PAR A. MEUNIER.

(Collection Charles Simond.)

tin. Les railleurs faisaient remarquer que le maître d'Ornans, qui était peu prodigue de son pécule, était mort la veille du jour où il devait verser à l'État la première annuité de la somme qu'il avait été condamné à payer pour la démolition de la colonne Vendôme.

Quelques jours après mourait Raspail. Paris fit des funérailles grandioses au vieux républicain que ses allures sacerdotales et prophétiques, sa grande honnêteté de vie, sa science simpliste, ses remèdes à la portée de tous, son dévouement absolu à la cause démocratique avaient rendu très populaire parmi le peuple parisien. Cent mille hommes le conduisirent au Père-Lachaise.

Pendant que le peuple célébrait ses morts et que les nouveaux élus républicains s'organisaient, le Tout Paris du monde où l'on s'amuse oubliait ses rancœurs, ses espoirs déçus et ses déconvenues politiques en valsant à outrance sur ce volcan républicain qui venait de s'ouvrir. Ce n'étaient que raouts, bals, réceptions mondaines. Au milieu de janvier, par un joli froid, sec et clair, eut lieu au Cercle des Patineurs une brillante réunion de patineurs élégants et de jolies femmes emmitouflées.

Les derniers coups du canon russe qui tonnait, formidable, aux portes de Constantinople, n'empêchèrent pas le carnaval d'être, pour la première fois depuis les deux guerres, vif, varié, presque brillant. Les bals de l'Opéra ont presque retrouvé sinon leur verve et leur antique gaieté, du moins leur vogue d'autrefois. Paris fait un accueil d'abord enthousiaste à la *Estudiantina* espagnole qui prodigue trop, partout et toujours, ses mandolines et ses castagnettes, ses sombreros, ses chlamydes et ses claques d'Arlequin. Mais Paris se prépare surtout pour l'ouverture de l'Exposition qui approche, cette première grande manifestation extérieure de la France. On se demande avec anxiété si cette tentative audacieuse réussira, si on viendra du dehors, si on sera prêt à temps. Une activité fébrile règne sur les chantiers.

Le premier jour de mai arrive; il n'y a eu aucun accroc, aucun retard; il règne dans la grande ville nerveuse un enthousiasme indescriptible. Sous le clair ciel du printemps, Paris tout entier se pavoise de pavillons multicolores; il improvise un décor charmant et exquis de festons, d'astragales, de guirlandes, de girandoles. C'est une nouvelle fête de la Fédération. Le peuple qui voit la République affermie, la France écrasée reprendre son rang au milieu des nations qui accourent à son appel, une ère nouvelle de concorde, de

travail et de paix s'ouvrir enfin, déborde de fierté et d'entrain.

La ville tout entière présente une physionomie de joyeuse allégresse; c'est l'*Hosanna* de la victoire. Dans toutes les rues, aux carrefours, des danses, des rondes, des farandoles, des banquets en plein air s'organisent. Le soir, Paris tout entier s'illumine comme un vaste flambeau; de longues théories d'étudiants, d'ouvrières, d'artisans, de bourgeois, bras dessus bras dessous, descendent les boulevards en chantant les hymnes de paix de Pierre Dupont.

Tous les journaux s'accordent pour déclarer que jamais une manifestation plus enthousiaste n'est sortie avec cette spontanéité du sein d'une population toute frémissante d'espoir et toute vibrante de passion. « On sent, dit le très catholique *Monde*, que le peuple de Paris célèbre le triomphe apparent de la République! »

L'Exposition s'affirme de suite comme un grand succès; dans les huit premiers jours, elle a reçu déjà plus de deux cent cinquante mille visiteurs et cette affluence ne devra que s'accroître; car, en septembre, le nombre quotidien des visiteurs sera de cent cinquante mille.

Les souverains, qui avaient un peu hésité, reprennent le chemin de Paris, la grande ville d'attraction, dans le plus strict incognito d'ailleurs, sauf le chah de Perse qui vient faire admirer aux Parisiennes ses fourrures et ses diamants.

A côté de l'Exposition, des attractions de toutes sortes sont offertes à nos hôtes de province et de l'étranger. Celle qui a le plus de succès est le *Ballon captif* des Tuileries; le *Skating à roulettes* de l'avenue du Bois de Boulogne aussi fait fureur; fureur éphémère, car, l'année suivante, il ne sera déjà plus. Nombre d'expositions particulières sont ouvertes. La seule qui ait un grand succès est celle des œuvres du puissant caricaturiste Daumier dont le crayon vigoureux piqua si cruellement l'épiderme des hommes du gouvernement de Juillet.

Comme il est d'usage chaque année d'Exposition, les cochers, tirant profit de la circonstance de l'afflux des provinciaux et des étrangers, exigent des prix plus élevés et se mettent en grève. On doit, pendant plusieurs jours, faire moyens de transport de véhicules de tout âge et de toute forme. Les fêtes de l'Exposition sont à peine troublées par la formidable explosion de la rue Béranger où s'effondre une maison tout entière avec ses habitants.

Au 1[er] juin s'ouvre le Salon, bien terne et bien pâle à côté de l'éclatante luxuriance de sa grande sœur, l'Exposition. Peu d'œuvres remarquables surgissent, peu de tableaux qui attirent par un talent hors ligne, une exécution magistrale; à peine remarque-t-on quelques toiles qui se détachent sur cette réunion banale et monotone : *Bonaparte en Égypte*, de Dubuffe; la *Levée du siège de Metz*, par Mélingue; *Nous voulons Barabbas*, de Muller; *Baptême*, de Kammerer; l'*Apothéose de Thiers*, par Vibert; les *Derniers Moments de Vitellius César*, par Sylvestre; *Mignon*, de Jules Lefebvre.

Le jour même de l'ouverture du Salon se célébrait, avec une grande solennité, le centenaire de Voltaire. Tandis qu'au *Cirque Américain* des orateurs politiques acclamaient devant un public de six mille citoyens la statue de celui qui fit une si rude guerre aux abus et fut le précurseur de la Révolution française; à la *Gaîté* avait lieu la fête littéraire. Là Victor Hugo, au milieu d'un enivrement indescriptible, salue Voltaire *mort il y a cent ans, immortel*. Il dit, dans son lyrisme superbe, ce que fut l'œuvre de Voltaire, « de ce génie français si pur, si limpide et si clair; son combat contre la religion qui était l'intolérance, contre la justice qui était l'injustice! »

La France, sur qui pèse encore la chape de plomb du traité de Francfort, commence à sentir naître en elle des velléités d'expansion au dehors, de développement colonial, à chercher à mettre en œuvre son activité. Elle s'intéresse avec ardeur à toutes les découvertes, à toutes les explorations; aussi, lors de l'arrivée à Paris du grand voyageur Stanley, une réception brillante a lieu et un banquet monstre lui est offert.

Un événement bien parisien est la résurrection, sur l'avenue de l'Opéra, du vieux *Café de Paris* qui jadis, au boulevard des Italiens, était le rendez-vous de bonnes et de mauvaises compagnies, boulevardiers, viveurs, lions, hommes de lettres et artistes. Le *Crédit Lyonnais* ouvre à peu près en même temps le formidable hôtel, massif comme un coffre-fort, qu'il a fait construire sur le boulevard. Le populaire des faubourgs de la rive gauche a sa promenade : le joli *parc de Montsouris*, planté sur les terrains vagues qui bordent la Bièvre.

Au Palais de justice, où l'on vient de terminer et d'inaugurer la salle nouvelle des Pas-Perdus, pas de procès sensationnel, sauf celui de Danval, ce pharmacien qui a empoisonné sa femme; grande joute entre professeurs de médecine et de pharmacie sur



FRANÇOIS-VICTOR RASPAIL
né à Carpentras en 1794, décédé le 7 janvier 1878.
(D'après un portrait de famille.)

les effets toxiques de l'arsenic, joute qui rappelle celle du procès Lafarge entre Orfila et Raspail.

Les théâtres ne chôment guère; peu de pièces nouvelles à la scène. Pour ce public de provinciaux et d'étrangers, on reprend le vieux répertoire qu'il ne connaît pas. Ont cependant vu le jour *les Fourchambault*, d'Augier, le grand succès de l'année; *les Bourgeois de Pont-Arcy*, de Sardou; *Polyeucte*, de Barbier et Carré; *les Misérables*, à la Porte-Saint-Martin; *le Petit Duc*, à la Renaissance, et *l'Age ingrat*, au Gymnase. La Comédie française donne, au bénéfice de Bressant, qui prend sa retraite, une grande représentation extraordinaire.

En politique, les journaux républicains réclament la mise en accusation des hommes du 16 mai et l'amnistie; question bien parisienne, car il reste encore dans les bagnes de Calédonie, dans les Centrales, en exil, près de trente mille communards. Les élections sénatoriales viennent renforcer considérablement le parti républicain et celui-ci paraît incliner de plus en plus vers cette mesure de clémence et d'oubli qui « déchira ce dernier haillon de guerre civile ».

A Notre-Dame, on célèbre avec solennité l'anniversaire de la mort de Thiers.

Si dans les Chambres les luttes s'apaisent, si les partis monarchiques, décimés et découragés, ne combattent plus que mollement, les rancunes et les haines retrouvent toute leur âpreté à l'Académie française où le parti des Ducs oppose aux candidatures républicaines de Renan et d'Henri Martin celles de Sardou et de Taine. Ce dernier est ouvertement défavorable à la Révolution dans les conclusions de son volume qui vient de paraître : la deuxième partie des *Origines de la France contemporaine*; aussi remplit-il de joie les anciens partis qui ont oublié ses livres de philosophie antireligieuse.

A l'Académie des sciences, où les morts vont vite : Claude Bernard, Becquerel, Regnault, sans parler des plus obscurs, M. du Moncel présente le phonographe que vient d'inventer Edison, à la grande stupéfaction de quelques-uns qui, disent certaines chroniques scientifiques, croient à un tour de compère ou à un truc de ventriloquie. Paris apprend avec indifférence la mort de Garnier-Pagès, disparu de la vie publique depuis longtemps. Daubigny, le vieux peintre des plages normandes, est emporté au bout de quelques jours de maladie. L'année voit aussi mourir l'éminent professeur de droit, Valette, ce vieux républicain si adoré des étudiants, et Denfert-Rochereau, l'héroïque défenseur de Belfort.

De grands travaux sont faits. On active la reconstruction des parties incendiées du Palais de justice et de la Sainte-Chapelle, on réédifie les deux pavillons de Flore et de Marsan; la vallée profonde que creuse la Bièvre à son entrée dans Paris est remblayée et une chaussée, haute de 14 mètres, la rue de Tolbiac, réunit la Maison-Blanche au coteau où s'étage le parc de Montsouris récemment achevé.

Albert Callet.



LE COLONEL DENFERT-ROCHEREAU
ancien gouverneur de Belfort, né à Saint-Maixent, en 1833, décédé le 12 mai 1878.
(D'après une photographie de M. Truchelet.)



L'EXPOSITION DE 1878. — VUE DU PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS
D'après une photographie. — (Musée Carnavalet.)

LES ÉCHOS DE PARIS

JACQUES-ARISTIDE BOUCICAUT
Fondateur de la maison du BON MARCHÉ
né à Bellême (Orne), en 1810, mort à Paris en 1877.
(Photographie Perichel.)

L'Exposition universelle.

CHANT NATIONAL

Air connu.

CHŒUR ET REFRAIN

Livrons-nous à l'espérance
Du bonheur du genre humain;
Au rendez-vous de la France,
Peuples, donnez-vous la main.

I

On vient, de tous les points du globe,
A la grande exhibition;
La France a mis sa blanche robe,
Pour fêter l'Exposition.
Le cœur lui bat plein d'espérance,
Et sa main qui brise les fers
Ouvre sa corne d'abondance
Et la répand sur l'univers.

(*Refrain.*)

II

Plus de combats; la République,
Gage sûr d'un beau lendemain,
A l'industrie, en paix s'applique
Et du progrès suit le chemin.
Plus de discordes, plus de haines
Et plus de révolutions;
Du travail les ruches sont pleines :
C'est le réveil des nations.

(*Refrain.*)



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — FAÇADE DU PALAIS SUR LA SEINE.
Dessin de Toussaint. — (Bibliothèque nationale.)

III

Jamais, pour féconder la terre,
Il n'a fallu verser de sang,



LA ESTUDIANTINA.
(D'après un dessin de Vierge.)

C'est par son œuvre humanitaire,
Qu'un grand peuple est riche et puissant.
C'est par l'amitié fraternelle.
Qu'un Dieu d'amour nous unira.
La République universelle
De l'accord de tous sortira.

(*Refrain.*)

Les merveilles de la nature,
De l'industrie et des beaux-arts,
Des trésors de l'agriculture,
Ornons nos palais, nos bazars.
Montrons à l'Europe étonnée,
Avec orgueil, avec fierté,
Que notre France est couronnée,
Pour la paix, pour la liberté.

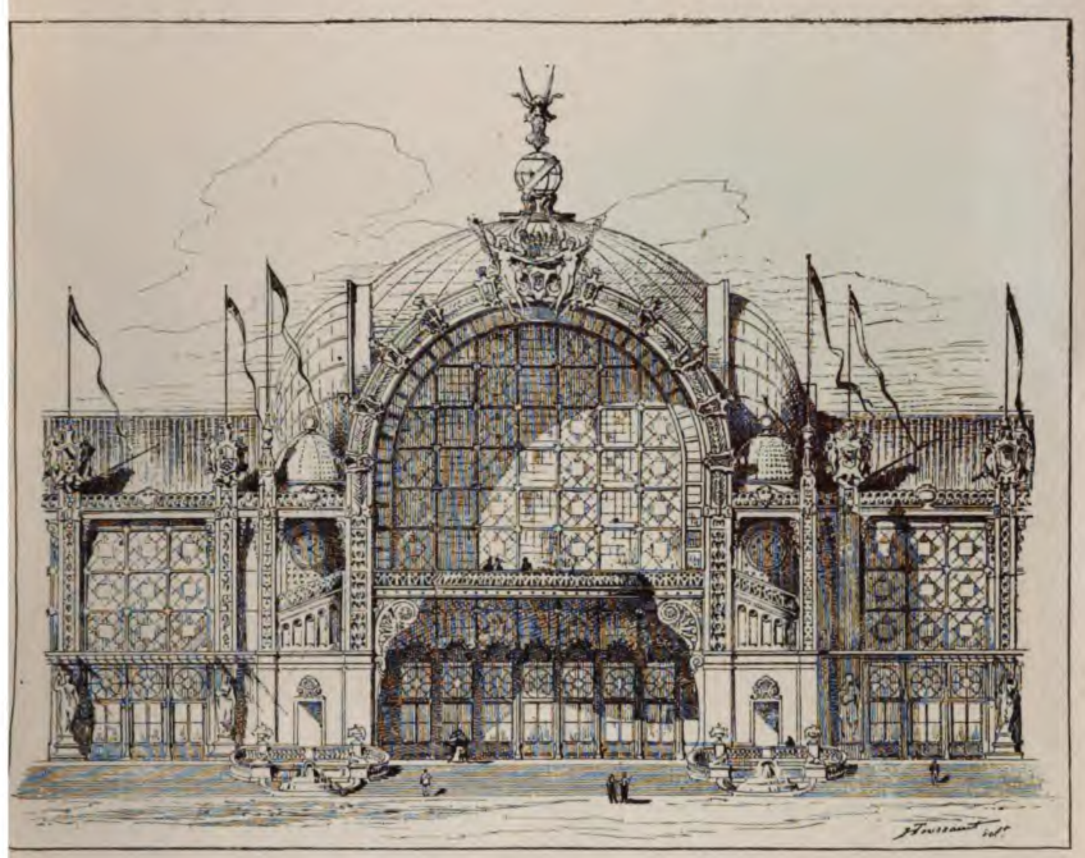
(*Refrain.*)

1er mai 1878.

A. Porte.
(Auteur des *Feuilles mortes.*)

Ouverture de l'Exposition de 1878.

L'ouverture officielle de l'Exposition universelle a eu lieu, aujourd'hui, mercredi, 1er mai, à deux heures précises. Le Président de la République, entouré du corps diplomatique et des principaux souverains étrangers, a été reçu au palais du Trocadéro par M. le mi-



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.

FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DU CHAMP-DE-MARS, PAVILLON CENTRAL.

Dessin de Toussaint. — (Bibliothèque nationale.)

nistre de l'agriculture et du commerce; M. Girerd, sous-secrétaire d'État; M. le préfet de la Seine; M. le préfet de police; M. Krantz, sénateur, commissaire général; M. Georges Berger, directeur de la section étrangère; M. Dietz-Monnin, directeur de la section française; M. Duval, directeur des travaux; M. Edmond Teisserenc de Bort, chef du cabinet du ministre de l'agriculture et du commerce.

LA SOIRÉE DU 1er MAI.

Illumination de la rue Saint-Honoré.

Dessin de Kauffmann. — (Bibliothèque nationale.)

Des tribunes spéciales, construites dans la galerie du pourtour, étaient préparées pour le corps diplomatique, Mme la maréchale de Mac-Mahon, les ambassadrices, les femmes des ministres et les dames du corps diplomatique.

Au discours que M. le ministre de l'agriculture a prononcé, M. le maréchal a répondu par ces paroles :

« Monsieur le ministre,

« Je m'associe de grand cœur aux sentiments que vous venez d'exprimer, et je compte comme vous que notre Exposition aura un grand et légitime succès. Je vous félicite, vous et vos collaborateurs, du magnifique résultat auquel ont abouti vos efforts et dont je suis heureux de rendre témoin le monde entier.

« Nous devons aussi remercier les nations étrangères d'avoir si complètement répondu à l'appel que leur a fait la France.

« Au nom de la République, je déclare ouverte l'Exposition universelle de 1878. »

(Journal officiel.)



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.
VUE DE L'AVENUE DES SECTIONS ÉTRANGÈRES AU CHAMP-DE-MARS.
Dessin de Toussaint. — (Bibliothèque nationale.)

Le Palais du Trocadéro.

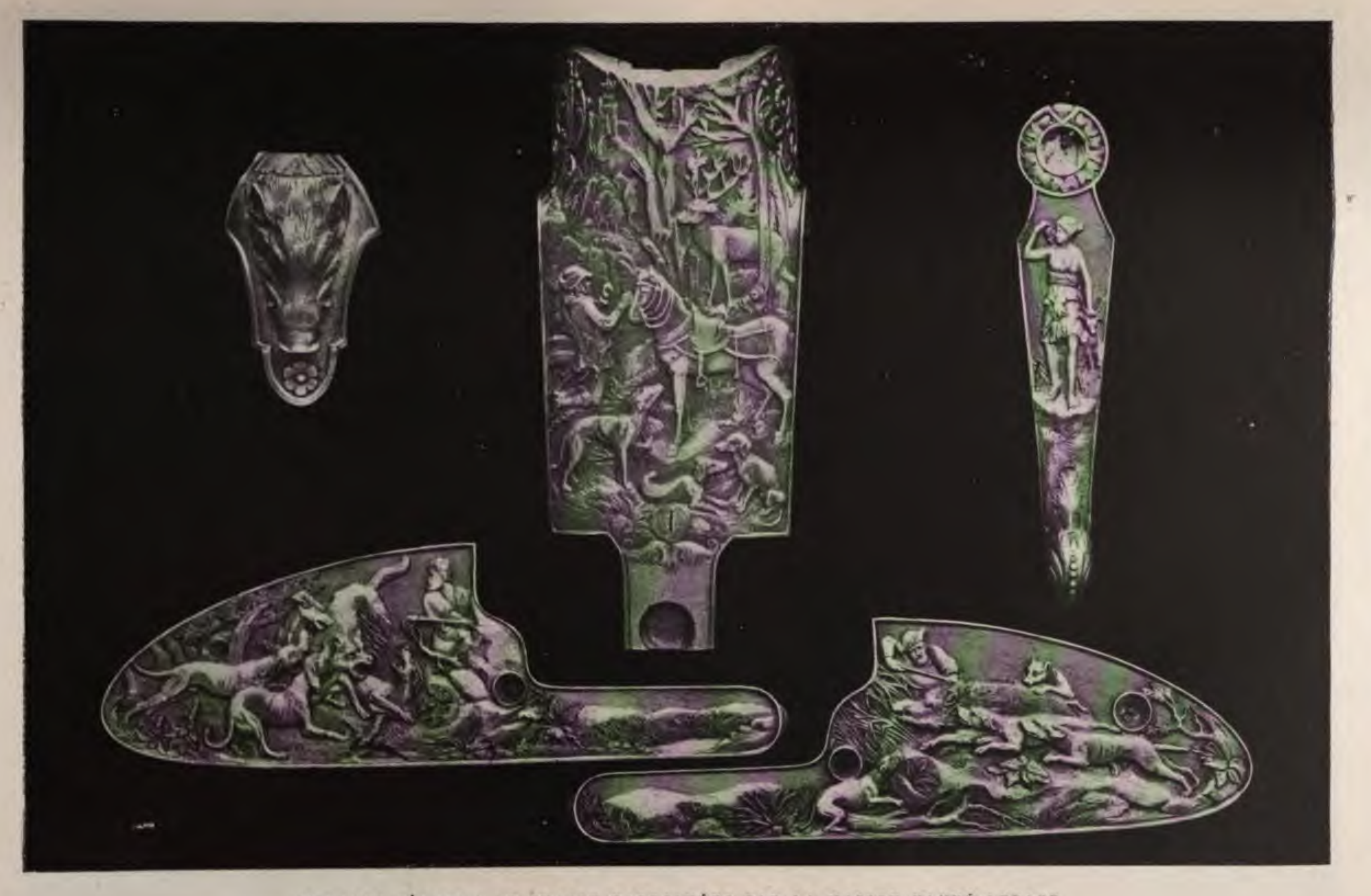
Le palais du Trocadéro m'apparaît de trois quarts. Il n'est fait que pour être vu de face ou par derrière. Son profil est incorrect. C'est d'ailleurs le défaut des monuments modernes. Mais la plupart des anciens édifices, comme Notre-Dame et Saint-Pierre de Rome, sont beaux de tous côtés. C'est le privilège d'un beau corps nu de vieux marbre grec! Après avoir débarqué, je longe l'enceinte du palais du Trocadéro, parce que je veux avoir le bonheur rare d'y entrer par la grande porte. On pénètre d'ordinaire dans ce palais par des portes de service. La façade, qui semble n'avoir pas été faite pour être vue, est cependant grandiose. Un rien en ferait une grande œuvre, — de même qu'un coup d'ongle change toute la physionomie d'une figure modelée en cire. Je donne mon ticket. Ticket! Nous continuons à prendre à l'Angleterre ses mots de banque, d'industrie ou de langue chevaline. Le monde entier nous prend nos mots de guerre. Une langue universelle se forme — un nouveau *maltais*. L'étude du français et du latin ne suffit plus. Nos fils doivent apprendre les langues étrangères pour comprendre ce *maltais!*



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — LE BALLON CAPTIF GIFFARD.
Vue d'ensemble du mécanisme.
Dessin de Férat. — (Bibliothèque nationale.)



INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.
LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON ET LES INVITÉS DANS LA RUE DES NATIONS.
D'après un dessin de LIX. — (Bibliothèque nationale.)



PLAQUES D'ARMES DE CHASSE FABRIQUÉES PAR LA MAISON FAURÉ-LEPAGE.
(D'après une photographie appartenant à M. Fauré-Lepage.)



LA CATASTROPHE DE LA RUE BÉRANGER.
La recherche des victimes dans la nuit du 14 mai.
D'après un dessin de Vierge. — (Bibliothèque nationale.)



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.
ase en porcelaine de la maison Lahoche.
D'après un dessin de Léon PARENT.

Voici le péristyle. Huit belles colonnes en marbre du Jura. C'est très puissant. On a, cette fois, choisi des matériaux français. Construire un palais avec des matériaux et dans un style français, — c'était le devoir. Il n'a pas été tout accompli. La première impression est l'étonnement. C'est assyrien, ou mauresque, ou byzantin, mais c'est haut! On ne peut prendre aussitôt la mesure de cette énorme chose qu'on voit. Ce n'est pas tant le monument qui semble grand que l'homme qui paraît petit à ses pieds! Ce n'est là le style d'aucune époque, quoique ce soit celui de toutes les écoles. Magnifique quand on le voit de loin pendant le jour, le monument du Trocadéro, vu le soir du haut d'une fenêtre de l'École militaire, est assurément bizarre. La silhouette blanchâtre qui se profile dans la buée sombre ressemble, avec ses deux minarets, à un immense bonnet d'âne, avec ses deux grandes oreilles...

(Revue de France.)

La grève typographique.

(26 mars 1878.)

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle.

Vendredi dernier, Paris a failli s'éveiller sans journaux. La grève des ouvriers typographes s'était déclarée la veille, et l'alarme a d'abord été chaude. Dans le premier moment, on a cru que la pièce entière allait être condamnée à faire relâche. Puis on s'est dit que le mal serait heureu-

sement restreint, et les experts, en prenant des airs d'importance, ont expliqué aux gens inquiets que les imprimeries parisiennes renfermaient un assez grand nombre de *sarrazins*, c'est-à-dire d'ouvriers qui ne font pas partie de la Société typographique et n'ont pas à en recevoir le mot d'ordre, pour assurer la composition de la majorité des journaux.

Enfin l'on a su que la grève était circonscrite aux ouvriers de *labeur*, et Paris a poussé un soupir de soulagement en apprenant qu'il est menacé tout au plus d'avoir à attendre ses livres, mais non ses gazettes.

La plupart des Parisiens auront gagné à cet épisode d'être initiés à l'argot typographique. Ils savent maintenant ce que c'est qu'un *sarrazin*, un *tableautier*, un *homme de conscience*, un ouvrier de *labeur*, un *journaliste*. Ils raisonnent sur les fonctions du prote et du metteur en pages; on entend parler dans les cafés et devant les comptoirs des marchands de vins de lever la lettre tout comme s'il s'agissait de lever le coude.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — BAROMÈTRE-THERMOMÈTRE EN BUIS.
Sculpté par M. BEURDELEY fils.

Paris sans journaux! Avez-vous jamais songé à tout ce que représentent ces trois mots? Un jour, à Chantilly, retentit, comme un coup de tonnerre, ce cri désastreux : « La marée manque! » et Vatel se passa au travers du corps l'épée qui lui servait à embrocher ses volailles. Figurez-vous qu'un jour Paris entende à son réveil ou à son coucher cette clameur sinistre : « Les journaux manquent! » Ah! ce serait bien autre chose, vraiment! car les journaux constituent, avec les théâtres, toute la nourriture intellectuelle des neuf dixièmes des Parisiens, et deux fois par jour ces bouillons Duval de la presse servent à une clientèle innombrable, qui se passerait plutôt de Corneille et de Bossuet que du *Figaro* ou du *Petit Journal*, un repas à prix fixe, proportionné à tous les appétits, approprié à tous les estomacs, où le rôti est figuré par une anecdote, comme dans le repas de Mme Scarron, et où le potage du bulletin politique, le bouilli de l'article de fond, le relevé de la polémique alternent agréablement avec l'entremets du feuilleton et les des-

serts assortis de la chronique, des nouvelles à la main et des faits divers.

Paris a prouvé, pendant le siège, qu'il pouvait vivre sans petits pois et sans primeurs. Il a prouvé aussi qu'il pouvait, à la rigueur, pousser l'héroïsme jusqu'à vivre à peu près sans théâtres, mais à la condition de se rattraper sur la presse quotidienne. A mesure qu'un nouveau spectacle fermait, il naissait deux ou trois chiffons de papier pour le remplacer. On peut se représenter Paris sans la colonne, — nous l'avons vu; Paris sans les Tuileries et l'Hôtel de Ville, — nous le voyons; Paris sans les théâtres, — cela se voit une fois par an, le vendredi saint, et cela s'est renouvelé aux époques les plus aiguës du siège et de la Commune. Mais on ne peut se représenter Paris sans journaux. Ce qui tue le reste est précisément ce qui fait pulluler la presse, ce qui en triple et en décuple l'inépuisable fécondité.

Quoi! les kiosques fermés, les tables des cafés veuves de leurs feuilles et de leurs planchettes, les boulevards dépouillés de cette animation particulière qu'y répandent, à quatre heures du soir, les flots d'acheteurs qu'on voit ensuite s'éparpiller et stationner sur les trottoirs, le nez dans leur journal, consultant le cours de la Bourse ou le compte rendu de la Chambre, avec une variété de postures et d'expressions à tenter tous les crayons des Grandville, des Daumier, des Cham et des Bertall, est-ce que c'est possible, et parvenez-vous à vous mettre cela dans la tête?

Non. Le jour où Paris se passera de journaux, c'est que Paris sera mort. Que les typographes essayent donc, pour voir, de ne plus imprimer *le Rappel*, *la Marseillaise*, *la Lanterne*, et les faubourgs se lèveront contre ces tyrans; s'il y a une révolution à Montmartre, on fera des barricades à Belleville, et la Société typographique pourrait bien, ce jour-là, fournir son contingent d'otages.

BERNARDILLE.

(*Esquisses et Croquis parisiens.*)



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — LA NUIT.
Gravé par SAINT-ELME GAUTHIER.

Exécution de Barré et de Lebiez.

Le 7 septembre 1878, on exécutait Barré et Lebiez.

Barré s'était couché de bonne heure et sommeillait à peine. Il s'attendait à son exécution. A minuit, il avait remis au directeur de la Roquette un long mémoire adressé à ses parents, et il avait déclaré à ses gardiens qu'il ne se coucherait pas, parce qu'il pressentait qu'il serait exécuté le matin.

Lorsqu'on ouvrit sa cellule, il était à moitié assoupi. « Aimé-Thomas Barré, du courage, lui dit le directeur... du courage! »

Un tressaillement nerveux agita tous ses membres. Il ne répondit rien et se mit à s'habiller d'un air égaré. Quand il eut passé son pantalon, il demanda si on ne pourrait pas lui donner un peu de vin. L'abbé Crozes s'empressa de lui en apporter un verre qu'il avala d'un trait. Les couleurs revinrent à ses pommettes pâles.

« — Maintenant, murmura-t-il, je fumerais bien une cigarette. »

On lui en donna une toute faite. Il l'alluma et se mit à examiner ses papiers, placés dans le tiroir de la table en bois blanc, qui meublait sa cellule. Il les compulsa lentement, en apparence pour y faire un choix; en réalité, c'était pour gagner du temps.

Au bout d'un instant, cependant, il se décida à



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — PIANO D'ÉRARD.

D'après une photographie. — (Collection Ch. Simond.)

remettre au directeur une lettre; puis il donna ce qu'il lui restait d'argent à l'abbé Crozes.

« — Vous savez pour qui c'est, n'est-ce pas? » lui dit-il.

Lebiez avait tellement la conviction d'être envoyé à la *Nouvelle*, qu'il avait prié un des gardiens de lui faire de la monnaie de cinq francs, craignant, disait-il, de ne pas pouvoir la changer sur le bateau.



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.

Siège exposé par la maison Mazaroz.

Il avait joué aux cartes jusqu'à deux heures du matin. Puis il avait pris un livre, l'*Histoire des Navigateurs*, et avait lu jusqu'à trois heures.

Il y avait à peine deux heures qu'accablé par la fatigue, il s'était endormi.

« — Lebiez... » dit le directeur.

Lebiez ne bougea pas. Il fallut qu'on le secouât pour le tirer du sommeil de plomb dans lequel il était plongé.

— « Ah! ah! ah! » dit-il sur trois tons différents, regardant les assistants.

Le directeur prononça la formule usitée. Lebiez sauta en bas du lit, s'habilla rapidement et se mit, lui aussi, à ranger ses papiers.

« — Voulez-vous fumer? Voulez-vous un peu de vin? » lui demanda-t-on.

« — Non, rien, merci. »

En relevant la tête, il aperçut l'abbé Latour. Il lui fit signe de



POLYEUCTE.

Rôle de *Polyeucte*.

D'après le costume original.

(Bibliothèque de l'Opéra.)



THÉATRE DE L'OPÉRA
Guillaume Tell (2e acte). — Le serment du Grütli.
D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

s'approcher et l'embrassa à plusieurs reprises. A ce moment, Barré passait devant la cellule de Lebiez, fumant machinalement sa cigarette qu'il avait rallumée deux fois pendant son entretien avec l'aumônier.

On le livra à M. Roch pour la toilette. Comme l'exécuteur voulait le ligoter :

— Oh ! ne me faites pas de mal, dit-il ; je vous promets que je ne me débattrai pas. »

M. Roch l'attacha, en effet, avec beaucoup de précautions. Néanmoins, le contact de la corde le fit défaillir.

— « Encore du vin ! du vin ! » râla-t-il.

On lui plaça le verre aux lèvres. Il but avidement. Puis :

Polyeucte, rôle de PAULINE
D'après le costume original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Polyeucte, rôle de FÉLIX
D'après le costume original.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



ROSITA MAURI
première danseuse de l'Opéra.
(D'après un portrait.)
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Rosita-Isabel-Lunada Mauri, née à Reuss, près Barcelone (Espagne), le 15 sept. 1856, débuta à l'Opéra, sous la direction de Halanzier, en 1878, dans la Païenne de *Polyeucte*.



SOPHIE CROIZETTE
de la Comédie-Française.
(D'après une photographie.)

Sophie-Alexandrine Croisette, dite Croizette (Mme Jacques Stern), née à Saint-Pétersbourg en 1848, morte à Pau en 1901, débuta à la Comédie-Française en 1870 et fut nommée sociétaire en 1873. Elle renonça au théâtre en 1892.

— « Je voudrais bien encore une cigarette, » demanda-t-il.

Mais M. Baron fit un signe. Pendant toutes ces lenteurs de Barré, la toilette de Lebiez avait été faite. On ne voulait pas prolonger l'agonie de ce malheureux, qui ne devait passer que le second, et qui attendait.

On se mit en marche.

A ce signal : « Sabre en main ! » la porte de la Roquette s'ouvrit pour laisser passer le condamné.

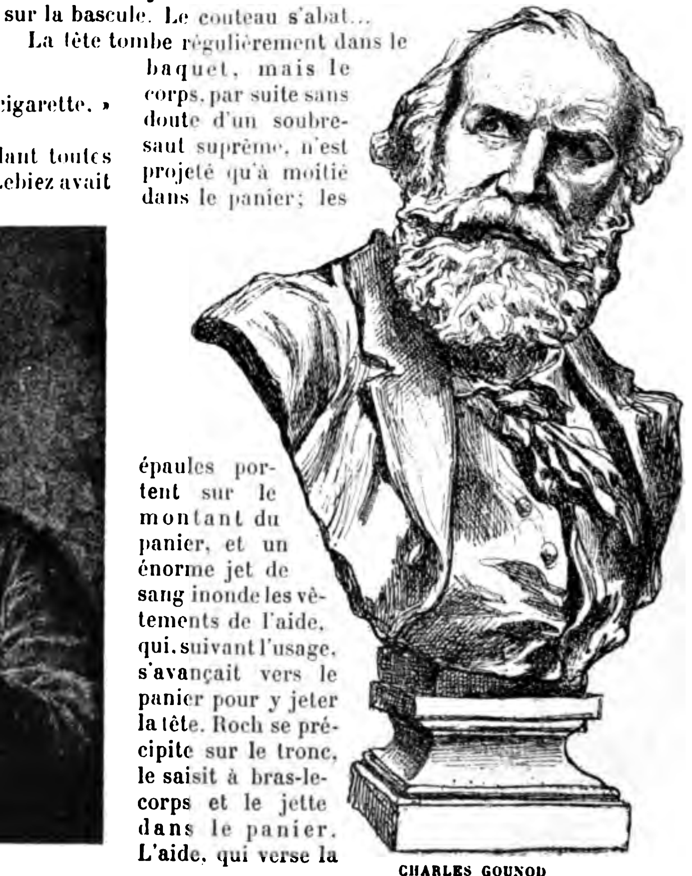
Barré avait perdu toute son énergie ; chaque pas qu'il faisait vers l'échafaud augmentait sa défaillance. A mi-chemin, il s'affaissa. Si on ne l'avait pas soutenu solidement, il tombait à terre.

On l'enlève. L'abbé Crozes l'embrasse. On le jette sur la bascule. Le couteau s'abat...

La tête tombe régulièrement dans le baquet, mais le corps, par suite sans doute d'un soubresaut suprême, n'est projeté qu'à moitié dans le panier ; les épaules portent sur le montant du panier, et un énorme jet de sang inonde les vêtements de l'aide, qui, suivant l'usage, s'avançait vers le panier pour y jeter la tête. Roch se précipite sur le tronc, le saisit à bras-le-corps et le jette dans le panier. L'aide, qui verse la



HARPIGNIES
Peintre paysagiste, né en 1829, débuta au Salon de 1853.
(D'après un portrait.)
(Collection de *l'Art*.)



CHARLES GOUNOD
Buste de Carpeaux. — (Collection de *l'Art*.)

Gounod, né à Paris en 1818, mort en 1893, donna à l'Opéra *Polyeucte* en 1878.



HÔPITAL TENON

D'après une photographie de F. Roche.

Rue de la Chine, 2, contient 888 lits; commencé en 1870, il fut inauguré en 1878. Un pavillon est réservé aux femmes en couches, un autre à la chirurgie infantile.

tête, est souillé de sang, le montant qui touche le panier en ruisselle et la bascule elle-même en est teinte.

Lebiez, qui suivait, aperçut cette scène horrible. Il entendit le bruit du choc.

Il eut un éblouissement à son tour; mais, avec une volonté de fer, il se remit en se disant à mi-voix :

— « Allons! allons! »

A l'avant-greffe, il s'était livré aux aides et s'était laissé garrotter par eux sans faire entendre la moindre plainte, sans manifester la moindre faiblesse. Et de lui-même il s'était mis à marcher vers la guillotine dont on avait rapidement relevé le glaive.

Arrivé à quelques mètres de l'échafaud, l'abbé Latour lui présenta le crucifix qu'il baisa. Le prêtre à son tour l'embrassa.

Les exécuteurs le saisirent :

— « Adieu, messieurs, » dit-il d'une voix forte.

Lorsque l'abbé Latour se retira, Lebiez vit la bascule couverte du sang de son ami. Son visage trahit une crispation de dégoût.

Puis le couteau tomba pour la seconde fois...

Abbé Georges Moreau.

(Le Monde des prisons.)



HÔPITAL LAENNEC

D'après une photographie de F. Roche.

Situé rue de Sèvres, 42, contient 623 lits; il a été fondé en 1634 comme hospice pour les incurables des deux sexes. On y soigne les maladies aiguës et les maladies chroniques. En 1878, il a pris le nom du médecin Laënnec.

La clôture de l'Exposition

L'Exposition de 1878 a été un succès énorme, non comme résultat financier, car il n'y a eu que 17,500,000 francs de recettes pour 55,000,000 de dépenses, mais succès moral, attestant aux yeux de toute l'Europe notre relèvement dans tous les domaines.

Le gouvernement s'est chargé de tout avec un simple appoint de 6 millions fournis par la Ville, et, une fois de plus, la France s'est trouvée assez riche pour

payer sa gloire. Tout ne disparaît pas de ces magnificences que pendant six mois le monde entier est venu admirer. Les 16 millions de visiteurs en ont emporté le souvenir, qui restera durable, de notre activité industrielle et commerciale.

Quant aux Parisiens, à part l'élévation du prix des denrées, qui ne baissera certainement pas pour revenir à son taux normal, ils y gagnent un palais, le Trocadéro.

L'édifice donne lieu, comme toute l'architecture moderne, à des critiques et il se peut bien que, quelque jour, il inspire à Victor Hugo une description pareille à celle du gâteau de Savoie qu'est pour lui le Panthéon, de cette autre pâtisserie qu'il a remarquée dans le palais de la Légion d'honneur ou des deux flûtes qu'il a découvertes dans les tours de Saint-Sulpice. Le Trocadéro — en admettant qu'on le blague un peu, — résistera à ces railleries et la pièce montée sur les hauteurs de Passy vivra plus longtemps que le siècle.

Le maréchal a clôturé dignement l'Exposition et son discours, chose rare, a rencontré l'approbation unanime. Après avoir dit que l'idée même d'une exposition si peu de temps après nos malheurs était un défi à la mauvaise fortune, une sorte de gageure qui avait été gagnée et une preuve éclatante de nos dispositions pacifiques, le chef de l'Etat a fait valoir, avec un légitime orgueil, « la solidité de notre crédit, l'abondance de nos ressources, la paix de nos cités, le calme de nos populations, l'instruction et la bonne tenue de notre armée, aujourd'hui reconstituée, » et il a terminé par un appel chaleureux « à l'esprit de concorde, au respect absolu des institutions et des lois, à l'amour ardent et désintéressé de la Patrie ».

Anonyme.



AUGUSTE AU TOMBEAU D'ALEXANDRE

Prix de Rome. — Premier prix de peinture de 1878. — Tableau de Schommer.

(École des Beaux-Arts.)



GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS, 1878. — THURIO
monté par Tom Cannon.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)



POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DE MÉDECINE
D'après un dessin de G. JANET.
(Bibliothèque nationale.)



LE VIEUX PARIS. — IMPASSE BRIARE
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

Le cul-de-sac Briare aboutissait, sous Louis-Philippe, près de la rue Coquenard, qui est devenue la rue Lamartine. A peu près au même endroit, se trouvait autrefois la barrière Rochechouart.



LE VIEUX PARIS. — RUE VICTOR-MASSÉ, HÔTEL DU N° 9
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

Le n° 9 de cette rue, anciennement rue de Laval, est un intéressant hôtel du dix-huitième siècle. La rue ne prit son nom actuel qu'après la mort du compositeur Victor Massé (1881), qui habitait le n° 1 de la cité Frochot. Les habitants de la rue de Laval protestèrent vivement contre le changement de nom.



LE VIEUX PARIS. — PALAIS DE L'INDUSTRIE

(Champs-Élysées.)

Érigé pour l'Exposition universelle de 1855, et démoli pour l'Exposition universelle de 1900.



LE VIEUX PARIS. — RUE SAINT-VINCENT

Cette rue est l'une des plus pittoresques du vieux Montmartre.



RUE VICTOR-MASSÉ, N° 26

A droite de cet hôtel est l'entrée de la cité Frochot; elle doit son nom au premier préfet de la Seine, qui administra Paris de 1800 à 1812.



LE VIEUX PARIS. — L'ARC DE TRIOMPHE

(Avenue d'Iéna.)

Dessin d'après photographie par L. Paren



LE VIEUX PARIS. — VIEILLES MAISONS RUE FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, N° 160

Ces maisons faisaient partie de l'ancien village du R



LE VIEUX PARIS. — RUE D'ABBEVILLE.

Cette rue a été transformée, et l'aspect qu'elle offre ic n'existe plus.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1878

Janvier.

3. — A l'occasion du jour de l'an, Victor Hugo écrit à M. Berthier, président du conseil d'administration des Omnibus, pour donner par son intermédiaire 500 francs aux conducteurs et aux cochers des deux lignes (Place de l'Étoile au Trône — Batignolles, Jardin des Plantes) qu'il fréquente habituellement.

6. — Ouverture au Pavillon de Flore de **l'Exposition d'art contemporain** du Musée des arts décoratifs.

13. — **Funérailles civiles de Raspail.** Manifestation républicaine.

14. — **Manifestation bonapartiste** à l'occasion de la messe célébrée à Saint-Augustin pour le repos de l'âme de Napoléon III.

Février.

5. — Les voitures de la **Compagnie de transports parisiens** commencent à circuler dans Paris. (Cette compagnie se proposait de transporter dans Paris, à l'aide de boites disposées à l'arrière des voitures de la Compagnie des omnibus, des paquets de tout poids et de toute dimension. — Ce service fut interdit peu de temps après par la préfecture de police.)

6. — Première journée des **fouilles entreprises par M. Landau** dans un terrain lui appartenant, rue Nicole, vis-à-vis le marché Nicole.

Mars.

21. — **Grève des ouvriers de labeur** (typographes).

25. — **Le Crédit Lyonnais**, qui avait ses bureaux boulevard des Capucines, n° 6, **s'installe dans son nouvel hôtel**, boulevard des Italiens, n° 19.

27. — Visite du Comité des travaux historiques au cimetière gallo-romain (rue Nicole) découvert par M. Landau.

Avril.

6. — Hippolyte Buffenoir adresse à la préfecture de police la déclaration prescrite par la loi pour la fondation d'un nouveau journal, *le Père Duchêne*, dont le gérant, dit cette déclaration, « sera M. **Lebiez** (Paul-Louis), professeur de sciences à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques, 3. »

15. — **Découverte d'un petit sarcophage d'enfant dans le cimetière gallo-romain de la rue Nicole.** (La tête de l'enfant avait été couverte d'une couche de ciment qui formait un moulage parfait.)

Mai.

1er. — **Ouverture de l'Exposition universelle.**

6. — Bénédiction par l'archevêque de Paris de la nouvelle crèche fondée rue de la Glacière, 41.

14. — Vers huit heures du soir, **dans la rue Béranger**, écroulement de la maison n° 22 et d'une partie de la maison n° 20, par suite de **l'explosion** d'amorces au fulminate de mercure déposées **dans le magasin de jouets** qui était **situé au n° 22** (quinze personnes tuées, seize blessées). — **Anatole de la Forge** est nommé directeur de *la Presse*.

15. — **Inauguration de trois nouvelles salles au Musée de Cluny.**

23. — **Réception de Victorien Sardou** à l'Académie française.

24. — **Ouverture du Salon.** — Un jugement interdit à la salle de bal de la rue Saint-Honoré de porter le nom de Valentino.

30. — Célébration (sans le concours de l'État) du **centenaire de Voltaire**, mort le 30 mai 1778. — **Paul Dubois** est nommé **directeur de l'École des beaux-arts**, à la place de Guillaume. — L'avenue de l'Opéra et la place de l'Arc-de-Triomphe-de-l'Étoile sont éclairées pour la première fois (ce n'est d'ailleurs qu'un essai) à la lumière électrique.



GÉNÉRAL FAIDHERBE.
(1818-1889.)



DOCTEUR VULPIAN.
(1826-1888.)



MONSELET, romancier.
(1825-1888.)



HARPIGNIES
Artiste peintre.
(Né en 1829.)



HAVET
Philologue.
(1813-1890.)



DE BLOWITZ
Journaliste.
(Né en 1825.)

Juin.

2. — Création de l'œuvre de **l'hospitalité de nuit** (le premier asile est ouvert rue de Tocqueville). — Conférence du P. Hyacinthe au Cirque d'hiver.

4. — Inauguration du temple israélite de Neuilly, rue Jacques-Dulud, 42.

6. — **Inauguration de l'Hôtel Continental.** — A l'hôtel Drouot, première journée de vente de la bibliothèque Ambroise Firmin-Didot.

11. — **Ouverture d'un Congrès littéraire international** dans le local du Grand-Orient, rue Cadet.

12. — **Ouverture du nouveau théâtre des Nouveautés**, boulevard des Italiens, 28. — Pose de la première pierre du **Cercle de la Librairie.** — Le groupe de Mercié, *le Génie des Arts*, est posé sur la façade du Louvre qui regarde la Seine.

13. — A l'Académie française, **élection d'Henri Martin**, à la place de Thiers, **et de Renan**, à la place de Claude Bernard.

16. — Le **grand prix de Paris** est gagné par *Thurio*, cheval appartenant au prince Soltykoff.

17. — Banquet des délégués du Congrès littéraire international à l'Hôtel Continental.

27. — Fin des fouilles du cimetière gallo-romain de la rue Nicole.

30. — **Célébration à Paris de la fête de la Paix.**

Juillet.

8. — Condamnation aux travaux forcés de Martin, brocanteur, rue Saint-Lazare, qui avait assassiné, pour le voler, le garçon de recettes Sebalte.

14. — La fête du 14 juillet (comme fête politique) est interdite cette année. — Célébration **du centenaire de J.-J. Rousseau.** — A partir du 14 juillet, le public est admis à visiter gratuitement, tous les huit jours, le **foyer de l'Opéra**, de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi. Deux mille cartes sont distribuées chaque semaine. — Suppression de la claque à l'Opéra.

27. — Célébration de la **fête annuelle des sauveteurs.**

31. — **Condamnation à mort de Barré et Lebiez.**

Août.

1er. — Vente à l'hôtel Drouot du petit chapeau que portait Napoléon pendant la campagne de Russie. (Il est adjugé pour 175 francs au peintre Armand Dumaresq.)

2. — Le caissier principal de la **Banque de France** fait afficher dans les bureaux un avis dans lequel il menace de sévir contre les garçons de recettes « qui s'obstinent à porter des moustaches ».

5. — **Grève des cochers.** (Cette grève ne dura que quelques jours.)

12. — **Éclipse de lune**, visible à Paris.

Septembre.

3. — Célébration à Notre-Dame de **l'anniversaire de la mort de Thiers.**

4. — **Inauguration du buffet de l'Opéra** par le ministre de l'instruction publique.

6. — Du 6 au 15 septembre, le **chiffre des arrivées des étrangers** établi par la préfecture de police s'élève à 18,338. (Ce chiffre, pour une semaine, est le plus élevé.)

7. — **Exécution de Barré et Lebiez.**

Octobre.

1er. — Inauguration du **nouveau marché aux chevaux**, place du Danube.

19. — Assassinat de l'inspecteur de police Jean Delabre sur la voie publique. (Les meurtriers ne furent pas découverts.)

21. — **Distribution des récompenses aux exposants**, au Palais de l'Industrie.

26. — La plus forte recette de l'année à l'Opéra-

Comique, avec *l'Étoile du Nord* (8,409 fr. 50).

30. — Représentation gratuite au Théâtre-Français à l'occasion de la distribution des récompenses aux exposants.

Novembre.

1er. — Funérailles de Garnier-Pagès. Discours de Jules Simon. — On constate qu'il est venu à Paris, pendant l'Exposition 203,157 étrangers.

7. — Bénédiction de l'église Saint-Ferdinand-des-Ternes (restaurée) par l'archevêque de Paris.

11. — **Inauguration** de **la** nouvelle église de la rue Fontarabie.

14. — Élection de Taine à l'Académie française, à la place de M. de Loménie.

20. — Inauguration du nouvel hôpital Tenon à Ménilmontant.

Décembre.

16. — Albert Gigot est nommé **préfet de police.**

30. — Élection de Massenet à l Académie des beaux-arts, à la place de Bazin. (Son principal concurrent était Saint-Saëns.)

Monuments et Fondations.

Achèvement de la reconstruction du **pavillon de Marsan**, commencée en 1875 — de la **mairie du XIXe arrondissement** (Buttes-Chaumont), commencée en 1876 — du nouvel **Hôtel-Dieu**, commencé en 1868 — du **palais du Trocadéro** — du **parc de Montsouris** — du nouvel **hôtel du Crédit Lyonnais**, boulevard des Italiens, 19 (construit sur l'emplacement d'un bazar, les Galeries de Fer) — du **Temple israélite de Neuilly**, rue Jacques-Dulud, 42 — du nouveau **théâtre des Nouveautés** (construit, boulevard des Italiens, 28, sur l'emplacement des Folies-Oler).

Construction d'un **temple protestant à Belleville**, rue Julien-Lacroix — de la **bibliothèque de l'École de droit** — de **la passerelle de Passy.**

Ouverture de **l'Hôtel Continental.**

Dégagement de l'entrée de **la rue Notre-Dame-des-Victoires** du côté de la rue Montmartre.

M. Léon Landau découvre dans sa propriété de la rue Nicole un **cimetière gallo-romain** 160 fosses d'où on extrait environ 700 objets).

Le lycée Fontanes reçoit le nom de **lycée Condorcet.**

Premières applications du téléphone à Paris.

Morts accidentelles à Paris en 1878 : 1,531 personnes, dont 1,170 hommes et 361 femmes.

La vie de la rue.

Fermeture du **bal les Grands Pavillons**, chaussée Ménilmontant, 27.

Diorama des Champs-Élysées (Siège de Paris par les Prussiens, vu d'un bastion du fort d'Issy.)

Bolero-Star (théâtre-concert). — **Grand Concert Parisien. — Tivoli du Gros-Caillou.**

L'Hippodrome s'installe avenue de l'Alma.

L'orchestre tzigane à l'Exposition.

Chanson de l'année : *Coco dans le Trocadéro.*

Scie de l'année : *Cherchez le Chat.*

Beaux-Arts.

Salon de 1878 : *Les Foins*, par Bastien-Lepage. — *Milton aveugle dictant le Paradis perdu à ses filles*, par Munkacsy. — *Magdeleine* — *Le Christ mort*, par Henner. — *Mignon*, par Jules Lefebvre. — *Le Casque*, par Vollon. — *Panneau décoratif*, par Escalier. — *Céphale et Procris*, par Dampt. — *Christ*, par Injalbert. — *Samson trahi par Dalila*, par Hector Lemaire. — *Les Premières Funérailles*, par Barrias.

Exposition des œuvres de Daumier.

La vie littéraire.

Victor Hugo : *Le Pape.* — **Coppée** : *Le Naufragé.* — **Maxime du Camp** : *Les Convulsions de Paris.* — **A. Daudet** : *Le Nabab.* — **Émile Zola** : *Une Page d'amour.* — **E. de Saulnat et Martial Pothémont** : *Les Boulevards de Paris.*

7e édition du Dictionnaire de l'Académie.

Célébration du centenaire de Voltaire.

Souscription pour élever un **monument à Michelet.**

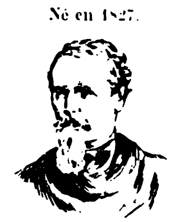
La Lanterne publie (décembre) les *Lettres d'un vieux petit employé* d'Yves Guyot contre la Préfecture de police.

Fondation du *Voltaire.*

Fondation de l'Association littéraire internationale.



LAMBERT DE SAINTE-CROIX
Homme politique.
Né en 1827.



GÉNÉRAL DE CHARETTE.
Né en 1832.



PAUL FÉVAL
Romancier
1817-1887



FRANÇOIS FLAMENG
Artiste peintre.
Né en 1856



GUSTAVE GUILLAUMET
Artiste peintre.
(1816-1887.)



ANT. VOLLON
Artiste peintre.
(1833-1900.)

Théâtre (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 1er janvier. **Worms** est nommé **sociétaire.** — 27 février. **Représentation de retraite de Bressant.** — 8 avril. *Les Fourchambault*, comédie en 5 actes, par Émile Augier.

Opéra. — 11 mars. **Début de Sellier** dans le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell.* — 16 sept. **Début de Mlle Mendès** dans le rôle de Siebel, de *Faust.* — 7 oct. *Polyeucte*, opéra en 5 actes, paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Gounod. — 27 déc. *La Reine Berthe*, opéra en 2 actes, paroles de Jules Barbier, musique de Victorin Joncières.

Opéra-Comique. — 27 janvier. *Le Char*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Paul Arène et A. Daudet, musique de Pessard. — 27 mai. **Début de Mlle Mézeray** dans le rôle d'Isabelle, du *Pré-aux-Clercs.* — 30 déc. *Suzanne*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Lockroy et Cormon, musique de Paladilhe.

Théâtre-Italien. — 9 avril. *Alma l'incantatrice*, opéra en 4 actes, paroles de de Lauzières, musique de Flotow. (Le Théâtre-Italien disparait cette année. La dernière représentation a lieu le 15 décembre. Le local qu'il occupait devient une maison de banque.)

Odéon. — 26 janvier. *Le Nid des autres*, comédie en 3 actes, par A. Scholl et A. d'Artois. — 1er mars. *Joseph Balsamo*, drame en 5 actes, par A. Dumas fils. — 21 sept. *La Fontaine des Beni-Menad*, comédie en 1 acte, en vers, par Ernest d'Hervilly. **Début de Mlle Sisos.** — 18 déc. *Les Deux Fautes*, comédie en 1 acte, en prose, par G. de Porto-Riche.

Vaudeville. — 1er mars. — *Les Bourgeois de Pont-Arcy*, comédie en 5 actes, par Victorien Sardou.

Gymnase. — 20 avril. *La Cigarette*, comédie en 1 acte, par Meilhac et Narrey. — 15 nov. *La Navette*, comédie en 1 acte, par H. Becque. — 10 déc. *L'Age ingrat*, comédie en 3 actes, par Pailleron.

Variétés. — 15 février. *Niniche*, vaudeville en 3 actes, par A. Hennequin et A. Millaud (gr. succès).

Palais-Royal. — 20 mars. *Les Vieilles Couches*, comédie en 3 actes, par E. Gondinet. — 6 mai. *Le Bouton de rose*, com.-vaud. en 3 actes, par Zola.

Porte-Saint-Martin. — 21 mars. *Les Misérables*, drame en 5 actes, par Charles Hugo.

Gaîté. — 18 mai. *Le Chat botté*, féerie en 3 actes, par Trefeu et Blum.

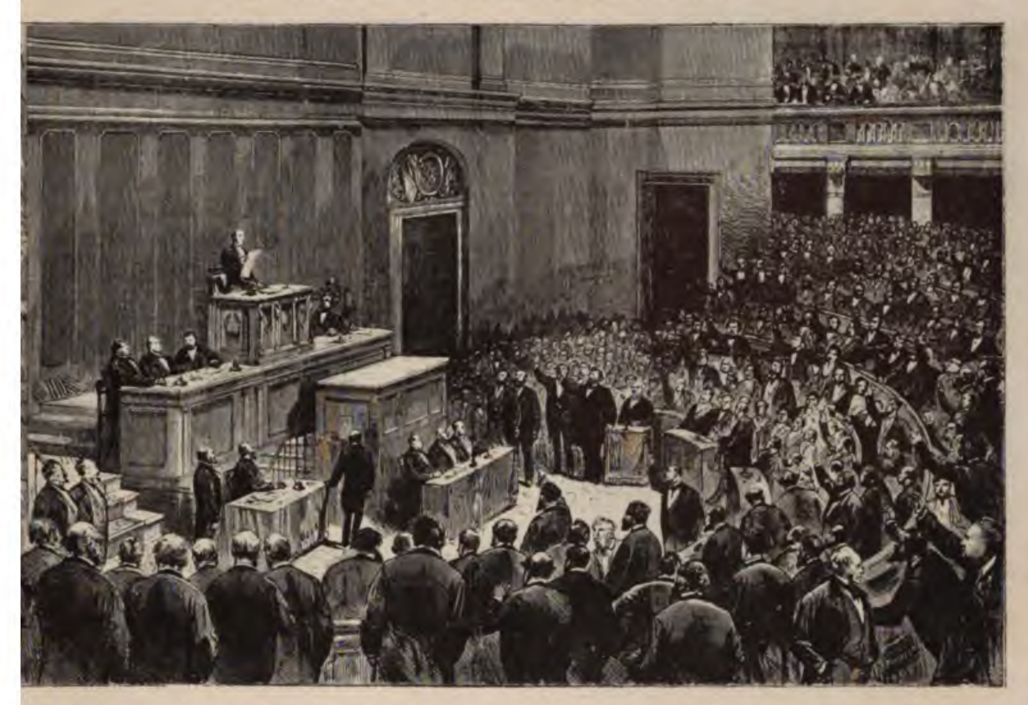
Renaissance. — 25 janvier. *Le Petit Duc*, opéra comique en 3 actes, paroles de Meilhac et Halévy, musique de Lecocq (grand succès).

Folies-Dramatiques. — 28 décembre. *Madame Favart*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Duru et Chivot, musique d'Offenbach.

Athénée-Comique. — 5 avril. *Le Cabinet Piperlin*, comédie en 3 actes, par Hipp. Raymond et Paul Burani.

Les morts de l'année.

Le chimiste **Raspail** (8 janvier). — Le physicien **A.-C. Becquerel** (19 janvier). — Le chimiste **Regnault** (19 janvier). — **Claude Bernard** (8 février). — L'éditeur **Poulet Malassis** (10 février). — **Émilie Guyon**, actrice du Théâtre-Français (17 février). — Le peintre **Daubigny** (20 février). — **De Loménie**, littérateur (3 avril). — **Denfert-Rochereau** (11 mai). — Le maréchal **Baraguey-d'Hilliers** (6 juin). — Le compositeur **Bazin** (2 juillet). — L'avocat **Clément Laurier** (sept.). — L'avocat **Léon Duval** (sept.). — **Garnier-Pagès** (31 oct.). — **Hippolyte Lucas** (nov.). — Le graveur en médailles **Barre** (déc.).



SSEMBLÉE NATIONALE. — M. LE PRÉSIDENT MARTEL PROCLAMANT L'ÉLECTION DE M. GRÉVY COMME PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
Photographie d'après une gravure sur bois. — (Cliché ROUSSET.)

1879

30 janvier, en dépliant leurs journaux du matin, les Parisiens apprennent que des difficultés se sont élevées entre le ent de la République et le ministère e : une crise gouvernementale est ouverte ; le maréchal de Mac-Mahon a donné sa démission ; l'Assemblée nationale est appelée à lui choisir un successeur. Dans la soirée, la foule, massée sur les boulevards, reçoit avec des acclamations la nouvelle de l'élection de M. Jules Grévy, par 563 voix sur 670 votants.



IVÉE DES AMNISTIÉS A LA GARE D'ORLÉANS
une gravure du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Le nouveau président s'installe immédiatement à l'Elysée, bien que la Constitution de 1875 ait fixé le siège du gouvernement à Versailles. Paris reconquiert ainsi son rang de capitale. Les Chambres n'y reviendront qu'en novembre.

Le cabinet Waddington inaugure la nouvelle présidence de la République par le dépôt d'un projet de loi d'amnistie partielle en faveur des condamnés de la Commune. La Chambre l'adopte le 21 février, le Sénat le 28. Aussitôt des comités de secours s'organisent dans tous les arrondissements; les journaux républicains ouvrent des souscriptions au profit des amnistiés qui vont rentrer en France. Une matinée littéraire, présidée par Victor Hugo et Louis Blanc, est donnée au Théâtre-Historique, le 28 mai. On y entend les deux Coquelin, Mounet-Sully, Lafontaine, Mmes Favart et Marie Laurent.



CHAM (LE COMTE AMÉDÉE DE NOÉ)
Caricaturiste, décédé le 6 septembre 1879.
(D'après une photographie de M. G. MULNIER.)

Le premier convoi des amnistiés, que le transport *le Var* a débarqués à Port-Vendres, arrive à Paris le 3 septembre, à quatre heures du matin. Trois mille personnes, pour la plupart des parents ou des amis, les attendent à la gare d'Orléans. Aucune manifestation politique : on a oublié le passé; ce sont des Français qui reviennent et à qui l'on rend la patrie.

Les convois se succèdent à des intervalles rapprochés. Le plus grand nombre des rapatriés est dans le dénuement le plus complet. On s'empresse de leur fournir des aliments, de l'argent, un logis. Le total des sommes recueillies, y compris les 100,000 fr. votés par le Conseil municipal de Paris, se monte à 234,661 francs, et l'élan ne se ralentit point. Paris se montre généreux sans réserve. D'ailleurs, ceux que l'on a assistés n'ont que des vêtements en lambeaux, pas de pain et pas d'abri.

Trois mois avant l'arrivée du premier convoi d'amnistiés, Paris avait reçu la nouvelle de la mort de l'ex-prince impérial, tué au Zoulouland. Un service funèbre est célébré pour le fils de Napoléon III, à l'église Saint-Augustin, le 26 juin, et a l'aspect d'une revue du parti de l'Empire. On y voit M. Rouher, le maréchal Canrobert, le baron Haussmann, M. Benedetti, l'avocat Lachaud, plusieurs douzaines d'anciens fonctionnaires du régime impérial. Quelques centaines de curieux assistent à ce défilé.

La préfecture de la Seine et le conseil municipal de Paris, qui avaient trouvé un refuge au palais du Luxembourg, après l'incendie de l'Hôtel-de-Ville, doivent céder la place au Sénat lorsque le retour des Chambres à Paris a été décidé. L'Etat met à leur disposition la partie des Tuileries connue sous le nom de pavillon de Flore. Mais avant d'y entrer, l'administration préfectorale est dans l'obligation de faire déguerpir une foule de ménages qui habitaient sans droit l'immeuble national, et toute une cavalerie que, sans droit aussi, d'influents personnages avaient installée dans les anciennes écuries impériales, destinées à devenir les locaux de la caisse municipale.

Avant de quitter le Luxembourg, le conseil municipal adopte, sur le rapport d'un de ses membres les plus éminents, Viollet-le-Duc, le plan de décoration artistique de l'Hôtel-de-Ville, l'érection de la statue d'Etienne Marcel, près de la maison commune, et celle de la statue de la République, coiffée du bonnet phrygien, sur la place du Château-d'Eau. D'accord avec le préfet de la Seine, M. Herold, il donne à des avenues, boulevards et rues de Paris le nom de Diderot et les noms républicains de Hoche, Kléber, Ledru-Rollin.

Le nom de Lakanal n'est pas oublié. La veuve du conventionnel vit encore à cette époque. Le conseil municipal lui envoie copie de sa délibération, et elle répond par une touchante lettre de remerciements.

Notons, rapidement et sans ordre, les faits divers de l'année. Deux réceptions à l'Aca-



H. DE VILLEMESSANT
Directeur du *Figaro*, décédé le 11 avril 1879.
(D'après une photographie de NADAR.)



SALON DE 1879. — UN COIN DE BERCY PENDANT L'INONDATION
(Dessin de Luigi Noir, d'après son tableau. Gravure de A. Lepère.)



H. DAUMIER
Dessinateur, décédé le 13 janvier 1879. — (Portrait-charge par E. Carjat.)

démie française : celles de Renan et de Henri Martin. La dernière est renvoyée du 29 mai au 28 novembre, M. Emile Ollivier, qui devait recevoir l'auteur de l'*Histoire de France*, ayant refusé de modifier certains passages de son discours concernant M. Thiers. Mentionnons encore l'inauguration de la statue de Berryer dans la salle des Pas-Perdus du Palais de justice. L'éloge du grand orateur est prononcé par le duc de Noailles, au nom de l'Académie française, M. de Larcy, au nom du parti légitimiste, et Me Nicollet, bâtonnier, au nom du barreau de Paris. On s'amuse beaucoup le 20 mars, à la mi-carême; il y a une recrudescence de masques sur les boulevards.

Les médailles d'honneur du Salon échoient, pour la peinture, à M. Carolus Duran, auteur d'un superbe portrait de femme; pour la sculpture, à M. de Saint-Marceau. Pour la gravure, le prix du Salon est accordé à M. François Flameng, qui a exposé *le Banquet des Girondins*.

Le 8 juin, après une lutte

des plus émouvantes, *Nubienne*, montée par Hudson, emporte le grand prix de Paris avec un gain d'une encolure sur Salteador.

Le théâtre de cette année est brillant : au Château-d'Eau, un drame patriotique, *Hoche;* à l'Ambigu, un drame tiré de l'*Assommoir*, de Zola; aux Français, l'*Étincelle*, de Pailleron. Le temps est aux reprises : à la Comédie-Française, *Ruy-Blas;* à la Porte-Saint-Martin, *la Dame de Monsoreau*; sur la même scène, *les Mystères de Paris;* au théâtre des Nations, *Notre-Dame de Paris*. L'Opéra-Comique, de son côté, redonne *Roméo et Juliette*, de Gounod, avec Mme Isaac et Talazac, et *la Flûte enchantée*, de Mozart. En juillet, M. Vaucorbeil cède à M. Halanzier la direction de l'Académie nationale de musique. Au risque de provoquer un scandale, Pasdeloup n'a pas hésité, le 20 avril, à faire exécuter, à son concert, le premier acte de *Lohengrin*, de Wagner, dont le nom, depuis 1870, est impopulaire. Le 21 mai, splendide matinée au Trocadéro au profit des inondés de Szegedin. A la fin de l'année, la presse organise un grand festival au bénéfice des inondés de Murcie et des pauvres de Paris. Un journal illustré, *Paris-Murcie*, fait fureur : il contient des articles de Victor Hugo, Dumas fils, Jules Simon, Octave Feuillet, Augier, Gounod; des dessins de Meissonier, Gustave Doré, Cabanel, Carolus Duran, Detaille, Gérôme.

ALEXANDRE DUMAS FILS

D'après un tableau de Meissonier. — (Collection de *l'Art*.)

Au comment de décembre, la température baisse tout à coup. Le froid devient bientôt intense. La neige tombe à gros flocons. Le 9 décembre, le thermomètre descend à 23°,9 au-dessous de zéro, le point le plus bas relevé au cours du siècle. Dès le 10 décembre, la Seine est prise entre le pont au Change et le pont Royal. Le 14, on installe sur la place de l'Opéra des braseros où les passants, riches et pauvres, se chauffent. Les glaçons qui courent le fleuve font le bloc. Dans les rues, la neige se durcit au point qu'il faut la hache pour se frayer un chemin. Le Parisien, toujours gavroche, organise des rondes et des petits commerces sur la bande de glace qui unit les deux rives en s'étendant du pont d'Austerlitz au pont des Invalides, et les camelots crient, sous la troisième arche du pont des Arts, le *Globe*, un nouveau journal de huit pages bourrées de dépêches. Le 23 décembre, le temps se radoucit; le 29, il dégèle; le 31, on fête la Saint-Sylvestre sous les parapluies, pour se garantir de la neige fondue qui ruiselle des toits.

1879 n'a pas de trêve des confiseurs. Le ministère fond avec la neige. C'est une occasion de lazzi et de calembours. On attend sans trop d'anxiété le nouveau cabinet que va s'offrir le président pour ses étrennes.

L icien Delabrousse.



L'HIVER DE 1879 A PARIS. — LA JOURNÉE DU 9 DÉCEMBRE
D'après une eau-forte de l'époque.

LES ÉCHOS DE PARIS

e verglas des 22, 23 et 24 janvier 1879.

ENDANT cet hiver si froid et si prolongé de 1878-1879, un phénomène s'est produit, dont de mémoire d'homme on n'avait jamais xemple.



'HOSPITALITÉ DE NUIT POUR LES FEMMES
La salle des lits de camp.
rès un dessin du temps. — (Bibliothèque nationale.)

Le 22 janvier, vers dix heures du matin, aux environs de Paris, le thermomètre marquant 3 degrés au-dessous de zéro, une pluie froide commença à tomber et dura, sans discontinuer, jusqu'au lendemain dix heures du soir, c'est-à-dire pendant trente-six heures. L'eau, gelant au fur et à mesure de sa chute et de son arrêt par un obstacle quelconque, n'arrivait au terme de sa course que pour geler immédiatement au lieu de s'écouler en gouttelettes. De là une accumulation extraordinaire, non de givre ni de gelée blanche, mais de glace dure, à contours arrondis et transparents, qui a causé des dégâts considérables, notamment dans la forêt de Fontainebleau. Par son aspect pendant la gelée, a dit un garde général, la forêt ressemblait à une immense exposition de cristallerie.

Des branches de toutes dimensions, des arbres entiers ont cédé sous le poids de la glace et se sont brisés ou ont été arrachés, là où un sol sablonneux n'offrait pas à leurs racines une résistance suffisante. On a vu un arbre de 37 mètres de hauteur, mesurant 2m,20 à sa base, qui était rompu à 4m,50 au-dessus du sol. On évalue à 150,000 mètres cubes la quantité de bois qui a été brisé, et la perte des plantations de pins aux deux tiers du nombre des arbres. On estime que l'œu-



LE VIEUX PARIS. — BOULEVARD BONNE-NOUVELLE.
LE POSTE DE POLICE.
D'après une eau forte de Martial Potémont.
(Collection V. Prouté.)

vre de reboisement de certains cantons se trouve retardée de trente ans. Quand le dégel a commencé, on n'a pas eu à constater de nouveaux ac-



BOULEVARD SAINT-MARTIN
THÉATRES DE LA RENAISSANCE ET DE LA PORTE SAINT-MARTIN
D'après une eau forte de Martial Potémont.
(Collection V. Prouté.)

cidents pour les arbres à feuilles caduques; mais pour les arbres à feuilles persistantes, la glace qui restait entre elles les différentes têtes ayant fait [illegible] les branches ont été entraînées par le poids qui surchargeait la tête et se sont rompues.

Les animaux eux-mêmes n'ont pas été à l'abri de cet ensevelissement dans la glace. On a trouvé en campagne des alouettes rivées dans le verglas par les pattes ou par le plumage.

(Almanach du Magasin pittoresque.)

La Messe de mort du Prince impérial.

La messe, à Saint-Augustin, dite hier, jeudi, 26, pour le malheureux Prince, a dépassé tout ce qu'on pouvait attendre, pour le nombre des assistants, leur recueillement, leur douleur, l'impression imposante de la cérémonie.



LE VIEUX PARIS. — PRISON SAINT-LAZARE
FAUBOURG SAINT-DENIS
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Ch. Simond.)

Cette prison occupe les bâtiments de l'ancien monastère de ce nom, qui existait au quatorzième siècle. Elle fut reconstruite au seizième siècle par saint Vincent de Paul, qui y mourut en 1660.

Quel spectacle! Cette foule immense, qui emplissait l'église, qui encombrait les marches du perron, la vaste place, le boulevard des deux côtés, les rues adjacentes, cette pompe que l'église déploie pour les cérémonies solennelles, ces lampadaires allumés dans la nef, cet autel étincelant de lumières, — attendaient-ils donc un souverain? Allait-il entrer triomphant, au bruit d'un orchestre retentissant, des applaudissements et des exclamations de tout un peuple, s'avancer au milieu de spectateurs inclinés sur son passage, et s'agenouiller au pied de l'autel, pour remercier le Dieu des miséricordes de l'avoir ramené dans sa patrie, souverain et sauveur de la France?

Non! non! toute cette pompe, ces milliers d'hommes, cet éclat de lumières, c'était pour célébrer, pour honorer sa mort; et ce n'étaient pas des acclamations de joie qui devaient retentir, mais les sanglots et les gémissements d'un peuple prosterné. Et, à cette pensée, qui sans doute ve-



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Inspecteur des voitures de place.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Débardeur.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Marchand de volailles.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Marchande de noix.

nait à tous, les sanglots éclataient, et l'on ne voyait que des visages attendris, des yeux mouillés et des larmes couler.

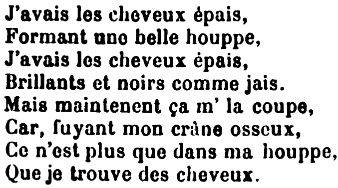
Mais ce fut une bien autre impression encore quand commença ce terrible *Dies iræ*, le plus beau chant que l'homme ait jamais trouvé pour exprimer sa terreur, son deuil, sa supplication et sa prière. Des éclats de trompettes vibrant tout à coup déchirèrent l'air et l'église en fut remplie comme du retentissement de la foudre; tout fit silence devant cet appel effroyable qui semblait la voix des trompettes du jugement dernier, faisant se lever les morts de leurs tombeaux; chacun reçut un ébranlement, à la fois dans son cœur et dans son corps, on se sentit secoué comme par une force surnaturelle, et toute cette assistance, pressée, recueillie et désolée, se mit à gémir, à pleurer et à sangloter, sans pouvoir se retenir, et courba la tête, écoutant comme son arrêt et sa condamnation ces paroles sublimes et effrayantes du chant de mort : « *Jour de colère, où le monde tombera en poussière, et où le Juge éternel viendra juger les actions des hommes.* »

FIDUS.

(*Histoire de dix ans.*)

Souvenir et Regret.

AIR : *Commissaire... commissaire* (de Béranger).



J'avais les cheveux épais,
Formant une belle houppe,
J'avais les cheveux épais,
Brillants et noirs comme jais.
Mais maintenent ça m' la coupe,
Car, fuyant mon crâne osseux,
Ce n'est plus que dans ma houppe,
Que je trouve des cheveux.

Oui, je baisse, (*Bis.*)
Mes amis, je le confesse,
Oui, je baisse. (*Bis.*)
Cré mâtin,
J' deviens crétin.

J'avais un œil plein de feu,
Perçant, vif, ardent, espiègle,
J'avais un œil plein de feu
Qui rendait l'aigle envieux;
Mais, comme tout se dérègle,
Sous le climat de Paris,
Je n'ai plus mon œil d'aigle,
J' n'ai plus qu' des œils-de-perdrix.

Oui, je baisse..., etc.

J'avais de très beaux mollets,
Aussi nerveux qu'une tresse,
J'avais de très beaux mollets,
Qu' les dames ne trouvaient pas laids.
Mais en mon corps tout s'affaisse.
Qu'est-c' que ces dames diront,
En voyant que, plein de graisse,
Mon mollet de coq est rond?

Oui, je baisse..., etc.

J'appelais avec respect
Les ministres de la France,



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Marchande de poisson.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Marchand de parapluies.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Marchand de bas et bonnets.



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Diseur de bonne aventure.



LE VIEUX PARIS. — LA COUR DE ROHAN
(dans la cour du Commerce).
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)
Elle faisait partie du vieil hôtel des archevêques de Rouen au dix-septième siècle.

J'appelais avec respect
Excellenc' tout l' cabinet.
Mais j'ai perdu confiance
D'puis qu' chaqu' jour y en a d' nouveaux.



LE VIEUX PARIS. — RUE VISCONTI (nos 1 à 17)
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)
Au no 17 de cette rue était, en 1828, l'imprimerie de Honoré de Balzac, le célèbre romancier.

Et je n' dis plus *Excellence*
Qu'à leurs garçons de bureau.

Oui, je baisse..., etc.

J'entendais parfaitement,
Jadis, voler les abeilles;
J'entendais parfaitement
Des mouch's le bourdonnement.
Mais — tristesses sans pareilles —
L'ag' mûr me rend l' son confus,
Si les murs ont des oreilles,
D'puis qu' j' le suis, moi j' n'en ai plus.

Oui, je baisse..., etc.

Je faisais d' jolis couplets,
D' bons mots, ma tête était pleine,
Je faisais d' jolis couplets,
Vers le Panthéon j'allais.
Mais voyez quelle est ma peine!
Bicêtre est maint'nant mon but.
Et pour qu'à mon sort j' m'entraîne,
On m'a fourré d' l'Institut.

Oui, je baisse..., etc.



LE VIEUX PARIS. — LE QUAI D'ORLÉANS
(nos 6, 12, 22, 24).
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)
Ces maisons datent de l'époque de Louis XIV.

Vous voyez, mes bons amis,
Comme en moi tout dégénère,
Vous voyez, mes bons amis,
En quel état je suis mis!
Ma substance médullaire
S' ramollit dans mon cerveau.
Je l' prouve, puisque j' viens de faire
Un' chanson pour le Caveau.

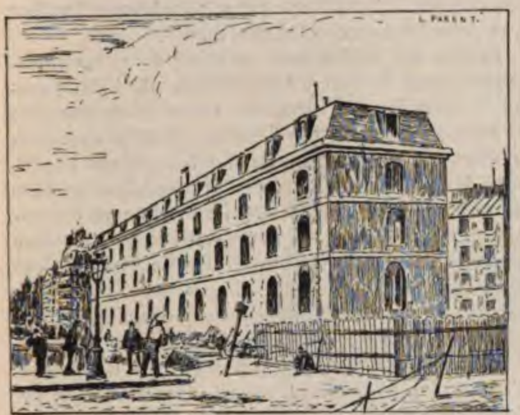
Oui, je baisse..., etc.

Charles GARNIER.

(*Gazette anecdotique.*)

Le Sénat de la place Maubert.

Au no 22 de la rue Galande, juste en face du débouché de la rue des Anglais, s'ouvre un modeste établissement, qui est pompeusement surnommé le *Sénat de la place Maubert*. Extérieurement, il semble que ce soit un café-crémerie, plutôt qu'un débit de boissons. D'ailleurs, en fait de boissons, on n'y consomme guère



LE VIEUX PARIS. — L'ANCIEN HÔTEL-DIEU

Photographié et redessiné par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)

L'ancien Hôtel-Dieu eut jadis pour voisin l'hospice des pauvres matriculaires et se trouvait en amont du Petit-Pont, là où l'île de la Cité était divisée en deux parties par une route qui la traversait au septième siècle.



PARIS NOUVEAU. — RUE DUNOIS

Photographié et redessiné par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)

Cette rue, percée sous le second Empire, doit son nom au chevalier chanté par la reine Hortense, mère de Napoléon III.

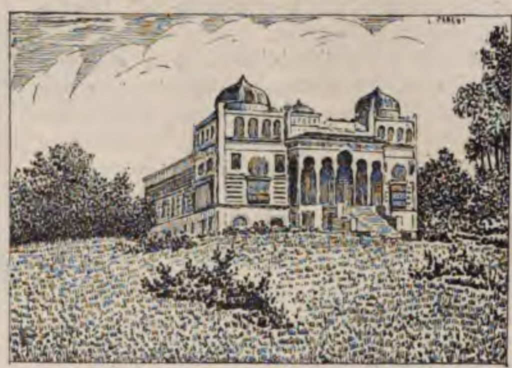


LE VIEUX PARIS. — PLACE DU PONT-NEUF

Photographié et redessiné par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)

Ces constructions remontent au commencement du dix-septième siècle.



PARIS NOUVEAU. — LE PARC DE MONTSOURIS

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE

Photographié et redessiné par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)

La création du parc de Montsouris date de 1878. Le pavillon qui s'y élève a figuré à l'Exposition universelle de 1867 comme reproduction du palais du Bardo, habité par le bey de Tunis.



LE VIEUX PARIS. — RUE DU CHERCHE-MIDI, 37, AU COIN DE LA RUE DU REGARD

Photographié et redessiné par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)

La rue du Cherche-Midi s'appela, du seizième au dix-huitième siècle, rue du Chasse-Midi, c'est-à-dire chercheur de diners. Ce nom lui venait d'une ancienne enseigne. L'hôtel du nº 37, occupé maintenant par le Conseil de guerre, a été habité par la célèbre comtesse de Verrier.



PARIS NOUVEAU. — LA RUE MAISON-DIEU

Photographié et redessiné par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)

Fait partie du nouveau quartier ouvrier élevé entre l'Observatoire et la gare Montparnasse.



LE VIEUX PARIS. — COUVENT, RUE DE VAUGIRARD, 70
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)
Le n° 70 de la rue de Vaugirard est la maison diocésaine des Carmes.

qu'un peu de vin et beaucoup de café, le *petit-noir* à 0 fr. 10 la tasse.

A l'intérieur, l'établissement se compose de deux salles distinctes séparées par une cuisine. Un comptoir, des tables et des bancs forment tout le mobilier de la première salle ouvrant sur la rue Galande; la seconde prend jour et possède une entrée sur la rue des Trois-Portes. Au surplus, l'aménagement intérieur n'offre rien de pittoresque, ni de singulier.

Dans la journée même, rien ne distingue cet établissement de ceux qui l'avoisinent; ce n'est qu'à partir de sept ou huit heures du soir qu'il commence à avoir son cachet particulier.

Passez dans la rue Galande, le soir, vers les huit heures; vous trouverez les débits de vins pleins de l'animation qu'y apportent les maçons venant prendre leurs repas et les consommateurs de passage. Jetez ensuite un coup d'œil dans la première salle du *Sénat:* tout y est morne; l'animation fait absolument défaut, et cependant la clientèle est nombreuse, beaucoup plus nombreuse même que dans les autres établissements.

Toutes les tables sont garnies de consommateurs; deux femmes, la patronne de l'établissement et sa bonne, circulent entre leurs rangées et suffisent à servir la clientèle. Çà et là quelques joueurs de cartes remuent les bras, mais la plupart des autres clients restent immobiles, la tête baissée, comme s'ils assistaient à une veillée funèbre. Repassez à neuf heures, dix heures ou onze heures du soir, l'assistance semble chaque fois plus nombreuse et plus silencieuse. Elle finit même par sembler lugubre jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que la moitié des consommateurs sont endormis devant la tasse posée en face de chacun d'eux. L'établissement paraît dès lors être un dortoir beaucoup plus qu'un café-crémerie. Ceux qui tiennent conversation le font à voix basse, comme s'ils avaient peur de réveiller les dormeurs, leurs voisins.



LE GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1879. — NUBIENNE
Montée par Hudson.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)



VIEUX PARIS. — VIEILLES MAISONS
AU COIN DU BOULEVARD RASPAIL ET DE LA RUE STANISLAS
Photographié et redessiné par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

A chaque instant on voit entrer de nouveaux arrivants. Toutes les tables sont garnies. Comment vont-ils trouver place? Pour comprendre la façon dont ce problème est résolu, il faut s'être arrêté devant la porte d'un marchand d'oiseaux. Dans une cage étroite se trouvent une centaine de bengalis ou de becs-de-corail; ces oiseaux minuscules se pressent les uns contre les autres et s'empilent de telle façon qu'il semble impossible à un intrus de se faufiler dans leurs rangs; et cependant, à chaque instant on voit se glisser de nouveaux oiseaux parmi eux.

Le même phénomène se produit toutes les fois qu'un nouveau client se présente dans le café; ses regards cherchent vainement une place; il n'en trouverait certainement pas, si la maîtresse de la maison ne lui venait en aide. Elle fait choix d'un dormeur et lui frappe sur l'épaule; celui-ci relève la tête et, à l'aspect de la patronne, comprend ce dont il s'agit; il se serre le plus possible contre son voisin et arrive à laisser un petit espace libre où s'installe le nouveau consommateur.

Si vous pénétrez à huit heures du soir dans le même établissement, en plein hiver, il vous semblera qu'il n'y a plus une place libre. En faisant le compte des individus qui s'y trouvent alors, vous en calculerez environ quatre-vingts. Revenez au moment de la fermeture, au milieu de la nuit, vous en compterez cent vingt-cinq ou cent trente à mesure que s'opérera la sortie. Pas un n'est ivre; tous ont un geste amical ou un mot de politesse en défilant devant la patronne qui leur a donné le signal du départ.

Ce signal consiste à baisser le bec de gaz qui se trouve le plus rapproché de la porte. Les consommateurs qui sont restés éveillés savent ce que cela veut dire et avertissent les dormeurs au moyen d'un coup de coude. Quand le réveil s'est ainsi opéré mutuellement, chacun sort pour aller achever la nuit suivant la nature de ses occupations.

Presque tous portent, roulé sous leur bras, un petit paquet, qui intrigue fort l'observateur qui les examine. Il faut venir, un jour de pluie, assister à la sortie de la clientèle, pour connaître l'usage du rouleau qu'ils gardent perpétuellement avec eux; alors, on voit l'un déplier un sac, l'autre dérouler un lambeau de toile cirée, un troisième mettre à jour une vieille pèlerine. Tous ont ainsi quelque chose à se jeter sur les épaules pour se préserver de la pluie.

Les averses qui tombent les trouvent aussi résignés que la déchéance qui les atteint ou la malchance qui les poursuit. Toutes les classes de la société sont représentées dans le défilé des clients du *Sénat* de la place Maubert. Voici un ancien officier d'artillerie cassé de son grade, un notaire qui a frisé la cour d'assises, un médecin qui a comparu en justice; généralement ces individus sont muets sur leurs antécédents. Ils ont pour la plupart quelque tare dans leur passé; c'est rarement autour d'eux que se forment les légendes dont nous avons parlé plus haut. La conscience de l'état dans lequel ils sont tombés par leur faute leur enlève toute morgue; leur déclassement les a assagis et la misère les a rendus probes.

COFFIGNON.

(Le Pavé parisien.)



MORT DE DÉMOSTHÈNE
Prix de Rome. — Premier grand-prix de peinture. — Tableau de BRAMTOT.
(École des Beaux-Arts.)



LE DOCTEUR CHARCOT A LA SALPÊTRIÈRE

D'après le tableau de A. Brouillet. — (Collection de *l'Art*.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Les Huguenots* (décor du 1er acte).
D'après la maquette originale de CHAPERON et fils. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



SELLIER, DE L'OPÉRA
dans le rôle de RAOUL DE NANGIS (*Huguenots*).
D'après une photographie. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

M. Sellier (Henri-Alfred) débuta à l'Opéra dans *Guillaume Tell* (rôle d'Arnold), le 11 mars 1878, et chanta ensuite *Polyeucte*, *les Huguenots*, *la Juive*, etc.

Les libraires des quais.

Du pont Saint-Michel au pont Royal, presque tous les rez-de-chaussée des maisons en bordure sur les quais des Grands-Augustins, de Conti, Malaquais et Voltaire, sont occupés par des boutiques de libraires. C'est là que sont entassés les livres anciens et modernes, c'est dans ces magasins que les amateurs trouvent les éditions rares et complètent des exemplaires dépareillés.

Quelques-unes de ces librairies ne vendent que des livres spéciaux, publications historiques faites en province, science, histoire ancienne, blason, etc. Dans ces dépôts, tout a de l'importance, à cause du caprice des amateurs. Un vieux catalogue de la maison Hachette a des acheteurs; les anciens volumes in-8° des cabinets de lecture ont leur prix, et les collectionneurs mettent leur amour-propre dans la possession de toutes les éditions de formats divers, des livres d'auteurs ayant une certaine notoriété.

Sur le quai des Grands-Augustins, un marchand vend des livres au kilo. C'est quatre sous les deux livres. On peut se faire peser à part de l'histoire, de la morale, du théâtre, du roman. On fait un choix, le tout est mis sur un des plateaux de la balance, on fait le poids avec une petite brochure. Avec cent kilogrammes de littérature choisie, on a un commencement de bibliothèque.

Autrefois, les bibliophiles trouvaient dans les



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Hamlet* (décor du 1er acte, 1er tableau).
D'après la maquette originale de RUBÉ et CHAPERON. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

boutiques des quais des livres rares, des gravures qu'ils achetaient à très bon compte; mais les libraires sont devenus connaisseurs, ils savent le prix des bouquins et les font payer ce qu'ils valent. Ces marchands se fournissent aux ventes de bibliothèques qui ont lieu à la salle Sylvestre et achètent aux particuliers des lots plus ou moins considérables de volumes.



Hamlet (rôle de HAMLET).
D'après le dessin original du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Hamlet (rôle d'OPHÉLIE).
D'après le dessin original du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)
Le rôle d'Ophélie fut créé en 1868 par Mme Nilsson.

Beaucoup d'écrivains se croient obligés d'envoyer leurs ouvrages à certaines hautes personnalités de la politique ou de la littérature. Les victimes de ces envois ne les lisent pas; une fois ou deux par an, elles font appeler un libraire du quai qui enlève les livres, les paye ou en donne d'autres en échange. Si M. Victor Hugo avait conservé tous les volumes qu'il a reçus, une maison de six étages ne suffirait pas pour les loger. M. Thiers se serait trouvé dans le même cas. Les critiques littéraires reçoivent tous les jours des ouvrages pour en rendre



Hamlet (rôle du roi).
D'après le dessin original du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

compte; ce sont d'excellentes relations pour les marchands des quais qui font avec eux d'excellentes affaires.

Quand un ouvrage est épuisé chez l'éditeur, on en trouve des exemplaires chez les libraires dont nous parlons; mais ils les font payer cher. Sans parler des belles éditions de Lemerre qui atteignent des prix très élevés, nous citerons deux petits volumes de Privat d'Anglemont, *Paris anecdote* et *Paris inconnu*, qui, publiés à un franc, tombèrent à cinq sous, puis avec le temps disparurent de la circulation. Alors, des amateurs les recherchèrent et les bouquinistes vendirent jusqu'à dix francs et plus chacun de ces volumes.

Il en est de même des ouvrages d'Alfred Delvau, qui sont fort recherchés.

Les libraires des quais ont des clients dont ils connaissent le goût et ils mettent de côté les livres préférés par chacun d'eux.

S'ils nous fallait citer toutes les librairies importantes des quais, depuis Dumoulin, près du pont Saint-Michel, jusqu'à Beauvais, presque en face du pont Royal, en passant par Legoubin, Raphaël Simon, Delaroque, Henri Valon, etc., cette liste n'intéresserait que médiocrenont les lecteurs; mais disons que le chiffre de leurs affaires dépasse trois millions de francs. C'est une belle somme sur laquelle il se partagent de beaux bénéfices, dont les écrivains doivent être fiers, car c'est à eux que le papier imprimé doit le prix élevé qu'il atteint souvent.

A. Lepage.

(Les Boutiques d'esprit.)

Hamlet (rôle de Polonius).
D'après le dessin original du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Faure (de l'Opéra), rôle du comte de Nevers dans les *Huguenots*.
D'après un portrait. — (Bibliothèque de l'Opéra.)
Né en 1830, M. Faure débuta à l'Opéra-Comique en 1852 et à l'Opéra en 1861; il le quitta définitivement en 1876.



Melchissédec (de l'Opéra), rôle de Guillaume Tell.
D'après un portrait. — (Bibliothèque de l'Opéra.)
Né en 1843, débuta à l'Opéra-Comique en 1866, et en 1879 à l'Opéra, qu'il quitta en 1891.



LE PLAFOND DU THÉATRE-FRANÇAIS. — PERSONNAGES DE MOLIÈRE

D'après une étude au crayon noir rehaussée de sanguine par Ad. Mazerolles. — (Collection de *l'Art*.)



LE PLAFOND DU THÉATRE-FRANÇAIS. — LE THÉATRE DE RACINE (GROUPE)
Dessin de A. LEGRAND, d'après le plafond peint par MAZEROLLES. — (Collection de *l'Art*.)



GOT (de la Comedie-Française).
Dessin de BOCOURT, d'après un portrait de CARPEAUX.
(Collection de *l'Art*.)
Né en 1822, mort en 1901.



ÉDOUARD PAILLERON, auteur dramatique.
Né à Paris en 1834, mort en 1899.
Donna *l'Étincelle* à la Comédie-Française en 1879.
(D'après une photographie.)



PLAFOND DU THÉATRE-FRANÇAIS
LA FRANCE COURONNANT SES TROIS GRANDS POÈTES CLASSIQUES
Les groupes placés de chaque côté représentent des personnages du théâtre de Molière.
Dessin d'Anatole LEGRAND, d'après le plafond peint par Ad. MAZEROLLES.
(Collection de *l'Art*.)

«L'Assommoir » au théâtre

« L'Ambigu tient-il un succès? M. Busnach, et son collaborateur M. Gatineau, répondront : oui; M. Emile Zola, peut-être. Si la réussite ne dépendait que du public populaire, ce seraient cent représentations assurées d'avance. Mais qui peut prédire ce que vaudront sur la scène, où le décor est forcément factice, la blanchisseuse Gervaise et son amant Lantier et son mari Coupeau! Sans doute, les acteurs sont de première force, et Gil Naza, Dailly, rappelleront Frédérick et Paulin Menier. Mais la pièce fera-t-elle la même impression que le roman? »



DAILLY (de l'Ambigu), rôle de MES-BOTTES dans *l'Assommoir*.
(D'après une photographie.)

Ainsi parlaient les critiques avant la première. Tout le monde a été déçu. Les auteurs n'ont pas obtenu le triomphe qu'ils attendaient. C'est partie remise, quoique les interprètes aient fait tout leur devoir.

Le coupable est le public qui n'admet pas encore le réalisme au théâtre; nous sommes loin en effet et singulièrement en progrès avec *l'Assommoir*, de *l'Auberge des Adrets*, de *la Closerie des genêts*, et de *la Fille du chiffonnier*. La réalité implique aujourd'hui la brutale peinture qui va jusqu'au tableau de l'ivresse, du délire alcoolique, de la prostitution. Gil Naza a été un Coupeau d'une vérité effrayante et qui a provoqué plutôt le dégoût que la terreur. La gaieté de Dailly, en Mes-Bottes bon enfant, n'a pas suffi pour gagner le public à la cause de Zola[1].

Anonyme.

[1] Il ne faut pas confondre, au point de vue de l'impression produite, le drame de *l'Assommoir* avec le roman qu'il a tenté de mettre en scène. *L'Assommoir*, qui fait partie de la série des *Rougon-Macquart* et qui fut publié en 1877, est l'épopée de l'ouvrier parisien. M. Zola a mis, suivant G. Lanson, dans ce roman, plus de vérité, une observation plus serrée et plus précise que dans les autres, et aussi plus de sincérité et moins d'artifice verbal. Le même critique ajoute la remarque suivante : « Il semblerait que l'objet principal du romancier devrait être l'étude de l'individu en qui se continue la névrose héréditaire; mais pas du tout. L'individu s'efface et les *documents* qu'apporte M. Zola sont relatifs à un cas spécial. C'est Gervaise qui est une Rougon-Macquart, mais c'est à l'alcoolisme de Coupeau que l'auteur s'attache, et Gervaise, avec son hérédité, n'aurait pas déraillé si Coupeau n'avait pas bu. »

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1879

Janvier.

5. — Élections sénatoriales. (Succès de la liste radicale à Paris.)

9. — La Seine est prise pendant la nuit. — A Saint-Mandé, assassinat du garçon épicier Lecercle. Abadie et Knobloch sont accusés de ce meurtre.

10. — La température descend (thermomètre de Saint-Maur) à — 10°,23.

14. — Ouverture de la session législative.

15. — Élection de **M. Martel** comme **président du Sénat.** — Décret amnistiant un grand nombre de condamnés de la Commune.

20. — Inauguration du monument de Berryer dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice.

25. — Herold est nommé **préfet de la Seine.**

27. — Tirage de la loterie nationale.

29. — Démission du maréchal de Mac-Mahon.

30. — Élection de Jules Grévy à la présidence de la République (563 voix contre 99 au général Chanzy).

31. — Élection de Gambetta à la présidence de la Chambre des députés.

Février.

1er. — Élection de **Victor Duruy** à l'Académie des sciences morales et politiques.

5. — Nouveau ministère : Waddington (affaires étrangères et présidence du Conseil). — Le Royer (justice). — Jules Ferry (instruction publique). — Lepère (agriculture et commerce). — Jauréguiberry (marine).

9. — Inauguration de la **nouvelle église gallicane** du P. Loyson, rue Rochechouart, 7.

13. — Aux Champs-Élysées, ouverture de l'exposition d'instruments et de machines agricoles.

17. — M. **Macé** est nommé **chef de la sûreté.**

22. — Vote par la Chambre des députés d'un projet de loi d'amnistie partielle.

23. — Passage Saulnier, 10, assassinat de Maria Fellerath.

26. — Démission du préfet de police Gigot.

Mars.

5. — Modifications ministérielles. Lepère remplace de Marcère à l'intérieur. — M. **Andrieux** est nommé **préfet de police.**

14. — La Chambre des députés repousse la mise en accusation des ministres du 16 Mai.

16. — Rue Fontaine, 26, assassinat de la veuve Joubert, marchande de journaux. (Les coupables ne furent pas découverts.)

18. — Démission de la commission chargée de faire une **enquête sur la préfecture de police.**

23. — Fête de centième de *l'Assommoir* à l'Élysée-Montmartre.

Avril.

2. — Inauguration du **marché aux fleurs des Batignolles.**

3. — Réception de Renan à l'Académie française.

17. — Assassinat à Montreuil-sous-Bois de la femme Bassengeaud par Gilles et Abadie.

22. — Arrestation d'Abadie.

Mai.

3. — Fête à l'Hôtel Continental **pour les inondés de Szegedin** (recette : 60,000 francs).

15. — Inauguration de la statue de l'abbé de l'Épée dans la cour d'honneur de l'Institution des sourds-muets.

30. — Rue du Pont-aux-Choux, assassinat de la veuve Boyer, fruitière. (Le meurtrier ne fut pas découvert.)



ROTHAN, historien. (1825-1890.)



Général LAMBERT. (1825-1900.)



Edm. AUDRAN Musicien. (1842-1901.)



Prince NAPOLÉON. (1822-1891.)



Docteur BROCA. (1824-1880.)



CARO, philosophe. (1826-1887.)

Juin.

7. — Fête à l'Opéra. Concert et bal. Exécution de la Farandole par le corps de ballet de l'Opéra.

9. — La Chambre des députés vote des **poursuites contre Paul de Cassagnac** à raison d'articles violents publiés par lui dans *le Pays* contre le gouvernement républicain. (Il fut acquitté le 3 juillet.)

16. — Premier voyage du ballon captif de Giffard, après son installation permanente dans la cour des Tuileries.

21. — La nouvelle de la mort du prince impérial (dans le Zoulouland, le 1er juin) se répand à Paris. — Séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques. — Célébration du cinquantenaire de la fondation de l'**École centrale.**

26. — Messe à Saint-Augustin pour le prince impérial.

Juillet.

10. — Vote par la Chambre des députés de **l'article 7.**

13. — Revue à Longchamp. C'est la première à laquelle assiste Jules Grévy comme président de la République.

14. — Fête donnée par Gambetta, président de la Chambre des députés, dans les salons du Palais-Bourbon.

Août.

2. — La Chambre siège pour la dernière fois à Versailles.

7. — Séance publique annuelle de l'Académie française.

10. — Condamnation à mort d'Abadie et Knobloch.

30. — Condamnation à mort de Gilles et Abadie, pour l'assassinat de la femme Bassengeand à Montreuil.

Septembre.

5. — Ordonnance du préfet de police fixant à minuit et demi, au plus tard, l'**heure de clôture des représentations** théâtrales à Paris.

10. — Banquet offert à Puteaux à M. Roques de Filhol, ancien maire de Puteaux pendant la Commune, pour célébrer son retour. — Assassinat du bijoutier Lenoble par l'agent de police **Prévost,** qui coupe le corps en morceaux et les jette dans les égouts de La Chapelle.

11. — Assassinat de Mlle Moralès, actrice du Palais-Royal, par un amant évincé, M. Riaudel, qui aussitôt son crime commis se brûle la cervelle.

Octobre.

5. — Rue du Faubourg-Saint-Honoré, 98, assassinat du pharmacien Lagrange et de sa domestique Élise Caillaux par l'élève en pharmacie Arnold Walder. (Celui-ci ne put être retrouvé.)

12. — Alphonse Humbert, ancien rédacteur du *Père Duchene*, est élu conseiller municipal dans le quartier de Javel.

23. — Avenue d'Eylau, assassinat de Mathurin Arnaud, cordonnier, par l'ouvrier mécanicien Gastin.

25. — Séance publique annuelle des cinq Académies. (Le prix annuel de 10,000 francs est décerné à Henri de Bornier, pour sa tragédie, *la Fille de Roland.*)

Novembre.

8. — Passage Saint-Hippolyte, assassinat de Marie Maune, domestique. (Le meurtrier ne fut pas découvert.)

12. — Le président de la République gracie Gilles et Abadie. Leur peine est commuée en travaux forcés à perpétuité.

13. — Réception d'Henri Martin à l'Académie française. (Xavier Marmier lui répond à la place d'Emile Ollivier dont le discours, jugé trop aggressif, n'avait pas reçu l'approbation de l'Académie.)

18. — Fête de Paris-Murcie à l'Hippodrome (organisée par la presse pour les inondés de Murcie).

Décembre.

5. — Lecture de *la Moabite*, drame en 5 actes, en vers, par **Déroulède**, chez Mme Adam. (La pièce, reçue au Théâtre-Français, avait été interdite.)

29. — **Nouveau ministère (de Freycinet**, président du Conseil).

Monuments et Fondations.

Achèvement du **Cercle de la Librairie**. — Achèvement des travaux d'embellissement de la **place du Trône**.

Commencement de la reconstruction du **Pont au Double** — de la restauration du **quai Montebello**.

Plantation du **square de la Chine** dans le XX[e] arrondissement.

Ouverture du **marché de l'Ave-Maria**, au coin des rues des Fauconniers et de l'Ave-Maria et du quai des Célestins. — Inauguration de **l'hôpital libre Saint-Joseph**.

La **Faculté de théologie protestante** et le **Séminaire protestant** sont transférés boulevard Arago, 83.

Le **Luxembourg** redevient le palais du Sénat.

Installation de **nouveaux refuges** dans plusieurs quartiers de Paris.

Ouverture du **passage du Sentier**. — La rue de Morny reçoit le nom de **rue Pierre-Charron**.

Une plaque est placée sur la maison du faubourg Saint-Antoine où mourut le représentant Baudin.

Essai d'un **nouveau système de pavage**, rue Neuve-des-Petits-Champs (mélange de bitume, d'asphalte et de cailloux).

Laïcisation de nombreuses écoles. — Création des **écoles centrales de dessin pour jeunes filles**.

Décret réorganisant le **Conseil d'État** (13 juillet).

Fondation du **Cercle des arts libéraux**, installé dans l'ancien local du *concert Frascati*, rue Vivienne, 49.

La vie de la rue.

Folies-Rambuteau (théâtre-concert).

Ouverture du **théâtre des Bouffes-Populaires**, près du Château-d'Eau.

Les Hanlon Lee, clowns américains, aux Variétés.

Beaux-Arts.

Salon : *Diane au bain*, par Jules Lefebvre. — *Tryptique de Saint-Cuthbert*, par Duez. — *Sarah Bernhardt*, par Bastien Lepage — *Mort de Chramn*, par Luminais — *Portrait de Victor Hugo*, par Bonnat. — *La Délivrance des Emmurés de Carcassonne*, par J.-P. Laurens. — *L'Appel des Girondins*, par F. Flameng. — *Portrait*, par Carolus Duran. — *La Mort de l'empereur Commode*, par Pelez. — *Christ appelant à lui les affligés*, par Maignan. — *Épisode de la bataille des Eaux Sextiennes*, par Aimé Morot. — *Les Bords de la Marne*, par Edmond Yon.

Génie gardant le secret de la tombe, par Saint-Marceaux. — *Mercure invente le caducée*, par Idrac.

La vie littéraire.

Havet : *Les Origines du Christianisme*. — **Camille Rousset** : *La Conquête d'Alger*. — **E. Drumont** : *Mon vieux Paris*. — **Duranty** : *Le Malheur d'Henriette Gérard*. — **Ferdinand Fabre** : *Le Chevrier*. — **E. de Goncourt** : *Les Frères Zemganno*. — **A. Daudet** : *Les Rois en exil*. — **Jules Vallès** : *Jacques Vingtras*. — **P. Loti** : *Aziyadé*.

Mémoires de Madame de Rémusat. — *Mémoires du prince de Metternich*.

Fondation du *Globe*, de *la Paix* (premier numéro : 16 mai) — de *la Rue*, par Jules Vallès (premier numéro : 29 novembre) — de *la Nouvelle Revue*, par Mme Adam — de *la Revue Réaliste* — du *Molièriste*.

Théâtre (Débuts et Premières)

Théâtre-Français. — 1[er] janvier. **Retraite de Talbot**. — 21 février. *Le Petit Hôtel*, comédie en 1 acte, par Meilhac et Halévy. — 13 mai. *L'Etincelle*, comédie en 1 acte, par Pailleron. — 27 novembre. *Anne de Kerviller*, drame en 1 acte, par E. Legouvé.



EMMANUEL GONZALÈS
Romancier.
(1815-1887.)



AMIRAL JAURÉGUIBERRY
(1815-1887.)



GÉNÉRAL LOGEROT
(1825-1900.)



GÉNÉRAL DE SONIS
(1825-1887.)



EDM. TEXIER
Romancier.
(1816-1887.)



AMBROISE THOMAS
Musicien.
(1811-1896.)

Opéra. — 17 janvier. *Nedda*, ballet en 5 actes, par Ph. Gille, Arnold Mortier et Mérante, musique de Métra. — 16 mai. **Vaucorbeil est nommé directeur** à la place d'Halanzier. — 3 novembre. **Début de Mlle Heilbronn**, dans le rôle de Marguerite. — 17 novembre. **Début de Melchissédec**. — 28 novembre. **Début de Maurel** dans le rôle d'Hamlet. — 21 décembre. **Démission de Lamoureux**, chef d'orchestre.

Opéra-Comique. — 10 mars. *La Courte Échelle*, opéra-comique en 3 actes, paroles de La Rounat, musique de Membrée. — 11 novembre. **Début de Mouliérat**, dans le rôle de Noureddin de *Lalla-Roukh*. — 22 décembre. *Dianora*, opéra-comique en 1 acte, paroles de Chantepie, musique de Samuel Rousseau.

Odéon. — 31 janvier. *Samuel Brohl*, comédie en 5 actes, par Meilhac et Cherbuliez. — 20 décembre. *Le Trésor*, comédie en 1 acte, en vers, par Coppée.

Vaudeville. — 20 janvier. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, comédie en 5 actes, par Cherbuliez. — 19 avril. *Les Tapageurs*, comédie en 3 actes, par Gondinet. — 4 octobre. *Lolotte*, comédie en 1 acte, par Meilhac et Halévy.

Gymnase. — 31 mars. *Nounou*, comédie en 5 actes, par E. de Najac et Hennequin. — 27 septembre. *Jonathan*, comédie en 3 actes, par Gondinet, Oswald et P. Giffard.

Variétés. — 11 janvier. *Le Grand Casimir*, vaudeville en 3 actes, par Prével et de Saint-Albin, musique de Lecocq. — 30 août. *Le Voyage en Suisse*, vaudevil e-pantomime en 3 actes, par Blum et Toché. — 3 décembre. *La Femme à papa*, comédie en 3 actes, par Hennequin et A. Millaud.

Palais-Royal. — 5 février. *Le Mari de la debutante*, comédie en 4 actes, par Meilhac et Halévy. — 12 juin. *Les Locataires de M. Blondeau*, vaudeville en 5 actes, par Chivot. — 7 novembre. **Début de Daubray**.

Ambigu-Comique. — 18 janvier. *L'Assommoir*, drame en 5 actes, tiré du roman d'Émile Zola, par W. Busnach et O. Gastineau.

Théâtre-Historique. — 31 octobre. *Les Mirabeau*, drame en 5 actes, par J. Claretie.

Châtelet. — 5 septembre. *La Vénus noire*, drame en 5 actes, par A. Belot.

Troisième Théâtre-Français (ancien Déjazet). — 19 février. *Histoire du vieux temps*, comédie en 1 acte, en vers, par Guy de Maupassant.

Renaissance. — 28 octobre. *La Jolie Persane*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Leterrier et Vanloo, musique de Lecocq.

Folies-Dramatiques. — 13 décembre. *La Fille du tambour-major*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Duru et Chivot, musique d'Offenbach.

Nouveautés. — 15 mars. *Fatinitza*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Delacour et Wilder, musique de Suppé.

Théâtre des Arts (anciens Menus-Plaisirs). — 17 mars. *Le Petit Ludovic*, comédie en 3 actes, par V. Bernard, Crisafullli et H. de Kock.

Les morts de l'année.

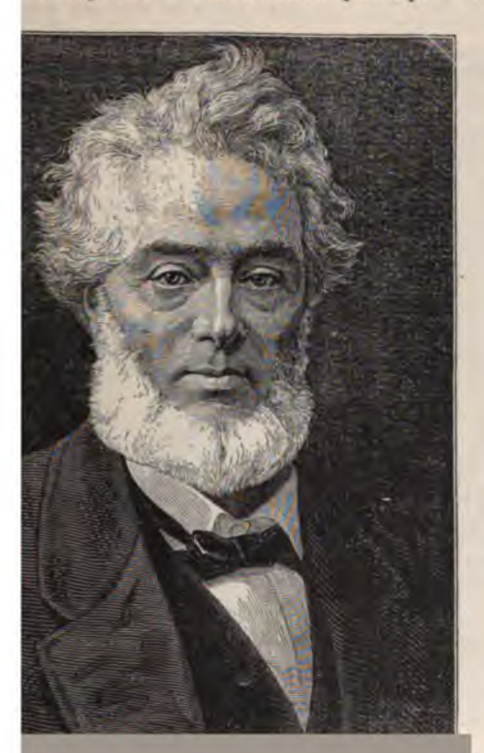
Marc Fournier, auteur dramatique (10 janvier). — Le dessinateur **Daumier** (13 janvier). — Le journaliste **Léon Plée** (21 janvier). — **Clairville**, auteur dramatique (10 février). — **Silvestre de Sacy**, de l'Académie française (16 février). — **H. de Villemessant**, directeur du *Figaro* (14 avril). — **Roch**, exécuteur des hautes œuvres (28 avril). — **Chardon-Lagache**, fondateur de la maison de refuge d'Auteuil (16 juillet). — **Commerson**, directeur du *Tintamarre* (25 juillet). — Le peintre **Alexandre Hesse** (10 août). — **Le baron Taylor** (7 septembre — Le dessinateur **Cham** (7 septembre). — **Levallois**, fondateur de la commune de Levallois-Perret (17 septembre). — L'architecte **Viollet-le-Duc** (19 septembre). — Le poète **Belmontet** (16 octobre). — **Aristide Boucicaut**, fondateur des magasins du *Bon Marché* (19 octobre). — Le littérateur **Louis Reybaud** (30 octobre). — **Mme Louis Figuier** (7 décembre).



DÉCORATION DU LOUVRE
D'après une photographie. — (Bibliothèque des Beaux-Arts.)

1880

L'ANNÉE débute avec un nouveau cabinet. M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, en prend la présidence. Ferry est à l'instruction publique et Lepère à l'intérieur qui s'est annexé les cultes. Le gouvernement assume le fardeau d'une politique extérieure dont l'élément principal est la question d'Égypte. Être ou n'être pas avec l'Angleterre, être ou n'être pas avec les autres puissances hostiles à une intervention anglo-française en Égypte, avoir ou n'avoir pas du Parlement les crédits nécessaires, tel est le complexe programme que M. de Freycinet essaiera de résoudre, en commençant son labeur en 1880, pour l'interrompre, le reprendre et en être victime en 1882.



JULES FAVRE
Décédé à Versailles, le 19 janvier 1880.
(Dessin de BOCOURT, d'après une photographie.)

Le froid est extrêmement rigoureux : tous les canaux sont pris; Paris demeure bloqué par les glaces. Taine n'en est pas moins l'objet d'une chaude réception à l'Académie française, bientôt suivie de celle du duc d'Audiffret-Pasquier.

Trois personnages marquants de la politique se succèdent dans la tombe entre ces deux solennités : le duc de Gramont, Jules Favre, Adolphe Crémieux, trois noms en qui se résument les événements de la guerre de 1870 : avant, pendant et après.

L'opinion est nerveuse, la polémique s'exerce sur l'article 7, visant les congrégations, du projet de loi Ferry, rejeté au Sénat par dix-neuf voix de majorité; des discussions non moins vives s'engagent sur le remplacement du général Vinoy, grand-chancelier de la Légion d'honneur, par le général Faidherbe; les journaux dissertent sur la question de savoir si le nihiliste Hartmann sera ou ne sera pas l'objet d'une mesure d'extradition;

Alexandre Dumas fils se livre à de brillantes variations sur le divorce, et la première de *Daniel Rochat*, à la Comédie-Française, est outrageusement sifflée.

Le 15 mars est inauguré le service de distribution de l'heure par la Compagnie générale des horloges pneumatiques.

Des groupes nombreux de badauds assistent sur les boulevards à cet événement très parisien.

Le marquis de Tseng, ministre de Chine à Paris, donne une grande fête à l'ambassade. C'est la première fois qu'on voit un représentant de l'empire chinois se conformer, à cet égard, aux coutumes du pays où il se trouve.

MÉDAILLE OFFERTE A CHEVREUL à l'occasion de son 94e anniversaire. Gravée par G. Roty. (Musée du Luxembourg.)

Le monde religieux et profane suit avec intérêt, avec passion même, les conférences du P. Didon à Saint-Philippe du Roule, à l'occasion du Carême. La hardiesse des théories de ce moine éminent, qui traite d'économie politique et d'organisation sociale, égale la superbe élégance de sa parole.

Point de jour sans incidents. Le 23 mars a lieu à l'Odéon la première représentation des *Noces d'Attila*, drame en vers de Henri de Bornier, applaudi avec enthousiasme. Le 30 paraissent deux décrets : l'un qui expulse les jésuites, l'autre qui énumère les formalités à remplir par les congrégations non autorisées. Le 2 avril, le professeur Nordenskiold, explorateur des régions polaires, est reçu solennellement par M. Grévy, puis à la Sorbonne et au Conseil municipal. Le 6, le prince Napoléon, par une lettre adressée à *l'Ordre* et à *l'Estafette*, où il apprécie la politique du jour, s'aliène les derniers champions de la presse impérialiste : on le déclare déchu de son titre de chef du parti bonapartiste.

Un procès criminel qui a occupé toutes les causeries pendant une semaine, prend fin le 8. Une jeune femme, Marie Bière, a tenté d'assassiner son amant parce que celui-ci l'avait abandonnée après lui avoir promis le mariage; les jurés l'ont acquittée sur la plaidoirie de Lachaud. L'allégresse est telle dans Paris à la nouvelle de ce résultat, qu'à la petite Bourse la rente monte de 50 centimes.

CRÉATION DES LYCÉES DE JEUNES FILLES Médaille gravée par A. Roty. (Musée du Luxembourg.)

Autre thème de conversation : le 18, Mme Sarah Bernhardt démissionne à la Comédie-Française. L'émoi causé par la rupture de cette grande



LA DÉBACLE DE LA SEINE, VUE EN AMONT DU PONT-ROYAL, LE 3 JANVIER 1880
A ONZE HEURES DU MATIN
D'après un dessin original de SCOTT. — (Bibliothèque nationale.)

artiste avec la maison de Molière persiste jusqu'à son départ pour l'Amérique.

Au Salon de peinture, au Palais de l'Industrie, un fait imprévu trouble un instant les opérations du jury : des sursis ont été accordés à des artistes pour le dépôt de leurs œuvres par le sous-secrétariat des beaux-arts. M. Bouguereau considère cette mesure comme une violation de ses prérogatives de président du jury, et donne sa démission. Beaucoup de bruit pour peu de chose, car tout s'arrange bientôt.



DOCTEUR BROCA
Né à Sainte-Foy-la-Grande en 1824, mort le 8 juillet 1880.
(D'après une photographie.)

La mort de Gustave Flaubert, à Croisset, près Rouen, attriste les lettres. Elle précède de quelques jours l'élection de Me Rousse à l'Académie française.

La composition du cabinet a subi des modifications. M. Constans a remplacé M. Lepère à l'intérieur.

Le 19 juin paraît un décret d'amnistie pour tous crimes et délits se rattachant aux insurrections de 1870 et 1871, ainsi que pour tous crimes et délits politiques commis jusqu'au 19 juin 1880. Par antithèse, le 30 juin a lieu l'expulsion des jésuites, à Paris et en province.

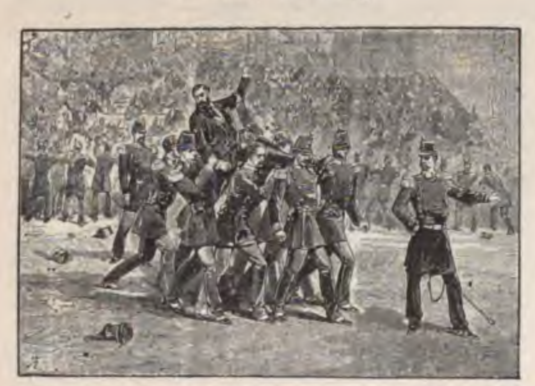
Juillet enregistre deux morts : le chirurgien Paul Broca, à qui la France doit d'occuper le premier rang dans la science anthropologique; et le financier Isaac Pereire, qui fut, jadis, de l'état-major des Saint-Simoniens



ARRIVÉE DE LOUISE MICHEL A LA GARE SAINT-LAZARE
Elle est reçue par Louis Blanc, Rochefort et Clemenceau.
D'après un dessin de VIERGE. — (Bibliothèque nationale.)



EXPULSION DES DOMINICAINS DE LA RUE JEAN-DE-BEAUVAIS
Dessin d'après un croquis de M. DÉCK.
(Bibliothèque nationale.)



SÉANCE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DU 11 NOVEMBRE 1880
Expulsion de M. de Baudry d'Asson.
D'après un dessin de M. HAENEN. — (Bibliothèque nationale.)

et introduisit le premier dans la presse le compte rendu de la Bourse.

En septembre, on inaugure à Saint-Germain-en-Laye la statue de M. Thiers, œuvre du sculpteur Mercié, et le cabinet Ferry succède au cabinet Freycinet.

L'opinion salue avec gratitude la fondation de l'Orphelinat des arts, rue de Vanves, création de Mme Marie Laurent. On apprend la mort d'Offenbach, dont la musique, disent les malicieux qui aiment les jeux de mots, fit sauter l'Empire.

Le 21 octobre, la Comédie-Française célèbre le deuxième centenaire de sa fondation, et ce jubilé de la maison de Molière est précédé, la veille, d'une représentetion de gala qui datera dans les annales du théâtre. Le Tout-Paris des grandes premières se trouve réuni dans la salle. Chaque spectateur a un nom illustre. Chaque personne qui paraît, incarne, comme le dit avec raison Claretie, un talent ou une renommée : Victor Hugo, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou, le duc d'Aumale, Jules Sandeau, Émile de Girardin ; il faudrait citer toute la littérature contemporaine. M. Émile Perrin, l'administrateur de la Comédie, n'a d'ailleurs oublié dans ses invitations aucun des noms qui ajoutent brillamment à la gloire parisienne. Toute la troupe, sociétaires et pensionnaires, se fait applaudir lorsque M. Got, le doyen, récite la poésie de circonstance écrite par M. François Coppée. Chacun des interprètes de *l'Impromptu de Versailles* est l'objet d'ovations flatteuses : Coquelin, Delaunay, Maubant, Worms, Truffier, Laroche, Mlles Samary, Croizette, Madeleine Brohan, Favart, Dinah Félix, Broisat, Dudlay.

Les soirées littéraires de Mme Adam font événement. Le *high-life* intellectuel n'en manque aucune. Aussi bien toute la vie de Paris, mondaine et même parlementaire, se concentre en ce foyer de la causerie. M. Paul Déroulède y lit, pour la seconde fois, sa *Moabite,* qui fait pressentir le champion politique.

Le retour de Louise Michel de la Nouvelle-Calédonie, les procès de la baronne de Kaula et la réouverture des Chambres ouvrent la saison d'hiver.

Les députés discutent l'inamovibilité de la magistrature, les sénateurs la loi sur l'enseignement des jeunes filles. Mme Thiers meurt, et, pendant que la presse rivalise de lyrisme à glorifier M. de Lesseps, Panama et Christophe Colomb, Eugène Labiche est reçu à l'Académie française. C'est la dernière occasion de l'année fournie à Paris de rire de bon cœur. L. SEVIN-DESPLACES.



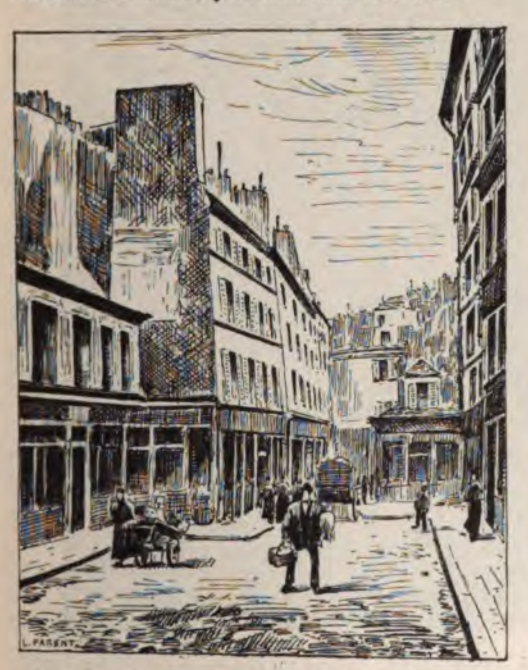
LE QUAI JEMMAPES. — ÉCLUSE ET PONT SUR LE CANAL SAINT-MARTIN
D'après un dessin de Lucien GAUTIER. — (Collection de *l'Art*.)

LES ÉCHOS DE PARIS

La débâcle de la Seine.

La débâcle des glaces a commencé hier matin, 3 janvier, à neuf heures, au pont Picard.

La cloche d'alarme de Bercy s'est fait entendre aussitôt, prévenant les riverains.



LE VIEUX PARIS. — VIEILLES MAISONS, RUE DU SABOT

Ce spectacle était vraiment curieux et imposant tout à la fois.

Toutes ces banquises en miniature se sont mises à descendre le fleuve en se heurtant aux piles des ponts et en tournoyant avec rapidité.

Un grand nombre de curieux suivaient attentivement sur les quais les péripéties de la mise en marche de ces glaçons, dont quelques-uns ont encore une grande superficie.

Ailleurs, la Seine, qui monte à vue d'œil, est un fleuve à double fond. La couche de glace est en partie submergée, mais elle résiste énergiquement à l'action de l'eau et à la température. Le courant supérieur qui roule sur cette surface solide amènera pourtant la débâcle complète ces jours-ci.

Sur certains points, au contraire, notamment entre le pont Royal et le pont des Saints-Pères, la glace s'est détachée des rives, et elle flotte comme un radeau. C'est assez dire que la débâcle, provoquée par des moyens artificiels, est loin d'être terminée.

Le fleuve est libre aujourd'hui, jusqu'au pont Solférino, sauf le dessous du pont de la Concorde, dont trois arches sont encore obstruées. Cet endroit n'a pas pu être débarrassé aussi vite que tout le côté d'aval, à cause de l'impossibilité où l'on a été de faire usage de la dynamite.

La crue de la Seine, voilà le danger du moment. Les prévisions du bureau de la navigation ont été pleinement réalisées. Dans l'espace de vingt-quatre heures, il s'est produit une hausse de plus d'un mètre.

Hier matin, à dix heures, le fleuve débordait

dans toute l'étendue de son parcours à travers Paris. Sur les berges du centre de la ville, l'eau est bien près d'atteindre le pied des murs de soutènement des quais.

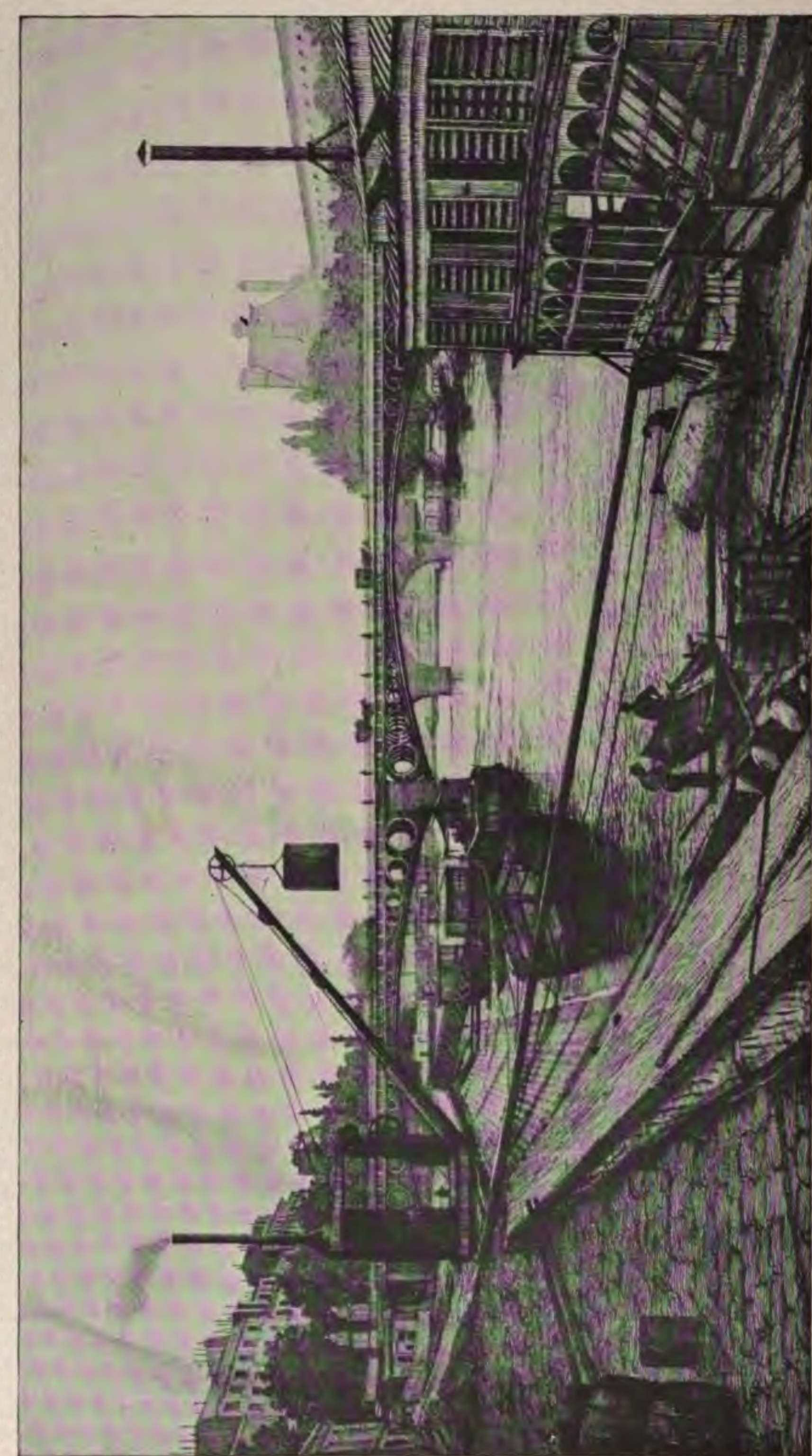
Aujourd'hui, toutes les berges sont envahies par l'eau.

La crue va continuer dans de fortes proportions jusqu'à mercredi prochain.

La Seine atteindra probablement à Paris, d'ici dimanche, $4^m,40$ au pont d'Austerlitz, et $4^m,30$ au pont de la Tournelle. La montée sera très brusque. Le quai de Bercy sera inondé à la cote de $4^m,40$ au pont de la Tournelle.

Elle atteindra à Mantes, d'ici à lundi, la cote de $6^m,20$. Les submersions commencent à $5^m,30$. Les affluents sont également en hausse. En conséquence, avis aux propriétaires riverains.

Un craquement étouffé s'est fait entendre, bientôt suivi d'un roulement continu. Le pont des Invalides, qui était en réparation, a été emporté. Le désastre dépasse toute prévision. Les passerelles de bois, battues par les poutres et les glaçons, se sont écroulées avec un fracas terrible; les tabliers ont disparu; les parapets, arrachés, tourbillonnent dans le remous. Au milieu, une pile se dresse, épave de pierre, parmi un indescriptible pêle-mêle de madriers.



LE PONT DES SAINTS-PÈRES. — D'après un dessin de Lucien GAUTIER. — (Collection de *l'Art*.)

Le courant, resserré, est devenu un irrésistible torrent.

Sa vitesse égale celle d'un cheval au trot. La croûte de glace s'avance d'une seule pièce; sa vue fatigue et tire l'œil, comme si, par la porte d'une voiture lancée au galop, on regardait constamment le sol.

Au Pont-Neuf, la Seine est un torrent. Les glaces s'écrasent contre les quais. De temps à autre, un énorme bloc, violemment comprimé, se dresse à plus d'un mètre et ne peut retrouver sa place.

L'écluse a disparu. Tous les bateaux à vapeur garés dans l'intérieur du petit bras sont sous pression. La quantité de tonneaux emportés est incalculable.

La Seine monte avec une intensité de plus en plus alarmante.

La crue est de 50 centimètres à l'heure.

Une compagnie de pompiers se tient moitié sur le pont, moitié sur les bateaux, que soulèvent et ébranlent les glaçons.

A trente mètres à peine de la seconde pile du petit bras, un mât émerge des eaux boueuses; son pavillon pend, arraché, mis en berne par le naufrage.

Le bateau a disparu, éventré, il y a un moment.

Les glaces ne coulent plus entre le Pont-Neuf et le pont Notre-Dame. Le pont Saint-Michel est obstrué par un bateau littéralement coupé en deux. Les madriers les plus épais sont brisés comme des allumettes. Le niveau de l'eau monte constamment.

. . . .

CARTE DU CIMETIÈRE MONTMARTRE EN 1880
Dressée par A. MEUNIER, d'après les documents. — (Collection Charles Simond.)

La catastrophe de Clichy.

Le train omnibus de Paris à Argenteuil, n° 127, qui part ordinairement de Saint-Lazare à six heures précises, était resté en gare pendant un quart d'heure, attendant que la voie, obstruée par suite des complications qu'avait fait naître le brouillard, fût tout à fait libre.

Ce convoi partit le 9 janvier, à 6 heures 15.

Le train n° 23, de Paris à Cherbourg, express jusqu'à Argenteuil, qui part de Saint-Lazare d'ordinaire à six heures quinze, ne fut mis en route, pour la même raison, qu'à six heures vingt-huit minutes.

Dans le premier train se trouvaient environ neuf cents voyageurs; le second train en contenait au moins cinq à six cents.

Le train 127, parti le premier, fut obligé de ralentir sa vitesse à partir des Batignolles; le brouillard était à ce point épais qu'il était impossible au mécanicien d'apercevoir les disques et les autres feux qui servent d'indication.

Les conducteurs du train 23, croyant la voie libre, ne pouvant non plus se guider sur les signaux ordinaires qu'ils ne voyaient pas, lancèrent leur machine à toute vapeur, et, sans s'en douter, rattrapèrent bientôt le convoi parti avant eux.

Ce n'est qu'aux coups de sifflet souvent répétés que les mécaniciens de chaque train comprirent le danger. Ils renversèrent la vapeur, serrèrent les freins; mais tout fut inutile, et un choc terrible se produisit.

La machine du train 23 culbuta les dernières voitures du train 127, et tous les wagons, culbutés, renversés ou défoncés, sortirent des rails.

Ce sont les voyageurs du train tamponné qui ont le plus souffert; les personnes qui se trouvaient dans l'autre convoi ont ressenti une violente secousse et se sont trouvées presque subitement arrêtées. Cette collision s'est produite à la hauteur de la rue du Bois, à Clichy, entre la station qui porte ce nom et le pont qui traverse la route de la Révolte.

Après un premier moment de stupeur, bien facile à comprendre, tous les voyageurs descendirent de voiture au milieu d'un brouillard épais; on n'osait avancer, on ne voyait rien.

Cependant des cris déchirants se faisaient entendre.

Des voix appelaient : « Au secours! »

On courut prévenir le chef de gare de Clichy et la nouvelle fut télégraphiée dans toutes les directions.

Les premiers secours furent donnés par les habitants de Clichy, qui pénétrèrent sur la voie, munis de torches et de lanternes, et commencèrent le déblaiement.

Les voyageurs sortis sains et saufs de cette effroyable catastrophe se hâtèrent de quitter la voie. Quelques-uns, contusionnés ou peu grièvement blessés, se sauvèrent clopin-clopant, pour échapper plus vite à ce terrible spectacle. Un jeune homme d'Argenteuil, blessé à la jambe, a préféré s'en aller à pied, en s'appuyant sur un débris de wagon en guise de canne.



LE VIEUX PARIS. — RUE MONTMARTRE, AU COIN DE LA RUE D'ABOUKIR

D'après une photographie de L. Parent.

(Collection Charles Simond.)

Cette partie de la rue d'Aboukir a disparu dans le percement de la rue Réaumur.



BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 23. HÔTEL MONTHOLON

D'après une photographie de L. Parent.

(Collection Charles Simond.)

L'hôtel Montholon a été dessiné par Soufflot. C'est devant cet hôtel que fut élevée, le 4 décembre 1851, la barricade sur laquelle mourut Baudin.

Le mécanicien du train tamponneur a échappé à la mort, ainsi que le chauffeur, qui, fou de peur, a pris la fuite en courant à toutes jambes; hier soir, on ne l'avait pas encore revu.

M. Guénin, commissaire de police de Clichy, accompagné de M. Véron, son secrétaire, est accouru, dès qu'il a eu connaissance de la nouvelle: mais ce n'est que par la rumeur publique qu'il l'a connue; l'administration du chemin de fer n'avait pas cru utile de le faire prévenir.

Tout le monde se mit à l'œuvre, et, après trois heures d'un travail pénible, les corps des blessés et des morts étaient retirés de dessous les débris de wagons dont ils étaient recouverts. A ce moment, on chercha vainement des brancards ou les objets nécessaires aux premiers pansements. Il n'y avait rien; il fallut prendre des échelles, des branches d'arbre même dont on fit des sortes de civières, sur lesquelles on plaça les coussins pris dans les wagons, et c'est là-dessus qu'on a dû transporter les blessés jusqu'à Paris.

Une locomotive de secours arriva sur le lieu du sinistre vers neuf heures; elle repartit bientôt, ramenant à Paris un fourgon dans lequel avaient été placés les corps des huit morts.

A Saint-Lazare, les blessés furent installés provisoirement sur des matelas, dans la salle des bagages, puis de là transportés en voiture à leurs domiciles respectifs ou à l'hôpital Beaujon.

Une foule émue et triste assistait, à la porte de la gare, à la sortie de ces malheureux, dont plusieurs avaient à peine repris connaissance.



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Aïda* (décor du deuxième acte).
D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Aïda

Il y a le livret et la partition. Le livret est de Ghislanzoni, la partition de Verdi. Qui sait en France quelque chose de Ghislanzoni? Qui ignore Verdi ? Et cependant le premier compte à son avoir cinquante libretti et tout un paquet de romans. Il est vrai qu'il ne fit que traduire en vers italiens la prose française composée par Camille du Locle, l'idée première du sujet appartenant — s'en doute-t-on encore aujourd'hui ? — à un archéologue illustre, soit, mais de peu d'imagination poétique, Mariette bey, qu'on ne s'attend point à rencontrer en cette affaire. A y regarder de près toutefois, on conçoit que cette histoire sur laquelle Verdi broda sa merveilleuse musique, soit sortie tout entière du cerveau d'un homme familier avec les Pharaons. C'est en effet à cette époque reculée que se déroulent les aventures de l'héroïne de l'opéra. La trame vaut celle d'une œuvre de Dumas père ou à peu près. Aïda est la fille d'un roi d'Ethiopie, Amonasro, à qui le Pharaon fait la guerre. Elle est faite prisonnière par les Egyptiens et livrée comme esclave à la belle Amnéris, fille du roi de Thèbes. Le chef des soldats du Pharaon, Rhadamès, avant d'aller combattre Amonasro, s'est épris d'une ardente passion pour l'esclave, dont il ne connait point l'origine. Amnéris, qui aime Rhadamès, surprend le secret des deux amants et attend l'heure de se venger de l'officier insensible à son amour. Rhadamès livre bataille à Amonasro, le défait et s'empare de lui. Le Pharaon accorde au vainqueur la main de sa fille, mais Rhadamès repousse cette offre, car tout son cœur appartient à Aïda. Instruit de cet attachement, Amonasro exige de sa fille qu'elle lui fasse connaître les projets médités par l'Egypte contre l'Ethiopie. Rhadamès les revèle à son amante, mais Amnéris assiste sans être vue à cette confidence et dénonce la trahi-



VERDI CONDUISANT L'ORCHESTRE POUR LA PREMIÈRE D'*Aïda*.
D'après un croquis exécuté sur place.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

son à son père. Le Pharaon condamne Rhadamès à être enseveli vivant dans un souterrain; alors Amnéris veut le sauver, il la repousse avec dédain et Aïda partage son supplice.



Aïda, rôle d'Aïda
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Aïda fournit à Verdi de nombreux thèmes d'inspiration musicale.

Le compositeur est pénétré jusqu'au fond de l'âme des effets scéniques de l'action.

Chaque épisode lui offre une occasion d'affirmer la puissance de son instrumentation, et lorsque dans sa superbe scène du triomphe de Rhadamès, au second acte, retentissent les fameuses trompettes droites, l'impression est si vive qu'un frisson parcourt toute la salle. Dès ce moment la victoire est assurée : tout ce que l'on avait reproché au maître, la pauvreté et l'incorrection de sa manière, l'incohérence ou la vulgarité de ses formes, disparaît pour faire place à l'admiration unanime. On est en présence d'un créateur qui prétend, à l'exemple de l'auteur de *Lohengrin*, renouveler l'art musical en rompant avec les errements des époques antérieures et en pénétrant résolument dans les chemins nouveaux. Après le finale grandiose du second acte, le duo farouche du troisième entre Amonasro et Rhadamès, le duo captivant de tendresse entre Rhadamès et Aïda, rappelant, mais sans l'imiter, *Roméo et Juliette;* puis le trio où le musicien a trouvé des accents si chaleureux; au quatrième acte, la scène du jugement, enfin l'adieu des deux amants prêts à périr ensemble, émeuvent et passionnent au delà de toute expression.

Ce fut pour Verdi le jour glorieux. L'évolution d'où sa partition d'*Aïda* était sortie se traduisait en une transfiguration. *Aïda* montra en lui un homme renouvelé. Entre cet opéra et *le Trouvère*, la distance franchie était immense et décisive. Le maître devenait un initiateur; il entrait en possession de son véritable génie.

XXX.

LES PREMIERS PAS DE VERDI.

Verdi est né à Roncole, le 10 octobre 1813. Ses parents étaient de condition fort modeste et tenaient une auberge qui recevait parfois, à des intervalles éloignés, la visite d'un musicien ambulant qui raclait du violon de façon fort médiocre.

Aïda, rôle d'Amonasro
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Ce musicien s'arrêtait devant l'auberge et gratifiait les clients de quelques airs qu'il estropiait comme à plaisir. Qu'importe! Ces jours-là, le petit Verdi n'était plus le même. Il écoutait éperdument cette musique; il allait à elle comme le voyageur altéré se précipite vers une source, sans prendre le temps de voir si cette eau est limpide ou non.

Le musicien ambulant, qui se nommait Bagasset, fut, ô antithèse! l'étincelle qui fit jaillir de l'âme de notre héros sa flamme, ses aspirations artistiques. Notre bambin restait en extase en entendant Bagasset, et ces sons inarticulés devenaient pour lui les termes vagues et incomplets, mais réels d'une langue idéale dont chaque mot chantait en lui. Il arrivait à donner un sens précis aux phrases tronquées, aux élucubrations du violoneux.

Aïda, rôle de Rhadamès
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Bagasset, fier dans sa médiocrité de se voir l'objet d'une telle curiosité, d'un intérêt si grand, prit l'enfant en affection et prolongeait ses visites devant l'humble auberge. Il fit davantage,



Le Trouvère, rôle de LÉONORE
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Le Trouvère, rôle d'AZUCÉNA
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

et pour que son pauvre violon, dont il devinait l'insuffisance, n'assumât point seul la périlleuse mission d'esquisser l'instruction musicale d'un petit auditeur qui écoutait avec une attention si intense, il s'adjoignit un violoncelle. Et ce fut un grand jour, un jour heureux, que celui où notre bambin vit se placer devant la maison paternelle nos deux musiciens qui durent, toutes proportions gardées, faire des prodiges de valeur, car l'impression causée sur le jeune Verdi fut si extraordinaire que Bagasset s'en vint trouver le père, en le priant de laisser son fils étudier la musique.



Le Trouvère, rôle de FERNAND
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Le conseil fut écouté, et tout en limitant leur ambition à ce qu'un jour l'enfant pût toucher l'orgue de la petite église de Roncole, les parents ne mirent aucune entrave à cette vocation que devina notre musicien ambulant. Plus tard, dans tout l'éclat de ses succès, Verdi, passant par sa ville natale, retrouva Bagasset âgé, infirme, raclant toujours par les chemins. Il eut pour lui mille attentions, bourra ses poches de provisions, paya royalement les quelques airs que voulut bien lui jouer le vieux violoneux. Verdi le fit venir souvent à Sant'Agata, et les concerts d'autrefois recommençaient, et c'était comme l'écho d'un passé que faisait revivre tout entier cette image si touchante par sa simplicité. L'illustre compositeur n'oublia jamais ce qu'avait fait pour lui le pauvre musicien ambulant, et il eut raison, car sans Bagasset…



Le Trouvère, rôle du COMTE DE LUNA
D'après le dessin du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Francis THOMÉ.

Le mariage de Mlle Samary

Le mariage de Mlle Samary est ce qu'on appelle un fait purement *parisien*. Je ne chercherai pas du tout à expliquer l'adjectif qui est inexplicable. Un volume de commentaires n'y suffirait point. Il y a dans ce terme-là — *parisien* — un mélange de grâce, d'ironie, d'esprit, de gentillesse spéciale et de vice qui se sent et ne s'explique pas. Nestor Roqueplan a inventé la *parisine*, mais je défie les chimistes d'analyser une telle essence. Bref, c'était, ce mariage de Mlle Samary, une scène toute parisienne. Cet envahissement joyeux de l'église par toutes les fillettes du Conservatoire, les unes en water proofs crottés et en *cheveux*, comme on dit, les autres déjà couvertes du manteau de loutre qui est comme une première épaulette ou un premier chevron dans ce grand régiment de la galanterie au recrutement tout volontaire : — cette cohue jeune, charmante, cette poussée pleine de rires dans la plus mondaine des églises, donnait à la cérémonie un caractère de *première* à sensation ou de répétition générale qui était fort amusant à déterminer.



LE VIEUX PARIS

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE. — MAISON OU FUT ASSASSINÉ MARAT

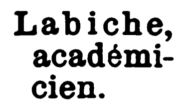
Dessiné d'après nature par M. Albert Maignan. — (Collection Albert Maignan.)

Il est évident que le recueillement faisait défaut. On était là pour se distraire. La mariée, jolie à croquer dans sa robe blanche, était plus émue, l'éternelle rieuse, que tout ce monde d'amies, de camarades, de peintres, de comédiens, de journalistes qui se bousculaient pour l'apercevoir, grimpaient sur les chaises, montaient et descendaient l'escalier de la sacristie comme on descend celui de l'Opéra et soulignaient de leurs allégros le roulement solennel de l'orgue et le solo du violoncelle paternel.

J'ai vu le moment où, sous le porche envahi, la voiture des mariés allait écraser tout ce monde de petites amies accourues, curieuses, avides, rêvant aussi de succès et d'éclats de rire dans la maison de Molière et de mariages à la Trinité, — à la Trinité ou à Pâques, — et il s'en est fallu de peu, vraiment, qu'on ne dételât les chevaux de la calèche et qu'on ne portât les mariés en triomphe. — Les deux suisses aux chapeaux dorés, — car il y a deux sortes de suisses à Paris, les suisses en or et les suisses en argent, le galon d'or coûtant plus cher aux époux, — les deux superbes hallebardiers ont dû trouver qu'à ce sacrement il manquait un peu de solennité. Mais, bah! quand un mariage aurait un petit air de kermesse, l'idylle en a-t-elle moins de charme ? On s'est donc amusé ; c'était alerte, vif et jeune, et c'est bien ainsi qu'on peut imaginer le mariage de Dorine.

Jules CLARETIE.

(*La Vie à Paris*, 1880.)

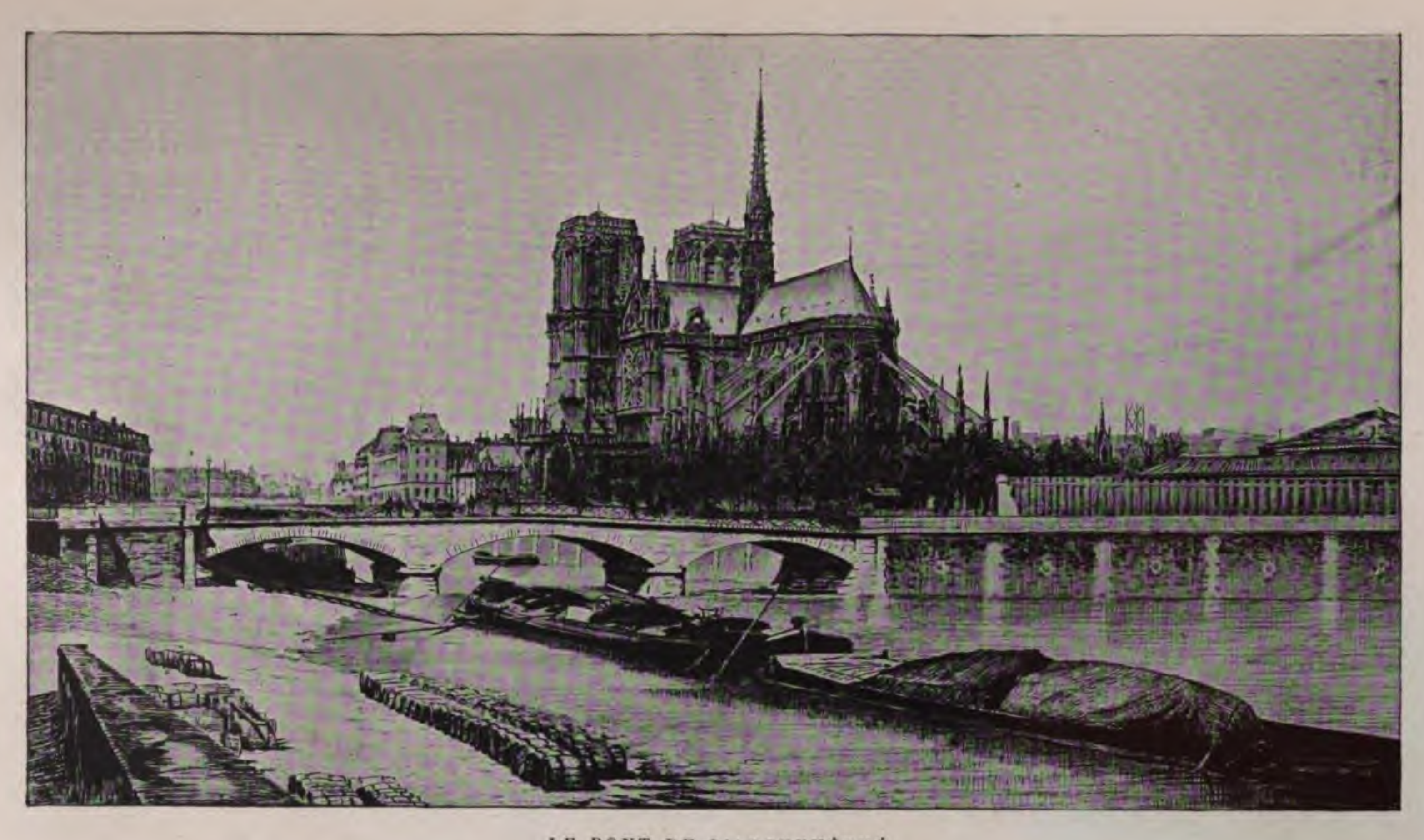


Labiche, académicien.

M. Labiche est enfin de l'Académie Franch[illegible]ment, peu de ses confrères ont un bagage littéraire ou théâtral qui puisse être comparé au sien.

Né à Paris en 1815, le 5 mai, il fit ses études au collège Bourbon; mais, après avoir obtenu la licence en droit, ne se sentant pas le moindre goût ni pour le barreau, ni pour la magistrature, ni pour la chicane, il s'adonna à la littérature et écrivit d'abord des nouvelles, dont la première, parue dans *l'Essor*, porte ce titre : *Les plus belles sont les plus fausses*. D'autres furent imprimées dans *le Chérubin*, *la Revue de France*, *la Revue des théâtres*, où parut *la Tirelire de Rotrou*. Entre temps, il publia un roman, *la Clef des champs*, qui n'est pas sans mérite.

Lorsque Gonzalès eut fondé *le Juif Errant*, Emile Labiche y fit insérer une nouvelle qui eut un grand succès, *Dans la vallée de Lauterbrun-*



LE PONT DE L'ARCHEVÊCHÉ

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LUCIEN GAUTIER

(Collection de *l'Art*)

nen. Mais notre jeune auteur rêvait de faire du théâtre.

Il avait vingt-trois ans lorsque fut représenté au théâtre du Panthéon un drame en trois actes, *l'Avocat Loubet*, dont le succès fut tel que le cafetier du théâtre fit peindre sur ses panneaux les principales scènes de ce mélodrame, presque tragique. En cette même année 1838, sa verve féconde donnait au Luxembourg *la Peine du talion*, drame-vaudeville en trois actes; au théâtre Saint-Marcel, *la Forge des Châtaigniers*, et enfin au Palais-Royal, *Monsieur de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*.

C'est le 2 juillet 1838 que Labiche remporta sur cette dernière scène, où son nom devait être tant de fois acclamé, sa première victoire. En même temps que lui triomphait son interprète Grassot, dont c'étaient les débuts, Grassot à qui son inimitable *gnouf-gnouf* valut une juste gloire qui n'a pas encore sombré dans l'oubli. Dès lors, Labiche ne pouvait plus être qu'auteur dramatique.

Il le fut abondamment et brillamment. Avec ses collaborateurs, Lefranc, Marc Michel, Delacour, Martin, Varin, Clairville, Leveaux, Nyon, il fit jouer plus de cent cinquante pièces, trésors d'ingéniosité, de philosophie et d'habileté professionnelle.

Quand, en l'année 1870, les malheurs de l'invasion s'abattirent sur notre pays, Emile Labiche était maire d'une petite commune que les Prussiens enveloppaient de tous côtés. Pendant cinq semaines, il resta sans nouvelles du vote de la France, l'ennemi interceptant toutes les communications. Avec un entêtement patriotique qui ne laissa pas de lui faire courir parfois certains dangers, il opposa à l'envahisseur une résistance qui, pour être toute passive, n'en fut pas moins efficace, soustrayant ses administrés aux réquisitions, ne livrant ni un pain, ni une botte de paille, ni un demi-setier d'avoine.

Il faut l'entendre raconter ses souvenirs de guerre et de théâtre, brièvement, sans phrases, avec une verve qui en eût fait un comédien de premier ordre. Du comédien, en effet, il a le geste large, le masque imberbe, extrêmement mobile, aux traits fortement accentués. Sa conversation fourmille de mots imprévus, de réflexions profondes sur l'art dramatique, la littérature, l'agriculture même. Car la plupart du temps, le nouvel académicien habite la Sologne, au milieu de paysans qui le considèrent comme un dieu et en la société de qui se plaît ce Parisien raffiné, ce lettré, ce philosophe.

Anonyme.



RECONNAISSANCE D'ULYSSE ET DE TÉLÉMAQUE
Prix de Rome. — Premier grand-prix de peinture. — Tableau de DOUCET.
(École des Beaux-Arts.)



LE VIEUX PARIS. — HÔTEL DU BARRY
RUE DE LA JUSSIENNE, N° 6

Cet hôtel, construit par la Du Barry, fut habité par le financier Perruchot, que l'on a appelé souvent le « caissier du pacte de famine ».

Une manifestation au Théâtre-Français.

Représentation de « Daniel Rochat ».

Le héros est un libre penseur; il est avocat, député, orateur, aimé des foules. C'est lui qui est chargé de porter la parole dans la fête du centenaire de Voltaire à Ferney. En route, il a fait connaissance de deux Américaines, et devient amoureux fou de l'une d'elles, Léa. Il demande sa main et l'obtient. Le mariage sera civil.

Nous assistons alors au mariage de Rochat et de Léa. Voilà donc miss Léa mariée. Une singulière personne que cette miss Léa, élevée par une vieille tante, protestante enragée! Comment s'imagine-t-elle que Rochat qui, pour rien au monde, ne se marierait à l'église, le fera plus facilement au temple? Toujours est-il que Léa et sa tante veulent qu'on aille au temple.

Rochat s'y refuse, et comme il est passionné, il tente tout simplement d'enlever Léa; il a compté sur l'amour, mais sans son entêtement protestant.

A bout de courage, il finit par lui proposer de céder, mais à la condition que leur mariage religieux sera tenu secret. Léa s'indigne alors de voir l'homme dont elle estimait le caractère recourir à une pareille lâcheté. Elle le chasse presque.

Au cinquième acte, c'est la séparation. Rochat et Léa se sont mariés en Suisse où le divorce existe; ils se séparent.

Voilà la pièce.

Disons maintenant l'accueil qui lui a été fait. Dès le second acte, après la cérémonie du mariage civil, ridiculisé par l'auteur, des protestations ont éclaté de toutes parts; l'émotion était très vive dans la salle et dans les couloirs.

Au quatrième acte, la salle entière a sifflé énergiquement; les cris : « Assez! Assez! » se sont fait entendre. Au moment où Rochat consent « à aller au temple, pourvu que l'on n'en sache rien », un vif mouvement d'indignation s'est produit.

Le cinquième acte terminé, M. Delaunay, très ému, est venu annoncer le nom de l'auteur. Alors une triple bordée de sifflets a retenti.

L'exécution était faite.

Mais le public a tenu à séparer les artistes de la pièce qui s'écroulait sous la réprobation générale.

Les interprètes ont été rappelés et applaudis avec enthousiasme. — M. Delaunay, M. Thiron et Mlle Bartet qui débutait, ont été l'objet d'ovations particulières et méritées.

Anonyme.



GAGNANT DU GRAND PRIX DE 1880. — *Robert the Devil*, monté par Rossiter.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
La marchande de couronnes.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Le rétameur.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Le fort de la halle.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Marchand de toiles cirées.

Expulsion des Jésuites de la rue de Sèvres.

Le 29 mars dernier, le gouvernement, mis en demeure par la Chambre des députés, représentant la nation, d'arrêter l'envahissement clérical et de mettre un frein aux attaques du clergé contre la République, décrétait, en vertu des lois existantes :

1° Que dans un délai de trois mois l'agrégation ou association non autorisée dite « de Jésus » devait évacuer les établissements qu'elle occupe sur la surface du territoire de la République;

2° Qu'également dans un délai de trois mois les congrégations ou communautés religieuses non autorisées devaient faire les diligences à l'effet d'obtenir la reconnaissance légale, faute de quoi elles seraient dissoutes.

Le 29 juin, le délai de trois mois accordé par le gouvernement était écoulé; en conséquence, l'exécution des lois existantes contre les jésuites et les congrégations non autorisées a commencé.

. . . .

Hier matin, au lever du soleil, MM. Clément et Dulac, commissaires de police, se sont présentés de nouveau rue de Sèvres avec la mission de procéder à la dispersion des jésuites. Cinq ou six cents personnes environ étaient massées dans la rue. Un groupe de sénateurs et de députés cléricaux se pressaient devant la porte. M. Clément les a écartés et a sonné.

— Qui est là?

— Le commissaire de police.

— Mais....

— Ouvrez, au nom de la loi!

La porte s'ouvre, mais les deux magistrats se trouvent dans un vestibule, en face d'une seconde porte fermée à double tour. Le cas était prévu. Les commissaires de police avaient pris la précaution d'emmener un serrurier qui se mit en devoir d'ouvrir cette porte.

Pendant qu'il se livrait à cette opération, MM. Clément et Dulac avertissent les jésuites qu'ils ont à leur donner lecture d'un arrêté de la préfecture de police. Le P. Pitot, supérieur, est présent, accompagné d'un huissier chargé de constater « la violation de domicile ». M. Clément lit l'arrêté de dispersion des jésuites. Pendant ce temps-là, le serrurier travaille toujours. A chaque coup de marteau qu'il donne à la porte pour enlever la serrure, les protestations des jésuites recommencent; on lui crie du dedans: « Serrurier, vous n'avez pas à obéir! Serrurier, vous tombez sous le coup de la loi! Serrurier, vous serez poursuivi! Serrurier, vous commettez un délit qui ne sera prescrit que dans dix ans! »

M. Dulac, qui est plus fort que les jésuites sur le Code, riposte que le serrurier est absolument couvert par l'ordre qu'il a reçu de l'autorité.

D'ailleurs, il paraît que le serrurier est un incrédule, car les cris ne l'arrêtent pas; il continue sa besogne, la serrure saute et, enfin, les commissaires de police pénètrent dans l'établissement.

Au moment où les commissaires de police y


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
La marchande d'asticots.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
La marchande de chiffons.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
Le marchand de cannes.


LES PETITS MÉTIERS DE PARIS
La marchande de balais.

entrèrent, tous les religieux, suivant un plan arrêté à l'avance, étaient rentrés dans leurs cellules.

Les commissaires de police, étant enfin montés, commencèrent leur besogne de dispersion qui n'a pas duré moins de trois heures.

Ils ont dû frapper à trente-cinq cellules et en expulser successivement chacun des Pères qui s'y étaient enfermés.

Les cellules sont situées aux premier et second étages, et donnent, aux deux étages, sur un long corridor.

Les choses se passaient ainsi : M. Clément frappait à la porte. Le Père criait : « Qui est là ? » M. Clément se nommait.

Le Père ouvrait la porte. M. Clément lui expliquait la mission dont il était chargé. Le Père répondait qu'il n'obéirait qu'à la force. Alors, sur un signe, deux agents lui mettaient la main sur l'épaule et le Père disait tragiquement : « Messieurs, vous venez d'attenter à ma personne. C'est bien. Je cède à la force. » Là-dessus, le Père, prenant son chapeau et son petit bagage, se laissait emmener.

Un seul des jésuites, le P. Hus, a refusé d'ouvrir sa cellule. Il a fallu avoir recours au serrurier.

Les jésuites sont sortis de leur établissement vêtus de leur habit ecclésiastique. La plupart s'en sont allés à pied ; sur leur passage, les dames du « noble faubourg Saint-Germain » se précipitaient sur la chaussée, s'agenouillaient, embrassaient les mains des religieux et demandaient leur bénédiction.

Les mêmes scènes se sont produites dans les autres maisons religieuses de Paris. Il a fallu partout recourir à la force ou à son simulacre. Les religieux ont, dans toutes ces visites de la loi, représentée par les commissaires de police, protesté par leur attitude et par leurs paroles énergiques contre ce qu'ils considèrent comme la violation de leur domicile et une atteinte portée à leur droit de vivre en commun et de pratiquer leur règle.

Quelques-unes de ces expulsions ont été accompagnées de murmures de la part des assistants ou des passants attroupés, à ce moment à la sortie des expulsés.

L'IMMORTALITÉ

Figure en haut-relief pour le tombeau de Jean Reynaud. — Chef-d'œuvre de CHAPU.
(Cimetière du Père Lachaise.)

Mort et funérailles d'Offenbach.

(6 et 9 octobre.)

HIER matin, 6 octobre 1880, à quatre heures, Jacques Offenbach, le compositeur bien connu, est mort subitement.

La veille, dans l'après-midi, il assistait à la lecture du *Cabaret des lilas*, faite par ses collaborateurs pour les paroles, MM. Blum et Toché, en présence de la troupe des Variétés; le soir, rentré chez lui, il se sentit pris d'un malaise; la goutte, dont il souffrait depuis longtemps, remontait vers le cœur.

Quelques heures plus tard il succombait.

Offenbach était dans sa soixantième année.

Né à Cologne, il était venu à Paris en 1842 et s'était fait naturaliser français.

Successivement violoncelliste concertant, chef d'orchestre au Théâtre-Français, directeur des Bouffes-Parisiens et directeur de la Gaîté, il a produit jusqu'à sa mort, sans paraître jamais fatigué, un nombre incalculable de morceaux de toutes sortes.

A ses derniers instants, il travaillait encore à la partition des *Contes d'Hoffmann*, qu'il allait achever et qui est, paraît-il, d'un ordre vraiment supérieur.

Ses obsèques ont eu lieu vendredi.

A dix heures, le char funèbre, suivi d'un nombre considérable de personnes appartenant au monde littéraire, artistique et théâtral, quittait la maison mortuaire, 8, boulevard des Capucines.

Les couronnes avaient été offertes par les théâtres où le maëstro a remporté tant de succès; sur leurs rubans se lisaient les titres des pièces d'Offenbach.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Victorien Sardou, Halanzier,



LE MANUSCRIT. — Tapisserie des Gobelins, par F. EHRMANN.



LE REPOS DES GAZIERS
D'après un dessin de Paul Renouard.
(Collection de *l'Art*.)



LE VIEUX PARIS. — LA COUR DU DRAGON
Photographié et redessiné par L. Parent.
(Collection Charles Simond.)

Cette cour doit son nom à une enseigne représentant un dragon symbolique sortant d'un cartouche évidé, les ailes étendues et la tête fièrement dressée. C'est un beau spécimen de la sculpture du dix-septième siècle.

Emile Perrin et Auguste Maquet. M. Turquet représentait le ministre des beaux-arts. Derrière le char funèbre marchait un maître des cérémonies, portant sur un coussin de velours orné d'argent et voilé d'un crêpe les décorations du défunt.

Un piquet du 31e de ligne rendait les honneurs militaires.

Le deuil était conduit par MM. Jacques-Auguste Offenbach, fils du défunt; Tournal, agent de change; Comte, ancien directeur des Bouffes-Parisiens, ses gendres; Gaston et Robert Mitchell, ses beaux-frères. Les deux jeunes filles d'Offenbach, non encore mariées, avaient tenu à accompagner jusqu'à sa dernière demeure le corps de leur père.

« Ce n'est pas un grand musicien qui disparaît écrivait hier M. Camille Saint-Saëns, mais c'est une grande personnalité musicale. L'influence d'Offenbach sur le goût musical de son temps a été immense, disproportionnée avec la valeur de ses œuvres et par cela même phénoménale. L'histoire de l'art n'offre rien de semblable. Quand on voit quelle importance l'opérette a prise dans le monde, et dans le monde entier, on croit assister à une vaste démence de l'humanité, à une ronde folle menée par quelque diable gamin et blagueur, par un Méphistophélès en goguette, avide de dégénérescence et de décivilisation. »

On comprend que M. Camille Saint-Saëns se montre sévère, mais peut-être exagère-t-il. Offenbach ne fut rien qu'une imagination joyeuse, suivant l'impulsion de sa fantaisie. Le milieu où il vivait l'entraîna. *Anonyme.*



LA MODE EN 1880
D'après le *Journal des Demoiselles*.
(Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1880

Janvier.

3. — Commencement de la crue et de la **débâcle de la Seine** dans la matinée. De 10 heures à une heure du soir, le niveau de l'eau s'élève de plus d'un mètre et demi. Vers 11 heures, les portes de l'écluse devant la Monnaie sont emportées. Le pont des Invalides, qu'on était en train de reconstruire, est détruit. Inondation des ports de Bercy.

5. — **La fonte des glaces** provoque à Paris plusieurs accidents.

7. — **Marie Bière** tire trois coups de revolver sur Robert Gentien, son amant, qui l'avait abandonnée.

9. — **Collision de deux trains à Clichy.** (Seize personnes tuées, quatre-vingt-quatorze blessées.)

15. — **Réception de Taine** à l'Académie française. Réponse de J.-B. Dumas.

19. — A 5 heures du matin, **exécution de Prévost** qui avait assassiné, le 10 septembre 1879, le bijoutier Lenoble (première exécution de Deibler, successeur d'Heindrecht). — Mort de Jules Favre.

26. — Première **exposition de peinture** organisée par le Cercle des arts libéraux, dans ses salons de la rue Vivienne.

Février.

17. — **Manifestation au Théâtre-Français** pendant la représentation de *Daniel Rochat*, de Victorien Sardou.

19. — **Réception du duc d'Audiffret-Pasquier** à l'Académie française.

21. — Décret attribuant au **Musée d'artillerie** la collection d'armes et armures formée par Napoléon III au château de Pierrefonds.

26. — A l'Académie française, **élection de Labiche** à la place de Silvestre de Sacy **et de Maxime du Camp** à la place de Saint-René Taillandier.

28. — **Le général Faidherbe** est nommé **grand chancelier de la Légion d'honneur** à la place du général Vinoy.

Mars.

8. — **Funérailles de Lemoine-Montigny,** directeur du Gymnase.

9. — M. Cazelles est nommé directeur de la Sûreté générale. — Commencement des travaux de la **rue Étienne-Marcel.**

15. — Installation **d'appareils frigorifiques à la Morgue.**

17. — A la suite d'un sermon peu orthodoxe dans l'église de la Trinité sur le mariage et le divorce, **le P. Didon** est mandé à Rome.

30. — Le *Journal officiel* publie un décret (du 29 mars) enjoignant à la **Compagnie de Jésus** de se dissoudre immédiatement.

Avril.

6. — Ouverture du **procès de Marie Bière.** (Elle fut acquittée au milieu du plus vif enthousiasme.)

12. — Première journée de vente, à l'hôtel Drouot, de la collection Walferdin (tableaux et dessins).

15. — **Assassinat de la petite Louise par Menesclou,** qui coupe le cadavre en morceaux et les fait cuire dans un poêle. — **Inauguration du tombeau du dessinateur Daumier** au cimetière du Père-Lachaise.

17. — A la Société des sciences françaises, **conférence de Ferdinand de Lesseps** sur son voyage à Panama.

20. — **Exposition des dessins de Viollet-le-Duc** au Musée de Cluny.

Mai.

9. — Pose de la première pierre de la **clinique nationale ophtalmologique** annexé à l'hospice des Quinze-Vingts.

10. — La nouvelle de la mort de **Flaubert** (à Rouen, dans la nuit du 9 au 10) se répand à Paris.

13. — **Élection de Rousse** à l'Académie française à la place de Jules Favre.

22. — Inauguration des **concerts historiques** à l'Opéra.

23. — **Manifestation** (dispersée par la police) **des survivants de la Commune** sur la place de la Bastille et au Père-Lachaise.

25. — **Léon Say** est élu **président du Sénat.**

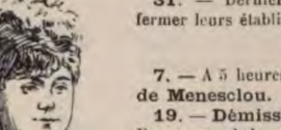
26. — **Inauguration,** à Ville-d'Avray, **du monument élevé à Corot.**


AURÉLIEN SCHOLL
Journaliste.
(Né à Bordeaux le 14 juillet 1833.)


GASPARD CHATIN
de l'Institut.
(Né en 1813.)


JULES GUESDE
Homme politique.
(Né à Paris en 1845.)


JULES VERNE
Littérateur.
(Né à Nantes le 8 février 1828.)


MADAME HEILBRONN
(1849-1886.)


TIRARD
Homme politique.
(1827-1893.)

Juin.

6. — Vente à l'hôtel Drouot des tableaux, dessins, mobilier et livres ayant appartenu à l'acteur Gil Pérès. — Courses à Longchamp. **Grand-prix de Paris** gagné par *Robert the Devil*, appartenant à M. Brower.

8. — Vote par la Chambre de la **proposition de loi** de Benjamin Raspail **tendant à instituer une fête nationale** le 14 juillet.

13. — Vers 9 heures du soir, **assassinat de Joubert,** marchand de vins, rue Fontaine-au-Roi, par son garçon Foulloy.

20. — **Élection de Trinquet,** ancien membre de la Commune, au Conseil municipal (quartier du Père-Lachaise).

21. — **Vote de l'amnistie** par la Chambre.

30. — **Exécution des décrets du 29 mars** à Paris. Les jésuites sont expulsés de leur couvent de la rue de Sèvres, n° 33. MM. Chesnelong, de Kerdrel, de Lorgeril, de Baudry d'Asson et de Mun, présents à l'expulsion, protestent contre l'intervention de la force armée.

Juillet.

1er. — Vote par la Chambre d'une loi assurant la **liberté des cafés, cabarets et débits de boissons.**

9. — Capture dans le Bois de Boulogne d'une bande de voleurs composée de quarante-huit hommes et dix sept femmes.

12. — **Meissonier** est nommé **grand officier de la Légion d'honneur.**

14. — La fête nationale du 14 juillet est célébrée officiellement pour la première fois. Grande revue. Distribution des drapeaux aux troupes de Paris.

25. — Réunion publique à Belleville. Discours de Rochefort.

30. — **Ouverture du procès Menesclou.** (Il fut condamné à mort.)

Août.

31. — Dernier délai accordé aux jésuites pour fermer leurs établissements d'enseignement.

Septembre.

7. — A 5 heures et demie du matin, **exécution de Menesclou.**

19. — **Démission de M. de Freycinet.** Jules Ferry prend la présidence du conseil, Barthélemy Saint-Hilaire devient ministre des affaires étrangères, Sadi Carnot ministre des travaux publics, et l'amiral Cloué ministre de la marine. — Inauguration de la statue de Thiers à Saint-Germain-en-Laye.

Octobre.

7. — **Funérailles d'Offenbach.** (Le corps est porté de l'église de la Madeleine au cimetière du Père-Lachaise.)

21. — Célébration du **deuxième centenaire de la fondation du Théâtre-Français.**

23. — Séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. Distribution des prix.

29. — **Condamnation à mort de Foulloy,** qui avait assassiné son patron, le marchand de vins Joubert. (Il fut gracié à cause de sa jeunesse.)

Novembre.

6. — Discussion et vote par le conseil municipal

d'un **projet de loi d'organisation municipale** pour la ville de Paris, projet tendant à consacrer le principe de l'autonomie la plus absolue.

8. — Ouverture de la session législative de 1881.

11. — A la Chambre des députés, **M. de Baudry d'Asson** est expulsé *manu militari* de la salle des séances.

14. — Matinée enfantine à l'Hippodrome.

25. — Réception de Labiche à l'Académie française. — Réponse de John Lemoinne.

Décembre.

2. — Nomination d'une **commission chargée de faire une enquête sur les actes de M. de Cissey au ministère de la guerre** (affaire de Kaulla).

16. — Éclipse totale de lune, en partie visible à Paris.

23. — Réception de Maxime du Camp à l'Académie française. — Réponse de Caro.

28. — Loi sur l'exploitation du *Journal officiel* par l'État.

31. — Éclipse partielle de soleil, visible à Paris.

Monuments et fondations.

Achèvement de l'**église de Ménilmontant** — de l'**église Notre-Dame d'Auteuil**. — Restauration du **pont de Tolbiac.**

Dégagement complet du **boulevard Saint-Germain.** — Ouverture de la **rue Dosne** — de la **rue de l'Ambigu.**

Établissement des **horloges pneumatiques.**

Installation d'un **nouvel asile de nuit**, boulevard de Vaugirard (14 juin).

La duchesse de Galliera fait **don à la Ville de Paris d'un terrain situé avenue du Roi-de-Rome et destiné à la création d'un musée,** d'un square public et de deux rues nouvelles qui devront porter le nom de Galliera et de Brignoles.

Arrêté préfectoral qui joint à la Bibliothèque de la Ville de Paris un **Musée historique.** — M. Cousin est nommé directeur. M. de Liesville donne au Musée sa collection d'objets de la période révolutionnaire.

Création (12 juillet) d'une **École d'horlogerie**, installée d'abord faubourg du Temple, puis rue Manin, 30.

Ouverture de la **maison d'éducation de l'Orphelinat des arts,** rue de Vanves.

Réorganisation du **Conseil supérieur de l'instruction publique.**

La vie de la rue.

Fermeture du **théâtre Taitbout** (rue Taitbout) qui devient une maison de banque.

La démolition des constructions légères connues sous le nom de **Ruche du Château-d'Eau** (sorte de cité qui comprenait deux brasseries, un café-concert, une librairie, etc.), est commencée.

Construction de l'**Historiorama** des Buttes-Chaumont (direction Bin).

Panorama de Champigny et du Bourget (par A. de Neuville). — **Panorama de Reischoffen** (par Castellani).

Les Folies-Bobino (théâtre et concert).

Le dompteur Karoly.

Chansons de l'année : *Pst! pst! pst!* — *La Sœur de l'emballeur.*

Beaux-Arts.

Salon : *Job*, par Bonnat. — *Retour de chasse*, par Harpignies. — *Pro Patria ludus*, par Puvis de Chavannes. — *Galatée*, par Gustave Moreau. — *Jeanne d'Arc*, par Bastien Lepage. — *Caïn*, par Cormon. — *Le Bon Samaritain*, par Morot. — *Le Soir*, par Jules Breton. — *La Grève des mineurs*, par Roll. — *L'Accident*, par Dagnan-Bouveret. — *Dans la Campagne*, par Lerolle. — *Le Retour du troupeau*, par Vuillefroy.

Le Génie de l'Immortalité, par Chapu. — *Bernard Palissy*, par Barrias. — *Biblis changée en source*, par Suchetet. — *La Guerre*, par Aubé. — *Arlequin*, par Saint-Marceaux.

Exposition des œuvres de Couture au Palais de l'Industrie.

Réorganisation du Conseil des beaux-arts 15 novembre).



HENRI DE BORNIER
Auteur dramatique.
(1825-1891.)



MAUBANT
de la Comédie-Française.
(Né en 1821.)



JULES CLARETIE
Littérateur.
(Né à Limoges le 3 décembre 1840.)



GÉNÉRAL FÉVRIER
(Né à Grenoble en 1823.)



FRÉD. MISTRAL
Poète provençal.
(Né à Meillane, le 8 septembre 1830.)



LE PÈRE DIDON
(1840-1900.)

La vie littéraire.

Victor Hugo : *L'Ane* — *Religions et Religion.* — **É. Zola** : *Nana.* — **É. Zola, Guy de Maupassant, Céard, Hennique, Paul Alexis** : *Les Soirées de Medan.* — **Ludovic Halévy** : *Les Petites Cardinal.* — **Huysmans** : *Croquis Parisiens.* — **Loti** : *Le Mariage de Loti.* — **J. Claretie** : *La Vie à Paris* (première série).

Fondation du *Gil Blas*, par Auguste Dumont (premier numéro : 10 novembre) — de *l'Intransigeant*, par Rochefort (premier numéro : 14 juillet) — du *Ni Dieu, ni Maître*, par Blanqui — de *la Lanterne* — du *Triboulet.*

Théâtre (Débuts et Premières.)

Théâtre-Français. — 16 février. *Daniel Rochat*, comédie en 5 actes, par Victorien Sardou. **Début de Mlle Bartet.** — 29 novembre. **Représentation de retraite de M. Talbot.**

Opéra. — 22 mars. *Aïda*, opéra en 4 actes, paroles de Du Locle et Nuitter, musique de Verdi. — 1er décembre. *La Korrigane*, ballet en 2 actes, par Coppée; chorégraphie de Mérante, musique de Widor.

Opéra-Comique.—18 mars. **Début de Mlle Van Zandt** dans le rôle de Mignon. — 20 décembre. *L'Amour médecin*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Ch. Monselet, musique de Poise.

Odéon. — 23 mars. *Les Noces d'Attila*, drame en 4 actes, en vers, par H. de Bornier.

Vaudeville. — 30 janvier. *Le Nabab*, comédie en 5 actes, par A. Daudet et Pierre Elzéar. — 19 mai. *Nos Députés en robe de chambre*, comédie en 4 actes, par Paul Ferrier.

Gymnase. — 1er janvier. *Les Honnêtes Femmes*, comédie en 1 acte, par Henry Becque. — 16 janvier. *Le Fils de Coralie*, comédie en 4 actes, par Albert Delpit.

Palais-Royal. — 3 mai. *Les Deux Chambres*, vaudeville en 1 acte, par Maurice Ordonneau. — 6 décembre. *Divorçons*, comédie en 3 actes, par Victorien Sardou et de Najac (succès).

Porte-Saint-Martin. — 17 mars. *Les Etrangleurs de Paris*, drame en 5 actes, par A. Belot.

Théâtre des Nations. — 28 août. *Les Nuits du boulevard*, drame en 5 actes, par Pierre Zaccone, Th. Henry et Mary Cliquet. — 22 décembre. *Galatée*, pièce en 3 actes, traduite de Basiliadis, par Mme Edmond Adam.

Bouffes-Parisiens. — 16 mars. *Les Mousquetaires au couvent*, opéra-bouffe en 3 actes, par P. Ferrier et J. Prével, musique de Varney. — 29 décembre. *La Mascotte*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Chivot et Duru, musique d'Audran (grand succès).

Renaissance. — 30 octobre. *Belle-Lurette*, opéra-bouffe en 3 actes, paroles de Blum, Blau et Toché, musique d'Offenbach.

Folies-Dramatiques. — 8 octobre. *Le Beau Nicolas*, opéra-comique en 3 actes, paroles de Vanloo et Leterrier, musique de Lacome.

Les morts de l'année.

Le journaliste **de Biéville** (2 janvier). — **Jules Favre**, ancien membre du gouvernement de la Défense nationale (15 janvier). — Le journaliste **Granier de Cassagnac** (30 janvier). — **Bersot**, directeur de l'École normale supérieure (2 février). — **Crémieux**, ancien membre du gouvernement de la Défense nationale (11 février). — **Lemoine-Montigny**, directeur du Gymnase (10 mars). — **Claude**, ancien chef de la police de sûreté (12 avril). — Le romancier **Édouard Duranty** (15 avril). — Le peintre **Gudin** (17 avril). — Le général **Vinoy** (29 avril). — Le littérateur **Édouard Fournier** (15 mai). — **Gastambide**, président de la Cour de cassation (16 mai). — Le romancier **Paul de Musset** (25 mai). — **Hippolyte Passy**, membre de l'Institut (4 juin). — Le général **Aymard**, commandant de l'armée de Paris (11 juin). — **Broca**, membre de l'Académie de médecine (8 juillet). — Le musicien **Offenbach** (10 octobre). — L'archéologue **de Saulcy** (7 novembre). — Le littérateur **Xavier Aubryet** (17 novembre). — Le peintre **Léon Cogniet** (25 novembre). — **Mme Thiers** (10 décembre).



LA FÊTE DE VICTOR HUGO. — LA FOULE ACCLAMANT LE POÈTE DEVANT SA MAISON
D'après un dessin de GÉRARDIN. — (Bibliothèque nationale.)

1881



ÉMILE LITTRÉ
Né à Paris en 1801, décédé le 3 juin 1881.
(D'après un dessin de Bastien-Lepage.)

Paris s'éveille, le 1er janvier, avec sa parure d'hiver : la neige encapuchonne les toits; les squares et les promenades deviennent inaccessibles, les traîneaux à col de cygne glissent sur les allées du Bois. Tandis que les escouades de balayeurs s'activent pour rétablir la circulation, les curieux se massent le long du fleuve dont la crue vient battre les murs de soutènement des quais. La Cité et l'île Saint-Louis disparaissent, submergées.

Par cette température maussade, il faut vraiment l'espoir de manifestations révolutionnaires dirigées surtout contre Gambetta pour qu'une foule compacte assiste aux obsèques civiles de Blanqui, l'âpre journaliste de *Ni Dieu, ni Maître*, presque oublié depuis 1848. Quelques bagarres au Père-Lachaise, quelques clameurs en faveur d'Henri Rochefort ne troublent point l'ordre dans la rue; le vieux socialiste, au visage énigmatique, n'a pas le don d'émouvoir le peuple par delà la mort.

La manifestation inoubliable de l'année, c'est la fête du 27 février que Paris et la France célèbrent avec enthousiasme, en l'honneur des quatre-vingts ans de Victor Hugo. Tout un peuple, confondu dans un même élan d'admiration et de gratitude, défile, avenue d'Eylau, devant la demeure du poète. Les estrades disparaissent sous les fleurs; les drapeaux claquent à toutes les fenêtres. On acclame le discours que le robuste aïeul prononce de son balcon. Et, toute la journée, ce ne sont que compliments de délégations, allocutions émues des corps constitués ou sonnets dithyrambiques des disciples. Afin de commémorer cette solennité, le conseil municipal décide que la place d'Eylau s'appellera désormais place Victor-Hugo. Pourquoi faut-il que de semblables minutes n'aient pas dans la vie nationale une répercussion plus durable et qu'au lendemain on continue de s'entre-déchirer ? Les affiches multicolores qui, deux mois plus tard, constellent les murs des édifices, l'expliquent assez. La fièvre politique bat son plein; elle recommence à détraquer le cerveau de très pacifiques électeurs; partout, l'on pronostique sur les chances de succès des candidats; et l'on oublierait facilement, parmi ce tumulte, que nos soldats soutiennent outre-mer une lutte héroïque contre les Kroumirs si les fêtes de bienfaisance des Tuileries et les couplets sur Tunis, dont les chanteurs ambulants lassent les habitués du parc Monceau, n'avertissaient des progrès de la conquête. Les Numa Roumestan pullulent et jamais œuvre de Daudet ne parut venir à meilleure heure. Pour échapper à cette contagion, il faut ou la sérénité d'un Renan, qui au milieu de l'enfantement du « Grand Ministère », des duels à l'épée et des duels de paroles, jette un regard aimant sur la fin du monde antique et donne sa belle étude sur Marc-Aurèle — ou le scepticisme d'Anatole France (*le Crime de Sylvestre Bonnard*) qui, dès son premier roman, fait pressentir l'agilité d'un esprit essentiellement philosophique. Le goût fâcheux des révélations littéraires se propage : *le Temps* ayant publié quelques lettres de George Sand et d'Alfred de Musset, les échotiers et les érudits, flairant le document sensationnel, scrutent, fouillent, épiloguent, livrent au public friand de curiosités malsaines un lambeau de cette passion douloureuse. Par ricochet, les lettres de Mérimée obtiennent une vogue inattendue.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE
DE L'EXPOSITION D'ÉLECTRICITÉ
Gravée par ROTY.
(Musée du Luxembourg.)

Il semble, d'ailleurs, que le goût des lectures entre intimes ait pénétré dans les mœurs du high-life parisien. On aime de plus en plus, entre deux gorgées de thé, et, dans un cercle restreint, à savourer le plaisir des beaux vers ou des proses subtiles. Le chic cosmopolite (« chic » est alors le mot à la mode) s'introduit par les matinées dansantes et les *five o'clock*. Mais pour quelques maisons de gens de lettres où la finesse des propos ennoblit le prétexte de la réunion (tels les bals villageois et les soirées de Mme E. Adam, où Jean Aicard lit sa transcription d'*Othello*, tels aussi les « cinq heures » de M. Legouvé chez qui afflue l'élite pensante de Paris), que de pauvres et lourdes contrefaçons, que de « mondes où l'on s'ennuie » où les Bellac et les Saint-Réault dissertent pédantesquement, auprès des dames, sur les concepts doubles et sur les *tumuli!* Et comme l'on conçoit que la spirituelle comédie de Pailleron fasse faire la grimace à plus d'une spectatrice du Théâtre-Français qui se reconnaît parmi ces femmes savantes de 1881! Les potins bourdon-

nent; on s'amuse au petit jeu suranné des clefs; on insinue les noms modernes des professeurs et des philosophes qui ont posé pour Vadius ou pour Trissotin. Mais le succès répond aux critiques des envieux; la voix d'or et le sourire de Madeleine Brohan, la chevelure embroussaillée de Got et la perfection de jeu des autres acteurs assurent un peu de répit à M. Perrin que des polémiques passionnées autour de la démission de Mlle Favart ou la guerre de coups d'épingle de Francisque Sarcey avaient mis fort mal en point.

Précédant *le Monde où l'on s'ennuie*, la Comédie a donné *la Princesse de Bagdad*, de Dumas fils, œuvre mêlée que ni l'admirable création de Worms (Nouwady) ni l'habileté et le prestige de Mlle Croizette (comtesse de Hun) n'arrivent à transformer en un franc succès.

Il en va de même à l'Odéon, où l'aventure émouvante du *Jack* de Daudet et le drame peu attachant de Coppée sur Mme de Maintenon remplissent péniblement la saison. Heureux les théâtres sans histoire! Trois cents soirées, aux Bouffes, n'épuisent point le triomphe de *la Mascotte*, et le public, inlassable, revient toujours applaudir le duo des Dindons!

L'Opéra monte *le Tribut de Zamora;* malgré la vulgarité du livret et les défaillances d'inspiration de Gounod, on convient de la beauté tragique... de Mme Krauss. A l'Opéra-Comique, *les Contes d'Hoffmann*, par Offenbach : la mort récente du compositeur, dont les amis projettent d'ériger le buste au cimetière Montmartre, assure une brillante carrière à cette œuvre endiablée.

Timidement, les grands concerts habituent à la symphonie des maîtres allemands : l'orchestre Colonne acclimate quelques fragments de Wagner. Lamoureux inaugure ses auditions au Cirque d'Hiver par une magistrale exécution de la *Symphonie en la*, de Beethoven.

Une bibliothèque et un musée s'installent à l'Opéra, dans la galerie attenant au foyer du public. Les amateurs pourront y consulter des autographes, des estampes et la maquette des décors.

Non seulement l'engouement pour le théâtre crée des centres d'études, mais il nivelle es conditions : l'actrice est mêlée à toutes les mondanités; dans les galas ou les ventes de charité, elle prend décidément le pas sur la femme du monde. Elle est de tous les plaisirs « selects », du Concours hippique comme du Grand-Prix où elle lance les ombrelles grosses comme le bâton noueux d'un muscadin.



REVERS DE LA MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE L'EXPOSITION D'ÉLECTRICITÉ. Gravée par ROTY. (Musée du Luxembourg.)

Après le Grand-Prix, c'est l'exode accoutumée, Paris désolé par une épouvantable sécheresse et menacé du manque d'eau. L'apparition de la comète réjouit les flâneurs et alimente les vaudevilles d'été.

Comme toutes les années se ressentant de l'Exposition de 1878, les expositions artistiques particulières abondent : les aquarellistes, rue Laffitte, où l'on distingue les fleurs de Madeleine Lemaire, les chats de Lambert et le papillotage d'Eugène Lami; — les indépendants, boulevard des Capucines, où il faut mettre hors de pair Raffaelli, le peintre des mélancoliques banlieues; — le Noir et le Blanc, avenue de l'Opéra, où des dessins de Lhermitte et de Regamey côtoient les banalités outrancières. A l'hôtel Drouot, on met en



AUGUSTE BLANQUI
Né à Puget-Théniers en 1805,
mort à Paris le 30 décembre 1880.
(Photographie de Lopez.)

vente les Courbet et les Philippe Rousseau; chez le baron Double, ses collections de vieux Sèvres et ses bibelots.

Messieurs les critiques d'art ont beau rebattre le public de leurs impressions douloureuses et réitérer, à chaque Salon, leurs doléances, on s'accoutume à admirer sans eux quelques-unes des toiles ou des groupes de marbre logés au Palais de l'Industrie.

Les envois de Bastien-Lepage (*Mendiant*), de Bonnat (*Portrait de Léon Cognet*), de Luc-Olivier Merson (*Saint François d'Assise prêchant aux poissons*), de Henner (*Saint Jérôme*), valent par les qualités habituelles de ces maîtres. Le jury décerne les médailles d'honneur à la *Glorification de la Loi*, du peintre Paul Baudry, et à la *Mort d'Alceste*, du statuaire Allar, morceau convenable, correct, mais sans originalité ni flamme. Detaille achève sa *Distribution des drapeaux*, que l'Etat lui a commandée.

L'année se clôt par la triple élection à l'Académie de Sully-Prudhomme, de Pasteur et de Cherbuliez; par l'émoi causé à Paris, au lendemain de l'effroyable incendie du Ring-Theater de Vienne (catastrophe dont le retentissement amène le Conseil municipal à prendre quelques mesures de sécurité), et aussi par une quantité extraordinaire de pièces fausses et de pick-pockets dévalisant, à l'approche des étrennes, les clients des bazars et des grands magasins.

La dernière heure, celle où l'année devrait, assurent les moroses, faire son examen de conscience et battre sa coulpe, appartient aux jouets, suivant l'usage traditionnel. Les voici donc aux étalages splendides et inondés de lumière des grands boulevards, ou bien derrière les vitrines des petits magasins timidement ouverts dans les rues où ne passe que le pauvre. La mode est, cette année, aux étrennes scientifiques ou plutôt électriques : c'est l'utilité qui domine; mais — signe du temps assurément — à côté du jouet utile, il y a le jouet qui apprend comment fonctionne le mécanisme de la Bourse — et cela s'appelle le *Stock-Exchange* — ou comment on devient quelqu'un — et cela se nomme *la Timbale* — vendue avec l'art de la décrocher. On s'aperçoit que l'on entre en fin de siècle : les camelots deviennent professeurs de l'enfance; il n'y a plus qu'à éditer un Balzac à l'usage de la jeunesse.

F. EVRARD.



ÉMILE DE GIRARDIN
(1800-1881)
D'après un buste de SARAH BERNHARDT. — (Collection de *l'Art*).



HOPITAL LARIBOISIÈRE.

Rue Ambroise-Paré, nº 2, contient 905 lits; fut fondé en 1845 et terminé en 1854. Il doit son nom à la comtesse de Lariboisière qui légua, en 1853, toute sa fortune à l'Assistance publique.

LES ÉCHOS DE PARIS



LES TYPES DE PARIS. — LE SCIEUR DE PIERRES
Fac-similé d'un dessin de Paul RENOUARD.
(Collection de *l'Art*).

La Fête de Victor Hugo.

Dès dix heures, la foule est grande autour de l'avenue d'Eylau où M. Alphand fait dresser deux estrades de fleurs. Il arrive des couronnes de laurier de Marseille, de Toulon, de tout le Midi. On les déballe, on dresse des palmes et des lauriers devant la maison.

A l'intérieur, toute la maison du poète est fleurie.

Dans la serre, une couronne immense, envoyée par la Comédie française, faite de roses blanches et roses avec ces titres sur les drapeaux de soie rouge : *Hernani*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*, *Marion Delorme*. Des fleurs partout.

Le vase de Sèvres, apporté par M. Ferry, disparaît dans un amas de lilas et de violettes.

La foule grossit dans l'avenue pavoisée, où l'on a improvisé des estrades.

La députation des enfants, qui devait être introduite à dix heures, arrive à onze heures dans le salon de Victor Hugo, avec une bannière bleue et rose, portée par une petite fille en blanc.

— Ah! qu'ils sont charmants! dit Victor Hugo en embrassant la plus petite et en disant aux autres : C'est vous tous que j'embrasse. Mes enfants, vous êtes charmants! Sont-ils gentils! Voyons ta bannière (et l'embrassant) : Il faut que j'embrasse la porte-bannière.

Et la petite, embrassée, récite :

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiègle,
Qui viennent chanter des chansons
A l'aigle.

Il est terrible! mais très doux,
Et sans que son courroux s'allume
On peut fourrer sa tête sous
Sa plume.

Nous sommes en bouton encor,
Les fleurs de l'aurore prochaine
Qui parfument les mousses d'or
Du chêne.

Nous sommes les petits enfants
Qui viennent gais, vifs, heureux d'être,
Fêter de rires triomphants
L'ancêtre.

Si Jeanne et Georges sont jaloux,
Tant pis pour eux! C'est leur affaire...
Et maintenant, embrassez-nous,
Grand-père.



INCENDIE DES MAGASINS DU PRINTEMPS, 8 mars 1881
D'après une photographie. — (Bibliothèque nationale.)

On sourit. Victor Hugo répète : « C'est charmant. »

Lui, penché, regarde en souriant toujours. On applaudit.

La bannière rose porte : *l'Art d'être grand-père*.

— Mesdames, dit Victor Hugo aux mères, j'accepte ces fleurs pour vous les offrir.

Tout le monde est ému. On a des larmes dans les yeux.

Victor Hugo embrasse Georges et Jeanne, et remercie M. Mendès, l'auteur du compliment.

M. Herold amène ses enfants apportant un bouquet.



INCENDIE DES MAGASINS DU PRINTEMPS
ENTERREMENT DU POMPIER HAVARD
Le cercueil, porté à bras par ses camarades, du Val-de-Grâce au cimetière de Montparnasse.
(Dessin de FERDINANDUS, d'après le croquis de Dick.)

Par la porte ouverte, au moment où sortent les enfants, apparaît un immense laurier d'or. Maintenant la porte est close pour tout le monde.

Victor Hugo offre à Mme Lockroy le bouquet de M. Herold.

Les enfants des petites écoles demandent à voir M. Victor Hugo. Ils sont massés sur l'avenue. Le poète se met à la fenêtre. Une immense clameur retentit : « Vive Victor Hugo! » Toutes les têtes sont nues : « Vive Victor Hugo! Vive la République! » Puis le poète disparaît et tout se calme.

M. Léon Dommartin, au nom de la presse belge, apporte à Victor Hugo l'adresse suivante, éloquente et simple à la fois :

Maître,

La France littéraire n'est pas bornée aux limites du territoire; tous les pays de langue française revendiquent l'honneur d'apporter leur tribut d'hommage au grand poète français. Il est des circonstances émouvantes faites pour réunir tous les membres de la famille.

Le dix-neuvième siècle acclame Victor Hugo comme le dix-huitième siècle acclama Voltaire; le 27 février 1881 rappelle le 20 mars 1778. L'histoire dira que le même phénomène s'est produit à ces deux époques, dont chacune glorifie son représentant le plus illustre. Le peuple, qui voulait des flambeaux



LES OBSÈQUES DE BLANQUI
Les discours au Père-Lachaise.
(Dessin de M. DE HAENEN, d'après le croquis de DICK.)

-te de la Comédie, e tout le monde l'auteur de *Zaïre*, jourd'hui couvrir rs la maison de d'*Hernani*.

combien la der- manifestation est andiose! En Vol- n saluait l'esprit époque. On salue le sentiment pro- s êtres et des cho- plus haute expres- l'âme humaine.

vous apportons, t vénéré maître, age d'un pays qui onneur de vous posséder longtemps, et qui se le rappeler.

sur notre sol, nous nous en souviendrons tou- que l'auteur des *Châtiments* porta les premiers la tyrannie.

tte heure, nous demandons une petite place foule qui vient jeter des couronnes au seuil e.

Signé : Léon DOMMARTIN,
Délégué de la presse bruxelloise.



GAGNANT DU GRAND-PRIX DE PARIS DE 1881
Foxhall monté par FORDHAM.

On vend dans l'avenue des biographies, des médailles commémoratives, des rubans. Il pleut bien légèrement, mais la foule n'ouvre pas un parapluie, et crie de temps à autre : « Vive Victor Hugo! »

Dès dix heures du matin commence à s'établir, dans les rues voisines de l'avenue d'Eylau, ce va-et-vient des passants qui annonce la foule. Les commissaires de la fête se réunissent sur la place d'Iéna; on achève la distribution des insignes qui doivent les faire reconnaître : un bouquet fait d'une rose et d'un bleuet et sur le ruban ces deux vers du poète :

Les roses sont roses
Et les bleuets sont bleus.

On voit de toutes parts déboucher des lauriers, des palmes, des couronnes, des feuilles de chêne de toutes sortes. Ce sont les hommages envoyés de province qui vont s'entasser devant la maison du maître. On s'inquiète un peu : le temps est gris, il tombe un peu de grésil. Que pourait bien faire le soleil? S'il avait jamais eu une raison de briller, n'était-ce pas aujourd'hui? La foule se laissera-t-elle intimider par cette menace de mauvais temps? Mais non! Voici que les rues se remplissent de bruits et de fanfares. Ce sont les cent quatre sociétés musicales qui ont voulu prendre part à la fête qui montent vers l'Arc de Triomphe. Des affiches collées sur les bas-reliefs indiquent à chacune la place qu'elle doit prendre.



LES OMNIBUS PARISIENS
D'après un dessin. — (Collection Hartmann).



LE PONT DU CHEMIN DE FER A CHATOU. — Tableau d'Auguste RENOIR.



LES BORDS DE LA SEINE. — Tableau d'Alfred SISLEY.



LES TUILERIES. — Tableau de Claude MONET.
École impressionniste. — (Musée du Luxembourg.)

Point de police! On a compté sur le bon sens de la foule, et la foule est admirablement calme. Les camelots abondent, vendant, qui des photographies, qui des lithographies, qui des programmes, qui des médailles à l'effigie de Victor Hugo, qui des petits bustes de cuivre qui semblent avoir été frappés à l'emporte-pièce. On n'entend que ce cri : « Demandez notre grand poète national! » Il y a plus de douze cents mètres de l'Arc de Triomphe au numéro 130 de l'avenue d'Eylau. Et tout cet immense espace se remplit. On demandera : « Combien y avait-il de gens à cette manifestation? » C'est difficile à compter. Mais songez qu'il leur a fallu ensuite trois heures pour défiler par une voie très large. Mettez trois cent mille personnes, et vous approcherez sans doute de la vérité.

A midi précis, on se met en marche pour défiler. Le conseil municipal de Paris, qui devait faire partie du cortège, s'en détache pour le précéder de quelques minutes. Il était convenu qu'entre chaque délégation, on intercalerait une société musicale; mais la foule rompt un peu les rangs en s'y mêlant, et les délégations s'allongent toutes d'une masse de simples manifestants. Point de désordre, du reste. Tout le monde est animé d'une telle bonne volonté qu'une bousculade serait impossible.

Incendie des magasins du Printemps.

(8 mars.)

C'EST à cinq heures trente-cinq minutes du matin que le feu s'est déclaré dans le rayon des dentelles et broderies, installé au rez-de-chaussée, sur le côté donnant boulevard Haussmann.

Un des garçons chargé du balayage, ayant allumé un bec de gaz pour accomplir sa besogne, le feu prit tout à coup à un rideau de mousseline et en un instant le malheureux garçon fut entouré de flammes. A ses cris, les autres garçons de magasin accoururent, mais le feu, trouvant dans les

dentelles, les cartons et les rayons voisins un facile aliment, se propagea avec une telle rapidité que les efforts des assistants furent vains, et ils durent se contenter de prévenir M. Werhœven, chef surveillant, qui à son tour prévint en toute hâte M. Jaluzot, propriétaire de l'établissement, logé au quatrième étage.

Au premier appel, M. Jaluzot sauta du lit, réveilla Mme Jaluzot et, après l'avoir mise en lieu sûr, revint prendre les premières dispositions pour conjurer le danger. Hélas! il était déjà bien tard : le feu avait gagné le grand escalier et, lorsqu'il voulut prendre la clef des bouches d'eau installées à chaque étage pour inonder les magasins, il fut impossible de la trouver, l'endroit où elle était déposée étant déjà incendié.



LA GARE SAINT-LAZARE
Tableau de Claude MONET. (École impressionniste).
(Musée du Luxembourg.)



LA COLÈRE D'ACHILLE
Prix de Rome. — Premier grand-prix de peinture de 1881.
(Tableau de FOURNIER. — École des Beaux-Arts.)

D'autre part, une bouche d'eau située sur le boulevard Haussmann, et que l'on tenta d'ouvrir, résista à tous les efforts, et l'on dut, faute d'eau, attendre, sans rien faire, l'arrivée des pompiers

Prévenus presque aussitôt du danger qui les menaçait, les employés et employées logés au

sixième étage s'étaient habillés à demi et avaient pris la fuite, les uns par l'escalier de service du n° 68 du boulevard Haussmann, les autres en gagnant par les toits les maisons voisines.

On peut juger du désarroi qui régnait dans cette partie de la maison lorsqu'on saura que plus de deux cents jeunes gens et jeunes filles sont logés tant dans le magasin principal que dans les dépendances de la rue de Provence.

Tout d'abord on craignit que quelques-uns de



LE VIEUX PARIS

FONTAINE DE LA RUE DE LA ROQUETTE.

Photographie et dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)

Cette fontaine a été érigée en 1846; elle se trouve au n° 68 de la rue de la Roquette. Au n° 49 de cette même rue habitait, vers la fin du dix-huitième siècle, l'auteur dramatique Charles Sedaine. Au n° 57 subsiste encore un pavillon Louis XVI.



PASSAGE CHARLES-DALLERY

Photographie et dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)

Le passage Charles-Dallery s'ouvre entre les rues de Charonne et de la Roquette. Il est habité presque uniquement par des ouvriers ébénistes ou appartenant à l'une des corporations connexes à l'industrie du meuble.



BOULEVARD VOLTAIRE. — PLACE VOLTAIRE

Photographie et dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)



LE VIEUX PARIS

FONTAINE, RUE SAINT-DENIS N° 142

Photographie et dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)

Cette fontaine, dite de la Reine, fut érigée en 1732. Elle était alimentée par la pompe de Notre-Dame.



LE VIEUX PARIS
RUE SAINT-JACQUES, Nos 7 A 9 ET 8 A 20
Photographie et dessin de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

ces malheureux n'eussent été asphyxiés dans leurs chambres. L'émotion fut grande pendant quelques instants, lorsque, descendus dans la rue, on constata l'absence de quatre jeunes gens et de deux jeunes filles.

L'émoi fut heureusement de courte durée, et



LE VIEUX PARIS. — LA RUE SAINT-SÉVERIN
Photographie et dessin de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

La rue Saint-Séverin est une des vieilles rues de Paris. L'église qui s'y trouve remonte aux premiers temps de la monarchie française. Elle fut reconstruite en 1347.

bientôt les six retardataires étaient retrouvés et se joignaient à leurs camarades.

En somme, le sauvetage du personnel s'est opéré assez heureusement et, à part quelques contusions, résultat inévitable de la hâte avec laquelle chacun s'est enfui, on n'a que deux accidents à signaler parmi les employés.

C'est d'abord le groom de M. Jaluzot, qui s'est assez grièvement brûlé aux mains au début de l'incendie en voulant éteindre le feu, et un autre employé qui, en sautant d'une fenêtre, est tombé si malheureusement qu'il s'est brisé les deux jambes.

Le sauvetage du personnel opéré, on s'occupa de sauver les caisses. Suivi de plusieurs de ses employés, M. Jaluzot pénétra dans les parties de son établissement non encore atteintes par le feu, et fut assez heureux pour sauver le contenu



LE VIEUX PARIS
LE CHATEAU-ROUGE, RUE GALANDE
Photographie et dessin de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

On croit que le rez-de-chaussée de cette maison a été la demeure de Gabrielle d'Estrées.

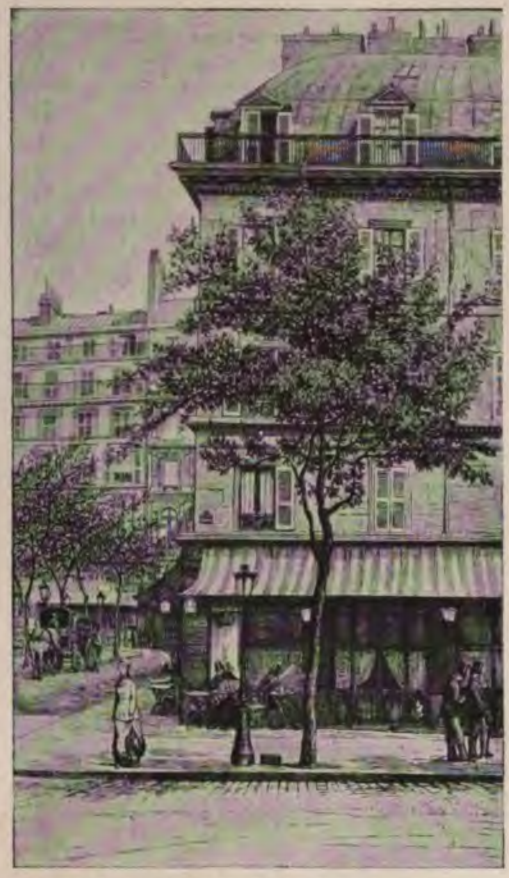
des caisses de détail. Il n'en fut malheureusement pas de même de la comptabilité générale qui fut entièrement détruite.

L'incendie était devenu terrible, surtout du côté de la rue de Provence; les flammes léchaient les maisons d'en face, dont les vitres se fendaient sous la chaleur et dont le crépissage a été fortement entamé.

La violence du vent était telle que les débris enflammés, étoffes et papier surtout, voltigeaient au-dessus de tout le quartier.

Plusieurs incendies ont été allumés dans les combles des maisons voisines, mais ils ont été rapidement éteints.

Vers cinq heures cinquante arrivent les pompiers des postes de la rue Blanche et de l'Opéra, mais les pompes à bras ne pouvaient plus avoir d'ef-



LE CAFÉ DURAND, PLACE DE LA MADELEINE, EN 1881
D'après une eau-forte de Martial POTHÉMONT. — (Collection V. Prouté.)

ficacité contre le foyer de l'incendie et l'on dut se contenter d'empêcher le feu de s'étendre aux maisons voisines. Encore fallut-il, pour alimenter ces pompes, aller chercher de l'eau avec des tonneaux jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin.

Enfin, vers six heures et demie, le colonel des pompiers arriva suivi d'une compagnie de soldats du 39e de ligne et d'une pompe à vapeur. Le danger le plus imminent étant dans la rue de Provence, ce fut de ce côté que le colonel ordonna d'attaquer le fléau.

Des pompiers montèrent dans les maisons faisant vis-à-vis et de tous les étages lancèrent des torrents d'eau qui firent bientôt disparaître la crainte que l'on avait eue de voir le feu gagner des maisons contiguës.

Du côté du boulevard Haussmann, on n'était pas non plus resté inactif. Des pompiers avaient courageusement grimpé à tous les étages pour essayer d'inonder le foyer principal de l'incendie. C'est ici que se place l'épisode le plus terrible de cet épouvantable sinistre.

Au groupe qui opérait au premier étage était venu se joindre M. Muller, capitaine d'état-major. Tout à coup, un officier qui surveillait la marche du feu du dehors leur cria : « Sauvez-vous, le plafond va s'écrouler! » A peine avaient-ils fait un mouvement pour s'enfuir que le plafond s'écroula avec fracas. Les uns eurent le temps de s'accrocher aux échelles, les autres sautèrent par les fenêtres : trois se blessèrent légèrement.

— Et Havard? dit l'un d'eux quand ils furent sur le trottoir.

— Est-ce qu'il était avec nous?

— Mais oui, il était à côté de moi.

Des hommes dévoués remontèrent au premier étage, mais l'écroulement avait activé l'incendie sur ce point. Impossible de pénétrer dans l'intérieur; on n'entendait aucun cri.

— Il doit être mort! se dirent les pompiers.

Pendant près d'une demi-heure, on arrosa sans relâche la partie où l'on supposait que devait se trouver Havard; les hommes étaient grimpés sur les arbres du boulevard pour projeter l'eau plus directement.

Enfin on put rentrer dans la pièce et, sous les décombres, on retrouva Havard, vivant encore. On lui passa une corde autour des reins et on le descendit ainsi dans la rue. A la pharmacie Rogers, il reçut les soins de plusieurs médecins. On constata que tout le bas du corps, à partir du ventre, était brûlé et qu'il y avait fracture en plusieurs endroits. Le malheureux avait été à la fois écrasé et calciné.

— Courage, mon garçon, lui dit le colonel Paris, tu seras décoré, j'en réponds.

Le malheureux n'a pas eu cette suprême consolation, car, transporté à l'hôpital Beaujon, il expirait à onze heures du matin.

A huit heures et demie, deux explosions se produisaient. Les conduites, fondues par le feu, lais-



LE BOULEVARD DES CAPUCINES EN 1881
D'après une eau-forte de Martial POTHÉMONT. — (Collection V. Prouté.)



RUE BOUTEBRIE
coin de la rue de la Parcheminerie, maison construite en 1796.
graphie et dessin de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)
maison a un vieil escalier tout entier en bois sculpté.



LE VIEUX PARIS. — RUE ZACHARIE
[Photographie et dessin de L. Parent.
(Collection Charles Simond.)
Cette rue étroite, qui conduit du quai Saint-Michel à la rue Saint-Séverin, est l'une des plus curieuses qui nous soient restées du vieux quartier des Écoles.

. échapper le gaz, qui, s'enflammant, appor-
ncore un nouvel aliment à l'incendie. Deux
eurs faisaient en même temps explosion,
et tout l'intérieur du bâtiment, au centre de la Rotonde, s'écroulait avec fracas, en même temps qu'une partie de la façade.



LA RUE RICHELIEU, SQUARE LOUVOIS
rès un dessin de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)
ntaine érigée au centre du square fut construite en
r les dessins de Visconti. Les quatre statues représentant
, la Loire, la Saône et la Garonne, sont de Klagmann.



PORCHE DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS
D'après un dessin de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)
Ce porche date de 1435 ; les peintures en ont été restaurées par Mottez. L'église de Saint-Germain-l'Auxerrois remonte au septième siècle.



THÉATRE DE L'OPÉRA
Le Tribut de Zamora, 2e acte.
D'après la maquette de J.-B. LAVASTRE. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



Le Tribut de Zamora.
Rôle de KADJAR.
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Le Tribut de Zamora.
Rôle de BEN-SAÏD.
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Le Tribut de Zamora.
Rôle de HERMOSA.
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

OPÉRA-COMIQUE
es Contes d'Hoffmann.
ourdon, rôle de SPALANZANI.
rès un dessin de Thomas.
(Collection de *l'Art.*)



OPÉRA-COMIQUE
es Contes d'Hoffmann.
. Grivot, rôle de FRANZ.
rès un dessin de Thomas.
(Collection de *l'Art.*)



OPÉRA-COMIQUE
es Contes d'Hoffmann.
Troy, rôle de LUTHER.
rès un dessin de Thomas.
(Collection de *l'Art.*)

Obsèques de M. de Girardin.

(1er mai.)

LES obsèques de M. Émile de Girardin ont eu lieu hier matin, à onze heures, en l'église de Saint-Pierre de Chaillot.

Trente-huit couronnes étaient portées derrière le cercueil; on remarquait surtout celles de *la France*, du *Petit Journal*, du *Clairon*, de *la Presse*, des compositeurs de l'imprimerie Cusset, de la princesse Troubetskoï, etc...

Un grand nombre de notabilités politiques, artistiques, littéraires et financières assistaient au service funèbre.

Au cimetière Montmartre, M. Spuller a pris la parole au nom de *l'Union républicaine*, groupe de la Chambre des députés auquel appartenait M. de Girardin.

M. Jenty, directeur de *la France* et député de la Vendée, et M. Ch. Laurent ont parlé au nom des anciens collaborateurs de M. de Girardin.

D'autres discours ont été prononcés par M Henri Becque, au nom des auteurs et compositeurs dramatiques, et par M. Loire, doyen des ouvriers de la maison Cusset.

Citons au hasard, parmi toutes les personnalités que nous avons reconnues :

M. Gambetta, le général Pittié, représentant le président de la République; MM. Constans, Tirard, Barthélemy Saint-Hilaire, Herold, Andrieux, Cochery; presque tous les députés de Paris et un grand nombre de députés de province ; MM. Alexandre Dumas fils, About, Deschanel, Jules Sandeau, Hervé, Bérardi, Octave Feuillet, Arsène Houssaye, Vacquerie, Barodet, Roques de Filhol, Carvalho, etc.

Au milieu de cette affluence de personnalités célèbres dans le monde des arts, de la politique ou de la finance, il est une chose qui nous a vivement frappés, et que nous ne voudrions pas passer sous silence : ç'a été l'absence du peuple.

Nous n'avons pas retrouvé là ces foules immenses de cinquante, de cent mille citoyens qui se pressaient calmes, émus, attendris aux funérailles des fils Hugo, de Quinet, de Raspail et d'autres soldats de la cause populaire dont les noms sont restés si chers au parti démocratique.

Des artistes, des députés, des boursiers, des gens d'affaires, des littérateurs, des diplomates: il y avait de tout cela, oui! mais pas de peuple.

Celui-ci a compris que M. de Girardin n'était point, n'avait jamais été des siens, et il ne s'est point dérangé de son travail pour conduire ce journaliste et financier à sa dernière demeure.

Catastrophe du boulevard Haussmann.

(22 juin.)

UN épouvantable accident est arrivé hier, vers midi, devant les magasins du Printemps, au carrefour formé par la rue du Havre et le boulevard Haussmann.



OPÉRA-COMIQUE
Les Contes d'Hoffmann.
Mme Isaac,
rôle de la poupée OLYMPIA.
D'après un dessin de Thomas.
(Collection de *l'Art.*)



OPÉRA-COMIQUE
Les Contes d'Hoffmann.
M. Taskin, rôle de COPPELLIUS.
D'après un dessin de Thomas.
(Collection de *l'Art.*)



OPÉRA-COMIQUE
Les Contes d'Hoffmann.
M. Taskin, rôle de LENDORFF.
D'après un dessin de Thomas.
(Collection de *l'Art.*)



LES TYPES PARISIENS. — L'APPEL DES BALAYEURS DEVANT L'OPÉRA

D'après un dessin de Norbert Gœneutte. — (Collection de *l'Art*).

bras, M. A. Drancourt, âgé de soixante-deux ans, homme de peine chez M. Mousset, épicier, rue Saint-Denis, a été très grièvement blessé ; il a eu l'omoplate brisée ; il a, toutefois, pu être reconduit à son domicile, rue de Vaugirard.

A qui incombe la responsabilité de cet accident ? La question sera sans doute vivement discutée.

Mais, dès aujourd'hui, il semble à beaucoup que la responsabilité de l'entrepreneur des travaux de construction est gravement compromise; surtout, s'il est vrai que, il y a trois semaines environ, la préfecture de police lui avait fait donner l'ordre de rapprocher des bâtiments en réparation les palissades en planches qui les entouraient, afin de laisser plus d'espace à la circulation.

De nombreux ouvriers manœuvraient une « chèvre » installée pour l'enlèvement d'un échafaudage, quand, tout à coup, un câble qui retenait un énorme madrier se rompit.

La poutre tomba dans la direction de la rue Tronchet.

Deux voitures et une charrette à bras passaient au même instant ; elles furent complètement broyées.

Dans la première voiture se trouvaient M. Daguin, ex-président du tribunal de commerce, président de la Compagnie d'assurances *la Confiance*, administrateur de plusieurs sociétés financières, l'ancien concurrent conservateur de M. Jules Grévy aux élections de 1877 dans le neuvième arrondissement, et M. Pascal, administrateur de la Banque d'Escompte.

M. Daguin a eu le crâne fracturé ; il n'a pas été tué sur le coup, mais il a été transporté à son domicile, 4, rue Castellane, dans un état d'autant plus grave qu'on redoute un épanchement interne; toutefois, le docteur Richer ne désespère pas de le sauver.

M. Pascal a été beaucoup plus grièvement atteint ; il a eu la moitié du visage enlevée comme avec un rabot.

Il était dans un état effrayant : son œil, à moitié sorti de l'orbite, pendait sur des lambeaux de chair sanglants.

Il a succombé, vers trois heures et demie, à la suite de ses blessures.

Le cocher de la voiture en a été quitte pour une assez forte contusion.

Le fiacre qui suivait la voiture de M. Daguin ne contenait aucun voyageur, et le cocher n'a reçu que quelques contusions sans gravité.

Au contraire, le conducteur de la voiture à



LA MODE EN 1881

D'après le *Journal des Demoiselles*. — Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1881

Janvier.

1er. — Le *Journal officiel* devient, par décret ministériel, la propriété de l'État.

2. — Condamnation pour outrages aux bonnes mœurs de M. Blain, rédacteur en chef de l'*Événement*, et du gérant de ce journal, le premier à un an de prison et 200 francs d'amende et le second à trois mois et 1,500 francs d'amende.

9. — Anniversaire de la mort de Napoléon III. — Un violent incendie qui éclate dans les magasins d'un marchand de meubles du faubourg Saint-Antoine cause pour 340,000 francs de dégâts.

20. — Ouverture de la session parlementaire. Gambetta est élu président de la Chambre, et Léon Say président du Sénat.

21. — Floquet est élu vice-président de la Chambre.

25. — L'amendement proposé à la Chambre par M. Périn, demandant la libre circulation des journaux étrangers, n'est pas adopté.

Février.

7. — Séance mouvementée à la Chambre à propos du rétablissement de la loi du divorce.

8. — La proposition de loi tendant à rétablir le divorce est repoussée par la Chambre.

10-12. — Procès du docteur Chabrol. Le 12, les tribunaux acquittent le médecin.

16. — Adoption par la Chambre de la loi amnistiant tous les délits de presse, sauf les délits d'outrage aux bonnes mœurs.

18. — Procès du *Citoyen* et du *Petit Parisien* pour diffamation envers l'armée.

26. — Concours d'animaux gras au Palais des Champs-Élysées.

27. — Fête de Victor Hugo. De nombreuses délégations y assistent.

Mars.

7. — Arrêté ministériel pour l'emprunt de 1 milliard.

9. — Incendie des magasins du *Printemps* qui cause de nombreux dégâts et la mort d'un pompier.

10. — Ouverture par *le Figaro* d'une souscription en faveur des victimes de l'incendie du *Printemps*. La première liste produit 2,412 francs.

11. — Nouvelle de la mort de l'empereur de Russie. Cette nouvelle n'est connue que tardivement à Paris.

14. — Séance publique annuelle à l'Académie des sciences.

16. — A la Chambre des députés, proposition de M. Barodet tendant à reviser la Constitution.

22. — Célébration à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois d'une messe pour les victimes de la rue de la Paix (22 mars 1871).

25. — Obsèques du général Clinchant, gouverneur militaire de Paris.

Avril.

6. — Incendie, rue Truffaut, dans lequel de nombreuses personnes sont blessées et une femme carbonisée.

8. — Réception de Me Rousse à l'Académie française. — Fête sportive dans le parc de Saint-Ouen, au bénéfice des victimes de l'incendie de Nice.

9. — Mort du prince Pierre Bonaparte.

20. — Grand bal d'enfants paré et costumé à l'Hôtel Continental, au profit de l'Orphelinat des Arts.

25. — Service funèbre célébré en l'église Saint-Sulpice, à la mémoire du colonel Flatters.

27. — Mort d'Émile de Girardin, fondateur du journal *la Presse*.

29. — Obsèques d'Émile de Girardin.


HENRI MEILHAC
Auteur dramatique.
(1831-1897.)


CAROLUS DURAN.
Peintre (né en 1837).


DANIEL WILSON
Homme politique
(né en 1840).


MARIE BASHKIRTSEFF
Artiste peintre.
(1860-1884.)


DUCHESSE DE GALLIÉRA
(1812-1888.)


FÉLIX FAURE
Homme politique.
(1841-1899.)

Mai.

1er. — Visite du président de la République au Salon.

2. — Ouverture du Salon au public.

4. — Catastrophe du boulevard Haussmann : plusieurs personnes sont blessées par la chute d'un échafaudage. — Duel entre Pons neveu et San Malato; ce dernier est blessé au bras.

5. — Obsèques de M. Pascal, tué dans la catastrophe du boulevard Haussmann.

10. — Ouverture par *le Figaro* d'une souscription en l'honneur de Bourbaki.

13. — Clôture de la souscription ouverte par *le Figaro*; cette souscription a produit 27,710 fr. 85.

21. — Inauguration du laboratoire municipal de chimie.

25. — Un violent incendie éclate dans un dépôt d'éponges et de verreries du faubourg Saint-Denis; les dégâts sont évalués à 40,000 francs.

26. — Distribution des récompenses du Salon. La médaille d'honneur est décernée à MM. P.-J. Baudry pour la peinture, Formigé pour l'architecture et Chauvel pour la gravure.

Juin.

1er. — Service anniversaire célébré en l'église Saint-Augustin à la mémoire du Prince impérial.

2. — Mort de Littré.

3. — Vol de 190,000 francs commis au préjudice de MM. Dolfus, Mieg et Cie, négociants; l'auteur de ce vol, le caissier, est arrêté.

9. — Mort de Mgr de Ségur.

10. — Ouverture de *la Foire aux Plaisirs*, au bénéfice des victimes de Chio.

12. — Grand-prix de Paris de 100,000 francs, gagné par Fohall.

19. — Arrivée à Paris de la mission tunisienne.

20. — Clôture du Salon. Les recettes se sont élevées à 362,300 francs.

26. — Remise solennelle de la grand-croix de l'ordre du Nicham au président de la République par l'envoyé du bey de Tunis.

27. — Vue à Paris d'une comète qui était déjà pparue en 1807.

Juillet.

9. — Mort de Paul de Saint-Victor.

14. — Célébration de la fête nationale; divertissements sur tous les points de Paris.

25. — Scandale à l'École de Saint-Cyr; vingt-sept élèves sont renvoyés pour avoir assisté en uniforme à la messe célébrée le 15 à Saint-Germain-des-Prés.

27. — Promulgation de la loi relative aux indemnités accordées aux victimes des coups d'État de 1851 et 1852.

30. — Rixe, sur le boulevard Saint-Michel, entre plusieurs étudiants; l'un d'eux est dangereusement blessé.

Août.

1er. — Ouverture de l'Exposition d'électricité.

4. — Distribution des prix du concours général. 1er prix de philosophie : Berr; prix d'honneur : Pérès; rhétorique, 1er prix, Jordan.

13. — Mort de Wittersheim, directeur du *Journal officiel*.

14. — Visite au *Figaro* de S. M. Kalakaoua, roi des Iles Sandwich.

21. — Élections législatives.

28. — Condamnation de Joseph Bernard à huit ans de travaux forcés, pour avoir tenté d'assassiner Mlle Desvallières, petite-fille de Legouvé.

30. — Mort du célèbre acrobate Auriol.

Septembre.

4. — Violent incendie, rue du Port-Mahon. Trois personnes sont tuées et plusieurs blessées.

5. — Catastrophe de Charenton ; un train de plaisir est tamponné par un express. Dix-huit personnes sont tuées et vingt-cinq blessées.

17. — *Fête de la Presse* aux Tuileries.

22. — Brillante fête à l'Orphelinat des Arts, sous la présidence de Victor Hugo.

29. — Condamnation, avec circonstances atténuantes, de Louise Demaret à six mois de reclusion pour avoir tué son amant, Victor Bermaut, d'un coup de revolver.

Octobre.

6. — Service anniversaire célébré à la Madeleine en mémoire de Jacques Offenbach.

7. — Rentrée à Paris du président de la République. — Grève de facteurs d'orgues et de pianos.

9. — Publication des bans pour le mariage de Mlle Grévy, fille du président de la République, avec M. Wilson, député d'Indre-et-Loire et sous-secrétaire d'État.

14. — Commencement d'incendie au pavillon de Flore; plusieurs gardiens presque asphyxiés.

15. — Soirée de gala à l'Opéra, donnée par M. Cochery, ministre des postes et télégraphes, à l'occasion de l'exposition d'électricité.

18. — Messes anniversaires de la mort de Marie-Antoinette, célébrées dans la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou.

22. — Mariage de Mlle Grévy et de M. Wilson. A cette occasion, le président de la République fait don de 20,000 francs qui devront être distribués aux bureaux de bienfaisance de Paris.

28. — Rentrée des Chambres. Gambetta est élu président provisoire de la Chambre des députés.

Novembre.

3. — Henri Brisson est élu président de la Chambre des députés; Philippoteaux et Devès sont vice-présidents.

8-10. — Interpellations à la Chambre sur les affaires de Tunisie.

10. — Explosion, rue du Chevaleret, dans un dépôt de cartouches. Un ouvrier, Joseph Combault, âgé de vingt-six ans, y est tué.

15. — Chute du ministère Ferry. — Formation du nouveau cabinet. Président du Conseil et ministre des affaires étrangères : Gambetta; intérieur : Waldeck-Rousseau; guerre : général Campenon; marine : Gougeard.

25. — Duel entre le prince Louis Murat et le comte de Vaulx. A la troisième reprise, le prince Murat est atteint d une blessure pénétrante au côté droit.

29. — Collision entre tramways à vapeur sur l'avenue de l'Étoile. Six personnes sont blessées, dont une assez grièvement.

Décembre.

9. — Élection à l'Académie française de MM. Sully-Prudhomme, Pasteur et Cherbuliez.

14. — Démission de M. de Jancy, secrétaire général de la Banque de France.

20. — Mort de M. Vautrain, président du Conseil municipal.

25. — Fête de la Noël. Les boulevards sont sillonnés par une foule nombreuse.

27. — Obsèques et funérailles du général de division Berthaut.

30. — Mort du peintre Eugène Giraud.

Monuments et fondations.

Construction du *bas-port à l'Entrepôt de Bercy*.

Agrandissement de la *Bibliothèque nationale* : inauguration d'une nouvelle salle de lecture publique et d'un atelier de photographie.

Installation du *Laboratoire municipal* de chimie à la Préfecture de police.



Mlle REICHEMBERG
Artiste dramatique
(née en 1854).



JULES BÉCLARD
Médecin (1817-1887).



P. SAVORGNAN DE BRAZZA
Explorateur
(né en 1852).



Mme FURTADO-HEINE
Philanthrope
(1821-1896.)



GÉNÉRAL PITTIÉ
(1829-1887.)



BERSIER
Écrivain protestant.
(1831-1889.)

La vie de la rue.

Expérience d'un nouveau *chasse-neige* pour enlever les neiges accumulées dans les rues de Paris.

Les Fuégiens au Jardin d'acclimatation.

Les livres de l'année.

Jules Claretie : *les Amours d'un interne*. — *Monsieur le ministre*.

Victor Hugo : *Les quatre vents de l'Esprit*.

Taine : *Les origines de la France contemporaine*

Victor Cherbuliez : *Noir et Rouge*.

Paul Leroy-Beaulieu : *L'Empire des Tsars et les Russes*.

Ernest Renan : *Marc-Aurèle*.

André Theuriet : *Sauvageon*.

Alphonse Daudet : *Numa Roumestan*.

Anatole France : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*.

Beaux-Arts.

Salon, peinture : Edouard Detaille, *la Distribution des drapeaux*. — Sergent, *Épisode du combat de Bazeilles*. — Paul Baudry, *Glorification de la loi*. — Benjamin Constant, *Hérodiade*. — Jean-Paul Laurens, *L'Interrogatoire*. — Omer Lepage, *Un Mendiant*. — Henner, *Saint Jérôme*.

Sculpture : A. Allard, *La mort d'Alceste*. — J.-A. Gérôme, *Anacréon*. — Danept, *Saint Jean*.

Gravure : Bracquemond, *Séance de la Convention de 1793*, d'après Delacroix.

Architecture : Blondel, restauration de monuments romains.

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 6 février. *La Princesse de Bagdad*, par Alexandre Dumas fils; 27 février. *Barberine*, d'Alfred de Musset ; 27 mars. — *Le Monde où l'on s'ennuie*, comédie d'Édouard Pailleron (succès).

Opéra. — 1er avril. *Le Tribut de Zamora*, pièce en 4 actes, d'Adolphe d'Ennery et Jules Brésil.

Odéon. — 16 avril. *Madame de Maintenon*, drame en vers, de François Coppée. *Jack*, d'Alphonse Daudet et Lafontaine. *Le Klephte*, d'Abraham Dreyfus.

Opéra-Comique. — 28 avril. Reprise de *la Flûte enchantée*, musique de Mozart.

Vaudeville. — *Le Pressoir*, de Georges Sand. *Fête de Joinville*, de Théodore Barrière.

Cluny. 28 décembre. *Lycée de jeunes filles*, comédie en 4 actes de Alexandre Bisson (succès).

Les morts de l'année.

J.-A. Martin, président honoraire de la Cour des comptes (6 janvier). — Vice-amiral **Dupré** (14 février). — **Gatteaux**, doyen d'âge de l'Académie des beaux-arts (15 février). — Général **Clinchant**, gouverneur militaire de Paris (20 mars). — **Delesse**, inspecteur général des mines (30 mars). — **Desseaux**, doyen d'âge de la Chambre (4 avril). — **Émile de Girardin**, publiciste (27 avril). — **Littré**, littérateur (2 juin). — **Mgr de Ségur** (9 juin). — **Paul de Saint-Victor**, littérateur (9 avril). — **Wittersheim**, directeur de l'*Officiel* (13 août). — **Vautrain**, président du Conseil municipal (20 décembre). — Général **Berthaut** (25 décembre). — **Eugène Giraud** peintre (30 décembre).



LA FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET, LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE
Vue prise de la rue de Rivoli.
D'après un dessin de M. URRABIÉTA (Daniel Vierge). — (Bibliothèque Nationale).

1882



LOUIS BLANC
Né à Madrid en 1811 ; mort à Cannes le 26 décembre 1882.
après une photographie. — (Bibliothèque Nationale).

Le 1er janvier est un jour de deuil; le préfet de la Seine, Ferdinand Herold, succombe à une longue maladie. Le parti républicain perd en lui un de ses énergiques défenseurs; aussi son cercueil est-il suivi, des Tuileries au Père-Lachaise, par une foule nombreuse, car Paris se souvient de l'administrateur autant que de l'homme politique. Son successeur est Charles Floquet, qui ne conserve ce poste que pendant quelques mois, et donne sa démission après l'avènement du ministère Duclerc.

Le 8 janvier, la représentation sénatoriale du département de la Seine est renouvelée : Victor Hugo, Tolain, Peyrat, de Freycinet sont réélus, et le commandant Labordère prend la place de Herold. Le mois ne s'achève pas que le *grand ministère* présidé par Gambetta, mis en minorité à la Chambre, se retire. Le président de la République confie le gouvernement au cabinet formé par de Freycinet, avec Jules Ferry, Goblet et Léon Say.

Les esprits ne sont pas en repos ; au quartier Latin surtout règne une agitation que

l'attitude de la police ne fait que rendre plus vive. Sur le boulevard Saint-Michel et dans la rue Soufflot, les étudiants sont malmenés par les agents du préfet Camescasse, contre lequel le conseil municipal vote un blâme, désapprouvé par la Chambre des députés. Cependant Paris se détourne de ces incidents pour être tout entier aux préparatifs de l'inauguration du nouvel Hôtel de Ville. Les flammes n'avaient rien respecté de l'édifice dans la sanglante semaine de 1871. Les peintures de Delacroix, les plafonds d'Ingres, les compositions de Lehmann, de Cognet, les statues, la bibliothèque, les archives, tout avait péri. Il ne restait de tant de merveilles que des gravats calcinés. Mais voici qu'après dix ans de travail, le monument reparaît aux yeux des Parisiens tel qu'il était jadis, au moins comme aspect extérieur. On revoit dans la blancheur de l'immense construction neuve l'antique façade du Boccador, avec des ornements et des sculptures d'un goût moderne. Sur l'arête des grands toits ardoisés, des hommes d'armes fièrement campés détachent leur silhouette d'or sur le fond bleu du ciel.

L'inauguration a lieu le 13 juillet, et tout ce que la France compte d'illustrations est convié à cette fête. On y voit le vénérable Chevreul, presque centenaire et toujours doyen de la jeunesse ; le grand chimiste J.-B. Dumas, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. M. Jules Grévy, président de la République, prononce en cette occasion des paroles que Paris ne saurait oublier :

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA RÉÉDIFICATION DE L'HOTEL DE VILLE.
Gravée par CHAPLAIN.
(Musée du Luxembourg).

« Je remercie M. le Président du Conseil municipal et M. le Préfet de la Seine des paroles obligeantes qu'ils m'ont adressées. Je les remercie aussi de l'honneur qu'ils m'ont fait en me conviant à cette fête toute parisienne, où je suis heureux de voir assis à la même table les représentants les plus éminents de la France et nos illustres hôtes, MM. les ambassadeurs des puissances étrangères, tous venus ici dans un commun sentiment de sympathie pour la grande cité qui est fière de les posséder.

« M'associant à ces sentiments, Messieurs, je porte un toast à la Ville de Paris. Je la félicite de voir sortir de ses ruines, avec une nouvelle splendeur, son vieil Hôtel de Ville, maison paternelle de la cité, antique berceau de ses libertés municipales, théâtre souvent glorieux, orageux quelquefois, et toujours attachant des dramatiques événements qui remplissent son émouvante histoire.

« A Paris! qui a pris une si brillante part à l'épanouissement de la civilisation française, à ce foyer de vive lumière, à cette patrie des lettres, des sciences, des beaux-arts, sublimes productions du génie, qui font le charme de la vie des hommes et la vraie grandeur des nations!

« A la ville de Paris! »

C'est le fait capital de l'année parisienne, et toute la population le sanctionne par son enthousiasme. Les illuminations dans la soirée assemblent une foule immense, et le contraste est frappant, pour ceux qui gardent la mémoire de 1871, entre ce relèvement et les désastres d'alors. Aussi les journaux ne se font-ils pas faute de faire ressortir cette antithèse.

L'année compte d'autres sujets d'intérêt

ou de préoccupation. La faillite de l'*Union générale*, dirigée par M. Bontoux, est un véritable krach dont l'épargne de Paris est surtout la victime, quoique le pays tout entier soit atteint par cette catastrophe financière. Mais Paris se console vite, même de ses pertes d'argent! Tant d'autres faits divers l'attirent et lui fournissent des occasions de cancans et de commentaires. Les vieux Parisiens s'occupent bien plus de la disparition du bal Mabille que de l'arrestation de Bontoux et de Feder. D'autres courent au musée Grévin, qui vient d'ouvrir ses portes et dont les figures de cire ont le même succès que jadis celles de Curtius.

Ceux qui se plaisent aux expositions artistiques ont pu admirer les œuvres du peintre Baudry, les portraits de Beulé et de Guizot, de Madeleine Brohan, du général Cousin-Montauban. Au salon de peinture, la médaille d'honneur échoit à Puvis de Chavannes, pour ses admirables fresques.

A l'Académie française viennent siéger tour à tour Cherbuliez, Pailleron, de Mazade. Les immortels couronnent le livre de Raoul Frary, *le Péril national*, et le duc d'Aumale s'écrie : « Couronnons-le avant tous les autres, parce qu'il nous parle de la France et parce que nous sommes l'Académie française. »



M. DE FREYCINET

Le 29 janvier, l'Opéra avait célébré le centième anniversaire d'Auber. Après la reprise de *la Muette de Portici*, la cantate *le Centenaire d'Auber*, de MM. Gilles et Delibes, avait transporté d'enthousiasme toute la salle. Les interprètes avaient été : Mme Krauss, MM. Villaret et Lasalle, et pour la partie chorégraphique, Mmes Rita Sangalli et Rosita Mauri. L'Académie nationale de musique donna ensuite un grand opéra en cinq actes et dix tableaux, *Françoise de Rimini*, musique d'Ambroise Thomas, qui n'eut pas grand succès. A la Comédie-Française furent représentés successivement : *Barberine*, *les Rantzau*, *Service en campagne*, enfin *les Corbeaux*, pièce en quatre actes de M. Henri Becque, qui souleva dans la salle à la fois des applaudissements et des murmures, et qui fut vivement discutée par la critique. L'Odéon donna *Othello*, traduction en vers par M. Louis de Gramont, interprété par MM. Tailhade, Chelles et Mme Tessandier; au Vaudeville furent représentés *Serge Panine*, drame en cinq actes et en prose de M. Georges Ohnet, qui fut interprété par MM. Marais, Landrol, Mmes Pasca, Léonide Leblanc, Brindeau, et qui obtint un grand succès; la *Carte forcée*, par MM. H. Crémieux et Pernetty; *Tête de linotte*, comédie en trois actes des plus amusantes par MM. Barrière et Gondinet, enfin *Fédora*, drame en quatre actes, par M. Victorien Sardou, où il n'y avait à proprement parler qu'un rôle : celui de Mme Sarah Bernhardt. Pendant ce temps, la cour d'assises de la Seine jugeait et condamnait les auteurs du crime du Pecq.

Lucien Delabrousse.

L'INAUGURATION

DU

NOUVEL HOTEL DE VILLE DE PARIS

a eu lieu le 13 Juillet 1882

EN PRÉSENCE DE

M. JULES GRÉVY

Président de la République

M. DE FREYCINET

Président du Conseil des Ministres

M. CHARLES FLOQUET

Préfet de la Seine

CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

AINSI COMPOSÉ :

MM.
Songeon, *Président.*
de Bouteiller, *Vice-Président.*
Guyot (Yves), *Vice-Président.*
Desmoulins, *Secrétaire.*
Poulet (Marius), —
Guichard, —
Despatys, —
Mesureur (Gust.), *Synd.*
Amouroux.
Bartholoni.
Binder.
Boll (A.).
Boué.
Bourneville.
Braleret.
Cattiaux.
Cernesson.
Cochin.
Collin.

MM.
Combes.
Curé.
Cusset.
Darlot.
Delabrousse.
Delhomme.
Deligny.
Depasse.
Dubois.
Dujarrier.
Dupont.
Engelhard.
Fiaux.
Forest.
Frère.
Gamard.
Germer-Baillière.
Grimaud.
Hamel.
Hattat.
Hervé.

MM.
Hovelacque.
Jacques.
Jobbé-Duval.
Joffrin.
Lacroix (Sigismond).
Lainé.
Lamouroux (Alfred).
Level (Emile).
Level (Jules).
Leven (Narcisse).
Levraud.
Loiseau.
Lyon-Alemand.
Maillard.
Manier.
Marsoulan.
Martin (le colonel).
Martin (Georges).
Martin (Marius).
Mathé.
de Ménorval.

MM.
Michelin.
Monteil.
Murat.
Prétet.
Radagny.
Réty.
Rey (Aristide).
Reygeal.
Riant.
Robinet.
Rousselle.
Rouzé.
Royer.
Thorel.
Thulié.
Vauthier.
Villard.
Voisin.
Watel.

MM. ALPHAND, Directeur des travaux de Paris.
BALLU, Architecte en chef de l'Hôtel de Ville.
DEPERTHES, Architecte de l'Hôtel de Ville.



RUE DU HAUT-PAVÉ

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LUCIEN GAUTIER

(Collection de *l'Art*)



DEVANT GUIGNOL, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES
D'après une photographie instantanée de M. ATGET.

LES ÉCHOS DE PARIS

La Faillite de l'Union générale.

(1er février.)

La Société de l'Union générale, présidée par M. Bontoux, vient de suspendre ses payements.



MORT
DU LIEUTENANT-COLONEL DES POMPIERS FROIDEVAUX
Incendie du boulevard de Charonne, 8 octobre.
D'après un dessin de LE RIVEREND, — (Bibliothèque Nationale).

Le sinistre financier qui vient de jeter une perturbation inouïe sur le marché français est aussi complet que les prévisions les plus alarmistes pouvaient se l'imaginer.

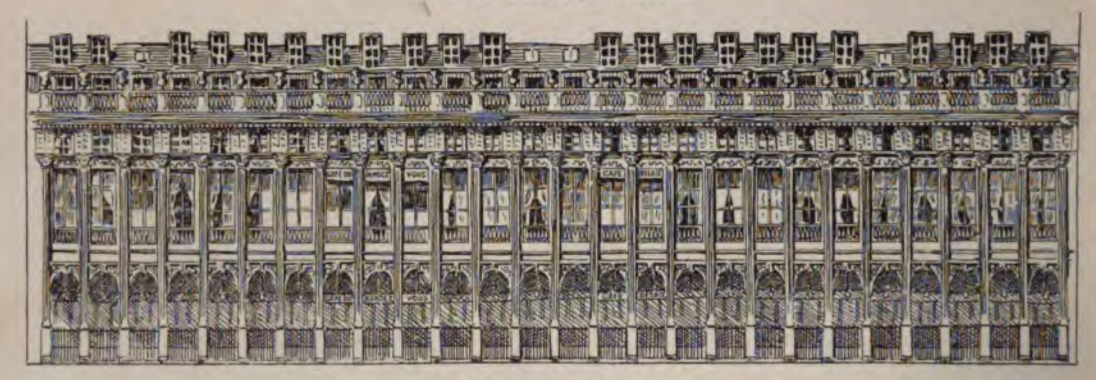
La ruine, la désolation sont partout. C'est surtout la petite épargne qui va être frappée. Cela se conçoit aisément en songeant que la spéculation effrénée de l'Union générale avait pour principaux courtiers et entremetteurs les châtelains. Il n'est presque pas de village où la fièvre du jeu n'ait pénétré grâce à ces influences toutes-puissantes auxquelles cédaient facilement domestiques, fermiers, ouvriers, petits rentiers.

A Paris, les commerçants, les employés, les concierges, les ouvriers sont les principales victimes de cet agiotage sans frein.

Cela navre de voir stationner, devant les bureaux de l'Union générale, de pauvres gens regardant mélancoliquement les portes closes et les guichets fermés, derrière lesquels se sont engouffrées, pour ne plus reparaître, les économies péniblement amassées, la tranquillité des vieux jours, la retraite acquise à force de privations et de labeur.

D'après les premières constatations, les caisses sont vides de tout numéraire, mais on se demande quelle est l'importance du déficit. On ne peut encore l'évaluer qu'approximativement. C'est peut-être à plus de deux cents millions qu'on peut fixer ce déficit sans précédent.

Les actions de l'Union générale, émises au pair à 500 francs, n'étaient en effet libérées que du quart. Les trois quarts restant dus étaient à la disposition du conseil d'administration.



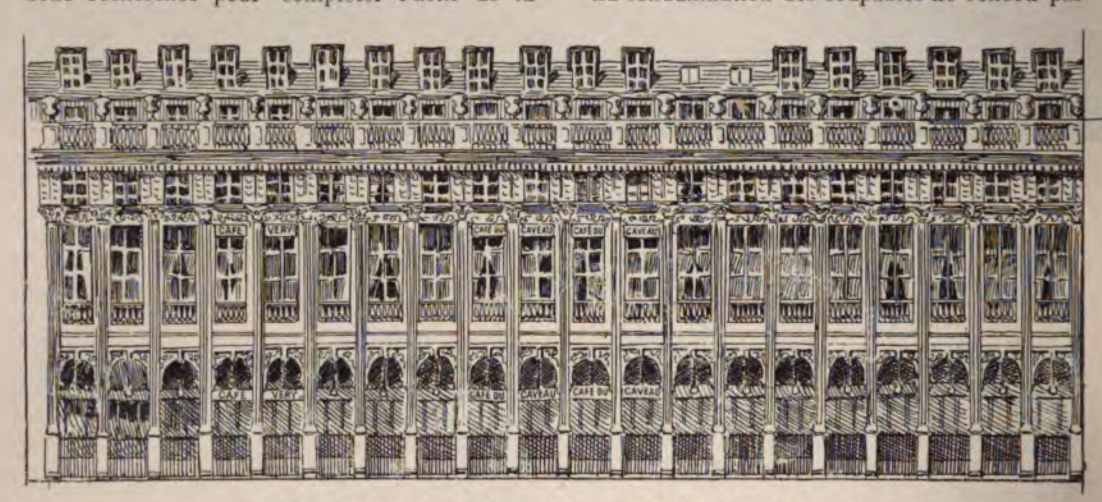
FAÇADE DU PALAIS-ROYAL (cour intérieure, côté est).
(D'après une ancienne estampe.)

Il est certain que le syndic poursuivra cette libération. Les porteurs de titres se trouveront donc recherchés pour compléter l'actif de la Société en faillite, au moyen du versement des trois quarts obligatoires.

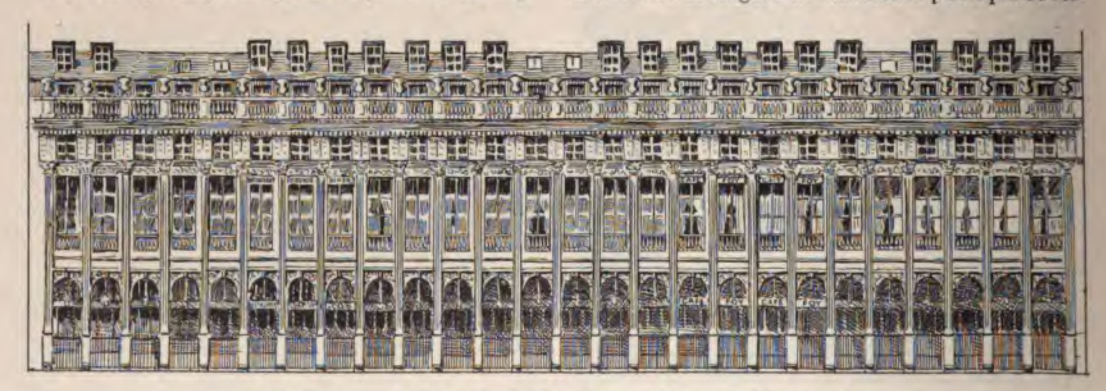
Ceci fait que la perte éprouvée par les souscripteurs doit être quadruplée pour être évaluée exactement.

Le conseil de l'Union générale ne peut sortir indemne de cette catastrophe dont il est complice.

La condamnation des coupables ne rendra pas leur argent aux malheureuses dupes, — à qui cependant les avis ne manquaient pas, — mais du moins elle soulagera la conscience publique et servira d'avertissement pour ceux qui voudraient les imiter.



FAÇADE DU PALAIS-ROYAL (cour intérieure, côté nord).
(D'après une ancienne estampe.)



FAÇADE DU PALAIS-ROYAL (cour intérieure, côté ouest).
(D'après une ancienne estampe).



LE BOULEVARD DU TEMPLE
'après une eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection Victor Prouté).



LE BOULEVARD SAINT-MARTIN.
D'après une eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection Victor Prouté.)

présence de scandales et de ruines sem-
es, la loi de 1867 — qui est encore beaucoup
douce — doit être appliquée dans toute sa ri-
gueur, en attendant qu'elle soit modifiée comme on le demande généralement. *Anonyme.*



BOULEVARD BONNE-NOUVELLE
prés une eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection Victor Prouté.)

Explosion de l'usine de l'artificier Ruggieri.

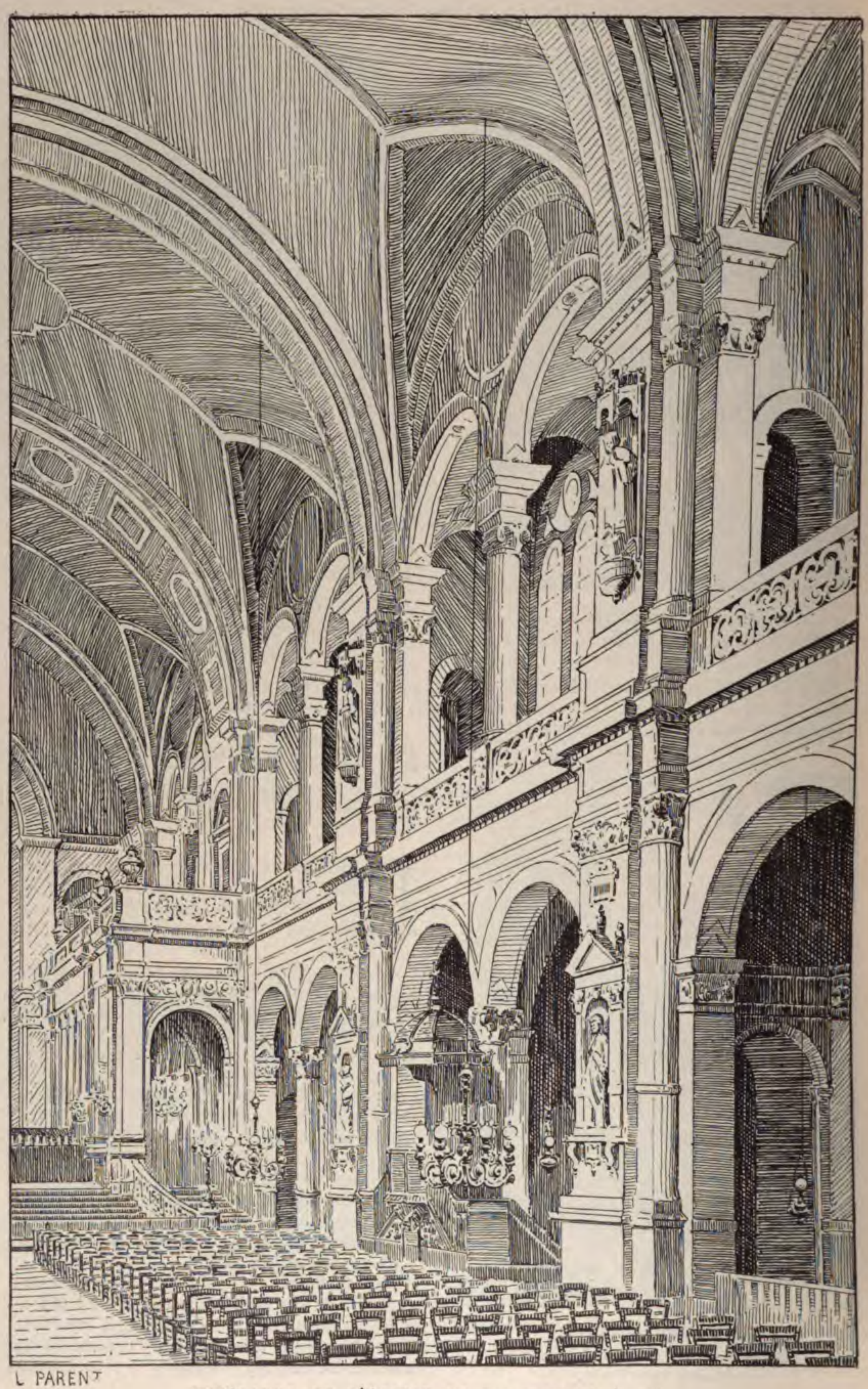
(19 février.)

HIER matin, vers dix heures un quart, tout Montmartre était mis en émoi par une terrible nouvelle qui se répandait immédiatement dans Paris et y causait la plus vive impression.

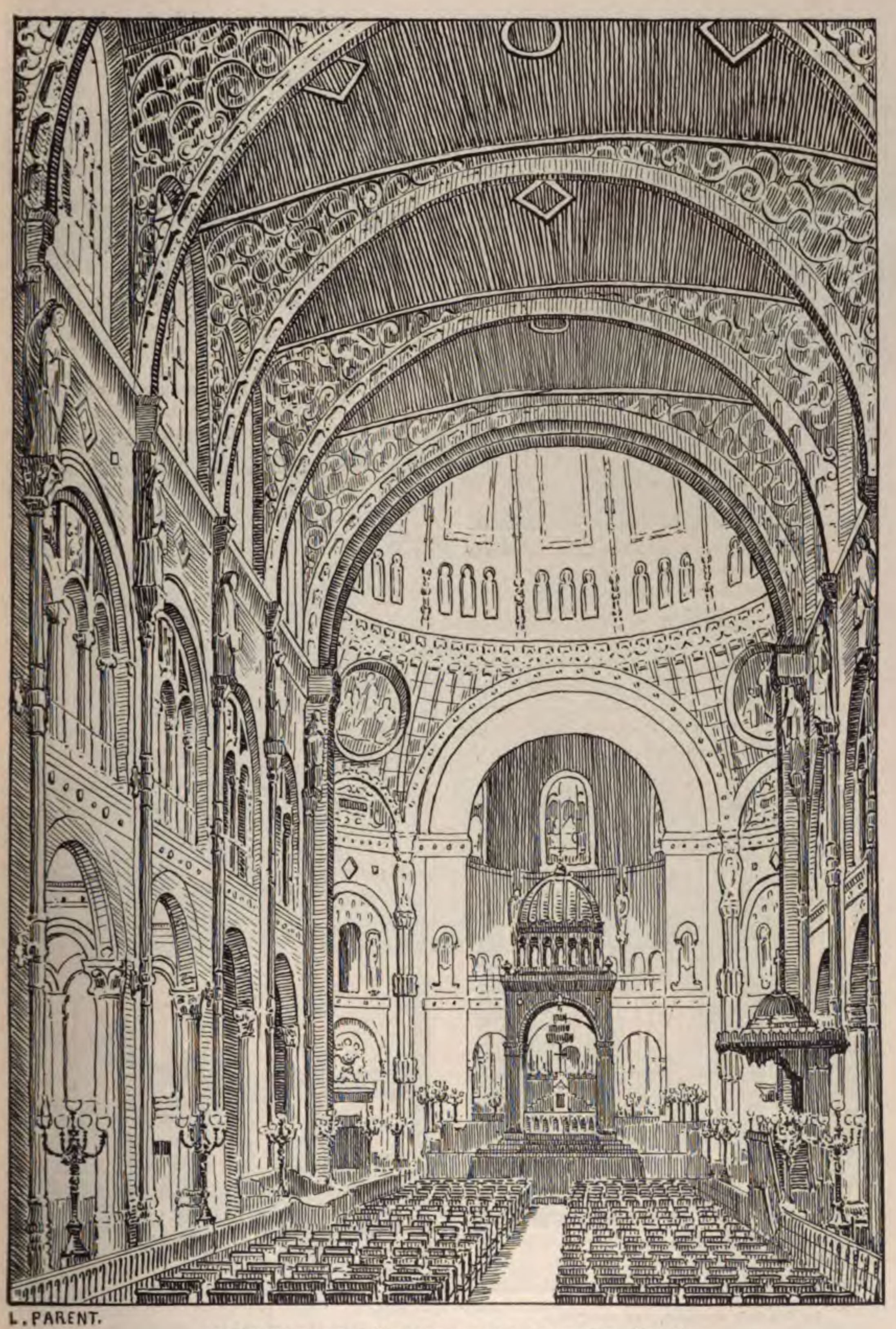
On disait qu'une explosion s'était produite dans l'usine de M. Ruggieri, l'artificier bien connu, et qu'une trentaine d'ouvriers avaient été tués. Nous avons couru aux renseignements, et voici les détails complets que nous avons recueillis sur le lieu même de l'accident.

L'usine exploitée par M. Ruggieri est située rue Ordener, n° 164, au centre d'un terrain vague. Cet établissement se compose d'une série de petits bâtiments construits, suivant les règlements de police, en maçonnerie très légère, et dans lesquels sont occupées des escouades d'ouvriers et ouvrières de huit à dix personnes au plus, afin d'empêcher les accidents possibles de prendre les proportions d'un désastre.

Vers dix heures, sept ouvrières étaient occupées, dans un de ces petits bâtiments, celui qui est adossé à la maison n° 166, à charger des fusées Gévelot : ce sont des espèces de cartouches formées d'une enveloppe métallique dans laquelle



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ (NEF)
Dessin de M. L. PARENT, d'après nature. — (Collection Charles SIMOND.)



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN (NEF)
Dessin de M. L. PARENT, d'après nature. — (Collection Charles SIMOND.)



LES TRAVAUX DE RÉÉDIFICATION DU PAVILLON DE MARSAN
D'après une gravure de l'époque.
(Bibliothèque nationale.)

on introduit la poudre et qu'on lance au moyen d'un fusil.

Tout à coup, l'une d'elles, Mme veuve Simon, qui était occupée à charger une cartouche tout en causant avec sa petite fille en train de jouer à ses côtés, frappant à faux sur la douille qu'elle avait en main, fit jaillir quelque étincelle qui



LA GALERIE BERGÈRE, RUE MONTHYON
D'après un dessin de L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)



LA RUE CONDORCET
AU COIN DE LA RUE ROCHECHOUART
D'après un dessin de L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

communiqua le feu aux cartouches voisines déjà garnies. Ces cartouches s'enflammèrent et une détonation formidable se fit entendre qui se pro-



LE LYCÉE CONDORCET
(Façade de la rue Caumartin.)
Ce lycée a porté successivement les noms de : Bonaparte, Fontanes, Condorcet.

longea avec un bruit de mitraille pendant plusieurs secondes. Les flammes, en passant à tra-



LE PASSAGE DES PETITES-ÉCURIES
D'après un dessin de L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

vers des trous ménagés dans une cloison légère, avaient allumé les pétards fabriqués dans une pièce voisine par six ouvrières.

Les vitres, les portes volèrent en éclats pendant que les malheureuses, surprises dans leur travail, s'enfuyaient à travers les flammes.

On peut se représenter les cris des ouvrières et surtout des blessées, au nombre de sept, qui gisaient, noires, méconnaissables, dans les décombres des vitres pulvérisées et des plâtras, ou couraient affolées dans le vaste enclos.

. . . .

Le commencement d'incendie, que les pompiers avaient réussi à arrêter à onze heures, a repris vers une heure de l'après-midi.

Les pompiers de la rue Ramey sont revenus sur le théâtre du sinistre et les deux officiers de paix du XVIIIe arrondissement ont fait barrer la rue Ordener, d'où plusieurs brigades ont eu grand'-peine à chasser la foule considérable qui ne cessait d'y stationner, bien que la hauteur des murs l'empêchât absolument d'apercevoir les ateliers dont il ne reste plus une vitre.

A l'intérieur, tout est noirci, mais le feu n'a pu se communiquer ni aux chaises, ni aux tables, grâce aux pompiers qui ont immédiatement tout inondé.

Douze mètres d'atelier, ou plutôt de hangar, sont détériorés intérieurement, mais la toiture n'a subi aucune avarie. La marchandise détruite est évaluée à quelques centaines de francs.

Les dégâts sont insignifiants; ils n'atteignent pas le chiffre approximatif de 2,500 francs et sont couverts par une assurance.

Explosion de la rue François-Miron.

(14 juillet.)

Depuis le matin, une odeur de gaz insupportable s'était répandue dans le carrefour formé par le croisement de la rue du Pont-Louis-Philippe et la rue François-Miron. En ouvrant leurs boutiques, vers six heures, les commerçants du quartier s'étaient demandé d'où provenaient ces émanations et plusieurs d'entre eux manifestaient à ce sujet une certaine inquiétude.

A six heures un quart, M. Garcin, qui tient un débit de vins, 24, rue du Pont-Louis-Philippe, se rendit au poste de la mairie et déclara qu'une fuite de gaz paraissait s'être déclarée dans le sous-sol de son établissement. Quelques instants après, M. Duchêne, propriétaire du café des Entrepreneurs, situé rue du Pont-Louis-Philippe, 23, et rue François-Miron, 24 et 26, se rendit au poste, renouvela cette déclaration et fit avertir les employés de la Compagnie du gaz. On lui promit de venir bientôt, et il rentra chez lui.

M. Duchêne était fort inquiet pendant toute la matinée : son établissement était peu à peu envahi par le gaz qui paraissait s'échapper par une large fissure.

Tout à coup, vers huit heures du matin, une première explosion se produisit chez M. Tony Chaland, coiffeur, 22, rue du Pont-Louis-Philippe, presque en face du café des Entrepreneurs.

L'alarme fut donnée aux sapeurs-pompiers du poste de la rue de Sévigné, qui arrivèrent au pas



LES SOUTERRAINS DE LA CONCIERGERIE
D'après une estampe. — (Collection G. Hartmann.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Françoise de Rimini.*
Décor de l'*Enfer.* Prologue. D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra).

de course et parvinrent à se rendre maîtres de ce commencement d'incendie. Aidés ensuite des employés de la Compagnie du gaz, qui arrivèrent enfin, ils commencèrent à rechercher l'origine de la fuite.



AMBROISE THOMAS
Auteur de *Françoise de Rimini.*
Gravé par M. Baude.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

Depuis une demi-heure environ, on explorait les conduites du sous-sol, quand on vint prévenir les pompiers que le feu, longeant les tuyaux souterrains, venait de gagner les caves du café Duchêne, situé, comme nous l'avons dit, juste en face. Les pompiers s'y rendirent aussitôt.

Une foule de curieux, attirés par le commencement d'incendie, suivaient les pompiers dans leurs recherches, et, à un certain moment, les flammes, sortant par une bouche d'égout ouverte auprès du café, tout le monde se précipita vers ce spectacle nouveau. Il était alors huit heures cinquante.

Tout à coup, une détonation formidable ébranla tout le quartier ; le bruit qu'elle produisit, nous dit un des blessés, ressemblait à celui d'une vaste poudrière faisant explosion. Ce bruit fut entendu de la Bastille et de quartiers plus éloignés encore. La partie intérieure de la maison formant l'angle des rues François-Miron et du Pont-Louis-Philippe venait de sauter; le café des Entrepreneurs qui en occupait le sous-sol, le rez-de-chaussée et l'entresol, était démoli intérieurement; les devantures seules tenaient encore un peu, laissant voir par leurs vitrages béants les décombres amoncelés.



Françoise de Rimini.
Rôle de Lanciotto-Malatesta.
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque Nationale.)

Les débris furent projetés au dehors et les malheureux qui se trouvaient devant le café furent atteints par des fragments de volets, de barres de fer tordues, de marbre, de chaises brisées. Des personnes ont été blessées sur la place de la Mairie et dans la rue de Rivoli.

Quand la poussière qui enveloppait le café se fut un peu dissipée, on aperçut les nombreuses victimes de cet épouvantable accident; la rue François-Miron était jonchée de blessés; les moins grièvement atteints se relevaient et couraient aveuglés, affolés, sanglants, poussant des cris de terreur et de souffrance.

Pendant un instant la rue offrit le spectacle le plus navrant; les rares passants non blessés avaient pris la fuite; les habitants des maisons voisines, assaillis dans leurs appartements par les débris de la maison effondrée, abandonnaient tout, croyant à un tremblement de terre, et se sauvaient jusque sur la place Lobau et sur le quai.

Les bâtiments environnants étaient criblés de projectiles, la façade de la mairie surtout, dont la plupart des fenêtres du premier étage ont été brisées; la caserne Lobau a aussi beaucoup souffert de cet accident.

Toutes les maisons des rues voisines ont eu leurs vitres brisées. Pendant que les blessés étaient transportés à l'hôpital ou chez eux, on s'occupait de rechercher ceux des locataires de la maison écroulée qui manquaient, et bientôt on acquit la triste certitude que plusieurs cadavres devaient être ensevelis sous les décombres.

Quand les ouvriers de la Compagnie du gaz eurent interrompu toutes les conduites et mis, de cette façon, le quartier à l'abri de nouvelles explosions, on procéda à l'étayement des maisons ébranlées.

L'immeuble le plus endommagé est celui qui forme l'angle des rues François-Miron et du Pont-Louis-Philippe, où se trouvait le café des Entrepreneurs; mais les maisons voisines pourraient bien être ébranlées si celle-ci venait à s'écrouler entièrement, et, dans ce cas, le désastre serait immense. On envoya chercher des ouvriers charpentiers, mais c'est avec beaucoup de peine qu'on parvint à en trouver un nombre suffisant. Enfin on s'est mis à l'œuvre et, vers deux heures, il était permis d'espérer qu'une nouvelle catastrophe n'était plus à redouter.



Françoise de Rimini.
Rôle de Paolo.
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque Nationale.)

A trois heures on commençait à déblayer les décombres et on arrivait à un cadavre presque littéralement écrasé sous une énorme pierre : c'était celui de M Duchêne, maître de l'établissement; le corps était presque méconnaissable; il a été écrasé et brûlé. Près de là on a découvert le cadavre du garçon de M. Duchêne.

On rechercha alors dans la boutique de M. Gardet, horloger, le corps de la femme



Françoise de Rimini.
Rôle de Françoise.
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque Nationale.



LES TYPES DE PARIS. — LE MARCHAND DE NOYAUX ET SON CHIEN
Fac-similé d'un dessin de Paul RENOUARD.
(Collection de *l'Art.*)



LES TYPES DE PARIS. — L'ÉGOUTIER
Fac-similé d'un dessin de Paul RENOUARD.
(Collection de *l'Art.*)

et de l'enfant de celui-ci; à huit heures du soir on ne les avait pas trouvés; quant à M. Gardet, il a été transporté grièvement blessé à l'Hôtel-Dieu, où il a succombé quelques heures après.

Trente-trois blessés ont été transportés à l'Hôtel-Dieu. Vingt-deux y sont restés et neuf autres ont été reconduits, sur leur demande, à leur domicile. Il y a eu aussi huit pompiers plus ou moins grièvement blessés.

Des émanations ou pertes de gaz se manifestant dans trois maisons différentes à quelques heures d'intervalle, le feu suivant les condui[ts] souterraines et allant enflammer le gaz aggloméré dans les sous-sols de M. Duchêne, tout cela n'i[n]dique-t-il pas d'une façon suffisante que ces co[n]duites étaient en mauvais état sur plusieurs poin[ts] lors de l'accident? Comment pourrait-on l'exp[li]quer autrement?



LE GAGNANT DU GRAND-PRIX DE PARIS EN 1882.
Bruce, monté par F. Archer.



LES TYPES DE PARIS. — LA MARCHANDE DE POISSONS
Fac-similé d'un dessin de V. GILBERT.
(Collection de *l'Art.*)

Inauguration de l'Hôtel-de-Ville.

(14 juillet.)

La vieille demeure municipale où tant d'actes glorieux de notre histoire se sont accomplis, où cinq fois en moins d'un siècle la liberté triomphante est venue chercher la consécration de sa victoire, se dresse de nouveau superbe et robuste au cœur de la grande ville française.

Jamais monument renaissant de ses cendres ne se sera vu acclamé avec plus d'enthousiasme!

. . . .

L'accès de la place de l'Hôtel-de-Ville a été interdit jusqu'au moment où les manœuvres des bataillons scolaires ont été achevées.

Quelques instants plus tard, les clairons des troupes massées sur la place ont sonné pour annoncer l'arrivée du Président de la République.

Les soldats se sont rangés, ont présenté les armes, et la voiture de M. Grévy, précédée de cuirassiers dont l'armure resplendissait au soleil, est venue s'arrêter dans la cour de l'Hôtel-de-Ville.

C'est du côté du quai, sous le grand reflet clair et argenté qui monte de la Seine, que l'Hôtel-de-Ville est surtout superbe à voir. De là, son relief apparait élégant; il se découpe et se détache sur le ciel avec une légèreté de décor du plus heureux effet.

Mais, après tout, de quelque côté qu'on l'examine, l'édifice est magnifique à voir.

Aussitôt que le Président de la République est arrivé, les invités se sont portés vers la salle du banquet.



LE GRAND-PRÊTRE MATHATHIAS REFUSANT DE SACRIFIER AUX IDOLES
Prix de Rome. — Grand-Prix de peinture de 1882. — Tableau de Popelin. — (École des Beaux-Arts.)

Cette salle était magnifiquement décorée.

Cinq tables l'occupaient : deux à chaque bout dans la largeur ; dans la longueur, trois tables immenses avaient été dressées.

A la table du fond était assis le Président de la République, ayant à ses côtés : — à droite, MM. Songeon, président du Conseil municipal, Le Royer, président du Sénat ; à gauche, MM. Floquet, préfet de la Seine, et Brisson, président de la Chambre.

Victor Hugo, dont l'arrivée avait été saluée par les acclamations de la foule, avait une des places d'honneur.

Il serait difficile de faire l'énumération des personnes qui à des titres divers avaient été invitées au dîner de l'Hôtel-de-Ville.

Les ambassadeurs des différentes nations à Paris, les chefs des municipalités des deux mondes, les députés, les sénateurs, les maires de Paris, la presse, et de plus, pour bien marquer l'importance du principe démocratique de la fête, un invalide, un gardien de la paix, un simple soldat, des délégués des Chambres syndicales ouvrières avaient leur place marquée au banquet.

Pendant le repas, la musique de la garde républicaine a exécuté les meilleurs morceaux de son répertoire.

Après les discours prononcés, les invités se sont levés de table et se sont rendus dans la salle du Conseil municipal où le café a été servi.

A neuf heures et demie, la réception a commencé.

Les personnes qui devaient prendre part à cette réception étaient au nombre de HUIT MILLE.

Au moment de la sortie des invités, le peuple, massé sur la place, a accueilli la sortie des personnalités démocratiques par de chaleureux applaudissements.

Tout était mêlé dans cette colossale manifestation républicaine : les habits noirs et les blouses, les casquettes et les chapeaux, les jeunes enfants et les vieillards, les hommes et les femmes, les artistes et les ouvriers ; — toutes les classes de la société ; — et la place de l'Hôtel-de-Ville était pareille à un fleuve roulant des flots humains.



NOTRE-DAME DE PARIS

Tableau de J.-F. RAFFAELLI. — (Musée du Luxembourg.)

Le Cinquantenaire du “ Roi s'amuse ”.

(22 novembre.)

Le cinquantenaire du *Roi s'amuse*, que la Comédie-Française a célébré avant-hier, 22 novembre, en donnant la deuxième représentation de l'œuvre interdite le 23 novembre 1832, au lendemain de la première, a eu tout l'éclat d'une grande solennité littéraire. Lorsque Victor Hugo est arrivé, son entrée sous la galerie de la place du Théâtre a été saluée par les cris de « Vive Victor Hugo ! » Le maître, accompagné de MM. A. Vacquerie et P. Meurice, a salué la foule. Un peu après huit heures, le Président de la République est descendu de voiture ; la foule a crié : « Vive la République ! Vive le Président ! »

La salle réunissait la plus extraordinaire réunion de célébrités et de notoriétés de tous ordres qu'on ait jamais vue. M. Émile Perrin avait donné des places à toutes les personnes connues qui avaient assisté à la représentation de 1832.

A huit heures vingt, le rideau s'est levé sur le premier acte.

Toute la soirée, sur la place du Théâtre-Français, les groupes se sont renforcés de nombreux curieux ; beaucoup imploraient des spectateurs qui sortaient pendant l'entr'acte une contremarque. A dix heures, un incident s'est produit. Victor Hugo est sorti de la salle dont la chaleur l'incommodait ; il est venu sur la place du Théâtre-Français où deux cents personnes ont crié : « Vive Hugo ! » On l'a acclamé, entouré, pressé. Très ému, il est entré dans le café du Théâtre. Les personnes assises autour des tables se sont alors levées et on a crié de nouveau : « Vive Hugo ! Chapeau bas, messieurs ! » Une personne qui accompagnait l'auteur du *Roi s'amuse* ayant dit que l'illustre poète désirait rentrer au théâtre et demandait qu'on voulût bien lui faire place, aussitôt chacun s'est rangé sur le passage du maître.

A la sortie, plus de mille personnes attendaient devant la porte de l'administration la sortie de Victor Hugo.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1882

Janvier.

5. — **Charles Floquet** est nommé préfet de la Seine. — Tentative d'assassinat, au pont de l'Estacade, sur une fillette, Clémence Bouffard. Le meurtrier, son beau-père, est arrêté.

7. — Ouverture des **élections sénatoriales**. Sont élus pour Paris : Victor Hugo, Peyrat, de Freycinet, major Labordère, Tolain. — Manifestations pour l'anniversaire de Blanqui, nombreuses arrestations.

9. — Condamnation de **Louise Michel** à quinze jours de prison. (Manifestation Blanqui.)

14. — Condamnation à mort de **Fourmeau, dit Cartouche**, pour assassinats et vols.

20. — Scandale à la Bourse; krach de l'**Union Générale**.

26. — Tirage, au Cirque d'Été, de la loterie algérienne.

26. — Chute du ministère Gambetta.

30. — Formation du **nouveau cabinet**. Présidence du Conseil et affaires étrangères : de Freycinet; finances : Léon Say; instruction publique : Jules Ferry, guerre : général Billot; marine : Jauréguiberry; intérieur : Goblet.

31. — Tentative d'assassinat quai Conti. Le meurtrier est arrêté.

Février.

1er. — Le gros lot de 500,000 francs de la **loterie algérienne** est gagné par dix ouvriers marseillais qui s'étaient cotisés pour l'achat du billet. — Arrestation de **Bontoux** et **Feder**, président du conseil d'administration et directeur de l'**Union Générale**.

13. — Grand incendie passage de la Main-d'Or.

16. — Discours du général russe **Skobeleff** aux étudiants serbes.

20. — Obsèques de **Auguste Barbier**, auteur des *Iambes*.

23. — Jugement de la femme Fallaix et de son complice Dubosc pour affaire de mœurs.

24. — Explosion, rue Ordener, dans les magasins de l'artificier Ruggieri. De nombreuses personnes sont blessées.

26. — Vente des différents immeubles constituant l'établissement Mabille.

27. — Crime de la rue Labat; une vieille femme est étranglée en plein jour par plusieurs individus. Le vol est le mobile du crime.

28. — Vol et assassinat de la fille **Renoux**, rue Mercier.

Mars.

2. — Grand bal à l'Élysée. — Tentative de suicide d'Henri Chabrillat, directeur de l'Ambigu.

4. — Rejet, par la Chambre des députés, d'un amendement tendant au rétablissement de la **Mairie centrale de Paris**. — Affaire **Lesueur-Périvier**; ce dernier, secrétaire de rédaction au *Figaro*, est l'objet d'une agression qui excite l'hilarité de tout Paris, et qui vaut à son auteur six mois de prison.

8. — Incendie, rue de Saint-Ouen dans les écuries d'un loueur de voitures. Dix chevaux sont brûlés.

9. — Arrestation des assassins qui avaient étranglé la veuve Galstener, rue Labat.

25. — Incendie, rue Vicq-d'Azir. Trois cent mille francs de dégâts.

26. — Terrible ouragan, nombreux dégâts.

Avril.

1er. — Adoption, à la Chambre des députés, d'un projet de loi tendant à voter au ministère de la guerre un crédit de 9,430,380 francs pour l'entretien d'un supplément d'effectif à titre temporaire.

5. — Revue des bataillons scolaires.

13. — Suicide de M. Delhomme, sculpteur et membre du Conseil municipal de Paris.

19. — Vol à l'Hôtel des Postes de cent quatre-vingt-neuf plis chargés, représentant une somme considérable.

24-25. — **Troubles au Quartier latin**, nombreuses arrestations.

27. — Réception de **Pasteur à l'Académie française** en remplacement de Littré; il est reçu par Renan.

Mai.

2. — Ouverture du Salon.

15. — Condamnation à mort, par la cour d'assises, de l'assassin Bistor.

18. — Fondation de la **Ligue des Patriotes**, par Paul Déroulède, sous la présidence de Henri Martin.

19. — Éclipse partielle du soleil.

21. — Démission de Léon Say.

26-27. — Nouveaux **troubles** au **Quartier latin**.

24. — **Duel** entre M. Pallain, directeur au ministère des finances, et M. Camille Dreyfus.

Juin.

5. — Grand-Prix de Paris gagné par le cheval anglais *Bruce*.

11. — Fête au Cirque d'Hiver, organisée par la colonie italienne et la presse française en l'honneur de Garibaldi.

18. — Arrestation d'un huissier qui laisse un déficit d'un million.

24. — Effondrement d'un échafaudage, boulevard Saint-Michel, cinq morts. — Grand incendie faubourg Montmartre.

27. — Discussion, à la Chambre des députés, concernant la formule du serment judiciaire. — Arrivée à Paris d'une ambassade siamoise.

Juillet.

4. — Vote à la Chambre d'un crédit de 19 millions pour les frais de l'expédition de Tunisie.

13. — Vote d'un crédit de 7,835,000 francs pour l'amélioration de la marine.

14. — Fête nationale. — Inauguration de l'Hôtel-de-Ville de Paris. — Explosion de gaz, rue François-Miron. Quatre personnes sont tuées et trente-trois blessées.

29. — Chute du ministère de Freycinet.

Août.

6. — Grande fête de la **Jeunesse française** aux Tuileries. Deux hommes, essayant de franchir la grille, sont foudroyés par un fil électrique.

8. — Formation du nouveau cabinet. Présidence du Conseil et affaires étrangères : Duclerc; intérieur : Fallières; justice : Devès; guerre : général Billot; marine : Jauréguiberry.

10. — Clôture de la session parlementaire de 1882.

11. — Condamnation à mort de Robert et Lipps, les assassins de la rue Labat.

23. — Explosion, rue de Grenelle, dans une scierie. Cinq ouvriers sont blessés et un tué.

30. — Bagarre, rue Saint-Marc, entre la Ligue des Patriotes et des Allemands.



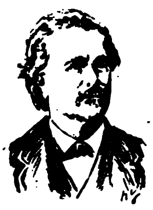
PASDELOUP
Musicien.
(1819-1887.)



HEILBUTH
Peintre.
(1825-1889.)



JULES DUPRÉ
Peintre paysagiste.
(1811-1889.)



PAUL BERT
Homme politique.
(1833-1886.)



RAOUL DUVAL
Homme politique.
(1807-1893.)



LOUIS ULBACH
Homme de lettres.
(1822-1889.)

Septembre.

4. — Banquet offert, à la Bourse, au préfet de la Seine et aux élus du deuxième arrondissement.

11. — Suicide d'un nommé Soulage. Il s'est coupé la gorge avant de se jeter dans la Seine du haut du Pont-Neuf.

23. — Crime de la rue de Grenelle. Une mère tue son enfant âgé de douze ans et l'enferme dans une caisse.

30. — Incendie dans une scierie, rue de la Moselle. Les dégâts sont évalués à 800,000 francs.

Octobre.

3. — Une jeune fille se jette du haut des tours Notre-Dame. Le corps, en tombant, se sépare en deux.

6. — Violent incendie, boulevard de Charonne. Neuf maisons deviennent la proie des flammes. Mort du lieutenant-colonel de pompiers Froidevaux.

16. — Condamnation aux travaux forcés à perpétuité de Marin Fenayrou et de sa femme, accusés d'assassinat au Pecq.

Novembre.

1er. — Oustry est **nommé préfet de la Seine** en remplacement de Floquet, démissionnaire.

8. — Grand incendie, rue Miromesnil.

11. — Rentrée des Chambres.

23. — Accident aux Folies-Bergère. Un acrobate japonais tombe et se blesse dangereusement.

26. — **Vol à la cathédrale de Saint-Denis** d'une partie du trésor.

29. — Réception de **M. Savorgnan de Brazza** par le Conseil municipal de Paris.

Décembre.

3. — Adjudication des travaux de démolition des Tuileries.

6. — Procès de « l'Union Générale », dans lequel MM. Bontoux et Feder sont accusés d'escroqueries.

11. — Le bijoutier Rappaport, rue de Richelieu, tue sa fille et se suicide. — **Funérailles de Louis Blanc.** — Discours de Victor Hugo.

19. — **Explosion de la cartoucherie du Mont-Valérien,** nombreuses victimes.

24. — **Accident à la gare d'Orléans;** dix employés sont blessés légèrement par la rencontre de deux trains.

31. — **Fête musicale et littéraire** donnée par la Presse au profit des inondés du département de la Seine.

Monuments et Fondations.

Ouverture de la **Bibliothèque de l'Opéra** (3 mars). — Inauguration du Musée ethnographique au Trocadéro (12 avril) et du Musée de sculpture comparée (juin). — Inaugurations des monuments de Paul de Saint-Victor (10 juillet) et de Michelet (13 juillet), au Père-Lachaise.

La vie de la rue.

Ouverture du **square Saint-Germain-des-Prés.** — Le Salon des Arts incohérents. — Les **Galibis** au Jardin d'acclimatation. — **Blondin** traverse la Seine sur un fil de fer (3 septembre).

Beaux-Arts.

Exposition des œuvres de **Paul Baudry** (juillet), des panneaux décoratifs de **Galland** (janvier), de **Imer** (janvier), des marines d'Alfred Stevens (octobre), de Hans Mackart (décembre), des jeunes artistes (novembre), des paysagistes (peintres de marine et orientalistes français (janvier), de la Société des animaliers français (avril).

Prix de Rome : *Peinture.* Premier grand-prix : M. Popelin. *Sculpture.* Premier grand-prix : M. Ferrary. *Gravure.* Pas de premier prix.


DAGNAN-BOUVERET
Peintre
(Né en 1852.)


JURIEN DE LA GRAVIÈRE
Amiral.
(1812-1892.)


FR. SARCEY
Critique.
(1828-1899.)


RUBINSTEIN
Compositeur.
(1829-1894.)


EDM. SCHÉRER
Philosophe.
(1815-1889.)


ERNEST RENAN
Littérateur.
(1823-1892.)

Salon : *Peinture.* Médaille d'honneur : Puvis de Chavannes. Pas de première médaille. *Prix du Salon* : M. Longepied, *Pêcheur ramenant dans ses filets la tête d'Orphée.*

Sculpture : Pas de médaille d'honneur. Premières médailles, MM. Hugues, Léon Longepied, Paris, Hector Lemaire.

Gravure : Médaille d'honneur, M. Waltner. Premières médailles, MM. Jacquet et Boilvin.

Architecture : Médaille d'honneur, M. Paulin. Pas de première médaille.

La vie littéraire.

J.-K. Huysmans : *A Vau-l'Eau.*
Edmond de Goncourt : *La Faustin.*
Pierre Loti : *Fleurs d'ennui.*
Claude Tillier : *L'Oncle Benjamin.*
J. Barbey d'Aurevilly : *Une histoire sans nom.*
Philippe Gerfault : *Pensées d'Automne.*
Maxime du Camp : *Souvenirs littéraires.*
François Coppée : *Contes en prose.*
Ludovic Halévy : *L'abbé Constantin.*
André Theuriet : *Les mauvais ménages.* — *Madame Heurteloup.*
Jules Claretie : *Le Million.*
Victor Hugo : *Les Quatre Vents de l'Esprit.* — *Torquemada.*
Jules Verne : *Le Rayon vert.*

Théâtres. (Débuts et Premières.)

Opéra. — Centième anniversaire de la fondation de l'Opéra. Reprise de la *Muette de Portici*, d'Auber (27 janvier). *Namouna* (6 mars), ballet, livret de Nuitter et Petipa, musique d'Edouard Lalo (7 mars). *Françoise de Rimini*, opéra de Michel Carré et Jules Barbier, musique d'Ambroise Thomas (14 mars).

Théâtre-Français. — *Le Supplice d'une femme* (reprise), débuts de Mlle Rosamond et de M. Philippe Garnier (7 janvier). — *Le Demi-monde* (reprise) (21 janvier). — *Barberine*, comédie en 3 actes, d'Alfred de Musset (27 février). — *Les Rantzau*, pièce en 4 actes, d'Erckmann-Chatrian (17 mars) (succès). — *Les Portraits de la Marquise*, comédie en 2 actes, d'Octave Feuillet (20 mars). — 6 juin, 276e anniversaire de Corneille. A-propos de M. Louis Tiercelin. — *Le Chandelier*, d'Alfred de Musset (reprise). 3 août. — *Les Corbeaux*, pièce en 4 actes, de Henri Becque (14 septembre). — *Le Roi s'amuse*, de Victor Hugo. Cinquantenaire et deuxième représentation de ce drame interdit en 1832 après la première représentation.

Opéra-Comique. — Centième anniversaire de la naissance d'Auber (29 janvier). — *Galante Aventure*, de MM. Louis Davyl et A. Silvestre, musique d'Ernest Guiraud (23 mars). — *Les Noces de Figaro*, de Mozart, reprise (9 mai). — 27 avril. *L'Odéon et sa jeunesse*, poésie de Dorchain, à l'occasion du centième anniversaire de ce théâtre.

Gaîté. — *La Dame aux Camélias*, représentation au bénéfice de Mme veuve Cheret.

Palais-Royal. — *La Brebis égarée*, comédie en 4 actes, de J. Grangé.

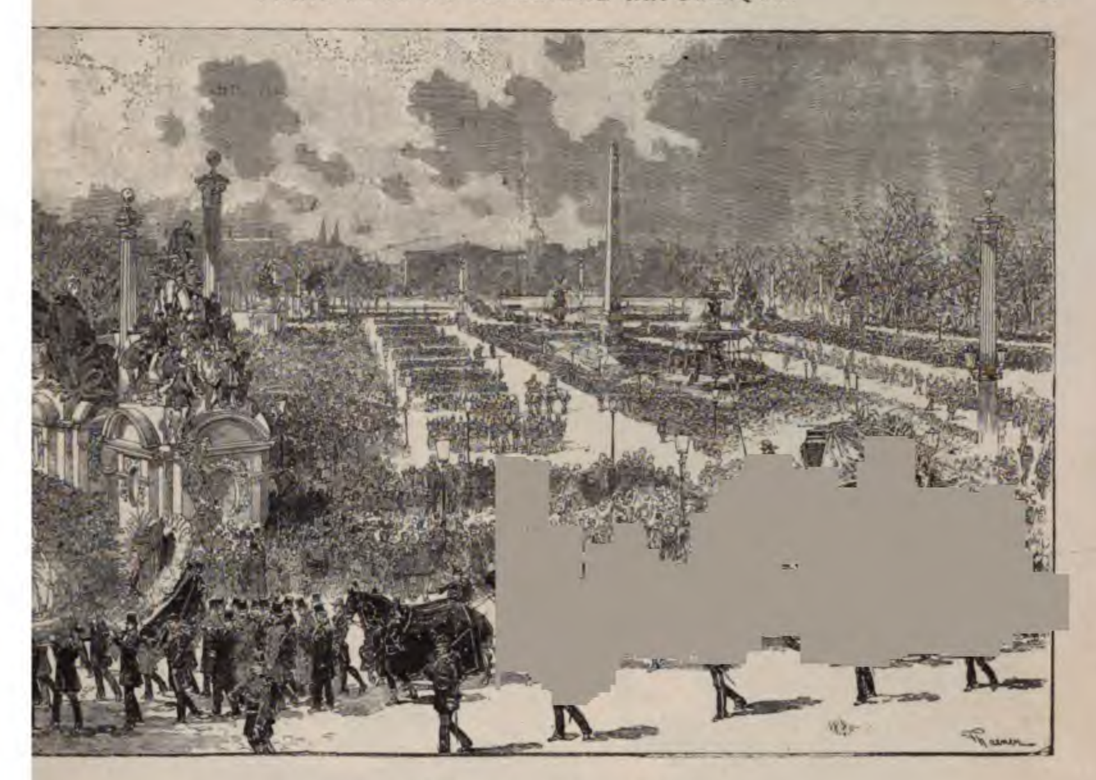
Gymnase. — 7 mai. *Madame Caverlet*, comédie en 4 actes, d'Émile Augier.

Bouffes-du-Nord. — 2 mai. *Nadine*, drame, par Louise Michel.

Ambigu. — 12 septembre. *Cartouche*, drame en 5 actes, de Dennery.

Les morts de l'année.

Le préfet de la Seine **Herold** (2 janvier). — L'académicien **Adrien de Longpérier** (18 janvier). — **Charles Blanc**, de l'Académie française (18 janvier). — **Auguste Barbier**, poète (11 février). — **Alexis Trinquet**, ancien membre de la Commune (14 avril). — **Mlle Émilie Loissel**, écuyère (20 avril). — Le général **Courtot de Cissey** (18 juin). — Le vice-amiral **Penhoat** (9 juin). — **Louis Blanc** 6 décembre). — **Léon Gambetta** (31 décembre).



LES FUNÉRAILLES DE GAMBETTA
Aspect de la place de la Concorde pendant le défilé du cortège. — (D'après nature, par M. DE HAENEN). (Bibliothèque Nationale.)

1883



CHAMBRE MORTUAIRE DE GAMBETTA
D'après le tableau de CAZIN. — (Musée du Luxembourg.)

L'ANNÉE 1883 s'ouvrit sous des auspices funèbres. A peu de jours d'intervalle, le général Chanzy avait suivi Gambetta dans la tombe. Ainsi disparaissaient presque en même temps les deux hommes qui avaient été la tête et l'épée de la Défense nationale et qui, dans la mauvaise fortune, n'avaient pas désespéré de l'avenir de la France. Ils n'eurent pas les mêmes funérailles. Tandis que le grand tribun, que les manœuvres de ses adversaires avaient rendu quelque peu suspect à la population parisienne pendant les dernières années de sa vie, redevenait au lendemain de sa mort aussi populaire qu'aux plus beaux jours de sa toute-puissance, l'homme de guerre,

qui avait déployé des prodiges de courage et de talent pour soutenir une lutte inégale, et supporté avec une dignité qui ne s'était jamais démentie les amertumes et les douleurs de la défaite, disparaissait sans avoir eu sa légitime part dans l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens. Les politiciens le tenaient à l'écart parce qu'ils soupçonnaient en lui un candidat à la présidence de la République. D'ailleurs, jamais peut-être les intrigues parlementaires n'avaient été ourdies avec plus d'activité et de persévérance dans les couloirs du Palais-Bourbon qu'au mois de janvier 1883.

Les ministres conspiraient contre le président du Conseil, M. Duclerc, dont ils voulaient se débarrasser, parce qu'il manquait de prestige; les chefs des divers groupes parlementaires travaillaient de leur mieux à provoquer une crise, dont chacun d'eux se flattait de retirer un profit exclusif; enfin, le chef de l'État, qui n'aimait pas les premiers ministres capables de lui porter ombrage, manœuvrait, avec son habileté accoutumée, pour éloigner du pouvoir les hommes le plus naturellement désignés pour prendre la direction des affaires publiques. Un si complet désarroi existait dans le gouvernement et dans les Chambres qu'il suffit d'un manifeste du prince Napoléon pour provoquer un mouvement de terreur. Une proclamation qui, en toute autre occurrence, n'aurait eu guère plus de valeur qu'un article de journal, où il aurait été fait un abus excessif des alinéas, fut érigée à la hauteur d'un complot contre la sûreté de l'État. Pour la première fois de sa vie, le cousin de Napoléon III était pris au tragique. Cette tempête artificielle emporta le cabinet Duclerc et sa chute fut suivie d'une crise de plus de trois semaines. Après avoir essayé une série de combinaisons qui n'étaient pas viables, le chef de l'État dut se résigner enfin à confier le pouvoir à Jules Ferry.

LÉON GAMBETTA
Dessin de Ringel d'Illzach
d'après son médaillon en bronze.
(Collection de *l'Art*.)

Cette incertitude du lendemain avait des résultats désastreux pour la prospérité matérielle de la capitale. En même temps que le commerce parisien subissait de cruelles épreuves, l'esprit d'indiscipline se manifestait sous les formes les plus variées dans toutes les classes de la population. Les lycéens accueillaient par un bombardement de boules de neige le ministre de l'instruction publique, au moment où il arrivait sur la place de la Sorbonne. Ces projectiles étaient assez inoffensifs, mais ils n'en dénotaient pas moins un manque absolu de respect à l'égard du grand-maître de l'Université. Les journaux de l'opposition ne manquèrent pas d'exagérer comme à plaisir l'importance de cette incartade d'écoliers mal élevés, et le membre du cabinet qui avait été victime de cette manifestation désobligeante acquit du jour au lendemain une notoriété exceptionnelle. M. Duvaux eut ses statues ; il est vrai que c'étaient des statues de neige.

L'escarmouche de la place de la Sorbonne fut la préface de la grande révolte du lycée Louis-le-Grand, qui se termina par le renvoi de cent cinquante élèves, et aussi le signe précurseur des troubles qui éclatèrent sur la voie publique.

A la vérité, la population parisienne ne s'effraya pas outre mesure du drapeau noir de Louise Michel et de l'assaut donné à une boulangerie, où les dévastations commises par les émeutiers s'étaient réduites à une sorte de pillage symbolique et de pure forme. Dans la



ÉDOUARD MANET
Mort le 30 avril.
Dessin de M. G. Vuillier, d'après la photographie de M. Lopez.



HENRI MARTIN
Mort à Paris le 14 décembre 1883.
Dessin de M. G. Vuillier, photographie de M. Pirou.

journée du 11 mars, il y avait, sur l'Esplanade des Invalides, infiniment plus de curieux que d'ouvriers sans travail. De même, dans les manifestations organisées en l'honneur de l'anniversaire du 18 mars, les milliers de promeneurs qui se pressaient sur le trottoir du quai de la rive droite, depuis l'Hôtel-de-Ville jusqu'à la place de la Concorde, ne songeaient nullement à ressusciter les souvenirs de la Commune, et cherchaient avant tout à contempler d'aussi près que possible les régiments de dragons alignés le long de la terrasse du jardin des Tuileries et de la façade du palais la plus rapprochée de la Seine.

Cette agitation n'était toutefois que très superficielle, et l'ordre fut rétabli avec une extrême facilité. Il y avait, au fond du cœur de la population parisienne, un sourd mécontentement plutôt que de violentes colères : les commerçants de détail rendaient le ministère responsable des mécomptes qu'ils éprouvaient dans leur négoce, et toutes les classes de la population faisaient retomber sur le gouvernement la mauvaise humeur que leur causaient non pas des humiliations irréparables, mais une série de froissements infligés à l'amour-propre national ; le langage audacieux de l'Angleterre, à propos des affaires d'Égypte ; les trop célèbres « douches froides » lancées par M. de Bismarck à jet continu contre la France, les insolences du marquis Tseng, la mort du commandant Rivière et les premiers revers subis dans l'expédition du

Tonkin, tout semblait conspirer pour exaspérer le patriotisme d'un peuple aigri par la mauvaise fortune.

La maladie et la mort du comte de Chambord détournèrent pendant quelques jours l'attention publique des tempêtes soulevées dans la presse et dans les Chambres par les affaires de l'Extrême-Orient. Grâce à une contradiction qui fait honneur à la générosité des instincts nationaux du peuple français, ce fut dans la ville où le rétablissement de la monarchie aurait rencontré le plus de résistance, que les hommages les plus unanimes et les plus sincères furent rendus à la mémoire du dernier héritier de la branche aînée de Bourbon. Il n'y eut qu'une voix dans la population parisienne pour rendre justice aux vertus privées et au caractère personnel d'un prétendant qui n'avait voulu jouer le rôle ni d'un homme d'État, ni d'un chef de parti, mais avait défendu les principes et les symboles politiques dont il était le représentant comme des dogmes religieux intangibles, et considéré l'habileté comme une des formes de la fourberie et un compromis comme un déshonneur.



MADAME PASCA

Tableau de BONNAT. — (Collection de *l'Art*.)

Les désagréables incidents diplomatiques qui furent la conséquence des insultes adressées au roi d'Espagne à son arrivée à Paris par une bande d'anarchistes, vinrent bientôt surexciter de nouveau les Parisiens. A peine Alphonse XII était-il parti, après avoir reçu les satisfactions les plus éclatantes, que la démission du ministre de la guerre ramena les orages, pendant que l'impopulaire question du Tonkin et la déclaration de guerre à la Chine étaient remises à l'ordre du jour. Pour se distraire des tristesses de cette année maussade, il ne resta d'autres ressources que l'émouvant match de billard entre Rudolphe et Vigneaux.

G. LABADIE-LAGRAVE.



LA MANIFESTATION DU 9 MARS
CHARGE DE LA GARDE DE PARIS DANS L'AVENUE GABRIEL
Dessin de M. DE HAENEN, d'après le croquis de M. DICK. — (Bibliothèque Nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



LA MANIFESTATION DU 9 MARS
PILLAGE D'UNE BOULANGERIE PAR LOUISE MICHEL
Dessin de M. DE HAENEN, d'après le croquis de M. DICK.
(Bibliothèque Nationale.)

Suicide de l'ambassadeur d'Autriche.

(1er janvier.)

Un événement entouré de circonstances mystérieuses, et dont il ne nous appartient pas de révéler aujourd'hui les causes, a produit une très grande animation dans le monde diplomatique.

Hier, vers onze heures et demie du matin, deux agents de service dans les Champs-Élysées, arrivés, dans leur promenade, à la hauteur de la rue Galilée, entendirent une faible détonation.

Mis en éveil, ils cherchèrent l'endroit où s'était produite cette détonation, et, en passant près d'une vespasienne, ils remarquèrent, sous l'entourage, deux jambes s'allongeant sur le trottoir.

Ils relevèrent le cadavre d'un homme portant à la tête une blessure provenant d'une balle de revolver; ils se disposaient à le transporter au poste voisin, quand vint à passer M. de Zichy, attaché à l'ambassade d'Autriche : il s'approcha du groupe formé par les agents et les passants.

Malgré les taches sanglantes qui recouvraient le visage du mort et le rendaient presque méconnaissable, M. de Zichy reconnut immédiatement



ARRIVÉE DU ROI D'ESPAGNE ALPHONSE XII A LA GARE DU NORD
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)

que le suicidé était M. de Wimpffen, ambassadeur d'Autriche à Paris.

Quand le cadavre eut été porté au poste du Palais de l'Industrie, on trouva, en effet, dans un portefeuille placé dans une poche du pardessus de M. de Wimpffen, des cartes de visite au nom de l'ambassadeur.

Disons que M. de Wimpffen était ambassadeur d'Autriche en France depuis peu de temps : il avait, au moment de la crise produite en Europe par les affaires égyptiennes, été appelé à remplacer M. de Beust. Ce dernier était connu pour son attachement à la France; à l'instigation de



ARRESTATION DU PRINCE NAPOLÉON BONAPARTE
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)

M. de Bismarck, le gouvernement autrichien l'avait rappelé pour le remplacer par M. de Wimpffen, tout dévoué à la politique de l'Allemagne.

Funérailles de Gambetta.

. . . .

A neuf heures et demie, deux cent mille personnes, au moins, occupent la place de la Concorde. C'est une véritable mer humaine.

Les statues de Metz et de Strasbourg sont couvertes d'un long voile noir.

Les becs de gaz, voilés d'un crêpe, sont allumés; les curieux grimpent sur les socles des statues. Le long de l'eau, tous les arbres ont été pris d'assaut. Le Palais-Bourbon présente un aspect des plus imposants. Un immense voile de crêpe noir couvre, en diagonale, les trois quarts du monument. Sous les colonnes ont été disposées des draperies funèbres, sur lesquelles sont piqués des écussons aux ornements d'argent.

Les marches du palais sont jonchées de couronnes innombrables, de toutes couleurs et de toutes dimensions. Cinq trophées de drapeaux tricolores et de grands candélabres en argent émergent entre les colonnes du Palais-Bourbon. L'effet est saisissant.



LES ARÈNES DE PARIS
LES FOUILLES ACTUELLES PRÈS DE LA RUE MONGE
Dessin de M. Lepère. — (Bibliothèque Nationale.)

Devant le palais est placé le char funèbre. En avant, un médaillon de Gambetta, qui sera porté pendant la cérémonie par les membres du comité du vingtième arrondissement.

Devant encore, quatre piqueurs des pompes funèbres, à cheval, s'apprêtent à ouvrir la marche.

Sur la droite du quai d'Orsay, la file des délégations s'étend jusqu'à l'Esplanade des Invalides.

Le char funèbre a la forme d'un sarcophage.



INAUGURATION AU CIMETIÈRE MONTPARNASSE DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES SAPEURS-POMPIERS MORTS AU FEU
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)



LE PONT ROYAL

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LUCIEN GAUTIER

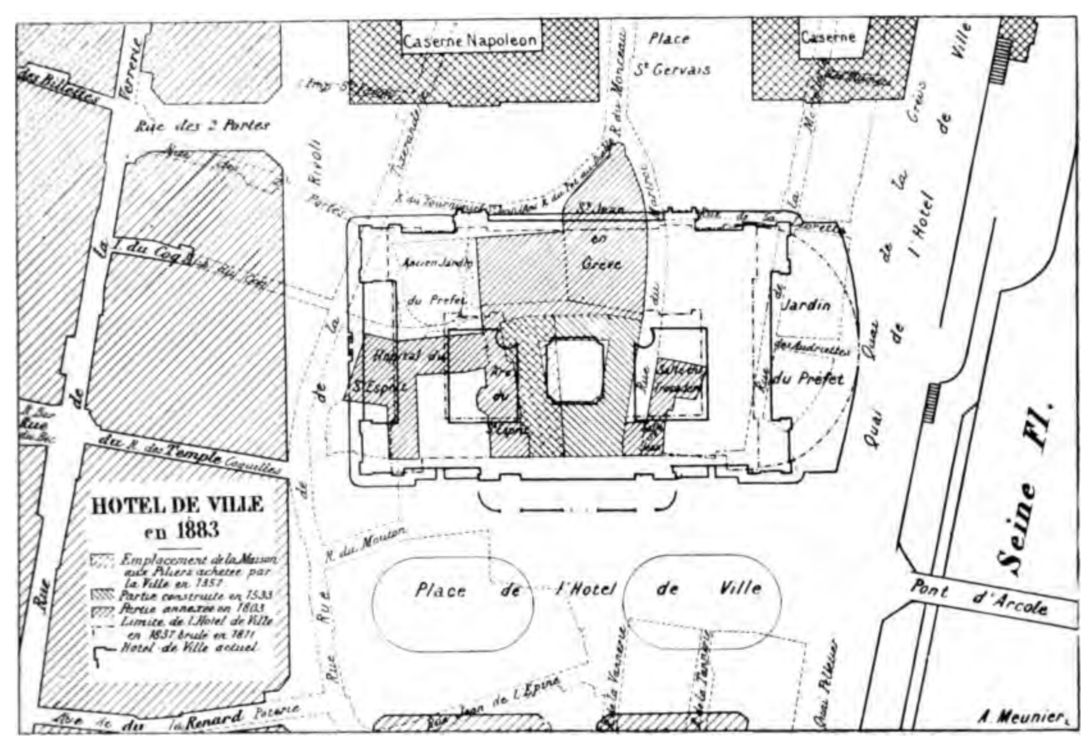
(Collection de *l'Art*)

Il a été construit par les deux frères Bastien-Lepage. le peintre et l'architecte. Un hangar avait été mis à leur disposition dans la cour du garde-meuble, qui a fourni les étoffes et les broderies. Ils ont pris un corbillard des pompes funèbres, après avoir vainement essayé d'une prolonge d'artillerie; ils en ont scié la partie supérieure et en ont fait une plate-forme d'où tombaient des draperies noires sous un lambrequin richement brodé d'argent.

Sur les bords de la plate-forme, quelques bouquets, quelques couronnes, comme jetés au hasard. Sur les coins, quatre urnes d'argent d'un dessin original; on avait songé à y brûler des

En tête défile l'armée de Paris avec le général Lecointe et son état-major, la division Rolland, la brigade Millot. la brigade Brémens. La haie est formée sur tout le parcours par la garde républicaine à pied et différents régiments de la garnison. Le drapeau de chaque détachement a sa hampe ornée d'une écharpe de moire.

Immédiatement devant le char funèbre marchait la délégation de Belleville. Le comité du vingtième arrondissement, qui, depuis 1869, préparait les élections de Gambetta, avait pour insigne une grande palme au milieu de laquelle était encadré un médaillon de Gambetta, grandeur naturelle, sculpté par Lebègue. Sur les pal-



PLAN DES DIFFÉRENTS EMPLACEMENTS DE L'HOTEL DE VILLE
Depuis le quatorzième siècle jusqu'à la nouvelle construction en 1883.

pièces d'artifice qui auraient fait, aux quatre coins du catafalque, quatre colonnes de fumée noire; on y a renoncé par crainte d'un accident.

Sur la plate-forme, une petite estrade tendue de velours violet. Sur l'estrade, un sarcophage noir semé de larmes d'argent et tendu d'un drapeau tricolore voilé d'un crêpe. Sur le sarcophage, trois grandes palmes vertes, et entre ces trois palmes, accrochée à un coin du sarcophage, une splendide couronne d'immortelles rouges envoyée par un petit bourg d'Alsace; par derrière, tombant d'un seul jet du sarcophage jusqu'au bas de la voiture, un manteau de velours noir bordé d'argent.

Au commandement du gouverneur de Paris, l'escadron de la garde républicaine fait demi-tour, et se porte vers le débouché de la rue Royale. Le cortège s'ébranle.

mettes étaient écrites les dates principales de sa vie : 1838, 1869, 1870, 1877, et sur une palmette brisée : 1882. De la palme se détachait un étendard tricolore, avec ce mot : *France*.

Après la délégation de Belleville, venait la délégation de Marseille.

Une couronne de roses naturelles, de grandeur gigantesque, est portée à plat par dix porteurs.

Du milieu de la couronne s'élève une branche de palmier vert, dont les feuilles entourent un magnifique médaillon représentant Gambetta.

Le char s'avance lentement, en faisant presque le tour de la place de la Concorde.

Dans la rue de Rivoli, la terrasse du jardin des Tuileries est couverte de curieux, les arbres plient sous des grappes humaines; des enfants ont grimpé jusqu'au haut des grilles.

La délégation des sauveteurs de la Seine, tous



LE GAGNANT DU GRAND-PRIX EN 1883
Frontin, monté par T. CANNON.
(Collection *Auteuil-Longchamp*.)

porteurs de médailles vaillamment conquises, est applaudie par la foule.

Les élèves de l'École polytechnique sont l'objet d'une ovation toute particulière, renouvelée, d'ailleurs, sur tout le parcours.

La foule est immense dans la rue Turbigo. Toutes les fenêtres sont occupées: les balcons sont surchargés de curieux. Tout ce qui s'élève au-dessus du niveau des têtes est immédiatement envahi.

Sur tout le parcours, les magasins sont fermés.

De nombreux drapeaux aux fenêtres, en berne, cravatés de deuil. Plusieurs ont le fer de lance penché vers le sol.

Un certain nombre d'établissements publics, cafés, magasins, la mairie du neuvième arrondissement, ont allumé le gaz et voilé les lanternes de crêpe.

Des balcons sont drapés de deuil.

La musique de la garde républicaine joue l'hymne : *Mourir pour la patrie!* D'autres musiques qui suivent jouent des pas redoublés.

Dès huit heures et demie, la circulation a été interdite aux voitures dans la traversée de la place de la République.

Une heure après, toutes les issues aboutissant à cette place ont été gardées par de fortes escouades de gardiens de la paix, renforcés par des gardes de Paris à cheval.

Sur le socle monumental entouré de planches, où doit s'élever, plus tard, la statue de la République, on a placé un buste de la République entouré de faisceaux de drapeaux voilés d'un crêpe noir.

A la première heure, on avait pris d'assaut les tentes-abris du marché aux fleurs, dont les toitures disparaissaient sous plusieurs milliers d'individus Ces abris sont bientôt envahis par de nouveaux groupes de curieux qui en font le siège. De là, des rixes, des coups de pied et des coups de poing, qui tombent drus comme grêle sur les assaillants.

Au moment où le cortège débouche de la rue Turbigo sur la place, une poussée arrive des grands boulevards; la file des gardes à pied menace d'être coupée: il faut que des gardes républicains à cheval fassent reculer les curieux On entend des cris: « A moi! j'étouffe! »

A l'entrée du boulevard Voltaire, une femme ayant un enfant dans les bras s'évanouit. Nouveaux cris Nous voyons un enfant passer de main en main au-dessus de la foule, et on réussit à dégager la mère et l'enfant.

Sur le boulevard Voltaire comme sur la plate-forme des Tuileries, les arbres sont escaladés par les enfants et même par des hommes. Plusieurs s'attachent aux branches à l'aide d'une ceinture.

Les grilles, les colonnes Rambuteau sont prises d'assaut par les curieux. Peu de maisons sont pavoisées. C'est à peine si l'on voit, de loin en loin, quelques drapeaux voilés de crêpes, principalement sur les façades des boutiques.



LES BOULEVARDS. — PLACE DU CHATEAU-D'EAU
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)

Sur cette place fut construite, en 1869, la Fontaine des Lions dont l'eau-forte de Martial Pothémont a conservé le souvenir. Cette fontaine a été transportée place Daumesnil et remplacée par la statue de la République, inaugurée le 14 juillet 1883.



LE PRINTEMPS
Par Mlle Louise ABBEMA. — Portrait de Mlle Blanche BARETTA, de la Comédie-Française.
(Collection de *l'Art*.)

La mairie du onzième arrondissement a arboré des drapeaux à toutes ses fenêtres; les becs de gaz de sa façade principale sont allumés et les lanternes sont voilées de crêpes noirs. Restaurants et cafés sont envahis par un nombreux public, impatient, fiévreux, et les places en façade se payent des prix insensés.

A partir de midi, presque toutes les portes cochères sont transformées en amphithéâtres improvisés à l'aide de caisses et de tables superposées.

La foule augmente encore; les curieux se tiennent sur dix rangs au moins de chaque côté du boulevard. La chaussée est absolument libre et des ouvriers de la Ville sont occupés à la sabler. Le socle de la statue de Voltaire, sur la place de ce nom, n'avait aucune décoration.

A une heure et demie, le cortège débouche sur le boulevard de Charonne.

Tout le boulevard, jusqu'à la rue du Chemin-Vert, est barré.

L'hémicycle, au fond duquel s'ouvre la porte du cimetière, est entièrement tendu de draperies noires relevées par des faisceaux de drapeaux tricolores.

Sur les deux trépieds de bronze qui le terminent, brûlent lentement deux flammes rouges qui, se détachant sur le fond du ciel, produisent une impression saisissante.

La porte est elle-même masquée par un portique en tentures noires.

Au-devant s'élève le catafalque destiné au cercueil et au pied duquel les discours vont être prononcés.

Les ministres, le corps diplomatique, le représentant du Président de la République et les grands corps de l'État viennent se ranger autour.

. . . .

Dès que les discours ont été terminés, le service d'ordre a fait établir un passage de chaque côté du catafalque.

La tribune a été enlevée et les délégations ont défilé devant le cercueil de Gambetta.

Le cimetière a été ouvert à ce moment, c'est-à-dire à deux heures et demie, et les porteurs de couronnes ont été admis à les déposer près du caveau de la Ville de Paris, situé avenue Depuis.



L'ÉTÉ
Par Mlle Louise ABBEMA. — Portrait de Mlle Jeanne SAMARY, de la Comédie-Française.
(Collection de *l'Art*.)



MADEMOISELLE ADÈLE ISAAC

Rôle de Juliette dans *Roméo et Juliette* de Ch. Gounod.
(Collection de *l'Art*.)



VICTOR MAUREL

Rôle d'Hamlet, opéra d'Ambroise Thomas.
(Collection de *l'Art*.)



M. DUPUIS

Rôle d'Olivier de Jalin, dans *le Demi-Monde*.
Dessin de E. Wilson.



VICTOR MAUREL

Rôle de Don Juan.
Dessin de Wilson. — (Collection de *l'Art*.)

La Fête de l'Opéra.

La fête — représentation et bal — donnée par la presse parisienne au profit des inondés d'Alsace-Lorraine a tenu une bonne partie de ses promesses.



DAILLY

Rôle du reporter anglais dans *Michel Strogoff*.
Dessin de Wilson. — (Collection de *l'Art*.)

La salle, admirablement éclairée pour la circonstance, était archicomble, étincelante de diamants. Le plancher étant disposé d'avance pour le bal qui devait suivre la représentation; il a fallu aussi surélever la salle, c'est-à-dire bâtir une seconde scène au-dessus de la vraie. C'est là qu'a eu lieu le concert.

La représentation a commencé par la marche de *Sylvia*, de Léo Delibes, exécutée par l'orchestre de l'Opéra sous la direction de Maltès. Le même orchestre, conduit par Massenet, a joué des fragments d'*Hérodiade*. Immense succès.



DAILLY

Rôle de Bertrand, dans *Robert Macaire*.
Dessin de Wilson. — (Collection de *l'Art*.)

La salle a acclamé ensuite Mme Fidès-Devriès, qui, dans le cinquième acte de *Faust*, a dû redire l'air des « Anges radieux ». Gailhard et Dereims ont partagé son succès.

Puis est venu le chœur de Rossini, *la Charité*, chanté par les principales chanteuses de Paris,



DAILLY

Rôle du banquier Steiner, dans *Nana*, d'Emile Zola.
Dessin de Wilson. — (Collection de *l'Art*.)

Mme Miolan-Carvalho en tête. Tout ce que Paris compte de grands talents et de grands noms se trouvait réuni pour donner à cette fête de la charité et du patriotisme le plus haut caractère artistique.



DAILLY

Rôle de Capoulade, dans les *Mouchards*.
Dessin de E. Wilson. — (Collection de *l'Art*.



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Henri VIII.*
Décor du 2e acte, d'après la maquette originale — (Bibliothèque de l'Opéra.)



LE ROI HENRI VIII
D'après la maquette originale d'Eugène LACOSTE.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Le deuxième acte d'*Adrienne Lecouvreur*, joué par Mme Sarah Bernhardt, Pierre Berton et Saint-Germain, a provoqué d'unanimes applaudissements.

Dans *la Fête andalouse*, le chant, représenté par Mlle Jeanne Granier, a alterné avec la danse, exécutée par Mlles Subra, Sanlaville, Sangalli et Mauri.

A minuit et demi, la toile a baissé; on a passé au foyer pour le tirage de la tombola. Le bal a commencé avec le concours des dames patronnesses de la Société des Amis de l'enfance. L'orchestre a été dirigé pendant quelques instants par Mme Judic.

La fête a fini fort tard; le chiffre de la recette, pour la représentation et le bal, n'est pas encore totalement connu. Il est en tout cas fort élevé.

On parle de plus de 80,000 francs.

Le Procès de Louise Michel.

(Audience du 22 juin.)

L'audience est ouverte à onze heures et demie.

Quatre accusés au lieu de trois se trouvent sur le banc des prévenus.

Moreau, dit Garreau, a en effet été arrêté hier



Henri VIII. — ANNE DE BOLEYN
D'après la maquette originale.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

soir, par suite d'un jugement du tribunal de Poitiers.

Le premier incident est soulevé, à propos de l'arrestation de Moreau, par Mᵉ Pierre, qui proteste contre cette mesure, destinée, dit-il, à exercer une pression sur l'opinion publique.

Cet incident terminé, Louise Michel se lève pour protester contre la consigne qui empêche le public de pénétrer dans la salle.

Mᵉ Lenoël-Zevort et Mᵉ Laguerre, avocats des accusés, appuient le dire de Louise Michel.

Ces incidents vidés, l'audition des témoins recommence.

M. Chaussadat, témoin cité par la défense, affirme qu'il a vu le boulanger et sa femme donner du pain à la foule, et qu'à ce moment Louise Michel continuait à marcher cent mètres plus loin.

Le témoin qui est entendu ensuite est la veuve Martin.

Pouget, pour envoyer des colis de brochures, a pris le nom de Martin et il a donné son adresse.

LE TÉMOIN. — On a fait une perquisition chez nous sous prétexte que nous avions expédié au mois de mars des brochures que nous ne connaissions même pas. On nous a conduits au dépôt, mon mari, mon enfant et moi. Nous ne savions pas ce que cela voulait dire. Mon enfant est tombé malade, mon mari est mort de chagrin.

LE PRÉSIDENT. — Vous voyez, Pouget, de quels malheurs vous avez été cause.

POUGET. — J'ai pris ce nom à tout hasard.

LA VEUVE MARTIN. — Mon mari était fort à la Halle et je reste seule avec un enfant à élever.

LE PRÉSIDENT. — Vous pouvez vous retirer, madame. Tout le monde ici prend part à votre malheur.

Après cette femme viennent une série de témoins militaires et employés de la gare dont la déposition a trait à l'envoi des fameuses brochures : *A l'Armée!* Le caporal Michelet déclare qu'il croyait que ces brochures étaient des cahiers de chansons, et M. Barthélemy, commandant au 98ᵉ de ligne, à Roanne, déclare : « Cette distribution n'a pas eu de suite; les uns ont jeté cet écrit avec dégoût, les autres l'ont remis à leurs chefs.

D. — Étaient-ce des brochures comme celle-là?

R. — Oui, monsieur; j'en ai gardé une. Mais je voudrais, monsieur le président, retourner à mon corps si c'est possible.

M. LE PRÉSIDENT. — La défense s'y oppose-t-elle?

L'accusé POUGET. — Moi, je ne m'y oppose pas. (*On rit.*)

Le témoin se retire.

Henri Rochefort se présente à la barre.

D. — Accusée Louise Michel, qu'avez-vous à faire demander au témoin?

R. — C'est à propos de 71 francs trouvés sur Pouget.

LE TÉMOIN. — Je sais que cette somme provenait d'une collecte. Mlle Louise Michel me parla de cette collecte. Elle vint me voir pour me parler de la manifestation; elle m'assura qu'elle ne voulait faire qu'une manifestation pacifique. Elle m'a raconté, après la manifestation, que si elle ne s'était pas laissé arrêter, c'était parce qu'elle avait craint une lutte et l'effusion du sang. J'étais à bord avec Louise Michel quand on nous déportait à la Nouvelle-Calédonie. Elle se promenait sur le pont par un froid excessif; elle était à peine vêtue, donnant tout à ses camarades.

L'ACCUSÉE. — Monsieur Rochefort, oh! non, je vous en prie.

LE TÉMOIN. — Elle était avec une vingtaine de



Henri VIII. — CATHERINE D'ARAGON
D'après la maquette originale.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

femmes qu'elle nourrissait avec ses ressources...

Louise Michel. — Ne continuez pas, je vous en prie...

Le président. — Mais vous n'avez pas le droit d'interrompre un témoin. Si vous l'interrompez encore, je vous ferai sortir de la salle.

. . . .

La salle est absolument comble.

Il se fait un silence profond lorsque le président donne la parole au chef du jury.

Le verdict est affirmatif sur vingt-deux questions et négatif sur treize.

La Cour se retire alors et rapporte un arrêt qui condamne Mlle Louise Michel *à six ans de reclu-*



ŒDIPE MAUDIT SON FILS POLYNICE

Prix de Rome de 1883. — Grand-prix de peinture.
Tableau de Boschet. — (École des Beaux-Arts.)

Après le réquisitoire du ministère public, l'audience est suspendue.

A la reprise de l'audience, la parole est donnée à Me Balandreau, avocat d'office de Mlle Louise Michel.

Me Balandreau déclare que sa cliente a manifesté la volonté de se défendre elle-même.

Après la plaidoirie de Louise Michel et celle de Pouget, le jury se retire pour délibérer. Il rentre en séance après une heure et demie de délibération.

sion et dix ans de surveillance; Pouget *à huit ans de reclusion et six ans de surveillance;* Moreau *à un an de prison,* et Thierry et Gorgeret — qui sont en fuite — *à deux ans de prison.*

Mareuil, Martinet, Onfroy et Mme Boullé *sont acquittés.*

A peine l'arrêt est-il prononcé que des murmures éclatent dans l'auditoire.

Le tumulte est très grand.

On sort à grand'peine, tant la foule est considérable.



HOPITAL BROUSSAIS
Édifié rue Didot, en 1883, contient 264 lits.
D'après une photographie. — (Collection Ch. Simond.)

Les Arènes de Paris

En 1869, lors du percement de la rue Monge, les premiers vestiges des Arènes de Lutèce furent découverts dans les terrains voisins du couvent des Dames de Jésus-Christ.

Le gouvernement impérial, uniquement préoccupé alors de la réussite du plébiscite, refusa d'intervenir pour sauver ce qui restait du plus ancien monument de Paris. On sait qu'après ce refus, la Compagnie des Omnibus, se gardant bien d'ailleurs de détruire ces vénérables débris, s'était contentée d'élever les constructions légères de son dépôt, lesquelles, à l'heure actuelle, recouvrent la moitié environ du *podium* des Arènes.



LA MODE EN 1883
D'après le *Journal des Demoiselles*.
(Collection Félix Roche.)

Mais le couvent des Dames de Jésus-Christ était resté debout. En 1878, la supérieure de cette communauté mit en vente les bâtiments du couvent, lesquels servirent, pendant plusieurs années, de dépôt à une collection considérable d'objets d'art, de tableaux et de meubles, évalués à plusieurs millions de francs, et appartenant à Mme Marie Blanc, de Monaco. Enfin, en 1883, une compagnie d'entrepreneurs en fit l'acquisition avec le dessein de tracer une rue allant de la rue de Navarre à la rue Linné et de bâtir des maisons en bordure de cette rue. Les chantiers furent ouverts; après la démolition de la chapelle et la suppression du jardin du couvent, le terrain lui-même fut éventré, et bientôt la pioche des ouvriers mit au jour de nouveaux et vénérables vestiges de l'autre partie des Arènes. L'Académie des inscriptions et belles-lettres éleva la voix, comme elle l'avait fait déjà, mais vainement, en 1870; dans le Conseil municipal, quelques membres qui s'intéressaient à l'histoire de Paris, M. de Ménorval, M. Aristide Rey, intervinrent auprès de M. Alphand, dans la pensée d'empêcher l'œuvre de dévastation. Enfin, un comité fut constitué pour la conservation des Arènes. Le président d'honneur était Victor Hugo; le président, M. Henri Martin, de l'Académie française; l'architecte chargé des travaux, M. Ruprich-Robert. Une proposition d'achat des terrains qui recouvraient cette partie des Arènes, portant vingt-trois signatures, fut déposée sur le bureau du Conseil municipal. Puis Henri Martin, qui présidait le comité, prit la plume.

« Il faut, à tout prix, écrivit-il, assurer le salut de ce grand débris de l'antiquité, dont la destruction serait une honte pour Paris, aux yeux de toute l'Europe savante. » Enfin, le 27 juillet 1883, Victor Hugo écrivit au président du Conseil municipal : « Il n'est pas possible que Paris, la ville de l'avenir, renonce à la preuve vivante qu'elle a été ville du passé. Le passé amène l'avenir. Les Arènes sont l'antique marque de la grande ville. Elles sont un monument unique. Le Conseil municipal qui les détruirait se détruirait en quelque sorte lui-même. Conservez les Arènes de Lutèce. Conservez-les à tout prix. Vous ferez une action utile, et, ce qui vaut mieux, vous donnerez un grand exemple. »

Cette lettre de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* n'était pas superflue. Dans l'administration de la ville de Paris, même dans les rangs les plus élevés de cette administration, dans le Conseil municipal, dans une partie de la presse, une forte opposition s'était formée contre le projet d'acquisition du terrain des Arènes. Il est inutile de dire que la séance du 30 juillet, au cours de laquelle cette question devait être examinée et résolue, était attendue avec une vive impatience par les partisans comme par les adversaires du projet. A cette époque, les séances du Conseil municipal n'étaient

pas encore publiques. Aussi, les membres du comité des Arènes, qui s'étaient rendus de bonne heure à l'Hôtel-de-Ville, durent-ils se résigner à rester dans le salon d'attente du public, où les conseillers municipaux, partisans de l'acquisition, les tenaient au courant de la marche.

Alors commença, dit M. Du Seigneur, dans son intéressante notice intitulée *les Arènes de Lutèce*, « une lutte qui restera célèbre dans les annales de l'archéologie. » Après que le rapporteur, M. Cernesson, eut fait l'exposition de la question, la proposition d'acquisition fut soutenue par MM. Delabrousse, Aristide Rey et Cernesson, et attaquée par MM. Yves Guyot et Jobbé-Duval. Le premier de ces orateurs commença par rappeler comment le gouvernement de l'Empire avait refusé, en 1870, de faire l'acquisition de la partie des Arènes située dans le terrain de la Compagnie des Omnibus. « Vous n'imiterez pas ce triste exemple, ajoute-t-il, car vous connaissez l'importance de ces « grands débris », pour employer l'expression de M. Henri Martin. Vous savez que vous êtes en présence du plus ancien monument de Paris. Certains indices laisseraient croire qu'il y avait eu sur l'emplacement dont il s'agit des Arènes gauloises; en effet, lors des fouilles de 1870, on a trouvé dans la partie appartenant aux Omnibus des monnaies gauloises antérieures à la conquête romaine. Quoi qu'il en soit, les constructions que nous avons eues sous les yeux en 1870, et celles que les travaux entrepris sur l'espace occupé autrefois par le couvent des Dames de Jésus-Christ ont mis à jour récemment, datent de la fin du deuxième ou du commencement du troisième siècle de notre ère. Dans le savant mémoire que M. Ruprich-Robert a lu au Congrès des architectes de 1873, il est démontré que ce monument — comme beaucoup de monuments semblables de l'époque gallo-romaine — servait à la fois d'arène et de théâtre.

« Les Arènes ont subi l'injure du temps, et surtout l'injure des hommes. Le poète Alexandre Neckham, qui professait à Paris au douzième siècle, signale l'existence, près de l'église Saint-Victor, d'un amphithéâtre romain consacré à Vénus et détruit par la foi des chrétiens.

« Il n'y aurait là rien d'invraisemblable. Polyeucte a eu des imitateurs, surtout lorsque le christianisme a été triomphant. L'empereur Théodose a, par quatre édits successifs, ordonné l'anéantissement des œuvres de l'art grec. C'est ainsi que fut détruit le temple de Sérapis, l'une des merveilles du monde. Toutefois, pour ce qui regarde les Arènes, il paraît plus probable qu'elles furent dévastées au moment de l'invasion générale de la Gaule par les Barbares, en 406. Elles servirent de forteresse avancée aux défenseurs de la ville. N'oubliez pas ce souvenir du passage d'Attila sur le territoire de Lutèce!

« En 1847, lors du nivellement de la place du Parvis-Notre-Dame, on a découvert, en cet endroit, des pierres gravées provenant des Arènes. D'où il faut conclure, avec M. de Longpérier, que, pendant le moyen âge, les Arènes ont quelquefois servi de carrière comme le Colisée à Rome.

« Voilà l'histoire des Arènes de Lutèce...

« Vous écouterez... les vœux des corps savants; vous entendrez les voix de l'opinion publique...

« Messieurs, il y eut un moment, il y a longtemps de cela, où la tour Saint-Jacques de la Boucherie fut menacée de tomber sous le marteau des démolisseurs. L'émotion publique était grande; les savants protestaient, mais la bande noire attendait sa proie, et elle allait l'obtenir. Alors, le poète qui a si profondément étudié l'époque du Moyen Age et de la Renaissance prit la parole. Il plaida la cause de la tour Saint-Jacques, comme pouvait le faire l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, et la tour Saint-Jacques fut sauvée de la destruction.

« Ce que Victor Hugo fit jadis pour la tour Saint-Jacques, il vient de le faire pour les Arènes... Non! l'espoir de Victor Hugo ne sera pas trompé!... Ce monument, conservez-le pour l'histoire de l'art, conservez-le pour l'histoire de l'esprit humain!... »

M. Aristide Rey, lui aussi, revint sur la faute de 1870, puis il fit un vivant tableau des Arènes au temps de leur splendeur, et il ajouta en un éloquent langage :

« Le détachement des souvenirs historiques est un signe de décadence des nations.

« Je ne crains pas de l'affirmer : le jour où les plus sacrés monuments ne représentent plus que des pierres et des cailloux aux yeux d'un peuple, ce peuple est bien près de sa fin...

« Là, les *Nautæ parisienses*, nos prédécesseurs, siégèrent; là, ils défendirent cette indépendance municipale qui vous est encore chère et qui fut si grande dans les Gaules. Avant d'avoir été les Arènes, l'amphithéâtre fut un lieu de réunions pour les assemblées populaires nationales; il fut plus tard celui des délibérations municipales. Tous ceux de qui le sang coule dans nos veines ont travaillé à les édifier. Restauré par les Gallo-Romains au temps des Antonins, cet édifice est l'œuvre de nos plus anciens ancêtres, de ceux de qui nous avons le plus hérité...

« Si nous sommes comptables du crédit foncier de la ville de Paris, nous ne sommes pas moins comptables de ses richesses scientifiques et gardiens de ses souvenirs historiques, de ses monuments nationaux. »

Quels furent les arguments des adversaires de la proposition? Il y a ruines et ruines, objecta le principal d'entre eux, M. Yves Guyot. « La tour Saint-Jacques était très importante, il était impossible de nier son existence. Les Arènes n'existent, en réalité, que sur le plan : ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des ruines subjectives. Et pour ces ruines platoniques nous donnerions 1,200,000 francs?... Je demande le rejet des proposition d'acquisition. » Quant à M. Jobbé-Duval, il déclara « qu'il ne pouvait engager 1,200,000 fr. pour acquérir une fraction de monument dont la conservation n'eût été intéressante que s'il eût été complet. » La majorité du Conseil donna gain de cause aux Arènes. Elles furent conservées.

LUCIEN DELABROUSSE.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1883

Janvier.

1er. — Suicide de l'ambassadeur d'Autriche. — Fête de la Presse, dans les salons de l'Hôtel Continental, au profit des inondés. — La nouvelle de la mort de Gambetta cause une émotion profonde dans Paris.

6. — Funérailles de Gambetta.

7. — Crue de la Seine (sept mètres au Pont-Royal), inondations.

16. — Drame passionnel, rue de Courcelles. Le meurtrier se tue. — Affichage d'un manifeste du prince Jérôme-Napoléon.

18. — Arrestation du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, accusé de conspirer contre la sûreté de l'État.

26. — M. Duvaux, ministre de l'instruction publique, est accueilli, en passant place de la Sorbonne, par une grêle de boules de neige, envoyées par des lycéens.

27. — Chute du ministère Duclerc.

28. — M. Fallières est nommé président du Conseil avec MM. Devès, Tirard, Duvaux, Pierre Legrand, de Matry, Hérisson et Cochery, comme ministres.

31. — Le général Thibaudin est nommé ministre de la guerre.

Février.

2. — Tempête faisant de nombreux dégâts et plusieurs victimes.

3. — Loi contre les prétendants, votée par la Chambre des députés.

13. — Mise en liberté du prince Jérôme Bonaparte.

21. — Nouveau ministère : Jules Ferry, président du Conseil; Waldeck-Rousseau, intérieur; Challemel-Lacour, affaires étrangères; Brun, marine; Thibaudin, guerre.

23. — Mise en non-activité par retrait d'emploi des princes d'Orléans.

27. — Grand banquet à l'Hôtel Continental en l'honneur de Victor Hugo.

Mars.

2. — Arrestation de l'Irlandais Byrn (à la requête du gouvernement anglais), accusé d'un double meurtre de fonctionnaires.

8. — Procès de Polignac. Le fils naturel de ce prince tente de mettre le feu à l'hôtel de son père pour attirer l'attention sur lui. Il est acquitté.

9. — Meeting ouvrier sur l'Esplanade des Invalides. Plusieurs arrestations sont opérées.

11. — Manifestation anarchiste rue de Rivoli.

13. — Révolte au lycée Louis-le-Grand. Envahissement, par les gardiens de la paix, des dortoirs où s'étaient réfugiés les lycéens; le lycée est licencié.

15. — Révolte au lycée Louis-le-Grand. Cent cinquante élèves sont renvoyés.

30. — Affaire Monasterio. Une jeune fille avait été séquestrée par sa mère et son frère naturel qui voulaient la dépouiller de la fortune qui lui revenait de son père. Le tribunal correctionnel de la Seine se déclare incompétent. — Arrestation de Louise Michel.

Avril.

4. — Assassinat de Mme Chalanton par son mari. Cette femme avait joué un rôle important dans l'affaire Monasterio.

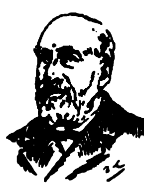
7. — Fête à l'Opéra au profit des inondés d'Alsace-Lorraine.

11. — Drame rue Pigalle. Un locataire expulsé assassine son propriétaire.

16. — Suicide de M. Biedermann, chef d'un syndicat pour la hausse des huiles.

21. — Un coulissier, en proie à un accès de fièvre chaude, décharge son revolver sur des personnes qui passaient boulevard des Italiens, et en blesse plusieurs.

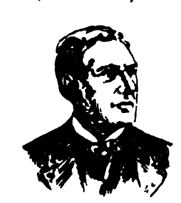
25. — Explosion de gaz à l'Ambigu. Quatorze figurants sont blessés.



GUSTAVE NADAUD
Chansonnier.
(1820-1893.)



DOCTEUR VERNEUIL
(Né en 1823).



BARON DE SOUBEYRAN
Financier.
(1822-1898.)



Me DEMANGE
Avocat
(Né en 1841).



GERVEX
Peintre
(Né en 1852).



ÉMILE ZOLA
Romancier
(Né en 1840).

Mai.

3. — Ouverture du Salon.

13. — Assassinat de la bonne d'un bijoutier de la rue de Montpensier. Le vol est le mobile du crime. Quelque temps après, les assassins sont arrêtés à Bruxelles.

16. — Écroulement d'une maison, rue Chaptal. Quatre personnes sont blessées et une tuée.

22. — Pendant le cours de physiologie expérimentale du docteur Brown-Séquard, une dame frappe le docteur au moment où il allait opérer la vivisection d'un singe anesthésié.

26. — Duel entre MM. Alphonse Daudet et Albert Delpit. Ce dernier est légèrement blessé.

27. — Nouvelle de la mort du commandant Rivière, tué au Tonkin.

28. — Incendie dans un atelier de passementerie du boulevard de la Villette. Les dégâts sont estimés à plus d'un million.

Juin.

4. — Trois grands incendies éclatent rue Oberkampf, rue Saint-Denis, et à Levallois-Perret.

7. — Incendie de la manufacture de Javel.

10. — Accident sur le chemin de fer de ceinture, sous le tunnel des Buttes-Chaumont.

22. — Célébration à la Madeleine d'un service en l'honneur du commandant Henri Rivière.

25-26. — Cour d'assises de la Seine. Procès de Louise Michel; elle est condamnée à six ans de reclusion et dix ans de surveillance, pour avoir excité les grévistes au pillage des boulangeries.

27. — Suicide d'un croque-mort qui, par testament, laisse tout son bien à une femme, à la condition que son corps sera enseveli dans le varech de son matelas, que le désinfectant prescrit par l'administration ne sera pas employé et que les camarades chargés de porter le cercueil seront « abreuvés » à volonté, aux frais de la légataire.

Juillet.

2. — Arrivée à Paris d'une délégation de littérateurs hongrois.

4. — Meeting, au Cirque d'Hiver, pour l'abaissement des prix du gaz.

8. — Création de l'ordre du *Mérite agricole*.

11. — Assassinat d'une femme galante, rue Condorcet.

13. — Arrivée d'une députation d'artistes et d'écrivains hongrois, venus exprès pour assister à la fête nationale et saluer Victor Hugo.

14-15. — Fête nationale. Inauguration de la statue de la République.

16. — Un arrêt du Conseil de préfecture de la Seine condamne le monopole de la Compagnie du gaz.

19. — Une jeune fille, abandonnée par son amant, se jette dans la Seine du haut du viaduc d'Auteuil. Elle est repêchée par un chien terre-neuve.

22. — Condamnation à trois ans d'emprisonnement de Chalanton, qui avait tué sa femme, lors du procès Monasterio.

Août.

10. — Drame de la rue Saint-Dominique. Un cordonnier tue sa femme par jalousie et se suicide ensuite. — Assassinat de deux vieillards, rue du Regard.

15. — Un M. Vincent, dans l'espoir de trouver de l'or, emploie quatre plongeurs qui explorent la Seine, principalement aux abords du Petit-Pont. Ce spectacle nouveau attire beaucoup de curieux.

16. — Fête de la Presse au profit des victimes d'Ischia.

21. — Nouvelle de la mort du comte de Chambord.

Septembre.

2. — Fête donnée dans les jardins des Tuileries au bénéfice des pauvres de Paris. — Grand ouragan faisant des dégâts considérables.

14. — Accident au Palais-Bourbon. M. Vinciguerra, officier de la Garde de Paris, est victime d'une fuite de gaz.

20. — Éboulement, avenue de Ségur. Un homme est tué.

29. — D'après une statistique, on relève quarante-six mille quatre cent cinquante-sept arrestations de 1er janvier au 31 décembre 1882, dont quarante mille sept cent quarante-quatre pour Paris seulement. — Arrivée du roi d'Espagne Alphonse XII à Paris. Cette arrivée n'est pas bien accueillie par les Parisiens qui sifflent et huent le roi. Cette manifestation donne lieu à des incidents diplomatiques entre les deux pays.

30. — Explosion de gaz à la préfecture de police, nombreuses victimes.

Octobre.

2. — Nouvelle explosion à la préfecture de police. Trois personnes sont dangereusement blessées.

5. — Démission du général Thibaudin, ministre de la guerre.

9. — Le général Campenon est nommé ministre de la guerre.

13. — Démission de M. Oustry, préfet de la Seine; il est remplacé par M. Poubelle, préfet du Rhône.

15. — Un violent incendie éclate dans un magasin du boulevard Magenta. Plusieurs personnes sont blessées et les dégâts sont très importants.

17. — Explosion rue Louis-le-Grand, au coin de la rue du Quatre-Septembre.

26. — Une bande de malfaiteurs sème la terreur dans Neuilly, par les vols audacieux qu'elle commet. Plusieurs rafles sont opérées, et, au cours de l'une d'elles, le commissaire du quartier est blessé par un des malfaiteurs.

Novembre.

1er. — Fête des morts. On relève quatre-vingt dix mille entrées au Père-Lachaise et cinquante-quatre mille neuf cents au cimetière d'Ivry.

11. — Grande fête des sociétés de gymnastique à l'Hippodrome.

16. — Arrestation, au ministère de l'instruction publique, d'un jeune homme qui avait l'intention d'assassiner M. Jules Ferry.

26. — Fouilles au cimetière Montmartre pour retrouver les restes de Delescluze. — Incendie rue Montmartre, un homme est brûlé vif.

Décembre.

1er. — Séance mouvementée à la Chambre, provoquée par l'interpellation sur les affaires du Tonkin.

7. — Manifestation des ouvriers sans travail, place de la Bourse.

13. — Condamnation à deux ans de prison de l'agent d'affaires Morin, qui avait diffamé Mme Clovis Hugues.

15. — Explosion d'une bombe, rue Crozatier. On ne signale aucun accident de personnes.

16. — Match de billard au Grand-Hôtel entre Vigneaux et Rudolphe. Vigneaux gagne avec une avance de mille cinq cent quatre-vingt-cinq points.

18. — Déclaration de la guerre avec la Chine.

19. — Funérailles nationales de l'historien Henri Martin.

20. — Drame passionnel, rue de Turenne. Un jeune homme, qui devait se marier à une heure, est tué par sa maîtresse dans la matinée. La meurtrière se tire un coup de revolver.

26. — Manifestation d'étudiants, rue du Croissant, devant *le Cri du Peuple*. Deux rédacteurs de ce journal avaient écrit un article injurieux pour la jeunesse.

Monuments et Fondations.

Inauguration, à la Villette, d'un asile de nuit pour femmes et enfants (31 janvier).

Installation de la statue de la République sur la place du Château-d'Eau (juin).

Inauguration du monument de la Défense de Paris, à Courbevoie (12 août).



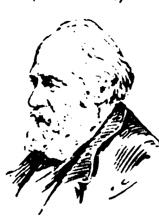
SADI CARNOT
Homme politique
(1837-1894.)



Mme SÉVERINE
Journaliste
(Née en 1855.)



ED. DE GONCOURT
Romancier.
(1822-1896.)



LOUIS FRANÇAIS
Artiste peintre.
(1814-1897.)



DUMAINE
Artiste dramatique.
(1831-1893.)



LECONTE DE LISLE
Poète.
(1820-1894.)

Ouverture, rue Saint-André-des-Arts, du lycée Fénelon, le premier lycée de jeunes filles de la Ville de Paris (22 septembre).

Inauguration du monument d'Alexandre Dumas, place Malesherbes (1er novembre).

La vie de la rue.

Inauguration de l'**Eden-Théâtre**.

Les **Cinghalais** et les **Araucaniens** au Jardin d'Acclimatation.

La vie littéraire.

Jean Aicard : *La chanson de l'enfant.*
Jules Claretie : *Noris.*
Feuillet de Conches : *Les salons de conversation au dix-huitième siècle.*
A. Dumas fils : *La recherche de la paternité.*
Victor Hugo : *L'archipel de la Manche.*
Juliette Lamber (Mme Adam) : *Païenne.*
Daniel Stern : *Valentia.*
A. Daudet : *L'Evangéliste.*
Ludovic Halévy : *Criquette.*
Georges Ohnet : *La comtesse Sarah.*
Ernest Renan : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*
Maurice Rollinat : *Les Névrosés.*

Beaux-Arts.

Salon : **Peinture** : Bouguereau, *Alma Parens.* — Bastien-Lepage, *l'Amour au village.* — Rochegrosse, *Andromaque.* — Henner, *la Femme qui lit.* — Lhermitte, *la Moisson.* — J. Weerts, *la Mort de Joseph Barra.* — Carolus Duran, *Vivian.* — Henri Martin, *Paolo Malatesta et Françoise de Rimini.*

Sculpture : Tureau. *Porteur d'eau*, — *l'Aveugle et le Paralytique.* — Carlier. *Fraternité.* — Cordonnier. *Printemps*, — *l'Amour et la folie.*

Architecture : Lalaux, Restauration du temple de Vesta, à Rome.

Théâtre (Débuts et Premières).

Opéra. — 21 février. 200e représentation de *Hamlet*, d'Ambroise Thomas. — *Henri VIII*, opéra de Saint-Saëns, paroles de Armand Silvestre et de Léon Détroyat, 5 mars.

Théâtre-Français. — *Les Maucroix*, d'Albert Delpit, 4 octobre, — *la Farandole*, musique de Dubois, 14 décembre.

Vaudeville. — *Les Rois en exil*, d'Alphonse Daudet et P. Delair, 2 décembre.

Palais-Royal. — *Ma Camarade*, de H. Meilhac et Ph. Gille, 9 octobre.

Opéra-Comique. — *Lakmé*, de Gondinet et Ph. Gille, musique de Léon Delibes, 14 avril. — Reprise de *Carmen*, 21 avril.

Odéon. — *Formosa*, d'Auguste Vacquerie, 16 mars, — *Séverо Torelli*, de François Coppée, 21 novembre.

Porte-Saint-Martin. — Reprise de *Froufrou*, de Meilhac et Halévy, 11 septembre.

Gymnase. — *M. le Ministre*, de Jules Claretie, 2 février. — *Le Maître de Forges*, de Georges Ohnet, 15 décembre.

Ambigu. — *La Glu*, drame de Jean Richepin, 27 janvier. — *Pot-Bouille*, de Emile Zola et Busnach, 13 décembre.

Les morts de l'année.

Général **Chanzy** (4 janvier). — **Clesinger**, sculpteur (16 janvier). — **Gustave Doré** (22 janvier). — **Bescherelle**, auteur du dictionnaire (février). — **Duchesse de Chaulnes** (février). — **Louis Veuillot** (7 avril). — **Jules Sandeau**, romancier (avril) — **Edouard Drault**, peintre (30 avril). — **Abd-el-Kader** (mai). — **Gustave Aymard**, romancier (juin). — **Devienne**, magistrat (juillet). — **Comte de Chambord** (24 août). — **Trouvé-Chauvel**, ancien préfet de la Seine et ancien préfet de police (octobre). — **Victor de Laprade**, poète. — **Henri Martin**, historien (décembre).



LE SCANDALE DE L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS
Dessin de M. de Haenen, d'après le croquis de M. Dick. — (Bibliothèque Nationale.)

1884

L'année s'inaugure par une réforme inattendue : — on tire les Rois dans les familles, et, pour la première fois, la fève traditionnelle est remplacée dans les galettes par une minuscule poupée de porcelaine, sur laquelle on risque de se briser une dent. C'est le sujet de tous les potins, qu'alimente le 16 janvier un événement autrement grave : un arrêté de M. Poubelle, préfet de la Seine, institue les boîtes à ordures ménagères. Cette mesure, qui supprime la modeste industrie des quatre mille chiffonniers de Paris, provoque plus de mécontentement que de satisfaction. Les chiffonniers sont intéressants, ils font partie de la physionomie de Paris depuis des générations et Paris ne comprend pas pourquoi l'on tracasse ces braves gens qui habitent, il est vrai, la route de la Révolte, mais sont honnêtes et laborieux. Le système des boîtes les ruine et on ne voit pas bien la nécessité de leur enlever leur gagne-pain. Les chiffonniers tiennent un meeting et Paris y assiste. Un moment

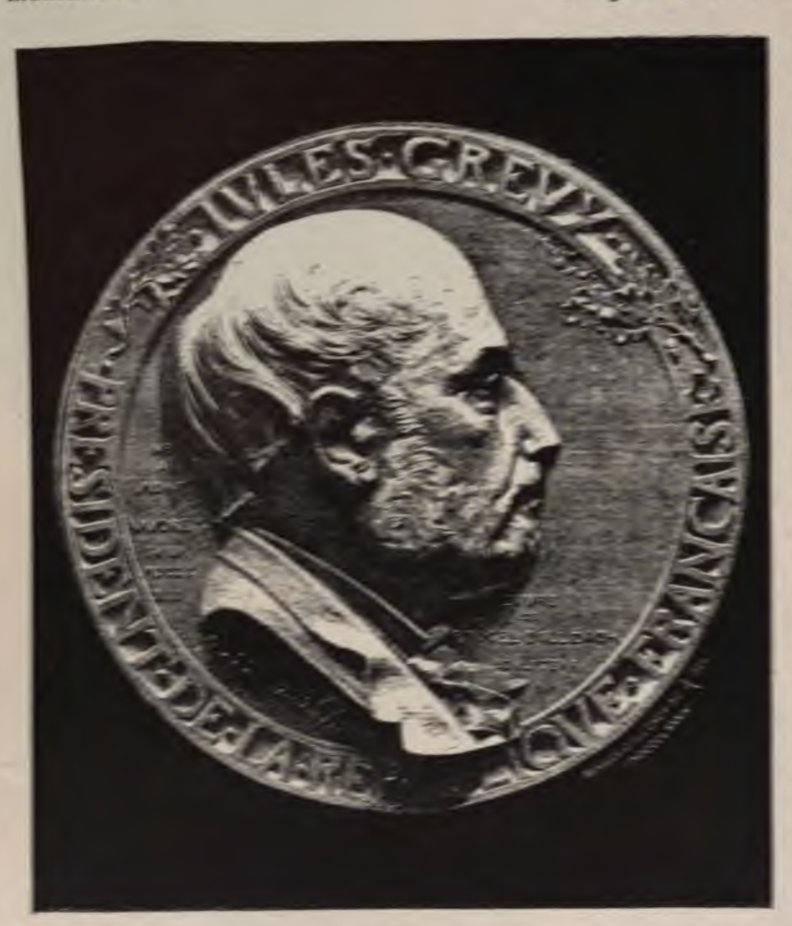


MÉDAILLE COMMÉMORATIVE
DE LA CRÉATION DES LYCÉES DE JEUNES FILLES
Gravée par Oscar Roty. — (Musée du Luxembourg.)

ils ont la pensée de provoquer un plébiscite, de faire appel à l'opinion des concierges et des cuisinières, avec lesquelles ils entretiennent parfois au petit point du jour de familières confidences lorsqu'ils rapportent fidèlement quelque objet de prix trouvé dans le tas. Vain espoir : les dames du cordon et les dames de l'anse du panier les renient et les *poubelles* triomphent des considérations humanitaires.

cartes préparées. Un membre du cercle est le coupable ; il avait pour complice un des valets de la maison. On le sait, mais le cercle est comme la femme de César et ne veut pas être soupçonné. L'affaire est étouffée. — Elle fait place, d'ailleurs, à la fuite du changeur John Arthur, une physionomie bien parisienne, qui perd toutefois singulièrement de son reflet lorsqu'on découvre que ce manieur d'argent laisse un déficit de quatre millions.

Serait-il vrai que Paris danse encore sur un volcan ? On aurait quelque droit de le croire en entendant ces explosions qui se succèdent : ici c'est *l'Écrevisse*, rendez-vous des fêtards nocturnes ; là les ateliers de Ruggieri qui partent d'eux-mêmes en feu d'artifice. Double sinistre dont on cherche encore les causes pendant que se déroule le procès Campi. L'énigmatique assassin de la rue du Regard est condamné à la peine de mort. Le mystère dont s'est entouré ce misérable continue à donner lieu aux allégations les plus fantaisistes. On le dit apparenté à une personnalité politique d'un pays étranger, et il y a des milliers de gens qui en jureraient. Le 30, on dresse les bois sinistres de la justice sur la place de la Roquette. Campi est décapité. Aucune exécution n'avait eu lieu depuis celle du maçon Menesclou, en septembre 1880.



JULES GRÉVY, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Médaillon de Ringel d'Illzach. — (Collection de *l'Art*.)

Le 25 janvier, Edmond About est élu à l'Académie française. Hélas ! il ne verra que de loin la Terre promise. L'implacable camarde le guette. Elle se vengera du ricanement de Voltaire en emportant le petit-fils du railleur avant le discours de réception. En attendant elle fauche les notoriétés boulevardières. Ces disparus sont vite oubliés ; on apprend la mort du peintre Louis Leloir, aquarelliste, et celle du journaliste-député Frédéric Thomas. — Quinze jours après, Paris mondain s'entretient d'un scandale qui a eu lieu au cercle de la rue Royale. On a trouvé des

Avec mai s'ouvre le Salon. — Une matinée artistique a lieu à la Comédie-Française pour aider au payement de la statue de Béranger, exécutée par le sculpteur Doublemard ; ce qui prouve que les arts ne font pas fortune et que ceux qui les protègent ne sont plus des Mécènes.

Silence à tous les thèmes d'entretien. Un fait qui va changer la vie parisienne jusqu'en son évolution intime vient de donner gain de cause à ceux ou celles que lèsent et offensent les fameux coups de canif donnés dans le contrat. Grâce à M. Naquet, le consolateur de ceux qui

n'ont pas la bosse du mariage indissoluble, les tribunaux vont avoir de la besogne sur les bras. Le Sénat, par cent trente voix contre cent quatorze, adopte le projet de loi rétablissant le divorce en France. Philémon lui-même pourra citer Baucis devant les juges, si Baucis fait mentir le poète :

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.

let, quoique déjà, en 1883, bien des lampions aient fumé avant d'éclairer. Cette année, un incident rompt la monotonie de ces réjouissances; une sorte d'émeute patriotique se produit devant l'Hôtel Continental, où ont été arborés des drapeaux allemands. — C'est que Paris est toujours chauvin. Il faudra des années avant que ses yeux se portent sans colère sur ce noir-blanc-rouge qui est anti-



JEAN-BAPTISTE DUMAS
Chimiste français. — Né à Alais (Gard) en 1800, mort à Cannes en 1884.
Dessiné d'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

Mis en verve par le succès de son collègue, M. Barodet réclame le divorce de la République avec le pacte dont M. Wallon est le père. Il veut qu'on revise la Constitution. Faute de cent points, il échoue : la Chambre des députés, par trois cent deux voix contre deux cent dix, repousse l'amendement.

Paris s'intéresse peu à ces passes d'armes parlementaires; il s'apprête à fêter le 14 Juil-français; Paris n'a pas cessé de détester du fond du cœur le Prussien à qui il a payé les milliards. Les coffres-forts ne pardonneront jamais.

Paris, cœur de la France, entend que la France ne soit pas humiliée et veut qu'elle reste la souveraine des esprits. Aussi, dès que s'offre une occasion d'affirmer la suprématie française intellectuelle, Paris y court. Le 1er août, il inaugure la statue de Diderot sur le

ils ont la pensée de provoquer un plébiscite, de faire appel à l'opinion des concierges et des cuisinières, avec lesquelles ils entretiennent parfois au petit point du jour de familières confidences lorsqu'ils rapportent fidèlement quelque objet de prix trouvé dans le tas. Vain espoir : les dames du cordon et les dames de l'anse du panier les renient et les *poubelles* triomphent des considérations humanitaires.

cartes préparées. Un membre du cercle est le coupable; il avait pour complice un des valets de la maison. On le sait, mais le cercle est comme la femme de César et ne veut pas être soupçonné. L'affaire est étouffée. — Elle fait place, d'ailleurs, à la fuite du changeur John Arthur, une physionomie bien parisienne, qui perd toutefois singulièrement de son reflet lorsqu'on découvre que ce manieur d'argent laisse un déficit de quatre millions.

Serait-il vrai que Paris danse encore sur un volcan? On aurait quelque droit de le croire en entendant ces explosions qui se succèdent : ici c'est *l'Écrevisse*, rendez-vous des fêtards nocturnes; là les ateliers de Ruggieri qui partent d'eux-mêmes en feu d'artifice. Double sinistre dont on cherche encore les causes pendant que se déroule le procès Campi. L'énigmatique assassin de la rue du Regard est condamné à la peine de mort. Le mystère dont s'est entouré ce misérable continue à donner lieu aux allégations les plus fantaisistes. On le dit apparenté à une personnalité politique d'un pays étranger, et il y a des milliers de gens qui en jureraient. Le 30, on dresse les bois sinistres de la justice sur la place de la Roquette. Campi est décapité. Aucune exécution n'avait eu lieu depuis celle du maçon Menesclou, en septembre 1880.

JULES GRÉVY, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
Médaillon de RINGEL D'ILLZACH. — (Collection de *l'Art*.)

Le 25 janvier, Edmond About est élu à l'Académie française. Hélas! il ne verra que de loin la Terre promise. L'implacable camarde le guette. Elle se vengera du ricanement de Voltaire en emportant le petit-fils du railleur avant le discours de réception. En attendant elle fauche les notoriétés boulevardières. Ces disparus sont vite oubliés; on apprend la mort du peintre Louis Leloir, aquarelliste, et celle du journaliste-député Frédéric Thomas. — Quinze jours après, Paris mondain s'entretient d'un scandale qui a eu lieu au cercle de la rue Royale. On a trouvé des

Avec mai s'ouvre le Salon. — Une matinée artistique a lieu à la Comédie-Française pour aider au payement de la statue de Béranger, exécutée par le sculpteur Doublemard; ce qui prouve que les arts ne font pas fortune et que ceux qui les protègent ne sont plus des Mécènes.

Silence à tous les thèmes d'entretien. Un fait qui va changer la vie parisienne jusqu'en son évolution intime vient de donner gain de cause à ceux ou celles que lèsent et offensent les fameux coups de canif donnés dans le contrat. Grâce à M. Naquet, le consolateur de ceux qui

n'ont pas la bosse du mariage indissoluble, les tribunaux vont avoir de la besogne sur les bras. Le Sénat, par cent trente voix contre cent quatorze, adopte le projet de loi rétablissant le divorce en France. Philémon lui-même pourra citer Baucis devant les juges, si Baucis fait mentir le poète :

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.

let, quoique déjà, en 1883, bien des lampions aient fumé avant d'éclairer. Cette année, un incident rompt la monotonie de ces réjouissances; une sorte d'émeute patriotique se produit devant l'Hôtel Continental, où ont été arborés des drapeaux allemands. — C'est que Paris est toujours chauvin. Il faudra des années avant que ses yeux se portent sans colère sur ce noir-blanc-rouge qui est anti-



JEAN-BAPTISTE DUMAS
Chimiste français. — Né à Alais (Gard) en 1800, mort à Cannes en 1884.
Dessiné d'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

Mis en verve par le succès de son collègue, M. Barodet réclame le divorce de la République avec le pacte dont M. Wallon est le père. Il veut qu'on revise la Constitution. Faute de cent points, il échoue : la Chambre des députés, par trois cent deux voix contre deux cent dix, repousse l'amendement.

Paris s'intéresse peu à ces passes d'armes parlementaires; il s'apprête à fêter le 14 Juillet,

français; Paris n'a pas cessé de détester du fond du cœur le Prussien à qui il a payé les milliards. Les coffres-forts ne pardonneront jamais.

Paris, cœur de la France, entend que la France ne soit pas humiliée et veut qu'elle reste la souveraine des esprits. Aussi, dès que s'offre une occasion d'affirmer la suprématie française intellectuelle, Paris y court. Le 1er août, il inaugure la statue de Diderot sur le

boulevard Saint-Germain, et c'est encore une fête nationale.

Paris frondeur applaudit en octobre le curé de Saint-Nicolas-des-Champs qui refuse de rendre les clefs de la sacristie à l'inspecteur des domaines de la Ville. Paris est toujours du côté de ceux qui bravent l'autorité.

Comme diversion aux gorges chaudes que l'on en fait, suivent le duel Rochefort-Fournier, où les deux combattants s'entrelardent à plaisir quoique experts l'un et l'autre à manier l'épée.

Le mois n'est pas achevé que le sang coule au Palais de Justice : Mme Clovis Hugues, femme du député de Marseille, se venge par six coups de revolver de l'agent d'affaires Morin, qui l'avait odieusement diffamée.

L'Académie française offre un doux contraste à ces mœurs américaines. Dans sa séance du 22 novembre, elle entend la lecture du rapport sur les prix de vertu, puis celle de la proclamation des lauréats littéraires où Camille Doucet livre aux ovations de l'auditoire Leconte de Lisle et Mistral, Gustave et Paul Droz ; Lefèvre-Pontalis, auteur de *Jean de Witt;* Vitu, auteur de *Villon et le Jargon;* de Lescure, auteur de *Rivarol*, et Augustin Filon, historien de la littérature anglaise; puis, Duruy, fils de l'historien et historien lui-même; Ernest d'Hervilly, le bon poète; le docteur Gilles de la Tourette, historiographe de Théophraste Renaudot, qui fonda le journalisme en France. M. Édouard Pailleron énumère ensuite les actes vertueux, nombreux comme toujours. Et Paris reconnaît volontiers qu'il y a d'autres théâtres de l'humanité, moins agités que la salle des Pas-Perdus.



NDRIEUX, PRÉFET DE POLICE
Croquis de Bastien-Lepage. — (Collection de *l'Art*.)



PAUL ARÈNE
Poète provençal et romancier
Né en 1843. — Mort en 1896.

En décembre, François Coppée est élu académicien. Paris accueille avec joie ce résultat. Coppée est un Parisien de Paris. Les faubourgs où le poète est populaire ont suivi avec curiosité, avec entrain même les pointages relevés par M. Pingard.

Avant la clôture de cette année ondoyante et diverse, les journaux annoncent une surprise. M. Eiffel a fait connaître son projet d'élever pour l'Exposition de 1889 une tour de trois cents mètres. Ce sera le phare de Paris.

L. Sevin-Desplaces.



LE MARCHÉ DE LA VILLETTE A L'ENTRÉE
Photographie de F. Roche. — (Collection Ch. Simond).

LES ÉCHOS DE PARIS



WURTZ
Chimiste français, né à Strasbourg en 1817, mort à Paris le 12 mai 1884.
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Pirou.
(Collection de *l'Art.*)

La suppression des chiffonniers.

Cette suppression des chiffonniers était déjà prévue et se trouvait à la veille d'être mise à exécution en 1861. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que daterait leur disparition des rues de Paris.

En 1861, il s'était formé en projet, sous le titre de *Compagnie de nettoyage des rues de Paris*, une Société qui avait pour but l'enlèvement, en poste, des ordures de Paris, entre quatre heures et six heures du matin; le transport de tous ces détritus dans des dépôts en dehors de Paris, pour y opérer le triage des objets recueillis par les chiffonniers individuellement, et effectué en grand par les soins de la Compagnie, qui employait comme salariés les chiffonniers eux-mêmes.

Nous avons sous les yeux les statuts imprimés de cette Société, le projet lui-même de ses opérations et la lettre qui fut adressée, en 1861, à la Commission municipale qui parut ne pas l'accueillir favorablement, parce qu'il supprimait précisément les chiffonniers auxquels les partisans



LES BATEAUX-MOUCHES PARISIENS
D'après une photographie.
(Collection Ch. Simond.)

la *Compagnie* pouvait réaliser, du produit de la vente annuelle des détritus, une somme de 8,500,000 francs, et que les dépenses, en y comprenant les frais du matériel, du personnel et du voiturage, ne s'élevaient qu'à 6,200,000 francs; il est à remarquer que l'emploi des chevaux de transport des voitures d'immondices était effectué à forfait par des Compagnies spéciales qui avaient des chevaux à leur disposition. Tel est, en abrégé, le projet du nettoyage des rues de Paris qui fut proposé, comme nous l'avons



PARIS PENDANT LA CANICULE
LA PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS
Dessin de M. de HAENEN. — (Bibliothèque nationale.)

de l'Empire semblaient attacher une grande importance sociale.

Ainsi, la *Compagnie de nettoyage des rues de Paris* établissait aux quatre points cardinaux, en dehors des fortifications, quatre grands dépôts où, chaque jour, devaient être transportés tous les détritus recueillis dans les rues de la capitale et enfermés dans des caisses dont elle faisait connaître les dimensions. Disons que c'est à ce projet qu'on a emprunté l'usage des caisses à ordures, recommandées plus tard par le préfet de police, et dont M. Poubelle lui-même n'est, en ce moment, que le contrefacteur.

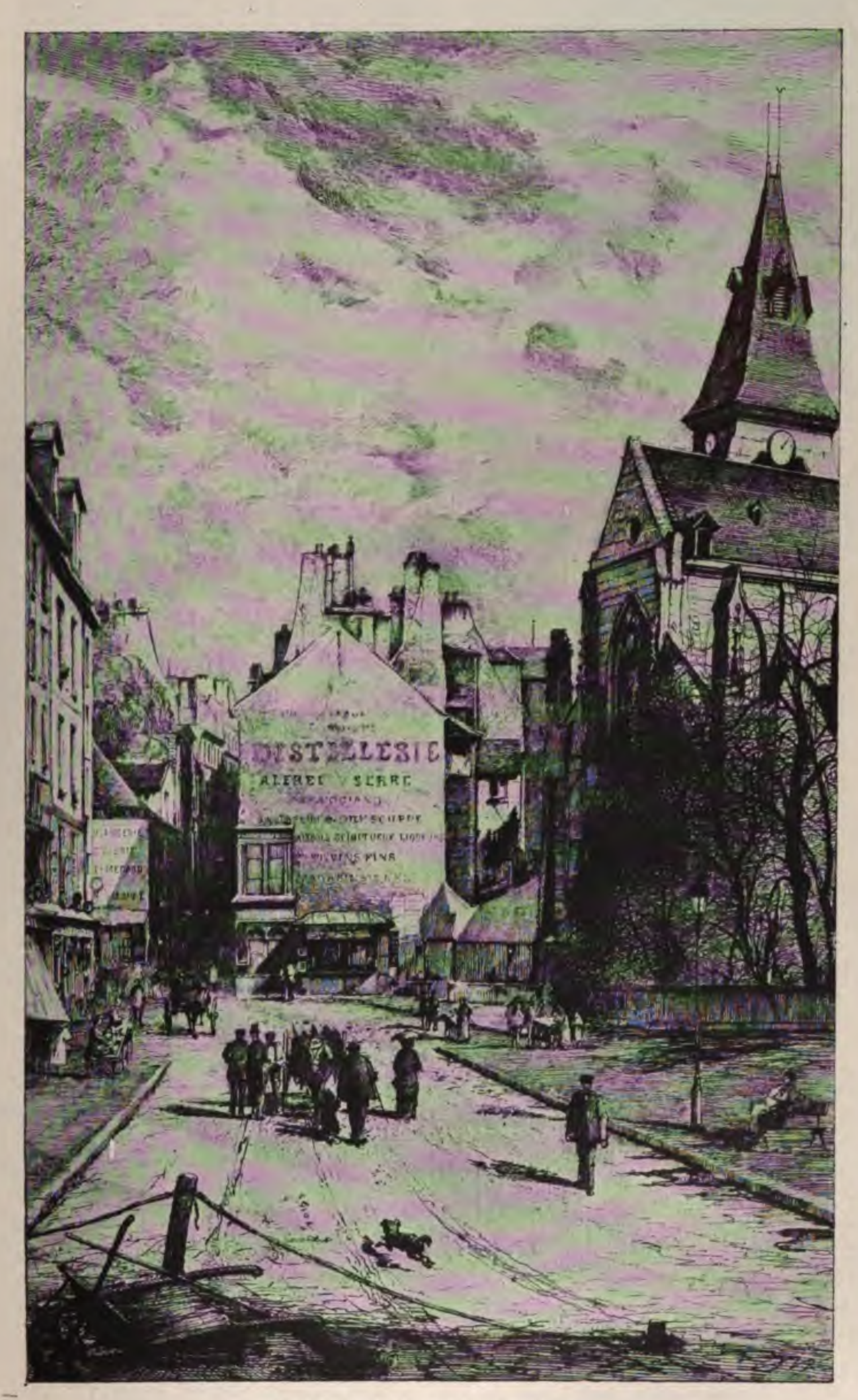
Les quatre grands dépôts correspondaient à quatre régions de la capitale qu'ils desservaient et dont chacune relevait en particulier. Des voitures fermées allaient, tous les matins, en poste, entre quatre et six heures, dans les quartiers qui étaient affectés à leur service, relever les détritus et les transporter à leurs dépôts respectifs. De sorte qu'à six heures du matin Paris était débarrassé de ses ordures et n'était plus exposé à voir ces lourds tombereaux emportant encore, à huit et neuf heures du matin, des immondices qu'ils sèment en partie dans les rues.

Il résultait des calculs exacts de l'opération que



LE GRAND-PRIX DE PARIS EN 1884. — *Little-Duck*, monté par Tom CANNON.
Collection *Auteuil-Longchamp*.)

dit, à la Commission municipale en 1861. Plus tard, en 1872, le même projet fut proposé au Conseil municipal qui ne l'examina que superficiellement, attendu qu'il venait de se prononcer pour l'adjudication des boues de Paris. On renvoya à trois ans un nouvel examen du projet. Comme on oublie vite en France, même les choses les plus utiles, on ne s'est plus occupé de la *Compagnie de nettoyage des rues de Paris* et encore moins des chiffonniers. Aujourd'hui, on les supprime sans phrase.



L'ÉGLISE DE SAINT-MÉDARD

Eau-forte de Lucien GAUTHIER. — (Collection de *l'Art*.)

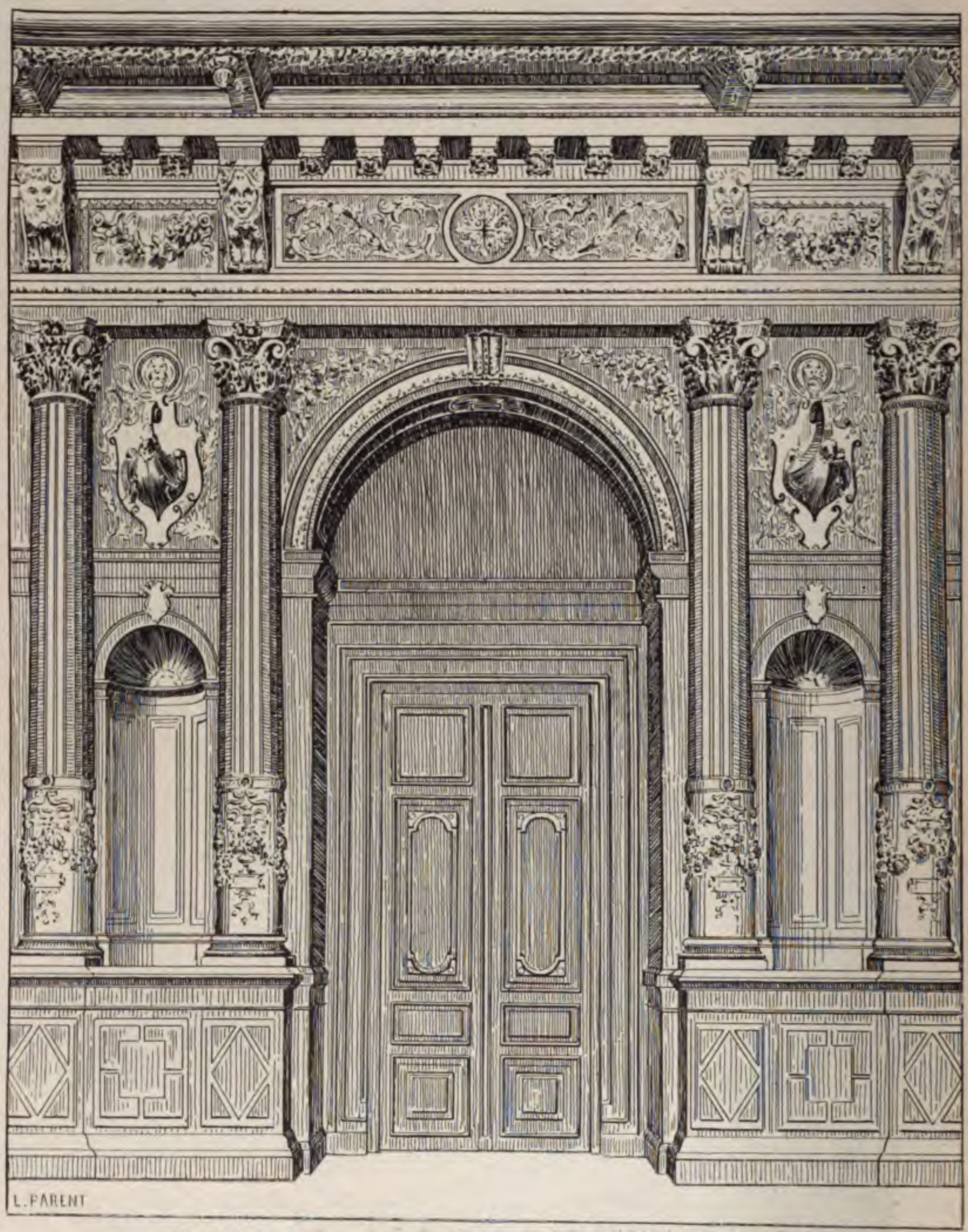
Explosion de « l'Écrevisse ».

(19 mars.)

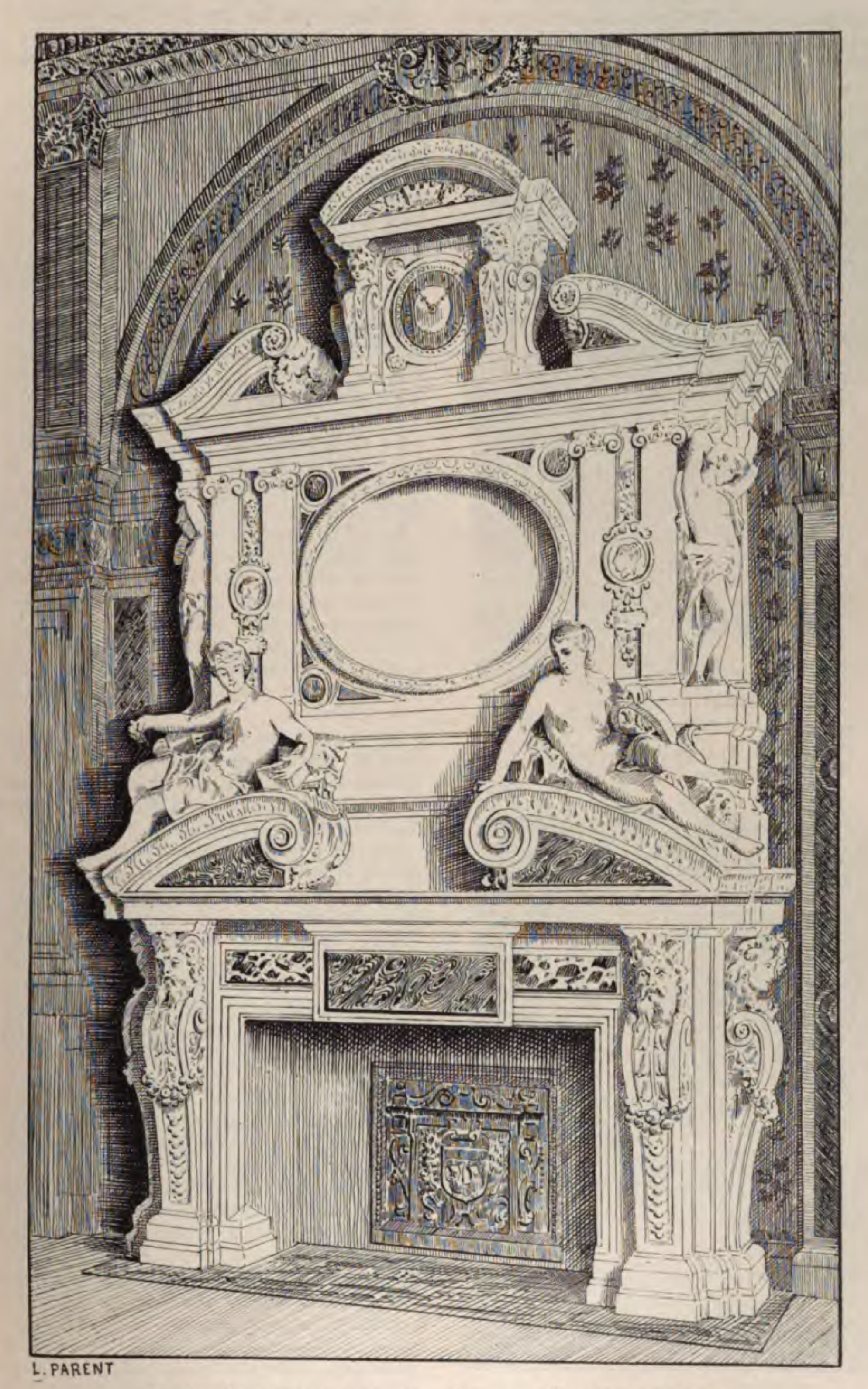
Une double explosion s'est produite, boulevard Bonne-Nouvelle, d'abord, rue Saint-Denis ensuite, et a pris les proportions d'une véritable catastrophe.

Vers huit heures du matin, Mme Vandel, âgée de vingt-six ans, concierge de la maison portant le n° 3 du boulevard Bonne-Nouvelle, descendait dans sa cave, située dans le deuxième sous-sol de la maison. Elle portait d'une main un panier à bouteilles, de l'autre une bougie allumée.

Après avoir traversé la galerie des premières caves et descendu l'escalier qui conduit au deuxième sous-sol, elle ouvrait la porte de sa cave. Aucune odeur suspecte ne s'était révélée, rien



PORTE DE LA SALLE A MANGER DE L'HOTEL-DE-VILLE
Dessiné d'après nature, par L. Parent. — (Collection Charles Simond.)



CHEMINÉE DE LA SALLE DES FÊTES DE L'HOTEL-DE-VILLE

Dessiné d'après nature, par L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

n'avait pu attirer l'attention de la malheureuse, quand tout à coup une explosion terrible se produisit.



LES BOULEVARDS DE PARIS
BOULEVARD DES ITALIENS, LA MAISON DORÉE
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)



LES BOULEVARDS DE PARIS
BOULEVARD DES ITALIENS, LE CAFÉ TORTONI
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)

Suffoquée par les gaz délétères, entourée de flammes, atrocement brûlée, Mme Vandel put cependant remonter jusque dans sa loge où elle perdit connaissance.

Le bruit de l'explosion avait attiré les voisins qui organisèrent les premiers secours contre l'incendie qui menaçait d'envahir les caves.

Bientôt M. Brissaud, commissaire de police, accourait avec une escouade de pompiers et de gardiens de la paix.

L'incendie n'était pas important ; on dut se borner à prendre les mesures nécessaires pour éviter de nouveaux dégâts et pour rechercher quelle était la cause réelle de cette explosion.

Un premier fait frappa l'attention du commissaire de police : l'odeur qui se répandait dans la cave ne paraissait pas être celle du gaz d'éclairage; on percevait une sorte d'émanation fade mêlée à l'odeur de l'essence minérale.

Un vieux puits, mitoyen de la maison avec celle portant le n° 291 de la rue Saint-Denis, semblait concentrer dans sa profondeur les émanations révélatrices.

Il avait été, du reste, le centre même de l'explosion, puisque ses parois avaient éclaté, entraînant sur certains points les murs qui séparaient les caves des maisons mitoyennes, et établissant ainsi des communications entre elles.

L'odeur devenant de plus en plus insupportable, il fallut aller chercher du renfort, car il n'était pas possible de respirer longtemps dans cette atmosphère.

Après avoir pris quelques mesures de précaution, M. Brissaud se disposait à continuer ses recherches et avait fait prévenir un inspecteur de la Compagnie du gaz, ainsi que MM. Grillières et Viguier, officiers de paix.

Les recherches se poursuivaient difficilement et, vers trois heures, il parut nécessaire de pénétrer dans les caves de la maison portant le n° 29 de la rue Saint-Denis.

Cette maison, de construction ancienne, est bâtie sur deux étages de caves voûtées. Elle est tenue par un hôtel ayant pour enseigne : *Au Grand Saint-Denis* et par deux magasins, l'un occupé par un marchand d'articles de ménage et d'éclairage, l'autre par M. et Mme Matte, restaurateurs.

L'établissement de ces derniers a pour enseigne: *A l'Écrevisse*, et se compose d'un magasin où se trouve un comptoir de marchand de vins et de deux étages de salons particuliers.

Vers trois heures, MM. Brissaud, commissaire de police ; Grillières et Viguier, officiers de paix; Matte et un sergent de pompiers étaient descendus dans le premier étage des caves et n'avaient remarqué aucune odeur suspecte ; ils continuaient leurs recherches dans le fond, lorsque, à trois heures quarante minutes, une formidable explosion se produisit, brisant tout, éventrant les voûtes, projetant dans la rue tout ce que contenait le magasin et faisant voler en éclats la devanture dont il ne reste aucun vestige.

Il est impossible de décrire la panique qui s'est alors produite dans ce quartier si mouvementé.



LES BOULEVARDS DE PARIS
BOULEVARD DES CAPUCINES, COIN DE LA RUE DUPHOT
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)



LES BOULEVARDS DE PARIS
L'ENTRÉE DE LA RUE DE LA PAIX
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)

De toutes parts les passants s'enfuyaient éperdus, tandis que ceux qu'un malheureux hasard avait, à ce moment, placés devant la maison, étaient renversés et blessés par les débris de toute sorte qui avaient été lancés avec une violence inouïe par les gaz enflammés.

La première émotion passée, on s'est aussitôt occupé de porter secours aux malheureux qui se trouvaient enfouis sous les décombres, dans l'horrible profondeur des caves.

Les gardiens de la paix du poste Bonne-Nouvelle, aidés des pompiers qui étaient arrivés aussi et des habitants du quartier ont organisé, avec un sang-froid remarquable, le déblaiement qui allait permettre de se rendre un compte exact de l'étendue du malheur qui venait de se produire.

Au milieu de la poussière et de la fumée, Mme Matte se frayait un passage, le visage et les mains brûlés et déchirés par des débris de verre.

Presque aussitôt, M. Dusaud, reporter du *Figaro*, qui se trouvait dans le magasin, paraissait aussi, le visage ensanglanté, une épaule démise, les vêtements en lambeaux.

Le cuisinier de l'établissement avait été projeté violemment vers la rue.

Mais on n'avait encore aucune nouvelle des cinq personnes descendues dans les caves. On entendait seulement les cris étouffés des blessés.

Enfin, on put dégager, avec de grandes difficultés, d'abord M. Matte, dont les blessures sont graves; puis M. Brissaud, qui a reçu de très graves brûlures et des contusions qui inspirent de vives craintes.

M. Grillières, officier de paix, a été aussi très grièvement brûlé.

Mais bientôt un cri d'horreur s'est élevé de la foule que les gardiens de la paix maintenaient à grand'peine.

Les courageux sauveteurs venaient de dégager M. Viguier, officier de paix du IIe arrondissement.

Les membres pendaient inertes aux mains de ceux qui le portaient, et la tête, affreusement gonflée, bleuie par la congestion, ensanglantée par la fracture du crâne, retombait sur la poitrine qu'aucun souffle ne soulevait plus.

Les efforts les plus intelligents tentés pour ramener à la vie ce courageux martyr du devoir ont été inutiles.

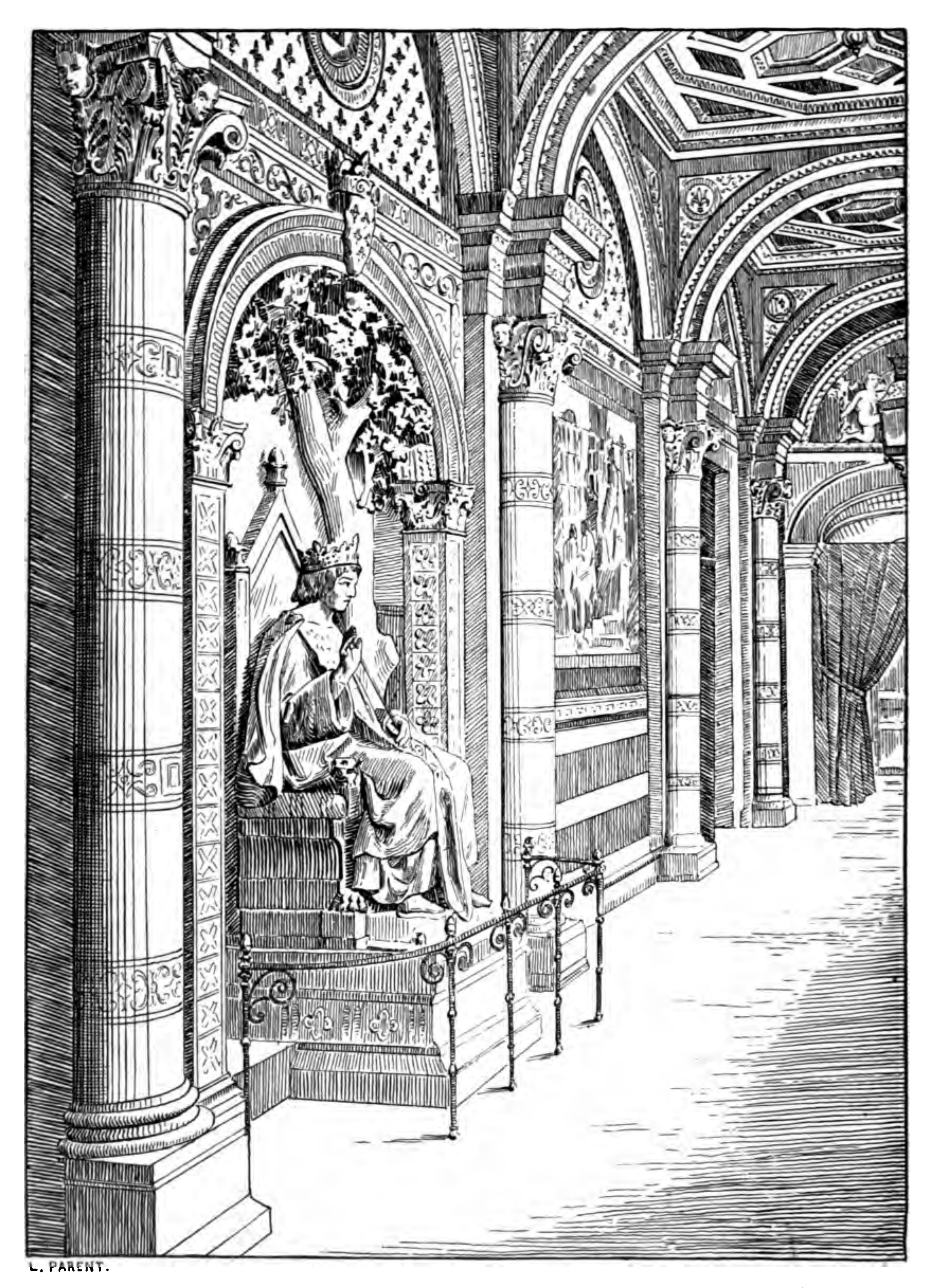
Pendant que les gardiens de la paix, profondément émus, emportaient au poste Bonne-Nouvelle le corps de leur chef regretté, les recherches se poursuivaient dans les caves.

Le sergent-major Hermann a pu enfin être dégagé de dessous les décombres. Mais, hélas ! comme pour M. Viguier, c'est un cadavre qui a été retrouvé.

Hermann a eu la tête ouverte par l'explosion.

Le nombre des blessés est de vingt et un, dont cinq ont été transportés soit à l'hôpital Lariboisière, soit à la maison municipale de santé.

Plusieurs autres personnes ont été blessées, mais plus légèrement, et n'ont pas laissé leurs noms, ayant pu regagner leur domicile.



LA GALERIE DE SAINT-LOUIS AU PALAIS DE JUSTICE
Dessiné d'après nature par L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

Exécution de Campi.

(30 avril.)

En prévision de cette exécution, de nombreux groupes de curieux stationnaient chaque nuit sur la place de la Roquette depuis le commencement de la semaine.

Hier, à minuit, une compagnie de gardes républicains à pied et un détachement à cheval de la garde sont venus occuper la place de la Roquette.

Une heure après, les deux fourgons de l'exécuteur, remisés dans un petit hangar de la rue de la Folie-Méricourt, ont été amenés en face de la prison: l'un contenait les bois de justice, l'autre devait servir à transporter le corps au cimetière immédiatement après l'exécution.

Le montage de la machine a commencé à deux heures et demie.

Pendant que les aides de Deibler ajustaient les bois de justice, les gardiens de la paix, sous les ordres de M. Caubet, chef de la police municipale, et de MM. Gaillot et Honorat, inspecteurs divisionnaires de la préfecture de police, ont formé la haie pour protéger les abords de la guillotine.

Il y avait d'ailleurs relativement peu de monde sur la place et nous avons constaté que la foule, maintenue à distance dans la rue de la Roquette, était beaucoup moins nombreuse qu'aux dernières exécutions ayant eu lieu à Paris.

A trois heures et demie, la guillotine étant montée, Deibler fit l'essai de la machine suivant l'usage.

Après cette opération, le couteau fut levé une dernière fois et la bascule ajustée.

A quatre heures du matin, les gendarmes rangés devant la guillotine sont montés à cheval, pendant que MM. Caubet, Atthalin, juge d'instruction, délégué du procureur de la République, Hamon et Baron, commissaires de police, Kuehn, chef de la Sûreté, pénétraient dans la prison et se rendaient auprès du directeur, M. Beauquesne.

Une demi-heure après, M. Beauquesne pénétrait dans la cellule de Campi, suivi de l'aumônier, l'abbé Moreau. Campi dormait profondément quand le directeur l'éveilla en lui posant la main sur l'épaule.

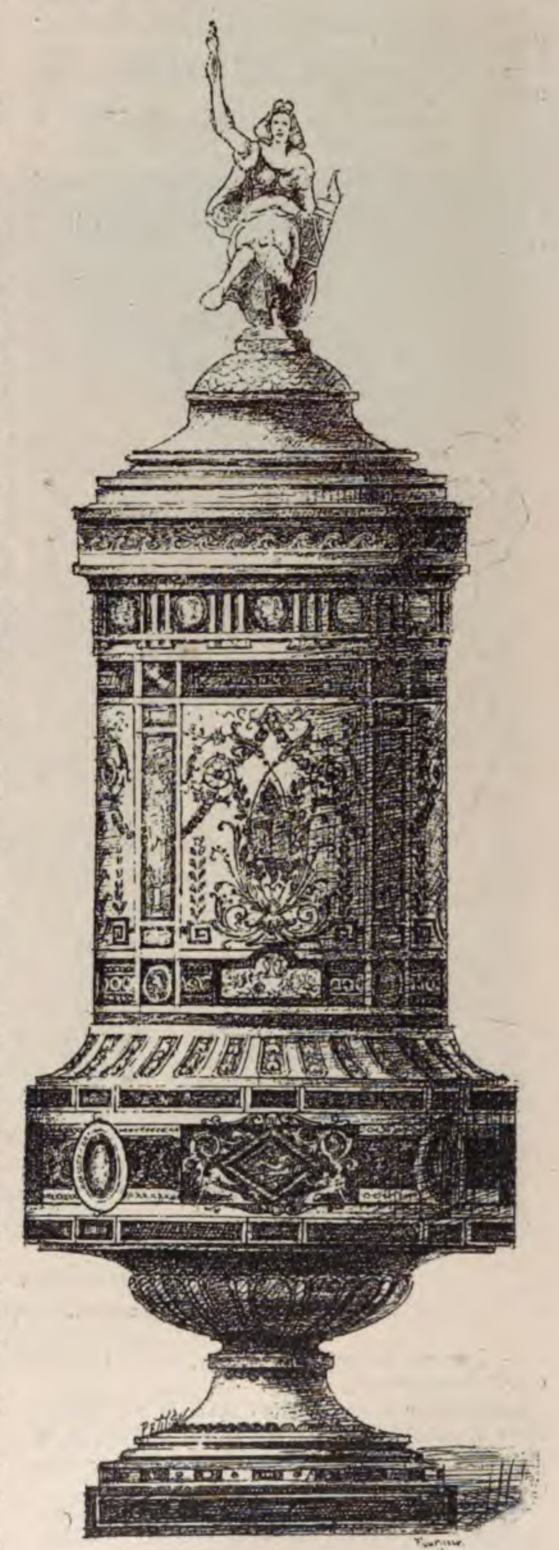
En apprenant que son recours en grâce était rejeté, le condamné tressaillit; puis aussitôt il se leva sans faiblesse et s'habilla avec calme, écoutant les paroles d'exhortation que lui adressait le directeur de la prison, et la lecture sommaire de l'arrêt de condamnation qui lui fut faite par un greffier de la Cour d'appel.

Quand il fut habillé, il demanda un peu d'eau, qu'on lui apporta dans une terrine, pour se passer un linge mouillé sur la figure.

Puis les personnes présentes se retirèrent pour le laisser s'entretenir avec l'aumônier qui avait peine à contenir son émotion.

Après quelques minutes d'entretien, Deibler et ses aides se présentèrent pour faire la toilette du condamné.

M. Kuehn, chef de la Sûreté, avertit Campi de la présence de M. Atthalin, dans le cas où il aurait à faire quelque révélation.



VASE DESTINÉ AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Exécuté par la manufacture nationale de Sèvres. Modèle de Carrier-Belleuse, composition de M. Avisse, exécution de M. Bischweiler. Figure exécutée par M. Paillet. (Collection de *l'Art*.)

Campi ne voulut point voir le juge d'instruction et répondit :

— Non, c'est inutile ; je n'ai rien à dire..... Les magistrats, oh, là là !

Après ce colloque se produisit un incident qui montre que Campi garda jusqu'au dernier moment le caractère soupçonneux dont il fit toujours preuve.

L'abbé Moreau lui tendit un verre rempli de vin blanc.



LA BONNE DU BOUILLON DUVAL
Dessin de BERTALL.

— Que me donnez-vous là, monsieur l'aumônier ? demanda-t-il.

L'aumônier répondit que c'était du vin blanc ; alors Campi prit le verre, flaira le liquide, le goûta en crachant, puis finit par l'avaler d'un trait.

Quand on lui demanda s'il désirait encore quelque chose, Campi exprima seulement le désir qu'on ne fît point l'autopsie de son corps.

La toilette ne fut pas longue à faire, Campi ayant été rasé depuis sa condamnation à mort. Un aide échancra seulement le col de sa chemise ; mais le ligottage fut fait avec un soin minutieux.

Étant donnée la nature intraitable de Campi, il était à craindre qu'au dernier moment il ne se livrât à quelque violence qui aurait donné un caractère encore plus pénible à l'exécution.

On se contente d'ordinaire de lier les mains derrière le dos en les assujettissant à la ceinture. Par mesure de précaution, les aides ficelèrent les bras de Campi jusqu'au-dessus du coude.

C'est dans cet état que le condamné apparut, à cinq heures moins dix, sur le seuil de la prison, soutenu d'un côté par l'aumônier et de l'autre par un aide de l'exécuteur.

Il faisait alors grand jour. Pas un cri ne se fit entendre. Seule, une rumeur sourde courut dans la foule massée rue de la Roquette, en voyant les gendarmes mettre le sabre au clair.

Après avoir franchi la grille de la prison, avant d'arriver à la grande porte dont les battants étaient encore fermés, Campi s'arrêta un instant et demanda à serrer la main de son gardien, nommé Bayard, avec lequel, la veille au soir, il avait joué aux cartes jusqu'à six heures.

Le gardien lui prit une de ses mains attachées derrière le dos et la serra avec émotion.

La porte s'ouvrit aussitôt, laissant voir les apprêts de la lugubre cérémonie.

Campi, dont la fermeté ne s'est point démentie à la vue de l'instrument du supplice, s'est arrêté à trois pas de la guillotine qu'il a regardée sans forfanterie en murmurant, avec un sourire nerveux et d'un air résigné :

— Eh bien, voilà tout !...

L'aumônier lui a demandé alors s'il voulait l'embrasser, et nous devons constater que c'est avec une grande affection que Campi a embrassé l'abbé Moreau dont l'émotion était douloureuse.

Quelques secondes après, un coup sec retentissait. La justice avait suivi son cours.

(*Le Petit Journal.*)

Tumulte à l'Hôtel Continental.

CHAQUE année, le jour de la fête nationale, les Alsaciens-Lorrains habitant Paris font une démonstration patriotique devant la statue de la ville de Strasbourg, place de la Concorde. Tous nos compatriotes des provinces perdues se réunissent sur différents points de la ville et, à l'heure dite, ils vont déposer des couronnes sur le piédestal du monument représentant la chère cité d'Alsace.

Rien d'émouvant comme cette manifestation par laquelle les Alsaciens-Lorrains affirment leurs regrets et leurs espérances.

Lundi, après le défilé des bataillons scolaires, plusieurs sociétés patriotiques ou musicales et une foule considérable se joignirent aux sociétés d'Alsace-Lorraine pour aller déposer des couronnes d'immortelles sur le socle de la statue de Strasbourg. Le cortège comprenait de nombreuses délégations portant des bouquets et des drapeaux. C'est alors qu'en passant, rue de Castiglione, devant l'Hôtel Continental, dont le balcon était pavoisé, un membre du cortège s'écria : « Il y a des drapeaux prussiens ! »

Ce mot, répété, fut suivi de nombreux cris :

« A bas le drapeau ! Enlevez-le ! Brûlez-le ! »

Quelques personnes essayèrent de calmer la foule, pendant que le gérant de l'hôtel, M. Jourdan, faisait enlever le drapeau, cause du tumulte.

Bien que l'émotion fût grande, l'incident paraissait terminé ; le cortège avait repris sa marche vers la place de la Concorde.

Mais, là, un fait vint exciter au plus haut degré l'indignation des manifestants. Au moment où les premières couronnes étaient déposées sur le piédestal de la statue de Strasbourg, un individu, apparaissant au pied du monument, cracha sur un des drapeaux français joints aux couronnes et s'écria :

VIVE LA PRUSSE ! A BAS LA FRANCE !



LE SERMENT DE BRUTUS

Prix de Rome de 1884. — Grand-prix de peinture. — Tableau de M. PINTA.
(École des Beaux-Arts.)

Puis il ajouta :

« CE N'EST PAS ICI, C'EST CHEZ NOUS QU'IL FAUT PLANTER VOS DRAPEAUX ! »

Aussitôt un frisson passa dans la foule. Il y eut comme un bouillonnement. On se jeta vers l'individu qui venait d'outrager le drapeau français.

Naturellement, cet individu s'était empressé de prendre la fuite ; la foule, odieusement provoquée par lui, se précipita à sa poursuite ; heureusement pour lui il put se précipiter dans la cour du

ministère de la marine, dont le concierge referma la porte.

L'indignation des manifestants s'était accrue.

En repassant devant l'Hôtel Continental, le cortège, fiévreusement agité, aperçut de nouveau des drapeaux allemands arborés; il demanda qu'on les fît disparaître.

Le directeur de l'hôtel refusa d'abord; mais, les manifestants l'ayant menacé d'envahir son immeuble s'il ne leur accordait satisfaction, il donna l'ordre de retirer les drapeaux.

L'un de ces drapeaux fut aussitôt enlevé.

Cependant, cmome le tumulte persistait et que les manifestants réclamaient qu'on enlevât un second drapeau allemand qui restait, le directeur de l'hôtel, croyant peut-être que tous deux avaient disparu, consentit à ce qu'une délégation des manifestants pénétrât dans l'établissement pour s'assurer que d'autres drapeaux n'y étaient point arborés.

Quelques délégués entrèrent alors et y trouvèrent le drapeau qu'on venait d'enlever. L'un d'eux s'en empara et le lança au milieu de la foule. Immédiatement un millier de mains le saisirent, le réduisirent en lambeaux et le brûlèrent.



LA MODE EN 1884

D'après le *Journal des Demoiselles*.

(Collection Félix Roche.)

Inauguration de la statue de Diderot.

(1er août.)

La statue de Diderot, œuvre du scuplteur Gautherin, a été inaugurée sur la place Saint-Germain-des-Prés.

Le 21e bataillon scolaire, composé des élèves de l'école municipale d'apprentis dite « École Diderot », assistait en uniforme à la cérémonie.

Denis Diderot est représenté assis dans un fauteuil, le coude gauche appuyé sur son genou, une plume à la main, dans l'attitude de la méditation.

L'emplacement où vient d'être inaugurée la statue n'est pas encore définitivement adopté.

Une foule considérable assistait à cette solennité.

Le piédestal de la statue était entouré de massifs de verdure. Trois trophées de drapeaux avaient été placés dans les arbustes. Sur la place, à toutes les maisons, les trois couleurs françaises avaient été arborées.

Au début de la cérémonie, M. Mathé, président du Conseil municipal de Paris, s'est exprimé en ces termes:

« La ville de Paris, par l'organe de ses élus, devait contribuer à l'érection du monument élevé à la mémoire de ce grand génie, dont la vie tout entière fut consacrée au développement des idées de liberté. Je suis heureux de pouvoir dire qu'aucun républicain du Conseil municipal n'a hésité lorsque, sur la proposition d'un de nos regrettés collègues, il s'est agi de perpétuer le souvenir du plus glorieux précurseur de la Révolution française, tant au point de vue politique et philosophique qu'au point de vue social.

« Pour assister à cette solennité, il ne pouvait être question d'une délégation restreinte du Conseil : tous sont venus ici rendre hommage à Denis Diderot, à ce penseur hardi, qui a remué et répandu tant d'idées et dont nous nous efforçons d'appliquer aujourd'hui les principes. »

Après ces paroles, M. Tony Révillon, député de Paris, a prononcé aussi un discours interrompu souvent par les applaudissements.

A mentionner aussi les paroles dites par un Italien dont nous regrettons de ne pas avoir entendu le nom, mais qui compte, nous assure-t-on, parmi les gloires de la critique littéraire dans son pays.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1884.


BASTIEN LEPAGE
Peintre (1848-1884).


E. MELCHIOR DE VOGÜÉ
Littérateur né en 1848.


ADRIEN MARIE
Dessinateur.
(Mort en 1890)


BIDEL
Dompteur
(Né en 1839.)


Dr DUJARDIN-BEAUMETZ
(1833-1896.)


BAILLY
Architecte (1819-1892).

Janvier.

7. — Le nommé Pagot tente, à la suite d'un procès qui lui est fait, de tuer M. Benoist-Lucy, avoué. Il est acquitté par la cour d'assises de la Seine, quelques mois plus tard.

16. — Arrêté de M. Poubelle, instituant les fameuses « boîtes à ordures ménagères ».

22. — Meeting des chiffonniers.

30. — Grand incendie dans la cité Joly, onzième arrondissement. Deux victimes.

31. — Élection à l'Académie française d'Edmond About.

Février.

6. — Explosion de gaz, rue Lecourbe. Il y a plusieurs blessés.

14. — Explosion, rue des Belles-Feuilles.

17. — Fuite du changeur John Arthur, qui laisse un déficit de trois à quatre millions.

24. — Mort du général Clinchant, gouverneur de Paris.

26. — Le général Lecointe est nommé gouverneur de Paris.

28. — Arrivée à Paris de la reine de Tahiti, qui y séjourne une huitaine de jours.

Mars.

19. — Grave explosion au restaurant de *l'Ecrevisse*, rue Saint-Denis et boulevard Bonne-Nouvelle. Deux personnes sont tuées et une vingtaine d'autres dangereusement blessées.

20. — Incendie rue Mondétour. Les pertes s'élèvent à 80,000 francs.

22. — Explosion à Saint-Ouen, dans les ateliers de M. Ruggieri, artificier. Il y a eu plusieurs victimes.

23. — Condamnation de Campi à la peine de mort.

30. — M. Macé, chef de la police de sûreté, prend sa retraite.

Avril.

6. — Rue Surcouf, 16, une petite fille, âgée de deux ans, est assassinée.

16. — Drame dans une brasserie de la rue des Martyrs. M. Lamy tente de tuer M. Savary, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de la justice, député opportuniste.

30. — Exécution de Campi. L'échafaud ne s'était pas dressé à Paris depuis le 2 septembre 1880, date de l'exécution de Ménesclou.

Mai.

4. — Élections municipales. Réélection du docteur Robinet et de M. Strauss; élection de M. Ruel, propriétaire du bazar de l'Hôtel-de-Ville.

15. — Grave accident de chemin de fer sur la ligne du Nord, près de la Plaine-Saint-Denis. Il y a trente et un blessés.

24. — Le président du Conseil dépose sur le bureau de la Chambre des députés un projet de revision de la Constitution.

30. — Par cent trente voix contre cent quatorze, le Sénat adopte le projet de loi rétablissant le divorce en France.

Juin.

9. — Un individu tombe dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes. Ces animaux ne lui font heureusement aucun mal.

17. — La Chambre vote la durée du service de trois ans.

19. — Mariage de M. Koning, directeur du Gymnase, et de Jeanne Hading.

23. — Explosion de gaz, boulevard Malesherbes, au coin du boulevard Haussmann, dans une conduite en réparation. Il y a quatre blessés.

25. — Par trois cent deux voix contre deux cent dix, la Chambre repousse l'amendement de M. Barodet, tendant à la revision illimitée de la Constitution.

Juillet.

7. — Trois élèves de l'École de Saint-Cyr arrachent les parties rouge et bleue du drapeau tricolore qui flottait sur les bâtiments de l'École. Ils sont punis par leur envoi dans un régiment.

12. — Un gardien de la paix, nommé Simon, tue, aux Champs-Élysées, dans un accès de fureur, un pauvre aliéné, nommé Wissler.

13. — Un marchand à la toilette, qu'on avait cru mort, se réveille au moment où on le mettait dans le cercueil; pris de délire à la vue de l'appareil funéraire, il succombe dans la nuit.

14. — Fête nationale. Il fut un moment question de ne pas la célébrer à cause du choléra qui régnait à Toulon et à Marseille depuis le mois de juin. — Grand incendie, place de la Nation. — Défilé des bataillons scolaires sur la place de l'Hôtel-de-Ville. — Émeute patriotique devant l'Hôtel Continental où avaient été placés des drapeaux allemands.

17. — Découverte du crime de Montreuil. Le pharmacien Pel est accusé d'avoir empoisonné et fait disparaître Elisa Bœmer, sa maîtresse.

19. — La Chambre adopte définitivement la loi sur le divorce.

26. — Un fabricant d'appareils à gaz, M. Simon, tire deux coups de revolver sur M. Thorel, avoué de la rue de la Paix, dont le prédécesseur, M. Benoist-Lucy, avait été également victime d'une tentative d'assassinat de la part de Pagot. Comme Pagot, M. Simon a été acquitté par la cour d'assises.

29. — Promulgation de la loi rétablissant le divorce.

Août.

1er. — Inauguration de la statue de Diderot sur le boulevard Saint-Germain.

10. — L'Académie française refuse d'assister à l'inauguration de la statue de Georges Sand sous prétexte que celle-ci n'avait pas figuré parmi les quarante immortels.

18. — A la Chambre, vote d'un nouveau crédit de 38,363,874 francs pour les frais d'expédition du Tonkin.

Septembre.

17. — Emmanuel Arène et Bonfante se rendent dans les bureaux du *Radical* et s'y livrent à des violences; tous deux sont armés de revolvers; celui de M. Bonfante part au moment où l'agresseur allait le tirer de sa poche.

28. — M. Quentin, directeur de l'Assistance publique, donne sa démission. Il est remplacé par le docteur Peyron, frère du ministre de la marine.

Octobre.

15. — Rentrée des Chambres.

17. — Affaire de l'église Saint-Nicolas-des-Champs. Le curé refuse de rendre les clefs de la sacristie à l'inspecteur des domaines de la Ville de Paris.

18. — Duel entre le commandant Fournier et Henri Rochefort. Le premier est légèrement atteint au côté droit et le second au cou.

19. — Un voleur, condamné à trois ans de prison et enfermé dans la maison centrale de Poissy, apprend qu'il vient d'hériter de trois millions. Malheureusement pour lui, il a encore deux ans de prison à faire.

22. — Arrestation d'une marchande de poissons qui, à la suite d'une querelle de ménage, avait jeté son mari par la fenêtre.

Novembre.

7. — Le choléra éclate à Paris.

21. — Le *Journal officiel* publie un décret instituant une Exposition universelle pour 1889.

24. — Meeting à la salle Levis. Bagarre provoquée par des agents de la police secrète. L'un d'eux, reconnu par la foule, est maltraité.

28. — Drame au Palais de Justice. Mme Clovis Hugues, femme du député de Marseille, tire six coups de revolver sur un commis d'agence de renseignements qui l'avait odieusement diffamée.

30. — Assassinat de Mme veuve Ballerich, boulevard de Grenelle.

Décembre.

5. — Mort de Morin, l'agent d'affaires blessé par Mme Clovis Hugues.

12. — Inauguration, au cimetière Montmartre, du monument élevé par souscription publique en l'honneur de Martin-Bernard, l'ancien compagnon d'Armand Barbès dans les luttes républicaines.

20. — Élection à Paris des juges du tribunal de commerce.

24. — Projet de M. Eiffel d'élever, pour l'Exposition de 1889, une tour de 300 mètres.

Monuments et Fondations.

Inauguration d'une nouvelle église à Auteuil (janvier); — du monument du baron **Taylor** au Père-Lachaise (juin); — de la statue de **Diderot**, place Saint-Germain-des-Prés (10 juillet).

Achèvement de l'**École centrale**, sur l'emplacement de l'ancien marché Saint-Martin.

La vie de la rue.

Organisation de l'œuvre de la **Bouchée de pain**, rue Oberkampf.

Fermeture des **Concerts populaires Pasdeloup** par suite d'insuccès.

Exposition des cuisiniers, au Grand-Orient, rue Cadet (janvier).

Fête de la presse, au bois de Boulogne, au profit des victimes du Devoir (juin).

Ouverture d'un nouvel Hippodrome pour les courses à pied (juin).

Premier Concours national de tir (août).

La vie littéraire.

Paul Ginisty : *La Seconde Nuit*. — **Ange Benigne** : *Les Audacieuses*. — **Paul Bourget** : *L'Irréparable*. — **Gustave Droz** : *Tristesses et Sourires*. — **Guy de Maupassant** : *Miss Harriett*. — **Louis Ulbach** : *L'Homme au Gardénia*. — **Mario Uchard** : *Mlle Blaisot*. — **Ferdinand Fabre** : *Le Roi Ramire*. — **Emile Pouvillon** : *L'Innocent*. — **Hector Malot** : *Marichette*. — **Piédagnel** : *Jules Janin*. — **Joseph Fabre** : *Jeanne d'Arc*. — **Jules Claretie** : *Le Prince Zilah*. — **E. Zola** : *Germinal*, — *La joie de vivre*. — **Léon Cladel** : *Kerkadec, garde-barrière*. — **Auguste Vacquerie** : *Profils et Grimaces*. — **Ferdinand Fabre** : *Lucifer*. — **G. Macé** : *Le service de la police de sûreté*. — **Henri Rabusson** : *Mme de Givré*. — **Jean Richepin** : *Les Blasphèmes*. — **Barbey d'Aurevilly** : *Les ridicules du temps*. — **Alphonse Daudet** : *Sapho*. — **Armand de Pontmartin** : *Souvenirs d'un vieux critique* (dernier volume).

Transformation du journal l'*Indépendance belge*.

Beaux-Arts.

Exposition du cercle artistique de la Seine (janvier).

Exposition de l'art du XVIIIe siècle (janvier).

Exposition Sellier et Manet (janvier), Meissonnier (juin).

Prix de Rome : Grand-prix de peinture : M. Pinta, *La mort de Lucrèce*. — *Sculpture* : M. Puech. — *Gravure* : M. Sulpis. — *Architecture* : M. Despouy.

Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs.



CLAIRIN
Peintre (né en 1843).



DE MOLTKE
Général allemand.
(1800-1891.)



CHÉRET
Peintre décorateur
(Né en 1836).



EMMANUEL ARAGO
Homme politique.
(1812-1896.)



ANATOLE DE LA FORGE
Homme politique.
(1821-1892.)



GŒNEUTTE
Peintre (1854-1894).

Salon : *Peinture*, Pas de médaille d'honneur, pas de premières médailles. — Prix du Salon : M. Leroy, *Portail* et *Mardochée*.

Sculpture : Pas de médaille d'honneur. Médailles de première classe : MM. Levillain, Steine, Rolard.

Gravure : Médaille d'honneur, M. Bracquemard. Médailles de première classe, MM. Jacquet et Lecouteux.

Architecture : Pas de médaille d'honneur. Médailles de première classe : MM. Albert Ballu et Gaspard André.

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 5 janvier. Deux cent soixante-deuxième anniversaire de Molière. On joue, à cette occasion, *Amphitryon*, *le Malade imaginaire*, *Maître et Valets*, à-propos, en vers, de Bertol-Graivil. — 23 janvier. *Smilis*, drame en 4 actes, en prose, de J. Aicard. — 12 février. *Le Mariage de Figaro*, débuts de Mlle Marsy. — 21 avril. *L'Etrangère*, débuts de Mlle Pierson. — 21 avril. *Les Fourchambault*, débuts de Mlle Marsy. — 28 mai. *Le Député de Bombignac*, comédie en 3 actes, de Bisson. — 24 juillet. *Caprices de Marianne* (reprise). — 1er octobre. Deuxième centenaire de Pierre Corneille. — 21 octobre. *Les Pattes de Mouche*, comédie en 3 actes, de V. Sardou. — 21 décembre. Deux cent quarante-cinquième anniversaire de la naissance de Racine. On joue *Phèdre*, *les Plaideurs* et un à-propos de L. Augé de Lassus, *Racine à Port-Royal*.

Opéra. — 12 janvier. *La Favorite*, débuts de Mlle Janvier. — 4 février. *Don Juan*, débuts de Mlle Isaac. — 18 février. *Les Huguenots*. — 25 février. *Faust*, débuts de Sellier. — 8 mars. *L'Africaine*, débuts de Bautens. — 5 mai. *Sapho* (reprise), opéra en 4 actes, paroles de M. E. Augier, musique de Gounod; — *Robert*, débuts d'Escalaïs. — 3 septembre. *Le Prophète*, débuts de Mme Vautier. — 12 novembre. *Françoise de Rimini* (reprise). Les recettes se sont élevées à 2,646,269 fr. 77 pour cent quatre-vingt onze représentations.

Opéra-Comique. — 23 juin. *Manon*, opéra-comique en 5 actes et 6 tableaux, de Meilhac et Ph. Gille, musique de Massenet (succès) — *l'Enclume*, 1 acte de P. Barbier, musique de Pfeiffer; — *Partie carrée*, de M. Augé de Lassus, musique de Lavello. — 10 octobre. *Joli Gilles*, opéra-comique en 2 actes, paroles de Monselet, musique de Poise.

Palais-Royal. — 1er avril. *Le Train de plaisir*, paroles de Hennequin. — 31 novembre. *Le Cupidon*, paroles de A. Bisson. — 2 décembre. *Les Petites Godin*, paroles d'Ordonneau.

Variétés. — *La Cosaque*, de Meilhac et Millaud, musique de Hervé.

Cluny. — *Trois femmes pour un mari*, de Grenet-Dancourt (grand succès).

Renaissance. — *Le Voyage au Caucasse*, de Blavet et Fabrice Carré (29 novembre).

Opéra populaire. — *Le Roman d'un jour*, de Michel Masson fils et Lafrique, musique de Anthiome — *Rédemption*, trilogie sacrée (avril).

Folies-Dramatiques. — *Rip*, opéra-comique en 3 actes, de Meilhac, Gilles et Farnie, musique de Planquette (grand succès).

Château-d'Eau. — Nouvelle création d'un théâtre populaire qui échoue comme les précédents.

Châtelet. — *Mme Thérèse*, d'Erckmann-Chatrian.

Porte-Saint-Martin. — *Macbeth*, de Jean Richepin (grand succès de Sarah-Bernhardt).

En octobre, ce théâtre passe sous la direction de M. Duquesnel. Reprise de *Théodora*, de Sardou, (26 décembre).

Les Morts de l'année.

Tissot, ancien ambassadeur (3 juillet). — Le docteur **Fauvel** (7 novembre). — **Guichard**, doyen d'âge de la Chambre (12 novembre). — Le peintre **Bastien-Lepage** (12 décembre). — Le sénateur **Eug. Pelletan** (14 décembre). — **Faustin Hélie**, jurisconsulte. — **Henriquel Dupont**, graveur. — **Würtz**, chimiste.



VICTOR HUGO
Dessin de RINGEL D'ILLZACH, d'après le médaillon en bronze gravé par l'artiste.
(Collection de *l'Art*.)

1885

C'EST une année bien remplie, qui paye à l'histoire, aux arts, aux lettres, un large tribut. L'âme populaire s'y manifeste et l'on aime ces réveils intermittents d'un enthousiasme oublié. Paris qui se groupe autour de ses grands hommes et les acclame et les honore jusque dans la mort, c'est un beau spectacle, inoubliable, qui se renouvela trois fois dans le cours de 1885. C'est, tout au début de l'année, Chevreul centenaire que l'on fête, à qui les étudiants amis portent une adresse, la reconnaissance de la science, les vœux d'une plus grande longévité encore. Et le vieillard, paternel envers cette jeunesse fringante et studieuse, accepte ces hommages avec ces hochements de tête sceptiques et ces clignements d'yeux malins qui semblent défier le squelette à longue faux de la fable. Il a conscience peut-être que son rôle ici-bas n'est pas complètement terminé ; les années qu'il donna à l'étude, les découvertes qu'il fit faire à la science, les travaux qu'il accomplit en-



FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO
LE CORBILLARD DES PAUVRES
Dessin de P. MERWART. — (Bibliothèque Nationale.)

core et les inventions qu'il poursuit, lui assurent une survie plus longue que la vie active



VICTOR HUGO SUR SON LIT DE MORT. — Dessin de Gustave GUILLAUMET (appartenant à Mme Lockroy).

même... Mais la faible voix du vieillard, douce, confiante, s'est tue à peine et la musique en flotte encore dans les oreilles de ceux qui l'ont entendue, voici qu'une immense clameur, dès le lendemain, envahit Paris : il a oublié la science, il a oublié ses bienfaits

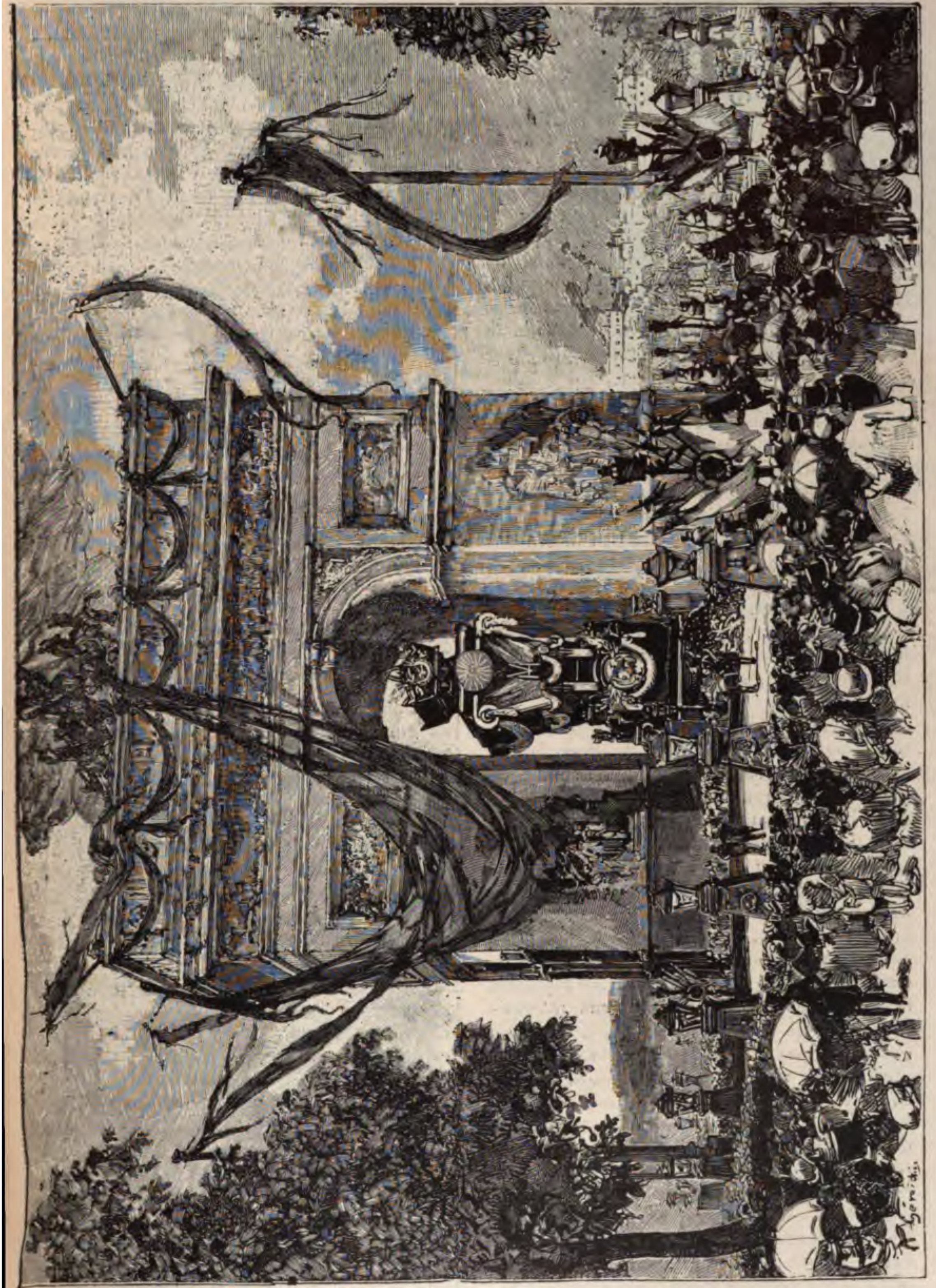


VICTOR HUGO

TABLEAU DE BONNAT

(Collection de *l'Art*)

qu'il faudrait trop attendre ; il lui faut des satisfactions plus immédiates et des promesses à plus brève échéance ; et ceux qui saluent, avec le drapeau rouge, l'aurore d'une société nouvelle battant en brèche « le capital », et donnant à chacun une part égale de



FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO. — LE CATAFALQUE
(Dessin d'après nature. — Bibliothèque Nationale.)

jouissances, l'attirent. Or le drapeau rouge s'est déployé : il flotte en tête d'un modeste convoi, suivi d'une foule compacte et farouche qui accompagne au cimetière la dépouille d'une femme : cette femme a droit aux honneurs de la société égalitaire, car elle est la mère de Mlle Louise Michel, qui rendit à la cause d'inappréciables services, et qui, en ce moment même, subit à Saint-Lazare le châtiment de son dévouement. C'est presque une émeute, qui, heureusement, se calme d'elle-même, sans barricades, sans fusils, avec le concours de quelques brigades de gardiens de la paix. — Une semaine s'écoule, puis c'est un deuil moins bruyant : Edmond About vient de mourir. Écrivain de race, journaliste passionné, auteur de *l'Homme à l'oreille cassée* et de tant d'autres histoires charmantes, directeur politique du *XIXe Siècle,* qu'il a su créer et faire prospérer, Edmond About ne compte guère, dans le monde des lettres, que des sympathies. Normalien, contemporain de Sarcey, il avait conservé dans l'Université ces relations étroites qu'inspirent souvent le caractère et l'intelligence. Sa mort soulève des regrets unanimes, et dans le long défilé qui passe devant son cercueil, au Père-Lachaise, y jetant des fleurs et y laissant des souvenirs, bien peu se font illusion sur la perte qu'ils ont faite, en cet ami si dévoué, en cet artiste si sincère, si prompt au désintéressement...

Cependant quelques travaux s'accomplissent pour l'embellissement de Paris, et la commodité de ses habitants. Travaux que d'aucuns déplorent. La vieille rue Saint-Jacques, dont les maisons noires, étroites, insalubles, dont les détours pittoresques et le pavage inégal, évoquent tant de souvenirs d'un âge disparu, est élargie ; le vieux lycée Louis-le-Grand qui forma, en quatre siècles, tant de grands hommes, qui soumit à la discipline austère tant de natures diversement capricieuses, qui connut même tant de régimes, la férule, les arrêts, les pensums interminables et les retenues énervantes, dont les chaires entendirent tant de voix savantes et illustres, le vieux lycée Louis-le-Grand est en partie démoli. Sur ses ruines on élèvera une grande bâtisse toute blanche, en pierres de taille, et des salles spacieuses et propres remplaceront les classes antiques, qui fleuraient bon le moisi et le vieux ! — L'École des Beaux-Arts, dont les souvenirs sont moins lointains et moins nombreux, est aussi agrandie. On lui adjoint, sur le quai Malaquais, le splendide hôtel de Caraman-Chimay, et l'on y ouvre une série d'expositions : exposition des œuvres d'Eugène Delacroix, exposition des portraits du siècle, où le public admire — fixés par des mains célèbres — les traits géniaux des héros de cent ans !...

Une nouvelle rumeur, tout éphémère : Jules Vallès, le vaillant protagoniste des utopies révolutionnaires, vient de mourir. Son enterrement est l'occasion d'une manifestation internationale. Dans le cortège on remarque une couronne de violettes avec l'inscription : « Cercle Socialiste allemand de Paris, » et les assistants soulignent cette provocation au chauvinisme des foules par les cris de « Vive la Commune ! Vive l'Internationale ! Vive la Révolution ! » C'est un tolle général : sur le boulevard Saint-Michel, les étudiants conspuent certains individus qui hurlent « Vive la Prusse ! » Les pierres, les oranges, les pommes pleuvent drues et menaçantes. Les révolutionnaires ont le dessus. Un autre combat se livre rue de la Roquette, qui a la même issue. Enfin on arrive au Père-Lachaise, où M. Henri Rochefort prononce une courte allocution, et M. Vaillant un long discours. Satisfaits et flattés dans leurs aspirations les plus audacieuses, les manifestants saluent une dernière fois, de l'immortelle sanglante, le mort, et se retirent en bon ordre. — Le 24 février, anniversaire d'une révolution plus efficace, nouvelle manifestation, non moins platonique, en l'honneur cette fois de Ledru-Rollin, l'un des fondateurs de la République de 1848. On inaugure sa statue sur la place Voltaire et les immortelles s'exhibent encore en couronnes rouges et jaunes.

Pour quelques semaines, le calme renaît ; on va voir, au Cercle de la librairie, l'exposition des œuvres de Gustave Doré et à l'Observatoire, une exposition d'électricité, qui intrigue et soulève les admirations, — Le 23 avril, une bataille littéraire se livre : l'Académie française reçoit M. Ferdinand de Lesseps ; celui-ci remercie l'Académie en un discours sobre et général, mais il oublie presque de prononcer l'éloge sacramentel de son prédécesseur, M. Henri Martin ; et M. Ernest Renan, qui lui répond, commet le même oubli... Mais voici, pour les lettres, un événement plus retentissant : les journaux publient de mauvaises nouvelles de la santé de M. Victor Hugo. La consternation est partout. Bientôt tout espoir disparaît, et le 22 mai, celui qui, depuis plus d'un demi-siècle, occupa la première place dans les lettres françaises, le dramaturge d'*Hernani*, de *Ruy-Blas*, de *Marie Tudor*, l'audacieux néophyte de la préface de *Cromwell,* le chantre de la *Légende des Siècles* et de l'épopée napoléonienne, le romancier de *Notre-Dame de Paris,* l'histo-

rien sévère de *Napoléon le Petit*, le politicien fougueux dont l'indépendance a conquis toutes les admirations, Victor Hugo, dont le nom seul évoque l'histoire littéraire et politique de cinquante années, Victor Hugo meurt. C'est un deuil universel, un deuil pour la pensée. Les Chambres décident que des funérailles nationales lui seront faites, et le *Journal officiel* du 28 mai publie l'ordre du cérémonial. Le corps du poète sera exposé sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile, élevé à la gloire des armées du premier Empire ! Il sera porté, au Panthéon, sur le corbillard des pauvres, selon le désir exprès du vieillard, et aussi il n'y aura pas de cérémonie religieuse; c'est le seul regret que Victor Hugo laisse sur cette terre et les journaux royalistes et réactionnaires ont des mots respectueux pour l'exprimer. Le 29 mai, le défilé du peuple commence devant le cercueil du grand homme; le 1er juin, la cérémonie funèbre s'accomplit; des discours sont prononcés à l'Arc de Triomphe et au Panthéon. — C'est un spectacle grandiose, tout Paris s'est porté sur le parcours du cortège : l'émotion et les sympathies populaires accompagnent le poète jusqu'à son dernier repos ; il eût aimé cette manifestation calme, un peu théâtrale, où plus de curiosité et d'étonnement que de vraie douleur présidait. — Le



M. LE ROYER
Président du Sénat
Né à Genève en 1816, décédé en 1897.
(Cliché de Ladrey Disderi.)



ALPHONSE DE NEUVILLE
Peintre (1836-1885).
D'après une photographie.
(Bibliothèque Nationale.)

canon se tait, les derniers accords de la *Marche funèbre* de Chopin s'éteignent; on oublie la mort récente du poète : dans l'éloignement des jours, il semble qu'il soit mort depuis des années...

L'été passe, avec ses plaisirs ordinaires, les Salons, la revue du 14 juillet, les bains de mer, la campagne. Paris cesse de vivre. Le 27 août, cependant, nouvelle manifestation funèbre en l'honneur de l'amiral Courbet, mort pendant l'expédition de Chine, et dont la dépouille est portée, en grande pompe, aux Invalides, où des cérémonies grandioses s'accomplissent. Après, le corps du héros est transporté à Abbeville, sa ville natale, où a lieu l'inhumation. Puis c'est un événement politique qui occupe les esprits : il est procédé au renouvellement des membres de la Chambre des députés. Trente-huit républicains, à Paris, sont élus au scrutin de liste. On ne se réjouit pas trop longtemps de ce succès; on s'amuse du mariage *civil*, à la mairie du huitième arrondissement, de la princesse Marie d'Orléans avec le prince Waldemar de Danemark, et l'on fait un événement « bien parisien » de la vente aux enchères du mobilier religieux de l'église du Panthéon, désaffectée !

A la fin d'octobre, tout Paris s'entretient du cas du berger Jupille, mordu par un chien enragé, et soigné et guéri par M. Pasteur. C'est la première fois que, grâce aux méthodes nouvelles de M. Pasteur, un être humain guérit de la rage. Il y a vraiment de quoi s'émerveiller et l'on n'y manque pas.

Peu d'œuvres à l'actif de l'intelligence en cette année. Parmi les rares témoignages d'art qu'elle nous lègue : la *Madeleine* de M. Henner, la *Léda* de M. Tony Robert-Fleury, l'*Adoration des Mages* de M. Bouguereau ; parmi ses productions littéraires, *Germinal* de M. Émile Zola, *Cruelle Énigme* de M. Paul Bourget, les *Confessions* d'Arsène Houssaye et les *Lettres* de Jules de Goncourt.

1885 fut une année féconde en duels : il y en eut jusqu'à vingt-sept. Quelques-uns firent couler des flots d'encre, bien plus que de sang. Le 1er janvier, à la suite d'une altercation au cirque Mollier, le général Loisillon et M. Alphonso de Aldama échangeaient deux balles sans résultat. Les conseillers municipaux sont plus adroits : MM. Lyon-Allemand et Vaillant, deux frères ennemis en socialisme, mais qui se réconcilient, vont sur le terrain et le premier blesse son adversaire au bras. Ainsi finit aussi la rencontre entre M. Emile André et M. Tavernier, celle entre M. Georges Dacosta et le peintre Alary-Ruelle, celle entre MM. Hugonnet et Bonhoure, entre MM. Camille Dreyfus et Albert Goullé, puis entre MM. Dreyfus et Lebaudy. Gavroche, qui ne perd pas l'occasion de placer un mot, glisse en passant son quolibet narquois : « Tant de gens qui se battent pour se donner le bras ! » Et comme rien ne se passe à Paris sans une pointe de gaieté, le dernier duel de l'année est la plaisante affaire Spinosa, où l'offensé ne trouve personne au rendez-vous convenu.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DES EXPÉRIENCES DE BALLONS DIRIGEABLES
Gravée par Henri Patey.
(Musée du Luxembourg.)

Les grands mariages défraient la chronique mondaine. Le 19 janvier, la princesse Troubetskoï épouse, dans la chapelle russe de l'église Daru, le prince Bobrinsky ; le 11 février, le prince Colonna épouse Mlle Mackay ; le 17 octobre, mariage du comte Charles de La Rochefoucauld avec la princesse Charlotte de la Trémoille ; le 19 novembre, mariage de la princesse Catherine de Bourbon, petite-fille de Ferdinand II, avec le comte Stanislas Zamoïski ; le 17 décembre, mariage, à Saint-Augustin, du commandant de Percin avec Mlle Ephrussi ; le 24 décembre, mariage, à l'Elysée, du neveu de M. Jules Grévy, M. Fourneret, avec Mlle Sarlin.

Comme clôture de l'année, le 31 décembre, au Palais-Royal, la reprise du *Train de plaisir*. En route pour l'avenir !

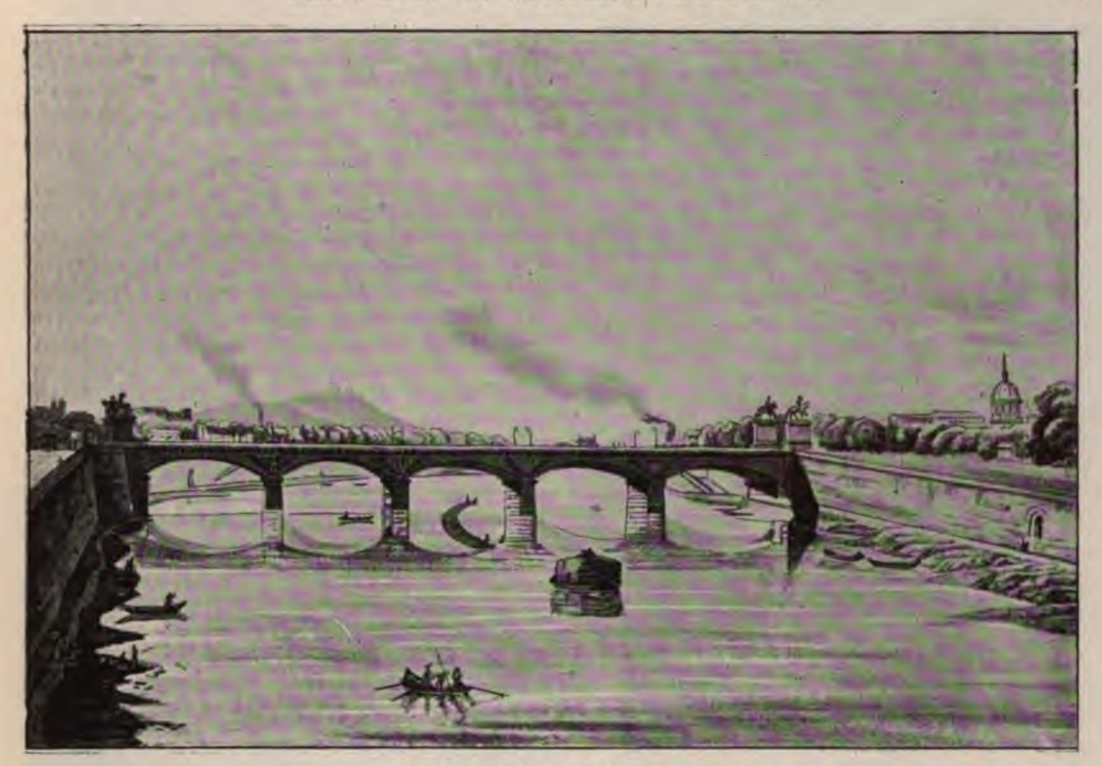
Jacques de Nouvion.



L'AMOUR DOMPTANT LA FORCE
Par Injalbert.
(Bronze fondu par la maison Thiébaut frères.)



LA DANSE
Par Gustave Doré.
(Bronze fondu par Thiébault frères.)



LE PONT D'IÉNA

D'après une estampe ancienne. — (Bibliothèque Nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Edmond About.

Un esprit français ! Je ne vois pas de plus bel éloge à faire d'un écrivain. About fut si Français, de cœur et d'ongles, que ce qui restera de supérieur dans son œuvre, ce sont ses chroniques et ses causeries. Le romancier était charmant, mais on retrouvait toujours la personnalité même, l'esprit, le charme d'About dans ses personnages. Il ne s'oubliait pas assez en contant les histoires de ses héros. Et pourtant, quels chefs-d'œuvre que le *Roi des Montagnes*, et *Tolla*, et *Germaine !* Le polémiste, en revanche, et le causeur étaient incomparables. Je donnerais toutes les tragédies de Voltaire, que le vieillard de Ferney aimait fort, pour sa *Correspondance* et son *Candide*. Dans l'œuvre d'About, les pamphlets alertes et les *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* sont un peu comme la *Correspondance* de ce voltairien d'Athènes. C'est là qu'il court sur tout sujet comme à la baïonnette et qu'il enlève le morceau comme on emporterait une redoute au *taratata* du clairon gaulois. Telles de ses pages, improvisées au hasard d'un événement ou d'une polémique, sont destinées à devenir classiques, et le style bien français d'Edmond About fait, après la lecture des pseudo-orfèvres de la décadence, l'effet d'un peu de cette neige blanche qui couvre encore le toit où il repose et qui, prise dans le creux de la main, rafraîchirait la lèvre brûlée par les liqueurs bizarres ou les alcools frelatés. Il a mieux que la couleur, ce merveilleux style d'About, il a la lumière, cette force des choses.



LA TAVERNE DU BAGNE, BOULEVARD DE CLICHY

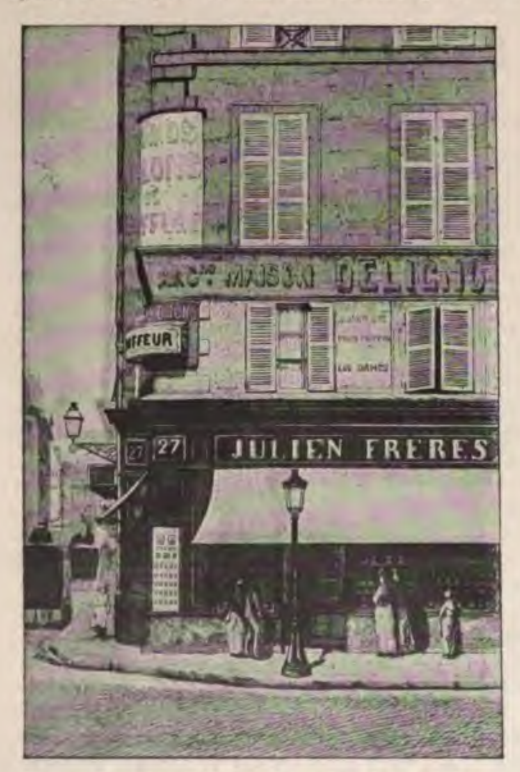
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)

Edmond About a marqué sa place au premier rang. Il est de la famille de Lesage et de Mérimée... Il a vécu toujours sur la brèche, toujours vibrant, vaillant, le rictus aux lèvres, l'esprit à la bouche et le cœur sur la main. Se moquant



LES BOULEVARDS
BOULEVARD DES ITALIENS. — ATTENDANT L'OMNIBUS
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)

des forts, bravant les puissants, secourant les petits, ne riant jamais de la misère des autres, ayant rendu plus de services encore qu'il n'en



LE PATISSIER JULIEN. — PLACE DE LA BOURSE
D'après une eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection Victor Prouté.)

avait demandé, il se hâtait, après avoir ri de tout, d'embrasser ses enfants comme s'il prévoyait qu'ils seraient sitôt obligés de le pleurer. Ci-gît une des forces de l'esprit français depuis vingt-cinq ans, et les éloges que ce polémiste aura recueillis sur sa tombe prouvent que Figaro n'a pas toujours raison et que la République des Lettres n'est pas celle des loups.

Il est vrai qu'il est nécessaire de mourir pour que l'apaisement se fasse, et, au total, ce diable de Figaro n'a pas tout à fait tort.

Et maintenant, au moment où je vais envoyer ces feuillets à l'imprimerie, la rue qu'il habitait voit passer, dans l'horrible brouillard jaune de ce triste matin, des fleurs, des couronnes qu'on porte à son cercueil, et elle retentira, tout à l'heure, du bruit des chars comme en ces soirs de fêtes où les voitures roulaient chez mon voisin, fêtant joyeusement le Noël alsacien ou le nouvel an autour de la table de famille !

JULES CLARETIE.

(*La Vie de Paris.*)



LES BOULEVARDS
LES ÉLÉGANTES SUR LE BOULEVARD DES ITALIENS
Eau-forte de Martial POTHÉMONT.
(Collection V. Prouté.)

Affaire Ballerich.

LES bureaux du *Cri du Peuple* sont situés à l'entresol de la maison portant le n° 106 de la rue de Richelieu.

Une pièce carrée, servant d'antichambre, précède une salle où se tient le garçon de bureau et dont la porte s'ouvre en pressant un bouton fixé dans un bec-de-cane.

De cette salle, on entre à gauche dans le bureau du secrétaire de la rédaction, lequel communique avec le cabinet du directeur et la grande salle de rédaction.

Vers onze heures du soir, deux hommes, dont l'un vêtu en officier de paix, entraient rapidement dans la cour de la maison où sont établis les bureaux du *Cri du Peuple*, et demandaient brusquement à la concierge :

— Où est Vallès?



LE DUC D'AUMALE
Portrait humoristique
Par André Gill.

— Je ne connais pas les rédacteurs du *Cri du Peuple* par leur nom, répondit la concierge; mais on vous donnera le renseignement que vous demandez au bureau du journal qui est situé au premier étage.

Avant même que la concierge eût fini de parler, les deux hommes, qui n'étaient autres que les frères Ballerich, s'étaient précipités dans l'escalier dont ils gravirent les marches à la hâte.

Ils se ruèrent dans l'antichambre séparée des bureaux par une simple cloison, et ne parvenant pas à ouvrir la porte, dont la serrure est à secret, ils l'enfoncèrent à grands coups de pied et firent sauter le panneau qui vola en éclats.

En proie à une grande surexcitation, ils se précipitèrent dans une petite pièce où se tient le garçon de bureau, en criant: « Mort à Vallès! »

L'officier de paix, en grand uniforme, l'épée d'une main et le revolver de l'autre, se rua dans la salle de réception; il était suivi par son frère qui brandissait un poignard et un revolver. Tous deux, en une seconde, étaient dans la pièce qui sépare le secrétariat de la salle de rédaction.

— Où sont ces canailles? crièrent-ils. Il nous les faut!

Le garçon de bureau, nommé Oldfield, essaya de les arrêter; dans la lutte, il reçut un coup sur l'œil gauche.

Oldfield mis hors de combat, les deux frères se dirigèrent vers une petite porte vitrée sur laquelle on lit: « Secrétariat. »

Là, se trouvait M. Massard, secrétaire de la rédaction, qui, au bruit, était sorti de son cabinet; et, à la vue de ces deux hommes dont l'un tenait une épée nue, il se réfugia dans le cabinet du directeur.

A ce moment, M. Duc, un des rédacteurs du journal, connu sous le nom de Quercy, sortit de la salle de rédaction et se trouva en présence des deux frères (1). Ils bondirent sur lui en brandissant leurs armes.

Plusieurs détonations retentirent alors coup sur coup. Le commissaire de police déchargeait son revolver sur M. Quercy, tandis que son frère marchait sur lui l'épée haute.

M. Quercy réussit en se baissant à esquiver les balles, qui allèrent se perdre dans la muraille, et, longeant la cloison, il parvint jusqu'au bureau de direction en traversant toute la salle d'attente sous le feu des envahisseurs. Il avait pu sortir de sa poche le revolver qu'il avait l'habitude de porter, comme toutes les personnes à qui leurs occupations ne permettent de regagner leur domicile qu'au milieu de la nuit. Cette circonstance fortuite lui a certainement sauvé la vie, car il put ainsi riposter aux décharges réitérées des deux frères Ballerich. Il fit plusieurs fois feu sur eux.

L'officier de paix, qui agitait son épée en hurlant, rejoignit M. Quercy et lui en porta sous



HENRI ROCHEFORT
Portrait humoristique
Par André Gill.

ANDRÉ GILL
Mort à Paris le 2 mai. — Dessin de Vuillier.
D'après la photographie de River.

JULES GRÉVIN.
Portrait humoristique
Par André Gill.

(1) Les frères Ballerich étaient l'un commissaire de police à Saint-Ouen, l'autre officier de paix du IXe arrondissement de Paris. Leur mère avait été assassinée rue de Grenelle. Ils s'étaient juré de la venger et avaient résolu de s'en prendre d'abord aux journalistes et entre autres à Jules Vallès, qui rédigeait le *Cri du peuple*, peu favorable à la police.



ÉMILE ZOLA
Portrait humoristique
Par André Gill.

l'aisselle un coup qui lui fit une blessure assez grave, tandis que le commissaire de police le maintenait par les épaules.

M. Quercy avait vu venir le coup. En voulant l'éviter, il glissa sur le parquet ciré et tomba, entraînant dans sa chute le commissaire de police; les deux hommes roulèrent à terre.

THÉMISTOCLE SE RÉFUGIE AU FOYER D'ADMÈTE
Prix de Rome de 1885. — Grand-Prix de peinture.
Tableau de M. Alexis Axitelle. — (École des Beaux-Arts.)

A ce moment, M. Quercy put se croire perdu, car tandis que l'officier de paix tentait de le frapper de nouveau avec son épée, l'autre lui mettait le canon de son arme sur le front, pour lui faire sauter la cervelle.

M. Quercy put écarter le revolver dont la balle alla se perdre dans la boiserie. Puis, se relevant, il saisit énergiquement l'épée, l'arracha des mains de l'officier de paix et se servit de cette arme pour se défendre à son tour contre ses deux agresseurs, tout en rompant jusqu'à la porte par laquelle il s'échappa.

Les compositeurs arrivèrent bientôt au secours des rédacteurs.

Le metteur en pages, M. Buhl, saisit l'officier de paix qui dirigeait son arme vers les nouveaux venus, le désarma et le paralysa.

C'est au moment où l'officier pressait sur la détente que M. Buhl lui tordit le poignet et lui arracha son revolver.

Le compositeur Gomonel et les autres typographes maîtrisèrent le commissaire de police.

M. Ballerich jeune, l'officier de paix, avait reçu trois balles dans le corps : une au-dessus du sein gauche, une à la cuisse et l'autre dans le dos.

Son frère, dont l'exaltation était effrayante, criait, en le voyant étendu :

— Mon frère! mon pauvre frère! Je te vengerai! Je te retrouverai, Vallès!

A ce moment, un brigadier, suivi de plusieurs agents, accourait en criant : « Où est notre officier? Il nous a quittés en disant qu'il voulait tuer Jules Vallès. Nous n'avons pu le retenir, ni le rejoindre à temps. »

On mit rapidement les agents au courant du crime qui venait de s'accomplir, et on les somma de mettre en état d'arrestation les deux assassins.

Malgré la répugnance à porter la main sur ses supérieurs hiérarchiques, le brigadier ne put, en présence du flagrant délit, refuser d'obéir à cette injonction et il emmena les deux coupables.

L'officier de paix s'évanouit dans l'escalier. Il fallut le porter jusqu'en bas.

On avait envoyé chercher un fiacre par deux agents.

M. Norbert Ballerich, dont l'uniforme était déchiré et souillé de sang, y fut placé non sans peine. On fit monter son frère à côté de lui et on arriva au poste de la rue Drouot.



LHÉRITIER
Rôle de Cordenbois, dans *la Cagnotte*.
D'après le portrait peint par Georges Cain. — (Collection de *l'Art*.)



Sigurd, 2e ACTE, 1er TABLEAU
D'après la maquette de LAVASTRE. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Une heure et quart après l'événement, le commissaire de police, M. Rolly de Balnègre, se présenta et plaça un agent à la porte pour empêcher tout le monde de sortir.

On lui remet alors les pièces à conviction : l'épée tordue, le revolver et un poignard enlevés à l'officier et au commissaire de Saint-Ouen.

M. Quercy, dont le calme ne s'est pas démenti, raconte la scène que nous venons de décrire. Il affirme que MM. Ballerich ont tous deux déchargé leurs revolvers contre lui.

Le commissaire de police le prie de changer de vêtements et de chemise, ces vêtements devant servir de pièces à conviction.

Chose étrange, il ajoute qu'il est obligé de l'emmener au poste de police.

Aussitôt arrivé au poste de la rue Drouot, M. Ballerich, l'officier de paix, avait été placé sur un lit; un médecin immédiatement mandé a dû constater la gravité des blessures.

M. Ballerich se plaignait sourdement; une large tache rouge se voyait sur le plastron de sa chemise, un peu au-dessus du sein gauche. De temps en temps, il cherchait à se redresser en disant : « Ah! les canailles!... les canailles!... »



Sigurd. — Rôle de SIGURD
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

A M. Caubet, chef de la police municipale, lequel était arrivé tout de suite, il disait : « Ayez soin de mon frère! »

Pendant ce temps, M. Charles Ballerich était toujours en proie à la folie; maintenu à grand'peine par deux gardiens, il poussait des hurlements, des cris inarticulés; puis, aux questions qu'on lui adressait, il répétait : « Laissez-moi; je veux les massacrer!... »

Tous les efforts des personnes présentes ne faisaient qu'accroître son exaspération et augmenter l'agitation qui commençait à s'emparer de son frère.

Aussi M. Caubet s'empressa-t-il de faire conduire le blessé à l'hôpital Saint-Louis.

A minuit, six gardiens de la paix enlevaient la civière où gisait leur officier et s'acheminaient vers la rue Bichat.

Les Funérailles de Victor Hugo.

DE L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE AU PANTHÉON

Voir le défilé était un spectacle saisissant et superbe; mais voir la foule, étudier, quartier par quartier, comme rue par rue, ce Paris debout, frémissant, ému, c'était assurément quelque chose d'aussi poignant, d'aussi impressionnant et d'aussi beau.

Du haut de l'avenue des Champs-Elysées, l'immense déroulement du cortège, entre deux murailles humaines; au loin, vers la place du Carrousel, le fourmillement des êtres, l'éclat ruisselant des casques, les étincelles vaguement aperçues des épées, des cuirasses et des casques frappait par une grandeur absolue, un calme profond. Puis, c'était stupéfiant ces entassements d'hommes, de femmes, le long de l'avenue, ces silhouettes sur les toits, ces hommes grimpés dans les marronniers comme des insectes énormes. Des branchettes, des feuilles vertes tombaient qui devenaient aussitôt des parures. Rue de Balzac, la perspective montueuse de la rue permettait de plonger dans une sorte de mer humaine refoulée là comme des vagues dans une anse de rochers.

Sigurd. — Le roi GUNTHER
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

L'armée, superbe, avec ses drapeaux saluant, ses soldats au port d'arme, complétait sur la place de la Concorde, avec les statues voilées de crêpe et les faisceaux de drapeaux, un tableau inoubliable. Mais c'est la vue des berges de la Seine, du haut du pont de la Concorde, qui était inouïe, incroyable. Des barques, les rames levées pour le salut, des chalands, des bateaux noirs de monde, une sorte de grève immense dont chaque caillou était une face humaine. Un double ourlet de spectateurs dont le premier rang, sans bouger, avait de l'eau jusqu'aux chevilles — quelques-uns relevant leur pantalon jusqu'au genou. Au-dessus de ces hommes et de ces femmes, nombreux comme des grains de sable, une sorte de corbeille : des gens hissés dans la benne de la grue qui sert à embarquer les tas de sable et restant là, suspendus entre ciel et terre, dans l'espace. Puis, tout à coup, sur ce tas d'êtres pressés, encaqués, mais respectueux et silencieux, audessus de ces masses qui bordaient la Seine ou qu'on apercevait, à travers les marronniers, le long des terrasses des Tuileries, partout, sur les ponts, là-bas, sur les marches du Corps législatif en deuil, un vol blanc de pigeons mis en liberté et allant à travers l'azur porter au loin la nouvelle de cette marche triomphale.



Sigurd. — BRUNEHILDE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Ils me rappelaient, ces pigeons, les passereaux que, lorsqu'il donnait des fêtes de Noël, rue de Clichy, Victor Hugo rendait à l'air libre devant un tribunal d'enfants votant à regret pour la délivrance de ces captifs, qu'ils eussent voulu garder dans leurs petites mains.

A l'entrée du boulevard Saint-Germain, c'est un autre aspect. Les marronniers, plus épais et plus rapprochés, laissent, dans leur pénombre verte, apparaître les pâles lumières des réverbères allumés sous les voiles noirs. La foule se resserre ; elle devient plus populaire. Elle applaudit, elle acclame. Le cortège apparaît, plus serré, dans un ruissellement superbe. La haute lyre violette des comédiens se dresse par-dessus les têtes et, là-bas, se balance devant nous la palme d'or de la couronne des auteurs dramatiques. Les églises Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Germain-des-Prés, sont comme ourlées de curieux. On tremble à voir de tout petits enfants posés dans un chéneau, sous les toits, comme dans un nid. Des spectateurs ont grimpé sur les jambes, sur les épaules de la statue de Diderot, comme, tout à l'heure, sur le piédestal des statues de la place de la Concorde : le bon Diderot sourit et laisse faire. Mais partout les fronts se découvrent, le cri de : *Chapeau bas!* domine tous les autres. Le peuple applaudit, dans le cortège de Victor Hugo, tout ce qui lui rappelle le poète, l'écrivain.

On a applaudi l'Académie, les théâtres. On a dit : « Vive la Société des Gens de Lettres! » L'hommage passait par-dessus nos têtes et allait au Mort.

Nous entrevoyons des affiches de l'Odéon, cernées de noir. Une sorte de philosophe a trouvé un étrange moyen de voir nonchalamment défiler le cortège : il a accroché à deux marronniers un hamac frangé et, étendu là, il regarde...

Sarah, belle d'indolence
Se balance...

C'est une *Orientale* en action.

Mais le long boulevard est franchi, avec sa houle humaine. Les bouffées de musique nous arrivent, par-dessus le grand murmure de cette mer humaine. L'air des *Girondins* alterne avec l'hymne de Méhul. Les plumets blancs et rouges



Le Cid, 4e ACTE, 2e TABLEAU
D'après la maquette du décor. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

des musiciens de la Garde de Paris oscillent, là-bas, comme des champs de marguerites et de coquelicots. Chose curieuse, des fronts se signent



Le Cid. — DON DIÈGUE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

sur le passage du corbillard. Un vieil ouvrier fait le signe de la croix. Une femme s'agenouille. Nous entrons, par un mouvement tournant, dans le boulevard Saint-Michel. La voie, plus large, donne au défilé un aspect plus grandiose encore et tous les fronts se découvrent quand, devant le Luxembourg, nous apercevons la statue de Victor Hugo improvisée : — Hugo assis et pensif, le Hugo des *Contemplations*.

Puis, là-bas, au bout de la rue Soufflot, par une ascension triomphale, c'est le Panthéon drapé de noir avec ses deux trépieds géants envoyant au vent leurs flammes vertes. Il y a là tout un peuple. Au premier rang, des enfants dont les petites mains applaudissent le poète des petits. La percée de la rue Saint-Jacques avec ses hautes maisons, ses vieux balcons de fer forgé, est un coin extraordinaire. Et nous nous retournons pour voir déboucher, sur cette large rue, le noir corbillard, simple et saisissant : tous les fronts se découvrent. Une clameur le suit, le précède, l'enveloppe comme d'une acclamation.

Et, du haut des marches du Panthéon semées, jonchées de couronnes, c'est une émotion sans pareille que celle qui nous saisit lorsque nous apercevons, dans le flamboiement de ce soleil de juin, les drapeaux, les couronnes, les bannières, ce cortège triomphal ! Toute notre jeunesse tient comme enfermée dans cette place. Voici l'École de droit et, en face, la mairie où nous allions au-

trefois — oui, debout, là — lire, affichés sur la muraille, les feuilletons dramatiques de Gautier et les romans de Dumas, le *Chasseur de Sauvagine*, où vous aviez votre part, je crois, mon bon Cherville. A l'horizon, avec leurs floraisons printanières, leurs verdures fraîches, les arbres du Luxembourg et sous le catafalque orné d'un drapeau tricolore voilé de deuil — lui — le grand mort dormant, au milieu de cette tempête d'enthousiasme, de son dernier sommeil.

JULES CLARETIE.

(*La Vie à Paris.*)



Le Cid. — RODRIGUE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

L'Affaire Marchandon.

(18 avril.)

L'ENQUÊTE ouverte sur l'assassinat de la rue de Sèze continue.

Dans la pensée des magistrats instructeurs, le vol a dû accompagner le crime. La victime, Mme Cornet, n'avait au doigt qu'une bague antinévralgique et non son alliance, ainsi qu'on l'a dit à tort. Quoi qu'il en soit, on ne peut encore se rendre compte de ce qui a été volé.

Le Cid. — CHIMÈNE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

En tout cas, l'assassin, s'il a dérobé des valeurs, n'a pu s'emparer des bijoux de Mme Cornet, pour la plupart ornés de brillants d'un grand prix. Une amie de la victime était venue en effet hier dans la matinée, et a indiqué au juge d'instruction un placard secret où la vieille dame avait coutume de placer ses bijoux.

Dans la salle à manger se trouve un buffet à glace garni d'un service en argent massif ciselé de Pondichéry, ainsi qu'un grand nombre de boîtes renfermant des couverts en argent ; aucun de ces objets n'a été volé.

La fuite de Henry Martin, le valet de chambre nouvellement engagé par Mme Cornet, rend cet



Édouard de RESZKÉ
Dans le rôle de MARCEL, des *Huguenots*.
Né à Varsovie en 1856, M. Édouard de Reszké débuta en Italie en 1876 et à l'Opéra de Paris en 1885.



Mademoiselle CALVÉ
Née à Madrid en 1864, débuta à Bruxelles en 1882, et au Théâtre-Italien de Paris en 1884.



Paradoxe, gagnant du grand-prix de Paris en 1885
Monté par F. Archer.
[illegible]

noir, d'un pantalon gris, d'un chapeau de feutre et de bottines.

A quatre heures, il sortit pour aller [illegible] un habit; son absence fut de courte durée, car il aida la cuisinière à mettre le couvert et à sept heures il servit Mme Cornet.

C'était l'habitude chez Mme Cornet que tous les domestiques montassent se coucher à neuf heures. [illegible] elle rentrait dans sa chambre; la bonne monta avant-hier soir la première et le valet de chambre quelques minutes après.

C'est à ce moment que l'on suppose que Henry Martin a dû se cacher dans le cabinet de toilette de Mme Cornet.

L'assassin, après avoir accompli son crime, a enfermé à double tour sa victime dans la chambre et en a emporté la clef en prenant la fuite.

La bouteille de vin à demi vidée et les deux verres, de même que la croisée ouverte sur la rue de Sèze, tout cela n'avait été fait que pour dépister la justice.

Henry Martin, dont le véritable nom est Marchandon, été arrêté à huit heures, à Compiègne, chez sa maîtresse. Cette dernière a été également mise en état d'arrestation.

individu évidemment suspect, et les agents de la Sûreté le recherchent activement.

M. Kuehn a interrogé la logeuse chez laquelle il demeurait et il a constaté que Henry Martin s'était fait inscrire sous le nom d'Alexandre Michel; il prétendait auprès de la logeuse avoir occupé de fort belles places et avoir été notamment valet de chambre du comte de Beaufort-Hautpoul; cela est tout à fait inexact.

C'est le 13 de ce mois que Henry Martin, l'assassin présumé de Mme Cornet, est allé s'inscrire au bureau de placement de la rue Delaborde : il produisit un certificat constatant qu'il avait servi comme valet de chambre chez le capitaine Bretteville, à Lyon; de plus, il dit avoir fait une année de service dans l'infanterie.

Henry Martin est entré en place chez Mme Cornet le 15, à deux heures de l'après-midi. Il devait recevoir quatre-vingts francs par mois. Comme par fatalité, c'est le seul domestique qui convint à Mme Cornet, sur une trentaine qu'on lui avait présentés, « *parce que*, disait-elle, *il était propre et avait un air honnête et intelligent.* »

A son entrée en place, Henry Martin était habillé d'un veston



LA MODE EN 1885
D'après le *Journal des Demoiselles*
(Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1885

Janvier.

2. — Arrestation de Carret, complice de Gamahut, dans l'assassinat commis le 27 novembre 1884, à Grenelle, sur la personne de Mme veuve Ballerich, mère d'un commissaire de police et d'un officier de paix.
3. — Démission du général Campenon, ministre de la guerre.
4. — Manifestation au Père-Lachaise sur la tombe de Blanqui.
8. — Procès de Mme Clovis Hugues qui, défendue par Me Gatineau, est acquittée. Mais elle est condamnée à payer 2,000 francs de dommages-intérêts au père de Morin.
11. — Création d'une nouvelle Société, les Antidéistes.
13. — Démission de François Coppée de la place de secrétaire de l'Académie française.
16. — Inauguration des avertisseurs d'incendie.
22. — Procès des anarchistes.
26. — Fête de nuit sur le lac du Bois de Boulogne. Le dégel survient le lendemain. — Troubles à la Sorbonne. M. Caro est sifflé pendant la durée de son cours.

Février.

2. — Le Conseil municipal décide que les femmes pourront être admises comme internes dans les hôpitaux.
4. — Ouverture du Concours agricole au Palais de l'Industrie.
15. — Installation des tubes pneumatiques pour la levée des lettres en dernière heure.
17. — Vol de 800,000 francs de bijoux chez Lévy, avenue de l'Opéra. Les voleurs restent inconnus.
26. — Manifestation à la maison de Victor Hugo à l'occasion de son 83e anniversaire.

Mars.

11. — Bal des « Incohérents » au Palais Vivienne; M. Reymond figure avec un costume mi-amour, mi-habit noir, avec un nez éclairé à la lumière électrique.
26. — Mlle Van Zandt, de l'Opéra-Comique, donne sa démission après avoir été sifflée dans quatre représentations successives de *Lakmé*.
29. — Vive émotion dans Paris à la nouvelle de la défaite de Lang-Son.
30. — Séance tumultueuse à la Chambre. Jules Ferry donne sa démission à la suite de la dépêche de Lang-Son.
31. — Vote par la Chambre d'un crédit de 50 millions pour les opérations du Tonkin.

Avril.

7. — Nouveau ministère : H. Brisson, justice et présidence du Conseil; de Freycinet, affaires étrangères; Allain-Targé, intérieur; Campenon, guerre; Galiber, marine et colonies.
10. — Installation d'une buvette à la Bourse.
15. — Faillite de Léon Alfassa. Il laisse un déficit de 10 millions.
16. — Assassinat de Mme Cornet, par **Marchandon**.
24. — Exécution de Gamahut.
25. — Démission de M. Camescasse, préfet de police. Il est remplacé par **M. Gragnon**.
30. — Jour de vernissage au Salon.

Mai.

9. — Panique au théâtre de Belleville; le feu prend à l'orchestre pendant une représentation. Il est aussitôt éteint et le spectacle continue.
17. — Première représentation populaire à l'Opéra.
19. — Inauguration de l'Exposition d'horticulture.
22. — M. Michelin est nommé président du Conseil municipal. — Mort de Victor Hugo.
24. — Troubles au Père-Lachaise à l'occasion de l'anniversaire de la Commune.


CARRIÈS
Sculpteur (1846-1894).


AMIRAL PEYRON
(1823-1892.)


DE MOUY
Diplomate
(Né en 1834).


BARON DE HIRSCH
Financier.
(1831-1896.)


RUPRICH ROBERT
Architecte.
(1820-1887.)


PRINCE DE GALLES
(Né en 1841).

31. — Translation du cercueil de Victor Hugo sous l'Arc de Triomphe.

Juin.

1er. — Obsèques nationales de Victor Hugo.
8. — Accident, rue de Rome : l'essieu d'un omnibus casse. Douze personnes sont blessées.
13. — Condamnation à mort de Pel.
15. — Obsèques de M. Bégis, léguant sa fortune au préfet de la Seine Poubelle, à condition qu'il donnera 2 francs à chaque pauvre qui suivra le convoi.
28. — Fête aux Buttes-Chaumont au profit de la Caisse des Écoles. Violent orage qui détruit une partie du quai Montebello.

Juillet.

1er. — Arrivée de l'ambassade marocaine à Paris.
10. — Cassation du procès **Pel**.
14. — Fête nationale. Nombreux accidents provoqués par le tir de pétards.
30. — Vote par la Chambre des députés de crédits pour Madagascar.

Août.

1er. — Distribution des prix de la Faculté de droit de Paris.
10. — Double exécution de Gaspard et de Marchandon. Pour la première fois, ces deux exécutions ne se font pas simultanément.
14. — **Pel** est condamné aux travaux forcés à perpétuité.
24. — Messe à Saint-François-Xavier à l'occasion de l'anniversaire du comte de Chambord.
26. — Arrivée à Paris de la reine Isabelle d'Espagne.
28. — Obsèques de l'amiral **Courbet** (mort au Tonkin) aux Invalides.

Septembre.

20. — Fête de gymnastique au Palais-Royal, au profit d'œuvres de bienfaisance.
22. — Arrivée à Paris du prince Prisdang, ministre plénipotentiaire de Siam.
25. — Arrivée à Paris d'une ambassade birmane.
27. — Promenade annuelle des « Admirateurs du beau sexe ».

Octobre.

12. — Réunion à l'Hôtel Continental de la colonie hispano-américaine pour fêter la découverte de l'Amérique.
20. — Visite officielle au Président de la République du chevalier de **Cuers**, envoyé extraordinaire des Pays-Bas.
22. — Jules Claretie est nommé directeur de la Comédie-Française.
29. — Attentat de **Mariotti** contre M. de Freycinet.

Novembre.

4. — Ouverture de la session du Conseil municipal.
7. — Séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.
11. — Ouverture de la session parlementaire.
24. — Non-lieu rendu en faveur de **Mariotti**, qui est enfermé dans une maison de fous.
28. — Explosion, quai des Tournelles, chez le distillateur **Joanne**. Vingt-huit personnes sont blessées.

Décembre.

2. — Arrivée à Paris de l'ambassadeur de Chine, Hsu-King-Tchang.
6. — Maxime Lisbonne donne, dans la *Taverne des Forçats*, un déjeuner à trois mille pauvres diables.
8. — Duel de Labruyère, du *Cri du Peuple*, et de Lissagaray, de *la Bataille*.
21. — La crue de la Seine est terminée.
29. — Démission du ministère Brisson. M. de Freycinet est chargé de former un nouveau cabinet.

Monuments et Fondations.

Installation du nouveau *Tribunal de commerce* (21 janvier).

Inauguration de *la Liberté éclairant le monde*, statue de Bartholdi (12 mai). — Inauguration, quai Malaquais, de la statue de *Voltaire* (14 juillet). — Pose de la première pierre de la nouvelle Sorbonne (3 août). — Inauguration, au Père-Lachaise, de la statue de *Blanqui* (9 août). — Inauguration, au cimetière Montmartre, du monument de *Victor Massé*, par **Ch. Garnier** (15 octobre).

Laïcisation de l'hospice d'Ivry et de l'hôpital Cochin.

Le dompteur *Pezon* s'érige, de son vivant, un monument au Père-Lachaise.

La vie de la rue.

Premier concours de natation entre femmes à la piscine de la rue Château-Landon (10 février). — Inauguration du gymnase municipal, rue Japy (12 février). — Première course de lévriers au Champ-de-Mars (5 mai). — Exposition canine au Cours-la-Reine. — *Taverne des Forçats*, rue des Martyrs. — *Le Chat Noir* s'installe rue de Laval.

La fanfare de la Presse fait sa première sortie et se rend chez Victor Hugo (1er janvier).

Tirage de la *loterie des Arts décoratifs*. Le gros lot (500.000 fr.) est gagné par un jardinier de Montrouge.

Le Pont-Neuf ment à sa vieille réputation de solidité. Un de ses piliers s'affaisse (17 décembre).

Chien-Caillou (Rodolphe Bresdin), un type parisien popularisé par Champfleury, meurt à Sèvres.

Mise en service des avertisseurs d'incendie.

Vente des meubles de Sarah-Bernhardt. (Cette vente ne produit rien.)

Succès chorégraphiques de *Grille-d'Égout* et de *la Goulue*.

Les Soudanais des *Folies-Vivienne*, faute de succès, sont mis sur le pavé et mendient dans Paris. On les expulse pour les rapatrier.

Les escrimeurs viennois aux *Folies-Bergère*.

Meeting des affamés place de l'Opéra (1er avril).

Les camelots des boulevards crient des publications pornographiques et sont arrêtés par la police.

Bal des *Incohérents*.

Réouverture de l'*Hippodrome*.

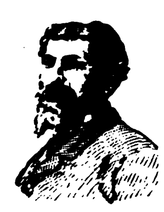
La maison Dufayel promène sur les boulevards et au Bois de Boulogne les *admirateurs du beau sexe*.

La vie littéraire.

Andrieux : *Souvenirs d'un préfet de police*, publiés par le journal *la Ligue*. — **L. d'Hérisson d'Irisson** : *Le Livret d'un officier d'ordonnance*. — **Paul Bourget** : *Sensations d'Italie*, — *Les déliquescences d'Adoré Floupette*. — **Philibert Audebrand** : *Mémoires*. — **Emile Zola** : *La joie de vivre*. — **Edmond de Goncourt** : *Chérie*. — **Jean Richepin** : *La Mer*. — **Charles Valois** : *Le docteur André*. — **Ernest Renan** : *Nouvelles études d'histoire religieuse*. — Conférence de **Louis Ganderax** sur *les Parisiennes*. — Disparition de *la Presse*. — *Le Matin* suspend la publication de *l'Epuisé*, roman d'**Alexandre Hepp** que les lecteurs trouvent trop risqué. — **Monselet** est obligé de vendre sa bibliothèque. — Organisation du syndicat de reportage. — Élection du bureau de la *Société des gens de lettres*; Jules Claretie est nommé président.

Beaux-Arts.

Premier grand-prix de Rome : A. Axitelle. Premier second grand-prix : Thomas. Deuxième second grand-prix : J.-J.-A. Cholet. — Ouverture de l'Exposition des pastellistes français. — Vente de la collection du baron Beurnonville; elle produit 148,296 francs et avait coûté 5 millions. — Ouverture à l'École des beaux-arts de l'exposition de Bastien-Lepage.



DUEZ
Peintre (1843-1896).



GAILLARD
Peintre (1834-1887).



GUY DE MAUPASSANT
Littérateur.
(1850-1893.)



CAMBON
Diplomate (Né en 1843).



HENRY BECQUE
Auteur dramatique.
(1837-1900.)



COMMANDANT LEBEL
(Né en 1855.)

Salon. Peinture : Médaille d'honneur, Bouguereau.

Sculpture : Pas de médaille d'honneur.

Exposition des œuvres d'Eva Gonzalès (grand succès), de l'*Union des femmes peintres et sculpteurs*, des œuvres de J.-J. Tissot (*la Vie du Christ*), des Portraits du siècle, des œuvres de Gustave Doré.

Le musée du Luxembourg est fermé pour être réinstallé dans l'Orangerie.

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 23 septembre. *Denise*, 4 actes, d'Alexandre Dumas fils. — Débuts de Laugier dans *Tartufe*. — *Socrate et sa femme*, de Théodore de Banville.

Opéra. — 12 janvier. *Tabarin*, 2 actes, paroles de P. Ferrier, musique de E. Pessard (succès). — Rentrée de Mme Fidès-Devriès dans *Faust*. — 21 janvier. Début de Caylus dans *Aïda*. — 4 février. Débuts d'E. de Reské dans *Faust*. — 13 avril. Début d'Ibos dans *la Favorite*. — *Sigurd*, 4 actes, musique de Reyer. — 12 juin. Début de Gresse dans *les Huguenots*; début de Duc dans le rôle d'*Arnold*, de *Guillaume Tell*. — 21 septembre. *Le Cid*, 4 actes, de d'Ennery, Gallet et Blau, musique de Massenet.

Opéra-Comique. — 23 février. *Diana*, 3 actes, musique de Paladilhe. — Mlle Van Zandt est sifflée dans trois représentations de *Lakmé*. — 1er septembre. *Le Pré-aux-Clercs*, musique d'Herold. — *Le Chevalier Jean*, de Jonquières.

Odéon. — *Wenceslas* (réouverture). — *La Maison des deux Barbeaux*, 3 actes, d'A. Theuriet et de Lyon. — 4 février. *Henriette Maréchal*, drame en 3 actes, d'Ed. et J. de Goncourt (reprise). — *L'Arlésienne*, de A. Daudet, musique de Bizet (reprise, succès). — *Conte d'Avril*, de A. Dorchain (succès). — *Les Jacobites*, de François Coppée. Début de Mme Segond-Weber (grand succès).

Ambigu. — *Pierre Pascal*, drame en 3 actes, de Mme Lionel de Chabrillan.

Renaissance. — *La Parisienne*, 3 actes, d'H. Becque. — 7 février. *Lequel?* comédie en 3 actes, d'Armand Chaulieu et H. Feugères.

Palais-Royal. — 25 avril. *Cherchons Papa*, 3 actes, de M. Ordonneau. Reprise du *Train de plaisir*.

Nouveautés. — *La Vie mondaine*, 4 actes, de Najac et Ferrier, musique de Lecoq.

Vaudeville. — *Georgette*, de Sardou (succès).

Gymnase. — *Sapho*, d'A. Daudet et Belot.

Variétés. — Reprise de *la Femme à Papa* et de *la Cigale*.

Porte-Saint-Martin. — *Marion Delorme*, de Victor Hugo (première représentation à ce théâtre), avec Sarah-Bernhardt, Marais, Garnier, Berton et Dumaine.

Les morts de l'année.

Mme Amable Tastu (11 janvier). — **Ed. About** (16 janvier). — **Félix Clément**, compositeur (23 janvier). — **Dupuy de Lôme** (1er février). — **Du Sommerard** (4 février). — **Vallès** (14 février). — **Élise Petit**, de l'Odéon (24 février). — **Charles Deslys**, romancier (13 mars). — **L. Beauvallet**, auteur dramatique (22 mars). — **Ruggieri**, artificier (27 mars). — **André Gill**, caricaturiste (4 mai). — **Parade**, du Vaudeville, et **Barré**, de l'Opéra-Comique (5 mai). — **Gibiat**, directeur du *Constitutionnel* (7 mai). — **De Neuville**, peintre (19 mai). — **Victor Hugo** (22 mai). — **Cournet et Amouroux**, anciens membres de la Commune (23 mai). — **Magne**, architecte (25 juillet). — **Milne-Edwards** (30 juillet). — **Pascal Duprat** (19 août). — **J. Godard**, aéronaute (4 septembre). — **Émile Perrin**, directeur de la Comédie-Française (8 octobre). — **Lepaute**, horloger (30 novembre). — **Th. Labrouste**, architecte (3 décembre). — **Baron de Hirsch** (9 décembre). — **Amaury Duval** (30 décembre).



MONSEIGNEUR GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS
Sur son lit de mort. — D'après un dessin de G. LAVERGNE.
(Bibliothèque Nationale.)

expérience publique de son ballon à air surchauffé, la *Dynamiteuse des airs;* le carrousel militaire du Champ-de-Mars, et la représentation, si parisienne, que le cirque Molier offre aux demi-mondaines, pour les consoler sans doute de la mort tragique de tant de membres de leur confrérie. En juin, la fête des Fleurs. Le 30 août, la première journée des fêtes du centenaire de Chevreul.

Quelques inaugurations se mêlent à ces divertissements : l'inauguration du Musée de sculpture comparée, au Trocadéro; celle du Cercle national des armées de terre et de mer que le public appellera, pour simplifier, Cercle militaire, et enfin, le 1er octobre, celle des travaux de l'Exposition de 1889.

Dans les lettres et les sciences, deux événements d'une grande importance : le duc d'Aumale donne à l'Institut, devenu ainsi un des plus riches propriétaires de France, le domaine de Chantilly; la fondation d'un Institut Pasteur par voie de souscription publique est décidée.

Le livre de l'année, livre de bataille et d'ardente conviction, qui semble écrit avec la pointe d'une épée, c'est *la France juive*, d'Édouard Drumont. L'antisémitisme, vieux comme le monde, a trouvé son prophète, mais ce prophète est aussi un soldat. Il se bat, avec un courage que personne ne conteste, contre Arthur Meyer qui inaugure — nous sommes dans l'année des inaugurations — un nouveau genre d'escrime, l'escrime de la main gauche. Il est blessé au visage par Charles Laurent. L'homme, vaillamment, défend le livre, et le livre, comme l'auteur, y gagnent une prodigieuse popularité.

Pendant qu'autour de *la France juive* se forment d'irréconciliables partis et se croisent les polémiques, un humble concierge de la rue de Babylone meurt tranquillement et sans bruit. Il a été immortalisé par Balzac et probablement ne s'en doute pas. Il s'appelle Z. Marcas.

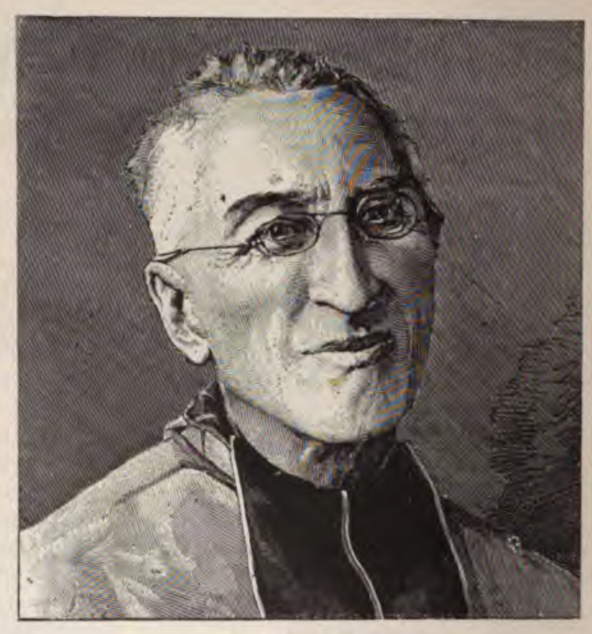
La réception de Ludovic Halévy à l'Académie française par Pailleron a permis à un public d'élite de savourer tout ce que la langue parisienne a de plus fin et de plus délicat. — Mais voilà qu'un nouvel idiome arrive de l'étranger. C'est le Volapuck, qui annonce et fait prévoir les futures réformes de l'orthographe.

Au théâtre, les deux principaux succès de l'année sont *Patrie*, par Sardou et Émile Paladilhe, à l'Opéra, et *le Fils de Porthos*, drame historique de Paul Mahalin, à l'Ambigu.

Les faiseurs de pièces se trouvent quelque peu déroutés. Un filou qui a préféré garder l'anonyme — sans doute un vaudevilliste facétieux ou un jeune auteur vindicatif — a volé, à la sortie du Vaudeville, le 11 mai, la montre qui marquait le mieux l'heure du succès, la montre sur laquelle se réglait l'art dramatique, la montre de Francisque Sarcey.

Heureusement le Nouveau-Cirque avait déjà été inauguré, dans les premiers jours de février.

A côté des théâtres officiels s'ouvrent des scènes secondaires, très secondaires, où l'art



MONSEIGNEUR RICHARD, ARCHEVÊQUE DE PARIS
Dessiné par VUILLIER, d'après une photographie de LIÉBERT.
(Bibliothèque Nationale.)

et le patriotisme servent de prétexte à des exhibitions d'un goût douteux.

Le colonel Lisbonne, entraîné par ses instincts belliqueux, fait jouer aux Folies-Rambuteau, le 9 janvier, un vaudeville qui par malheur est de lui, un vaudeville intitulé : *En joue : feu!* Et pendant la représentation les garçons servent, habillés en rois de France. Cette revanche de la Commune est interdite par la police.

Quelques mois plus tard, le propriétaire d'un établissement de la rue Cujas transforme le tableau d'Alfred de Neuville, *les Dernières Cartouches*, en enseigne de brasserie. Les étudiants protestent et le tableau est couvert d'un voile. Les verseuses que l'on avait cru bon de déguiser en cantinières revêtent, à la satisfaction générale, un costume un peu moins patriotique.

Un établissement d'un autre genre soulève également des protestations mais moins bruyantes : c'est le Salon des Refusés, autour duquel se forme bientôt une nouvelle catégorie de mécontents, les peintres qui ont été refusés au Salon des Refusés.



SAVORGNAN DE BRAZZA

Médaillon gravé par Ringel d'Illzach.

(Collection de *l'Art*.)

Il ne leur reste qu'un dernier asile, l'Exposition des Incohérents, à l'Eden, dont le succès est très vif. Remarquons, sans en être trop surpris, que la vogue, dans le cours de cette année, ne s'attache guère qu'à des étrangers.

Le Hongrois Munkaczy exhibe avec un remarquable talent de metteur en scène sa dernière œuvre, *la Mort de Mozart*. Le tableau est éclairé par des réflecteurs sur une sorte de théâtre, tandis qu'un chœur exécute le *Requiem* de Mozart avec accompagnement d'orgue. Cette association de la peinture et de la musique attire une foule de visiteurs.

Le grand musicien Liszt, Hongrois lui aussi, est reçu triomphalement. Il est présenté au président de la République et on donne un banquet en son honneur au *Lion d'or*.

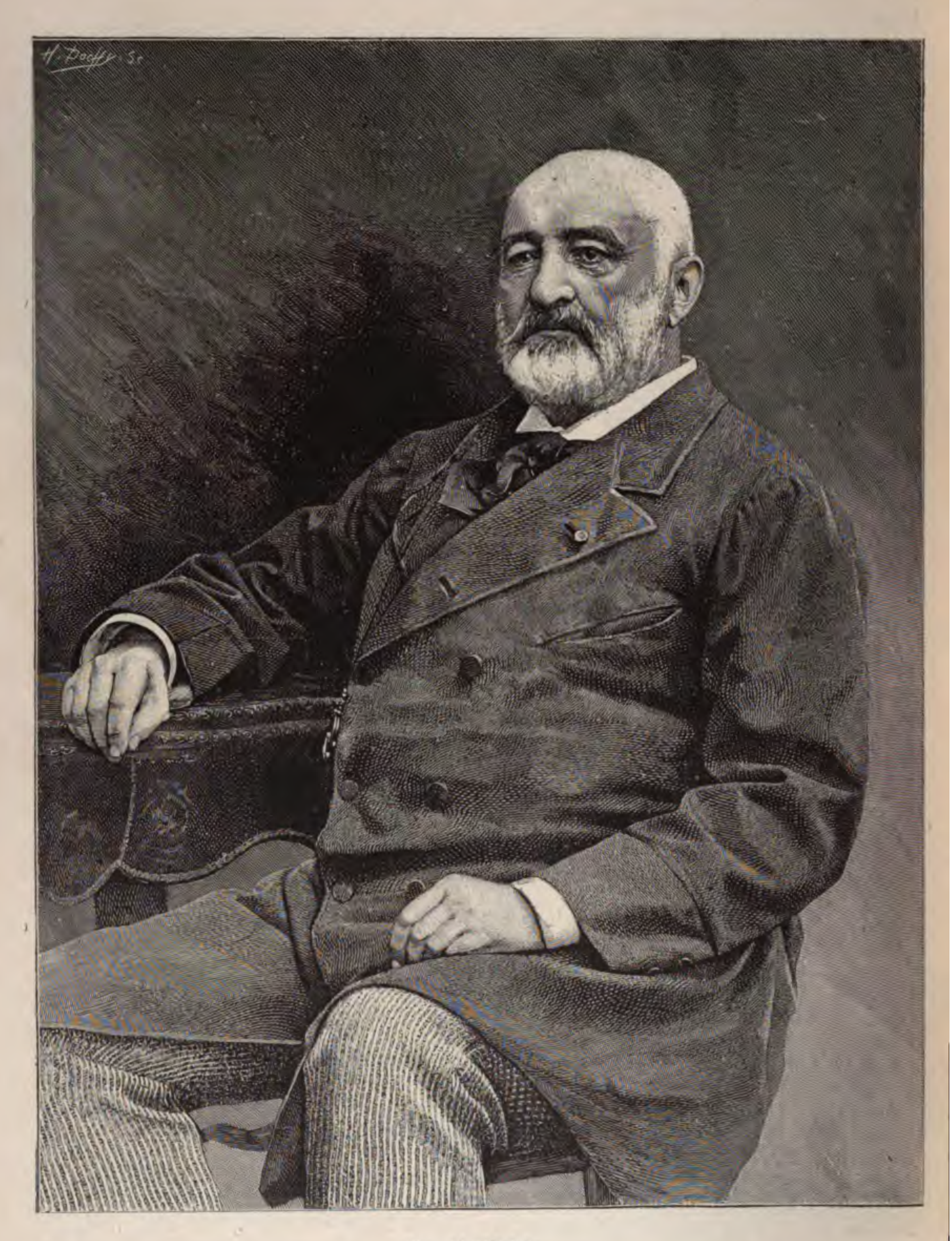
Le dompteur Seeth, du Cirque-d'Hiver, arrive de Norvège et les jeûneurs Succi et Merlatti d'Italie, comme si le nombre de ceux qui jeûnent à Paris sans le vouloir n'était pas déjà assez grand, font courir vieux et jeunes.

Ce sont également des étrangers que le physicien Wilden au Châtelet et l'illusionniste Buatier de Kolta à l'Eden-Théâtre. Celui-ci, alors que tant de gens dans le cours de cette année ont cru devoir tuer leurs femmes, se borne tranquillement à escamoter la sienne.

Je ne vois guère que le bigame d'Alfortville, Lecouty, qui essaye de soutenir l'honneur national — puissamment aidé, il est vrai, par une femme de lettres et d'épée, la redoutable Mme Astié de Valsayre, qui, en apprenant l'arrivée prochaine à Paris de la maréchale Booth, de l'Armée du Salut, la menace d'un duel. Paris espère que cette joie lui sera donnée de voir ces deux héroïnes se battre, la poitrine découverte, les cheveux flottants, au pistolet ou au revolver d'ordonnance, à l'épée ou au sabre de cavalerie; mais la maréchale recule, malgré ses longs états de service, et l'affaire se termine, sans effusion de sang, par une victoire morale de la France.

Ainsi, dans cette année typique, la note gaie se mêle au tragique, le drame le plus terrible à la plus extravagante fantaisie. Prado et Lecouty représentent les deux théories opposées sur le féminisme : l'une qui *tranche* les difficultés, l'autre qui préfère la conciliation. Le colonel Lisbonne complète le peintre Munkaczy, autre comédien. Sans Mme Astié de Valsayre, la maréchale Booth risquerait de ne pas être appréciée à sa valeur. Et par là cette année qui donne une si vive image de la vie parisienne forme un tout harmonieux.

Henri d'Almeras.



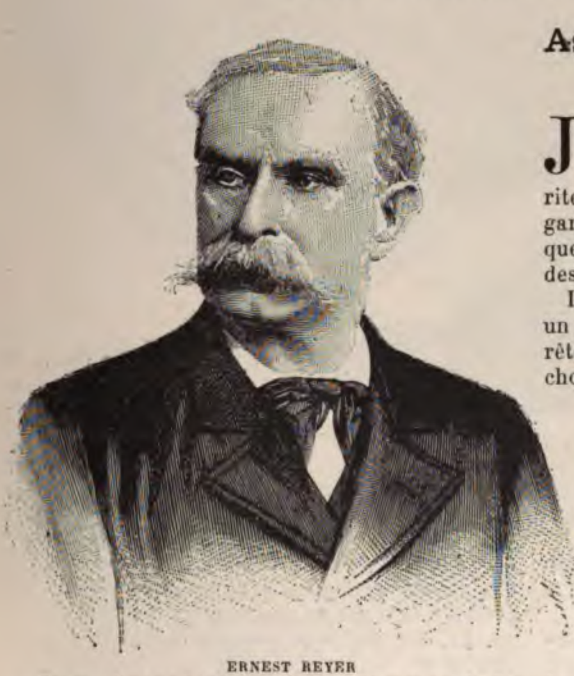
M ALPHAND

Directeur des travaux de Paris, directeur des travaux de l'Exposition de 1889.
Gravure de M. Dochy, d'après la photographie de M. Appert. — (Bibliothèque Nationale.)



LA SOUPE DU MATIN
Dessin de Norbert GŒNEUTTE, d'après son tableau. — (Collection de *l'Art*.)

LES ÉCHOS DE PARIS



ERNEST REYER
Compositeur, né à Marseille en 1823, auteur de *Sigurd* et de *Salammbô*, membre de l'Académie des Beaux-Arts.
Dessiné d'après une photographie de DUPONT.
(Bibliothèque Nationale.)

Assassinat du préfet de l'Eure.

(13 janvier.)

JEUDI soir, à neuf heures, le conducteur d'un train de marchandises venant de Paris, en passant par Maisons-Laffitte, sortit de sa guérite et fit un signe incompréhensible au chef de gare, qui se trouvait sur le quai, en lui criant quelques mots qui se perdirent dans le roulement des wagons.

Le chef de gare crut d'abord qu'il était arrivé un accident au train, mais, ne le voyant pas s'arrêter, il supposa alors qu'il se passait quelque chose d'anormal sur la voie.

La ligne du chemin de fer traverse la Seine, à un demi-kilomètre environ de Maisons-Laffitte, sur deux points successifs que franchissent deux bras du fleuve, lesquels entourent une île assez grande. Un lampiste, envoyé à la découverte, traversa le pont situé du côté de Maisons-Laffitte sans rien remarquer d'extraordinaire; mais, arrivé au pont établi du côté de Paris, il aperçut un corps humain étendu dans l'entre-voie : ce corps était couché sur le côté droit, le bras droit derrière le dos, le pantalon retroussé jusqu'au genou.

Effrayé, le lampiste revint sur le pont et rendit compte de sa découverte. Le chef de

gare fit prévenir la gendarmerie et un médecin. On ramena le corps à la gare où on le déposa dans un petit magasin situé en face de la station.

La dépêche suivante fut immédiatement envoyée au chef de la gare Saint-Lazare :

Trouvé en face du kilomètre 16, sur le pont du grand bras de la Seine, à neuf heures, le cadavre d'une personne qui a été reconnue pour être M. Barrême, préfet de l'Eure.

Le cadavre était celui d'un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, portant des moustaches et des favoris noirs.

Il était vêtu d'un costume noir et enveloppé d'une pelisse de loutre. Un mouchoir de cotonnade grossière, à carreaux blancs, lui bandait les yeux et était fortement serré derrière le crâne. Ce mouchoir porte l'initiale V.

Il n'appartenait pas à la victime.

Le visage du mort était taché du sang qui coulait d'une blessure cachée sous le mouchoir qui bandait les yeux.

Dans les poches du mort on a trouvé :

1° Une carte de circulation de la Compagnie de l'Ouest ;

2° Une enveloppe non décachetée, mais légèrement déchirée sur un coin et contenant 500 francs en billets de banque ;

3° Un porte-monnaie renfermant 37 fr. 50 en menue monnaie.

On n'a trouvé ni portefeuille ni montre.

Ce sont deux gendarmes de la brigade de Saint-Germain, assistés du docteur Lick, qui ont procédé aux premières constatations.

Le docteur Lick a remarqué que le cadavre portait à la tempe gauche une plaie produite par une balle de revolver de petit calibre, qui a pénétré dans la tête à une profondeur de dix centimètres ; le projectile ayant atteint le cerveau, M. Barrême a dû être foudroyé.

A l'occiput, la victime était atteinte également d'une blessure de trois centimètres de longueur, et qui pouvait avoir été produite soit par un instrument tranchant, soit par le choc de la tête contre la glace du compartiment.

Il y a eu probablement lutte, car une partie de l'épaule de la pelisse était arrachée.

La jaquette noire dont était vêtue la victime était restée boutonnée.

ALEXANDRE DUMAS FILS
Dessin de RINGEL D'ILLZACH,
d'après le médaillon en bronze gravé par lui.
(Collection de *l'Art*.)

Chose singulière : on a remarqué que le gilet était déchiré ; de plus, la chemise était légèrement tachée de sang.

C'est par le train de six heures cinquante-cinq minutes du soir, qui n'a pas d'arrêt entre Paris et Mantes, que M. Barrême avait quitté Paris.

Deux minutes avant le départ du train, le contrôleur monta dans le compartiment de première classe où se trouvait M. Barrême pour vérifier les billets.

Le préfet de l'Eure n'était pas seul : il avait en face de lui, à droite, dans un coin, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu très correctement et parfaitement ganté.

Dix minutes avant le départ, deux individus demandèrent à l'employé qui examine les billets à l'entrée de la salle d'attente si le préfet de l'Eure était monté en wagon. L'employé répondit qu'il ignorait si M. Barrême était dans le train qui allait partir, mais qu'ils pouvaient s'en assurer eux-mêmes en allant sur le quai avec un billet qu'on leur donna.

Les deux individus, dont l'un paraissait avoir une cinquantaine d'années et l'autre de trente-cinq à quarante ans, revinrent quelques instants après et rendirent, en le remerciant, les tickets à l'employé.

Plusieurs employés de la gare Saint-Lazare ont déclaré qu'ils ont vu un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, ayant une barbe grisonnante, vêtu d'un long pardessus de couleur foncée, coiffé d'un chapeau de feutre à bords plats, converser un instant sur le quai d'embarquement avec M. Barrême.

Cet homme, après avoir quitté le préfet de l'Eure, sortit et alla prendre un billet au guichet ; puis il revint et monta dans un wagon.

Au moment où le train arrivait, jeudi soir, en gare de Mantes, un homme dont le signalement correspond avec celui de l'individu qui avait causé avec M. Barrême, descendit à contre-voie.



LAMARTINE

Statue de Marquet de Vasselot, érigée à Passy, le 7 juillet 1886. — Dessin d'après nature. (Bibliothèque Nationale.)

Un employé lui ayant fait des observations à ce sujet, l'homme lui aurait répondu :

— Je me suis trompé. On ne vient pas tous les jours à Mantes !

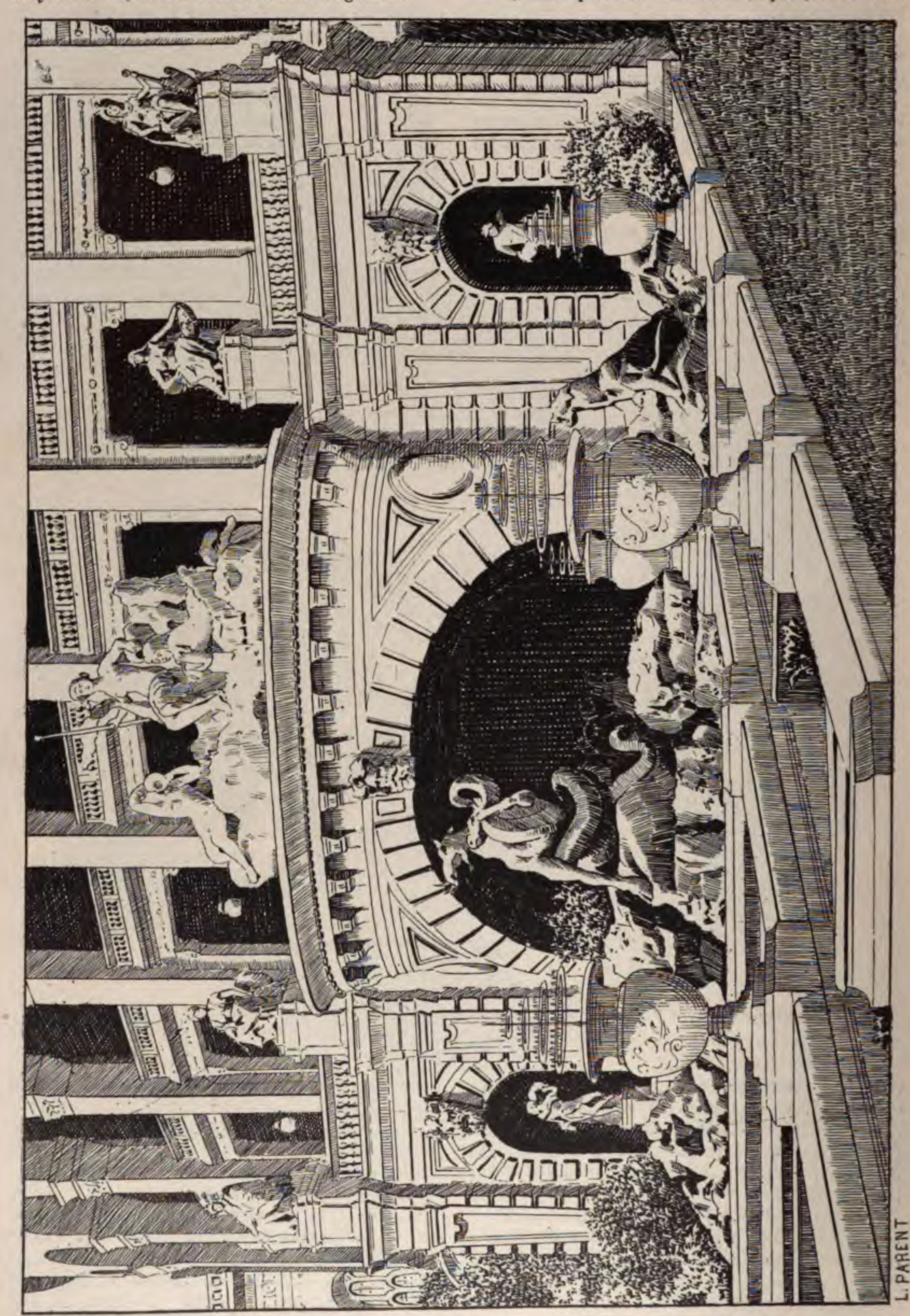
Et il disparut.

On ne sait pas ce qu'il est devenu.

Il a été remarqué ensuite par deux jeunes filles qui se trouvaient à la gare de Mantes, et qui l'ont vu parcourir plusieurs fois les rues de la ville. Il se retournait d'instant en instant et jetait de rapides regards de tous côtés.

Les billets de banque et les autres objets trouvés sur le corps de la victime font supposer que le

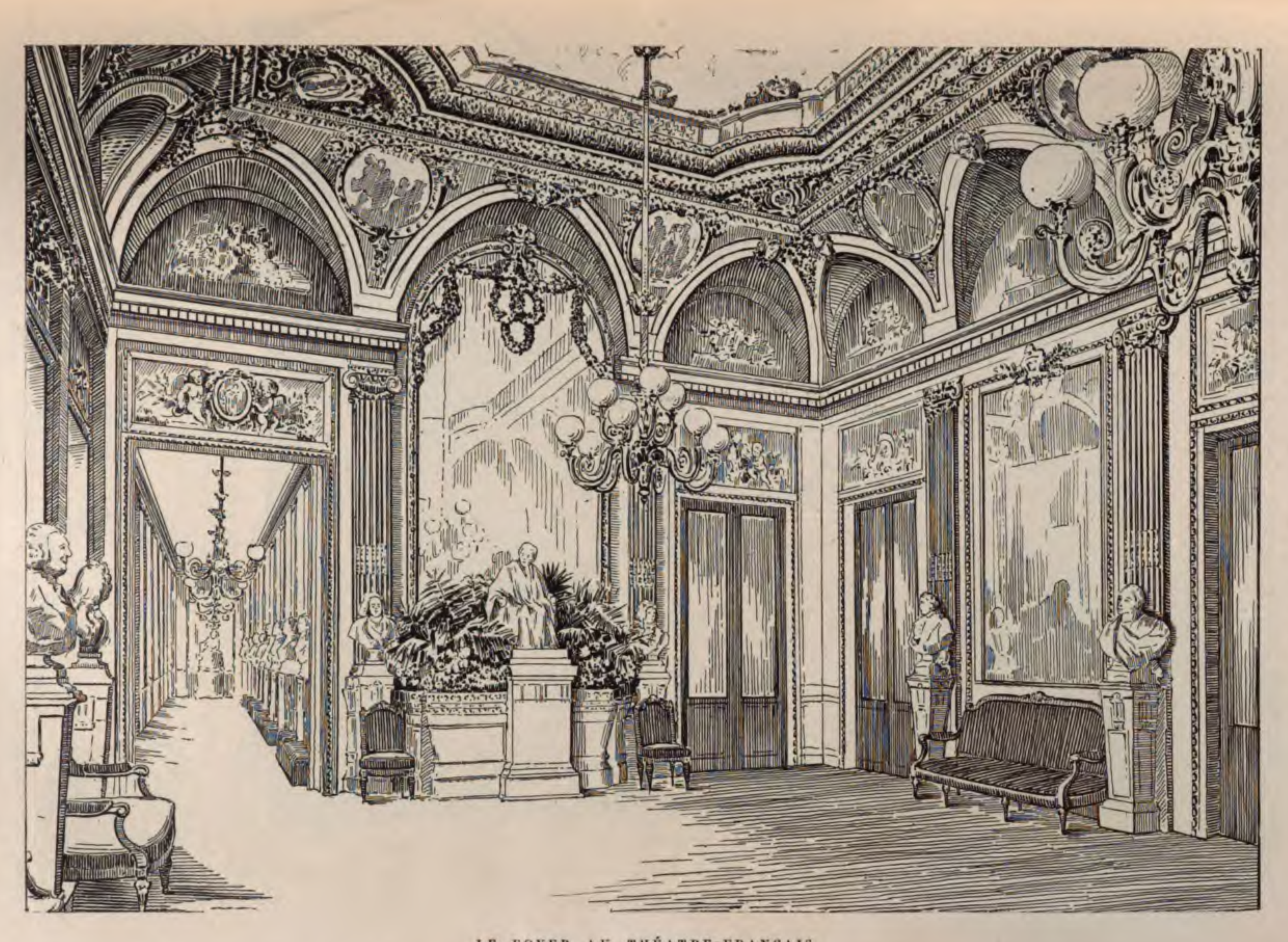
vol n'a pas été le mobile du crime. M. Barrême, croyons-nous, a été victime d'une vengeance.



LA CASCADE DU TROCADÉRO

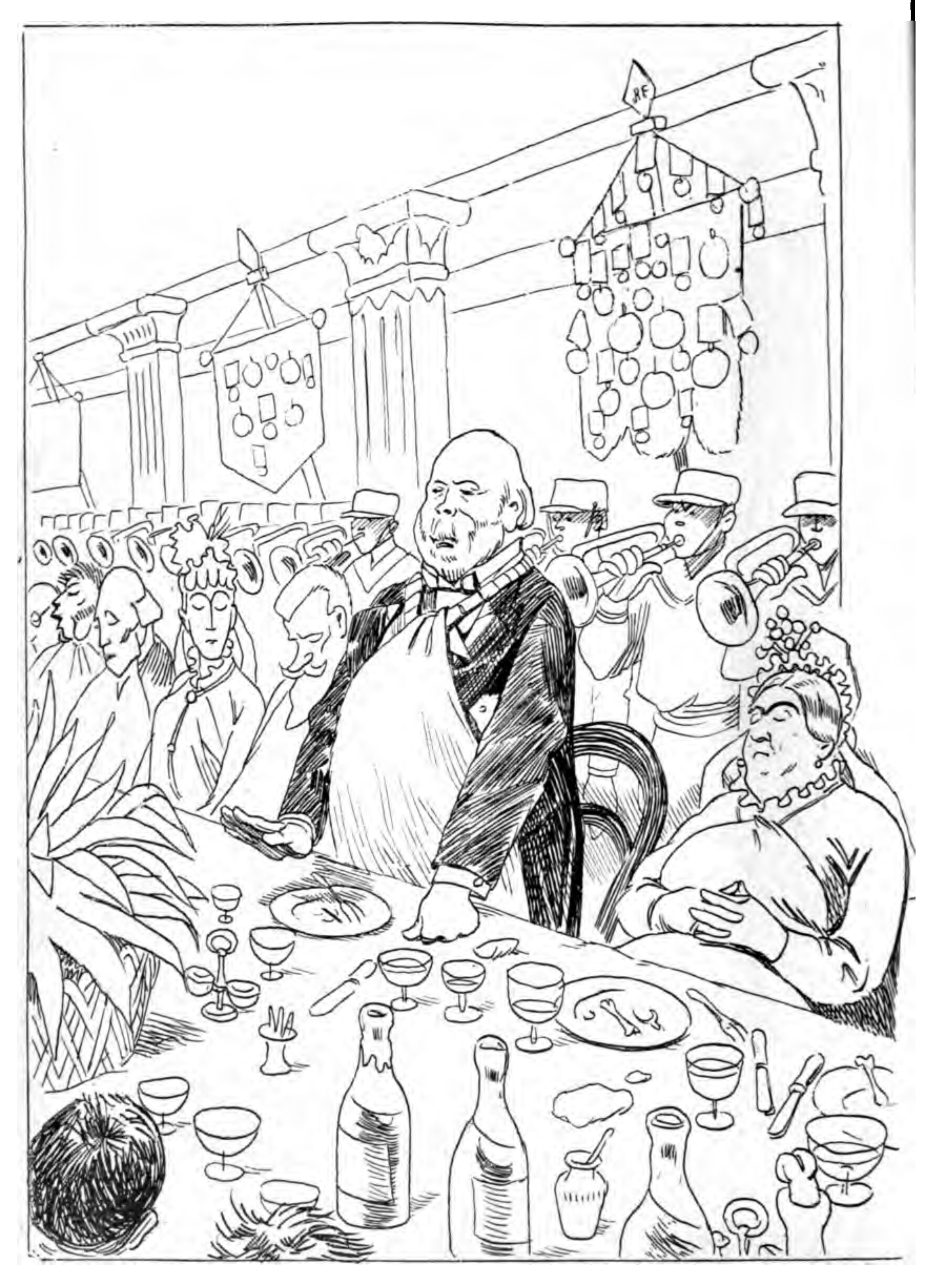
Dessiné d'après nature, par L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

Cette dernière supposition semble d'autant plus admissible qu'il est presque prouvé que l'auteur de l'assassinat était connu de M. Barrême, puisque — si, ainsi que tout semble l'indiquer, c'est bien l'individu remarqué à la gare de Paris et à la gare de Mantes — il a causé tranquillement avec



LE FOYER AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

Dessin d'après nature, par L. PARENT — (Collection Charles Simond.)



UN BANQUET PRÉSIDENTIEL
Caricature de CARAN D'ACHE.

sa victime et est monté avec elle dans le même compartiment.

Dans ce cas, la montre n'aurait été enlevée à M. Barrême que pour égarer les recherches de la justice.

Une enquête est ouverte (1).

vains cynégétiques, M. de la Rüe, ex-inspecteur des forêts.

Nous empruntons à son mémoire le passage suivant:

« Chez tous les peuples, les plus sauvages comme les plus civilisés, on emploie à la guerre le cheval, le mulet, l'éléphant, le chameau, le pigeon. Les services rendus par ces animaux sont incalculables, et on ne pourrait même pas s'en passer : comment se fait-il que le chien, si remarquable par son flair, soit resté jusqu'à présent sans emploi dans les armées?

« Tous les chiens sans exception sont plus ou moins intelligents ; leurs aptitudes sont d'autant plus apparentes qu'on s'est appliqué à les développer dans tel ou tel sens.

« Au Tonkin, où nous faisions une guerre de sur-



CLAUDE NOMMÉ EMPEREUR

Prix de Rome, Grand-Prix de peinture en 1886. — Tableau de M. LEBAYLE.
(École des Beaux-Arts.)

Les Chiens.

(19 février.)

Il vient d'être proposé au ministre de la guerre d'employer deux ou trois chiens par régiment : ces animaux, bien dressés, serviraient à porter des dépêches en temps de guerre.

Cette proposition est du doyen de nos écri-

(1) Cette enquête n'a jamais abouti, et l'assassin du préfet de l'Eure est resté parfaitement inconnu.

prises et d'embûches par excellence. de tels animaux auraient été acceptés volontiers par nos braves soldats.

« A l'affaire de Bac-Lé, le lieutenant Bailly, chef du service télégraphique, partit à neuf heures avec quinze soldats d'escorte pour aller porter des dépêches au général Millot. Rien de plus sublime que l'odyssée de ces soldats héroïques !

« Dans la nuit noire, au milieu de broussailles dont chaque touffe cache un danger, la petite troupe se mit en marche, allant à la mort presque certaine. Ceux qui les regardaient partir leur criaient adieu, n'espérant plus les revoir jamais.....

« Et dire que ces importantes dépêches auraient pu parvenir plus sûrement et plus vite, sans danger pour personne, au général Millot, en les attachant tout simplement au cou d'un chien ! »

. . . .

Celui qui comprend l'utilité du chien, c'est le nommé Edouard Rainot : il ne s'en sert pas



PARIS NOUVEAU. — LA RUE LAMARK
Photographie et dessin de L. PARENT.
(Collection Ch. Simond.)
Contourne le côté nord de la Butte Montmartre et conduit, par une pente douce, au parvis de l'église du Sacré-Cœur.



Minting, gagnant du grand-prix de Paris en 1886, Monté par F. ARCHER. — (Collection *Auteuil-Longchamp*.)

comme porteur de dépêches, mais il sait l'employer de manière que l'animal gagne non seulement sa vie, mais encore celle de son maître.

Edouard Rainot est un petit saltimbanque.

Il réclamait hier devant le tribunal de la Seine des dommages-intérêts à un charretier nommé Séguret.

Voici un passage de l'interrogatoire :

LE PRÉSIDENT. — Exposez votre plaintes. Vous pouvez parler. Mais, d'abord, qu'avez-vous dans ce sac ?

Le président désigne du doigt un sac de coutil que le plaignant a posé à côté de lui et qui par moment s'agite bizarrement.

LE PLAIGNANT. — C'est Pitch.

LE PRÉSIDENT. — Si vous ne parlez pas le français, nous pouvons vous donner un interprète.

LE PLAIGNANT. — Je comprends très bien le français et je le parle aussi. Ce que j'ai dans mon sac, c'est Pitch.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que c'est que Pitch ?

LE PLAIGNANT. — C'est mon chien ! (*Rires.*)

LE PRÉSIDENT. — Vous auriez pu le laisser dehors et ne pas entrer à l'audience avec lui.

LE PLAIGNANT. — Que le tribunal se rassure, mon chien ne troublera pas l'audience ; et puis c'est un bon camarade dont je ne puis me séparer : il m'aide à gagner ma vie. C'est un chien savant, si je ne l'avais pas avec moi je ne pourrais pas m'expliquer.



LE VIEUX PARIS. — VIEILLES MAISONS, RUE DU MONT-CENIS
Photographie et dessin de L. PARENT.
(Collection Ch. Simond.)
Cette rue est une des plus pittoresques du vieux Montmartre et les envahissements du modernisme l'ont en partie respectée.

LE PRÉSIDENT. — C'est bon! Continuez; dites au tribunal comment les faits se sont passés.

LE PLAIGNANT. — Je passais le 16 novembre dernier sur le pont de Neuilly pour me rendre à Puteaux où je devais donner une séance de prestidigitation. Je conduisais mon âne qui traînait ma charrette, renfermant mes artistes et mon matériel. Je tenais ma gauche, parce qu'à droite j'entendais le cornet d'un tramway venant derrière moi.

A ce moment, je rencontre le tombereau de ce monsieur qui voulait passer sur ma droite. Toutes les personnes qui se trouvaient là criaient au charretier de s'arrêter. Il fit comme s'il n'entendait pas et continua son chemin. Quelques minutes après, il accrochait ma voiture qu'il culbutait. Tout le monde est tombé, l'âne aussi, mes artistes et Pitch avec eux. C'est là le plus grave : la chute lui a occasionné un transport passager au cerveau, si bien que pendant trois jours il ne se souvenait plus de ce que je lui avais appris. Vous allez pouvoir du reste vous en rendre compte.

Le plaignant se met alors en devoir d'ouvrir son sac.

LE PRÉSIDENT. — Laissez donc votre chien tranquille!

LE PLAIGNANT. — Oh! il n'y a aucun danger.

Ce disant, et malgré les instances du président, le jeune saltimbanque, avec un soin touchant, sort de son sac le fameux Pitch revêtu d'un costume émaillé de scintillantes paillettes et coiffé d'une petite calotte de turco.

Le chien se place aussitôt à côté de son maître sur le banc de la partie civile et fait le beau, face au tribunal.

LE PRÉSIDENT. — Vous auriez mieux fait de laisser votre chien dans son sac.

LE PLAIGNANT. — Voyez comme il est sage! (*On rit.*)

Le tribunal a condamné le charretier à 100 francs d'amende et 1,200 francs de dommages-intérêts.

On voit que ce brave Pitch a de la valeur, même aux yeux des juges!

Exécution de Kœnig.

CRIME DU CHAMP-DE-MARS

(9 avril.)

A quatre heures et demie, M. Beauquesne est entré dans la cellule de Forget pour lui annoncer que sa condamnation à mort venait d'être commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Forget ne comprenait pas d'abord; il croyait au contraire qu'on venait l'avertir de son exécution.

— Je suis prêt! je suis prêt! répétait-il courageusement.

— C'est votre grâce que je vous apporte, lui répéta le directeur.

— Ah! fit-il avec stupéfaction... Ma grâce... Oh! merci!...

Puis il resta sans prononcer une parole jusqu'à la sortie du directeur.

Plus tard, quand on l'a fait passer de la cellule des condamnés à mort dans celle des condamnés aux travaux forcés à perpétuité, il n'était pas encore revenu de la surprise que lui causait la commutation de sa peine.



COUTEAU DE CHASSE

Fer ciselé avec parties or.

Dessins de DAMMOUSE, exécutés pour S. A. le grand-duc Wladimir, par la maison Fauré-Lepage.



LE VIEUX PARIS

FONTAINE DE LA RUE DE GRENELLE

Photographie et dessin de L. Parent.

(Collection Ch. Simond.)

Cette fontaine fut commencée en 1739 et terminée en 1745. C'est la plus belle œuvre de l'architecte et sculpteur Edme Bouchardon et le monument le plus parfait en ce genre que nous ait laissé le dix-huitième siècle. Les trois statues du centre représentent la Ville de Paris assise entre la Seine et la Marne.



LE VIEUX PARIS

RUE DES SAINTS-PÈRES, Nos 52-56.

Photographie et dessin de L. Parent.

(Collection Ch. Simond.)

Le n° 52 est l'ancien hôtel de Villars; le 56, orné d'un portique Louis XIV à colonnes ioniennes, est l'hôtel de Cossé-Brissac.



LE VIEUX PARIS

RUE DES CANETTES, N° 18.

Photographie et dessin de L. Parent.

(Collection Ch. Simond.)

Cette maison a conservé l'enseigne en pierre sculptée du dix-septième siècle, représentant de petites canes, qui a donné son nom à la rue, laquelle s'appelait autrefois rue Neuve-Saint-Sulpice.



LE VIEUX PARIS

HÔTEL RUE GARANCIÈRE, N° 8.

Photographie et dessin de L. Parent.

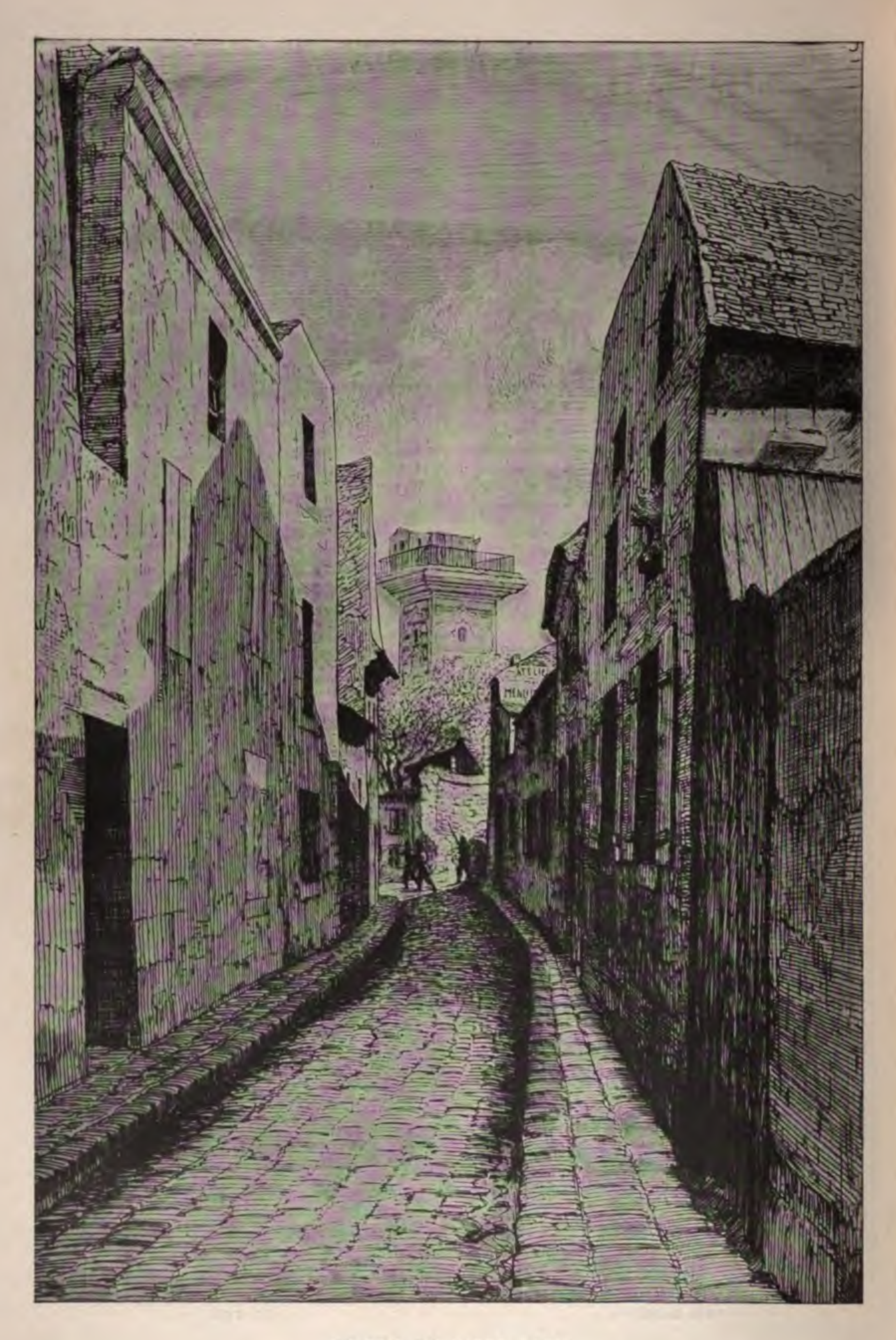
(Collection Ch. Simond.)

Cet hôtel fut construit sous Louis XIII par l'architecte de Robelin pour René de Rieux, évêque de Laon; c'est sur un théâtre dressé dans la cour de cet hôtel, alors propriété de la présidente Du Gué, que débuta Adrienne Lecouvreur. L'hôtel est aujourd'hui occupé par la librairie Plon.



LE CAFÉ LE THÉ

Décoration du salon du glacier de l'Opéra.
Dessin d'après nature de L. PARENT. — (Collection Ch. Simond.)



UN COIN DU VIEUX PARIS

D'après une estampe sans légende. — (Collection G. Hartmann.)



UNE CELLULE A LA CONCIERGERIE
D'après une estampe.
(Collection G. Hartmann.)

C'est à cinq heures moins dix minutes que M. Beauquesne est entré dans la cellule de Kœnig pour l'avertir qu'il devait se préparer à mourir.

Kœnig, qui avait dormi tranquillement toute la nuit, se réveilla en ,se frottant les yeux et regarda avec ahurissement le directeur de la prison.

— Mon pauvre ami, lui dit M. Beauquesne, votre pourvoi est rejeté. Il faut vous préparer à mourir.

Kœnig eut une surprise contraire à celle éprouvée par Forget; il croyait, lui, qu'on venait lui annoncer sa grâce.

Subitement il devint horriblement pâle et s'écria en tremblant et en versant des larmes :

— Non! non! je ne veux pas mourir! Je suis innocent! Grâce! Je n'ai pas mérité la mort!

Il ajouta.

— Allons! puisqu'il le faut, je me lève... je veux bien... Mais c'est pitoyable!... mourir si jeune... Enfin, allons-y!

Et il se laissa glisser du lit.

A ce moment il parla de sa mère.

— Pauvre mère!... Heureusement elle ne sera pas là... Tant mieux!

A la vue du bourreau et de ses aides, il recula épouvanté et ne voulut pas se laisser approcher. Un des aides le prit alors brusquement par le bras et le maintint pendant que les autres lui faisaient la funèbre toilette.

— C'est pitoyable, disait-il, qu'on me fasse mourir! Ce n'est pas moi qui ai tué!.. Je ne veux pas... laissez-moi... Voilà la justice aujourd'hui!

Et comme M. Taylor, chef de la Sûreté, lui demandait s'il avait des révélations à faire, il répondit :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... Je suis innocent!... Non!... Je ne veux rien dire.

Il parla cependant encore de son complice Forget, disant que c'était lui le vrai coupable.

Dès que le bourreau et ses aides vinrent le prendre, son désespoir alla en augmentant. Lorsqu'il parut à la porte de la prison, il était défaillant, livide.

La foule qui, à ce moment, était maintenue à l'entrée de la place, fit entendre quelques cris.

Kœnig, toujours criant et pleurant, se laissa embrasser deux fois par l'abbé Faure; puis il fut jeté et maintenu avec peine sur la bascule.

Les aides durent faire de grands efforts pour maintenir le supplicié immobile, pendant que Deibler, le bourreau, cherchait à faire jouer le sinistre couteau. A l'instant où il atteignait enfin le couteau, Kœnig fit un soubresaut violent et on entendit encore ses cris au moment où le couteau se détachait. Parmi la foule, l'impression d'horreur était considérable.

L'inhumation eut lieu au cimetière d'Ivry. Le corps a été enterré de suite, la Faculté de médecine ne l'ayant pas réclamé pour des expériences, comme lors des précédentes exécutions.

Anonyme.



LA CHAPELLE DE LA CONCIERGERIE
D'après une estampe. — (Collection G. Hartmann.)

La question des Princes.

A l'occasion du mariage de sa fille Marie-Amélie-Louise-Hélène d'Orléans avec le prince royal Charles de Portugal, le comte de Paris avait donné une grande fête à l'hôtel Galliéra, sa résidence ordinaire à Paris. A cette fête avaient été conviés les ambassadeurs étrangers. Le parti républicain s'émut : il considéra que le prétendant avait agi comme un souverain régnant.

Sur la proposition de Paul Bert, la Chambre vota une pension aux blessés de février 1848 : c'était la première escarmouche. Quelques jours plus tard, le gouvernement déposa un projet de loi ayant pour but de l'autoriser à interdire le territoire de la République aux membres des familles ayant régné en France. La commission nommée par la Chambre des députés pour examiner le projet alla plus loin, et, par l'organe de son rapporteur, M. Camille Pelletan, proposa l'expulsion pure et simple de tous les membres des familles princières. Au cours de la discussion, Madier de Montjau rappela les souvenirs de 1848 ; il signala les périls que faisait courir à la République la propagande royaliste couvrant la France de placards où le comte de Paris était désigné comme étant « le Roi », où l'on représentait le duc d'Aumale, vainqueur de la smala, et le duc de Chartres (Robert le Fort) combattant sur un champ de bataille. L'excellent questeur ajouta cette phrase restée célèbre : « Il faut nous débarrasser de ce qui nous gêne. » Les républicains ne furent pas unanimes. Quelques-uns, comme MM. Anatole de la Forge, Henry Maret, Frédéric Passy, mettant au-dessus de tout le respect du principe de liberté, s'opposérent à toute mesure qui pourrait être considérée comme arbitraire. M. de Freycinet, président du Conseil, insista surtout sur l'importance de la manifestation de l'hôtel Galliéra.

SAINT-GERMAIN
Artiste dramatique
D'après une photographie. — (Cliché de Paul Roger.)

« Un gouvernement sérieux, dit-il, qui a la prétention d'être respecté au-dedans et au dehors, ne doit pas laisser douter de lui-même. Nous ne voulons pas laisser établir cette fiction que les représentants des gouvernements étrangers seront conviés alternativement à aller dans le domaine de la République et dans un domaine latéral qui s'établirait à côté avec la prétention de constituer un gouvernement. »

Le 11 juin, la Chambre adopta, par 315 voix contre 232, un amendement présenté par M. Brousse et auquel s'était rallié le gouvernement. Ce projet édictait les dispositions suivantes :

Article 1er. — Le territoire de la République française est et demeure interdit aux chefs des familles ayant régné sur la France et à leurs héritiers directs dans l'ordre de primogéniture...

. . . .

Art. 3. — Celui qui, en violation de la loi, sera trouvé en France, en Algérie ou dans les colonies, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans. A l'expiration de sa peine, il sera conduit à la frontière.

Art. 4. — Les membres de ces familles ne pourront faire partie des armées de terre et de mer et ne pourront exercer aucune fonction politique et aucun mandat électif.

Le 22 juin, le Sénat ratifia la loi par 141 voix contre 107, malgré l'opinion émise avec vigueur, de MM. Jules Simon et Léon Renault. Le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, qui était malade, s'était fait porter au Luxembourg afin d'apporter son vote républicain.

Dès que la loi fut promulguée, le prince Napoléon partit pour Genève ; son fils aîné, le prince Victor, aller s'installer à Bruxelles ; quant au comte de Paris, abandonnant son superbe château d'Eu, il traversa le détroit et fixa sa résidence en Angleterre.

Par décret du président de la République, et en exécution de la loi, les membres des familles Bonaparte et Bourbon-d'Orléans qui avaient des grades dans l'armée, furent immédiatement rayés des cadres...

Le plus célèbre des princes frappés par cette mesure était le général duc d'Aumale, qui crut devoir protester. Le 11 juillet, il écrivit au président de la République une lettre dans laquelle il lui reprochait de « toucher à la charte de l'armée ». « Les grades militaires, disait-il en terminant, sont au-dessus de votre atteinte, et je reste le général Henri d'Orléans. »

Immédiatement le Conseil des ministres décréta l'expulsion du duc d'Aumale.

Dans la séance du Sénat, en date du 13 juillet, M. Keller interpella le gouvernement. Le général Boulanger, ministre de la guerre, lui répondit. Il ne dénia pas que, légalement, le grade fût la propriété personnelle de l'officier, mais il ajouta que c'était à la condition que le grade eût été obtenu *conformément à la loi*. Or, le duc d'Aumale, sous-lieutenant à quinze ans et général à vingt et un, n'avait pas obtenu son grade selon les conditions déterminées par la loi française « en passant par une école militaire ou en ayant conquis ses grades, sac au dos, dans le rang ».

Le duc d'Aumale n'a pas tenu rigueur à son pays, puisque nous venons d'apprendre que l'une des clauses de son testament lègue le château de Chantilly à l'Institut de France.

Anonyme.

Evasion de M. Artaud-Haussmann.

(28 septembre.)

Arrêté le 2 février dernier, à la suite de sa tentative d'assassinat, à l'Hôtel du Louvre, sur M. de Montauzan, le baron Artaud-Haussmann, soumis à un examen médical, avait été déclaré irresponsable et interné à l'asile Sainte-Anne. De là, après quelques semaines de séjour, il était passé à Charenton où on lui avait donné un appartement particulier. Il recevait de nombreuses visites, parmi lesquelles, au début de son séjour à l'asile, celle de sa sœur, Mme de Courcelles.

On crut s'apercevoir, au bout de quelque temps, que cette dame machinait avec le baron des projets de fuite. Le directeur lui interdit formellement l'entrée de l'asile. Une correspondance quotidienne commença alors entre le baron et sa sœur, qui vint se fixer à Thiais, près de Choisy-le-Roi, dans un petit pavillon dépendant d'une maison de santé et d'hydrothérapie, « l'Oasis des Dames, » dirigée par Mme Berthier.

Le baron Artaud avait la permission de faire chaque semaine une promenade en voiture. Mardi dernier, il manifesta le désir d'aller à Thiais, rendre visite à Mme Berthier qui est une amie de sa famille. Il monta dans une voiture découverte, sous la surveillance de deux gardiens dont l'un remplissait les fonctions de cocher. La veille, Mme Artaud avait écrit à Mme de Courcelles pour la prévenir de son arrivée. Pendant la durée du trajet, le baron se montra très gai, causant avec une grande liberté d'esprit. A l'arrivée à « l'Oasis des Dames », il n'y avait plus que le cocher et M. Artaud; le second gardien avait disparu.

M. Artaud fut conduit dans le salon de réception pendant que le cocher était invité à se rafraîchir à l'office.

Le baron, après avoir causé un moment avec plusieurs dames qui se trouvaient là, feignant tout à coup d'être pris de coliques, demanda où étaient les cabinets d'aisances. On lui indiqua ceux qui sont situés au fond de la cour. M. Ar-

PAULIN MÉNIER
Artiste dramatique
D'après une photographie. — (Cliché de Camus.)



HECTOR BERLIOZ

Dessin de Ch.-E. Wilson. — D'après la statue d'Alfred Lenoir.

taud s'engagea donc dans le couloir qui conduit dans la cour, laissant sur un fauteuil du salon son pardessus, sa canne et son chapeau, ferma en passant la porte des water-closets, et, au lieu d'y entrer, se sauva par une porte latérale, qui débouche dans une petite rue du village, où quelques voisins se rappellent l'avoir vu passer.

Au bout de quelques minutes, on s'inquiéta de l'absence prolongée du baron. Mme Berthier se décida à aller voir si le baron n'était pas indisposé. On ne répondit pas. Mme Berthier ouvrit et ne trouva personne.

On prévint immédiatement le gardien, on courut dans toutes les directions; mais le baron avait disparu.

Pendant la matinée qui a précédé l'évasion de M. Artaud, un homme étranger au pays, de grande taille et vêtu d'un complet gris, avait été remarqué circulant autour de « l'Oasis des Dames ». Au moment de la fuite, il se promenait dans une petite allée d'ormeaux qui conduit au pavillon de Mme de Courcelles.

Après quelques recherches infructueuses, le gardien revint à Charenton annoncer la fâcheuse nouvelle.

De l'asile on envoya aussitôt un employé au commissaire de police de Choisy-le-Roi, qui n'eut connaissance de l'évasion qu'à dix heures.

Une battue fut organisée le lendemain dans le pays, mais on ne trouva aucune trace du baron.

On suppose qu'il a dû se cacher pendant l'après-midi, et prendre dans la nuit le train de Lyon à la gare de Villeneuve-Saint-Georges.

Un cocher de Choisy-le-Roi, qui habite une maison en dehors du village, fut réveillé, vers onze heures du soir, par deux individus qui frappaient à coups redoublés à sa porte. Il vint ouvrir et se trouva en présence de deux étrangers qui lui offrirent dix francs s'il voulait les conduire rapidement à la gare de Villeneuve-Saint-Georges. Ce cocher n'a pu donner qu'un signalement incomplet des deux voyageurs nocturnes : il se rappelle pourtant que l'un d'eux était de grande taille et avait un complet gris.

Depuis son internement à Charenton, M. Artaud-Haussmann avait tenté de s'évader plusieurs fois : après sa fuite, on a trouvé dans son appartement plusieurs lettres de Mme de Courcelles qui parlent d'une fuite prochaine, et un plan très complet d'évasion, écrit de la main du baron.

Mme de Courcelles est rentrée le lendemain matin à « l'Oasis des Dames », où on lui a appris l'évasion de son frère. On suppose que le baron est passé en Suisse.

Anonyme.



LA MODE EN 1886

D'après le *Journal des Demoiselles.*
(Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1886

Janvier.

3. — Manifestation au Père-Lachaise sur la tombe de Blanqui, à l'occasion de l'anniversaire de sa mort.
5. — Arrivée à Paris de M. Savorgnan de Brazza.
7. — Nouveau ministère : de Freycinet, présidence du Conseil et affaires étrangères; intérieur : Sarrien; guerre : général Boulanger; Lockroy, commerce.
8. — Arrivée à Paris du roi Louis de Bavière.
11. — Condamnation à mort de **Barbier**, pour assassinat d'un employé de l'Assistance publique, M. Maton.
12. — **M. Floquet** est réélu président de la Chambre.
13. — Assassinat de **M. Barrême**, préfet de l'Eure.
14. —Le président de la République gracie tous les condamnés politiques. Louise Michel et Kropotkine sont mis en liberté. Protestations de Louise Michel. — Une nommée Marie Aguétant est assassinée, rue Caumartin, par un individu qui reste inconnu.
17. — Incendies à la mairie du sixième arrondissement et au café Félix, gare Saint-Lazare.
20. — Mme Sarrante est nommée médecin suppléant à l'Opéra.
26. — Manifestation des étudiants contre l'admission des femmes comme internes dans les hôpitaux.

Février.

2. — Le baron Artaud-Haussmann tente d'assassiner, à l'Hôtel du Louvre, M. de Montauzan, en lui tirant deux coups de revolver; il est arrêté et enfermé dans une maison de santé.
7. — Elections municipales partielles.
8. — La Chambre ayant rejeté la proposition d'amnistie, M. H. Rochefort donne sa démission de député.
10. — Condamnation à mort de **Kœnig et Forget**, de la « Bande du Champ-de-Mars ».
11. — Election à l'Académie française de Leconte de Lisle, Léon Say et Ed. Hervé.
12. — Départ de **Paul Bert** pour le Tonkin.

Mars.

1er. — M. Pasteur fait connaître les résultats de sa méthode de préservation de la rage après morsure.
5. — Un anarchiste nommé Gallo lance à la Bourse un flacon contenant une matière explosible. Il n'y a aucun blessé; Gallo est arrêté.

Avril.

8. — Exécution à Paris de Kœnig.
19. — Troubles au quartier Latin où un industriel avait exposé un tableau patriotique, *les Dernières Cartouches*, de A. de Neuville, dans une « brasserie ».
24. — Duel A. Meyer-Drumont. M. Drumont est blessé.

Mai.

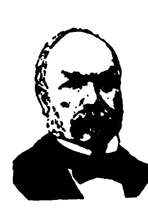
5. — Tentative de révolte à la prison de la grande Roquette. Le calme est vite rétabli.
10. — Emprunt national de 500 millions. Il est couvert 21 fois. — Ouverture du Salon des Refusés.
13. — Dépression barométrique extraordinaire. Il faut remonter au 6 mai 1807 pour constater pareille chose. — Manifestation contre M. Chatin, directeur de l'Ecole de pharmacie. L'Ecole est fermée.
30. — Distribution des prix des sauveteurs de la Seine. Le grand diplôme d'honneur est décerné à **Pasteur.**

Juin.

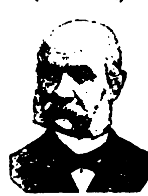
23. — Le *Journal officiel* promulgue la loi d'expulsion contre les prétendants.
29. — A la suite d'un blâme que lui inflige le général Boulanger, ministre de la guerre, le général Saussier, gouverneur de Paris, donne sa démission.

Juillet.

2. — Le général Saussier retire sa démission.
3. — Le Conseil municipal vote un projet de chemin de fer métropolitain.
4. — Rentrée à Paris des artilleur revenant de faire la campagne du Tonkin.
8. — Mort de **Mgr Guibert**, archevêque de Paris. Il est remplacé par son coadjuteur, **Mgr Richard.**



CAMILLE ROUSSET
Historien.
(1821-1892.)



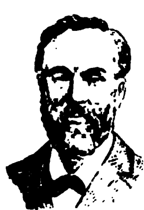
PAUL JANET
Philosophe.
(1823-1899.)



GILBERT DUPREZ
Chanteur (1806-1896).



AMIRAL ROSAMEL
Homme politique.
(Né en 1833.)



LAVASTRE JEUNE
Peintre décorateur.



MADAME BOUCICAUT
(1816-1887).

9. — Un nommé Capus, atteint d'aliénation mentale, tire, à la Chambre, un coup de revolver qui ne blesse personne. — La Chambre vote la suppression des passages à niveau sur le chemin de fer de Ceinture.
11. — Le duc d'Aumale écrit au ministre de la guerre pour protester contre la décision qui l'a rayé des cadres de l'armée.
13. — Décret prononçant l'expulsion du duc d'Aumale. — Violents débats à la Chambre des députés. On vote l'affichage du discours du général Boulanger.
14. — Fête nationale. — Des députations de l'armée du Tonkin assistent à la revue de Longchamps.
23. — Nouvelle révolte à la prison de la Roquette.

Août.

3. — Effondrement du tunnel de Montrouge.— Emission du Panama.
4. — Découverte à Montrouge d'une femme coupée en morceaux.
15. — Interpellation au Sénat au sujet de l'expulsion du duc d'Aumale. — Gallo, l'anarchiste qui a tiré, le 5 mars, des coups de revolver à la Bourse, est condamné à 20 ans de travaux forcés.
16. — Punch offert au cercle militaire aux officiers de l'armée du Tonkin. — Ovations au général Boulanger. — Obsèques de Mgr Guibert.
17. — Duel Boulanger-Lareinty.
28. — Le Président de la République reçoit en audience solennelle le prince Karamoko, troisième fils de Samory.
30. — Fêtes du centenaire de **Chevreul.**

Septembre.

11. — Réorganisation du service de la Sûreté par M. Gragnon, préfet de police.
21. — Évasion à Charenton du baron Artaud-Haussmann.

Octobre.

1er. — Premier coup de pioche donné au Champ-de-Mars en vue de l'Exposition de 1889.
3. — Arrivée à Paris du roi de Grèce, Georges Ier.
4. — Exécution de Frey, dit *Pas-de-Chance*, et de Rivière, qui avaient assassiné, le 28 mars dernier, la veuve Deshayes.
5. — Vol et tentative d'incendie chez Mlle Madeleine Lemaire, peintre. Les malfaiteurs sont arrêtés quelques jours après. (Le chef de la bande, un nommé Duval, fut condamné à mort en 1887.)
7. — M. Goblet accepte la démission de Coquelin aîné de la Comédie-Française, à partir du 1er mars 1887.
17. — Une véritable tempête s'abat sur Paris. Elle dure quarante-huit heures.
27. — Laïcisation des hôpitaux Necker et de l'Enfant-Jésus (hôpital des Enfants-Malades).

Novembre.

4. — M. Millaud, sénateur du Rhône, est nommé ministre des travaux publics. M. Cazelles, préfet des Bouches-du-Rhône, directeur de l'Assistance publique.
7. — Arrestation de Mlle de Sombreuil qui, expulsée de France à la suite de ses démêlés avec M. Vergoin, député, y était revenue sans autorisation. (Elle fut condamnée à un mois de prison.)
14. — Fête de gymnastique à l'Hippodrome. Discours du ministre de la guerre.
27. — Election de Mac-Mahon comme président de la Société de secours aux blessés militaires.

Décembre.

3. — Démission du ministère de Freycinet.
9. — Le sculpteur Baffier frappe, à la Chambre, d'un coup de canne à épée, M. Germain Casse, député de la Seine.
11. — Nouveau ministère : Goblet, présidence du Conseil, intérieur et cultes; guerre : général Boulanger; marine : amiral Aube; justice : Sarrien.
14. — M. E. Flourens est nommé ministre des affaires étrangères.
20. — Le Pont-Neuf est rendu à la circulation.
22. — Décret acceptant la donation de Chantilly faite par le duc d'Aumale à l'Institut.
25. — Noël des Alsaciens-Lorrains à l'Hippodrome.

Monuments et Fondations.

Inauguration au Trocadéro du Musée de sculpture comparée (19 avril). — Inauguration de la statue de Lamartine à Passy (7 juillet). — Inauguration d'un refuge de nuit dans l'ancienne annexe de l'Hôtel-Dieu (13 février). — Installation d'un laboratoire de physique à la tour Saint-Jacques (13 février). — Inauguration des nouvelles salles du musée du Luxembourg (1er avril). — Ouverture de l'asile de nuit de l'avenue du Maine (7 juin). — Inauguration, au cimetière Montmartre, d'un monument aux gardiens de la paix victimes du devoir (8 juillet). — Inauguration de la statue de Diderot, place Saint-Germain-des-Prés (13 juillet).

La vie de la rue.

Inauguration du Nouveau-Cirque (12 février).

Maxime Lisbonne ouvre rue de Rambuteau une taverne dont les garçons sont habillés en rois de France.

Exhibition originale par M. Munkacsy de son tableau *la Mort de Mozart*. Le tableau est placé sur une scène de théâtre, éclairé par des réflecteurs, et un chœur exécute le *Requiem* de Mozart (février).

Premier concours de bébés (février).

Bal des Incohérents (31 mars).

Carrousel militaire et fantasia de spahis au Champ-de-Mars (21 mai).

Fête des fleurs au jardin des Tuileries, au profit des victimes du devoir (5 juin).

Exposition ouvrière internationale au Palais de l'Industrie (6 juin).

Inauguration du Cercle militaire (1er juillet).

Inauguration au Palais de l'Industrie de l'Exposition des sciences et des beaux-arts industriels.

Les jeûneurs Succi et Merlatti.

Beaux-Arts.

Ouverture, galerie P. Petit, de la huitième exposition des aquarellistes.

Réorganisation du service des Beaux-Arts et du musée du Louvre.

Salon. — Peinture: Prix du Salon : M. Marec, *Un Lendemain de paye* et *Portrait de Mme D...* Médaille d'honneur : M. Jules Lefebvre.

Pas de médaille d'honneur pour la sculpture.

Gravure : Médaille d'honneur : M. Flameng.

Ouverture de l'Exposition internationale de peinture et de sculpture, rue de Sèze (15 juin).

Exposition des *Incohérents* à l'Eden (17 octobre).

La vie littéraire.

Jean Richepin : *La Mer* ; *le Pavé*. — **P. Bourget** : *Un crime d'amour*. — **Mme H. Gréville** : *Cléopâtre*. — **A. Delpit** : *Mlle de Bressier*. — **Houssaye** : *Les Hommes et les Idées*. — **Victor Hugo** : *Le Théâtre en liberté* ; *la Fin de Satan*. — **Catulle Mendès** : *Richard Wagner*. — **Général Tching-Ki-Tong** : *Le Théâtre des Chinois*. — **A. Theuriet** : *Hélène ; Bigarreau*. — **De Vogüé** : *Le Roman russe*. — **E. Zola** : *L'Œuvre*. — **Jules Lemaître** : *Sérénus ; Histoire d'un martyr*. — **Pierre Loti** : *Pêcheurs d'Islande*. — **E. Renan** : *L'Abbesse de Jouarre*. — **Louis Ulbach** : *L'Amour moderne*.

P. de Cassagnac fait paraître *l'Autorité* (février).

M. de Cyon prend la direction de la *Nouvelle Revue* (4 septembre).

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 15 janvier. Anniversaire de Molière. — 23 janvier. *Un Parisien*, comédie en 3 actes, de Gondinet. — 26 février. Anniversaire de Victor Hugo. *Mil huit cent deux*, dialogue en prose, de Renan. — 1er avril. Représentation d'adieux de Delaunay. On joue *le Demi-Monde*. — 9 avril. *Chamillac*, comédie en 5 actes, d'Octave Feuillet. — 7 mai. Début de Worms, dans le *Misanthrope*. — 22 juin. *La Sortie de Saint-Cyr*, comédie en 1 acte, d'Eug. Verconsin. — 22 septembre. Début de Mlle du Minil dans *Denise*. — 27 octobre. *Les Honnêtes Femmes*, comédie en 1 acte, de H. Becque. — 27 octobre. *Monsieur Scapin*, comédie en 3 actes, en vers, de Richepin.

Opéra. — 25 janvier. Représentation de gala organisée par le Comité des fêtes du commerce et de l'industrie. — 27 janvier. *Les Jumeaux de Bergame*, ballet de Nuitter et Mérante, musique de T. de Lajarte. — 5 avril. Début de Martapoura dans *Sigurd*. — 22 septembre. Début de Delmas dans *les Huguenots*. — 18 octobre. *Les Deux Pigeons*, ballet de H. de Régnier et Mérante, musique d'André Messager. — 20 décembre. *Patrie*, de V. Sardou et L. Gallet, musique de Paladilhe.

Odéon. — 15 janvier. La *Première du « Misanthrope, »* à-propos pour l'anniversaire de la naissance de Molière, de M. d'Hervilly. — 14 avril. *Le Songe d'une nuit d'été*, par Paul Meurice, d'après Shakespeare, musique de Mendelssohn. — 14 octobre. *Les Fils de Jahel*, par Mme Simone Arnaud. — 17 novembre. *Maître Corbeau*, de H. Raymond et M. Ordonneau ; *Renée Mauperin*, de H. Céard, d'après E. et J. de Goncourt.

Opéra-Comique. — 4 février. *Le Mari d'un jour*, de Dennery et A. Silvestre, musique de Coquard. — 31 mars, *Plutus*, d'A. Millaud et G. Jollivet, musique de Lecocq. — 6 mai. *Maître Ambros*, de F. Coppée et A. Dorchain, musique de Ch. Widor. — 16 novembre. *Juge et Partie*, de Jules Adenis, d'après Montfleury, musique de Missa. — 6 décembre. *Egmont*, d'A. Wolff et A. Millaud, musique de Salvayre.

Vaudeville. — 2 septembre. Débuts de la troupe américaine de M. Daly. Représentations en anglais. — 20 septembre. *Gerfaut*, de E. Moreau, d'après Ch. de Bernard. — 9 novembre. *Le Conseil judiciaire*, de J. Moinaux et A. Bisson (grand succès).

Variétés. — 23 février. *Le Fiacre 117*, d'E. de Najac et A. Millaud (grand succès).

Bouffes-Parisiens. — 20 mars. *Joséphine vendue par ses sœurs*, de P. Ferrier et F. Carré, musique de V. Roger (grand succès).

Porte-Saint-Martin. — 27 février. *Hamlet*, de Samson et Cressonnois. — 21 décembre. *Le Crocodile*, de Sardou.

Les morts de l'année

Ernest Panckouke, ancien directeur du *Moniteur* (5 janvier). — **De Falloux**, de l'Académie française (6 janvier). — **Léon Gaucherel**, graveur, directeur de *l'Art* (7 janvier). — **Victor Ségalas**, organisateur du service des pigeons voyageurs en 1870 (7 janvier). — **Paul Baudry**, peintre (17 janvier). — **De la Landelle**, homme de lettres (19 janvier). — L'acteur **Bressant** (25 janvier). — **De Saint-Vallier**, diplomate (4 février). — **Jules Janin**, secrétaire perpétuel de l'*Académie des sciences* (12 février). — **Desbarolles**, chiromancien (12 février). — Commandant **Gougeard**, ancien ministre de la marine (8 mars). — **Jules Hetzel**, éditeur, et auteur sous le pseudonyme de **P.-J. Stahl** (16 mars). — Le docteur **Fournié** (24 mars). — **Robert Caze**, homme de lettres, tué en duel (28 mars). — **Z. Marcas**, concierge, illustré par Balzac (31 mars). — **Mme Heilbronn**, cantatrice (31 mars). — **Le Provost de Launay**, sénateur (1er avril). — **La comtesse de Chambord** (1er avril). — **Th. Ritter**, pianiste (5 avril). — Le docteur **Bouchardot** (8 avril). — **Guérin de Tencin**, fondateur des Sociétés de sauveteurs (11 avril). — **Gabriel Charmes**, journaliste (18 août). — Le **duc de Castries** (19 avril). — **Isabey**, peintre (26 avril). — Docteur **Legrand du Saulle**, aliéniste (6 mai). — **Marc**, directeur de *l'Illustration* (19 mai). — **Karl Daubigny**, paysagiste (24 mai). — **Laurent Pichat**, sénateur (12 juin). — **Dujarrier**, doyen du Conseil municipal de Paris (27 juin). — **Cora Pearl (Emma Crusch)**, (7 juillet). — **Mgr Guibert**, archevêque de Paris, (8 juillet). — **Poussielgue**, éditeur (17 juillet). — **Liszt**, compositeur (1er avril). — La baronne **James de Rothschild** (1er septembre). — **Hippolyte Castille** (26 septembre). — Le général **Uhrich** (9 octobre). — Le poète **Aubanel** (1er novembre). — Le jockey **Archer** (8 novembre). — **Paul Bert** (11 novembre). — **Edouard Dalloz** (15 novembre). — Le général **Pittié**, chef de la maison militaire du président de la République (3 décembre).


AUGUSTE BURDEAU
Homme politique.
(1851-1894.)


ÉDOUARD DRUMONT
Publiciste.
(Né en 1844.)


GÉNÉRAL BOULANGER
Homme politique.
(1837-1891.)


HENRI LASSERRE
Écrivain catholique.
(1828-1900.)


MONSEIGNEUR RICHARD
Archevêque de Paris
(Né en 1819).


PAUL BOURGET
Romancier
(Né en 1852).



L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE. — LES ABORDS DE LA GARE SAINT-LAZARE DANS LA JOURNÉE DU 3 DÉCEMBRE

Dessin d'après nature de M. Paul Destez.
(Bibliothèque Nationale.)

1887

Le ministère présidé par M. René Goblet avait, sans trop de difficultés, traversé les trois premiers mois de l'année nouvelle, malgré le bruit qui se faisait autour de l'un de ses membres, le général Boulanger, ministre de la guerre : réclames par la voie de la presse, par la voie de l'image, par la voie de la chanson. Cependant, depuis quelque temps, les hommes politiques prêtaient une attention de plus en plus marquée aux paroles et aux actes de cet officier général, sans passé militaire sérieux, et qui, après avoir fait les plus grandes avances aux républicains radicaux, était à présent en coquetterie réglée avec les hommes de la droite, surtout ceux de la droite bonapartiste, et prêtait complaisamment l'oreille à tous ceux qui le poussaient à prendre l'attitude d'un chef de parti. Les adversaires de la République se réjouissaient



LES INVALIDES. — COUR INTÉRIEURE
Cliché de M. Percher.

des embarras que l'ambition du ministre de guerre ne manquerait pas de créer au gouvernement. Les amis de la République, et parmi eux les meilleurs serviteurs de la démocratie, ceux qui, après avoir cherché à prévenir le Deux-Décembre avaient combattu sans relâche le gouvernement du second Empire, s'alarmaient chaque jour davantage des allures dictatoriales du général Boulanger.

C'est sur ces entrefaites qu'éclata comme un coup de tonnerre la nouvelle de l'arrestation, sur la frontière de Lorraine, par la police allemande, du commissaire de police français de Pagny, M. Schnæbelé. Ce fonctionnaire avait été attiré dans un guet-apens, appréhendé au corps par les agents à la solde du commissaire allemand d'Ars-sur-Moselle, M. Gautsch, terrassé, conduit prisonnier à Ars, et, finalement, transféré à Metz, où la justice impériale allemande l'avait englobé dans un procès de haute trahison. Cet acte de violence, évidemment commandé par le chancelier de fer, M. de Bismarck, pouvait être le prélude d'une déclaration de guerre. L'émotion fut grande à Paris, en France et dans toute l'Europe. Une sorte de panique se produisit à la Bourse. Mais la presse, comprenant son devoir, entreprit de calmer l'opinion publique au lieu de la surexciter. On sut plus tard ce qui s'était passé au Conseil des ministres : et la proposition d'*ultimatum* à l'Allemagne faite par le général Boulanger, et la déclaration nette et ferme du président de la République, M. Jules Grévy, que l'incident de Pagny ne devait être réglé que par la voie diplomatique et le serait à la satisfaction de la France. Ce jour-là, M. Jules Grévy rendit à son pays le plus signalé service. Quelques jours après, le 2 avril, on connut qu'à la demande de M. de Bismarck lui-même, l'empereur Guillaume avait ordonné la mise en liberté de M. Schnæbelé. Réparation était faite, et toute cause de conflit par là même écartée.



PAUL FÉVAL, romancier.
Né à Rennes en 1817, décédé le 8 mars 1887.
D'après une photographie de NADAR.
(Bibliothèque Nationale.)

La population parisienne venait, aux élections des 8 et 15 mai, de renouveler son Conseil municipal, dont la majorité, comme celle des Conseils précédents, appartenait à l'opinion républicaine avancée, lorsque, le 17 mai, dans la soirée, elle apprit que, mis en échec à la Chambre des députés, sur une question de budget, le ministère présidé par M. Goblet était démissionnaire. La crise fut longue et diffi-



ATTENTAT CONTRE M. JULES FERRY
AU PALAIS-BOURBON
D'après une gravure sur bois.
(Bibliothèque Nationale.)

cile. Nombre de combinaisons furent essayées, puis écartées. Pour certains journaux, le maintien du général Boulanger au ministère de la guerre était la condition nécessaire de la formation de tout cabinet. De là à faire du général Boulanger l'homme indispensable, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Jamais les polémiques n'avaient été plus âpres et plus violentes. La personnalité du président de la République, qu'on avait écartée jusqu'alors des débats politiques, fut mise en cause. A la suite de deux visites de M. de Mackau, président de l'Union des droites, au palais de l'Élysée, M. Jules Grévy fut accusé par certains journaux, *l'Intransigeant* et *la Lanterne* entre autres, d'avoir conclu un pacte secret avec les ennemis de la République; et, lorsqu'on apprit que M. Maurice Rouvier avait réussi à former un cabinet, et que le général Boulanger était remplacé au ministère de la guerre par le général Ferron, ces mêmes organes crièrent à la trahison.

Cependant, interpellé à la Chambre le 31 mai, jour de son installation, le ministère présidé par M. Rouvier obtint la majorité, non seulement parmi les votants, mais parmi les républicains de l'Assemblée. Quelques semaines après, le général Boulanger ayant été nommé au commandement du 13e corps d'armée à Clermont-Ferrand, et ayant pris soin de faire annoncer par la presse dévouée à sa fortune le jour et l'heure de son départ, la gare de Lyon fut, le 8 juillet dans la soirée, le théâtre de scènes burlesques et attristantes. Une foule en délire acclama frénétiquement l'ancien ministre. Quelques-uns essayèrent même d'empêcher le départ du train, pendant que des cris : « A l'Élysée ! à l'Élysée ! » se faisaient entendre. Cependant, après un long retard, le train finit par se mettre en marche, emportant vers les montagnes d'Auvergne l'aspirant César et sa fortune. Cela n'empêcha pas MM. Déroulède, Rochefort et leurs amis d'organiser, le 14 juillet, à la revue de Longchamp, contre le président de la République, le chef du cabinet et le ministre de la guerre, une manifestation qui eut d'ailleurs peu d'importance et peu d'écho.



LE DOCTEUR PAUL BROCA

Dessin de WILSON, d'après la statue en bronze de Paul CHOPPIN.
(Salon de 1887.)

C'est sous l'inspiration de ces événements que le Conseil municipal de Paris prit, le 27 juillet, une délibération par laquelle les 36,000 communes de France étaient invitées à envoyer des délégués à Paris pour « établir le bilan du siècle dont le terme approchait, donner forme aux aspirations comprimées par les réactions successives, et rappeler quel était le chemin du droit, du devoir, de la justice sociale et humanitaire... pour préparer dignement et pacifiquement le centenaire de 1789 ». Cette délibération fut annulée par le gouvernement. Au surplus, les principales villes de France déclinèrent avec ensemble l'invitation du Conseil municipal de Paris.

C'est également sous l'impression de ces événements que M. Jules Ferry, le chef du parti républicain modéré, prononça à Saint-Dié un important discours, dans lequel, après avoir rappelé que depuis dix-sept ans, fidèle à sa mission, l'armée se tenait en dehors des luttes politiques, et que, malgré des excitations factieuses, elle persisterait dans ce rôle, il lança, à l'adresse de l'ancien ministre de la guerre, la qualification de « Saint-Arnaud de café-concert ». Les polémiques, comme l'on pense, reprirent de plus belle. Et c'est dans cette atmosphère imprégnée de poudre que se produisit tout à coup, au commencement d'octobre, l'affaire dite des décorations. Les événements se succédèrent avec rapidité. Nous les rappelons par ordre de dates : mise en non-activité du général Caffarel, sous-chef d'état-major général au ministère de la guerre; enquête parlementaire sur l'affaire dite des décorations; procès du général Caffarel et incident relatif à M. Daniel Wilson, gendre

du président de la République; interpellation à ce sujet à la Chambre; autorisation de poursuites contre M. Wilson; nouvelle interpellation, à la suite de laquelle le ministère présidé par M. Rouvier donne sa démission; attaques de plus en plus violentes contre M. Jules Grévy à qui l'on reproche sans preuve d'avoir voulu couvrir son gendre et de s'être ainsi découvert lui-même; impossibilité pour le président de la République de constituer un ministère; motion d'ajournement votée par les deux Chambres, qui était bien en réalité une mise en demeure adressée au président de la République d'avoir à résigner ses pouvoirs; enfin, message de démission de M. Jules Grévy.

Le 2 décembre, le Sénat et la Chambre des députés recevaient communication de ce message, que l'un des écrivains les plus éminents de notre temps, M. J.-J. Weiss, qualifia d' « admirable » dans un article de la *Revue politique et littéraire* (*Revue Bleue*). Le lendemain, l'Assemblée nationale se réunit à Versailles, et, après deux tours de scrutin, éleva à la présidence de la République M. Sadi Carnot, député de la Côte-d'Or, ancien ministre des finances, petit-fils du membre du Comité de salut public et du Directoire.

Les graves événements qui s'étaient déroulés pendant les mois d'octobre et de novembre avaient profondément impressionné la population parisienne. La foule, désireuse d'apprendre les nouvelles, encombrait les boulevards. Les éditions de journaux étaient enlevées aussitôt parues. Puis vint le tour des marchands de complaintes. Et, lorsque l'Assemblée nationale dut se réunir pour pourvoir au remplacement de M. Jules Grévy, l'annonce de la candidature de M. Jules Ferry, l'homme du Tonkin, disaient les uns, l'ami de Bismarck, disaient les autres, l'ennemi de Paris et des Parisiens, ajoutaient quelques-uns, provoqua l'explosion de la colère. plusieurs journaux, tandis que des députés amis du général Boulanger tenaient avec ce dernier des conciliabules qualifiés depuis d'historiques, que le Conseil municipal se proclamait en permanence, et que de tumultueux rassemblements se formaient sur les boulevards et dans les rues.

La nouvelle de l'élection de M. Carnot à la présidence de la République dissipa ces alarmes réelles ou feintes, et bientôt Paris reprit sa vie habituelle.

Le premier bal masqué avait eu lieu le 30 janvier; il fut extrêmement animé, et donna une recette de 28,640 francs. Au mois de mai se fit la vente des diamants dits de la Couronne. Le total des neuf premières vacations fut de 7,207,252 fr. 50. L'État avait conservé, avec le Régent, estimé de 12 à 15 millions, une broche reliquaire de l'époque de Louis XV, une montre offerte à Louis XIV par le dey d'Alger, et d'autres objets de valeur. Le grand-prix de Paris fut gagné par *Ténébreuse*, de l'écurie Aumont. Par une singulière coïncidence, ce nom de *Ténébreuse* pouvait s'appliquer à toute l'année 1887.

Lucien Delabrousse.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE L'ÉLECTION DE M. CARNOT COMME PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

D'après l'original gravé par Maximilien Bourgeois.

(Musée du Luxembourg.)



EN VEDETTE

Statuette de Mme Thomas Soyer

D'après le bronze de la maison Thiébaut.



LA CELLULE DES CONDAMNÉS A MORT
Prison de la Roquette.
(D'après une photographie de l'Union photographique française.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Les Délégués bulgares.

(10 janvier.)

M. Flourens, ministre des affaires étrangères, a reçu les délégués bulgares lundi, à dix heures du matin.



PRANZINI
Dessiné d'après une photographie.
(Bibliothèque Nationale.)

L'entrevue s'est prolongée jusqu'à onze heures. M. Grettoff, l'un des délégués, a exposé à M. Flourens, en remontant aux circonstances dans lesquelles il s'est formé, les phases diverses qu'a traversées le gouvernement actuel de la Bulgarie, et particulièrement les difficultés grandes où il se trouve aujourd'hui.

M. Flourens a dit aux délégués bulgares qu'il les avait reçus à titre privé, parce qu'il ne pouvait leur reconnaître à aucun degré un mandat régulier. La Bulgarie a, en effet, une indépendance intérieure, mais, pour les rapports internationaux, elle relève de la Turquie, qui, seule, a le droit de parler en son nom. La France est trop respectueuse des traités et trop désireuse de maintenir l'intégralité de l'Empire ottoman pour sortir de cette règle.

Toutefois, le ministre des affaires étrangères a déclaré qu'il n'avait point voulu refuser une audience aux délégués bulgares.

Il compatit sincèrement à ce que la situation de la Bulgarie a de pénible, mais il croit que le meilleur moyen de sortir des difficultés serait de tenir grand compte des sentiments de la Russie, à laquelle la Bulgarie doit l'existence, et de faire quelques concessions à cet intérêt. M. Flourens n'a parlé d'aucune candidature au trône bulgare.

Quelque sympathie que mérite la Bulgarie, la France doit surtout s'attacher à l'intérêt général de l'Europe, et, à ce titre, elle ne peut que re-

commander les moyens les plus sûrs et les plus rapides pour amener une solution.

M. Flourens a terminé en insistant sur ce point que le but unique de la France était le maintien de la paix.

Les délégués ont répondu que le gouvernement bulgare désirait aussi la paix de l'Europe et que c'est pour ce motif qu'il a renoncé à la candidature du prince Alexandre dont le succès aurait amené la guerre.

Les délégués bulgares se sont retirés après avoir pris congé de M. Flourens dans les termes les plus courtois.

L'Ambassade malgache.

(15 janvier.)

Une dépêche reçue au ministère des affaires étrangères annonce que les membres de la mission envoyée par le gouvernement hova arriveront aujourd'hui à Paris.

Ils descendront au Grand-Hôtel, où l'appartement connu sous le nom d'« appartement princier », au premier étage, et qui fait l'angle de la place de l'Opéra et du boulevard des Capucines, a été retenu pour eux

Cet appartement a été successivement occupé, pendant leur séjour à Paris, par l'empereur du Brésil, le roi des Belges, le shah de Perse et le khédive Ismaïl.

La mission hova se compose d'une quinzaine de personnes, parmi lesquelles se trouvent les personnages suivants :

1° Rainiharivony, 15ᵉ honneur, ministre de la guerre ;

2° Ratsimanohatra, 14ᵉ honneur, officier du palais, chef d'état-major du ministre de la guerre;

3° Rasanjy, 13ᵉ honneur, membre du conseil privé et secrétaire interprète du premier ministre;

4° Mare Rabilosa, 12ᵉ honneur, membre du conseil privé et secrétaire interprète du premier ministre;

5° Rahamma, 12ᵉ honneur, aide de camp du ministre de la guerre ;

6° Dafiné, 11ᵉ honneur, docteur de la mission;

7° Razafindrolambo, 11ᵉ honneur, secrétaire de l'ambassade;

8° Rainizanabolona, 10ᵉ honneur, secrétaire;

9° Ravelo, 9ᵉ honneur, trésorier.

Rainiharivony, le chef de la mission, est un petit homme mince, bien pris dans sa taille. L'œil est fuyant, comme voilé; la paupière est lourde et les lèvres épaisses. Il rappelle imparfaitement le type malais. Son teint est brun et ses manières assez dégagées. Sa tenue est d'une correction parfaite.

C'est l'enfant gâté du premier ministre hova, mais il ne justifie en rien la préférence paternelle. D'une inconduite notoire, abhorré du peuple dont il est la terreur, il n'en est pas moins ministre de la guerre. Il est vrai que ministre de la guerre à Madagascar est une situation qui n'engage pas à grand'chose. Son père voudrait, dit-on, le faire agréer pour son successeur présomptif par le gouvernement français.

A côté de ce ministre de



MÉDAILLE
OFFERTE A MADAME BOUCICAUT
PAR LES EMPLOYÉS DE SA MAISON

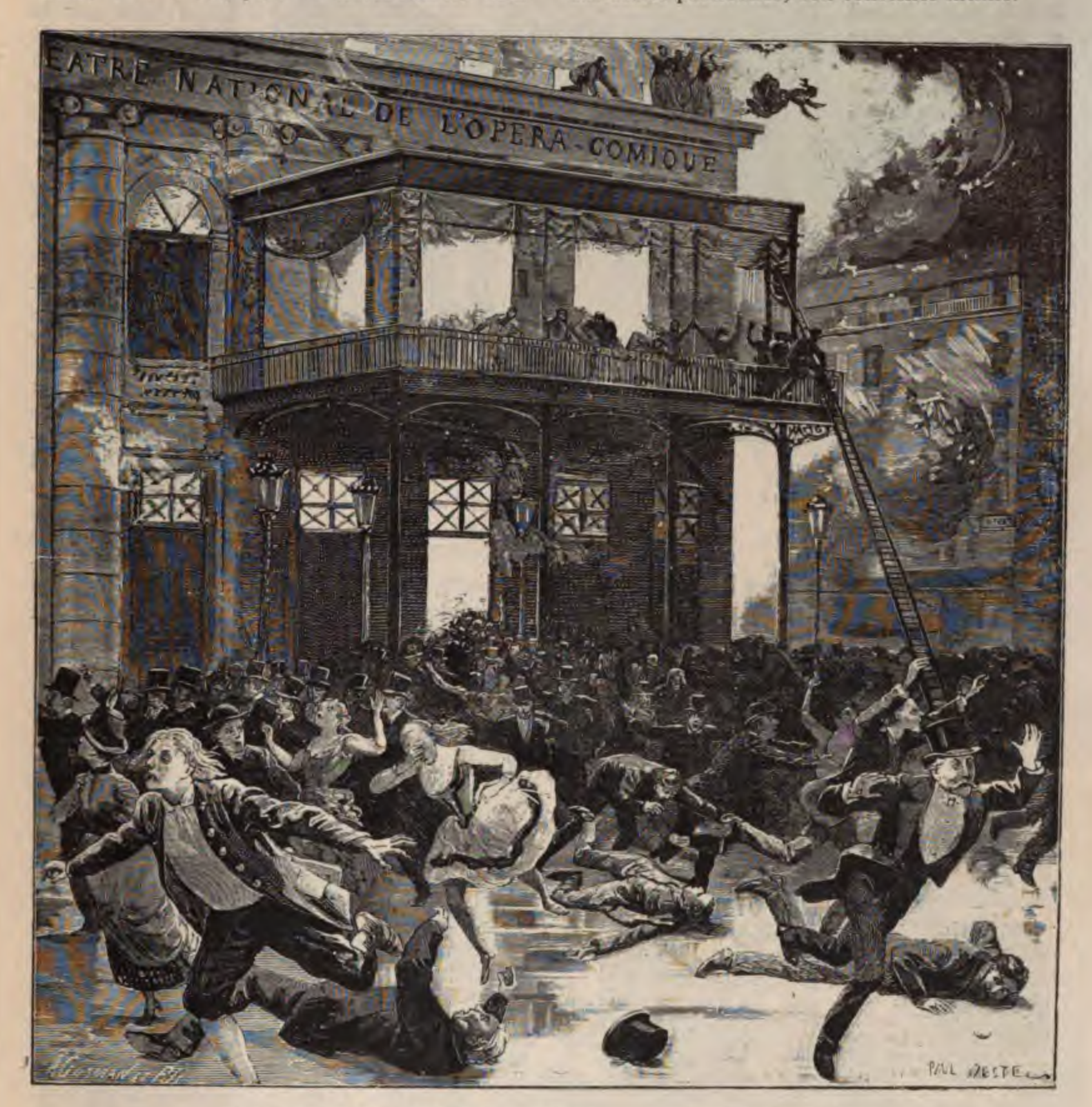
Dessin d'après l'original.
Gravé par O. Roty.
(Musée du Luxembourg.)

trente ans à peine on a placé un homme déjà vieux, aux cheveux blancs taillés en brosse, à l'allure pesante. C'est une sorte de chaperon, une espèce de porte-respect. Il a nom Ratsimanohatra, n'a pas moins de « quatorze honneurs » et a été, pour la circonstance, bombardé chef d'état-major de Rainiharivony. L'importance intellectuelle ou morale gît autre part. Celui qui la détient est le Hova Rasanjy; à lui seul, il est toute la mission. Sa figure est intelligente, sa physionomie réfléchie; son regard est ferme, un peu dur. Néanmoins, il a l'abord aimable encore qu'un peu compassé. Déjà il a les formes rondes de l'homme mûr qui approche de la quarantaine. Ce personnage a une valeur réelle; il faudra compter avec lui. Bien certainement il se tiendra à la cantonade, mais il n'en inspirera pas moins tous les actes, toutes les paroles de la mission.

D'ailleurs, à Tananarive, il occupe auprès du premier ministre un poste de confiance; il est son secrétaire particulier, son conseiller intime.

Il parle couramment l'anglais; c'est dire qu'il est inféodé à la cause britannique : son voyage en France l'amènera-t-il à changer de parti? Peut-être bien, car Rosanjy est d'une intelligence très grande et d'une pénétration très vive. Il aime le progrès, mais, en vrai Hova qu'il est, il l'aime avec une foule d'arrière-pensées.

La mission a un docteur, un docteur noir, le crêpu Dafiné; il a étudié la médecine à la Faculté de Tananarive qui a été fondée il y a six mois.



L'INCENDIE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LA FUITE DU PUBLIC

D'après un dessin de M. Paul Destez, témoin oculaire.

(Bibliothèque Nationale.)

Elle a aussi un trésorier, Lavelot, muet comme un poisson. Peut-être ne veut-il pas ou ne peut-il pas dire tout l'argent confié à sa garde. Quand on vient d'emprunter quinze millions, ne se doit-on pas à soi-même le luxe de se payer un trésorier? Rozinfadralamba et Rainzanabolona sont deux jeunes secrétaires... d'ambassade. Leur talent calligraphique est, affirme-t-on, de premier ordre. De combien de nos attachés d'ambassade pourrait-on en dire autant?

Pour rester sur la bonne bouche, citons, en terminant, le domestique Faralalsy, qui est heureux d'être au monde, se plie à tout, et qu'on trouve à chaque instant dans les jambes de ses maîtres comme un bon chien fidèle.



Ténébreuse.
Le gagnant du grand-prix en 1887
Monté par Wodburn.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

La fête de l'Opéra.

(24 avril.)

La fête donnée à l'Opéra par le Comité de la presse et l'Association des artistes dramatiques a été aussi brillante qu'on pouvait s'y attendre.

Toutes les loges avaient été louées à des prix qu'un empressement fait de curiosité et de générosité pour les œuvres destinées à bénéficier de la recette avait fait monter très haut; parmi les titulaires de ces loges, on reconnaissait tout ce qui compte, à Paris, dans le monde, dans les arts, dans la politique et même dans la diplomatie, car un certain nombre de représentants des puissances avaient tenu à s'associer au but charitable de la fête.



LE VIEUX-PARIS. — PLACE DE L'ÉCOLE, N° 5

Dessin et photographie de L. Parent.
(Collection Ch. Simond.)
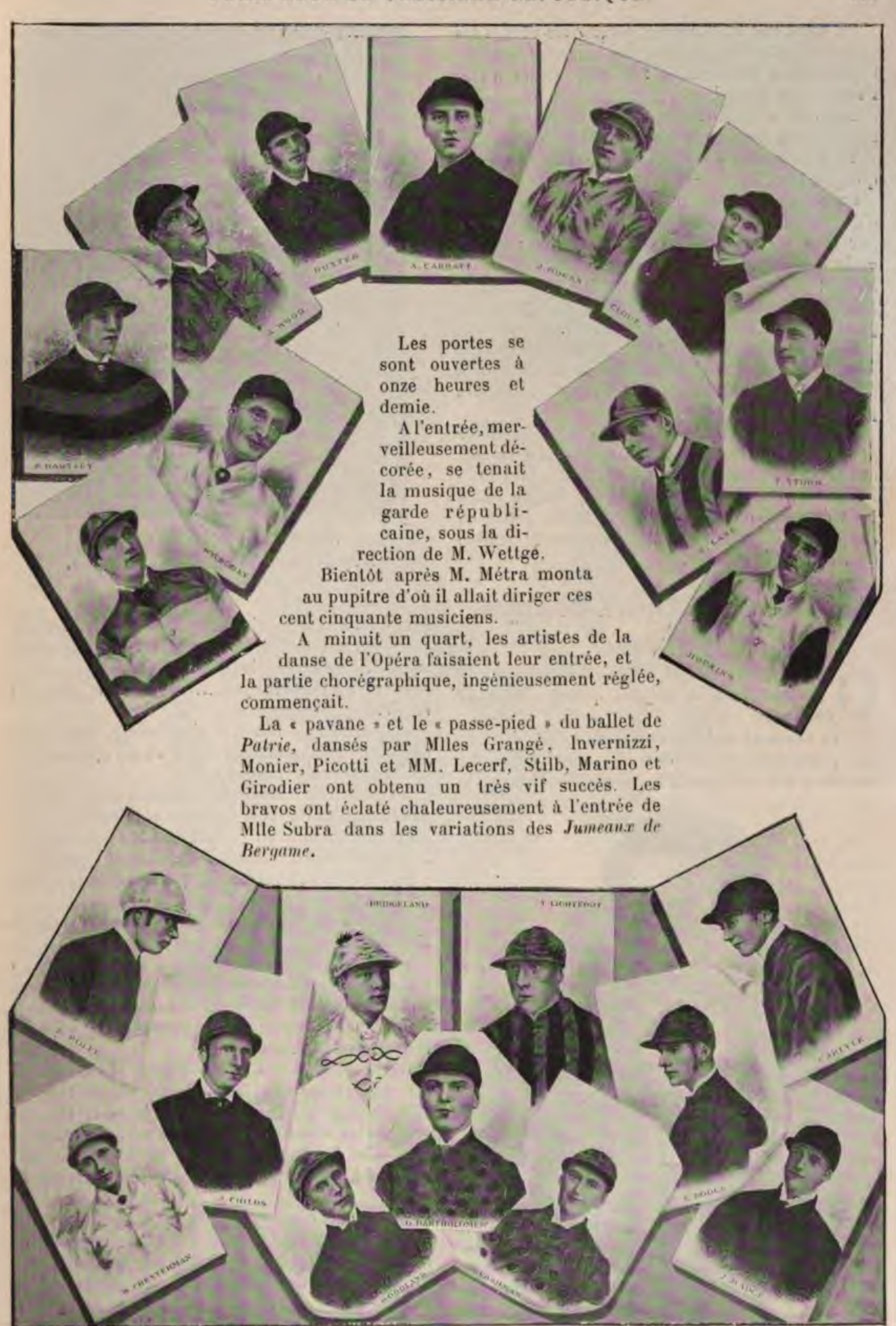
Cette maison est la seule construction à pignon de Paris qui ait conservé son épi de faitage. Il date de la fin du xve siècle et est d'une forme très élégante et d'une grande finesse de dessin.



LE VIEUX-PARIS. — RUE DE NEVERS, N°s 15 ET 17

Dessin et photographie de L. Parent.
(Collection Ch. Simond.)

La rue de Nevers a pris son nom de l'hôtel de Nevers qui occupait l'emplacement actuel de l'Hôtel des Monnaies et dont, au commencement du xviie siècle, les jardins bordaient le quai jusqu'à la rue Guénégaud.



Les portes se sont ouvertes à onze heures et demie.

A l'entrée, merveilleusement décorée, se tenait la musique de la garde républicaine, sous la direction de M. Wettge.

Bientôt après M. Métra monta au pupitre d'où il allait diriger ces cent cinquante musiciens.

A minuit un quart, les artistes de la danse de l'Opéra faisaient leur entrée, et la partie chorégraphique, ingénieusement réglée, commençait.

La « pavane » et le « passe-pied » du ballet de *Patrie*, dansés par Mlles Grangé, Invernizzi, Monier, Picotti et MM. Lecerf, Stilb, Marino et Girodier ont obtenu un très vif succès. Les bravos ont éclaté chaleureusement à l'entrée de Mlle Subra dans les variations des *Jumeaux de Bergame*.

LES JOCKEYS CÉLÈBRES

(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

On avait fait en sorte de donner les motifs les plus saillants des ballets des grandes œuvres représentées récemment : *le Cid, Henri VIII, Françoise de Rimini.*

Dans la séguedille du *Cid*, Mlle Mauri a été rappelée un nombre invraisemblable de fois.

Tout le monde a « donné » aussi vaillamment que possible.

La partie lyrique ne comportait pas moins d'attraction : le chœur des *Deux Avares*, de Grétry, par tous les artistes de l'Opéra-Comique; le duo de la *Gamine de Paris*, par Mlles Ugalde et Milly-Meyer; le duo du *Petit Duc*, par MM. Vauthier et Brasseur, composaient un programme qu'on n'a pas l'occasion de rencontrer souvent.

Enfin la cérémonie du *Malade imaginaire* avec la musique de Lulli, a obtenu un succès qui a payé les artistes de la Comédie-Française de leurs peines.

Bref, un entrain extrême, une gaîté du meilleur goût et — comme mot de la fin — une recette qui servira utilement à des œuvres des plus intéressantes; cette recette doit être partagée entre les victimes du tremblement de terre, celles de l'explosion de grisou de Saint-Étienne et la caisse de secours des artistes.



LE PEINTRE JEAN-PAUL LAURENS

D'après un tableau peint par lui-même.

(Collection de *l'Art.*)

Incendie de l'Opéra-Comique.

(25 mai.)

On sait que le rideau venait de se lever sur le premier acte de *Mignon* quand l'incendie éclata.

A ce moment, acteurs et figurants jouaient la scène des Bohémiens; des étincelles tombèrent sur la scène derrière Mlle Merguillier jouant le rôle de Philène, qui, accoudée sur la balustrade du décor de la terrasse, achevait à ce moment avec M. Soulacroix le duo : « *Oui, voilà pour ce soir ma nouvelle conquête... Je veux, je veux la revoir.*



LE SCULPTEUR E. FRÉMIET

D'après un dessin de WILSON.

(Bibliothèque Nationale.)

Le public commença à s'émouvoir, surtout au balcon et aux premières loges, où les spectatrices étaient en grand nombre.

Une nouvelle chute de flammèches assez volumineuse acheva de jeter l'alarme et le public se mit à évacuer la salle en voyant Mlle Merguillier s'enfuir après avoir échangé rapidement quelques paroles avec M. Soulacroix, qui levait la tête vers les frises.

A cet instant M. Taskin s'avança vers la rampe.

« Rassurez-vous, dit-il, il n'y a aucun danger. » Lui aussi, en disant ces mots, regardait les frises, où un rideau appartenant à un décor venait de tomber sur une herse à gaz, au contact de laquelle il avait pris feu.

On ne croyait pas à l'imminence du danger et les spectateurs des fauteuils de balcon et d'orchestre ne négligèrent point de réclamer aux ouvreuses les vêtements laissés au vestiaire. Cependant des lambeaux de toile enflammée continuaient à tomber, puis un lustre s'écroula sur la scène.

Alors choristes et figurants se précipitèrent pêle-mêle dans la coulisse; les musiciens de l'orchestre enjambèrent la balustrade qui les sépare du public et s'enfuirent par les issues de la salle.

Aux deuxième et troisième galeries, l'affolement était à son comble. On se pressait dans les couloirs trop étroits, au milieu des cris de détresse et des appels désespérés.

Du plafond du théâtre une fumée épaisse s'échappait avec des flammèches.

Dans la rue Favart, sur laquelle s'ouvre la porte des artistes et de l'administration, on voyait s'enfuir les acteurs et les figurants avec les costumes de leurs rôles; d'autres étaient restés dans leurs loges, paralysés par l'épouvante.

Quelques gardiens de la paix avec quelques machinistes, aidés de personnes courageuses, pénétrèrent dans le foyer et dans les loges des artistes, faisant tout évacuer : des danseuses et des figurantes furent emportées demi-nues.

Mmes Merguillier et Simonet, MM. Taskin et Moulièrat furent bientôt hors de danger.

Le baryton Soulacroix, qui était resté un des derniers sur la scène avec le régisseur Bernard, croyant les issues coupées par l'incendie, descendit de la fenêtre de la loge de M. Talazac sur la marquise. Le vitrage se brisa et M. Soulacroix tomba sur la chaussée. On le releva, le visage et les mains ensanglantés, mais sans blessures sérieuses; il s'essuya et se rendit au Café Riche où on le pansa.

A l'extérieur, le spectacle est terrifiant, les fenêtres s'éclairent de lueurs vives, les vitres se brisent et les flammes passent au travers de quelques-unes.

Une femme, folle de peur, se précipite dans le vide; son corps brise avec fracas la marquise couverte de vitrage et vient tomber, déchiqueté, sur la place.

Un figurant saute par une fenêtre du premier étage, rue Favart, et tombe, lui aussi, sur la marquise qui s'effondre avec un bruit effroyable; il est tué sur le coup.

Sur le balcon du premier étage, un grand nombre de spectateurs sont groupés, poussant des cris d'effroi, implorant du secours.

LE SCULPTEUR CARRIÈS DANS SON ATELIER

Dessin de Mlle Louise Breslau, d'après son tableau.
(Collection de *l'Art*.)

Il y en a qui pleurent et s'arrachent les cheveux; d'autres restent inertes, stupides, comme écrasés par l'effroi.

Une foule énorme est rassemblée sur le boulevard, pâle et anxieuse.

Déjà il est impossible de rester sur la place Favart : la fumée épaisse et noire étouffe et aveugle.

La panique est dans la rue. On crie. On se sauve éperdu. Une soixantaine de personnes apparaissent sur le premier balcon. On leur crie de passer sur la droite où une descente a été établie. Elles disparaissent. De toutes parts on crie : « Des matelas ! apportez des matelas ! »

Mais il paraît qu'on n'en trouve pas. On jette par terre quelques bottes de paille.

Les secours ne vont donc pas venir?

Il est à ce moment neuf heures dix minutes.

Mais le cri : « Au feu ! » a été entendu.

Bientôt les pompiers arrivent; la première échelle de sauvetage est dressée sur le boulevard; elle est aussitôt escaladée par une file de pompiers qui parviennent sur la galerie qui entoure le dernier étage.

L'un des braves soldats se détache sur la fumée rougeâtre et dirige sa lance sur le brasier. Il est acclamé par la foule.

A ce moment, vers onze heures, l'Opéra-Comique entier, depuis le mur du fond de la scène jusqu'au foyer de la place Favart, n'est qu'un brasier.

Quelques minutes plus tard, un feu d'artifice s'en échappe : c'est le magasin de l'artificier qui vient de prendre feu.

Les blessés, qui sont nombreux, ont été conduits dans toutes les pharmacies avoisinantes. Quelques uns n'ont reçu que de légères contusions ; d'autres, au contraire, ont des membres brisés, des



LE VIEUX PARIS. — LE JARDIN DES TUILERIES
D'après une ancienne estampe.
(Collection G. Hartmann.)

blessures profondes auxquelles plus d'un malheureusement ne survivra pas. Vers une heure, le nombre des blessés s'élevait à peu près à quatre-vingts.

Parmi les courageux citoyens qui ont contribué au sauvetage, il faut citer un ouvrier typographe, M. Tierce, qui a sacrifié sa vie pour sauver quelques-uns des spectateurs.

Par deux fois il s'est précipité dans les flammes et il a pu leur arracher deux personnes.

La troisième fois il a été victime de son dévouement et il est resté dans le brasier. Ce malheureux laisse une veuve et quatre enfants; une souscription a été ouverte en leur faveur.

On compte cinquante-trois morts, dont la moitié environ ne sont pas reconnus. Les cadavres dont l'identité n'est pas établie se trouvent au poste de police de la mairie de la rue Drouot.

On pense que le nombre des morts s'élèvera à plus de CENT CINQUANTE.

Les pompiers ont interrompu leurs recherches à la tombée de la nuit; des palissades ont été élevées autour du monument incendié.

L'Affaire des décorations.

(11 octobre.)

Il est aujourd'hui avéré qu'il y avait autour du général Caffarel et de la femme Limouzin toute une bande qui s'occupait du trafic des décorations.

. . . .

Un bijoutier de la rue Réaumur avait été en rapport avec une dame dite « de Courteuil » qui lui avait offert de le faire décorer moyennant une somme qu'il remettrait à un général dont elle lui avait donné le nom.

Voici le récit qui a été fait par ce bijoutier dont nous n'avons pas à citer le nom :

« ... Le 8 septembre dernier, une dame de Courteuil, que j'ai su depuis s'appeler simplement Mme V...., demanda à me parler et, après quelques compliments sur l'installation de mes magasins et de mes ateliers, m'offrit la croix de la Légion d'honneur, en ajoutant : « C'est une affaire que je vous propose. » Comme je restais stupéfait, interdit, elle continua : « Ne soyez pas trop étonné; les employés supérieurs ont d'assez maigres appointements et le gouvernement leur tolère ces petits pots-de-vin. » Un instant abasourdi, je ne pus croire à tant de cynisme et voulus en avoir le cœur net. Je demandai à Mme de Courteuil par quel moyen elle espérait me faire décorer.

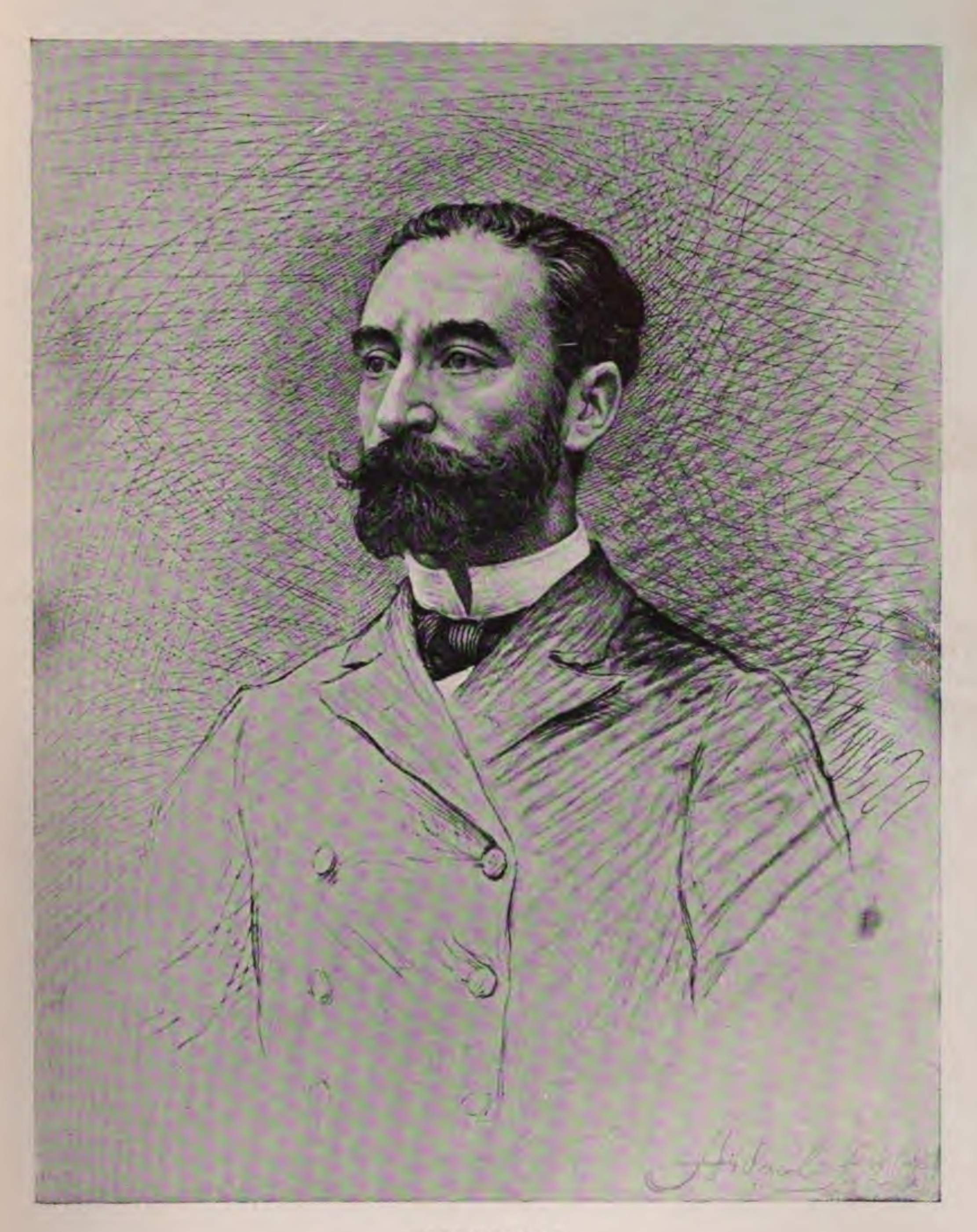
— « Je vous mettrai en rapport, me dit-elle, avec un monsieur qui est l'ami d'un sénateur.

— « Bien, répondis-je, mais je vous demande huit jours de réflexion.

« Et je courus avertir le commissaire de police de mon quartier, M. Gravelle; il approuva ma conduite et m'aida de ses



LE VIEUX PARIS. — LE JARDIN DES TUILERIES
D'après une ancienne estampe.
(Collection G. Hartmann.)



SADI CARNOT

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

DESSIN ET GRAVURE D'ALBERT ARDAIL

(Collection de *l'Art*)



LE VIEUX PARIS. — LE JARDIN DES TUILERIES
D'après une ancienne estampe.
(Collection G. Hartmann.)

conseils. Huit jours après, un monsieur d'une tenue très correcte se présentait chez moi; comme Mme de Courteuil, il m'assura que cette vente de décorations était pour ainsi dire tolérée.

— « Vous donnerez, dit-il, 40,000 francs à mon ami le sénateur, c'est-à-dire que vous envelopperez quarante billets de 1,000 francs dans la demande d'obtention de la croix que vous lui ferez et vous lui remettrez le tout sous pli cacheté. Pour ma part, je ne veux qu'une petite commission de 10,000 francs que vous déposerez chez un banquier et que je ne toucherai que lorsque votre nomination aura paru au *Journal officiel*.

« Je répondis que j'acceptais les propositions mais qu'il me fallait une huitaine de jours pour réaliser les 50,000 francs nécessaires, et j'accompagnai ce monsieur, qui se disait homme d'affaires, demeurant à Levallois-Perret, jusqu'aux abords du Palais de l'Industrie. Je m'étais fait accompagner, dès ce jour, par deux agents de la police de sûreté qui devaient « filer » le personnage. Mais celui-ci rentra immédiatement chez lui et cette précaution restait cette fois inutile.

« Dix jours après, je lui fixai un rendez-vous au café Durand, place de la Madeleine, en lui disant que j'avais l'argent et qu'il pouvait me ménager une entrevue avec son sénateur.

« J'avais mis entre deux billets de mille francs une liasse de papier ordinaire et je lui montrai le paquet : « Voyez, lui dis-je, vos 10,000 francs de commission sont prêts ; mais le commanditaire qui doit me prêter les autres 40,000 francs m'a encore remis à quelques jours. »

« — Oh ! fit-il, que c'est ennuyeux ! Hâtez-vous, car il y a après vous trois personnes qui attendent que notre affaire soit terminée pour se présenter à leur tour. Si vous voulez, ne donnez que 15,000 francs comptant et le reste en billets.

« Je m'excusai le mieux que je pus et le priai d'exprimer à son sénateur tous mes regrets de ce contre-temps. Puis je partis. Mais cette fois un des agents de la police de sûreté qui m'accompagnait suivit l'individu et le vit entrer dans une maison de l'avenue des Champs-Élysées. L'agent entra derrière lui et demanda au concierge :

— « Chez qui va ce monsieur ?

— « Chez le sénateur qui demeure ici.

— « Lequel ?

— « M. le général d'Andlau.

« Dès que l'agent m'eut appris ce nom, j'avertis le commissaire de mon quartier qui, à son tour, avertit le préfet de police.

« Un détail : l'intermédiaire se montrait très scrupuleux pour le casier judiciaire ; il me répétait toujours : « Vous n'avez pas la moindre peccadille, pas la moindre escapade de jeunesse à vous reprocher ? Votre casier judiciaire est bien blanc ? Ah ! cela empêcherait tout ! » Il me dicta lui-même les « motifs de ma demande », faisant valoir que je m'occupe beaucoup des questions d'apprentissage, que j'occupe chez moi plus de deux cents enfants et que ces apprentis, en sortant de ma maison, reçoivent environ 500 francs. »

Anonyme.



LE VIEUX PARIS — LE JARDIN DES TUILERIES
D'après une ancienne estampe.
(Collection G. Hartmann.)



JUDITH

Dessin de L. Parent, d'après la statue en bronze d'Aizelin.

(Musée du Luxembourg.)

La tour Clovis.

La tour Clovis, dont on vient d'achever la restauration, est un beau spécimen d'architecture romane.

Cette tour est malheureusement enclavée dans les bâtiments du lycée Descartes, et on n'accède pas facilement autour d'elle ; c'est fâcheux, et il serait peut-être à souhaiter que, à de certains jours, on pût la visiter.

Elle est le dernier reste de la basilique commencée par Clovis, qui, selon la légende, mesura la longueur de l'église qu'il allait faire construire... en lançant devant lui sa francisque de toutes ses forces.

Ce moyen est expéditif, mais il ne serait plus à la portée des architectes d'aujourd'hui, à qui on mesure un peu plus l'espace.

Cette abbaye ne donna pas toujours un spectacle bien édifiant ; d'après les vestiges qui sont demeurés, on peut juger qu'elle ressemblait plus à une forteresse qu'à un couvent.

L'histoire a enregistré une scène curieuse qui se passa au pied de cette tour Clovis.

Le pape Eugène III était l'hôte des chanoines de l'abbaye et, pour lui faire honneur, on étendit sur son passage, quand il arriva, un riche tapis. La suite du pape voulut s'emparer de ce tapis, disant que c'était l'usage que les étoffes foulées par le pape leur appartinssent. Les chanoines, qui n'étaient pas donnants, résistèrent à cette prétention. Bref, une mêlée terrible s'engagea et le roi de France, étant survenu au milieu de cette bagarre, ne fut pas reconnu et reçut, en dépit de sa dignité, force horions.

Il y avait à cette époque dans l'abbaye de nombreux abus de toute nature que sous Louis XIII l'autorité ecclésiastique s'efforça de réprimer en prenant à l'égard des coupables des mesures très sévères.

On exigea entre autres que les chanoines revêtissent des habits en rapport avec leur condition au lieu des parures mondaines dont ils avaient pris l'habitude. On parle volontiers du « vandalisme » de la Révolution. La tour Clovis donne un démenti à cette accusation. Quand il fallut démolir la vieille église qui menaçait de s'écrouler sur les passants, ce fut le gouvernement républicain qui désigna une Commission de savants pour surveiller les travaux et décider ce qu'il fallait conserver.

Ce fut donc, en réalité, la Révolution qui sauva ce reste d'un monument religieux, uniquement parce qu'il intéressait l'art.



LA MORT DE THÉMISTOCLE
Premier prix de Rome pour 1887. — Tableau de M. Dancer.
(École des Beaux-Arts.)



LES RESTAURANTS DU VIEUX PARIS

Le Bœuf-gras de la rue de Valois. — D'après une ancienne estampe.
(Collection G. Hartmann.)

L'élection de M. Sadi Carnot à la présidence de la République.

(3 décembre.)

PARIS, pendant toute la journée d'aujourd'hui, a présenté une très grande animation ; il n'y avait ni rassemblements ni manifestations, mais une sorte de fièvre régnait sur la ville. On attendait avec une réelle anxiété les nouvelles de Versailles et le résultat de l'élection présidentielle.

Dans l'après-midi, au moment de l'apparition des journaux du soir, les porteurs ont été littéralement assaillis par les acheteurs à qui ils ne pouvaient faire comprendre que les exemplaires qu'ils avaient entre les mains étaient destinés, non à la vente au numéro, mais à la fourniture des kiosques.

Lorsqu'un passant avait obtenu un journal, il devenait aussitôt le centre d'un attroupement et il devait lire à haute voix les dépêches reçues du Congrès. Et les commentaires allaient leur train, chacun interprétant les chiffres des scrutins de la réunion plénière selon ses craintes ou ses désirs.

Lorsque, vers sept heures, on a connu les résultats de la journée, Paris a manifesté une réelle satisfaction, et a paru soulagé d'un grand malaise. Les plus optimistes avouaient qu'ils avaient redouté des complications graves, des désordres sanglants.

Les boulevards et les grandes rues ont été toute la soirée fort animés. On se pressait à la devanture des marchands de photographies pour voir le portrait du nouveau président de la République, dont on détaillait les traits avec force appréciations.

De temps à autre, des bandes de jeunes gens passaient portant des drapeaux tricolores et chantaient sur l'air connu :

C'est *Sidi*, *Sidi*, *Sidi* (sic),
C'est *Sidi*, *Sidi* Carnot!

Mais aucun désordre, aucun incident grave ne s'est produit.

C'est par des chansons, on le voit, qu'a fini cette journée qui s'annonçait assez mal.

A diverses reprises, des cortèges de chanteurs ont sillonné le centre de Paris. Un, entre autres, comprenant quelques milliers de personnes, s'est dirigé par la rue Royale et les Champs-Elysées, dans le but de faire, sous les fenêtres du nouveau président, une manifestation sympathique.

Rue Montmartre, devant les bureaux de quelques journaux qui avaient illuminé, un grand nombre de personnes s'étaient réunies, manifestant leur joie par de bruyantes acclamations.

« Ferry est battu, l'élection de Sadi Carnot est assurée, » telle est la phrase que l'on répète; et comme l'on n'a plus rien à apprendre, on s'aperçoit qu'il est sept heures et qu'il est temps d'aller dîner.

A ce moment, un mouvement de bousculade se produit. M. Florentin, officier de paix, entouré par un groupe hostile, est violemment dégagé par ses agents. (*Petit Journal*.)



LA MODE EN 1887

D'après le *Journal des Demoiselles*.
(Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1887

Janvier.

3. — Manifestation au Père-Lachaise sur **la tombe de Blanqui.**
7. — Arrivée à Paris des délégués bulgares.
8. — Grande revue passée à Paris et dans toutes les garnisons de France.
14. — Arrivée à Paris de **l'ambassade malgache.** Elle descend au Grand-Hôtel.
29. — Manifestation des étudiants en médecine, devant le bureau central de l'Assistance publique, avenue Victoria, occasionnée par le mécontentement causé par les résultats des examens pour l'internat des hôpitaux et l'admission de deux femmes comme internes.

Février.

1er. — **Panique à la Bourse** provoquée par des articles à sensation de journaux allemands. La rente baisse de 2 francs.
17. — Banquet annuel de la Société des agriculteurs de France à l'Hôtel Continental, sous la présidence du marquis de Dampierre. — M. Chevreul, l'illustre centenaire, assiste à ce banquet et porte un toast.
26. — Matinée gratuite au Théâtre-Français à l'occasion de l'anniversaire de Victor Hugo. On joue *Ruy-Blas.*

Mars.

10. — Obsèques de **Paul Féval.**
14. — La cour d'assises de la Seine condamne à mort un nommé Rossel, qui, le 2 novembre dernier, a assassiné pour la voler Mme Loyson, qui tenait un café rue Gay-Lussac. Rossel n'a que dix-huit ans.
15. — Arrivée à Paris du grand chérif du Maroc.
17. — Une femme galante, **Marie Regnault,** sa femme de chambre et la fille de cette dernière sont assassinées, rue Montaigne, 7, par Pranzini. Les victimes sont presque décapitées.
19. — Courses à Auteuil. Application de la circulaire de M. Goblet sur l'interdiction des paris aux courses. Vives protestations.
20. — Arrestation à Marseille de Pranzini.

Avril.

2. — Revue trimestrielle de toute la garnison de Paris à l'esplanade des Invalides, par le général Saussier, gouverneur de Paris.
18. — Nouvelle de l'attentat commis à Madrid sur Bazaine, ex-maréchal de France. Un commis voyageur le frappe d'un coup de poignard au front; il déclare qu'il a voulu venger sa patrie.
21. — Ouverture au Louvre de l'exposition des diamants de la couronne, qui seront vendus le 12 mai. — L'arrestation, par les Allemands, du commissaire de police **Schnæbelé,** à Pagny-sur-Moselle, cause une vive émotion dans Paris.
25. — Inauguration aux courses de Vincennes du **pari mutuel.**
30. — Ouverture du Salon. Jour de vernissage.

Mai.

5. — Troubles devant l'*Eden* à l'occasion de la représentation de *Lohengrin.*
12. — Commencement de la **vente des diamants de la couronne** au pavillon de Flore.
17. — Démission du ministère Goblet. — **Manifestations boulangistes** sur les boulevards.
22. — Manifestation au Père-Lachaise à l'occasion de l'anniversaire de la semaine sanglante de 1871.
23. — Fin de la vente des diamants de la couronne. Elle produit 7,207,252 fr. 50.
25. — **Incendie de l'Opéra-Comique** pendant la représentation de *Mignon.* Le nombre total des morts dépasse cent.
30. — Obsèques solennelles à Notre-Dame de vingt-deux victimes de l'Opéra-Comique.



A. MÉZIÈRES
de l'Académie
(Né en 1826).



GOT
Acteur (1822-1901).



Mgr. PERRAUD
de l'Académie
(Né en 1828).



Gal DAVOUT D'AUERSTAEDT
(Né en 1829).



JEANNE SAMARY
Actrice (1857-1887).



CHALLEMEL-LACOUR
Homme politique.
(1827-1896.)

31. — Nouveau ministère : Rouvier, présidence du Conseil, finances, postes et télégraphes; Mazeau, justice; Ferron, guerre; Barbey, marine.

Juin.

2. — Célébration du jubilé de la reine d'Angleterre par la colonie anglaise à l'Hôtel Continental.
5. — Grand-Prix de Paris gagné par la jument française *Ténébreuse.*
28. — Le général Boulanger, ancien ministre de la guerre, est nommé commandant du 13e corps d'armée à Clermont-Ferrand.
30. — Clôture du Salon.

Juillet.

2. — Accident à la gare d'Orléans. Le train éclair des Pyrénées entre en gare à toute vitesse et défonce le mur d'arrivée. Plusieurs voitures sont mises en pièces. Il y a des blessés.
8. — Départ du général Boulanger pour Lyon. **Troubles à la gare du P.-L.-M.**
9. — Commencement des débats de l'affaire Pranzini. (Cour d'assises de la Seine.)
13. — Condamnation à mort de Pranzini.
21. — Arrivée à Paris de l'empereur du Brésil avec l'impératrice et le prince dom Pedro, son petit-fils. Ils descendent au Grand-Hôtel.
24. — Arrivée à Paris de l'ambassade de Siam.

Août.

6. — **Incendie de la Grande Imprimerie,** rue Montmartre, dans les caves où se trouvent entassés les vieux journaux. Plusieurs pompiers sont à demi asphyxiés.
27. — Inauguration au jardin des Tuileries de l'exposition des insectes utiles et des insectes nuisibles, avec les moyens de les combattre.
31. — Exécution de Pranzini, auteur du triple assassinat de la rue Montaigne.

Septembre.

25. — Émotion dans Paris à la nouvelle d'un second incident à la frontière allemande (affaire de Vexaincourt).
29. — Exposition d'automne de la Société d'horticulture de France, aux Tuileries.

Octobre.

1er. — Laïcisation de l'hôpital Beaujon.
7. — Arrestation du **général Caffarel,** sous-chef d'état-major général du ministère de la guerre, sous l'inculpation de trafic de décorations et d'escroqueries. Une dame Limouzin et un nommé Lorentz sont arrêtés comme complices. — Arrivée à Paris du roi de Baroda, aux Indes, avec son harem, quarante domestiques et six cents colis.
19. — On annonce la mort du fils de l'horloger Naundorff, le faux Louis XVII, Adalbert, dit de Bourbon.
26. — Grande représentation à l'Opéra à l'occasion du centenaire de *Don Juan.*

Novembre.

2. — Les gérants du *Figaro,* du *Soir,* du *Soleil,* de *la Lanterne,* du *Réveil-Matin,* de l'*Écho de Paris,* du *Mot d'Ordre* et du *Paris* comparaissent devant la neuvième chambre de [illegible] sous l'inculpation de publication [illegible] du réquisitoire définitif dans l'affaire de l'[illegible] de l'Opéra-Comique. Ils sont condamnés à [illegible] francs d'amende.
5. — Exposition à l'Archevêché des cadeaux offerts par les catholiques français au pape Léon XIII à l'occasion de son jubilé.

12. — Obsèques du général de Courcy.
14. — La neige fait son apparition à Paris.
19. — Démission du ministère Rouvier.
23. — Mme Limouzin, la marchande de décorations dans l'affaire Wilson, ouvre, rue de Clichy, le café de *l'Etoile* qu'elle veut tenir avec Lorentz. La foule proteste et la police est obligée de faire fermer le café.

Décembre.

2. — **Jules Grévy donne sa démission.** Bagarres sur la place de la Concorde; des coups de feu sont tirés par les manifestants sur les gardes de Paris, qui sont obligés de dégainer et de charger la foule. Il y a de nombreux blessés.

3. — **M. Sadi Carnot est nommé président de la République.**

10. — Tentative d'assassinat contre Jules Ferry, à la Chambre.

13. — Nouveau ministère : Tirard, président du Conseil, finances; intérieur, Sarrien; général Logerot, guerre; de Mahy, marine.

26. — Un amateur de chevaux fait, avec M. Babel, pari qu'un cheval qu'il lui a vendu fera trente lieues dans la même journée. Le défi est accepté. En neuf heures de temps, le cheval fait trente-quatre fois le tour de la piste de Lonchamps, soit 120 kilomètres 800 mètres.

30. — Le président de la République visite le Val-de-Grâce. Il décore la supérieure, la sœur Marie de Moissac, âgée de quarante-huit ans. Mlle Nicole, qui dirige depuis trente-cinq ans l'infirmerie de la Salpêtrière, est également décorée.

Monuments et Fondations.

Inauguration d'un nouveau groupe scolaire, 5, rue Madame (8 janvier). — Inauguration aux Arts et Métiers de la statue de Denis Papin (16 janvier). — Inauguration de la communication téléphonique entre Paris et Bruxelles (29 janvier). — Inauguration de la Bourse du travail, rue J.-J.-Rousseau (3 février). — Inauguration de la statue de **Louis Blanc** au square Monge (24 février). — Inauguration, dans la cour de la mairie du neuvième arrondissement, d'une statue de Voltaire (22 avril). — Pose de la première pierre de la nouvelle école d'horlogerie, rue Manin (23 avril). — Inauguration, à Meudon, d'un buste de **Rabelais** (29 mai).

La vie de la rue.

Panorama de la bataille de Rezonville, par Detaille et de Neuville, rue de Berry. — Exposition canine aux Tuileries. — Premier dîner mensuel des secrétaires de rédaction des journaux (10 juin).

La vie littéraire.

Paul Adam : *La Glèbe.* — **Jean Aicard** : *Leconte de Lisle.* — *Le Livre d'heures d'Amour.* — **Paul Arène** : *Contes de Paris et de Provence.* — **Th. de Banville** : *Madame Robert.* — **Mme Benzon** : *A la Sirène.* — *Émancipée.* — **E. Bergerat** : *Le Petit Moreau.* — *Le Livre de Caliban.* — **Paul Bourget** : *André Cornélis.* — **Victor Cherbuliez** : *La Bête.* — **L. Cladel** : *Gueux de marque.* — *Effigies d inconnus.* — **J. Claretie** : *Le Train 17.* — *Le Candidat.* — *La Canne de M. Michelet; La Mansarde.* — **Alphonse Daudet.** — *La Défense de Tarascon.* — **A. Hermant** : *Le Cavalier Miserey.* — **P. Hervieu** : *L'Inconnu.* — **V. Hugo** : *Choses vues.* — **Huysmans** : *En Rade.* — *Un Dilemme.* — **Jean Lorrain** : *Les Griseries.* — **P. Loti** : *Propos d'exil.* — *Madame Chrysanthème.* — **Guy de Maupassant** : *Mont-Oriol.* — *Le Horlà.* — **Marcel Prévost** : *Le Scorpion.* — **J.-H. Rosny** : *Le Bilatéral.* — **A. Theuriet** : *La Vie rustique.*

Beaux-Arts.

Verneuil est élu membre de l'Académie des sciences. — Premier grand-prix de composition musicale décerné à **G. Charpentier.** — Prix *Jean Reynaud*, d'une valeur de 10,000 francs, accordé à **Paladilhe**, auteur de *Patrie.* — **Pasteur** est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (18 juillet). — Premier prix de chant : **Mlle Durand** (Barbot).



PAULUS
Chanteur comique
(Né en 1845).



ÉDOUARD HERVÉ
de l'Académie.
(1835-1899.)



ALBERT SOREL
de l'Académie
(Né en 1842).



JULES DALOU
Sculpteur
(Né en 1838).



CASIMIR-PERIER
Homme politique
(Né en 1847).



CHAPU
Sculpteur.
(1833-1897.)

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 15 janvier. Deux cent soixante-quinzième anniversaire de la naissance de Molière. On joue *Tartufe, le Malade imaginaire.* — 17 janvier. *Francillon*, comédie en 3 actes, d'A. Dumas. — 24 janvier. *L'Invitation à la valse*, comédie en 1 acte, d'A. Dumas. — 1er février. *Les Fâcheux*, début de Mlle Durand. — 6 février. *L'Anglais ou le Fou raisonnable*, comédie en 1 acte, de Patrat. — 6 février. *La Nuit d'octobre*, débuts de Mounet-Sully et de Mlle Bartet. — 15 mars. *Bajazet* (reprise). — 2 avril. *Raymonde*, comédie en 3 actes, d'A. Henriet et Morand. — 28 mai. *Vincenette*, drame en 1 acte, en vers, de Barbier. — 28 mai. *Hernani*, premier début de Mme **Segond-Weber** (dona Sol). — 31 août. *Souvent Homme varie* (reprise), comédie en 2 actes, de Vacquerie. — 17 octobre. *La Souris*, comédie en 5 actes, de Pailleron.

Opéra. — 8 janvier. *Patrie*, début de Mlle Dufrane (Dolorès). — 12 mars. *Les Huguenots*, début de Mlle de Lafertrille (Valentine). — 16 mars. *Aïda*, J. de Reszké et Gresse dans les rôles de *Radamès* et *Ramphis.* — 18 avril. *Guillaume Tell*, débuts de Mme Canté et de M. Warbrodt. — 26 octobre. Reprise de *Don Juan.* — 4 novembre. Cinquantième représentation à l'Opéra de *Faust*, avec J. de Reszké dans le rôle de Faust.

Opéra-Comique. — 16 mars. *Proserpine*, drame lyrique en 4 actes, paroles de Vacquerie et L. Gallet, musique de Saint-Saëns. — 18 mai. *Le Roi malgré lui*, 3 actes de Najac et Burani, musique de Chabrier. — 23 mai. *Cœur de Paris*, revue en 1 acte, de Massenet.

Odéon. — 15 janvier. *Molière chez Conti*, comédie, 1 acte, en vers, de Copin. — 7 mai. *Numa Roumestan*, comédie, 5 actes, d'A. Daudet. — *Le Privilège de Gargantua*, comédie, 1 acte en vers, de Grandvallet et Truffier. — 22 septembre. *Le Marquis Papillon*, comédie, 3 actes, en vers, de Boniface. — 8 décembre. *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie en vers, 5 actes et 8 tableaux, de Legendre, d'après Shakespeare.

Théâtre-Libre (passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts). — *Jacques Damour*, de L. Hennique, d'après E. Zola. — *La Nuit bergamasque*, de E. Bergerat. — *Sœur Philomène*, d'A. Byl et G. Vidal, d'après de Goncourt. — *L'Evasion*, de Villiers de l'Isle-Adam.

Salle Montparnasse. — *La Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès. — *Esther Brandès*, de Léon Hennique. — *Le Baiser*, de Th. de Banville.

Les morts de l'année.

Le comédien **Florval** (19 janvier). — Le peintre **Gaillard** (19 janvier). — Le cardinal **Caverot** (23 janvier). — Le statuaire **Daumas** (24 janvier). — **Béclard**, doyen de la Faculté de médecine (9 février). — L'industriel **Wolf** (9 février). — **Louis-Napoléon Berthier**, prince de Wagram (10 février). — Le baron **Baude** (13 février). — **Ch. Guerrier de Haupt**, ancien directeur de l'École normale (17 février). — Le peintre **Hillemacher** (13 mars). — Le romancier **Paul Féval** (8 mars). — Le général espagnol **d'Algard** (16 mars). — Le graveur **Bouvet** (23 mars). — Le général **Farre** (24 mars). — Le journaliste **Paul Dalloz** (12 avril). — L'académicien **Gosselin** (30 avril). — L'éditeur **A. Garnier** (24 mai). — Le romancier **A. d'Alembert** (10 juin). — Le dessinateur **Pelcoq** (22 juin). — L'académicien **Caro** (13 juillet). — Le général **Pélissier** (2 août). — Le général **de Sonis** (15 août). — L'architecte **J. Hénard** (26 septembre). — **Feugère**, artiste dramatique (28 septembre). — Le peintre **A. Legras** (19 octobre). — L'amiral **Jauréguiberry** (20 octobre). — Le chansonnier **Eug. Pottier** (7 novembre). — Le peintre **Ph. Rousseau** (4 décembre). — Le vice-amiral **Bourgeois** (25 décembre).



LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL EUDES. — LA BAGARRE DE LA PLACE VOLTAIRE
Dessin d'après nature de M. Paul DESTEZ.
(Bibliothèque Nationale.)

1888

L'ANNÉE 1888 n'eut rien de banal; elle fut même très intéressante. Elle a pu causer de sérieuses anxiétés aux hommes de bon sens et de bonne foi qui se préoccupaient avant tout de l'avenir de la France, mais elle a été féconde en événements qui tenaient à la fois du vaudeville et du drame. En assistant à ce spectacle, il ne serait pas venu à l'esprit du philosophe le plus pessimiste et le plus maussade de s'écrier : « La France s'ennuie ! »



GÉNÉRAL BOULANGER
D'après une photographie.
(*Monde illustré*).

La capitale surtout ne s'ennuyait pas; elle vivait dans les couloirs du Palais de Justice. Les changements à vue de l'affaire Wilson ménageaient chaque jour quelque nouvelle surprise à la curiosité du public. Les décors, la mise en scène et les rôles assignés aux divers personnages de la pièce se transformaient avec une rapidité qui eût fait honneur à l'imagination d'un Maquet ou d'un Alexandre Dumas. Une magistrature passionnée pour les inventions nouvelles, qui abusait du téléphone pour surprendre les secrets d'un prévenu ; un juge d'instruction qui interrompait l'interrogatoire d'un inculpé pour aller dîner amicalement avec lui dans un restaurant en renom et lui signifier, en se levant de table, un mandat d'arrêt qui était mis immédiatement à exécution ; un duel homérique entre la Cour de cassation et la Chancellerie; les accusateurs métamorphosés en accusés ; un magistrat n'ayant qu'une galerie à traverser pour comparaître devant une juridiction disciplinaire en sortant de son cabinet, où il

continuait à signer des ordres d'emprisonnement, tel était le spectacle émouvant et varié que les oscillations de la justice française offraient à l'Europe pendant les premiers mois de l'année 1888.

La curiosité publique se lasse de tout, même des procès à surprises ; autant la population parisienne avait attendu avec une anxiété fiévreuse et passionnée le dénouement des débats de première instance qui s'étaient terminés par une condamnation sévère prononcée contre le gendre de M. Grévy, autant elle accueillit, quelques semaines plus tard, avec une indifférence parfaite, l'arrêt d'acquittement qui fut rendu par la Cour d'appel. L'agitation artificielle qui avait été organisée pour exploiter et grossir un scandale s'était peu à peu calmée à partir du jour où elle avait cessé d'être utile à des calculs et à des intérêts de parti.

D'ailleurs, la rentrée en scène du général Boulanger aurait suffi pour absorber l'attention publique. Dépouillé de son grade et de son uniforme, le héros chanté par Paulus était devenu pour le gouvernement un adversaire d'autant plus redoutable qu'il n'était plus retenu par les liens de la discipline militaire. Il était l'homme le plus populaire de France. Dans les départements, il remportait une série d'éclatantes victoires électorales et il était acclamé dans les rues de Paris. La propagande par la chanson en plein air était devenue un peu moins active que pendant l'année précédente, mais les camelots des deux sexes vendaient avec autant d'entrain que par le passé, sur la voie publique, les journaux qui célébraient les louanges du brave général. Les jeunes *camelotes*, à la voix claire et stridente, qui distribuaient sur le boulevard les portraits du héros chanté par Paulus, obtinrent un brillant succès de curiosité : elles furent les Amazones du boulangisme. Le candidat universel, qui n'avait qu'à se présenter pour être élu avec un égal enthousiasme dans les départements du nord, du midi et du centre, n'était pas moins populaire dans les salons que dans les rues de la capitale ; sa photographie, accompagnée d'une signature autographe, faisait prime dans les ventes de charité du faubourg Saint-Germain.

Toujours lui ! lui toujours ! La population parisienne ne vivait que par lui et que pour lui. Paraissait-il au Bois de Boulogne, monté sur un superbe cheval alezan qui remplaçait le légendaire cheval noir obligé de prendre quelques jours de repos à raison de son grand âge, cette nouvelle se répandait avec la rapidité de l'éclair, de l'une à l'autre extrémité de la capitale, et une légion de reporters se mettait en campagne pour connaître le nom du successeur, ou plutôt du suppléant de *Tunis*. Jamais, peut-être, un homme n'excita un fétichisme plus aveugle et plus difficile à justifier. Ses adversaires avaient beau le traiter de « Saint-Arnaud de café-concert » et de « César à lunettes bleues », ces injures n'entamaient pas la popularité de celui qu'un de ses admirateurs avait, dans un incomparable élan d'enthousiasme, appelé « le Fils de Jeanne d'Arc ».

L'agitation ne peut se prolonger pendant quelques mois dans les rues de Paris sans faire monter les éléments anarchistes et révolutionnaires à la surface. Aux manifestations en l'honneur du « brave général » et aux *monômes* assez inoffensifs des étudiants ne tardèrent pas à succéder des désordres plus graves. Les

EUGÈNE LABICHE
MÉDAILLE EXÉCUTÉE PAR RINGEL D'ILLZACH.
(Collection de *l'Art*.)



LE GÉNÉRAL BOULANGER
Revenant du Palais-Bourbon, le 19 avril.
Dessin d'après nature de M. Paul Destez.
(Bibliothèque Nationale.)

funérailles de l'un des chefs de la Commune, que ses anciens compagnons d'armes appelaient encore « le général Eudes », servirent de prétexte à un commencement d'émeute. La lutte qui s'engagea, sur la place Voltaire, entre une bande de perturbateurs et les agents de police, n'eut pas de conséquences sérieuses, mais elle produisit sur la partie la plus paisible de la population parisienne une impression d'autant plus inquiétante qu'un certain nombre de corporations ouvrières venaient de se mettre en grève. Le grand tournoi international annoncé pour le mois de mai de l'année suivante n'était pas encore près de s'ouvrir, mais il portait déjà ses fruits. Une grève de terrassiers est la préface nécessaire d'une Exposition universelle, de même qu'une grève de cochers en est l'inévitable ornement. Encouragés par l'augmentation des tarifs de main-d'œuvre votée par le Conseil municipal de Paris dans les séries de prix de la Ville, au moment où les travaux étaient en pleine activité, les terrassiers abandonnèrent du jour au lendemain les chantiers du Champ-de-Mars, et le succès de la grande entreprise, où non seulement une question d'amour-propre national, mais encore d'énormes intérêts matériels étaient engagés, parut un instant compromis. Les coiffeurs et les garçons limonadiers se mirent à leur tour en grève, sous prétexte qu'ils étaient exploités par les agences de placement, et organisèrent sur les boulevards et dans le quartier des Halles de bruyantes manifestations.

Le conflit qui s'éleva entre le parquet et la préfecture de police, sur l'interprétation des circulaires ministérielles, qui essayaient de tracer une limite fatalement nébuleuse et arbitraire entre les moyens de propagande autorisés par l'esprit de la loi et les atteintes délictueuses à la liberté du travail, eut naturellement pour effet d'aggraver le désordre. Sur cinquante-trois arrestations, le ministère public n'ayant ordonné que trois poursuites, la préfecture de po-



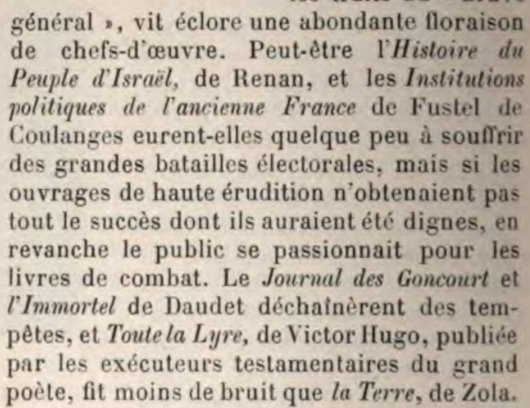
ARRESTATION DE M. PAUL DÉROULÈDE
A la sortie du dîner offert par le général Boulanger à ses amis, au Café Riche.
Dessin d'après nature de M. Paul Destez.
(Bibliothèque Nationale.)

lice s'abstint de sévir contre des perturbateurs qui étaient remis en liberté le lendemain et, pendant quelques jours, les violences commises contre les personnes furent seules réprimées. Suivant leur profession, les grévistes furent laissés libres de renverser des tombereaux ou de saccager des cafés de fond en comble; ces moyens de propagande par le fait étaient assimilés à de simples conseils que des ouvriers avaient le droit de donner à leurs camarades pour les dissuader de reprendre le travail.

Si les désordres, encouragés par les dissentiments survenus entre les autorités chargées de les réprimer, ne firent pas de plus rapides progrès, c'est que pendant les derniers mois de l'année 1888 la population parisienne était absorbée par des préoccupations trop graves pour prendre au tragique les pelles et les pioches brisées par les terrassiers en grève, et les tables de cafés renversées par les garçons limonadiers en état d'insurrection ouverte contre les bureaux de placement. Le boulangisme était-il à la veille de triompher? Pouvait-on prévoir les conséquences de la grande bataille électorale qui allait s'engager à Paris, au lendemain du jour où M. Hude, dont la santé irrévocablement atteinte depuis plusieurs mois ne se rétablissait pas sous le ciel de l'Algérie, laisserait un siège de député vacant dans le département de la Seine? Les œufs que les boulangistes lançaient à la tête de leurs adversaires dans les réunions publiques de la rue Blomet firent éclater une note gaie sur des événements qui prenaient une tournure tragique. Ces projectiles coûtaient un peu cher, mais ils étaient moins dangereux que des cailloux et plus distingués que des pommes cuites. Ils avaient surtout l'avantage d'offrir un nouveau débouché aux produits de l'agriculture. Pendant quelques jours il ne fut question, dans les cercles facétieux de la capitale, que du commerce des œufs pour réunions publiques.

En dehors de ces intermèdes, qui venaient de loin interrompre la fastidieuse monotonie des discours prononcés dans les meetings, les divertissements ne manquaient pas à la population parisienne pour se distraire du bruit provoqué par le livre de M. Numa Gilly et des ruines causées par l'effondrement de la Compagnie de Panama. Avant d'être officiellement ouverte, l'Exposition annoncée pour 1889 faisait déjà sentir ses effets bienfaisants. Les habitants de la capitale oubliaient les tristesses d'une année féconde en scandales et en désastres en allant voir au jardin des Tuileries si la belle Fathma était digne de sa renommée, et en allant assister aux exercices de gymnastique exécutés par le prisonnier qui s'évadait chaque jour, à heure fixe, de la Bastille reconstituée sur l'avenue de Suffren. Si les périodes de terreur et de révolution sanglante ont en général pour effet de paralyser la fécondité littéraire d'un pays, une agitation politique assez intense mais contenue dans des limites suffisamment étroites pour ne compromettre aucun grand intérêt économique ou social provoque presque toujours une recrudescence d'activité intellectuelle chez un peuple. Le boulangisme fut la Fronde mise à la portée de la troisième République. L'année 1888, qui marqua l'apogée de la popularité du nouveau Roi des Halles rendu à la vie sous les traits du « brave général », vit éclore une abondante floraison de chefs-d'œuvre. Peut-être l'*Histoire du Peuple d'Israël*, de Renan, et les *Institutions politiques de l'ancienne France* de Fustel de Coulanges eurent-elles quelque peu à souffrir des grandes batailles électorales, mais si les ouvrages de haute érudition n'obtenaient pas tout le succès dont ils auraient été dignes, en revanche le public se passionnait pour les livres de combat. Le *Journal des Goncourt* et *l'Immortel* de Daudet déchaînèrent des tempêtes, et *Toute la Lyre*, de Victor Hugo, publiée par les exécuteurs testamentaires du grand poète, fit moins de bruit que *la Terre*, de Zola.

G. Labadie-Lagrave.



MÉDAILLE D'IDENTITÉ DES SÉNATEURS ET DÉPUTÉS
Gravée par Maximilien Bourgeois.
(Musée du Luxembourg.)



PARIS LA NUIT (PONT DES SAINTS-PÈRES)

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LÉON HERPIN

(Collection de *l'Art*)



L'INCENDIE DE LA GARE SAINT-LAZARE

Le caporal Porlier et le sapeur Pachin, tués au feu, sont transportés à leur caserne.

Dessin de M. Charles Morel. — (Bibliothèque Nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



PRADO

Assassin de Marie Aguétant, condamné à mort le 14 novembre 1888 et exécuté le 28 décembre.

D'après une photographie (*Monde illustré*).

L'Incendie des Halles.

(15 février.)

A une heure cinq minutes de l'après-midi, plusieurs personnes remarquaient que de la fumée sortait par les soupiraux à grilles et les bouches servant à monter et à descendre les marchandises dans le sous-sol n° 4.

C'est celui affecté à la vente en gros de la volaille, appelée habituellement « la Vallée ».

On courut prévenir les pompiers des postes voisins et les secours arrivèrent avec une rapidité remarquable. Bientôt six pompes à vapeur étaient mises en batterie rue de Turbigo, rue de Rambuteau, rue Vauvilliers, rue Saint-Honoré, rue Berger et rue du Pont-Neuf.

La circulation des voitures fut interrompue dans toutes les rues bordant les pavillons des Halles. Des haies de gardiens de la paix et de gardes républicains maintenaient la masse des curieux.

Seuls les « forts » étaient autorisés à rester; ces braves gens ont prêté aux pompiers un concours efficace grâce à leur connaissance des lieux.

Le foyer de l'incendie avait été découvert par



COCHER DE LA VIEILLE MARQUISE
du faubourg St-Germain.

M. Bigorgne, conducteur du service des travaux de Paris, dont le bureau se trouve rue Vauvilliers, 13.

Il avait aperçu, un des premiers, la fumée sortir d'un des soupiraux de « l'allée couverte » devant le pavillon n° 4, et était descendu aussitôt avec ses employés par l'escalier du pavillon des fruits dans le sous-sol donnant accès par un couloir aux caves du pavillon de la volaille.

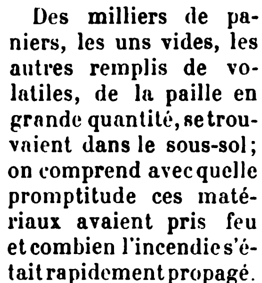
Le feu avait pris naissance dans une resserre bordant « l'allée couverte », à égale distance de celle dite « des Prouvaires » et de la rue Vauvilliers, probablement la resserre n° 4, appartenant à M. Perrin.

C'est sur ce point que convergeait l'eau lancée à torrents par les pompes à vapeur.

L'incendie avait pris en peu d'instants des proportions considérables. La fumée, en gerbes énormes, s'échappait par toutes les issues, bouches et soupiraux, dans les rues avoisinantes.



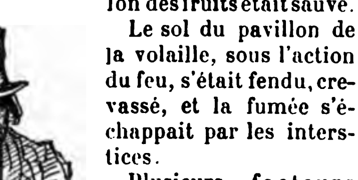
COCHER DE LA PETITE DAME



Des milliers de paniers, les uns vides, les autres remplis de volatiles, de la paille en grande quantité, se trouvaient dans le sous-sol; on comprend avec quelle promptitude ces matériaux avaient pris feu et combien l'incendie s'était rapidement propagé.

On reconnut qu'il était impossible de sauver ce qui se trouvait dans les caves du pavillon n° 4 et on dut se borner à circonscrire le foyer de l'incendie.

Par instants, ces flammes gagnaient du terrain, s'avançaient en sifflant; on entendait des pétillements épouvantables.



Enfin, le feu sembla diminuer d'intensité, le pavillon des fruits était sauvé.

Le sol du pavillon de la volaille, sous l'action du feu, s'était fendu, crevassé, et la fumée s'échappait par les interstices.



COCHER POUR REMISE

Plusieurs facteurs avaient supplié en vain les pompiers de leur permettre d'entrer pour y prendre des pièces de comptabilité laissées dans leurs bureaux; les pompiers étaient inflexibles.



COCHER DE M. LE COMTE

Cependant nous croyons savoir que les livres de comptabilité ont été presque tous sauvés par M. Duranton, commissaire de police, aidé d'un inspecteur de police nommé Dolicq et d'un « fort » portant la médaille 40.

D'après les évaluations approximatives faites, les premiers renseignements fournis, les dégâts en volailles, marchandises et matériel détruits s'élèveraient à 200,000 francs.

Quant à ceux afférents à la bâtisse, on comprend qu'ils n'ont pu être évalués encore.

Cependant, M. Alphand, descendu dans le sous-sol avec le juge d'instruction et le préfet de police et plusieurs autres fonctionnaires, croit pouvoir affirmer que les fondations principales ne sont pas atteintes de façon à exiger de gros travaux.

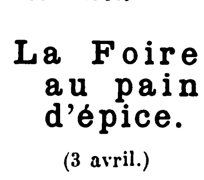
Néanmoins, on considère que le pavillon de la volaille ne pourra pas être rendu avant six mois à sa destination.

COCHER DE LA FEMME DU BANQUIER

Plusieurs pompiers ont, au cours de l'incendie, subi un commencement d'asphyxie; le lieutenant Cordier, de la caserne J.-J. Rousseau, a été brûlé au visage. Après avoir reçu des soins à la pharmacie de la rue des Prouvaires, le lieutenant Cordier a repris son service.

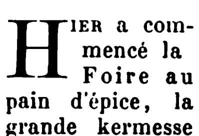
On ne signale pas d'autres accidents.

La circulation des voitures a continué à être interdite pendant une partie de la soirée. Les pompiers sont restés toute la nuit pour noyer les décombres.



La Foire au pain d'épice.

(3 avril.)



Hier a commencé la Foire au pain d'épice, la grande kermesse



CONDUCTEUR D'UN TRAIN DE PLAISIR

LES COCHERS DE PARIS
Par BERTALL.



COMTE DE MUN

du printemps, la fête populaire par excellence.

La Foire aux jambons, qui la précède de quelques jours, ne peut prétendre au même succès, elle ne dure que trois jours : l'autre a trois semaines d'existence et même quatre, grâce au sursis toujours accordé par la municipalité parisienne.

La Foire au pain d'épice a un avantage sur sa devancière : à la Foire aux jambons, il faut au moins faire l'acquisition d'un modeste saucisson — dernière incarnation peut-être, d'un cheval hors d'âge, — ou aller fouiller la ferraille qui, avec la charcuterie sous toutes ses formes, sont les seules choses qui s'offrent aux yeux ; à la Foire au pain d'épice, il y a du plaisir pour tous.



HENRI ROCHEFORT

CAMILLE PELLETAN

Ceux-mêmes qui n'ont pas un sou à dépenser, les ouvriers à qui l'hiver long et rigoureux, si dur aux pauvres gens, a enlevé les maigres économies, nos braves troupiers dont le « prêt » minuscule est absorbé par le paquet de tabac, tous peuvent trouver sans débourser plaisir et distraction.

CLEMENCEAU

BAUDRY D'ASSON

Les grands banquistes Cocherie, Delille, Becker, Marchetti, Legois, leur offrent gratis des parades aussi amusantes pour le moins que les merveilles qu'ils promettent aux payants.

Aussi, faut-il voir la joie des bébés roses devant les grimaces, les ahurissements des pîtres dont l'emploi consiste à recevoir force coups de pieds dans les reins, force taloches sur la figure. Quelles triomphantes gifles! et quels frais éclats de rire!

De quels yeux ébahis nos braves petits « pioupious » contemplent la fée Topaze et son éclatant costume couleur de soleil, comme la pierre précieuse dont elle porte le nom gracieux.



BARODET

PAUL DE CASSAGNAC

BASLY

Bien que le soleil ait refusé ses rayons à cette fête du printemps, l'affluence était considérable. Dans l'après-midi, il était impossible d'avancer sur le cours de Vincennes.

C'est là que se trouvent les grandes baraques, les spectacles à féeries des riches banquistes, les baraques de lutteurs, les ménageries de Pezon et de Bidel.

Quelle foule! Sous le ciel d'un gris perle d'une nuance très douce les toilettes claires des femmes se détachent vivement.



ANDRIEUX

Il fait très doux, pas de vent, une toute petite brise tiède. En somme, un temps favorable pour cette fête en plein air.

LOUISE MICHEL

ÉDOUARD HERVÉ

Les orgues de Barbarie jouent les *Pioupious d'Auvergne*. Cet air vif redoublé semble stimuler les chevaux de bois qui tournent, tournent... Les orchestres des forains font un charivari énorme, les cuivres éclatent, les grosses caisses ronflent.

Mlle Prudence, somnambule extralucide, dit le passé, le présent et l'avenir.

Ce qu'elle raconte à son client doit être bien intéressant; des groupes de jeunes filles sortent toutes roses, riant aux éclats, de sa voiture pleine de mystères.

Les amusantes « Montagnes rus-



CAMÉLINAT

LA COMÉDIE POLITIQUE
Caricatures de CARAN D'ACHE.



LE VIEUX PARIS. — SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS ET LES ENVIRONS
(Collection G. Hartmann.)



LE VIEUX PARIS. — SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS. — LA TOUR
(Collection G. Hartmann.)

ses » font un argent fou; c'est le succès de l'année.

Beaucoup de jeunes gens portent accrochés à la boutonnière, un petit cochon en pain d'épice, agrémenté d'un nom de baptême en sucre blanc.

Puis voici le Musée des horreurs : le crime de la rue Montaigne, la chambre de Marie Regnault, les cadavres, le sang; passons vite.

Dans le ciel roulent des globes lumineux; ces sphères en bois et en carton peint sont habitées. On entend des cris joyeux d'oiseaux effarouchés. Les sphères sont des balançoires; les cris joyeux sont jetés par les locataires — pour cinq centimes — des jeunes filles et leurs amoureux.

En somme, bonne journée pour les forains et pour les promeneurs.

Les faux billets de banque.

Au sujet des faux billets de banque qui circulent en ce moment, la Banque de France a publié l'avis suivant, reproduit dans le *Journal officiel*.

AVIS AU PUBLIC

La Banque croit devoir reproduire en les complétant, les indications qu'elle a données au public, il y a huit jours, relativement à la contrefaçon de ses billets de 500 francs.

Les faux billets se reconnaissent aux faits suivants :

Papier : carteux, épais et dur; il se distingue aisément au toucher; il est le plus souvent froissé.

Filigrane : posé à plat sur un fond noir, les légendes 500 francs, Banque de France, sont peu apparentes, tandis qu'elles sont très lisibles dans le vrai billet; à la transparence elles se détachent avec une sécheresse de dessin que n'a pas le filigrane du billet authentique.

Vignette : Les imperfections saillantes au recto dans les indices imprimés en noir et dans le médaillon bleu, peuvent surtout être dans l'absence de modèle des figures du verso.

Contrairement à ce qui est affirmé, c'est seulement le 15 mai dans la soirée que le premier billet faux a été reconnu dans les produits de la recette en ville. Après avoir fait faire de cette falsification un examen rigoureux, la Banque a, dès le 17 mai, envoyé à l'agence Havas une note destinée à mettre le public en garde contre le piège qui lui était tendu.

A l'heure actuelle, la Banque n'a connaissance que de cinquante billets contrefaits.

Le secrétaire général,
F. Carré.

On a remboursé hier pour 6,350,000 francs de billets de 500 francs.

Quatre billets faux ont été présentés, ce qui porte le total à cinquante-quatre.

L'agence Havas communique aux journaux la note suivante.

La Banque a décidé, dès l'apparition du billet faux de 500 francs, de cesser l'émission du type actuel de cette coupure.

Pour faciliter la rentrée desdits billets de 500 francs actuellement en circulation, la Banque a ouvert depuis plusieurs jours de nouveaux guichets en vue d'échanger ou de rembourser en espèces tous ceux qui lui ont été présentés.



LE VIEUX PARIS. — LA CITÉ BERRYER
Dessin d'après nature de L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

Elle continuera d'opérer de la même façon les jours suivants.

Afin d'éviter aux porteurs d'avoir à se déplacer, elle ouvrira exceptionnellement ses bureaux de quar-



PARIS NOUVEAU. — LES CHAMPS-ÉLYSÉES
Coin de l'avenue de Marignan et de l'avenue des Champs-Élysées.
Dessin d'après nature, par L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)

tier à l'échange et au remboursement de ses billets de 500 francs, à partir du 26, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

. . . .

Les grands établissements de crédit, les maisons de banque et les agents de change refusent de recevoir à leurs caisses les billets de 500 francs — bons ou mauvais. Dans le doute, tout le monde s'abstient.

Les uns, comme le Comptoir d'escompte, ont décidé que tout billet de 500 francs, vrai ou faux, serait impitoyablement refusé, soit par les caissiers, soit par les garçons de recettes.

D'autres, le Crédit lyonnais, par exemple, ont admis quelques adoucissements, et ont déclaré que s'ils refusaient tout billet dont ils ignoraient la provenance, ils acceptaient ceux qui leur seraient présentés par des personnes connues et solvables qui s'engageraient à reprendre les billets à la première réquisition.

Ces établissements, en même temps qu'ils refusent de prendre les billets, s'abstiennent d'en donner au public en payement et présentent tous ceux qu'ils possèdent aux guichets de la Banque de France.



LA RUE BOILEAU A AUTEUIL.
Dessin d'après nature, par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

Le Train-tramway de Paris à Saint-Denis.

La Compagnie du Nord vient d'inaugurer le service spécial pour les voyageurs par trains-tramways entre Paris et Saint-Denis et Paris et Saint-Ouen.

L'idée de ce mode de locomotion n'est pas neuve.

Sans parler de l'exploitation des trains légers économiques à l'étranger, notamment sur quelques réseaux autrichiens, nous pouvons rappeler que le système appliqué maintenant sur plusieurs réseaux français, avait été essayé à Paris même, dans le courant de l'année 1877.

On sait, en effet, qu'à cette époque le Champ de Mars avait été relié à Grenelle, sur le chemin de fer de ceinture, au moyen d'une voie ferrée qui côtoyait la Seine, le long des berges des quais d'Orsay et de Grenelle.

Depuis, des essais ont été faits un peu partout et ont donné des résultats satisfaisants.

La Compagnie du Nord a modifié, pour la

section de Paris à Saint-Denis avec embranchement sur Saint-Ouen, le type du train-tramway.

Il est formé d'une locomotive-tender d'un petit modèle et d'une voiture mixte avec couloir latéral extérieur.

Chaque voiture comprend douze places de première classe, seize places de deuxième classe et trente places de troisième classe; soit en tout cinquante-huit places.

Un pont se trouve à l'avant et à l'arrière de chaque voiture et une plaque est placée à chaque extrémité, pouvant s'abaisser et être reliée au tender, pour permettre au conducteur de communiquer directement avec le mécanicien et de l'aider en cas de besoin.

Les études du projet ont commencé il y a quatre ans environ.

Le train-tramway est à voie unique. Pour l'établissement de la ligne, on a suivi la voie ordinaire sur le côté droit en partant de Paris.

On a par conséquent ajouté une septième voie aux six qui existaient déjà.

Il y a quatre points d'arrêt entre Paris et Saint-Denis, et malgré cela la durée du trajet est de treize minutes seulement. Le service régulier sera de quatorze heures par jour et quarante-trois trains, sans compter les trains ordinaires qui desserviront dorénavant la gare de Saint-Denis et les points intermédiaires.

Pour l'établissement de la bifurcation de la Plaine à Saint-Ouen, on a suivi la ligne appartenant à la Compagnie du Nord et communiquant avec les docks. Cette ligne n'avait servi jusqu'alors qu'aux trains de marchandises.

La durée du trajet de Paris à Saint-Ouen, ou mieux au quai de Seine-Clichy, est de dix-sept minutes. Mais les gares intermédiaires sont plus nombreuses que sur la ligne de Saint-Denis.

On en compte sept.

Ce réseau sera desservi quotidiennement par seize trains, depuis dix heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Le train-tramway devant être surtout un train léger et par conséquent rapide, on ne recevra pas de bagages.

Au reste, si l'essai réussit, la Compagnie du Nord composera le train-tramway de deux voitures mixtes et doublera ainsi le nombre des places.

Les nouveaux trains-tramways, tout en augmentant les communications entre Paris et Saint-Denis, vont en créer entre les différentes parties de Saint-Ouen, qui n'était desservi à ses deux extrémités que par des lignes de tramways absolument insuffisantes.

Aucune ligne reliant les docks à la route départementale n° 20, dite route d'Épinay, n'avait été établie jusqu'alors.

La Compagnie du Nord va combler cette lacune et se promet, d'accord en cela avec la Compagnie de l'Est, de mettre en communication Saint-Ouen avec Pantin.

L'inauguration de ce dernier service aura lieu dans un bref délai.



LE CARDINAL DE LAVIGERIE

D'après le tableau de BONNAT.

(Musée du Luxembourg.)

Le Boulangisme.

C'EST M. Clemenceau qui a le premier parlé de la *question Boulanger*. Il est certain que, de plus en plus, le général Boulanger devient une puissance politique avec laquelle



LE VIEUX PARIS. — HOTEL RUE DE LA CLEF, N° 25
Dessin d'après nature, par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

tous les partis devront compter. Partout son nom est prononcé, son image est affichée, ses photographies circulent. Paulus a lancé *En revenant de la revue,* et les partisans du « brave général » lui ont fait un succès extraordinaire. Cette chanson, d'une poésie plutôt médiocre, mais au refrain entraînant, était en passe de devenir le chant national de la France, lorsque la muse de M. Antonin Louis lui inspira les *Pioupious d'Auvergne* et, depuis lors, ces deux hymnes font la joie des enthousiastes partisans de celui que M. Jules Ferry, en un jour de colère, qualifia un peu haineusement de « Saint-Arnaud de café-concert ».



LE VIEUX PARIS. — PRISON DE SAINTE-PÉLAGIE
RUE DE LA CLEF
Dessin d'après nature, par L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

Dans les manifestations de la rue, les foules entonnent tout simplement :

C'est Boulange, lange, lange,
C'est Boulanger qu'il nous faut.

C'est simple, c'est net, c'est tout un programme en peu de mots, plus élégant peut-être que beaucoup de ceux que, l'an prochain, étaleront sur les murs, les promoteurs de réformes et pipeurs de suffrages.

C'est d'ailleurs sur ce nom que se feront les élections de 1889, comme c'est sur lui que cette année même on s'est battu dans le Nord, dans la Somme, dans la Charente et un peu partout.



LE VIEUX PARIS. — LA FONTAINE CUVIER, RUE CUVIER
Dessin d'après nature, de L. PARENT.
(Collection Charles Simond.)

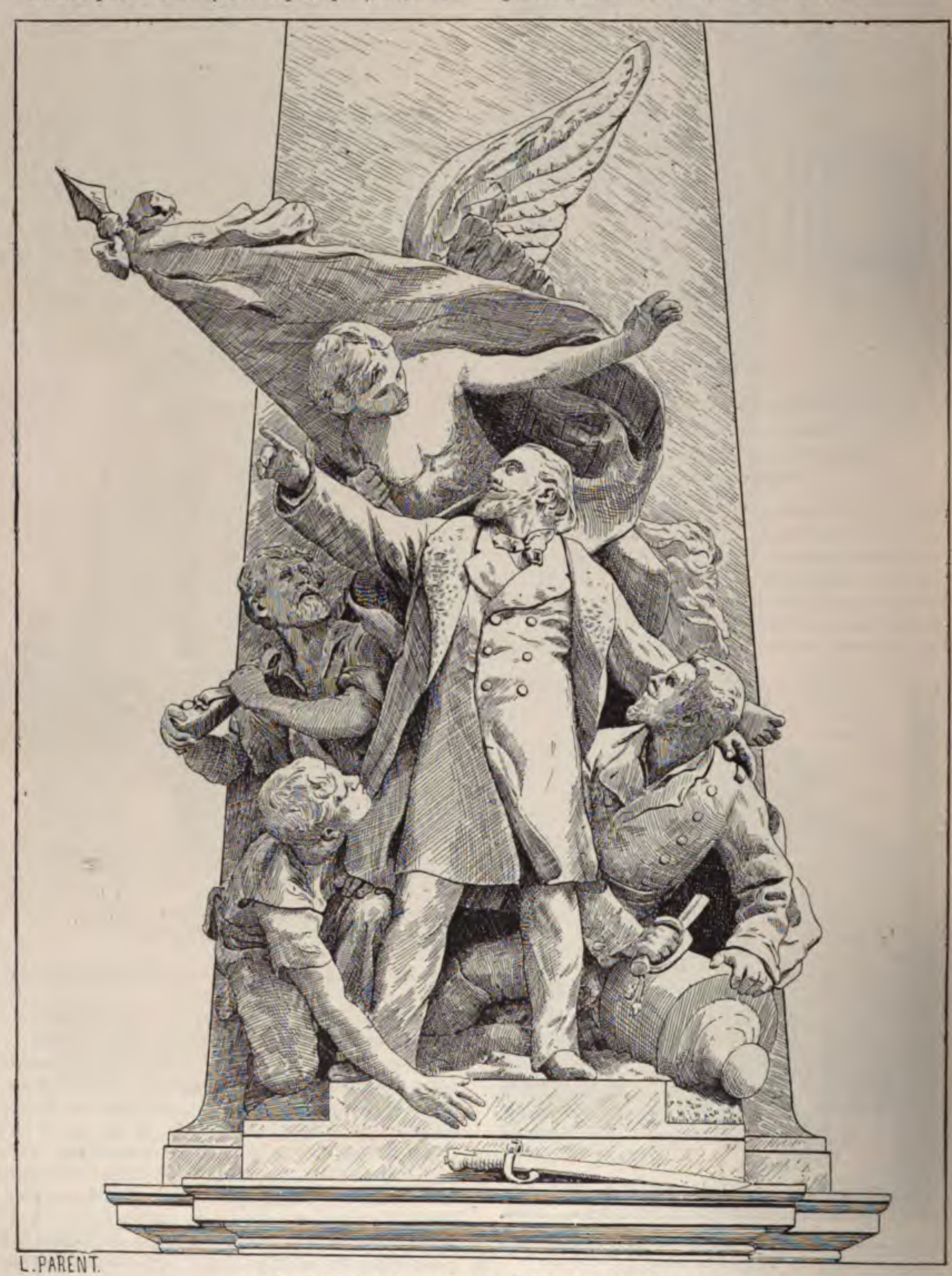
Pendant un an encore nous entendrons les affidés de la rue de Sèze nous répéter :

— Boulanger, c'est le soldat républicain qui fera la revanche. En le renversant du ministère, on a une seconde fois signé le traité de Francfort. Les orléanistes, qui ne peuvent lui pardonner d'avoir enrayé les complots de leurs princes et les dupeurs du peuple qui jalousent sa popularité, ont seuls intérêt à le combattre.

— Pas du tout, répondront les tenants de la rue Cadet, c'est un Bonaparte en herbe, et il n'a pas gagné la bataille d'Arcole. C'est un fourbe qui après avoir comblé le duc d'Aumale de flatteries, pour avoir de l'avancement, l'a chassé de l'armée pour conserver son portefeuille. S'il était resté ministre, c'était la guerre et la guerre avec un

chef incapable à la tête de l'armée — car sa nullité égale son ambition, — c'était le désastre.

Qui a tort? Qui a raison? Lisez d'une part, *l'Intransigeant*, de Rochefort; *la Lanterne*, *le Petit Parisien*, de M. Laisant; *la France*, de M. Lalou; d'autre part : *le Temps*, *la République française*, *le Siècle*, *la Justice*, et tâchez, si vous le pouvez, de vous faire une opinion. En attendant, on vend du *savon Boulanger*, du *papier à cigarettes Boulanger*, des *apéritifs Boulanger*, et les camelots qui, sur les boulevards, crient les victoires... électorales du général, sont sur la route de la fortune.



MONUMENT DE GAMBETTA (GROUPE PRINCIPAL)

Élevé par souscription nationale sur la place du Carrousel.

Sculpture d'AUBÉ. — Architecture de BOILEAU fils. — Dessin d'après nature, par L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)



LE NOUVEAU PARIS. — LE QUAI DE L'HOTEL-DE-VILLE
D'après une gravure sur bois. — (Bibliothèque Nationale.)

Le duel Boulanger-Floquet.

(13 juillet.)

Il était neuf heures et demie quand le général est arrivé accompagné de ses témoins. Le comte Dillon l'a reçu avec une grande émotion.

Vingt minutes après, M. Floquet descendait d'un landau avec MM. Clemenceau et Périn.

On est entré dans le jardin; le duel a eu lieu derrière la maison d'habitation; du boulevard, les curieux qui augmentaient de minute en minute ne pouvaient rien voir.



LE PARIS NOUVEAU. — LA PLACE VOLTAIRE
D'après une gravure sur bois. — (Bibliothèque Nationale.)



L'HOPITAL BEAUJON, faubourg Saint-Honoré.
D'après une photographie. — (Collection Ch. Simond.)

Le duel a commencé à dix heures précises. M. Laisant, directeur du combat, a fait placer les deux adversaires en face l'un de l'autre, dans une sorte de manège à ciel ouvert qui se trouve dans la propriété du comte Dillon, à l'entre-croisement de plusieurs allées.

Les épées mesurées et le traditionnel « allez, messieurs » prononcé, le général Boulanger, qui était visiblement énervé, s'est jeté en avant et a chargé son adversaire avec tant d'ardeur qu'il a glissé sur la terre humide et qu'il est tombé.

Il s'est relevé aussitôt et s'est remis en garde; le combat a recommencé avec la même animation de la part du général; M. Floquet était au contraire très calme, très maître de lui.



La Dame de Montsoreau.
Décor du 4e acte. — D'après la maquette originale.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Au bout d'un instant, M. Floquet était atteint au mollet droit d'une légère piqûre; le général Boulanger était en même temps blessé peu grièvement à l'index de la main droite.

Les deux adversaires ayant déclaré qu'ils pouvaient continuer le combat, ont été remis en position.

A cette reprise, l'épée du général Boulanger vint effleurer la poitrine de M. Floquet qui para le coup, et par une riposte rapide frappa son adversaire d'un coup d'épée à la gorge.

Une hémorragie se produisit aussitôt et les médecins s'opposèrent formellement à la continuation du combat.

Le général Boulanger était grièvement blessé; de l'examen pratiqué aussitôt par les médecins, il résulte que l'épée de M. Floquet a pénétré d'environ quatre centimètres dans la région cervicale droite. Elle a passé entre la veine jugulaire et l'artère carotide et a opéré une section du nerf phrénique; le moindre écart à droite ou à gauche eût probablement rendu la mort immédiate.



LE ROI
Dans la *Dame de Montsoreau.*
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



DIANE DE MÉRIDOR
Dans la *Dame de Montsoreau.*
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Le Monument de Gambetta.

(14 juillet.)

L'inauguration du monument élevé, place du Carrousel, à la mémoire de Gambetta, a été faite avec une imposante solennité.

Il est juste trois heures dix minutes quand arrive M. Carnot. Il porte la rosette et la plaque de la Légion d'honneur sans le grand-cordon.

A ses côtés marchent les présidents du Sénat et de la Chambre. Viennent ensuite les ministres et les membres de la maison militaire. Le canon tonne et le voile qui masque le monument tombe au milieu des applaudissements de la foule. Après quelques minutes d'attente, la série des discours commence. C'est M. Spuller qui prend le premier la parole. M. Le Royer, président du Sénat, lui succède, puis M. Floquet, président du Conseil, monte lentement les marches de la tribune aux harangues et parle au milieu des interruptions, les uns lui faisant une ovation à cause du duel de la veille, les autres criant : Vive Boulanger! ou chantant les *Pioupious d'Auvergne*. M. de Freycinet clôture les discours officiels. M. Mounet-Sully déclame les beaux vers écrits par Sully-Prudhomme, puis un roulement de tambour donne le signal du défilé.

L'attitude de la foule pendant la durée des discours a été très diverse; sur certains points de la place, les curieux étaient fort calmes; mais à d'autres endroits ils se montraient nerveux, prêts à rire de tout et à saisir la moindre occasion de tapage.

Des cris nombreux de : Vive Boulanger! s'élevaient à chaque instant. Les délégations pla-



La Favorite

Décor du IVe acte. — D'après la maquette.

(Bibliothèque de l'Opéra.)

La Favorite fut représentée pour la première fois à l'Académie royale de musique, le 2 décembre 1840, une reprise eut lieu en 1888, le 2 juillet, pour les débuts de M. Cossira.



MADAME MIOLAN-CARVALHO

Née à Marseille le 31 décembre 1827, morte en 1895.

Elle a débuté à l'Opéra-Comique en 1853. Mme Miolan-Carvalho fut l'une des grandes artistes lyriques du dix-neuvième siècle.



MADAME NILLSON

Née à Hussaby (Suède), le 3 août 1843.

Débuta à Stockholm en 1860 et à Paris en 1864. Elle se retira définitivement du théâtre en 1883.

cées à l'intérieur des barrières ont fini par être agacées et plusieurs fois ont riposté par les cris de : A bas Boulanger! A bas Soulouque! A bas les charlatans! Les étudiants ont à diverses reprises entonné la chanson : *Conspuez Boulange! conspuez!*

Lorsque la salve tirée dans le jardin des Tuileries a été terminée, tous les curieux qui y avaient assisté sont accourus au pas de course renforcer la foule sur le quai et dans la cour.



LE GAGNANT DU GRAND-PRIX DE PARIS EN 1888
Stuart, monté par Tom Lane
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

Des centaines d'individus ont escaladé les toits des baraquements de la préfecture de la Seine.

Dès que le défilé a pris fin, M. Carnot regagne la galerie des bronzes. La voiture du président vient, avec beaucoup de peine, se ranger devant le guichet du Louvre. Un moment, les personnes chargées d'assurer la sortie du président se regardèrent avec inquiétude. La foule est devenue tellement compacte aux abords du pont des Saints-Pères qu'on se demande vraiment comment l'équipage présidentiel pourra se dégager de cette cohue. M. Kœmpfen prie alors le président d'attendre quelques instants : on met à profit ce court répit pour détacher quelques gardes de Paris à pied et à cheval, et on arrive enfin à écarter suffisamment la foule pour faire un chemin aux voitures de l'Élysée.

M. Carnot monte alors dans son landau. Son apparition est saluée par des cris plutôt sympathiques, et c'est en saluant à droite et à gauche ceux des curieux qui crient : Vive Carnot! qu'il s'éloigne.

(*Petit Journal.*)



TYPES PARISIENS. — LE RETOUR DES COURSES
Joueurs de bonneteau.
D'après un dessin de Pierre Vidal.
(Bibliothèque Nationale.)



LA MODE EN 1888
D'après le *Journal des Demoiselles.*
(Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1888

Janvier.

9. — M. Raynaud, directeur de l'École de télégraphie, succombe aux blessures que lui a faites le nommé Mimault, qui l'accusait de lui avoir volé le secret d'un appareil dont il était l'inventeur.

19. — Le nommé Martin, employé au ministère des finances, qui avait dérobé pour un million de rentes 3 pour 100, est arrêté avec ses complices.

25. — Élection à l'Académie française de MM. d'Haussonville, Jules Claretie et Jurien de la Gravière.

26. — Incendie rue Saint-Maur; un pompier et un travailleur sont tués, trois pompiers sont blessés.

Février.

7. — La cour d'assises de la Seine condamne le nommé Darguesse à vingt ans de travaux forcés et le nommé Hazo aux travaux forcés à perpétuité pour avoir noyé une fille de mœurs légères à la suite d'un pari dont l'enjeu était une tasse de café.

15. — Violent **incendie aux Halles**, dans les sous-sols servant de réserve à la volaille. Les dégâts sont importants.

16. — Première séance du **procès Wilson** (affaire des décorations) à la 10e chambre correctionnelle de Paris. — Le pont d'Arcole s'affaisse de 30 centimètres.

23. — Septième et dernière audience du procès Wilson, consacrée à la défense de M. Wilson, par Me Lenté. Il sera condamné le 1er mars à deux ans de prison, 3,000 francs d'amende, et privé de ses droits civiques pendant cinq ans.

Mars.

4. — Le soldat Schumacher, du 112e régiment de ligne, assassine pour la voler une femme de soixante-dix ans, Mme Vignon, rue Descartes; l'assassin est arrêté dans la nuit même.

7. — M. Bourgeois, élu député de la Marne, donne sa démission de préfet de police.

10. — **M. Lozé**, préfet de la Somme, est nommé préfet de police.

14. — M. Carvalho est acquitté en appel de la peine prononcée contre lui à la suite de l'incendie de l'Opéra-Comique. — Le général Boulanger est mis en retrait d'emploi. Manifestations.

20. — La 10e chambre correctionnelle condamne le général Caffarel à 3,000 francs d'amende et la dame Limousin à six mois de prison (affaire Wilson).

24. — Un sieur Mayer étant mort rue des Abbesses, son propriétaire, voulant faire remettre à neuf le logement, découvre dans un coin une vieille fontaine dans laquelle étaient cachés 300,000 francs de titres au porteur.

27. — Le général Boulanger est mis à la retraite d'office.

30. — Démission du ministère Tirard.

Avril.

3. — Constitution du cabinet Floquet: MM. Floquet à l'intérieur, de Freycinet à la guerre, Goblet aux affaires étrangères et Lockroy à l'instruction publique.

4. — M. Méline est élu président de la Chambre contre M. Clemenceau, au bénéfice de l'âge.

8. — **Incendie à la gare Saint-Lazare**; un palier s'écroule, entraînant une escouade de pompiers. On peut les sauver, sauf les pompiers Porlier et Pachin, qui sont retirés asphyxiés.

19. — **Manifestation place de la Concorde** pour l'entrée à la Chambre du général Boulanger, élu dans le Nord.

26. — Élection de Meilhac à l'Académie française.

28. — La Chambre vote le projet de loi de Panama.

29. — Duel entre deux peintres: MM. Dupuis et Habert; le premier est tué. — Anniversaire de la répression de la Commune; manifestations au Père-Lachaise.

Mai.

9. — Aubertin, qui tira un coup de revolver sur Jules Ferry à la Chambre, est reconnu fou et enfermé dans une maison de santé.

15. — Le nommé Lecomte, qui avait tenté d'assassiner, rue Tiquetonne, un garçon de recettes de la Banque de France, est condamné par la cour d'assises aux travaux forcés à perpétuité.

19. — **Arrestation de Prado**, l'assassin de Marie Aguétant.

22. — Mise en circulation de **faux billets** de 500 francs de la Banque de France.


PAUL HERVIEU
de l'Académie
(Né en 1857).


GEORGES LEFÈVRE
Auteur dramatique.
(1853-1900.)


BÉRENGER
Homme politique
(Né en 1830).


JULES LEMAITRE
de l'Académie
(Né en 1853).


ANDRÉ THEURIET
de l'Académie
(Né en 1833).


LÉONIDE LEBLANC
Actrice.
(1842-1894.)

Juin.

2. — Un mendiant, Salomon Perruchet, meurt dans un immonde taudis où on trouve, cachés dans la paillasse, 300,000 francs de valeurs.

10. — Grand-prix de Paris gagné par le cheval français *Stuart*.

11. — M. Hériot, directeur des grands magasins du Louvre, tire, dans un accès de folie, plusieurs coups de revolver sur sa femme, et se blesse lui-même grièvement.

28. — Éboulement d'une maison, 23, rue du Château-d'Eau; plusieurs locataires sont blessés.

Juillet.

11. — La cour d'assises de la Seine condamne à mort le soldat Schumacher, assassin de la veuve Vignon.

12. — Violente discussion à la Chambre. Altercation entre le général Boulanger et le président du Conseil. Le général donne sa démission de député.

13. — **Duel Boulanger-Floquet.** Le général est blessé au cou.

14. — Fête nationale. — Banquet des maires.

19. — Condamnation de Mimault, l'assassin de M. Reynaud, directeur de l'École de télégraphie, à dix ans de travaux forcés.

27. — **Grève des ouvriers terrassiers.**

28. — Le jeune Célestin Sauzade, âgé de dix ans, ouvre le ventre de son frère Jules, âgé de six ans. Le pauvre enfant meurt des suites de ses blessures; Célestin se coupe la gorge. Ce crime étrange est dû à la jalousie que Célestin avait contre son frère, que sa mère choyait davantage.

Août.

8. — **Enterrement de Eudes**, général de la Commune. Violentes bagarres.

10. — Condamnation à mort d'Alphonse Manet, qui avait tué sa maîtresse parce qu'elle donnait de l'argent à son vieux père infirme.

12. — Les habitants de Montrouge élèvent une statue au lieutenant Larret de Lamalignière, capitaine de frégate, qui, en 1870, commandait le fort de Montrouge et s'était brûlé la cervelle pour ne pas se rendre aux Prussiens.

17. — Fin de la grève des terrassiers.

29. — Un fou, nommé Gasnier, se présente à l'ambassade d'Allemagne à Paris; il cherche à tuer un Allemand et blesse légèrement un Français, M. Tourneur.

30. — Mariage du capitaine Driant et de Mlle Marcelle Boulanger. Manifestations.

Septembre.

10. — Exécution de Schumacher.

16. — Grève des boulangers à Saint-Denis et Saint-Ouen.

29. — Condamnation à six mois de prison de **Mlle de Sombreuil**, pour infraction à un arrêté d'expulsion.

31. — Les employés des postes et télégraphes soulèvent un incident à propos de leur directeur, M. Coulon.

Octobre.

2. — Coignet, pharmacien, place Pereire, trouvant son élève avec sa femme, le tue d'un coup de revolver.

14. — Le docteur Tanner, qui a déjà jeûné pendant quarante jours, propose à l'Académie de médecine de Paris de se faire enterrer pendant plusieurs mois sans danger.

Novembre.

5. — **Prado,** le personnage mystérieux accusé de l'assassinat de Marie Aguétant, comparait devant la cour d'assises de la Seine.

7. — **Explosion de cartouches de dynamite** dans plusieurs bureaux de placement; trois arrestations sont opérées.

14. — Dernière audience de l'affaire Prado : défense et verdict. Prado est condamné à mort.

21. — Duel Yves Guyot et Andrieux, députés : ce dernier est légèrement atteint.

23. — **M. de Voguë** est élu à l'Académie française en remplacement de Nisard.

Décembre.

2. — Manifestation en l'honneur de Baudin, qui fut tué sur une barricade le 2 décembre 1851.

11. — Mouvet, l'ancien directeur de la Banque Parisienne, est condamné à vingt ans de travaux forcés.

15. — La Chambre refuse de proroger de trois mois l'échéance des coupons de janvier du Panama.

24. — La cour d'assises de la Seine acquitte Coignet, qui avait tué son élève, amant de sa femme.

28. — Exécution de Prado.

Monuments et Fondations.

Inauguration du **monument Gambetta**, place du Carrousel (13 juillet); de la **statue d'Etienne Marcel**, place de l'Hôtel-de-Ville, et de celle du **sergent Bobillot** (15 juillet). — Inauguration de l'**Institut Pasteur** (14 novembre). — L'Administration des Postes quitte les baraquements du Carrousel et s'installe à son nouvel hôtel. Le déménagement se fait en une nuit.

La vie de la rue.

Sur l'ordre du préfet de police, les agents font une chasse sans merci aux chiens errants et à ceux qui ne sont pas tenus en laisse, fussent-ils munis d'un collier.

Il est défendu aux camelots vendeurs de journaux de crier autre chose que le titre de leurs publications.

Maxime Lisbonne ouvre, boulevard de Clichy, le cabaret des *Frites révolutionnaires*. Les consommateurs, suivant la manière à laquelle ils veulent manger leurs frites, sont servis par Napoléon III, Louis-Philippe, Boulanger, Floquet, etc.

L'Alcazar est transformé en théâtre.

La troupe wallonne de *Tati l'Perriqui* au Château-d'Eau.

La vie littéraire.

Paul Desjardins : *Esquisses et Impressions*. — **Renan** : *Histoire du peuple d'Israël*, 1er volume. — **Fustel de Coulanges** : *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (complétée). — **L. Cladel** : *Raca*. — **M. Bouchor** : *Israël en Égypte*. — **E. Bergerat** : *Figarisme de Caliban*. — **Paul Adam** : *Etre*. — **Schopenhauer** : *Le monde comme représentation et volonté*, trad. Burdeau. — **Darwin** : *Vie et Correspondance*. — **Maupassant** : *Pierre et Jean*. — **Ed. de Goncourt** : *Journal*. — **Sully-Prudhomme** : *Le Bonheur*. — **Stendhal** : *Journal*. — **G. Ferry** : *Balzac et ses amis*. — **Paul Bourget** : *Études et Portraits*. — **E. Rod** : *Études sur le dix-neuvième siècle*. — **Emile Zola** : *La Terre*. — **Mme Adam** : *Un Rêve sur le divin*. — **A. Delpit** : *Disparu*. — **P. Déroulède** : *Refrains militaires*. — **F. Fabre** : *Mademoiselle Abeille*. — **Leconte de Lisle** : *L'Apollonide*. — **Jean Aicard** : *Au bord du Désert*. — **Th. de Banville** : *Les Belles Poupées*. — **Barbey d'Aurevilly** : *Sensations d'histoire*. — **M. Barrès** : *Sensations de Paris ; Huit Jours chez M. Renan ; Sous l'Œil des Barbares*. — **V. Cherbuliez** : *La Vocation du comte Ghislain*. — **François Coppée** : *Contes rapides*. — **A. Daudet** : *L'Immortel ; Souvenirs d'un homme de lettres ; Trente ans de Paris*. — **E. de Goncourt** : *Madame de Pompadour ; La Du Barry ; Madame Saint-Huberty ; La Duchesse de Châteauroux et ses sœurs*. — **A. Herment** : *Surmenage sentimental*. — *Nathalie Madoré*. — **V. Hugo** : *Toute la Lyre*.



ABBÉ LE REBOURS
(1822-1894).



FRANCIS MAGNARD
Journaliste.
(1837-1894.)



SULLY-PRUDHOMME
de l'Académie
(Né en 1839).



DE NAJAC
Auteur dramatique.
(1828-1889.)



VERDI
Musicien.
(1813-1900.)



GASTON BOISSIER
de l'Académie
(Né en 1823).

Beaux-Arts.

Salon. — *Peinture* : Médaille d'honneur : Edouard Detaille ; médailles de 1re classe : MM. Delance, Forsberg. Pas de prix du Salon.

Sculpture : Pas de première médaille.

Architecture : 1re médaille : M. Girault.

Gravure : Pas de première médaille.

Exposition de peinture et de sculpture internationales, dite *les 33*, rue de Sèvres.

Exposition des artistes indépendants au pavillon de la ville de Paris.

Exposition des caricaturistes à l'École des Beaux-Arts.

Réorganisation du personnel et des services des musées nationaux.

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 27 février. *La Princesse Georges*, d'A. Dumas. — 15 mai. *Le Flibustier*, de Jean Richepin; *le Baiser*, de Banville (grand succès). — 22 septembre. *François le Champi*, de G. Sand. — 30 septembre. *Les Brebis de Panurge*, de Meilhac et Halévy. — 31 octobre. *Pépa*, de H. Meilhac et Louis Ganderax (succès). — 29 novembre. *Le Passant*, de Coppée (grand succès).

Opéra. — 30 janvier. *La Dame de Monsoreau*, 4 actes, par Maquet, d'après le roman de Dumas, musique de Salvayre. — 1er juin. Reprise de *Sigurd*, début de Mlle Raunay-Dumeny dans le rôle d'Uta. — 2 juillet. *La Favorite*, début de **Cossira** (Fernand). — 11 juillet. *La Juive*, début de Bernard dans Eléazar. — 19 septembre. *Les Huguenots*, début de Mlle Agasol dans Urbain. — 28 novembre. *Roméo et Juliette*, paroles de Barbier et Carré, musique de Gounod. (Immense succès.)

Opéra-Comique. — 7 mai. *Le Roi d'Ys*, de Lalo. — 4 juin. *Le Baiser de Suzon*, paroles de Remberg. — 14 décembre. *L'Escadron volant de la reine*, paroles de Litolff.

Odéon. — 15 janvier. *Une Collaboration*, comédie, 1 acte, d'A. Lambert. — 20 mars. *Mlle d'Argens*, comédie, 3 actes, d'A. Amic. — 27 mars. *L'Aveu*, drame, 1 acte, de Sarah Bernhardt. — 21 avril. *La Marchande de sourires*, drame japonais, 5 actes, de Judith Gautier. — 15 septembre. *Crime et Châtiment*, d'après Dostoievsky, par Ginisty et Hugues le Roux, drame en 7 tableaux. — 19 décembre. *Germinie Lacerteux*, drame, 5 actes, de Goncourt.

Gymnase. — 4 décembre. *Jalousie*, 4 actes, de Vacquerie.

Vaudeville. — 2 mars. — *Les Surprises du divorce*, d'A. Bisson et A. Mars (succès). — 13 décembre. *La Sécurité des familles*, d'A. Valabrègue.

Palais-Royal. — 20 octobre. *Le Parfum*, de E. Blum et R. Toché.

Variétés. — 27 janvier. *Décoré*, de H. Meilhac (succès).

Châtelet. — 21 avril. — *Germinal*, de W. Busnach, d'après E. Zola.

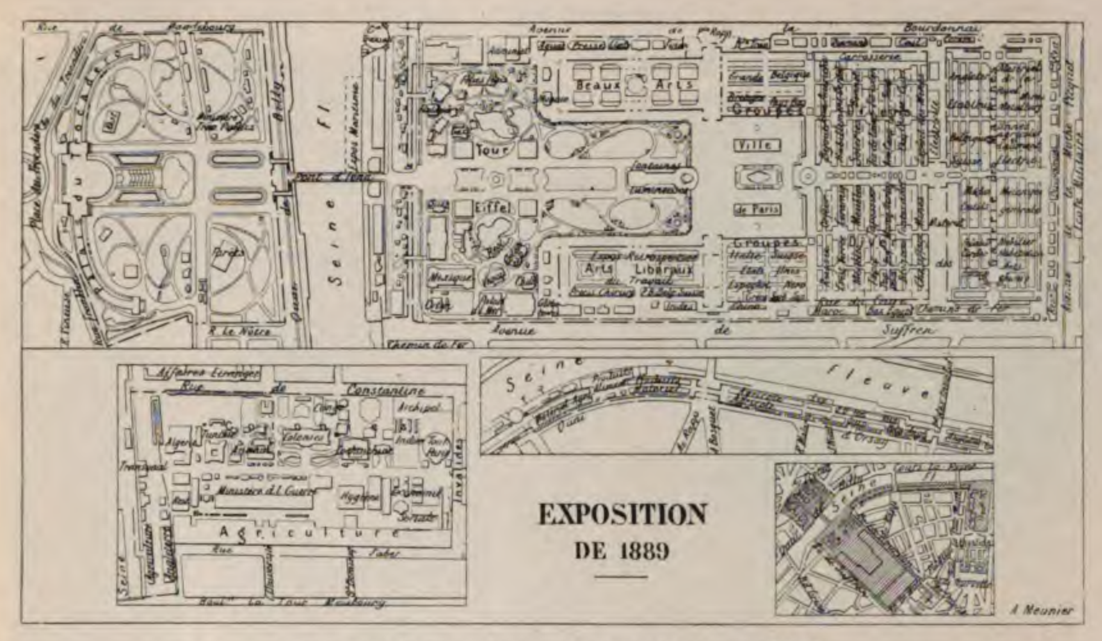
Porte-Saint-Martin. — 3 avril. *La Grande marnière*, de G. Ohnet (succès).

Renaissance. — 22 février. *Coquard et Bicoquet*, de H. Raimond et M. Boucheron (succès).

Théâtre-Libre (salle Montparnasse). — 12 février. *La Puissance des ténèbres*, de L. Tolstoï, trad. de Pavlovski et Méténier. — 10 décembre. *La mort du duc d'Enghien*, de Hennique.

Les morts de l'année.

De Chantelauze, littérateur; **Maquet**, romancier; **H. de Pène**, littérateur; **Marc Constantin**, homme de lettres (janvier). — **Général Perrier**; **Dom Bosco** (février) — L'académicien **Nisard** (mars). — **Oustry**, ancien préfet de la Seine; le docteur **Martineau**; **Hippolyte Carnot**, sénateur; **Mme Rouvier (Claude Vignon)**, sculpteur; **Durand-Claye**, ingénieur (avril). — **Castagnary**, directeur des Beaux-Arts (mai). — **Maréchal Lebœuf**; **de Maupas**, ancien ministre (juin). — **Allou**, avocat; **Antoine Etex**, peintre; **Duclerc**, ancien président du Conseil; général **de Courcy** (juillet). —



PLAN DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Dressé par M. A. Meunier.

(Collection Charles Simond.)

1889



INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Le Président Carnot déclare l'Exposition ouverte.

Dessin d'après nature, de M. Guillod. — (Bibliothèque Nationale.)

C'est une année d'agitations et de perturbations; des tremblements de terre se produisent en Amérique, en Suisse, en Autriche, en Angleterre, en Espagne, partout, même en France, notamment à Brest, à Rouen, à Fécamp. Paris n'est pas épargné et subit quelques secousses, légères comme tout ce qui est parisien. Le public les perçoit à peine, mais les savants les notent scrupuleusement; et, quand on publie qu'elles ont eu lieu, chacun s'imagine avoir traversé courageusement un grand danger.

Si la nature éprouve des sursauts, la politique n'en ressent pas moins. Le boulangisme se débat dans les convulsions de l'agonie, le ton de la polémique monte au diapason le plus violent, et le duel aligne sur le terrain les adversaires : MM. Henri Rochefort et Lissagaray croisent le fer et se blessent mutuellement; Raoul Canivet et Charles Lalou, Raynal et Chiché, Sigismond Lacroix et Georges Laguerre vont également sur le pré. Coups d'épée; coups de pistolet. M. Carnot, président de la République,

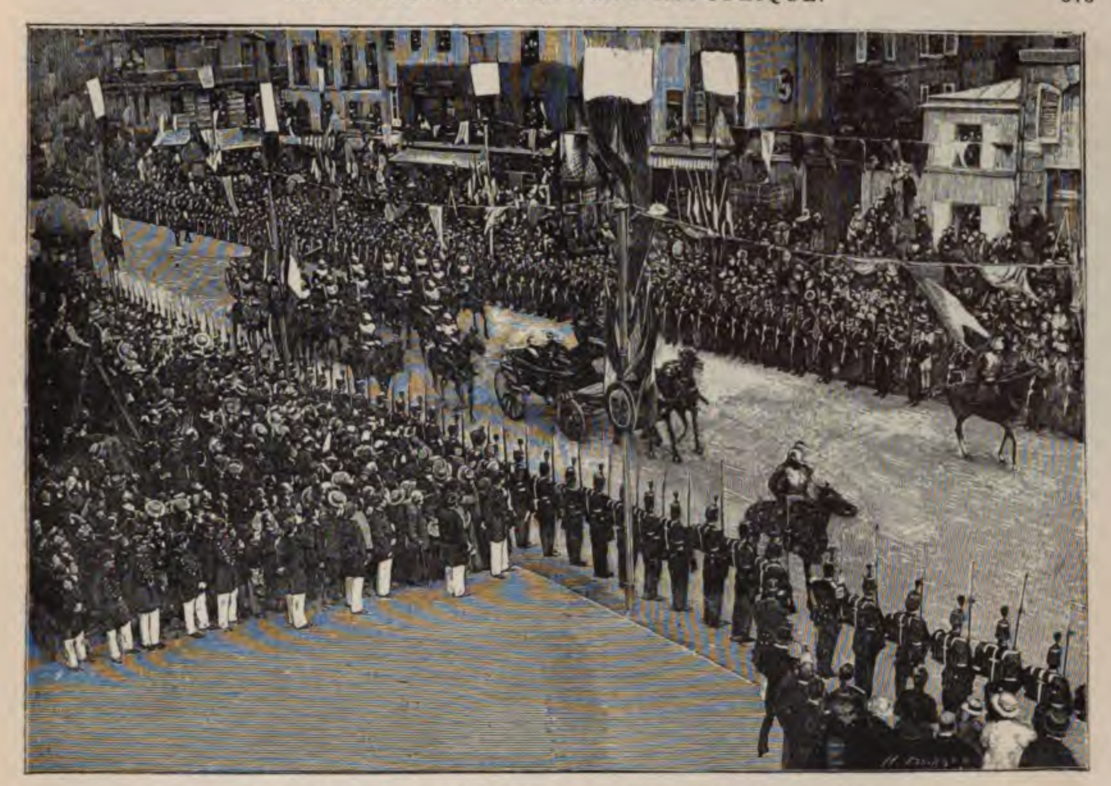
essuie aussi un coup de feu tiré sur sa voiture par un nommé Perrin. Cependant que l'Exposition universelle tient ses portes ouvertes et que la tour Eiffel fait tant parler d'elle, la Haute Cour se réunit pour juger le général Boulanger, MM. Rochefort et Dillon, tous trois contumaces. Cette constitution de la Haute Cour est précédée d'une série de procès intentés pour diffamation par M. Quesnay de Beaurepaire contre les journaux qui l'insultent quotidiennement. *La Cocarde* peut un jour se procurer et publier les dépositions devant la Commission d'instruction de la Haute Cour. Cela fait un gros bruit, et le coupable, un employé d'imprimerie, est envoyé devant la justice; mais, plus heureux qu'un employé du ministère de la guerre, qui, quelques mois auparavant, avait offert des documents à une puissance étrangère, il n'est condamné qu'à une peine légère. La lutte politique, qui se calme devant la lassitude du public, reprend avec ardeur au moment des élections générales.

Pendant que le monde politique s'agite autour de la Haute Cour, le monde du commerce et de l'industrie reçoit à l'Exposition universelle d'innombrables visiteurs. La tour Eiffel et la rue du Caire triomphent. On parle peu du général Boulanger, qui s'est enfui de Paris le 1er avril et oscille entre Londres et Bruxelles. De temps en temps des manifestations contradictoires sillonnent la France; l'on acclame ou l'on conspire par-ci, par-là, mais le mouvement est étouffé.

L'arrêt qui condamne à la déportation le général Boulanger, reconnu coupable de détournement de deniers publics, ne soulève aucune révolution. L'opinion publique, qui a été tant rassasiée de politique, demeure indifférente. Déjà, et sans que l'événement provoque des troubles, la Ligue des Patriotes a été déclarée société illicite, et MM. Déroulède, Richard, Naquet, Turquet et Laguerre condamnés à 100 francs d'amende.

Le boulangisme, qui naguère souleva des torrents d'enthousiasme et des tempêtes de colère, avait inventé le « camelotage », c'est-à-dire l'intervention rémunérée du camelot dans les manifestations « spontanées ». Il n'y eut jamais en France d'aussi belles manifestations que les manifestations boulangistes. Mais tout cela est maintenant défunt, le public ne mord plus à la « manchette » alléchante des journaux; et la grande actualité soigne particulièrement deux crimes qui font palpiter de curiosité l'âme du public. C'est d'abord l'assassinat d'une marchande de vin, boulevard Saint-Germain, par le caporal Fulgence Géomay; puis l'assassi-

MÉDAILLE DES RÉCOMPENSES POUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889
Gravée par M. Louis Bottée.
(Musée du Luxembourg.)



LA TRANSLATION DES CENDRES DE LAZARE CARNOT AU PANTHÉON

Le cortège passe dans la rue Soufflot.

D'après une photographie instantanée du *Monde illustré*.



LES ÉLECTIONS DU 22 SEPTEMBRE 1889.

La soirée dans la rue Montmartre.

Dessin d'après nature de M. GUILLOD.

nat de l'huissier Gouffé, qui le dispute en intérêt aux crimes de Jack l'éventreur, perpétrés à Londres en cette même année.

Les vicissitudes de la « malle à Gouffé » viennent attrister la complainte des rues. Eyraud, l'assassin, met à l'épreuve l'astuce des agents de la sûreté et obtient une énorme publicité, la plus belle qu'ait eue un assassin dans cette année qui voit également les exploits de Dauga, « l'homme à la pèlerine, » auteur de plusieurs crimes à Pont-à-Mousson; un assassin de province!

Le tribunal comique de l'année a pour héros un M. Dusserre, qui, établi en 1871 à Nouméa, réclame à M. Rochefort le prix de la barque dont celui-ci s'était servi avec ses amis pour s'évader de la presqu'île Ducos, barque qu'ils avaient détruite pour faire disparaître les traces de leur fuite.

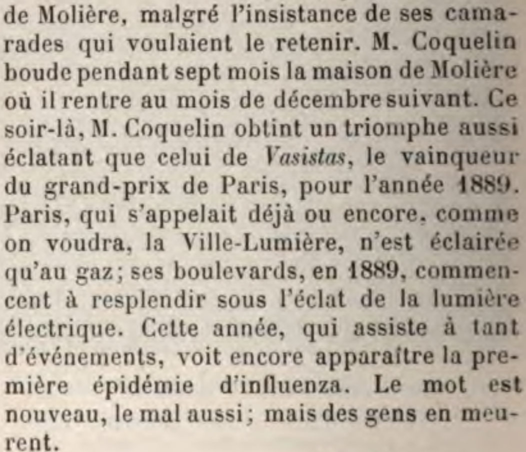
Cette année agitée assiste à la déconfiture du Comptoir d'escompte dont le directeur, M. Denfert-Rochereau, se suicide. La Compagnie du Panama est en mauvaise posture depuis quelque temps; le tribunal en prononçe la dissolution en 1889 et nomme M. Brunet liquidateur.

Si l'on estime que la mort est favorable

aux hommes illustres dont elle consacre la gloire, il faut avouer que l'an 1889 leur a réservé des faveurs spéciales. Je crois qu'il serait difficile de trouver une année funèbre mieux remplie que celle-là, au cours de laquelle ont cessé de vivre : le grand savant Chevreul, Louis Ulbach, Malte-Brun, Jules Barbey d'Aurevilly (avril), le général de Négrier (juin), Charles Nisard (juillet), Félix Pyat (août), Villiers de l'Isle-Adam (août), le général Faidherbe (septembre), les peintres Gaston Mélingue et Jules Dupré, le docteur Philippe Ricord, Émile Augier (octobre), Champfleury, Christian, des Variétés, et Mac-Nab (décembre).

Quelques jours après la mort de Villiers de l'Isle-Adam, M. Anatole France écrit dans *le Temps* : « Je crois le voir debout, près de ma table; je crois voir Villiers tel qu'il était de son vivant, dans sa laideur courte et vulgaire, mais bientôt transfigurée quand, la tête penchée de côté, rejetant en arrière ses cheveux longs et droits, après de longs ricanements, il parlait comme un prophète. Je crois l'entendre qui me dit :

— « Enviez-moi, et ne me plaignez pas. Il est impie de plaindre ceux qui ont possédé la Beauté. Je l'avais en moi, et je n'ai vu qu'elle ; le monde extérieur n'existait pas pour moi, et je n'ai jamais daigné le regarder. Mon âme est pleine de châteaux solitaires au bord des lacs, où la lune argente les cygnes enchantés. J'ai créé moi-même ma légende, et j'ai été aussi merveilleux de mon vivant que l'a été, un siècle après sa mort, l'empereur Barberousse. Et mon rêve a si bien effacé la réalité que je vous défie, vous-même qui m'avez connu, de dégager entièrement mon existence des fables dont je l'ai superbement parée. Adieu. J'ai vécu le plus riche et le plus magnifique des hommes. »



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE L'ÉLÉVATION DE LA TOUR EIFFEL

Gravée par M. LEVILLAIN.

(Musée du Luxembourg.)

Dans la série des enterrements, il convient encore de citer la translation au Panthéon des cendres de Lazare Carnot, de Marceau, de la Tour d'Auvergne et de Baudin. « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante. »

Beaucoup de grandes dernières dans la vie, peu de premières dans les théâtres. C'est une année d'Exposition et les reprises abondent. Comme premières, on ne peut citer que celles de *Belle-Maman* de Victorien Sardou et Raymond Deslandes, de *la Lutte pour la vie* et de *Riquet à la Houppe*, et parmi les reprises la sempiternelle *Dame aux Camélias*, que Mme Sarah Bernhardt commence ou continue à reprendre. Dans le monde officiel, les premières n'ont pas manqué : le monde officiel inaugure tout le temps, et cette année-là particulièrement la statue de Leverrier, d'Alphonse de Neuville, du lycée Buffon. Parmi les dernières, mais dans un ordre différent, on a encore à déplorer la retraite de M. Maubant de la Comédie-Française, et celle de M. Coquelin aîné, qui, après vingt-sept ans de service, quitte la maison de Molière, malgré l'insistance de ses camarades qui voulaient le retenir. M. Coquelin boude pendant sept mois la maison de Molière où il rentre au mois de décembre suivant. Ce soir-là, M. Coquelin obtint un triomphe aussi éclatant que celui de *Vasistas*, le vainqueur du grand-prix de Paris, pour l'année 1889. Paris, qui s'appelait déjà ou encore, comme on voudra, la Ville-Lumière, n'est éclairée qu'au gaz; ses boulevards, en 1889, commencent à resplendir sous l'éclat de la lumière électrique. Cette année, qui assiste à tant d'événements, voit encore apparaître la première épidémie d'influenza. Le mot est nouveau, le mal aussi; mais des gens en meurent.

PAUL POTTIER.



LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL FAIDHERBE. — A L'HÔTEL DES INVALIDES
Dessin d'après nature de M. GUILLOD.
(Bibliothèque Nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



ÉMILE AUGIER, auteur dramatique.
Né à Valence (Drôme) en 1820, mort à Paris le 26 octobre 1889.
Dessin de RINGEL D'ILLZACH, d'après son médaillon en bronze. — (Collection de *l'Art.*)

Contrebasses et Contrebassistes.

On va ouvrir ces jours-ci un concours pour une place de contrebassiste à l'Opéra; c'est, paraît-il, un des concours où il est le plus difficile d'obtenir des résultats absolument satisfaisants.

Il se trouve toujours des instrumentistes dignes de notre Académie nationale de musique pour tenir les parties de violon, de violoncelle, de hautbois, de flûte; les contrebassistes excellents sont plus rares.

Dans un orchestre complet, c'est la contrebasse qui soutient tout l'ensemble. C'est pour ainsi dire la base de tout l'édifice des mélodies et des variations qui s'échafaudent les unes sur les autres. Pour qu'ils puissent contribuer au merveilleux ensemble qui est une des qualités typiques de l'orchestre de l'Opéra, on comprend donc que ce

soit avec le plus grand soin qu'on choisisse les musiciens chargés de faire vibrer cet instrument et qu'on exige des concurrents une sûreté de main, une hardiesse « d'attaque », une vigueur et une justesse d'exécution qui sont assez rares à rencontrer.

La contrebasse, si elle n'a pas l'antiquité de certains instruments, n'en a pas moins un passé vénérable; elle date, en effet, du quinzième siècle. Elle comportait alors cinq cordes, puis elle n'en eut plus que quatre. Plus tard, elle changea de structure encore, et au dix-septième siècle elle devint ce qu'on appelait la « monocorde ». Puis la contrebasse ne varia plus guère que par le nombre de ses cordes.

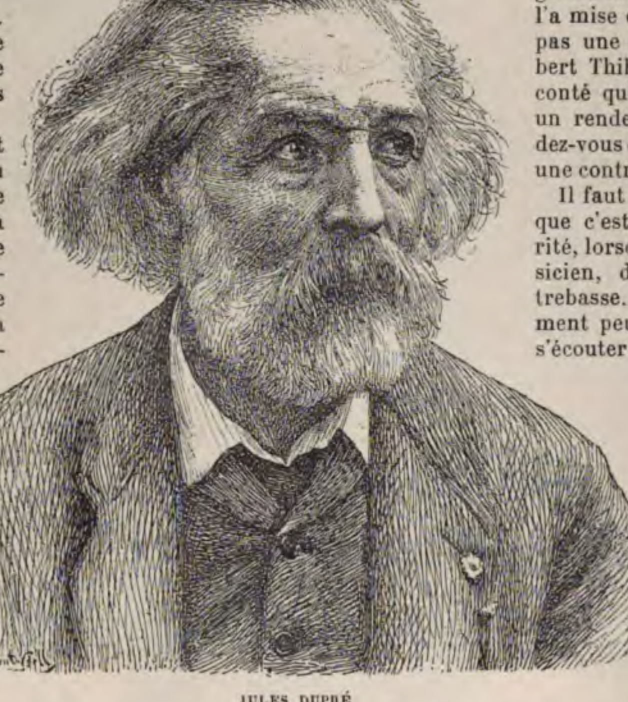
Jusque-là, elle n'avait pas fait son apparition dans les théâtres. Ce n'est qu'en 1706 que la contrebasse prend place à l'orchestre, à l'occasion de l'*Alcyone*, de Marais. Depuis, elle a subi des fortunes diverses.

D'où vient donc que, dans les théâtres secondaires et dans les cafés-concerts, la contrebasse, lorsqu'il y en a une, a le don d'exciter la verve gouailleuse du parterre?

Il est de fait que, abstraction faite de l'utilité incontestable de cet instrument et du talent de l'artiste, les proportions de la contrebasse sont, de par leur énormité même, quelque chose qui frise le « risible », sinon le ridicule.

Voyez-la appuyée au-dessous des loges d'avant-scène, avant l'arrivée des musiciens, pendant l'entr'acte : puissante, ventrue, elle a l'air d'un géant bon enfant... et un peu bête. Tout à l'heure, elle grondera et son ronron accompagnera les fioritures de l'orchestre. Elle aura l'air de dire : « Sans moi, pas de musique possible! » Mais maintenant, paisible, avec son immense cou dégingandé, avec ses hanches grêles, tandis que ses flancs s'étalent largement, elle fait un peu l'effet de quelque monstre.

Et le contrebassiste! Certes, nous reconnaissons bien volontiers le talent qu'il faut à ces musiciens. Mais ne se ressentent-ils pas un peu — aux yeux d'un certain public moqueur — de l'idée de « blague » qui s'attache à l'instrument lui-même?



JULES DUPRÉ

Paysagiste. — Né à Nantes en 1811, mort en 1889.

D'après le dernier portrait de l'artiste. — Dessin de Lucien Laurent-Gsell.
(Collection de *l'Art*.)

D'abord, le contrebassiste n'a pas le droit d'être bâti comme tout le monde : il faut qu'il soit grand comme sa contrebasse. C'est bien souvent un homme taillé vigoureusement, la face rouge et le menton triple, les longs cheveux grisonnants retombant en mèches folles sur le col du pardessus. Et son bras gauche se livre le long des cordes à une gymnastique éperdue, montant, descendant, sautant lestement, tandis que le bras droit garde une sorte de solennité pour pousser l'archet.

La contrebasse a été chansonnée — de même que la grosse caisse; bien mieux, on l'a mise en scène : n'y-a-t-il pas une comédie de Lambert Thiboust où il est raconté qu'une femme donne un rendez-vous — un rendez-vous d'amour — derrière une contrebasse?

Il faut avouer, du reste, que c'est déjà une singularité, lorsqu'on veut être musicien, de choisir la contrebasse. Tout autre instrument peut être joué seul et s'écouter avec agrément. La contrebasse partage, avec les cymbales, le triangle, la grosse caisse et le tambour, le « privilège » de n'avoir sa raison d'être que dans un orchestre.

Cependant, les contrebassistes deviennent de plus en plus indispensables : on a même imaginé depuis quelque temps de compléter par des contrebasses les musiques militaires qui donnent des concerts dans les jardins publics.

Malgré tout, les pauvres contrebassistes ont souvent servi de cible à des plaisanteries ou à de petites mystifications.

Un compositeur, devenu célèbre, a raconté que, dans sa jeunesse, alors que, fort inconnu, il faisait partie de l'orchestre d'un théâtre de drame, le contrebassiste de ce théâtre était l'objet de mille espiègleries. Le brave homme, très chauve, portait une perruque. Or, c'était une tradition que de chercher à lui enlever cette perruque pendant la représentation, sans qu'il s'en aperçût. On la « pêchait » ainsi régulièrement chaque soir.

(*Anonyme.*)

M. Carnot à l'usine à gaz de la Villette.

(24 janvier.)

Le Président de la République a visité hier les grands centres industriels de la ville de Paris et a commencé par se rendre à l'usine à gaz de la Villette.

Il était accompagné du général Brugère, du colonel Lichtenstein et de M. Lozé, préfet de police.

Le Président a été reçu à la porte de la rue d'Aubervilliers par MM. Raoul Duval, président du Conseil d'administration de la Compagnie parisienne du gaz; Trod, de l'Institut, vice-président; Camus, directeur de la Compagnie; Godot, vice-directeur, et Gury, directeur de l'usine.

M. Carnot a d'abord visité la partie de l'établissement appelée « usine expérimentale », dirigée par M. Sainte-Claire Deville, fils du célèbre chimiste. Il a parcouru les divers laboratoires destinés aux études chimiques et aux expériences.

Il a ensuite visité successivement les bâtiments où l'on procède aux nombreuses opérations nécessaires à la fabrication nécessaire du gaz, en prenant un vif intérêt aux explications techniques et quelque peu arides que lui donnaient les ingénieurs de la Compagnie. Les visiteurs ont parcouru la salle des batteries où le charbon est placé dans les cornues, les salles d'hygiène où les ouvriers prennent avant et après le travail toutes les précautions et les soins de propreté que nécessite leur dur métier, puis la briqueterie où la Compagnie fabrique les cornues et les fours, comprenant le broyage, le moulage et la cuisson de la terre, et enfin le moteur de cette partie de l'usine. Le chef de l'Etat et les personnes qui l'accompagnaient sont alors montés dans le train qui les a conduits à l'usine dite « du goudron ».

ARY SCHEFFER

Dessin d'Émile Lassalle, d'après le portrait de l'artiste peint par lui-même.
(Exposition universelle de 1889.)

Dans cette partie de l'usine se trouvent les immenses appareils où se préparent le goudron et ses différentes transformations industrielles et où se fabrique les agglomérés. On a ensuite visité la fabrique des couleurs extraites du goudron.

Dans un salon étaient exposés de nombreux échantillons d'étoffes de toutes nuances teintes à l'aide de ces couleurs, échantillons destinés à l'Exposition universelle.

Au cours de cette visite, M. Camus, directeur de la Compagnie, a prié M. Carnot d'accepter un écrin comme souvenir, contenant des spécimens de tous les produits qui lui ont été présentés.

Le Président de la République s'est ensuite rendu dans une des immenses salles de l'usine où l'attendait une grande partie du personnel.

Un contremaître lui a offert un magnifique bouquet, au nom des ouvriers, en le remerciant de sa visite.

M. Carnot a répondu :

> Messieurs, je vous remercie de tous vos témoignages de sympathie. Je suis bien aise d'avoir pu venir visiter une des plus belles usines de Paris et je vous en exprime ici toute ma satisfaction.
>
> Je félicite cet excellent personnel d'ingénieurs et d'ouvriers; je sais combien ils ont tous à cœur la mission qu'ils ont à accomplir, et je suis heureux de pouvoir, à l'occasion de ma visite, récompenser l'un des vôtres, en décorant l'ingénieur Lemaire.

Les cris de : « Vive Carnot! Vive la République! » ont accueilli ces paroles.

Le Président de la République a distribué ensuite dix brevets de médaille d'honneur à des ouvriers employés à l'usine depuis plus de quarante ans.

Le Président de la République est monté en

voiture aux cris répétés de : « Vive la République ! Vive Carnot ! » poussés par les habitants du quartier accourus à la nouvelle de sa visite.

M. Carnot a fait remettre 500 francs à la caisse de prévoyance des ouvriers de l'usine à gaz.

La Tour Eiffel.

(2 avril.)

Le drapeau a été hissé hier sur le sommet de la tour. Fidèle à sa promesse, M. Eiffel a couronné sa tour, arrivée à la hauteur de 300 mètres, plus d'un mois avant l'ouverture de l'Exposition.

A cette occasion, une « fête de chantier » a eu lieu au Champ de Mars.

Vers deux heures, quelques visiteurs se présentent dans le soubassement du pied 4 (celui qui fait face au pont d'Iéna, à gauche).

Bien que les consignes fussent assez sévères, cent cinquante à deux cents personnes ont réussi néanmoins à monter, par les escaliers des ouvriers, jusqu'à la seconde et même jusqu'à la troisième plate-forme. On remarquait beaucoup de conseillers municipaux ;



LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE

Réduction de la statue de Bartholdi offerte à la ville de Paris par la colonie américaine et érigée, d'abord sur la place des États-Unis, puis à la pointe de l'île des Cygnes.

(Dessiné par L. P ᴱᴀт.)

il y avait aussi quelques dames. Dix à douze personnes seulement ont eu le courage et le privilège de monter jusqu'à la dernière petite plateforme.

Il était deux heures trente-cinq minutes quand M. Eiffel, visiblement ému, a tiré la corde servant à hisser le drapeau sur le monument enfin achevé.

Immédiatement a éclaté une boîte d'artifices Ruggieri; une salve de vingt et un coups a été tirée, saluée d'en bas par les acclamations de la foule.

Le drapeau hissé est d'une grande envergure; il n'a pas moins de 7m,50 de long sur 4m,50 de large; il porte en lettres d'or R. F., et ces lettres mesurent 1m50 de hauteur; il a coûté une centaine de francs.

C'est M. Contamain qui a eu l'honneur de saluer le drapeau; il l'a fait en excellents termes. Il a salué le drapeau de 89 que nos pères ont porté si ferme et si haut, qui a remporté tant de victoires et qui a vu tant de succès dans le progrès de la science et de l'humanité.

« Nous avons essayé, a dit M. Contamain, de faire un monument digne de la grande date de 89; c'est pour cela qu'il lui fallait des dimensions colossales. Ce piédestal gigantesque, c'est M. Eiffel qui l'a conçu, et après bien des labeurs, grâce au concours de tous ses collaborateurs, il a pu mener son œuvre à bien; nous sommes heureux de lui rendre hommage, à lui et à ses ouvriers. »

A la dernière petite plateforme, on a bu du champagne et M. Berger a porté un toast à M. Eiffel, aux ouvriers de la tour et au Conseil municipal. M. Chautemps, président du Conseil municipal, s'est écrié : « Gloire à M. Eiffel et à ses collaborateurs! Vive la France! Vive Paris! Vive la République! »

La descente s'est ensuite effectuée; elle a duré une quarantaine de minutes.

Des tables en bois blanc ont été rapidement installées, et les ouvriers, dans leur costume de travail, s'y sont assis au nombre de trois cents environ.

On leur a servi une sorte de goûter composé de pain, de saucisson, de fromage et de vin.

Au fond, un deuxième buffet avait été dressé pour les invités.

Rien de plus pittoresque à ce moment que le soubassement du pied 4. A chaque coin, des petits trophées de drapeaux; le long des parois, les tables et leurs convives, et, dans l'enchevêtrement des fers croisés, des grappes humaines accrochées de toutes façons, de manière à pouvoir entendre les discours qui allaient être prononcés.



LA TOUR DE 300 MÈTRES
Construite par l'ingénieur EIFFEL.
(D'après une photographie.)

La Mort de Chevreul.

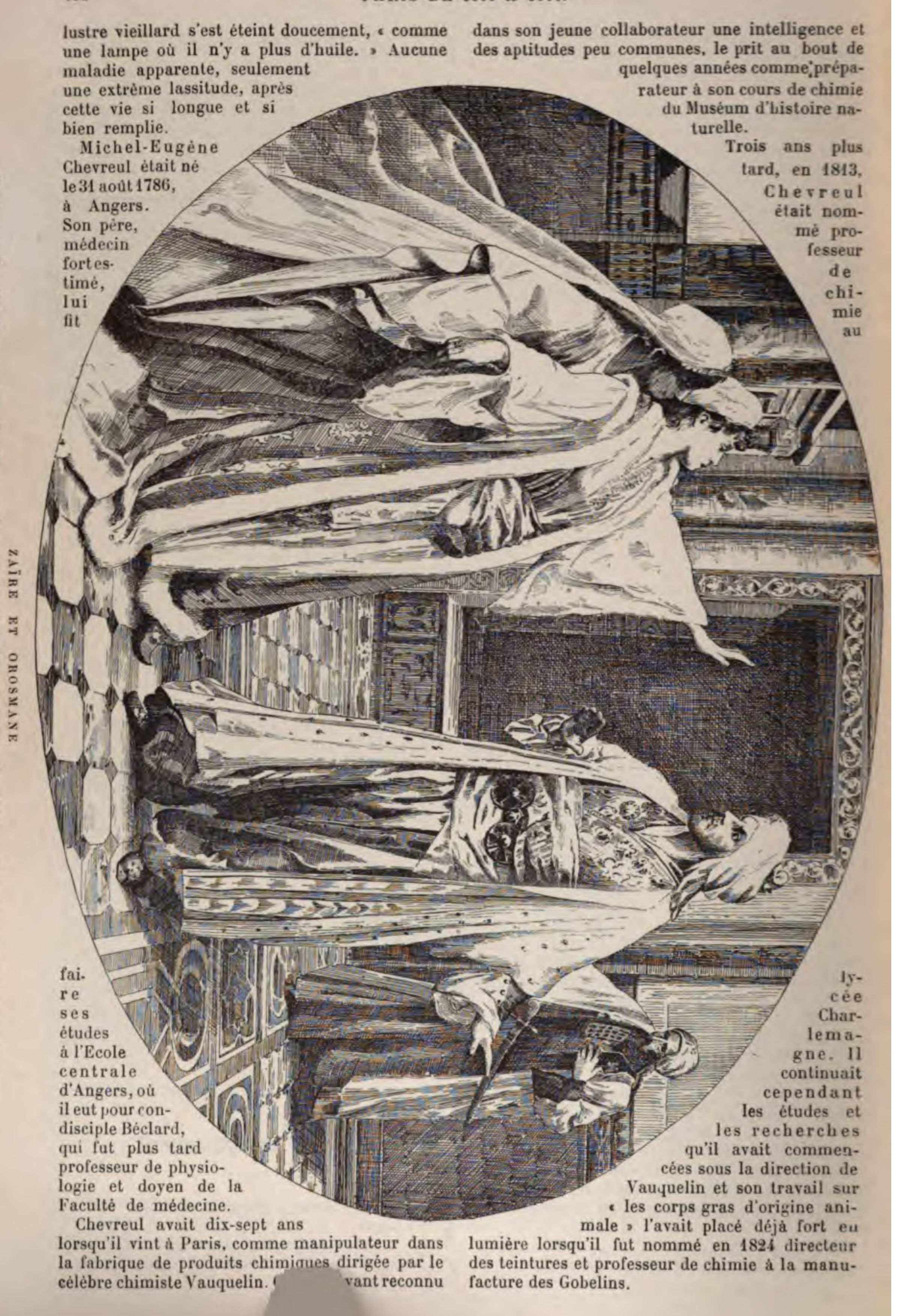
(11 avril.)

C'EST hier matin, à une heure, que Chevreul a expiré.

Suivant l'expression d'un de ceux qui l'ont soigné jusqu'à ses derniers moments, l'il

lustre vieillard s'est éteint doucement, « comme une lampe où il n'y a plus d'huile. » Aucune maladie apparente, seulement une extrême lassitude, après cette vie si longue et si bien remplie.

Michel-Eugène Chevreul était né le 31 août 1786, à Angers. Son père, médecin fort estimé, lui fit faire ses études à l'Ecole centrale d'Angers, où il eut pour condisciple Béclard, qui fut plus tard professeur de physiologie et doyen de la Faculté de médecine.



ZAÏRE ET OROSMANE

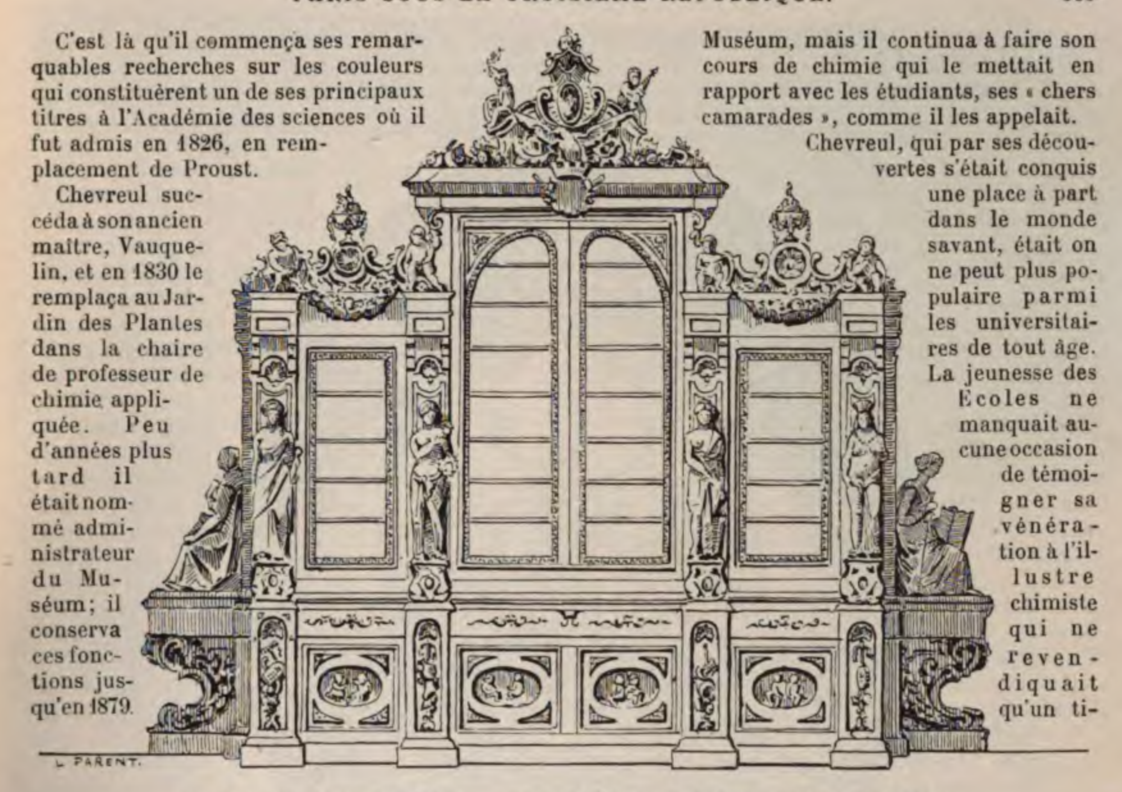
Tapisserie des Gobelins, cartons de Georges Claude ; fragment d'un panneau décoratif par Galland. — Dessin de L. Parent.
Exposition Universelle de 1889).

Chevreul avait dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris, comme manipulateur dans la fabrique de produits chimiques dirigée par le célèbre chimiste Vauquelin. C[illegible]vant reconnu dans son jeune collaborateur une intelligence et des aptitudes peu communes, le prit au bout de quelques années comme préparateur à son cours de chimie du Muséum d'histoire naturelle.

Trois ans plus tard, en 1813, Chevreul était nommé professeur de chimie au lycée Charlemagne. Il continuait cependant les études et les recherches qu'il avait commencées sous la direction de Vauquelin et son travail sur « les corps gras d'origine animale » l'avait placé déjà fort en lumière lorsqu'il fut nommé en 1824 directeur des teintures et professeur de chimie à la manufacture des Gobelins.

C'est là qu'il commença ses remarquables recherches sur les couleurs qui constituèrent un de ses principaux titres à l'Académie des sciences où il fut admis en 1826, en remplacement de Proust.

Chevreul succéda à son ancien maître, Vauquelin, et en 1830 le remplaça au Jardin des Plantes dans la chaire de professeur de chimie appliquée. Peu d'années plus tard il était nommé administrateur du Muséum; il conserva ces fonctions jusqu'en 1879.



LE MEUBLE AU XIXe SIÈCLE. — BIBLIOTHÈQUE EN NOYER, PAR M. BEAUFILS
Dessiné par L. PARENT.
(Exposition Universelle de 1889.)

Tout le monde se souvient encore de l'éloquente protestation qu'il fit entendre au nom de la science et de la civilisation, pendant le siège de Paris, contre le bombardement de l'établissement qu'il dirigeait.

En 1879, il prit sa retraite comme directeur du Muséum, mais il continua à faire son cours de chimie qui le mettait en rapport avec les étudiants, ses « chers camarades », comme il les appelait.

Chevreul, qui par ses découvertes s'était conquis une place à part dans le monde savant, était on ne peut plus populaire parmi les universitaires de tout âge. La jeunesse des Écoles ne manquait aucune occasion de témoigner sa vénération à l'illustre chimiste qui ne revendiquait qu'un titre : celui de doyen des étudiants. Aussi ce fut avec un véritable enthousiasme que l'on accueillit l'idée de célébrer, en 1886, le centième anniversaire de Chevreul.

C'est mercredi dernier, au moment où il rentrait de sa promenade quotidienne en voiture,



LE MEUBLE AU XIXe SIÈCLE. — LIT EMPIRE
D'après une photographie.
Collection du Garde-Meuble. — (Exposition Universelle de 1889.)



LE MEUBLE AU XIXe SIÈCLE. — BUREAU EMPIRE
D'après une photographie.
Collection du Garde-Meuble. — (Exposition Universelle de 1889.)

à la tour Eiffel, que s'étaient manifestés les symptômes de sa mort.

Son cocher Joseph, en même temps concierge au Muséum, et qui, depuis dix-sept ans, est à son service, en l'aidant à réintégrer son appartement du deuxième étage, s'aperçut que le vieillard était dans un état de faiblesse extrême; ses jambes ne le portaient plus et il fallut le monter dans sa chambre.

Mercredi soir, le cocher et Mme Gros, gouvernante de Chevreul, firent appeler M. Dewulf, qui est le docteur et l'ami de Chevreul, et qui habite dans le quartier du Jardin-des-Plantes.

Vendredi matin, à cinq heures, Mme Henri Chevreul, prévenue, et son fils Eugène Chevreul, arrivèrent.

Le soir même, l'état du vieillard donnait les plus vives inquiétudes. Toutefois il gardait encore sa pleine connaissance.

Le lendemain il n'en était pas de même. Doucement la vie se retirait de ce corps usé par les ans.

Dès dimanche, Chevreul n'avait plus que le souffle.

Avant-hiersoir, Chevreul était à toute extrémité; la respiration était très faible, presque imperceptible.

Par moments les mains décharnées s'agitaient faiblement et la paupière s'entr'ouvrait.

Vers onze heures, on crut entendre parler le moribond... « Henri... Henri... Denise... » murmura-t-il; et ce fût tout.

Quand la demie de une heure sonna, l'illustre centenaire avait vécu.

On peut dire que Chevreul s'est éteint à bout d'existence, sans maladie, sans agonie, comme une flamme qui vacille et faute d'aliment s'anéantit. Nous avons pu pénétrer dans la chambre mortuaire; elle est encore tout encombrée, comme si jamais Chevreul n'eût cessé de travailler. Sur une table il y a des papiers épars, des volumes entr'ouverts, des manuscrits inachevés.

Chevreul a tenu largement sa promesse : il a travaillé jusqu'au dernier moment. Les traits du défunt sont d'une admirable régularité; la peau s'est distendue, et on ne dirait jamais que ce mort a vu passer tout un siècle devant lui.



BOUCLIER

Composé par Gustave Doré, ciselé par Vernier, exécuté par Froment-Meurice.

(Exposition Universelle de 1889.)

SURTOUT DE TABLE EN ARGENT

Œuvre de Mathurin Moreau. — Orfèvrerie de la maison Christofle et Cie.

(Exposition Universelle de 1889.)



BRACELET REPRÉSENTANT DES SCÈNES RELATIVES A L'EXPOSITION DE 1889
Gravé par Oscar ROTY.
(Musée du Luxembourg.)

Inauguration de l'Exposition.

(16 mai.)

Le cortège présidentiel suit l'avenue Montaigne, les Champs-Élysées et le quai Debilly.

entendre. Un grand cri s'élève; la foule, très compacte sur le quai et auprès du pont d'Iéna, vient d'apercevoir la voiture du chef de l'Etat.

Il est deux heures. Le président arrive devant le dôme central; les tambours battent aux champs et tout le monde se découvre.



PLATEAU
Œuvre de O. ROTY. — Orfèvrerie de la maison Christofle et Cie.
(Exposition universelle de 1889.)

Sur tout le parcours une foule énorme acclame le Président.

Au moment où Carnot arrive auprès du pont d'Iéna, des salves d'artillerie, tirées de l'île des Cygnes et des berges de la Seine, se font

Le service d'honneur est fait par des soldats de la ligne, des tirailleurs annamites et des soldats noirs de nos diverses colonies.

Le président du Conseil, entouré des ministres et des trois chefs de service de



JARDINIÈRE DU SURTOUT DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III
Orfèvrerie de la maison Christofle et Cie.
(Exposition universelle de 1889.

l'Exposition, attendait le Président de la République devant la porte d'honneur.

Au moment où le Président se lève de sa voiture, une acclamation plus vigoureuse que les



DÉTAILS D'UN COUTEAU DE CHASSE EXÉCUTÉ EN ARGENT POUR S. A. I. LE GRAND-DUC ALEXIS
Par la maison Fauré-Le Page. — Composition et ciselure de Battée. — (Exposition de Chicago, 1893.)

autres part de toutes les parties du public qui se presse derrière le cordon des troupes.

L'ovation recommence quand Carnot pénètre dans la salle.

A ce moment, les chœurs du Conservatoire et



VASE EN ARGENT CISELÉ.
(Exposition universelle de 1889.)



COFFRET DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier
(Exposition universelle de 1889.)



RÉCHAUD EN ORFÈVRERIE
Exécuté par Fanière.
(Exposition universelle de 1889.)



LUSTRE
Par MOREAU frères.
(Exposition universelle de 1889.)

l'orchestre Colonne entonnent *la Marseillaise* que l'assistance écoute debout; c'est d'un effet grandiose.

C'est immédiatement derrière la porte pratiquée au centre de la façade du jardin que se dresse l'estrade réservée au Président et aux ministres. Dans les galeries du premier étage ont été aménagés les balcons et tribunes réservés aux dames.

Elles sont nombreuses et superbes sous l'éclat des toilettes, la richesse des brocarts, le chatoiement des soies. C'est la note claire de la solennité.

Mais les spectateurs les plus étonnés de se trouver sous ce grand dôme tout flambant de rouge et d'or, ce sont assurément les quinze soldats indigènes envoyés par le service des colonies. Ils écarquillent des yeux ahuris. On voit là des Annamites avec des peaux jaunes et ridées de vieilles femmes; des Sakalaves noirs comme de la suie, dont les mâchoires sont énormes; des spahis sénégalais, aussi noirs, mais d'un type beaucoup moins bestial; des cipayes indiens dont la peau est polie et luisante comme du bronze, et des hommes de races difficiles à reconnaître. Ils représentent les pays que la France administre au delà des mers.

Beaucoup d'autres costumes exotiques complètent la physionomie internationale de cette grande fête. Dans les profondeurs de la salle sont des Persans en bonnets pointus, des Arabes en tarbouchs, on aperçoit des têtes étranges, des têtes noires en turbans multicolores, des têtes jaunes avec des coiffures qu'on ne voit que dans des relations de voyage. Il y a même un Indien — un Indien authentique avec une couronne de hautes plumes pareilles à celles qui coiffaient les caciques.

Ce sont sans doute les serviteurs des commissaires étrangers qui ont arboré les costumes nationaux.

Au discours de M. Tirard, président du Conseil, le Président de la République répond par un autre discours interrompu souvent par les applaudissements et qu'il termine en déclarant ouverte l'Exposition de 1889. Au moment où M. Carnot descend de son estrade, accompagné des ministres et des directeurs géné-



LUSTRE
Par MOREAU frères.
(Exposition universelle de 1889.)



MARTEAU DE PORTE
Par MOREAU frères.
(Exposition universelle de 1889.)



COUPE DU SERVICE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III
Maison Christofle et Cie.
(Exposition de 1889.)

raux de l'Exposition, le délégué des ouvriers de la tour Eiffel, M. Dupuis, chevalier de la Légion d'honneur, s'avance suivi des ouvriers.

Il tient à la main un superbe drapeau sur lequel sont ces mots :

CENTENAIRE DE 1789
Les ouvriers de la Tour Eiffel
A M. Carnot
Président de la République
6 mai 1889.

En offrant ce drapeau à M. Carnot, il prononce l'allocution suivante :

Monsieur le Président de la République,

Délégué au nom du personnel qui a contribué à l'édification de la Tour Eiffel, je suis sûr d'être son fidèle interprète en vous assurant de son dévouement à la République.

Je salue en vous, monsieur le Président, l'homme intègre et loyal à qui le pays a justement confié la garde de son drapeau.

Le centenaire que vous célébrez aujourd'hui, en présidant à l'ouverture de cette merveilleuse exposition, montre combien le gouvernement de la République est soucieux des intérêts des travailleurs et prouve que la France sera toujours le berceau de la civilisation et du progrès.

En vous souhaitant la bienvenue, monsieur le Président, nous adressons également nos chaleureux hommages à messieurs les ministres, à messieurs les membres du Conseil municipal de notre grande cité, et à messieurs les membres du Comité de l'Exposition.

Ce gigantesque travail, que nous vous remettons aujourd'hui, est presque achevé, et c'est avec un sentiment d'orgueil que nous sommes fiers de cette présentation au premier magistrat de la République.

Car nous montrons que l'industrie française sait surmonter tous les obstacles, quelque périlleux qu'ils puissent paraître, dès qu'il s'agit de la gloire du pays.

Au nom de ce personnel, je vous présente ce drapeau, souvenir de cette mémorable journée, et vous prie, monsieur le Président, de l'accepter au nom de la France et de la République!

Le Président, visiblement touché, répond quelques mots et assure les ouvriers de sa sympathie.

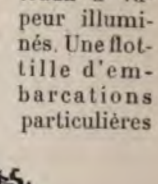
Sur la demande de M. Dupuis, il dit qu'il recevra à l'Élysée, le jour qui lui conviendra, la délégation des ouvriers, chargée de lui apporter le drapeau.

Puis les ouvriers, en chantant *la Marseillaise*, se rendent dans le parc, précédés de leur drapeau. L'un d'eux porte une très jolie réduction de la Tour Eiffel en acier bruni qu'ils ont également l'intention d'offrir au Président de la République.

Cette petite manifestation est très appréciée du public énorme répandu dans le Champ-de-Mars.

. . . .

Le soir, une belle fête vénitienne a eu lieu sur la Seine, avec concerts de musiques militaires, sur des bateaux à vapeur illuminés. Une flottille d'embarcations particulières





FONTAINE EN FER FORGÉ ET REPOUSSÉ AU MARTEAU
Par M. Ferdinand Marrou (de Rouen).
(Exposition universelle de 1889.)

pavoisées et illuminées, circulait sur le fleuve.

Le pont d'Arcole était le plus brillant de tous, avec des guirlandes entre-croisées de lanternes jaunes et de lampions rouges qui le couvraient dans toute sa largeur.

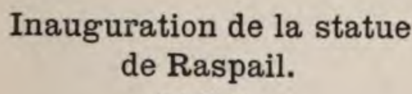
Le pont Neuf présentait une double rangée de lampions blancs attachés à de grands mâts où flottaient des oriflammes; le pont des Arts marquait ensuite une ligne de globes rouges, jaunes et verts, surmontés çà et là de mâts entourés de globes blancs et portant une grosse tulipe transparente.

Le pont des Saint-Pères et le pont Royal étaient illuminés de blanc.

Le pont de Solférino reproduisait un peu plus loin la décoration du pont d'Arcole; le pont de la Concorde était illuminé de pyramides de flammes; le reste de la Seine se perdait dans le fouillis multicolore de l'Exposition.

PLATEAU A FRUITS
Par FONTENAY.
(Exposition universelle de 1889.

Des médailles ont été accordées aux propriétaires des embarcations les mieux décorées et illuminées.



Inauguration de la statue de Raspail.

(9 juillet.)

Au milieu d'une considérable affluence de monde, par un temps splendide, a eu lieu hier l'inauguration de la statue de F.-V. Raspail, le savant, le véritable créateur de la chimie organique, le grand citoyen auquel revient l'honneur d'avoir le premier revendiqué le suffrage universel. La statue s'élève, on le sait, à la jonction des boulevards Raspail et Edgar-Quinet. Devant la grille qui entoure le monument, on avait établi une estrade où ont pris place MM. Poubelle, préfet de la Seine, Clemenceau, Martin Nadaud, Michel, Clovis Hugues, et la plupart des conseillers municipaux. Dans une seconde tribune, dressée en face de l'estrade officielle, se tiennent les délégués des différentes sociétés; ce sont: MM. Bauquet, de la Ligue des proscrits de Décembre; Gillynck, des blessés de 48; Bourdin, de la Loge « les Amis bienfaisants », dont Raspail faisait partie.

A deux heures précises, aux accents de *la Marseillaise*, chantée par le choral de Plaisance, et accompagnée par la musique du XIV[e] arrondissement, le voile qui cache le monument tombe tout à coup.

La statue, en bronze, représente Raspail, debout, tête nue, un livre à la main.

D'immenses acclamations retentissent, et de toutes parts éclatent les cris de : « Vive la République! Vive Raspail! »

Lorsque s'est fait un peu de silence, M. Martin Nadaud, député, se lève, et au nom des souscripteurs, au nom de la France, offre la statue à la Ville de Paris. Puis Anatole de la Forge, qui préside la cérémonie, dans un éloquent discours dont voici la péroraison, retrace la vie de F.-V. Raspail, ses luttes incessantes pour la



PLATEAU, COUPE ET CARAFE, par FONTENAY
(Exposition universelle de 1889.)

science et pour la grandeur de la République :

..... Je voudrais, en terminant ce discours déjà trop long, qu'il me fût permis à cette heure et en cette circonstance, devant le peuple de Paris, d'affirmer que la concorde républicaine existe aujourd'hui et se maintiendra demain.

Ne vous semble-t-il pas à tous, mes chers concitoyens, que le Raspail qui est là, ressuscité par le talent d'un puissant artiste, vous répéterait encore, s'il pouvait prendre la parole, les nobles exhortations de 1876?

L'oubli des discordes, la confiance dans les principes républicains et dans ces principes seuls! telle est, selon moi, la condition du salut de la démocratie française!

Un peuple qui méconnaîtrait les enseignements et les exemples donnés par ses grands morts serait un peuple perdu!

Courage donc, mes chers concitoyens! Haut les cœurs et en avant!

Un dernier mot résumera toutes mes convictions, et ce mot, qui prend à cette place la valeur d'un panégyrique et le caractère d'un suprême appel, le voici :

Souvenez-vous de François-Vincent Raspail!

Après M. de la Forge, dont le discours est vivement applaudi, M. Jacquemard, député des Ardennes, au nom de la Chambre; M. Desmons, député du Gard, au nom du Grand Orient de France, prennent successivement la parole; ensuite M. Albert Lambert fils, de la Comédie-Française, dit une très belle poésie de M. Albert Gauget, intitulée : *Raspail*. Enfin, tandis que le choral de Plaisance et la musique du XIVe arrondissement chantent et jouent de nouveau l'hymne national, les délégués des sociétés et des municipalités des environs de Paris et des villes de France défilent devant le monument et déposent les couronnes qu'ils ont apportées.

(L'Écho de Paris.)



L'ANGELUS

Tableau de J.-F. MILLET. — Vendu 600,000 francs à M. Chauchard en 1889
(Ce tableau avait été vendu 800 francs par l'artiste, en 1860.)
(Collection de *l'Art*.)

Les Obsèques d'Émile Augier.

SPECTACLE grandiose que cette suprême consécration d'une de nos plus pures gloires françaises! A ce dernier rendez-vous que s'étaient donné ses amis derrière le cercueil du célèbre écrivain, pas un ami, pas une illustration contemporaine ne manquait! Toutes les sommités de la littérature, de l'art, de la politique, de la

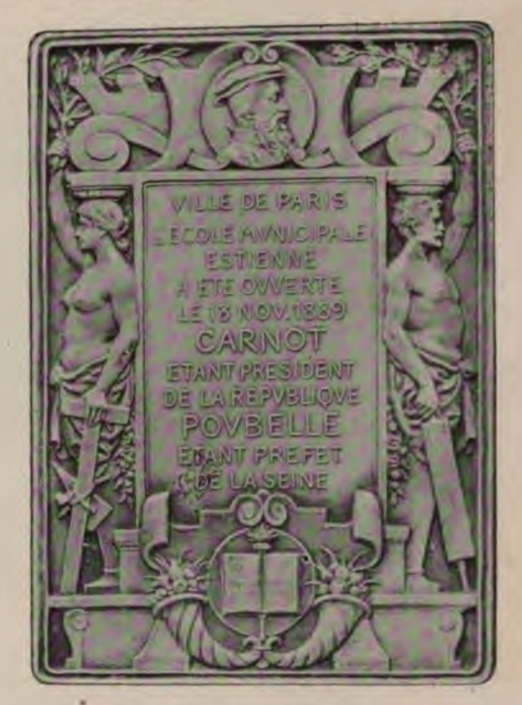


L'ÉCLUSE DE LA MONNAIE EN ÉTE

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LUCIEN GAUTIER

(Collection de *l'Art*)





PLAQUE COMMÉMORATIVE DE LA FONDATION DE L'ÉCOLE ESTIENNE

Gravée par Eugène Mouchon.

(Musée du Luxembourg.)

finance même, se mêlaient hier matin dans l'église de la Trinité.

Le corps d'Émile Augier, ramené de Croissy à Paris, dimanche dans la journée, avait été déposé dans un caveau provisoire. A dix heures, hier matin, le cercueil avait été transporté sous le porche de l'église, transformé en chapelle ardente. Au milieu de la nef, un magnifique catafalque.



LA HALLE AU BLÉ

D'après une ancienne estampe.

La Halle au Blé, construite de 1762 à 1767, occupait l'emplacement de l'Hôtel de Soissons qui avait été édifié en 1572 pour Catherine de Médicis et démoli en 1748. De l'ancien hôtel, il ne reste qu'une colonne que la tradition désigne comme ayant servi aux observations astrologiques de Catherine de Médicis. En 1886, le Conseil municipal décida la transformation de l'ancienne halle au blé en Bourse de commerce. L'inauguration eut lieu le 24 septembre 1889. L'architecte a conservé la rotonde du XVIIIe siècle en surélevant l'étage et en le surmontant d'un oblique avec couronnement de balustre et d'une toiture en mansarde avec lucarnes. L'intérieur de la coupole est décoré de peintures dues à Clairin, Laugé, Lucas et Luminais.

A droite du cercueil, recouvert de la plaque et de la croix de grand officier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Stanislas de Russie, MM. Paul et André Déroulède, Guiard, Labiche, Heurtey, recevaient les invités. A gauche et à droite, sur deux tables tendues de noir, étaient des registres sur lesquels s'accumulaient les signatures.

Autour du cercueil était déposée une masse de fleurs naturelles en bouquets et en couronnes où se lisait : A Émile Augier, *la Comédie-Française* (celle-ci de 2^{m},50 de diamètre, faite de lilas, tubéreuses et violettes); *la Société des auteurs et compositeurs de musique, l'Académie française, les amis de Paul Déroulède, l'Odéon, le Vaudeville, l'Association des étudiants, etc.*

A onze heures et demie

arrivent les troupes qui doivent rendre les honneurs militaires à l'académicien défunt; c'est un bataillon du 113e de ligne, avec le colonel, le drapeau et la musique; un escadron du 28e dragons avec lance au poing; une demi-batterie du 13e d'artillerie. Les troupes se rangent en bataille devant l'église et dans la rue de Clichy où la circulation des voitures est arrêtée.



JÉSUS GUÉRIT UN PARALYTIQUE
Premier grand-prix de Rome en 1889. — Tableau de M. LAURENT.
(École des Beaux-Arts.)

A cet instant, près du cercueil, prennent place, à côté des membres de la famille, MM. Gréard, Camille Doucet, Alex. Dumas fils, Meissonier, Sardou, Coppée, Claretie et Got.

A midi précis, les cloches de la Trinité sonnent à toute volée; le portail de l'église s'ouvre tout grand. Le clergé vient faire la levée du corps.

Le corps est transporté dans la nef, sous l'immense cénotaphe recouvert de fleurs. L'église est bondée.

La messe est dite par l'abbé Rouvier, pendant que se font entendre les chœurs de la maîtrise qu'accompagne l'orchestre.

L'absoute est donnée par M. le curé Lemaître.

La clôture de l'Exposition.

(6 novembre.)

Ni, ni, c'est fini. L'Exposition a fermé ses portes hier 6 novembre, à dix heures et demie du soir. Cette dernière journée a été la plus étourdissante de toutes : un écrasement complet de tous les côtés, depuis le matin jusqu'au soir, un ouragan humain dans le Champ de Mars! Profitant de l'occasion suprême, des masses profondes de curieux ont envahi les jardins, les galeries, la tour, les palais, les kiosques, les panoramas, les esplanades, tout!

Comme si le bon génie qui a prêté son concours infatigable à l'Exposition pendant toute sa durée voulait encore lui donner un dernier gage d'affection, l'astre des grands jours, obscurci depuis une semaine par les pluies de novembre, s'est montré hier dans tout son éclat. Une magnifique journée printanière, un ciel bleu dès le matin, un soleil chaud et bienfaisant, voilà quels ont été les derniers atouts de cette entreprise nationale qui les aura eus tous pour elle pendant six mois! Aussi, dès le matin Paris a-t-il été agité comme aux plus forts dimanches de la série qui vient de s'écouler. Voitures introuvables, chemins de fer bondés, omnibus bondés, bateaux-mouches bondés, tapissières bondées, tout était bondé. Les quais, les rues, les places, noirs de promeneurs qui se dirigeaient à pied vers l'Exposition. M. Carnot avait assisté à l'ouverture, il a tenu à



RENOMMÉE. — Bronze de J. COUTAN.
(Maison Thiébaud frères.)

fermer. Il a passé son après-midi d'hier au Champ-de-Mars.

Le chiffre des entrées du dernier jour sera peut-être le plus fort de tous ceux que nous aurons publiés depuis le 6 mai.

Cette inoubliable journée mérite d'être décrite par le menu. Aussi allons-nous essayer d'en rendre la physionomie avec le plus de détails possible.

A L'ESPLANADE DES INVALIDES

Depuis le départ des indigènes qui avaient donné à l'Exposition coloniale une physionomie si vivante et si pittoresque, l'Esplanade des Invalides avait un peu perdu de son attrait et les visiteurs y étaient plus rares. Beaucoup de personnes d'ailleurs venaient à l'Esplanade uniquement pour monter en chemin de fer. Hier, au contraire, dès onze heures du matin, de longues files de visiteurs s'engouffraient sur les trottoirs du pont de la Concorde et pénétraient sur l'Esplanade.

Une fois là, ils se sont répandus devant tous les bazars algériens et tunisiens dans l'espoir de profiter d'occasions avantageuses; mais ils s'étaient bien trompés, car jamais les articles exotiques n'avaient été cotés aussi haut, et ceux qui ont emporté des souvenirs de l'Exposition les ont payés cher.

A une heure de l'après-midi, la file des entrants était si longue que les employés des guichets ont renoncé à oblitérer les tickets au fur et à mesure et se sont contentés de les recueillir à la main.

Au palais de la guerre, l'affluence a été énorme. On n'avançait pas d'un mètre par cinq minutes et les soldats chargés du service d'ordre, concurremment avec la garde républicaine, ont dû interdire plusieurs fois l'entrée du palais, de façon à permettre à la foule de s'écouler. A trois heures, d'ailleurs, une heureuse diversion est venue faciliter la tâche des soldats : la musique de la garde républicaine a joué, pour la dernière fois, dans le petit kiosque voisin du palais de la Guerre. Aussitôt des centaines de personnes se sont précipitées dehors et la circulation est devenue un peu plus aisée à l'intérieur.

Le théâtre annamite et les concerts tunisiens ont donné pour ainsi dire une représentation ininterrompue pendant toute la journée.

Sur le quai d'Orsay, grand succès comme toujours pour le palais de l'Alimentation. On a dégusté un nombre incalculable de coupes de champagne. Les sandwiches, les gâteaux, les petits pains étaient pris d'assaut. A six heures du soir, on n'a plus rien trouvé à se mettre sous la dent. Tout le monde s'est alors



PARIS. — Tableau de HERPIN.
(École impressionniste. — Musée du Luxembourg.)

rabattu sur les quelques restaurants de l'Esplanade, mais quelle déception en y arrivant! Il n'y avait rien à manger, et sous prétexte qu'ils déménagent aujourd'hui même, les patrons de ces établissements avaient jugé inutile de s'approvisionner.

— Nous n'avons que du gras-double et du jam-



LE VIEUX PARIS. — LA RUE DES PRÊTRES-SAINT-SÉVERIN

(Cliché de M. E. Atget.)

bon, telle était la réponse invariable faite par les garçons aux clients affamés.

Une demi-heure plus tard, ils répondaient :

— Nous n'avons plus que du gras-double.

Il y a peu d'amateurs.

Dès que la nuit est venue, les arbres de l'Esplanade ont été ornés de ballons de couleur qui avec quelques feux de bengale ont constitué toutes les attractions que l'administration a offertes aux visiteurs de l'Esplanade. Il sera dit que jusqu'au dernier jour l'Exposition coloniale aura été traitée en paria.

A partir de huit heures du soir, les gens prudents ont commencé à revenir par le decauville; tous les trains arrivaient bondés. Alors s'est ouverte la chasse aux fiacres, devant le ministère des affaires étrangères; en retracer les épisodes n'apprendrait rien à nos lecteurs. Nous avons, hélas! eu trop souvent occasion d'en parler.

Le coup d'œil de la Seine pendant toute la soirée a été des plus curieux : le nombre des bateaux montant et descendant était tel que leurs feux qui se croisaient à chaque instant illuminaient les eaux.

A la sortie, des nuées de camelots ont assailli les visiteurs pour leur acheter les tickets dont ils pouvaient être encore possesseurs. Leurs cris assourdissants mettaient le public en joie.

A noter la persévérance du marchand de nougats établi à proximité de la grille. L'esplanade était déjà évacuée qu'il continuait à crier :

— Bono nougat, bono !

On s'est écrasé dans les galeries plus que partout ailleurs : les jardins ne fermaient que dans la soirée ; on avait du temps encore pour parcourir la rue du Caire ; beaucoup de pavillons seront peut-être accessibles au public, même après la fermeture de l'Exposition ; mais les galeries! Dans deux heures, dans une heure, dans quelques instants elles devaient être irrévocablement fermées sans qu'on eût l'espoir de pouvoir y pénétrer de nouveau. Aussi la foule entrait-elle par toutes les portes, en masses compactes. Elle se montrait pressée, nerveuse, ce qui contribuait à augmenter la bousculade.

Ce n'était plus comme aux jours anciens où les visiteurs, ayant tout à voir, avançaient à petits pas, s'arrêtant indistinctement devant toutes les vitrines qui se trouvaient sur leur passage et s'attardant devant celles qui les intéressaient plus particulièrement.

Les curieux d'hier étaient des retardataires qui voulaient jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble des galeries ou visiter rapidement telle ou telle classe qu'ils ne connaissaient pas encore.

Et tous se hâtaient, jouant du coude, perçant la foule, se faufilant à travers les méandres formés par les diverses expositions pour arriver plus vite au but.

D'autre part, beaucoup de personnes étaient venues dans les galeries pour faire des achats, emporter un souvenir de l'Exposition qui bientôt aurait vécu. Aussi les marchandes de catalogues, qui avaient en même temps la permission de vendre des bibelots, ont-elles fait des affaires d'or; les petites tours Eiffel, les médailles commémoratives, tous les produits de la bimbeloterie parisienne s'enlevaient comme par miracle.

Mais tout à coup une vague rumeur a circulé dans la foule et l'on voit chacun porter instinctivement la main à sa montre. Le canon de la tour venait de se faire entendre; il était quatre heures et demie. Les galeries allaient fermer.

Bientôt les gardiens refoulaient tout le monde vers les portes de sortie et les visiteurs s'éloignaient lentement, comme à regret, envahissant la galerie des machines, la galerie de trente mètres et le dôme central, qui devenaient en quelques minutes inaccessibles.

Un peu avant cinq heures, une forte bousculade s'est produite sur le quai d'Orsay et dans toutes les galeries de l'alimentation.

Les visiteurs à ce moment arrivaient en foule pour profiter encore de l'entrée à un ticket. C'était l'instant de la fermeture de ces galeries, et le public qu'on voulait en faire sortir se heurtait aux flots des nouveaux arrivants.

La police et le service d'inspection n'ont pas tardé à devenir impuissants, et quoique les galeries ne fussent pas éclairées, il a fallu, pour éviter de graves accidents, y laisser séjourner les visiteurs. Sur quelques points, la cohue était telle que les gardiens de la paix eux-mêmes ont dû, pour augmenter les dégagements, renverser les barrières qui protégeaient le village lacustre et une partie de l'histoire de l'habitation. De toutes parts on entendait des cris, des appels et des pleurs de gens effrayés. Quelques jeunes gens, pour se soustraire à la poussée, grimpaient aux arbres et s'y juchaient tant bien que mal. Cette bousculade a duré jusqu'à six heures et demie environ.

Le mouvement des visiteurs entre le Trocadéro et le Champ-de-Mars dans l'après-midi peut être évalué à trois cent mille personnes.

Vers cinq heures et demie, un mouvement en sens inverse a commencé à se produire; une partie des visiteurs du Champ-de-Mars s'est disposée à aller s'installer au Trocadéro pour dîner en plein air. Une foule énorme s'est alors entassée sur le pont d'Iéna, où de véritables luttes se sont engagées entre les deux courants de visiteurs, et jusqu'à sept heures on s'est littéralement écrasé sur le pont.

Dans la soirée, toutes les parties du Trocadéro ont été envahies, et la circulation est devenue tout à fait impossible dans tout le pourtour du palais où la foule s'était installée pour admirer la fête de nuit.

Beaucoup de personnes avaient attendu jusqu'au dernier jour de l'Exposition pour faire l'ascension de la tour Eiffel; aussi l'affluence y a-t-elle été hier des plus considérables. Le public que l'on rencontrait sur les trois plates-formes était en majeure partie composé de personnes qui venaient là pour la première fois.

Mais un certain nombre de visiteurs ont été déçus : à six heures, les ascenseurs montant aux



Mlle EAMES

Née à Pékin (Chine), où son père était ministre des États-Unis, elle débuta à l'Opéra, dans *Roméo et Juliette*, rôle de Juliette, le 13 mars 1889.

(D'après une photographie.)



JEAN DE RESZKÉ

Né à Varsovie. Débuts à Paris, au Théâtre-Italien, en 1883, à l'Opéra en 1885, et quitte l'Opéra en 1889.

(D'après une photographie.)

deuxième et troisième plates-formes ont terminé leur service et à partir de huit heures moins un quart, on a cessé de laisser monter à la première plate-forme.

Quelques instants après la fermeture des galeries, les visiteurs de la tour ont pu constater que la foule massée surtout près du dôme central et autour des fontaines lumineuses occupait près des deux tiers du Champ-de-Mars.



LE GAGNANT DU GRAND-PRIX DE 1889.
Vasistas, monté par ROLFE.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

A huit heures et demie, la fumée dégagée par le premier embrasement de la tour a commencé à chasser les visiteurs, qui se sont empressés de descendre au plus vite et, à neuf heures, les trois plates-formes étaient complètement évacuées.

Pendant toute la soirée une cinquantaine de gamins se sont amusés à grimper le long des montants de la tour, au grand émoi de la foule, qui s'attendait à chaque instant à voir l'un d'eux tomber sur le sol. Heureusement aucun accident ne s'est produit.

Ce qu'il y a eu de plus drôle sur la tour, ç'a été le coup de canon dans le phonographe. M. Eiffel avait réuni hier soir, au sommet de la tour, une cinquantaine d'amis pour inaugurer le phonographe qu'il vient de faire installer dans son appartement aérien.

Un lunch a été servi; Puis Mme Adiny et M. Melchissédec, de l'Opéra, ont chanté dans le phonographe, auquel MM. Berthelier, premier violon solo, Taffanel, le flûtiste, et Turban, clarinette solo de l'orchestre de l'Opéra, ont également confié quelques morceaux. Chacun a ensuite parlé dans l'appareil, et M. Melchissédec a chanté la *Marseillaise*.

Enfin M. Eiffel a phonographié à M. Edison que le dernier coup de canon tiré sur la tour Eiffel allait être enregistré à son intention. C'était l'instant solennel.

En effet, à 10 heures 1/2, au moment où se terminait l'embrasement, le dernier coup de canon de la grande féerie se faisait entendre, et le *boum* de sa détonation se gravait *boum* dans le phonographe.

La plupart des exposants ont fait jusqu'à la dernière minute fonctionner leurs machines.

La foule, considérable pendant tout l'après-midi, s'est encore accrue après cinq heures; les visiteurs des galeries des industries diverses, chassés par les gardiens, affluaient de toutes parts et venaient jeter un dernier coup d'œil sur les merveilles industrielles exposées dans ce merveilleux palais.

Le soir, bien que les machines ne fonctionnassent plus, il y avait encore beaucoup de visiteurs qui venaient là respirer un peu plus à l'aise et se remettre de la bousculade du vestibule de trente mètres, de la rue du Caire et du Dôme central.

C'est de la galerie des machines qu'est parti à neuf heures et demie le tambour qui battait la la dernière retraite; presque tous les visiteurs l'ont suivie d'assez près; à dix heures, il ne restait plus personne et toutes les lumières s'éteignaient.

(Petit Journal.)



LA MODE EN 1889
D'après le *Journal des Demoiselles.*
(Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1889

Janvier.

9. — Incendie considérable, boulevard Richard-Lenoir, dans une école de garçons.

14. — Crime boulevard Saint-Germain, dans une boutique de marchand de vins à l'enseigne des *Caves de la Gironde:* assassinat de la veuve Roux-Couloumy par le caporal Géomay, qu'on arrête à Saint-Quentin.

27. — Le général Boulanger est élu député de la Seine par 244,070 voix contre 162,520 à M. Jacques, et 16,760 à M. Boulé. **Manifestations.**

30. — Incinération au four crématoire du cimetière du Père-Lachaise du fils du docteur Jacoby, mort à l'âge de onze ans; c'est la première incinération faite à Paris.

Février.

4. — Le tribunal civil de Paris prononce la dissolution de la Compagnie du canal de Panama et ordonne sa liquidation; M. Brunet, ancien ministre, est nommé liquidateur.

7. — Dernier bal de la saison à l'Hôtel-de-Ville.

9. — La Seine subit une forte crue.

15. — Commencement des travaux pour l'érection d'un square sur l'emplacement des ruines du château des Tuileries.

21. — Réception à l'Académie française de **Jules Claretie** en remplacement de Cuvillier-Fleury, décédé. — Formation du nouveau ministère : commerce, industrie, présidence du Conseil : Tirard; intérieur : Constans; guerre : de Freycinet; marine : amiral Jaurès; affaires étrangères: Spuller.

26. — **Berthelot** est élu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

27. — Clôture du concours agricole de Paris.

Mars.

7. — Le suicide de **M. Denfert-Rochereau**, directeur du Comptoir d'escompte, provoque une panique de Bourse. Une foule énorme assiège le Comptoir d'escompte pour retirer les fonds déposés. Le ministre des finances convoque la haute banque et les directeurs des grands établissements de crédit, pour enrayer la crise et limiter les catastrophes.

8. — La Banque de France avance au Comptoir d'escompte 100 millions, dont une partie garantie par toutes les notabilités financières.

11. — La tour Eiffel atteint la troisième plate-forme; les ouvriers reçoivent une prime de 100 francs.

27. — La cour d'assises de la Seine condamne à mort le caporal Géomay pour avoir assassiné la veuve Roux-Couloumy.

28. — Assassinat de la femme Dubois, rue Payenne, par le nommé Sauer.

Avril.

2. — Départ du général Boulanger pour Bruxelles, d'où il adresse un manifeste disant qu'il est parti de France pour échapper aux poursuites qu'on veut diriger contre lui.

3. — L'ambassadeur d'Allemagne donne un grand dîner en l'honneur du Président de la République française.

4. — Réception à l'Académie française de M. Henri Meilhac.

6. — Le tribunal correctionnel de la Seine acquitte les membres poursuivis de la **Ligue des Patriotes** sur le chef d'affiliation à une Société secrète et les condamne à 100 francs d'amende pour tapage nocturne sur la voie publique.

13. — Obsèques aux frais de l'État de l'illustre centenaire **Chevreul.**

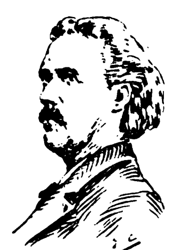
16. — L'émission des bons de l'Exposition est couverte plus de cinq fois.

25. — Le gouvernement ordonne des perquisitions chez les divers « boulangistes ».

Mai.

1er. — Ouverture du Salon de peinture et de sculpture.


FERDINAND FABRE
Romancier (1827-1898).


BENJAMIN GODARD
Musicien (1849-1895).


OLIVIER MÉTRA
Compositeur
(Né en 1830).


HENRI HOUSSAYE
Historien
(Né en 1848).


GÉNÉRAL MELLINET
(1798-1894.)


ERNEST LEGOUVÉ
Littérateur
(Né en 1807).

3. — Les ouvriers tailleurs se mettent en grève à Paris.

6. — **Ouverture de l'Exposition universelle;** le nombre des visiteurs s'élève à 500.000.

15. — Bal à l'Élysée; il y a huit mille invités.

17. — Le Président de la République autorise la **Loterie de l'Exposition.**

22. — Exécution de Géomay.

Juin.

6. — Réception de **M. de Vogüé** à l'Académie française, à la place de Nisard, décédé.

10. — Ouverture du Congrès des Sociétés savantes. — Un officier de dragons russe arrive à Paris, venant de Pultawa; il a effectué ce trajet à cheval en trente-deux jours.

13. — Les cochers de Paris se mettent en grève.

15. — A la Chambre, M. Basly interpelle le gouvernement au sujet de la grève des cochers.

16. — Le grand prix de Paris est gagné par *Vasistas*, de l'écurie de M. Delamarre.

20. — Inauguration de l'**Exposition coloniale** par le Président de la République. — Célébration à Versailles de l'anniversaire du serment du Jeu de Paume.

21. — Le tribunal correctionnel de la Seine condamne le financier Jacques Meyer à un an de prison et 5,000 francs d'amende. — Incendie des magasins du *Vieux-Chêne*.

22. — Un journaliste viennois arrive en fiacre à Paris. — Arrivée de **Salifou,** roi nègre sénégalien.

Juillet.

1er. — La cour d'assises de la Seine condamne les assassins d'Auteuil : Allorto, Sellier et Mécrant à la peine de mort; Catelain à vingt ans de travaux forcés.

2. — Le Président de la République reçoit le prince Mustapha-ben-Ismaïl. — Arrivée à Paris des étudiants de l'Université d'Helsingfors.

3. — Catastrophe dans une fabrique d'artifices à Aubervilliers : sept victimes. — Arrivée à Paris du comte Orloff Dawdoff, premier chambellan de l'empereur de Russie.

14. — Fête nationale : grands bals et feux d'artifice.

29. — Arrivée du schah de Perse. — Disparition de **M. Gouffé,** huissier à Paris.

Août.

2. — Réception du schah de Perse par le Président de la République.

4. — Festival des musiques militaires au Palais de l'Industrie. — Cérémonie officielle de la translation au Panthéon des cendres de **Lazare Carnot, La Tour d'Auvergne, Marceau** et **Baudin.**

10. — Départ du schah de Perse et de Dinah-Salifou.

11. — Arrivée à Paris d'Edison, le célèbre électricien américain.

15. — Visite du prince Taïeb-bey à l'Élysée.

16. — Exécution d'Allorto et de Sellier.

19. — Réception des maires à l'Élysée.

27. — Grand meeting revisionniste au cirque Fernando; les assistants votent un ordre du jour sous forme de verdict d'acquittement du général **Boulanger**; à la sortie, bagarres et arrestations.

29. — Concours de pompiers à Vincennes.

Septembre.

1er. — Le Président de la République signe le décret autorisant l'érection à Paris d'une statue à Alfred de Musset.

16. — Le ministère des finances abaisse la taxe des abonnements téléphoniques de 600 francs à 400 francs.

29. — Distribution des récompenses aux exposants de l'Exposition universelle.

Octobre.

1er. — **M. Osiris**, riche étranger habitant Paris, ayant fait don de 100,000 francs pour récompenser l'œuvre la plus remarquable de l'Exposition universelle, le prix est décerné à l'architecte et aux ouvriers de la galerie des machines. — Funérailles nationales du **général Faidherbe**, grand chancelier de la Légion d'honneur.

10. — Émission d'un nouveau type de billet de Banque de cinquante francs.

20. — Fête au Palais de l'Industrie au profit des victimes de la catastrophe d'Anvers.

25. — Séance publique annuelle des cinq académies.

Novembre.

3. — La cour d'assises de la Seine condamne à mort le nommé Kaps, pour assassinat d'un vieillard.

6. — **Clôture de l'Exposition universelle** et grande fête de jour et de nuit favorisée par un temps splendide; plus de 400,000 personnes visitent une dernière fois le Champs-de-Mars.

16. — M. Floquet est élu président de la Chambre des députés.

29. — Petite grève aux ateliers de la Compagnie de l'Ouest à Levallois-Perret; elle cesse au bout de quelques jours.

Décembre.

2. — La cour d'assises de la Seine condamne à vingt ans de travaux forcés la femme Stakenburg, pour avoir martyrisé ses trois enfants, dont un est mort.

5. — Exécution de Kaps à Paris.

10. — **L'influenza** fait son apparition à Paris.

14. — M. et Mme Carnot sont atteints par l'épidémie; tout Paris est grippé.

21. — Licenciement des écoles de Saint-Cyr et polytechnique ainsi que des lycées et collèges pour cause d'influenza.

25. — Fête à l'Élysée donnée aux enfants pauvres.

Monuments et Fondations.

Inauguration, place Monge, du monument élevé à la mémoire d'**Étienne Dolet**. — Inauguration de la nouvelle gare Saint-Lazare (8 avril). — Inauguration des ascenseurs de la tour Eiffel (19 mai). — Inauguration de la statue de l'astronome **Le Verrier** dans les jardins de l'Observatoire (26 juin). — Inauguration de la maison de retraite Rossini à Auteuil (28 juin). — Inauguration de la statue de **Camille Desmoulins** dans le jardin du Palais-Royal (10 juillet). — Inauguration de la statue de **Raspail** (12 juillet). — Inauguration de la nouvelle Sorbonne (4 août). — Inauguration de la statue d'**Henri Bouley** dans la cour d'honneur de l'École vétérinaire d'Alfort (5 septembre). — Inauguration du **monument de la Défense nationale**, place Fontenoy (15 septembre). — Inauguration, place de la Nation, du monument élevé à la gloire de la **Révolution française** (20 septembre). — Inauguration de la **Bourse du commerce** (24 septembre). — Inauguration de la statue élevée au peintre **A. de Neuville**, place Wagram (17 novembre). — Inauguration de l'usine d'électricité des Halles Centrales (1er décembre). — Inauguration du musée Guimet.

La vie de la rue.

Les Cosaques au Jardin d'acclimatation.

Nouvelles expériences du jeûneur **Succi**.

Réouverture par Maxime Lisbonne de la **Taverne du Bagne**.

Ouverture de la ligne du chemin de fer des Moulineaux.

Les jeux scolaires au bois de Boulogne.

Installation d'un skating à la **plaza de Toros** de la rue Pergolèse.

La vie littéraire.

Victor Hugo : *Amy Robsart* et *les Jumeaux* (pièces inédites). — **Mme Adam**: *Jalousie de jeune fille*. — **Jean Aicard** : *Don Juan*. — **Paul Arène** : *La Chèvre d'or*. — **Maurice Barrès**: *Un Homme libre*. — **Henri Becque** : *Théâtre complet*. — **Th. Bentzon** : *Tentée*. — **Emile Bergerat** : *L'Amour en république*. — **M. Bouchor**: *Tobie*. — **Paul Bourget**: *Mensonges*; *le Disciple*; *Pastels*. — **Victor Cherbuliez** : *Profils étrangers*. — **L. Cladel** : *l'Ancien*. — **François Coppée** : *Henriette*. — **A. Delpit** : *Passionnément*. — **F. Fabre** : *Norine*; *Ma Vocation*. — **O. Feuillet**: *Le Divorce de Juliette*. — **A. Hermant**: *La Surintendante*. — **Huysmans**: *Certains*. — **J. Lemaître** : *Dix Contes*; *Révoltée*. — **P. Loti** : *Au Maroc*. — **G. de Maupassant**: *Histoire d'une fille de ferme*; *La Main gauche*; *Fort comme la mort*. — **M. Prévost**: *Mademoiselle Jauffre*. — **Stendhal**: *Lamiel*. — **A. Theuriet**: *Deux Sœurs*; *Lucile Desenclos*.


ÉMILE OLLIVIER
(Né en 1825).


L'AMIRAL AUBE
(1826-1881).


BENOIT MALON
Sociologue.
(1841-1893.)


EIFFEL
Ingénieur
(Né en 1832).


PHILIPPE GILLE
Littérateur.
(1830-1901.)


CABANEL
Peintre.
(1813-1889.)

Beaux-Arts.

Salon. — *Peinture* : Médaille d'honneur : **M. Dagnan-Bouveret**.

Bacchus, de Carolus Duran. — *Sauvetage*, de Dawant. — *Fuyant l'invasion*, de Chigot. — *Un Brave*, par Boutigny. — *En avant*, par Moreau. — *Une Barricade en 1830*, de G. Cain. — *Louis XIV visite le champ de bataille des Dunes*, de Tattegrain. — *La Jeunesse*, de Raphaël Collin.

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 20 mai. *Premier Baiser*, comédie en 1 acte, de Bergerat. — 20 mai. *Alain Chartier*, pièce en 1 acte, en vers, de de Borelli. — 20 mai. *Klephte*, comédie, 1 acte, de Dreyfus. — 6 juin. *Le Vieux Corneille*, à-propos, en vers, d'Augé de Lassus. — 13 novembre. *La Bûcheronne*, drame en 4 actes, de Charles Edmond.

Opéra. — 4 janvier. *Roméo*, débuts de Mlle Darclée dans le rôle de Juliette. — 5 mai. *Guillaume Tell* et *la Marseillaise*, chantée par Melchissédec en soldat de ligne. — 26 juin. *La Tempête*, ballet en 3 actes, de Barbier et Hausen, musique de Thomas. — 19 juillet. *Henry VIII*, réduit en 3 actes. — 9 septembre. *Coppélia*, débuts de Mlle Dell' Eva.

Opéra-Comique. — 15 février. *La Cigale madrilène*, 2 actes, de Bernoux, musique de Joanni-Perronnet. — 15 mai. *Esclarmonde*, opéra romanesque, 4 actes et 8 tableaux, d'Édouard Blau et Gramont, musique de Massenet. — 29 novembre. *Mireille*, drame lyrique, réduit en 3 actes et 5 tableaux, de Carré, musique de Gounod.

Odéon. — 15 janvier. *Le Baiser à Molière*, à-propos, 1 acte en vers, de Zidler. — 9 avril. *Révoltée*, comédie, 4 actes, de J. Lemaître. — 18 novembre. *Shylock*, pièce, 3 actes, 7 tableaux en vers, de Haraucourt, d'après Shakespeare, musique de Fauré.

Gymnase. — 15 mars. *Belle-maman*, comédie, 3 actes, de V. Sardou et Deslandes (succès). — 31 octobre. *La Lutte pour la vie*, 5 actes, de A. Daudet.

Vaudeville. — 12 février. *Marquise*, comédie, 3 actes, de V. Sardou. — 21 novembre. *Les Respectables*, comédie, 3 actes, de A. Janvier.

Palais-Royal. — 18 mars. *Mes Aïeux*, comédie, 3 actes, de Ch. Clairville et Dupré. — 13 avril. *Monsieur ma femme*, 3 actes, de Barbusse et Valabrègue. — 21 décembre. *Le Cadenas*, 3 actes, de Blum et Toché.

Renaissance. — 29 mai. *La Tour de Babel*, 3 actes, de Paër, Fauchey, Elzéar et Bouché, musique de Carman. — 22 août. *Pépère*, 3 actes, de Médina et Julaime.

Folies-Dramatiques. — 20 avril. *Riquet à la houppe*, 3 actes et 20 tableaux, de P. Ferrier et Clairville, musique de Varney.

Les morts de l'année.

Le professeur **Rey** (8 janvier). — Le général **Brissaud** (11 février). — Le peintre **Anastasi** (19 mars). — **Chevreul** (11 avril). — **Barbey d'Aurevilly** (avril). — Le philosophe **Beaussire** (7 mai). — Le clown **Chadming** (28 juillet). — Le premier président de la Cour des comptes **Bethmont** (31 août). — Le jeûneur **Maillard** (7 septembre). — **Général Faidherbe**. — Le docteur **Ricord** (22 octobre). — **Émile Augier** (26 octobre). — L'académicien **Charles Lucas** (22 décembre). — Le littérateur **Champfleury**. — Le docteur **Ricard**. — Le paysagiste **Jules Dupré**.



LE PREMIER MAI A PARIS

La rue Castiglione à trois heures de l'après-midi.

Dessin d'après nature, par M. Joseph Belon. — (Bibliothèque Nationale.)

1890



ARRESTATION DU DUC D'ORLÉANS

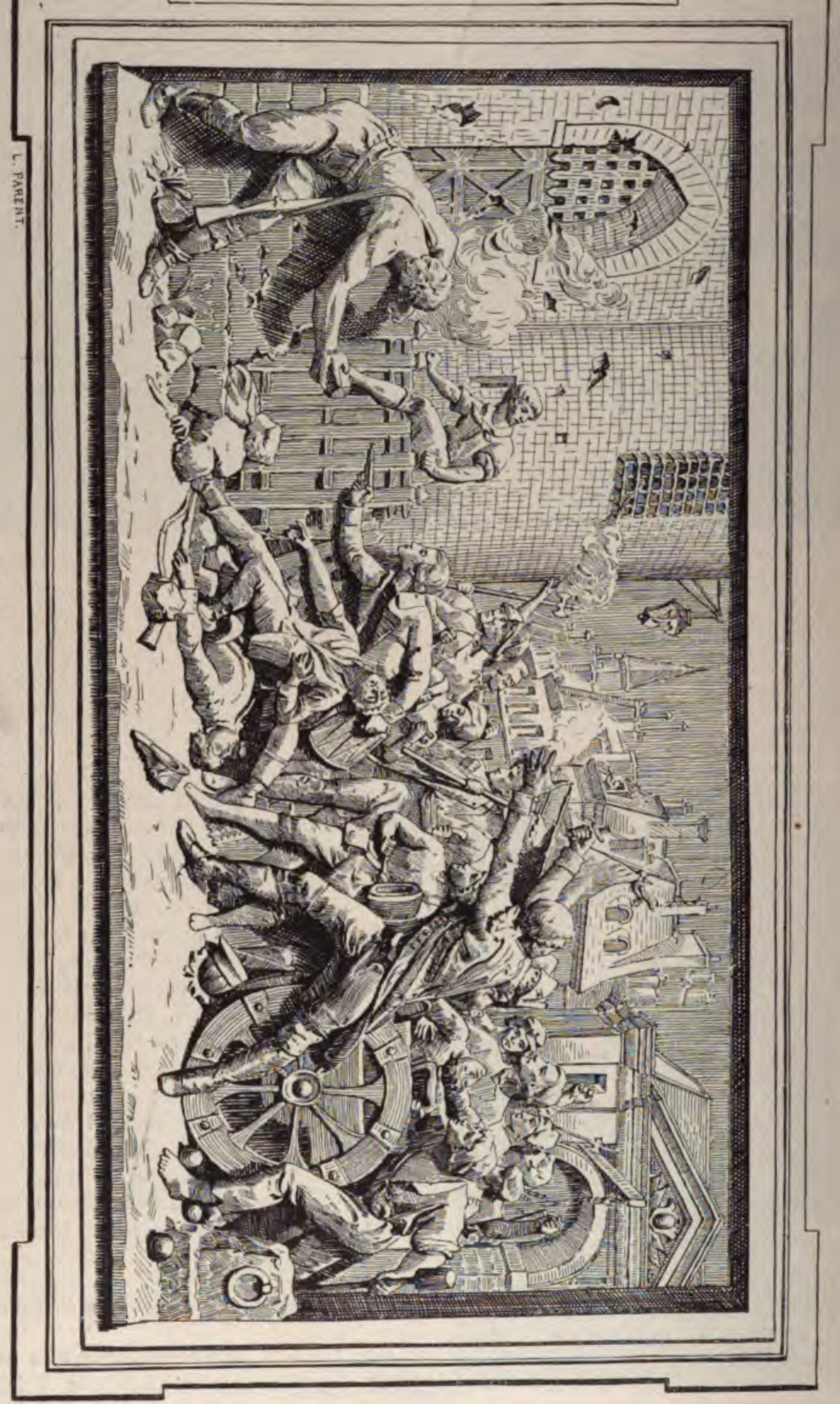
A l'hôtel de Luynes, le 7 février 1890.

Dessin de M. Reichan. — (Bibliothèque Nationale.)

1890 débute par la panique. A peine les réceptions, fêtes et réunions intimes du jour de l'an ont-elles pris fin que Paris s'éveille en proie à la plus vive frayeur. Un fléau qui avait sévi au commencement du siècle, mais si bien disparu que les médecins eux-mêmes n'en avaient plus aucun souvenir, la grippe contagieuse et pestilentielle, maintenant appelée influenza, fait tout à coup des centaines de victimes, en les choisissant surtout en masse parmi les employés des grands magasins du Louvre et en menaçant tous ceux qui vont y faire leurs emplettes. L'Académie de médecine et la Faculté s'en émeuvent, après avoir considéré cette épidémie tout à fait imprévue comme peu dangereuse, et les plus optimistes d'entre les Parisiens tremblent et s'effarent.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

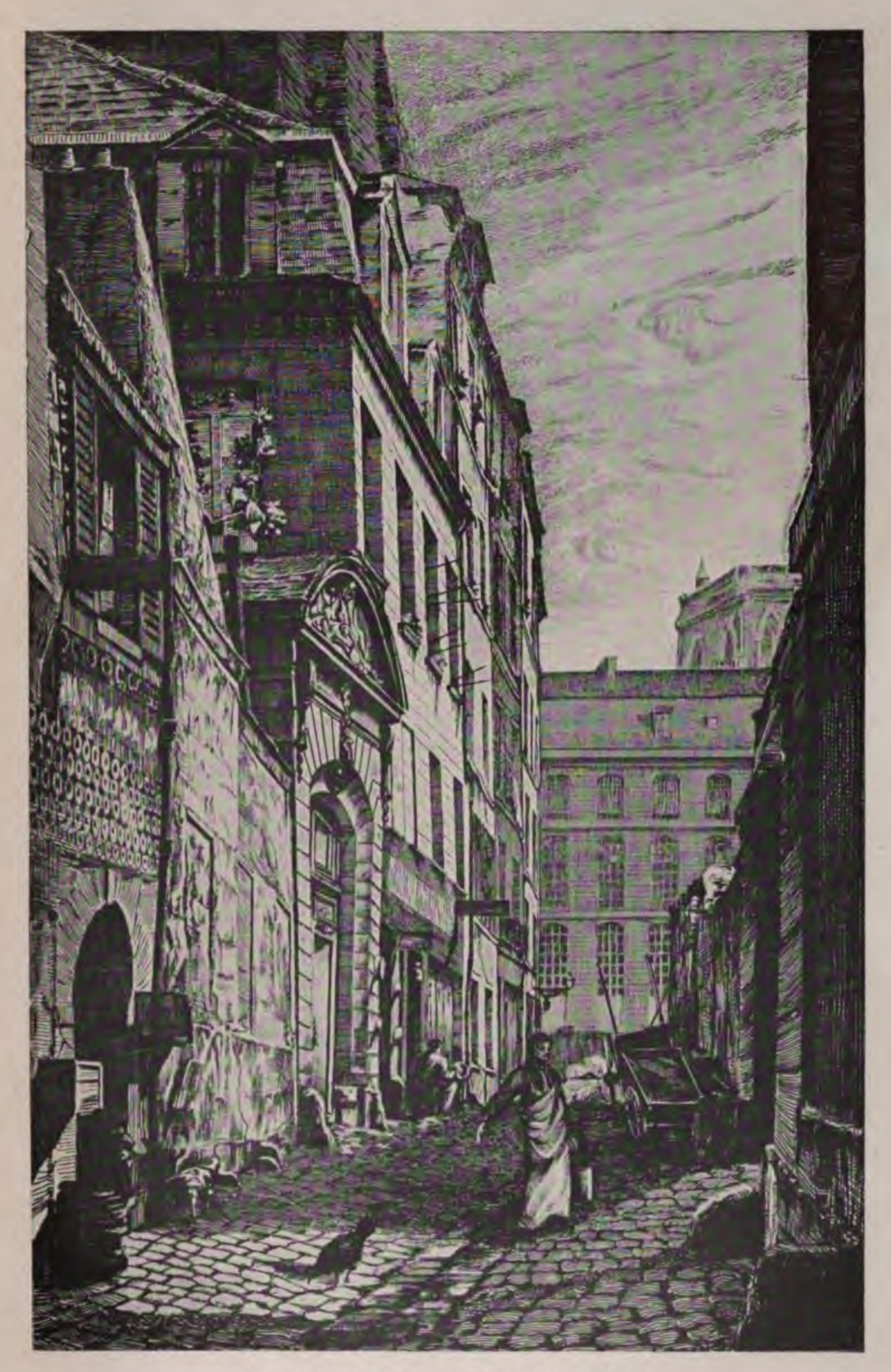
Les travaux parlementaires s'en ressentent : députés et sénateurs tour à tour influenzés — la presse satiriste écrit influencés — s'abstiennent de paraître aux séances, et les ministres suivent ce bon exemple. Les



LA PRISE DE LA BASTILLE

Dessin d'après nature par L. PARENT.

(Collection Charles Simond.)



LA RUE SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LUCIEN GAUTIER

(Collection de *l'Art*)



boulangistes en profitent pour tenter un nouveau 18 brumaire qui avorte. Il est certain que tout le monde à Paris est dans un état d'excitation suraiguë. Le duc d'Orléans, fils aîné du comte de Paris, juge l'instant propice pour essayer d'attirer l'attention par une démonstration sur laquelle ses partisans comptent beaucoup. Le prince exilé arrive inopinément dans la capitale après avoir passé à la frontière sous un déguisement.

Né le 6 février 1869, il a vingt et un ans révolus. Au bureau de recrutement où se présentent les conscrits de sa classe, il exige qu'on l'inscrive sur les listes du tirage au sort. On s'y refuse. Échange de communications télégraphiques avec la place Beauvau, où M. Constans, qui ne s'attendait guère à l'aventure, croyant avoir empêché tous les complots par les condamnations prononcées contre le général Boulanger et MM. Arthur Dillon et Rochefort, l'année précédente, est pris au débotté. Ordre immédiat de se saisir de la personne du duc, qui est arrêté, traduit en police correctionnelle cinq jours après, et condamné à deux ans de prison pour infraction à la loi de 1886 lui interdisant le séjour en France, comme fils aîné du prétendant et son héritier direct. Quelques jeunes royalistes, auxquels se joignent des députés du parti, protestent devant la statue de Henri IV, qui, suivant l'expression d'un journal boulevardier, reste de bronze. Le mot de la fin en cette affaire à laquelle Paris ne s'intéresse qu'un moment, appartient à Gavroche : le prince conscrit est baptisé *prince Gamelle* et le nom lui restera dans l'histoire parisienne.



LA VÉRITÉ

Haut-relief marbre. — Monument de Flaubert à Rouen, par H. Chapu. Exposé au Salon en 1890.

Photographié d'après le bronze de la maison Thiébaut frères. (Fumière et Gavignot.)

M. Constans est mis en quarantaine par plusieurs de ses collègues et principalement par le chef du cabinet, M. Tirard, qui reproche au ministre de l'intérieur de ne pas avoir eu les cent yeux d'Argus en laissant aux adversaires de la République faire la preuve de la possibilité d'un coup de main. La quarantaine se borne, il est vrai, à une simple quinzaine; le ministère se détraque le 1er mars, par le débarquement de M. Constans, et en se replâtrant avec M. Léon Bourgeois; mais le 13 mars, la nouvelle constellation s'éclipse : M. Constans reprend son portefeuille, M. Léon Bourgeois acceptant celui de l'instruction publique. Et c'est en définitive M. Tirard qui est sacrifié. Un journaliste — cette gent est sans pitié — faisant allusion à l'ancienne profession de l'ami dévoué de M. Carnot, écrit malicieusement que l'horloger avait mal remonté sa pendule, et Paris de rire de plus belle. Pour tancer les journaux, le Sénat leur enlève, en cas de maille à partir avec les tribunaux, le privilège de compter sur les indulgences plénières du jury et les renvoie devant

la correctionnelle, mais la Chambre s'empresse de rappeler au Luxembourg qu'elle abrite en son sein les coryphées et même les choristes de la presse; M. Camille Pelletan, qui rédige *la Justice*, fait repousser la loi, et la cour d'assises garde, comme on écrit dans les quotidiens, son pain de journal sur la planche. Entre temps, n'ayant d'ailleurs point à prendre part à ces débats entre folliculaires plaidant *pro domo*, M. Carnot fait son tour du Midi et de Corse, fournissant ainsi d'abondante copie à ces quotidiens mêmes.

Cependant le boulangisme, quoique provisoirement décapité, ses têtes ayant passé à l'étranger, est comme l'hydre de la fable. Les travaux de M. Constans n'ont du reste pas été ceux d'Hercule. N'ayant pas réussi à s'emparer de l'Élysée, les adversaires du gouvernement se tournent du côté de l'Hôtel-de-Ville, qu'ils espèrent prendre d'assaut. Les élections municipales du 27 avril leur paraissent favorables à cette entreprise. Les journaux à la dévotion des nouveaux Briarées font feu de toutes leurs accusations contre les républicains, qui sont réélus en immense majorité au premier scrutin et aux ballottages. « C'est à recommencer, » pensent les vaincus, qui réussiront dans dix ans. Pour le moment, les boulangistes n'enregistrent à leur actif que la condamnation de leur candidat, M. Martinet, et du marquis de Morès, pour affichage de placards et fabrication d'armes prohibées. Le joli mois de mai, très rempli par les batailles, ne s'est toutefois pas inauguré, comme l'avaient voulu les meneurs, par les chômages ouvriers en vue des revendications de la « journée de huit heures »; mais il ne s'achève pas sans fournir quelque besogne à la police, qui arrête une poignée de réfugiés russes, hommes et femmes, soupçonnés de comploter contre la vie du tsar. La plupart sont reconnus innocents. Les juges inclinent d'ailleurs à l'indulgence, grâce à la loi Bérenger qui pardonne au coupable repentant un premier essai... de la justice.



ALPHONSE KARR

Romancier. — Né à Paris en 1808, mort en 1890.

Dessin de Fleuret, d'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

En août, c'est encore et toujours le boulangisme qui met Paris en branle, mais cette fois on assiste à la scène classique des combattants déçus se jetant réciproquement à la face leurs secrets et leurs serments. Les duels entre frères ennemis d'un jour se succèdent. Mermeix ferraille avec G. de Labruyère, Rochefort avec Georges Thiébaut, Millevoye avec Canivet, Gounouilhou avec Chiché; et — qui l'aurait cru? — M. Laguerre se bat avec M. Déroulède. Cette Thébaïde moderne n'a, au vrai, rien de tragique. Balles échangées sans résultat, égratignures à fleur de peau, peu d'effusion de sang au demeurant, histoire de ne pas laisser Paris en disette de racontars. La capture d'Eyraud au Mexique et son retour à Paris entre les gendarmes défraient également les récits.

Un événement beaucoup plus grave se produit vers la fin de l'année : un meurtre dramatique met tout Paris en émoi. Le général russe Seliverstoff, un des chefs de la police dans la répression des attentats révolutionnaires à Saint-Pétersbourg, est tué en plein jour à l'hôtel de Bade, sur la place Vendôme, par le réfugié Padlewski.

L. Sevin-Desplaces.



PAVILLON DE PHILIPPE-ÉGALITÉ, RUE DE BAGNOLET

D'après une photographie. — (Collection L. Atget.)

Ce pavillon, qui servait de rendez-vous de chasse au duc d'Orléans, à la fin du XVIIIe siècle, avant la Révolution, est tout ce qui reste du château de Bagnolet. Le pavillon de Philippe-Égalité, avec sa grille en fer forgé, fait aujourd'hui partie de l'hospice Debrousse (fondation Alquier Debrousse, asile de vieillards indigents).

LES ÉCHOS DE PARIS



LE GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS DE 1890

Fitz-Roy monté par Tom Lane.

(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

Arrestation du duc d'Orléans.

(8 février.)

Un événement absolument inattendu, et qui a provoqué dans certains milieux une profonde émotion, s'est produit hier à Paris. Le duc d'Orléans, fils aîné du comte de Paris, a été arrêté et conduit à la Conciergerie.

Le prince était arrivé hier matin, accompagné du jeune duc de Luynes, qui a épousé récemment Mlle Simone d'Uzès et qui, sur sa prière, était allé le chercher à Ouchy, près de Lausanne, où il habitait depuis son retour de l'Inde.

Le duc, qui a atteint sa majorité avant-hier, venait mettre à exécution un projet qu'il caressait, paraît-il, depuis longtemps : il voulait faire son service militaire. Il n'avait pris conseil de personne.



L'AFFAIRE GOUFFÉ

Reconstitution du crime de la rue Tronçon-Ducoudray. Confrontation d'Eyraud et de Gabrielle Bompard.

D'après un dessin de M. Solvay. (Bibliothèque Nationale.)

Pour quitter Lausanne avec son ami, il a dû se déguiser, afin de tromper la surveillance très étroite de M. de Perceval, son précepteur. Celui-ci avait, en effet, reçu des instructions très strictes du comte de Paris, qui, connaissant le caractère à la fois ardent et généreux de son fils, redoutait toujours un coup de tête de sa part.

C'est donc sans avoir consulté ni son père ni ses oncles, mais même avec la certitude morale d'être désapprouvé par eux, que le prince est venu en France. Il avait refusé à sa mère d'aller assister hier, à Madrid, aux obsèques de son grand-père, le duc de Montpensier, objectant que, malgré tout le chagrin qu'il ressentait de ce deuil de famille, il avait des devoirs plus sacrés à remplir à l'heure présente.

Dès son arrivée, qui est restée complètement ignorée de tous, — M. Bocher et le marquis de Beauvoir eux-mêmes n'étaient pas prévenus, — le prince a commencé avec le duc de Luynes ses démarches par une visite au bureau de recrutement de la rue Saint-Dominique, en déclarant qu'il venait, comme jeune soldat de la classe, se mettre à la disposition de l'autorité militaire. Sur la réponse qui lui fut faite par l'officier de service qu'il ne figurait pas sur les contrôles de la conscription, et qu'il devait, d'abord, s'adresser à l'autorité municipale, le prince se rendit à la mairie du VII[e] arrondissement, d'où on le renvoya purement et simplement au ministère de la guerre.

Là, en l'absence de M. de Freycinet, et ne sachant à qui s'adresser, il écrivit pour le ministre la lettre suivante :

A monsieur le ministre de la guerre.

Monsieur le ministre,

Je me suis présenté aujourd'hui au bureau de recrutement de la Seine pour demander à être inscrit sur les registres de la conscription et à faire mes trois ans de service comme tout bon Français.

Du bureau de recrutement, on m'a renvoyé, très courtoisement d'ailleurs, à la mairie, puis de la mairie au ministère de la guerre.

Je n'ai pu obtenir aucune solution. Je viens donc la réclamer de vous. Je n'entends pas, en prolongeant ma présence à Paris, donner prétexte à des manifestations.

Je n'ignore pas que la loi d'exception m'interdit tout grade dans l'armée française, mais je crois, monsieur le ministre, qu'elle ne me défend pas de servir comme simple soldat.

C'est le grand honneur que j'ambitionne et, sur ce point, j'attends une prompte réponse de votre équité et de votre patriotisme.



LES NIHILISTES A PARIS

Arrestation de Reinstein et de sa femme.

Dessin de Louis Bombled. — (Bibliothèque Nationale.)



ASSASSINAT DU GÉNÉRAL RUSSE SELIVERSTOFF A L'HÔTEL DE BADE, A PARIS

D'après un dessin de CH. MOREL. — (Bibliothèque Nationale.)

Je vous prie d'agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute considération.

PHILIPPE, duc D'ORLÉANS.

Puis le prince rentra à l'hôtel de Luynes. Le général Saussier, prévenu par ses subordonnés de la visite qu'avait reçue le bureau de recrutement, s'était aussitôt mis en communication avec M. Constans afin de le prévenir et de solliciter de lui des instructions. Il lui fut répondu qu'il ne devait donner aucune suite à la démarche du prince.

Le duc d'Orléans causait tranquillement dans le petit salon de l'hôtel de Luynes avec M. Bocher et le marquis de Beauvoir, quand on vint lui annoncer M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires.

Dès qu'il fut entré, le magistrat dit au prince :

— Monseigneur, vous devez connaître la mission dont je suis chargé et qui vous concerne.

— Je m'en doute, mais j'avais cependant cru un moment que vous m'apportiez la réponse de M. le ministre de la guerre à ma lettre.

Sur la demande du commissaire de vouloir bien le suivre au cabinet du préfet de police, le prince monta avec lui en voiture.

Arrivé devant le préfet, le duc d'Orléans lui expliqua qu'en sa qualité de Français qui n'a pu démériter de sa patrie, il avait voulu venir remplir ses obligations militaires.

— Je sais, a-t-il ajouté, qu'une loi m'interdit le séjour sur le territoire de la France et que je risque de deux à cinq ans de prison en agissant comme je le fais, mais je tiens à revendiquer mes droits de citoyen. La loi porte que je ne puis avoir de grade dans l'armée; eh bien! je ne demande qu'à être simple soldat. J'ajouterai que j'ai pris seul cette résolution qui va peut-être m'aliéner mon père à tout jamais!

Le préfet, qui avait prévenu téléphoniquement M. Constans, a répondu qu'il ne pouvait que faire appliquer la loi qui est formelle, et il a envoyé le prince à la Conciergerie.

L'entrevue avait duré dix minutes.

Elle venait à peine de finir que M. Bocher et le marquis de Beauvoir, qui s'étaient jetés en voiture à la suite du duc et de M. Clément, arrivaient dans le cabinet du préfet, et demandaient l'autorisation de voir le prisonnier.

Le préfet la leur refusa, mais crut cependant pouvoir leur promettre que l'interdiction de visite ne serait pas maintenue aujourd'hui, dès que le conseil des ministres se serait réuni.

Le duc d'Orléans a été écroué dans la cellule



LA CONCIERGERIE

D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)





occupée déjà en 1883 par le prince Jérôme-Napoléon à la suite de l'affichage d'un manifeste.

C'est une vaste pièce circulaire située au rez-de-chaussée de la première tour, à droite de la porte d'entrée. Elle prend jour par deux fenêtres grillées sur le quai de l'Horloge, dont elle est séparée par un petit fossé. L'ameublement en est des plus simples.

A huit heures, le duc de Luynes, qui n'avait pas quitté son hôte de la journée, sauf pendant les deux dernières heures, a été admis auprès de lui.

Après avoir causé quelques instants, il s'est rendu au *Café du Barreau*, boulevard du Palais, où il a commandé un dîner qu'un garçon a aussitôt apporté.

Après avoir pris son repas, le duc d'Orléans s'est entretenu avec le directeur de la Conciergerie à qui il a demandé quelques livres et de quoi écrire.

Il s'est couché à dix heures et demie.

La loi sous le coup de laquelle se trouve le prince a été votée par la Chambre le 12 juin



LES PENSIONNAIRES DU LOUVRE

Croquis de P. Renouard. — (Collection de *l'Art*.)



M. COLONNE, chef d'orchestre.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

M. LAMOUREUX, chef d'orchestre.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

1886, sous le ministère de Freycinet. Le président du Conseil était partisan de l'expulsion de tous les membres des familles ayant régné sur la France; mais la Chambre adopta le contre-projet Brousse-Burdeau.

Manifestation des mégissiers

(26 mars.)

Les ouvriers mégissiers ont fait hier après midi une manifestation à l'Hôtel-de-Ville et au Palais-Bourbon.

L'arrêté qui a interdit l'entrée en France des moutons vivants, à cause de l'épidémie de fièvre aphteuse qui sévit en ce moment, a eu pour conséquence de priver de travail beaucoup de garçons bouchers et d'ouvriers mégissiers. D'où le mécontentement qui des ateliers est passé hier dans la rue.

Dès midi, un millier d'ouvriers se réunissaient dans la rue de la Glacière et la rue de la Santé; les ateliers avaient été fermés à onze heures du matin, les ouvriers étaient allés déjeuner et arrivaient par petits groupes au rendez-vous fixé.

A une heure précise ils se mettaient en marche. A la hauteur du Lion de Belfort, les manifestants se sont heurtés à un fort barrage de gardiens de la paix commandés par un officier. Un colloque des plus animé s'est engagé entre les délégués qui marchaient à la tête de leurs camarades et cet officier.

Devant le refus absolu de pas-

OSCAR FRANCK, compositeur.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

sage qui leur était opposé, les mégissiers ont dû s'occuper de tourner la difficulté, et faisant demi-tour ils ont pris par les petites rues pour gagner la place de l'Hôtel-de-Ville.

A une heure et demie, il n'y avait pas dix personnes sur cette place; dix minutes plus tard elle était envahie par les manifestants suivis d'un grand nombre de curieux, qui, arrivés par petits groupes, se sont rejoints devant la façade de l'Hôtel-de-Ville.

La manifestation était silencieuse et un ordre parfait régnait parmi les ouvriers. Neuf d'entre eux se sont présentés aux portes de l'Hôtel-de-Ville et ont demandé à être introduits auprès des membres du Conseil municipal.

Les portes, qui avaient été fermées dès leur arrivée sur la place, ont été alors ouvertes et les ouvriers sont montés au Conseil. Là, ils ont reçu des membres du Conseil le meilleur accueil, et ils ont emporté l'assurance des bonnes dispositions du Conseil municipal à leur égard.

Pendant ce temps les mégissiers, qu'une centaine de gardiens avaient refoulés sur les quais et dans l'avenue Victoria, se mettaient en marche pour le Palais-Bourbon.

A trois reprises la colonne a été coupée par la police, et c'est avec beaucoup de peine que deux ou trois cents manifestants ont pu se retrouver sur la place de la Concorde ; mais là le pont était barré, et en attendant le résultat des démarches de leurs délégués, au nombre de six, la plupart des ouvriers ont dû se réfugier sur la terrasse de l'Orangerie.

A cinq heures moins un quart, les six délégués sont sortis de la Chambre, accompagnés de leurs camarades qui avaient réussi à franchir individuellement le cordon d'agents. Ils ont ainsi traversé le pont de la Concorde.

Au moment où ils débouchaient sur la place, M. Debeury, inspecteur divisionnaire de la police municipale, les a priés de se disperser; ils ont obéi aussitôt sans opposer la moindre résistance.

Un des manifestants qui était légèrement pris de boisson, a refusé vers quatre heures d'obéir aux agents qui lui ordonnaient de circuler; il a été aussitôt arrêté et conduit au poste du palais de l'Industrie. Dans la soirée, il a été remis en liberté.

PORTRAIT DE Mme TESSANDIER

Dessin de Mlle Amélie Beaury-Saurel. — (Salon de 1890.)

(Collection de *l'Art*.)

Aimée-Jeanne Tessandier, née à Libourne, le 20 septembre 1851, entra à la Comédie-Française en 1889, et retourna au Gymnase en 1890.

Une révolte à Bicêtre.

(26 mai.)

Un fait des plus graves s'est produit à l'hospice de Bicêtre. Cet immense établissement, outre ses trois mille et quelques pensionnaires ordinaires, vieillards, infirmes et fous, donne asile à une catégorie spéciale d'aliénés qui, pour la plupart, n'ont des aliénés que l'apparence. A Charenton il n'y a que des déments qui, s'ils recouvraient entièrement la raison, seraient aussitôt rendus à leurs familles, mais à Bicêtre il n'en est pas de même. L'hospice qui, avant la Révolution, était un asile ouvert à la vieillesse et à l'indigence, comprenait alors également une maison de force et de correction. Il a cessé d'être une prison depuis 1836, mais il continue cependant de recevoir des



LA DAME DE PIQUE
par R. de Saint-Marceau.
(D'après le bronze de Thiébaut frères.)

individus qui ont eu affaire au parquet.

Ce sont des malfaiteurs, des criminels sur la responsabilité morale desquels la justice n'est pas bien éclairée et qu'elle met là en observation. Ils sont internés dans un quartier séparé des autres par une double enceinte de murailles, quartier dans lequel ils occupent des cellules donnant sur de petits préaux séparés par des grilles d'un hémicycle où se tiennent leurs surveillants. Au-dessus des préaux est construit un étage où sont installés les logements de ces surveillants. Ce quartier est appelé « la sûreté ».

Or, dans la soirée, à cinq heures, quelques-uns des quatorze fous qui se trouvent actuellement à la sûreté ayant réussi à forcer leurs grilles, firent irruption dans l'hémicycle et se précipitèrent sur leurs gardiens. Un de ceux-ci se détacha aussitôt pour avertir le directeur, tandis que les autres s'efforçaient de tenir tête à leurs agresseurs.

Le directeur, M. Pinon, arriva bientôt; il essaya par ses remontrances de calmer les mutins, mais son intervention eut un résultat tout autre. Le principal meneur, un nommé Joly, se jeta sur lui et, levant sur sa tête un pot rempli de terre : « Je devrais te tuer, vociféra-t-il; je t'épargne à cause de ta femme et de tes enfants, mais tu vas te mettre à genoux et demander pardon. » M. Pinon refusa; le misérable lança son pot.

Un des gardiens, nommé Fournier, réussit à préserver son chef, non sans être lui-même sérieusement contusionné. Dans l'impossibilité de lutter, le directeur et ses hommes se résignèrent alors à battre en retraite.

Derrière eux, Joly et les autres barricadèrent les portes, et, montant dans les chambres des surveillants, mirent tout à sac, brisant les vitres, défonçant les meubles, détruisant tous les objets de valeur qu'ils purent rencontrer.

Quelque temps après arrivait le commissaire de police de Bicêtre, que l'on était allé chercher en toute hâte. Il trouva les forcenés à califourchon sur le mur de la première enceinte, brandissant des couteaux, des rasoirs, des barres de fer, tout ce dont ils avaient pu se faire une arme. Aux sommations du magistrat, Joly répondit par les plus grossières injures. En même temps, du haut de leur mur, élevé de quatre mètres, les sept ou huit mutins faisaient pleuvoir leurs projectiles de toutes sortes.

On se décida à requérir la troupe. Vingt-quatre hommes arrivèrent du fort de Bicêtre, baïonnette au canon. De nouveau sommés de se rendre, les révoltés refusèrent encore. On amena une pompe et on les inonda sans plus de résultat.

Pour les effrayer, on chargea des fusils à blanc, on les mit en joue... Alors seulement ils se décidèrent à jeter leurs couteaux et leurs rasoirs. Ils descendirent et se laissèrent ligotter.

Les plus compromis dans cette affaire sont les nommés Joly, Gravelot, Grattefossey et Guiot, mais comme ils le disent, ce sont des fous et on ne peut pas grand'chose contre eux. Ils n'en ont pas moins, dans la bagarre, blessé plus ou moins grièvement quatre de leurs gardiens. L'un d'eux, le plus sérieusement atteint, a eu le bras gauche brisé en deux endroits avec un pied de table. L'un des surveillants a perdu, en outre, 500 francs en billets de banque, toutes ses économies, détruits par ces forcenés.



Mlle GABRIELLE KRAUSS, rôle de SELIKA dans *l'Africaine*.
D'après un dessin de l'époque. — (Collection de *l'Art*.)

Arrivée d'Eyraud à Paris.

(1er juillet 1890.)

Enfin! la course folle que l'assassin du malheureux huissier Gouffé menait à travers le monde dans l'espérance de dépister les meilleurs limiers policiers lancés à ses trousses, vient de prendre fin. L'ami de Gabrielle Bompard est arrivé à Paris, sous bonne garde.

Voici déjà près d'un an, le 29 juillet 1889, on s'aperçut de la disparition de M. Gouffé, huissier à Paris; il y a plus de cinq mois que la complice du crime s'est constituée prisonnière, et c'est il y a deux mois seulement que l'arrestation du meurtrier fut opérée à la Havane, dans les circonstances que l'on sait.

Nul ne peut prévoir quelles seront à leur égard les décisions de la justice. Il semble bien cependant qu'Eyraud ne trouvera pas grâce devant la Cour d'assises si, comme l'affirme la femme qui avoue avoir aidé à commettre le crime, elle a été sincère dans ses déclarations.



LE R. P. VENTURA DE RAULICA
D'après le buste en marbre d'A.-J. OLIVA.
(Musée du Luxembourg.)

Cette affaire, que le parquet, malgré la vigilance de la police, s'était presque vu sur le point de devoir classer, va passionner à nouveau le public.

Nous allons avoir pendant quelque temps les indiscrétions de la presse, aidées de celles du greffe. En attendant, racontons la rentrée en scène d'Eyraud.

Le train est arrivé à la gare Saint-Lazare à l'heure réglementaire, à quatre heures vingt et une du soir.

Une foule considérable était massée aux abords de la gare et les quais mêmes étaient envahis.

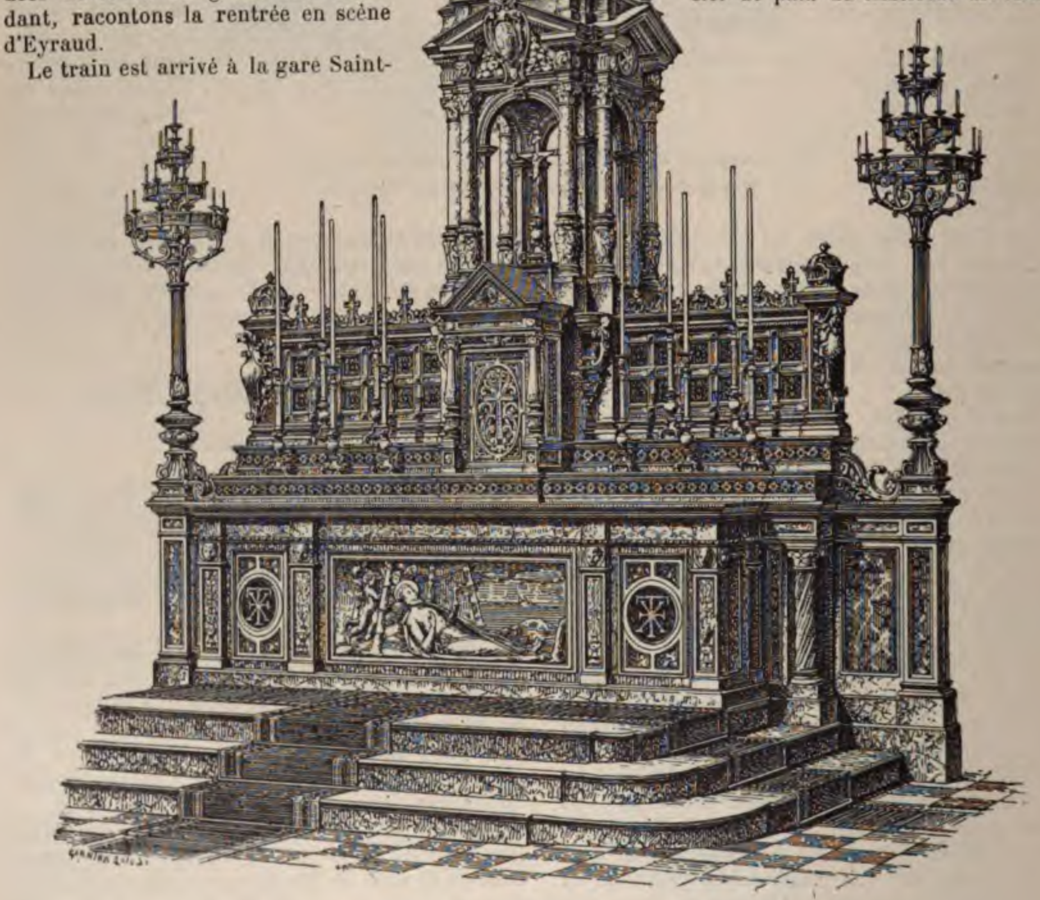
Avant même que le train soit complètement arrêté, la foule, malgré la résistance de nombreux gardiens de la paix et des agents de la Compagnie, se rue littéralement sur les wagons, cherchant celui où se trouve Eyraud.

Une clameur formidable s'élève!

Le voilà! Le voilà!

Quelques cris : à mort! sont aussi poussés. L'assassin paraît vivement frappé par ces menaces. Aurait-il dès ce moment la vision de l'échafaud, et cette foule qui lui annonce impitoyablement l'expiation prochaine du crime lui apparaît-elle comme les Euménides vengeresses?

Un tressaillement le secoue brusquement. Il est très pâle, presque défaillant, et ses jambes semblent se dérober sous lui. Les agents l'entraînent, le portent plutôt vers la porte dite de l'exploitation, donnant sur la rue d'Amsterdam. Ils le poussent dans un omnibus de la Compagnie, où M. Goron et l'officier de paix du huitième arrondis-



MAITRE-AUTEL DE L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER
M. MARCEL, architecte.
(Exécuté par la maison POUSSIELGUE-RUSAND.)

sement prennent place avec eux, puis la voiture part au galop des chevaux, au milieu des cris et des huées de la foule.

A quatre heures trente-cinq, l'omnibus s'arrête devant la porte de la préfecture de police, 36, quai des Orfèvres.

A peine la voiture est-elle arrêtée qu'Eyraud en descend aussitôt. Il a la figure contractée et est excessivement pâle. En passant devant la double haie de curieux qui se sont rassemblés devant la voûte où s'ouvre la galerie qui mène aux bureaux du chef de la Sûreté, l'assassin de Gouffé jette à droite et à gauche des regards furtifs. On dirait qu'il craint de reconnaître quelqu'un dans la foule.

Disons, à ce propos, que c'est une des grandes préoccupations du criminel depuis son arrivée à Paris. Déjà, lorsqu'à la gare Saint-Lazare M. Goron, étant monté dans son compartiment, l'invitait à descendre, Eyraud, en apercevant sur les quais de débarquement une foule compacte, avait dit au chef de la Sûreté : « Je vous en prie, ne me faites pas descendre encore; il y a trop de monde, et parmi ce monde il y a des gens que je connais. » Puis il avait ajouté : « Pour moi, ça m'est égal, mais c'est pour ma femme et pour ma fille! »

Après avoir traversé la galerie dont nous venons de parler, Eyraud, les menottes aux mains et toujours accompagné de ses gardiens, est conduit au cabinet de M. Goron. Là le chef de la sûreté lui donne notification du mandat d'arrêt et de l'ordre qu'il a de l'écrouer.

En écoutant le chef de la Sûreté, Eyraud, que l'on a fait asseoir dans un fauteuil, paraît extrêmement fatigué; il tient son chapeau de paille à la main et paraît ne pas entendre ce qu'on lui dit. Il est accablé et des gouttes de sueur perlent sur son crâne presque entièrement chauve.

Pendant que les formalités s'accomplissent, des agents sont allés prendre dans l'omnibus les bagages du criminel, c'est-à-dire les valises contenant le costume turc, le linge, les vêtements et différents objets qu'ils apportent dans le bureau.

A cinq heures cinq minutes, Eyraud quitte les bureaux de la Sûreté, et toujours sous les regards des curieux traverse les différentes galeries et les cours qui conduisent au Dépôt. On le mène au greffe. L'assassin de Gouffé est ensuite conduit dans la cellule occupée



SAINTE CÉCILE
Par A. Léonard.
(D'après le bronze de Thiébaut frères.)



MAITRE-AUTEL DE L'ÉGLISE SAINT-SÉVERIN, A PARIS.
M. Menjaud de Dammartin, architecte.
(Exécuté par la maison Poussielgue-Rusand.)

jadis par Pranzini. Au moment où les inspecteurs Gaillarde et Soudais vont le quitter, leur mission étant remplie, Eyraud manifeste un grand chagrin et veut les embrasser. Eyraud, ainsi que nous l'avons dit, est malade en ce moment. Il a refusé hier soir de prendre aucune nourriture et a manifesté le désir de se reposer.



LE CRI DU JOUR
(Caricature de Caran d'Ache.)

Disons qu'Eyraud ne croit pas encore entièrement que Gabrielle Bompard, sa complice, se soit livrée volontairement et qu'elle l'ait accusé. Pour lui, Gabrielle a été arrêtée à l'instigation de M. Garanger. « C'est une folle, il est vrai, a-t-il dit, mais nous étions mariés *par le sang*, elle n'a pu m'accuser. »

L'Affaire Mary Raynaud.

(29 novembre.)

A la suite de la déclaration de faillite, les scellés ont été apposés hier matin par le juge de paix du deuxième arrondissement sur les bureaux de la Banque d'État, mais aucune action judiciaire n'est encore commencée. Mary Raynaud étant député, il ne peut être poursuivi avant que la Chambre ait ou prononcé son invalidation, ou donné l'autorisation de poursuivre.

Le Parlement ne peut donc tarder à se prononcer sur le cas du député de Saint-Flour.

Les visiteurs ont été moins nombreux hier que jeudi à la Banque d'État, mais les réclamations affluent chez le syndic, M. Maillard, et chez le commissaire du quartier, M. Rolly de Balnègre.

Mary Raynaud recrutait ses victimes dans toutes les classes de la société, tant à Paris que dans les départements. On compte parmi elles des ouvrières, des petits commerçants et de nombreux ecclésiastiques. On prononce aussi le nom d'un général.

Tous ou presque tous avaient confié leur argent à Mary Raynaud, pour spéculer : le trop habile financier promettait de leur servir et leur a servi jusqu'au moment de la débâcle finale des intérêts ou plutôt des parts de bénéfices s'élevant jusqu'à 40 pour 100.

De nombreux souscripteurs ont touché ainsi des dividendes supérieurs au capital engagé, et on cite l'exemple d'un abbé qui aurait touché 50,000 francs pour 47,000 francs versés par lui et qu'il a eu, dit-on, le bon esprit de retirer il y a quelque temps. Malheureusement pour lui et pour les autres souscripteurs qui se trouvent dans son cas, on dit que le syndic de la faillite aurait l'intention de la faire remonter à trois mois.



LA MODE EN 1890
D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1890

Janvier.

4. — L'administration des pompes funèbres a procédé à trois cent soixante-six inhumations par suite de décès dus à l'**influenza**.

19. — Un tailleur viennois, **Hermann Zeitung**, arrive par le train de Vienne à Paris, enfermé dans une caisse. Il s'était transformé en colis, n'ayant pas le moyen de payer son voyage. Malheureusement pour lui, au moment de sortir de son coffre, il est aperçu par des employés de la gare et mené chez le commissaire de police.

24. — **Gabrielle Bompard**, complice de **Michel Eyraud**, qui avait assassiné l'huissier **Gouffé** pour le voler, se constitue prisonnière.

Février.

2. — Tirage de la tombola de l'Exposition; le bon **693,843** de la 2e série gagne le gros lot.

8. — **Arrestation du duc d'Orléans.** Il était venu en France, malgré l'ordre d'exil, pour faire son service militaire.

14. — Condamnation du **duc d'Orléans à deux ans d'emprisonnement.**

19. — Ouverture de l'Exposition culinaire au Pavillon de la Ville de Paris.

27. — Le duc d'Orléans quitte Paris pour aller subir sa peine dans la maison centrale de Clairvaux (Aube).

Mars.

3. — Démission du ministre de l'intérieur; M. **Léon Bourgeois**, député de la Marne, le remplace.

9. — Exécution de **Jeantroux** et de **Ribot**, les assassins de la veuve Kuhn, concierge, 86, rue Bonaparte.

24. — **Manifestation** des ouvriers mégissiers en faveur du retrait de l'arrêté qui prohibe l'entrée en France des moutons vivants.

27. — Installation au Temple de la rue de la Victoire de M. **Zadoc-Kahn**, récemment nommé grand rabbin de France.

30. — **Manifestation** des bouchers et garçons d'abattoir contre l'arrêt qui interdit l'entrée en France des moutons vivants.

Avril.

10. — **Incendie** d'un magasin de grains et fourrages, rue Daru, 4; plusieurs personnes sont blessées.

18. — Revue des troupes passée à Vincennes par le général **Saussier**, gouverneur militaire de Paris.

20. — Arrivée à Paris de l'explorateur **Stanley**. — Drame de la rue de Belzunce; un nommé **Bousquet** tire six coups de revolver sur une jeune fille, Juliette Drouard, et sur le patron de cette dernière, et les tue tous les deux.

29. — Une statistique établit qu'en 1889 les dégâts causés par le feu s'élèvent à 4,587,223 francs; — les incendies les plus nombreux ont eu lieu dans les quartiers populeux du faubourg Montmartre, des Halles, Bonne-Nouvelle, Saint-Gervais, Folie-Méricourt, Batignolles; il y en a eu trente-six à l'Exposition universelle.

Mai.

1er. — Manifestation des ouvriers en faveur de la journée **de huit heures de travail**; de nombreuses arrestations sont opérées. — Ouverture du **Salon** des Champs-Élysées.

5. — Rentrée en France du général **Boulanger**.

6. — Rentrée des Chambres.

22. — Ouverture de l'Exposition d'horticulture dans le Pavillon de la Ville de Paris.

23. — La nouvelle de l'arrestation d'**Eyraud**, assassin de l'huissier Gouffé, parvient au ministère des affaires étrangères. Cette arrestation a été opérée à la Havane.

25. — Arrivée au ministère de la marine du prince **Marjane**, des îles Canaries, venu en France pour donner au gouvernement des renseignements sur son pays.



AUG. CAIN
Statuaire.
(1822-1894).



HANOTAUX
Homme politique
(Né en 1853).



ARTHUR MEYER
Journaliste
(Né en 1846).



MELCHIOR DE VOGUÉ
de l'Académie française
(Né en 1848).



LE COLONEL LEBEL
(1835-1891.)



HENRY BAUER
Critique
(Né en 1852).

Juin.

5. — Le président de la République signe la grâce du **duc d'Orléans.**

10. — **Fête des Fleurs** au Bois de Boulogne, au profit de la caisse des Victimes du devoir.

16. — Grand prix de Paris gagné par le cheval français *Fitz-Roy*, avec la monte de Tom Lane.

18. — Éclipse de soleil à Paris; le phénomène s'est produit de 8 h. 22 à 10 h. 45 du matin.

Juillet.

1er. — Arrivée à Paris d'**Eyraud**, l'assassin de l'huissier Gouffé. Il était débarqué du *Lafayette* en rade de Saint-Nazaire.

2. — Exécution, place de la Roquette, de **Vodable**, l'assassin de la rue Basfroi; son corps, conformément à sa demande avant le supplice, n'est pas envoyé à la Faculté de médecine.

5. — Affaire des **Terroristes russes**. Reinstein, Lewoff, Nakachidze, Katchendyen, Stepanoff et Lavrenins sont condamnés chacun à trois ans de prison et 200 francs d'amende pour fabrication et détention d'engins explosifs; Mme Reinstein et Melle Bromberg sont acquittées pour défaut de preuves.

7. — Fête de gymnastique aux Tuileries.

8. — Réception solennelle de l'explorateur **Trivier** par le Conseil municipal, dans la salle des séances, à l'Hôtel-de-Ville.

14. — Célébration enthousiaste de la Fête nationale à Paris et dans les départements. — Attentat contre le président Carnot, dans l'avenue Marigny.

18. — Drame de la misère, rue d'Avron. Une famille composée de huit personnes s'asphyxie; la mère seule peut être rappelée à la vie.

23. — **Affaire Neut.** Une petite fille, Alice Neut, âgée de neuf ans, est étranglée par un nommé **Perrier** et jetée dans le canal de l'Ourcq, traversant la Villette.

25. — Obsèques de **sir Richard Wallace**; il a doté la Ville de Paris des fontaines qui portent son nom.

Août.

10. — Condamnation à mort de Bousquet, qui avait tué M. Paquy et Juliette Drouard, rue de Belzunce.

22. — Exposition, par l'École municipale d'ameublement, de dessins, tapisseries, meubles, dans la salle des Gardes à l'Hôtel-de-Ville.

26. — Arrestation d'**Antoine Perrier**, l'assassin de la petite **Alice Neut.**

Septembre.

6. — Découverte d'un charnier, 64, boulevard Saint-Marcel, sur l'emplacement duquel on avait bâti une école de garçons; les fouilles qu'on y fait, dans l'espoir de retrouver les restes de **Mirabeau**, provoquent une sorte de fièvre infectieuse qui atteint particulièrement les enfants du quartier.

14. — Deux cochers de fiacre écrasent, avenue Trudaine, un vieillard de soixante et onze ans, nommé Jean Richert, en faisant « la course ». Ils sont écroués au Dépôt.

15. — Un employé d'octroi arrête, à la Plaine-Saint-Denis, un nommé G..., qui sortait des quais avec un ventre énorme. Conduit au poste, on reconnaît que cet individu porte un corset de caoutchouc contenant dix litres d'alcool.

21. — Obsèques de **Mme Samary-Lagarde.**

Octobre.

9. — Un individu nommé **Jobin** est arrêté pour avoir volé des timbres à M. Popelin, receveur de l'enregistrement. Au moment de son arrestation, il était porteur d'un rouleau de feuilles de timbres d'une valeur de 30,000 francs.

17. — Arrivée à Paris des députés irlandais Dillon et O'Brien, dont la disparition mystérieuse avait causé une grande surprise à Londres.

23. — Ouverture de l'Exposition du nouveau concours d'esquisses, pour compléter la décoration picturale de l'Hôtel-de-Ville, dans la galerie Lobau.

24. — Une jeune fille, vêtue d'un costume masculin, se livrait sur un tricycle à des exercices variés, avenue de l'Observatoire. Sommée par un gardien de rentrer chez elle, cette dernière, pour toute réponse, administre, à la grande joie des curieux, une volée de gifles au représentant de l'autorité. Emmenée chez le commissaire, elle y recommence la même scène.

27. — Une jeune femme inconnue meurt subitement dans un tramway faisant le service de Montrouge à la gare de l'Est.

Novembre.

2. — Fête des morts; le nombre des entrées dans les différents cimetières est de 13,050 au *Père-Lachaise*, 6,800 à *Montparnasse*, 14,000 à *Pantin*.

21. — Le général russe **Seliverstoff** meurt assassiné à l'hôtel de Bade, boulevard des Italiens, victime d'une vengeance politique.

22. — Ouverture de l'Exposition de chrysanthèmes à l'hôtel de la Société nationale d'horticulture, 84, rue de Grenelle.

25. — Acquittement par la Cour d'assises de la Seine de **Stœtzel**, qui avait tué l'amant de sa femme, son ancien ami.

28. — Première apparition de la neige à Paris.

29. — Naissance d'un enfant qui vient au monde avec une tête de loup.

Décembre.

6. — Obsèques du général **Seliverstoff** à l'église russe de la rue Daru.

17. — Première audience de l'**affaire Gouffé**.

21. — Condamnation par la cour d'assises de la Seine de **Michel Eyraud** à la peine de mort et de **Gabrielle Bompard** à vingt ans de travaux forcés.

Monuments et Fondations.

Inauguration du monument du peintre **Paul Baudry** au cimetière du Père-Lachaise (21 février). — Création d'un « Refuge-Ouvroir » pour les femmes, rue Fessart (11 juillet). — Inauguration au Luxembourg de la statue élevée au peintre **Eugène Delacroix** (6 octobre).

La vie de la rue.

Le torero **Lagartijo** aux arènes de la rue Pergolèse.
Première manifestation du 1er mai.
La chasse aux bookmakers sur les champs de course.
Installation des offices de pari mutuel.
Les Somalis au Jardin d'acclimatation.
Ouverture du **Casino de Paris**.
Mise en service du tramway funiculaire de Belleville

Beaux-Arts.

Henner : *Mélancolie* et *Portrait de Mme Roger-Miclos*. — J.-P. Laurens : *Les Sept Troubadours*. — Aimé Morot : *Portrait de Mme G...* — Rochegrosse : *Combat de cailles* et *Arrivée au harem*.

La vie littéraire.

Paul Adam : *Les Volontés merveilleuses*. — **Jean Aicard** : *Le Roi de Camargue*. — **Paul Alexis** : *L'Éducation amoureuse* (avec **Méténier**) ; *Madame Meuriot; M. Betsy*. — **Th. de Banville** : *Petites Études*. — **Barbey d'Aurevilly** : *Littérature étrangère*. — **Henry Becque** : *Querelles littéraires*. — **E. Bergerat** : *La Chasse aux mouflons; le Capitaine Fracasse*. — **M. Bouchor** : *Noël*. — **Paul Bourget** : *Physiologie de l'amour moderne; Un Cœur de femme*. — **Victor Cherbuliez** : *Une Gageure*. — **Claretie** : *Puyjoli; la Cigarette*. — **François Coppée** : *Toute une Jeunesse*. — **A. Daudet** : *Port Tarascon*. — **A. Delpit** : *Toutes les deux*. — **E. Drumont** : *La Dernière Bataille*. — **F. Fabre** : *Xavière; Un Illuminé; l'Abbé Roitelet*. — **E. Faguet** : *Etudes du XVIIIe siècle*. — **O. Feuillet** : *Honneur d'artiste*. — **H. Fouquier** : *Le Roman d'une conspiration*. — **A. France** : *Balthazar; Thaïs*. — **A. Hermant** : *Cœurs à part; Amours de tête*. — **P. Hervieu** : *Flirt*. — **P. Loti** : *Le Livre de la pitié et de la mort*. — **S Mallarmé** : *Pages*. — **G. de Maupassant** : *Notre Cœur; la Vie errante; l'Inutile Beauté*. — **M. Prévost** : *Chasteté; Cousine Laure*. — **J.-H. Rosny** : *Le Termite*. — **A. Theuriet** : *L'Oncle Scipion; le Bracelet de turquoise; Reine des bois*. — **E. Zola** : *La Bête humaine*.


Cte D'HAUSSONVILLE
de l'Académie
(Né en 1843).


POUCHET
Naturaliste (1833-1894).


F. BRUNETIÈRE
de l'Académie française
(Né en 1849).


COLONEL DE ROCHAS
(Né en 1837).


A. FRANCE
de l'Académie française
(Né en 1844).


J.-M. DE HÉRÉDIA
de l'Académie française
(Né en 1843).

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 18 janvier. *Margot*, comédie en 3 actes, d'Henri Meilhac, avec Mme Reichemberg. — 12 mars. *Camille*, comédie, 1 acte, de Ph. Gille. — 17 mai. *Une Famille*, comédie, 4 actes, de Lavedan. — 29 décembre. *Une Conversion*, 1 acte, de F. de Courcy.

Opéra. — 21 mars. *Ascanio*, musique de Saint-Saëns, paroles de Louis Gallet. — 28 mai. *Zaïre*, 2 actes, musique de Delanux, paroles d'Ed. Blau et L. Besson. — 9 juin. *Le Rêve*, ballet, d'Ed. Blau, musique de Gastinel.

Opéra-Comique. — 15 janvier. *Hilda*, 1 acte, musique de Millet. — 5 février. *Dimitri*, drame lyrique en 5 actes et 6 tableaux, de H. de Bornier et A. Silvestre, musique de Joncières. — 13 mai. *Dante*, 4 actes et 6 tableaux, d'Ed. Blau, musique de B. Godard. — 30 mai. *La Basoche*, 3 actes, d'Albert Carré, musique de Messager. — 4 octobre. *Colombine*, 1 acte, de Sarlin, musique de Michiels. — 1er décembre. *Benvenuto*, drame lyrique, 4 actes, 6 tableaux, de G. Hirsch, musique d'E. Droz. — 31 décembre. *L'Amour vengé*, 2 actes en vers, de Augé de Lassus.

Odéon. — 15 janvier. *Le docteur Mascarille*, à-propos, 1 acte en vers, de Bouchinet. — 7 février. *Le Comte d'Egmont*, drame en 3 parties et 12 tableaux, traduits de Gœthe, par Aderer. — 26 février. *La Grand'mère*, comédie, 3 actes, de G. Ancey. — 6 mars. *Amour*, 3 parties, 4 tableaux, de L. Hennique. — 12 avril. *La Vie à deux*, de H. Bocage et C. de Courcy, comédie, 3 actes. — 10 septembre. *Le secret de Gilberte*, pièce, 5 actes, de Th. Wassiac, débuts de Reney et Monvel. — 6 octobre. *Fleurs d'avril*, comédie, 1 acte en vers, de G. Vicaire et Truffier. — 30 octobre. *Roméo et Juliette*, 5 actes, 10 tableaux, d'après Shakespeare, par G. Lefèvre, musique de Thomé. — 15 décembre. *Monsieur Jean*, comédie, 1 acte, de des Armoises.

Gymnase. — 1er septembre. *Paris fin de siècle*, 4 actes et 5 tableaux, de F. Blum et Toché. — 1er septembre. *Veuve avant la lettre*, comédie, 1 acte, de Grandey et Lenéka. — 18 novembre. *L'Art de tromper les femmes*, comédie, 3 actes, de P. Ferrier et Najac. — 7 octobre. *Dernier Amour*, 4 actes, de G. Ohnet. — 20 décembre. *Laquelle?* comédie, 1 acte, d'A. Séguin. — 27 décembre. *L'Obstacle*, 4 actes, d'A. Daudet.

Vaudeville. — 27 février. *Feu Toupinel*, comédie, 3 actes, d'A. Bisson. — 17 avril. *Le Sanglier*, comédie, 1 acte, d'A. Bisson. — 16 octobre. *Le député Leveau*, comédie, 4 actes, de J. Lemaitre (succès). — 17 décembre. *Mme Mongodin*, comédie, 3 actes, de Blum et Toché. — 18 décembre. *La Loge 22*, comédie, 1 acte, de Blum et Toché.

Palais-Royal. — 14 juin. *Les Boulinard*, comédie-vaudeville, 3 actes, d'Ordonneau, Valabrègue et Keroul. — 22 mars. *Les Miettes de l'année*, revue, 3 actes, de Blum et Toché. — 14 décembre. *Les Femmes des amis*, comédie, 3 actes, de Blum et Toché. — 14 décembre. *Un Prix Montyon*, comédie-vaudeville, 3 actes, de Valabrègue et Hennequin.

Porte-Saint-Martin. — 23 octobre. *Cléopâtre*, drame, 5 actes et 6 tableaux, de V. Sardou et E. Moreau, musique de A. Leroux.

Les morts de l'année.

Le ténor **Ronconi** (10 janvier). — Le peintre militaire **Protais** (25 janvier). — Le comte **Daru** (20 février). — L'amiral **Legras** (7 mars). — Le chirurgien **Ulysse Trélat** (28 mars). — L'académicien **Ed. Hébert** (6 avril). — Le peintre **Eug. Cicéri** (21 avril). — Le peintre **Robert-Fleury** (5 mai). — L'amiral **Bergasse Dupetit-Thouars** (14 mai). — Le philanthrope **Richard Wallace** (20 juillet). — **Alphonse Karr** (30 septembre). — Le comique **Brasseur** (6 octobre). — Le peintre **Eug. Lami** (19 décembre). — **Octave Feuillet** (28 décembre).



PARIS VU DES FENÊTRES DU LOUVRE
Dessin à la plume de Jules JACQUEMART.
(Collection de l'*Art*.)

1891



HENRI CHAPU
Sculpteur. — Né au Mée (Seine-et-Marne) en 1833, mort à Paris en 1891.
D'après une photographie.
(Bibliothèque Nationale.)

L'ANNÉE 1891 permet à la statistique de constater que, de tous les régimes qui se sont succédé en France depuis un siècle, la République est encore celui qui a donné le plus de preuves de sa durée et de sa vitalité; nous pourrions ajouter de sa sagesse, si nous nous en tenions à l'examen de cette seule année.

En effet, le ministère, dont le président, M. de Freycinet, vient d'être réélu au renouvellement triennal du Sénat, doublera, sans grands orages, le cap de 1892; et la République gagnera à la consultation du suffrage restreint, qui consacre également la rentrée de M. Jules Ferry dans le monde politique, de nombreux gages d'un indiscutable affermissement.

Le succès financier d'une nouvelle émission de rente 3 pour 100 ajoute encore au crédit et à l'autorité du gouvernement républicain.

Malheureusement, par l'effet même d'une stabilité jusqu'alors inconnue, et dont il s'attribue sans doute toute la gloire, le Parlement prétend discuter, questionner, interpeller, légiférer sur n'importe quel sujet, fût-il même étranger à son mandat. C'est l'intru-



THÉODORE DE BANVILLE, poète.
Né à Moulins en 1823, mort à Paris en 1891.
D'après une lithographie de GAVARNI.
(Bibliothèque Nationale. — Cabinet des estampes.)

sion arbitraire et tyrannique de la politique dans la vie intime de la nation. On fait arme de tout dans la querelle des partis, et le théâtre même est une arène de combat. Le tumulte de la seconde représentation de *Thermidor* à la Comédie-Française provoque à la Chambre d'irritants débats, où M. Clemenceau expose sa fameuse théorie du *bloc*, singulièrement contredite quelque temps après dans un autre discours du même député, à propos de la statue de Danton, discours qui excommunie l'impétueux tribun pour le plus grand profit du compassé Robespierre. Puis c'est une discussion que sanctionne une loi interdisant les paris aux courses.

Mais des sujets plus dignes de lui et mieux appropriés à sa compétence fixent l'attention du Parlement. La solution de graves questions sociales et économiques s'impose au législateur. S'il importe de dénoncer des traités de commerce favorisant l'étranger au détriment de nos nationaux, il est démontré, par la discussion du tarif général des douanes, qu'il faut éviter les exagérations du protectionnisme à outrance.

D'autre part, et toujours d'accord avec le ministère qui institue un Conseil supérieur du travail, la Chambre vote successivement un projet de loi sur les caisses de retraite, de secours et de prévoyance au profit des employés et des ouvriers, et une loi sur le travail des femmes et des enfants dans les manufactures.

Entre temps, le Congrès international des mineurs, tenu à Paris, a décrété le chômage du 1er mai, à titre de manifestation populaire en faveur d'un minimum de salaire et de la journée de huit heures. Le drame sanglant de Fourmies jette un voile de deuil sur cette fête ouvrière qui s'était fait remarquer dans toute la France par son caractère essentiellement pacifique.

La Chambre, qui avait témoigné de son esprit démocratique, en consacrant à l'étude des lois sociales chaque mercredi, — le mercredi ouvrier, — s'occupe activement des syndicats professionnels et en vote le fonctionnement. Mais le Sénat s'oppose à l'adoption de lois qui amèneraient, assure M. Trarieux, « la servitude des patrons. »

Pendant les vacances parlementaires, les fêtes de Cronstadt, qui suivent le renouvellement anticipé de la Triple Alliance, et les



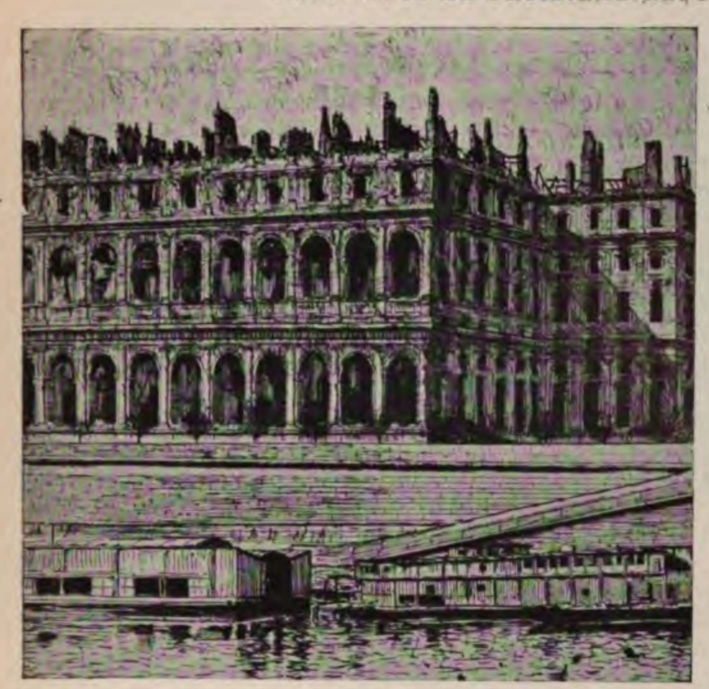
FUNÉRAILLES D'ALPHAND. — LE CATAFALQUE
Dessin d'après nature par A. GÉRARDIN.
(Bibliothèque Nationale.)



MEISSONIER

D'APRÈS UN PORTRAIT PEINT PAR LUI-MÊME

(Musée du Luxembourg)



RUINES DE LA COUR DES COMPTES

D'après une gravure sur bois.
(Bibliothèque Nationale.)

termine M. Goblet à déposer au Sénat un projet de loi sur les associations visant les congrégations religieuses.

La mort a fauché hardiment dans les rangs des hommes politiques : Weiss, l'ancien sous-secrétaire d'État et le critique d'élite; le baron Haussmann ; l'ex-président Jules Grévy, et le général Boulanger à Bruxelles; M. Freppel, l'évêque d'Angers. Le monde des lettres, des sciences et des arts n'est pas moins éprouvé : le musicien Léo Delibes, les sculpteurs Aimé Millet et Chapu, les peintres Chaplin et Meissonier, le bon poète Banville, le romancier Octave Feuillet, l'ingénieur Alphand à qui Paris doit ses jardins, sa voirie, son organisation administrative. Disparus aussi les comédiens aimés du public, Marais, Thiron, Céline Montaland. La mode règne toujours en souveraine maîtresse à Paris, souveraine jalouse de son sceptre,

satisfactions patriotiques qu'ont données brillamment les belles manœuvres de l'Est, mettant en relief la solidité impeccable de notre armée, créent par tout le pays un courant de confiance qu'affirme le succès significatif de l'emprunt russe à Paris.

A la rentrée des Chambres, et dès les premières séances, la discussion du budget se poursuit dans un calme parfait, avec son cortège traditionnel d'interpellations intermittentes sur la politique coloniale de la France. Le ministère ne s'en inquiète pas autrement. Il ne s'émeut pas davantage de la grève des bassins houillers du Pas-de-Calais et du Nord, déclarée par le syndicat professionnel. Toutefois il s'irrite de l'hostilité qui anime contre le gouvernement l'état-major du clergé, en dépit de l'adhésion à la forme républicaine recommandée aux catholiques par le cardinal Lavigerie, porte-parole du pape Léon XIII. La fougue intempestive de l'archevêque Gouthe-Soulard dé-



LE PAVILLON DE FLORE

D'après une ancienne estampe.
(Bibliothèque Nationale.)

mais ses sujets ou mieux ses sujettes ne sont que trop souvent victimes de ses ruineuses exigences; et l'on peut voir, dans les salons d'un couturier célèbre, le tableau d'infamie où sont affichés les noms de grandes dames insolvables. Les... autres ne sont guère plus raisonnables : c'est partout la fureur de paraître, la soif effrénée du plaisir, le luxe à outrance. Les toilettes genre Directoire, bouton d'or, dentelle d'or, clou d'or, dans les dîners de grande cérémonie et même à l'Opéra, sont le *nec plus ultra* du *snobisme*. En été, la tenue de plage, de tennis ou de bicyclette — la bicyclette qui a détrôné le vélocipède — est le triomphe de la note claire, le blanc à peine teinté de rose ou de mauve.

Déjà, toutes les mondanités avaient fait assaut d'élégance ou d'excentricité aux deux vernissages qui avaient affirmé, en 1891, la rupture entre les artistes officiels et les artistes indépendants. Ceux-là étaient restés au Palais de l'Industrie où les maîtres Jules Breton (*le Pardon de Kergoat*), J.-P. Laurens (*la Voûte d'acier*), Adrien Moreau, Debat-Ponsan, Rochegrosse avec *la Mort de Babylone* et Benjamin-Constant avec ses portraits, les sculpteurs Chapu et Bartholdi, avaient reçu la visite coutumière de leurs amis et de leurs admirateurs. Les indépendants, qui exposaient chacun au Champ-de-Mars autant de toiles, de plâtres ou de marbres qu'ils voulaient, étaient groupés sous le nom de *Société nationale des Beaux-Arts*. Ils comptaient dans leurs rangs de hautes personnalités telles que Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Dubufe, Rolle, Gerveix, Duez, Madeleine Lemaire, Dalou et Béraud dont le *Christ*, pour ainsi dire modernisé, fit une telle sensation.



AUX ARTS FRANÇAIS
Médaille gravée par Maximilien Bourgeois. — Offerte en récompense aux Sociétés artistiques, par le ministère des Beaux-Arts. (Musée du Luxembourg.)

Le mouvement littéraire met surtout en évidence, à côté de romanciers très goûtés, tels que la spirituelle Gyp, le pittoresque Theuriet et le féministe Bourget, une école de jeunes écrivains, psychologues raffinés, ironistes puissants, stylistes précieux : j'ai nommé Maurice Barrès (*le Jardin de Bérénice*); les Adam, les Marcel Prévost, les Rosny. Edmond de Goncourt continue son *Journal* si curieusement documenté, et M. Lavisse ses études sur la formation artificielle de la Prusse par *la Jeunesse du Grand Frédéric*. Le duc de Broglie publie les *Mémoires de Talleyrand* dont l'authenticité est ardemment contestée; et MM. Vacquerie et Meurice donnent un poème philosophique de Victor Hugo, *Dieu*. La littérature militaire est représentée par le *Journal du canonnier Bricard*, qu'édite consciencieusement M. Lorédan Larchey, et par les *Mémoires de Marbot*, dus, paraît-il, à une illustre plume.

Le théâtre est moins florissant. Toutefois, à la Comédie-Française, la touchante légende de *Grisélidis*, racontée par MM. Armand Silvestre et Morand; la brillante adaptation shakespearienne de *la Mégère apprivoisée* et *les Fourberies de Scapin*, interprétées par les trois Coquelin, obtiennent un vif et légitime succès. Le drame lyrique *Manon*, de M. Massenet, ne reçoit pas un accueil moins enthousiaste à l'Opéra-Comique, qui, dès les premiers jours de l'année, avait fêté dignement le centenaire d'Herold.

D'autres événements, faits divers, inaugurations ou cérémonies, s'étaient partagé, dans le courant de l'année, les faveurs de la curiosité parisienne : l'ouverture de la Bourse du travail, l'œuvre des ambulances urbaines, la grève heureuse des employés d'omnibus et la grève, sans succès, des employés de chemin de fer; la catastrophe effroyable de Saint-Mandé, la consécration de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre, enfin l'inauguration du monument de Gambetta aux Jardies, dû aux souscriptions des Alsaciens-Lorrains, témoignage de reconnaissance et symbole d'espoir.

Année de petits événements, en résumé, dont chacun fixe un moment l'attention mais dont aucun ne trouble la sérénité du ciel parisien. De menues préoccupations, des peines d'un quart d'heure, des enthousiasmes de vingt secondes, tout compte fait, un bilan qui se solde en calme.

Paul d'Estrée.



CLINIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
Rue de l'École-de-Médecine.
D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS



YVETTE GUILBERT
Chanteuse.
(D'après une photographie de M. Camus.)

L'Emprunt.

(10 janvier.)

A Paris, un emprunt est toujours un événement populaire, et si le froid a un peu arrêté, hier soir, le mouvement ordinaire des veilles d'émissions, il ne s'en est pas moins produit, sur divers points de Paris, un certain nombre de petits faits caractéristiques et intéressants à rapporter.

Dès neuf heures et demie, quelques enragés, les uns couverts de plusieurs paletots, les autres enveloppés dans des couvertures de voyage, ont commencé à se grouper auprès de la principale entrée du ministère des finances, celle que franchiront aujourd'hui les souscripteurs de plus de 1,500 francs de rente.

Ils ne se dissimulaient pas, d'ailleurs, qu'ils n'étaient nullement capitalistes, et que leur unique préoccupation était de vendre à bon prix, le matin venu, la place qu'ils auraient gagnée la nuit au prix d'engelures et de rhumes.

A la seconde entrée également, celle des petites souscriptions, stationnaient à onze heures et demie trois de ces ingénieux commerçants.

Les sentinelles d'infanterie, qu'on relève d'heure en heure en ce moment, en raison du froid, ne pouvaient s'empêcher de sourire en passant devant



DÉPART DE L'ÉCHASSIER SYLVAIN DORNON

Se rendant de la place de la Concorde à Moscou.

Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)

ces gens, qui montaient la garde volontairement, et qui commençaient déjà, au bout d'une demi-heure de station, à battre désespérément la semelle, et à trouver que c'était joliment dur.

A l'Hôtel-de-Ville, un seul individu, coiffé d'une casquette, est installé, dès onze heures du soir, devant la grille de la recette municipale, rue de Rivoli. Notre homme s'est bravement assis sur le trottoir ; à côté de lui est un petit brasero. Nous interrogeons ce souscripteur en avance.

— Vous venez pour l'emprunt?

— Parbleu, est-ce que je serais là sans ça?

— Est-ce pour votre compte ou pour garder une place ?

— Voyons, mon petit père *(sic)*, est-ce que j'ai une tête de capitaliste?

— On ne sait jamais... Alors, vous espérez revendre votre tour demain ? J'ai bien peur que vous perdiez votre temps, car on dit qu'on ne donne de numéros qu'aux personnes qui montrent leur argent.

— Ta, ta, ta, je vous vois venir. Tout ce que vous me dites là, c'est pour prendre ma place.

Impossible de le faire démordre de là, et c'est seulement en nous voyant nous éloigner que l'homme au brasero s'est rassuré.

Dans les mairies du centre, rue de la Banque, rue d'Anjou, rue Drouot, aucun mouvement, pour ainsi dire : la physionomie est celle de tous les jours, et les concierges dorment tranquilles.

Par contre, dans les arrondissements excentriques, c'est un va-et-vient continuel de souscripteurs qui viennent demander des renseignements aux concierges toujours sur pied, qui ont à refuser les offres les plus saugrenues.

Au dix-septième arrondissement, par exemple, un grand nombre de citoyens voulaient contraindre la concierge, moyennant rétribution, à prendre leur argent, et à les représenter le matin aux guichets.

Au dixième arrondissement, un souscripteur voulait absolument passer la nuit dans la loge et n'hésitait pas à offrir vingt francs dans ce but ; le concierge a eu toutes les peines du monde à se débarrasser de ce souscripteur... d'emprunt.

Aucun mouvement dans les grandes banques, ni à la Banque de France, ni au Crédit lyonnais, ni à la Société générale.

Les clients de ces établissements, habitués aux opérations financières, se réservent évidemment pour ce matin, et ont trouvé que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de rester chez eux, à l'abri du froid.

Rue de Rivoli, lorsque les portes sont ouvertes, à neuf heures du matin, cent quatre-vingt personnes seulement stationnaient du côté réservé aux souscriptions inférieures à quinze cents francs. Quant aux gros souscripteurs, ils ont pu entrer sans avoir à attendre ; à midi, cent vingt à peine s'étaient présentés.

A l'intérieur, la physionomie des caisses était celle des échéances ordinaires, et les agents qui étaient venus renforcer le service d'ordre n'ont pas eu grand'peine à accomplir leur mission.

En résumé, les employés des grandes banques



LE GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS EN 1891

Clamart, monté par Tom Lane.

(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

n'ont pas été bousculés plus que d'ordinaire ; et les guichets de l'emprunt ont été fermés partout vers quatre heures.

La Banque de France ne recevait pas les souscriptions, mais c'est peut-être à ses caisses que l'emprunt a donné le plus de travail. Pendant toute la semaine, en effet, de nombreuses personnes sont venues demander de l'argent contre des dépôts de titres, dans le but de prendre part à la souscription.

Les sommes ainsi prêtées par la Banque sont certainement supérieures au montant de l'emprunt de 869 millions.

Les résultats de l'émission n'ont été connus au ministère des finances qu'à minuit. L'emprunt a été couvert seize fois et demie ; on demandait 869 millions, le public a donné 14 milliards 600 millions. Le capital de garantie exigé était de 141 millions ; 2 milliards 340 millions ont été versés au Trésor public dans la journée d'hier.

L'officier de cosaques Winter à Paris.

(19 janvier.)

M. Winter a touché hier au but de son long voyage. L'intrépide marcheur est entré dans Paris à onze heures et demie du matin, par la porte d'Allemagne.

Quelques compatriotes et un certain nombre de journalistes étaient venus pour attendre l'officier russe sur la route de Bondy, pour lui souhaiter la bienvenue.

Arrivé samedi, à sept heures du soir, à Bondy, Winter, encore tout heureux d'une chaleureuse réception qui venait de lui être faite à Meaux, par les officiers du 8e dragons, recevait, quelques instants après, à l'hôtel de la Gare, où il était descendu, la visite de nombreux curieux, qui, instruits de son arrivée, venaient lui demander de leur faire le récit de son voyage. Ce qu'il fit, du reste, d'assez bonne grâce.

Hier matin, à dix heures un quart, après avoir déjeuné, l'officier de cosaques quittait Bondy pour se diriger sur Paris et terminer enfin sa dernière étape : six kilomètres environ.

Contrairement à l'intention qu'il avait eue tout d'abord, M. Winter, désireux de se soustraire à toute manifestation, n'avait pas donné suite à son idée de revêtir son uniforme de lieutenant : il avait même prié quelques amis trop zélés de renoncer à l'accompagner dans sa dernière démarche.

A son arrivée à la barrière, quelques cris de : « Vive la Russie ! » se sont fait entendre. M. Winter, visiblement touché de cette sympathie, a répondu en saluant. Il a ensuite continué son voyage par la rue d'Allemagne, accompagné de ses compatriotes et de quelques amis chez lesquels il devait descendre.

Lorsque le voyageur eut franchi la barrière et qu'on lui eut fait comprendre qu'il était dans l'intérieur de Paris, il se découvrit, puis cria : « Vive Paris ! » et tira sa montre, pour constater l'heure exacte de son arrivée.



PARIS QUI CRIE. — OHÉ ! LES COURSES
Dessin de Pierre Vidal. — (Bibliothèque Nationale.)

Disons, pour terminer, que deux officiers du 8e dragons ont proposé à M. Winter de le rejoindre au Monténégro et de l'accompagner, à cheval, jusqu'à Saint-Pétersbourg.



PARIS QUI CRIE. — L'ABOYEUR DE VOITURES
Dessin de Pierre Vidal. — (Bibliothèque Nationale.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Le Mage.*
Décor du 2e acte, 2e tableau. — D'après la maquette originale.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Le Mage. — ZARASTRA
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

« Thermidor » à la Comédie-Française.

(26 janvier.)

Il est rare qu'une pièce de M. Victorien Sardou passe sans exciter des revendications. Elles sont parfois bruyantes, pas toujours justifiées, il faut le dire. Tel est, du moins, le cas de *Thermidor*, qui a soulevé, hier, la réprobation d'une centaine de personnes, venues évidemment pour *réprouver*, les sifflets en main, comme des gens dont l'opinion est faite d'avance.

Au cours de l'après-midi, dans les milieux politiques, on avait an-



Le Mage. — VAREDHA
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Lohengrin.*
Décor du 2e acte. — D'après la maquette originale, dessinée par AMABLE et GORDY.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

noncé cette manifestation, toute politique, en effet, car les procédés dramatiques de M. Sardou et la littérature ne jouaient qu'un rôle secondaire



Le Mage. — AMROU
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

dans cette manifestation : c'est contre les « tendances réactionnaires de la pièce », contre sa représentation sur un théâtre subventionné par le gouvernement de la République, qu'il s'agissait de protester.

M. Sardou a-t-il eu l'intention qu'on lui prête de médire de la Révolution française ? Nous ne le croyons pas. Son drame n'a d'historique que le milieu dans lequel il se déroule, et aucun des grands personnages de la Révolution n'y paraît.

Quoi qu'il en soit, on voulait protester et on s'en est acquitté avec autant d'énergie que jadis à *Rabagas* et à *Daniel Rochat,* du même auteur.

C'est vers le milieu du premier acte que le tapage a commencé, pendant la tirade où Labussière (M. Coquelin) énumère les crimes, délits ou prétextes qui entraînaient la peine



Lohengrin. — M. VAN DYCK
Rôle de LOHENGRIN
D'après une photographie.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Lohengrin. — Mlle FIÈRENS (Rôle d'ELSA)
D'après une photographie.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

de mort devant le tribunal révolutionnaire.

Un « Oh! assez! » parti des secondes loges a interrompu l'éminent artiste, qui, sans se laisser troubler, poursuivait sa période, lorsque les sifflets ont commencé à retentir. Et quels sifflets! non pas les « chut! » timides ou les murmures, qui sont, d'ordinaire, les seules marques de réprobation qu'on entende parfois en la Maison de Molière.

De vrais sifflets, des sifflets à roulettes, des sifflets de réunion électorale. La voix de M. Coquelin n'a pu les dominer; force lui a été de s'arrêter.



Lohengrin. — M. DELMAS (JEAN-FRANÇOIS)
D'après une photographie.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

A cette manifestation hostile a répondu une salve d'applaudissements partie du parterre; les spectateurs des fauteuils d'orchestre, debout, le dos tourné au théâtre, ont regardé un instant cette « scène dans la salle » jusqu'au moment où, à la faveur d'un calme relatif, M. Coquelin a pu reprendre sa tirade.

Le silence s'est fait, pas pour longtemps.

Une réplique de M. Marais : « Mais c'est la pire des tyrannies, la tyrannie de la canaille ! » a soulevé de nouveau la tempête. On ne se contente plus de siffler la pièce, on apostrophe l'artiste, on lui crie : « Va donc jouer *Michel Strogoff !* » Le tumulte se prolonge plus que la première fois : manifestants et contre-manifestants font rage, coups de sifflets et applaudissements vont *crescendo*.

Les spectateurs venus uniquement pour *Thermidor* commencent à la trouver mauvaise et



Lohengrin. — M. RENAUD (MAURICE)
D'après une photographie.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

réclament à grands cris l'intervention d'un commissaire de police, pour faire taire les perturbateurs.

On voit apparaître, aux troisièmes galeries, des uniformes de gardes municipaux; un ou deux siffleurs sont expulsés, et le premier acte s'achève sans autre incident. Le rideau baissé, nouveaux sifflets, nouveaux applaudissements. Pendant l'entr'acte, on commente vivement dans les couloirs cette manifestation; elle est fort désapprouvée en général, quelque opinion qu'on ait sur la pièce.

Les siffleurs expulsés, amenés au poste, ont décliné leur nom; la plupart d'entre eux ont déclaré qu'ils étaient venus uniquement pour siffler. Le procès-verbal dressé, ils ont été conduits hors du théâtre.

Aucun bruit pendant le second acte, sauf à la



Lohengrin. — Rôle du Roi
Maquette du costume. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



Lohengrin — Rôle de Frédéric
Maquette du costume. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

chute du rideau, où on siffle et applaudit de nouveau.

Pendant le troisième acte, en revanche, reprise du « boucan », et plus fort que jamais. Au parterre, des spectateurs échangent des colloques vifs et même des coups de poing.

M. Lissagaray qui, avec quelques amis, occupe une avant-scène du troisième étage, est un des plus acharnés manifestants; penché hors de sa loge, il siffle et apostrophe tour à tour les artistes et le public. Un sifflet est lancé sur la scène. M. Coquelin le ramasse et le met dans sa poche. Enfin, nouvelle intervention de la maréchaussée, qui expulse M. Lissagaray et ses amis.

Cette expulsion ne va pas sans quelque tapage dans les couloirs. Les bruits de voix arrivent jusque dans la salle. Le troisième acte finit cependant sans manifestation notable.

Pendant le quatrième, les manifestants semblent calmés et la représentation marche sans entraves presque jusqu'au bout. Au moment où Fabienne (Mlle Bartet) sort de scène et dit à Labussière : « Merci de ce que vous avez fait pour moi ! »

— Il n'y a vraiment pas de quoi, crie



RICHARD WAGNER
D'après une photographie. — (Collection de *l'Art*.)





GIRANDOLES LOUIS XV

Enfants marbre et bronze doré. — Par R. Rozet.

(D'après les bronzes de la maison Thiébaut frères.)

une voix. C'est le signal de nouveaux sifflets, moins nourris cependant et plus vite étouffés que les précédents.

A la fin de la pièce, le rideau tombé, nouvelles protestations contre les bravos qui rappellent les artistes, nouveaux bravos pour protester contre les sifflets.

Au dehors, des groupes assez nombreux crient : « A bas Sardou! A bas Claretie! A bas les réactionnaires! » Quelques coups de poing sont encore échangés; des agents dispersent les manifestants et la circulation, grâce au va-et-vient des voitures et des omnibus, ne tarde pas à se rétablir un peu après minuit.



L'Agriculture, par A. Laoust

(D'après un bronze de la maison Thiébaut.)

L'Exécution d'Eyraud.

(3 février.)

A deux heures et demie du matin, le service d'ordre est organisé; des gardiens de la paix forment les barrages destinés à maintenir la foule.

Aux environs de la place de la Roquette, peu de curieux; mais, dans les cabarets restés ouverts, beaucoup de clients, hommes et femmes, qui passeront la nuit pour assister de loin à l'exécution d'Eyraud.

La nuit est froide; un brouillard épais s'accroche aux arbres de la place, mouille les pavés, estampe la silhouette noire de la prison.

Un peu avant cinq heures, on voit déboucher de la rue de la Folie-Regnault les deux fourgons contenant les bois de justice. Les aides du bourreau procèdent au montage de la guillotine. Une lanterne à la main, Deibler surveille le travail.

Le panier destiné à recevoir le corps du supplicié est placé près de l'échafaud. A six heures et demie, le travail est terminé. Le bourreau s'assure que le couperet glisse bien dans les rainures de cuivre; il le fait descendre et remonter plusieurs fois, — opération classique.

Au delà des barrages, la foule a augmenté; on entend des clameurs, des chants. Dans l'enceinte réservée, le lieutenant Winter, le marcheur venu de Russie à Paris, à pied, se tient au premier rang.

A six heures et demie, M. Beauquesne, directeur de la prison, accompagné du juge d'instruction et de son greffier, du chef de la Sûreté, de ses secrétaires et de l'abbé Faure, se dirige vers la cellule d'Eyraud. Un gardien en ouvre la porte. Le condamné est allongé sur son lit; il semble dormir; cependant, au bruit produit par la lourde porte qui grince, il se met sur son séant et regarde ceux qui viennent d'entrer.



L'Industrie, par A. Laoust

(Bronze de la maison Thiébaut.)



POIGNÉE D'ÉPÉE EN ACIER AVEC APPLIQUES EN ARGENT
Exécutée par BRATEAU, commandée pour le duc d'Orléans, à la maison Fauré-Le Page.
(D'après une photographie de la maison Fauré-Le Page.)

Les traits du misérable se contractent; pendant quelques secondes il ne peut parler. Il finit par répondre :

— Dites-leur que je leur demande pardon; que je les prie de s'aimer toujours, de ne pas se quitter.

Les aides du bourreau s'approchent du condamné. Ils lui entravent les jambes à l'aide d'une corde qui ne lui permettra que de faire de tout petits pas. Ils lui attachent les mains derrière le dos et le font asseoir sur un escabeau de bois; puis le bourreau échancre le col de la chemise d'Eyraud. Pendant cette opération, le condamné est tout à coup pris d'un accès de fureur, et, chose assez bizarre, c'est au ministre de l'intérieur qu'il s'en prend, on ne sait pas pourquoi; il s'écrie :

— Constans doit être à son affaire. Il va pouvoir décorer Gabrielle Bompard (???).

Le misérable a une sorte de ricanement. Puis il retombe dans son mutisme. La dernière toilette est terminée.

Il est sept heures dix-huit minutes quand le condamné sort de la prison, soutenu par les aides du bourreau. Sur la place, tout le monde se découvre. Tous les yeux sont braqués sur Eyraud. Il est livide. Son crâne est presque complètement chauve; sa tête est sinistre à voir. Comme le dit très bien quelqu'un, elle fait l'impression d'une tête de clown funèbre. Il n'y a pas de meilleure façon de la dépeindre, en dépit de la tristesse du lieu.

Le directeur de la prison prend la parole.

— Eyraud, dit M. Beauquesne, votre recours en grâce est rejeté; le jour de l'expiation est venu, ayez du courage.

Eyraud reste un instant atterré. Ses lèvres blêmies s'agitent convulsivement, ses yeux ont une expression égarée.

Enfin, il fait un effort, et d'une voix rauque, à peine intelligible, il murmure :

— C'est bien, j'en aurai.

Il se lève, s'habille en grommelant des paroles confuses et en repoussant l'aide des gardiens.

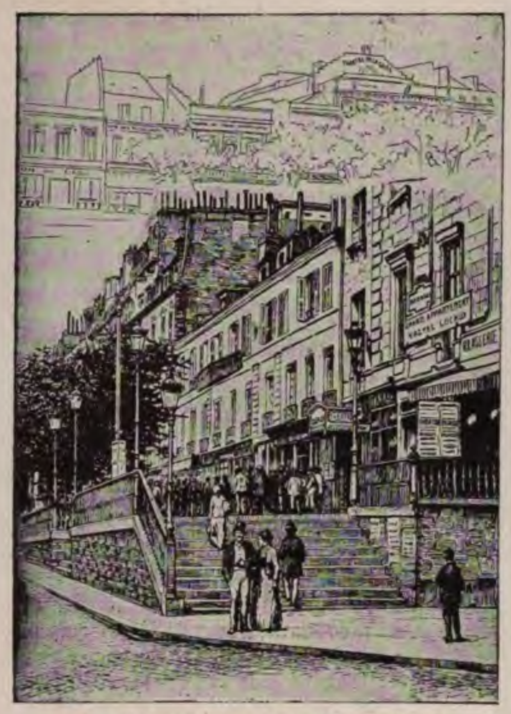
On le conduit à l'avant-greffe où le bourreau va procéder à la toilette. L'abbé Faure offre au condamné les consolations de la religion; Eyraud ne l'écoute pas. Il se détourne d'un mouvement brusque. On lui demande s'il désire quelque chose.

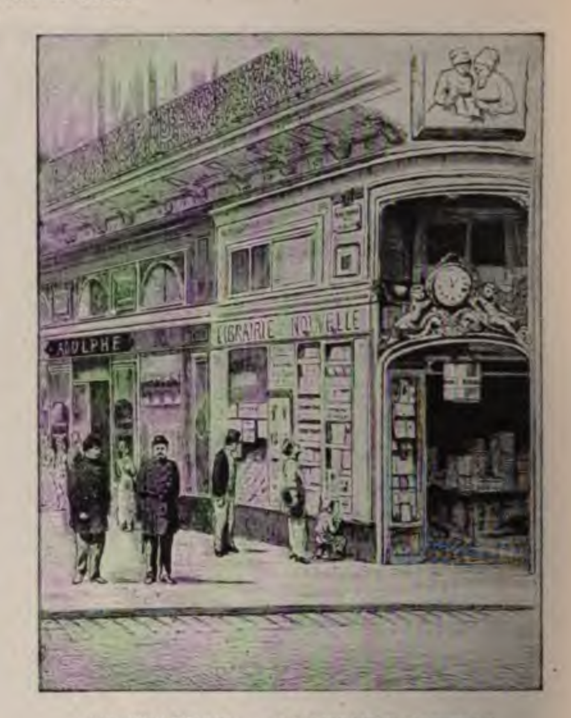
— Rien, répond-il d'une voix rauque.

— N'avez-vous rien à faire dire à votre femme et à votre fille?



FUSIL A CHIENS, CISELÉ PAR BRUN
Pour la maison Fauré-Le Page.
(D'après une photographie de la maison Fauré-Le Page.)


LES BOULEVARDS. — LE THÉATRE DÉJAZET
D'après une eau-forte de Martial Pothémont.
(Collection V. Prouté.)


LES BOULEVARDS. — LA LIBRAIRIE NOUVELLE
D'après une eau-forte de Martial Pothémont.
(Collection V. Prouté.)

Sa force physique, qui avait dû être grande, succombait sous la terreur morale; l'homme vigoureux, robuste, n'était plus qu'une misérable loque, maintenant que toute son énergie l'abandonnait. Il n'en avait eu que pour assassiner.

Il hésite un moment en voyant la foule qui va être témoin de l'expiation suprême.



LES BOULEVARDS. — LE THÉATRE BEAUMARCHAIS
D'après une eau-forte de Martial Pothémont.
(Collection V. Prouté.)


LES BOULEVARDS. — LE CAFÉ DE PARIS
D'après une eau-forte de Martial Pothémont.
(Collection V. Prouté.)

Sur ses épaules est jeté un veston de couleur sombre. Eyraud lance à droite et à gauche des regards de colère. Puis, au moment où il arrive devant l'échafaud, l'assassin de Gouffé trouve une phrase théâtrale qui est bien, comme on dit, dans le caractère du bonhomme. Il s'écrie d'une voix stridente :

— Constans est un assassin ! Il est plus assassin que moi, Constans ! »

Le bourreau le jette sur la planche qui bascule.



PHILÉMON ET BAUCIS RECEVANT LES DIEUX A LEUR TABLE

Prix de Rome de 1891. — Grand prix de peinture. — Tableau de M. LAVALLEY.

(École des Beaux-Arts.)

Le lourd couperet d'acier tombe ; on entend un bruit sourd. C'est fait.

Les aides jettent la tête et le corps dans le panier à moitié rempli de sciure de bois.

A ce moment, un incident se produit ; un médecin de la Faculté, ayant demandé si le corps lui serait livré et ayant reçu une réponse négative, se penche sur le panier encore ouvert et examine un instant le corps du décapité.

La Catastrophe de Saint-Mandé.

(26 juillet.)

Une effroyable catastrophe s'est produite sur la ligne du chemin de fer de Vincennes, à Saint-Mandé. Quarante-cinq personnes ont péri dans cet accident, et un nombre encore indéterminé de voyageurs ont été blessés, dont vingt-trois grièvement.

Il y avait dimanche concours de musique à Fontenay-sous-Bois et c'était la fête communale de Saint-Mandé.

Cette circonstance avait attiré dans les deux villes une affluence considérable de visiteurs, et la Compagnie de l'Est avait été obligée de former à Vincennes un train facultatif, le 116 D, pour ramener à Paris la foule de voyageurs que le train précédent, le 116, venu de Joinville, n'avait pu emporter. Par suite de l'affluence des voyageurs, le 116 était arrivé à Saint-Mandé avec un retard de quelques minutes, et c'est là que se place un incident futile qui a peut-être déterminé la catastrophe.

M. X..., négociant à Paris, était monté à Joinville en première, avec sa femme et ses deux fils, dans le compartiment des dames seules. A Saint-Mandé, une voyageuse voulant monter dans ce compartiment, qui était au complet, pria ces messieurs de lui céder la place ; M. X... s'y refusa ; la dame y mit de l'entêtement et exposa ses griefs au chef de service. Ce dernier intervint et somma le voyageur récalcitrant de descendre. M. X... se décida enfin à céder la place. Il quitta le compartiment suivi de ses deux fils, et tous les trois se

dirigèrent vers l'arrière du train, afin de s'y caser.

Le train était composé de 24 voitures ; c'est dire qu'il avait une grande longueur. Il fallut donc aux voyageurs une ou deux minutes au moins pour gagner le wagon de queue. Mais tout n'était pas fini. Au moment de s'installer dans le compartiment où ses deux fils venaient de monter, M. X... ayant aperçu une dame dans un wagon de fumeurs, exigea qu'elle en descendît. La dame, comme c'était son droit, s'y refusa, répondant que du moment où la fumée ne l'incommodait pas, elle était libre de rester dans le compartiment spécial. M. X... lui, ne se tint pas pour battu.

A son tour il fit une réclamation au chef de service et amena par son insistance l'intervention du chef de train. Toutes ces discussions avaient duré cinq minutes au moins, et c'est au moment où M. X... se décidait à monter dans son compartiment que le train 116 D, parti de Vincennes quatre minutes après le 116, arriva et tamponna ce dernier. Le choc fut terrible. Le fourgon de queue du 116 fut mis en miettes et la machine du 116 D, se cabrant pour ainsi dire comme un cheval, retomba sur le wagon de premières, qui, tant à l'intérieur qu'à l'impériale, contenait 80 voyageurs. L'énorme masse fit de ces malheureux une bouillie. En même temps, le foyer de la machine communiqua le feu au wagon et le spectacle devint épouvantable. Tous ces mutilés, hommes, femmes, enfants, furent littéralement rôtis. Les cris, les hurlements de douleur qui déchirèrent alors l'espace furent si effroyables



que les voyageurs des deux trains plus ou moins grièvement blessés s'enfuirent dans toutes les directions, traversant la voie, gravissant les talus à pic de 8 mètres, s'appelant, se cherchant dans cette déroute affolée. Quel est le nombre des blessés? on ne le sait



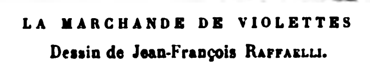
LA MODE EN 1891
D'après le *Journal des Demoiselles*.
(Collection Félix Roche.)

pas au juste, car beaucoup ont demandé à être transportés chez eux ; beaucoup d'autres, des moins atteints, se sont enfuis. Plusieurs de ceux soignés dans les hôpitaux sont dans un état très grave.

Les morts sont au nombre de 45. Ils sont restés exposés toute la journée d'hier dans les salles de la mairie de Saint-Mandé. Tous, hommes, femmes et enfants, étaient effrayants à voir. Complètement carbonisés pour la plupart, noirs, hideux, les bras tordus désespérément, les jambes broyées, la figure écrasée, la langue pendante, ils étaient là étendus sur le sol, enveloppés dans des draps blancs tout maculés de sang.

C'était un spectacle effroyable : nous avons vu une jeune mère tenant dans ses bras son enfant écrasé et carbonisé comme elle, une jolie jeune fille vêtue d'une élégante robe de soie serrant encore dans sa main crispée une gerbe de fleurs des champs.

Les gendarmes, les agents eux-mêmes, venus là en grand nombre pour contenir tous ces malheureux et pour les faire entrer en ordre, se détournaient pour cacher leurs pleurs.



LA MARCHANDE DE VIOLETTES
Dessin de Jean-François RAFFAELLI.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1891

Janvier.

1er. — La sixième chambre du tribunal de la Seine prononce le divorce entre les époux **Eyraud** à la requête de Mme Eyraud.

3. — *Le Temps* publie une évaluation des frais que coûterait le procès d'Eyraud et de Gabrielle Bompard; ces frais s'élèveraient à la somme de 35,000 francs.

Février.

1er. — Ouverture du concours agricole.

3. — Exécution de **Michel Eyraud**, l'assassin de l'huissier **Gouffé**.

6. — La Cour d'assises de la Seine condamne **Perrier**, l'assassin présumé de la petite **Neut**, à cinq ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. On n'a pas pu découvrir s'il était réellement l'assassin de cette malheureuse fillette.

8. — Condamnation de Jean Bernicat aux travaux forcés à perpétuité pour avoir assassiné sa maîtresse le 3 novembre dernier.

13. — Mariage de Mlle **Jeanne Hugo** avec M. Léon Daudet.

23. — Célébration au musée Guimet d'un office en l'honneur de Bouddha.

24. — Élections municipales; sont élus : Lasies, Hoppenheimer, Prunières, à Paris.

Mars.

6. — Fête de la Mi-Carême; la cavalcade organisée par les blanchisseuses de Paris est particulièrement réussie.

13. — Départ de la place de la Concorde de **M. Dornon**, qui doit, sur des échasses, accomplir le trajet de Paris à Moscou.

17. — Arrivée à Paris du comte de Ennatsky qui est venu de Samara à Paris en « troïka » (voiture légère attelée de trois chevaux).

18. — Nouvelle de la mort du prince Napoléon, décédé à Rome.

30. — Ouverture de la foire au pain d'épices.

Avril.

1er. — Inauguration de l'hôpital franco-néerlandais, installé dans l'ancienne maison de l'artificier Ruggieri.

2. — Deux enfants sont écrasés, boulevard Ney, par la chute d'une vieille masure.

7. — Réempoissonnement de la Seine au moyen de quarante mille truites et dix mille saumons.

23. — Revue des troupes de Paris passée à Vincennes par le général Saussier.

24. — On signale une hausse considérable du prix du pain. On vend les 2 kilos 90 et même 95 centimes dans certains arrondissements.

25. — Obsèques d'**Henri Chapu**.

26. — Nouvelle de la mort du maréchal prussien **de Moltke**.

28. — D'après un nouveau recensement, on signalerait une augmentation de 7,000 à 12,000 habitants pour la population de Paris.

Mai.

2. — Ouverture du **Salon** des Champs-Élysées. — Explosion à l'hôtel de Trévise, rue de Berri, d'une cartouche de dynamite placée par des malfaiteurs.

8. — Des malfaiteurs pénètrent dans un débit de tabac de l'avenue du Maine, s'emparent de quatre-vingts paquets d'une livre, et de 1,000 à 50 cent., puis cherchent à mettre le feu en entassant des fagots et en répandant de l'eau-de-vie. Cette tentative échoue heureusement.

12. — Arrestation d'un fou qui s'obstinait à chercher sa femme dans une chaussette.

15. — Inauguration par le président de la République du **Salon** du Champ-de-Mars.

16. — Drame de la misère : une mère se suicide avec ses quatre enfants dans une maison du quartier de la Maison-Blanche. Ce drame cause une émotion profonde.

19. — Une violente baisse de température se produit à Paris; le thermomètre marque seulement 4 degrés le matin.

25. — Affaire de la mélinite. M. Turpin, inventeur de cet explosif, est arrêté sous l'accusation de haute trahison.

27. — Grève des employés des omnibus.

30. — Arrestation de **Souffrain**, auteur du rapt commis le 13 mars dernier sur la personne du jeune fils de M. Lemarquand, dont le procès en séparation a causé beaucoup de bruit.

Juin.

5. — Arrestation d'un agent d'affaires nommé Sarazin, coupable d'un détournement de 100,000 francs.

6. — Arrestation, au pont National, de trois individus qui, au moyen de ventres postiches, cherchaient à passer en fraude : six lapins, cinq pigeons, quatre poules et deux coqs dérobés aux environs de Paris.

8. — Grand prix de Paris gagné par *Clamart*, à M. Ed. Blanc.

15. — Condamnation à mort par la Cour d'assises de la Seine de **Doré**, **Berland** et la femme **Berland**, de **Deville** aux travaux forcés à perpétuité et de **Cholin** à vingt ans de la même peine, pour avoir assassiné à Courbevoie la veuve Dessaigne pour lui voler 23 francs.

19. — M. Lachambre, aéronaute, est précipité, par suite d'une fausse manœuvre, hors de la nacelle et précipité à terre, où il se brise les deux jambes. Le ballon, qui avait été gonflé à la Villette, contenait deux personnes ignorant complètement la manœuvre aérostatique. Après l'accident, le ballon s'est dirigé vers l'ouest.

27. — Crime de la rue Montaigne. Assassinat d'un jeune homme nommé **Cholet**, employé de M. Lemoine, directeur du magasin de nouveautés *A la tour Eiffel*.

Juillet.

14. — Grande fête au jardin des Tuileries à l'occasion de la Fête nationale.

15. — Collision sur la ligne du Nord de deux trains express au pont de la Chapelle. Plusieurs personnes sont dangereusement blessées.

17. — Inauguration au Père-Lachaise d'un monument à la mémoire de **Victor Noir**.

20. — Un jeune garçon âgé de huit ans, tente d'étrangler, pour l'empêcher de crier, une fillette de vingt-deux mois.

21. — Quatre arrondissements de Paris sont obligés de substituer l'eau de Seine à l'eau de source, à cause de la chaleur, et de l'abus qu'on faisait de l'eau venant de la Dhuis et de la Vanne. Grève des chemins de fer.

26. — MM. Constans, ministre de l'intérieur, et Etienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, reçoivent deux paquets qui contenaient du fulminate et des projectiles et devaient éclater lors de leur ouverture et causer la mort de ces deux personnes.

27. — Catastrophe de Saint-Mandé, provoquée par le tamponnement de deux trains; il y a cinquante morts et cent cinquante blessés.

28. — Exécution de Doré et Berland, les assassins de la veuve Dessaigne.

30. — Obsèques solennelles, à Saint-Mandé, des victimes de la catastrophe survenue le 27.

Août.

2. — Condamnation par la Cour d'assises de la Seine, de **Pezon** et de **Sorré**, l'un à six ans d'emprisonnement, l'autre à deux, pour avoir tué un nommé **Dacheux**.

12. — Arrivée à Paris du grand-duc **Alexis**, frère du tsar.

16. — Arrivée à Paris du roi **Alexandre** de Serbie.

20. — Affaire **Lemarquand-Souffrain**. Souffrain est acquitté. Il s'agissait du rapt du fils de M. Lemarquand, que Souffrain avait accompli sur les instances de Mme Lemarquand.



AMIRAL PARIS.
(1806-1893.)



DETAILLE
Artiste peintre
(Né en 1848).



BROWN-SÉQUARD
Physiologiste.
(1817-1894.)



GÉNÉRAL BILLOT
Homme politique
(Né en 1828).



COMTE DE MUN
Homme politique
(Né en 1841).



LÉO DELIBES
Musicien.
(1836-1891.)

25. — Condamnation de **Dubreuil** à six ans de réclusion et cinq ans d'interdiction de séjour (vol de 400,000 francs).

Septembre.

4. — Un violent orage s'abat sur Paris, et l'obscurité est telle qu'on est obligé d'allumer le gaz et l'électricité. Il y a de nombreux accidents.

8. — Fête de l'*Olympe*, donnée au Champ-de-Mars. (*L'Olympe* est une Société de modèles.)

12. — Condamnation par la Cour d'assises de la Seine **à la peine de mort** du nommé **de Moor**, qui, le 9 avril, avait assassiné sa femme avec préméditation.

17. — Troubles à l'Opéra à l'occasion de la représentation de *Lohengrin*, de Richard Wagner. Un grand nombre de personnes sont arrêtées.

19. — Nouvelle manifestation antiwagnérienne à l'Opéra. La cavalerie et la police chargent les manifestants.

27. — Une statistique démontre que pendant le cours de l'Exposition de 1889, on a mangé 516,000 kilos de pain, 425,000 kilos de viande, 140,000 de poisson, 208,000 kilos de primeurs et bu 9,870 hectolitres de vin, 1,316 hectolitres de bière, 200 hectolitres de cidre, 180 de cognacs et de liqueurs variées et 337,300 bouteilles de champagne. Tous les restaurateurs y ont fait fortune; le plus favorisé a eu 1 million et demi de bénéfice net et le moins heureux en a retiré 30,000 francs.

Octobre.

1er. — Le médecin-major **Breton** tue, à Courbevoie, un autre docteur, **Genisset**, qui l'avait diffamé.

2. — Nouvelle de la mort du général **Boulanger**, qui se suicida à Bruxelles, sur la tombe de Mme de Bonnemain. Cette nouvelle provoque une grande émotion à Paris, où le général avait conservé beaucoup de partisans.

11. — Violent incendie à l'église Notre-Dame-des-Champs; les dégâts, purement matériels, s'élèvent à 300,000 francs.

Novembre.

2. — Condamnation par la cour d'assises de la Seine, aux travaux forcés à perpétuité, du gardien de la paix **Autecan**, qui avait tenté d'assassiner, pour le voler, l'épicier Vacelet, un de ses anciens confrères.

11. — Condamnation par la cour d'assises de la Seine de **Balmadier**, qui, le 21 juillet, avait assassiné sa maîtresse, la fille Chassagne.

12. — Un violent orage s'abat sur Paris, cause de grands dégâts et provoque de nombreux accidents.

16. — Célébration à l'Opéra du centenaire de la naissance de **Meyerbeer**.

25. — L'archevêque d'Aix, Mgr Gouthe-Soulard, est condamné par la cour d'appel de Paris à 3,000 francs d'amende et aux dépens pour avoir répondu à une circulaire du ministre des cultes par une lettre que son caractère ecclésiastique ne lui permettait pas d'écrire.

29. — Obsèques de lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Décembre.

5. — Assassinat, boulevard du Temple, de la baronne **Dellard** et de sa bonne.— Tamponnement de deux voitures du funiculaire de Belleville; de nombreuses personnes sont blessées.

11. — Réception à l'Académie française de **M. de Freycinet**.

12. — Obsèques de M. Alphand, directeur des travaux de la ville de Paris.

24. — Le major **Breton**, qui tua Genisset, est condamné par le conseil de guerre à deux ans de prison.

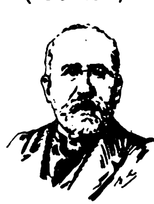
25. — Arrestation de l'assassin de la baronne **Dellard**. C'est un nommé Anastay, ancien sous-lieutenant et protégé des fils de la victime.

Beaux-Arts.

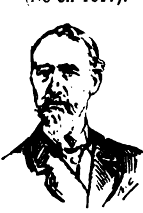
La Voûte d'acier, par Jean-Paul Laurens. — *Le Christ*, par Henner. — *L'Air favori*, par Munkacsy. — *Nabuchodonosor*, par Rochegrosse. — *Les Billets doux*, par Tony Robert-Fleury. — *La Jeunesse de Samson*, par Bonnat, sculpture. — *L'Alsace et la Lorraine se réfugiant au pied de l'autel de la Patrie*, par Bartholdi. — *Diane*, de Falguière. — *Ruse*, par Becquet. — *Aigles et vautours*, de Cain.

Il y a 1,733 toiles exposées; 400 de moins que l'année précédente.


CHARLES DUPUY
Homme politique
(Né en 1851).


PUVIS DE CHAVANNES
Artiste peintre.
(1824-1898.)


HÉBERT
Artiste peintre
(Né en 1817).


THÉOD. DUBOIS
Musicien
(Né en 1847).


DOCT. DESPRÉS.
(1834-1896.)


THÉOD. DECK
Céramiste
(Né en 1823).

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 24 janvier. *Thermidor*, 4 actes, de V. Sardou, représentation très tapageuse. — 20 mars. *Mariage blanc*, drame, 3 actes, de J. Lemaitre. — 15 mai. *Griselidis*, 3 actes et un prologue en vers, de A. Silvestre et Morand. — 29 mai. *Le Rez-de-chaussée*, 1 acte en vers, de Berr de Turique. — 11 juillet. *L'Article 231*, comédie en 3 actes, de P. Ferrier. — 3 octobre. *L'Ami de la maison*, 3 actes, de Raymond et Boucheron. — 19 novembre. *La Mégère apprivoisée*, comédie, 3 actes, de P. Delair, d'après Shakespeare.

Opéra. — 16 septembre. *Le Mage*, 5 actes et 6 tableaux, par J. Richepin, musique de Massenet. — 16 septembre. *Lohengrin*, 3 actes et 5 tableaux, traduction de Nuitter, musique de Wagner, représenté pour la première fois à l'Opéra. — 28 décembre. *Tamara*, musique de Bougault-Ducoudray (une seule représentation).

Opéra-Comique. — 15 avril. *Les Folies amoureuses*, 3 actes, de E. Pessard. — 18 juin. *Le Rêve*, 4 actes, 7 tableaux, de L. Gallet, musique de A. Bruneau. — 12 octobre. *Manon*, reprise, musique de Massenet. — 22 novembre. *Haydée*, reprise, musique d'Auber.

Odéon. — 15 janvier. *Les Médecins de Molière*, à-propos, 1 acte en vers, de Chantavoine. — 26 janvier. *L'Avocat pour et contre*, comédie, 1 acte en vers, de A. Pagès. — 3 mars. *Passionnément*, comédie, 4 actes, de A. Delpit. — 28 mars. *Alceste*, drame, 5 actes en vers, de A. Gassier, musique de A. Georges. — 13 avril. *L'Abbé Vincent*, comédie, 1 acte, de Grenet-Dancourt. — 25 avril. *Amoureux*, comédie, 3 actes, de Porto-Riche. — 1er septembre. *Le docteur Mirimus*, comédie, 1 acte en vers, de Millanvoye et Cressonnois. — 3 septembre. *La Mer*, drame, 5 actes, de J. Jullien. — 21 décembre. *L'Exil de Racine*, à-propos en vers, 1 acte, de R. Tallier.

Gymnase. — 4 mars. *Musotte*, pièce, 3 actes, de Guy de Maupassant et Jacques Normand. — — 2 septembre. *Madame Agnès*, comédie, 3 actes, de Berr de Turique. — 6 novembre. *Mon oncle Barbassou*, comédie, 4 actes, tirée du roman de Mario Uchard, par Fab. Carré et L. Blavet.

Vaudeville. — 24 février. *Léliane*, comédie, 3 actes, de F. Champsaur. — 26 mars. *Bonheur à quatre*, comédie, 3 actes, de Gandillot. — 20 avril. *Un bon ami*, comédie, 1 acte, de Aderer. — 14 mai. *De 1 heure à 3 heures*, comédie, 1 acte, de A. Dreyfus. — 2 juin. *La Femme*, comédie en 3 actes, de Valabrègue. — 15 septembre. *Hélène*, drame, 4 actes, de P. Delaire, musique de Messager. — 5 novembre. *Les Jobards*, comédie, 3 actes, de Guinon et Denier. — 17 décembre. *Hedda Gabler*, drame, 4 actes, de Ibsen, traduction Prozar.

Variétés. — 6 mars. *Paris port de mer*, revue, 3 actes, de Blondeau et Monréal. — 7 juin. *Divorce à l'amiable*, vaudeville, 1 acte, de H. Lemoine. — 3 décembre. *Le Serment de Pierrefitte*, pantomime, 2 actes, de A. Lemonnier et Fock.

Les morts de l'année.

L'amiral **Aube** (1er janvier). — Le sculpteur **A. Millet** (14 janvier). — Le peintre **Meissonier** (30 janvier). — Le romancier **Élie Berthet** (1er février). — Le poète **Théodore de Banville** (13 mars). — Le prince **Jérôme Napoléon** (17 mars). — Le sculpteur **Chapu** (21 avril). — Le feld-maréchal **de Moltke** (25 avril). — L'écrivain **J.-J. Weiss** (20 mai). — Le colonel **Lebel** (6 juin). — Le compositeur **Henri Litolff** (6 août). — **J. Grévy**, ancien président de la République (11 septembre). — Le général **Boulanger** (30 septembre). — **Alphand**, directeur des travaux de la ville de Paris (6 décembre).



LES QUAIS DE PARIS. — LES CORNEILLES DU PONT MARIE
Photographie instantanée de Félix Roche.
(Collection Charles Simond.)

1892



LES FÊTES DU CENTENAIRE DE LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE
M. Carnot pénétrant au Panthéon pour la cérémonie officielle.
Dessin de M. Destez. — (Bibliothèque Nationale.)

1892 s'inscrit dans l'histoire parisienne par une sanglante série d'attentats. Quelques semaines après les explosions des boulevards de Clichy et Saint-Germain, l'anarchiste Ravachol est arrêté dans un restaurant du boulevard Magenta, traduit devant la Cour d'assises de la Seine et renvoyé à Montbrison sous l'inculpation d'assassinat.

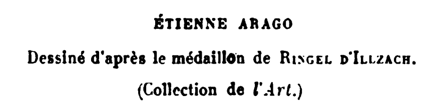
La faiblesse des jurés qui, apeurés par les menaces anonymes, n'ont pas su rendre un verdict capital, enhardit les compagnons. A l'issue du procès, le restaurant Véry, où Ravachol a été arrêté, saute; six personnes sont blessées, dont deux mortellement. C'est une déclaration de guerre ouverte à la société : celle-ci répond par les mesures de sécurité publique les plus énergiques. Le préfet de police multiplie poursuites et perquisitions, expulse les étrangers suspects, réclame l'augmentation du personnel des gardiens de la paix. Pour quelques mois, la secte semble muselée et, malgré les prévisions pessimistes, la journée du 1er mai se passe dans le calme.

Mais Paris offre l'aspect d'une ville assiégée : les rues restent désertes, les boutiques closes, les omnibus sans voyageurs, les musées et les théâtres barricadés; la police invisible et partout présente, les troupes de banlieue prêtes à marcher au premier signal. Les riches familles d'étrangers désertent, les hôtels se vident, les recettes des magasins baissent. Après plusieurs semaines d'accalmie, la population se reprend à espérer la fin de cette série rouge, quand la terrible bombe du commissariat de la rue des Bons-Enfants, bientôt suivie de la découverte d'une cartouche de dynamite à la Préfecture de police, jette de nouveau la consternation et l'angoisse du lendemain. Si, outre ces méfaits, on tient compte de deux grèves des cochers de *l'Urbaine* (soutenus par le Conseil municipal, ils réclament l'abaissement de la moyenne et l'emploi du compteur horo-kilométrique); de l'imminence d'une épidémie de choléra dans les arrondissements périphériques, de l'émotion causée par la mise au plein jour des scandales de Panama, des tripotages suspects des 104 députés — on a beau se faire *laudator temporis acti*, 1892 porte à son fronton ces mots décourageants : « Mort à la société et corruption politique. »



PLAQUETTE FRAPPÉE POUR ÊTRE OFFERTE A LOUIS PASTEUR

Bronze gravé par O. Roty.
(Musée du Luxembourg.)



ÉTIENNE ARAGO

Dessiné d'après le médaillon de Ringel d'Illzach.

(Collection de *l'Art*.)

Quant aux délicats, dégoûtés des excès du naturalisme, dont Pierre Loti vient d'exécuter en sourdine la marche funèbre dans son discours de réception à l'Académie, ils se réfugient dans le néo-catholicisme, sorte de réveil intellectuel du sentiment religieux. Dans cette religiosité qui n'est souvent que la piété sans la foi, il y a bien de l'insincérité et fréquemment le seul but est d'épater le bourgeois. les salons de la rue Lepelletier, où le sâr Péladan prétend restituer les pastorales chaldéennes en de vagues mélopées; chez Durand-Ruel, les expositions de pointillistes et symbolistes déliquescents ne sont que des mascarades ridicules où l'incohérence du résultat le dispute à la fatuité de l'effort.

Et il en va de même, à peu près, des Passions et des Christ où, sous couleur d'évangélisme, dans une salle de luxe criard, les acteurs déclament un livret d'opéra fabriqué avec les pires procédés de la rhétorique parnassienne. Et l'interprétation des mystères d'Éleusis, dans une salle toute noire, par le bon mystagoque Jules Bois, n'émeut que la candeur des badauds ou des snobs. Plus touchants, plus sin-

cères sont les petits drames sacrés que Maurice Bouchor fait jouer par les marionnettes de la galerie Vivienne (*Noël*, *Sainte Cécile*), les poèmes repentants de Verlaine ou les études religieuses du néo-bénédictin Huysmans. Il n'est pas jusqu'aux peintres qui ne gaspillent leur talent en versant dans un idéalisme puéril et artificiel. Chez les meil-de Henri Martin, ou le *Carpeaux* d'Albert Maignan, auquel le jury décerne la médaille d'honneur; des plafonds fuligineux ou safranés, tel le *Paris conviant le Monde à ses fêtes*, de Benjamin Constant; des morceaux de genre où l'on sacrifie la vérité à l'effet imprévu (*Ils conspirent*, de Gérôme), voilà les exemplaires les plus caractérisés de ce nihilisme.



ERNEST RENAN

Médaille de Ringel d'Illzach. — (Collection de *l'Art*.)

leurs maîtres, l'indifférence pour la science du dessin et de la composition s'accentue; le délayage de la couleur, la recherche d'effets d'éclairage compliqués prédominent. Aussi les deux Salons (surtout celui du Champ-de-Mars) présentent un aspect inquiétant. Des allégories fantômales, insaisissables, comme *l'Homme entre la Vertu et le Vice*

Dans la peinture d'histoire, les noms de Detaille (*Sortie de la garnison d'Huningue en 1815*), de Tattegrain (*Entrée de Louis XI à Paris en 1461*), de Cormon (*Funérailles d'un chef à l'âge de fer*) honorent hautement l'école française, soit par l'habileté de leur composition, la puissance de vue de leurs personnages ou l'éclat de leur palette. Toutes ces



LA DYNAMITE A PARIS. — L'EXPLOSION DE LA RUE DE CLICHY

Dessin d'après nature, de Kinayre.
(Bibliothèque Nationale.)

« mysticailleries », en somme, ne répondent qu'aux aspirations inquiètes d'une minorité de lecteurs et d'amateurs. Le plus gros succès de librairie de l'année, *la Débâcle*, de Zola, suscite dans les revues d'acerbes polémiques. Les psychologues Paul Bourget (*Terre promise*) et Marcel Prévost (*Lettres de femmes*), restent les secrétaires informés et discrets du cœur féminin, les observateurs exacts et cruels des mondanités.

Lavedan a trouvé avec son délicieux *Prince d'Aurec* le modèle de la satire sanglante, pétillante de la noblesse dissolue, ultra-boulevardière, qui achève de s'effriter par le scepticisme et la blague. Sa pièce, qui le classe d'emblée comme un petit-fils de Beaumarchais, est le plus gros succès de la saison. Le nouveau directeur de l'Opéra, Bertrand, monte deux œuvres de haute inspiration : *Salammbô*, de Reyer, admirablement encadrée et costumée, où triomphent l'attitude majestueuse, la voix lointaine, le geste hiératique de Rose Caron ; puis *Samson et Dalila*, œuvre d'ardente foi et de passion, de sévérité toute classique.

Pour ces grandes soirées, Lenthéric a trouvé de superbes manteaux Empire que de belles spectatrices jettent sur la robe princesse avec jupe longue coupée de biais et de vaporeux capuchons Manon à dentelles noires ou blanches. Le velours est très en vogue, côtelé, uni, pointillé, à rayures ; les toques et capotes de peluche rose s'ornent d'oreilles de caniche ou de lièvre. La jarretière de gants est adoptée par toutes les élégantes.

Les deuils dus à l'influenza sont nombreux. Le Collège de France perd Renan, dont le magnifique portrait de Bonnat vient de faire revivre, sous le masque lourd, la finesse, la gravité douce, l'acuité de pensée ; l'Académie, Xavier Marmier, Camille Rousset ; l'Institut, Édouard Lalo et Guiraud. Maupassant, atteint de délire, est interné à la maison du docteur Blanche et, déjà mort à la pensée, finit d'user ses forces dans des hallucinations atroces.

Aux derniers jours de décembre, la célébration du jubilé de Pasteur, à la Sorbonne, en présence du président de la République, du gouvernement, du Tout-Paris médical, artistique, littéraire, hausse cette figure simple et géniale d'homme de laboratoire au-dessus de la tourbe agitée des âmes de boue, vénales, vaniteuses, détraquées.

Fernand Evrard.



LA DYNAMITE A PARIS. — LE RESTAURANT VÉRY APRÈS L'EXPLOSION

D'après une photographie instantanée.
(Bibliothèque Nationale.)



L'ÉCLUSE DE LA MONNAIE EN HIVER

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE LUCIEN GAUTIER

(Collection de *l'Art*)



HOPITAL DE LA CROIX ROUGE
D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

LES ÉCHOS DE PARIS



RAVACHOL
D'après une photographie.
(*Monde illustré.*)

Explosion rue de Clichy.

(27 mars.)

Les dynamiteurs viennent de donner un triste démenti à la police qui ces jours derniers parlait d'eux avec trop d'assurance. Une charge de dynamite considérable, placée, avec une habileté réelle cette fois et une sécurité qui semble presque parfaite, a fait sauter, ce matin à 8 heures, toute la maison qui porte le numéro 39 de la rue de Clichy, au coin de la rue de Berlin.

Tous les locataires étaient encore endormis à cette heure matinale. Ils ont été secoués ou blessés ou à demi tués, avec la rapidité de la foudre, par l'épouvantable explosif.

Les murs ont été lézardés du haut en bas de l'immeuble; toutes les vitres ont été réduites en miettes; tous les meubles ont volé en éclats : bref, une minute après la détonation, la haute maison de cinq étages qui venait d'être choisie par les dynamiteurs pour champ nouveau de leurs exploits, n'était plus qu'un amas de décombres au milieu duquel les pompiers arrivés en hâte trouvaient malheureusement cinq blessés.

La détonation s'est produite à 8 heures 10 exactement. La bombe de dynamite (ou la marmite, car ce devait être une véritable marmite remplie d'explosif) avait été posée au second étage.



PLAQUETTE EN ARGENT
Exécutée pour M. Lozé
Gravée par Roty.
(Musée du Luxembourg.)

Aussitôt tous les carreaux des maisons portant les nos 2 et 4 de la rue de Berlin et 39 et 41 de la rue de Clichy volèrent en éclats.

L'escalier du no 39 s'effondra immédiatement depuis l'entresol jusqu'au quatrième ; une bonne de la maison, Mlle Marie Alexandrine, qui montait le quatrième étage, fut précipitée dans la cage de l'escalier ; la malheureuse femme est très grièvement blessée.

Au bruit de la détonation, tous les locataires se précipitèrent aux fenêtres. Ne pouvant plus descendre par l'escalier, ils demandèrent des échelles de sauvetage.

Comme au boulevard Saint-Germain, il a été impossible d'être fixé dès le début des recherches sur la nature de l'engin.

M. Girard, chef du laboratoire municipal, n'a pu faire d'abord que quelques hypothèses basées sur les effets produits par l'explosion.

C'est ainsi qu'il affirme que les victimes qui ont été atteintes ne l'ont été que par le ricochet des projectiles et non par leur action directe.

L'endroit où l'engin a été placé a pu être exactement déterminé : c'est au deuxième étage, contre le chambranle d'une porte. Cela semble résulter de ce fait que le gland du cordon de la sonnette a été complètement brûlé. C'est la seule trace de feu constatée. Tout semble donc indiquer que la mèche a été allumée dans cet endroit. Le chef du laboratoire municipal estime la charge à 5 kilogrammes de dynamite, soit cinquante cartouches semblables à celles qui ont été volées à Soisy-sous-Etiolles.

PLAQUETTE EN ARGENT
Exécutée pour M. Lozé
Gravée par Roty.
(Musée du Luxembourg.)

Ainsi qu'on a pu malheureusement une fois de plus le constater hier, c'est de préférence au second étage des immeubles visés que les auteurs des attentats à la dynamite placent leurs engins de destruction.

Ceci s'explique par ce fait que les engins employés, bombe de dynamite ou ustensile quelconque contenant des projectiles, étant munis d'une mèche dont la combustion est rapide, ceux qui doivent y mettre le feu cherchent surtout à se ménager le temps nécessaire à la fuite.

D'autre part, la commotion devant se produire dans tous les sens, le choix du second étage, centre de l'immeuble, est le point naturellement désigné pour placer l'engin destructeur. S'il avait été déposé au rez-de-chaussée, les dégâts eussent pu être bien moins importants.

RELIURE. — DÉCOR DE MOSAÏQUE SOUS OR
Exécuté en 1892, par Marius Michel. — (Collection de *l'Art*.)



JOB ET SES AMIS
Prix de Rome de 1892. — Grand prix de peinture. — Tableau de LAVERGNE.
(École des Beaux-Arts.)



COUVERTURE DE MISSEL EXÉCUTÉE EN ARGENT POUR L'ÉGLISE SAINT-SULPICE
Par la maison Poussielgue-Rusand.

Arrestation de Ravachol.

(30 mars.)

La meilleure preuve qu'on puisse donner de l'existence de Ravachol, c'est la nouvelle de son arrestation, certaine cette fois, et, espérons-le, définitive.

Elle a été opérée hier, en plein jour, en plein Paris, chez un restaurateur du boulevard Magenta, grâce à un garçon de salle.

Voici dans quelles circonstances a eu lieu cette arrestation :

Dimanche dernier, le jour même de l'explosion de la rue de Clichy, un homme assez grand, à la figure énergique, vêtu proprement, entrait dans un petit restaurant situé boulevard Magenta, nº 22, tenu par M. Véry, et, s'asseyant à une table, la deuxième à gauche, demanda qu'on lui servît à déjeuner. Il tournait le dos à la porte, et son visage était quelque peu dans l'ombre.

Le beau-frère de M. Véry, Jules Lhérot, est employé comme garçon dans l'établissement. La physionomie de l'homme le frappa et, sans trop savoir pourquoi, il pensa que ce client pouvait être Ravachol, le terrible dynamiteur, dont on avait déjà donné le signalement.

Le jeune homme servit l'individu qui mangea de bon appétit. Il se mit à causer avec le patron et surtout avec Jules Lhérot.

Celui-ci vint, tout en servant, à parler de la vie militaire, des souffrances qu'il avait endurées en Algérie, etc.

L'inconnu prêtait l'oreille aux propos du jeune homme. Tout à coup il lui dit : « Mon ami, vous devriez lire *le Père Peinard*, c'est le journal de ceux qui souffrent, de ceux que le capital exploite. » Et il ajouta : « Il ne faut plus de soldats, plus d'armée qui, au jour de la révolution, tireraient sur leurs frères. »



Mme SYBIL SANDERSON

Née à San-Francisco, débute à l'Opéra-Comique en 1889 ; crée en 1892, *Thaïs* à l'Opéra.

D'après une photographie. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



Mme DELNA

D'après une photographie. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Ces théories révolutionnaires donnèrent à penser au beau-frère de M. Véry qui, de plus en plus, jugea que l'homme qu'il avait devant lui pouvait bien être le dynamiteur recherché. Son opinion se trouva fortifiée, lorsque celui-ci, au cours de la conversation, dit d'un ton dégagé :

— Tiens, je suis passé ce matin rue de Clichy; on a fait sauter une maison par la dynamite.

— Oh! les misérables gens, ceux qui font des choses pareilles! dit Lhérot.

— Pas du tout, dit l'individu; c'est la revanche du prolétariat contre le capital.

Vers une heure de l'après-midi, l'inconnu partit après avoir payé sa dépense. Il oublia sur la table un indicateur des chemins de fer.

Hier matin mercredi, à onze heures, l'individu entrait dans le restaurant de M. Véry, et s'asseyait, le visage tourné cette fois en pleine lumière. Il appelait le garçon à qui il souhaitait le bonjour, et commanda un bouillon qu'il avala sans prononcer une parole. L'homme paraissait préoccupé, soucieux, nerveux; de temps en temps il jetait un coup d'œil rapide vers la porte.



DUC, DANS *Guillaume Tell.*

D'après une photographie. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Jules Lhérot, lui aussi, était énervé; de plus en plus il était certain de reconnaître Ravachol. Tout en servant les plats que lui commandait son client, il examinait celui-ci attentivement.

A l'entrée du client aux théories anarchistes, Lhérot était en train de lire le signalement de Ravachol : *Cicatrice ronde à la main gauche*. Lhérot, en enlevant la tasse vide, se pencha sans affectation vers son client qui lisait dans *l'Intransigeant* un article flétrissant les dynamiteurs.

Il vit la cicatrice, très nette.

Il n'y avait plus à douter, c'était bien Ravachol.

Celui-ci était vêtu d'un costume noir et portait une cravate de couleur claire. Il était coiffé d'un chapeau haut de forme qu'il avait accroché à une

patère. Ses cheveux noirs partagés au milieu de la tête couvraient en partie son front élevé, et dissimulaient certainement la cicatrice de la bosse frontale gauche. Jusqu'à l'accent traînard signalé, tout y était.

Il n'y avait pas de temps à perdre; Lhérot sortit de la cuisine qui donne sur l'allée, prévint son beau-frère qui s'y trouvait et rentra dans la boutique.

M. Véry courut au bureau de M. Dresch, passage du Désir, et le mit au courant de la situation. Le magistrat, accompagné de deux gardiens de la paix et de son garçon de bureau, se rendit boulevard Magenta.

Il posta les deux agents à quelques pas de la maison, et, suivi de son employé, il pénétra dans le restaurant. M. Dresch s'assit, comme un simple particulier, à une table voisine de celle qu'occupait l'individu soupçonné, et demanda une consommation.

L'homme, en voyant ces allées et venues, ces deux hommes entrer dans l'établissement, comprit qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il appela le garçon et demanda son compte, quarante-trois sous. En prenant son porte-monnaie, sa main tremblait; il avait peine à saisir la pièce de deux francs et les vingt centimes qu'il finit par déposer sur la table, devant l'employé qui rendit un sou.

— C'est pour vous, dit l'individu qui se dirigea vers la porte.

A ce moment, le commissaire le vit



L'AMI DAUBRAY

Dessin de Félix Buhot. — Gravure de Sceeton-Tilly, d'après Gill. — (Collection de *l'Art*.)



Salammbô

Décor du 3e acte, 2e tableau..

D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



Mme ROSE CARON DANS *Salammbô*.

(Bibliothèque de l'Opéra.)

mettre sa main gauche dans la poche de son pardessus.

Il se trouva dans la rue, mais, en apercevant deux gardiens de la paix, il voulut faire un pas en arrière ; l'inspecteur et M. Dresch sautèrent sur l'homme et le saisirent à bras-le-corps. Les deux agents s'élancèrent aussi.

L'individu, malgré sa résistance, fut maîtrisé et conduit par les quatre hommes au poste de la mairie du Xe arrondissement.

— Vous êtes Ravachol, lui dit le commissaire. Allons, avouez, vous êtes pris.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répliqua-t-il.

On le déshabilla, et on constata qu'il portait sur la poitrine deux grains de beauté, signes distinctifs du signalement de Ravachol. Sur lui on



Salammbô. — Rôle d'AMILCAR.

D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

trouva un revolver de neuf millimètres, un porte-monnaie avec cent quatre francs, une canne à épée et une quittance de loyer d'un logement à Saint-Mandé.



Salammbô. — Rôle de SHAHABARIM

D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Les agents ont eu beaucoup de peine à faire monter Ravachol — car c'était bien lui — dans une voiture de place pour le conduire à la Préfecture de police. Il saisit le sabre d'un des agents et voulut en frapper ceux qui l'entraînaient. On put le désarmer. Alors, Ravachol cria à plusieurs reprises et d'une voix forte : « Vive l'anarchie ! A bas les bourgeois ! »

Ravachol était ficelé comme un saucisson. Les gardiens de la paix, qui connaissaient son évasion à Saint-Étienne, où, bien que menotté, il avait échappé aux gendarmes, avaient pris un grand luxe de précautions.



Salammbô. — Rôle de SALAMMBÔ

D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

C'était le tour de service d'un ancien zouave d'Afrique et d'Italie, un Alsacien, nommé Obermayer, à la Sûreté depuis la guerre.



Salammbô. — Rôle de MATHO

D après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



Salammbô. — Rôle de MATHO

D'après la maquette. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Samson et Dalila.*
Décor du 2e acte, dessiné par AMABLE ET GARDY.
D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



Samson et Dalila. — DALILA
D'après la maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Samson et Dalila. — SAMSON
D'après la maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Samson et Dalila. — LE GRAND PRÊTRE
D'après la maquette.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

— A boire ! faisait le prisonnier.

Obermayer déligotta Ravachol, en coupant les cordes avec un canif, et lui versa un verre d'eau que l'autre but, pendant que le vieil agent, brave homme, mais roublard et énergique, lui disait :

— Bois, mon garçon, bois à ta soif, ne te presse pas; mais fais pas de rouspétance, ou je te casse la carafe sur la... figure.

Ravachol examina l'homme qui lui parlait sans répondre ; le visage énergique du vieux soldat lui amena de salutaires pensées, il rendit tranquillement le verre.

Quand Ravachol fut un peu reposé, on le conduisit au service anthropométrique.



AFFICHE POUR LA *Damnation de Faust*
Composée par FRÉMONT.
(Collection de *l'Art.*)



LA *Damnation de Faust*
Lithographie de LORRIEU, pour le titre de la partition.
(Collection de *l'Art.*)



BERLIOZ
Photographie de CARJAT.
(Collection de *l'Art.*)

Enlèvement de Mlle Dourches par la police.

Au mois de novembre dernier, une jeune pensionnaire de l'asile d'aliénés de Villejuif était enlevée par son frère et trois de ses amis, au moment où elle se rendait à la messe avec ses camarades, sous la surveillance de quatorze infirmières.

La famille Dourches, craignant qu'on ne vînt de nouveau lui ravir la jeune fille, la confia aussitôt après l'enlèvement à des amis, puis au bout de quelques jours, pensant que cette affaire était bien finie, elle la reprit.



LA MODE EN 1892
D'après le *Journal des Demoiselles.*
(Collection Félix Roche).

Mais tout ne devait pas se passer aussi tranquillement.

Mlle Dourches était rentrée dans sa famille depuis plus d'un mois, quand la malheureuse a été une deuxième fois enlevée.

C'est, en effet, un véritable enlèvement que la Sûreté a opéré à son tour au domicile de la jeune fille, si nous en croyons le récit qui nous a été fait par la mère, Mme Dourches.

Jeudi, à cinq heures du matin, cette dernière était réveillée en sursaut, ainsi que son fils Achille, l'auteur du premier enlèvement, par des coups violents frappés à la porte. Elle demanda, fort effrayée, qui venait ainsi frapper à une pareille heure. C'étaient trois agents de la sûreté qui se firent immédiatement connaître et insistèrent avec menaces pour que la porte leur fût immédiatement ouverte.

Mme Dourches et son fils s'exécutèrent. Aussitôt entrés, les agents mirent ce dernier en état d'arrestation comme auteur de l'enlèvement de Mlle Dourches, puis ils demandèrent où se trouvait la jeune pensionnaire.

La mère, comprenant qu'on venait encore une fois lui prendre sa fille, protesta avec la dernière énergie, mais en présence de l'attitude des agents, aucune résistance n'était possible. Mlle Dourches, qui se trouvait à l'étage supérieur, descendit et à son tour fit entendre les plus vives protestations, déclarant qu'elle n'était pas folle et qu'elle voulait rester dans sa famille.

Mais les protestations étaient inutiles. M. Achille Dourches et sa sœur se disposèrent à partir.

Dans la cour de la maison, quatre autres agents se tenaient prêts. Ce déploiement de forces était vraiment excessif.

Mlle Dourches et son frère ont été, durant la journée, interrogés par M. Guillaud, commissaire de police, puis M. Achille Dourches a été envoyé au dépôt et sa sœur à l'infirmerie du dépôt.

Hier, Mme Dourches est allée à la préfecture de police réclamer son fils et sa fille ; le premier, à la suite d'un nouvel interrogatoire, a été remis en liberté.

Quant à la jeune fille, elle fut retenue pendant plusieurs mois, et il fallut l'opinion motivée de plusieurs médecins aliénistes pour décider la justice à ne pas la réintégrer à l'asile. Elle fut rendue à sa famille le 21 mai.



Rueil
Gagnant du Grand Prix de Paris en 1892. Monté par Tom Lane.
(Collection *Auteuil-Longchamps.*)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1892

Janvier.

7. — Enlèvement de Mlle **Dourches** par la police; cette jeune fille avait déjà été enlevée au mois de novembre dernier par sa famille d'une maison de santé où on la retenait par force, en prétendant qu'elle n'était pas guérie.

12. — Arrestation de **Fosse** qui, le 4 décembre dernier, avait assassiné, à Poissy, la veuve Tissier pour la voler.

13. — Un fou, sous prétexte qu'on ne voulait pas lui rendre les 100,000 francs saisis sur lui lors de son arrestation, frappe plusieurs employés de la préfecture de police de coups de stylet et les blesse dangereusement. La somme réclamée par lui se montait en réalité à 150 francs et lui avait été remise quelques jours auparavant.

Février.

5. — On signale dans les brasseries de Paris un fait très important. Les bocks, que l'on avait payés jusqu'ici trente centimes, se paient maintenant **trente-cinq centimes**. Beaucoup de clients protestent!

10. — Vol au musée de Cluny. Un gardien dérobe dans une vitrine des pièces de monnaie gauloises en or, des bijoux d'une haute valeur artistique. Heureusement tous ces trésors ont été retrouvés cachés dans une anfractuosité de la grotte des Thermes.

20. — Condamnation par la Cour d'assises de Paris aux travaux forcés à perpétuité de **Vaubourg** qui, le 28 octobre 1891, avait assassiné son camarade **Boutry**.

26. — Condamnation à mort d'**Anastay**, qui avait assassiné la baronne **Dellard**, boulevard du Temple, le 4 décembre dernier.

27. — Nouveau ministère : Loubet, présidence du Conseil et intérieur; de Freycinet, guerre; Bourgeois, instruction publique; Cavaignac, marine.

29. — Attentat à la dynamite dirigé contre l'hôtel du prince de Sagan, rue de Berri.

Mars.

10. — Attentat à la dynamite au 136 du boulevard Saint-Germain.

16. — Nouvel attentat anarchiste contre la caserne Lobau.

22. — Un groupe d'anarchistes manifestent pour leurs idées révolutionnaires en lançant sur la tête des fidèles, qu'avait réunis le sermon du P. Lemoigne à l'église Saint-Merri, des chaises et des débris de toutes sortes. Plusieurs personnes sont dangereusement blessées.

23. — Le juge Atthalin reçoit une lettre anonyme lui fournissant des preuves sur l'auteur de l'attentat du boulevard Saint-Germain; il lance aussitôt un mandat d'arrêt contre un nommé **Ravachol**, dit *Léon Léger*.

27. — Nouvel attentat anarchiste commis 39, rue de Clichy; cinq personnes sont blessées plus ou moins grièvement.

31. — Arrestation, boulevard Magenta, au restaurant Véry, et sur les indications d'un des garçons, de l'anarchiste **Ravachol**, l'auteur présumé de tous les attentats commis précédemment.

Avril.

3. — **Ravachol**, pressé de questions, fait des aveux complets.

7. — Séance à l'Académie française. Réception de **Pierre Loti** (Julien Viaud).

8. — Exécution, place de la Roquette, de l'assassin **Anastay**.

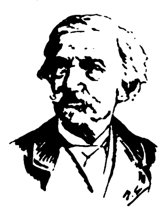
12. — Arrivée à Paris de *Paul* et *Virginie*; ce sont deux magnifiques orangs-outangs envoyés de Bornéo au Jardin des Plantes.

13. — Explosion à l'École de médecine provoquée par des manipulations chimiques. Un préparateur, M. Marion, est dangereusement blessé.

25. — Explosion de dynamite au restaurant **Véry**, où **Ravachol** avait été arrêté; le patron a une jambe emportée, six autres personnes sont plus ou moins grièvement blessées, et de nombreux passants reçoivent des éclats de vitres.


LHERMITTE
Artiste peintre
(Né en 1844).


SAINT-SAENS
Musicien
(Né en 1835).


CHARLES JACQUES
Artiste peintre
(1813-1894).


W. BOUGUEREAU
Artiste peintre
(Né en 1825).


OCTAVE MIRBEAU
Écrivain
(Né en 1850).


P. DE CASSAGNAC
Journaliste
(Né en 1843).

27. — Première audience à la Cour d'assises contre les dynamiteurs.

Mai.

1er. — Ouverture du Salon des Champs-Élysées, jour de vernissage.

6. — Mort de M. **Hamonno**, une des victimes de l'explosion du restaurant **Véry**.

27. — Accident à la gare du Nord. Dix-neuf personnes sont blessées par un tamponnement dû à une fausse manœuvre d'aiguillage.

28. — Mise en liberté de **Mlle Dourches**, la prétendue folle enlevée par la police.

30. — Incendie des moulins de Corbeil. Il y a vingt-neuf victimes et deux disparus. Les dégâts sont évalués à cinq millions de francs.

Juin.

1er. — Arrivée à Paris du roi de Suède.

5. — Départ des concurrents pour accomplir à pied le trajet de Paris à Belfort.

23. — Duel entre le marquis de Morès et le capitaine Mayer. Ce dernier est tué.

27. — Arrestation de l'anarchiste **Francis**, l'auteur présumé de l'explosion du restaurant **Véry**, ainsi que de **Meunier**.

Juillet.

8. — Le choléra est constaté à Paris.

11. — Exécution de **Ravachol**. Cette exécution n'a pas lieu à Paris, mais à Montbrison, où l'anarchiste avait été transporté sous l'inculpation d'assassinat.

12. — Acquittement de Mme **Reymond**, qui avait tué son mari par suite de jalousie. (Affaire de la rue du Rocher.)

13. — Décret annonçant une Exposition universelle à Paris en 1900. — Expériences de l'aéronaute Capazza avec son parachute.

14. — Célébration de la fête nationale.

29. — Pèlerinage annuel à la statue de Juillet des survivants de la révolution de 1830.

Août.

10. — Procès du sculpteur Jacques France, accusé de tentative de meurtre sur un expert. Le tribunal se déclare incompétent.

20. — Vol important de cartouches Lebel, commis dans la gare de Suresnes.

24. — Un violent orage s'abat sur Paris et cause de nombreux dégâts.

30. — Acquittement par la Cour d'assises de la Seine du marquis de Morès et de ses témoins. (Affaire Mayer-Morès.)

Septembre.

6. — L'espion **Grenier** est condamné à vingt ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour pour vol de documents au ministère de la marine.

7. — Le choléra augmente le nombre de ses victimes. On signale quatre-vingts cas et trente-cinq décès.

10. — Explosion rue de Buffon, dans un atelier de chimiste. Il y a quatre morts et trois blessés.

15. — Grève de femmes. Les casseuses de sucre des raffineries se mettent en grève; la grève est motivée par des affiches annonçant qu'à l'avenir elles ne seraient plus payées que 50 centimes les 100 kilos au lieu de 60 centimes.

21. — Commencement des fêtes à Paris à l'occasion du centenaire de la République. Grande cavalcade historique.

22. — Fêtes du centenaire de la République. — Drame de la villa Dupont. Un artiste, M. **Luna de San Pedro**, tue sa femme, après avoir acquis la preuve qu'elle le trompait, ainsi que sa belle-mère et son beau-frère.

Octobre.

7. — Funérailles de **Renan**.

8. — Fin de l'épidémie de choléra à Paris.

20. — Achat par l'État, au prince de Caraman-Chimay, de l'hôtel de Chimay, situé quai Malaquais, pour la somme de 4,200,000 francs.

22. — Condamnation, par la Cour d'assises de la Seine, de **Campon**, à la peine de mort.
23. — Échauffourée à la salle Favié au cours d'une réunion politique.
26. — Arrestation d'un gardien de la paix cambrioleur.
27. — Condamnation par la Cour d'assises de la Seine, à quinze mois de prison, d'**Anaïs Dubois**, accusée d'avoir assassiné sa sœur.
30. — Découverte, au 76 de la rue Botzaris, d'une femme coupée en morceaux.

Novembre.

8. — Nouvel attentat anarchiste dirigé contre le commissariat de la rue des Bons-Enfants. Il y a six morts et de nombreux blessés.
15. — Arrêt ordonnant les poursuites contre la **Compagnie de Panama**.
19. — Suicide du baron **Jacques de Reinach**.
20. — Manifestations des étudiants en médecine contre **M. Strauss**, qui avait suspendu de ses fonctions **M. Salmon**, externe des hôpitaux.
28. — Démission du ministère provoquée par les poursuites dirigées contre le Panama.

Décembre.

5. — Nouveau ministère : Ribot, présidence et affaires étrangères; Loubet, intérieur et cultes; Bourgeois, justice.
16. — Exécution de **Campon**.
27. — Jubilé de **Pasteur**.
28. — Accident dans une briqueterie à Ménilmontant; six ouvriers sont blessés assez dangereusement.
29. — Nouvelle explosion. Cette explosion a lieu à la préfecture de police et ne cause heureusement que peu de dégâts.

Monuments et Fondations.

Inauguration au cimetière Montmartre du monument élevé à la mémoire de **Raimond Deslandes**, directeur du Vaudeville. — Inauguration des monuments **de Feyen-Perrin** au cimetière Montmartre (13 novembre) et **de Théodore de Banville** dans le jardin du Luxembourg (27 novembre).

La vie de la rue.

Mise en service des fontaines d'eau chaude de M. Robin.
Inauguration des tramways électriques (la première ligne est celle de la Madeleine-Saint-Denis).
Ouverture du skating à glace *le Pôle Nord*, rue de Clichy.
Ouverture du Vélodrome d'hiver (Galerie des Machines).
Les Caraïbes au Jardin d'acclimatation.
Le calculateur **Jacques Inaudi**.

Beaux-Arts.

Salon. — *Peinture.* — Médaille d'honneur : M. Maignan. Premières médailles : MM. Deuilly et A. Lynch.
Sculpture. — Pas de médaille d'honneur. Premières médailles : MM. Barrau, Soulès, Icard.
Gravure. — Médaille d'honneur : M. Maurou ; Première médaille : M. Boulard.
Architecture. — Pas de médaille d'honneur. Premières médailles : MM. L. Cordonnier et Ch. Normand.
Exposition au Palais de l'Industrie des *Arts de la Femme.*
L'hôtel de Chimay est adjoint à l'École des Beaux-Arts.

La vie littéraire.

Maxime du Camp : *Souvenirs littéraires.* — **Paul Margueritte** : *Sur le Retour.* — **H. Lavedan**: *Leur Cœur.* — **Lavisse et Rambaud** : *Histoire générale du IVe siècle jusqu'à nos jours.* — **G. Ohnet** : *Nemrod et Cie.* — **Paul Bourget** : *Cosmopolis; la Terre promise.* — **M. Barrès** : *Toute Licence sauf contre l'amour ; l'Ennemi des lois.* — **M. Bouchor** : *Trois Mystères.* — **E. Daudet** : *A l'Entrée de la vie.* — **F. Fabre** : *Les Voix rustiques.* — **Tolstoï** : *L'Argent et le Travail.* — **E. Rod** : *La Sacrifiée.* — **H. Lavedan** : *Le Nouveau Jeu.* — **Jean Rameau** : *L'Amour d'Annette.* — **J. Grand-Carteret** : *Richard Wagner en caricatures.* — **Général Tcheng-Ki-Tong** : *Mon Pays; la Chine d'aujourd'hui.* — **Melchior de Vogüé** : *Regards historiques et littéraires.* — **Pierre de Nolhac** : *La Reine Marie-Antoinette.* — **Pierre Loti** : *Fantôme d'Orient.* — **A. Houssaye** : *Les Filles d'Ève.* — **A. Hermant** : *Ermeline.* — **M. Rollinat** : *La nature.* — **L'abbé Lanusse** : *L'Heure suprême à Sedan.* — **P. Kropotkine** : *La Conquête du pain.* — **L. Halévy** : *Karikari.* — **J. Claretie** : *l'Américaine.* — **Georges Rodenbach** : *Bruges la morte.* — **Stendhal** : *Lettres intimes.* — **Th. de Banville** : *Dans la Fournaise.*


ROSA BONHEUR
Artiste peintre
(1822-1899).


CHÉRET
Artiste peintre
(Né en 1836).


ROYBET
Artiste peintre
(Né en 1840).


GÉNÉRAL DE MIRIBEL
(1831-1893.)


LOUIS FIGUIER
Vulgarisateur
(1821-1894).


LIEUTt-COLONEL MONTEIL
Explorateur
(Né en 1855).

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 8 février. *Par le Glaive,* de Jean Richepin. — 21 mai. Reprise de *Froufrou,* de Meilhac et Halévy. — 19 septembre. Reprise du *Juif polonais,* d'Erckmann-Chatrian. — 22 novembre. *Jean Darlot,* de Louis Legendre.
Opéra. — 29 février. Centenaire de Rossini, *Guillaume Tell.* — 16 mai *Salammbô,* de C. du Locle, d'ap. G. Flaubert, musique de Reyer. — 17 juin. *La Vie du poète,* de G. Charpentier. — 18 juillet. Reprise de *Henri VIII,* de Saint-Saëns. — 23 novembre. *Samson et Dalila,* de F. Lemaire, musique de Saint-Saëns. — 9 décembre. *Stratonice,* de L. Gallet, musique d'A. Fournier.
Odéon. — 20 janvier. *Macbeth,* de Shakespeare, traduction de G. Clerc. — 24 février. *Fantasio,* d'A. Musset. Reprise des *Erinnyes,* de Leconte de Lisle. — 12 mai. Reprise de *Germinie Lacerteux,* de Goncourt. — 17 mars. *Les Vieux Amis,* de J. Formand. — 15 septembre. *M. de Réboval,* de M. Brieux. — 8 octobre. *Mariage d'hier,* de M. V. Jannet.
Opéra-Comique. — 19 janvier. *Cavalleria rusticana,* de P. Mascagni. — 28 mars. *Les Noces de Figaro,* de Mozart (reprise). — 9 mai. *Enguerrande,* d'E. Bergerat et W. Wilder, musique d'A. Chapuis. — 9 juin. *Les Troyens,* de Berlioz.
Gymnase. — janvier. *Le Monde où l'on flirte,* de Blum et Toché. — 4 février. — *La Menteuse,* d'A. Daudet et L. Hennique. — 27 septembre. *Un Drame parisien,* d'Ernest Daudet. — 26 octobre. *Celles qu'on respecte,* de Pierre Wolff. — 19 décembre. *Charles Demailly,* de P. Alexis et O. Méténier, d'après de Goncourt.
Renaissance. — 14 avril. *La Femme de Narcisse,* d'E. Carré, musique de Varney. — 21 octobre. *Le Brillant Achille,* de Clairville et Bessier, musique de Varney.
Nouveautés. — 5 novembre. *Champignol malgré lui,* de MM. Feydeau et Desvallières (grand succès).
Grand-Théâtre. — 22 décembre. *Lysistrata,* de Maurice Donnay.
Vaudeville. — 25 février. *La Paix du foyer,* d'A. Germain. — 1er juin. *Le Prince d'Aurec,* de H. Lavedan. — 17 novembre. *Les Paroles volent,* de P. Hervieu.
Théâtre-Libre. — 2 février. *L'Envers d'une sainte,* de F. de Curel ; *Blanchette,* de Brieux. — 29 novembre. *Les Fossiles,* de F. de Curel.

Les morts de l'année.

Le docteur **Richet** (2 janvier). — Le naturaliste **de Quatrefages** (12 janvier). — L'amiral **Jurien de la Gravière** (5 mars). — **Étienne Arago** (6 mars). — L'éditeur **Barbedienne** (22 mars). — Le compositeur **Edouard Lalo.** — L'explorateur **Duveyrier** (avril). — Le dessinateur **Grévin** (5 mai). — Le compositeur **Ernest Guiraut** (7 mai). — Le peintre-émailleur **Popelin** (17 mai). — Le littérateur **Alexis Bouvier** (mai). — **Anatole de la Forge** (juin). — Le littérateur **Léon Cladel** (21 juillet). — L'auteur dramatique **Decourcelle** (7 août). — Le critique musical **Victor Wilder** (8 septembre). — L'acteur **Daubray** (10 septembre). — L'auteur dramatique **H. Crémieux** (30 septembre). — Le littérateur **Renan** (2 octobre). — L'académicien **Xavier Marmier** (11 octobre). — L'académicien **Camille Rousset** (19 octobre). — Le journaliste **Albert Millaud** (22 octobre). — Le général **Ernest de Négrier** (27 octobre). — L'orientaliste d'**Hervey de Saint-Denis** (3 novembre). — Le compositeur **Hervé** (4 novembre). — Le compositeur et poète **A. Tinchant.** — Le général **de Failly** (10 novembre). — Le cardinal **Lavigerie** (26 novembre). — L'académicien **John Lemoinne** (14 décembre). — L'éditeur **Georges Hachette** (15 décembre). — Le chanteur **Talazac** (26 décembre).



ARRIVÉE DE L'AMIRAL AVELLAN A L'HOTEL-DE-VILLE.
D'après un dessin de Moulignié. — (Bibliothèque Nationale.)

1893

Pendant les premiers jours de l'année 1893, la France fut atteinte d'un accès aigu de fièvre judiciaire provoqué par les miasmes paludéens qui s'exhalaient de l'affaire du Panama. Des poursuites, qui paraissaient à la veille de s'éteindre dans une douce somnolence sous le linceul bienfaisant de la prescription, se réveillèrent soudain avec une impétueuse énergie. Il n'était que trop facile de découvrir la cause de ce brusque changement dans les allures de la justice. La grande maladie de la France, pendant les dernières années du dix-neuvième siècle, a été l'abus des procès qui pouvaient être exploités dans un intérêt de parti. De même que l'affaire Wilson avait été une machine de guerre destinée à renverser M. Grévy, l'affaire du Panama fut entre les mains des politiciens un instrument d'une merveilleuse puissance pour faire tomber des ministres.



L'AMIRAL AVELLAN.
D'après une photographie. — (Bibliothèque nationale.)

Une fois que l'engrenage judiciaire a été mis en mouvement, on ne sait jamais où il s'arrêtera, car un procès appelle toujours un autre procès. Chaque jour, une légion de dénonciateurs réclamait de nouvelles poursuites. On eût dit que l'année qui marquait le centenaire de la Terreur allait ressusciter les redoutables souvenirs dont elle rappelait la date. Fort heureusement, les progrès accomplis depuis la première Révolution dans les mœurs politiques de notre pays faisaient

sentir leur influence : la charrette qui conduisait à la guillotine était remplacée un siècle plus tard par le fiacre qui mène chez le juge d'instruction.

Au mois de janvier 1893, le Palais-Bourbon, le Luxembourg et surtout les ministères étaient transformés en officines de procès. Les journaux étaient encombrés de dissertations juridiques. Jamais peut-être une plus belle occasion ne s'était offerte pour initier les profanes à toutes les beautés du Code d'instruction criminelle. La subtilité des jurisconsultes de profession se donnait chaque jour libre carrière dans l'examen des problèmes de droit les plus ardus et les plus inexplorés.

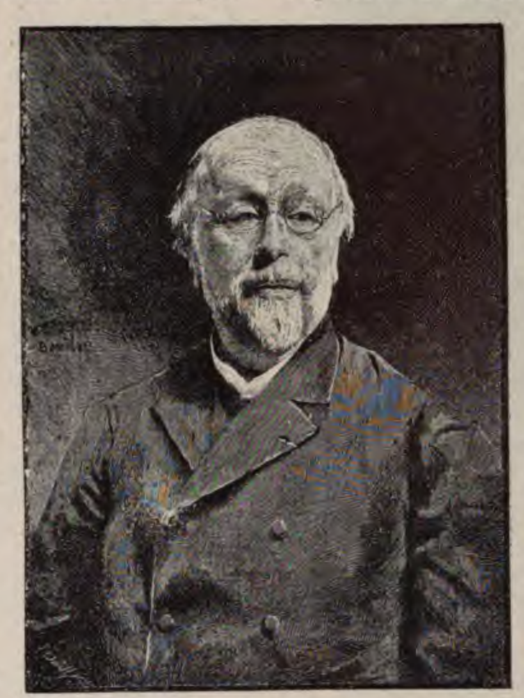
Deux procès parallèles qui, suivant le droit strict, ne devaient avoir rien de commun, étaient engagés devant deux juridictions différentes. Les anciens administrateurs de la Compagnie de Panama, qui avaient péché par excès de prodigalité et d'imprévoyance sans qu'on pût leur reprocher d'avoir retiré aucun profit personnel de leur désastreuse gestion, étaient poursuivis devant la première chambre de la Cour, compétente pour statuer sur une affaire correctionnelle, à raison du grade élevé que le principal prévenu occupait dans l'ordre de la Légion d'honneur. En même temps qu'un grand nom et une grande gloire qui auraient dû être préservés de toute atteinte, comme une partie du patrimoine national, étaient embourbés dans une procédure fatalement destinée d'avance à être annulée par la Cour de cassation, M. Baïhaut, dont la culpabilité était avouée, et un certain nombre de personnages politiques d'importance secondaire étaient traduits devant la cour d'assises pour corruption de fonctionnaires publics.

JULES FERRY
Médaille gravée par J.-G. CHAPLAIN.
(Musée du Luxembourg.)

Les incidents qui surgissaient chaque jour à propos de ces procès avaient les conséquences politiques les plus imprévues. Un ministre était renversé pour avoir refusé une autopsie et un autre pour l'avoir ordonnée. Un autre était obligé de se retirer pour avoir conféré la croix de grand officier de la Légion d'honneur à Cornélius Herz, qui n'avait pas mérité cette haute distinction par ses talents d'électricien.

En dehors de la condamnation prononcée par la cour d'assises contre un ancien ministre prévaricateur, le public ne comprenait plus les décisions de la justice. Le haut personnel politique, le Parlement, la magistrature, la presse, étaient éclaboussés par ce torrent de boue dont la source semblait intarissable. A peine la cour d'assises avait-elle rendu son verdict sur l'affaire Baïhaut que les révélations des agents de police envoyés à la recherche de l'insaisissable Arton provoquaient une nouvelle recrudescence de scandales. Enfin, il n'était pas jusqu'à la science elle-même qui ne payât son tribut à un fléau dont les éclaboussures ne respectaient ni les hommes d'État, ni les corps constitués, ni les illustrations nationales. Elle n'eut pas à souffrir dans son honneur, mais le prestige de son infaillibilité fut quelque peu entamé. Au premier acte du

drame, elle avait été impuissante à découvrir le secret que devait révéler une autopsie ordonnée plutôt pour provoquer une crise ministérielle que pour éclairer la marche de la justice. Un peu plus tard, lorsque le public croyait toucher au dénouement, ce mystérieux personnage qui s'appelait Cornélius Herz et laissait bien loin derrière lui les plus prodigieux héros de Balzac par la puissance de ses combinaisons et la fécondité de ses ressources abusait des connaissances médicales qu'il avait acquises pendant sa jeunesse pour simuler avec succès les symptômes d'une agonie imminente provoquée par une maladie dont un des médecins illustres envoyés de l'autre côté du détroit pour constater son état devait mourir avant lui. La fatale affaire du Panama ne portait pas seulement malheur à des hommes politiques condamnés par les exigences de leur situation à des compromissions inévitables, elle exposait aussi aux attaques les plus injustes et les plus imméritées les gloires les plus pures de la science française.



HIPPOLYTE TAINE
De l'Académie française. — Né à Vouziers en 1828
Décédé le 5 mars 1893.
(D'après le tableau peint par BONNAT.)



LA VILLE DE PARIS PROTÉGEANT LE TRAVAIL.
Médaille du conseil municipal de Paris.
D'après la médaille gravée par M. Daniel DUPUIS.
(Musée du Luxembourg.)

La réception des officiers de marine russe fut le rayon d'espérance et de joie qui vint un moment distraire et consoler la France des humiliations et des scandales d'une série de procès dont il était impossible de prévoir la fin. Pendant quelques jours l'âme de la patrie vibra dans les rues de la capitale. Depuis le retour des troupes d'Italie, jamais la population parisienne n'avait donné le spectacle d'un aussi prodigieux déchaînement d'enthousiasme. Sans doute les ovations prodiguées à l'amiral Avellan et à ses officiers dépassaient parfois la mesure. Les bardes populaires qui chantaient à plein gosier le refrain :

Les Français auront deux patries
Et les Russes seront Français,

se faisaient évidemment illusion sur les conséquences qu'une association contractée par le cabinet de Saint-Pétersbourg, pour des motifs purement politiques, allait désormais entraîner entre les deux peuples; mais, tout en faisant la part des exagérations inévitables dans une démocratie où il serait chimérique de demander à la foule d'observer dans les manifestations extérieures de ses sympathies ou de ses animosités internationales une circonspection dont les diplomates de carrière ne seraient pas toujours capables, le spectacle offert par la ville de Paris pendant les inoubliables journées du mois d'octobre 1893 ne manquait pas d'une réelle grandeur.

On aurait de la peine à découvrir dans l'histoire du dix-neuvième siècle un plus émouvant épisode que les honneurs rendus en commun par les officiers français et les officiers russes à la dépouille mortelle du maréchal de Mac-Mahon. La Providence avait fait disparaître le héros de Malakoff et de Magenta, le glo-



LE MARÉCHAL DE MAC-MAHON
Né à Sully-sur-Loire en 1808, décédé le 17 octobre 1893.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

de sa patrie, s'éteignait dans sa soixante-cinquième année, épuisé de fatigue, après avoir à peu près achevé la tâche colossale qu'il avait entreprise. Il faut parfois plusieurs années pour qu'un peuple s'aperçoive du vide que certains hommes laissent derrière eux en disparaissant de la scène. La mort de Hippolyte Taine ne causa pas une sensation profonde dans la capitale, parce que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* ne possédait pas un de ces genres de talent qui conduisent à la popularité et n'avait jamais mis son érudition au service des rancunes et des préjugés des partis. En dehors d'un cercle restreint de lettrés, le public ignorait que la nouvelle manière d'écrire l'histoire daterait de lui.

Plus heureux que Taine, Charcot, dont les merveilleuses découvertes avaient ouvert à la médecine moderne des voies inexplorées, mourut après avoir goûté de son vivant les satisfactions d'une notoriété universelle. Les miracles de la science nouvelle créée par lui de toutes pièces avaient tenu une trop large

rieux vaincu de Reischoffen, pendant que l'amiral Avellan et son état-major étaient encore à Paris, comme si elle eût voulu fournir à deux puissantes nations désormais alliées une occasion d'affirmer leur fraternité d'armes sur le cercueil d'un guerrier illustre.

Presque en même temps que Mac-Mahon, Gounod était descendu dans la tombe. Les émotions causées par les funérailles du maréchal et les fêtes données en l'honneur des marins russes empêchèrent la population parisienne de rendre à l'auteur de *Faust* et de *Roméo et Juliette* des honneurs exceptionnels dignes de la place qu'il devait occuper dans l'histoire de l'art musical. Il semble d'ailleurs que, dans cette lugubre année 1893, la mort se soit fait un jeu de frapper la France à la tête. Au mois de mars, Jules Ferry était décédé au moment où la fortune, après avoir épuisé contre lui ses rigueurs, commençait de nouveau à lui sourire. Presque en même temps que le célèbre homme d'État, dont la politique coloniale avait donné lieu à de si vives controverses, était enlevé en pleine maturité, à un âge où il pouvait encore espérer une nouvelle carrière relativement longue pour un ministre, un savant illustre entre tous, dont la renommée s'étendait de beaucoup au delà des frontières



LES OBSÈQUES DU MARÉCHAL DE MAC-MAHON
LA CHAPELLE DES INVALIDES
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

place dans les comptes rendus de la presse pour que son nom restât ignoré de la foule, et le mécompte, facile à expliquer du reste, qu'il avait éprouvé peu de temps avant sa mort dans l'examen de Cornélius Herz, ce dangereux client imposé par autorité de justice, ne porta pas préjudice à sa gloire.

Le croirait-on? le plus populaire des morts de cette année 1893, où la France perdit un si grand nombre d'hommes illustres, ce fut Gustave Nadaud. Les chansonniers ont sur les autres personnages célèbres la supériorité de jouir de leur vivant de toute leur légitime part de renommée, et même un peu au delà.

Cet engouement s'explique. Tandis que les poètes s'adressent seulement à une élite intellectuelle et que leur nom est plus connu que leurs œuvres, un chansonnier qui a trouvé la note juste touche la fibre populaire et fait vibrer l'âme de toute une génération. Le chantre de Pandore fut le Béranger du second Empire avec moins de souffle et de malice que le chantre de Napoléon et de Lisette, mais avec un naturel, une bonhomie sans affectation et une désinvolture aimable dont le grand prêtre du *Dieu des bonnes gens* était complètement dépourvu. Inférieur peut-être à son célèbre devancier immédiat, mais infiniment supérieur au répertoire de café-concert qui est venu après lui, l'auteur de la *Valse des adieux* s'est contenté de faire de l'esprit et de la sensibilité à fleur de peau. Il a été la personnification d'une époque où l'on avait du goût pour les bons mots et où l'on ne dédaignait pas une pointe d'émotion, mais où l'on craignait par-dessus tout de passer pour un naïf. Le peuple parisien, le peuple des faubourgs surtout marie volontiers sa voix à celle du chanteur des rues. Ouvriers, ouvrières, petits employés, trottins redisent en chœur, arrêtés au passage, le refrain de la romance. Le chansonnier ne saurait avoir de plus grand succès. Ce fut celui de Nadaud.

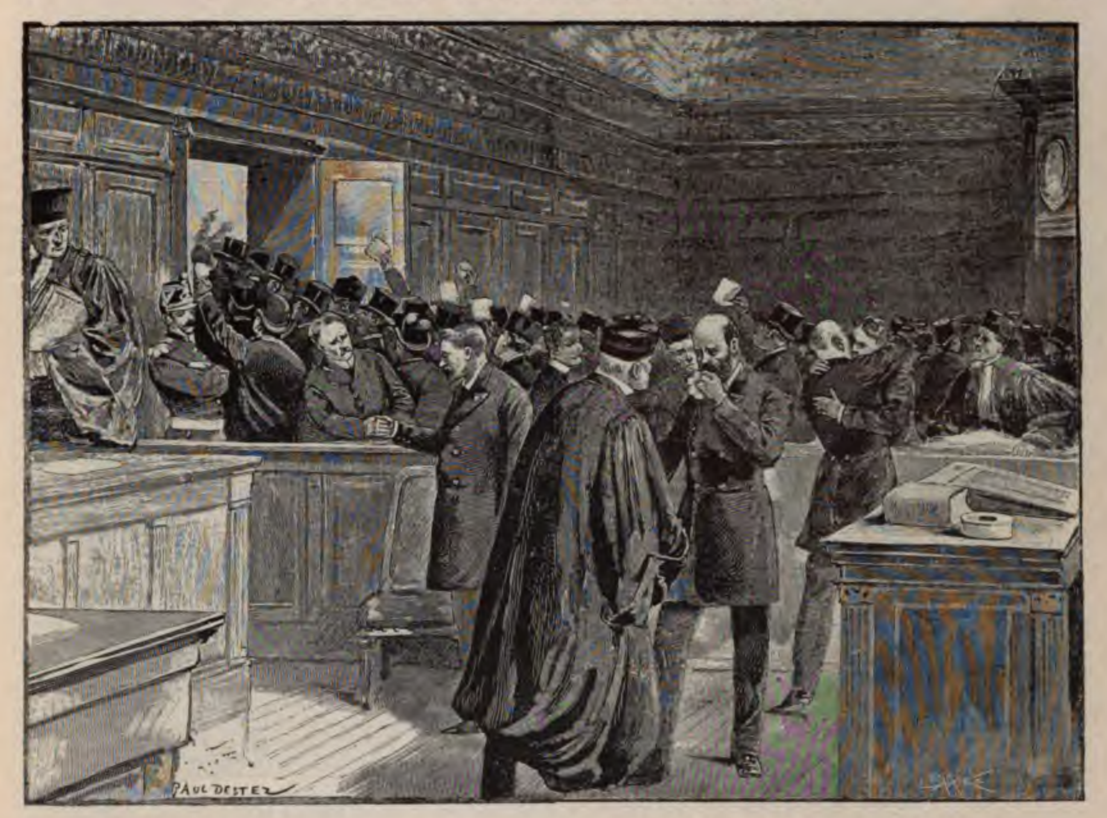
G. Labadie-Lagrave.

CHARLES GOUNOD

Dessin de Ringel d'Illzach, d'après le médaillon modelé par l'artiste en 1886. — (Collection de *l'Art*.)



EXPLOSION DE DYNAMITE A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS (SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1893).
D'après un dessin de Moulignié, témoin oculaire. — (Bibliothèque Nationale.)



L'AFFAIRE DU PANAMA. — A LA PREMIÈRE CHAMBRE DE LA COUR D'APPEL APRÈS LE PRONONCÉ DU JUGEMENT

D'après un dessin de M. Paul Destez. — (Bibliothèque Nationale.)

LES ÉCHOS DE PARIS



L'ANARCHISTE VAILLANT

D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

Le Procès du Panama.

ÉCHAUFFOURÉE AU TIVOLI-WAUXHALL.

(7 janvier.)

On pensait bien que le meeting organisé hier soir au Tivoli-Wauxhall par *la Libre Parole* serait « chaud », mais il était impossible de prévoir l'échauffourée inénarrable qui s'est produite.

Jamais, depuis l'Empire, on n'avait assisté à une telle intervention de la police dans une réunion publique. Des ordres spéciaux avaient été donnés en vertu de l'article 9 de la loi de 1881 sur les réunions. Aussi, dès le début de la séance, pendant que près de trois mille auditeurs s'entassaient dans la salle, M. Véron, commissaire de police, s'approchait de la tribune, sur laquelle avaient pris place le marquis de Morès, M. Guérin, le commandant Biot et un grand nombre de socialistes, et demandait à être admis sur l'estrade.

— Qui êtes-vous, monsieur ? lui demanda le marquis de Morès.



LES ÉMEUTES DU QUARTIER LATIN. — UNE BARRICADE SUR LE BOULEVARD SAINT-GERMAIN
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)

— M. Véron, commissaire de police.
— Mais qui nous le prouve ?



ANTOINE NUGER
Tué dans la bagarre du café d'Harcourt le 2 juillet 1895.
(D'après une photographie.)

— Monsieur, voici mon écharpe, riposte le commissaire en tirant son insigne de sa poche.

— Tout le monde peut avoir une écharpe, reprend M. de Morès.

— J'ai aussi ma commission, dit M. Véron en ceignant son écharpe sur son pardessus, et si je n'étais si embarrassé, je vous la montrerais.

— Qu'à cela ne tienne, fait M. de Morès.

Et délicatement il cueille le papier qui sortait de la poche de côté du commisssaire, en prend connaissance, et s'adressant à M. Véron :

— C'est parfait ; monsieur le commissaire, veuillez vous asseoir.

— Merci, mais je voudrais bien que vous autorisiez mon secrétaire à prendre place près de moi.

De nouveaux pourparlers s'engagent. Enfin tout s'arrange et la séance commence.

Les discours du marquis de Morès, de M. Guérin, de M. Vallée et du commandant Biot sur Panama et « le gouvernement de la corruption » sont très applaudis.

Tout semblait donc bien marcher, lorsque M. Gegout veut prendre la parole. A ce moment un groupe d'anarchistes se rapproche de la tribune et tente de l'envahir. Le marquis de Morès et ses amis demeurent impassibles.

Soudain M. Véron lève son chapeau, et à la stupéfaction générale une centaine de gardiens de la paix se ruent dans la salle et tombent à coups de poing sur les assistants.



LE VIEUX PARIS. — LES ABATTOIRS.
D'après une gravure du temps. — (Collection G. Hartmann.)
Il y avait au commencement du siècle cinq abattoirs de Paris, situés dans les quartiers peu habités alors. Ils ont été remplacés en 1867 par l'abattoir général de la Villette.

Ceux qui en présence de cette invasion risquent quelques observations sont encore plus violemment maltraités. Les agents leur donnent de retentissants soufflets, les jettent à terre, les piétinent, et lorsqu'ils tentent de se relever les frappent de nouveau. Les femmes ne sont pas plus épargnées.

On remarque que ceux des gardiens de la paix qui se signalent le plus par leurs brutalités portent des pèlerines sans numéro et des foulards qui cachent les numéros de leur collet. Quelques-uns vont chercher leurs patients jusque sous les galeries latérales et les jettent par-dessus les balustrades dans la salle, où ils sont à moitié assommés.

Ces scènes de violence se prolongent pendant une dizaine de minutes. Les agents s'arrêtent enfin, attendant de nouveaux ordres.

De toutes parts s'élèvent les cris les plus divers : *A bas les juifs ! A bas la police ! Vive la France ! A bas la patrie ! Vive Morès ! A bas Lozé ! Mort aux voleurs ! A la porte les chéquards ! Vive l'anarchie !* etc.

M. de Morès essaye en vain de parler. Il n'y a plus de réunion possible et l'évacuation de la salle commence. Nouvelles bourrades, nouveaux cris. Il fait nuit noire dans la rue de la Douane, et ceux qui y sont jetés par la poussée de l'intérieur ne savent plus de quel côté se diriger. Ils se heurtent partout à des agents qui se les renvoient et finissent par en appréhender plusieurs. Le désordre ne devait pas s'arrêter là. Pour la première fois depuis les scandales du Panama, l'agitation s'est manifestée dans la rue. Au moment où M. de Morès partait en voiture, cinq à six cents personnes se sont mises à le suivre en criant : « Vive Morès ! A mort les juifs ! » La police charge et opère quelques arrestations. La colonne continue cependant sa course et arrive devant les bureaux de *la Libre Parole*, boulevard Montmartre, où les cris recommencent de plus belle ; mais sur une nouvelle intervention de la police, les groupes se dispersent en peu de temps. Il paraît que M. de Morès va inviter toutes les personnes frappées par les agents à lui apporter leurs plaintes, qu'il fera valoir auprès de qui de droit.

Dernier détail : à la sortie du Tivoli, M. Véron, très entouré, a répondu aux journalistes qui lui demandaient par qui il avait été requis :

— Je me suis requis moi-même. J'avais des ordres.

L'Hôpital Péan.

(22 janvier.)

HIER matin, à neuf heures, a été inauguré, en présence de toute la Faculté de médecine de Paris, « l'Hôpital international » édifié par l'initiative et aux frais du docteur Péan, l'éminent chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris. M. Péan a voulu avoir son hôpital à lui, indépendant de toute attache officiellement dorée, — pour s'y consacrer en toute liberté au soulagement des pauvres malades, à l'instruction de la jeunesse



LE VIEUX PARIS. — LE MARCHÉ AUX CHEVAUX
D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)
Le marché aux chevaux est installé depuis 1878 à l'angle des boulevards de l'Hôpital et Saint-Marcel.

médicale, aux progrès de la science et au perfectionnement de l'art salutaire dont il est l'un des plus illustres protagonistes.

Dans une allocution qu'il a adressée à son auditoire, le docteur Péan a expliqué le but de cette fondation. Cet Hôpital international sera ouvert — comme son nom l'indique — aux malades pauvres de tous pays, atteints d'affections chirurgicales opérables. Une partie de ses bâtiments sera occupée par la policlinique, à la disposition de laquelle le fondateur a mis, moyennant des conditions très libérales, des salles de consultations et d'opérations, des laboratoires et trente-six lits sur cent que contient la maison.

Tout ce que l'hygiène hospitalière a pu réaliser actuellement de plus parfait a présidé à la construction et à l'aménagement de cet hôpital véritablement modèle.

Entouré d'immenses jardins, il est aéré et lumineux comme un des établissements similaires de Paris : l'eau y circule partout, froide et chaude, et *stérilisée* par d'ingénieux appareils à son entrée dans la maison. L'air, appelé du dehors par des calorifères, est stérilisé également par son passage à travers des caisses remplies d'amiante qu'on purifie périodiquement en la faisant passer au feu.

Dans les salles des malades, ainsi que dans les chambres d'isolement, le cube d'air est le maximum de ce qu'il doit être et la ventilation largement assurée.

Le « tout à l'égout » est mis en pratique dans les meilleures conditions de salubrité et de commodité.

Mais les deux *bijoux* de la maison — si l'on veut nous passer cette métaphore — sont l'amphithéâtre d'enseignement et la salle des opérations.

Cette dernière fera l'envie, le désespoir peut-être, des chirurgiens qui la visiteront.



SAMSON TOURNANT LA MEULE
Prix de Rome 1896. — Tableau de M. Mitricey.
(École des Beaux-Arts.)

Avec cela pas le moindre luxe inutile. L'Hôpital international n'est point « un Versailles de la misère », comme disait feu Malgaigne de certain hôpital de l'Assistance publique. Mais il y a le luxe de l'hygiène et le confortable rationnel que certains des Versailles susdits sont loin de posséder.

La nouvelle et si intéressante création du docteur Péan fonctionne rue de la Santé, 11.

La Bagarre du quartier Latin.

(3 juillet.)

Une bagarre a éclaté samedi soir au quartier Latin à l'occasion du monôme organisé par les étudiants pour conspuer le sénateur Bérenger.

Au nombre des blessés transportés dans les pharmacies du quartier se trouvait un jeune homme de vingt-trois ans, M. Antoine Nuger, employé chez MM. V. Laude, Morel et Cie, marchands de nouveautés en gros, rue du Mail.

M. Nuger avait reçu sur la nuque un porte-allumettes lancé avec violence par un agent des brigades centrales. Il s'était affaissé et deux de ses amis l'avaient emporté. Les premiers soins étaient demeurés infructueux. M. Nuger fut transporté à l'hôpital de la Charité à dix heures et demie.

Malade depuis trois semaines, le pauvre garçon était sorti samedi pour la première fois; il n'était donc pas en état de se montrer bien agressif, et — ses amis l'affirment — il s'était montré absolument étranger au tumulte.

Profondément troublés en voyant tomber M. Nuger, ses compagnons n'ont malheureusement pas pu prendre le numéro de l'agent qui a lancé le porte-allumettes.

C'est en vain qu'on essaierait de donner le change sur ce point en parlant de rechercher « la



SAMSON TOURNANT LA MEULE
Prix de Rome 1893. — Tableau de M. Trigoulet.
(École des Beaux-Arts.)

personne » qui a fait ce mauvais coup. C'est un agent qui s'en est fait une arme, et une arme terrible, on le voit. Tous ceux qui ont assisté aux charges aussi inutiles que sauvages des brigades centrales sur la place de la Sorbonne sont édifiés sur ce point; l'autopsie est une superfétation.

L'infortuné jeune homme ne reprit pas connaissance. A deux heures du matin, une enflure énorme survenait, et une heure plus tard M. Nuger avait cessé d'exister.

M. Nuger était venu au café d'Harcourt avec son cousin, M. Albert Boyer, et un de ses amis, M. Couzinet.

Attablés paisiblement à la terrasse, du côté de la place de la Sorbonne, M. Nuger et ses amis, qui ne prenaient aucune part à la manifestation, avaient abandonné leur table à la première agression des agents et s'étaient réfugiés à l'intérieur du café. Ils allaient s'asseoir à une table du côté du boulevard Saint-Michel, lorsque le projectile lancé par l'agent est venu frapper mortellement M. Nuger.

A huit heures et demie, deux mille étudiants groupés sur la place de la Sorbonne attendent le moment de se diriger vers le bal Bullier. Deux ou trois gardiens de la paix font leur apparition : *Assassins! Assassins!* crient les étudiants, et ils entourent les trois agents, qui, ne se sentant pas en force, prennent le parti de remonter le boulevard Saint-Michel. La foule les suit en les invectivant. On arrive rue Soufflot; les agents s'y engagent et les étudiants à leur suite.



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *La Walkyrie.*
La demeure de Hundina (4e acte), d'après le croquis original de Joseph Hoffmann. — (Collection de *l'Art.*)

Mais tout à coup quelqu'un crie aux premiers de la colonne :

— Vous ne voyez donc pas que les agents vous attirent dans un piège? Lâchons-les, et à Bullier.

Les étudiants laissent alors les gardiens de la paix aller chercher du renfort tout seuls au poste du Panthéon et suivent le boulevard Saint-Michel jusqu'à Bullier en criant : *A bas Lozé! A bas Bérenger!*



La Walkyrie. — Mlle BRÉVAL (Rôle de BRUNEHILDE).
D'après une photographie. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Parvenus devant la porte du bal, ils s'y engouffrent par centaines. Bientôt il n'y a plus de place. L'administration fait fermer les portes. Alors les manifestants qui sont restés dehors et veulent pénétrer à toute force dans l'établissement pour en exiger la fermeture en commencent le siège. Les pavés empruntés aux matériaux des travaux du chemin de fer de Sceaux sont passés de main en main et on les voit peu après venir s'abattre sur la porte, qui résiste cependant à l'assaut.

Cela dure environ une demi-heure. Chaque fois qu'un gardien de la paix se montre, il est salué par les cris de : *Assassins! Assassins!* Quelques manifestants, trouvant que le siège dure trop longtemps, visent alors les globes électriques, dont



La Walkyrie. — WOTAN
D'après la maquette du costume. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

plusieurs volent en éclats. Deux minutes après l'illumination du bal s'éteint et ses portes s'ouvrent pour laisser passage au public prisonnier dans le jardin. Elles sont ensuite refermées.

Arrivée des Russes à Paris.

(7 octobre.)

Dès la première heure, les rues conduisant à la gare de Lyon sont envahies par la foule. On a élevé contre les murs, d'ordinaire si tristes, de la prison de Mazas de vastes estrades sur lesquelles les curieux ne tardent pas à s'entasser.

D'autres estrades de dimensions plus modestes ont été aménagées un peu partout; enfin de tous côtés sont accourus de braves gens portant des échelles, des chaises, des tables, traînant des voitures à bras et même des camions. En un clin d'œil tout cela a été garni de spectateurs qui ont patiemment attendu pendant près de deux heures l'arrivée des Russes. Ces curieux ont pu suivre tout à leur aise les efforts d'une cinquantaine d'ouvriers pour achever dans la rue de Lyon un arc de triomphe élevé presque au dernier moment et sur lequel s'étagent des groupes pittoresques.

Les abords de la gare étaient occupés par de forts détachements de garde républicaine à pied et à cheval, en grande tenue. La précaution n'était pas inutile; et à plusieurs reprises ces forces se sont trouvées impuissantes à contenir la foule.

L'accès du quai de la gare n'était permis qu'aux délégations officielles; grâce à cette précaution, l'entrée en gare a pu s'effectuer dans des conditions parfaites de dignité et de bon ordre.

A neuf heures, un premier train arrive aux cris de : « Vive la Russie! » et aux accents de l'hymne russe joué par la musique du 4e régiment d'infanterie; les officiers russes descendent et se groupent dans le salon de réception pour attendre l'arrivée du second train, qui amène l'amiral. Pendant les quelques minutes d'intervalle entre les deux trains, officiers russes et officiers français s'entretiennent des fêtes de Toulon. On s'aborde de part et d'autre avec une spontanéité vraiment touchante. Chacun veut avoir son Russe, lui serrer la main et lui souhaiter la bienvenue. Presque tous les officiers présents parlent d'ailleurs fort bien le français.

Neuf heures vingt, voici le train-amiral avec sa machine pavoisée!

L'amiral Avellan paraît; il est salué par de chaleureux vivats, puis il se dirige vers le salon d'honneur.

Successivement la bienvenue lui est souhaitée par M. Alphonse Humbert, président du conseil municipal; par M. Poubelle, préfet de la Seine; par le général Chanoine, président du Cercle militaire, et par M. Goujon, maire du douzième arrondissement.

L'amiral, fort ému, répond par quelques mots, dans lesquels il se félicite de la mission que lui a confiée l'empereur. Mlle Goujon offre à l'amiral une superbe gerbe de fleurs.

Le cortège est assez long à se former pour monter en voiture.



La Walkyrie. — LA MORT DE SIEGMUND (2e ACTE).
D'après un dessin de KNUT EKWALL. — (Collection de l'*Art*.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *La Walkyrie.*
Décor du 3e acte. — D'après le dessin original de M. CARPEZAT. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Pendant tout le temps que dure son organisation, la foule massée dans les rues voisines ou aux fenêtres acclame les Russes.

. . . .

Si dans la journée, partout où se sont présentés les officiers russes, la population parisienne leur a fait un accueil enthousiaste, on peut assurément dire qu'aux environs de l'Élysée, à quatre heures, cet enthousiasme s'est changé en délire.



La Walkyrie. — BRUNEHILDE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra).

Une bonne part des applaudissements et des vivats revient à M. de Mohrenheim. Quand l'ambassadeur, qui avait déjà été acclamé le matin à la sortie de l'église russe, est arrivé dans son landau découvert, accompagné du baron Korff, les acclamations ont retenti de toutes parts. La garde présente les armes, le clairon sonne aux champs. La foule paraît comme enivrée : elle crie à tue-tête, agite les chapeaux et les mouchoirs, jette des fleurs, et M. de Mohrenheim, ému, mais rayonnant, se soulève et salue la foule.

Quelques minutes après arrivent les officiers; mêmes transports de joie, mêmes cris d'allégresse. Les Russes répondent de même façon : ils se conforment à la note. Quelques-uns sont plus réservés; mais il en est deux ou trois qui laissent couler leurs larmes.

A leur arrivée à l'Élysée, l'amiral Avellan et les officiers russes sont conduits par M. Mollard, introducteur des ambassadeurs, et le colonel Dalstein, dans le salon du rez-de-chaussée, où les attendent M. de Mohrenheim et le personnel de l'ambassade de Russie.

Ensuite ils sont introduits dans le grand salon du premier, où les attend le président de la République, entouré de MM. Develle, ministre des



LE ROCHER DES WALKYRIES
D'après le croquis original de Joseph HOFFMANN. — Collection de *l'Art*.)

affaires étrangères; l'amiral Rieunier et des officiers de la maison militaire.

Après les discours d'usage, le président de la République a engagé une conversation très courtoise avec l'amiral Avellan, qui a fait défiler devant lui tous les officiers qu'il commande. M. Carnot a serré la main à chacun d'eux.

Une Bombe à la Chambre.

(9 décembre.)

Au moment où la Chambre des députés s'occupait de l'élection de M. Mirman, à quatre heures dix, une formidable détonation a tout à coup retenti, pendant qu'un épais nuage de fumée se répandait dans la salle des séances. Une bombe venait d'éclater.

Aussitôt une rumeur d'épouvante s'élevait et de toutes parts le public des tribunes s'enfuyait, affolé, encombrant en une cohue inexprimable tous les couloirs du palais.

Quand la première émotion fut un peu calmée, on s'empressa au secours des blessés.

Plusieurs députés avaient été atteints par les éclats du projectile. Dans les tribunes des spectateurs, une soixantaine d'assistants avaient été également blessés.

La questure, après l'explosion, avait donné l'ordre de fermer les portes du Palais-Bourbon, afin d'empêcher la fuite de l'auteur de ce criminel attentat.

Les blessés, conduits dans le cabinet médical et dans les bureaux, ont été pansés immédiatement.

Au moment où se produit cet attentat, quelques députés quittent leurs bancs et se précipitent dans les couloirs de sortie; mais l'immense majorité, on peut presque dire l'unanimité, des membres de la Chambre restent à leur place.

Dans les tribunes du second rang, à droite, la panique est à son comble; le public se bouscule, cherchant une issue et renversant les huissiers, qui essayent vainement de barrer le chemin.



La Walkyrie. — SIEGLINDE
D'après la maquette du costume
(Bibliothèque de l'Opéra.)



LE GAGNANT DU GRAND PRIX EN 1893.
Ragotski, monté par Tom Lane.
(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

Dans la salle, à travers la fumée, on voit le président, M. Dupuy, debout, très calme, très digne, donnant l'exemple du sang-froid qu'il recommande de la voix et du geste, en engageant ses collègues à demeurer à leur place.

Au milieu du silence qui se rétablit presque instantanément, on entend M. Dupuy disant : « Messieurs, la séance continue. » (*Vifs applaudissements.*)

Les spectateurs blessés, qui sont au nombre d'environ soixante, ont aussitôt été répartis dans tous les bureaux de la Chambre et pansés par des infirmières venues de l'Hôtel-Dieu.

En général, leurs blessures ne paraissent pas graves, mais, dans les tribunes où ils étaient assis, on remarque partout de larges flaques de sang.

Parmi les nombreux députés atteints, le plus grièvement blessé est l'abbé Lemire, député du Nord.

Plusieurs personnes qui se trouvaient dans les tribunes, en haut, ont dit avoir aperçu l'engin au moment où l'auteur de l'attentat le lançait parmi les députés. Les témoins ont donné une description de la bombe. C'est un cylindre long de quinze centimètres environ, un peu plus gros qu'un bâton de cosmétique. L'engin, muni d'une mèche qui brûlait, était plein de grenaille de fer et de têtes de gros clous. On pense qu'il était chargé de poudre chloratée.

La plupart des assistants placés dans la tribune d'où la bombe a été jetée ont été blessés. Le coupable se trouvait parmi eux. Les magistrats les ont fait soigner et transporter : les uns à l'infirmerie du Dépôt, les autres à l'Hôtel-Dieu, et garder tous à la disposition de la justice.

Les renseignements sur les blessés écroués au Dépôt ont établi d'une façon certaine la non-culpabilité de la plupart d'entre eux.

En procédant par élimination, à une heure du matin, des renseignements restaient à recueillir sur les nommés Auguste Vaillant, Cottin et Talon, anarchistes connus de la préfecture de police et qui n'ont pas pu ou n'ont pas voulu faire connaître de qui ils tenaient les cartes qui leur avaient permis d'entrer à la Chambre des députés.

(Le lendemain, on découvrit que l'auteur de l'attentat était Vaillant.)



LA MODE EN 1893
D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1893

Janvier.

7. — Violente bagarre au Tivoli-Vauxhall, provoquée par le meeting que cause le retentissant **procès du Panama**. De nombreuses personnes sont blessées dangereusement.

9. — Arrestation de l'ancien ministre **Baïhaut**, inculpé dans l'affaire du Panama.

10. — Crise ministérielle; nouveau ministère : présidence du Conseil et ministère de l'intérieur : Ribot; affaires étrangères : Develle; justice : Bourgeois; guerre : Loizillon; finances : Tirard.

23. — Acquittement par le jury du sculpteur **Jacques France**.

Février.

2. — Élection à l'Académie française de MM. **Henri de Bornier** et **Thureau-Dangin**, en remplacement de **Xavier Marmier** et de **C. Rousset**, décédés.

3. — Réception à l'Hôtel-de-Ville, par le Conseil municipal de Paris, des explorateurs **Monteil** et **Binger**.

9. — **Affaire du Panama** : La première Chambre correctionnelle de Paris condamne pour abus de confiance **F. de Lesseps** et **Ch. de Lesseps** à cinq ans de prison et 3,000 francs d'amende; **Fontane** et **Cottu** à deux ans de prison et 3,000 francs d'amende; **Eiffel** à deux ans de prison et 2,000 francs d'amende.

18. — Ouverture, au Pavillon de la Ville de Paris, de l'Exposition culinaire. Cette exposition attire beaucoup de monde.

24. — **Jules Ferry** est élu président du Sénat.

28. — Manifestation des étudiants contre le journal *la Nation*, provoquée par un article paru dans cette feuille.

Mars.

4. — La Chambre vote une loi accordant aux porteurs de Panama l'assistance judiciaire.

6. — Plusieurs coltineurs font le pari de se rendre de Paris à Corbeil à pied en portant sur leurs épaules un sac pesant cent kilogrammes. Le pari est gagné par un nommé **Jean Labas**, âgé de vingt-neuf ans, qui arrive avec une avance de 6 kilomètres sur ses concurrents.

8. — Obsèques de l'académicien **Taine**, l'historien de La Fontaine.

10. — Célébration de la fête de la mi-carême. — Le chanteur mondain **Gibert** se tue en tombant d'une fenêtre du Café Riche, où il regardait passer les chars.

21. — Condamnation par la cour d'assises de la Seine de **Ch. de Lesseps** à un an de prison, qui se confondra avec la peine prononcée par la première Chambre de la cour d'appel; **Baïhaut**, dégradation civique, cinq ans de prison, 750,000 francs d'amende et le remboursement de 375,000 francs à la Compagnie du Panama; **Blondin**, deux ans de prison; MM. Blondin et de Lesseps sont déclarés solidaires de M. Baïhaut pour le remboursement de 375,000 francs. (Procès du Panama. — Affaire de corruption.)

28. — M. **Challemel-Lacour** est élu membre de l'Académie française pour succéder à **Renan**.

30. — Démission du ministère Ribot.

Avril.

4. — Nouveau ministère : présidence du Conseil et intérieur : Charles Dupuy.

13. — Condamnation, par la cour d'assises de la Seine, de **Bricou** à vingt ans de travaux forcés pour participation à l'explosion du restaurant Véry (25 avril 1892). Marie Delange et Francis, impliqués dans la même affaire, sont acquittés.

16. — Elections municipales de Paris. Les élections de ballottage ont lieu le 23.

Mai.

1er. — Manifestations socialistes. Arrestation des députés **Baudin** et **Dumay**.

12. — Arrivée à Paris du général **Dodds**, le vainqueur du Dahomey.

13. — Arrestation, rue du Commerce, d'un individu dont le commerce consiste à couper les nattes des jeunes filles et à les vendre aux coiffeurs.



COSTA DE BEAUREGARD
de l'Académie française
(Né en 1835).



MASSENET
Compositeur de musique
(Né en 1842).



CONSTANS
Homme politique
(Né en 1833).



VANDAL
de l'Académie française
(Né en 1853).



GEORGES OHNET
Littérateur (Né en 1848).



RODIN
Sculpteur (Né en 1840).

16. — Arrestation d'une bande d'anarchistes dangereux à Levallois-Perret.

17. — On signale, dans une maison de la rue Vercingétorix, une véritable invasion de couleuvres.

26. — Condamnation, par la cour d'assises de la Seine, de **Foret** à la peine de mort, pour vol et tentative de meurtre commis à Saint-Ouen dans la nuit du 28 au 29 janvier dernier.

Juin.

8. — M. **F. Brunetière** est élu membre de l'Académie française en remplacement de John Lemoinne.

10. — Une veuve Lucie Routaboult, demeurant rue Maître-Albert, 20, étrangle son fils âgé de dix ans.

14. — Grève presque totale des cochers de fiacre.

20. — Un violent orage s'abat sur Paris et cause de nombreux dégâts.

22. — A la Chambre, M. **Millevoye** accuse plusieurs députés — entre autres M. Clemenceau — de haute trahison. Il donne sa démission, ainsi que M. **Déroulède**. — Affaire de *la Cocarde*. Descente de justice dans les bureaux de ce journal.

Juillet.

3. — Bagarre au Quartier Latin entre étudiants et agents. Un étudiant nommé **Nuger** est tué d'un coup de porte-allumettes qu'un agent lui avait lancé à la tête; nombreux blessés, plusieurs arrestations.

4 et 5. — Troubles provoqués par le meurtre de Nuger. Les étudiants font l'assaut de la préfecture de police et en brisent toutes les vitres. Tout ce qui peut servir de projectile est brisé sur le boulevard du Palais et les rues avoisinantes.

6. — Fermeture de la Bourse du travail.

8. — Continuation des troubles. Plusieurs régiments des environs de Paris sont mandés pour contenir cette véritable émeute.

11. — M. **Lépine** succède comme préfet de police à M. **Lozé**.

14. — Fête nationale. Elle est brillamment célébrée, malgré les troubles des jours précédents.

18. — Un nommé **Gazeaud** commet un vol de 1,500,000 francs au préjudice de la Société générale de crédit industriel et commercial.

24. — Arrivée à Paris, dans la plus grande misère, de cent trente-quatre émigrants juifs, expulsés d'Odessa.

Août.

2. — Collision de deux trains sous le tunnel du Père-Lachaise; soixante blessés.

5. — Condamnation, par la cour d'assises de la Seine, de **Ducret** à un an de prison et 100 francs d'amende et de **Norton** à trois ans de prison et 100 francs, pour faux et usage de faux. (Affaire des papiers anglais.)

13. — Attentat contre M. **Edouard Lockroy**; l'état du blessé ne présente aucune gravité.

20. — Élections législatives.

Septembre.

13. — Panique à l'Opéra. Une conduite de vapeur placée dans les dessous de la scène crève subitement et emplit la salle de fumée; l'émotion passée, la pièce continue.

21. — Un violent cyclone s'abat sur Paris, cause de nombreux dégâts et provoque quelques accidents.

Octobre.

7. — Mise en liberté conditionnelle de **M. Blondin**, condamné à deux ans de prison pour corruption de fonctionnaire, dans l'affaire du **Panama**, comme complice de l'ancien ministre **Baïhaut**.

10. — Condamnation à mort, par la cour d'assises de la Seine, de **Kuntz**, assassin de Mlle Falguier.

15. — Condamnation, par la cour d'assises de la Seine, de *la bande* **Renard** (pillage de l'hôtel Panisse-Paris) à des peines variant de vingt à deux ans de travaux forcés.

17. — Arrivée à Paris de l'amiral russe **Avellan** et de son état-major, venant de Toulon.

18. — Première journée des fêtes célébrées à Paris en l'honneur des marins russes.
22. — Funérailles du maréchal de **Mac-Mahon.**
27. — Obsèques du compositeur **Gounod.**

Novembre.

7. — Condamnation du financier **Mary Raynaud** à dix ans de prison.
13. — **M. Georges Georgevitch**, ministre de Serbie, à Paris est frappé d'un coup de couteau au visage, dans l'établissement Duval, rue des Petits-Champs.
16. — Séance annuelle de l'Académie française.
23. — Terrible incendie rue des Martyrs, nombreuses victimes.
25. — Chute du ministère.

Décembre.

1er. — Composition du nouveau ministère : présidence du Conseil et affaires étrangères : Casimir-Perier; intérieur : Raynal; instruction publique : Spuller; guerre : général Mercier; marine : vice-amiral Lefèvre. — Exécution de **Kuntz**.
9. — **Explosion d'une bombe de dynamite** à la Chambre des députés; quatre-vingts blessés.
11. — Arrestation de l'auteur de l'attentat commis à la Chambre des députés; c'est un nommé **Vaillant** (Auguste).
21. — Condamnation par la cour d'assises du cocher poète **More**, auteur de l'attentat commis contre **M. Lockroy, à six ans** de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour.

Monuments et Fondations.

Fin des travaux d'adduction de l'Avre (mars).
Inauguration des statues de **Théophraste Renaudot** (4 juin) et d'**Arago** (11 juin), de **Chappe** (13 juillet), du monument de **Raffet**, jardin du Louvre (3 novembre).

La vie de la rue.

Le match vélocipédique de 1,000 kilomètres entre Terront et Corre (février).
La course des coltineurs (mars).
Les Dahoméens au Champ-de-Mars (mai).
Fermeture et vente de la Plaza de Toros, de la rue Pergolèse (avril).
Les Pai-Pi-Bri au Jardin d'Acclimatation (avril).
Les visites du candidat académicide **Achille Le Roy** (mai).

Beaux-Arts.

Exposition d'estampes japonaises. — Exposition à l'École des Beaux-Arts, de documents relatifs à l'histoire de la peinture en France du XIe au XIVe siècle. — Inauguration de trois salles au Musée Guimet. — Vente de la collection Spitzer (elle produit six millions et demi; des collectionneurs ont payé jusqu'à douze mille francs une bouteille en verre émaillé et un million 180 tabatières).
Salon. — *Peinture.* — Médaille d'honneur : M. Roybet. Pas de premières médailles. Prix du Salon : M. Orange.
Sculpture. — Médaille d'honneur : M. Charpentier. Premières médailles : MM. Larche, Labatut et Tonnelier.
Architecture. — M. Défrasse.
Gravure. — M. Lamotte.

La vie littéraire.

Ed. Rod : *La Vie privée de Michel Tessier.* — **J.-M. de Hérédia** : *Les Trophées.* — **J. Lemaître** *Les Rois.* — **A. Theuriet** : *La Chanoinesse ; l'Abbé Daniel.* — **Max. Du Camp** : *Le Crépuscule.* — **M. Prévost** : *L'Automne d'une femme.* — **V. Cherbuliez** : *Le Secret du précepteur.* — **A. France** : *La Rôtisserie de la reine Pédauque.* — **P. Loti** : *Matelot ; l'Exilée.* — **J. Richepin** : *L'Aimé.* — **G. Ohnet** : *Les Lendemains de l'amour.* — **G. Larroumet** : *Études de Littérature et d'Art.* — **H. Lavedan** : *Leur Beau Physique ; Un Cœur.* — **Arvède Barine** : *Alfred de Musset.* — **Jean Aicard** : *L'Ibis bleu.* — **E. Zola** : *Le Docteur Pascal.* — **E. Daudet** : *Les Coulisses de la Société parisienne.* — **P. Bourget** : *Le Scrupule.* — **Fr. Coppée** : *Rivales.* — **E. Deschanel** : *Lamartine.* — **L. Paulian** : *Paris qui mendie.* — **Tolstoï** : *Le Salut est en nous.* — **A. Leroy-Beaulieu** : *Israël chez les nations.* — **F. Masson** : *Napoléon et les femmes.* — **Max Nordau** : *Dégénérescence.* — **H. de Régnier** : *Contes à soi-même.*
M. **Ch. Richet**, dans la *Revue scientifique*, tente un essai de simplification de l'orthographe.


ROSE CARON
Cantatrice (Née en 1857).


R. P. OLLIVIER
Prédicateur dominicain.


MARCEL PRÉVOST
Littérateur (Né en 1862).


PAUL DESCHANEL
Homme politique
(Né en 1856).


PAUL GIFFARD
Ingénieur
(Né en 1837).


ROSTAND.
Auteur dramatique
(Né en 1868).

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 14 janvier. *Un Père prodigue*, comédie, de Dumas fils. — 6 mars. *La Paix du ménage*, par Guy de Maupassant. — 6 mars. *Sapho*, par A. Silvestre. — 8 mai. *La Reine Juana*, par Parodi. — 24 mai. *Le Dîner de Pierrot*, par Millanvoye. — 6 juin. *Corneille*, par Fiorentino. — 25 octobre. *L'Amour brode*, par F. de Curel. — 21 novembre. *Antigone*, par P. Meurice et Vacquerie. — 10 décembre. *La Belle Saïnara*, par d'Hervilly. — 21 décembre. *Prologue à Bérénice*, par Noël et Paté.
Opéra. — 24 février. *La Maladetta*, ballet de P. Gailhard, musique de Vidal. — 6 mai. Fragments de l'*Or du Rhin*, de Wagner. — 12 mai. *La Walkyrie*, de Wagner. — 15 septembre. *Déidamie*, d'Ed. Noël, musique de Maréchal. — 27 décembre. *Gwendoline*, par Cat. Mendès, musique de Chabrier.
Odéon. — 8 mars. *Une Page d'amour*, de Ch. Samson, d'après E. Zola. — 21 septembre. *Frédérique*, de Générès. — 7 octobre. *Vercingétorix*, d'Ed. Cottinet.
Opéra-Comique. — 24 mars. *Kassya*, 4 actes, de Meilhac et Gille, musique de Léo Delibes. — 24 mai. *Phryné*, 2 actes, d'Augé de Lassus, musique de Saint-Saëns. — 25 septembre. *Le Dîner de Pierrot*, 1 acte, de Millanvoye, musique de Ch. Hess. — 25 septembre. *Madame Rose*, 1 acte, de Billaud et Barré, musique de Bariès. — 23 novembre. *L'Attaque du moulin*, drame lyrique, d'après la nouvelle de Zola, par L. Gallet, musique de Bruneau.
Vaudeville. — 19 janvier. *L'Invitée*, 3 actes, de F. de Curel. — 22 février. *Flipote*, comédie, 3 actes, de J. Lemaître. — 17 mars. *Les Drames sacrés*, 3 actes, d'A. Silvestre, musique de Gounod. — 11 septembre. *Bas-Bleu*, de Valabrègue. — 6 octobre. *La Provinciale*, 2 actes, d'Alexis et Giacosa. — 27 octobre. *Madame Sans-Gêne*, 4 actes, de V. Sardou et E. Moreau (grand succès). — 21 décembre. *Michel Tessier*, 3 actes, d'Ed. Rod.
Variétés. — 3 février. *Le Premier Mari de France* d'A. Valabrègue (succès). — 26 septembre. *Madame Satan*, de Blum et Toché.
Gymnase. — 11 février. *Les Amants légitimes*, de Janvier et Ballot.
Renaissance (Théâtre-Lyrique). — 30 janvier. *Madame Chrysanthème*, de Hartmann et Alexandre, d'après P. Loti, musique de Messager. — 3 novembre. *Les Rois*, de J. Lemaître.
Ambigu. — 25 novembre. *Gigolette*, de P. Decourcelle et E. Tarbé (succès).
Grands Concerts de l'Eden-Théâtre. — *Marie-Magdeleine*, par Gallet, musique de Massenet.

Les morts de l'année.

Le sculpteur **Moreau-Vauthier** (16 janvier). — Le littérateur **A. Delpit** (30 janvier). — Mme **Jules Grévy** (1er mars). — Le philosophe **Taine** (2 mars). — Le président du Sénat **Jules Ferry** (17 mars). — L'éditeur **Jouaust** (26 mars). — L'éditeur **Mame** (12 avril). — L'académicien **de Mazade** (19 avril). — Le chansonnier **G. Nadaud** (28 avril). — **Le duc d'Uzès** (20 juin). — **Guy de Maupassant** (7 juillet). — Le littérateur **Mario Uchard** (31 juillet. — Le peintre **Glaize** (8 août). — Les docteurs **Charcot** et **Blanche** (16 août). — Mme **Anaïs Ségalas**, femme de lettres (31 août). — Le sculpteur **Franceschi** (1er septembre). — Le peintre **Yvon** (4 septembre). — Le général **de Miribel** (12 septembre). — Le socialiste **Benoît Malon** (13 septembre). — Le compositeur **Sellenick** (26 sept.). — Le peintre **Flameng** (26 septembre). — Le maréchal **de Mac-Mahon** (17 octobre). — Le compositeur **Gounod** (18 octobre). — L'ancien ministre **Tirard** (4 novembre). — **Victor Schœlcher**, ancien membre du gouvernement provisoire de 1848 (27 décembre). — L'économiste **Victor Considérant** (27 décembre).



FUNÉRAILLES DU PRÉSIDENT SADI CARNOT. — LE CATAFALQUE A L'ÉLYSÉE

Dessiné d'après nature par F. Tinayre. — (Bibliothèque Nationale.)

1894



MONUMENT DU SCULPTEUR BARYE

Érigé boulevard Henri-IV et inauguré le 19 juin 1894.

Marqueste, sculpteur, Bernier, architecte.

(D'après une photographie.)

Si 1870 eut le triste privilège d'être appelé l'*Année terrible*, 1894 prendra sans doute un jour dans l'histoire le nom d'*Année maudite*. C'est, en effet, de cette époque, souillée de boue et de sang, que date l'Affaire qui divisa la France en deux camps ennemis et l'aurait conduite à travers quels déchirements! à la déchéance, si elle ne savait se ressaisir toujours.

La folie anarchiste répand le deuil et la terreur dans le pays. Jadis c'était Ravachol, hier Vaillant; aujourd'hui c'est Henry à Terminus; demain ce sera Caserio à Lyon, frappant d'un coup mortel le président Carnot. Et comme si la France n'était pas suffisamment éprouvée, voici qu'elle apprend le crime et la condamnation d'un de ses enfants : un officier accusé d'avoir livré à des gouvernements étrangers les secrets de la défense nationale.

Le désordre règne plus encore dans les esprits que dans la rue et la répercussion s'en fait sentir jusque dans les délibérations du Parlement. Les mesures prises contre les fauteurs de désordres n'ont pas cessé d'exas-

pérer l'extrême-gauche et les collectivistes continuent à accuser le ministère de confondre sciemment les socialistes avec les anarchistes pour faire des perquisitions sans contrôle.

Cependant, M. Casimir-Perier, président du Conseil et ministre des affaires étrangères, obtient de la majorité un vote de confiance, quand il affirme la revendication des droits de la France sur Madagascar, et qu'à propos de la revision constitutionnelle, qu'il repousse de concert avec M. Deschanel, il proteste de la politique de conciliation en accueillant les *ralliés* suspects à l'extrême-gauche. C'est dans le même esprit, l'*esprit nouveau*, — un mot qui fera fortune, — que M. Spuller, ministre de l'instruction publique et des cultes, condamne l'intolérance outrée de certains maires contre le clergé. Mais l'opposition ayant fait adopter, malgré la résistance du cabinet, un ordre du jour qui assure aux employés et ouvriers de l'État le bénéfice des syndicats professionnels de l'industrie privée, le ministère donne sa démission. M. Dupuy est président du Conseil dans le nouveau cabinet. Il a pour collègues MM. Poincaré aux finances, Leygues à l'instruction publique, Hanotaux aux affaires étrangères, Félix Faure à la marine, le général Mercier à la guerre et M. Delcassé aux colonies, — direction devenue un ministère. Les interpellations pleuvent comme de plus belle sur un gouvernement qui semble continuer les errements de ses prédécesseurs. A ce moment M. Carnot meurt assassiné; et le Congrès de Versailles appelle à la première magistrature de la République M. Casimir-Perier.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

(Musée de la Monnaie.)

La lutte reprend, plus âpre et plus vive, entre le ministère et l'extrême gauche dirigée par M. Jaurès. Celui-ci soutient, après l'avoir critiquée, une proposition d'impôt sur le revenu, émanant de M. Cavaignac, proposition que la Chambre repousse, comme contraire à la pacification sociale, mais seulement à une majorité de 21 voix. En outre, la loi contre la répression des menées anarchistes est votée à la Chambre et au Sénat; et, après un magistral discours de M. Deschanel à l'adresse des collectivistes, un ordre du jour de la Chambre invite le gouvernement à leur opposer une politique de « réformes sociales résolument progressistes ».

Toutefois, la mort prématurée de M. Burdeau offre à l'extrême-gauche, dont l'obstruction est restée impuissante, l'occasion d'une modeste revanche : M. Brisson est nommé président de la Chambre des députés.

En dépit des agitations inquiétantes du monde politique qu'entretiennent encore les morts successives du comte de Paris, de l'empereur Alexandre III et de M. de Lesseps, la vie parisienne mène l'éternelle fête de la dissipation et du plaisir. Dans ses assemblées mondaines, dont le luxe à outrance est la seule morale, elle n'a de trésors d'indulgence que pour la corruption parlementaire et ne voit dans les noms sinistres d'Arton, de Cornélius Herz et de Reinach que prétexte à aimables plaisanteries. En matière d'art dramatique, il lui faut, pour réveiller son appétit blasé, le piment de pièces extravagantes ou perverses. C'est à peine si le *Falstaff* et l'*Othello* de Verdi, la *Thaïs* de Massenet, la fine comédie

des *Romanesques* au Théâtre-Français, fixent un instant l'attention publique. Les pantalonnades de *l'Hôtel du Libre-Échange* et l'imbroglio de *la Marraine de Charley*, les marionnettes du *Chat noir*, les exhibitions soi-disant artistiques de cercles largement ouverts, le répertoire des *music-halls* et l'ouverture des concerts « à l'abri des bombes », ont seuls les faveurs de la foule. Peut-être y a-t-il dans ces manifestations d'un autre « esprit nouveau » le germe d'une rénovation dramatique. Mais encore faudrait-il qu'il ne fût pas refoulé par la mauvaise foi ou par la rudesse des écrivains qui tiennent le sceptre de la critique. Ce sceptre, hélas ! est plutôt une férule. Si le « théâtre à côté » en reçoit de visibles marques, la jeune école littéraire, dont la fièvre de production ne dissimule pas toujours l'impuissance et la stérilité, n'est guère mieux traitée. Cependant des romanciers déjà connus, MM. Abel Hermant et Paul Bourget, voient accueillir honorablement *la Carrière* et *Cosmopolis*. La mort a sévi sur l'Académie française : le combatif Maxime du Camp et l'impassible parnassien Leconte de Lisle disparaissent, mais MM. Albert Sorel, Paul Bourget, Henri Houssaye prennent place parmi les sympathiques immortels.

L'ouverture successive des deux Salons consacre une fois de plus la scission qui sépare irrémédiablement nos artistes français. Aux Champs-Élysées, les maîtres préférés sont toujours Benjamin Constant, Rochegrosse, Detaille (*les Victimes du Devoir*); Cormerre (le plafond du *Rhône et de la Saône*); Le Blant (*les Réfractaires*); Chartran, Bonnat, J.-P. Laurens (*le Pape et l'Empereur*); Moreau de Tours (*Évocation*).

Au Champ-de-Mars, la foule se presse autour des toiles de Carolus Duran, Duez, Roll, Gervex ; on admire les peintures décoratives pour l'Hôtel-de-Ville signées par Puvis de Chavannes; on discute, sinon le mérite du moins l'idée du tableau symbolique, *le Chemin de la Croix*.

L'art a vu s'éclaircir aussi les rangs de sa nombreuse famille : le peintre octogénaire J. Gigoux et le grand sculpteur animalier Auguste Cain sont morts. En même temps un monument élevé, à la pointe de l'île Saint-Louis, en l'honneur de Barye, éternise la gloire de l'illustre maître.

La science reçoit également un hommage digne d'elle par l'inauguration du monument de Claude Bernard, œuvre imposante de Guillaume, membre de l'Institut.

On ne saurait trop célébrer les conquêtes et les bienfaits de la science, à l'heure où les hommes recherchent et accumulent tous les moyens de s'entre-détruire. Voici, par exemple, une découverte, la vaccine de la diphtérie, saluée avec enthousiasme par la reconnaissance des mères et qui entravera une fois de plus la mort dans son œuvre de destruction.

Jadis, la mode affirmait par une de ses créations cette gratitude de l'humanité pour ses bienfaiteurs. Le dix-huitième siècle connut la coiffure à.. *l'inoculation*. Sans doute



CASIMIR-PERIER
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
Médaille gravée par CHAPLAIN.
(Musée du Luxembourg.)



AUGUSTE BURDEAU, PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Né à Lyon en 1851, mort à Paris en 1894.

D'après une photographie. — (Musée du Luxembourg.)

cette démonstration était quelque peu bizarre; mais elle était touchante dans son étrangeté. Aujourd'hui, la mode ne manifeste plus qu'aux premières, aux vernissages, au concours hippique, aux courses; elle ne reconnaît pour ses théâtres de plein air que Monte-Carlo, les villes d'eaux et les stations balnéaires, les champs de sport, les pays de chasse et les *rally papers*. En 1894, ces diverses enceintes sont peuplées tantôt de chapeaux auréoles, de camails Louis XV et de pèlerines Lancret; tantôt de toilettes 1830. Mais, dans les fêtes de l'été et de l'automne, ce sont encore les costumes cyclistes qui sont le plus fréquemment portés. La bicyclette est plus que jamais en vogue. Les fanatiques organisent des courses d'artistes et des courses de dames. Un inventeur a imaginé le vélocipède nautique. La plus noble conquête que le dix-neuvième siècle aura jamais faite sera donc celle du cheval de fer.

A l'envisager dans son ensemble, l'année 1894, avec sa multiplicité d'incidents de toute nature, mais plutôt violents et tragiques, est une des plus mouvementées de cette dernière décade. De janvier à décembre, les esprits sont en proie à une inquiétude augmentée chaque semaine par de nouvelles alarmes. La prospérité générale de Paris s'en ressent singulièrement. Affolés par les explosions, les étrangers bouclent leurs malles et prennent la fuite

Sous des cieux plus cléments, cherchant des jours plus [calmes.

Les commerçants voyant diminuer, la clientèle et déserter leurs boutiques quand on ne tente pas de les faire sauter, ne songent plus qu'à se claquemurer ou à émigrer en province. Les séances de la Chambre où le député en blouse pousse le cri de « Vive la Commune! » et où M. Clovis Hugues secoue, l'œil en feu, sa redoutable crinière pour faire peur au gouvernement, ajoutent encore à l'émotion publique. Le vent de révolte qui gronde n'est pas abattu par la pluie de condamnations qui tombe sur les journaux et les livres. Comme toujours, cela passera. En attendant, Paris apprend à connaître, au milieu de cette tourmente, des hommes nouveaux : l'avocat Labori, les orateurs populaires Jean Jaurès, Jean Grave, Sébastien Faure.

Paul D'ESTRÉE.



OBSÈQUES D'AUGUSTE BURDEAU. — LE CATAFALQUE AU PALAIS-BOURBON

D'après un dessin de GÉRARDIN. — (Bibliothèque Nationale.)



LE VIEUX PARIS. — LA FONTAINE ET LE MARCHÉ DES INNOCENTS

D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Incendie des décors de l'Opéra.

(6 janvier.)

Hier soir, à huit heures et demie, une lueur éclatante s'est répandue tout à coup sur le faubourg Montmartre, les grands boulevards et les rues avoisinantes. Tout le quartier paraissait en feu et Paris a tressailli pendant une heure comme aux soirs sinistres des incendies de l'Opéra, rue Le Peletier, et de l'Opéra-Comique, place Favart. Cette fois, c'était le magasin de décors de l'Opéra qui brûlait. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que ce magasin n'a aucun rapport avec l'édifice de l'Opéra construit pas M. Garnier. Il était situé, et cela depuis des années, en dépit des plus ardentes polémiques, en pleine rue Richer, au n° 6, à cent pas des Folies-Bergère. Invraisemblable monument d'imprudence et de perpétuelle inquiétude pour le quartier.



LE MARÉCHAL NEY

Statue érigée place de l'Observatoire. — Rude, sculpteur.

(D'après une photographie.)

L'immeuble incendié, et dont il ne reste plus de vestiges, était une sorte de grand hangar rectangulaire, de hauteur suffisante pour les décors les plus élevés.

Tous les décors des ouvrages de l'Opéra s'y trouvaient emmagasinés; il ne reste que ceux qui étaient rangés à l'Opéra même, c'est-à-dire ceux des six ouvrages en cours de représentation : *Gwendoline, les Huguenots, Faust, la Walkyrie, la Maladetta* et *Déidamie*.

Le feu a éclaté derrière le poste-vigie qui se trouve à l'entrée du magasin de décors. Il s'est développé avec une telle rapidité qu'en peu de minutes les flammes s'élevèrent à une hauteur effrayante; elles étaient visibles de tous les points de Paris.

De tous côtés la foule accourt, envahissant les rues par masses serrées. Les gardiens de la paix



L'EXPLOSION DU CAFÉ TERMINUS
D'après un dessin. — (Bibliothèque Nationale.)

ont une peine inouïe à la maintenir et il y a un moment de confusion indescriptible.

Pendant ce temps, l'incendie gagne en intensité; des tourbillons de fumée s'élancent dans les airs et des myriades d'étincelles et de flammèches tombent jusque sur les maisons du faubourg Poissonnière.

Les pompiers du poste même du dépôt attaquent le feu avec énergie et de toutes parts arrivent des gardiens de la paix et la deuxième compagnie du bataillon d'infanterie de marine de la caserne de la Nouvelle-France.

M. Mouquin, commissaire de police, dirige le service d'ordre.

A neuf heures, tous les décors sont en flammes, et dans ce brasier ardent, au milieu de cette fumée asphyxiante, les intrépides pompiers combattent sans lâcher pied le fléau. On entend des crépitements, des détonations, des poutres tombent, des murs s'écroulent et les clameurs de la foule viennent encore ajouter à l'horreur du spectacle. Tout à coup, deux pompiers s'élancent du foyer et crient d'une voix forte : « On demande un médecin! Vite un docteur! » Aussitôt, chacun fait silence et l'on fait place au médecin-major des pompiers.

Le sapeur-pompier Goblet, clairon du poste de la rue Blanche, avait eu le crâne fracassé par une poutre; l'agent Salèze l'a tiré des décombres. Une voiture d'ambulance a transporté le malheureux Goblet à l'hôpital Saint-Martin.

Il est environ dix heures, le feu semble diminuer d'intensité, lorsqu'on entend les pompiers crier : « Des falots! des falots! quatre camarades sont tombés dans le foyer! »

Chacun s'élance et on parvient non sans peine à tirer un à un les braves pompiers, à moitié asphyxiés, de dessous les planches fumantes. Le sapeur Delavenne est le seul, parmi les quatre, qui ait été sérieusement blessé.

A dix heures et demie, on entend des cris épouvantables partant de la cité Trévise. Le lieutenant Tiriat, de la caserne de Château-Landon, tombe du quatrième étage de la maison attenant aux bâtiments incendiés. On le transporte avec mille précautions à l'hôpital militaire Saint-Martin.

On craint qu'il n'ait les reins brisés. L'officier souffrait abominablement. On a entendu le malheureux dire au sergent qui l'a relevé : « Ah! fourrier, achevez-moi, je souffre trop. »

Les causes de ce sinistre ne sont pas absolument connues. On croit cependant qu'un poêle de l'atelier de travail n'aurait pas été complètement éteint et qu'ainsi le feu aurait été communiqué aux toiles. Mais ce sont de simples conjectures.

On a retrouvé dans l'amas de décombres de l'arrière-cour de la maison n° 10 de la rue Richer — un des immeubles qui ont le plus souffert — le casque du clairon Goblet, le malheureux pompier blessé par la chute de poutres enflammées.

L'intérieur du casque en cuivre est plein de sang, la coiffe arrachée; les parois sont aplaties et la visière enlevée.

Exécution de Vaillant.

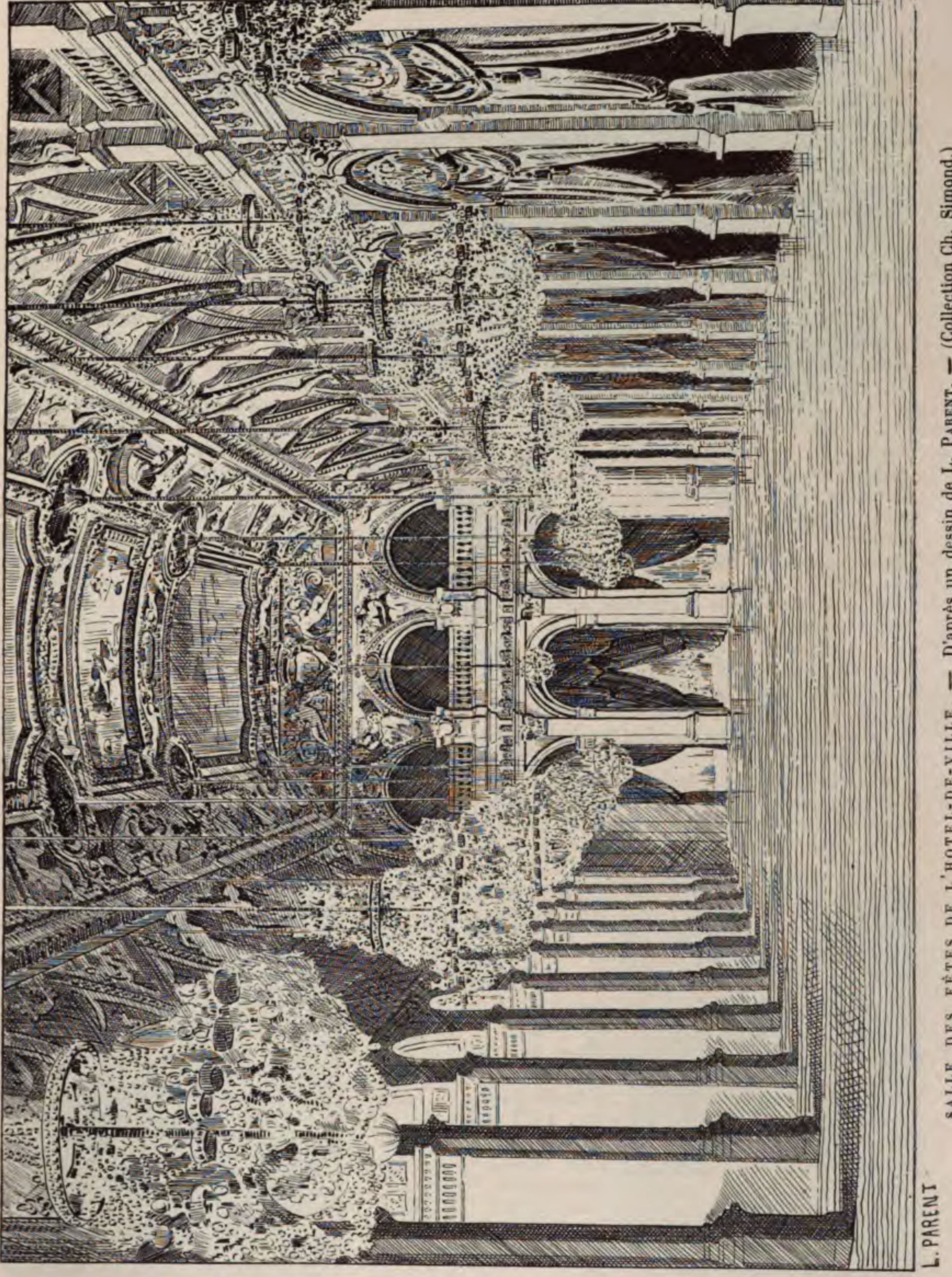
(7 février.)

Vaillant dormait profondément quand le directeur de la Roquette a pénétré dans sa prison.

— Ayez du courage, lui a dit le directeur.



FAÇADE DU RESTAURANT FOYOT APRÈS L'EXPLOSION
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)



SALLE DES FÊTES DE L'HOTEL-DE-VILLE. — D'après un dessin de L. PARENT. — (Collection Ch. Simond.)

— Ne craignez rien, j'en aurai, a répondu Vaillant, qui s'est levé et s'est habillé seul. A ce moment on lui a demandé s'il voulait voir l'aumônier; Vaillant s'y est refusé énergiquement.

L'anarchiste a été conduit au greffe, où le bourreau a procédé à sa toilette. On lui a lié les mains et entravé les jambes. Le condamné a fait preuve d'une très grande fermeté et on n'a pas remarqué la pâleur que tous les condamnés portent sur le visage à ce moment. Il a refusé de

boire un verre de rhum qu'on lui offrait.

— Je n'ai pas besoin de cela pour avoir du courage, a répondu Vaillant.

A sept heures douze minutes, la grande porte de la Roquette s'ouvre à deux battants.

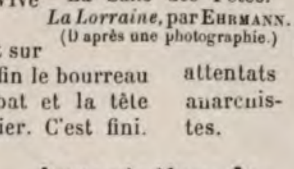
Le condamné apparaît, ayant un aide du bourreau à chacun de ses côtés. M. Deibler marche derrière. Le condamné ne regarde pas le couteau de la guillotine. Ce qui l'intéresse, ce sont ces gens qui sont là, tête nue, et qui le regardent.

Vaillant marche d'un pas assuré vers l'échafaud.

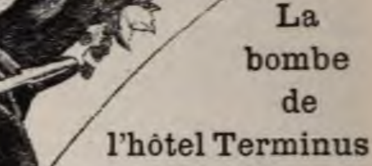
Arrivé à un mètre de la machine, au moment où un aide lui enlève le veston qui lui couvre les épaules, Vaillant s'arrête. Il relève la tête et, regardant la foule à gauche, il prononce ces paroles d'une voix forte :

— A mort la société bourgeoise! Vive l'anarchie!

Les aides le prennent, le jettent sur la bascule, un moment se passe. Enfin le bourreau touche le déclic, le couteau s'abat et la tête du condamné roule dans le panier. C'est fini.



L'HOTEL-DE-VILLE
La Salle des Fêtes.
La Lorraine, par EHRMANN.
(D'après une photographie.)



La bombe de l'hôtel Terminus

Le 12 février, vers neuf heures du soir, un jeune homme d'une vingtaine d'années entra au café Terminus. Il y avait foule. C'était l'heure du concert. Tout à coup le nouveau venu lance une bombe dans la direction de l'orchestre et prend la fuite. Une vingtaine de personnes furent blessées par l'explosion du projectile. Poursuivi, arrêté après une vive résistance par l'agent de police Poisson et le garçon de café Tissier, le coupable déclara d'abord se nommer Léon Breton. On ne tarda pas à découvrir que son vrai nom était Emile Henry, né en 1872, et fils de Fortuné Henry, membre de la Commune.

Emile Henry est bachelier ès sciences. Il a été admissible à l'Ecole polytechnique. Les journaux ont cité des vers de lui. Il s'est vanté d'être l'auteur d'autres attentats anarchistes.



JEANNE D'ARC
Statue érigée place Saint-Augustin.
Paul DUBOIS, sculpteur, FORMIGÉ, architecte.
(D'après une photographie.)

Arrestation de M. de Talleyrand-Périgord.

(21 avril.)

Le comte Hélie de Talleyrand-Périgord, fils du prince et de la princesse de Sagan, petit-fils du duc de Valençay, a été arrêté hier sur un mandat de M. Dopfer, juge d'instruction, sous l'inculpation de faux et usage de faux. C'est M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires, à qui le mandat d'amener avait été remis il y a quelques jours par le juge d'instruction. Le magistrat avait appris que le comte de Talleyrand-Périgord demeurait depuis sept ans avec une



JEANNE D'ARC
Statue érigée place des Pyramides.
FRÉMIET, sculpteur, FORMIGÉ, architecte
(D'après une photographie.)

BERRY

demoiselle Mercier, 55, rue Condorcet. Mais depuis le 15 de ce mois, le comte et sa compagne étaient partis sans laisser leur nouvelle adresse.

Hier matin, après avoir retrouvé le domicile du comte, M. Clément, accompagné de son secrétaire et des inspecteurs de son commissariat, se présentait et faisait connaître à M. de Talleyrand-Périgord le motif de sa visite matinale.

— C'est bien, je vous suis, répondit tranquillement le comte, qui monta en voiture avec le magistrat.

M. de Talleyrand-Périgord fut conduit dans le bureau de M. Clément, où il déjeuna. Le commissaire avait un autre mandat à remplir, une autre arrestation à opérer, celle du complice présumé du comte, M. Wastine. Celui-ci, né en Russie, de parents français, a été également arrêté par M. Clément, et amené au Palais de Justice, dans le cabinet de M. Dopfer, juge d'instruction.

L'interrogatoire du comte de Talleyrand-Périgord et de M. Wastine a duré jusqu'à cinq heures de l'après-midi.

Le juge leur a fait connaître l'inculpation qui pesait sur eux; ils sont accusés d'avoir commis 800,000 francs de faux au préjudice de M. Max Lebaudy.

Les explications fournies par eux n'ayant pas paru suffisantes, le mandat d'amener a été transformé en mandat de dépôt. En conséquence, MM. de Talleyrand-Périgord et Wastine ont été écroués à la Conciergerie.

L'HOTEL-DE-VILLE
La Salle des Fêtes.
Le Berry, par EHRMANN.
(D'après une photographie.)

L'affaire Turpin.

L'INVENTEUR Turpin a découvert ou prétend avoir découvert un nouvel engin de guerre plus terrible encore que la mélinite et capable de rendre, dit-on, invincible, la victoire de l'armée qui en serait pourvue. Rebuté par le ministère de la guerre, qui n'a pas voulu entrer en rapports avec lui, il avait la pensée de vendre son secret à une puissance étrangère, à l'Allemagne sans doute, c'est du moins ce que l'on assure. De là, séance orageuse à la Chambre. M. Le Hérissé a vivement interpellé le général Mercier. Celui-ci a répliqué que son « flair d'artilleur » ne lui permet pas de croire à la réalité de la nouvelle invention, et qu'il n'a pas cru de sa dignité et de celle de l'armée, dont il est le chef, de « rentrer en relation avec cet homme peu estimable. » A quoi M. Alphonse Humbert répond que l'intérêt du pays prime tout et qu'il ne s'agit pas de savoir si M. Turpin est estimable ou non, mais s'il a ou non trouvé un engin redoutable. Finalement, on a promis de mieux accueillir à l'avenir les inventeurs et M. Turpin a écrit qu'il



DANTON
Statue érigée boulevard Saint-Germain.
A. PARIS, sculpteur.
(D'après une photographie.)



LOUIS BLANC
Statue érigée place Monge.
DELHOMME, sculpteur.
(D'après une photographie.)

a renoncé à vendre sa découverte à l'étranger.

Les Funérailles de Carnot.

(1er juillet.)

Dès sept heures du matin, toutes les rues avoisinant l'Élysée sont pleines de monde. C'est un va-et-vient incessant de gens qui se rendent au palais, de curieux qui sont en quête de places pour voir la cérémonie. L'entrée des invités commence faubourg Saint-Honoré. On pénètre par la porte bâtarde de gauche et on se dirige droit sur le catafalque; les uns saluent les autres jettent l'eau bénite.

Ici l'émotion est profonde et le recueillement témoigne de l'affliction de tout Paris. C'est que l'homme tombé sous le couteau d'un assassin était un homme de bien, un citoyen irréprochable. Héritier d'un nom illustre, Sadi Carnot avait rempli ses fonctions de président de la République avec une correction qui restera inoubliable. Laborieux, consciencieux, d'un abord affable, sachant allier la bonté avec une parfaite dignité d'attitude et une fermeté exempte de rudesse quand cela était nécessaire, il avait conquis l'affection des Parisiens et l'estime de tous les partis. Arrivé au pouvoir dans des circonstances très difficiles, il avait été l'homme de la loi, le serviteur infatigable du pays, auquel il avait sacrifié sa santé, se prodiguant, voyageant sans cesse, travaillant avec un zèle qui ne s'est jamais démenti à maintenir l'unité entre tous les Français et la paix extérieure.

L'HOTEL-DE-VILLE
La Salle des Fêtes.
La Bourgogne
Par Ehrmann.
(D'après une photographie.)

Le service d'honneur du catafalque est fait par une double rangée de garde républicaine à pied encadrant un fantassin, un cuirassier, un brigadier de la garde à pied, un brigadier de la garde à cheval, un sous-officier d'infanterie, un sous-officier du train. Devant sont placés un officier du train, un officier d'infanterie, ayant à leurs côtés un saint-cyrien et un polytechnicien.

Toutes les cinq minutes, ce service d'honneur est relevé; les officiers montants, comme les officiers descendants, saluent de l'épée le cercueil du regretté Président.

De chaque côté du catafalque sont rangées les couronnes qui tout à l'heure seront portées à bras : ce sont celles envoyées par les empereurs, reines, rois et présidents de républiques.

De huit à neuf heures, c'est un défilé incessant d'autorités militaires et civiles. Impossible de citer toutes les personnes qui entrent, car il y a des instants où c'est une véritable foule qui s'engouffre dans les salons de l'aile gauche : c'est un fouillis continuel de plumes, de panaches, de broderies, dans lequel viennent jeter leur note criarde les toges jaunes, amarante, rouges des professeurs des facultés, la robe violette particulièrement remarquée du



BÉRANGER
Statue érigée square du Temple.
Doublemard, sculpteur, M. Yvon, architecte.
(D'après une photographie.)



BERLIOZ.
Statue érigée square Vintimille.
Albert Lenoir, sculpteur.
(D'après une photographie.)



vice-recteur, les robes rouges et l'hermine des magistrats.

Les salons de l'aile gauche sont réservés aux membres du corps diplomatique, aux envoyés spéciaux des puissances, aux attachés militaires. Les uniformes sont très remarqués, surtout ceux des Russes et des Allemands, comme toujours.

Le dernier ambassadeur qui arrive, c'est le nonce du pape, Mgr Ferrata, en grand costume de cérémonie. C'est lui qui va prendre la tête de cette représentation du monde entier.

Il est dix heures dix minutes. De l'intérieur de la cour de l'Élysée on entend des commandements de troupes et un certain brouhaha. Des trompettes de cavalerie dans le lointain sonnent la marche. C'est le Président de la République qui arrive.

La grande grille s'ouvre. Le landau présidentiel décrit une courbe, puis s'arrête. M. Casimir-Perier descend, accompagné du général Borius; il est en habit noir avec cravate blanche, sans gants; il porte sur son habit le grand cordon de la Légion d'honneur, avec la plaque.



L'HOTEL-DE-VILLE
La Salle des Fêtes.
La Champagne
Par Ehrmann.
(D'après une photographie.)

M. Dupuy, président du Conseil, s'avance au-devant du Président de la République. Après un court échange de paroles, M. Casimir-Perier s'avance vers le cercueil de son prédécesseur.

Il s'arrête longuement et salue profondément, puis d'un mouvement attristé qui, aussi bien que sa pâleur, trahit son émotion, il se retourne et passe derrière le catafalque dans le salon réservé, où il est reçu par la famille Carnot.

Le vicaire de service de la paroisse de la Madeleine s'avance vers le catafalque à dix heures et quart; il est assisté de deux de ses collègues et précédé du suisse et des enfants de chœur réglementaires.

Il prononce les prières de la levée du corps et les porteurs se mettent en devoir de transporter sur le char le cercueil de celui qui fut le chef de la République française.



J.-J. ROUSSEAU
Statue érigée place du Panthéon.
Berthet, sculpteur.
(D'après une photographie.)

Dans la foule l'émotion redouble. Tous ceux qui sont là ressentent un serrement de cœur. Bien des yeux se noient de larmes.

Les regards se fixent sur ce cercueil. Tous les fronts sont découverts, tous les visages empreints de tristesse.

A ce moment solennel, où le silence est absolu, le spectacle offre quelque chose de grand qu'on ne peut définir. Il semble que toute cette assistance, si nombreuse, si diverse par la condition respective de chacun de ceux qui la composent, n'ait qu'une seule âme profondément navrée.

Lorsque le poêle funèbre a recouvert le cercueil, le cortège se forme derrière le char.

Quelques-uns commentent la vie des trois Carnot, qui furent, avec le même patriotisme, les plus dévoués parmi les fils de la France.



VOLTAIRE
Statue érigée square Monge.
Reproduction de la statue de Houdon.
(D'après une photographie.)

Les tambours roulent, le premier coup de canon, tiré sur la berge de la Seine, en face des Invalides, rompt de son fracas le religieux silence. Le général Saussier, commandant les troupes, se place à la grille. Il salue de l'épée celui qui fut son ami, d'un geste noble, mais si triste, qu'il émeut tout le monde.

Après un escadron à cheval de la garde républicaine, une brigade d'infanterie et un premier détachement de l'École polytechnique, huit chars funèbres à quatre chevaux, chargés de couronnes, se mettent en route. Puis vient le général Saussier, suivi de son état-major.

Le premier régiment du génie forme la haie. Le char est entouré d'une double haie de polytechniciens, l'épée nue, qui rendent ainsi à leur illustre *ancien* les honneurs auxquels son rang et ses vertus lui donnent droit. Cinq capitaines portent ensuite les coussins sur lesquels reposent les décorations du défunt; le premier de ces coussins porte le grand cordon de la Légion d'honneur. Lui seul est au grand jour, les autres décorations sont revêtues d'un crêpe.

L'HOTEL-DE-VILLE
La Salle des Fêtes.
La Bretagne
Par EHRMANN.
(D'après une photographie.)

Tout le long du parcours, la troupe forme la haie. Après le génie, l'infanterie alterne avec la cavalerie. Sur la place de la Concorde, c'est l'artillerie qui rend les honneurs.

Sur les toits des maisons, sur les balcons, sur les corniches du premier et du second étage, de véritables grappes humaines sont suspendues, pendant que derrière les croupes des chevaux ou les sacs des fantassins s'écrasent des masses de curieux. Et toute cette foule est calme et recueillie!

Sur la place de la Concorde, des échelles sont dressées de tous côtés; des camions supportent des pelotons de curieux, des tapissières ont leurs toitures recouvertes d'hommes et de femmes.

A midi précis, le char funèbre arrive devant l'Hôtel-de-Ville.

La place est encadrée par le 28[e] dragons et les troupes des 4[e] et 131[e] de ligne.

Au moment où le char s'arrête devant l'Hôtel-de-Ville, un incident se produit : l'un des chevaux attelés à l'un des chars qui portent les couronnes, effrayé par le bruit des musiques, s'emporte. On dételle l'animal et on l'emmène.

Au même moment, plusieurs personnes, hommes et femmes, frappées d'insolation, sont emportées sur des civières et conduites à l'Hôtel-de-Ville, où un poste d'ambulanciers est établi.

Après quelques minutes d'arrêt, le cortège se remet en marche pour Notre-Dame.

. . . .

De Notre-Dame au Panthéon, le cortège reprend sa marche lente, dans le même ordre qu'il a observé jusque-là. La sortie de la cathédrale n'a pu s'effectuer qu'en une demi-heure.

Tout le long du boulevard Saint-Michel, la foule compacte, retenue par un cordon de sapeurs-pompiers, garde la plus respectueuse attitude sur le passage du corps du président Sadi Carnot.

En arrivant à la rue Soufflot, le cortège trouve les abords du Panthéon absolument dégagés, la foule ayant été refoulée dans les rues adjacentes. La décoration intérieure du monument est très impressionnante par sa simplicité.

Seul, sous la coupole, se dresse un catafalque de six mètres de haut, sous lequel est porté le cercueil. Des brûle-parfums, des candélabres et des lampadaires entourent le sarcophage, que surmonte un dais de drap noir,



LION DE BELFORT
Monument érigé place Denfert-Rochereau. — Réduction du monument sculpté par BARTHOLDI. — (D'après une photographie.)

étoilé d'argent. Le reste du monument est sans tentures, et le public d'élite qui s'y presse reste debout. Devant le cercueil, du côté droit, se trouve une petite tribune tendue de noir, où les orateurs prononceront leurs discours.

A la fin des discours, les assistants forment la haie et le cercueil est porté sous le porche du Panthéon.

Alors commence le défilé des troupes devant le cercueil ; les trompettes sont voilées de crêpe et les sons étouffés des musiques militaires font une impression profonde. Sur le trottoir, le général de Galiffet, seul et très en vue, assiste au défilé des troupes. Ce défilé ne dure pas moins d'une heure et demie, sous un soleil de plomb. Après quoi paraissent les délégations des départements et de l'étranger avec leurs couronnes. Le cercueil de Carnot sera descendu dans la crypte où se trouvent ceux de Victor Hugo et de Jean-Jacques Rousseau.



L'HOTEL-DE-VILLE
La Salle des Fêtes.
L'Auvergne
Par EHRMANN.
(D'après une photographie)

Un vol de 250,000 francs

Un vol important, entouré encore du plus profond mystère, a été découvert hier matin, 29 juillet, à la gare Saint-Lazare.

La veille au soir était arrivé du Havre un train portant un chargement important d'or. Dans un fourgon spécial, soigneusement cadenassé et scellé, se trouvaient quarante fûts venant d'Amérique contenant chacun 250,000 francs en dollars.

Hier matin, les employés de la gare de l'Ouest ouvrirent le fourgon et, avant de prendre possession du chargement, en vérifièrent le contenu. Ils constatèrent qu'il manquait un baril d'or. Il n'y en avait que trente-neuf au lieu de quarante que portait la feuille d'expédition.

On prévint le commissaire spécial de la gare et les employés supérieurs. Des constatations furent faites qui n'ont pas abouti. Le wagon était intact, les cadenas étaient tous fermés, les scellés intacts.

Il faut donc que le vol ait eut lieu pendant le trajet du Havre à Paris et que le malfaiteur, qui avait du temps devant lui, ait remis les scellés. Le tonneau contenant les 250,000 francs a pu être jeté sur la voie pendant la marche du train.

Une autre hypothèse, — car rien de certain n'a encore été découvert, — c'est que le vol a pu être commis au moment du chargement des fûts au Havre.

Le service de la sûreté a été avisé et des recherches ont été faites de divers côtés. A Paris, des agents se sont rendus chez des marchands d'or afin de savoir s'ils avaient fait des achats de monnaie américaine.

Jusqu'à présent les recherches sont restées sans résultat.



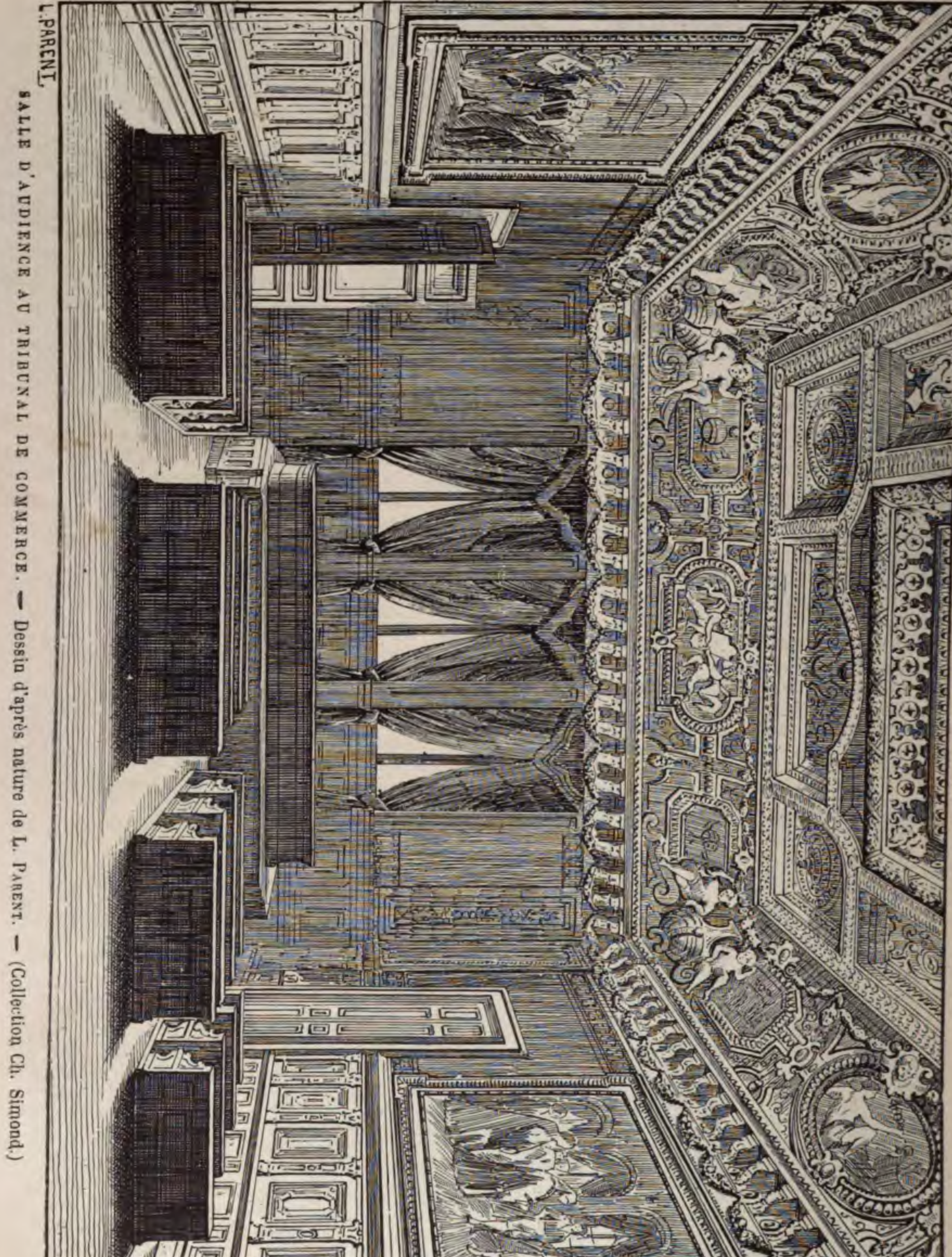
LA FONTAINE
Monument érigé au Ranelagh. — DUMILATRE, sculpteur
F. JOURDAIN, architecte. — (D'après une photographie.)

Condamnation du capitaine Dreyfus.

(22 décembre.)

Pendant la journée, peu de monde aux abords de l'hôtel où siège le 1er conseil de guerre. Mais vers quatre heures et demie, une foule se forme qui va s'augmentant sans cesse, et à cinq heures la circulation est totalement interrompue à cet endroit de la rue du Cherche-Midi.

C'est alors que M. Gaillot, chef de la police municipale, secondé par M. Debeury, commissaire divisionnaire, et deux officiers de paix, fait dégager la place, et la foule est maintenue par un cordon d'agents d'un côté à hauteur de la rue d'Assas, de l'autre à l'entrée de la rue Dupin.



SALLE D'AUDIENCE AU TRIBUNAL DE COMMERCE. — Dessin d'après nature de L. Parent. — (Collection Ch. Simond.)

A six heures, un peloton de gardes municipaux vient se placer rue du Regard. Bientôt, M. Lépine,



DÉCOR DE *Thaïs* (2e acte, 1er tableau).
D'après la maquette originale de JAMBON. — (Bibliothèque de l'Opéra.)



VICTOR MAUREL, de l'Académie de musique, dans le rôle de *Hamlet*.
Dessin de WILSON. — (Collection de *l'Art*.)

préfet de police, arrive, et après avoir examiné le service d'ordre établi, remonte en voiture.

Beaucoup de monde aux fenêtres ainsi que chez tous les débitants. A six heures et demie on laisse une centaine de personnes pénétrer dans la salle d'audience, et celles qui se précipitaient à leur suite sont vivement refoulées.

Il est cinq heures lorsque, après de vives répliques du ministère public et de la défense, les membres du Conseil entrent dans la salle de leurs délibérations. Les rédacteurs judiciaires massés sur le trottoir de la rue du Cherche-Midi attendent à la porte du Conseil de guerre qu'on veuille bien les laisser entrer.

Enfin, vers six heures, lorsqu'ils ont été suffisamment rafraîchis par la pluie qui tombe à torrents, des ordres sont donnés pour que les portes de la salle d'audience leur soient ouvertes. Une heure se passe dans l'attente.

Les places restées libres ont été vivement occupées par des témoins et par le personnel du Conseil de guerre et de la prison militaire.

Le capitaine Dreyfus, dès la suspension d'audience, a été, toujours accompagné du lieutenant de la garde républicaine chargé de veiller sur sa personne, conduit dans le petit local où d'ordinaire les accusés attendent le moment d'entendre la lecture du jugement qui les concerne. Au bout de vingt à trente minutes, il a été amené à l'infirmerie.

Sept heures sonnent. Une voix commande :



Dolma-Baghtché, GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS EN 1894
Monté par DODGE.
(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

— Portez armes! Présentez armes!

Les gardes républicains de service présentent les armes. Le Conseil de guerre effectue son entrée. Un silence de mort plane sur l'assistance.

Les sept officiers qui viennent de délibérer sont graves, impassibles, comme il convient à des justiciers. Tous restent debout. Le colonel Maurel, président du Conseil, porte la main à son képi; les autres juges en font autant.

D'une voix vibrante, qui sonne comme un clairon, le président donne lecture du jugement. En voici le texte *in extenso:*

Au nom du peuple français,

Cejourd'hui, 22 décembre 1894, le 1er Conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris, délibérant à huis clos, le président a posé la question suivante: « L'accusé Dreyfus (Alfred), capitaine breveté du 14e régiment d'artillerie, stagiaire à l'état-major général de l'armée, est-il coupable d'avoir, en 1894, pratiqué des machinations ou entretenu des intelligences avec une puissance étrangère ou ses agents, et leur avoir livré des documents intéressant la défense nationale et pouvant amener une guerre avec la France ou leur en procurer les moyens? » Les voix recueillies séparément, en commençant par le grade inférieur, le président ayant émis son opinion le dernier, le Conseil de guerre, *à l'unanimité des voix*, déclare l'accusé coupable.

Sur quoi, et attendu les conclusions prises par le commissaire du gouvernement dans ses réquisitions, le président a lu le texte de la loi et a recueilli de nouveau les voix, dans la forme indiquée ci-dessus, pour l'application de la peine.

En conséquence, le Conseil, à l'*unanimité des voix*, condamne le nommé Dreyfus (Alfred) à la *déportation dans une enceinte fortifiée* et à *la dégradation militaire*.

Un des assistants pousse ce cri:

— Vive la patrie!

Le président continue :

Et ce, conformément aux articles 76 du Code pénal, 5 de la Constitution de 1848, 1er de la loi du 8 juin 1850, et aux articles 189 et 267 du Code de justice militaire.

Ordonne au commissaire du gouvernement de faire immédiatement évacuer la salle, de faire amener le condamné et de lui faire donner lecture du jugement par le greffier, en sa présence et devant la garde assemblée. Le commissaire du gouvernement devra avertir le condamné que la loi lui accorde vingt-quatre heures pour exercer son recours devant le Conseil assemblé.

Le Conseil a condamné le capitaine à la peine qu'il a jugée la plus forte, selon son interprétation des termes et de l'esprit de la loi.



LA MODE EN 1894
D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1894

Janvier.

1er. — Nombreuses perquisitions chez les personnes soupçonnées d'anarchisme.

5. — Obsèques de **Victor Schœlcher**.

6. — Le froid cause de nombreuses victimes. — Violent incendie rue Richer, dans l'atelier de remise des décors de l'Opéra. Tous les décors sont détruits et quatre pompiers sont blessés.

10. — Condamnation, par la Cour d'assises de la Seine, à la peine de mort, de l'anarchiste **Vaillant**, qui le 9 décembre dernier avait lancé une bombe à la Chambre des députés.

15. — Drame de la misère. Une famille de trois personnes s'asphyxie parce qu'elles ne pouvaient payer leur terme.

25. — Réception de M. Challemel-Lacour à l'Académie française.

Février.

5. — Exécution de **Vaillant**.

10. — Arrestation de M. de **Soubeyran**, directeur de la Banque d'escompte.

11. — Explosion rue de Reuilly, due à un mode d'éclairage par les carbures d'hydrogène. Il y a un mort et vingt-cinq blessés.

12. — Un anarchiste lance une bombe au café Terminus, à la gare Saint-Lazare. Arrêté aussitôt, malgré une défense énergique, il déclare se nommer Breton; on apprendra plus tard qu'il s'appelle **Émile Henry**. Cette explosion fait de nombreuses victimes.

15. — Mise en liberté sous caution de MM. **de Soubeyran** et **Clerc**; la caution est fixée pour le premier à 300,000 francs et pour le second à 80,000. — Le bookmaker **Lesteven**, qui avait martyrisé plusieurs femmes et en avait jeté une par la fenêtre, est condamné à mort et se suicide dans sa prison.

19. — Nombreuses arrestations d'anarchistes. — Nouvel attentat anarchiste, rue Saint-Jacques. Plusieurs personnes sont blessées. Mme Calabresi, une des victimes, meurt deux jours après.

20. — Une autre bombe est trouvée dans un hôtel du faubourg Saint-Martin, no 47. Les agents du laboratoire municipal la font éclater sur place.

23. — L'anarchiste **Lauthier**, qui tenta d'assassiner M. Georgewitch, ministre de Serbie, est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Mars.

1er. — Fête de la Mi-Carême. Le cortège organisé par les étudiants est très applaudi.

15. — La jument *Merveilleuse*, âgée de dix-huit ans, et appartenant à M. Paillard, gagne le match que ce dernier avait engagé avec **Ramogé**, le gagnant de la course Paris-Belfort, en accomplissant un parcours de 626 kilomètres dans un temps relativement court. — Attentat anarchiste à la Madeleine. Seul, l'auteur de l'attentat est tué. C'est un nommé **Pauwels**, auquel on attribue les attentats de la rue Saint-Jacques et du faubourg Saint-Martin.

25. — Le préfet de la Seine s'installe à l'Hôtel-de-Ville.

Avril.

4. — Arrivée à Paris du compositeur **Verdi**.

5. — Explosion d'une bombe au restaurant **Foyot**, rue de Tournon. Plusieurs personnes, dont le littérateur **Laurent Tailhade**, sont blessées par des débris de vitres.

6. — Nouvelle de la capture de l'anarchiste **Meunier**, l'auteur de l'explosion du restaurant Véry.

7. — Un cheval, pris de peur, s'emballe, rue Basse-du-Rempart, occasionne la mort d'un homme et fait quatre victimes.

21. — Emprunt municipal de 200 millions. Il est couvert quatre-vingt-quatre fois. — Arrestation du **comte Hély de Talleyrand-Périgord** sous l'inculpation de faux et usage de faux.

22. — Fête de Jeanne d'Arc.

23. — Réception par le président de la République des trois mandarins annamites venus en France avec M. de Lanessan.



LAMOUREUX
Chef d'orchestre
(Né en 1834.)



ALFRED STEVENS
Peintre (Né en 1828).



TRUFFIER
de la Comédie-Française
(Né en 1856.)



CORALIE COHEN
Doctoresse. (1832-1899.)



BERTRAND
Directeur de l'Opéra
(1835-1900.)



CAZIN
Peintre (1841-1901).

27. — Première audience de la Cour d'assises de la Seine pour juger l'anarchiste **Émile Henry**, qui avoue être l'auteur de l'explosion de la rue des Bons-Enfants.

28. — Condamnation d'Émile Henry à la peine de mort.

Mai.

10. — On découvre, rue Étienne-Marcel, le cadavre d'une jeune femme qui avait été étranglée dans le magasin dont elle était gérante.

12. — Arrestation de **Jules Huitrie**, l'assassin de la rue Étienne-Marcel.

17. — Commencement des fêtes organisées à Paris en l'honneur du centenaire de l'École polytechnique.

22. — Exécution de l'anarchiste **Émile Henry**. — Démission du ministère.

29. — Nouveau ministère : présidence du Conseil et intérieur : Dupuy; finances : Poincaré; justice : Guérin; guerre : Mercier.

31. — MM. **Albert Sorel** et **Paul Bourget** sont élus membres de l'Académie française.

Juin.

14. — Le feu éclate dans un atelier de fournitures pour chapellerie, situé rue Barette, cause de nombreux dégâts et fait trois victimes parmi les pompiers.

17. — Grand prix de Paris gagné par *Dolma-Baghtché*, appartenant à M. de Schickler.

24. — Nouvelle de l'assassinat du président de la République, **Carnot**, commis à Lyon par un anarchiste, **Caserio**. Cette nouvelle remplit Paris et la France entière d'une très grande consternation.

27. — Élection de **Casimir-Perier** comme président de la République par quatre cent cinquante et une voix.

Juillet.

1er. — Funérailles de **Carnot**. — Arrestation de deux cents anarchistes.

3. — M. **Cochefert** est nommé chef de la Sûreté.

6. — Violent incendie à Saint-Ouen. Les dégâts sont évalués à 300,000 francs.

9. — Comparution devant le Conseil de guerre du général **Édon**, qui dernièrement tua d'un coup de feu le sous-lieutenant **Schiffmacher** en visitant le revolver de ce dernier.

14. — Condamnation par la Cour d'assises de la Seine, à la peine de mort, de **Thierry**, qui le 5 février dernier avait assassiné pour les voler, les époux Grandin, à Courbevoie.

21. — Obsèques du poète **Leconte de l'Isle**.

26. — Condamnation par la Cour d'assises de la Seine, aux travaux forcés à perpétuité, de l'anarchiste **Meunier**.

30. — Distribution à la Sorbonne des prix du concours général. — Vol à la gare Saint-Lazare d'un baril venant d'Amérique et contenant de l'or pour une somme de 250,000 francs.

Août.

3. — Nouvelle de la condamnation à mort, par la Cour d'assises de Lyon, de **Caserio**, l'assassin du président **Carnot**.

6. — Commencement du procès des Trente (anarchistes).

7. — Réception à l'Hôtel-de-Ville des délégations de sapeurs-pompiers étrangers.

12. — Fin du procès des Trente. Les accusés n'ayant commis aucun crime de droit commun sont acquittés, les cambrioleurs sont condamnés.

16. — Nouvelle de l'exécution de **Caserio**.

28. — On constate que pendant l'année 1892 il y a eu 1,710 morsures d'animaux enragés à l'homme; 1,754 par des chiens, 7 par des chats et 129 par des chevaux.

Septembre.

6. — Découverte, par le docteur **Roux**, élève de Pasteur, d'un remède contre le croup.

10. — Explosion dans une carrière à Malakoff; il y a un mort et quatre blessés.

Octobre.

3. — Une des principales banques de Paris constate un déficit de trois millions. Le personnage soupçonné est arrêté; il fait des aveux complets et rend les trois millions. Il est remis en liberté sur la demande du plaignant.

9. — Drame de la misère, rue Henri-Regnault. Une mère s'asphyxie avec ses cinq enfants. Ce drame provoque une grande émotion dans le quartier.

29. — Arrestation d'une fausse religieuse, Marie Richard, qui allait quêter à domicile pour un Orphelinat qui n'avait jamais existé.

31. — Arrestation d'un capitaine d'artillerie accusé d'avoir livré à l'Allemagne des documents concernant la défense du pays. Cet officier se nomme **Alfred Dreyfus**.

Novembre.

2. — Nouvelle de la mort d'**Alexandre III**, empereur de Russie.

11. — Réception par le gouvernement du siphon de Clichy-Asnières, qui doit amener les eaux déversées par les égouts de Paris, dans la plaines d'Achères.

12. — Une violente tempête s'abat sur Paris, cause de nombreux dégâts et fait plusieurs victimes.

16. — Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Décembre.

6. — M. **Henri Houssaye** est élu membre de l'Académie française.

11. — Séance publique de l'Académie de médecine.

15. — Mariage, à la mairie du onzième arrondissement, de l'anarchiste **Ortitz**, avec sa compagne Antoinette Cozal, qui comparut en même temps que lui devant la Cour d'assises, et bénéficia d'un verdict d'acquittement.

16. — Funérailles de **Burdeau**, président de la Chambre des députés.

19. — Élection de M. **Brisson** comme président de la Chambre. — Premier Conseil de guerre de Paris; première audience du procès du **capitaine Dreyfus**.

22. — **Dreyfus** est condamné à l'unanimité à la déportation à perpétuité et à la dégradation militaire.

31. — Confirmation du jugement rendu contre **Dreyfus**.

Monuments et fondations.

Inauguration du monument de **Barye**, au pont Sully (18 juin); de la statue de **Condorcet**, quai Conti (14 juillet); du monument de **Duban**, à l'École des Beaux-Arts (14 novembre), et de celui du bronzier **Barbedienne**, au Père-Lachaise (24 novembre).

Création d'une école supérieure des industries féminines (1er septembre).

Inauguration du siphon de Clichy, destiné à l'adduction de la totalité des eaux d'égout de Paris (11 novembre).

La vie de la rue.

Festival au Trocadéro à la mémoire de Gounod (12 juin).

Concours de voitures automobiles (19 juillet).

Fêtes du centenaire de l'École polytechnique (mai).

La course des artistes au Vélodrome (juin).

Mise en service du tramway à vapeur de Paris à Arpajon.

Beaux-Arts.

Exposition des Impressionnistes et Symbolistes chez le baron de Boutteville.

M. Caillebotte lègue à l'État sa collection de tableaux impressionnistes.

Exposition artistique de la Rose-Croix.

Fondation de la Société populaire des Beaux-Arts.

Salon. — *Peinture.* — Pas de premières médailles.

Sculpture. — Premières médailles : MM. Pézieux, Hannaux, E.-H. Dubois, Peyrol, Bottée, Patey, G.-H. Lemaitre.

Architecture. — Médaille d'honneur : M. Chedanne.

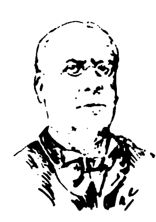
Gravure. — Médaille d'honneur : M. G. Lévy.

La vie littéraire.

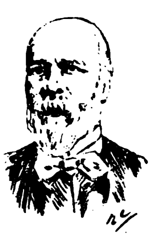
G. Lenôtre : *Le Vrai Chevalier de Maison-Rouge.* — **Ed. Rod** : *La Seconde Vie de Michel Tessier; le Silence.* — **Léon Daudet** : *Les Morticoles.* — **Déroulède** : *Chants du paysan.* — **Fr. de Nion** : *L'Obex; Journal du canonnier Bricard.* — **Gréard** : *Prères.* *Paradoi.* — **Notovitch** : *La Vie inconnue de Jésus-Christ.* — **Arvède Barine** : *Bourgeois et Gens de peu.* — **Richepin** : *Mes Paradis.* — **Alex. Dumas** : *Le Théâtre des autres.* — **Taine** : *Derniers Essais de critique et d'histoire.* — **J.-H. Rosny** : *L'Impérieuse bonté; L'Indomptée.* — **Jules Bois** : *Les Petites Religions de Paris.* — **J.-M. de Hérédia** : *La Nonne Alferez.* — **F. Masson** : *Napoléon chez lui.* — **E. et J. de Goncourt** : *L'Italie d'hier.* — **Jean Aicard** : *Fleurs d'abîme.* — **E. Spuller** : *Figures disparues.* — **Saint-Saëns** : *Problèmes et Mystères.* — **A. France** : *Le Lis rouge; Le Jardin de l'épouse.* — **F. Coppée** : *Mon Franc-parler.* — **Zola** : *Lourdes.* — **Theuriet** : *Jardin d'automne; Paternité.*



DOCTEUR POTAIN (1825-1901.)



LÉONCE Acteur. (1827-1900.)



Dr CADET DE GASSICOURT (1820-1900.)



MARQUIS DE VOGÜÉ de l'Académie française (Né en 1848.)



GASTON MENIER (1855-1899.)



LANESSAN Homme politique (Né en 1843.)

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 15 janvier. *Le Cimetière Saint-Joseph*, de Rivet. — 12 février. *Cabotins!* de Pailleron. — 21 mai. *Le Bandeau de Psyché*, de Marsolleau. — 21 mai. *Le Voile*, de Rodenbach. — 21 mai *Les Romanesques*, de Rostand. — 21 juillet. *La Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès. — 28 août. *Severo Torelli*, de Coppée. — 13 octobre. *Vers la joie*, de Richepin. — 13 novembre. *Qui?* de Bilhaud. — 21 décembre. *Une Séparation*, de Bertal.

Opéra. — 16 mars. *Thaïs*, par Gallet, d'après Anat. France, musique de Massenet. — 25 mai. *Djelma*, par Lomon, musique de Ch. Lefebvre. — 21 octobre. *Othello*, musique de Verdi.

Odéon. — 9 février. *Yanthis*, de J. Lorrain, musique de Pierné. — 24 février. *Le Ruban*, de G. Feydeau et Desvallières. — 9 avril. *Juana*, de G. Rivet. — 14 avril. *Les Deux Noblesses*, de H. Lavedan. — 20 octobre. *Fiancée*, de D. Lesueur.

Opéra-Comique. — 22 janvier. *Le Flibustier*, drame lyrique, 3 actes, de J. Richepin, musique de C. Cui. — 28 février. *Fidès*, drame mimé, 1 acte, de Roger-Milès, musique de Street. — 18 avril. *Falstaff*, comédie lyrique, 3 actes, de Boïto, musique de Verdi. — 8 mai. *Le Portrait de Manon*, 1 acte, de G. Boyer, musique de Massenet. — 13 mai. Millième représentation de *Mignon*, d'Ambroise Thomas. — 18 décembre. *Paul et Virginie*, 3 actes, de J. Barbier, musique de V. Massé.

Vaudeville. — 20 avril. *Maison de poupée*, 3 actes, d'Ibsen, traduction Prozor. — 25 novembre. *Brignol et sa fille*, 3 actes, de A. Capus.

Palais-Royal. — 9 janvier. *Un Fil à la patte*, comédie, 3 actes, de Feydeau (succès). — 1er septembre. *Les Joies du foyer*, comédie, 3 actes, de Hennequin. — 3 novembre. *Un Coup de tête*, comédie, 3 actes, de Bisson et Sylvane. — 27 décembre. *Les Ricochets de l'amour*, comédie, 3 actes, de Valabrègue et Hennequin.

Porte-Saint-Martin. — 4 mai. *Tibère à Caprée*, drame, 5 actes, de Stan. Rzewuski. — 4 novembre. *Sabre au clair!* drame, 5 actes, de Jules Mary.

Renaissance. — 24 janvier. *Izeÿl*, d'A. Silvestre et E. Morand. — 17 septembre. *La Femme de Claude*, d'A. Dumas fils. — 31 octobre. — *Gismonda*, de Sardou.

Les morts de l'année.

L'ancien ambassadeur **Waddington** (13 janvier). — L'actrice **Léonide Leblanc** (1er février). — Le chimiste **Frémy** (3 février). — Mme **Maria Deraisme** (6 février). — Le littérateur **Maxime Du Camp** (8 février). — Le peintre **Caillebotte** (21 février). — Le docteur **Brown-Séquard** (2 avril). — **Le général Ferron** (6 mai). — Le peintre **Renouf** (7 mai). — Le sculpteur ornemaniste **G.-J. Chéret** (15 juin). — La chanteuse **Alboni** (23 juin). — Le président **Carnot** (24 juin). — Le sculpteur **Carriès** (1er juillet). — Le poète **Leconte de l'Isle** (18 juillet). — Le sculpteur **Cain** (7 août). — **Le comte de Paris** (8 septembre). — Le compositeur **Chabrier** (13 septembre). — Le journaliste **F. Magnard** (18 novembre). — Le pianiste **Rubinstein** (20 novembre). — L'historien **Victor Duruy** (25 novembre). — Le littérateur **Paul Foucher** (6 décembre). — **Ferdinand de Lesseps**, ingénieur (7 décembre). — **Burdeau**, président de la Chambre des députés (12 décembre).



FUNÉRAILLES DE PASTEUR. — LE CHAR MORTUAIRE
D'après une photographie instantanée.

1895

Le nécrologe de 1895 est particulièrement douloureux : la mort impitoyable décime l'élite des célébrités parisiennes. Coup sur coup disparaissent Camille Doucet, Auguste Vacquerie, Gustave Droz, Dumas fils, enfin, et surtout, Pasteur, dont la mort prend les proportions d'un deuil national.

L'année a d'autres jours sombres : en juin, l'incendie de la maison Godillot; puis ce procès de Nayve qui, quoique jugé à Bourges, impressionne le Parisien comme un mélo où ne manque nul ingrédient; le krach des mines d'or du Transvaal qui produit des désastres mondains et qu'exploite l'esprit mercantile des confiseurs en imaginant des bonbonnières dites « pépites », grès dont les anfractuosités étincellent de filons d'or simulés.



ALEXANDRE DUMAS FILS SUR SON LIT DE MORT
Dessin de Wilder. — (Bibliothèque nationale.)

La réclame augmente et diversifie ses procédés. Après l'homme-sandwich, l'homme-boniment. Vêtus de longues redingotes grises, ils processionnent sur les boulevards, tels des augures ou des estafiers d'opérette lançant au public ébahi leur funèbre mélopée, annonce pour un café-concert ou un music-hall.

Même les œuvres de bienfaisance se masquent sous des tentatives originales : Eugénie Buffet, muse des cours, jette aux quatre vents ces refrains populaires qui donneront du pain aux miséreux de la grande ville. Et la *Sérénade du pavé* se chante alors sur toutes les scènes.

A mesure que le siècle tombe à son déclin, Paris prend les mœurs et l'aspect d'une capitale cosmopolite. L'exotisme l'envahit. Les étrangers séjournent davantage ; au centre de Paris, on commence à édifier une mosquée.

Dans cette agglomération croissante, le Parisien étouffe. Partout se manifeste son besoin d'air : il délaisse les passages, autrefois si animés et qui furent des sortes de salons-promenoirs, où se



LES FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL CANROBERT — LES TROUPES DÉFILANT DEVANT LE CATAFALQUE AUX INVALIDES.
Dessin de M. A. GIRARDIN. — (Bibliothèque Nationale.)

groupaient des magasins de luxe; ce ne sont guère maintenant que des refuges en cas de pluie. Dès les premières chaleurs, le Parisien aisé s'évade vers la campagne ou vers les grèves, bien au delà de la banlieue. Nulle attraction d'été ne saurait empêcher cet exode; à peine, entre deux voyages à la mer, prend-on le temps d'assister aux concours de tragédie et de comédie du Conservatoire. Là, le Tout-Paris des premières est au complet : il est si doux de contredire aux décisions du jury et de voir le digne président Ambroise Thomas menaçant le public de ses foudres ! Hors cette journée, on fuit le bitume brûlant, les rues torréfiées, l'atmosphère irrespirable. De juillet à septembre, l'actualité, c'est la chaleur; les théâtres font des recettes dérisoires (l'un, et non des moindres, encaisse quarante francs par soirée); les amateurs de spectacles préfèrent l'ombrage des concerts des Champs-Élysées, où le refrain absurde et tenace sur la scie de l'année : « En voulez-vous des z'homards ! » alterne avec les chansons d'Yvette Guilbert.

MARÉCHAL CANROBERT
Né en 1809, décédé le 28 janvier 1895.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)

Le vernissage du palais de l'Industrie est devenu la plus effarante, la plus mêlée des cohues; d'ailleurs trop démocratisé au gré des élégants, qui lui préfèrent les vendredis selects. On s'écrase devant le Detaille (*le prince de Galles et le duc de Connaught au camp d'Aldershot*), devant la page historique colossale de J.-P. Laurens (*les Habitants de Toulouse travaillant nuit et jour à se fortifier*) et aussi devant l'aimable « sarabande » de



CASIMIR-PERIER

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)



DÉGRADATION DU CAPITAINE ALFRED DREYFUS.

Dessin de Bombled. — (*Monde illustré.*)

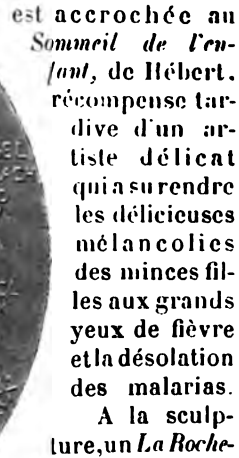
Roybet, un Terburg traité avec une incontestable maîtrise. Rochegrosse expose des Orientales caquetant à l'heure de la sieste, imagination originale, bizarre, recherchée comme le titre : *Babil d'oiseaux*.

Le drame historique, à situations grandiloquentes, soulève bien haut la foule : *Pour la couronne,* de Coppée, œuvre claire, de ton très juste, de souffle cornélien, obtient à l'Odéon un succès prolongé, et il ne manque au *Fils de l'Arétin,* du vicomte de Bornier, qu'une construction aussi savante, une ordonnance aussi harmonieuse pour qu'on en puisse dire autant.

Et c'est une légende exquise que nous conte Edmond Rostand dans la *Princesse lointaine*, dont Sarah Bernhardt restitue le charme imprécis et troublant. Malgré ce que ces œuvres impliquent de haute probité d'âme, de pensée généreuse ou de fantaisie gracieuse, le public accorde ses préférences aux pièces marquées à l'estampille de son époque, aux savoureuses comédies psychologiques de Jules Lemaître (*le Pardon, l'Age difficile*) et de Maurice Donnay (*Amants*), aux études de mauvaises mœurs (*Viveurs*, de Lavedan, *les Demi-Vierges*, de Marcel Prévost) ou aux thèses vigoureuses sur le divorce de Paul Hervieu (*les Tenailles*). Les Français perdent Got, dont la représentation de retraite à la fois si brillante et si mélancolique rappelle ces rôles, Arnolphe, Poirier ou Giboyer, qu'il marqua d'une griffe léonine.

Au Cirque-d'Hiver, choc de flamberges, éclairs de dagues dans le tournoi d'escrime franco-italien. Pini ferraille contre Rouleau, Paris contre Turin.

Moins tumultueux, mais parfois aussi serrés sont les assauts d'éloquence à l'Académie lors des réceptions de Paul Bourget, de Hérédia, Henri Houssaye. L'Institut, l'École normale célèbrent le glorieux centenaire de leur fondation. Les membres des cinq académies, auxquels se joignent des savants et des artistes étrangers, sont reçus à Chantilly chez le duc d'Aumale. Au milieu de ces fêtes solennelles, les normaliens exercent leur souplesse d'esprit en des couplets de revue dont leur vie intime fait les frais. Et l'archicube Francisque Sarcey tressaille de joie à la pensée que parmi ces jeunes gens, futurs journalistes, diplomates, députés et même... professeurs (l'École conduit à tout), quelques-uns sont marqués du signe du parfait vaudeville.



AUGUSTE VACQUERIE

Né en 1819, décédé le 19 février 1895.

Dessin de RINGEL D'ILLZACH

D'après un médaillon gravé par l'artiste.

(Collection de *l'Art*.)

La médaille d'honneur est accrochée au *Sommeil de l'enfant,* de Hébert, récompense tardive d'un artiste délicat qui a su rendre les délicieuses mélancolies des minces filles aux grands yeux de fièvre et la désolation des malarias.

A la sculpture, un *La Rochejaquelein* superbement campé de Falguière, fait face à la *Jeanne d'Arc* d'Antonin Mercié, qui vient aussi de terminer la statue de Meissonier. La bonne Lorraine reprend d'un geste inspiré l'épée qui tombe des mains de la France défaillante. Le morceau est de grande allure, sans déclamation ni mièvrerie. C'est une œuvre superbe.

De Bartholdi, une œuvre considérable d'artiste de plein air : *la Suisse secourant les douleurs de Strasbourg pendant la guerre de 1870.* Il sied encore de ne pas oublier les bons animaliers Frémiet (*Orangs-outangs de Bornéo*), Gardet (*Perruches*) et Valton. En octobre, on inaugure sur la place de l'Odéon le monument d'Emile Augier, par Barrias.

L'année musicale ne laisse pas d'être aussi féconde, aussi remplie par le seul goût du beau que les expositions plastiques. Les directeurs de l'Opéra inaugurent spontanément des concerts symphoniques aux programmes très éclectiques. Fernand EVRARD.



GARE SAINT-LAZARE. — COUR DE ROME
D'après une photographie.

LES ÉCHOS DE PARIS

Les Funérailles de Pasteur.

(5 octobre.)

Magnifiques ont été, hier, dans l'imposante tristesse de ce jour gris d'octobre, les funérailles que le pays faisait à Pasteur.

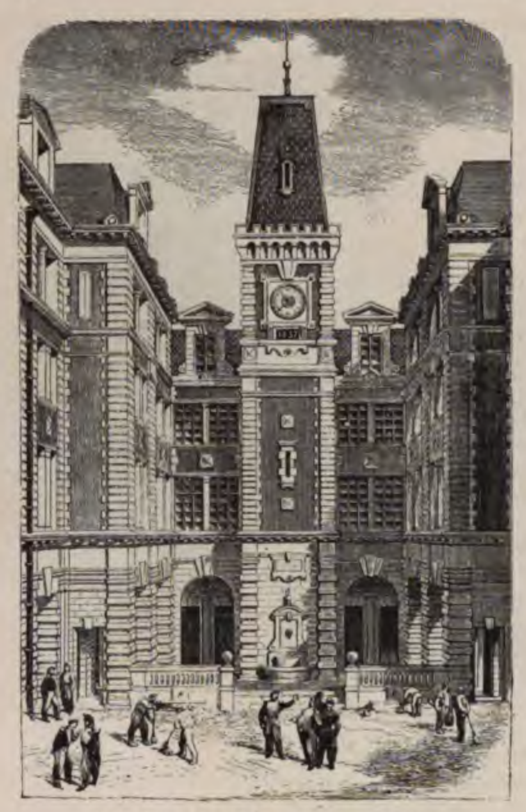


LA LOCOMOTIVE DE LA GARE MONTPARNASSE TOMBANT DANS LA RUE
Dessin de Félix Desgranges. — (*Monde illustré.*)

C'est à dix heures que devait avoir lieu, à l'Institut Pasteur, la levée du corps. Dès huit heures du matin, l'étroite rue Dutot, occupée par les gardes municipaux, était vidée de ses passants et réservée aux membres du cortège et aux invités. La première division, commandée par le général Madelor, occupe le boulevard de Vaugirard ; la deuxième division, commandée par le général de Saint-Julien, occupe la partie sud de la rue Dutot et le fond du boulevard. Toutes ces troupes, auxquelles s'adjoignent bientôt des fractions de cavalerie et d'artillerie, sont placées sous les ordres du général Saussier, majestueux sur son cheval, le grand cordon rouge sur la poitrine.

Les différentes délégations arrivent tour à tour, et prennent place dans le jardin. Seuls, les personnages officiels pénètrent dans l'Institut, et, guidés par M. Crozier et les attachés au protocole, arrivent devant le catafalque veillé par deux religieuses et qu'entourent des gardiens de la paix immobiles.

Dans la chapelle ardente, jusqu'au dernier moment, s'est tenue la famille. C'est seulement à dix heures moins cinq qu'elle s'est retirée. Mme Pasteur, dont les larmes silencieuses avaient une éloquente tristesse, donnait le bras à M. Vallery-Radot, auquel M. Sansbœuf, au nom des



COUR DE LA CASERNE DES PETITS-PÈRES
Rue de la Banque.
Dessin d'après nature. — (Bibliothèque Nationale.)

Sociétés alsaciennes-lorraines, venait de remettre une lettre de condoléances.

A dix heures précises, le char funèbre se range à la hauteur des grilles de l'Institut. Il est attelé de six chevaux caparaçonnés, décoré d'ornements d'argent, de cartouches à l'initiale P, de trophées de drapeaux tricolores, et surmonté de cinq grands panaches noirs.

Un quart d'heure plus tard, le clergé de la paroisse Saint-Lambert procède à la cérémonie de la levée du corps. Aussitôt, le cercueil est tiré du catafalque et porté dans le char. On entend, le long de la rue Dutot et s'éteignant vers le boulevard de Vaugirard, les commandements répétés de : « Portez armes ! Présentez armes ! » Aussitôt courent des roulements de tambours et les notes frissonnantes de la marche de Chopin s'élèvent dans le silence.

Les cordons du poêle sont tenus par MM. Poincaré, Boissier, Bertrand, Bergeron, Perrot et Brouardel.

Après le char prennent place quatre huissiers portant sur des coussins les décorations du défunt. L'épée, l'habit d'académicien et le grand cordon de la Légion d'honneur ont seuls été placés sur le cercueil.

MM. Jean-Baptiste Pasteur et Vallery-Radot, Achille Laurent, Maurice Loir, et quelques autres parents conduisent le deuil. Le commandant Bourgeois représente le président de la République, qui s'est rendu directement à Notre-Dame. Tous les ministres sont présents, à l'exception de M. Lebon, éloigné de Paris. Les représentants du corps diplomatique, parmi lesquels on remarque l'ambassade japonaise, prennent place ensuite, suivis des délégations de toutes les classes de l'Institut.

Le cortège se met en marche, précédé par la première division d'infanterie, en tête de laquelle s'avance le général Saussier. Les délégations des Sociétés sont en nombre si considérable que nous renonçons à les énumérer. Les couronnes aussi sont en nombre prodigieux.

La seconde division d'infanterie, suivie de la cavalerie et de l'artillerie, ferme le cortège, dans lequel ont pris place, outre les personnalités déjà citées, les délégations du Sénat, de la Chambre des députés, du Conseil municipal; les représentants de tous les corps constitués : Conseil d'État, Cour de cassation, Cour des comptes, Cour d'appel, etc., etc.



LES CHANSONS DANS LES COURS. — Mlle EUGÉNIE BUFFET ET SA TROUPE
D'après une photographie du *Monde illustré*. — (Bibliothèque Nationale.)

La foule s'est portée sur tout le parcours que suivra le cortège et demeure calme et respectueuse. Les fenêtres des maisons sont bondées ; l'ingéniosité des camelots s'est comme toujours donné libre cours, et les estrades, les échelles, sont disputées par les curieux. On peut évaluer à plus de deux cent mille le nombre des personnes échelonnées sur le parcours. Rue de Rennes, sur les toits, les gens se penchent au risque de tomber ; boulevard Saint-Michel, on s'écrase. Comme toujours, les robes rouges des magistrats, les généraux à plume blanche, les officiers de toutes les armes, provoquent la curiosité.

Le cortège, sans incident, a gagné le parvis Notre-Dame.

Des voûtes admirables de l'église, en la calme fraîcheur qui règne dans l'énorme vaisseau, de douces lumières pleuvent, comme voilées et recueillies.

Mais, autour de la tribune du chœur, quantité de dames en grands atours, nombre de messieurs sanglés dans l'habit triste, mettent au faîte des longues portières funèbres comme un ourlet, une sorte de garniture de mondains.

De là-haut, tout d'abord, les yeux n'ont à contempler, derrière le vaste catafalque, qu'un peuple de chaises vêtues d'étoffes noires et serrées dans la nef principale. Elle est, cette nef, à peu près déserte encore ; mais les lustres, avec leurs milliers de flammes d'or, y luminent splendidement.

Des deux côtés, les doubles collatéraux demeurent vides aussi.

Dans le chœur, cependant, les maîtrises, déjà, sont présentes, et, dans l'immédiat voisinage de l'autel, les chanoines, convoqués, apparaissent figés dans des flots blancs de mousseline.

Mais voilà qu'un orage de sons profonds et graves harmonieusement se déchaîne dans les deux tours et que, de la sacristie, le cortège de la messe s'en vient vers le chœur et y entre. Il est midi moins le quart.

La dépouille mortelle de Louis Pasteur franchit le seuil de la cathédrale.

Elle est accueillie par l'archiprêtre qui la précède jusqu'à l'immense catafalque dressé dans l'avant-chœur. Ce catafalque, sauf les quatre statues des angles, que remplacent des faisceaux de drapeaux tricolores, est de tous points semblable à celui qui servit aux obsèques de M. Carnot. Un dais funéraire, accroché à la voûte, plane au-dessus de lui.

Le corps ainsi déposé, l'archiprêtre s'en retourne sous le porche et y reçoit le président de la République, qu'il conduit jusqu'à son fauteuil, lequel se trouve placé dans l'avant-chœur, à gauche, près de la grille du chœur.

Dans le chœur même et à gauche encore, en face du fauteuil de l'archevêque de Paris, se trouve le fauteuil de l'archevêque de Sens.



LE VIEUX PARIS. — LA RUE GALANDE

D'après une eau-forte de Martial Potémont. — (Collection V. Prouté.)

Cette rue fut percée au treizième siècle sur l'emplacement d'une vigne appartenant au seigneur de Galande.

Viennent d'entrer, derrière le président, le grand-duc Constantin et le prince Nicolas de Grèce, côte à côte.

Puis s'acheminent, après la famille, les ministres, les délégations de l'Académie, les membres du corps diplomatique (au milieu duquel nous remarquons le prince Lobanoff), les généraux et leurs états-majors.



LE VIEUX PARIS. — HOTEL EN DÉMOLITION, BOULEVARD D'ITALIE
Dessin de L. PARENT. — (Collection Ch. Simond.)



LE VIEUX PARIS. — RUE CORVISART ET BOULEVARD D'ITALIE
Dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)

Le train fou de la gare Montparnasse.

(22 octobre.)

Un accident, un très grave accident, dont les conséquences matérielles sont énormes, mais qui aurait pu, sans l'intervention d'un hasard aussi heureux qu'inimaginable, être une effroyable catastrophe, est arrivé, hier après midi, à quatre heures précises, à la gare Montparnasse : un train lancé à toute vitesse a, en trombe, traversé la salle d'arrivée; la machine, malgré les efforts inouïs du mécanicien, a broyé les trottoirs, défoncé le mur de façade et est venu s'abattre, d'une hauteur de quinze ou vingt mètres, sur la place de Rennes, entraînant dans sa chute le tender et le fourgon de tête. Une personne, — une seule, — et c'est ce qui est incroyable, a été tuée, non dans le choc : par la chute de la machine. C'est une pauvre femme, une malheureuse mère de famille qui, sur la place, vendait des journaux. — L'accident s'est, comme nous l'avons dit, produit exactement à quatre heures. Cinq minutes avant devait venir se ranger, le long du quai, sur la voie d'arrivée, la voie n° 6, l'express de Granville : train n° 56. Mais ce train, parti de Granville le matin à



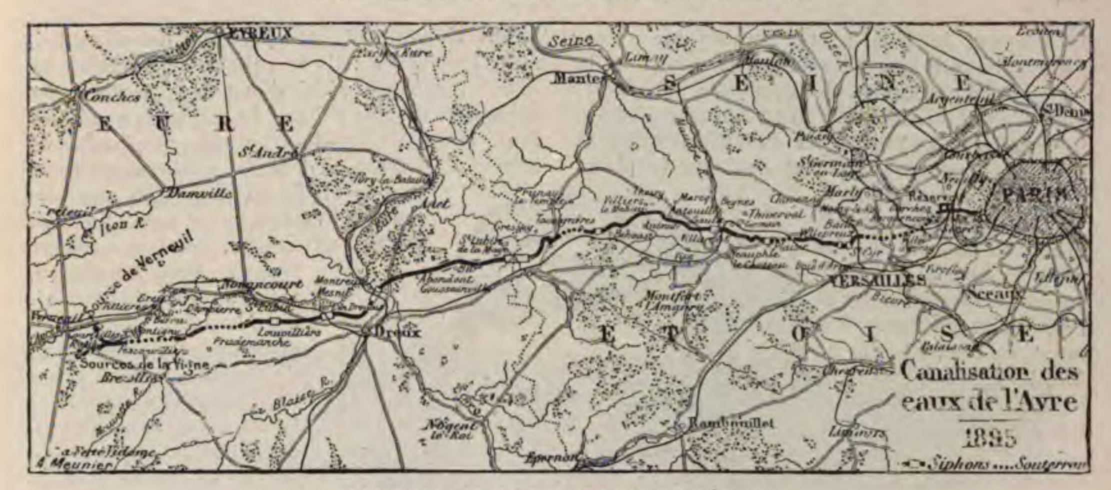
LE VIEUX PARIS. — LES DERNIÈRES VIEILLES MAISONS DE LA PLACE MAUBERT
Dessin de L. PARENT. — (Collection Ch. Simond.)



LE VIEUX PARIS. — LE QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS
Dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)



LE VIEUX PARIS. — LE QUAI MALAQUAIS
Dessin de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)



CANALISATION DES EAUX DE L'AVRE

Carte dressée par A. Meunier. — (Collection Ch. Simond.)

8 heures 45, avait été signalé de Versailles avec quelques minutes de retard. On ne l'attendait donc, en gare Montparnasse, que pour quatre heures trois ou quatre minutes. Tout à coup, du quai, où les facteurs étaient déjà rangés, on l'aperçut dans le lointain débouchant à une vitesse inusitée. Le mécanicien sifflait désespérément « au frein »; le chauffeur, sur les roues, vidait son sablier; en vain! l'allure ne ralentissait pas : le train était « emballé ». Chacun, dans la gare, devina la catastrophe : les employés se sauvèrent; loin devant le butoir, la place se vida en une seconde : le train passa, rapide, à une vitesse d'au moins quinze kilomètres, devant



CANALISATION DES EAUX DE LA VANNE ET DE LA DHUIS

Carte dressée par A. Meunier. — (Collection Ch. Simond.)

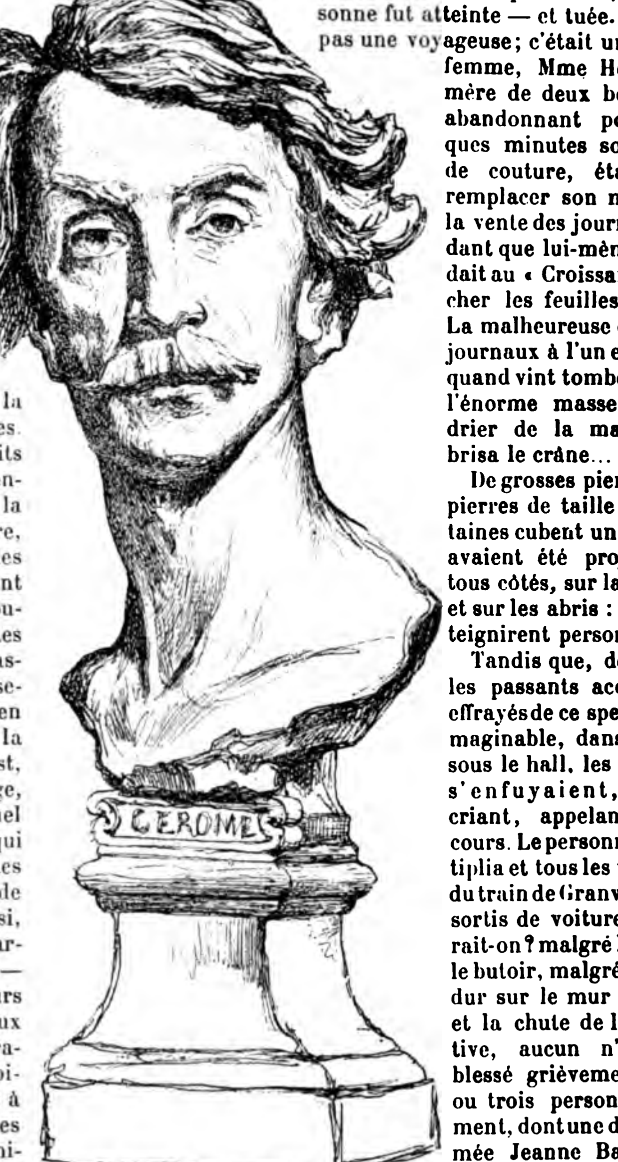
les bureaux du quai, balaya comme une plume les butoirs placés à 25 mètres au moins de la façade, et la machine, dans un choc effroyable, vint s'enfoncer dans le mur, le démolissant, brisant l'énorme baie vitrée de droite, écrasant le balcon, venant s'effondrer enfin sur la place, devant le bureau des tramways... Elle resta là, le nez dans le sol, sur ses roues de devant, avec, au-dessus d'elle, le tender et le premier fourgon, formant, de biais, comme un formidable étai. Le second fourgon, le wagon-poste et les dix wagons de voyageurs placés après restèrent en haut, au bord du trou béant...

On s'imagine sans peine, n'est-ce pas? l'épouvantable panique qu'il y eut tout de suite, aussi bien dans la gare que sur la place de Rennes. A cette heure, les deux endroits sont, d'ailleurs, des plus fréquentés. Sur la place, le long de la façade, à côté du buffet de la gare, qui est lui-même situé sous les deux larges baies vitrées faisant face à la rue de Rennes, se trouvent précisément deux importantes têtes de lignes de tramways : Bastille-Montparnasse, Montparnasse-Étoile. Puis, à cinq mètres en avant, toujours en longueur, de la rue de l'Arrivée à la rue de l'Ouest, est construit un refuge, très large, garni d'abris en fer et sous lequel se trouve le bureau d'omnibus qui dessert en même temps que les deux lignes dont nous venons de parler, celles très fréquentées aussi, de Ménilmontant — Gare Montparnasse, Saint-Germain-des-Prés — Vanves, etc. Ceux des voyageurs qui doivent prendre l'une des deux premières lignes, montent généralement avant le départ dans les voitures stationnées là, parallèles à la façade de la gare; les autres attendent le passage de leur omnibus sous les abris. Aussi — et pour cause — le public y est-il toujours très nombreux.

Quand la machine du train de Granville, la machine 171, vint enfoncer le mur de façade et briser du même coup la baie vitrée de droite, un tramway de la ligne Étoile-Montparnasse, occupé par plusieurs voyageurs, stationnait justement au-dessous... un quart de seconde, et l'énorme masse, 36,000 kilos, venait s'effondrer sur la voiture. Les chevaux du tramway, par bonheur, avaient entendu le fracas du train sous la voûte; le bruit du butoir violemment arraché, celui des v[...] sées, les effraya : ils se cabrèrent, par[...] avant... sauvant ainsi d'une mort ce[...] voyageurs de leur voiture. La machine, [...] tant, rasa l'arrière du tramway, arrac[...] lement le marche-pied. Mais, malheure[...] comme on l'a vu plus haut, [...] sonne fut atteinte — et tuée. [...] pas une voyageuse; c'était u[...] femme, Mme H[...] mère de deux b[...] abandonnant p[...] ques minutes so[...] de couture, ét[...] remplacer son n[...] la vente des journ[...] dant que lui-mên[...] dait au « Croissa[...] cher les feuilles [...] La malheureuse [...] journaux à l'un e[...] quand vint tomb[...] l'énorme masse [...] drier de la ma[...] brisa le crâne...

De grosses pie[...] pierres de taille [...] taines cubent un [...] avaient été pro[...] tous côtés, sur la [...] et sur les abris : [...] teignirent perso[...]

Tandis que, d[...] les passants ac[...] effrayés de ce spe[...] maginable, dan[...] sous le hall, les [...] s'enfuyaient, [...] criant, appelan[...] cours. Le person[...] tiplia et tous les [...] du train de Granv[...] sortis de voiture[...] rait-on? malgré l[...] le butoir, malgré [...] dur sur le mur [...] et la chute de l[...] tive, aucun n'[...] blessé grièveme[...] ou trois person[...] ment, dont une d[...] mée Jeanne Ba[...] été légèrement [...] nées.



LE SCULPTEUR GÉROME
D'après le buste exposé au Salon.
(Collection de *l'Art*.)

Le mécanicie[...] laume Pellerin, e[...] feur, Victor [...] avaient pu, en arrivant sur le butoir, [...] bas de leur machine; ils ne se sont f[...] légères écorchures.

J'ai vu, hier soir, quelques-unes des [...] qui se trouvaient dans l'express de [...] elles étaient cent vingt et occupaient di[...] de première et de deuxième classe; [...] paraissait se douter du danger couru

avons reçu une secousse, disaient-elles, une autre, puis une autre encore... Le train s'est arrêté. C'est tout. Le choc n'a pas été terrible. Nous ne croyions certainement pas qu'un accident d'une telle gravité venait de se produire. »

Il est incontestable que le nombre des victimes eût été beaucoup plus grand si le mur n'avait pas cédé. Les wagons se seraient emboîtés les uns dans les autres, causant alors un écrasement effroyable.

Quand, quelques minutes après l'accident, le calme fut un peu revenu dans les esprits, on s'occupa d'établir un service d'ordre sur la place et dans la gare. Les curieux étaient accourus en telle quantité que force fut de mander par le téléphone deux compagnies de gardes municipaux à pied et un escadron de gardes à cheval. La circulation fut interrompue sur toute la place, de doubles cordons de gardes et d'agents barrèrent les rues y aboutissant, les bureaux d'omnibus furent transférés au delà des lignes : on ne laissa plus passer que les personnes prouvant qu'elles allaient prendre un train. Ce service d'ordre, dont le préfet de police, M. Lépine, avait pris la direction, était assuré par MM. Gaillot, directeur de la police municipale; Debeury et Touny, commissaires divisionnaires; Cochefert, chef de la Sûreté; Grimal et de Buschères, commissaires de police; Muraille, Descaves et Murat, officiers de paix. Ils avaient sous leurs ordres trois cents gardiens de la paix et les gardes municipaux, ces derniers commandés par leurs officiers.

Successivement, arrivèrent à la gare M. Dupuy-Dutemps, ministre des travaux publics; M. le procureur général Bertrand, M. Atthalin, procureur de la République; M. Berthulus, juge d'instruction; puis MM. Marin, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, Delarbre, président du Conseil d'administration; des chefs de service, des ingénieurs, etc.



LES SAINTES FEMMES PLEURANT LE CHRIST AU PIED DE LA CROIX

Premier prix de Rome en 1895. — Tableau de M. Larée.

(École des Beaux-Arts.)

Sous la conduite du chef de gare, M. de Fontaine, et de M. de Bordères, commissaire de police spécial, les magistrats procédèrent aux constatations ordinaires, puis à une enquête sommaire.

Celle-ci n'a pu encore établir, de façon précise, la cause de l'accident.

La locomotive, son tender et le fourgon ont, sur l'ordre de M. le procureur de la République, été laissés en l'état; on procédera, aujourd'hui seulement, à leur enlèvement.

(Anonyme.)

Les obsèques d'Alexandre Dumas fils.

1er décembre.

C'EST surtout par l'absence de pompe et de cérémonial qu'un enterrement prend son véritable caractère de tristesse et sa signification douloureuse. Il en a été ainsi des obsèques d'Alexandre Dumas.

Les badauds de la rue, les agents du service d'ordre sont d'accessoires détails communs à tous les enterrements de grands hommes. Là n'est pas la physionomie particulière de cette heure de deuil. C'est dans la maison, au delà des tentures funèbres de la voûte, franchi l'escalier



SOCLE DU MONUMENT D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Erigé place Malesherbes, d'après les dessins de Gustave DORÉ.

Dessin d'après nature. — (Collection Ch. Simond.)



FÉLIX FAURE

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)

et dépassé l'antichambre, que cette physionomie réside. La chapelle ardente est une grande pièce carrée habillée de noir, du tapis au plafond. Des lampadaires brûlent autour du cercueil que recouvre un monceau de fleurs, et l'air en est tout parfumé. L'effort éternel des vivants est de masquer l'aspect de la mort par ce qu'elle a de plus chatoyant. La pièce, dans sa nuit, est donc comme un improvisé jardin, où, dans un vacillement lumineux d'étoiles, l'âme odorante des chrysanthèmes se mêle à celle des roses blanches, des roses roses et des fines violettes. Bien



LES PARISIENS DE PARIS SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Dessins d'après les portraits originaux par RENOULT-CHESNEAU.

JOSEPH BERTRAND
JANET — J. GUESDE
ROCHEFORT — JULES COUSIN — ACH. GILBERT
DALOU — HALÉVY — BALANZIER — MEILHAC
ROSE CARON — JUDITH GAUTIER
CORMON — AN. FRANCE — ET. CHARAVAY — GASTON TISSANDIER — LEGOUVÉ
DÉROULÈDE — FÉLIX FAURE — SARAH BERNARDT — CASIMIR-PERIER — DELAUNAY
FRÉMIET — ZOLA — BRACQUEMOND — MARCELLIN BERTHELOT — LOCKROY — COPPÉE — SAINT-SAENS



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Frédégonde*

Décor du 4e acte, 1er et 2e tableaux. — D'après la maquette originale.

(Bibliothèque de l'Opéra.)

que tout le monde puisse librement pénétrer là, il n'y a, dès onze heures, que quelques dames agenouillées sur des prie-Dieu, et, vêtue du crêpe des veuves, Mme Alexandre Dumas qui répond à voix basse aux questions apitoyées d'un ami.

Frédégonde. — PRÉTEXTAT
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Il est des paroles qui ne sont point faites pour être répétées, et l'intimité d'une douleur ne doit pas être violée.

Pourtant, je songe que le grand homme qui vient de mourir n'était pas seulement aimé des siens, de sa famille, de ses intimes; qu'il se trouve dans la foule beaucoup d'inconnus que son œuvre a su émouvoir à une minute ignorée de lui; je songe que l'affliction de ceux-là s'intéresse à tout ce qui l'approchait, veut connaître dans ses infimes détails ce qu'un témoin ému a pu saisir dans cette dernière étape, de la maison au cimetière...

Mme Alexandre Dumas est assise; son visage est jeune dans sa pâleur et son immobilité; et, s'il n'a pas de larmes, le sentiment qu'il reflète n'en est que plus poignant, comme est poignante la désolation de ces ciels vides d'hiver, sans pluie, sans neige, sans espoir de soleil. Elle dit :

— Je n'ose plus regarder devant moi. Je n'avais que lui sur terre... Comment ferai-je, ce soir, pour rentrer



Frédégonde. — Rôle de FRÉDÉGONDE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Frédégonde. — BRUNEHILDE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

dans cette maison de Marly?... Cette maison me fait peur.

Que d'éloquence douloureuse dans ce « je n'ose plus regarder devant moi »! Il n'est pas de mots qui consolent de ces douleurs profondes. On ne peut devant elles que rester muet. Mme Dumas s'est levée, svelte dans le crêpe qui l'habille, a rejoint, dans un salon proche, ses deux belles-filles et le lieutenant d'Hauterive, en uniforme.

Peu à peu, le monde arrive; des gens soufflent à la montée de l'escalier, s'arrêtent un instant au seuil de la chapelle ardente, dont l'aspect de jardin demeure souriant dans le clignotement des cierges. L'heure s'avance; les figures défilent en si grand nombre, que le regard n'en peut reconnaître que quelques-unes. Des écrivains, des artistes : MM. Legouvé, Ludovic Halévy, Henry Houssaye, Jules Lemaître, Gaston Boissier, Claretie, Lockroy, Bonnat, Porel, Oller, Ferdinand Fabre, Paul Hervieu, Jean Aicard, Fernand Xau, Paul Mounet, Worms, Sylvain, Guitry, Detaille, Gréard, Charles Garnier, Coppée, Marcel Prévost, Georges Ohnet, Henri Lavedan, Toudouze, René Maizeroy, Bodinier, et combien d'autres! Un grand vieillard demande :

— Où est-elle, cette pauvre femme?



ED. GOT
Doyen de la Comédie-Française.
Né en 1822. Débute à la Comédie-Française en 1844, se retire le 31 janvier 1895.
Dessin de RINGEL D'ILLZACH
D'après le médaillon gravé par l'artiste.
(Collection de *l'Art*.)

C'est M. Ambroise Thomas qui a tenu à venir. Mme Jane Hading vient s'agenouiller sur le tapis, la tête dans ses gants blancs. Le monde se disperse dans les pièces de l'appartement ou se recule dans l'antichambre. La chapelle ardente est livrée aux employés des pompes funèbres. Les couronnes, les bouquets sont descendus; les feuilles de palmier, les pétales de fleurs jonchent l'escalier, où des mains pieuses les ramassent. Un petit bouquet, une simple rose dans un cornet de papier, hommage touchant et modeste, s'en va le dernier. Alors, peu à peu, déparé de cette floraison qui le couvrait, et comme brutalement dévêtu, le cercueil apparaît.

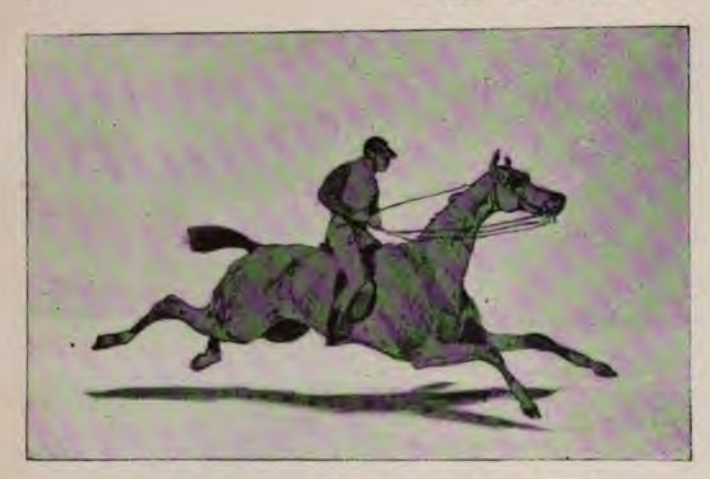


Frédégonde. — MÉROWIG
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Toujours lugubre est l'impression de cette boîte de chêne, dont le bois craque quand on la soulève. Le cercueil passe dans l'antichambre, où tout le monde s'écarte, découvert. Un maître des cérémonies suit, portant sur un coussin de velours la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Et c'est tout. Une voix appelle :

— Monsieur le représentant de M. le Président de la République française.

Le capitaine de vaisseau Germinet s'avance, en grande tenue. Viennent, après, le ministre de l'instruction publique; M. Henri



LE GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS EN 1895
Andrée, montée par BARLEN. — (Collection *Auteuil-Longchamps*.)

Roujon, directeur des beaux-arts; les délégués du gouvernement; deux jeunes attachés de ministère; la délégation de l'Académie française, MM. Gaston Boissier et François Coppée; MM. Victorien Sardou, pour la Société des auteurs dramatiques; Emile Zola, pour la Société des gens de lettres; Jules Claretie, pour la Comédie-Française; le commandant Bizard, pour le général Février. Et suivent les amis de la famille.

En bas, précédé de chars portant des couronnes parmi lesquelles se remarquent celles de la Comédie-Française, du Vaudeville, du Gymnase, des théâtres parisiens, de la Société des auteurs, et celle du *Journal*, le corbillard se met en marche. Il est très simple, sans panaches, attelé de quatre chevaux. Les cordons du poêle sont tenus, à droite, par MM. Henri Roujon, Gaston Boissier, Edouard Detaille et Émile Zola; à gauche, par MM. l'amiral Duperré, Jules Claretie, Victorien Sardou et le commandant Bizard. Le deuil est conduit par MM. d'Hauterive de la Charlotterie et Lippmann.

C'est par l'avenue de Villiers et par les boulevards extérieurs, en passant devant la statue d'Alexandre Dumas père, que le cortège gagne le cimetière, salué par une foule respectueuse, et rejoint, sur le parcours, par MM. Bourgeois, président du Conseil; Mesureur, ministre du commerce; Brisson, président de la Chambre; Poincaré, Leygues, Hanotaux, anciens ministres.

Au cimetière, un caveau provisoire reçoit le corps. Devant ce caveau, le monde défile; et c'est fini.

Alexandre Dumas repose désormais non loin d'une tombe où l'on peut voir gravées des fleurs emblématiques et qui contient les restes de Marie Duplessis, celle qui fut « la Dame aux Camélias ».

Et comme, un instant, je m'arrête devant cette tombe, un conservateur me dit :

— On ne l'y verra plus, maintenant!... Car il ne manquait pas d'y venir tous les ans, monsieur, tous les ans, y apporter des fleurs.

Il y a une formule banale qui se répète chaque fois que disparaît un de ceux dont la gloire fut de leur vivant comme un splendide rayonnement de soleil. On parle d'un grand vide laissé et qui ne se comblera pas de si tôt. C'est un vide en effet dans les lettres et dans l'art dramatique, et il est certain que de longtemps la perte ne sera pas réparée. Dumas fut un de ces cerveaux que la nature ne crée pas deux fois.



LA MODE EN 1895
D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1895

Janvier.

5. — Dégradation d'Alfred Dreyfus.

8. — M. Brisson est élu président de la Chambre des députés.

10. — M. Challemel-Lacour est élu président du Sénat.

13. — M. Barthou, ministre des travaux publics, démissionne.

14. — Démission du ministère Dupuy.

15. — M. Casimir-Perier résigne ses fonctions de chef de l'État.

17. — M. Félix Faure est élu président de la République par 630 voix contre 361 à M. Brisson. — **Manifeste du duc d'Orléans** adressé à M. Buffet.

26. — Formation du nouveau cabinet : M. Ribot, président du Conseil et finances; M. Trarieux, justice; M. Hanotaux, affaires étrangères; M. Leygues, intérieur; M. Poincaré, instruction publique et cultes; M. Dupuy-Dutemps, travaux publics; M. André Lebon, commerce; M. Gadaud, agriculture; M. Chautemps, colonies; général Zurlinden, guerre; amiral Besnard, marine.

30. — Les troupes de Madagascar, au départ de Paris, sont pourvues de bidons, gamelles et marmites en aluminium.

Février.

1er. — Loi d'amnistie pour les condamnés à raison de crimes, attentats ou complots contre la sûreté de l'État, de délits et de contraventions en matière de presse, d'élections et de faits de grève.

7. — Le thermomètre descend à — 15°,4.

18. — Le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie, remet ses lettres de créance au président de la République.

16. — La Cour de cassation applique la loi Gramont aux **courses de taureaux.**

Mars.

4. — M. Rousselle est élu président du Conseil municipal de Paris.

6. — Le tribunal civil défend à M. Coquelin aîné, du Théâtre-Français, de jouer sur aucun théâtre de Paris sans l'autorisation du ministre des beaux-arts : M. Coquelin interjette appel.

11. — Le Conseil municipal de Paris vote un projet d'emprunt de 117 millions divisé en 326,000 obligations e 400 francs, rapportant 10 francs par an, remboursables en soixante-quinze ans et participant à des tirages de lots d'une valeur de 470,000 francs par an. — **Fr. Caberg,** assassin d'une tenancière de brasserie, est condamné par la cour d'assises de la Seine à 10 ans de réclusion.

16. — La Banque de France abaisse le taux de l'escompte de 2 1/2 0/0 à 2 0/0, et le taux de l'intérêt des avances de 3 1/2 à 3 0/0.

25. — Suppression de la petite Bourse du soir.

30. — Inauguration du prolongement métropolitain de la ligne de Sceaux.

Avril.

1er. — M. Zola est élu **président de la Société des gens de lettres.**

4. — Banquet offert à M. Berthelot pour répondre à un article de M. Brunetière sur la « banqueroute de la science ».

10. — Jugement de la Chambre des appels correctionnels sur l'affaire des cercles.

9. — Expérience de mobilisation par les troupes de la garnison.

18. — Le tribunal correctionnel de la Seine inflige quatre-vingt-dix amendes à un industriel parisien qui employa quatre-vingt-dix ouvriers dans ses ateliers pendant plus de douze heures de travail effectif par jour.

28. — Le tribunal civil décide que le propriétaire d'une maison n'est tenu de laisser le gaz allumé dans ses escaliers que jusqu'à onze heures du soir



LE MARQUIS DE CHENNEVIÈRES
Archéologue (1820-1899).



GABRIEL VICAIRE
Littérateur (1848-1900).



JULES DELSART
(1845-1900.)



ABBÉ LANUSSE
Aumônier de l'École de Saint-Cyr.



GUSTAVE DROZ
Littérateur (1832-1895).

ERCKMANN
Littérateur (1822-1899).

Mai.

2. — M. Boissier est élu **secrétaire perpétuel de l'Académie française.**

15. — Le tribunal civil décide que le tapis d'escalier d'un immeuble habité bourgeoisement ne peut être enlevé avant le 1er juillet et doit être replacé avant le 15 octobre.

28. — Adoption du projet de M. Picard et du plan dressé par M. Bouvard pour l'Exposition de 1900.

30. — Réception de M. de Hérédia à l'Académie française; réponse de M. Coppée.

Juin.

6. — Rapport de M. Faye sur le projet d'expédition en ballon d'Andrée aux régions polaires.

7. — Circulaire du procureur de la République, recommandant aux juges d'instruction l'emploi de lettres affranchies pour les convocations des huissiers.

13. — Réception de M. Paul Bourget à l'Académie française; réponse de M. de Vogüé.

17. — Le tsar envoie au président de la République l'ordre russe de Saint-André.

20. — M. Jules Lemaître est élu membre de l'Académie française.

29. — A l'Académie des beaux-arts, le grand prix de composition musicale est décerné à M. Letorey.

Juillet.

4. — Une chambre syndicale d'ouvriers est condamnée à 5,000 francs de dommages-intérêts envers un ouvrier qu'elle avait fait figurer au pilori corporatif parce qu'il n'avait pas obéi à ses ordres.

11. — Le préfet de la Seine interdit aux magnétiseurs, somnambules et cartomanciennes de donner la moindre consultation.

16. — Démission du Conseil de la Légion d'honneur à la suite d'un blâme de la Chambre pour avoir maintenu M. Eiffel sur ses rôles.

18. — Le tribunal civil donne gain de cause aux porteurs d'obligations 5 0/0 de la Cie de l'Est qui s'opposaient à leur conversion.

20. — Loi réorganisant les caisses d'épargne; le maximum de dépôt est fixé à 1,500 francs; au-dessus, achat d'office de rentes sur l'État.

26. — Violent ouragan qui cause des dégâts considérables à Montsouris et au Jardin des Plantes.

Septembre.

7. — Adjudication des travaux de construction d'un groupe de nouvelles prisons, pour remplacer Mazas, Sainte-Pélagie et la Grande-Roquette.

10. — Une **trombe** sévit sur la ville, qu'elle traverse de Saint-Sulpice aux Buttes-Chaumont.

13. — Les accusés, dans **l'affaire du chemin de fer du Sud,** sont acquittés par le jury des assises.

16. — Le thermomètre marque le degré de chaleur le plus élevé de l'année, + 35°,5.

26. — Condamnation à trois ans de prison de Léon Bouteilhe, qui jeta dans l'hôtel du baron de Rothschild une boîte contenant du chlorate de potasse.

Octobre.

6. — Création à Paris d'une légation chinoise indépendante de tout autre poste.

16. — M. Duclaux est élu directeur de l'Institut Pasteur.

22. — Gare Montparnasse, un train fou brise le heurtoir, et la locomotive suivie du tender tombe sur la place de Rennes.

27. — Décret fixant à 2,50 0/0 l'intérêt à servir, à partir du 1er janvier 1896, par les caisses d'épargne.

28. — Démission du ministère Ribot, après interpellation de M. Rouanet sur l'affaire du chemin de fer du Sud et la participation des membres du Parlement à des syndicats financiers.

Novembre.

1er. — M. Léon Bourgeois prend la présidence du Conseil, avec M. Berthelot aux affaires étrangères.

13 — M. Moyaux obtient la première prime au concours relatif à la reconstruction de la Cour des comptes.

17. — **Inauguration des concerts à l'Opéra.**

20. — **Baptême de la Savoyarde**, cloche offerte par le diocèse d'Annecy à la basilique du Sacré-Cœur.

21. — Séance annuelle de l'Académie française : discours de M. Hervé sur les prix de vertu, et de M. Boissier sur les concours.

Décembre.

5. — Décret nommant les membres du nouveau Conseil de la Légion d'honneur : grand chancelier, M. le général Davout.

7. — Décret réorganisant la **Bourse du travail.**

11. — Le président de la République remet la barrette aux cardinaux Boyer et Perraud.

12. — Réception de M. **Henry Houssaye** à l'Académie française; réponse de M. Brunetière.

24. — Retour du prince **Henri d'Orléans** qui vient d'explorer l'Asie centrale, du golfe du Tonkin au golfe du Bengale.

Monuments et Fondations.

Érection du monument de Villemain au Val-de-Grâce, le 29 mars.

Le buste de Murger est placé au jardin du Luxembourg le 28 juin.

Érection du monument de Boussingault aux Arts et Métiers, devant la chapelle de Saint-Martin-des-Champs (7 juillet).

Dans le jardin de l'Infante, au Louvre, est élevé un **monument à Meissonier** (25 octobre).

Un monument à Émile Augier est élevé place de l'Odéon (17 novembre); et place des États-Unis, le 1er décembre, les monument de Lafayette et de Washington.

Industrie.

Au mois de septembre, MM. Lumière construisent le **cinématographe**, qui permet, par les projections de photographies instantanées, de montrer à toute une assemblée, en grandeur naturelle, et pendant une minute, une scène animée.

En décembre, M. Trouvé met en vente la **première lampe à acétylène.**

Aux ateliers Cail, à Saint-Denis, on voit un **bateau rouleur sans coque**, imaginé par M. Bazin, constitué par une plate-forme élevée de 7 mètres au-dessus de l'eau et supportée par d'énormes roues creuses.

Beaux-Arts.

Exposition de portraits de femmes au musée Galliéra.

Exposition Claude Monet et Corot (mai).

L'inauguration de la **collection de porcelaines de Chine** donnée au Louvre par M. Grandidier a lieu le 19 juin.

Le baron de Rothschild donne au Louvre 40 pièces d'argenterie romaine datant de l'an 79 de Jésus-Christ et découvertes à **Bosco Reale**, près de Pompéi.

Salon. — *Peinture:* Médaille d'honneur, M. Hébert; pas de premières médailles. — *Sculpture :* Médaille d'honneur, M. **Bartholdi**; Premières médailles, MM. Gauquié et Vernon. — *Architecture :* Pas de médaille d'honneur ni de premières médailles. — *Gravure :* Médaille d'honneur, M. Baude; premières médailles : MM. Vernon, Gilbert, Patricot.

Prix de Rome. — Grand prix : *Peinture* : M. Larée; *sculpture* : M. Roussel; *architecture :* M. Patouillard.

Le 8 juillet est inaugurée **au Louvre la salle des antiquités africaines.**

La vie de la rue.

Inauguration du chemin de fer de l'Odéon à Arpajon (5 février).

Inauguration du prolongement métropolitain de la ligne de Sceaux (30 mars).


AMIRAL BESNARD (Né en 1833).


MAURICE DONNAY Littérateur (Né en 1860).


SCHEURER-KESTNER Homme politique. (1833-1899.)


Mme MIOLAN Cantatrice. (1831-1899.)


BARTHOLOMÉ Sculpteur (Né en 1848).


LOUIS RATISBONNE Poète (1827-1900).

Bal cyclique organisé par le club des increvables (mars — grand succès).

Course vélocipédique entre artistes des théâtres parisiens à Longchamps.

La vie littéraire.

Pierre Loti : *Le Désert, Jérusalem.* — **J.-H. Rosny** : *Renouceau.* — **Alphonse Daudet** : *La Petite Paroisse.* — **Yann Nibor** : *Nos matelots.* — **Paul Hervieu** : *L'Armature.* — **Huysmans** : *En Route.* — **Brunetière** : *La Science et la Religion.* — **Bourget** : *Outre-mer.* — **G. d'Annunzio** : *L'Enfant de volupté.* — **Sâr Peladan** : *Le Livre de spectre.* — **Léon Daudet** : *Les Idées en marche.* — **Sully-Prudhomme** : *Que sais-je?* — **Tolstoï** : *Les Evangiles.* — **Gyp** : *Petit Bleu.*

Théâtres (Débuts et Premières).

Théâtre-Français. — 11 février. *Le Pardon*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Jules Lemaître. — 25 septembre. *Les Tenailles*, comédie en 3 actes, de M. P. Hervieu. — 27 novembre. *Le Fils de l'Arétin*, drame en 4 actes, en vers, de M. Henri de Bornier.

Opéra. — 5 février. *La Montagne noire*, poème et musique de Mme Augusta Holmès. — 18 décembre. *Frédegonde*, drame lyrique en 5 actes, musique d'E. Guiraud et Saint-Saëns.

Opéra-Comique. — 19 février. *Ninon de Lenclos*, épisode lyrique en 4 actes et 5 tableaux, de MM. Lenéka et Bernède, musique d'E. Missa. — 1er avril. *La Vivandière*, opéra-comique en 3 actes, de M. H. Cain, musique de Benjamin Godard. — 3 octobre. *La Navarraise*, épisode lyrique en 2 actes, de MM. Jules Claretie et Cain. — 1er juin. *Guernica*, drame lyrique en 3 actes, de MM. Gailhard et Gheusi, musique de M. P. Vidal.

Odéon. — 19 janvier. *Pour la Couronne*, drame en 5 actes, de M. François Coppée (succès).

Gymnase. — 29 janvier. *L'Age difficile*, comédie en 3 actes, de M. Marcel Prévost (grand succès). — 21 mai. *Les Demi-Vierges*, comédie en 3 actes, de M. Marcel Prévost (succès).

Vaudeville. — 6 février. *M. le Directeur*, comédie en 3 actes, de MM. A. Bisson et Fabrice Carré. — 20 novembre. *Viveurs*, comédie en 4 actes, de M. Lavedan.

Renaissance. — 13 février. *Magda*, de M. Sudermann, traduction Rémond. — 5 avril. *La Princesse lointaine*, 4 actes en vers, de M. E. Rostand. — 5 novembre. *Amants*, comédie en 4 actes, de M. Maurice Donnay.

Porte-Saint-Martin. — 31 janvier. *Le Collier de la Reine*, 5 actes de M. P. Decourcelle. — 15 mai. *La Dame de Carreau*, drame anglais de Ghambers et Stephenson, adaptation de M. P. Decourcelle. — 22 octobre. *Messire du Guesclin*, drame en vers, en 3 actes, de M. Déroulède. Coquelin, dans le rôle de Duguesclin.

Châtelet. — 9 février. *Don Quichotte*, 3 actes et 20 tableaux, de M. V. Sardou, musique de M. Renaud.

Ambigu. — 20 juin. *Le train no 6*, drame en 5 actes, de G. Marot.

Les morts de l'année.

Benjamin Godard, compositeur (10 janvier). — Le maréchal **Canrobert** (28 janvier). — **Geffroy**, acteur et peintre (8 février). — **Dujardin-Beaumetz**, médecin (15 février). — **Vacquerie**, auteur dramatique et publiciste (19 février). — **Eugène Plon**, éditeur (31 mars). — **Camille Doucet** (1er avril). — Le peintre **Chenavard** (12 avril). — **L'abbé de Broglie** (11 mai). — Colonel **Gillon**, mort à Madagascar (en juin). — **Mme Miolan-Carvalho**, cantatrice (4 juillet). — **Patinot**, directeur des *Débats* (20 juillet). — **Pasteur**, chimiste français (29 septembre). — **Carrey**, chirurgien (7 octobre). — **Gustave Droz** (22 octobre). — **Barthèlemy-Saint-Hilaire**, philosophe et homme politique (24 novembre). — **Alexandre Dumas fils**, littérateur (27 novembre). — **Jules Moinaux**, auteur dramatique (4 décembre). — **Émile Montégut**, littérateur (11 décembre). — **Vicomte de la Villemarqué**, folkloriste (11 décembre). — **Max Lebaudy** (24 décembre).



LES SOUVERAINS RUSSES A PARIS
Arrivée du tsar et de la tsarine à la gare du Ranelagh.
Dessin de Charles Mesel. — (Bibliothèque Nationale.)

1896



M. G. HANOTAUX, ministre des affaires étrangères.
D'après une photographie. — Cliché Eug. Pirou.

C'EST le 13 janvier qu'un savant de Wurtzbourg, M. Rœntgen, a découvert des rayons lumineux capables de traverser les corps opaques, et pendant un an, célébrés par les revues et les journaux, popularisés par la photographie, ces rayons X, joujou scientifique, amuseront le public de Paris, — presque autant que le *Kif-Kif Bourricot* de Francisque Sarcey.

D'autres distractions, durant les premiers mois de l'année 1896, sont offertes aux Parisiens : le procès de cet énigmatique Voigniez, assassin de la petite Neut, — l'affaire Max Lebaudy, l'exploitation, soudain révélée, d'un niais lucratif par une bande d'aigrefins plus ou moins littéraires, — surtout, à partir du 14 mars, les divagations sibylliques de Mlle Couëdon qui, sous prétexte qu'elle habite rue de Paradis, se prétend inspirée par l'ange Gabriel.

Avec cette prédilection qui l'attire vers tout ce qui est ridicule, Paris, ce faux sceptique, se passionne pour ces prédictions si pauvre-



LI-HUNG-CHANG
Ambassadeur de Chine à Paris, arrive à la gare du Nord.
Dessin de Maurice Feuillet. — (Bibliothèque Nationale.)

ment rimées, et le salon de la *Voyante* se remplit de tous ces innombrables détraqués, hommes ou femmes, riches ou pauvres, que séduit l'attrait du mystère.

Tandis que la confidente imperturbable de l'esprit fidèle s'obstine à vaticiner, un congrès féministe international se réunit le 8 avril.

Un mois après, des élections mouvementées envoient au Conseil municipal une majorité socialiste. Jugé trop modéré par ces tribuns du peuple, M. Poubelle, fonctionnaire très pacifique, quitte la préfecture de la Seine et est remplacé par M. de Selves.

Ce changement dans l'administration de Paris ne diminue en rien la multitude des solliciteurs : en octobre, pour les places d'expéditionnaires à l'hôtel de ville, on signalera 2,400 candidats, tous également pourvus de titres ou de diplômes — puisqu'ils sont Français.

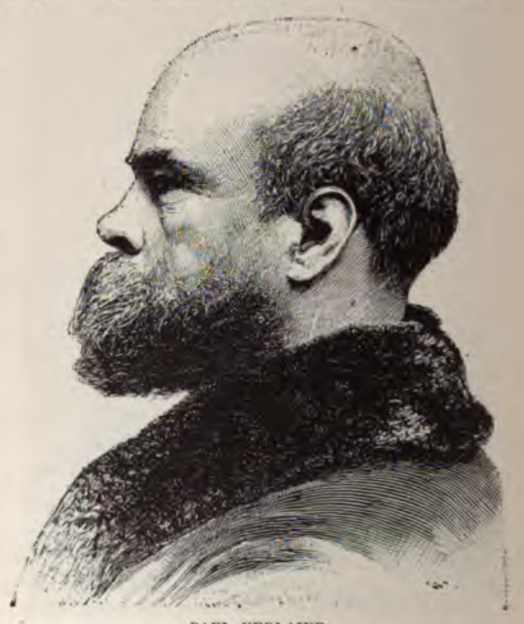
Dès les premiers jours de septembre, les journaux ont multiplié les informations, exactes ou erronées, et les détails sensationnels sur la visite du tsar. Paris commence à se sentir secoué par une fièvre patriotique. Il s'orne et s'embellit pour recevoir le souverain allié.

Enfin, le 5 octobre, la foule immense qui inonde les rues et les places par où doit évoluer le cortège voit passer dans une voiture qu'entraîne le galop de deux chevaux et que des soldats escortent, un jeune homme, d'aspect maladif et souffreteux, révélant par la pâleur de son visage convulsé cette angoisse et cette vraie terreur qui accompagnent partout aujourd'hui, dans leurs tournées triomphales, si près de devenir tragiques, les maîtres d'un monde nouveau.

Pour le fêter ou pour le rassurer, Paris acclame le jeune souverain et lui montre avec orgueil ses monuments les plus populaires : Notre-Dame, le Panthéon, l'Hôtel-de-Ville, le palais de Versailles et Sarah Bernhardt.

Des pièces de circonstance, fabriquées hâtivement par des industriels dramatiques, et n'ayant en général que le mérite de l'intention, célèbrent l'alliance dans une prose emphatique ou en vers de mirliton : à l'Olympia, le 30 septembre, *les Deux Peuples*; — au théâtre de Belleville, le 4 octobre, *Gloire aux Alliés*; — au Concert Européen, le 6 octobre, *les Deux Drapeaux*, etc... Le Nouveau-Théâtre reprend *la Vie pour le Tsar* de Glinka, et, par patriotisme, le public applaudit.

Pendant ces fêtes que la presse qualifie d'inoubliables — dans ce pays où tout s'oublie, — un bruit se répand qui flatte trop la



PAUL VERLAINE
Poète. Né en 1844, décédé le 8 janvier 1896.
D'après une photographie. — (Bibliothèque Nationale.)



L'EXPOSITION DE 1900. — LE PREMIER COUP DE PIOCHE
Photographie de M. GAILLARD. — (*Monde illustré.*)

vanité nationale pour ne pas s'imposer à tous malgré les démentis, et malgré l'invraisemblance: Guillaume II a, dit-on, assisté incognito à la représentation de gala donnée au palais de Versailles. Il n'a pas pu résister à son désir d'admirer de près la troupe de la Comédie-Française. C'est le commencement de la revanche!

L'année se continue tristement par des drames : l'assassinat du philatéliste Delahaeff par Aubert, qui est condamné aux travaux forcés à perpétuité; le meurtre de la baronne de Valley par Kiesgen, Truel et une association de jeunes arrivistes qui professent la même manière de voir sur les inconvénients de la misère et le partage des propriétés.

Quelques solennités artistiques servent d'intermèdes, protégées contre l'indifférence des foules par les incessants progrès du snobisme : vente des tableaux d'Alexandre Dumas fils, qui produisent 384,000 francs (mars); inauguration du monument de Watteau, dans le jardin du Luxembourg (8 novembre); expositions Lachenal (10 novembre) et Constantin Meunier. Un artiste étranger que sa mégalomanie et sa soif de réclame, excessive même pour un peintre, conduiront à l'aliénation mentale, Munkaczy, expose dans son atelier de l'avenue de Villiers, avec une mise en scène tapageuse, son tableau *Ecce Homo*.

L'année 1896, qui voit disparaître deux écrivains de premier ordre, Verlaine et Edmond de Goncourt, n'offre au public, au public qui lit — à part les *Aventures de ma vie*, par Rochefort, et le *Rome* de Zola — que des pages oubliées ou inédites de Victor Hugo, Renan, Mérimée et Taine.

Même stérilité au théâtre. Le 19 février, un succès colossal, extravagant, invraisemblable, — *les Deux Gosses*, à l'Ambigu, — montre en même temps l'abaissement du goût général et le peu d'efforts qu'on aura désormais à faire pour l'intéresser. Seules, les reprises du *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset à la Renaissance et du *Don Juan* de Mozart à l'Opéra-Comique, consolent les délicats de tant d'œuvres insipides et grotesques représentées sur toutes les scènes. Heureusement, Paris, sans qu'il s'en doute, n'est pas tout entier dans ces plaisirs médiocres. Il rêve, pense, travaille. Fidèle aux gloires anciennes, il crée le Musée historique de l'Armée; respectueux des grands services rendus, il inau-



Mgr D'HULST
Décédé à Paris le 7 novembre 1896.
Dessin de MATHIEU, d'après une photographie.
(Bibliothèque Nationale.)

gure pieusement le tombeau de Pasteur; désireux de donner satisfaction aux besoins matériels ou moraux, chaque jour plus impérieux, de la vie moderne, il transforme et rajeunit sa vieille Université et vote le projet du Métropolitain.

Commencée par une découverte scientifique, l'année se termine par une fête, d'autant plus importante et mémorable qu'elle donne aux Parisiennes l'occasion d'arborer solennellement leurs toilettes d'hiver : pour les femmes, moires antiques, moires renaissance, moires fantaisie à dessins Louis XV et Trianon; velours ondulés, ciselés; pour les jeunes filles, tulles de diverses nuances.

Le 19 décembre, au bal militaire de l'Opéra, deux personnalités obtiennent un égal succès : La Tour d'Auvergne, dont on a reproduit le monument, devant lequel passe, avec une allure très martiale, une compagnie de grenadiers de la 46e demi-brigade — et la fille d'un très haut personnage qui porte une toilette « ravissante » de tulle rose, garni de velours et de jacinthes assorties, dont les journaux de modes parleront pendant huit jours.

1896 eut, comme les années précédentes, ses orages parlementaires. On vit les placides sénateurs montrer le poing au gouvernement à propos du remplacement du juge Rempler par le juge Le Poitevin, dans l'affaire des chemins de fer du Sud. La belle Fatma (M. Ricard, garde des sceaux), houspillée naguère à propos du stratagème avorté pour s'emparer des fameux papiers d'Arton, reçoit, en pleine poitrine, un blâme au Luxembourg. Le cabinet, en minorité, s'en ira-t-il? « Oui, disent ceux qui ont assez vu ce ministère. — Non, » clament les autres. La crise dure quelque temps. Elle se termine lorsqu'au champ de courses d'Auteuil la foule crie : *Vive le Sénat!* indiquant au président Félix Faure la volonté du peuple souverain. M. Méline est appelé au pouvoir pour trancher ce nœud gordien. Mais ce nouvel Alexandre n'apaise pas les tourmentes. Elles passent même de la politique dans la nature. Deux cyclones, en juillet et septembre, ravagent Paris. Ce n'est cependant pas encore la fin du monde.



LA RUE DE LA BARRE A MONTMARTRE.
D'après une photographie de M. Atget.

Henri d'Alméras.



LA COUR DES COMPTES

D'après une ancienne estampe.

Les Archives de la Cour des comptes furent construites sur les plans de l'architecte Lucien-Tyrtée Van Cleemputte, prix de Rome en 1816, élève de Percier et fils d'un architecte qui obtint lui-même le grand prix d'architecture.

LES ÉCHOS DE PARIS

Les obsèques de Paul Verlaine.

(10 janvier.)

Les obsèques de Paul Verlaine ont eu lieu en présence de tout ce qui a aujourd'hui un nom dans la poésie française. L'étroite entrée de la maison ou est mort le poète, tendue de draperies noires sans aucune ornementation, avec seulement une grande croix d'argent sur celle du fond, était transformée en chapelle ardente, toute fleurie de couronnes.



LE VIEUX PARIS. — LA RUE DES COLONNES

D'après une eau-forte de Martial Potémont.

A dix heures, le corps est déposé sur le char funèbre. Ce char est de cinquième classe, sans écusson.

A l'église, une messe basse est chantée en plain-chant par toute la maîtrise. Le cortège, la cérémonie terminée, se dirige vers le cimetière des Batignolles.

Il est midi et demi quand on arrive devant le caveau de famille ou doit être inhumé Verlaine. Une fois le cercueil descendu à la place qu'il doit occuper, M. François Coppée prend la parole :

Messieurs,

Saluons respectueusement la tombe d'un vrai poète, inclinons-nous sur le cercueil d'un enfant.

Nous avions à peine dépassé la vingtième année quand nous nous sommes connus, Paul Verlaine et moi, quand nous échangions nos premières confi-



ENTREPOT DE BERCY. — UNE CAVE A ALCOOL

D'après une photographie.

L'entrepôt occupe une superficie totale de 155,034 mq 86 et en terrains, 65,940 mq., il se divise en 3 parties : le grand Bercy, le petit Château et la Berge, qui est composée exclusivement de caves immenses (8,675 mq.).

dences, quand nous nous lisions nos premiers vers. Je revois, en ce moment, nos deux fronts penchés fraternellement sur la même page ; je ressens, par le souvenir, dans toute leur ardeur première, nos admirations, nos enthousiasmes d'alors, et j'évoque nos anciens rêves. Nous étions deux enfants ; nous allions, confiants, vers l'avenir. Mais Verlaine n'a pas rencontré l'expérience, la froide et sûre compagne qui nous prend rudement par le poignet et nous guide sur l'âpre chemin. Il est resté un enfant, toujours.

Faut-il l'en plaindre? Il est si amer de devenir un homme et un sage, de ne plus courir sur la libre route de sa fantaisie par crainte de tomber, de ne plus cueillir la rose de volupté de peur de se déchirer aux épines, de ne plus toucher au papillon du désir en songeant qu'il va se fondre en poudre sous nos doigts ! Heureux l'enfant qui fait des chutes cruelles, qui se relève tout en pleurs, mais qui oublie aussitôt l'accident et la souffrance, et ouvre de nouveau ses yeux encore mouillés de larmes, ses yeux avides et enchantés sur la nature et sur la vie ! Heureux aussi le poète qui, comme le pauvre ami à qui nous disons aujourd'hui adieu, conserve son âme d'enfant, sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses, qui pèche sans perversité, a de sincères repentirs, aime avec candeur, croit en Dieu et le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladresses charmantes et des gaucheries pleines de grâce !

Heureux ce poète, j'ose le répéter tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Hélas! comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé. Mais la souffrance est la rançon du génie ; et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

Oui, Verlaine a créé une poésie qui est bien à lui seul, une poésie d'une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur ; une poésie très naturelle cependant, jaillie de source, parfois même presque populaire ; une poésie où les rythmes, libres et brisés, gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers, — et parmi les plus exquis, — sont déjà de la musique. Et dans cette inimitable poésie, il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée, mais si ingénue.

De tels poèmes sont faits pour demeurer ; et, je l'atteste, les compagnons de la jeunesse de Paul Verlaine, qui tous ont pourtant donné dans leur art tout leur effort, renonceraient aux douceurs et aux vanités d'une carrière heureuse, et accepteraient les jours sans pain et les nuits sans gîte du « pauvre Lélian » s'ils étaient certains, comme lui, de laisser à ce prix quelques pages durables, et de voir fleurir sur leur tombe l'immortel laurier.

L'œuvre de Paul Verlaine vivra. Quant à sa dépouille lamentable et meurtrie, nous ne pouvons, en pensant à elle, que nous associer aux touchantes prières de l'Église chrétienne que nous écoutions tout à l'heure, et qui demandent seulement pour les morts le repos, l'éternel repos.

Adieu, pauvre et glorieux poète qui, pareil au feuillage, as plus souvent gémi que chanté ; adieu malheureux ami que j'aimai toujours et qui ne m'as pas oublié. Dans ton agonie, tu réclamais ma présence, et j'arrive trop tard, devant ce muet cercueil, songeant que l'heure est peut-être proche, en effet, où je devrai obéir à ton appel. Mais ton âme et la mienne ont toujours espéré, que dis-je, ont toujours cru en un séjour de paix et de lumière où nous serons tous pardonnés, purifiés, — car qui donc aurait l'hypocrisie de se proclamer innocent et pur? — et c'est là, en plein idéal, que je te donne rendez-vous et que je te répondrai : me voici.

Arrivée de Li-Hung-Chang à Paris.

(13 juillet.)

Le vice-roi du Petchili est arrivé à six heures cinquante du soir par un train spécial venant de Bruxelles. Le ministre de Chine à Paris, qui était allé recevoir à la frontière



ENTREPOT DE BERCY. — LES QUAIS

D'après une photographie.

Ils comprennent 800 mètres de parcours. Ils ont été surélevés, vers 1880, à l'abri des inondations. — Bercy fut réuni à Paris en 1860.

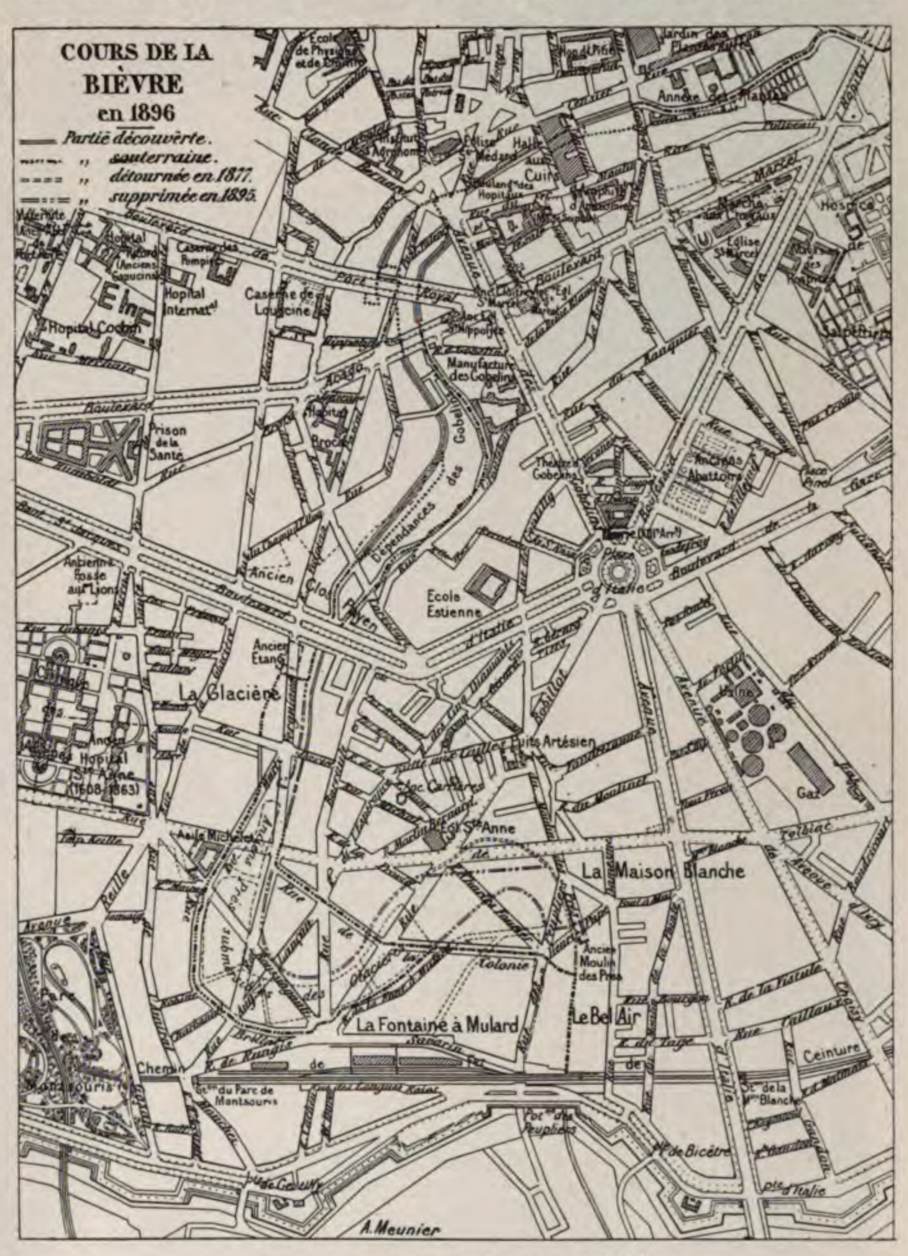
l'homme d'État chinois, lui a présenté les personnages officiels, parmi lesquels le commandant Moreau, représentant M. Félix Faure. Dans le salon, une petite Chinoise de sept ans, encadrée de deux petits Chinois à peu près du même âge, lui a offert un bouquet. Les présentations finies, Li-Hung-Chang est monté dans le premier des landaus envoyés par la présidence, avec MM. Rolland, Deveria, interprète du ministère, et le commandant d'Aurade, qui restera attaché à sa personne pendant son séjour en France. Les personnages de la suite sont montés dans les autres voitures. Un escadron de gardes républicains à cheval, en grande tenue, faisait escorte.

Le cortège s'est dirigé vers le Grand-Hôtel, où le gouvernement français avait retenu soixante appartements aux frais de l'État.

Sur tout le parcours la foule était nombreuse. Li-Hung-Chang tournait la tête à droite et à gauche, paraissant surpris de cette foule qui le regardait. Le public a pourtant accueilli sans grande sympathie l'envoyé du Céleste Empire; il a fait une plus grande ovation à la dernière voiture contenant la cage où étaient enfermées les deux poules blanches fournissant les œufs au vieux vice-roi.

Le lendemain, Li-Hung-Chang fut reçu par le Président de la République, qui l'invita à la revue.

La présence de Li-Hung-Chang à Paris est le grand événement du jour. Quant à savoir ce qu'il pense derrière ses énormes lunettes, c'est — et le mot vient à propos — c'est un casse-tête chinois.



LE COURS DE LA BIÈVRE EN 1896
Carte dressée par A. MEUNIER. — (Collection Ch. Simond.)

La Course de voitures automobiles Paris-Marseille et retour.

(4 octobre.)

Les concurrents de cette belle et grande épreuve étaient partis de la porte Maillot voici dix jours, avec ce qu'on est convenu d'appeler un beau temps; ils y sont rentrés hier,



LA CRYPTE DE PASTEUR A L'INSTITUT PASTEUR

M. Ch. Girault, architecte. — Dessin d'après nature de L. Parent. — (Collection Ch. Simond.)

par une radieuse journée, plutôt printanière qu'automnale, après avoir subi en cours de route vents, pluies, tempêtes et cyclones.

Les premières voitures étaient attendues pour onze heures et demie ou midi; aussi, dès dix heures du matin, une foule considérable se pressait-elle devant le restaurant Gillet et sur tout le boulevard Maillot. A notre arrivée, on commentait ferme sur les gagnants probables, et le n° 6 était favori de tous, lorsqu'une dépêche arrive au contrôle apprenant que cette voiture a eu un accident à Montereau et a perdu de ce fait un temps assez long.

L'affluence est telle que non seulement devant le contrôle, mais aussi sur un parcours d'environ 600 mètres de long du boulevard Maillot, il devient impossible de circuler.

Midi sonne et aucune voiture n'apparaît encore; le public commence à s'impatienter un peu, d'autant plus que les estomacs crient famine. Enfin, à 12 h. 18′ 34″, des cris et des applaudissements au loin annoncent l'arrivée du premier, le tricycle de Dion, n° 51, monté par Collomb, qui a ainsi l'honneur de signer premier au contrôle d'arrivée après cette formidable course de 1,800 kilom. par les jolies routes de France. Décrire les applaudissements qui l'accueillent serait chose impossible ; tout le monde se presse, se pousse, se bouscule pour mieux voir, et une charmante demoiselle offre à son conducteur un énorme bouquet.

Le tricycle est en excellent état, et on ne se douterait jamais à le voir qu'il vient d'accomplir, en 73 h. 46′, plus de 1,800 kilomètres.

Par exemple, une poussière épaisse le recouvre, ainsi que Collomb, vraiment méconnaissable sous ses habits souillés de boue, de poussière et d'huile.



APOLLON ET MARSYAS

Prix de Rome. — Grand prix de peinture en 1896. — Tableau de M. Moulin.
(École des Beaux-Arts.)

Le coureur Baugé, qui a suivi ce motocycle depuis Versailles, nous déclare que c'était vraiment chose impressionnante que de le voir franchir les descentes à une allure de 60 kilomètres à l'heure, et qu'il fallait ne rien craindre et avoir de solides jarrets pour le suivre à bicyclette.

Trois minutes s'écoulent et la voiture, le n° 8, une Panhard et Levassor, dans laquelle nous remarquons M. René de Knyff, fait son apparition, saluée par des hourrahs frénétiques; il est 12 h. 21′ 40″.

Une coupe de champagne était offerte à chaque arrivant par le Comité de l'Automobile-Club.

Et, ma foi, avouez qu'elle était bien gagnée.

Bref, l'addition des temps donne comme résultat final :

1er N° 6. Panhard, en 66 h. 32' 56".
2e N° 8. Panhard, en 68 h. 11' 05".
3e N° 5. Panhard, en 70 h. 55' 35".
4e N° 46. En 75 h. 26' 24".
5e N° 41. En 75 h. 29' 42".

Aussitôt après leur arrivée, les voitures se rendaient à l'Exposition du Palais de l'Industrie, où, on le sait, elles vont demeurer jusqu'au 11 octobre. Là, une foule immense n'a cessé de défiler devant elles, les examinant dans leurs moindres détails et commentant les résultats de l'épreuve.

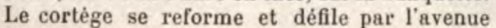
POTENCE AVEC COLOMBE
Exécutée par la maison POUSSIELGUE-RUSAND pour renfermer la Sainte-Réserve.
ÉGLISE DU SACRÉ CŒUR DE MONTMARTRE
(D'après une photographie.)

En terminant, il nous faut une fois de plus constater que cette course, dans laquelle le pétrole a définitivement marqué son avantage sur la vapeur d'eau pour les véhicules de poids léger et de grande vitesse, a obtenu un succès considérable et qu'elle sera à l'automobilisme ce que Paris-Brest a été à la vélocipédie.

L'arrivée du Tsar à Paris.

(8 octobre.)

A la gare improvisée du Ranelagh, dix heures sonnent aux différentes horloges ; le canon du Mont-Valérien tonne, celui des Invalides lui répond ; une locomotive ornée de drapeaux et de fleurs apparaît : le tsar est à Paris. Après l'arrêt, M. Félix Faure descend le premier et donne le bras à l'impératrice, l'empereur vient ensuite. Les ministres, rangés en cercle, sont présentés, puis le président conduit l'empereur et l'impératrice vers Son Em. le cardinal archevêque. Les présentations continuent par le grand chancelier de la Légion d'honneur, les membres des bureaux des deux Chambres, les présidents du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine. L'impératrice, vêtue d'une robe de satin moiré blanc, monte dans le landau aux armes de France et conduit à la daumont par quatre carrossiers que précède tout flambant le piqueur Montjarret. Le tsar, en costume de colonel de tirailleurs russes, ayant en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur, passe, avec M. Faure, qui porte le grand cordon bleu de l'ordre de Saint-André, la revue de la garde républicaine. L'empereur prend place à côté de la tsarine ; M. Félix Faure en face, sur la banquette.



Le cortège se reforme et défile par l'avenue



CHASSE EXÉCUTÉE POUR L'ÉGLISE VOTIVE DU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE
Par la maison POUSSIELGUE-RUSAND. — (D'après une photographie.)



BÉNITIER DE L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE
Dessiné d'après nature.
Ce bénitier est une œuvre d'art de grande valeur.



LE PARC DES BUTTES-CHAUMONT

DESSIN D'APRÈS NATURE, PAR ALEXANDRE DE BAR

(Collection Ch. SIMOND)

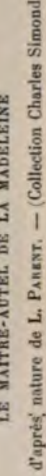
Prudhon. En tête sont les gardes municipaux, puis viennent les chasseurs d'Afrique, les spahis, les goums, les cheiks arabes aux costumes riches et majestueux, qui caracolent sur de superbes chevaux magnifiquement caparaçonnés de soie. Puis vient le landau des souverains. Sur leur passage, les dames agitent leurs mouchoirs, les messieurs leurs chapeaux, et l'on crie : « Vive la « Russie ! vive le tsar ! vive la tsarine ! vive la « France ! vive Félix Faure ! »

C'est à la place de l'Etoile que le cortège s'offre le mieux aux regards de la foule : on acclame les chasseurs d'Afrique et surtout les spahis ; mais les chefs arabes font éclater l'enthousiasme. Les regards ne se détachent pas de ce spectacle superbe que déjà Montjarret a passé. On crie alors : « Vive le tsar ! vive la Russie ! » Les souverains répondent par de gracieux saluts. Les acclamations au tsar redoublent au rond-point et sur la place de la Concorde et iront grandissant jusqu'à l'ambassade. Tout le monde est charmé de l'air gracieux du tsar et de la tsarine. Ils ont conquis la foule.

Quelle impression cette masse de peuple l'acclamant a-t-elle produite sur le tsar ? — En descendant de voiture, à l'ambassade, il prend les deux mains de M. Félix Faure et les serre avec énergie :

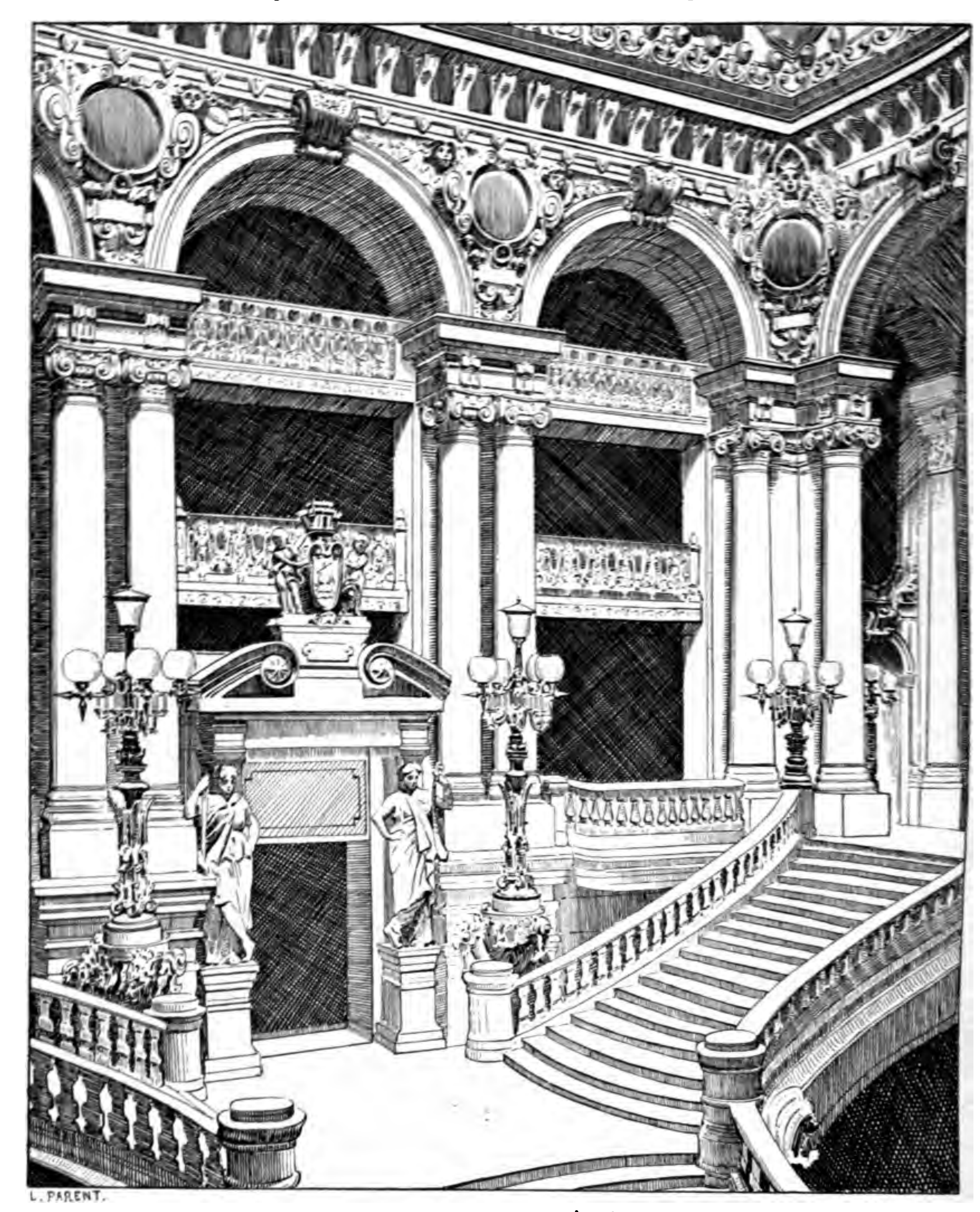
— Je ne m'attendais pas à une telle réception, dit-il. Quelle ville que Paris ! Oh ! j'aime bien les Français !

L'animation de la capitale a été extraordinaire durant ces jours de fêtes, et l'enthousiasme de la foule a particulièrement caractérisé ces manifestations. Paris est bouleversé. Les restaurants regorgent, particulièrement les restaurants bon marché et à prix fixe. Les époques héroïques sont finies pour les maîtres queux. Paris se démocratise. Les tables sont prises d'assaut. Les repas, dans un seul établissement, sont montés de deux mille à cinq mille, depuis trois jours. A cinquante sous en moyenne, cela représente un joli denier ! Les patrons sont ravis de cette aubaine, mais on aperçoit au fond de la salle de vieux messieurs qui roulent des yeux féroces. Ce sont les clients ordinaires dont les habitudes sont bouleversées. Les trains de plaisir ont amené des foules considérables. Un rédacteur du *Temps* se trouvait à l'arrivée d'un train provençal : « Douze cents félibres, mâles et femelles, en sont sortis tout bouillants et sont tombés dans les bras des parents et des amis qui les attendaient. Ç'a été un spectacle admirable quoique un peu confus. Les employés de l'octroi ont d'abord contrarié ces effusions par leurs ridicules exigences. Les femmes surtout s'emportaient en paroles agressives. Une robuste commère, coiffée du bonnet d'Arlésienne, défend son baluchon contre un gabelou et glapit



LE MAITRE-AUTEL DE LA MADELEINE
Dessin d'après nature de L. Parent. — (Collection Charles Simond.)

avec une incroyable volubilité et l'accent de Tartarin : « Je n'ai que quatre livres de saucisson, une livre de fromage et une fiole d'huile ! Puisque je vous le dis; hé! vous n'avez pas besoin d'y aller voir ! » Mais « l'homme vert », défiant, exige que le paquet soit déficelé. L'Arlésienne s'emporte, le rouge lui monte aux joues, elle prend à témoin les assistants : « Si ce n'est pas « une honte de tourmenter le monde un jour « comme celui-ci ! Vous savez, j'irai me plaindre « à Nicolas ! » Ces gens du Midi ont le mot pour rire ; ils ne sont jamais en colère qu'à demi. Au fond de la salle, un groupe touchant, une scène à la Daudet. Une vieille femme est assise sur sa valise de forme antique et couvre de baisers et serre dans ses bras, avec d'interminables dis-



GRAND ESCALIER DE L'OPÉRA

Dessin d'après nature de L. Parent. — (Collection Ch. Simond.)

cours, une fillette de douze ans. La grand'mère est venue toute seule du fond de l'Ardèche, et sa petite-fille, qui habite Paris, est accourue à sa rencontre. Et ce sont, entre elles, des cris de joie, des larmes de bonheur, un gazouillis qui n'en finit pas : « Je veux tout voir, n'est-ce pas, petite, « tu me mèneras partout ? — Oui, marraine ! — « Tu me montreras l'im- « pératrice. — Mais oui ! « — Et l'empereur ! — Oui ! « Oui ! — Et puis nous irons « embrasser ta cousine « chez les bonnes sœurs ; « et puis je veux aller à « l'office à Notre-Dame ! »

Sur les boulevards, dans les rues, on reconnaissait bien les groupes hétérogènes auxquels nous avait habitués l'Exposition de 1889. Mais la province et surtout la grande banlieue de Paris avaient fourni un contingent considérable.

Inauguration du tombeau de Pasteur.

(26 décembre.)

La grave et touchante cérémonie de la translation des restes de Pasteur à l'Institut de la rue Dutot a commencé par un service religieux qui a été célébré, à huit heures, en l'église Notre-Dame, en présence des membres de la famille, Mme Pasteur, M. J.-B. Pasteur, son fils, sa fille et M. Vallery-Radot, et une centaine d'amis, parmi lesquels MM. Duclaux, directeur de l'Institut, les docteurs Roux, Chantemesse, Delbet, Chaput, Royer, Brouardel, les professeurs Bucquoy, Debove, Monod et Grancher.

Le service terminé, le cercueil était placé sur un fourgon funéraire, et, à dix heures, la dépouille mortelle du grand savant arrivait devant la porte de l'Institut, où une foule nombreuse était déjà réunie. On y remarquait notamment le commandant Moreau, représentant le Président de la République ; MM. Méline, Loubet, Brisson, Rambaud, Fallières, Ribot, Chautemps, de Selves, Lépine, Bertrand, Wallon, Boissier, de Broglie, Frémiet, Falguière, Mézières, Gréard, Lœwy, Zévort, les docteurs Metchnikoff et Von Horn, et la délégation anglaise dont les pittoresques costumes rouges tranchaient vivement sur la masse.

Pris à bras par les porteurs, le cercueil d'ébène a été aussitôt descendu dans la crypte et placé dans le tombeau, qui est resté découvert. L'abbé Rivaud, curé de Saint-Lambert de Vaugirard, a prononcé les dernières prières, puis la famille est remontée devant l'entrée de la crypte, où étaient restés les invités.



FOYER DE L'ODÉON

D'après une photographie.

M. J.-B. Pasteur s'avançant alors et désignant le cercueil d'une main tremblante, prononce en pleurant ces paroles :

« Messieurs, je vous remets ce tombeau que nous avons élevé à notre père. Dans cet Institut, qu'il a tant aimé, nous vous prions de le conserver précieusement. »

M. Bertrand répond par une courte improvisation ; il remercie la famille du témoignage d'affection qu'elle donne à l'Institut, où la mémoire impérissable de Pasteur inspirera ses disciples.

MM. Cornu et Bergeron, au nom de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, ont également improvisé des éloges fort éloquents du maître, en rendant hommage non seulement à la



THÉATRE DE L'OPÉRA — *Jeanne d'Arc.*
Décor du 1er acte — D'après la maquette originale.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

sûreté et à la profondeur de ses connaissances, mais encore à l'élévation de son caractère et à son ardente poursuite du bien et du vrai, tout en alliant sa douceur à sa fermeté.

M. Pierre Baudin, président du Conseil municipal, rappelle que Pasteur reçut à l'Hôtel-de-Ville, en une séance inoubliable, l'hommage de reconnaissance et d'admiration de la population parisienne.

Sir J. Lister prononce ensuite l'éloge de l'illustre savant que toute l'Angleterre aimait et admirait.

Plusieurs autres délégués anglais prennent également la parole : deux d'entre eux s'expriment en anglais.

Au nom du gouvernement, M. Rambaud a fait un éloquent panégyrique du grand savant « qui rendit à la France plus de services qu'au-



Jeanne d'Arc. — Rôle de CHARLES VII
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Jeanne d'Arc. — Rôle de JEANNE D'ARC
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Hellé.*
Décor du 1er acte. — D'après la maquette originale.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

cun peuple n'en a jamais reçu d'un de ses enfants ».

L'orateur, rappelant les miracles opérés par le vaccin antirabique, a montré, en un tableau saisissant, le millier d'êtres humains accourus au laboratoire de la rue d'Ulm, comme à l'appel d'un rédempteur, comme à une source de salut. La tombe de Pasteur sera semblable à celles de ces bienheureux sur lesquelles les peuples voyaient s'accomplir des prodiges : « A chaque découverte dont profitera le genre humain, à chaque rayon de gloire scientifique qui viendra s'ajouter à l'auréole de la patrie, c'est à cette maison, désormais auguste dans les fastes de la science, que viendra se reporter comme à la source de tous les progrès ultérieurs la reconnaissance du pays et de l'univers. »



Jeanne d'Arc. — Rôle d'AGNÈS SOREL
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)

Après cet éloquent discours, il nous faudrait encore citer ceux de M. Legouvé, doyen de l'Académie française ; de MM. Georges Perrot, directeur de l'École normale ; Louis Passy, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture ; Paul Tissier, président de l'Association générale des étudiants, et enfin l'allocution touchante de M. Duclaux, directeur de l'Institut, qui a dit qu' « après tous ces hommages, il fallait qu'une garde d'honneur se formât autour de ces cendres qui allaient entrer dans le grand repos ».

Tous les assistants ont ensuite défilé devant le tombeau de Pasteur et se sont retirés vivement impressionnés par cette émouvante cérémonie. A partir d'une heure de l'après-midi, les personnes munies de cartes spéciales ont été autorisées à visiter la crypte. Six mille personnes se sont présentées et ont été admises. Près de mille deux cents voitures ont stationné aux abords de la rue Dutot.



LE GAGNANT DU GRAND PRIX EN 1896
Arreau, monté par BARLEN.

Les Engelures de l'hippopotame.

Il arrive à M. Sauvinet, chargé plus spécialement, au Muséum, de la ménagerie et de ses nombreux hôtes, l'aventure la plus extraordinaire et la plus bouffonne à la fois.

Un de ses pensionnaires, et non des moindres, Baptiste, l'hippopotame, a des engelures.

C'est invraisemblable, mais c'est vrai. M. Milne-Edwards lui-même, au cours d'une aimable causerie, l'a raconté vendredi aux naturalistes assemblés, nous dit *le Temps*. Les dames présentes en rirent d'abord de bon cœur. Comment l'hippopotame, cette énorme bête qui semble protégée par une si épaisse cuirasse contre les pernicieuses influences extérieures, est-il atteint d'un mal qu'on croyait réservé aux épidermes délicats?

Il faut dire que Baptiste est tout jeune encore. On l'acquit du Jardin d'acclimatation au commencement de cette année. Choyé, dorloté, nourri de lait très pur, il semble, malgré son caractère exécrable, s'accommoder assez bien de son nouveau logis. Mais l'hiver arriva, et avec lui les fâcheuses engelures.

La peau de l'animal se crevassa sous l'action du froid. Grave événement, car l'hippopotame est précieux : à l'état adulte, il représente un capital de 30,000 francs. Vite, on construisit, spécialement pour lui, une petite chaudière, qui jour et nuit chauffe maintenant l'eau de sa baignoire.

Même on doucha Baptiste, qui parut enchanté de ce traitement.

Les engelures disparaîtront, mais on débarrassera plus difficilement l'animal de son caractère insupportable. Lorsque Baptiste entra au Jardin des plantes, on redoutait de l'enfermer avec sa vieille « mère hippopotame », qui, malgré sa douceur, aurait pu mal prendre les facéties brutales de ce jeune pachyderme.

Elle accepta pourtant le voisinage, et se montra pleine d'indulgence pour le turbulent Baptiste. Tout aussitôt, celui-ci la traita en vieille camarade. Ne s'avisa-t-il pas, un jour où sa compagne s'était endormie dans le bassin, de se faire un îlot du peu qui surnageait et de s'y installer commodément? Un mouvement de la mère le fit basculer et voilà notre gaillard pataugeant ; il n'en recommença pas moins le lendemain.

Avec ses gardiens, il est moins familier et souvent ceux-ci durent s'enfuir devant l'animal qui les poursuivait la gueule grande ouverte. Il ne se passe pas de jour, dit M. Milne-Edwards, que des gardiens ne viennent se plaindre des « sévices » du méchant hippopotame. Aussi a-t-on dû renoncer, en ce qui le concerne, à une opération intéressante : on n'a pu le mensurer, comme on en avait l'intention.

L'anthropométrie de M. Bertillon a, en effet, ses adeptes au Muséum. On en applique les principes à tous les animaux un peu rares et mal connus... lorsqu'ils veulent bien se laisser faire. C'est le cas de Coutch, un gamin comme Baptiste, mais infiniment plus aimable.



LA MODE EN 1896
D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1896

Janvier.

1er. — Création d'un bureau de **consultations gratuites au Palais de Justice.**

4. — Remise du drapeau du 200e d'infanterie aux Invalides.

13. — On expérimente dans les sous-sols du Grand Café, boulevard des Capucines, la découverte du Dr Rœntgen, concernant des **rayons X** lumineux capables de traverser des corps opaques. Des expériences analogues ont lieu, par M. Gaston Seguy, à l'École de pharmacie.

16. — **Réception de M. Jules Lemaitre** à l'Académie française; réponse de M. Gréard.

24. — **Au Cirque-d'Hiver, violent meeting** de protestation contre les lois sur les Sociétés coopératives de consommation, par l'alimentation parisienne.

28. — M. Rempler, juge d'instruction dans l'affaire des Chemins de fer du Sud, en est dessaisi et remplacé par M. Le Poittevin. Les journaux hostiles au gouvernement attaquent violemment le ministère à ce propos.

Février.

7. — La Compagnie des chemins de fer de l'Est met en service un wagon éclairé à l'acétylène.

8. — La Cour de cassation déclare non recevable e pourvoi formé par Cornelius Herz contre les trois arrêts de la Chambre correctionnelle du 3 novembre 1895 qui l'ont condamné à cinq ans de prison pour chantage envers le baron de Reinach. — On apprend que l'Angleterre accorde l'extradition d'Arton, arrêté à Londres et détenu à la prison d'Holloway.

9. — Procès du journal *la France*, qui publia la liste des « 104 ». — Procès Dupas (affaire Arton).

10. — Au Sénat, M. Monis (de la Gironde) interpelle le gouvernement sur le remplacement de M. Rempler par M. Le Poittevin. Réplique du garde des sceaux, M. Ricard. Le Sénat repousse l'ordre du jour pur et simple. Ce vote implique un blâme au gouvernement qu'il met en minorité.

13. — Conflit entre le Sénat et la Chambre, qui approuve le ministère.

14. — Arton, extradé, arrive à Paris. Il est écroué à Mazas.

15. — Nouvelle interpellation de M. Monis au Sénat, qui maintient son vote de blâme contre M. Ricard. — Voignez, assassin de la petite Neut, est condamné à mort. (La peine fut commuée.)

17. — M. Moissan obtient du carbure de lithium.

20. — La Chambre vote un ordre du jour de confiance.

21. — Le Sénat maintient l'intégralité de ses droits. Le conflit s'accentue.

29. — Départ du Président de la République pour Dijon, Châlons-sur-Marne, Lyon, Nice et le Midi. — Manifestations contre le Sénat.

Mars.

16. — Congrès international des chemins de fer.

18. — Vote du projet du gouvernement sur les plans de l'Exposition universelle.

20. — La Société de géographie décerne le prix Fournier à MM. Vivien de Saint-Martin et L. Rousselet, directeurs du *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*.

25. — Vifs débats à la Chambre (impôt sur le revenu). La majorité se prononce en faveur du projet Doumer.

27. — **M. Edmond Turquet,** ancien sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, **se fait frère tertiaire.**

30. — **M. H. Houssaye est nommé président de la Société des gens de lettres.** — A la suite de la démission de M. Berthelot, M. Bourgeois est nommé ministre des affaires étrangères et M. Sarrien ministre de l'intérieur.

Avril.

2. — Loi rendant applicable au Conseil municipal de Paris l'article 41 de la loi municipale du 5 avril 1884, et qui limite à quatre ans la durée du mandat.

5. — Manifestation sur la pelouse du champ de courses d'Auteuil. La foule crie *Vive le Sénat!* dans la tribune occupée par le président de la République.



DE SELVES
Préfet de la Seine
(Né en 1848).



MARQUIS DE MASSA
Auteur dramatique
(Né en 1831).



J.-K. HUYSMANS
Littérateur (Né en 1848).



PALADILHE, Compositeur
(Né en 1844).



ERNEST DAUDET
Littérateur (Né en 1837).



FLOURENS
Homme politique
(Né en 1841).

8. — **Congrès féministe international.**

11. — Réouverture de la Bourse du travail.

20. — M. Coquelin aîné est débouté de son appel.

21. — Rentrée en session du Sénat. M. Demôle demande l'ajournement de la discussion des crédits demandés par le gouvernement pour Madagascar et votés par la Chambre. Le conflit persiste avec plus d'acuité.

24. — Démission du cabinet Bourgeois.

29. — Nomination d'un nouveau ministère: M. Méline, présidence du Conseil, agriculture; M. Darlan, justice; M. Hanotaux, affaires étrangères; M. Barthou, intérieur; M. Cochery, finances; général Billot, guerre; amiral Besnard, marine; M. Rambaud, instruction publique; M. Boucher, commerce; M. Lebon, colonies; M. Turrel, travaux publics.

Mai.

3. — Élections municipales à Paris. La majorité du Conseil reste composée de radicaux et de socialistes. — Le duc d'Audiffret-Pasquier, président du Comité monarchiste de Paris, donne sa démission.

9. — Arrêté du préfet de la Seine fixant à nouveau les conditions dans lesquelles doit se faire l'écoulement direct à l'égout.

10. — Élection des conseillers municipaux : 16 républicains, 3 ralliés, 33 radicaux-socialistes, 19 socialistes révolutionnaires, 9 monarchistes.

12. — Le ministre approuve le **nouveau type des monnaies de bronze** présenté par Daniel Dupuis.

18. — Commencement d'une enquête ouverte sur un avant-projet de chemin de fer métropolitain autonome à voie étroite et à traction électrique. L'enquête, terminée le 18 juin, fut favorable au projet. — Introduction sur le marché de Paris d'un emprunt ottoman 5 0/0 de 76 millions de francs.

23. — **Création d'un ministère des postes et des télégraphes.** M. Delpech en est nommé titulaire. — **M. de Selves est nommé préfet de la Seine,** en remplacement de M. Poubelle, envoyé comme ambassadeur près le Saint-Siège.

28. — **M. G. Paris** est élu membre de l'Académie française.

Juin.

4. — MM. Londe et Brissaud obtiennent avec les rayons Rœntgen l'image d'une balle dans le crâne; pose, 100 minutes.

13. — M. Garchey fabrique des pierres céramiques obtenues par la dévitrification du verre.

18. — Une **trombe** sévit sur la banlieue N.-O. et N., causant sur son passage des dégâts considérables. — Introduction sur le marché de Paris d'un emprunt roumain 4 0/0 de 90 millions.

20. — Sur la proposition de M. Hanotaux, la Chambre déclare à l'unanimité Madagascar colonie française.

27. — La cour d'assises de la Seine condamne Arton à six ans de travaux forcés pour faux, détournements. Arrêt cassé.

Juillet.

11. — Émission de 3,250,000 bons de 20 francs de l'Exposition de 1900.

13. — Échauffourée au Père-Lachaise entre la police et les socialistes qui avaient arboré le drapeau rouge.

14. — Le président de la République reçoit en audience solennelle S. E. Li-Hung-Chang, ambassadeur extraordinaire de Chine, qui visite la plupart des États étrangers. — A la revue, on a compté près de 300 insolations. — Un fou, nommé Eugène François, tire deux coups de revolver sur la voiture du président de la République qui se rendait à la revue de Longchamps. Personne n'est atteint.

26. — Un cyclone dévaste le sud-est de Paris et surtout le Jardin des Plantes.

15. — Le trajet de Londres à Paris est réduit à six heures et demie.

20. — Obsèques à Notre-Dame du marquis de Morès, assassiné en Afrique.

16. — Li-Hung-Chang a dîné chez le Président, mais

n'a touché à aucun mets, comme il a coutume de le faire chez tous les grands qui l'ont invité. Il déjeûne avec M. Hanotaux sur la tour Eiffel.

Août.

2. — Manifestation de libres penseurs sur la place Maubert, autour de la statue d'Étienne Dolet.

12. — M. Osiris acquiert la Malmaison pour l'offrir à la France.

Septembre.

10. — Second cyclone à Paris. Ravages dans la partie centrale de Paris, principalement au Châtelet. Nombreuses victimes.

Octobre.

5. — **Réception enthousiaste de l'empereur et de l'impératrice de Russie.**

6. — Visite au Panthéon, **pose de la première pierre du pont Alexandre III.** — Réception de S. Em. le cardinal Richard par S. M. l'empereur de Russie.

7. — Visite à Notre-Dame, au Louvre, à Sèvres et à Versailles.

8. — Les souverains russes quittent Paris.

17. — **Explosion de gaz acétylène** dans les usines Raoul Pictet : deux victimes.

24. — Assassinat de Delahefl : les accusés Aubert et Marguerite Dubois sont condamnés, le premier aux travaux forcés à perpétuité, et la seconde à trois ans de prison.

Novembre.

6. — **Arton est condamné par la cour d'assises** de Seine-et-Oise à huit ans de réclusion pour détournements au préjudice de la société du Transvaal et de la Société française de dynamite.

Décembre.

7. — **Le Conseil municipal vote le projet de métropolitain** à voie étroite.

13. — Deuxième congrès pour protéger et accroître la population.

24. — L'incendiaire Marcus Simon est condamné à mort; peine commuée. — Discours de **réception de M. Anatole France à l'Académie française**; réponse de M. Gréard.

La vie littéraire.

Hugues Le Roux : *O mon Passé!* — **Henri Rochefort** : *les Aventures de ma vie.* — **Edmond de Goncourt** : *Hokousaï.* — **Jules Simon** : *Quatre maîtres* (Lamartine, cardinal Lavigerie, Renan, Guillaume II). — **J.-H. Rosny** : *le Serment; Un double Amour.* — **M. de Vogüé** : *Devant le Siècle.* — **François Coppée** : *Mon Franc-parler; le Coupable.* — **Hanotaux** : *Histoire du cardinal de Richelieu.* — **Victor Hugo** : *Correspondance.* — **Berthelot** : *Science et morale.* — **Taine** : *Carnet de voyage; Correspondance inédite de Mérimée.* — **J. Huret** : *Enquête sur la question sociale en Europe.* — **Paul Mariéton** : *Une Histoire d'amour* (George Sand et Musset). — **Paul Bourget** : *Complices.* — **Emile Ollivier** : *Marie-Magdeleine.* — **Léon Tolstoï** : *Les Temps sont Proches.* — **Maurice Donnay** : *Amante.*

Beaux-Arts.

4 janvier. Le musée du Louvre s'enrichit d'un *Saint Sébastien* de Perrugin.

19 février. Exposition **Constantin Meunier.**

2 mars. Vente des tableaux d'Alexandre Dumas fils (384,000 francs).

29 mars. Le Louvre acquiert une Vierge sculptée sur bois par Jacopo della Quercia et la tiare d'or de Saïtaphernes (IVe siècle avant J.-C.).

28 mai. **Récompenses du Salon** : *Peinture* : Médaille d'honneur, M. Benjamin Constant. Pas de premières médailles. — *Sculpture* : Médaille d'honneur, M. Gustave Michel; premières médailles, MM. Gasq, Mengue. — *Architecture* : Médaille d'honneur, M. Scellier de Gisors; pas de premières médailles. — *Gravure* : Médaille d'honneur, M. Henri Lefort; premières médailles, MM. Borrel et Dezarrois.

19 octobre. Inauguration au Louvre de la salle des moulages provenant des fouilles de Delphes.



Mlle BARTET
de la Comédie-Française
(Née en 1854).



ÉMILE FAGUET
de l'Académie française
(Né en 1847).



DE MUNSTER
Diplomate allemand
(Né en 1820).



ROUJON
Directeur des Beaux-Arts.



GORON
Chef de la sûreté
(Né en 1847).



WORMS
de la Comédie-Française
(Né en 1836).

Monuments et Fondations.

25 avril. Consécration de l'église **Sainte-Anne de la Maison-Blanche**, rue de Tolbiac et rue Bobillot. — 8 juin. Inauguration du **monument de Watteau** au Luxembourg. — 6 novembre. Inauguration de la nouvelle École coloniale. — 26 novembre. Inauguration du **tombeau de Pasteur** à l'Institut Pasteur.

La vie de la rue.

24 septembre. **Course de voitures automobiles** entre Paris et Marseille.

12 décembre. Inauguration du **Salon du Cycle et de l'Automobile.**

Théâtres (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Opéra. — 5 avril. *Jeanne d'Arc.* — 24 avril, *Hellé*, opéra en 4 actes, de M. du Locle et Nuitter, musique de M. Duvernoy.

Opéra-Comique. — 5 mars. *Orphée*, de Gluck. — 5 mai. *Le Chevalier d'Harmenthal*, musique de M. Messager. — 24 juin. *La Femme de Claude*, drame lyrique en trois actes, musique de M. Cahen.

Concerts Colonne. — 23 février. Première audition, à Paris, du *Crépuscule des dieux*, de Wagner.

Comédie-Française. — 15 février. *Grosse Fortune*, comédie en 4 actes, de M. Henri Meilhac. — 4 mai, *Manon Roland*, drame en 5 actes, en vers, de MM. E. Bergerat et Camille de Sainte-Croix. — 7 décembre. *L'Evasion*, 3 actes, de M. Brieux (première pièce importante avec costumes cyclistes).

Odéon. — 28 janvier. *Le Modèle*, 3 actes, de MM. Henri Fouquier et G. Bertal. — 7 septembre. *Le Capitaine Fracasse*, de M. Bergerat.

Vaudeville. — 31 janvier. *La Bonne Hélène*, de M. Jules Lemaitre. — 28 février. *Manette Salomon*, comédie en 4 actes, de M. de Goncourt.

Renaissance. — 5 mars. *La Figurante*, comédie en 3 actes, de M. de Curel. — 6 avril. *La Meute*, comédie en 4 actes, de M. Abel Hermant.

Gymnase. — 19 mars. *Disparu*, comédie en 3 actes, de MM. Bisson et Sylvane (succès). — 4 juin. *Au Bonheur des dames*, 6 tableaux tirés du roman de M. Zola, par MM. Hugot et de Saint-Arroman. — 23 septembre. *La Villa Gaby*, comédie en 3 actes, de M. L. Gandillot. — 25 décembre. *Une Idylle tragique*, 4 actes et 6 tableaux, tiré du roman de Paul Bourget, par MM. Decourcelle et d'Artois.

Porte-Saint-Martin. — 22 septembre. *Les Bienfaiteurs*, 4 actes, de M. Brieux. — 24 décembre. *Le Colonel Roquebrune*, drame en 5 actes et 6 tableaux, de M. Georges Ohnet.

Ambigu. — 19 février. *Les Deux Gosses*, drame en 8 tableaux, de M. Decourcelle (immense succès).

Les morts de l'année.

Comte de Laubespin, homme politique (5 janvier). — **Dietz Monnin**, homme politique (6 janvier). — Le poète **Paul Verlaine** (8 janvier). — **Floquet**, homme politique (18 janvier). — Cardinal **Meignan** (20 janvier). — Marquis de **Dampierre**, agronome et homme politique (5 février). — **Ambroise Thomas**, compositeur (12 février). — **Arsène Houssaye**, littérateur (26 février). — Le peintre **Duez** (4 avril). — **Léon Say**, homme politique et économiste (21 avril). — **Ferdinand Duval**, administrateur (26 avril). — **Rousselle**, président du Conseil municipal (15 mai). — **Jules Simon** (7 juin). — Duc de **Nemours**, deuxième fils de Louis-Philippe (26 juin). — L'amiral **Vignes** (1er juillet). — Le cardinal **Bourret** (1er juillet). — **Edmond de Goncourt** (18 juillet). — **Eugène Spuller**, homme politique (23 juillet). — Docteur **Desprès** (27 juillet). — **Clausel de Coussergues**, homme politique (1er août). — Les docteurs **Pajot** et **Armand Desprès**. — **Cazenove de Pradines**, homme politique (13 juillet). — Baron **Pichon**, bibliophile (26 juillet). — Le peintre **Benner** (22 septembre). — Le ténor **Duprez** (23 septembre). — Le général **Yung** (3 octobre). — Le général **Trochu** (7 octobre). — **Challemel-Lacour**, homme politique (16 octobre). — Mgr **d'Hulst** (6 novembre). — **Emmanuel Arago**, sénateur (26 novembre). — Mme **Furtado-Heine** (10 décembre). — **Paul Arène**, littérateur (17 décembre).



GROUPE ALLÉGORIQUE ÉLEVÉ DEVANT LE PALAIS DE L'INDUSTRIE
(Cliché de MM. GAILLARD et fils.)

1897

Le 1er janvier 1897, M. Bischoffsheim annonce à Mme veuve Pasteur que la baronne Hirsch fait don de la somme de deux millions à l'Institut Pasteur. Quelques mois plus tard, la même généreuse donatrice versait à la Société philanthropique deux millions et demi pour servir des pensions à des femmes du monde réduites par des revers à la détresse.

Il semblerait que ces dons charitables, dépassant la mesure habituelle de la générosité humaine, eussent dû assurer quelque répit et calmer pour un temps les Parques, tisseuses de douleurs. Chose inconcevable, matière à un lamentable thème sur les forces aveugles de la nature ! c'est à la charité que Paris devra la catastrophe peut-être la plus épouvantable qu'il lui ait été donné de subir.

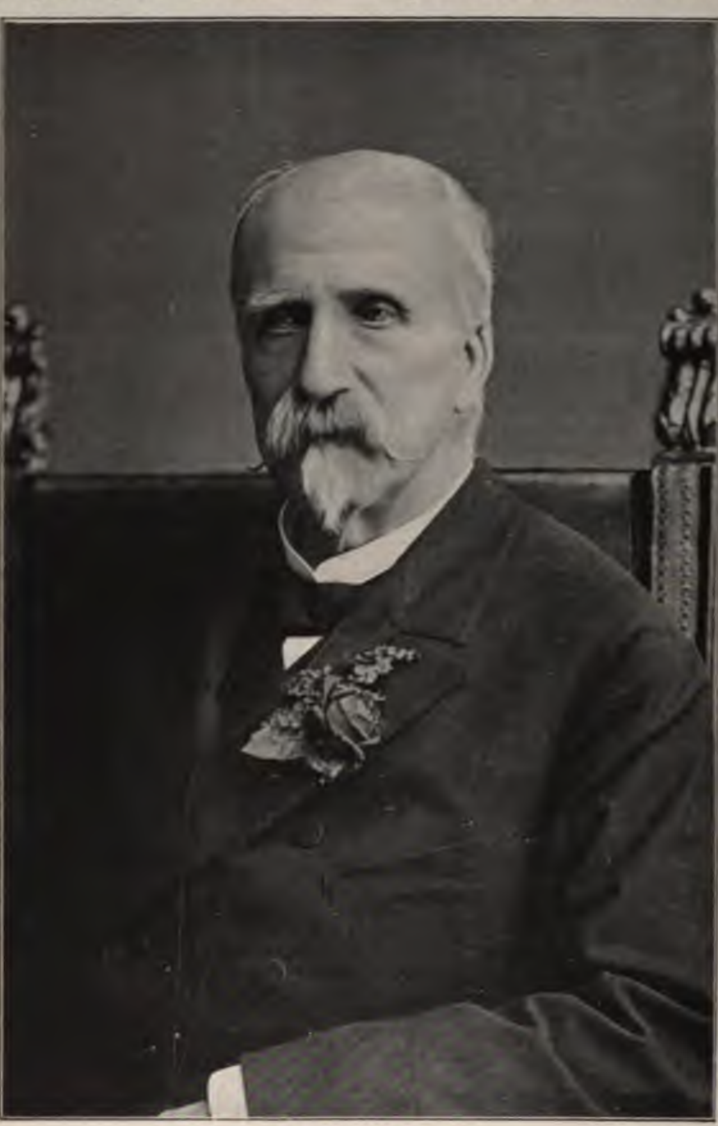
Le 1er mai, le Bazar de la Charité ouvre ses portes rue Jean-Goujon, dans un décor pittoresque, représentant une vieille rue de l'ancien Paris, enfermé dans un bâtiment en planches recouvert d'un immense velum. Quatre jours plus tard, au plus fort de la vente, un incendie allumé par le cinématographe éclate dans ce cadre séduisant, mais fragile. Une bousculade effrayante se produit parmi les douze cents personnes qui se trouvent réunies autour des différents comptoirs : femmes et enfants sont piétinés par des affolés. Malgré tous les dévouements qui s'affirment en cette circonstance, malgré les secours venus rapidement du dehors et des maisons voisines, près de cent vingt personnes trouvent la mort dans cette catastrophe. La duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche, périt victime d'un sublime dévouement, et, avec elle, de nombreuses dames du grand monde parisien, qui considéraient la charité comme un devoir impérieux. Des obsèques solennelles furent faites aux victimes aux frais de l'État, à Notre-Dame, en présence du président de la République. Le jour des funérailles, la ville avait revêtu son aspect des jours sinistres.

Le monde parisien se trouvait presque tout entier en deuil, et longtemps un voile noir plana sur tous les salons. Mais, le premier moment d'épouvante passé, l'horreur du carnage imbécile s'estompe, s'atténue, s'éloigne ; l'existence continue.

Des événements de nature politico-judiciaire sollicitaient ailleurs l'attention. Arton parle, Arton le *deus ex machina* du drame sans fin de Panama. Et sur ses dénonciations, des journalistes, des députés sont arrêtés, jugés...

et acquittés. Quel dédaigneux *Much ado about nothing* eût laissé tomber Shakespeare !

La philosophie du grand dramaturge aurait été mise à une rude épreuve par la déconcertante affaire Dreyfus, qui emprunte cette année une nouvelle vigueur à l'intervention parlementaire de M. Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, convaincu de l'innocence du prisonnier de l'île du Salut. Le gouvernement est saisi officiellement d'une demande en revision du procès; le frère du condamné porte même une accusation nette contre le comte Walsin-Esterhazy, commandant d'infanterie en non-activité. Et dès lors les événements se précipitent. Le commandant Forzinetti, commandant la prison du Cherche-Midi, est relevé de ses fonctions pour avoir affirmé publiquement sa conviction en l'innocence de Dreyfus; le colonel Picquart, la Dame voilée entrent en scène; Zola reprend sa violente campagne, le ministre de la justice est amené à démissionner, et Esterhazy est renvoyé devant le Conseil de guerre. En même temps le général Billot, ministre de la guerre, affirme, sur une interpellation parlementaire, que Dreyfus a été justement condamné. Mais les esprits sont surexcités, et la fin de l'affaire n'est pas proche.

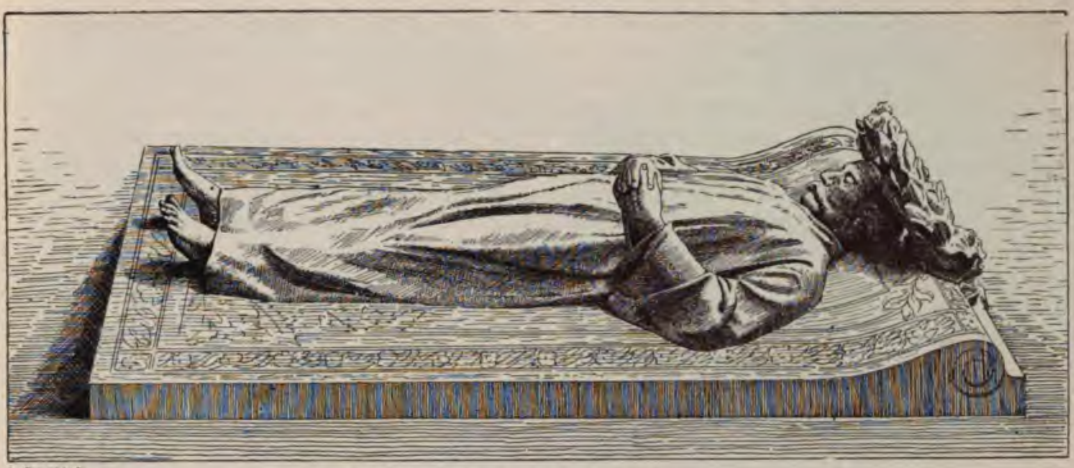


LE DUC D'AUMALE.
Né en 1822, décédé le 7 mai 1897.
(Cliché de WALERY.)

Ces lamentables discussions, qui désunissent à jamais tant de familles, ne sauraient empêcher Paris de se retrouver uni dans son affection unanime pour la nation russe. Il n'a pas oublié l'ombrelle blanche de l'impératrice à travers les avenues du Bois, ni les grâces joufflues de la petite grande-duchesse. Et c'est avec passion qu'il suit les détails du voyage du président de la République en Russie, du 23 au 27 août. A cette occasion, des chansons franco-russes éclosent en nombre sur les boulevards, patriotiques et tendres aussi. On voit même des gravures représentant le tsar et la tsarine recevant dans l'intimité notre président qui fait sauter sur ses genoux la grande-duchesse Olga. Et l'étiquette, ce parfum des rois, comme dit un vaudevilliste !

La réception de M. Félix Faure à Saint-Pétersbourg prend bientôt le caractère d'un grand événement historique et scelle à jamais l'union de la France et de la Russie.

Aussi, le jour où le président rentre à Paris, le 30 août, est-il reçu triomphalement au milieu des drapeaux français et russes, et



TOMBEAU D'ALEXANDRE DUMAS FILS
Dessin de L. PARENT, d'après l'œuvre sculptée de René DE SAINT-MARCEAU. — (Collection Ch. Simond.)

unanimement acclamé par une foule immense amassée sur son passage.

Au reste, durant toute cette année, nos rapports avec les nations étrangères paraissent très cordiaux. M. Félix Faure va saluer à Noisy la reine Victoria; il reçoit plus tard la visite du prince royal d'Italie et de la princesse Hélène. Puis le roi des Belges, le roi de Serbie et son père le roi Milan, le roi de Siam, S. M. Chulalongkorn, font à Paris et au président d'officielles visites.

Et le président se prodigue. En avril, il visite les départements de l'ouest, La Roche, Nantes, etc.; en juillet et en août, il parcourt le sud-est, Valence et Orange, où il décore le grand tragédien Silvain; les Alpes, où il assiste aux manœuvres de nos corps de chasseurs. L'accueil ouvert qui lui est réservé partout lui fait aisément oublier les quelques vagues attentats dirigés contre sa personne à Paris, mais sans intention bien criminelle, semble-t-il; rappels platoniques du légendaire « Vieux Polonais », se plaisent à dire et les sceptiques et la police.

Ces événements à part, l'existence est faite de menus faits, de petites misères et de petites joies, de nuages et d'éclaircies. Qu'il s'agisse de la grève des abattoirs de la Villette, qui procure aux Parisiens la désagréable surprise de voir sensiblement hausser le prix de la viande de boucherie, — ou bien du meurtre du garçon de recettes Lamare, dont le cadavre est brûlé par le champignonnier Carrara; qu'il soit question de l'ouverture des tombeaux de Rousseau et de Voltaire au Panthéon, pour cause de vérification des cendres, ou de l'arrestation du chemineau Vacher, monstrueux assassin de grandes routes, coupable de douze meurtres cyniquement avoués; — que l'on discute l'acceptation du legs Caillebotte, assurant l'entrée au musée du Luxembourg, malgré les protestations de l'Institut, des Manet, des Degas, des Monet, des Renoir, des Sisley; — ou bien que Paris s'amuse du burnous du député musulman de Pontarlier, M. Grenier, dont les ablutions en pleine Seine, en face du Palais-Bourbon, font la joie des badauds; — tout cela passionne un instant, s'oublie le lendemain. C'est la physionomie d'un jour, d'une semaine, d'un mois au plus que le rappel de ces faits divers esquisse en quelque sorte.

Et des discussions frivoles, oiseuses, aident à passer le temps. Le volume des chapeaux féminins au théâtre est matière à interviews savantes, à un échange d'avis autorisés, à des comparaisons cosmopolites. Puis c'est le roman de la princesse et du tzigane, avec de nouvelles péripéties, et des comptes rendus photographiques fouillant sans pudeur la vie privée. C'est encore le centenaire du chapeau haut de forme, sur lequel les malédictions s'abattent de tous côtés : le supprimer, c'est le rêve de la majorité; en modifier la forme, c'est la concession des optimistes. Autant en emporte le temps...

N'est-ce pas, précisément, pour remédier à cette fluidité, à cette inconstance de la renommée, qu'un duelliste fameux inaugure cette année les duels à spectacle? M. Thomeguex, devant se rencontrer sur le terrain avec le professeur italien Pini, plus tard encore avec un Italien, Henri Casella, convoque deux ou trois cents de ses amis avec photographes et cinématographes, pour que l'avenir n'ignore aucun détail de ces historiques cérémonies.

Plus discrètement et avec une dignité plus

simple, le duc d'Aoste, au titre de champion de l'armée italienne, provoque son cousin, le prince Henri d'Orléans, qui s'était exprimé, dans la relation de son voyage en Abyssinie, un peu durement sur le compte des prisonniers italiens. Le duel eut lieu devant quelques intimes et se termina, à la cinquième reprise, par une blessure sérieuse du prince d'Orléans. D'autres affaires d'honneur défrayèrent encore la chronique des salles d'armes : celles de MM. de Montesquiou contre H. de Régnier, déplorable conséquence de la catastrophe du Bazar de la Charité; le duel Catulle Mendès-Lugné-Poé; celui du général Rebillot contre Camille de Sainte-Croix, motivés par des polémiques de presse.

Mais déjà l'attention de Paris se porte sur la préparation de l'Exposition de 1900. Le Champ-de-Mars est abandonné à l'administration ; le Jardin de Paris, cher à Zidler, va disparaître presque en même temps que son fondateur ; le Palais de l'Industrie, dont la masse seule fit sans doute la grosse attraction, est livré à la pioche des démolisseurs, ainsi que le dôme central, le dôme Bouvard. Et l'enceinte future est limitée par d'élégantes clôtures vert d'eau, derrière lesquelles, pendant des années, il va se passer quelque chose.

En attendant, nous nous entraînons au goût des fêtes de la rue, et le carnaval d'antan essaie de renaître avec les promenades du bœuf gras. Trois jours durant, dix-huit chars fort richement artistiques parcourent les différents quartiers de Paris, au grand plaisir de tous, et au grand avantage du commerce et de l'industrie. Une seconde tentative d'art plus particulariste a moins de succès : sous la direction du maître Willette, au mois de juin, la vachalcade, ou cortège de la vache enragée — terreur des génies en herbe — parcourt les boulevards extérieurs. Tout le talent de l'artiste ne peut suppléer à une organisation défectueuse.

ALPHONSE DAUDET
Né à Nimes en 1840, décédé à Paris, le 16 décembre 1897.
(Cliché d'Eug. Pirou.)

La blague parisienne s'était attaquée depuis longtemps aux efforts des féministes. N'était-ce pas la meilleure preuve que le féminisme était en progrès? Quelques faits le démontrent suffisamment. Les femmes s'introduisent comme dessinateurs dans les ateliers de dessin industriel, malgré les protestations énergiques de leurs collègues du sexe fort. Puis elles obtiennent cette même année leur admission à l'école des Beaux-Arts, le 7 avril, date mémorable chez les rapins.

Le mouvement littéraire est sans portée : il s'étiole en des romans parfois subtils, rarement puissants.

Au théâtre, une note intéressante d'art va être donnée par le théâtre Antoine. A côté des pièces à thèses sociales, fort à la mode, il faut signaler deux belles œuvres poétiques : *le Chemineau*, de J. Richepin, et *Cyrano de Bergerac*, de Rostand.

C'est, en somme, une année triste qui, après des deuils retentissants, voit encore mourir des hommes d'élite comme le duc d'Aumale et Alphonse Daudet.

Raoul Vèze.



L'HOPITAL BOUCICAUT

Rue de la Convention, 62, fondé par legs de Mme Boucicaut, propriétaire des magasins du *Bon Marché*, inauguré en 1897, 8 pavillons : 4 de médecine et 4 de chirurgie.

(Cliché Roche.)

LES ÉCHOS DE PARIS



COUPÉ AUTOMOBILE

(D'après une photographie.)

Cérémonie à Notre Dame en l'honneur des victimes du Bazar de la Charité.

(8 mai.)

Une foule considérable était massée dans la rue du Petit-Pont, dans la rue d'Arcole, rue du Cloître et sur la place du Parvis, le long de l'Hôtel-Dieu, sur la terrasse duquel se trouvaient les internes et, parmi eux, le docteur Grenier en costume arabe ; aux fenêtres, de nombreux malades, et sur les toits des infirmiers et des infirmières.

Le portail de la cathédrale était tendu d'une immense draperie de deuil, sur laquelle se détachait un cartouche noir et blanc encadrant les

L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ. — LE DÉBLAIEMENT DES DÉCOMBRES
(Cliché de MM. GAILLARD et fils.)

initiales R. F. A droite, devant le petit jardin qui entoure la statue équestre de Charlemagne, était élevé un catafalque à draperies noires et argent, avec quatre urnes brûle-parfums argentées. Sur ce catafalque étaient déposées de nombreuses couronnes, parmi lesquelles on distinguait celles du cercle de la rue Royale, pensées, roses et lilas; du Conseil des ministres, lilas blanc et orchidées mauves; du Souvenir français, Société nationale pour l'entretien des tombes militaires, perles noires et ruban tricolore; de l'ambassadeur d'Autriche et de la comtesse de Wolkenstein; de l'ambassade d'Italie, immense faisceau de palmes entouré d'un ruban aux couleurs nationales italiennes; du Cercle agricole, et surtout une grande croix formée de fleurs, roses et lilas, apportée par les élèves du lycée Stanislas, avec cette suscription : « Aux martyrs de la charité! » Devant le catafalque était placée une tribune tendue de deuil, où M. Barthou a prononcé son discours.

Au passage des voitures du corps diplomatique, qui longent le trottoir du côté de l'Hôtel-Dieu, on reconnaît : le grand-duc de Leuchtenberg, représentant l'empereur de Russie, en grand uniforme, portant en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur; le prince Galitzine, grand écuyer du tsar; le prince Radziwill, représentant l'empereur d'Allemagne, en grand uniforme de général prussien, casque à pointe avec panache retombant noir et blanc, tunique et pantalon bleu foncé avec col, passepoils et doubles-bandes amaranthe. Le prince est de haute taille, très gros, les cheveux grisonnants; il porte la moustache et les favoris courts et épais. Il a en sautoir le grand-cordon de l'Aigle Noir, de couleur jaune, et, sur la poitrine, un nombre incalculable de croix et de médailles. Tous les autres souverains sont représentés par leur ambassadeur à Paris et le personnel des ambassades.

Tous les ministres arrivent à leur tour, ainsi que M. Delpeuch, sous-secrétaire d'État aux postes et télégraphes; derrière eux, descendent de voiture le général Saussier, gouverneur militaire de Paris; le colonel Munier, sous-chef du cabinet du ministre de la guerre; les ducs de Vendôme et d'Audiffret-Pasquier, représentant la famille princière d'Alençon, le comte Greffulhe, le prince de Sagan, etc.

Un grand nombre de délégations ont été envoyées aux obsèques, mais les organisateurs, craignant l'encombrement, ne les laissent pas pénétrer à l'intérieur de l'église. Une seule excep-



L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ. — LA FENÊTRE DE L'HOTEL DU PALAIS
(Cliché de M. Charles HIECKEL.)

tion est faite à cette règle en faveur de la délégation de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, représentée par trois officiers et une dizaine d'élèves en petite tenue de ville (capote et shako sans plumet).

Un peu avant midi, un mouvement se produit dans la foule : c'est le lord-maire de Londres qui arrive en landau découvert; petit, mince, la



LOCATAIRES RÉCALCITRANTS DE L'AVENUE DE CLICHY
Cliché de BARY (ancienne Maison BENGUE.)

figure rasée et vive, encadrée de cheveux frisés d'un blond ardent, il porte une ample robe de soie



LE CHARMEUR D'OISEAUX DES TUILERIES
D'après une photographie. — (Collection Charles Simond.)

noire couverte de larges broderies d'or, descendant au-dessous du genou; il est coiffé d'un tricorne Louis XV à plumes noires.

Dans sa voiture ont pris place : son massier, coiffé d'une énorme perruque poudrée à marteau, portant une énorme masse dorée et curieusement travaillée, et son porte-glaive, vêtu d'une ample simarre de soie noire, coiffé d'une haute toque de fourrure fauve à longs poils en forme de colbach très évasé du haut, flamme de soie ponceau et tenant l'épée dans son fourreau de velours noir, la pointe en l'air.

Dans le second landau, un secrétaire en habit noir à la française, culotte et bas de soie noire, et deux officiers anglais en tunique écarlate, pantalon bleu noir à bandes d'or; l'un porte le casque d'acier recouvert du panache de crin retombant des dragons, l'autre le chapeau à cornes des officiers d'état-major.

Sur le siège de chacune des voitures, à côté du cocher, un valet de pied à cheveux poudrés, admirablement stylé, et, détail curieux, c'était celui qui était chamarré d'or qui se trouvait sur le siège de la seconde voiture; sur le siège de celle où était le lord-maire, la livrée du valet de pied était très simple : marron foncé avec le crêpe noir au bras.

Presque en même temps que le lord-maire, arrivent Mme Félix Faure, Mlle Lucie Faure, en toilettes de deuil, accompagnées de M. Blondel.

A midi moins cinq minutes, les cloches sonnent.

L'Enfant martyr.

L'AFFAIRE GRÉGOIRE, PÈRE ET MEURTRIER DU PETIT PIERRE, AUX ASSISES DE LA SEINE.

(25 mai.)

Le monstre a trente ans. Un nez long presque crochu, aux ailes amincies; un menton osseux, volontaire; des lèvres serrées; des yeux ternes, comme retournés en dedans, plongeant dans l'horreur d'une abjecte nature; sur le front, bas, écrasé, des rides où se logent la cruauté et la lâcheté Une moustache en pointe. Des cheveux luisants, assez soignés, mais rejetés en arrière et s'envolant comme effarés de couvrir un aussi vilain crâne. Enfin, dans tous les traits, mobiles et torturés, dans toute la physionomie du pincé, de l'aigu, du coupant, et des frissons qui courent, dévoilant la terreur éprouvée.

La femme, maîtresse de Grégoire — fille Deshaye — une mégère sans âge. Visage flétri. A coup sûr, cinq ou six ans de plus que son amant. Sèche, rèche et revêche. Dans ses yeux, de méchantes lueurs. Elles se changeront tout à l'heure en éclairs de haine qu'elle distribuera à droite, à gauche, sur ses coaccusés, Grégoire et sa mère.

Cette mère, la veuve Grégoire, une vieille de soixante ans, a la tête cachée par une mantille noire. On ne voit guère d'elle qu'une houppe de cheveux blancs. Le reste sanglote convulsivement.

Après cette ébauche des criminels, regardons ce qui photographie encore mieux le crime : la table des pièces à conviction. C'est là qu'en morceaux disparates, inertes, mais reproduisant à eux seuls l'exécrable forfait, se retrouvent tous les objets qui ont servi à l'accomplir, à frapper, à blesser, à martyriser, — tous les instruments de torture : un couteau, un marteau, une boîte de ferraille, une plaque de fonte, une canne, etc.

M. le conseiller Martinet préside en magistrat résolu à tout dire, à tout mettre en lumière, mais sans exagération aucune. Les détails, du reste, parleront, hurleront assez fort par eux-mêmes.

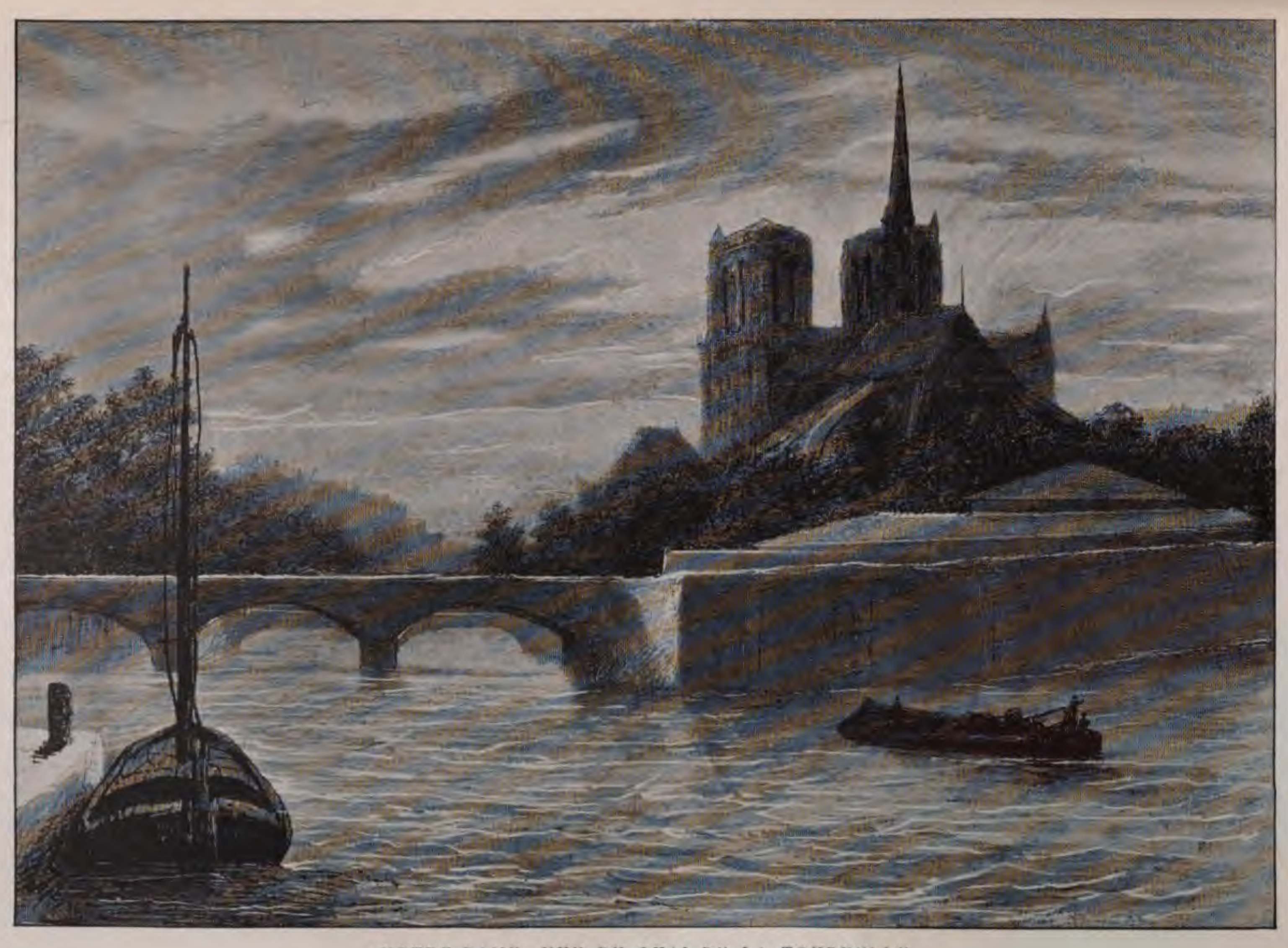


GLORIA VICTIS

Groupe d'Antonin Mercié reproduit en bronze par la maison Barbedienne.
Ce groupe orne la cour centrale de l'Hôtel-de-Ville.

C'est par Grégoire qu'il commence nécessairement son interrogatoire. Tout de suite, le passé de l'accusé éclaire le public sur son compte: C'est un paresseux, un ivrogne, un brutal et un débauché. Une nuit qu'un cabaret où il avait coutume de s'enivrer restait fermé, malgré ses appels, il enfonçait la porte d'un coup de pied, demandant à boire. Pour bris de clôture on le condamnait à de l'amende. Peccadille; mais sa brutalité, et aussi sa sécheresse de cœur, se démontraient en de si nombreuses circonstances que son père le déshéritait. Puis il est peintre en bâtiments de son état, mais le pinceau fut délaissé pour la bouteille; il fait la connaissance d'une brave et honnête jeune fille, Aurélie Lécuyer, qui se « toque » de lui — et, en dépit de tous conseils et de toutes remontrances, déclare bientôt « ne vouloir épouser que cet homme-là ».

Le mariage eut lieu. Aurélie Lécuyer mourait quelque temps après. Trois enfants étaient nés de cette union. Le premier, Maurice, mourait d'une méningite à huit ou dix mois. Le second, Marcel, quelque jours après la venue de la fille Deshaye dans la vie de son père, disparaissait abandonné on ne sait où, jeté à la misère. Res-



NOTRE-DAME, VUE DU QUAI DE LA TOURNELLE

DESSIN D'APRÈS NATURE, PAR ALEXANDRE DE BAR

(Collection Ch. SIMOND)

tait le troisième, le plus jeune, un enfant « tout rose et tout mignon », le petit Pierre, âgé de deux ans et demi, — l'enfant martyr. Il semble qu'au début la fille Deshaye aurait eu pourtant quelque pitié. Elle donnait vingt francs à Grégoire pour lui acheter un berceau. L'excellent homme courait au cabaret et buvait le berceau. — « Bast, disait-il, le gosse sera aussi bien sur les planches. » Réflexion faite, la fille acquiesçait, trouvant suffisant de s'occuper de ses trois enfants, à elle.

Du moins, s'il s'était contenté de le faire coucher sur les planches! Mais on va voir la longue traînée de souffrances de ce frêle enfant, le long et douloureux calvaire où il a usé, ensanglanté son corps.

Dès les premiers mots du président, le système de Grégoire se dessine.

Grégoire. — C'est elle qui m'a monté. « Il n'est pas à toi, me répétait-elle constamment; il ne te ressemble pas. » Alors, ma foi, je tapais. « Va donc, criait-elle, débarrassons-nous de ce gosse, on l'a assez vu. »

Fille Deshaye. — Tu mens!

Grégoire. — Allons donc!

Fille Deshaye. — Tu mens, te dis-je, est-ce que jamais on me l'a vu battre?

Grégoire. — D'abord, tu lui flanquais des coups de balai dans les reins ; et puis, quoi ! tu me disais de le battre; tu me le faisais faire : c'est la même chose.

Et des yeux de la furie sort la lueur dont nous parlions, lueur farouche, tandis que ses lèvres irritées balbutient :

— Menteur, va, menteur !

Grégoire de répondre .

— Lui donnais-tu seulement des gâteaux, toi? Moi, au moins...

Mais les murmures du public lui font tourner la tête — et il se tait.

Le président. — Ce que je puis dire, c'est que cet enfant auquel vous auriez donné des gâteaux ne voulait jamais vous embrasser. Il fallait que vous le menaciez pour qu'il vint timidement à vos côtés essayer de vous caresser.

Au surplus, nous allons être fixés sur les abominables brutalités de ce père dénaturé, brutalités auxquelles prenait part le plus souvent la fille Deshaye, préliminaires du crime atroce qui leur est reproché à tous deux de complicité avec la veuve Grégoire.

Le président, *à Grégoire*. — D'abord, avec votre maîtresse vous habitiez rue Simart. C'était un quartier trop fréquenté pour vos projets. Rue du Dessus-des-Berges, près des fortifications, vous choisissiez, dans un endroit des plus solitaires, une petite maison avec un jardinet.

Grégoire. — Pour élever des poules et des pigeons...

Le président. — Pendant quelques semaines, on apercevait l'enfant jouant dans le petit jardin; puis, bientôt, on ne le voyait plus. Les volets se fermaient. Vous vous étiez mis à votre œuvre. Comment vous



L'HÔTEL LAVALLIÈRE, RUE SAINT-JACQUES
(Cliché E. Atget.)

traitiez votre enfant, je vais vous le dire. Une vieille caisse d'oranges avait été apportée par vous. Elle servait de lit, avec un morceau de vieil édredon, au petit malheureux qui y était couché nu. Ni jour, ni air, ni exercice, ni soins de propreté. Malgré tout, comme il avait bon appétit, vous recommandiez à votre maîtresse — qui ne se faisait pas faute de vous obéir — de ne pas lui donner trop à manger. L'enfant, sorti de sa boîte, se traînait souvent jusqu'à la niche du chien, trempant sa cuiller dans sa soupe...

Grégoire. — Ça, pour la soupe au chien, c'est la fille Deshaye qui me l'a conté en me disant : « C'est bien assez bon pour lui ! »



CHARLEMAGNE ET LES PAIRS ROLAND ET OLIVIER

Statue érigée place du Parvis-Notre-Dame Rochet frères, sculpteurs. (D'après une photographie.)

Le président. — Il n'est presque pas de supplice que vous n'ayez alors inventé. Souvent vous l'obligiez, avec ses mains débiles, à tenir un lourd marteau, le bras allongé. Quand son bras faiblissait, vous lui arrachiez le marteau et le frappiez cruellement avec le manche sur le dos de la main ou à la figure. Huissier, faites passer le marteau — et aussi les aquarelles qui représentent les blessures avec teintes et couleurs.

Toutes, elles sont atroces.

Nous avons parlé du marteau : mentionnons le couteau :

Le président. — Vous lui releviez les jupes, ne voulant pas les percer, et avec un couteau vous le piquiez sur les fesses, sur les jambes. Les médecins ont constaté les traces de plus de vingt coups de couteau sur les fesses; quarante au moins sur la cuisse gauche.

Grégoire. — Ah! bast! une petite fois peut-être je l'ai piqué, sans faire exprès.

A ce moment, et devant ce cynisme, les assistants ne contiennent plus leur indignation. Les murmures et les gestes démontrent que ce misérable fait horreur à tous ceux qui l'écoutent. Quelques personnes, oubliant qu'elles n'ont pas le droit de parler dans cette enceinte, invectivent l'accusé. Les cris de « canaille! scélérat! bandit! » se succèdent. Pour un peu, on se jetterait sur Grégoire et on le lyncherait. Cela ne dure, à vrai dire, que quelques secondes, mais le président n'ordonne à l'huissier de faire faire silence qu'après avoir laissé déborder le flux de cette légitime colère, partagée par les juges dans leur for intérieur. On ne se trouve, en effet, pas ici en présence d'un crime pour lequel pourraient plaider certaines circonstances atténuantes, mais ces faits qui doivent révolter tout le monde ont un tel caractère de lâcheté qu'ils ne sauraient exciter que la plus profonde animosité contre leur auteur. Grégoire et sa complice ne se dissimulent, dès cet instant, plus que s'ils ont été impitoyables pour le petit Pierre, la justice le sera pour eux. Mais bientôt l'accusé, qui a pour système de défense d'atténuer lui-même ses actes odieux, reprend son assurance et, fixant les yeux sur la cour, attend la suite de l'interrogatoire.



HENRI IV

Statue érigée sur le terre-plein du Pont-Neuf. Modelée par Jean Lemot, d'après l'œuvre de Jean de Bologne, détruite en 1791. (D'après une photographie.)



LOUIS XIII

Statue érigée place des Vosges. Commencée par Dupaty, achevée par Cortot. — (D'après une photographie.)

Il est évident pour tous que la conscience ne dit absolument rien à cet être profondément avili. Sa physionomie ne trahit aucun remords. Quelle âme, si perverse fût-elle, ne se sentirait remuée au récit de ces tortures? Grégoire, lui, reste impassible.



LOUIS XIV

Statue érigée place des Victoires. Bosio, sculpteur, Alavoine, architecte. — (D'après une photographie.)



ÉTIENNE MARCEL

Statue érigée jardin de l'Hôtel de-Ville. Idrac et Marqueste, sculpteurs. (D'après une photographie.)

Le président. — Durant l'hiver, votre poêle étant au rouge, il vous est arrivé de tenir la main de l'enfant sur la fonte. Toute brûlée, vous la retourniez. Un lambeau de chair même se détachait. (Murmures.)

Grégoire. — Encore une distraction. (Nouveaux murmures.)

Le président. — Et quand vous le teniez au-dessus du poêle, en appuyant ses pieds sur la fonte rougie, est-ce encore une distraction?

Grégoire. — Bien sûr.

Le président, *à la fille Deshaye*. — Et vous, fille Deshaye, que faisiez-vous pendant ce temps-là?

La fille Deshaye. — Je n'étais pas là.

Grégoire, *furieux*. — Pas là! Qu'est-ce que tu dis? Tu étais là comme moi, menteuse!

La boîte à ferrailles :

Le président. — Une autre invention. Vous mettiez dans une boîte de la lourde ferraille; vous l'attachiez après la boîte, lui disant de tirer fort — et quand l'enfant butait, tombait, vous l'assommiez de coups....

Grégoire. — Un jeu!

Ce n'est pas tout — et tout cela même n'est rien. Sait-on les soins que recevait le petit Pierre? Pas une fois en six mois il n'était lavé. Son urine avait pourri la boîte qui lui servait de niche; ses excréments empuantissaient le réduit où il était relégué. Il s'en barbouillait lui-même le visage, s'y roulant, s'y vautrant, comme une bête vouée à l'ordure.



COLIGNY

Monument érigé rue de Rivoli, à l'Oratoire. Crauck, sculpteur. Scellier, architecte. — (D'ap. une photographie.)

Plus fort que cela. C'est là que le génie de Grégoire va éclater; qu'on va le voir vraiment terrifiant savourer sa cruauté. Nous approchons, du reste, de l'agonie de l'innocent.

Le 9 décembre dernier, Grégoire emmenait son fils à la fête, sur la place d'Italie. A peine s'il pouvait marcher, le pauvre enfant! Les autres, les tout petits comme lui, gambadaient autour de leur père, ou s'accrochaient aux jupes des mamans. C'était de la joie qui entrait par les yeux de Petit Pierre. Or, comme le faible enfant se traînait péniblement, ne pouvant marcher, son père lui cassait une canne sur la figure, lui crevant presque les yeux... Le soir, l'enfant ne voyait même plus pour boire un verre d'eau; en proie à la fièvre, sauvé de l'excès du mal par le délire, il appelait son « Toutou chéri » et il chantait, de sa petite voix tremblante, une chanson sans air et sans suite — à fendre l'âme.



ÉTIENNE DOLET

Statue érigée place Maubert. Guilbert, sculpteur, Blondel, architecte. — (D'après une photographie.)

Les détails de la mort du martyr ont de quoi inspirer le dramaturge le plus exigeant en l'art d'émouvoir. Une mise en scène comme il ne s'en vit jamais.

Le 13 décembre, deux jours après la fête de la place d'Italie, un conciliabule avait lieu entre Grégoire et la fille Deshaye. La grand'mère y disait son mot — ou, pour le moins, laissait faire. Que ceux qui ont pensé ou écrit sur l'étrangeté de ce procès réfléchissent au mobile réel qui inspirait l'amant et la maîtresse et qu'ils jugent si la moindre parcelle de « névrose » ou « d'aliénation mentale » peut excuser Grégoire.

Le président, *à la veuve Grégoire*. — Enfin, quand vous vous êtes réunis en conciliabule, vous, votre fils, et la fille



BERNARD PALISSY

Statue érigée square St-Germain-des-Prés. Barrias, sculpteur. (D'après une photographie.)



ALAIN CHARTIER
Statue érigée rue de Tocqueville.
MONCEL, sculpteur.
(D'après une photographie.)

Deshaye, pour décider du sort de l'enfant, à quelle pensée obéissiez-vous?

VEUVE GRÉGOIRE. — Voilà. C'était un vendredi. Le lundi d'après, le monsieur d'Elbeuf, l'oncle, venait la voir. Ça la gênait, cette enfant. Elle était comme une lionne à l'idée qu'il se fâcherait. Il fut donc entendu qu'on se débarrasserait du petit. Mais je croyais, moi, qu'on le porterait dans un hospice...

Non, le dimanche suivant, on ne le conduisait pas à l'hospice, et voici ce qui se passait. Sur le lit des amants, Grégoire et la fille Deshaye étendaient le corps meurtri, tuméfié, sanguinolent du martyr. Ils le revêtaient d'une chemise sale, sans marque, d'un dessus de lit déchiré, avec guipure, et d'un jupon de la grand'mère. Qui l'emmaillotait ainsi?

LE PRÉSIDENT. — C'était vous, fille Deshaye?

FILLE DESHAYE. — Non, mes doigts tremblaient.

GRÉGOIRE. — C'est faux; elle l'a cousu avec moi.

Oui, cousu vivant dans son linceul!... Il était neuf heures du soir. L'amant et la maîtresse avaient résolu de gagner un endroit écarté, très loin de chez eux, du côté de la rue Vaneau. Pour arriver là, il fallait encore traverser une fête, la fête des Gobelins. Et l'enfant porté par son père de murmurer doucement : « Oh! papa, restons là; écoute musique. » Un peu plus loin, quand il se voyait seul, dans la nuit, sans lumière, sans musique, il appelait encore son chien noir, son seul ami, « Toutou! »



MARÉCHAL MONCEY.
Statue érigée place Clichy
DOUBLEMARD, sculpteur.
(D'après une photographie.)

Rue Vaneau s'ouvrait un passage obscur. Le ciel était couvert et une pluie abondante tombait. Dans ce passage formant couloir s'engouffrait le vent, un vent lugubre d'hiver. Le concierge venait de faire sa ronde, une lanterne à la main. Le lieu était vraiment bien choisi, ainsi livré à la tempête, enfoncé dans la nuit. D'un réverbère dressé le long de l'hôtel appartenant aux époux Bouge — nom qui dépeint — sortait cependant une faible lumière se projetant en une lueur tremblotante et en un triangle flottant sur le mur d'en face... C'est là, le long de ce mur, que le paquet de linge et de chair était déposé...



FRANÇOIS VILLON
Statue érigée square Monge.
ETCHETO, sculpteur.
(D'après une photographie.)

Comme un voleur, le père s'enfuyait, suivi par la marâtre.

Quelques instants plus tard, entendant les cris que poussait l'enfant, un locataire de l'hôtel, M. Papaud, osait sortir par l'abominable temps qu'il faisait. Fouetté par la pluie, caressé par le courant d'air, le paquet était là, sous ses pieds. Il le ramassait. Son cœur d'étranger battait en reconnaissant un enfant. Vite du lait, du pain! Il était si faible, le petit moribond, qu'il ne pouvait rien avaler. Et, conduit le lendemain à l'hospice des Enfants-Malades, à Sèvres, il y mourait d'une broncho-pneumonie, conséquence de son abandon au froid glacial et à l'humidité



SERGENT BOBILLOT
Statue érigée à l'intersection des boulevards Voltaire et Richard-Lenoir. — A. PARIS, sculpteur. — (D'après une photographie.)

de la nuit, sans parler de ses nombreuses plaies, dont quelques-unes étaient mortelles.

Les obsèques d'Alphonse Daudet.

(21 décembre)

Ce n'est pas Tout-Paris, c'est Paris qui a fait hier à Alphonse Daudet de magnifiques funérailles. On a eu l'impression saisissante, tout le long du parcours, qu'un peuple ému saluait le cercueil où dort l'écrivain qui toucha tous les cœurs et embellit toutes les imaginations. Et la foule se pressait derrière le char funèbre, attendrie, s'entretenant à voix basse des nobles qualités d'un poète qui sut toujours demeurer simplement un homme. Ce que Paris compte de notabilités dans le monde des lettres, des arts, de la politique, avait tenu à rendre ce dernier hommage au grand écrivain et à apporter à sa famille ses témoignages de condoléances.

Une chapelle ardente avait été érigée dans la cour de l'hôtel de la rue de l'Université, tout à côté du grand escalier; c'est là qu'à dix heures, hier matin, a été placée la dépouille mortelle. Des fleurs, des couronnes recouvrent le catafalque, qu'entourent des lampadaires et des cierges allumés.

Tandis que les registres se couvrent de signatures, dans l'escalier, dans l'antichambre se pressent de nombreux invités venus pour présenter leurs compliments de condoléances à Mme Alphonse Daudet et à ses deux fils qui se tiennent avec les autres membres dans le grand salon.

A midi, a lieu la levée du corps; une compagnie du 101e de ligne a rendu les honneurs militaires.

Le char funèbre, un char à fleurs et trois brancards, disparaissaient sous les couronnes, parmi lesquelles nous remarquons celles de la Société des gens de lettres, de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, de *la Libre Parole*, du *Gil Blas*, de *la Revue des Revues*, de la direction du Vaudeville et du Gymnase, du théâtre de l'Odéon, de la Société des Parisiens du Gard, de la municipalité de Nîmes, avec l'inscription : *A Alphonse Daudet, Nîmes, sa ville natale;* de l'Association générale des étudiants, qui s'était fait représenter par une délégation sous la conduite de M. Tissier, son président. Citons encore les couronnes de la Ville de Paris, de la Comédie-Française, de l'éditeur Fasquelle, dont la librairie était fermée en signe de deuil. La couronne du *Journal*, en violettes de Parme, était portée par quatre garçons de bureau, venant immédiatement après le premier char.

LA LOIE FULLER AUX FOLIES-BERGÈRE

Cliché Reutlinger. — (*Monde illustré.*)

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Emile Zola, Jules Lemaître, Léon Hennique, Edouard Drumont, Paul Hervieu, Jules Ebner.

Le cortège se met en marche pour se rendre à l'église Sainte-Clotilde.

Le deuil est conduit par les deux fils du défunt, MM. Léon et Lucien Daudet, donnant le bras à M. Georges Hugo. Derrière eux, viennent MM. Ernest Daudet, Léon Allard et les autres membres



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Messidor.*
Décor du 3e acte. — D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

de la famille; puis le commandant Serpette, représentant le Président de la République.

De nombreuses délégations prennent place dans le cortège, notamment celles du Conseil municipal de Paris, de la Société des gens de lettres, du Cercle de la critique, de la Société des



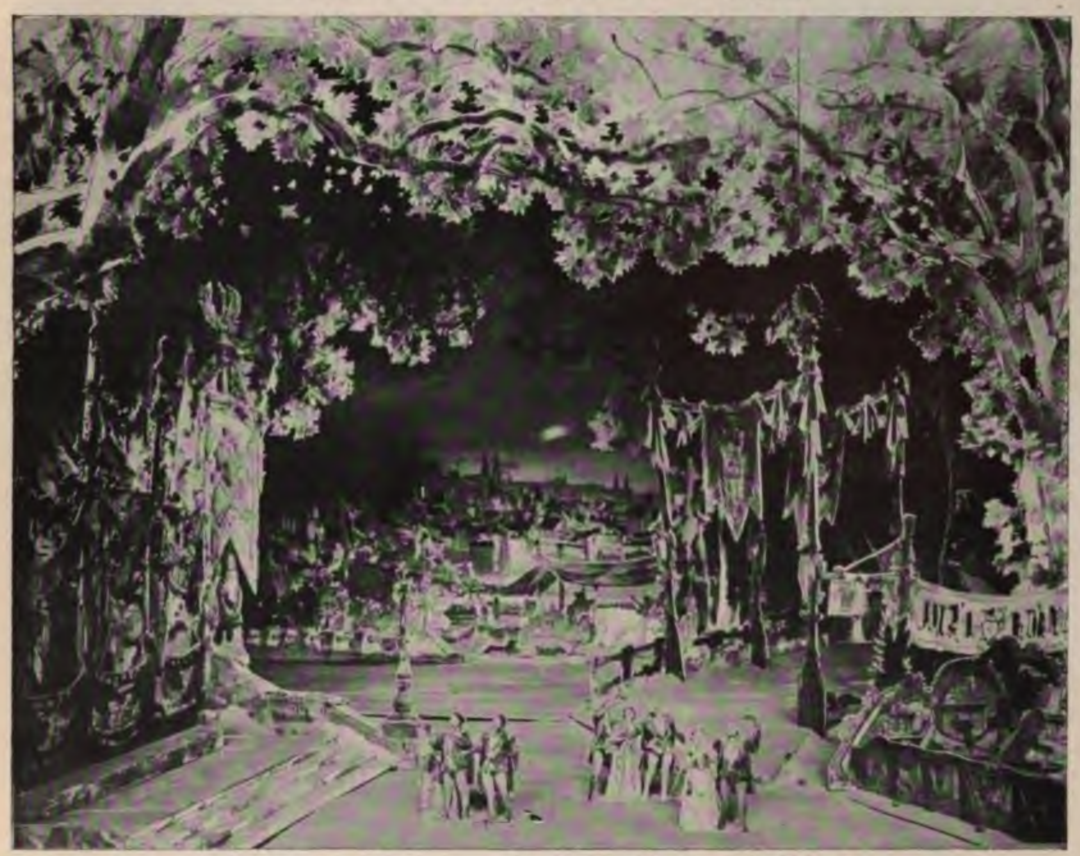
Messidor. — MATHIAS
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Messidor. — VÉRONIQUE
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Les Maîtres Chanteurs. HANS SACHS
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg.*
Décor du 3e acte. — D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

auteurs et compositeurs dramatiques, de l'Association des étudiants.

Une foule immense se presse recueillie sur tout le parcours du cortège.



Les Maîtres Chanteurs
M. GRESSE, rôle de POGNER.
D'après une photographie.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Les Maîtres Chanteurs
EVA
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



Les Maîtres Chanteurs
ESCHLINGER
D'après la maquette du costume.
(Bibliothèque de l'Opéra.)



LE GAGNANT DU GRAND PRIX DE PARIS EN 1897.
Doge, monté par DODGE.
(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

L'église Sainte-Clotilde est toute tendue de noir; au milieu du transept, un catafalque avait été élevé.

M. Gabriel Pierné exécute une entrée d'orgue sur des motifs de *l'Arlésienne;* pendant la cérémonie, on a entendu la *Prose des morts*, par MM. Clément et Auguez; la *Solitude*, de Massenet, solo de violoncelle, par M. Gillet; le *Sanctus*, de Théodore Dubois (chœurs); le *Pie Jesu*, de Massenet, par Auguez; au grand orgue : l'*adagietto* de *l'Arlésienne*, solo de violon par M. Pennequin, et le *Libera*, de Samuel Rousseau, par MM. Clément et Delpouget.

M. l'abbé Gardey, curé de la paroisse, a donné l'absoute.

A l'issue du service funèbre, le cortège s'est rendu au cimetière du Père-Lachaise, où a eu lieu l'inhumation dans le caveau de famille, situé dans la 26e division, à droite de la chapelle.

M. Zola s'est approché alors, et au milieu de l'émotion de tous, a prononcé le discours suivant :

Mes mains sont pleines de couronnes, et j'ai des fleurs sans nombre à déposer sur ce tombeau où va dormir Alphonse Daudet, l'ami tendrement aimé, le grand écrivain, le grand romancier que pleure la patrie française.

Ces fleurs-ci, les premières, ce sont celles de tous ceux qui l'ont connu, approché, qui ont vécu dans son intimité fraternelle. Et il en est qui viennent de loin, de plus de trente années d'amitié, sans un nuage, sans une brouille; il en est de moins lointaines, il en est de récentes, car il est allé sans cesse en conquérant les cœurs, le flot de ceux qui l'ont aimé n'a fait que grossir, d'un bout à l'autre de son existence, comme pour lui faire jusqu'ici un royal cortège....

S'il me fallait assigner une place définitive à Daudet, je dirais qu'il a été au premier rang de la phalange sacrée qui a combattu le bon combat de la vérité, dans cette seconde moitié du siècle. Ce sera la gloire de ce siècle d'avoir marché à la vérité, par le labeur le plus colossal que jamais siècle ait accompli. Et Daudet a été avec nous tous, parmi les plus braves, les plus hardis, car il ne faut pas s'y tromper, son œuvre, dans son charme, dans sa douceur, est une de celles qui a jeté le plus haut le cri de pitié, le cri de justice. Elle fait partie désormais de la vaste enquête continuée par notre génération, elle restera comme un témoignage décisif, la suite solide et logique des documents sociaux que Stendhal et Balzac, que Flaubert et les Goncourt ont laissés.

Les paroles de M. Emile Zola ont fait une profonde impression sur l'auditoire. Il y avait certainement parmi cette foule si nombreuse des gens qui ne connaissaient Alphonse Daudet que de nom et n'avaient lu aucune de ses œuvres. On peut parier à coup sûr qu'en rentrant chez eux ils se sont empressés de les lire pour en goûter le charme.



LA MODE EN 1897
D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1897

Janvier.

5. — Enquête médico-psychologique du docteur **Toulouse** sur le rapport de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. 1er sujet : M. Emile Zola.

8. — L'archevêque de Paris adresse à ses prêtres une lettre circulaire qui leur interdit non seulement de paraître dans un théâtre le soir, mais encore d'assister aux spectacles-conférences qui y sont donnés dans l'après-midi.

13. — Essai, sur le chemin de fer de Ceinture, d'un avertisseur automatique des stations.

15. — Réception solennelle à la Sorbonne, par la Société de géographie, du lieutenant **Hourst**, explorateur du Niger, et de ses compagnons.

17. — Au Sacré-Cœur de Montmartre, cérémonies commémoratives du 15e anniversaire du Vœu national.

29. — Discours de **réception de M. Gaston Paris à l'Académie française.** — Réponse de M. Bertrand.

Février.

1. — Vente de la collection de tableaux de M. Henri Vever : 967,978 francs.

8. — Le musée du Luxembourg s'augmente de trois salles.

12. — M. de Camondo offre au musée du Louvre une collection de bois sculptés et de bronzes.

15. — Réouverture de l'École télégraphique du Mont-Valérien.

18. — Mise en circulation **de nouveaux tramways électriques.**

21. — Vente des objets d'art du dix-huitième siècle ayant appartenu aux frères de Goncourt.

25. — Discours de **réception du marquis Costa de Beauregard à l'Académie française** — Réponse de M. Hervé. — Acquittement par la Cour d'assises de la Seine d'Arton, qui purge une condamnation à cinq ans de prison, prononcée par contumace, parce qu'il était accusé d'avoir, moyennant un versement d'argent, obtenu d'un député un vote favorable à un projet de loi.

Mars.

4. — Le jury de l'**Exposition des Beaux-Arts** décerne son prix, **médaille d'or, à M. Bonnat.**

8. — Protestation de l'Académie des Beaux-Arts contre l'installation **au Luxembourg du legs Caillebotte.**

25. — Réception de **M. Nansen** à Paris ; la Société de géographie lui décerne sa grande médaille d'or.

Avril.

4. — Arrêté décidant que les jeunes filles et femmes âgées de plus de quinze ans et de moins de trente ans seront autorisées à travailler dans les galeries et à la Bibliothèque des Beaux-Arts.

5. — Ouverture du concours agricole. — Durée, neuf jours.

8. — Interpellation de M. Bérenger au Sénat sur la licence des mœurs.

19. — Scandale causé par l'aveu de la fausse conversion de Léo Taxil.

26. — Très fort orage, pendant lequel on recueille, au Parc-Saint-Maur, 24,5 mm d'eau.

Mai.

4. — Incendie du bazar de la Charité. — Cent quarante victimes.

8. — Cérémonie à Notre-Dame en l'honneur des victimes du bazar de la Charité. — **Allocution du Père Ollivier.** — Discours de M. Barthou sur la place du Parvis. — La Cour de cassation rejette le pourvoi des docteurs Boileux et de La Jarrige (affaire d'avortement).

14. — Manifestation à l'École des Beaux-Arts contre l'admission des femmes. — L'École est fermée pour un mois.



BRIEUX
Auteur dramatique
(Né en 1856).



GUSTAVE CHARPENTIER
Compositeur
(Né en 1860).



PIERRE BAUDIN
Homme politique.



Mlle JEANNE CHAUVIN
Avocat.



ALBERT CARRÉ
Auteur dramatique
(Né en 1852).



GEORGES D'ESPARBÈS
Auteur dramatique
(Né en 1865).

15. — L'intérêt des bons du Trésor est fixé à 1,5 0/0 pour les bons de trois à quatre mois ; à 1,75 0/0 pour les bons de cinq à douze mois.

17. — Exposition céramique au Champ-de-Mars.

18. — La Chambre vote l'affichage du discours de M. Brisson (réponse à l'allocution du Père Ollivier à Notre-Dame).

20. — M. Félix Faure remet la barrette à trois nouveaux cardinaux : Mgrs Couillé, Labouré et Gourieu.

24. — Condamnation de Grégoire (qui avait martyrisé le **petit Pierre**), aux travaux forcés à perpétuité ; sa maîtresse et sa mère sont condamnées à cinq ans de réclusion. — Après cassation, la Cour de Versailles confirme la peine de Grégoire et acquitte les deux femmes.

29. — La médaille d'honneur du Salon est décernée à M. Harpignies.

Juin.

2. — Ouverture de l'Exposition d'horticulture qui fermera ses portes le 7.

6. — Le voyage en Russie du président de la République est décidé.

15. — Réception à l'Élysée du prince impérial du Japon.

17. — Inauguration à l'hôpital Broca, du nouveau service modèle de gynécologie du professeur Pozzi.

18. — Visite du prince de Naples au président de la République.

24. — Température maxima de l'année : + 31°,7.

29. — Nomination d'une commission parlementaire d'enquête sur les affaires du Panama.

30. — Le général Davout, accompagné du général Hagron et de M. Crozier part pour Londres, pour assister aux fêtes jubilaires de la reine.

Juillet.

3. — Achat par l'État du collège Sainte-Barbe (2,900,000 fr.).

13. — Inauguration du Musée de l'armée aux Invalides.

Août.

2. — Le grand prix de peinture (prix de Rome) est décerné à M. Roger ; celui de sculpture à M. Segottin ; celui d'architecture à M. Duquesne.

5. — Procès Goncourt : MM. Daudet et Hennique sont reconnus légataires universels ; les héritiers naturels sont déboutés.

18. — M. Félix Faure part pour la Russie.

19. — La hausse du pain cause une agitation à Paris et dans toute la France.

24. — Procès de l'incendie du bazar de la Charité : baron de Mackau, 500 fr. d'amende ; Bachagrow, huit mois de prison, 200 fr. d'amende.

31. — Réception enthousiaste de MM. Félix Faure et Hanotaux à leur retour de Russie.

Septembre.

4. — Célébration du *Te Deum* à l'occasion de la proclamation officielle de l'alliance franco-russe.

11. — Réception du roi de Siam.

17. — Le ministre de l'instruction publique supprime les associations entre élèves candidats aux écoles supérieures : *la Taupe* (Polytechnique); *la Corniche* (Saint-Cyr) ; *la Cagne* (École normale).

29. — M. Lozé, nommé gouverneur de l'Algérie, refuse ce poste. M. Lépine est nommé à sa place.

Octobre.

14. — M. Blanc est nommé préfet de police.

15. — Tout Paris s'amuse de l'aventure du locataire récalcitrant qui refuse de quitter son appartement dans la maison en démolition, 43 avenue de Clichy.

30. — M. Scheurer-Kestner tente d'obtenir la revision du procès Dreyfus.

Novembre.

2. — Grève des tueurs aux abattoirs de la Villette. — Le prix de la viande augmente sensiblement.

5. — L'Académie française supprime le prix Montal i (10,000 fr.), dont elle était chargée d'attribuer, tous les deux ans, les intérêts à la meilleure chanson.

11. — Essai sur la ligne de l'Ouest de la nouvelle locomotive électrique Heilmann.

12. — **Arrivée à Paris de la musique russe** du régiment Préobrajenski.

30. — La Cour de Paris rejette la **demande en prestation de serment formée par Mlle Chauvin.**

Décembre.

2. — Température minima de l'année : — 8°,2.

3. — Démission de M. Darlan, ministre de la justice, à la suite d'un vote au Sénat.

4. — Les deux grandes Sociétés artistiques décident de réunir au Champ-de-Mars, dans la Galerie des Machines, leurs Salons annuels.

7. — **Loi autorisant les femmes à être témoins** dans les actes de l'état civil et les actes notariés.

10. — Loi prorogeant le privilège de la Banque de France, et loi relative à la suppression des taxes d'octroi sur les boissons hygiéniques.

11. — **Réception à l'Académie française de M. André Theuriet**, par M. Paul Bourget.

18. — **Exposition du Christ colossal de James Tissot** dans la chapelle des Dominicains.

20. — Suppression du cours d'architecture à l'École des Beaux-Arts, à la suite de manifestations au cours de M. Guadet. — Réouverture le 27.

23. — **Réception de M. Vandal à l'Académie française**, par le comte d'Haussonville.

29. — **Procès Dubout-Brunetière.** — Le tribunal estime que le droit de réponse n'est pas applicable à la critique théâtrale.

30. — **Procès de Panama.** — Acquittement des accusés.

31. — Adoption du projet de déclassement de l'enceinte nord de Paris, de Billancourt à Pantin.

Monuments et Fondations.

Inauguration du monument de **Charlet** place Denfert-Rochereau (2 mai). — Inauguration de la **statue de Beaumarchais**, rue Saint-Antoine (16 mai). — Inauguration à la **Salpêtrière** du **monument Duchesne de Boulogne** (juin), et de la **statue de Maupassant au parc Monceau** (octobre). — Inauguration des nouveaux abattoirs de la rive gauche (13 juillet). — Inauguration de l'**hôpital Boucicaut**. — **Monument de Mme Miolan-Carvalho** au Père-Lachaise.

La vie de la rue.

Inauguration de la rue Réaumur (février).
Concert donné dans les catacombes (3 avril).
La vachalcade de Montmartre (juin).
La musique du régiment Préobrajenski de la garde impériale russe, à Paris (novembre).
L'Exposition de chrysanthèmes (novembre).

Beaux-Arts.

Salon. — *Peinture.* — Médailled honneur : **M. Harpignies**. Principaux tableaux : *Vers l'abime*, par Henri Martin ; *Judith*, par E. Thirion ; *Le Sillon*, par Debat-Ponsan.

Sculpture. — M. **Mathurin-Moreau** (*le monument de Joigneaux*), médaille d'honneur ; *le Poète*, de Falguière ; le *monument de Leconte de Lisle*, de Puech ; le *monument de Guy de Maupassant*, de Verlet ; *la Justice*, de Convert.

La vie littéraire.

Anatole France : *L'Orme du mail, le Mannequin d'osier.* — **Daniel Lesueur** : *Invincible Charme.* — **Paul Adam** : *L'Année de Clarisse.* — **Henri Lavedan** : *Les Jeunes.* — **George Sand** : *Lettres à Alfred de Musset.* — **Hugues Le Roux** : *Nos Fils, que feront-ils ?* — **Marcel Prévost** : *Dernières Lettres de femmes.* — **Drumont** : *Mon vieux Paris.* — **Victor Hugo** : *Correspondance.* — **Renan** et **Berthelot** : *Correspondance.* — **Maurice Barrès** : *Les Déracinés.* — **Pierre Louÿs** : *Les Chansons de Bilitis.* — **Ibsen** : *Jean-Gabriel Borkmann.* — **Huysmans** : *La Cathédrale.*


HENRI D'ORLÉANS
Explorateur.
(1867-1901.)


COMMANDANT MARCHAND
Explorateur.


Mlle JANE HADING
Actrice
(Née en 1861).


JULES BARBIER
Auteur dramatique.
(1825-1901.)


PAUL ADAM
Littérateur
(Né en 1862).


JEANNE BERTHEROY
Littérateur.

Théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Opéra. — 19 février. *Messidor*, drame lyrique en 5 actes, de E. Zola, musique de Bruneau. — **13 avril.** Concert au bénéfice de la Ligue fraternelle des **enfants** de France. Audition du ténor **Tomagno.** — **11 novembre.** *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, de R. Wagner, traduction de Alf. Ernst.

Comédie-Française. — 15 février. *La Loi de l'homme*, comédie en 3 actes, de Paul Hervieu. — **14 mai.** *Frédegonde*, comédie en 4 actes, de Dubout.

Opéra-Comique. — 17 mai. *Le Vaisseau fantôme*, de Richard Wagner. — 12 novembre. *Sapho*, tirée du roman de Daudet, musique de Massenet.

Odéon. — 13 janvier. *L'Etranger*, comédie en 4 actes de M. Auguste Germain. — 16 février. *Le Chemineau*, drame en 5 actes, en vers, de Jean **Richepin.** — 3 avril. Premier samedi poétique. — 1er octobre. *Les Menottes*, de M. Beaubourg. — 30 décembre. *Le Passé*, comédie en 5 actes, de M. Porto-Riche.

Vaudeville. — 12 février. *La Douloureuse*, comédie en 4 actes, de Maurice Donnay. — 20 octobre. *Jalouse !* comédie en 3 actes de MM. Besson et Leclercq.

Porte-Saint-Martin. — 5 octobre. *La Mort de Hoche*, drame en 5 actes, et 9 tableaux, de Paul Déroulède. — 28 décembre. *Cyrano de Bergerac*, pièce en 5 actes, de M. Edmond Rostand (immense succès).

Renaissance. — 7 février. *Spiritisme*, comédie en 3 actes, de M. Sardou. — 9 avril. *Snob*, comédie en 4 actes de M. Guiches. — 1er juin. Mme **Éléonore Duse**, comédienne italienne, interprète pour la première fois en France quelques rôles de Sarah Bernhardt. — 14 juin. Représentation extraordinaire au bénéfice du monument A. Dumas fils : Sarah Bernhardt, la Duse, le ténor Tamagno. — 14 avril. *La Samaritaine*, drame en 3 actes, de M. Rostand. — 15 décembre. *Les Mauvais Bergers*, pièce en 5 actes, de Mirbeau.

Gymnase. — 16 mars. *La Carrière*, comédie en 4 actes, de M. Abel Hermant. — 3 juin. *Rosine*, comédie en 4 actes, de M. Alfred Capus. — 17 juillet. *Les Trois Filles de M. Dupont*, comédie en trois actes, de M. Brieux.

Théâtre-Antoine. — 5 novembre. Ouverture. — 26 novembre. *Le Repas du lion*, drame en 4 actes de M. François de Curel (succès).

Œuvre. — 11 novembre. *J.-Gabriel Borkmann*, d'Ibsen.

Concerts de l'Opéra. — *Symphonie*, de P. Dukas. — Fragments de *Pâris et Hélène*, de Gluck. — Prologue de *Méphistophélès*, de Boito.

Les morts de l'année.

Frère Joseph, supérieur des frères de la doctrine chrétienne (1er janvier). — **Vivien de Saint-Martin**, géographe (3 janvier). — **De Rémusat**, homme politique (3 janvier). — **Baron de Soubeyran**, financier (3 février). — **Le Royer**, homme politique (22 février). — **Lefebvre de Behaine**, diplomate (22 février). — **Le peintre Henri Pille** (4 mars). — **Le chansonnier Jules Jouy** (17 mars). — **Salis**, du *Chat-Noir* (20 mars). — **De Kergariou**, député (20 mars). — Le graveur **Yon** (25 mars). — L'acteur **Dailly** (28 mars). — **Le duc d'Aumale** (7 mai). — Le général **Poilloüe de Saint-Mars** (16 mai). — **Le peintre Français** (30 mai). — Mme **Arnould-Plessy**, comédienne (1er juin). — **Paul Casimir-Perier**, sénateur (8 juin). — **Henri Meilhac** (7 juillet) — **Chaix**, libraire-éditeur (27 août). — **Général Bourbaki** (22 septembre). — **Dupont-Vernon**, de la Comédie-Française (15 octobre). — **De Ménorval**, publiciste (17 novembre). — **Bardoux**, vice-président du Sénat (27 novembre). — **De Fourtou**, ancien ministre (7 décembre). — **Alphonse Daudet** (16 décembre). — **Léon Carvalho**, directeur de l'Opéra-Comique (19 décembre).



COUR INTÉRIEURE DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE

(Cliché de G. DAVEAU.)

1898

L'ANNÉE 1898 s'ouvrit au milieu des tempêtes. A peine était-elle commencée que le commandant Esterhazy comparaissait devant un Conseil de guerre. Il fut acquitté haut la main et le verdict rendu en sa faveur fournit matière à une *Lettre* indignée de Zola. Traduit devant la Cour d'assises de la Seine pour outrage à la juridiction militaire, qui avait, à trois ans d'intervalle, condamné Dreyfus et renvoyé absous l'officier suspect, qu'une campagne de presse puissamment organisée dénonçait chaque jour comme le véritable traître, l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana* fut condamné à une peine sévère, mais la Cour de cassation annula l'arrêt pour un vice de forme, et le procès commencé à Paris fut continué à Versailles, où du reste il n'arriva pas à son dénouement.

L'affaire Wilson et l'affaire du Panama avaient produit dans Paris une impression des plus vives, mais ces deux séries de procès n'étaient en réalité que des manœuvres de partis destinées, la première à renverser M. Grévy, dont la succession excitait d'impatientes convoitises, et la seconde à servir de prétexte à un nombre illimité de crises ministérielles; aussi l'agitation organisée par quatre ou cinq chefs de coteries parlementaires ne gagna-t-elle jamais les couches profondes de la capitale et du pays. L'immense effort qui fut tenté pour obtenir la réhabilitation de Dreyfus et la condamnation d'Esterhazy à sa place mettait au contraire deux nations aux prises. Pendant les premiers mois de l'année 1898, Paris devint inhabitable pour les sceptiques qui se défient des courants d'opinion trop violents et pour les hommes de sang-froid qui ne s'associent pas aux passions déchaînées autour d'eux et cherchent en vain à découvrir où se trouve la vérité. Les scènes de violence qui éclatèrent au Palais de Justice pendant les débats du procès Zola mirent à nu les divisions profondes que la fatale Affaire, dont cet engagement d'avant-garde n'était que la préface, avait suscitées dans le pays. Le prétoire de la Cour d'assises était devenu un champ clos où les témoins se transformaient en champions prêts à s'entr'égorger pour la défense de deux causes irréconciliables; l'armée, le barreau, la magistrature elle-même étaient séparés en deux camps. Des tempêtes plus formidables encore soulevaient des nuages de poussière dans l'hémicycle du Palais-Bourbon. L'enceinte législative n'était plus qu'une arène de pugilat.

Des coups de poing magistralement échangés entre des députés d'opinions différentes remplaçaient les développements oratoires exposés à la tribune dans les Parlements des autres pays civilisés. C'était en vain que les huissiers et les garçons de bureau du Corps législatif, obligés de se départir pour quelques instants de leur solennité accoutumée, s'efforçaient de séparer les combattants. L'unique résultat de leur intervention était de rendre plus épais encore le nuage de poussière qui enveloppait ces batailles dignes d'inspirer à un émule de Boileau une réédition du *Lutrin*.

Les déplorables exemples que donnaient les représentants du pays ne restaient malheureusement pas stériles. Les scènes de pugilat ne s'engageaient peut-être pas avec autant d'ardeur sur les impériales des omnibus que dans l'enceinte du Palais-Bourbon, mais elles étaient assez fréquentes. Ce n'est pas que Paris eût l'aspect des jours de révolution ; on ne rencontrait pas dans les rues des orateurs en plein vent n'ayant qu'à prononcer quelques mots à haute voix pour réunir autour d'eux un auditoire ; des manifestations tumultueuses n'envahissaient pas la voie publique et les gens ne s'abordaient pas sans se connaître, ce qui est le symptôme le plus certain des périodes profondément troublées où chacun attend avec espoir ou avec inquiétude les événements extraordinaires qui sont pour ainsi dire dans l'air. Pendant les premiers mois de l'année 1898, l'agitation provoquée par les procès en cours ne se traduisait guère que par des altercations facilement engagées dans les cafés entre consommateurs dont les opinions différaient sur l'affaire Esterhazy, ou par un extrême empressement à acheter les journaux au moment même où ils venaient d'être mis en vente sur les boulevards. Ajoutons que les rassemblements se formaient avec une prodigieuse facilité. Il suffisait qu'un garde municipal passât au trot dans une rue pour provoquer aussitôt une vive émotion dans la foule qui se massait sur le trottoir et se demandait avec anxiété à quel haut personnage ce cavalier allait apporter une dépêche officielle.

LE DOCTEUR PÉAN

Né à Châteaudun en 1829, décédé le 30 janvier 1898.

(Cliché de REUTLINGER.)

La population parisienne avait l'esprit tellement absorbé par les intrigues obscures et compliquées du drame dont le prologue venait de se jouer devant le jury de la Seine

qu'elle oubliait ses anciennes distractions. Les nombreux spectateurs qui venaient chaque jour à heure fixe sur les quais les plus rapprochés du pont de la Concorde, pour assister aux ablutions et aux prières du député musulman, avaient disparu. Cette représentation quotidienne, dont le succès, très vif au début, aurait dû s'accentuer encore pendant la mauvaise saison, car il était intéressant de voir la foi d'un fervent disciple du Prophète mise à l'épreuve par les rigueurs de la température, n'offrait plus aucun attrait aux désœuvrés et ne figurait plus au nombre des curiosités de la capitale. La foule, fatiguée des divertissements inoffensifs, allait chercher des émotions plus vives au Palais de Justice.

Un vide plus complet encore se faisait autour de la voyante qui communiquait aux profanes les oracles de l'archange Gabriel. Des milliers de curieux qui, l'année précédente, allaient écouter les réponses venues d'en haut et transmises sur le ton de la mélopée, par une intermédiaire marquée du doigt divin, il ne restait plus qu'un fidèle; il est vrai que c'était le dernier des Valois. Les autres n'attachaient plus d'intérêt aux nouvelles directement arrivées du monde céleste et désertaient la rue de Paradis pour aller acheter sur les boulevards les journaux où ils trouvaient les comptes rendus des derniers incidents survenus dans les affaires Esterhazy et Zola.

Le suicide du lieutenant-colonel Henry fut le coup de foudre qui réveilla de sa torpeur un drame dont l'intérêt commençait à languir. A partir du jour où le chef du service des renseignements, convaincu d'avoir fabriqué lui-même un document dont l'importance aurait été décisive s'il eût été authentique, fut conduit au Mont-Valérien et n'hésita pas à se donner la mort, les événements se précipitent avec une rapidité inouïe. Les ministres de la guerre se succèdent à de courts intervalles; les démissions, les mises en disponibilité ou en retrait d'emploi se multiplient; tous ceux qui de près ou de loin ont été mêlés au procès fatal, qui ne s'appellera plus désormais que l'Affaire tout court, avec un A majuscule, sont plus ou moins atteints dans leur honneur ou dans leur carrière. Enfin, après une série de tergiversations et de crises partielles, dont il serait trop long de raconter ici toutes les péripéties, le gouvernement accomplit les formalités nécessaires pour que la chambre criminelle de la



PAUL TAILLADE
Artiste dramatique, né à Paris en 1827, décédé le 25 janvier 1898.
(Cliché de Paul ROGER.)



CHARLES GARNIER
Architecte, né en 1825, décédé le 3 août 1898.
(Cliché de MARMAND.)

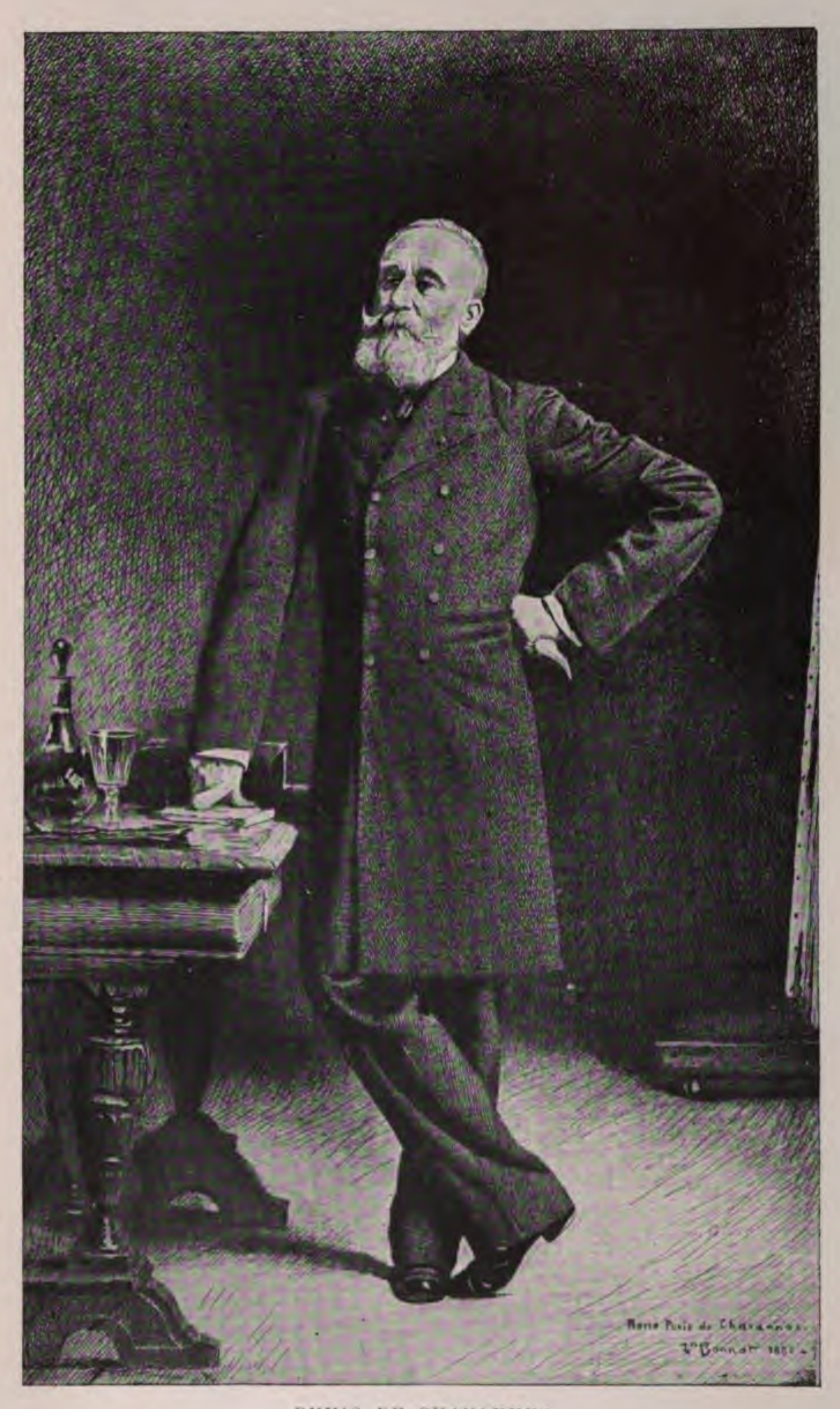
Cour de cassation fût saisie de la revision du procès Dreyfus.

La recrudescence de passions provoquées par la tournure dramatique que prenait une affaire où tant d'intérêts se trouvaient aux prises, devait fatalement se traduire par des désordres dans les rues de la capitale. Les terrassiers employés aux travaux de l'Exposition s'étaient mis en grève, entraînant à leur suite les autres ouvriers du bâtiment. Pendant plus d'une semaine, les quartiers de la rive gauche les plus rapprochés du Champ-de-Mars et de l'Esplanade des Invalides eurent l'aspect d'une ville qui vient d'être occupée par une armée victorieuse. Les trottoirs étaient bordés de fusils formés en faisceaux; des détachements d'infanterie gardaient les maisons en construction afin de protéger les ouvriers contre les attaques des grévistes; des cuirassiers assis sur les bancs des grandes avenues, à deux pas de leurs chevaux qu'un de leurs camarades tenait en laisse, étaient prêts à reprendre leur casque qu'ils avaient déposé à côté d'eux et à se remettre en selle au premier coup de trompette. Plus habitués aux longues heures de faction sur la voie publique, les cavaliers de la garde républicaine fumaient la pipe et jouaient aux cartes comme de vieux soldats en campagne et représentaient sur le vif des scènes militaires qui eussent été dignes du pinceau de Meissonier. Les habitants des quartiers occupés par les troupes, accoutumés à vivre en contact avec les officiers et à se considérer comme la population d'une place forte, avaient pris énergiquement parti pour l'armée et distribuaient aux soldats des boissons réconfortantes, des vivres et des friandises. Jamais peut-être deux régiments de cuirassiers n'eurent occasion de faire une plus abondante consommation de tablettes de chocolat.

G. LABADIE-LAGRAVE.



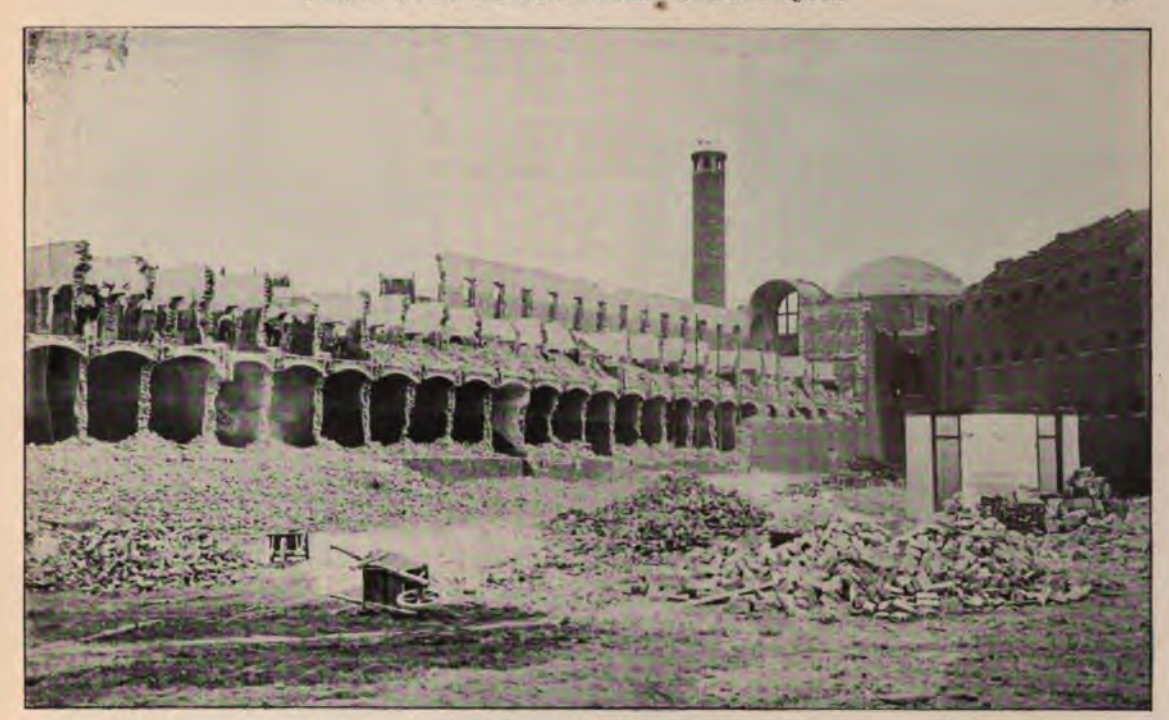
Mme CARNOT
Dessinée par Mlle Amélie BAURY-SAUREL, d'après son tableau (salon de 1899). — (Collection de *l'Art*.)



PUVIS DE CHAVANNES

GRAVÉ PAR LÉOP. FLAMENG, D'APRÈS LE TABLEAU DE LÉON BONNAT

(Collection de *l'Art*)



LA DÉMOLITION DE MAZAS

(Cliché de Gaillard et fils.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Le procès Zola.

LES MANIFESTATIONS A LA DEUXIÈME AUDIENCE.

Aux abords du Palais de Justice, les mêmes mesures d'ordre que la veille avaient été prises. Le long de la grande grille, sur la place Dauphine, deux cents personnes maintenues par une haie d'agents font la queue dès dix heures et demie.

Une animation assez pittoresque règne alors sur la place Dauphine. Pas de groupes, car les gardiens de la paix font circuler; mais deux ou trois cents personnes se promenant et se retournant à chaque instant pour fixer l'entrée du Palais de Justice et reconnaître les arrivants.



LES EMBELLISSEMENTS DE PARIS. — LA DÉMOLITION DU PASSAGE DU SAUMON

Photographie et dessin de L. Parent. — (Collection Ch. Simond.)

Bientôt la partie supérieure du grand escalier se garnit d'avocats en robe qui, tout en fumant, discutent sur les journaux qu'ils tiennent à la main. Au bas de la grille, les curieux stationnent toujours, attendant le moment où il sera permis à une cinquantaine d'entre eux de pénétrer dans la salle des assises. Quelques-uns cèdent leur place contre une honnête rétribution, et l'on voit ainsi une place de premier rang payée cinq francs. Plusieurs transactions de cette nature s'opèrent sous l'œil bienveillant de la police.

L'un de ces patients hèle un passant et le prie d'aller lui acheter du pain et du saucisson, et l'exemple de ce déjeuner sur le pouce est contagieux. Beaucoup d'autres l'imitent, et c'est un déjeuner général.

Tout à coup, vers onze heures quarante, le haut du grand escalier se dégarnit. On vient d'apprendre que M. Zola, peu désireux de s'entendre de nouveau huer par la foule, est entré au Palais par la porte du bureau de la presse, où son passage est resté inaperçu.

Les portes réservées aux jurés et magistrats, dans la galerie des prisonniers, sont envahies à un tel point que vers onze heures, le président des assises doit renoncer à pénétrer par cette entrée



[illegible]

[illegible]

[illegible] poussés par les vitres.



[illegible]

L'entrée [illegible] calier qui mène [illegible] sont envahis dès la [illegible] heure par près de trois cents avocats [illegible] qui crient : « A la queue ! » chaque fois qu'un confrère cherche à passer avant son tour.

A onze heures quarante-cinq, M. Zola, accompagné de trois amis, arrive inopinément dans la galerie de Harlay et s'y rencontre avec M. Labori [illegible] qui se pr[illegible] [illegible] [illegible]

A l'issue de [illegible] [illegible] et son [illegible] condamnation qui [illegible] ont été acclamés par la foule, qui a crié : « Vive [illegible] ! »

Les colloques sont vifs, des discussions nombreuses et à haute voix s'engagent par groupes, tandis que les gardes du palais et les agents ont toutes les peines du monde à faire circuler le public et à dégager la sortie.

En ce moment un incident se produit : une personne présente crie : « Vive Zola ! à bas la France ! » Mᵉ Coutant, avocat, ancien président de l'Association des étudiants, se re-



DIDEROT

Statue érigée boulevard Saint-Germain [illegible], sculpteur. — (D'après une photographie.

Le public entoure l'accusé; les cris les plus divers sont poussés, les sifflets et les « à bas Zola ! » sont d'autant plus stridents que, dans la galerie voûtée, le moindre bruit est considérablement grossi par un écho très puissant.



VOLTAIRE

Statue érigée quai Malaquais. CAILLÉ, sculpteur, [illegible], architecte. (D'après une photographie.)



CONDORCET

Statue érigée quai Conti. Jacques PERRIN, sculpteur. — (D'ap. une photographie.)



SEDAINE

Statue érigée square Trudaine. Lecointe sculpteur. (D'après une photographie.)

tourne aussitôt et s'écrie : « Qui donc a osé proférer ce cri? ce doit être un vendu! »

L'antipatriote s'avance alors vers l'avocat et cherche à le frapper. Me Coutant est atteint à l'épaule. L'individu, saisi aussitôt par le garde Yves Caradec, est conduit au poste du quai des Orfèvres, où il est interrogé.

Cet incident a été très vif; des partisans de Dreyfus et Zola accompagnent le prisonnier et cherchent à le dégager; d'autres, les plus nombreux, luttent avec ceux-ci pour que l'arrestation soit maintenue; la galerie de la Sainte-Chapelle est noire de monde, l'animation est extrême, et sans l'intervention des gardes qui ont établi un barrage, on en viendrait certainement aux mains.

Pendant ce temps, l'animation est indescriptible devant le vestiaire situé galerie Marchande, face au boulevard du Palais.

Me Labori, qui est venu pour retirer sa robe d'avocat, a entraîné à sa suite ses amis et ceux qui l'attaquent en raison de la cause qu'il défend.

Des cris de : « Vive Zola! vive Labori! » éclatent; la garde est impuissante à maintenir la foule qui crie, gesticule et montre le poing.



THÉODORE DE BANVILLE

Buste érigé dans le jardin du Luxembourg. Jules Roulleau, sculpteur. (D'après une photographie.)



MOLIÈRE

Fontaine érigée rue Richelieu, à l'angle de la rue Molière, en 1844, sur les dessins de Visconti. La statue de Molière a été sculptée par Seurre aîné. Les autres figures sont de Pradier. — (D'après une photographie.)

Au moment où l'animation est à son comble, arrive M. Zola. Les cris redoublent, la bousculade est extrême, et sans M. Touny, directeur de la police municipale, qui fait preuve d'une grande énergie et d'une connaissance parfaite de la foule, les incidents les plus regrettables auraient été à déplorer. M. Zola, protégé difficilement par les agents, arrive, poursuivi par les huées unanimes, jusqu'à la grille qui borde le boulevard.

Il se tient sur la défensive, et la façon dont il porte sa canne prouve qu'il est bien résolu à s'en servir en cas d'attaque directe. M. Touny fait entr'ouvrir un battant de la porte, par laquelle M. Zola et ses amis se glissent.

La porte est aussitôt fermée



HENRI MURGER

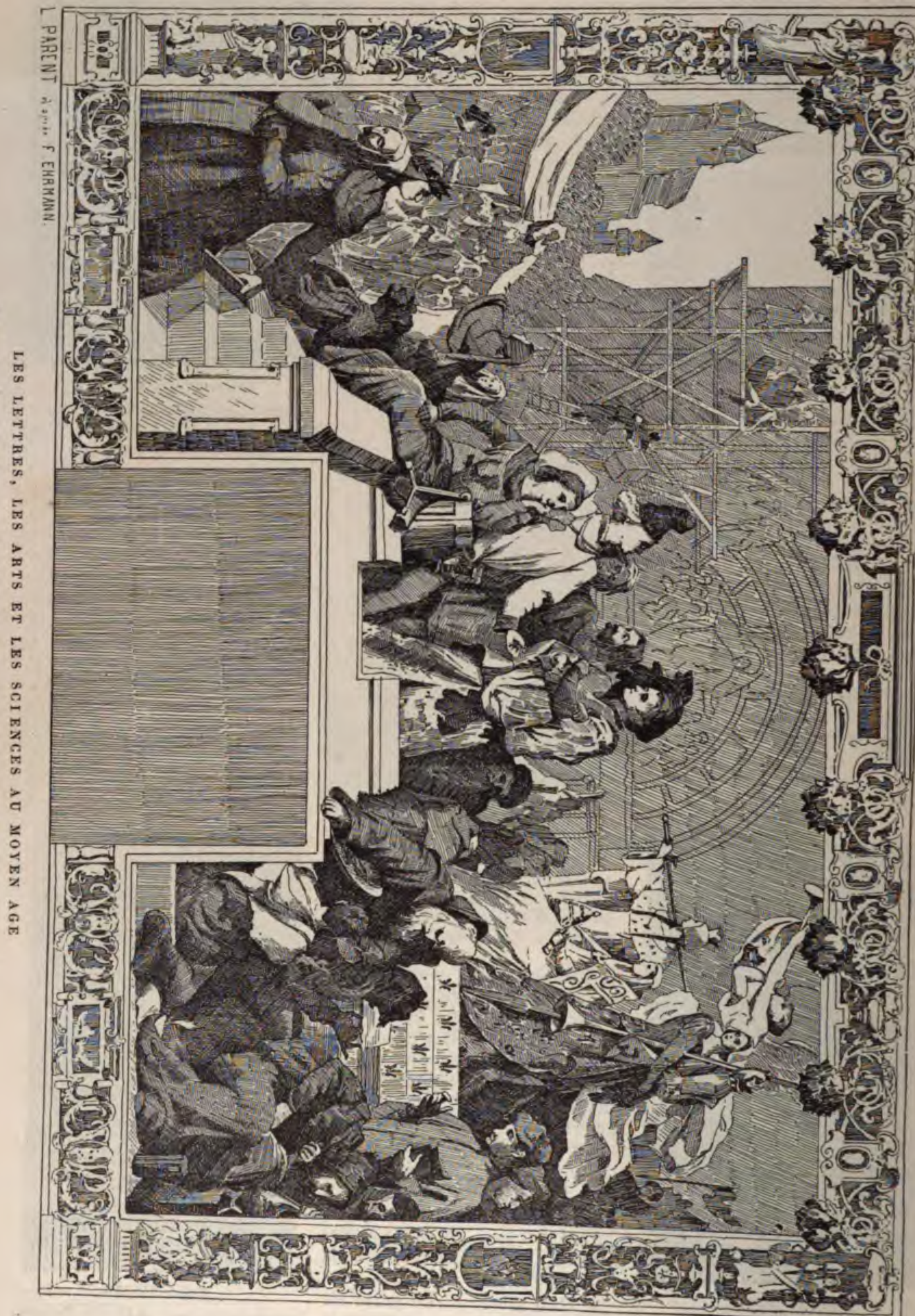
Buste érigé dans le jardin du Luxembourg. Bouillon, sculpteur. — (D'ap. une photogr.)



ÉMILE AUGIER

Monument érigé place de l'Odéon. Barrias, sculpteur. — (D'après une photographie.)

et le prévenu monte dans sa voiture, tandis que le public, très surexcité, le poursuit de ses cris. La grille ne s'ouvre que lorsque la voiture qui emporte M. Zola est déjà loin. (*Petit Journal.*)



LES LETTRES, LES ARTS ET LES SCIENCES AU MOYEN AGE

Tapisserie des Gobelins. — Dessin de L. PARENT, d'après les cartons de F. EHRMANN.



TOMBEAU DE Mme MIOLAN-CARVALHO

Dessin de L. Parent, d'après l'œuvre d'Antonin Mercié. — (Collection Charles Simond.)

Arrestation et suicide du colonel Henry.

L'Agence Havas publiait hier soir, 30 août, la note suivante :

Aujourd'hui, dans le cabinet du ministre de la guerre, le lieutenant-colonel Henry a été reconnu et s'est reconnu lui-même l'auteur de la lettre, en date d'octobre 1896, où Dreyfus est nommé.

Le ministre de la guerre a ordonné immédiatement l'arrestation du lieutenant-colonel Henry, qui a été conduit à la forteresse du Mont-Valérien.



LA PISCINE DE BETHSAÏDE

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de M. Gibert.

(École des Beaux-Arts.)

La lettre à laquelle fait allusion cette note est sans doute celle lue à la tribune de la Chambre par M. Cavaignac à la séance du 7 juillet, et dont voici le texte :

J'ai lu qu'un député va interpeller sur Dreyfus.

Si... (Ici un membre de phrase que je ne puis lire), je dirai que jamais j'avais des relations avec ce juif. C'est entendu. Si on vous demande dites comme ça, car il faut pas que on sache jamais personne ce qui est arrivé avec lui.

Le colonel Henry habite l'avenue Duquesne. Dans le quartier, son arrestation a passé inaperçue.

On l'a vu sortir à cinq heures exactement, hier, en costume civil, et monter en voiture. Le colonel avait à la main une valise en cuir jaune et était accompagné d'un homme jeune, également en civil, mais à l'allure militaire.

De retour d'un court voyage aux bains de mer, le colonel Henry se préparait à partir en congé d'un mois lorsque, mardi après midi, vers cinq heures, le colonel Véry se présentait avenue Duquesne et demandait à entretenir particulièrement le chef du service des renseignements au ministère de la guerre. Cet entretien dura quelques minutes à peine et, lorsqu'il fut terminé, le colonel Henry dit à sa jeune femme :

— Le ministre me fait mander. Il s'agit sans doute d'une mission; surtout ne t'inquiète pas.

L'attitude de son mari et celle du messager du ministre étaient si naturelles qu'aucun soupçon ne vint à Mme Henry sur la gravité de la situation.

Le colonel Henry partit avec le colonel Véry qui, sur l'avenue, héla un fiacre dans lequel les deux officiers prirent place.

Des ordres très sévères ont été donnés par le commandant d'armes du Mont-Valérien pour que le secret le plus absolu fût observé en ce qui concerne la détention du colonel Henry dans la forteresse.

Celui-ci a été placé dans une cellule voisine de celle qu'a occupée, il y a quelques mois, l'ex-colonel Picquart. Deux sentinelles ont été placées près de la porte où est gardé le colonel Henry et personne n'est autorisé à pénétrer auprès du prisonnier, qui n'a pas été extrait hier matin de sa prison. Rien n'a transpiré au dehors quant aux ordres du commandant d'armes sur le séjour du lieutenant-colonel Henry au Mont-Valérien.

Quand le lieutenant-colonel Henry fut amené mardi au Mont-Valérien, on le pria de montrer les divers objets qu'il avait sur lui, puis on lui fit ouvrir la valise qu'il avait apportée et dans laquelle se trouvaient du linge de rechange et une trousse d'officier contenant, entre autres objets, un rasoir.

On laissa au lieutenant-colonel la disposition de sa valise qui fut déposée dans la chambre du fort où devait avoir lieu son internement. Personne ne songea qu'il pût être dangereux de laisser à l'officier de simples ustensiles de toilette, car il paraissait fort calme.

Hier, entre trois et quatre heures, le lieutenant-colonel Henry reçut la visite d'un officier de la forteresse avec lequel il s'entretint.

A quatre heures, le lieutenant-colonel Henry manifesta l'intention d'écrire quelques lettres.

L'officier qui se trouvait avec lui se retira par discrétion.

Il ne revint dans la chambre de détention qu'à cinq heures.

Le lieutenant-colonel Henry était étendu sur le sol, déjà inanimé.

Il s'était tranché l'artère carotide.

La mort remontait déjà à quelques instants.

Mme Henry a été avertie avec tous les ménagements possibles du malheur qui la frappait.

Né le 2 juin 1846, engagé en 1865, promu sous-lieutenant le 28 octobre 1870, lieutenant-colonel depuis le 10 novembre 1897, Henry était officier de la Légion d'honneur et comptait quatorze campagnes et deux blessures.

(*Petit Journal.*)



LA PISCINE DE BETHSAÏDE

Prix de Rome. — Premier grand prix de peinture. — Tableau de M. Laparra.

(École des Beaux-Arts.)

Chez la Vicomtesse de Janzé.

Dès le vestibule d'entrée, on est émerveillé : un plafond de Boucher, enlevé au pavillon de Luciennes, où la du Barry avait entassé

tant de trésors artistiques, où Gonthières, seul, avait fait pour 600,000 livres de travaux.

A gauche, une chaise à porteurs peinte par Lemoyne et Bérain. A droite, une superbe tapis-



GRANDE SALLE DE SCULPTURE AU MUSÉE GALLIERA

Dessin d'après nature de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — *Tannhäuser*

Décor du 3e acte. — D'après la maquette originale. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

Les décors de *Tannhäuser*, représenté à Paris, ne sont pas identiques à ceux de la même pièce représentée à Bayreuth. Le décor donné ici est celui qui a figuré sur la scène parisienne.



Tannhäuser. — VÉNUS

D'après la maquette du costume. (Bibliothèque de l'Opéra.)

serie aux armes de France; mais, avant de gravir l'escalier aux marches de porphyre, retournons-nous pour admirer la porte d'entrée, dont les boiseries, or et noir, sont d'une finesse admirable et soutiennent, au sommet, les armes de France.

Les boiseries! Ce ne sont partout que des boiseries du dix-septième siècle et du dix-huitième siècle, telles qu'on n'en voit qu'à Versailles ou à Rambouillet. Il faut le dire, avant de regarder chaque chef-d'œuvre, pour ne pas le répéter à tout instant, et parce que l'œil est distrait de l'un par l'autre.

Très curieux l'arrangement de l'escalier, dont la rampe en fer forgé vient



Tannhäuser. — ÉLISABETH

D'après la maquette du costume. (Bibliothèque de l'Opéra.)

de l'hôtel de Mme de Grignan, à Aix. Si Mme de Sévigné revenait au monde, elle reconnaîtrait certainement cette rampe, bien qu'elle n'eût pas besoin, comme J.-J. Rousseau, de l'esprit de l'escalier.

Le dessous de l'escalier est tout entier garni de petits portraits anciens, portraits de femmes collectionnés patiemment et parfaitement encadrés dans cette bizarre disposition.

Deux bustes dans les salons méritent d'être signalés, tout particulièrement à l'attention des visiteurs : celui du duc de Chevreuse, par Coysevox, sous lequel sont gravés les vers de Fénelon, les seuls vers qu'il ait faits en sa vie, et le buste de Vauvenargues, par Caffieri.

Rien ne se peut voir de plus vivant, de plus coloré dans la froideur du marbre. C'est ici l'allure d'un grand seigneur qui fut le meilleur des hommes, et c'est là toute l'âme vaillante de celui qui eut tant à souffrir et déclara simplement que « le désespoir est une de nos plus grandes erreurs ».

(Le Figaro.)



EDMOND ROSTAND
Auteur de *Cyrano de Bergerac.*
(Cliché de Paul Boyer.)

Un Musée de poupées.

Rue Gay-Lussac, 41, ceux que n'effraient pas les mots « Musée pédagogique » inscrits sur la grille d'entrée, peuvent visiter, le jeudi dans l'après-midi, une collection instructive autant qu'intéressante que Mlle Kœnig, inspectrice générale de l'enseignement, augmente et complète sans cesse.

Le Musée des poupées, tel est le titre donné à cette collection, et c'est bien, en effet, un musée, le plus coquet, le plus gracieux qui soit. Il y a là, dans de hautes vitrines, quantité de poupées portant les costumes des anciennes provinces françaises.

A côté de la Picarde du siècle dernier, coiffée du joli bonnet de dentelles, se voit la paysanne endimanchée de la Marne de la fin du dix-huitième siècle, puis la Bressanne avec son curieux chapeau surmonté d'une sorte de toit. Plus loin, c'est le paysan et la paysanne des environs de Pau, la Normande de Rolleville, à la cornette richement ornée, la bourgeoise toulousaine, l'Albigeoise de 1830, gracieuse sous son large chapeau de paille.

Et toutes les provinces, tous les départements sont représentés par leurs costumes originaux, d'une scrupuleuse exactitude. La Bretagne occupe une large place et cette exposition est particulièrement intéressante.

La mariée de Douarnenez, la riche Plougastelle à la jupe plissée ornée de larges rubans, côtoient le couple rennais, la Quimpéroise cossue, la fermière de Guingamp portant à la main un parapluie confortable, et la jolie petite mariée de Saint-Marc, près de Brest.

Enfin, les costumes de quelques autres poupées ont un intérêt purement historique, car ils sont

la reproduction de la somptueuse robe de novice de la comtesse de Vermandois, abbesse de Beaumont-lès-Tours, de celle de Louise de Lorraine, femme de Henri III, de Marie-Antoinette, d'après le tableau de Vigée-Lebrun.

Depuis peu, le musée de Mlle Kœnig s'est enrichi de collections coloniales et étrangères, et l'on voit, mis en relief par nos pittoresques poupées provinciales, les costumes riches et légers des femmes d'Alger, de Miliana, d'Oran, de Syrie, d'Egypte et ceux des figurines bohêmes, écossaises; de la Galloise au chapeau bizarre, de la Suédoise, et les accoutrements amusants de la paysanne danoise. Citons encore pour terminer, car l'énumération complète serait trop longue : la fiancée à grande coiffe blanche de Christiania, une communiante et une écolière de Pondichéry, les atours pimpants des femmes de Florence, de Venise et de Naples.

L'initiative de Mlle Kœnig a donné naissance à une exposition internationale à Neuwied par la reine de Roumanie. 3,500 poupées portant les costumes les plus divers ont été rassemblées.

Le musée de la rue Gay-Lussac, qui se trouve imité si loin de nous, est, en résumé, un but tout indiqué de visite pour nos écolières en vacances. Elles s'y amuseront et leurs mamans n'y prendront pas moins de plaisir qu'elles.

Le Métropolitain.

On a bien raison de dire qu'il ne faut jamais désespérer de rien. On nous avait proposé un métropolitain suspendu à l'instar de celui de New-York, où les Américains risquent à chaque instant de recevoir un train sur la tête.

— Projet en l'air ! pas sérieux ! dirent les Parisiens.

Puis vinrent les trains souterrains, et alors les mêmes sceptiques de dire:

— Cette fois, c'est une affaire enterrée !

Et cependant c'est un projet souterrain qui vient d'être adopté; les travaux sont commencés et les entrepreneurs comptent bien les avoir terminés pour le 1[er] janvier de la grande année du centenaire.

A vrai dire, nous aurons un métropolitain bien restreint, un métropolitain tout droit, modeste et timide, qui se contentera de filer sous terre, comme une taupe, entre Vincennes et la porte Maillot. C'est toujours cela de gagné. Et le sage, dit-on, doit savoir se contenter de peu.



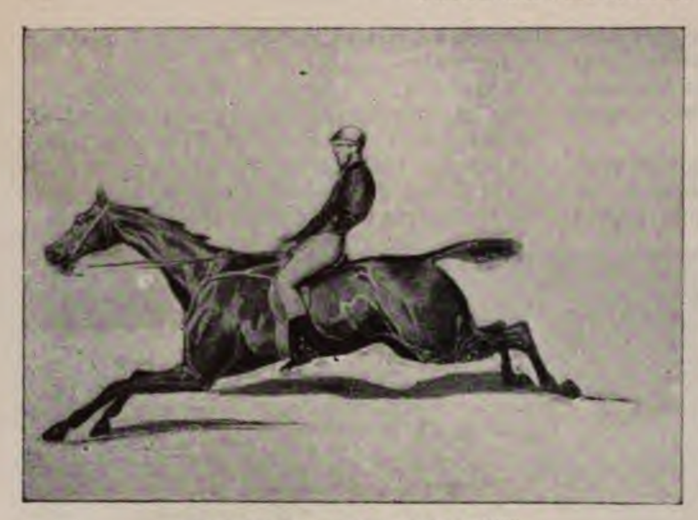
COQUELIN AINÉ

Rôle de CYRANO dans *Cyrano de Bergerac.*

(Cliché de Paul BOYER.)

Les promeneurs peu pressés et ceux qui, tout en allant à leurs affaires, s'intéressent aux incidents de la rue, ont remarqué depuis quelques semaines déjà, rue de Rivoli et aux Champs-Élysées, de nombreux puits de sondage de l'intérieur desquels, à l'aide d'un treuil, des terrassiers sortaient d'innombrables seaux de terre et de sable.

Ces puits sont aujourd'hui abandonnés, ou plu-



LE GAGNANT DU GRAND PRIX EN 1898

Le Roi-Soleil, monté par W. Pratt.

(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

tôt les terrassiers qui y travaillaient ont été remplacés par des agents qui n'y travaillent pas. C'est que les terrassiers sont en grève, mais auparavant ces rudes travailleurs avaient exécuté déjà une grosse besogne. Ils avaient creusé sous les quinconces des Champs-Élysées, en bordure de la place de la Concorde, un long tunnel étayé par des boisages comme dans les mines.

Ce tunnel va déboucher non loin du pont de la Concorde, sous le plan incliné qui mène à la berge, au niveau d'une estacade que des ouvriers charpentiers jettent sur la Seine.

Ce tunnel ne fait pas partie du Métropolitain; c'est une galerie d'évacuation des matériaux et, en ce moment, une armée de maçons s'occupe à maçonner les parois du souterrain.

Il y aura trois autres galeries analogues, perpendiculaires, comme la première, au tracé de la ligne et situées sur le bord de la Seine, en aval de l'avenue d'Antin, en amont du Louvre et près de l'Hôtel-de-Ville.

Des wagonnets circulant dans ces galeries conduisent les terres de déblaiement à la Seine, où des bateaux les chargeront et les emporteront.

La ligne de Vincennes-Porte-Maillot est divisée en onze lots exécutés simultanément par les entrepreneurs adjudicataires.

Tout le travail doit se faire sous terre, — à la façon dont ont été exécutés sous la Seine les siphons d'Asnières et de la Concorde.

Ce sera le creusement au bouclier s'avançant dans les terres au fur et à mesure de l'affouillement, tandis qu'une équipe de maçons exécute petit à petit les voûtes et que, en arrière du bouclier, les wagonnets charrient les déblais.

Tout cela se fera mystérieusement, et c'est à peine si de place en place, en voyant des ouvriers s'enfoncer par un puits béant dans les entrailles de la terre, le passant soupçonnera que sous ses pas s'opère le gigantesque ouvrage de termite qui doit créer une voie de communication rapide et sûre dans le sous-sol de Paris.

Il paraît que l'établissement d'une gare place de la Concorde — sous la place, bien entendu — présentera de très grosses difficultés. Il faudra compter avec le grand collecteur et atteindre des profondeurs de vingt-sept à vingt-huit mètres.

(Le Petit Journal.)



LA MODE EN 1898

D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)



LA SALPÊTRIÈRE
D'après une ancienne estampe.
(Collection G. Hartmann.)



HOPITAL BRETONNEAU
Rue Etex.
D'après une photographie.
(Cliché Roche.)

La nouvelle salle du Louvre.

La nouvelle salle qui vient d'être ouverte au musée du Louvre est située au rez-de-chaussée du palais, dans l'aile méridionale de la cour. Elle sera réservée, jusqu'à nouvel ordre, aux acquisitions récentes du département de la sculpture au moyen âge, à la Renaissance et aux temps modernes.

En raison de la difficulté qu'on éprouve, dans un musée de cette importance, à classer selon leur ordre chronologique les nouveaux envois, on a cru à la nécessité d'installer cette sorte de vestibule où sans préoccupations de classement géographique ou historique, les acquisitions récentes pourraient être offertes immédiatement à la curiosité du public, avant même de prendre dans leur série leur place définitive.

Des œuvres remarquables figurent déjà dans cette galerie, à peine aménagée. Le *Christ* en bois peint et doré que Courajod donna au musée quelques jours avant sa mort, magnifique sculpture contemporaine des tympans de Vézelay et d'Autun, y occupe à juste titre une des places d'honneur. C'est à ses côtés qu'on placera successivement les monuments du douzième et du treizième siècles. Citons encore : la statue de *Sainte Geneviève*, du commencement du treizième siècle, provenant de l'église abbatiale qui s'élevait à l'emplacement de la rue Clovis

et qui fut démolie de 1801 à 1807; une statue du treizième siècle, en bois, représentant un roi, assez dégradée mais pleine de finesse; une petite Vierge en pierre, provenant de Plombières; une tête de Christ en pierre peinte, du seizième siècle, provenant de Troyes; des statues de saint Pierre, de sainte Suzanne, des bustes de Houdon, etc.

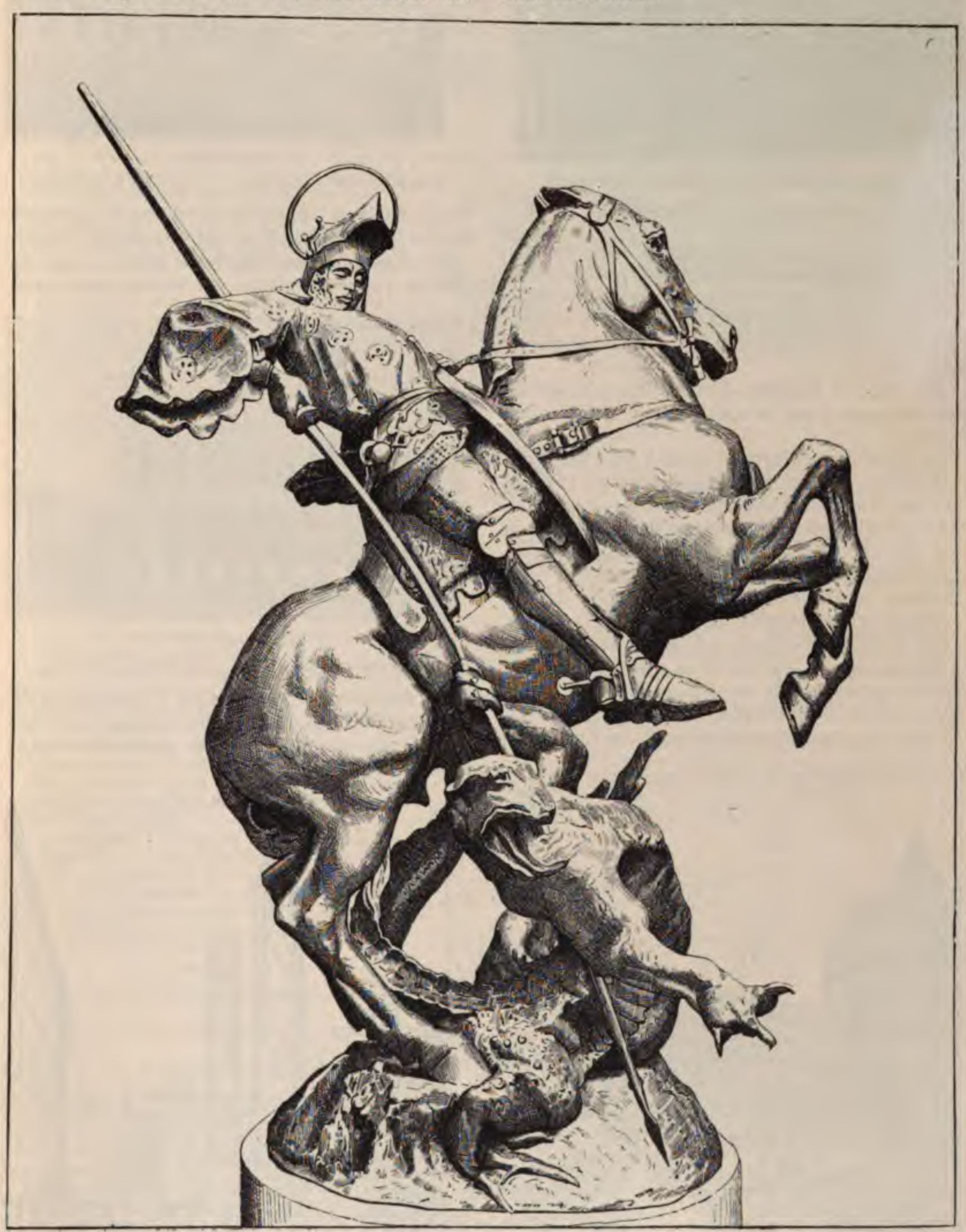
Toutes les époques de notre sculpture seront représentées, depuis le douzième siècle jusqu'à Barye et Carpeaux, et quand chaque monument aura pris sa place définitive, le Louvre deviendra véritablement le musée central de l'art.



DESSUS DE PORTE AU FOYER DE L'OPÉRA-COMIQUE
Dessin d'après nature de L. PARENT.
(Collection Ch. Simond).

Charles Garnier.

Le grand architecte qui vient de mourir le 3 août dernier, était âgé de soixante-treize ans. Après avoir fait ses études à l'École des beaux-arts, il remporta le prix de Rome à l'âge de vingt-trois ans. Son dernier envoi comme élève, adressé d'Athènes, fut des plus remarqués. Il comportait un mémoire sur le temple de Jupiter panhellénien à Égine et sa reconstitution en onze feuilles de dessin. Edmond About, alors pensionnaire à l'Ecole française d'Athènes, l'avait aidé dans cette étude.



SAINT GEORGES

Dessin de L. Parent, d'après le bronze de E. Frémiet.

(Musée du Luxembourg.)

Ce bronze a figuré à l'Exposition universelle de 1900.

A son retour de Rome, Garnier fut attaché, ainsi que tous les architectes sortant de la villa Médicis, comme auditeur au Conseil général des



PALAIS DE JUSTICE. — LA SALLE DES PAS-PERDUS

D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)

bâtiments civils; en même temps, avec de bien maigres appointements, il obtenait un emploi de sous-inspecteur aux travaux de restauration de la tour Saint-Jacques. Mais son ambition veillait, et son talent allait trouver l'occasion de se révéler dans son plein.

En 1861, le ministre d'Etat Walewski ouvrait un concours pour la construction d'un nouvel Opéra.

Les concurrents furent soumis à deux épreuves. Cent soixante et onze architectes, parmi lesquels des artistes comme Viollet-le-Duc, y prirent part. A la seconde épreuve, Charles Garnier, qui n'avait pas encore trente-cinq ans, sortit vainqueur. A l'unanimité des membres du jury, composé d'architectes pris dans l'Institut et dans le Conseil des bâtiments civils, il fut classé le premier et l'exécution du monument lui fut confiée.

Ce fut l'œuvre capitale de sa vie. Elle employa quinze années de sa vie. Les principales de ses autres œuvres sont l'hôtel du Cercle de la Librairie, boulevard Saint-Germain, le Casino de



LES TRAVAUX DE PARIS
DÉMOLITION DES ARCHIVES NATIONALES

Photographie et dessin de L. PARENT.
(Collection Ch. Simond.)



L'ARSENAL

D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)

Monte-Carlo et l'Observatoire de Nice; un hôtel pour la famille Hachette et une villa pour M. Sarcey.

Les conceptions de Charles Garnier se sont en grande partie inspirées des études qu'il avait



L'ÉGLISE SAINT-SULPICE

D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)

faites des monuments antiques. Il s'attacha à reprendre la tradition de l'emploi de la polychromie dans la décoration des édifices, et souvent il le fit avec bonheur.



LE PARIS NOUVEAU. — LA RUE BIZET

Photographie et dessin de L. PARENT.
(Collection Ch. Simond.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1898

Janvier.

2. — Réception du corps diplomatique à l'Élysée.

3. — **L'anarchiste Cyvoct**, condamné aux travaux forcés, est gracié.

9. — Le commandant Esterhazy se constitue prisonnier. — Renvoi du commandant Esterhazy devant le premier Conseil de guerre de Paris.

10. — Première audience du **procès Esterhazy**.

11. — Le commandant Esterhazy est acquitté à l'unanimité. — **M. Quesnay de Beaurepaire**, président de chambre à la Cour de cassation, donne sa démission.

13. — Manifestations à propos de l'acquittement du commandant Esterhazy. — « **J'accuse...**, » lettre ouverte de **M. Zola** au président de la République. — Au Sénat, **M. Loubet** est réélu président. — Le colonel **Picquart** est mis aux arrêts de forteresse.

15. — Mise à la retraite du **général Saussier**, gouverneur de Paris. — Le général **Zurlinden** est nommé gouverneur de Paris.

18. — Plainte de M. Billot, ministre de la guerre, contre M. Zola et contre le gérant de *l'Aurore*.

19. — **L'anarchiste Etiévant** blesse deux agents, rue Berzélius, à coups de couteau et de revolver.

20. — Deux anarchistes attaquent un agent à coups de revolver, rue Saint-André-des-Arts ; ils sont arrêtés. — Loi conférant **l'électorat aux femmes**, pour l'élection des tribunaux de commerce.

22. — **Séance tumultueuse** à la Chambre (affaire Dreyfus).

28. — **Rappel de M. de Mohrenheim**, ancien ambassadeur de Russie à Paris.

Février.

4. — **Duel Lavertujon-Millerand**. Ce dernier est blessé au bras.

7. — Première audience de **l'affaire Emile Zola**.

8. — Deuxième audience de l'affaire Zola ; à la sortie, violentes manifestations contre M. Zola et ses partisans.

18. — Le prince **Ourousoff**, nouvel ambassadeur de Russie, présente ses lettres de créance.

23. — Quinzième et dernière audience de **l'affaire Zola**. Condamnation de M. Zola à un an de prison et 3,000 francs d'amende et du gérant de *l'Aurore* à quatre mois de prison et 3,000 francs d'amende.

24. — **M. Leblois**, adjoint au maire du VII[e] arrondissement, est relevé de ses fonctions (affaire Zola).

25. — Le ministre de la guerre prend des mesures disciplinaires contre **MM. Grimaux, Andrade et Chaplin** (affaire Zola).

26. — Mise en réforme, par décret du président de la République, du lieutenant-colonel **Picquart**. — Pourvoi en cassation de MM. Zola et Perrenx. — **Duel Drumont-Clemenceau** ; six balles échangées sans résultat. — A l'académie des Beaux-Arts, M. **Larroumet** est nommé secrétaire perpétuel en remplacement du comte Delaborde, démissionnaire.

Mars.

1. — Création d'un **Office national du commerce extérieur**.

2. — Acquittement de **M. Alfred Naquet** (affaire du Panama).

4. — Élection de **M. Navarre** à la présidence du Conseil municipal.

7. — La Chambre adopte le projet de **chemin de fer métropolitain** et autorise la Ville de Paris à contracter un emprunt de **165 millions** à cet effet.

10. — Réception du comte **Albert de Mun** à l'Académie française.

12. — Inauguration du Grand Cercle Républicain sous la présidence de M. Waldeck-Rousseau. — Rentrée à Paris du marcheur **Grandin**.

25. — Réception de M. **Hanotaux** à l'Académie française.

30. — Le Conseil municipal vote la construction du **Métropolitain**.

Avril.

1. — La Cour de cassation annule le procès Zola.

8. — Le 1[er] Conseil de guerre de Paris dépose une plainte contre MM. Zola et Perrenx.



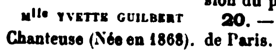
ÉMILE ZOLA
Romancier (Né en 1840).

Me LABORI
Avocat.

ABEL HERMITE
Mathématicien
(Né en 1860).

PAUL MARGUERITTE
Littérateur.





VICTOR MARGUERITTE
Littérateur.

Mlle YVETTE GUILBERT
Chanteuse (Née en 1868).

15. — Arrivée de la **reine Wilhelmine** et de la **reine régente de Hollande**.

Mai.

6. — Arrivée à Paris de **M. Campos Salles**, président de la République du Brésil.

25. — Exposition des travaux de la femme.

27. — Duel **Gérault-Richard-Rochefort** ; ce dernier est blessé.

29. — Manifestations de **socialistes-révolutionnaires** au cimetière du Père-Lachaise.

Juin.

2. — A la Chambre, **M. Deschanel** est nommé président.

13. — Ligue française pour la défense des droits de l'homme.

15. — Démission du cabinet Méline.

16. — La Cour de cassation rejette le pourvoi de M. Zola.

25. — **M. Brisson** forme un nouveau cabinet.

27. — Un crédit de 80,000 francs est voté par le Conseil municipal pour fêter le **centenaire de Michelet**.

Juillet.

6. — M. **Mougeot** est nommé sous-secrétaire d'État aux postes et télégraphes.

7. — Séance mouvementée à la Chambre. Le ministre de la guerre (M. Cavaignac) affirme la culpabilité de Dreyfus et donne lecture de pièces à l'appui. La Chambre vote l'affichage du discours du ministre.

9. — Lettre du lieutenant-colonel Picquart, contestant l'authenticité de pièces communiquées à la Chambre sur l'affaire Dreyfus par M. Cavaignac.

21. — Perquisitions au domicile du lieutenant colonel Picquart. — Arrestation du commandant Esterhazy et de sa maîtresse, poursuivis pour faux.

13. — Arrestation du lieutenant-colonel Picquart. — Fête du centenaire de Michelet au Panthéon. — Banquet des maires des grandes villes de France à l'Hôtel-de-Ville.

18. — Duel Déroulède-Hubbard, à l'occasion du procès Emile Zola.

19. — M. Émile Zola, condamné à un an de prison et 3,000 francs d'amende (par défaut), pour diffamation envers le Conseil de guerre, part pour l'étranger.

27. — Un décret suspend les droits de M. Émile Zola comme officier de la Légion d'honneur.

Août.

18. — Le commandant Esterhazy est déféré à un conseil d'enquête.

30. — Arrestation du **lieutenant-colonel Henry**.

31. — Suicide du **lieutenant-colonel Henry**. — Démission du général **de Boisdeffre**, chef d'état-major général. — Mise en réforme du **commandant Esterhazy**.

Septembre.

1[er]. — Le général **Renouard** est nommé chef d'état-major général.

3. — **Démission de M. Cavaignac**, ministre de la guerre (affaire Dreyfus). — Requête de **Mme Dreyfus**, demandant la revision du procès de son mari.

5. — Le général **Zurlinden** est nommé ministre de la guerre. — Le général Brouin est nommé gouverneur de Paris par intérim.

12. — Mise en non-activité du lieutenant-colone **Du Paty de Clam** (affaire Esterhazy).

14. — **Grève des ouvriers terrassiers** à l'Exposition.

17. — Une Commission doit décider s'il y a lieu de donner suite à la demande de revision (affaire Dreyfus). — **Démission du général Zurlinden**, ministre de la guerre ; il est remplacé par le général **Chanoine**.

19. — Commencement des travaux du **Métropolitain**. — Manifeste du duc d'Orléans contre la revision du procès Dreyfus.

20. — Le général Zurlinden est nommé gouverneur de Paris.

21. — Au Jardin d'acclimatation, expériences du ballon dirigeable de M. de Santos-Dumont.

22. — Le lieutenant-colonel Picquart est transféré à la prison du Cherche-Midi (affaire du *Petit Bleu*).

26. — Renvoi à la Cour de Cassation de la demande en revision du procès Dreyfus. — Bagarres sanglantes entre terrassiers grévistes et non-grévistes.

Octobre.

5. — Obsèques de Mme **Carnot.**

6. — M. Bard est chargé du rapport de la Cour de cassation (affaire Dreyfus).

8. — Le Conseil municipal décide de donner le nom de **Fachoda** à une rue de Paris.

11. — Vente des meubles de M. Zola par autorité de justice. — Le premier objet vendu (une table) est payé 35,000 francs et la vente est arrêtée.

13. — Fin de la grève des terrassiers.

16. — **Léon Driex** est élu prince des poètes.

25. — Rentrée des Chambres. — **Interpellation Déroulède.** — Démission du général Chanoine. — Démission du **cabinet**. — Manifestations place de la Concorde : 150 arrestations (affaire Dreyfus).

27. — Formation du **cabinet Dupuy.** — A la Cour de cassation, ouverture des débats (affaire Dreyfus).

29. — La Cour de cassation admet la demande de revision (affaire Dreyfus). — Radiation du commandant Esterhazy de la Légion d'honneur.

Novembre.

8. — A la Cour de cassation, commencement de l'enquête sur le procès Dreyfus.

12. — Au Palais de Justice, Mlle Heinque blesse d'un coup de revolver le juge d'instruction Boursy.

20. — Explosion au restaurant Champeaux.

24. — Le lieutenant-colonel Picquart est renvoyé devant le Conseil de guerre pour faux.

Décembre.

1er. — **A la Sorbonne,** de bruyantes manifestations interrompent le cours de M. Buisson.

3. — Mêmes incidents à la Sorbonne.

12. — A la Chambre, séance tumultueuse, pugilat (affaire Dreyfus). — Manifestations sur la rive gauche (affaire Picquart).

13. — **Duel Déroulède-Antide Boyer.**

14. — Duel Antide Boyer-Gauthier (de Clagny) : 2 balles échangées sans résultat.

18. — Effondrement d'une maison, rue des Apennins ; 6 hommes sont tués.

22. — **Grève des garçons épiciers.**

27. — Duel Max Régis-Léon Picquard : tous deux légèrement blessés.

29. — Duel Masson-Dupont : ce dernier est blessé grièvement.

31. — Fondation de la Ligue de la Patrie française.

Monuments et Fondations.

3 avril. — **Pont des Carrières.**

12 juin. — Monument à **Eugène Flachol.**

19 juin. — Buste de **Sainte-Beuve** au Luxembourg.

26 novembre. — **Musée Cernuschi.**

4 décembre. — Monument **Charcot** devant la Salpêtrière.

7 décembre. — Nouvel **Opéra-Comique** (architecte, Bernier).

18 décembre. — Monument commémoratif du fait d'armes de Sidi-Brahim.

18 décembre. — Hôpital Verdier à Montrouge.

Inaugurations : buste de Maria Deraismes au square des Epinettes. — Monument élevé à Tolain au cimetière Montparnasse. — Monument de Francis Garnier au carrefour de l'Observatoire. — Monument de Leconte de Lisle dans les jardins du Luxembourg. — Ouverture du musée des moulages au Louvre et des nouvelles galeries au Muséum d'histoire naturelle.

La vie de la rue.

9 mars. — Cinq cents voitures avec compteur Marix sont mises en circulation, au tarif minimum de 0 fr. 60.

17 mars. — La cavalcade de la Mi-Carême est brillamment organisée par les étudiants et par les marchés de Paris ; elle a un vif succès.

15 mai. — **Rivière** gagne la **Course vélocipédique Bordeaux-Paris** (20 h. 39 m.).



FRANÇOIS DE CUREL
Auteur dramatique
(Né en 1854).



MOUNET-SULLY
de la Comédie-Française
(Né en 1854).



Mlle LUDWIG
de la Comédie-Française
(Née en 1867).



RAFFAELLI
Peintre (Né en 1850).



Mme BOTTARD
Infirmière (Née en 1822).



PLANQUETTE
Compositeur
(Né en 1850).

6 juin. — **M. de Rothschild** donne aux **pauvres** de Paris les 250,000 francs du Grand Prix.

15 juin. — Aux Tuileries, exposition **internationale** d'automobiles. — Grand Prix cycliste de **Paris : gagnant,** Bourrillon.

8 septembre. — Mise en circulation du **premier fiacre électrique.**

10 novembre. — Expériences de **télégraphie sans fil** entre la Tour Eiffel et le Panthéon.

La vie littéraire.

Huysmans : *La Cathédrale*. — **Victor Hugo** : *Correspondance*. — **Zola** : *Paris*. — **Ernest Legouvé** : *Dernier Travail, Derniers souvenirs*. — **Marcel Prévost** : *Trois Nouvelles*. — **G. Clemenceau** : *Les plus forts*. — **Alphonse Daudet** : *Soutien de famille*. — **Maindron** : *Saint-Cendre*. — **V. Cherbuliez** : *Jacquine Vanesse*. — **Mme Henri Gréville** : *Villoré, Snobs de province*. — **François Coppée** : *La Bonne souffrance*. — **Ed. Rod** : *Le Ménage du pasteur Naudié*. — **Adolphe Aderer** : *Le Vœu*. — **Paul Bourget** : *La Duchesse bleue*. — **Adolphe Brisson** : *Pointes sèches*. — **G. Rodenbach** : *Le Miroir du ciel natal*. — **J.-K. Huysmans** : *La Bièvre et Saint-Séverin*.

Beaux-Arts.

28 mars. — Le Conseil municipal vote **30,000 francs** pour une statue à **Jean Macé.**

12 mai. — Exposition des **œuvres des trois Vernet** à l'Ecole des Beaux-Arts.

26 mai. — Médailles d'honneur du Salon : **Henner** (peinture) ; **Gardet** (sculpture) ; **Patricot** (gravure).

27 août. — **Mme Ch. Garnier** donne à l'État les maquettes et esquisses des peintures de l'Opéra.

Théâtre.

Comédie-Française. — *Catherine*, par Henri Lavedan. — *Martyre*, par J. Richepin. — *Struensée*, drame historique, par Paul Meurice.

Odéon. — *Le Passé*, de Porto-Riche.

Opéra-Comique. — Direction de **M. Albert Carré.**

Porte-Saint-Martin. — *Cyrano de Bergerac*, par E. Rostand (immense succès).

Renaissance. — *Mauvais Bergers*, par Octave Mirbeau. — *L'Affranchie*, par Maurice Donnay.

Gymnase. — *Les Transatlantiques*, Abel Hermant.

Théâtre-Antoine. — *Joseph d'Arimathée*, par Gabriel Trarieux. — *Judith Renaudin*, par Pierre Loti.

Variétés. — *Le Nouveau Jeu*, par Henri Lavedan.

Palais-Royal. — *Le Boulet*, par Pierre Wolff.

Ambigu. — *Papa la Vertu* (drame), par Pierre Decourcelle et René Maizeroy.

Châtelet. — *La Poudre de Perlimpinpin*, renouvelée des frères Cogniard.

Les morts de l'année.

Léonce Détroyat, journaliste (18 janvier). — **Bazin**, ingénieur (20 janvier). — **Oscar Comettant**, publiciste et critique musical (23 janvier). — **Richebourg**, romancier (26 janvier). — **Taillade**, artiste dramatique (26 janvier). — Docteur **Péan**, chirurgien (30 janvier). — Général **de Ladmirault** (2 février). — **Tony Révillon**, homme de lettres (9 février). — **Ferdinand Fabre**, écrivain (9 février). — **Ollé-Laprune**, philosophe (14 février). — **Lafontaine**, comédien (23 février). — **Scheffer**, orientaliste (4 mars). — **Princesse de Joinville** (27 mars). — **Ch. Yriarte**, littérateur (7 avril). — **Paulus**, musicien (13 avril). — **Gustave Moreau**, peintre (19 avril). — **Paulin Ménier**, artiste dramatique (1er mai). — Marquis **de Cherville**, littérateur (9 mai). — **Alfred Ernst**, critique musical (14 mai). — **Ludovic Lalanne**, historiographe (18 mai). — **Madame Potonier-Pierre**, féministe (11 juin). — **Aug. Truphème**, peintre (12 juin). — **Allongé**, peintre (4 juillet). — **Buffet**, ancien ministre (7 juillet). — **Ch. Garnier**, architecte (3 août). — **Eug. Boudin**, peintre (7 août). — **Stéphane Mallarmé**, poète (9 septembre). — **Mme Carnot** (30 septembre). — **L. Gallet**, librettiste (16 octobre). — **J. Lenepveu**, peintre (17 octobre). — — **Puvis de Chavannes**, peintre (24 octobre). — **G. Rodenbach**, poète romancier (25 décembre).



LES OBSÈQUES DU PRÉSIDENT FÉLIX FAURE
LE CHAR FUNÈBRE PASSANT SUR LE QUAI DE LA MÉGISSERIE
(Cliché GAILLARD et fils.)

1899

Et l'Affaire sévit toujours.. 1899, c'est l'année des péripéties mouvementées, l'année aussi du dénouement. Paris s'énerve, s'affole, comme au terme d'une course essoufflante. Le diapason de la polémique est brisé ; c'est la guerre à outrance. L'agitation pénètre partout : dans les bureaux de rédaction, — c'est chose naturelle, — dans les réunions de famille, dans la rue, à la Société des gens de lettres, jusqu'au corps de ballet de l'Opéra où elle se traduit par un crépage de chignons.

« — Tout ça, c'est bien grave !

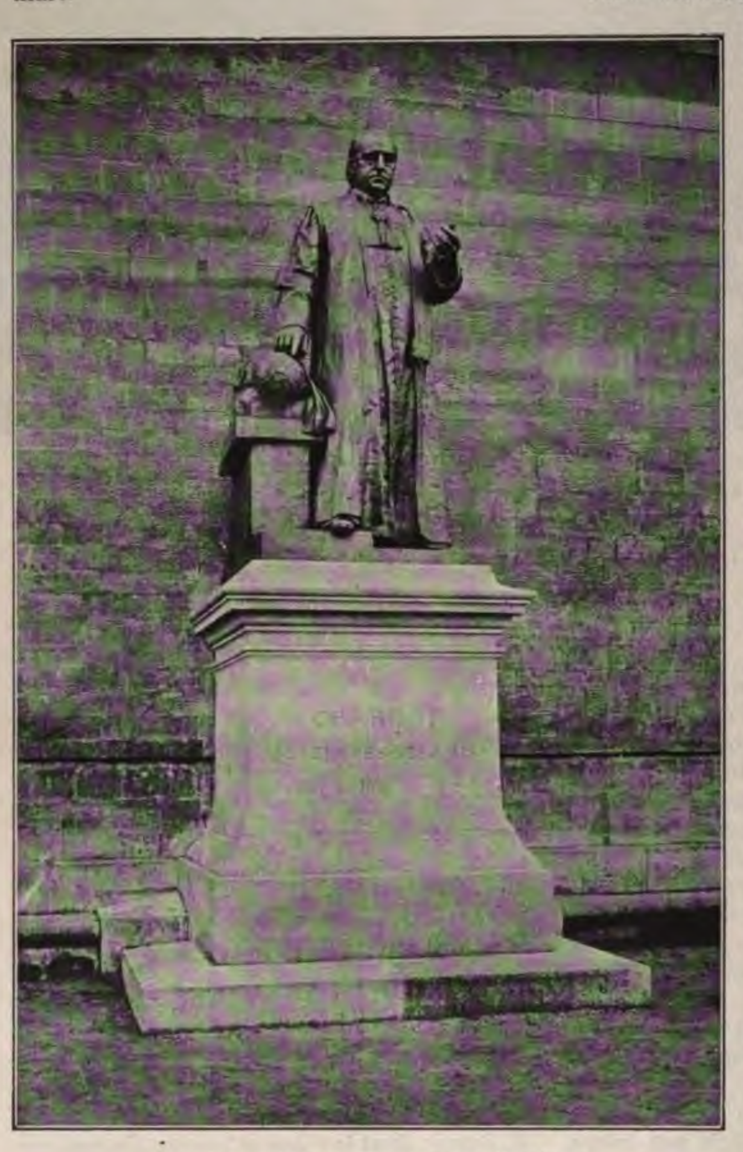
« — Croyez-vous qu'on en parlera beaucoup dans quatre mille ans ? »

En dépit de cette boutade d'un caricaturiste, le procès en revision suit son cours. Un matin Paris apprend la démission de M. Quesnay de Beaurepaire, président de chambre à la Cour suprême, « à la suite d'un désaccord survenu relativement à l'enquête ouverte. » A partir de ce jour, le magistrat passe ouvertement dans le camp des polémistes les plus ardents et entame une violente campagne contre le ministère et la magistrature. *Cedit armis toga*. Il est remplacé aussitôt par M. Ballot-Beaupré, et l'enquête de la chambre criminelle se poursuit pour être close le 11 février ; mais, la pressentant favorable au condamné de 1894, les antisémites (on dit alors antidreyfusards) font tous leurs efforts pour l'entacher de suspicion. Sur la demande des magistrats eux-mêmes, la loi de dessaisissement est votée, soumettant aux chambres réunies de la Cour de cassation le jugement sur le fond des pourvois en revision. Et la revision recommence...

Pendant ce temps les affaires Picquart-Leblois, de Mme veuve Henry contre J. Reinach entretiennent l'agitation ; l'authenticité des aveux recueillis par le capitaine Lebrun-Renault est mise en doute ; les polytechniciens manifestent contre leur professeur, M. Duruy, dont le cours est suspendu quelque temps. Pas un jour le reportage ne chôme.

L'arrêt de la Cour de cassation du 3 juin, casse et annule le jugement de condamnation rendu le 22 décembre 1894 contre Alfred Dreyfus et renvoie l'accusé devant le Conseil de guerre de Rennes. Le colonel Picquart est mis en liberté après trois cent trente et un jours de détention ; Zola rentre à Paris ; le colonel du Paty de Clam est arrêté, pour être d'ailleurs relâché presque aussitôt. Enfin Drey-

fus, quittant la Guyane à bord du *Sfax*, le 10 juin, fait le 1er juillet, à une heure du matin, un débarquement romanesque près de Quiberon. Immédiatement il est conduit à Rennes sous très forte escorte, et le jour même Mme Dreyfus est admise à voir son mari.



LA STATUE DE CHARCOT A LA SALPÊTRIÈRE

(Œuvre d'Alexandre FALGUIÈRE. — (D'après une photographie.)

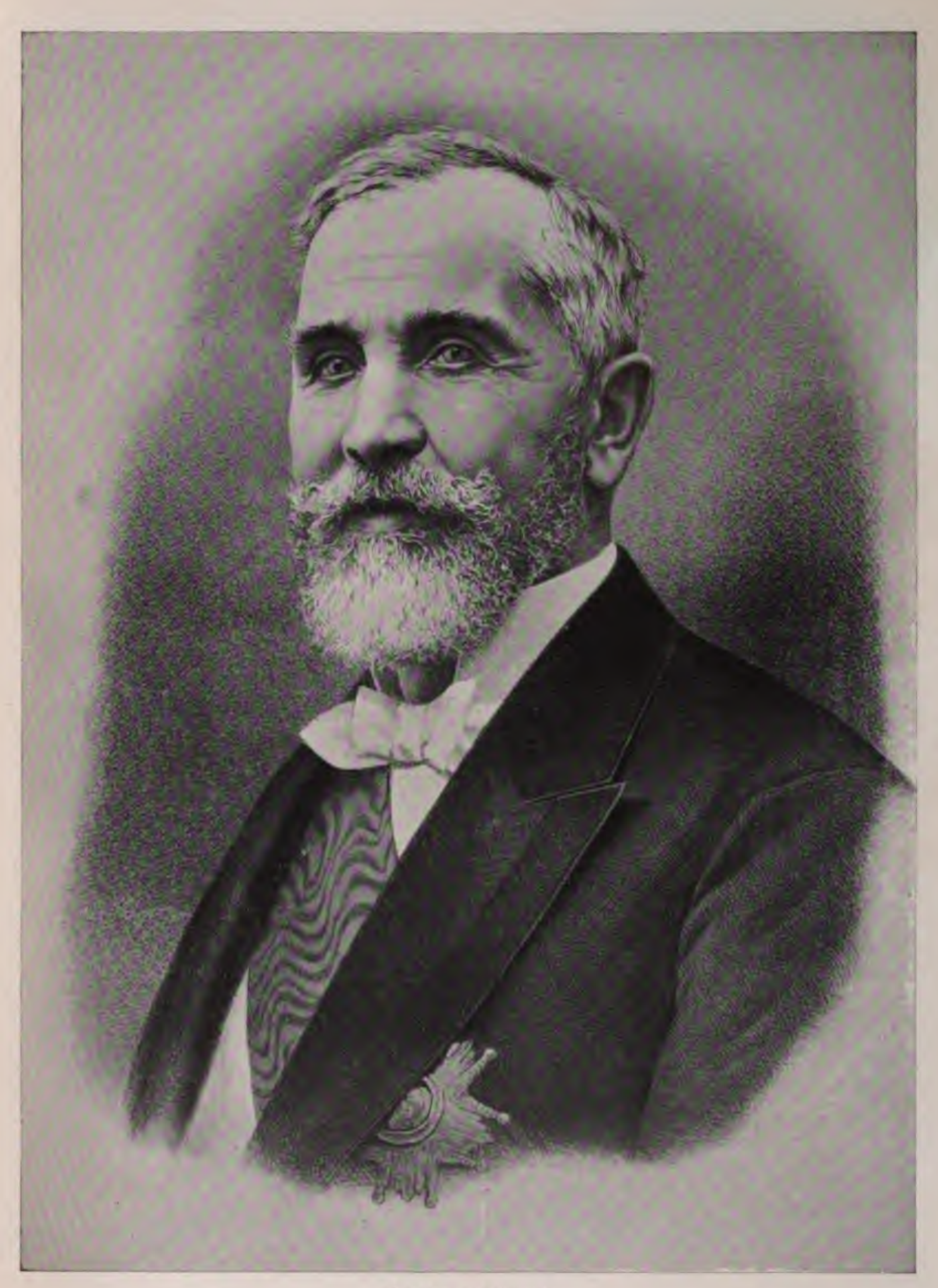
Les débats s'ouvrent le 7 août à Rennes et se poursuivent jusqu'au 9 septembre, sous la présidence du colonel Jouaust.

A Paris, tous les jours, matin et soir, s'enlèvent des monceaux de journaux détaillant le compte rendu ; et les discussions se poursuivent avec la même animation que si le procès se tenait au Palais de Justice. Les dépositions sont épluchées, la physionomie de l'audience photographiée au jour le jour, et c'est une vive émotion lorsque l'on apprend que Me Labori a été blessé d'un coup de revolver et que le criminel a pu prendre la fuite.

Paris est haletant ; et dès que parvient la première dépêche annonçant que Dreyfus est reconnu coupable par cinq voix contre deux, que des circonstances atténuantes lui sont accordées, et qu'il est condamné à dix ans de détention et à la dégradation militaire, les partisans du condamné se répandent en invectives contre le jugement et les juges. Les luttes vont-elles donc reprendre? Quelques jours on s'observe, et tout à coup on apprend, le 19 septembre, que le président de la République vient de signer un décret faisant remise à Dreyfus du restant de la peine de dix ans de détention et de la dégradation militaire. Deux jours plus tard, par un ordre général à l'armée, le ministre de la guerre annonce que « l'incident est clos ».

Le 16 février, la mort subite du président de la République, Félix Faure, fournit un lugubre prétexte à de nouvelles manifestations.

Les obsèques ont lieu le 23 à Notre-Dame et l'inhumation au Père-Lachaise. L'après-midi, M. Paul Déroulède tente d'entraîner le général Roget, de retour des funérailles à la tête de ses troupes, à marcher sur l'Élysée et à renverser la République parlementaire. L'auteur de l'*Hetman* pénètre à la suite du général dans la caserne de Reuilly, où il est arrêté ainsi que Marcel Habert. Le soir, des scènes tumultueuses ont lieu sur les boulevards ou dans les rues avoisinantes, et sont suivies de nombreuses arrestations. Fumées d'émeutes, comme le jugeait, quelques mois plus tard, le jury de la Seine en acquittant les deux députés fauteurs du mouvement, M. P. Déroulède et M. Habert.



ÉMILE LOUBET

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)

L'élection de M. Loubet, président du Sénat, à la présidence de la République, surexcite encore davantage les antirevisionnistes — ils prennent aussi le titre de nationalistes. — Leurs porte-paroles, hier des littérateurs très estimés, représentent le nouveau chef de l'Etat comme « notoirement inintelligent » et aussi « candidat des panamistes et des dreyfusistes ». Au retour de la séance du Congrès où il vient d'être élu à la première magistrature du pays, M. Loubet est reçu de façon bruyamment hostile ; et plus tard, aux courses d'Auteuil, il est frappé d'un coup de canne par M. de Christiani.

L'agitation est entretenue par une quantité de ligues, où les passions s'aiguisent : la Patrie française, que président Jules Lemaître et Coppée ; les Droits de l'homme, où les savants pullulent, Duclaux, Grimaux, etc. ; Ligue antisémitique, présidée par Jules Guérin ; Ligue plébiscitaire avec le baron Legoux ; Ligue des Patriotes avec M. Le Menuet. Jugé incapable de dominer les événements, le ministère Dupuy est mis en minorité à la Chambre et remplacé par un cabinet Waldeck-Rousseau, où siègent en même temps le général de Gallifet, qui réprima la Commune, et le socialiste collectiviste Millerand.

Pour frapper un grand coup, le nouveau gouvernement fait arrêter, le 12 août, Paul Déroulède, M. Habert et diverses personnalités marquantes des partis hostiles à la République, sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'État, et les défère au jugement du Sénat constitué en Haute Cour.

Parmi les inculpés se trouve Jules Guérin, qui inaugure un système pittoresque de résistance. Il s'enferme avec quelques amis au siège de l'imprimerie de *l'Antijuif*, rue de Chabrol, s'y barricade et refuse de se rendre. Armé de tout un matériel d'arsenal, dit la légende, il triomphe de tous les travaux d'approche de la police. Aussi, pour éviter l'effusion du sang, le gouvernement se contente d'entourer le « fort Chabrol » d'un rigide cordon de troupes, afin de prendre l'assiégé par la famine. Après avoir, quarante jours durant, affirmé à la face du monde qu'il ne sortirait de son repaire que mort ou libre,



ROSA BONHEUR

Peintre. — Née à Bordeaux en 1822, décédée le 25 mai 1899.

(Cliché BRAUN, CLÉMENT et Cie.)

Guérin consent à se rendre le 20 septembre. Il est conduit au Dépôt et condamné dans la suite à l'emprisonnement.

C'est miracle que, dans une atmosphère aussi lourde d'émeutes, il puisse exister à Paris un endroit où l'on travaille. Mais il semble que la longue muraille de bois servant d'en-

ceinte à la future Exposition éteigne les bruits de nos querelles intestines. De l'avenue d'Antin au Trocadéro et des Invalides au Champ de Mars s'agite éperdûment un monde cosmopolite d'architectes, d'ingénieurs et d'ouvriers, réalisant sur les rives de la Seine le symbole de la confraternité universelle : symbole éphémère, hélas ! comme les palais de staff qu'ils édifient.

Quelques questions de détail peuvent bien accuser çà et là des dissensions mesquines. La porte Binet, qui doit jeter une note criarde dans le grandiose panorama de la place de la Concorde, est bien un instant menacée ; les pylônes du pont Alexandre III, qui vont cacher la perspective du palais de Mansart, motivent bien une interpellation parlementaire ; la mutilation de l'Esplanade par l'installation de la gare de l'Ouest soulève bien des protestations parmi les amants des arbres parisiens; mais le commissariat général de l'Exposition laisse s'épuiser les discussions dans le vide et continue son œuvre.

Dans une existence aussi remplie, aussi encombrée même, il n'y a guère de place pour l'imprévu des petits faits quotidiens. C'est à peine si les Parisiens de sang rassis, les moins névropathes, peuvent échapper un instant à l'hallucination de l'Affaire ou de la politique. Ce sera peut-être même étonner bien des gens que de noter quelques menus faits passés sans doute inaperçus et qui, dans des temps moins troublés, auraient pris l'importance de véritables événements.

Il faut pourtant compter à part, pour les minutes inoubliables d'union qu'elle procure dans le fracas d'une lutte fratricide, l'arrivée à Paris du commandant Marchand et des officiers de sa mission, reçus au milieu d'acclamations unanimes et chaleureuses et fêtés par les corps officiels, l'armée et le peuple entier avec une admirable cordialité.

Combien va paraître pâle, à côté de faits d'un tel relief, le souvenir des tragi-comiques courses de taureaux données aux arènes d'Enghien, la question de la largeur des étalages, ou celle plus palpitante de la supériorité de la redingote sur l'habit noir ! La fondation de l'École du journalisme occupe un instant l'attention parisienne; puis ce sont les fameuses batailles esthétiques qui se livrent le lendemain autour de la statue de Balzac. Tourner en ridicule la tentative de publicité sur les boîtes d'allumettes « pour équilibrer le budget »; s'amuser un jour de la grève des facteurs des postes, remplacés par des soldats inhabiles; un autre jour, inaugurer, sur la place de la Nation, le monument du Triomphe de la République, de Dalou, assister au déploiement d'un imposant défilé de corporations : — c'est la vie de Paris, véritable théâtre avec son manteau d'Arlequin fait de pièces lourdes et riches ou de ravaudages bariolés.

Le monde littéraire a déserté, en grande partie, sa tour d'ivoire; il a converti sa plume en arme de combat pour se lancer dans la bagarre. Aussi ne constatons-nous qu'un petit nombre de grandes et fortes œuvres, de celles qui marquent une étape, classent une époque : à remarquer cependant une page d'histoire consciencieuse de M. Henri Houssaye, *1815-Waterloo*, un livre d'exquise ironie d'Anatole France, *l'Anneau d'Améthyste*, un récit vigoureuse de d'Esparbès, *les Demi-Solde*, et deux romans, l'un, *Fécondité*, de Zola, qui ouvre sa nouvelle série des quatre Évangiles, l'autre un nouveau volume, *la Force*, de Paul Adam, historique et politique, très sérieusement documenté, sur les guerres de la Révolution et de l'Empire, et présenté avec un grand art du pittoresque, sinon avec une grande simplicité d'écriture. *Choses vues* vient s'ajouter à la série des œuvres posthumes de Victor Hugo. — Les œuvres poétiques de longue haleine se font rares : à noter deux essais dans ce genre, fort estimés, de Clovis Hugues, *la Chanson de Jehanne d'Arc*, et de Maurice Bouchor, une traduction nouvelle de *la Chanson de Roland*.

Au théâtre, les plus grands succès de l'année sont des succès de fou rire : *la Dame de chez Maxim*, de G. Feydeau, *le Vieux Marcheur*, de H. Lavedan. M. de Curel continue, avec *la Nouvelle Idole*, la série de ses pièces substantielles à thèses philosophiques et sociales; E. Bergerat tente vainement de renouer la tradition des drames historiques avec *Plus que Reine*, tandis que Henri de Bornier ajoute à ses essais cornéliens, *France... d'abord*, drame à tendances nationalistes.

La mort ne désarme pas; elle fauche dans tous les rangs : chez les journalistes, E. Hervé, directeur du *Soleil*; F. Xau, fondateur du *Journal*; Francisque Sarcey, « notre oncle. » Le monde littéraire et artistique s'endeuille de disparitions : Adolphe d'Ennery, un des plus grands fabricants mélodramatiques du siècle; E. Pailleron, H. Becque, Cherbuliez; Rosa Bonheur, une des gloires de l'art français; Charles Lamoureux, dont les concerts resteront dans les souvenirs et les regrets de Paris.

La fin de l'année est aussi calme que le début avait été orageux.

Raoul Vèze.



LE FORT CHABROL.
(Cliché de M. le capitaine S...)

LES ÉCHOS DE PARIS



LE VIEUX PARIS. — LA RUE GRENIER-SUR-L'EAU
AU COIN DE LA RUE LOUIS-PHILIPPE
Dessiné par L. Parent, d'après photographie. (Coll. Ch. Simond.)

Obsèques de M. Félix Faure.

(23 février.)

Les journalistes qui accompagnaient M. Félix Faure dans ses voyages avaient été admis pour cette dernière journée à l'honneur de participer à la garde du corps. Ils avaient établi entre eux un roulement et pendant tout l'après-midi, la garde a été composée d'un officier de la garnison de Paris, de deux journalistes et de quatre soldats.

Les couronnes arrivent toujours en quantité innombrable de tous les points de la France et de l'étranger.

... En tête du cortège, qui se dirige vers Notre-Dame, s'avance un escadron de la garde républicaine, un escadron de cuirassiers, le gouverneur, le général Zurlinden.

Viennent ensuite la musique de la garde républicaine avec le colonel et le drapeau; les marins, trop peu nombreux pour la sympathie qu'inspirent leurs bonnes figures ouvertes; l'École polytechnique, ainsi que Saint-Cyr.

Des chars particuliers portent de nouvelles couronnes.

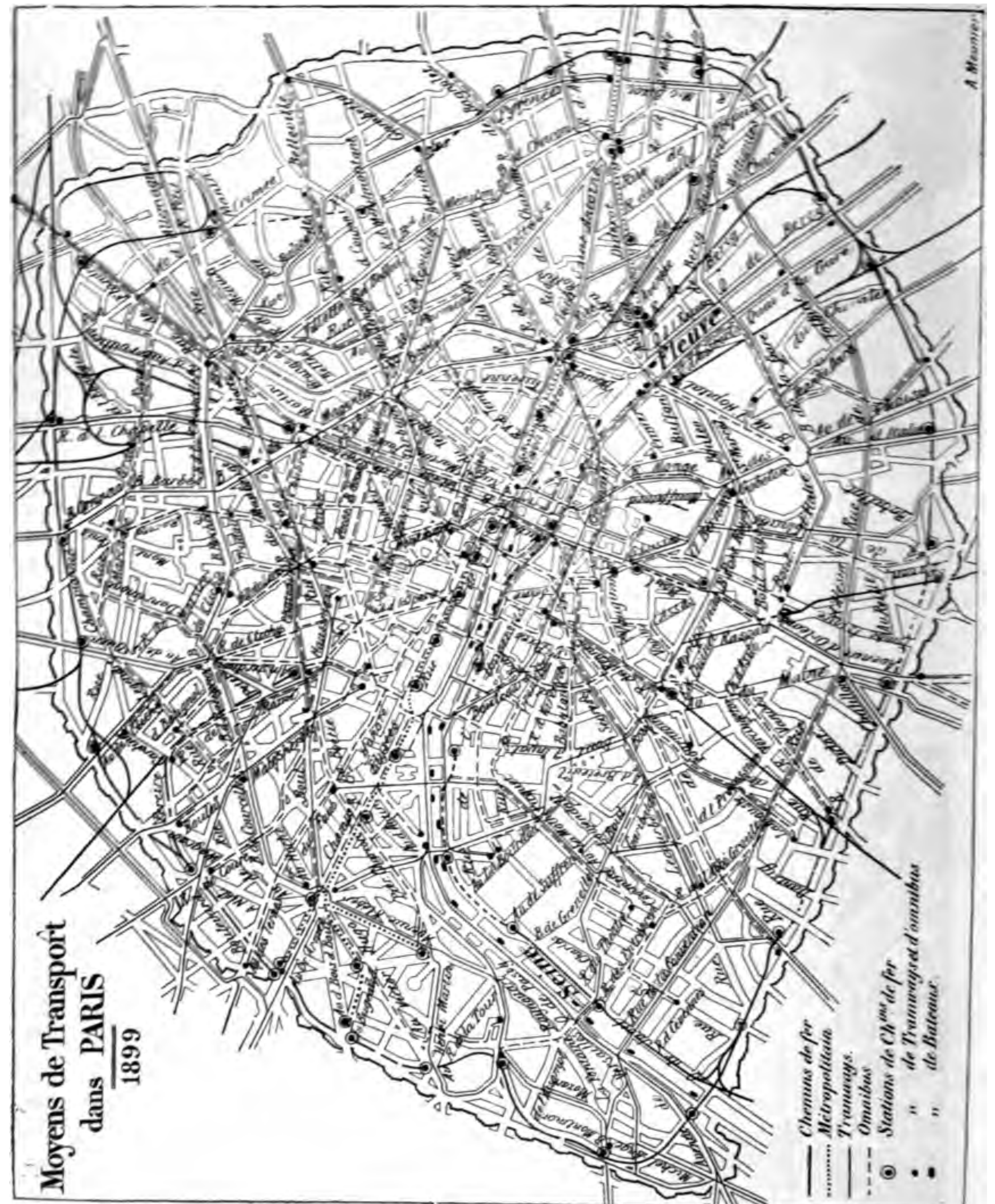
Enfin, c'est le char funéraire, le même qui a servi aux funérailles du président Carnot et de

M. Burdeau, président de la Chambre. Le char est suivi de la maison privée du président. La famille succède. Puis ce sont les familiers, les généraux de la présidence et les officiers de service.

Après un espace que les maîtres des cérémonies font observer, arrive le président de la République.

Et maintenant, c'est la maison militaire en fonctions, et, conduit par le nonce apostolique, le corps diplomatique.

... La place du Châtelet présente le plus inextricable fouillis : de part et d'autre les terrasses des deux théâtres sont remplies. En dépit de l'eau qui jaillit, la fontaine du Palmier a été envahie : juché sur un sphinx dont il entoure la tête de son bras, un curieux ne tient que par un miracle d'équilibre, et, frôlé par un jet d'eau, accepte pour la circonstance de jouer le rôle de triton.

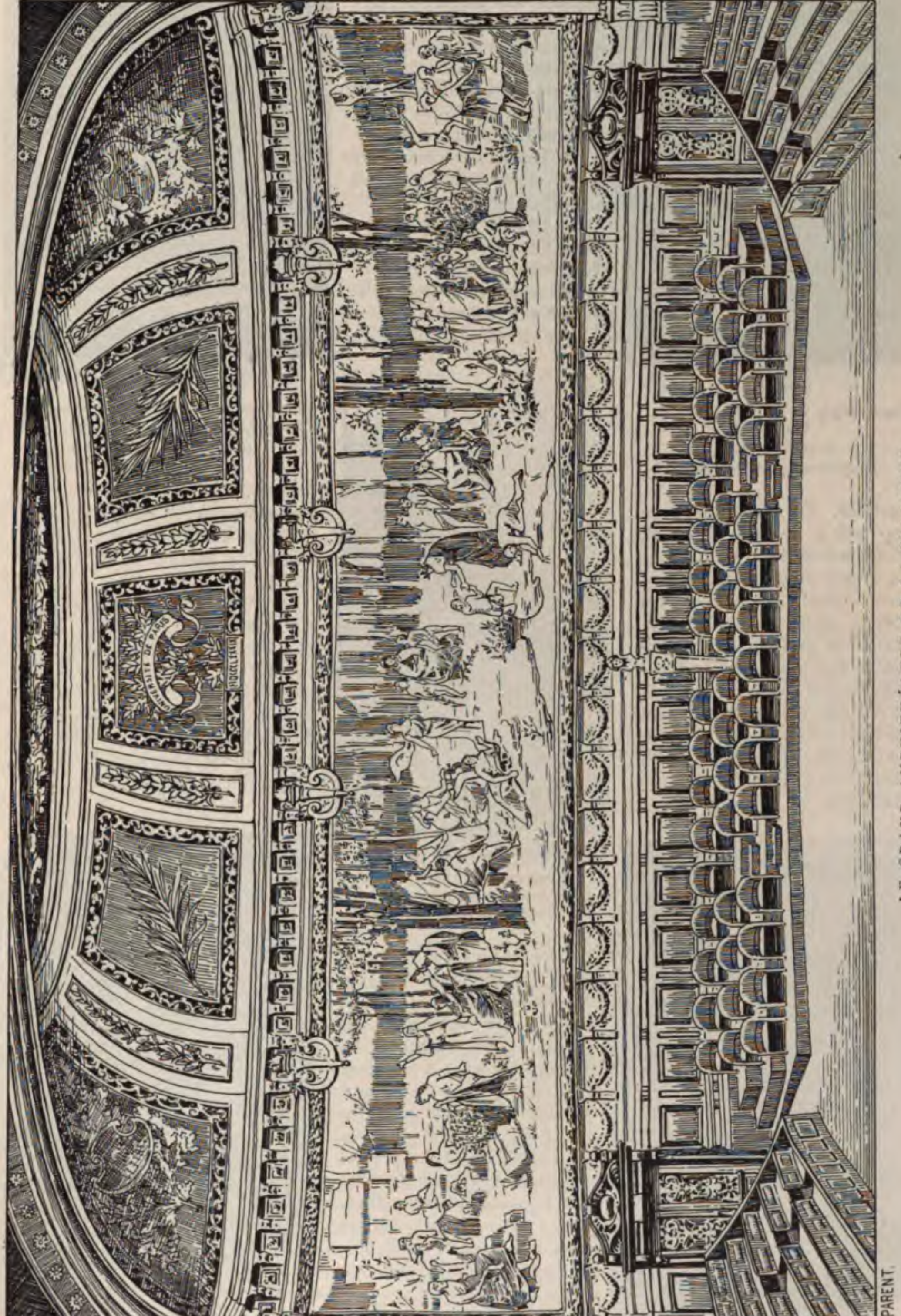


LES MOYENS DE TRANSPORT DANS PARIS EN 1899
Carte dressée par A. Meunier.

Maintenant les sonneries de Notre-Dame se font entendre sans interruption : la tête du cortège s'engage lentement le long du marché aux fleurs, où, dominant la foule, les gardiens de la

paix se sont postés sur les toits des petits pavillons qu'ils ont mission de défendre contre l'invasion; de l'autre côté les terrasses de l'Hôtel-Dieu sont garnies de spectateurs et d'internes en blouse avec des chapeaux hauts de forme ou en bonnet de velours; derrière les vitres fermées on aperçoit les bonnets de coton de quelques malades.

Mais le cortège s'engage sur le parvis.



LE GRAND AMPHITHÉATRE DE LA SORBONNE

Dessin d'après nature de L. PARENT. — (Collection Charles Simond.)



BOUCHER

Statue érigée au Louvre, jardin de l'Infante.
AUBÉ, sculpteur
(D'après une photographie.)



WATTEAU

Buste érigé dans le jardin du Luxembourg.
H. GAUQUIÉ, sculpteur. H. GUILLAUME, archit.
(D'après une photographie.)

Il est midi moins dix; le cardinal, suivi d'un nombreux clergé, se présente sous le porche. Le char funéraire est arrivé, le cercueil est descendu, transporté sous le portail où l'archevêque le bénit et, après lui, le président de la République, qui reçoit des mains du cardinal l'aspersoir d'or.

Le cercueil est enlevé et porté dans l'église au pied du catafalque...

... On arrive au Père-Lachaise. Les tambours battent aux champs, les étendards s'inclinent. Le corbillard s'arrête devant le catafalque dressé à l'entrée du cimetière. Ce catafalque, en drap noir à bordure d'argent, est surmonté d'un sarcophage aux armes et initiales du président défunt. Aux angles, des pylônes avec des brûle-parfums. Des gradins en amphithéâtre l'entourent où se trouvent placées des cassolettes et des plantes vertes qui montent très haut leurs palmes. Un drapeau tricolore, voilé de crêpe, descend en écharpe le long du catafalque.



THÉOPHRASTE RENAUDOT

Monument placé rue de Lutèce.
Alf. BOUCHER, sculpt., MIZARD, archit.
(D'après une photographie.)

La décoration des murs et de la grande porte d'entrée du cimetière est saisissante. L'hémicycle extérieur est garni dans son ensemble de draperies noires à bordures blanches qui se continuent sur les murs, sur une longueur de cinquante mètres de chaque côté. Le portail est surmonté d'un frontispice représentant des palmes vertes entremêlées d'écussons aux initiales de M. Félix Faure. Deux pylônes sur lesquels planent des drapeaux tricolores encadrent le portail. Aux deux bouts de l'hémicycle, les brûloirs sont remplis d'encens et fument. La monotonie des draperies noires est coupée par des écussons aux armes de la République ou portant deux F entrelacés.

En face le catafalque est dressée une tribune de deuil, tandis qu'à droite et à gauche des bancs recouverts de draperies noires attendent le président de la République, les présidents du Sénat et de la Chambre, les membres du corps diplomatique et la famille du président défunt.



DANTE

Statue érigée rue des Écoles. — AUBÉ, sculpteur.
(D'après une photographie.)



SHAKESPEARE

Statue érigée à l'intersection du boulevard Haussmann et de l'avenue de Messine. P. FOURNIER, sculpteur. — (D'après une photographie.)

L'incident Déroulède.

(23 février.)

La Ligue des patriotes, après avoir demandé à faire partie du cortège, en avait été exclue, à la suite d'une décision ministérielle. M. Paul Déroulède avait vainement protesté contre cette exclusion. On devait penser qu'il chercherait à prendre sa revanche. On était informé qu'il avait, d'urgence, et par télégramme, convoqué ses principaux ligueurs, en vue d'on ne savait quelle démonstration.



MEISSONIER

Statue érigée dans le jardin de l'Infante, au Louvre. — C. Mercié, sculpteur. (D'après une photographie.)



DELACROIX

Buste érigé dans le jardin du Luxembourg. Dalou, sculpteur. — Mengel, architecte. (D'après une photographie.)

Cependant, on estimait qu'il serait incapable de troubler le recueillement des funérailles par une agitation qui aurait été jugée avec une sévérité légitime, et l'on n'était pas autrement surpris de ne le point voir apparaître avec ses amis.

Les nombreux contre-ordres donnés au cours de la journée à la Ligue des patriotes avaient eu pour effet de disperser dans Paris les forces de la Ligue qui n'était représentée place de la Nation, vers quatre heures, que par deux cents adhérents, encadrés dans une foule nombreuse que l'on peut évaluer à quatre mille personnes.



A. DE NEUVILLE

Statue érigée place Wagram. Saint-Vidal, sculpteur. (D'après une photographie.)

Les saints-cyriens passèrent en ce moment et furent l'objet d'une chaleureuse ovation. Il en fut de même pour la garde républicaine; de même pour le 114e de ligne.

Enfin parut le général Roget à la tête du 4e et du 82e d'infanterie. Aussitôt, M. Paul Déroulède et cent cinquante de ses amis se portent au devant du général qui rentrait à la caserne de Reuilly.

— Pas de ce côté, général, s'écrie M. Déroulède, en s'élançant à la tête du cheval, pas de ce côté, à l'Elysée!

— Place, place, s'écrie le général en faisant cabrer sa monture.

Et se tournant vers ses troupes d'une voix énergique et brève : « A la caserne! »

M. Déroulède lâche la bride du cheval et continue à marcher près de la botte de l'officier.

Pendant ce temps les ligueurs pénètrent dans les rangs et prennent les soldats par le bras. La foule se méprend, croit à un acte de banale cordialité; elle imite ce mouvement, de tous côtés on tend aux militaires des cigares et des fleurs. Il y a une minute de confusion. On crie de toutes parts : « Vive l'armée! »



RAFFET

Buste érigé au Louvre, jardin de l'Infante. Frémiet, sculpteur. — (D'après une photographie.)



VELASQUEZ

Statue érigée au Louvre, square de la Colonnade. — Frémiet, sculpteur. — (D'après une photographie.)



LE GAGNANT DU GRAND PRIX EN 1899
Perth, monté par TOM LANE.
(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

Le régiment n'est qu'à quelques mètres de la caserne. M. Déroulède s'imagine qu'il entraîne le général à l'assaut des pouvoirs publics. Mais celui-ci vient de donner l'ordre à la musique de jouer un pas redoublé. Il fait cabrer son cheval et brusquement, arrivé à la porte de la caserne, fait s'engouffrer, par le vantail grand ouvert, son régiment avec M. Paul Déroulède, M. Marcel Habert et les civils, ligueurs ou autres, qui s'étaient mêlés aux soldats et qu'une irrésistible impulsion entraîne.

Cependant le général Roget avait donné l'ordre au poste de croiser la baïonnette pour tenir en respect les envahisseurs. Sur ceux qui étaient entrés, il fit fermer les grandes portes : il ouvrit la porte des plantons, par où il ordonna à tous les civils présents de sortir. La plupart ne se le firent pas dire deux fois; quant à ceux qui objectaient quoi que ce fût, les soldats les poussaient dehors non sans fermeté ni rudesse.

Pour un seul des civils, M. le général Roget fit exception, M. Déroulède. Il le mit en état d'arrestation. Quatre hommes, la baïonnette au canon, s'emparèrent de lui et le conduisirent dans la salle d'honneur du régiment, où il fut gardé à vue.

M. Marcel Habert, invité à sortir, déclara qu'il voulait partager le sort de son ami. Il fut également mis en état d'arrestation.

Pendant ce temps, le général Roget faisait connaître la situation à ses supérieurs, et informait la police impuissante à instrumenter dans une caserne.

M. Déroulède se fit donner de quoi écrire et adressa à sa sœur un court billet pour lui faire connaître qu'il se portait bien et qu'il avait tenté de sauver la République. Il manda également son frère.

Pendant ce temps, le poste fit délivrer aux deux députés, qui s'étaient fait servir une légère collation, une demi-fourniture, c'est-à-dire une paillasse et un traversin pour s'y coucher en attendant qu'il fût statué sur leur sort.

Les ligueurs que nous avons pu rencontrer dans la soirée nous ont déclaré qu'ils savaient bien qu'une manifestation était préméditée, mais ils en ignoraient complètement la nature. Livrés à eux-mêmes, sans ordres précis, ils avaient passé la journée à se chercher à des rendez-vous où ils ne trouvèrent personne.



LA MODE EN 1899
D'après le *Journal des Demoiselles*.
Collection Félix Roche.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1899

Janvier.

8. — Manifestations au Père-Lachaise sur la tombe de Blanqui. — **Démission de M. Quesnay de Beaurepaire,** président de chambre à la Cour de cassation (affaire Dreyfus).

12. — Au Sénat, M. Loubet est réélu président. — A la Chambre, sous la présidence de M. Deschanel, séance tumultueuse à propos de la démission de M. de Beaurepaire.

15. — Au *Matin*, souscription pour la construction d'un sous-marin.

18. — Arrivée du commandant Esterhazy.

19. — Au Sénat, séance orageuse (affaires Picquart et Beaurepaire).

21. — Deuxième vente des meubles de M. Zola pour couvrir les frais de la première.

27. — Manifestation à l'occasion de l'affaire **veuve Henry contre Reinach,** qui est renvoyée.

28. — Arrivée du **prince héritier de Siam.**

Février.

7. — A la Cour de cassation, clôture de l'enquête (affaire Dreyfus).

14. — La grande médaille d'or de la Société de géographie est décernée au **général Galliéni.**

16. — **Mort de Félix Faure.**

18. — **M. Loubet est élu président de la République.**

19. — Manifestations sur les boulevards contre M. Loubet.

20. — La Chambre vote un crédit de **160,000 fr.** pour les funérailles nationales de M. F. Faure.

23. — **Funérailles nationales de M. F. Faure.** — **Arrestation de MM. Déroulède, Habert et Millevoye.** — Manifestations et nombreuses arrestations.

24. — **M. Millevoye** est remis en liberté.

26. — **Perquisitions** aux bureaux de *l'Antijuif*, du *Comité royaliste* et de la *Ligue antisémite.*

Mars.

1er. — Nouvelles perquisitions aux bureaux des différentes Ligues. — **M. L. Lucipia** est élu président du Conseil municipal.

2. — Installation de M. Loubet à l'Élysée. — Au *Matin*, le produit de la souscription est de **383,827** fr. **15**, destinés à la construction de deux sous-marins : *le Français* et *l'Algérien.*

3. — **M. Fallières** est élu président du Sénat.

4. — Arrivée du **roi de Suède.** — Arrivée du **président de la République de Costa-Rica.** — Découverte des restes de Turgot dans la chapelle de l'hôpital Laënnec.

14. — **M. Urbain Gohier** et son éditeur sont acquittés (affaire du livre *l'Armée contre la Nation*). — A Notre-Dame, obsèques de Mgr Clari.

16. — Création de l'Office colonial.

21. — **Explosion** au laboratoire des poudres et salpêtres : trois blessés.

30. — Pourvoi de MM. Déroulède et Habert devant la chambre des mises en accusation.

31. — *Le Figaro* est poursuivi pour avoir publié le dossier de l'enquête de la chambre criminelle (affaire Dreyfus).

Avril.

8. — *Le Figaro* est condamné à 500 fr. d'amende.

21. — A Saint-Étienne-du-Mont, messe du 200e anniversaire de la mort de Racine.

22. — Arrivée de **M. Lélianoff,** maire de Saint-Pétersbourg.

25. — La loi sur les **accidents du travail** soulève de nombreuses protestations. — La municipalité offre un déjeuner en l'honneur de M. Lélianoff.

28. — **MM. Déroulède et Habert** sont renvoyés devant la cour d'assises.

Mai.

6. — **Démission de M. de Freycinet,** ministre de la guerre (affaire G. Duruy).

12. — Le commandant Cuignet est mis en retrait d'emploi (affaire Dreyfus).



CAMILLE LEMONNIER
Littérateur (Né en 1835).



EUGÈNE CARRIÈRE
Artiste peintre
(Né en 1849).



BALLOT-BEAUPRÉ
Magistrat.



Mme JULES MARNI
Écrivain.



DAGNAN-BOUVERET
Peintre (Né en 1852).



SILVAIN
de la Comédie-Française
(Né en 1851).

13. — **Incendie de la bibliothèque de la Chambre de commerce** (40,000 volumes sont perdus).

17. — Arrivée du **grand-duc Michel.**

18. — Obsèques de **M. Sarcey.** — M. Paul **Deschanel** est élu membre de l'Académie française. — Grève des facteurs (elle finit le lendemain).

24. — **Exposition d'horticulture.**

26. — Arrivée du **général Galliéni.**

28. — Manifestations au Père-Lachaise à l'occasion de l'anniversaire de la Semaine sanglante.

29. — Première audience publique de la Cour de cassation (affaire Dreyfus). — A la Cour d'assises, première audience de l'affaire Déroulède-Habert.

30. — **Acquittement de MM. Déroulède et Habert.**

Juin.

1er. — **Arrivée de la mission Marchand.** — La Chambre vote une motion de **félicitations pour MM. Galliéni, Liotard, Marchand, etc.** — Arrestation du lieutenant-colonel **du Paty de Clam.**

2. — Réception de la mission Marchand au ministère des colonies. — Le commandant **Esterhazy** se reconnaît l'auteur du **bordereau** (affaire Dreyfus).

3. — La Cour de cassation décide la **revision de l'affaire Dreyfus.**

4. — Steeple-chase d'Auteuil. Le **baron de Christiani frappe M. Loubet** d'un coup de canne. — Bagarres, quarante-trois arrestations. — **M. Zola** rentre à Paris.

5. — L'avocat général Lombard est relevé de ses fonctions (affaire Déroulède-Habert). — Enquête sur le général de Pellieux (affaire Dreyfus).

9. — Le lieutenant-colonel **Picquart** est mis en liberté.

11. — Au grand prix de Longchamp, grandes manifestations pour et contre M. Loubet : nombreuses arrestations.

12. — A la Chambre, interpellation sur les brutalités de la police. — **Les ministres démissionnent.** — Ouverture des **fêtes de Paris.**

13. — **Le baron de Christiani** est condamné à quatre ans de prison.

20. — Violent orage et fortes pluies.

22. — Formation du **cabinet Waldeck-Rousseau.**

23. — **M. Lépine** est nommé préfet de police.

27. — A la Chambre, **M. Déroulède demande la revision de la Constitution** ; sa demande est repoussée.

Juillet.

7. — Le **général Brugère** est nommé gouverneur de Paris.

14. — La revue a lieu sans incident.

17. — La grande médaille d'or de la Société de géographie pour 1900 est décernée à **M. Marchand.** — A Saint-Cyr, la promotion de l'année prend le nom de **promotion Marchand.**

25. — Le général Dalstein est nommé gouverneur de Paris.

31. — Une ordonnance de non-lieu est rendue dans **l'affaire du Paty de Clam.**

Août.

12. — **Arrestation de M. P. Déroulède** et de dix-sept autres personnes; **M. Jules Guérin,** directeur de *l'Antijuif*, se réfugie dans un hôtel de la **rue de Chabrol** (affaire du complot).

16. — Bagarres rue de Chabrol.

18. — Fin de la grève des ouvriers du gaz.

20. — A l'incitation du *Journal du Peuple*, manifestation des révolutionnaires contre les antisémites; contre-manifestation des partisans de M. Guérin : bagarres, nombreux blessés ; intervention des agents qui arrêtent cinq personnes. — **Pillage de l'église Saint-Joseph** : vingt-sept arrestations.

24. — La circulation est interdite devant le **fort Chabrol.**

26. — M. Guérin tire des coups de revolver sur les agents, déclarant qu'il ne veut voir que des soldats.

27. — Dans toutes les églises de Paris, cérémonie de la *Réparation*.

29. — Arrestation de **MM. Lissajoux** et **Maurice Lefèvre** (affaire du complot).

Septembre.

4. — Le Sénat est constitué en **Haute Cour de justice.**

16. — Quarante-cinq non-lieu sont prononcés dans l'affaire du complot ; il reste seize inculpés.

18. — Première audience de la Haute Cour (enquête sur l'affaire du complot).

20. — **Reddition du fort Chabrol**, sous la menace d'un assaut.

21. — Le capitaine **Dreyfus**, condamné à dix ans de détention par le Conseil de guerre de Rennes, **est gracié**.

26. — Le **général Delanne** est nommé chef d'état-major général.

25. — Obsèques de **M. Scheurer-Kestner.**

Octobre.

22. — Arrivée du **roi de Grèce.**

30. — Quatorze accusés sont traduits devant la Haute Cour (affaire du complot).

Novembre.

3. — Le Conseil municipal vote des **sympathies aux Boers.**

4. — Banquet de l'Union coloniale.

9. — Première audience de la Haute Cour (affaire du complot).

11. — Perquisitions chez les Pères Assomptionnistes.

18. — A la Haute Cour, M. Déroulède est condamné à un mois de prison pour insultes à M. Loubet au cours des débats.

19. — Proclamation, à son de trompe, de l'ordonnance de **déchéance de MM. Habert et de Lur-Saluces,** en fuite (affaire du complot).

Décembre.

2. — L'Académie des sciences morales et politiques décerne un prix de 15,000 fr. au **commandant Marchand.**

3. — **Congrès général socialiste.**

9. — Bal, à l'Opéra, de la Caisse des retraites des officiers de la réserve et de la territoriale. — Banquet de la Société de dotation de la jeunesse de France.

19. — Mise en état d'arrestation de **M. Habert,** venu à la Haute Cour.

20. — A la Haute Cour, **M. Déroulède** est condamné à deux ans de prison pour violence de langage au cours des débats.

28. — **M. H. Lavedan** est reçu membre de l'Académie française.

30. — M. Loubet reçoit le nouvel ambassadeur de Chine. — A la Cour d'assises, six condamnations (affaire du pillage de l'église Saint-Joseph).

Monuments et Fondations.

Le Conseil des ministres décide la création d'un **musée des arts décoratifs** (pavillon de Marsan). — A la Comédie-Française, statue de **Didier Sevestre.** — Monument **Fréd. Lemaître,** square des Écluses-Saint-Martin. — **Jardin d'essais coloniaux** à Vincennes. — Monument **Louis Veuillot** (basilique du Sacré-Cœur). — École Braille, pour aveugles. — Au Père-Lachaise, monument **Charles Floquet.** — Première **université populaire,** faubourg Saint-Antoine. — École du journalisme. — École professionnelle de la bijouterie. — Monument du **Triomphe de la République,** place de la Nation. — Monument **Alphand,** avenue du Bois-de-Boulogne.

La vie de la rue.

Interdiction des paris au livre. — Mise en circulation des **fiacres électriques automobiles.** — **Concours de façades** : 1er prix, *n° 201, rue de Grenelle.* — **Course d'automobiles Paris-Bordeaux** : gagnant : *Charron* (moins de 12 h.). — **Course cycliste Bordeaux-Paris** : gagnant, *Huret* (16 h. 35 m.). — Au Bois de Boulogne, **fête des fleurs** (au profit de la Caisse des victimes du devoir). — Mise en service d'une pompe à incendie automobile (20 chevaux, 12,000 litres à la minute). — **Fêtes de Paris,** cortège historique des anciennes corporations. — **Grand prix cycliste de Paris** : gagnant, *Tommaselli.* — **Course d'automobiles « Tour de France »,** du journal *le Matin* : gagnant, *M. de Knyff* (2,300 kil. en 45 h.).



CATULLE MENDÈS
Littérateur (Né en 1841).



ALBERT LAMBERT
de la Comédie-Française
(Né en 1865).



LASSALLE
de l'Opéra (Né en 1857).



GUILMANT
Organiste
(Né en 1837).



GEORGE DE PEYREBRUNE
Écrivain (Née en 1848).



BOUVARD
Architecte (Né en 1840).

Beaux-Arts.

Exposition des pastellistes (1er avril). — **Ouverture des deux Salons à la Galerie des Machines (29 avril).** — Médaille d'honneur pour la peinture (**artistes français**), **M. Tattegrain** : *La prise d'assaut de Saint-Quentin.*

Sciences.

Le Dr **Bra** découvre le **parasite du cancer.** — Expériences sur le nouvel appareil de **télégraphie sans fil** de Branly. — Expériences sur le **téléphone haut parleur** de Pierre Germain.

La vie littéraire.

Eug. Muntz : *Léonard de Vinci.* — **Paul Ginisty** : *La Vie d'un Théâtre.* — **Lucien Mühlfeld** : *Le Mauvais désir.* — **J.-H. Rosny** : *Les Ames perdues.* — **Henry Houssaye** : *1815-Waterloo.* — **Jean Bertheroy**, *Danseuse de Pompéi.* — **Ern. Daudet** : *Les deux Évêques.* — **Maurice Bouchor** : *La Chanson de Roland.* — **Ad. Brisson** : *Portraits intimes.* — **Jean Bernard** : *Vie de Paris.* — **Jules Claretie** : *Vie à Paris.* — **Anatole France** : *L'Anneau d'améthyste.* — **St. Mallarmé** : *Poésies.* — **Alex. Parodi** : *Le Pape.* — **A. Daudet** : *Notes sur la Vie.* — **D'Esparbès** : *Les Demi-Solde.* — **V. Hugo** : *Choses vues.* — **E. Zola** : *Fécondité.*

Théâtre (Débuts et Premières).

Opéra. — *La Burgonde* (Bergerat et de Sainte-Croix, musique de Vidal).

Comédie-Française. — Centenaire de Beaumarchais, représentation du *Mariage de Figaro.* — *Othello* (Jean Aicard). — *Le Torrent* (Maurice Donnay). — *Le Berceau* (Brieux).

Nouveautés. — *La Dame de chez Maxim,* vaudeville (G. Feydeau).

Nouveau-Théâtre. — *Roi de Rome* (Pouvillon et A. Dartois.)

Variétés. — *Le vieux Marcheur* (H. Lavedan).

Odéon. — *Les Truands* (J. Richepin). — *Ma Bru,* comédie (Paul Bilhaud et Fabrice Carré). — *France... d'abord* (H. de Bornier).

Porte-Saint-Martin. — *Plus que Reine* (E. Bergerat). — *La Dame de Montsoreau* (Alex. Dumas et Aug. Maquet).

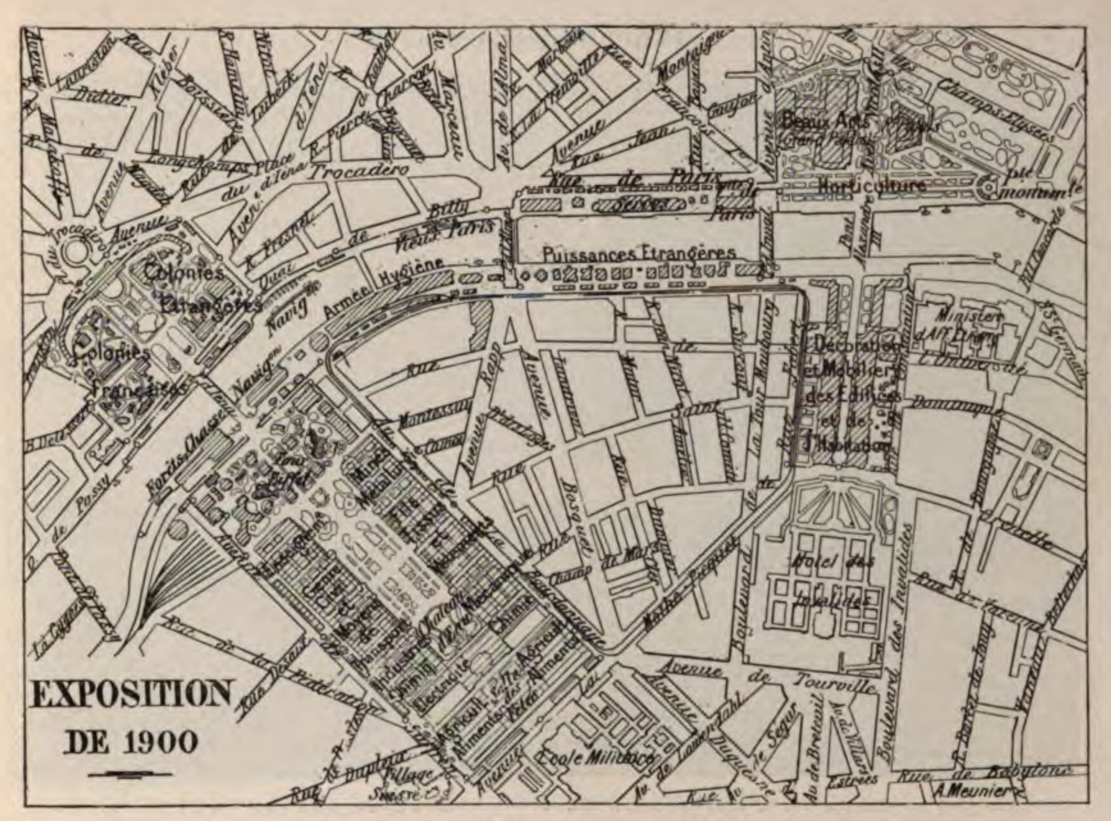
Vaudeville. — *Mme de Lavalette* (E. Moreau).

Théâtre Sarah-Bernhardt. — *Hamlet* (Morand et Schwob).

Palais-Royal. — *La Mouche* (Antony Mars). — *Coralie et Cie* (Albin Valabrègue et Hennequin).

Les morts de l'année.

Ed. Hervé, écrivain (4 janvier). — **Adolphe Dennery,** auteur dramatique (25 janvier). — **Comte de Chambrun,** sociologue (7 février). — **Félix Faure,** président de la République (16 février). — **Général de Rochebouët** (24 février). — **Ch. Nuitter,** auteur dramatique (24 février). — **Fernand Xau,** journaliste (7 mars). — **Mgr Clari,** nonce du pape (13 mars). — **Erckmann,** romancier (14 mars). — **Marquis de Chennevières,** écrivain (1er avril). — **Mme Michelet** (2 avril). — **Berthold Zeller,** historien (5 avril). — **Rubé,** peintre décorateur (13 avril). — **Alexandre Weill** (Abraham), publiciste (19 avril). — **Friedel,** chimiste (20 avril). — **Général Loizillon** (3 mai). — **Vauthier-Galle,** statuaire et graveur (3 mai). — **Francisque Sarcey,** critique littéraire (16 mai). — **Comte Henri Delaborde,** écrivain (18 mai). — **Mlle Rosa Bonheur,** peintre (26 mai). — **V. Cherbuliez,** romancier (1er juillet). — **Saint-Germain,** acteur (16 juillet). — **De Montholon,** diplomate (1er septembre). — **Stop** (de Morel-Retz), dessinateur (5 septembre). — **Gaston Tissandier,** écrivain scientifique (8 septembre). — **Benjamin Raspail,** homme politique (24 septembre) — **Paul Janet,** philosophe (4 octobre). — **Lamoureux,** organisateur de concerts (21 décembre). — **Jules Bapst,** journaliste (28 décembre). — **Barré,** sociétaire de la Comédie-Française (19 décembre).



PLAN DE L'EXPOSITION DE 1900

Dressé par Alexandre Meunier.

1900

A l'orage qui, selon le comput de l'Académie des sciences de Berlin, vint saluer à Paris, dans la nuit du 31 décembre 1899, l'aube du vingtième siècle, succéda l'amostphère humide et grise du premier jour de l'année 1900, sur laquelle, selon notre bureau des longitudes, le dix-neuvième siècle allait prendre fin.

Fin mélancolique et morne de cent ans de luttes et d'agitations. Sur l'âme de Paris pèse une longue crise. Les souhaits officiels de bonheur et d'apaisement ont à peine eu le temps de s'échanger que, le lendemain même du 1er janvier, la Haute Cour reprend ses séances au palais du Luxembourg et prononce des condamnations. Surexcités, les esprits ne semblent même pas disposés à faire trêve pour assurer en commun le succès de la prochaine Exposition, au sujet de laquelle courent les rumeurs les plus pessimistes. Les retards des constructions, l'écroulement de certains pavillons, les accidents mortels qui se multiplient parmi les nombreuses équipes d'ouvriers, semblent donner raison aux pronostics fâcheux. Et c'est dans cet état d'esprit inquiet, nerveux, que Paris passe les premiers mois de l'année. Il ne s'arrache aux préoccupations de l'avenir incertain que sous le coup d'un grand désastre, tel que fut l'incendie qui, le 8 mars, anéantit la salle du Théâtre-Français.

Pour effacer les impressions tristes, pour distraire l'opinion de l'angoisse politique qui l'étreint, les chefs du pouvoir comptent sur l'Exposition dont ils ont avancé la date d'inauguration fixée définitivement au 14 avril. L'architecte a dû fanatiser le travail, le surmener jusqu'au vertige, pour livrer, suintante encore de plâtre humide et décorativement incomplète, la Salle des fêtes.

Dans les discours qui s'y prononcent, le président de la République fait appel à la solidarité humaine ; le ministre du commerce célèbre, en une sorte d'hymne final, la gloire du labeur humain. Ces belles et tranquilles affirmations ne font pas oublier la vaine fébrilité des actes. Extérieurement l'Esplanade des Invalides et surtout le Champ-de-Mars sont encore encombrés d'échafaudages ; intérieurement, la plupart des sections



PANORAMA DE L'EXPOSITION DE 1900 VUE DE LA GRANDE ROUE
D'après une photographie. — (Cliché Roche.)

n'offrent à contempler que le vide de leurs halls. Dans la hâte de parer à l'achèvement, les accidents se multiplient; une passerelle s'écroule, le feu de courts circuits détériore les conduits électriques. Les visites du soir souffrent par suite du manque d'éclairage. Avertis de l'état incomplet des travaux ou des installations, les provinciaux et les étrangers retardent leur arrivée. Par surcroît de malchance, survient une chaleur intempestive qui s'élève, le 20 juillet, à trente-huit degrés, la plus haute température observée à Paris pendant le cours du siècle.

Tout conspire contre le succès de cette Exposition qui, bourrée d'objets anciens et modernes sur deux étages, peuplée d'attractions coûteuses entre lesquelles hésite la curiosité, apparaît trop vaste, hors de proportion avec ce que peuvent supporter les jambes et dépenser les bourses. Le classement, très intelligemment conçu, mais difficile à répartir par groupes rationnels sur un excès d'espaces épars, coûte à ceux qui veulent le suivre d'extrêmes fatigues. Il semble vraiment que les prédictions d'échec final vont se réaliser.

Des distributions à mains débordantes de récompenses et de décorations ne trompent personne. Et pendant qu'on s'efforce en vain de la capter, l'opinion écoute au dehors les tumultes de la Chambre ou se rejette vers l'inauguration des nouvelles galeries consacrées à Rubens au musée du Louvre. La saine émotion d'art qu'elle en éprouve lui fait sentir vivement le contraste avec le fastidieux entassement d'œuvres médiocres dans la cohue des Beaux-Arts au grand Palais.

Mais voilà que brusquement, au moment où les chefs du gouvernement devaient être le plus inquiets sur l'issue de leur grande œuvre, l'attention publique se réveille gagnée par un genre d'intérêt qu'elle ne soupçonnait pas et qui se dégage pour elle de l'ensemble à présent complet. Elle avait d'abord été déconcertée, s'attendant à voir une foire avec des spectacles à grosse surprise, et l'on offrait à son admiration une sorte de ville de rêve, d'une conception sérieuse et d'un attrait lent à se préciser, mais chatoyante *Cite du décor* où toutes les sections de toutes les nations, entraînées par l'exemple, rivalisèrent de richesse imaginative dans le luxe des installations. Les premiers visiteurs étaient allés dire et redire aux attardés que si les attractions, trop pompeusement annoncées, ne répondaient pas au bruit qu'on en avait fait, si l'étude comparative des objets exposés semblait pratiquement impossible, du moins la promenade était séduisante à travers l'Exposition, vers la perspective du pont



PANORAMA DE L'EXPOSITION

D'après une photographie. — (Cliché Roche.)

Alexandre III, sur le quai que bordent les palais des nations, parmi les jardins du Champ-de-Mars et les pavillons exotiques du Trocadéro. Et dans les galeries, dans les pavillons ou dans les palais, les machines au travail, les produits parallèlement étalés de la fabrication ancienne et moderne complétaient cette impression de calme labeur, de grande pensée sereine qui paraissait avoir réuni tous les peuples en un effort d'art résumant l'aspiration commune vers un idéal de noble jouissance et de paix.

Seule la rue de Paris détonnait par la grossièreté bruyante et la tenue malséante de ses parades. La faute n'en était pas, à vrai dire, aux organisateurs qui avaient rêvé au contraire d'édifier une salle où, pendant toute la durée de l'Exposition, les plus belles manifestations lyriques et dramatiques de tous les pays seraient venues se produire. Un paradoxe d'Alexandre Dumas fils fit écarter ce projet devant la commission d'iniative en 1884, et les malsaines figurations le remplacèrent. Le public répondit par le mépris et vengea Paris, dont le nom se trouvait accolé très injurieusement à cette rue de baraques à tapage, qui faisaient un triste pendant aux façades de style érigées sur la rive opposée de la Seine par les autres nations.

Pourtant cette tache, circonscrite dans la rue de Paris, ne nuisait pas à la belle distinction de l'ensemble et le public, revenu de ses appréhensions, affluait par poussées d'entrées qui dépassaient parfois six cent mille. Il se montrait conquis, et applaudissait même aux festivals. La fête des Vendanges, qui fut donnée le 15 octobre, fit foule. Et ce fut alors, dans l'exaltation du succès, qu'on s'avisa de rechercher comment, malgré sa conception sérieuse, l'Exposition de 1900 avait tant de charme. Si ses organisateurs étaient parvenus à répandre sur son immense surface la féerie de la vie, c'est qu'une nouvelle force leur avait prêté le concours d'un mystérieux pouvoir; en une sorte de naissante apothéose, ils avaient pu nous offrir le spectacle de l'électricité transformant, recréant tout, le mouvement, la lumière, le son, et cela par des fils invisibles, sans l'odieux embarras des lourdes transmissions que la vapeur nécessite. Avec l'électricité, la force s'allège en même temps qu'elle se décuple et, dans Paris même, en dehors de l'Exposition, ne triomphait-elle pas par la mise en service du Métropolitain! Grâce à cette victorieuse affirmation de la force sans rivale, l'année 1900, bien qu'elle clôturât un siècle, en inaugurait réellement un autre, le vingtième, qui sera le siècle de la physique, très supérieur en puissance au siècle de la chimie, c'est-à-dire au dix-neuvième.



LE THÉÂTRE-FRANÇAIS APRÈS L'INCENDIE.
(Cliché de M. Coulon.)



Mlle JANE HENRIOT, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
Victime de l'incendie du 8 mars 1900. — (Cliché Reutlinger.)

Ainsi commencée dans l'attente anxieuse et dans l'incertitude de la réussite, cette année réparatrice s'était transformée pour Paris en une année de réconfort et de rénovation. L'esprit politique s'était ressaisi. Le banquet offert par le président de la République à tous les maires français, réunit, le 22 septembre, dans le jardin des Tuileries, vingt-deux mille convives et mit pendant trois jours Paris et la province en fraternelle communion.

D'accord avec la France, Paris put alors se ressouvenir de ses plus nobles traditions et, fidèle au malheur, il acclama, vers la fin de novembre, le président Krüger. Cette manifestation de généreux enthousiasme est suivie d'un acte d'apaisement politique, et le siècle, dont la dernière année s'était ouverte sur des condamnations, se ferme sur une amnistie.

Fernand Calmettes.



Mme SARAH BERNHARDT DANS *l'Aiglon*.

(Cliché Paul Boyer.)

LES ÉCHOS DE PARIS

L'inauguration de l'Exposition.

(14 avril.)

Dans l'avenue de La Motte-Picquet, les omnibus, les tramways, sont obligés de s'arrêter pour laisser passer les files de voitures, à l'intérieur desquelles apparaissent des uniformes, des plastrons blancs éclatants, des robes rouges de magistrats, des habits verts d'académiciens, les toges des facultés. Et quand ces divers fonctionnaires mettent pied à terre, le spectacle bizarre que présente le vestibule d'entrée est tout à fait pittoresque. Le tableau s'agrémente encore de la présence des commissaires et des officiers étrangers, constellés de décorations, galonnés d'or, les uns casqués d'argent, les autres coiffés de toques d'astrakan ou de fez écarlates.



LA FÊTE DES FLEURS AU BOIS DE BOULOGNE. — UN LANDAU

(Cliché Pauquier.)

Nous voici dans la salle des fêtes. La décoration est très sobre. Mais la physionomie générale de la salle donne une impression grandiose. Les pylônes, les balustrades des galeries sont ornés de drapeaux retenus par les cartouches aux initiales R. F. L'estrade présidentielle, adossée à la porte d'entrée, ressort sur un fond de tentures rouges, sur les-



LECONTE DE LISLE

Monument érigé au jardin du Luxembourg.
PECH, sculpteur.
SCELLIER DE GISORS, architecte.
(D'après une photographie.

per les sénateurs, les députés, le Conseil général, le Conseil municipal, les conseillers d'État, la Légion d'honneur, les officiers généraux, etc., etc.

Tandis que les lorgnettes promènent leur curiosité sur l'assemblée, tout le monde s'accorde à admirer la perspective du grand escalier dressé à l'extrémité de la galerie centrale, avec son échelonnement de gardes de Paris, dont les cas-



SAINTE-BEUVE

Buste érigé dans le jardin du Luxembourg.
Denys PUECH, sculpteur.
(D'après une photographie.)

quelles les drapeaux de la tribune posent un couronnement tricolore.

A voir ce fourmillement de monde assis dans l'hémicycle, on croirait assister à une séance des États généraux! De part et d'autre, séparées par un chemin qu'on a réservé dans l'axe même du hall, sont disposées des banquettes recouvertes de velours rouge, où tous les corps de l'État sont répartis par ordre, un écriteau indiquant la place que doivent occu-



LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE

Statue érigée à l'extrémité ouest de l'allée des Cygnes. — Réduction de l'œuvre colossale de Bartholdi.
(D'après une photographie.)

ques dessinent comme une rampe étincelante, cependant qu'au fond du décor s'estompe dans le lointain, sur une tapisserie des Gobelins, une vue de l'École d'Athènes.

Le président de la République, en habit noir, ayant sur la poitrine le grand cordon de la Légion d'honneur, est reçu par M. Millerand, ministre du commerce, entouré de MM. Fallières, président du Sénat; Paul Deschanel, président de la Chambre; Picard, commissaire général de l'Exposition, etc., etc.



FRÉDÉRIC CHOPIN

Buste érigé dans le jardin du Luxembourg.
(D'après une photographie.)

M. Loubet, à son arrivée sur l'estrade, prend place entre le président du Sénat et le président de la Chambre. Au même rang viennent s'asseoir les ministres. Derrière eux se place la suite du cortège officiel.

Tout aussitôt l'orchestre du Conservatoire, sous la direction de M. Taffanel, attaque les premières mesures de *la Marseillaise;* puis quand les applaudissements ont cessé, M. Millerand se lève et, au milieu du



FRANCIS GARNIER

Monument érigé au carrefour de l'Observatoire.
Denys PUECH, sculpteur.
(D'après une photographie.)

silence général, prononce un discours longuement applaudi. M. Loubet prend à son tour la parole. Un chaleureux accueil est fait à son discours, après lequel il n'en est pas prononcé d'autres.

L'orchestre et les chœurs jouent et chantent l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns, et la *Marche héroïque* de Théodore Dubois.

Le président se lève, suivi de son nombreux cortège. Il traverse l'hémicycle par l'allée centrale, et gravit, entre la double haie des gardes de Paris, l'escalier conduisant au salon du premier étage, où ont lieu les présentations des commissaires étrangers et des présidents des bureaux des principaux groupes de l'Exposition.



Dr PAUL BROCA
Statue érigée boulevard Saint-Germain, terre-plein de l'École de médecine.
CHAPPUIS, sculpteur.
(D'après une photographie.)



PELLETIER ET CAVENTOU.
Monument érigé boulevard Saint-Michel, à l'angle de la rue de l'Épée.
Sculpteur : LORMIER.
(D'après une photographie.)

A partir de ce moment, la cérémonie, à vrai dire, était terminée. Mais comme, pour rentrer à l'Élysée par le pont Alexandre III, il fallait bien que le cortège officiel passât quelque part, le protocole lui avait tracé un itinéraire qu'il a suivi avec une scrupuleuse ponctualité.



CLAUDE BERNARD
Statue érigée devant le Collège de France
E. GUILLAUME, sculpteur.
(D'après une photographie.)

Le cortège a traversé le Champ-de-Mars, et, aux accents de *la Marseillaise*, défilé devant le palais de l'Électricité, devant le Château-d'Eau malheureusement encore à sec, — le palais des fils et tissus, le palais des Lettres, Sciences et Arts, etc.

A la quatrième *Marseillaise*, il passe sous la tour Eiffel; à la cinquième, il traverse le pont d'Iéna. Enfin la sixième *Marseillaise* commençait à retentir quand il a commencé à se disloquer, au ponton de la Seine.

Ici je dois à la vérité de reconnaître que le service d'ordre ne s'est pas surpassé. La bousculade fut même plutôt pénible pour les dix-huit reflets de nos hauts fonctionnaires. Mais où serait le plaisir s'il allait sans un peu d'imprévu?

A force de jouer des coudes, le cortège, et après lui les sénateurs, les députés, les conseillers municipaux, ont pu trouver place sur les Bateaux parisiens, très joliment pavoisés pour la circonstance, qui devaient les transporter sur l'esplanade des Invalides. Et, au son de l'hymne russe, solidement attaqué par des musi-



F. ARAGO
Statue érigée boulevard Arago.
OLIVIER, sculpteur.
(D'après une photographie.)



F.-V. RASPAIL
Statue érigée à l'angle des boulevard Raspail et Edgar-Quinet, transportée place Denfert-Rochereau.
Les frères MORICE, sculpteurs.
(D'après une photographie.)



UN SPARTIATE CONDUIT SES FILS DEVANT UN ILOTE IVRE POUR LES CORRIGER DE L'IVROGNERIE
Tableau de SABATTÉ.
Prix de Rome. — Grand prix de peinture de 1900. — (École des Beaux-Arts).
(D'après une photographie communiquée par M. SABATTÉ.)



LAFAYETTE
Statue offerte à la France
par les enfants des écoles des États-Unis.
Érigée dans le square du Carrousel.
(D'après une photographie.)

ciens russes, le président a procédé à l'inauguration du nouveau pont Alexandre III et de l'avenue Nicolas II, qu'il a longée jusqu'à l'entrée des Champs-Élysées d'où, après une courte acclamation, il a regagné, en voiture, avec sa suite, le palais du faubourg Saint-Honoré.

La première de « l'Aiglon ».

C'EST devant une salle d'élégance suprême que la première représentation de *l'Aiglon* a eu lieu hier soir. Le nom de M. Edmond Rostand et celui de Mme Sarah Bernhardt,



WASHINGTON
Statue offerte à la France
par les Dames des États-Unis.
Érigée devant le musée Guimet, place d'Iéna.
(D'après une photographie.)



THÉATRE DE L'OPÉRA. — PRISE DE TROIE
Décor du 2e acte. — D'après la maquette originale de JAMBON. — (Bibliothèque de l'Opéra.)

l'attrait mélancolique et mystérieux qui s'échappe de la mémoire du duc de Reischtadt, tout enfin, et sans oublier le « napoléonisme » à la mode, tout assurait d'avance à la nouvelle œuvre de l'auteur de *Cyrano* un très grand succès de curiosité. L'événement n'a pas démenti l'attente.

Il serait très facile et très difficile de raconter *l'Aiglon*. Le sujet dramatique de ces six actes, c'est le combat qui se livre dans les veines, le cœur et le cerveau du duc de Reichstadt, entre les deux sangs dont il est issu; le sang des Bonaparte, impérieux, bouillonnant; le sang des Habsbourg, plus affiné peut-être, mais languissant et moins riche d'énergies. Ira-t-il à Paris se mettre à la tête de ses partisans, relever le trône impérial, continuer la dynastie à peine commencée? Restera-t-il à Vienne, parmi les plaisirs d'une cour élégante et molle, et végétera-t-il là, triste et débile rameau d'un tronc séculaire à la sève épuisée? « Telle est la question! » comme disait Hamlet, qui est le prototype des indécis, dont le duc de Reichstadt (d'après M. Edmond Rostand) serait un illustre exemplaire. Et cette question se débat pendant toute la vie de Napoléon II. La mort arrive avant qu'elle soit résolue.

Mince, élégant, aristocratique et plein de recherche : tel est donc le thème que l'auteur de *l'Aiglon* a choisi. C'était bien le vêtement psychologique et moral qui convenait au pâle et svelte héros de la pièce. Le poète des *Romanesques*, de *la Samaritaine*, de *la Princesse lointaine* et de *Cyrano de Bergerac* n'était point gêné par les péripéties du sujet, — puisque dans *l'Aiglon* les actes se suivent et se ressemblent, — le poète, disons-nous, n'avait qu'à laisser aller sa verve abondante, son inspiration pimpante, doucement émue, légèrement colorée, pour combler tout notre souhait. Il n'y a pas manqué. Les couplets succèdent aux couplets presque sans interruption. On dirait d'un opéra, où les « récitatifs » n'ont été ménagés entre les « airs » que pour permettre à l'auditeur de reprendre haleine. Non pas à l'auteur, car il est infatigable, intarissable, et n'a nul besoin de repos.

Bref, grand succès pour *l'Aiglon* et son heureux auteur, qui a dû paraître sur la scène, parmi les acclamations, à la fin de la soirée. Grand succès pour Mme Sarah Bernhardt, qui, dans ce rôle écrasant, s'est surpassée. Et pour M. Guitry, un merveilleux « grognard », et pour M. Calmettes, un excellent Metternich, et pour tous les interprètes, et pour tout le théâtre...

L'arrivée du président Krüger.

LE coup d'œil est des plus pittoresques. Les rues avoisinantes, le boulevard Diderot sont tout noirs de monde; là c'est un fourmillement incessant, et fréquemment les barrages des gardiens sont forcés.

Sur les toitures des immeubles de la rue de Bercy où sont installés des hôtels et des usines, et qui surplombent la rampe d'accès, ont pris



LE PALAIS DE LA REINE HORTENSE, RUE LAFFITTE
Démoli pour le percement d'une rue nouvelle. — (Cliché de M. E. ATGET.)

place une quantité de gens en costume de travail qui s'adossent aux cheminées, s'accrochent aux fils de fer, se pressent et se disputent les meilleures places. Là, trois photographes ont installé et braqué leurs appareils.

De l'autre côté de la rampe, les fenêtres des bâtiments de l'exploitation sont noirs de monde, car tous les employés du chemin de fer ont momentanément suspendu tout travail; enfin, dans les échafaudages entourant encore la façade principale de la gare, sur les armatures en fer d'une marquise inachevée, ont pris place des curieux qui pendent là, véritables grappes humaines.

La première délégation fait son entrée dans la gare un peu avant dix heures. Elle se compose de sénateurs et de députés appartenant à différents groupes du Sénat et de la Chambre.

Quelques minutes après arrivent les présidents des Conseils général et municipal, MM. Chérioux et Grébauval, suivis des membres des bureaux des deux Assemblées.

Enfin viennent, innombrables, les présidents et les membres des groupes boërophiles, le comité de Paris en entier, le comité de Rouen avec son président, le comité de Bourges, représenté par M. Loreil, et une multitude véritable de mandataires envoyés de tous les départements.

L'attente est devenue fiévreuse; tous les assistants, étreints par l'émotion, sont muets. Mais voici qu'enfin apparaît, à cent mètres, la locomotive puissante du train présidentiel. Un coup de sifflet. Le train stoppe. Puis un cri formidable : Vive Krüger! Vivent les Boers! Le grand vieillard paraît à la portière du wagon. Il salue la foule enthousiaste qui a envahi le quai du débarcadère.

L'impression est profonde.



LE GAGNANT DU GRAND PRIX EN 1900
Codoman, monté par TOM LANE.
(Collection *Auteuil-Longchamps*.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1900

Janvier.

1er. — L'Observatoire de Paris décide que le jour doit se compter de 0 à 24 heures. — L'Annuaire du bureau des longitudes dit que le vingtième siècle commencera le 1er janvier 1901.

4. — A la Haute Cour : **Déroulède** est condamné à dix ans de bannissement (avec confusion de la prison infligée au cours du procès) ; **MM. Buffet** et **de Lur-Saluces** sont aussi condamnés à dix ans de bannissement par contumace ; **M. Guérin** est condamné à 10 ans de détention.

9. — Rentrée du Parlement : **M. Deschanel** est élu président de la Chambre.

24. — Les **Pères Assomptionnistes** sont condamnés à 16 francs d'amende et la congrégation est dissoute.

26. — Grève des charpentiers de l'Exposition.

Février.

1er. — **M. Deschanel** est nommé membre de l'Académie française.

3. — Bal à l'Élysée.

5. — Au Sénat, **M. Fallières** est nommé président.

11. — Obsèques de **Pierre Lavroff**; violentes bagarres.

15. — **MM. Paul Hervieu** et **E. Faguet** sont reçus membres de l'Académie française.

19. — A la Haute Cour, procès de **M. Habert**.

23. — Concours d'animaux gras à la Villette. — **M. Habert** est condamné à cinq ans de bannissement.

Mars.

8. — Incendie de la Comédie-Française.

19. — La Chambre décide d'installer le Théâtre-Français à l'Odéon et l'Odéon au Gymnase.

24. — **M. Loubet** signe la grâce de **M. Christiani**.

27. — **M. Labeyrie** est nommé premier président de la Cour des comptes, en remplacement de **M. Boulanger**, démissionnaire.

Avril.

14. — **Inauguration officielle de l'Exposition** (118,630 entrées).

16. — A l'Elysée, première grande fête à l'occasion de l'Exposition.

18. — Visite de la reine de Saxe à l'Exposition. — Services à Notre-Dame et à Saint-Nicolas-des-Champs à la mémoire du colonel de Villebois-Mareuil.

21. — A l'Hôtel-de-Ville, dîner de quatre cent cinquante couverts (Exposition).

24. — Le **vice-amiral Bienaimé** est nommé chef d'état-major général de la marine.

29. — A l'Exposition, **rupture d'une passerelle** reliant le globe céleste au Champ-de-Mars (dix morts et neuf blessés).

Mai.

1er. — Inauguration des deux **palais des Beaux-Arts** et de **l'avenue Nicolas II**, à l'Exposition.

5. — Remise au **commandant Marchand** de la médaille d'or de la Société de géographie.

7. — Médaille commémorative de l'Exposition.

20. — L'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne est aménagé pour recevoir les souverains étrangers (Exposition).

28. — A la Chambre, séance tumultueuse (affaire Dreyfus).

29. — Démission du général **de Galliffet**, ministre de la guerre, remplacé par le **général André**.

30. — **M. Grébauval**, nationaliste, est élu président du Conseil municipal.

Juin.

2. — Le Sénat vote **l'amnistie**, sauf pour Dreyfus et les condamnés de la Haute Cour.

7. — Arrivée du roi **Oscar de Suède**.

27. — M. Loubet reçoit les étudiants suédois d'Upsal.

28. — **M. Berthelot** est élu membre de l'Académie française.



LE ROI OSCAR DE SUÈDE
(Né en 1829).



LE PRINCE IUKANTHOR
Fils du roi du Cambodge.



GRÉBAUVAL
Homme politique
(Né en 1864).



Mlle BRÉVAL
de l'Opéra
(Née en 1870).



LELOIR
de la Comédie-Française
(Né en 1860).



GEORGES FEYDEAU
Auteur dramatique
(Né en 1863).

Juillet.

2. — Le Sénat vote des remerciements aux États-Unis pour la **statue de Lafayette**.

3. — Le Sénat adopte le projet de **renouvellement du privilège de la Banque de France**.

4. — **Démission du général Jamont**, remplacé par le **général Brugère**. — **Démission de M. Delanne**, remplacé par **M. Pendezec**.

13. — Arrivée d'une ambassade éthiopienne.

16. — La municipalité de Prague est reçue à l'Hôtel-de-Ville.

19. — Inauguration du Métropolitain.

20. — Chaleur étouffante (38°,5).

28. — Le général Florentin est nommé gouverneur de Paris. — Arrivée du schah de Perse.

Août.

1er. — Arrivée des missions laotienne et cambodgienne.

2. — **Attentat de Salsou contre le schah de Perse.**

4. — **Grève des cochers.**

7. — Le schah visite l'Exposition.

9. — Le ministre des colonies reçoit les fils de Norodom Ier, roi du Cambodge.

11. — Départ du schah. — Départ de M. Loubet pour Marseille.

16. — Arrivée de Mohammed-Taïeb-Bey, fils du bey de Tunis.

18. — A l'Exposition, distribution solennelle des récompenses aux exposants. — Rupture de la balustrade d'une passerelle, avenue de Latour-Maubourg (cinq morts, nombreux blessés.)

30. — Fin de la grève des cochers.

Septembre.

3. — Concours hippique (succès).

4. — Arrivée de **l'explorateur Foureau.**

9. — A l'Exposition, plus de **600,000** entrées.

22. — **Banquet des maires (22,000** couverts).

23. — Réception des maires à l'Élysée. — **La Légion d'honneur est décernée à la ville de Paris.**

Octobre.

2. — M. Ballot-Beaupré est nommé premier président de la cour de cassation ; M. Laferrière est nommé procureur général près la même cour.

7. — A l'Exposition, plus de 652,000 entrées (le plus fort chiffre constaté pendant toute la durée de l'Exposition).

9. — Décret autorisant la ville de Paris à faire figurer la croix de la Légion d'honneur dans ses armoiries.

13. — Arrivée du **roi Léopold** de Belgique. — Congrès pomologique international.

16. — Réception du roi de Grèce.

22. — Retour de la mission Foureau-Lamy.

31. — Réception de M. le Dr Vouitch, ministre de Serbie.

Novembre.

8. — Salsou, accusé de tentative d'assassinat sur le schah de Perse, est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

12. — Clôture de l'Exposition. Nombre total des entrées : 50,859,955, dont 2,499,065 pour Vincennes.

20. — Réception du prince Georges de Grèce, gouverneur de la Crète.

23. — Interpellation de M. Vigné d'Octon sur le drame de Zinder.

24. — Arrivée du **président Krüger**, à Paris.

28. — Réception des grands ducs Wladimir, Alexis, Serge, André, et des ducs de Leuchtenberg.

29. — Les Chambres votent une motion sympathique au président Krüger.

Décembre.

1er. — Départ du **président Krüger**.

4. — Loi permettant aux femmes munies du diplôme de licencié en droit de prêter le serment d'avocat et d'exercer cette profession.

5. — Séance à la Société de géographie en l'honneur de M. Foureau; conférence de M. le capitaine d'Ollone sur la mission Hostains-d'Ollone.

10. — MM. J. Kelsey parvient à transmettre à plus de 300 mètres de distance des messages par le téléphone sans fil.

21. — Conférence de M. Bonnel de Mézières sur sa mission dans l'Oubanghi et le Bahr-el-Gazal.

29. — Loi modifiant le régime des boissons.

31. — Loi autorisant la ville de Paris à établir les **taxes de remplacement.**

Monuments.

Hospice de vieillards à Issy (15 mars). — École primaire supérieure J.-B.-Say (30 mars). — Galeries de la Charité (23 avril). — **Chapelle commémorative** de l'incendie du Bazar de la Charité, rue Jean-Goujon (4 mai). — **Statue de Jeanne d'Arc,** parvis Saint-Augustin (30 mai). — **Statue de Washington,** place d'Iéna (3 juillet). — **Statue de Lafayette,** place du Carrousel (4 juillet). — Monument Jean Macé, place Armand-Carrel (13 juillet). — Statue de Lavoisier, place de la Madeleine (27 juillet). — Monument Pelletier et Caventous, de Lormier (7 août). — Monument aux élèves de l'École centrale morts victimes du devoir, par Puech (7 octobre). — Statue de **Chopin,** par Dubois (17 octobre). — Monument de **Jane Henriot,** par Puech, au cimetière de Passy (8 décembre).

La vie de la rue.

Inauguration du tramway électrique Porte-Maillot-Suresnes-Val-d'Or (8 janvier). — Le Turc Karah-Ahmed est nommé *champion du monde* pour la lutte (10 janvier). — Course de bicyclettes Bordeaux-Paris (600 kilomètres en 22 heures) (10 juin). — Course internationale d'automobiles Paris-Lyon.

Beaux-Arts.

Salon de peinture de la Société des artistes français, avenue de Breteuil (5 avril). — Les médailles d'honneur du Salon sont décernées à **MM. Ferdinand Humbert** (peinture), **Verlet** (sculpture), **Boulard** (gravure), **Albert Guilbert** (architecture) (21 avril). — **Galerie des Rubens,** au Louvre (21 mai). — Prix du Salon, de 10,000 francs, à Wery, pour ses *Bateliers.* — Prix de Rome : premiers grands-prix, peinture, M. **Sabatté;** sculpture, M. **Landowski;** architecture, M. **Bigot;** gravure, M. **Quidor.** — Composition musicale, M. **Schmitt** (juillet). — Exposition des femmes peintres et sculpteurs, aux Tuileries (septembre).

La vie littéraire.

L'Académie Goncourt comprend définitivement : MM. Léon Hennique, Octave Mirbeau, Joris-Karl Huysmans, Gustave Geffroy, les deux Rosny, P. Margueritte, Elemir Bourges, Léon Daudet, Lucien Descaves.

Œuvres publiées dans l'année : **Jules Bois** : *Une Nouvelle Douleur.* — **André Lichtenberger** : *La Mort de Corinthe.* — **P et V. Margueritte** : *Tronçon de Glaive.* — **Saint-George de Bouthelier** : *La Hontenoire.* — **Léon Tolstoï** : *Imitations.* — **Guy de Maupassant** : *Le Colporteur.* — **Georges Ohnet** : *Gens de la Noce.* - **Ed. Poiré** : *Mémoires du général d'Andigné.* — **Louis Létang** : *Marie-Madeleine.* — **Léon Daudet** : *La Romance du Temps présent.* — **Edouard Rod** : *Au Milieu du Chemin.* — **Ernest Daudet** : *La Princesse de Lerne; Cœur Blessé.* — **Émile Faguet** : *Histoire de la littérature française.* — **Dr Cabanès** : *Le Cabinet secret de l'Histoire.* — **F. Sarcey** : *Quarante Ans de théâtre.* — **Willy** : *Claudine à l'École.* — **Nonce Casanova** : *L'Anglais.* — **Henri Gréville** : *Zoby.* — **J. Finot** : *Psychologie de la longévité.* — **Paul Bourget** *Drames de Famille.* — **J.-H. Rosny** : *La Charpente.* — **Léopold Lacour** : *Trois Femmes de la Révolution.*

Le Théâtre.

Opéra. — *Lancelot,* drame lyrique en 4 actes et 6 tableaux, de Louis Gallet et Édouard Blau, musique de M. V. Joncières (7 février). — *Alceste,* de Gluck (28 novembre).

Opéra-Comique. — *Louise,* roman musical en 4 actes et 5 tableaux, paroles et musique de M. Charpentier (2 février). — *Le Juif polonais,* conte populaire d'Alsace en 3 actes et 6 tableaux, de H. Cain et Gheusi, musique d'Erlanger (11 avril). — *Hænsel et Gretel,* conte lyrique en 3 actes et 5 tableaux, de Wette, traduction de Catulle Mendès, musique de Humperdinck (30 mai). — *Iphigénie en Tauride,* tragédie lyrique, de Guillard, musique de Gluck (8 juin).

Inauguration des matinées classiques du jeudi : *La Vie de Bohème,* de Puccini; *Le Rêve,* de Bruneau (5 septembre); *La Basoche,* de Messager (19 novembre).

Comédie-Française. — *Alkestis,* drame en 4 actes, en vers, de Rivollet, d'après Euripide (16 novembre). — *Prologue pour l'ouverture de la Comédie-Française,* de J. Richepin. — Début de Mlle **Géniat** dans Henriette des *Femmes savantes* (janvier); de M. **Dessonnes** dans *On ne badine pas avec l'Amour* (15 janvier); de Mme **Segond-Weber,** dans *Hernani* (3 décembre); de Mlle **Fouquier,** dans *l'Ami des femmes* (2 décembre).

Odéon. — *Le Chaperon Rouge,* conte en 3 actes, en vers, de Lefèvre-Henri, musique de Thomé (7 avril). — *L'Enchantement,* comédie en 1 acte, de Bataille (10 mai). — *La Guerre en dentelles,* drame en 5 actes et 7 tableaux, de Georges d'Esparbès (19 octobre). — *Phèdre,* avec musique de Massenet (8 décembre). — *Château historique,* comédie en 3 actes, de Bisson, A. Berr et Turrique (18 décembre).

Vaudeville. — *Le Béguin,* comédie en 3 actes, de Pierre Wolff (8 février). — *La Robe rouge,* pièce en 4 actes, de Brieux (14 mars). — *Sylvie ou la Curieuse d'amour,* pièce en 4 actes, d'Abel Hermant (26 novembre).

Gymnase. — *Le Complot,* comédie en 3 actes, de Bisson et Gascogne (1er mars). — *Une Idée de mari,* comédie en 3 actes, de F. Carré (15 octobre). — *La Poigne,* pièce en 4 actes, de Jean Jullien (29 octobre). — *La Bourse ou la Vie,* comédie en 4 actes, de A. Capus (4 décembre).

Théâtre-Antoine. — *En Paix,* drame en 5 actes et 6 tableaux, de L. Bruyère (8 janvier). — *La Gitane,* drame en 4 actes, de Richepin (22 janvier). — *Le Commissaire est bon enfant,* 1 acte, de Courteline et Lévy (9 février). — *L'Empreinte,* comédie en 3 actes, d'Abel Hermant (2 mars). — *Poil de Carotte,* 1 acte, de Jules Renard (2 mars). — *La Clairière,* comédie en 5 actes, de Donnay et Descaves (6 avril). — *Sur la Foi des étoiles,* drame en 3 actes, de Trarieux (15 novembre). — *La Main gauche,* comédie en 3 actes, de Pierre Veber (15 novembre). — *L'Article 330,* pièce en 1 acte, de Courteline (11 décembre).

Théâtre Sarah-Bernhardt. — *L'Aiglon,* drame en 6 actes, en vers, de Rostand (15 mars).

Les morts de l'année.

Charles Lévêque, philosophe (4 janvier). — **Paul Sédille,** architecte (6 janvier). — **Pierre Lavroff,** socialiste russe (6 février). — Baron **Adolphe de Rothschild** (7 février). — **Maréchale de Mac-Mahon** (20 février). — **Madeleine Brohan,** de la Comédie-Française (25 février). — **H. Crisafulli,** acteur (6 mars). — **Mlle Henriot,** de la Comédie-Française (8 mars). — Le **Père Didon,** prédicateur (12 mars). — Vice-amiral baron **Duperré** (26 mars). — **Louis Enault,** littérateur (28 mars). — Comte **Benedetti,** diplomate (28 mars). — **Joseph Bertrand,** mathématicien (3 avril). — **Falguière,** sculpteur (19 avril). — **Milne-Edwards,** zoologiste (20 avril). — **Ravaisson-Mollien,** archéologue (18 mai). — **Oscar Falateuf,** bâtonnier de l'ordre des avocats (30 mai). — **G. Masson,** libraire-éditeur (6 juin). — Général **de Pellieux** (15 juillet). — **Ét. Lenoir,** mécanicien (15 août). — Général **Cluseret,** homme politique (22 août). — **Antoine Vollon,** peintre, (27 août). — **Léopold Faye,** homme politique (6 septembre). — **Lamouroux,** conseiller municipal, président de la Commission du Vieux Paris (7 septembre). — **Gab. Vicaire,** homme de lettres (24 septembre). — **Louis Ratisbonne,** homme de lettres (24 septembre). — **Paul Blanchet,** explorateur (6 octobre). — **Ad. Cochery,** ancien ministre (12 octobre). — Georges **Lefèvre** homme de lettres (novembre). — **Pierre Véron,** journaliste (22 novembre). — **Napoléon Ney,** (22 nov.) — Dr **Bergeron,** de l'Académie de médecine (6 décembre). — **Tarbé des Sablons,** homme de lettres (14 décembre). — **Becker,** peintre (20 décembre).



BARON
des Variétés
(Né en 1838).



ED. DE REZSKÉ
de l'Opéra
(Né en 1856).



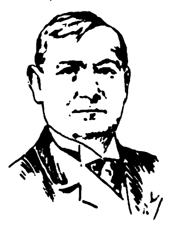
Mlle DUDLAY
de la Comédie-Française.
(Née en 1859).



GEORGES LEYGUES
Homme politique.
(Né en 1857).



NAPOLÉON NEY
Homme de lettres
(1849-1900.)



DE FÉRAUDY
de la Comédie-Française
(Né en 1859).



REMISE DU DRAPEAU DE LA GARDE RÉPUBLICAINE DE PARIS
Par le colonel Quincy, promu général (1900).
(Cliché de Normand.)

TABLEAU DE PARIS

SOUS LA

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Votée à contre-cœur, à une voix de majorité, par une Chambre dont les dispositions intimes lui étaient profondément hostiles, la troisième République comptera bientôt deux fois plus de durée que chacun des autres gouvernements dont le dix-neuvième siècle a vu la naissance et la fin. Elle a été pareille à ces enfants chétifs en venant au monde, mais doués d'une énergique vitalité qui leur permet de résister avec succès aux maladies du premier âge, tandis que d'autres, infiniment plus robustes en apparence, sont emportés à la première crise sérieuse.

A ce régime, dont les commencements avaient été si difficiles, on a souvent reproché de n'avoir dû son existence qu'aux divisions de ses adversaires. Il y a dans ce grief une part de vérité. Si les partisans des institutions monarchiques, qui disposaient d'une majorité considérable au moment où l'Assemblée élue au mois de février 1871, s'est réunie pour la première fois, n'avaient eu qu'un prétendant et qu'un drapeau, l'habileté de M. Thiers eût été impuissante, même à gagner du temps, et les équivoques, savamment entretenues avec la connivence de tous les partis, n'auraient pas permis de laisser en suspens la forme du gouvernement de la France. Grâce aux implacables compétitions qui divisaient des dynasties rivales, le chef du Pouvoir exécutif s'appela le président de la République et une étiquette devint une réalité.

Les divisions des partis monarchiques contribuèrent à l'établissement du nouveau régime, mais elles ne furent pas l'unique cause de son triomphe. La République avait sur les autres gouvernements l'avantage de

répondre aux deux plus irrésistibles instincts de la France du dix-neuvième siècle, telle qu'elle était sortie de la première Révolution : l'amour de la logique et la passion de l'égalité. En 1871, les institutions républicaines étaient regardées comme la conséquence nécessaire du principe de la souveraineté nationale, qui devient une pure fiction lorsqu'elle est déléguée au profit d'un homme ou d'une famille, et elles réunissaient en même temps toutes les conditions nécessaires pour

RUINES DE LA PRÉFECTURE DE POLICE APRÈS LES INCENDIES DE LA COMMUNE
D'après une photographie
(Collection du musée de la Préfecture de police.)

offrir pleine satisfaction à cette insurmontable répugnance contre toute espèce de privilèges et à cette tendance au nivellement qui, au lendemain du second Empire, occupaient la première place dans le programme politique de la démocratie française.

A ces éléments de succès venait s'ajouter une force qui, depuis le commencement du siècle, avait fait défaut aux autres formes de gouvernement : nous voulons dire l'appui de la capitale. La population parisienne n'avait eu pour Napoléon Ier que des élans d'enthousiasme passager, bientôt remplacés par un sentiment de lassitude et presque de haine : elle avait renversé Charles X et Louis-Philippe et, dans la journée du 4 septembre 1870, elle s'était hâtée de proclamer, à l'Hôtel-de-Ville, la déchéance du second Empire.

Jusqu'au moment où a commencé la campagne boulangiste, la troisième République a pu compter d'une façon à peu près absolue sur le concours de Paris. Ce n'est pas que de loin en loin des dissentiments n'aient pu se produire entre des ministères dont la couleur politique n'était pas toujours facile à préciser, et une population incapable de se soumettre à une stricte discipline électorale. En donnant la victoire à M. Barodet contre M. de Rémusat, les électeurs de la capitale causèrent, sans le vouloir, la chute de M. Thiers, et d'assez fréquents conflits s'élevèrent entre le gouvernement et la majorité autonomiste du Conseil municipal de Paris, mais ces démêlés n'eurent jamais de conséquences bien graves. L'assemblée de l'Hôtel-de-Ville n'osa jamais rompre toute relation avec des représentants du Pouvoir central qui n'avait pas sa confiance, et il ne s'est pas rencontré un ministre de l'intérieur qui ait essayé de supprimer ou de réduire l'indemnité dont les conseillers municipaux s'étaient eux-mêmes gratifiés. Depuis le gros commerçant de la rue du Sentier qui, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, faisait des manifestations énergiques en faveur de la République, jusqu'à l'ouvrier des quartiers extérieurs qui, tout en nommant des députés socialistes, les autorisait d'avance à s'embrigader dans une majorité ministérielle d'opinions moins avancées, il y avait dans toutes les classes de la population parisienne une sorte de mot d'ordre tacite pour sacrifier les dissentiments de personnes et de principes à la commune défense des institutions républicaines. Ce n'est pas que l'opposition eût définitivement désarmé, les régimes déchus avaient encore d'assez nombreux partisans dans la capitale, mais les adversaires du gouvernement, réduits à lutter sur le terrain de la stricte légalité, ne pouvaient pas compter sur le concours des éléments de désordre qui existent presque toujours dans une ville de deux millions et demi d'habitants.

A la vérité, la population parisienne avait eu bien moins à souffrir que les habitants du

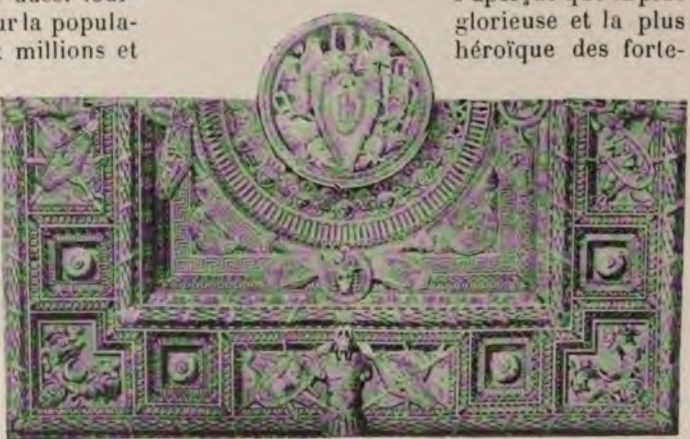
reste de la France des abus d'un régime parlementaire, dont tous les ressorts avaient été faussés pour maintenir indéfiniment au pouvoir un parti dont les principes se modifiaient



LA CHAPELLE IMPÉRIALE AU CHATEAU DES TUILERIES
D'après une ancienne eau-forte.
(Collection G. Hartmann.)

suivant les exigences du moment. La multiplication illimitée du nombre des fonctionnaires, afin de fortifier les cadres d'une puissante organisation électorale destinée à embrigader le suffrage universel; la tyrannie locale exercée dans chaque arrondissement par une coterie omnipotente, disposant à sa guise de toutes les sévérités et de toutes les munificences de l'administration; enfin, et par-dessus tout, l'aggravation constante des charges publiques ne pesait pas aussi lourdement que dans les provinces sur la population d'une ville de plus de deux millions et demi d'âmes, dont la très grande majorité échappe à tout impôt direct, et où les opinions politiques de chaque citoyen ne sont pas assujetties à une surveillance assez étroite pour exercer une influence péremptoire sur toutes les faveurs, ou tous les redressements d'injustices qu'il peut avoir à demander aux représentants de l'autorité municipale ou de l'État. Si la capitale a fait de l'opposition à un gouvernement qu'elle avait défendu avec énergie contre les dangers de la première heure et a été la citadelle du boulangisme, après avoir si largement contribué à l'échec des tentatives du 24 mai et du 16 mai, c'est que les popularités artificielles sont faciles à créer dans ces grandes agglomérations humaines, où la fièvre de l'enthousiasme se communique de proche en proche avec une prodigieuse rapidité.

Sans aller jamais jusqu'à une complète rupture, l'incompatibilité d'humeur, dont les premiers symptômes remontaient aux débuts de la campagne boulangiste, s'est, à diverses reprises, envenimée dans la suite entre la population parisienne et le pouvoir exécutif. L'impression produite par les procès du Panama et par l'affaire Dreyfus a été beaucoup plus vive sur les bords de la Seine que dans les départements, où ces scandales réitérés provoquaient moins d'indignation que de lassitude. Le fossé que la fatalité des événements avait de longue date creusé entre la capitale et le gouvernement central du pays s'élargit encore lorsque la popularité personnelle de M. Félix Faure cessa de faire sentir sa bienfaisante influence, et un jour vint où une majorité nettement hostile à un ministère de combat alla siéger au Conseil municipal de Paris. Loin de faciliter un rapprochement entre les représentants de l'État et de la Ville, l'Exposition universelle de 1900 fournit aux ministres une occasion inespérée de prendre leur revanche des dernières élections municipales de la Seine, en organisant une colossale manifestation antinationaliste des maires des départements. La ville de Paris gagna la croix dans cette bataille; au plus fort de ses dissentiments avec les conseillers municipaux de la capitale, le gouvernement s'aperçut que la plus glorieuse et la plus héroïque des forteresses de France n'avait pas encore obtenu le droit de porter la décoration de la Légion d'honneur dans ses armes et, en réparant cet oubli ou plutôt cette injustice, chercha à se rendre agréable aux électeurs pendant qu'il sévissait contre les élus.



FRAGMENT DE DÉCORATION INTÉRIEURE DES TUILERIES
Sauvé de l'incendie du palais après la Commune. — (D'après une photographie.)
(Collection Martin.)

Il est à observer que les principaux griefs contre les ministres, dont la population pari-

sienne a souhaité avec le plus d'ardeur la chute, reposaient presque toujours sur des considérations de politique étrangère.

Ce n'était pas seulement avec les deux ennemies naturelles de notre pays que toute tentative de réconciliation était, à bon droit, réprouvée par le sentiment public : l'Espagne



et l'Italie n'étaient guère moins odieuses à la population parisienne que l'Angleterre et l'Allemagne elle-même. Le roi Alphonse XII était hué à la gare du Nord, pour avoir été obligé d'accepter un grade de colonel de uhlans et, dans la presse parisienne, les déclamateurs de profession s'acharnaient contre le prince de Naples qui, pour obéir à un ordre malencontreux du cabinet Giolitti, avait assisté aux manœuvres de Metz. Il n'était pas jusqu'au sultan lui-même, dont le concours aurait pu être si utile à la France dans la question d'Égypte, qui n'encourût les malédictions des habitants de la capitale, à cause des rumeurs répandues au sujet de son intervention personnelle dans les massacres d'Arménie.

Il eût été impossible au diplomate le plus habile, le plus subtil, le plus fécond en ressources de combiner une politique extérieure qui eût répondu à la fois à tant de conditions contradictoires; aussi la plupart des hommes d'État de la troisième République ont-ils été en butte à l'hostilité sourde ou ouvertement déclarée des habitants de la capitale. Jules Ferry était impopulaire parce qu'il était accusé de souhaiter un rapprochement avec l'Allemagne, et tous ceux de ses successeurs qui ont essayé de revenir à l'ancien système de l'entente cordiale avec l'Angleterre ont soulevé contre eux le sentiment public.

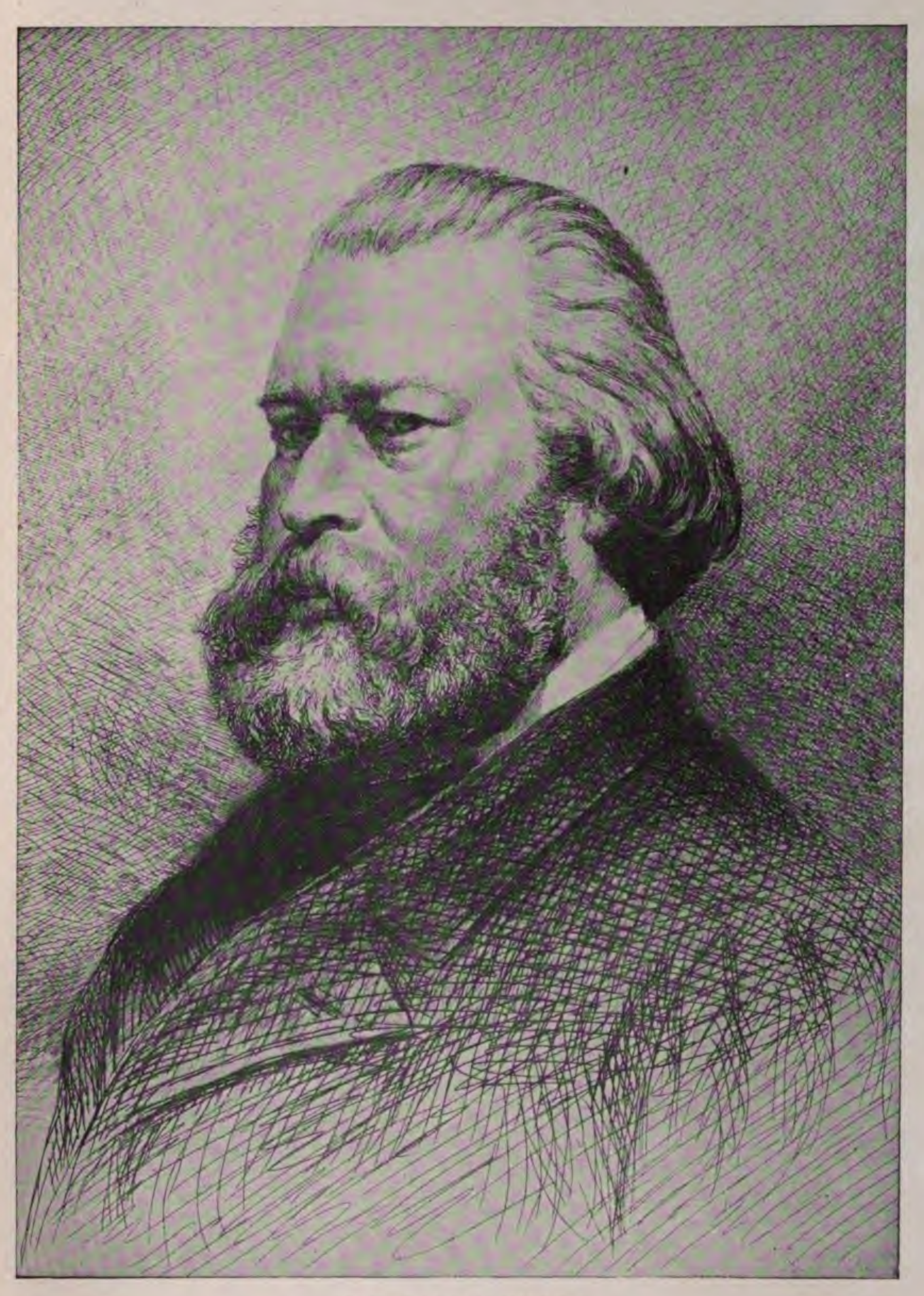
Deux hommes seulement ont joui, pendant quelque temps, d'une indiscutable popularité dans les rues de la capitale, parce qu'ils ont personnifié, le premier, les provocations imprudentes et chimériques; le second, les aspirations légitimes de leurs concitoyens et qu'ils ont, l'un et l'autre, assez tôt disparu de la scène pour ne pas assister aux impossibilités pratiques ou aux inévitables mécomptes de la politique dont ils étaient les représentants. L'enthousiasme que le général Boulanger excitait sur son passage dans les rues de la capitale ne devait pas être exclusivement attribué à sa barbe blonde et à son cheval noir, mais provenait surtout des légendes que les journaux à sa solde avaient répandues sur son patriotisme. La population parisienne était unanime à admettre comme un article de foi « qu'il avait relevé le pompon du soldat et qu'il était le seul homme qui fît peur à Bismarck ». Mais les plus fervents admirateurs du héros qui, par la seule puissance de son prestige personnel, avait obtenu ce double résultat, ne lui demandaient pas d'aller plus loin et de mettre sa politique belliqueuse en action.

La popularité de Félix Faure fut moins bruyante mais plus durable et de meilleur aloi que celle du général Boulanger. Ce n'était pas seulement à raison de ses origines démocratiques que le « Président-Ouvrier », comme l'appelait le peuple des faubourgs, était plus acclamé que ses prédécesseurs dans les rues



MAISON DE BEAUMARCHAIS

Sur le boulevard portant aujourd'hui le même nom.
Cette maison historique a été démolie après 1870.



JEAN-FRANÇOIS MILLET

DESSIN DE GABRIEL BOCOURT

(Collection de *l'Art*)

de la capitale ; si, pendant quelques mois, il a excité tant d'enthousiasme sur son passage, c'est que son gouvernement suivait une politique extérieure en même temps conforme à l'intérêt et au sentiment national ; Félix Faure avait reçu la visite des marins russes et fait au tsar Nicolas II les honneurs de Paris ; il était allé à Péterhof ; il personnifiait en un mot l'alliance russe dans toute la ferveur de la première heure, à une époque où elle n'avait encore causé aucune déception.

G. Labadie-Lagrave.

RUINES DE LA PRÉFECTURE DE POLICE
Après l'incendie sous la Commune. — (Musée de la Préfecture de police.)

Paris monumental sous la troisième République (1870-1900)

Au lendemain des deux guerres, la guerre civile et la guerre étrangère, Paris était dans un état lamentable et avait un lugubre aspect. Ce n'étaient partout que ruines et décombres, maisons démantelées, monuments calcinés et effondrés.

Pendant quelques années, Paris s'employa à panser ses plaies, déblayer ses décombres, relever ses ruines. Les maisons furent rebâties, les rues réparées, les arbres replantés, les égouts, dont plusieurs avaient été détruits, refaits.

Quand ces travaux urgents furent finis, le Conseil municipal songea à entreprendre des travaux de voirie plus considérables et décida d'achever le percement de l'*avenue de l'Opéra* qui mettrait en communication l'Opéra et le Théâtre-Français, et que l'Empire avait laissé inachevée.

Un emprunt fut émis ; son succès montra combien, même après ses désastres, était grand le crédit de la Ville. La percée faisait disparaître tout un lacis de petites rues qui serpentaient autour de la vieille *Butte des Moulins* formée, comme presque toutes celles qui se trouvaient dans Paris, de terres rapportées et d'immondices.

La Butte présentait un aspect agreste que rappelaient les noms de rues des *Moulins*, des *Orties*, du *Clos-Gorgeau*, des *Petits-Champs*, des *Moineaux*, des *Mulets*.

La percée de 1876 a supprimé en partie ou détruit complètement les rues des *Frondeurs*, de *l'Échelle*, *Clos-Gorgeau*, où mourut Bossuet dans l'hôtel d'Estaing, des *Moineaux*, des *Orties*, de *l'Évêque*, *Sainte-Anne*, *Saint-Roch*, des *Moulins*, *Ventadour*, *Thérèse*, et *Molière* où Voltaire, après la mort de Mme du Châtelet, la *divine Emilie*, habita longtemps au n° 25 ; d'*Argenteuil*, où fut la demeure de Corneille.

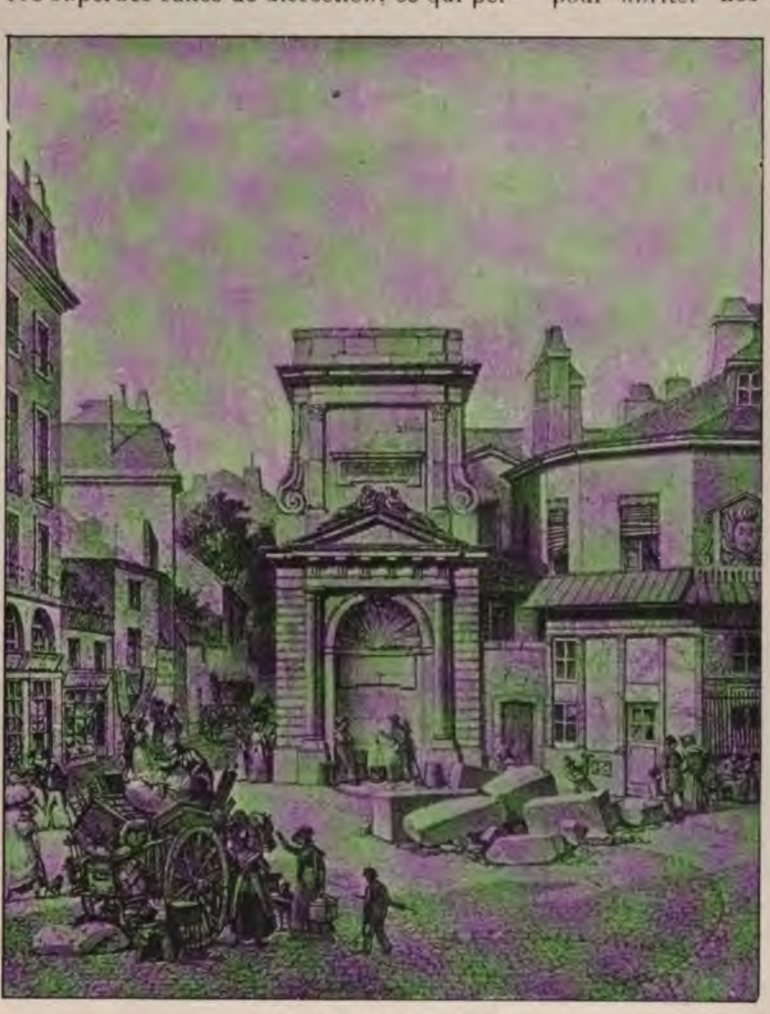
Mais ce qui prit alors un prodigieux essor, ce furent les constructions scolaires.

Le *Collège de France* est élargi. La *Sorbonne*, reconstruite sur un plan grandiose. Les travaux durèrent douze ans ; on ne conserva de ce « vieux pourpris de Sorbonne » que la chapelle.

L'*Ecole de médecine*, entourée d'impasses sordides, était fort à l'étroit ; on expropria toute cette gangue qui l'enserrait et on construisit de nouveaux bâtiments. La superficie de l'ancienne Ecole a été plus que quadruplée. Sur le boulevard Saint-Germain fut installée la magnifique bibliothèque qui contient plus de 50,000 volumes.

L'agrandissement jeta bas quelques maisons intéressantes : celle où Marat fut assassiné et une ancienne tourelle d'angle.

L'ancienne *Ecole pratique* était d'une insuffisance absolue. On acheta les immeubles qui la séparaient des rues Racine et Monsieur-le-Prince, et, sur l'emplacement, on construisit 178 superbes salles de dissection, ce qui permit à 900 élèves de prendre part aux travaux anatomiques; des salles immenses de collections particulières furent installées à côté de très beaux laboratoires.



LA FONTAINE GAILLON

(D'après une ancienne estampe. — Collection G. Hartmann.)

A cette place s'élevait jadis le *couvent des Cordeliers*, si célèbre dans l'histoire de Paris et de la Révolution.

L'*Ecole de droit* a fait peau neuve et bâti un nouveau pignon sur la rue Saint-Jacques : des amphithéâtres spacieux et une bibliothèque superbe ont été construits.

L'*Ecole de pharmacie* végétait dans une vieille masure de la rue de l'Arbalète. On lui construisit dans les terrains vagues du Luxembourg un palais moderne qu'entoure un fort beau jardin botanique.

De notables améliorations furent réalisées au *Muséum d'histoire naturelle* et au *Jardin des Plantes*. De grandes galeries furent bâties, pour abriter nos merveilleuses collections naturelles et scientifiques.

L'*Ecole polytechnique*, l'*Ecole des Jeunes de Langues*, le *Conservatoire des arts-et-métiers* sont considérablement agrandis.

Le percement de la rue *Réaumur*, qui a si heureusement complété l'ouverture de la plus centrale et de l'une des plus belles voies de la capitale, a dégagé le chevet, l'abside et le clocher de l'ancienne église de Saint-Martin-des-Champs.

L'ancien et célèbre collège des Jésuites, le lycée *Louis-le-Grand*, est presque entièrement reconstruit. On ne conserve que les tours de l'*Horloge* et du *Cadran*. De nouveaux bâtiments sont ajoutés au lycée *Henri-IV*.

Les deux tronçons du boulevard *Saint-Germain*, que l'Empire avait amorcé à ses deux extrémités, sont réunis. Cette grande voie apporte le mouvement et la vie dans le vieux faubourg Saint-Germain.

Les ruines des *Tuileries* sont enlevées et les pavillons de *Flore* et de *Marsan* restaurés.

La rue du *Louvre*, au cœur de Paris, fut continuée; les abords de la *Halle au blé* dégagés et cette *Halle* elle-même, convertie en *Bourse du commerce* et entourée d'immeubles de grande allure. La rue *Etienne-Marcel* est achevée.

L'avenue *Ledru-Rollin* vint mettre en communication l'arrondissement ouvrier du XIIe avec l'est de Paris; elle donne d'importants débouchés à ce quartier mal desservi.

De la place de la République, une grande avenue escalade les hauteurs du Père-Lachaise et met ce coin déshérité en rapport avec le centre de Paris et les boulevards.

L'avenue d'*Antin* dégage le rond-point des Champs-Élysées; la plaine Monceau voit des rues se percer, des immeubles de rapport se bâtir dans ses terrains vagues.

La rue *Danton* est achevée; le percement des rues *Lagrange* et du *Dante* assainit tout ce cloaque infect qui entoure la place Maubert et chasse au loin ces repaires et ces bouges que domine l'élégant clocher de Saint-Séverin.

Le boulevard *Raspail* bouscule sur son passage et met à son niveau égalitaire les pans ombreux, les vieux logis écussonnés de l'aristocratique faubourg.

Montmartre se couvre de maisons; son accès est rendu facile par le pont *Caulaincourt* qui enjambe le cimetière Montmartre. A son sommet se dresse, comme une haute citadelle, dans sa blancheur massive, la basilique du *Sacré-Cœur*.

Les prisons sont jetées hors des murs. *La Roquette*, *Mazas*, *Sainte-Pélagie* où sont tant de souvenirs et qui eut tant d'hôtes illustres, sont démolis.

L'*Hôtel-de-Ville* est reconstruit sur le même plan que l'ancien et dans la même architecture sans être identique. Le *Palais de Justice* et la *Sainte-Chapelle* sont enfin terminés. L'afflux des étrangers, le développement du trafic oblige les Compagnies à agrandir considérablement les gares parisiennes. Sur les ruines de la Cour des Comptes, après une longue attente, a été enfin édifiée la gare d'Orléans.

La rue *Beaubourg*, qui va de l'Hôtel-de-Ville aux Arts-et-Métiers, traverse toutes ces rues tortueuses et étroites où pendant tout ce siècle a grandi l'émeute, a parlé la poudre, où les pavés se levaient tout seuls : les rues *Transnonain*, des *Gravilliers*, du *Cloître-Saint-Merri*, *Taillepain*, *Brisemiche*, etc.

Jusqu'au lendemain de la guerre, l'architecture officielle n'avait produit que des œuvres médiocres. L'architecture privée ne valait guère mieux ; bâtisses monotones et bêtes construites en style caserne.

Depuis vingt-cinq ans, l'architecture a jeté ces défroques et réalisé de grands progrès dans la disposition intérieure, dans le confort, dans l'aspect extérieur de nos édifices et de nos maisons.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans ces constructions nouvelles, ce sont ces balcons vitrés qui s'appellent *miradores* en Espagne et *bow-windows* dans les pays anglo-saxons; ces jours ouverts sur la rue, cette prise d'air, de lumière et de vie, chez soi et hors de chez soi tout à la fois.



LE QUAI D'ORSAY

(D'après une ancienne estampe. — Collection G. Hartmann.)

Il serait à désirer que de ce chaos intéressant, mais confus, sortît une physionomie nouvelle et variée de nos rues parisiennes; une architecture au caractère bien français, sans trop d'alliage étranger, sans trop d'emprunts faits de tous côtés. On reviendra, tout en tenant compte des exigences de notre temps, à notre vieille architecture, c'est-à-dire à un art clair d'expression comme notre génie, grand et simple quand il convient, toujours

délicat, élégant et distingué, facile d'invention, abondant et souple.

Albert CALLET

La Littérature sous la troisième République.

La traversée durait depuis près de dix-neuf ans sur une mer pleine d'abandon et de délices, quand le navire sombra dans la plus effroyable catastrophe qui ait jamais réveillé en sursaut des passagers endormis, en toute sécurité, dans la foi en leur pilote. Le choc fut terrible. Les meilleures têtes se mirent au gouvernail, — on jeta du lest, — et le navire fut sauvé, au prix de la plus irréparable rançon. Le voyage put continuer de plus belle, en évitant toutefois les accrocs qui font écueil, et il n'a pas cessé d'être en plein cours vers les destinées assignées à tout équipage bien portant et qui se ressaisit. La France, comme tout peuple actif, vigilant et qui travaille, reprit goût à la liberté et retourna à ses aspirations naturelles de bonne humeur et de santé qui ne l'avaient jamais quittée.



RUINES DE PARIS APRÈS L'INCENDIE ALLUMÉ PAR LA COMMUNE.

(Collection Hartmann.)

Un des premiers indices de la reprise des affaires justifia le mot de Bismarck, écrivant à sa femme : « J'ai emporté quelques romans français... » Il les lisait de préférence pour se distraire et se donner le temps de la réflexion dans une retraite où il préméditait quelque nouvelle mauvaise querelle à nous chercher. — Il nous rendait justice à sa façon, car, de tous les articles de Paris, le roman était le plus demandé sur le marché littéraire.

Il faudrait rouvrir les catalogues de librairie. Ce sont des documents précieux pour l'histoire des Lettres. On y verrait les plus grands noms — toujours les mêmes — tenir le haut du pavé et se renouveler incessamment. On avait dit de Balzac, en 1848, qu'un bon roman faisait oublier les journées de Juin. George Sand, Octave Feuillet, Amédée Achard, rentrés d'émigration après la paix faite, la circulation rétablie et la chaussée redevenue libre, renouèrent la solution de continuité à la *Revue des Deux Mondes* et se remirent à alimenter l'in-18 à *trois cinquante*, pour parler comme dans les rayons. C'était plaisir, sur les midi ou sur les cinq heures, d'assister en comparse à ce défilé de célébrités, qui venaient traiter avec leur éditeur : Emile Augier, Dumas fils, Ludovic Halévy, Meilhac, Octave Feuillet,... tout le théâtre et le roman.

Dumas le père était mort, mais dans les Bibliothèques publiques, populaires ou municipales, de quartiers ou de Palais, partout où l'on communiquait des livres, même à la Nationale, c'était le merveilleux conteur, qui a rajeuni, de nos jours si positifs, le roman de chevalerie et perpétué la vieille Bibliothèque Bleue, — qu'on lisait le plus. Jules Verne et Erckmann-Chatrian venaient immédiatement à la suite il y a une vingtaine d'années. — *Hâbleur sur blagueur*, disait Sainte-Beuve de Nodier et de Dumas. Sans doute, mais *si Peau d'âne m'était conté...* Démosthène lui-même réveilla un jour l'attention des Athéniens blasés, en entamant un conte de Peau d'âne.

⁂

La guerre fournissait son contingent aux hommes d'esprit. M. Ludovic Halévy se vengeait de neuf mois d'exil à l'étranger ou en province — voire à Saint-Germain — dans des notes railleuses, qu'il intitulait *l'Invasion*. C'est plein d'observations fines (cela va sans dire), mais précises et utiles, quel qu'en soit l'esprit politique, pour l'histoire de ces jours troublés. Le futur auteur des *Petites Cardinal* y fourbissait ses armes de seconde carrière. Je le vis un matin, dans ce temps-là, sortir de l'église de Saint-Germain-des-Prés. « J'étudie le catholicisme, » me fit-il l'honneur de me dire. *L'Abbé Constantin*, l'un de ses plus grands succès, — consacré par le roman et le théâtre, — remuait déjà en lui. Il le couvait dans ses stations aux églises du noble faubourg.

Sans aller jusqu'à Canossa, Dumas fils fit aussi un jour son petit chemin de Damas, dont il portait presque le nom. Il convertit à son théâtre M. Dupanloup, qui ne s'opposa pas à son entrée à l'Académie, comme il l'avait fait, sous le second Empire, pour M. Littré, devenu aussi, à son heure, l'un des Quarante, sous la troisième République.

La pauvre Mme Sand, qui aurait tant mérité d'en être, et qui n'y tenait pas, mourait en 1876.

L'actualité littéraire allait toute à l'année terrible, qui réparait les brèches qu'elle avait faites à l'industrie de la librairie par l'abondance des publications la concernant. Toute une Bibliothèque sortit de ces événements formidables. Un des

premiers ouvrages parus fut *la Guerre en province*, de M. de Freycinet, qui consultait, avec une simplicité charmante, les correcteurs de ses épreuves sur les dédicaces à écrire en tête de chaque exemplaire de son service de presse. Au nom d'Alceste, cachant celui d'Hippolyte Castille et faisant grand bruit dans un journal communard, devenu un matin partisan du prince Napoléon, l'éminent homme d'État, qui avait géré, avec Gambetta, les affaires de la Défense nationale à Tours, demanda bonnement : « Que faut-il mettre ? » — « A Alceste, son justiciable, » lui souffla-t-on. Ce qui constitua un autographe de plus dans la postérité.

Les romanciers se rabattirent sur la guerre. Hector Malot, qui savait battre le fer avec une souplesse et une virtuosité merveilleuses, composa *Miss Clifton*, un roman de cape et d'épée, qui embrassa toute la campagne. Jules Claretie écrivait le *Roman des soldats*.

Maxime Du Camp n'avait pas encore donné ses fameuses *Convulsions de Paris*, qui lui valurent le sobriquet injurieux de Du Camp... de Satory, et qui restent comme un solide livre d'histoire, écrit dans un sens conservateur.

Cependant la *place aux jeunes*, ou à ceux qui n'avaient pas encore opéré leur grande trouée, ne venait pas facilement. La mêlée faisait obstruction. Chacun se frayait sa voie à sa manière, et les aînés gardaient celle qui leur avait réussi. On avait craint, dans les premiers jours de délivrance, pour les imprimeries d'Asnières ou de Clichy, exposées, pendant les deux sièges, aux feux des deux rives ; et avec elles eussent péri bien des œuvres déjà sous presse ou restées sur la casse. Que de procès en perspective pour la revendication des droits d'auteurs et d'éditeurs! On retrouva tout, au contraire, parfaitement intact, — Simonide avait été préservé par les dieux ; — mais la pléthore de littérature, qui dormait sur le marbre depuis des mois, refoula pour un temps l'esprit nouveau qui ne demandait qu'à se faire jour.

On sortait aussi d'une révolution, et l'on craignait d'en favoriser une nouvelle, même en littérature. Les dispensateurs de la gloire étaient timorés. Ceux qui s'intitulaient les *jeunes*, et qui piaffaient à la porte, ne demandaient que la liberté.

***

Gustave Flaubert me laissa voir, un matin, la dédicace d'un exemplaire de *l'Assommoir*, sur lequel l'auteur avait écrit : « En haine du goût. » Flaubert n'avait pas l'air d'en être choqué, lui qui reconnaissait dans Zola un disciple et dans Guy de Maupassant un fils. Les soirées ou plutôt les matinées de Médan s'étaient données, dès longtemps, chez lui, bien avant la lettre, dans ce charmant belvédère du parc Monceau, où le grand styliste, qui scandait chacune de ses phrases et mettait six ans à écrire un livre, endoctrinait, de sa grosse voix, les futurs apôtres du naturalisme. Il leur insufflait une rhétorique nouvelle — qu'on a appelée de la rhétorique retournée — d'où la nature et la vérité sont souvent absentes, qui pèche par excès de grossissement, et à laquelle il sacrifia beaucoup lui-même dans ses pages chateaubrianesques de *Salammbo*. Il fit du pastiche sans le vouloir. L'auteur de *Bouvard et Pécuchet* ne put pas plus se défendre qu'un autre d'être romantique, lui qui prêchait l'horreur du convenu et du poncif. Zola profita de ses doctrines et de



ÉGLISE SAINT-DENIS DU SAINT-SACREMENT
(Collection G. Hartmann.)

ses leçons dans l'intensité de vie (pour employer le mot d'école) à donner à chacun de ses personnages : il faut avant tout qu'ils se tiennent bien vivants et ne ressemblent pas à des marionnettes parlantes; mais l'action n'est pas toujours *réelle*. Il y a boursouflure et invraisemblance ; pour tant qu'on veuille ressembler à Balzac, on se souvient un peu trop d'Hugo, parfois. Enfin, le naturalisme a beau braver toutes les convenances et toutes les politesses, il ne peut pas plus atteindre la vérité absolue que Nansen n'a pu parvenir au point précis du pôle. Il y a toujours de l'intraduisible dans nos pensées, nos sentiments et nos plus intimes réalités. On ne travaille pas seulement pour le musée secret de Naples, et l'art le plus hardi est tenu de gazer certaines situations, qui restent inintelligibles pour les lecteurs candides : il y en a encore.

La troisième République donna ainsi naissance à une littérature aussi peu démocratique que possible, qui ne démontrait pas un amour excessif du peuple, qui le dépeignait plutôt et presque exclusivement sous des côtés humains, mais *canailles*, propres à d'autres couches sociales. Le succès lui vint surtout du plus mondain des jour-



UN COIN DU VIEUX PARIS

D'après une eau-forte sans légende de Martial POTHÉMONT. (Collection G. Hartmann.)

naux, dont le romancier en vogue pouvait dire : « mon journal, » qui faisait alors la pluie et le beau temps dans le monde où l'on s'amuse et où l'on s'ennuie. C'était avant le fameux krach des livres, attribué à tant de causes futiles et qui témoigne peut-être uniquement d'un besoin de changer de littérature. Le succès extraordinaire de *Quo vadis* l'a bien prouvé.

L'auteur choyé, adulé du public boulevardier, sans se soucier de la couleur politique d'un autre journal, où il tenait le feuilleton dramatique, et qui avait publié l'un de ses romans les plus lus, affichait inconsciemment son mépris des *fruits secs*, qui ne devenaient des hommes politiques qu'après avoir échoué dans les Lettres. Il s'ensuivit une rupture brutale et une polémique assez vive avec une haute personnalité du monde radical, qui fait autorité dans les affaires d'honneur. L'affaire Dreyfus a dû faire oublier tout cela depuis, si l'on y pensait encore; et nous ne le rappelons nous-même que parce que le mal que cette affaire a causé à la littérature est demeuré symptomatique. Elle a compromis et engagé sans retour apparent ni prochain le porte-drapeau avéré des lettres sur un terrain qui n'était pas le sien; elle l'a englouti dans la politique, dont il signalait jadis l'écueil. D'autres l'y ont suivi dans des camps adverses, en faisant redouter de ne donner jamais plus de pendant à *Pour la Couronne*. De part et d'autre, on s'épuisa dans des luttes stériles, sans profit pour les causes qu'on croyait servir et au détriment de la littérature qui ne se trouva plus chez elle en aucun lieu (excepté à la cité Rougemont, où la politique encore venait la relancer et la harceler).

***

Le mot de *naturalisme* ne signifie pas grand'-chose au fond, car, quand on passe de *la Terre* au *Rêve*, et qu'on peut, avec son tempérament propre, faire du Feuillet impunément, pour se rapprocher de l'Académie, on prouve qu'à la rigueur, en peinture, on ferait du Dubuffe, comme Courbet, au jugement de l'irréductible Bonvin, qui jugeait ainsi *la Femme au perroquet*. Le mal du succès n'en gagna pas moins l'auteur du *Nabab*, ce chef-d'œuvre où l'œil du moraliste s'est porté vraiment sur des types historiques qui datent et qui marquent, et leur a rendu l'expression et la vie avec la touche fine, délicate et maligne d'un La Bruyère du dix-neuvième siècle, bien placé lui-même en cour pour observer et pénétrer ses modèles. Daudet, tenté par les lauriers du naturalisme, qui ne laisse rien à deviner, s'égara jusqu'à écrire *Sapho*, dont la musique et le génie de Mlle Calvé ont effacé les scories.

On a beaucoup parlé du roman psychologique, et je sais ce que les dames doivent de bonheur et de plaisir à M. Paul Bourget. « Avez-vous donc été femme, pour nous si bien connaître? » se



LE MARCHÉ SAINT-GERMAIN

D'après une ancienne estampe. — (Collection G. Hartmann.)

fait dire Sainte-Beuve dans l'épigraphe des *Portraits de femmes*. — « Non, madame, répond-il, je ne suis pas le devin Tirésias ; je ne suis qu'un simple mortel, qui vous a beaucoup aimées. » S'il faut s'en rapporter à M. Gustave Lanson, M. Bourget serait, « depuis Stendhal, le plus grand maître du roman psychologique que nous ayons eu. » Cela dépend après tout de ce qu'on entend par « roman psychologique », car il y a des « états d'âme » partout, à commencer par *Volupté*, qui ouvrit la voie dans l'ordre du roman psycho-physiologique.

***

Ce pauvre Ferdinand Fabre, qui s'y connaissait en fait « d'états d'âme » du clergé, et dont le nom a été donné à une rue de Montpellier qui mène au grand séminaire, où il avait porté la soutane et étudié *l'Abbé Tigrane*, mourut en 1898, juste au moment où il allait être nommé de l'Académie. C'était déjà arrivé à Balzac. On n'attendait encore que deux ou trois vacances pour recevoir le grand romancier, « père de tous les fleuves, » comme on l'a dit de l'Océan et d'Homère. La mort cause de ces surprises regrettables à l'illustre Compagnie qui croit qu'elle n'a pas besoin de se presser, parce qu'elle est immortelle. Pourtant elle entre dans le mouvement, puisqu'elle a reçu, dans les derniers temps, M. Paul Hervieu. De même qu'elle a François Coppée (ce dernier clôturant jusqu'à présent la liste des quatre ou cinq François connus, François Villon, François Rabelais, François Ponsard, François-Vincent Raspail), elle avait déjà l'un des trois André (André Chénier et André Lemoyne) en la personne d'André Theuriet, l'ami de la forêt (pour éviter d'en dire l'enfant), Pierre Loti, qui nous a révélé l'amour sous toutes les latitudes, mais qui est avant tout un grand poète descriptif dans *Pêcheurs d'Islande* et dans toute sa prose; Anatole France, humoriste un peu compliqué, mais poète exquis au théâtre et à la ville ; Sully-Prudhomme, que *le Vase brisé* doit finir par agacer, autant que Flaubert, quand on lui parlait toujours de *Madame Bovary* (Soulary aussi a eu son sonnet, trop répercuté dans *les Deux Cortèges*)... M. J. de Hérédia, le maître orfèvre, parnassien d'hier, un romantique d'avant-hier, comme on l'a appelé; M. Eugène Rostand, imposé par le suffrage universel.

L'Académie tiendra à honneur de se recruter de plus en plus parmi les *jeunes* (on l'est à tout âge, tant qu'on a du talent), depuis que la Société des Gens de Lettres va se recruter chez elle et qu'elle prend même des ministres, qui ne sont pas de l'Académie, il est vrai, mais qui pourront en être. Ce sont des prêtés pour des rendus. Une politesse en vaut une autre. Marcel Prévost attend son tour, Jean Aicard aussi.

Armand Silvestre, Paul Arène, sont partis trop tôt. *Jean des Figues* a son buste dans le jardinet de la ville de Florian, à Sceaux.

***

Il me serait plus facile de citer des noms que des œuvres, ne les ayant pas toutes lues : Fernand Vandérem, qui a écrit un roman dans le goût de Voltaire, plein de satire et d'ironie, *les Deux Rives*, et dont les personnages se tiennent aussi bien debout et vivants que ceux d'un roman naturaliste ; Emile Bergerat, peut-être un peu trop le gendre de Théophile Gautier, quand il parle de Molière (dans les familles dynastiques, impériales ou bourgeoises, on n'a que le culte du nom et de l'ancêtre : rien avant, rien après) ; Catulle Mendès, resté parnassien, qui créa un mètre, — un peu négligé dans sa prose journalière ; Georges Rodenbach, poète et romancier, le *dentellier* exquis de Bruges la Morte; Mme Daniel Lesueur, plus connue comme romancier que comme poète, — disciple d'abord de M. Sully-Prudhomme en poésie (les jeunes poètes semblent beaucoup aimer Sully) ; — sa concurrente au Comité de la Société des Gens de Lettres, où elles auraient fait bonne figure toutes deux, si elles ne s'étaient combattues, Mme Henry Gréville, revenue un jour de Russie avec un stock de romans, qui révélèrent un talent nouveau. etc.

Le nom de Georges Ohnet fit fortune à Paris



L'HOPITAL DU VAL-DE-GRACE

Avant le percement complet de la rue. — D'après une vieille estampe.
(Collection G. Hartmann.)

et en province, à la ville et au théâtre, dans le clan bourgeois.

Claretie et Daudet se rencontraient dans *Monsieur le Ministre* et *Numa Roumestan*, deux chefs-d'œuvre qui gardent leur autonomie.

Sans être précisément un félibre, l'auteur de *Tartarin de Tarascon* tirait de son « moulin » *l'Arlésienne*, drame local et passionnel, plein du soleil de Provence, — comme *le Pain du péché*, de Théodore Aubanel, joué à Montpellier en provençal. — La littérature française s'enrichit par le croisement, et l'idiome de Mistral n'a rien à y perdre. Il faudrait être bien intransigeant pour ne pas pardonner aux félibres de Paris de parler les deux langues. Daudet, l'un de leurs collègues les plus *honoraires*, a rouvert la voie au provincialisme, et étendu par là son propre domaine, gagné aux deux littératures.

Depuis George Sand, la langue française, entraînée peut-être à son insu par l'influence des temps nouveaux, a une tendance à se créer des centres un peu partout où se rencontre un écrivain de talent et de conviction, capable de faire jaillir la lumière du caillou et de la fixer. C'est par antinomie, sans doute, qu'une rue de Paris, près de la Bourse, porte le nom de Léon Cladel, qui trouvait notre langue littéraire trop pauvre et la bourrait de querçois, comme un personnage de Rabelais. Mme Louis Figuier ne trompait pas non plus, mais avec plus de douceur, sur sa province natale, dans sa poétique création de *Mos de Lavène*. M. Emile Pouvillon, dans un Languedoc plus rapproché de la Gascogne, applique avec persévérance et succès ce travail de décentralisation littéraire à ses propres paysans. Et qui ne croirait Léon Duvauchel un vrai fils de la Somme ? Ce poète forestier, auteur de la *Moussière*, s'est localisé en Picardie, dont il extrait l'esprit et le suc dans des romans qui ont une odeur et un accent de terroir très prononcés (*le Tourbier*, *l'Hortillonne*, etc.).

Bien d'autres noms ont marqué dans le roman depuis une trentaine d'années : Paul Alexis, romancier et auteur dramatique, ami de Zola, mort en juillet 1891 ; Huysmans, auteur de *la Cathédrale*, devenu frère lai à la Trappe ; Jean Rameau, qui trouve des dénouements vertueux à des situations scabreuses ; Maurice Barrès, l'auteur des *Déracinés* ; Paul Adam, vaillant journaliste et romancier ; Mme Juliette Lamber, esprit philosophique ; Léon Daudet, observateur d'ironie acerbe, qui soutient l'honneur d'un redoutable nom ; Ernest Daudet, frère d'Alphonse, historien et romancier, que la défaite politique n'abat ni ne décourage ; Paul Perret, lecteur au Théâtre-Français, etc., etc.

Nous en omettons qui nous échappent. Nos lacunes sont involontaires, nullement systématiques, et nous nous en excusons. Nous voulons surtout dégager l'esprit de la lettre, sans nous astreindre à la rectitude de la ligne, dans les circonvolutions que nous traçons autour d'un sujet aussi complexe.

*
* *

La perspective manque encore pour apprécier la littérature dans son ensemble depuis 1870. Le niveau de la presse s'étendit et s'abaissa, comme il arrive toutes les fois qu'un flot tumultueux déborde dans la plaine. Une nouvelle langue se forma, nette, claire, précise, à la portée de tous, pour les besoins du journalisme, qui se sentait désormais sans frein et sans entraves. On n'écrit pas pour le journal comme pour le livre. Il faut que chaque article fasse balle. Une génération d'écrivains sortit, tout armée pour la polémique, de la bataille incessante et du conflit des partis. Ils sont trois ou quatre, aussi populaires que certains moines prêcheurs du temps de la Ligue. Leur langue est quasiment la même, et ils savent la faire comprendre du public illettré et même lettré. Ils écrivent comme la foule parle, en y ajoutant chacun le tour d'élégance qui leur est particulier. Le nouveau style, qui leur est commun, popularisé, vulgarisé, rachète en énergie pittoresque ce que la politesse, interprète des bonnes mœurs, y a perdu, et l'on s'est mis peu à peu à parler comme ils écrivent. MM. Henri Rochefort, Edouard Drumont, Paul de Cassagnac, Urbain Gohier, auront fait époque et révolution dans la langue et dans le langage. Tout le monde les lit le matin dans la rue, en se rendant à ses occupations, et se fait une opinion d'après ces oracles. Ils sont devenus à cette heure-là aussi indispensables que le café au lait.

Au contraire de ce qui est arrivé à d'autres, la politique a mené M. Clemenceau à la littérature, en attendant de le reprendre. Ami des grèves, comme Renan, il a gardé de la poésie bretonne dans ses livres, mais il n'est jamais meilleur que quand il est sarcastique. Camille Pelletan se sert de sa plume mordante de journaliste pour défendre ses discours et rapports substantiels de tribune. MM. Ranc, Henry Maret restent des écrivains politiques, sans cesser d'être littéraires. Eugène Ledrain a ce que Saint-Beuve appelait la dent du critique : il emporte le morceau avec la joie d'un chien qui a trouvé un bon os.

On croit entendre parler Mme Séverine, quand on la lit. Elle a sa syntaxe à elle, et bien féminine. Elle a trouvé des imitatrices dans l'art d'expérimenter elle-même les enfers sociaux, à la decouverte desquels elle s'est vouée. Elle s'en est fait une spécialité, par vocation plus que par métier. Elle se ferait enterrer toute vive pour prouver que les inhumations prématurées ne sont pas une vaine crainte.

Le délaissement du livre pour le journal a obligé les poètes et les romanciers à se faire journalistes, par nécessité de vivre et, j'aime à croire, aussi, de produire ; ils n'ont pas tous déserté la muse pour la politique, mais ils l'ont contrainte et forcée à se rogner les ailes, dans le cadre étroit où elle doit paraître à heure fixe. Il ne leur est permis de dépasser les bornes que pour satisfaire une curiosité stupide et malsaine, contre laquelle M. le sénateur Bérenger a raison de se déchaîner, car elle abêtit l'esprit public. Il y a plus d'un fléau à combattre dans notre pays, et c'est à rougir, non pas de pudeur, mais de honte, que de voir, dans la patrie de Daumier,

les dessins étalés sous les yeux de tous, à la boutique des marchands de journaux. On dirait vraiment qu'un mauvais génie, ennemi de notre esprit et de notre race, tient à nous déshonorer et à nous abrutir. C'est un autre genre d'alcoolisme.

***

La critique dramatique n'a pas cessé d'être bien tenue dans la presse quotidienne. Elle est supérieurement représentée par des ténors en vue, tels que MM. Jules Lemaître et Henry Fouquier, qui donnent avec maëstria l'*ut* littéraire de poitrine. Catulle Mendès y porte trop de passion personnelle. La mort de Sarcey rendait l'emploi difficile et écrasant pour son successeur au *Temps*. M. Gustave Larroumet s'est efforcé de le faire oublier, et il y est parvenu en donnant une portée plus haute à ses analyses et à ses appréciations. Il est plus jeune, et il a ravivé la critique.

Le théâtre remplace de plus en plus la lecture, et c'est, pour des générations surmenées et blasées, qui ont d'autres soucis et d'autres plaisirs, la forme la plus attractive, parce que c'est celle qui donne le moins de fatigue. Il suffit d'avoir les yeux et les oreilles libres au théâtre. On n'a pas même la peine de tourner la page, ce qu'on ne saurait faire, monté sur sa bicyclette, qui a été, dit-on, si préjudiciable au livre. On est trop pressé d'arriver, de nos jours, et le progrès en tout genre de locomotion détourne de penser. Le théâtre nous y ramène par l'action qui se déroule devant nous, sans que nous ayons à bouger de place. L'histoire du théâtre depuis la troisième République le montrerait comme le plus puissant auxiliaire des idées modernes, [qui tournoient dans



FRANCISQUE SARCEY

Né à Dourdan en 1828, décédé le 16 mai 1899.

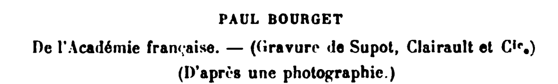
D'après le médaillon sculpté par Ringel d'Illzach. — (Collection de *l'Art*.

la grande chaudière en ébullition. Augier était déjà un continuateur de Beaumarchais. Avec Dumas. les paradoxes sociaux deviennent des vérités du lendemain. Sardou lui-même, qui réagit, fait aimer davantage la Révolution, avec son *Thermidor*, exécuté bruyamment (au grand déplaisir de ceux qui ne l'ont pas entendu) au Théâtre-Français : il pousse à la révolte dans son beau drame de *Patrie*. Le *Pater*, de Coppée, qu'on eut la pusillanimité de ne pas laisser jouer, aurait rappelé les beaux jours où l'on se passionnait pour des idées au théâtre.

L'Hetman, de Déroulède, une des belles créations de Mme Marie Laurent à l'Odéon, rappelle, par ses vers jetés et faciles, la statuaire en terre glaise des camps.

Dans ces derniers temps, M. Brieux s'est fait le puissant auxiliaire de M. le président Magnaud, dans son chef-d'œuvre de *Robe rouge*. M. Hervieu a passé le fer chaud sur plus d'une chair vive, avec ses *Tenailles*.

L'Amoureuse, de M. de Porto-Riche, mérite que M. Larroumet dise de cette forte création de Réjane : « Toute l'âcreté de l'amour sensuel s'y trouve concentrée. »



PAUL BOURGET
De l'Académie française. — (Gravure de Supot, Clairault et Cie.)
(D'après une photographie.)

Il n'est pas jusqu'à Renan qui ne jette sa gourme dans *l'Abbesse de Jouarre*. M. Brunetière a dit de ce « baladinage du maître : *Saltavit et placuit* : il a dansé et il a fait rire... » Proudhon se serait montré peut-être plus sévère, lui qui tenait rigueur à toute la littérature de ses variations sur l'amour.

Et comme il y a plus d'une demeure dans le ciel, les poètes alternent avec le théâtre. *La Chanson des Gueux* est de la même famille que *le Chemineau;* Richepin n'a que le tort de s'appeler Jean comme Racine, Catulle Mendès se taille un succès littéraire à l'Odéon avec sa petite *Reine Fiammette*.

A l'Odéon, une bonne innovation de M. Ginisty a été de faire précéder les *matinées* du samedi de conférences sur l'œuvre du répertoire d'autrefois que l'on va donner. C'est une excellente leçon de choses, et comme la préface jouée et vivante de la pièce, à laquelle Sarcey joignait une finesse et une bonhomie charmantes. Il chantait les vieux couplets.

Que MM. de Curel, Henri Lavedan, Octave Mirbeau, le poète Auguste Dorchain me pardonnent. Le Théâtre-Antoine mériterait un chapitre à part, qui n'est pas de ma compétence.

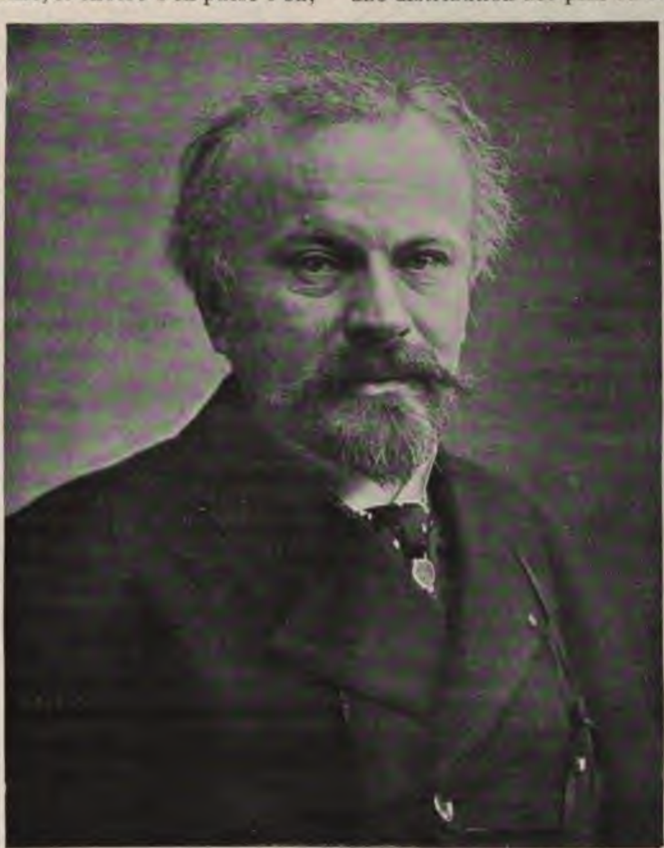
***

Le mouvement poétique des quinze dernières années n'a pas de Pléiade, en ce sens qu'ils sont plus de sept poètes et qu'ils ne se groupent pas. Tous procèdent plus ou moins de Leconte de Lisle, Baudelaire, Verlaine et Stéphane Mallarmé. Le buste d'Arthur Rimbaud, parmi les verlainiens, a été élevé à Charleroi, sa ville natale. C'est un encouragement pour les autres. Maurice Rollinat a la note plus particulièrement baudelairienne. Ephraïm Mickaël l'avait virgilienne et presque biblique. Gabriel Vicaire a laissé des *Emaux Bressans* d'une grâce naturelle, qui le sortent de l'école. M. Henri de Reynier a le beau lyrisme lamartinien. — On ne dit jamais cela de Victor Hugo : il n'a que Vacquerie à sa suite! C'est peut-être un éloge d'être inimitable. — M. Robert de Montesquiou, poète verlainien, s'est fait pardonner sa fortune ; M. Jean Moréas a francisé à la moderne le style roman, ce qui ne le rend pas plus clair que les poètes romanisants du midi de la France. Mmes Tola Dorian, la comtesse de Noailles, MM. Saint-Georges de Bouhélier, Fernand Hauser, et autres que je ne n'oublie pas à dessein, ont pris l'étiquette de *naturistes*. — Ce qui ne les empêche pas d'avoir du talent.

Il me faudrait une anthologie pour n'omettre personne. Le plus bel éloge qu'un ami ait pu faire de certains poètes symbolistes, c'est qu'ils font beaucoup penser, « tant ils manquent de clarté. »

*
* *

Les Belges et les Bretons ont exercé aussi leur influence sur ce mouvement poétique original — moins décadent peut-être qu'il ne voudrait le paraître. — M. Emile Boissier, un Breton, a fort heureusement pratiqué, dans *Soir de vendanges*, un rythme chantant qui, à l'œil nu, ressemble à de la prose. La rime n'y revient que comme un son lointain et rythmé, et encore s'en passe-t-on, quand elle peut nuire à l'intention du poète, qui ne recherche que le mot, l'harmonie et la couleur cadrant le mieux avec l'effet qu'il veut rendre. Ce système nous vient peut-être des réalistes du siècle passé, qui tendaient à supprimer toute superfétation dans l'art. Des maîtres l'ont adopté pour leur livrets d'opéras ou d'opéras-comiques, dont la musique échappe, malgré eux, à la contexture du texte. Pégase ne se laisse pas toujours mettre au vert, — ni même à la prose rimée ou rythmée. Nous avons déjà nommé Rodembach parmi les Belges. On ne saurait oublier Verhæren et Mæterlinck.



JULES LEMAITRE

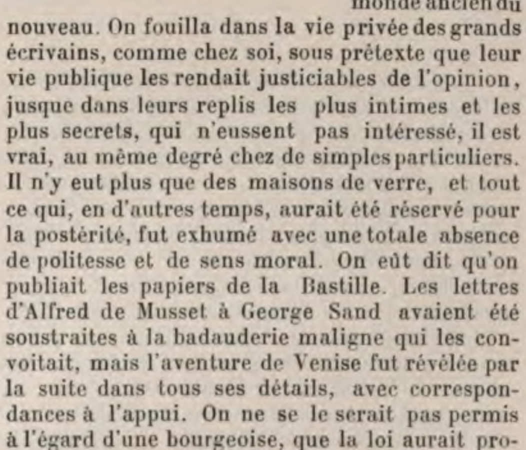
De l'Académie française. — (Cliché de Nadar.)

*
* *

Nous sommes un peuple généreux, de tout temps ouvert à l'invasion, excepté en 1861, où le snobisme ferma brutalement les portes à Richard Wagner. Il les lui a largement rouvertes depuis. Il se peut que le célèbre compositeur ait été un révolutionnaire et même un rénovateur en musique; mais ses livrets ne remueraient pas les foules. C'est de la légende des siècles.

On ne pouvait rencontrer un Français qui se piquât de littérature, il y a une quinzaine d'années, sans qu'il vous citât Schopenhauer. « Ils en ont plein la bouche, disait déjà Sainte-Beuve, quand ils parlent d'Henri Heine » — et il prononçait à l'allemande, *Hainé*, pour mieux faire sentir l'ironie. Toutes les littératures du Nord ont fait irruption dans notre pays sous la troisième République. Nous avons eu, à la fois Dostoïevski, Tolstoï, Ibsen, Bjœrnson, Hauptmann, Sudermann, Strindberg. Leur symbolisme (un mot qui répand la clarté) a fait école dans notre jeune littérature; on en a châtié ce qu'on appelle élégamment notre *rosserie*. Un grand maître de l'Université, M. Edouard Lockroy, ne craignit pas de les opposer à notre vieil enseignement classique, à une distribution des prix du Concours général. On se demande ce que durent en penser nos vieux professeurs blanchis sous le harnais. C'est à donner raison à M. Brunetière, dont le culte raisonné pour Bossuet assure au moins un terrain ferme et solide à celui qui le pratique. La mer latine, délaissée pour les glaces septentrionales, comme si la France n'avait pas aussi ses brumes, son Senancour, le père d'*Obermann*, remis en lumière et réhabilité de nos jours par Jules Levallois!

Un autre effet de la liberté fut l'indiscrétion à outrance et l'ignorance ou l'oubli des convenances, qui séparait déjà le monde ancien du nouveau. On fouilla dans la vie privée des grands écrivains, comme chez soi, sous prétexte que leur vie publique les rendait justiciables de l'opinion, jusque dans leurs replis les plus intimes et les plus secrets, qui n'eussent pas intéressé, il est vrai, au même degré chez de simples particuliers.



Il n'y eut plus que des maisons de verre, et tout ce qui, en d'autres temps, aurait été réservé pour la postérité, fut exhumé avec une totale absence de politesse et de sens moral. On eût dit qu'on publiait les papiers de la Bastille. Les lettres d'Alfred de Musset à George Sand avaient été soustraites à la badauderie maligne qui les convoitait, mais l'aventure de Venise fut révélée par la suite dans tous ses détails, avec correspondances à l'appui. On ne se le serait pas permis à l'égard d'une bourgeoise, que la loi aurait protégée.

Un ancien secrétaire de Sainte-Beuve, qu'on a confondu avec un autre, publia un livre brutal, dont se scandalisèrent les salons, selon que telle ou telle *inconnue*, suffisamment désignée par l'auteur, avait fait partie de leur monde. On se souciait bien d'Adèle ou de telle autre, étrangère à leur coterie! C'était à rendre sceptique sur tout le bruit fait autour du livre de M. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, par un article d'Albert Wolff, dans *le Figaro*, qui étendit la tache.

Edmond de Goncourt, avec sa vanité maladive, voulut connaître de son vivant la gloire posthume, et publia le *Journal* sur lequel son frère et lui enregistraient le moindre indice révélateur des hommes et des choses, surpris dans la journée. Ce livre aurait gagné à être publié deux cents ans plus tard, comme le Journal de Mathieu Marais, ce bourgeois du dix-septième siècle, ami de Molière et de Boileau. Dans le moment même, M. Renan se fâcha tout rouge des propos de table qu'on lui faisait tenir aux dîners Magny, et il n'y avait pas que M. Renan dont on interprétait les gestes et les pensées. Les Goncourt notaient tout ce qu'ils entendaient dire. Ce système a pour premier inconvénient même qu'il y a à publier, sans apprêts, des conversations où l'on s'abandonne sans défiance.

***

L'ombre de Sainte-Beuve plane encore assez sur la critique contemporaine, pour qu'il soit permis d'en reparler, bien qu'il soit mort depuis plus de trente ans. Il n'appartient pas à la troisième République. La littérature a eu le temps de se renouveler. L'a-t-elle fait? On aperçoit plus d'individus que de groupes; il y a anarchie intellectuelle. Peut-être est-ce bien là ce qu'on a voulu, et la devise des Auteurs dramatiques : *Unis et Libres*, est-elle celle de la littérature actuelle. Il n'y a plus entente commune des Lettres pour le bon motif, qui était, chez un esprit encyclopédique comme le causeur des *Lundis*, ayant reçu en naissant la tradition directe du dix-huitième siècle, une sorte de chaire publique, ouverte dans *le Constitutionnel*. Il est loin le temps où la religion des Lettres tenait lieu de tout, où l'on s'enfermait huit jours pour faire un article, où l'on n'avait d'autre souci que la perfection du fond et de la forme, où l'on ne s'attachait qu'à la sincérité de l'expression et de la pensée, où l'on pesait l'impondérable, où l'on mettait tout son art et toute sa science à atteindre le *vrai*, qui fuit toujours et se cache sans cesse; où l'on observait l'équité de ton, même envers ses adversaires, que l'on ne contentait pas toujours; où l'on ne croyait pas que frapper fort fût frapper juste... M. Gustave Lanson — un laborieux pourtant, mais qui n'a pas connu les difficultés inhérentes à ces temps antiques — s'est avisé de trouver, dans les *Lundis*, « un déplaisant parfum de servilité. » Qui sait si l'on n'en découvrirait pas autant dans Rabelais et dans Molière? C'est méconnaître le caractère du critique qui n'attacha sa vie qu'aux Lettres et ne dut rien qu'à elles. Il a très souvent vengé le goût et l'esprit, et c'est ce qu'on a pris pour des rancunes littéraires.

M. Gaston Deschamps a continué, au *Temps*, la succession de Sainte-Beuve et d'Edmond Scherer et la partage dignement avec M. Albert Sorel. Orateur de talent, il a sur ses deux prédécesseurs l'avantage, que donnent la jeunesse et les facilités modernes, de pouvoir promener la bonne parole dans les deux mondes. Il nous a tenus au courant des progrès intellectuels de l'Amérique, où il était allé montrer une France qui n'est pas celle que les étrangers pourraient croire, d'après ses chansonniers de Montmartre et sa littérature dépravée. Il était lui-même le témoignage d'une France ni béotienne ni abdéritaine.

On agace ou l'on irrite, aujourd'hui, quand on s'avise de revendiquer Béranger comme poète. Les Parnassiens ne veulent pas en entendre parler, et les partis avancés ne veulent rien connaître du passé bonapartiste. La même réaction se produit actuellement contre Voltaire, bien que M. Emile Ollivier ait rappelé éloquemment les titres de ce grand initiateur à la reconnaissance des amis du bon sens et de la tolérance, dans sa réponse à M. Emile Faguet, reçu par lui de l'Académie française. M. Faguet s'est entouré d'un cer-

LUDOVIC HALÉVY

Auteur dramatique et romancier.

D'après le médaillon sculpté par Ringel d'Illzach.
(Collection de *l'Art*.)

cle d'élite en prenant pour cible le dix-huitième siècle, comme faisait autrefois M. Nisard avec la littérature *facile*. C'est une nouvelle orientation de la critique. N'étant ici qu'historien, je me borne à l'enregistrer.

M. Lavisse a créé d'autres courants, que je ne me charge pas d'analyser, parmi la jeunesse des écoles, où il est très populaire.

C'est le défaut de notre temps. On ne prend plus la peine d'analyser, on tire de grandes lignes, et les entre-deux sont trop souvent remplis de contre-vérités, ou d'à-peu-près, qui remplaceront peut-être de vieilles vérités qui ont fait leur temps. On en a beaucoup démonétisé déjà pour des besoins de casuistique nouvelle : la vérité immuable se retrouvera toujours au fond des Archives, comme au fond d'un puits, si le temps ne les détruit pas ou si elles ne sont pas brûlées. Il faut tenir compte aussi des déviations de l'histoire. L'idée qu'on s'était faite de la Révolution, d'après M. Thiers, est autant en contradiction avec la nouvelle synthèse qu'en a tirée l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, que le portrait de Napoléon Ier, qui brouilla Taine avec les ayants droit du grand homme, s'éloignait du type traditionnel. Ce nouveau portrait de l'empereur sera peut-être ressemblant dans trois ou quatre mille ans, quand le héros sera passé à l'état de Pharaon, et que quarante siècles le contempleront à son tour. Déjà les photographies lui donnent un faux air de l'acteur Duquesne, dans *Madame Sans-Gêne*. — Heureusement les livres de M. Frédéric Masson sont là pour redresser la vérité morale.



M. SULLY-PRUDHOMME
De l'Académie française.
(Cliché Reutlinger.)

Napoléon a-t-il été un homme heureux? Sous ce titre suggestif, M. Philibert Audebrand s'est fait l'avocat du pour et du contre dans un livre où la question est débattue entre gens d'esprit, d'expérience et de savoir, comme l'auteur même, qui causent sur de graves sujets, à la manière antique, celle de Xénophon dans les *Memoriabilis*. Cette façon libre et dégagée de soupeser l'histoire a permis à l'écrivain, qui connaît bien son Napoléon, de le montrer, comme en se jouant, sous des jours psychologiques, conformes à la vérité historique, qui ressort tous les jours des Mémoires du temps et des livres de M. Masson lui même. On ne peut pas en conclure que Napoléon ait été un homme heureux.

***

L'immense aventure de l'Empereur, comme dit M. Lanson, a été l'objet de tant de publications depuis la troisième République! Les cendres dormaient en paix aux Invalides; on les a remuées. Les *Mémoires* de Mme de Rémusat donnèrent lieu à une réfutation *globale* de la main du prince Napoléon, qui fit paraître le livre de *Napoléon et ses détracteurs*. Le général Marbot se contenta de rester soldat dans ses *Mémoires* militaires. Puis, on eut ceux de Talleyrand, qui ne pouvaient être sincères. Le chancelier Pasquier, qui fut un honnête homme sous tous les régimes qu'il servit, a plus nui au prestige napoléonien par le ton modéré de ses *Souvenirs* que s'il avait écrit de parti pris contre celui dont il avait été le préfet de police.

En même temps, M. Henri Houssaye rattachait Napoléon à la démocratie césarienne par son récit du retour de l'île d'Elbe. Je ne sais s'il lui a été raconté que Napoléon, avant de quitter l'île d'Elbe, voulut entendre la messe. Je le tiens d'un membre de l'Institut, à qui le récit en a été fait dans sa jeunesse, à Toulouse, par le capitaine retraité Aicard, qui avait fait partie de la garnison de l'île d'Elbe.

On a entretenu tant qu'on a pu la légende, les uns pour la tuer, les autres pour la faire revivre.

Ce retour à l'épopée impériale tient surtout à l'intérêt qui s'y attache, et ne prouve que le goût du public pour les côtés anecdotiques de l'histoire. Louis XIV et Napoléon préféraient les grandes avenues.

On cherche un Saint-Simon dans le dix-neuvième siècle, et on relit celui du dix-septième. Tout ce qui nous fait pénétrer plus avant dans la connaissance concrète des temps passés et modernes relègue un peu plus la fiction, qui n'est pas tenue à tant de réalité.

Il faudrait encore faire la part des stations intermédiaires, jetées par les monographies sur la grande ligne de l'histoire générale. Il en est sorti de nombreux et importants travaux, qui complètent les historiens et les rectifient quelquefois. Le *Vadier*, de M. Albert Tournier, jette un nouveau jour sur l'histoire de la Terreur. Le livre de M. Antoine Guillois sur les *Idéologues d'Auteuil*, rend la figure de Mme Helvétius encore plus aimable.

Les Correspondances de Sainte-Beuve, de Mérimée, de George Sand, de Flaubert, de Victor Hugo ont contribué à mettre le goût de l'indiscrétion en appétit, et elles l'ont quelquefois déçu. L'histoire des salons au dix-neuvième siècle en apprendrait davantage, mais celui qui l'entreprendrait devrait tenir compte de nuances qui excluent toute rudesse et que seul peut rendre un observateur, doué du double talent de pastelliste, la plume à la main.

***

L'accroissement rêvé aux Lettres par Sainte-Beuve, qui voulait étendre en tous sens le domaine de la Critique, s'est opéré, dans la science, avec les travaux des Claude Bernard, des Pasteur, des Berthelot, les traductions de Darwin, par Mme Clémence Royer. Il faudrait une plume spéciale pour les énumérer tous. A ne l'envisager que sous le rapport littéraire, M. Charles Lenthéric est un écrivain de grand talent, qui a vulgarisé la science. Il en a été le Fontenelle au dix-neuvième siècle. M. Camille Flammarion s'est lancé dans l'inconnu. M. Charles Renouvier nous ramène au positif de la philosophie scientifique, qu'il a créée, selon les données d'Auguste Comte, déjà tamisé et clarifié chez nous par Littré, et qui nous revient aujourd'hui de l'étranger.

M. Villemain était autrefois le maître du genre dans ses rapports littéraires et académiques. M. Gréard apporte la même finesse dans ceux qui sont de son ressort, et M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, applique à l'érudition latine le talent d'un écrivain qui veut faire aimer ce dont il parle. A ce point de vue, les belles-lettres, tant anciennes que modernes, ont progressé : elles ont gagné en affabilité et en amabilité ce que les Lenient, les Emile Deschanel, et toute la Sorbonne et le Collège de France actuels leur ont fait perdre de sécheresse et d'aridité.

On ne peut, somme toute, rien présumer de ce que sera le vingtième siècle, qui aura à regarnir les cadres. « Morts sont Ogier et Charlemagne! » dit une vieille chanson de geste. Morts aussi les Augustin Thierry, Guizot, Thiers. Villemain, Cousin, Emile Deschamps, Littré, Quinet, Sainte-Beuve, Musset, Banville, Lamartine, Leconte de Lisle, George Sand, Vacquerie, Flaubert, Daudet. les deux Goncourt, Victor Hugo, Michelet, Renan. Alexandre Dumas père et fils, Emile Augier, Jules Janin, Jules Simon, Champfleury. Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Philarète Chasles, Baudelaire, Monselet, Arsène Houssaye!... Et je ne les nomme pas tous. Il y faudrait presque tout le Panthéon-Nadar, dont la plupart ont disparu. — « Evidemment, m'écrit un vieux lutteur du siècle dernier, cet exode vers les Champs-Elysées a une signification. Cela annonce la fin d'un monde et la venue d'un monde nouveau... » La nature, en effet, a l'horreur du vide, et nous ne verrons ni la liquidation sociale, ni la liquidation littéraire.

Jules Troubat.

La mode sous la troisième République.

Une grande guerre, trois expositions universelles, diverses histoires tristes ou gaies, c'est, en ses grandes lignes, la troisième République, que de bons esprits révèrent athénienne. Pour ce qui nous occupe spécialement, la mode, les goûts, l'esthétique générale, le bon genre, il n'en va pas sous la troisième République, comme sous les précédentes monarchies, d'un seul tenant, d'une orientation unique. Nous aurons, de 1870 à 1880, un relent de l'Empire, une prolongation de cascadettes et de flonflons, car la gaieté ne meurt point d'un coup. La guerre avait cependant interrompu bien des amusettes; on avait oublié la parure, les bals : même on s'était intéressé à cette vie dure d'un siège ou d'une invasion; on avait, chez les élégantes, cherché une livrée de malheur, la toilette congruante aux choses. Ce fut alors une jolie pensée et une attrayante coquetterie que de s'improviser infirmière, que de se montrer simplette, sombre, noire, avec, à son bras, la croix de Genève, fût-on duchesse et millionnaire. Et les exilées, celles qui avaient gagné la frontière ou les campagnes lointaines, arboraient la tenue de deuil, le waterproof dolent venu d'Angleterre et, par-dessous, la robe de cheviotte aux tons minables. Puis il y eut la liquidation, l'année des grands deuils, où tant de veuves, tant d'orphelins vécurent; où, sous l'œil du Barbare, on avait honte de sourire. Mais ce recueillement fut relativement court. En trois ans, la société a merveilleusement oublié; elle se retrouve, se reconstitue; les anciens fringants des Tuileries ne sont point irréconciliables; ils reprennent, non pas les quadrilles d'Offenbach peut-être, mais leur trantran du monde; il le faut bien pour régénérer la nation, refaire ses finances, et faire vivre les petits.

Ce sont là des paroles que ni Worth ni Félix ne trouvent sottes. L'esthétique de ce beau monde s'est alourdie cependant, comme si, au contact des Prussiens, quelque chose de « lent, de long,

de lourd » se fût infiltré aux veines. Voyez les élégantes de 1871 ou 1872 : elles ont la taille sous les bras à l'allemande, de larges corsages, une tète petite et dessus un chapeau biscornu et vilain à rubans démesurés. Par en bas, une jupe large, ample, étoffée, que les dames de Nuremberg eussent rêvée. Par une singularité restée de l'Empire, un certain retour se fait vers la crinoline, mais on n'ose pas aller trop loin : les anciens sarcasmes effrayent ; on se contente d'une *tournure* de crin, dont le nom vulgaire est dans toutes les bouches. Pour les soirées ou le théâtre, les femmes sont ainsi affublées ; c'est dans un semblable appareil que la duchesse de Magenta reçoit à l'Elysée, et que Mlle Massin joue au Gymnase dans une pièce de Meilhac et Halévy. Quant aux hommes, peu de changements ; ils ont la redingote, le frac, le veston ; leurs chapeaux sont hauts, mais ils ont un pardessus à sous-pieds inventé sur le modèle prussien de la longue capote de guerre.

Les Prussiens nous ont battus, ils nous imposent moralement leurs harnais. Ç'avait été après la bataille de Poitiers, en 1356, la même histoire en l'honneur des Anglais, et après Rosbach l'identique besoin de poudrer les perruques du grand Frédéric. Qui ne se rappelle la « gâteuse », ce manteau de malade, couleur feuille morte, tout à fait semblable aux manteaux du fantassin du prince Fritz ? Ce fut pendant bien des années l'unique « pelure » admise ; c'était le genre, le chic, le ton de s'en vêtir, même pour les galas, et, dans la célèbre histoire du pardessus de la Présidence à Versailles, nombre de gâteuses se mêlaient aux pelisses fourrées.

Nous ne convenons pas que le temps ait si vite couru ; il ne paraît pas aux plus philosophes, à ceux qui raisonnent et qui savent, que ces temps fussent maintenant si reculés. Il suffira pour s'en convaincre de reprendre un journal de mode, ou les prospectus du Bon Marché. C'est la folie, l'antiquaille, la bataille de Bouvines ! Lorsqu'on aperçoit dans ses atours de soirée, avec un échafaud de cheveux, une *tournure* grotesque, une robe drapée comme des rideaux de fenêtres, Mlle Sessi, ou Mme Gauthereau, on dirait que jamais telles horreurs aient pu ravir le goût et faire la joie des yeux. Alors on comprend tout ; après cette constatation, rien en fait de mode ne peut être monstrueux, ni antiesthétique ; on admet les vertugadins de la reine Margot, les paniers de la reine Marie Leczinska, la coiffure à la Belle-Poule, les peignes à la girafe, les crinolines folles de Cora Pearl. Il est certain cependant que la révolution du cycle suranné est loin pour ce temps, et je n'imagine point encore le couturier qui s'en ira chercher là-dedans des inspirations ou des motifs. Et cependant toutes ces fagoteries, ces abominables machines sans art, fantasques, allemandes, plaisaient ; elles m'ont plu, elles vous ont plu. Des femmes fort douées ont proclamé que rien n'était plus seyant et distingué, et je me rappelle encore, aux vitrines, une Léonide Leblanc ainsi présentée qui semblait aux collégiens la merveille du monde.

L'Exposition de 1878 a changé tout cela. Au lieu du chapeau de femme un peu singulier, retourné en arrière et laissant tomber ses rubans en écharpe, c'est une petite capote aplatie sur le front, livrant passage à de légers frisons de cheveux ; c'est la tête rapetissée toute, serrée, comprimée.

Et la robe s'est débarrassée de ses draperies en rideaux de théâtre, la *tournure* a fui ; le corps s'est allongé, aminci ; la ligne générale est élancée, mais l'équilibre d'en haut est mesquin, la coiffure a des maigreurs. A partir de maintenant et pendant quelque temps, toute l'industrie des couturiers va consister à brider la marche, à empêcher dans une robe-fourreau les jambes d'évoluer à l'aise. Ce n'est pas d'hier qu'un misanthrophe déclarait la mode « l'art de se joliment emprisonner le corps ». Aux environs de cette exposition de 1878, qui fut un triomphe, la mode des femmes impose de telles contraintes, et c'est en marchant à tout petits pas, en n'osant forcer, que tant d'élégantes se pressent au Trocadéro et au Champ-de-Mars.

D'exagération, la chose devient jolie ; l'année du grand hiver, en 1879, une femme a dans un salon la figure d'un tronc d'arbre sur un tertre. Le tertre est formé par la traîne de la jupe qui commence brusquement aux mollets, comme si on l'avait attachée à un poteau. Et le poteau, c'est la dame qui ne peut guère marcher et à peine s'asseoir, qui s'en plaint et en est enchantée ; car, en fait de modes, on est heureux de se plaindre, et plus on se lamente, plus on est content. D'ailleurs, tout n'est point à mépriser dans les formes ; les tailles, moulées sur le buste, ont de la grâce ; les manteaux, serrés aussi, élancent et donnent à l'allure générale une distinction que les dames de 1870 ne connaissaient pas. Avec tant de beaux atours, on se cherche des pieds cambrés en des chaussures pointues, à hauts talons, qui font battre du pied et communiquent à la démarche quelque chose de sautillant, de mutin, tout à fait réjouissant et recherché.

Sur ce thème, les élégantes traversent quelques années. Elles varient peu entre 79 et 83 ; on a, dans la coiffure de dames, admis cette façon, singulière et contraire au bon goût, de tailler sur le front les mèches autrefois ondulées, de les passer au cosmétique et de les faire tomber en baguettes de tambour sur les sourcils. C'est être coiffée *à la chien*, et être coiffée ainsi n'est ni seyant ni gracieux. Naturellement cela dure ; rien ne persiste tant qu'une sottise, les paniers, les crinolines, la poudre, le chapeau haut de forme, la tournure, la coiffure à la chien ! Les plus grandes dames ne dédaignent pas cette petite mascarade, des matrones s'y rangent, et des fillettes l'adoptent, qui, devenues femmes, la conserveront après vingt ans.

Une autre chose menaçait l'esthétique féminine, la tournure, ce je ne sais comment dire, qui depuis la reine Margot, à intervalles à peu près réguliers, réapparaît, révolutionne les tailles et détruit les harmonies. On a vu la tournure aux hanches, on l'a vue sur le ventre au temps de



LA MODE EN 1900

D'après le *Journal des Demoiselles*. — (Collection Félix Roche.)

Franz Hals, chez nous elle se loge à l'opposé. Si elle avait été tyrannique après la guerre, en 1882 elle est féroce. Ce n'est d'abord rien qu'un soupçon, un léger bouffant; cela sert à relever des jupes coupées court, cela dessine le bas du buste très gracieusement. Mais entre 1883 et 86, en trois ans, de jour en jour, d'heure en heure, la tournure augmente, s'enfle, fait en arrière d'une personne élégante comme un petit charroi remorqué et indépendant de la personne. Les caricatures n'ont pas manqué à cette fantaisie baroque de couturiers niais ; mais, suivant la loi ordinaire, plus on la raille, plus elle devient audacieuse. On imagine des formes de manteaux qui viennent s'accoter sur ce remblai d'arrière; on y asseoit des rubans, des nœuds; on y dresserait une table. Et concurremment la tête se continue à la chien. On imagine des formes de capotes retroussées sur le devant comme le morion des hallebardiers d'Henri III. C'est assez pimpant, mais la tournure d'en bas nuit de trop à la tenue générale; dans ses lignes complètes, une élégante de 1885 est réellement un peu en dehors des utiles proportions; ce n'est plus se vêtir, c'est se contourner, se mettre en torture ; c'est de la parure faire un instrument de supplice et de disgrâce.

L'Exposition de 1889 ramène quelque simplicité dans ces histoires. D'abord on s'est, dès 1887, à peu près débarrassé des tournures. Puis les tailles se sont amincies, élancées et faites très jolies. La partie jouée par la tête dans l'ensemble n'en est plus réduite à je ne sais quel air de petite flûte. Le chapeau se hausse, ses formes sont pointues de fond, ses pans se relèvent. Certains s'évasent sur le front en éventaire renversé, et laissent la nuque libre. Les jupes sont demeurées courtes, mais elles ont de pimpantes allures; elles se bouclent de côté, s'arrangent de petits riens fort jolis. Dans l'été de l'Exposition qui fut triomphal, les cretonnes d'Alsace ont détrôné tout. Elles sont de Wilmann de Mulhouse ou de Kœchlin; leurs fleurettes imprimées font ressembler les femmes à celles de Déverin autrefois. Et c'est parce qu'on le leur dit, parce que les couturiers peu imaginatifs l'entendent répéter, que cette année même, au pied de la tour Eiffel, la manche à gigot est décrétée.

Henri Bouchot.



FRAGMENT DE LA DÉCORATION INTÉRIEURE DES TUILERIES.

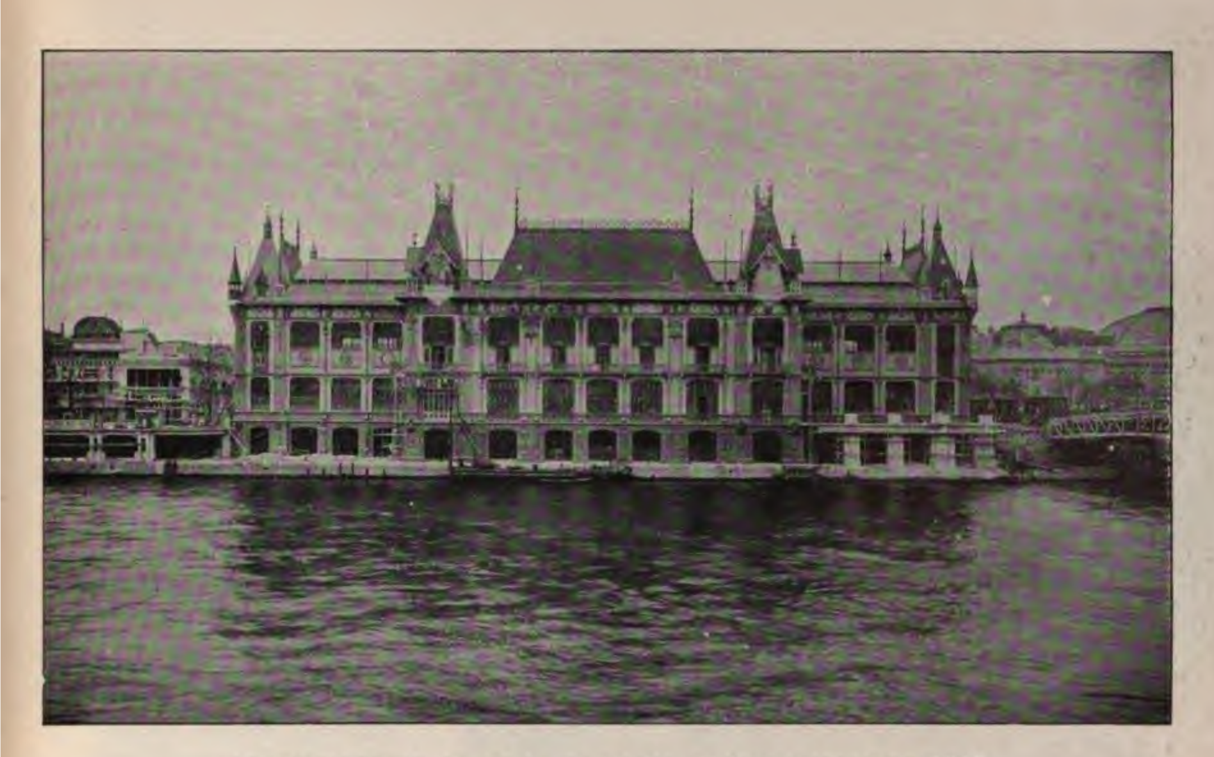
Retrouvé dans les ruines du palais incendié par la Commune.

D'après une photographie. — (Collection Martin.)

CENT ANS DE PARIS



D'APRÈS UN FRONTISPICE DE L'OUVRAGE DE BALTARD
Paris et ses monuments. — (Bibliothèque des Beaux-Arts.)



LE PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS A L'EXPOSITION DE 1900

Cliché de M. Pauquier.

CENT ANS DE PARIS

1800 — 1900

I

Il faut un recul et une perspective pour apprécier comme il convient la véritable grandeur d'un édifice, l'harmonie de ses proportions, les beautés réelles de son architecture et ses indiscutables défauts. A peine entrés dans le vingtième siècle, nous ne pouvons porter sur le dix-neuvième, encore trop proche de nous, un jugement définitif. Ce sera la tâche de la postérité. Il est permis toutefois de prévoir dès maintenant que cette période de cent ans qui vient de s'écouler gardera une place considérable dans l'histoire du progrès. Le Paris de 1800 à 1900, tel que nous l'avons, dans cet ouvrage, saisi sur le vif, d'année en année et de jour en jour, ne sera certainement pas oublié par ceux qui viendront après nous. On reconnaîtra, en tenant compte de tout ce qu'il entreprit et réalisa, dans les divers domaines où elle s'est exercée, son activité toujours en éveil, infatigablement puissante, créatrice et féconde. C'est cette activité même qui fut sa marque distinctive et qui se retrouve partout, sous quelque objectif qu'on l'envisage.

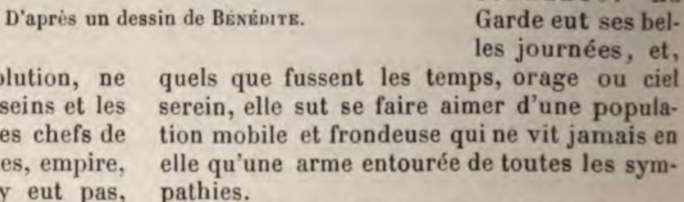
II

Tout d'abord l'évolution de la vie administrative prouve son effort continu et une incessante préoccupation d'assurer à la ville un bien-être de plus en plus grand. L'ordre s'établit peu à peu dans tous les rouages de cette organisation qui conserve à travers les régimes successifs, l'empreinte forte et originale que lui donna dès le début la main de Napoléon Ier. Les préfets de la Seine, quelle que soit la forme du gouvernement dont ils sont les auxiliaires, s'imposent le devoir de travailler à la sauvegarde de la capitale confiée à leur vigilante direction, et tour à tour ils s'appliquent à embellir les différents quartiers, à les assainir, à y construire, autant qne les circonstances le permettent, des monuments affectés aux ministères et aux divers services publics, à y percer des rues, des bou-

levards, des avenues, et à en transformer l'aspect de manière à favoriser l'hygiène sans perdre de vue la beauté.

Paris grandit, s'étend ainsi, de date en date, et à mesure que sa périphérie augmente, on le divise, le subdivise, de façon à y rendre l'administration plus efficace en la partageant entre les mairies. Celles-ci suffisent pendant un certain temps, et jusque sous le second Empire, au nombre des habitants établis sur les divers points de la ville; mais le moment arrive où de douze qu'elles étaient au commencement du siècle, elles sont portées nécessairement à vingt. Ces mairies n'ont, à vrai dire, qu'un pouvoir limité à certains actes, tels que ceux de l'état civil, et leur ressort se renferme dans les limites de l'arrondissement. Pourtant elles se développent par suite de l'accroissement de la population, et leur importance devient telle dans les dernières trente années du siècle, qu'il est nécessaire de les loger dans des bâtiments, quelques-uns reconstruits, d'autres entièrement nouveaux, qui contribuent à l'embellissement de la capitale.





VASE EXPOSÉ EN 1889

D'après un dessin de BÉNÉDITE.

Le rêve de Paris au dix-neuvième siècle sera de recouvrer son absolue indépendance vis-à-vis de l'État. Cet esprit d'autonomie, qui fut un instant vainqueur sous la Révolution, ne pouvait se concilier avec les desseins et les programmes des souverains ou des chefs de la nation sous les différents régimes, empire, monarchie ou république. Il n'y eut pas, sauf des exceptions d'un jour, de « maires de Paris »; mais lorsque la ville parvint à acquérir une existence propre, elle trouva dans ses mandataires, qui constituèrent le Conseil municipal, des hommes dévoués à ses intérêts, et parmi eux plusieurs qui les gérèrent avec intelligence, prudence et capacité.

III

Un des principaux besoins d'une semblable agglomération, passant de six cent mille âmes (recensement sous le Consulat) à deux millions et demi au moins (recensement de la fin du siècle), est évidemment le maintien de l'ordre, considéré sous toutes ses acceptions. Or, ce résultat ne pouvait être atteint que par la création d'une police centralisée et disposant d'agents dociles aux ordres reçus. On ne peut nier que cet élément du mécanisme administratif, tout en étant destiné en principe à assurer la sécurité des citoyens, fut quelquefois employé contre eux; mais si la préfecture de police remplit dans certains cas des missions qu'elle ne pouvait refuser d'exécuter, parce qu'elle était aux mains de ministres qui en faisaient un appui de leur politique, l'Institution même fut bonne : ses services fonctionnèrent régulièrement, et plus d'un de ceux qui se trouvèrent à leur tête surent gagner l'estime des Parisiens.

Paris eut d'ailleurs, pour le protéger ou pour servir d'escorte à ses hôtes illustres, un corps d'élite, dont le nom même est un symbole de confiance. La Garde eut ses belles journées, et, quels que fussent les temps, orage ou ciel serein, elle sut se faire aimer d'une population mobile et frondeuse qui ne vit jamais en elle qu'une arme entourée de toutes les sympathies.

On a dit que Paris, survivant à toutes les tempêtes, ne pouvait sombrer. La raison principale de cette résistance aux événements se trouve dans la gestion de ses finances. Le budget de la Ville ne s'équilibra pas toujours, il y eut des années de déficit, des craintes même de banqueroute, des crises qui se prolongè-



LA DESCENTE DE MONTMARTRE

Par Troyon. — D'après le tableau original.

(Collection G. Hartmann.)



LE MEUBLE MODERNE EN 1900. — CABINET DE TOILETTE
De la maison BING (*l'Art nouveau*).

rent, mais on sortit de ces difficultés, on doubla les caps, on évita les écueils, on surmonta les dangers, et grâce à des mesures habilement ou sagement combinées, on parvint à conjurer des catastrophes qui paraissaient fatales. Les noms de ceux qui se dévouèrent à ce relèvement sont restés dans la mémoire de tous.

IV



LE MEUBLE MODERNE EN 1900. — LIT GAILLARD
Frêne et poirier. (*L'Art nouveau.* BING.)

L'administration, la police, le budget ne sont toutefois pas les seules préoccupations d'une ville unique comme Paris; son nom oblige, et son décor lui impose des charges plus grandes que celles de toute autre capitale. Paris ne se comprend pas sans ses promenades, sans ses boulevards, sans ses larges voies, sans tout cet ensemble de richesses qui frappent les yeux et provoquent l'admiration. Pour arriver à être ce qu'il est à la fin du dix-neuvième siècle, il lui a fallu des ressources tellement abondantes qu'on a pu croire qu'il les puisait à la corne inépuisable. Enfant prodigue, il s'est souvent endetté, mais il s'est fait



LE MEUBLE MODERNE EN 1900. — BOUDOIR
(*L'Art nouveau.* BING.)

envier, et aucune des autres villes qui ont essayé de se montrer ses rivales n'y a réussi.



LE MOBILIER MODERNE
Armoire à glace en frêne et poirier, garnie cuivre.
(Maison BING. *L'Art nouveau.*)

Ses palais, déjà magnifiques au commencement du siècle, se sont multipliés, ses places publiques se sont ornées de jardins et de statues, ses magasins ont défié par leurs étalages ou par leurs vastes emplacements tout ce que l'imagination peut concevoir ailleurs; et si quelquefois ceux qui ont présidé à ses transformations n'ont pas eu la main aussi heureuse qu'il l'eût fallu, l'effet scénique n'en est pas moins celui d'une incomparable féerie.

Ces transformations n'existent pas seulement à la surface, elles se reproduisent dans le Paris souterrain qui, peu à peu, s'est changé en une autre ville ayant, elle aussi, ses rues, ses canaux, ses ouvriers, son théâtre d'inlassable travail. Et, pendant que sous le pavé parisien courent des artères variées, conduites d'eau, tubes pneumatiques, câbles électriques, fils téléphoniques, au-dessus de cette agitation sans repos, vont et viennent les milliers de véhicules affectés au transport d'hommes et d'objets, voitures, fardiers, tramways, automobiles, bicyclettes, dont le nombre de plus en plus incalculable paraît devoir être infini.

Ce Paris nouveau fait disparaître chaque jour quelques vestiges du vieux Paris. Entre



La Esmeralda. — Décor du premier acte.

Peint par PHILASTRE et CHAMBON. — (D'après le tableau de Nanteuil.)

l'un et l'autre la lutte s'accuse d'une manière inexorable. Le Vieux Paris cesserait d'être tout entier s'il n'avait encore quelques partisans, quelques amis qui le défendent contre l'oubli et recueillent pieusement ses souvenirs, auxquels s'ouvrent des musées.


INGRES

V

Mais Paris ne veut pas se borner à être une magnifique ville de pierre. Lorsque le grand poète l'a présentée au monde comme la plus resplendissante à contempler, il a surtout pensé au génie de Paris éclairant l'humanité intellectuelle, au Paris qui pense, qui étudie, qui invente, qui apprend et qui enseigne. C'est le Paris des Écoles, où, quand celles-ci n'avaient de chaire que la montagne de Sainte-Geneviève, ceux qui voulaient savoir accouraient aux leçons d'Abélard, où plus tard les disciples, futurs maîtres eux-mêmes, venaient écouter les professeurs en Sorbonne, où plus tard encore et dans le dix-neuvième siècle, les Guizot, les Michelet, les Villemain, les Cousin, les Claude Bernard, les Broca réunirent des auditoires enthousiastes de leur parole. Cet enseignement subit successivement des réformes. La guerre franco-prussienne de 1870 l'a modifié dans un sens aussi large qu'heureux. Il reste encore beaucoup à faire; mais, sous ce rapport, le vingtième siècle est un héritier entrant en possession d'une réelle fortune qui assurera sa prospérité s'il sait en user.


PAUL DELAROCHE

Déjà maintenant, sous cette nouvelle influence bienfaisante de l'instruction répandue sans la mesurer, les jeunes générations bénéficient de moyens d'éducation et d'information que crée toute une phalange d'hommes supérieurs. Le niveau intellectuel s'élève, les classes populaires elles-mêmes trouvent dans les universités organisées pour elles les connaissances dont elles étaient jadis privées. Aussi, dans les rangs où se manifeste le plus brillamment le savoir, au barreau, dans le clergé, ceux qui se distinguent ont-ils autant et parfois plus de notoriété que les avocats ou les évêques d'autrefois.

VI

En dépit des concurrences que lui fait sur presque tous les terrains l'activité étrangère, Paris a conservé un monopole qu'en vain on cherche à lui disputer. La Parisienne reste l'arbitre de la mode;



c'est elle qui préside au goût, et si, à certaines heures de caprice, elle semble faire des concessions au cosmopolitisme, donnant aujourd'hui quelque privilège à l'anglomanie, admettant demain quelque idée américaine, elle ne se baisse jusqu'à elles que pour mieux les conquérir. C'est elle qui, consultant quelquefois le Parisien, décide des lois de l'art nouveau, décrète quel sera le meuble de style moderne, les créations du bronze, édicte les modèles d'orfèvrerie, de bijouterie et de joaillerie, en faisant prévaloir son avis sur toutes ces merveilles qui n'existent que pour elle et par elle.

Et c'est la Parisienne encore qui, au vernissage, est le juge suprême du Salon, décerne, malgré le jury, les médailles d'honneur, consacre la célébrité des artistes et fait la gloire



PLATINE D'UN FUSIL SANS CHIENS

Composition et ciselure de Bottée. — Exécuté par la maison Fauré-Le Page.

(Exposition de 1900.)

L. PARENT d'après G. ROCHEGROSSE.

LA FRANCE EN AFRIQUE. — (Tapisserie des Gobelins.)

de ceux dont le talent parle d'elle. Et c'est la Parisienne qui, dans les ventes de tableaux, dans les expositions où un maître rassemble tout son œuvre, dispute et emporte les toiles précieuses et les marbres où vibre le génie. C'est elle enfin qui collectionne l'introuvable bibelot, toujours sûre de discerner le vrai du faux, et laisse généreusement ce dernier au milliardaire des États-Unis.

Si la Parisienne demeure la reine de la mode, le Parisien peut encore prétendre à être le roi de l'esprit. Mais là il rencontre des imitateurs qui surprennent parfois ses secrets. Il fut, naguère encore, avec les Grandville, les Gavarni, les Daumier, les Cham, les Gill, le virtuose de la caricature, et il a même, à la fin du dix-neuvième siècle, des représentants remarquables dans ce genre de satire si longtemps resté exclusivement l'apanage exclusif de Paris. Pourtant il a donné l'exemple à l'étranger, qui possède aujourd'hui autant de journaux du rire que Paris, et même d'aussi bons.

Dans la presse également, Paris, qui était il y a cinquante ans supérieur à tout autre en critique, en feuilletons, doit compter maintenant avec Londres, Berlin, Vienne et New-York. Encore aux premiers rangs dans le journal quotidien, il s'est laissé distancer considérablement dans la presse périodique, et surtout dans la presse illustrée. C'est un de ses défauts les plus saillants.

Mais en revanche, il garde le prestige littéraire, et lorsque l'Académie convie à une de ses séances de réception le public trié sur le volet, le nom du récipiendaire est porté d'avance aux quatre coins du monde, et son discours est lu et traduit dans toutes les langues.

Où Paris reste invincible, c'est au théâtre. En vain les Scandinaves ont tenté la conquête; leurs victoires n'eurent pas de prise sur l'originalité française; et lorsqu'un Rostand crée un *Cyrano* ou un *Aiglon*, toutes les scènes des deux mondes s'empressent de rendre hommage au génie dramatique de la France, c'est-à-dire de Paris.

Faut-il ajouter que Paris n'a pas cessé d'être l'aimant de tous ceux qui de loin ne rêvent que de lui? Bayreuth peut attirer quelques fanatiques de Wagner; c'est vers le temple du chant élevé par Garnier que se rendent les admirateurs de la musique, à quelque pays qu'ils appartiennent. C'est vers les boulevards, avec leurs cafés et leurs restaurants que se dirigent les exodes américains. Ce sont les sports parisiens qui passionnent, en leurs matches, en leurs championnats, les curieux et les initiés de partout. Et, chose incontestée, quoique tous ne l'avouent point, pour l'étranger, homme du monde, la vie mondaine est inconnue à quiconque ignore les grands bals et les grandes soirées de Paris.

VII

La vie moderne se fera cosmopolite au vingtième siècle, mais de ce cosmopolitisme Paris restera le foyer, et c'est vers ce foyer de vie et de lumière que convergeront tous les regards, tous les rêves et tous les désirs de sanction.

Le monde marche, se développe, gagne en énergie, en puissance d'efforts et de réalisation. C'est un mouvement admirable, prodigieux, aucun bras ne reste inerte, aucune pensée inactive; tout veut produire, tout produit, matière et intelligence : mais considérez attentivement ce mouvement mondial, qu'y-a-t-il au centre, de 1800 à 1900? Paris

Charles SIMOND.



LE DRAPEAU DES ALSACIENS-LORRAINS

(Cliché de M. le capitaine J...)

Dans une première édition d'un ouvrage de très longue étendue comme celui-ci, qui a exigé trois ans de travail rendu très difficile et très compliqué par sa mise en pages et l'habillage de plusieurs milliers de gravures, il était impossible, malgré tous les soins apportés à la composition de nos trois volumes, de ne pas laisser échapper quelques erreurs typographiques. Elles sont dues presque toutes à la transposition ou à la suppression de clichés que l'on a remplacés par d'autres en oubliant d'en modifier en même temps les légendes. Nous remercions ici bien vivement nos lecteurs qui ont eu l'obligeance de nous les signaler. Nous devons à cet égard une reconnaissance toute particulière à M. Victorien Sardou, de l'Académie française, qui a bien voulu, en suivant avec une sympathique attention la publication de nos fascicules, y relever des corrections nécessaires et nous les indiquer. En attendant qu'une seconde édition nous permette de faire ces rectifications, nous notons ci-dessous les principales :

Volume I, p. 547,	au lieu de :	*Val-de-Grâce,*	lisez :	*l'Assomption.*
— p. 591,	—	*École militaire,*	—	*Esplanade des Invalides.*
— II, p. 135,	—	*Palais-Bourbon,*	—	*Palais de la Légion d'honneur.*
— p. 323,	—	*Lepeintre jeune,*	—	*Lepeintre aîné.*
— p. 541,	—	*Faure,*	—	*Costume de Faust.*
— p. 692,	—	*Survivants de 1830 à la colonne de juillet,*	lisez :	*Survivants de l'Empire à la colonne Vendome.*
— III, p. 12,	—	*Bertall,*	—	*Caran d'Ache.*

Les autres *errata* seront corrigés de même, et la nouvelle édition soigneusement revisée.

En achevant notre tâche, nous adressons notre profonde gratitude au public qui a secondé nos efforts par un accueil si favorable, ainsi qu'à nos nombreux collaborateurs, dont le concours actif a été pour nous si précieux. Quelques-uns nous ont été enlevés, de 1898 à 1900 : le docteur Robinet, MM. G. Périn, Lamoureux, Georges Lefèvre, Raoul Deberdt. Leur mort nous laisse d'autant plus de regrets, que nous avons perdu en eux des amis dévoués qui avaient mis à notre disposition leur érudition et leur talent.

Charles Simond.



RELIQUAIRE DE LA COURONNE D'ÉPINES DE NOTRE-SEIGNEUR

Cathédrale de Reims.

Exécuté par la Maison Poussielgue-Rusand.

D'après une photographie. — (Collection Poussielgue-Rusand.)



LA COUR DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE PARIS

Vue prise de la Bibliothèque.

(Cliché de M. MERCIER.)

TABLE DES GRAVURES

N. B. — Les gravures hors texte sont indiquées en italiques.

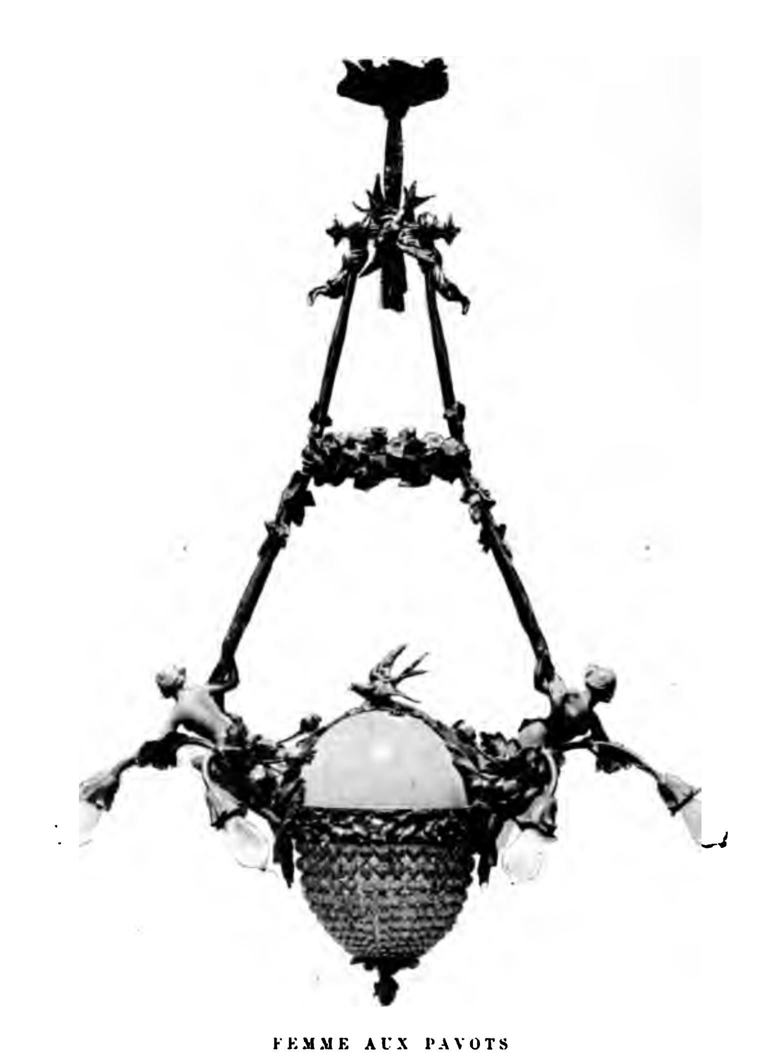
LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE. — INTRODUCTION

1883

1884

Tableau de Paris sous la troisième République.

Cent ans de Paris.



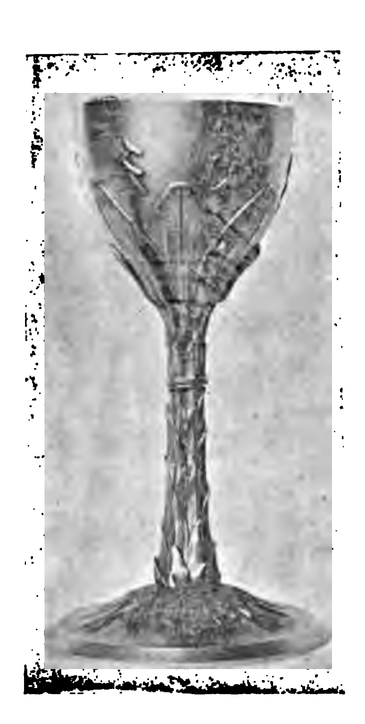
FEMME AUX PAVOTS
par M. Bouval.
Suspension à l'électricité.
Photographie d'après le bronze d'art de la maison Thiébault frères
(Fumière et Gavignot, successeurs.)



M. FALGUIÈRE DANS SON ATELIER

(Cliché de Fiorillo.)

TABLE DES PORTRAITS DE CÉLÉBRITÉS



CALICE

Exécuté par la maison POUSSIELGUE-RUSAND.

(Musée des Arts décoratifs.)



EXPOSITION DE 1900. — LA RECONSTITUTION DU VIEUX PARIS

(Cliché de M. P. Duchenne.)

TABLE DES MATIÈRES



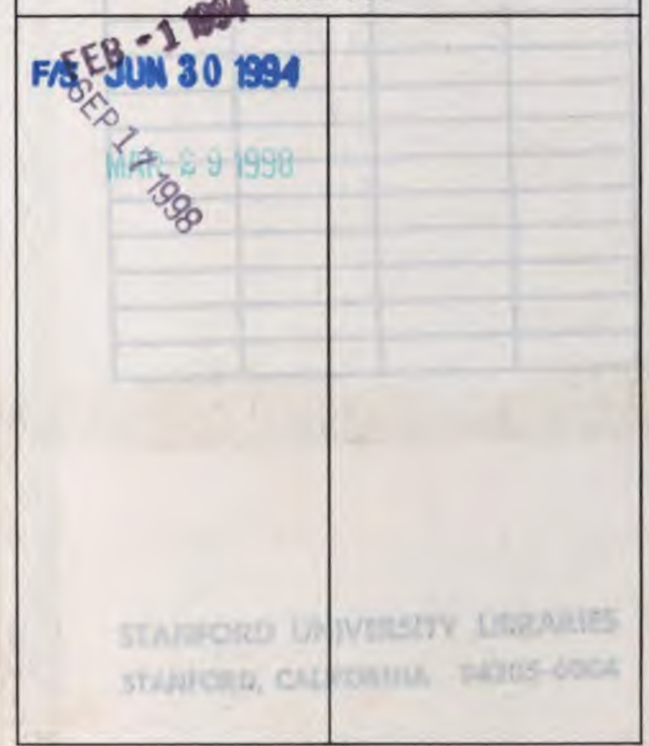
MÉDAILLE COMMÉMORATIVE
FRAPPÉE A LA MÉMOIRE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS
TUÉS PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871.

Gravure de Charles Degeorge.

(Musée des Beaux-Arts.)




Stanford University Libraries
3 6105 004 681 537


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
FEB -1 1994
F/S JUN 30 1994
SEP 11 1998
MAR 2 9 1998

